

ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

R

*evue
des études
sud-est
européennes*

J

*ournal of
South-East
European
Studies*

Tome XLV (n^{os} 1–4), 2007



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

www.dacoromanica.ro

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XLV

2007

N^{os} 1–4, Janvier–Décembre

SOMMAIRE / CONTENTS

MIHAI BERZA, Les grandes étapes de l'histoire du Sud-Est européen 7

Méditerranée et Mer Noire

VASILICA LUNGU, Une hydrie du style de Hadra à décor polychrome de Callatis 23

ȘTEFAN ANDREESCU, Caffa, the Crimean Khan Hadji Giray and Moldavia: New Information
from a Genoese Source 39

VIOREL PANAITTE, Western Merchants and Ottoman Law. The Legal Section of the Turkish
Manuscript No. 130 from the Bibliothèque Nationale in Paris 45

Réalités politiques et leur projection idéologique au Moyen Âge

VASILKA TĀPKOVA-ZAIMOVA (Sofia), « J'ai remplacé un royaume par un autre » 63

PETRE GURAN, Eschatology and Political Theology in the Last Centuries of Byzantium 73

STELIAN BREZEANU, Un nom princier roumain. Les Basarab 87

TUDOR TEOTEOI, Nicodème de Tismana, archimandrite et porteur d'*epigonation* 101

ANDREI TIMOTIN, Rêves de peintres. Culte des saints, piété familiale et visions à Byzance
aux IX^e–XI^e siècles 117

MANUELA DOBRE, La vision des historiens byzantins du XV^e siècle sur l'espace occidental . 135

ANDREI PIPPIDI, « Tam longinquis partibus ». Un chevalier castillan en Moldavie au XV^e siècle ... 149

Roumains et Grecs aux XVII^e–XVIII^e siècles

RADU G. PĂUN, Les grands officiers d'origine gréco-levantine en Moldavie au XVII^e siècle.
Offices, carrières et stratégies de pouvoir 153

VIRGINIA BLÎNDA, De la censure dans les Pays Roumains jusqu'au XIX^e siècle 197

LIA BRAD CHISACOF, Closed-doors Performance of Dancing Poetry in Wallachia at the End
of the 18th Century 207

Rev. Études Sud-Est Europ., XLV, 1–4, p. 1–606, Bucarest, 2007

LIGIA LIVADĂ-CADESCHI, Illégitimité et concubinage dans les documents du département d'affaires criminelles de Bucarest, 1794–1796	221
--	-----

Voyages en Orient

CRISTINA FENEȘAN, Johannes Lutsch, <i>comes saxonum</i> , captif à Istanbul (1658–1661)	235
М.А. МОМИНА (Санкт-Петербург), «Atlas Sinensis» и «Описание Китая» (1677 г.) Николая Спафария	261

Histoire sociale et politique

ELENA ȘTIUPIUR, L'émigration: condition humaine et politique dans le Sud-Est européen aux XV ^e –XIX ^e siècles. Quelques remarques	279
PAUL E. MICHELSON (Huntington University), The Historical Movement of the 19th Century and Some Considerations on the Development of Romanian Historiography	307
А.Л. ЦЕМЯКИН (Москва), Никола Пашич в Румынии (1885–1889)	315
AURELIA HERDA, Les archives de Zamfir C. Arbore. Les avatars d'un social-démocrate converti (II)	335
CONSTANTIN IORDAN, La Roumanie et la Grèce depuis le retour au pouvoir de Vénizélos jusqu'à sa visite à Bucarest (1928–1931). Quelques repères	353
FLORIN ȚURCANU, Idéologie de la culture et histoire des religions dans la Roumanie des années 1930	371

Communautés locales au XX^e siècle

ȘTEFAN VÂLCU, Several Remarks Regarding the Evolution of the Romanian Communities in the Vidin Area (Bulgaria), in 1920–1930s (Documents from the National Archives of Bucharest)	385
STELU ȘERBAN, Local Politics and Multiculturalism in Southeastern Europe	397

Culture urbaine et culture populaire

ROUMIANA L. STANTCHEVA (Sofia), L'exotisme et le thème bohème chez les modernistes précoces du Sud-Est européen	411
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Autour de la sémantique du roumain <i>descântec</i> «incantation»	427
EMANUELA TIMOTIN, Un aspect méconnu des fées roumaines. Observations sur un texte magique manuscrit	433

Recherches linguistiques

NICOLAE SARAMANDU, Les traces du Thrace (à partir de l' <i>Atlas Linguarum Europae</i>)	445
ZAMFIRA MIHAIL, Recherches sur le vieux slave à l'Institut des Études Sud-Est Européennes	451
А.Х. ГИРФАНОВА, Н.Л. СУХАЧЕВ (Санкт-Петербург), О проекте словаря «Тюркизмы в языках юго-восточной Европы (опыт сводного описания историко-лексикологических и этимологических данных)»	461

Discussions

ANDREI PIPPIDI, <i>À la recherche du pittoresque ottoman</i>	491
ANDREI PIPPIDI, <i>En marge du Journal de Netzhammer</i>	499
STELIAN BREZEANU, <i>Dopo le due cadute di Costantinopoli (1204–1453): Eredi ideologici di Bisanzio (Colloque international, Venise, 4–5 décembre 2006)</i>	507
KRISTA ZACH (München), <i>Monarchische Herrschaftsordnung im Europäischen Kontext. Die Dynastie von Hohenzollern-Sigmaringen in Rumänien 1866–1947 und die Deutsch-Rumänischen Beziehungen</i>	511
<i>L'Europe en réseau. Contributions à l'histoire de la culture écrite, 1650–1918 (Radu G. Păun)</i>	517

Comptes rendus

<p>ANDREI PIPPIDI, <i>Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales (Ovidiu Cristea)</i>; ANCA TANAȘOCA, NICOLAE ȘERBAN TANAȘOCA, <i>Unitate romanică și diversitate balcanică. Contribuții la istoria romanității balcanice (Cătălina Vătășescu)</i>; <i>The "History" of Leo the Deacon. Byzantine Military Expansion in the Tenth Century (Mihai Țipău)</i>; MARIA MAGDALENA SZEKÉLY, ȘTEFAN S. GOROVEI, <i>Maria Asanina Paleologhina. O prințesă bizantină pe tronul Moldovei (Andrei Pippidi)</i>; <i>Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités & choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie & autres pays étrangers (1553) (Viorel Panaite)</i>; ANTOINE GALLAND, <i>Voyage à Constantinople (1672–1673) (Viorel Panaite)</i>; <i>Authority, Privacy and Public Order in Islam. Proceedings of the 22nd Congress of l'Union Européenne des Arabisants et Islamisants (Ioana Feodorov)</i>; KAREN HARTNUP, <i>'On the Beliefs of the Greeks'. Leo Allatius and Popular Orthodoxy (Emanuela Timotin)</i>; ALEXANDRA SFOINI, <i>Ξένοι συγγραφείς μεταφρασμένοι Ελληνικά (Lia Brad Chisacof)</i>; <i>"Sweet Land..." Lectures on the history and culture of Cyprus (Lia Brad Chisacof)</i>; CRISTINA FENEȘAN, COSTIN FENEȘAN, <i>Johannes Lutsch – jurnal de captivitate la Istanbul (1658–1661)</i>; <i>Johannes Lutsch – Tagebuch seiner Gefangenschaft in Istanbul (1658–1661) (Andrei Pippidi)</i>; MARIE-MATHILDE ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, <i>Seldjoukides, Ottomans et l'espace roumain. (Andrei Pippidi)</i>; <i>The Kapudan Pasha. His Office and His Domain (Viorel Panaite)</i>; JACQUES BOUCHARD, <i>Nicolae Mavrocordat Donn și cărturar al Iluminismului timpuriu (1680–1730) (Mihai Sorin Rădulescu)</i>; CONSTANTIN ERBICEANU, <i>Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă (Paul E. Michelson)</i>; <i>Eleftherios Venizelos: the Trials of Statesmanship (Constantin Iordan)</i>; <i>Teaching Modern Southeast European History. Alternative Educational Materials. Workbook 1, The Ottoman Empire; Workbook 2, Nations and States in Southeast Europe; Workbook 3, The Balkan Wars; Workbook 4, The Second World War (Constantin Iordan)</i>; MAURUS REINKOWSKI, <i>Die Dinge der Ordnung. Eine vergleichende Untersuchung über die osmanische Reformpolitik im 19. Jahrhundert (Cătălina Vătășescu)</i>; PARTENIE MASICHIEVICI, <i>Skizzenblätter aus den Jahren 1940–1941 / Schițe din taberele de strămutare (Dan Slușanschi)</i>; CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, <i>Studii româno-albaneze. Note semantice și etimologice (Gabriela Stoica)</i>; VIRGIL NESTORESCU, <i>Din viața cuvintelor românești (Cătălina Vătășescu)</i>; <i>Vizantijska, Balkanite, Evropa. Izsledvanija v čest na Prof. Vasilka Tăpkova-Zaimova (Tudor Teoteoi)</i>; <i>À la mémoire du Professeur Dr. Maksim Mladenov (Zanfira Mihail)</i>; DANA-MIHAELA ZAMFIR, <i>Morfologia</i></p>	
--	--

<i>verbului în dacoromâna veche (secolele al XVI-lea – al XVII-lea) (Ohara Donovetsky);</i>	
<i>B. SIKIMIĆ (ed.), Banyashi na Balkanu. Identitet etnitchike zajednice (Zamfira Mihail);</i>	
<i>GOHAR MURADYAN, Physiologus. The Greek and Armenian Versions with a Study of Translation Technique (Cătălina Velculescu);</i>	
<i>OVIDIU-VICTOR OLAR, Împăratul înaripat. Cultul arhanghelului Mihail în lumea bizantină (Cristina Bogdan);</i>	
<i>ȘTEFAN DORONDEL, La Mort et l'Eau. Rituels funéraires, symbolisme aquatique et structure du monde de l'au-delà dans l'imaginaire paysan (Stelu Șerban);</i>	
<i>BYZANTINĂ (Mihai Țipău); PONTES (Zamfira Mihail); PHILOGICA JASSYENSIA (Zamfira Mihail); EAST EUROPEAN QUARTERLY (Ana Dinescu)</i>	531
Vie scientifique de l'Institut des Études Sud-Est Européennes 2006 (Virginia Blinda)	595
Livres reçus (Alexandra Pană, Liviu Ionescu)	605

*À la mémoire du professeur
Mihai Berza*

Chaque fois qu'il nous arrive de relire quelques pages de M. Berza, nous y retrouvons sa personnalité affirmée avec éclat, toujours caractérisée et profonde. S'il a souvent étudié des situations ou des personnages de l'histoire roumaine, car la vie de son peuple lui importait de manière poignante, il l'a fait avec la perspective que lui prêtait sa formation d'historien du Moyen-Âge occidental et avec ce don de synthèse qui se dégage nettement du texte reproduit ici. D'autant plus, lorsqu'il lui fallait embrasser du regard l'espace beaucoup plus vaste du Sud-Est européen, il s'appliquait à faire ressortir les traits communs qui, au delà de la variété des faits et des causes, parviennent à souder entre elles ces économies, ces sociétés et ces cultures, sans oublier l'apport que les Roumains ont fourni au patrimoine commun. Nous croyons donc que ce qu'il écrivait il y a exactement quarante ans doit être rappelé aujourd'hui, quand nous honorons le savant qui fut notre maître à l'occasion du centenaire de sa naissance.

LES GRANDES ÉTAPES DE L'HISTOIRE DU SUD-EST EUROPÉEN*

MIHAI BERZA

Un thème similaire au mien a fait l'objet du principal rapport présenté au I^{er} Congrès International d'études balkaniques et du Sud-Est européen, qui eut lieu à Sofia l'année passée. Il s'intitulait: « Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire ». Dix-neuf éminents spécialistes se chargèrent de sa rédaction et leur mises au point, souvent remarquables, furent publiées dans trois petits volumes. Je rappelle ceci pour trois raisons : pour dire combien j'ai été inquiet devant la tâche d'affronter tout seul une pareille matière, pour confesser ma dette envers ces auteurs, et principalement envers ceux qui y traitèrent les problèmes de l'Antiquité, enfin pour m'excuser d'avance de la longueur excessive de mon exposé.

La découverte récente, dans la vallée de Dîrjovul, en Valachie, de quelques exemplaires d'outils en pierre de la facture la plus simple – de gros cailloux affilés à l'une des extrémités et des brisures de silex – semble ranger l'espace Sud-Est européen parmi les régions qui ont assisté à l'anthropogenèse et, de ce fait, accorder à son peuplement le privilège de l'ancienneté. Il va de soi pourtant que, même en dehors des variations climatiques qui marquèrent une époque longue de 5–600.000 ans, la science préhistorique sera encore pour longtemps incapable de suivre d'une manière quelque peu continue le sort de ce peuplement durant les différentes phases du paléolithique. Toutefois, ces derniers temps, nos connaissances, surtout en ce qui concerne le paléolithique moyen et supérieur, ont fait des progrès sensibles et l'on peut aujourd'hui illustrer de nombreux moments de la longue

* Publie dans AIESEE, *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen* (Actes du colloque tenu les 11 et 12 septembre à Bucarest à l'occasion de la IX^e Assemblée Générale du CIPSH), Bucarest, 1969, p. 9–26.

enfance de l'humanité par des exemples pris au Sud-Est de l'Europe. Mais, pour avoir un plein épanouissement de culture, il faut attendre – comme pour d'autres régions aussi – par dessus le mésolithique, l'âge de la pierre polie, avec ses populations sédentaires adonnées à l'élevage et groupées parfois dans de gros villages entourés de fossés et ceints même d'un *vallum*. Le néolithique sud-est européen, très bien documenté aujourd'hui à partir de sa phase acéramique, rencontrée en Thessalie, préfigure déjà d'une certaine manière les caractères principaux de cet espace à l'époque historique. Constituée par un certain nombre de complexes de culture étendus sur de grandes aires, et au sein desquels se détachent des groupes à traits spécifiques, la civilisation néolithique de l'Europe du sud-est, qui est l'une des plus développées de l'Europe prise dans son ensemble, présente toutefois, aux IV^e et III^e millénaires avant n.è., une remarquable unité. En même temps, elle sert d'intermédiaire entre ce que nous nommons, par des termes certainement trop vagues, l'Orient et l'Occident, ou, plus précisément, dans ce cas particulier, entre l'Asie Mineure et l'Europe centrale. Car, si les discussions continuent entre les spécialistes sur les modalités de la diffusion d'un grand courant de civilisation venu de l'Est, son existence même et son rôle dans la constitution des cultures néolithiques du Sud-Est européen sont indéniables, ce qui n'exclut d'ailleurs pas la part active prise par les éléments locaux dans l'élaboration et le développement des nouvelles formes de culture. Par ses régions nordiques, par la mer aussi, l'espace sud-est européen est ouvert, d'autre part, aux contacts les plus variés. Ainsi, par exemple, le groupe dalmatique de Danilo est lié à des formes de culture de l'Italie septentrionale et centrale, la céramique peinte des Pouilles et de la Basilicate est apparentée à celle de la Thessalie et de l'Épire, tandis que le groupe de Cucuteni, avec son haut niveau technique et artistique, fait partie d'un large complexe ukraïno-moldave, qui déborde d'ailleurs en Transylvanie et en Valachie. Il faut encore mentionner un fait qui se répétera à d'autres époques aussi, à savoir les décalages chronologiques qui apparaissent dans le développement de l'ensemble des territoires du Sud-Est européen, et surtout le décalage très important qui prend naissance à un moment donné entre la partie méridionale de la Péninsule balkanique et ses régions nordiques. En effet, par une évolution plus rapide, tandis que ces dernières se trouvaient encore dans le néolithique ou entraient à peine dans une phase de transition, qualifiée par certains auteurs d'énéolithique, la Grèce, avec l'Helladique ancien, et la Macédoine avaient passé, ainsi que les îles de la Méditerranée orientale et en premier lieu la Crète, à l'âge du bronze.

Un phénomène de toute première importance pour l'histoire universelle et auquel se trouve associé aussi l'espace sud-est européen, fut la grande migration des peuples pasteurs, venus des régions de steppe nord-ponthiques, qui se déclencha vers la fin du III millénaire av. n. è. et dura pendant quelques siècles. Nous lui devons, pour ce qui nous intéresse, la descente des Achéens en Grèce et les commencements du peuplement indo-européen dans les Balkans et dans l'espace carpatodanubien – si des indo-européens n'habitaient déjà la Péninsule balkanique, comme l'admettent certains savants. C'est de ce nouveau peuplement,

qui s'assimila, en partie du moins, aux populations préétablies, que dériveront, par un long processus d'ethnogenèse, les grands groupes de peuples connus plus tard par l'histoire, les Thraces et les Illyriens. Cette longue permanence ethnique, qui sous différentes formes se continue jusqu'à nos jours, mérite bien d'être soulignée. En Grèce, où les nouveaux immigrants marquèrent leur présence, au point de vue archéologique, par le passage de l'Helladique ancien à l'Helladique moyen, dont les débuts se placent vers l'an 1900 av.n.è., la question se pose de la même manière quant à la continuité ethnique. Notons, en passant, que selon M. Marinatos, « les Achéens proprement dits, principaux représentants de la civilisation mycénienne en Péloponèse, sont peut-être arrivés un peu plus tard. On pourrait même situer leur arrivée vers l'an 1600 ». Deux autres faits sont encore à rappeler, je le pense, par rapport à la civilisation mycénienne : la découverte, en 1965, à Péristeria, dans le Péloponèse occidental, d'un tombeau royal renfermant des bijoux et objets en or similaires et contemporains à ceux de Mycène, et le renforcement des relations entre la civilisation mycénienne et celle de la Crète par l'arrivée dans la Grèce continentale, vers 1450, d'une vague de porteurs de la civilisation minoëne, à la suite du désastre subi par l'île à cause de l'éruption du volcan de Théra, maintenant certifiée par des recherches sous-marines.

Les régions centrales et septentrionales de la Péninsule balkanique et celles au nord du Danube entraînent, au moment où cessait la migration des peuples pasteurs, dans leur âge du bronze. Cette nouvelle époque, qui devait durer environ un demi-millénaire, connut aussi, comme le néolithique, de grands complexes fragmentés dans de nombreux groupes régionaux – il paraît même que la diversification locale fut plus poussée qu'à l'âge précédent – mais tout en conservant des caractères unitaires. L'un des facteurs d'unité lui fut fourni par les relations assidues avec le monde mycénien, dont il véhicula les produits et emprunta des modèles, pour les réélaborer et les transmettre ensuite jusque dans la lointaine Scandinavie.

Un nouveau mouvement de peuples dont l'action se fit largement sentir dans le proche Orient, entraîna aussi le Sud-Est européen, traversé par les Doriens en marche vers le sud, dans de profondes transformations. Après cette phase tumultueuse des XIV^e–XIII^e siècles av.n.è., nous le voyons entrer dans une période de transition qui accorde au fer une place toujours plus importante à côté du bronze, pour passer pleinement à l'âge du fer vers 800 av.n.è. En même temps, malgré l'anéantissement de la civilisation mycénienne et la pénétration d'éléments nordiques à l'époque des migrations, le décalage dans le développement des régions méridionales se maintint et, après une période d'un certain déclin culturel de ces dernières, il se trouva encore agrandi par le magnifique essor de la civilisation grecque.

La base ethnique du peuplement – avec de nouveaux apports, sans doute – se maintint aussi et nous pouvons distinguer maintenant, parmi ces indo-européens, les deux grandes familles des Thraces et des Illyriens, les premiers occupant la partie orientale de la Péninsule et, par leur grand rameau géto-dace, recouvrant l'espace carpato-danubien, les seconds, établis au-delà de la Morava et du Vardar,

dans les régions de l'Orient, non sans essaimer aussi sur la côte adriatique de l'Italie. L'âge du fer, avec ses deux grandes étapes, le Halstatt, qui dura jusqu'au milieu du V^e siècle et le La Tène, qui se prolongea jusqu'à la conquête romaine, constitue, au point de vue économique et social, aussi bien que culturel, une époque fondamentale dans le développement du Sud-Est de l'Europe. Assez rudimentaire dans ses manifestations du début, surtout dans les parties thraces, la civilisation du fer balkano-carpatique connut ensuite une accélération remarquable du rythme de son développement, qui ne fut pourtant pas uniforme. Dominée par les formes d'une économie pastorale pendant les premiers temps – phénomène qui se produisit aussi au passage du néolithique à l'âge du bronze – l'agriculture ne tarda pas à reprendre la primauté, aidée par des outils toujours mieux adaptés. L'augmentation de la production, qui bénéficia des progrès techniques obtenus dans les différents métiers, et les possibilités accrues d'établir des échanges hâtèrent le processus de différenciation au sein des tribus, commencé déjà à l'époque du bronze et dont le résultat fut la décomposition graduelle des structures sociales des communautés primitives et les débuts des relations esclavagistes. Au point de vue politique, nous assistons à la formation de grandes unions de tribus, dirigées par des « rois », qui s'appuyaient sur le conseil des chefs de tribus et sur une puissante aristocratie militaire, et même à la constitution d'Etats plus avancés dans leur organisation interne et ayant aussi une base esclavagiste relativement développée. Parmi ces formations politiques je me bornerai à citer les plus connues, dont celle réalisée par les Odryses au V^e siècle, avec son apogée sous Sitalkès (431–424), lorsqu'elle couvrait un espace qui allait de la Thrace jusqu'aux bouches du Danube ; celle constituée par les tribus Gètes vers l'an 300 av.n.è., sous Dromichaitès, le rival de Lysimaque, ou, à l'époque de César, celle dirigée par Burebista, qui avait étendu son autorité des Balkans jusqu'aux Carpates septentrionaux et de la Slovaquie jusqu'au Boug ; enfin, l'Etat dace de Décébal, dont les puissantes fortifications des montagnes d'Orăștie eurent à soutenir l'attaque des armées romaines.

Quelques contacts externes, quoique doublés parfois d'aspects guerriers, eurent le rôle de hâter une évolution locale, de transmettre des méthodes technologiques ou des formes artistiques, d'enrichir une synthèse en fin de compte originale. Ce fut ainsi le cas des cavaliers cimmériens vers le VIII^e siècle ou, aux VI^e–V^e siècles, le contact avec les Scythes, maintenu alors sous sa forme directe avec les régions nordiques de l'espace sud-est européen, mais qui n'empêcha pas la diffusion de leur style animalier aussi au sud du Danube. Il paraît d'ailleurs que les Scythes de la sylvo-steppe avaient eux-mêmes dans leur formation ethnique une forte composante thrace. Pour les régions de l'Ouest, illyriennes, il faut mentionner surtout les relations intenses avec les civilisations italiennes de Villanova et d'Este, ainsi que celles, partagées par la zone carpatique, avec l'Europe centrale. Une influence occidentale est venue aussi, vers la fin du IV^e siècle et au cours du III^e, par l'intermédiaire des Celtes ; son intensité semble avoir été plus grande dans les régions daces, bien que les Celtes soient arrivés jusqu'en Thrace et en Grèce et que des groupes – tels les Scordisques – se soient fixés dans les Balkans.

Mais le contact le plus fécond pour les anciennes populations du Sud-Est européen fut celui – d'intensité différente pour chacune d'entre elles – qu'elles établirent avec le monde grec, archaïque, classique et hellénique. Que la Grèce elle-même en ait profité de ces contacts pour son propre développement économique et, en conséquence, social et culturel aussi, il est indubitable. D'ailleurs, du moins dans la culture de la grécité périphérique, il y a eu aussi, ainsi qu'on l'a constaté, une certaine absorption d'éléments provenant des cultures locales.

Il est bien probable que les relations entre le monde grec et le monde proprement balkanique n'aient jamais complètement cessé. C'est pourtant le grand mouvement de colonisation grecque qui leur a assuré une base stable et une possibilité de développement toujours accrue. Après avoir fondé des comptoirs et des colonies sur la côte thrace et sur les bords de la Propontide, les Grecs remontaient la côte de la mer Noire, où ils s'établissaient déjà avant la fin du VII^e siècle, à Apollonie, à Odessos, à Histria (Istros). C'est à la même époque qu'ils se fixaient aussi sur l'autre rive de la Péninsule, à Epidamne et, quelques décennies plus tard, à Apollonie. Le mouvement de colonisation se poursuivra aux siècles suivants. Ainsi, la pénétration des produits grecs et en même temps de la culture dans le reste de l'espace sud-est européen se fit aussi bien en partant du sud que de l'est et de l'ouest. Son résultat ne fut pas seulement celui de stimuler la production et d'accélérer les transformations sociales chez les tribus qui la subirent, mais aussi la diffusion de formes de civilisation matérielle et spirituelle, dont l'assimilation nous est démontrée par des découvertes archéologiques toujours plus nombreuses. Au fond, à ce dernier point de vue, ainsi qu'on n'a pas manqué de le souligner, beaucoup plus importants que les objets précieux que des chefs Thraces ou Gètes faisaient venir des cités grecques, sont les produits plus modestes des ateliers artisanaux des autochtones, qui portent l'empreinte des formes artistiques élaborées premièrement en Grèce.

Ainsi que je le disais déjà, cette pénétration grecque ne se fit ni de manière égale sur toute l'étendue de l'espace qui nous occupe, ni de façon synchronique. Elle se fit sentir d'abord, comme il était naturel, dans les régions plus proches du siège des colonies grecques: Thrace méridionale, côte adriatique, pour s'étendre ensuite vers l'intérieur de la péninsule et atteindre en dernière instance, par-delà les Carpates, les Daces de Transylvanie. C'est du sud au nord et de l'est à l'ouest que l'on peut suivre aussi les degrés d'intégration dans l'aire culturelle dominée par les Grecs. Si dans les régions des Thraces méridionaux l'on aboutit à une hellénisation complète, les régions centrales, entre les Balkans et les Carpates, subirent une forte influence hellénique et aidèrent ensuite, à leur tour et d'une manière très efficace, à la pénétration des éléments de culture grecque chez les Daces transylvains, pénétration qui se fit aussi par la voie des cités pontiques. Pour les contrées illyriennes de la Péninsule, ce sont les zones méridionales et occidentales qui furent atteintes et plus tôt, et plus en profondeur.

Un facteur qui ne doit être oublié dans cette diffusion de l'hellénisme est la constitution et l'expansion de l'Etat macédonien et ceci sous un double aspect: c'est en partant de sa base sud-est européenne que se déroula l'épopée d'Alexandre le Grand, qui fit entrer pour la première fois l'Europe dans l'aire des grands empires à caractère universel. Le second aspect, plus local, nous le devons à la conquête du pays des Odryses par Philippe de Macédoine et à son intégration, ensuite, dans le royaume hellénistique de Lysimaque.

Ce monde qui trouvait dans la civilisation hellénique un élément toujours plus actif d'unification se trouva, à partir de la fin du III^e siècle av.n.è., aux prises avec la puissance en pleine expansion de Rome. Mais il fallait aux Romains plus de 300 ans pour transformer la Péninsule balkanique et la Dacie en provinces de l'empire qu'ils édifiaient autour de la Méditerranée.

La soumission de la Macédoine en 168 av.n.è., de la Grèce en 146, la constitution de la province de l'Illyricum, en 45, sur la côte dalmate, ou la pénétration romaine était beaucoup plus ancienne, l'annexion de la Mésie en 29 av.n.è., suivie en 46 de n.è., par celle du royaume clientélaire des Thraces, enfin la conquête de la Dacie au début du II^e siècle de n.è. sont quelques-uns des moments qui marquèrent l'avance, âprement disputée, des Romains dans l'Europe du Sud-Est. Cette conquête, qui se développa parallèlement à l'expansion romaine dans les autres régions de la Méditerranée, assura à l'Empire la frontière du Danube, flanquée au nord, pendant un siècle et demi, par la forteresse des Carpates, et compléta sa domination autour de cette mer intérieure. En même temps, pour la première fois était réalisée l'unité politique de l'espace sud-est européen, mais à deux conditions qu'il est difficile d'oublier : que cette unité n'était pas le résultat d'une évolution interne, mais imposée du dehors et que, en conséquence, l'unité du Sud-Est européen se trouvait, à son tour, subordonnée à celle de l'Empire, dont elle faisait partie intégrante.

Au point de vue du développement économique et social, aussi bien qu'en ce qui concerne la diffusion des formes de culture, l'action exercée par la domination romaine fut plus profonde sur les territoires qui avaient subi à un degré moindre l'influence hellénique. Les régions illyriennes et gëto-daces connurent un rapide développement des relations esclavagistes et, avec l'organisation administrative et militaire romaine, aussi une vigoureuse expansion des formes de vie proprement urbaine, qui leur avaient manqué auparavant. La mise en valeur du sol et des gisements miniers prit des proportions inconnues jusqu'alors et l'essor économique qu'elles enregistrèrent – dont le bénéfice fut approprié en bonne mesure par les classes dominantes romaines, mais aida aussi au développement d'ensemble de l'Etat et de la civilisation romaine, – fut tout à fait remarquable.

Les parties grecques ou profondément hellénisées eurent à subir, naturellement, des transformations beaucoup moins radicales. Au point de vue de la civilisation matérielle, aussi bien qu'au point de vue spirituel, elle continuèrent leurs anciennes traditions, sans une grande influence de Rome, mais tout en connaissant de nouvelles

périodes de prospérité. Il n'y a pas à insister sur ce qu'a perdu le génie grec avec ses possibilités de développement libre, ni sur ce qu'il a gagné comme moyens de diffusion dans l'Empire et à Rome même, pour féconder la civilisation romaine. Dans la Péninsule balkanique, ainsi qu'on l'a observé, les positions de l'hellénisme furent plutôt consolidées sous la domination romaine. Ce que l'hellénisme perdit, ce fut la région balkano-carpatique, où le développement ultérieur d'une influence qui avait déjà fait de grands progrès se trouva entravé par l'avance vigoureuse de la civilisation romaine. Ainsi naquirent les deux grandes aires linguistiques et spirituelles du Sud-Est de l'Europe, l'aire grecque, au sud des Balkans et l'aire latine, comprenant la plus grande partie des anciennes régions illyriennes et les régions géto-daces.

La Romanité orientale, qui prenait ainsi naissance, n'était pourtant pas une simple création des éléments colonisateurs envoyés par l'Empire. Le vieux fonds de culture et de dispositions spirituelles des populations autochtones romanisées lui donnera son caractère particulier dans l'ensemble de la Romanité, fait qui deviendra plus clair encore lorsque sur les débris de l'Empire romain se constitueront les peuples romains. D'ailleurs, de même que dans d'autres provinces – en Gaule, par exemple –, les vieilles traditions locales, recouvertes par le vernis uniforme de la civilisation urbaine romaine, s'étaient affirmées vigoureusement au moment où l'Empire entrait dans sa grande crise. Il ne faut pas oublier non plus la ténacité de l'attachement aux parlars locaux, illyriens et thraces, qui survécurent, toujours plus comprimés par le latin, jusqu'au VI^e siècle. La langue illyrienne, avec un important apport latin, se perpétuera, à ce qu'il semble, dans l'actuel albanais et, sans doute, dans les régions de montagne thraces et surtout illyriennes s'est effectué aussi le passage direct aux langues slaves, lors de l'immigration slave dans ces contrées.

Avec toutes les restrictions, la Romanité orientale s'est montrée assez vigoureuse pour donner naissance, dans ses régions de l'Ouest, à la langue dalmate, parlée jusqu'en 1896, et dans la région daco-mésique, à l'ancien roumain commun, dont se détachèrent ensuite, par une évolution locale et des migrations sur une très grande partie de l'espace de la Péninsule, les trois dialectes balkaniques.

Mais nous venons de devancer l'époque à laquelle nous étions arrivés, pour parler de phénomènes qui ne se passeront qu'au Moyen Âge. Pendant les deux derniers siècles de l'Empire unitaire, les provinces balkaniques constituèrent l'une des sources principales de la vitalité dont fit preuve l'Empire romain au moment où les menaces les plus graves s'amoncelaient à ses frontières aussi bien qu'à l'intérieur de celles-ci. Ni l'éloge des soldats qu'elles donnèrent, ni celui des qualités militaires ou administratives des empereurs issus de leur sein jusque très tard, à la fin du VI^e siècle – un Claude le Gothique, un Dioclétien, un Constantin le Grand ou un Justinien – ne sont plus à faire. La création de la nouvelle capitale sur le Bosphore rendit plus sensible encore le rôle des provinces balkaniques. Malgré tout ce qu'elles eurent à souffrir à l'époque des grandes invasions de la fin du IV^e

siècle et du V^e, surtout de la part des Goths et des Huns, puis au VI^e siècle, de celle des Slaves et des Avars, tandis que la partie occidentale de l'Empire sombrait, dans cet Orient européen la frontière se maintenait sur le Danube. On peut même ajouter, sur la foi des découvertes archéologiques qui se multiplient, que la longue région de frontière, tellement menacée, continuera jusqu'au VI^e siècle à connaître une vie urbaine et des formes de civilisation qui ne manquaient pas d'un certain éclat. C'était aussi une région d'intense culture chrétienne, ainsi que le démontre le grand nombre de basiliques mises au jour par les fouilles. Rien que dans la Dobroudja on a découvert les ruines de plus de vingt basiliques datant des IV^e-VI^e siècles. Au-delà du Danube, dans la Dacie qui depuis 271 se trouvait en dehors des limites de l'Empire, le christianisme s'était aussi implanté dès le IV^e siècle.

Les premières années du VII^e siècle amenaient la retraite, sous la pression des Slaves et des Avars, de la frontière de l'Empire du Danube sur le Hémus. Une nouvelle époque commençait ainsi, pour le Sud-Est européen, marquée par de profondes transformations ethniques, socio-économiques et politiques à la fois.

Au point de vue ethnique, l'établissement des Slaves dans la Péninsule balkanique au VII^e siècle, avec des préludes possibles dans les dernières décennies du siècle précédant, constituait le point de départ de l'actuel peuplement de cet espace. Cela ne veut pas dire, naturellement, que les anciennes populations aient été anéanties, ni que les peuples slaves que nous connaissons aujourd'hui dans les Balkans fussent formés dès le début et se soient installés sur les mêmes territoires. Un long processus d'ethnogenèse, allant de pair avec des mouvements d'avance et de recul des différentes tribus, fut nécessaire à cette fin. Le vieux fonds thracillyrien persista, très peu romanisé chez les Albanais et fortement romanisé chez les Roumains et chez les branches balkaniques issues du vieux tronc de la Romanité orientale, principalement les Aroumains. Il entraina, d'autre part, dans une proportion difficile à établir, dans la genèse des peuples sud-slaves. En même temps, bien que le caractère fallacieux des théories de Fallmerayer soit depuis longtemps démontré, une infusion de sang slave dans la vieille constitution ethnique du peuple grec est difficile à nier, comme elle est indiscutable chez les Roumains. Même chez les Albanais, avec les différents changements de leur frontière ethnique, des apports slaves et grecs sont à supposer. Tout ceci constitua un certain élément d'unité, dans un espace fragmenté ethniquement, du nord au sud, entre Romains, Slaves et Grecs, pour ne plus parler de l'enclave albanaise et de celle aroumaine, ni de l'apport ultérieur, qui n'est pas négligeable non plus, représenté par l'élément turc.

Le bouleversement ethnique du VII^e siècle a été accompagné par une perte de biens matériels et spirituels, par l'effondrement de la civilisation urbaine qui s'était constituée sous l'égide de Rome. Au nord du Danube, sur le territoire de l'ancienne Dacie, malgré les têtes de pont que l'Empire y avait gardées jusqu'au VI^e siècle et qui eurent leur importance pour le maintien du contact entre les deux rives du fleuve – ces contacts ne cesseront ni après l'établissement des Slaves, mais ils prendront des formes et un sens différents –, un phénomène similaire, plus profond

peut-être et en tout cas de plus longue durée, s'était passé après son abandon par les autorités romaines. Une vie rurale, dominée par les communautés paysannes, s'y installe pour des siècles et c'est par un processus très lent de décomposition interne de ces communautés, qui accompagna celui de l'ethnogenèse des Roumains, que fut ouverte la voie aux éléments d'une structure sociale de type féodal, dont la première affirmation pourra être constatée à peine vers le X^e siècle.

Au sud du Danube, à l'exception de la côte, où la vie urbaine se maintint et les villes romanes furent lentes à se slaviser, nous assistons à l'établissement d'une population dont la base sociale était formée par la communauté de village qui, à son tour, se composait de grandes familles – les «zadrouga». Au sein des tribus la différenciation sociale était peu avancée, mais l'aristocratie militaire profita de la conquête et affermit ses positions. Partie de ce stade de développement, la société slave parcourut à des allures inégales la voie vers la féodalisation : plus rapidement dans les régions bulgares, moins vite dans les contrées serbes. Les données de la géographie, l'intensité de l'action exercée par Byzance, d'autres circonstances historiques, telle la constitution d'une couche dominante à caractère guerrier par l'arrivée des Bulgares autour de l'année 680, décidèrent de ces différences. C'est en Bulgarie aussi que l'on dépassa le plus tôt le stade de l'union tribale, pour des formes étatiques plus consolidées. C'est, d'autre part, dans l'Etat bulgare que Byzance rencontra son premier adversaire redoutable à ses frontières du nord.

Pour l'Empire d'Orient, l'importance du VII^e siècle ne se réduit pas à la perte, en faveur des Slaves, des territoires dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent. Il subissait encore, à la même époque, d'autres changements territoriaux très graves : la conquête par les Arabes, après les victoires éclatantes d'Héraclius contre les Perses, de la Syrie et de la Palestine, de l'Égypte et des provinces byzantines de l'Afrique du Nord, et même d'une petite partie de l'Asie Mineure. Après la Reconquista justinienne du VI^e siècle, qui lui avait rendu, pour un moment, son caractère d'Etat qui dominait la Méditerranée, l'Empire d'Orient se voyait réduit à ses territoires de la Péninsule balkanique et de l'Asie Mineure. De ce fait, il devenait, par l'élément dominant de sa nouvelle structure ethnique, par la langue et la culture, ce que les byzantinologues appellent un *empire grec d'Orient*. En d'autres termes, on ne peut que se rallier à l'opinion du savant de Belgrade, M.G. Ostrogorsky, qui place à la même époque le vrai début de l'histoire byzantine. Le long passage de l'Empire romain à l'Empire proprement byzantin avait assuré la transmission d'un puissant fonds de civilisation gréco-romaine, christianisée et pénétrée d'éléments orientaux, et d'une forte armature d'institutions héritée de Rome. Malgré tous les changements qui interviendront dans sa structure sociale, pour lui donner une physionomie féodale toujours plus marquée, malgré les transformations subies dans l'ordre politique et institutionnel, l'Empire byzantin, qui ne perdit jamais sa vie urbaine et son organisation centralisée – la dernière, du moins, jusqu'à très tard –, resta pendant de longs siècles l'Etat le plus avancé de l'Europe et en un certain sens, l'Etat exemplaire. Du IX^e jusqu'à la crise du XI^e

siècle, il trouvera la force nécessaire – car l'idée de la domination universelle il l'avait toujours conservée – pour la Méditerranée orientale, en Asie, aussi bien que pour le renouveau culturel de ce qu'on a appelé. en se référant surtout à l'art, le second âge d'or byzantin. Était-il un Etat sud-est européen ? Il était, sans doute, plus que cela, mais, par ses origines, par sa capitale, par ses territoires balkaniques qu'il conserva, bien qu'amoindris, jusqu'à la fin, il fut cela aussi, et d'une manière permanente. Son rayonnement, qui nous apparaît de plus en plus clairement, fut extrêmement étendu ; il se fit sentir chez les peuples de l'Occident, chez les Perses et les Arabes, chez les Russes. Mais nulle part son empreinte ne fut aussi profonde et durable que dans l'espace sud-est européen. La tradition byzantine y est restée comme l'une des principales composantes de son unité historique. Elle s'est manifestée dans les institutions, issues des besoins de chaque peuple, mais modelées sur celles de Byzance, dans les techniques de la production matérielle, dans l'art, où les écoles nationales s'édifièrent sur des traditions byzantines, dans la littérature et en général dans le domaine de la pensée et du sentiment. Dans son beau rapport au Congrès de Sofia, M.D. Zakythinos faisait remarquer, en parlant du rayonnement de la culture byzantine, trois étapes : «une première, bulgare et slavo-bulgare ; une deuxième, serbe et slavo-serbe ; une troisième, où, à côté des cultures slaves, nous constatons l'ascension historique de l'élément néolatin». Et, il insistait ensuite, à juste titre, sur le moment fondamental de Cyrille et Méthode et de leurs disciples, abondamment éclairé ces dernières années, à l'occasion du XI^e centenaire de la mission morave. Leur activité profita en premier lieu aux peuples slaves des Balkans, ensuite aux Roumains et aux Russes. Pour les Roumains, l'adoption de la liturgie slave au X^e siècle ouvrait aussi une nouvelle voie d'accès à la culture byzantine, à côté de celle des contacts directs, rétablie par le retour, à la même époque, de l'autorité byzantine sur le Bas-Danube. Mais, en effet, la communauté culturelle entre les Roumains et les Slaves du Sud, qui prenait alors naissance sur cette base byzantine, ne donnera ses vrais fruits, à cause des circonstances historiques, qu'aux XIV^e–XVI^e siècles, qui seront aussi la grande époque de l'art médiéval roumain.

Pour être complets, il faut mentionner encore, à côté de cet élément byzantin unificateur, la pénétration, dans l'aire des remarquables cultures constituées par les peuples du Sud-Est européen, d'un second élément, que l'on retrouve souvent dans les synthèses culturelles d'une région ou d'une autre, mais sans jouer dans l'ensemble le même rôle que le précédent : il s'agit d'une influence occidentale, pénétrée par la côte adriatique en Albanie et en Dalmatie, dont le rayonnement se fit toutefois sentir, surtout dans l'art, jusque dans les régions intérieures de la Serbie ; par le nord-ouest, chez les Slovènes et les Croates ; par la Pologne et la Hongrie, chez les Roumains.

Les trois étapes signalées par M. Zakythinos sont aussi – en lignes très générales – celles des principales affirmations politiques des peuples sud-est européens. La première appartient aux Bulgares, avec son apogée sous Siméon,

dans les premières décennies du X^e siècle, lorsque l'Etat bulgare, dont l'autorité s'exerçait aussi au nord du Danube, tendait à refaire l'unité politique de la Péninsule, en s'étendant en Serbie, en Albanie, en Macédoine et dans la Thrace ; son souverain, qui tâcha de conquérir Constantinople, prit même, dans son aspiration à l'empire, au seul empire légitime, le titre d' «empereur des Bulgares et des Romains».

Environ un siècle plus tard, l'unité politique de la péninsule fut de nouveau assurée, dans ses lignes générales, par Byzance, qui reportait ses frontières au Danube.

La tentative serbe de refaire le chemin parcouru par les Bulgares est plus tardive. Dans la région ouest des Balkans, les formations politiques sont plus lentes à se transformer en un organisme puissant. La côte adriatique se trouvait depuis le début du XI^e siècle sous l'emprise de Venise. Un siècle plus tard, le royaume de Croatie passait sous la couronne de Hongrie, qui tendait à étendre sa domination aussi bien vers la Dalmatie que vers les régions intérieures de la Péninsule. Mais c'est surtout par opposition contre Byzance que les contrées serbes se concentrèrent au XII^e siècle autour de Raška, pour former un Etat destiné à un grand avenir, sous les descendants du grand joupán Étienne Nemanja. Dans la première moitié du XIV^e siècle, l'un d'eux, Stefan Dušan, le plus puissant souverain, à son époque, du Sud-Est européen et dont les territoires touchaient les deux mers de l'Egée à l'Adriatique, finit par prendre le titre d'«empereur et autocrate des Serbes et des Romains», sans réussir d'ailleurs, lui non plus, à conquérir le siège même de l'Empire.

L'affirmation politique des Roumains, en partie parallèle à l'épopée albanaise sous Skanderbeg, marque l'étape successive. Elle se situe entre la seconde moitié du XIV^e siècle et la première moitié du XVI^e et, la Transylvanie étant passée au cours des XI^e-XII^e siècles sous la Couronne de St. Etienne, elle eut comme support les deux États de la Moldavie et de la Valachie. Ici encore, bien que nous ne rencontrions plus la hantise de l'Empire, une certaine transmission de l'idée impériale, ainsi que l'a maintes fois souligné Nicolas Iorga, s'est aussi opérée. Mais les circonstances de l'affirmation roumaine étaient complètement différentes, car un nouveau facteur était intervenu dans les Balkans – le facteur ottoman. C'est lui seulement qui fera succomber le vieil Empire de Byzance et, avec ce dernier, les États slaves aussi.

Nous n'allons pas retracer ici les étapes de l'expansion ottomane, dont les dates essentielles restent celles de 1393–1396 – conquête des Etats bulgares –, 1453–1460 – chute de Constantinople et de la Morée et fin de l'indépendance serbe, suivies par la conquête de la Bosnie, de l'Herzégovine, de l'Albanie ; 1521, enfin, lorsque Soliman le Magnifique s'emparait de Belgrade, qui lui ouvrait la voie vers l'Europe centrale. La grande époque de la résistance roumaine prenait aussi fin dans le second quart du XVI^e siècle. L'unité politique de l'espace sud-est européen se trouvait ainsi refaite encore une fois, le siège du pouvoir se trouvant de nouveau dans l'ancienne capitale de Constantin le Grand.

L'explication des éclatants succès obtenus par les Turcs ottomans a été cherchée, ainsi qu'il s'imposait, dans les conditions internes de morcellement politique et de conflits intestins qui marquaient à cette époque la Péninsule. Elles ont miné les forces de résistance, empêché l'unification des efforts, parfois même ouvert la voie à l'envahisseur. C'est pourquoi les peuples des Balkans purent inscrire dans leurs fastes de magnifiques pages de bravoure et de dévouement, sans empêcher toutefois l'issue fatale. Les Roumains seuls, favorisés aussi par la situation géographique, réussirent au bout d'une résistance d'un siècle et demi, à conserver du moins leurs organisations d'État, ce qui leur créa une situation particulière dans l'Empire ottoman et leur permit de jouer un rôle spécial dans les rapports entre les peuples du Sud-Est.

Avant de perdre leur liberté, les États slaves des Balkans avaient connu un remarquable épanouissement culturel et artistique. Byzance, à son tour, malgré le rétrécissement continu de son territoire et son profond déclin économique et politique, connut sous les Paléologues une étonnante «renaissance» de la culture et des arts, qui rayonna puissamment dans tout le Sud-Est de l'Europe et contribua à féconder la pensée italienne de la grande Renaissance, et, avec elle, celle de l'Europe.

A sa mort, Byzance transmettait aussi un héritage politique. C'est un des grands mérites de Nicolas Iorga d'avoir insisté sur les aspects de continuité entre l'Empire byzantin et l'Empire ottoman. Selon une de ses saisissantes formules, au cours d'un siècle, le chef de la conquête qui avait débuté par de simples attaques de bandes armées «devint à Constantinople empereur romain de foi musulmane».

Ce nouvel empire fut-il un État sud-est européen ? La question se pose de même que pour Byzance. Déjà, à ses débuts, il comprenait, comme Byzance, à côté des Balkans, l'Asie Mineure. Au XVI^e siècle, par la poussée vers l'Europe centrale, et surtout par son expansion en Asie et en Afrique, il devenait réellement un de ces empires à caractère universel, dont la succession a retenu avec tant d'insistance l'attention de Iorga. Mais dans le vaste ensemble de ses provinces, le Sud-Est de l'Europe conserva toujours son importance fondamentale au point de vue politique et fut une source permanente de richesse et de force. C'est par sa possession, d'ailleurs, que l'Empire des sultans joua le grand rôle que nous lui connaissons dans l'histoire de l'Europe.

Pour les peuples du Sud-Est européen, l'époque ottomane, longue d'environ un demi-millénaire, constitue une étape des plus importantes de leur évolution historique. Je ne vais pas entrer dans la polémique qui divise souvent les historiens turcs et ceux des autres nations balkaniques sur le caractère bienfaisant ou pernicieux du régime établi par la Sublime Porte dans les Balkans. Toute domination étrangère est mauvaise, car elle entrave le libre développement des populations rangées sous sa puissance. Même celle des Romains ne fut pas exemple de ce défaut. Naturellement, les situations concrètes sont très différentes, selon le développement social et le stade de culture du conquérant et du peuple soumis, les méthodes de gouvernement et l'ensemble des relations qui s'établissent

entre les deux parties, etc., etc. Il est certain qu'en partant de ces principes, une analyse objective est toujours possible, mais qu'il n'est pourtant pas dans mon intention d'entamer ici. Je préfère m'arrêter pour l'instant à un autre aspect, très positif celui-là, de cette étape. Il s'agit du rapprochement qu'elle a favorisé entre les peuples du Sud-Est européen. La communauté politique dans laquelle ils se trouvèrent englobés contribua à l'extension des rapports de toute sorte qui existaient entre eux. Ceci fit que, malgré la physionomie propre conservée par chaque peuple et l'expression culturelle originale de chacun d'entre eux, un air de famille s'établit sur toute la région, visible dans les modes de vie et de pensée, dans les formes de la civilisation matérielle et spirituelle. Même dans l'opposition commune au dominateur, qui se manifesta si souvent dans l'histoire de ces siècles, il faut voir aussi un élément d'unité, très actif surtout vers la fin de la période turque. Mais les rapports avec le facteur ethnique dominant, qui avait d'ailleurs sa propre structure de classe, ne se limitèrent pas aux formes variées de l'opposition. Malgré une certaine imperméabilité culturelle due à la différence de religion – il ne faut pourtant pas oublier que l'Islam avait gagné lui-même des adhérents, surtout en Albanie, en Bosnie, en Herzégovine – on constate chez les populations chrétiennes une influence turque ou orientale véhiculée par les Turcs, qui se manifeste dans les arts, dans le théâtre et dans la musique populaires, même dans des œuvres littéraires, et qui n'est pas encore assez étudiée.

La pénétration, surtout à partir du XVII^e siècle, des grands courants de pensée de l'Occident, processus qui s'accéléra vers la fin du XVIII^e siècle et dans lequel les Grecs gardèrent jusqu'à tard un important rôle d'intermédiaires, constitua aussi un facteur d'unité.

Ce qui permit tous ces échanges et constitua la base de cette communauté de vie sud-est européenne, ce fut, sans doute, l'unité du développement économique et social. Evidemment, ici encore, les différences sont grandes entre les Roumains qui avaient gardé, en Valachie et en Moldavie, leur classe dominante nationale, les Grecs, qui connurent le développement d'une espèce de patriciat urbain, avec une forte influence dans la vie politique de l'Empire, et les Bulgares ou les Serbes. Ajoutons encore les formes patriarcales de vie des populations montagnardes, adonnées à l'élevage du bétail. Ni le passage des structures féodales longtemps dominantes vers le capitalisme, ne se fera d'une manière uniforme sur toute l'étendue des territoires européens de l'Empire ottoman.

Depuis quand peut-on parler d'un féodalisme ottoman, voilà encore une question qui n'a pas trouvé jusqu'à présent, de même que celle du féodalisme byzantin, une solution qui rallie tous les spécialistes. Ainsi, M. Inalcik, dans son rapport très nourri présenté au même Congrès de Sofia, qui représente, je crois, le dernier mot de la science turque dans ce problème, est d'avis qu'une féodalisation de l'Empire ne serait intervenue que très tard, au XVIII^e siècle, avec l'affermissement du pouvoir des *âyân* et le déclin parallèle de l'autorité centrale. Le qualificatif de féodal serait inadéquat, selon ce savant, pour la grande époque, celle des terres *miri*

(de l'État) et du système des *timar*, lorsque l'Empire était un État fortement centralisé et le pouvoir du Sultan avait un caractère absolu.

Le féodalisme ottoman, avec sa puissante armature militaire, le contrôle de la possession des terres par l'État et la forte action de ce dernier – qui n'exclut d'ailleurs pas l'existence des autonomies locales – est évidemment d'un autre type que celui, classique, de l'Occident. Mais sa structure de classe est essentiellement la même – une classe dominante à fonction militaire et une paysannerie dépendante qui arrive à être attachée à la glèbe –, le *timar* est un bénéfice dont la possession est conditionnée par le service et le revenu du sipahi est dans son essence une rente féodale. Autrement, il faudrait être conséquent, et s'en tenir à l'avis exprimé il y a une trentaine d'années par Ferdinand Lot, que l'«on n'est en droit de parler de régime *féodal* que pour la partie de la Terre où il est né, s'est développé, enfin à péri, l'Europe occidentale et plus particulièrement le *Regnum Francorum*».

Nous sommes sur un terrain où l'accord est plus facile, lorsqu'il s'agit de distinguer les phases principales parcourues par l'Empire ottoman dans son évolution historique.

Le mouvement ascensionnel, aussi bien au point de vue de l'expansion territoriale que sous celui des institutions et du développement culturel, se continue jusqu'au XVI^e siècle, le règne de Soliman le Magnifique, ou le Législateur, en représentant, sans conteste, le moment culminant. Mais déjà, la crise des dernières décennies du XVI^e siècle annonçait le déclin d'une puissance, qui fera pourtant encore grande figure dans le monde pendant un siècle au moins, avant d'entrer dans une irrémédiable décadence.

Des facteurs internes et externes conjuguèrent leurs effets pour déterminer le déclin et puis la décadence de l'État ottoman : transformation lente, sous la pression des relations marchandes, de la possession militaire en domaine héréditaire organisé en vue de la production pour le marché – le *çiftlik* –, phénomène qui fit empirer la condition des paysans ; décomposition du corps des janissaires, dont les membres, munis de privilèges commerciaux, devinrent pour la plupart inaptes pour la guerre ; incapacité d'adaptation aux techniques et à l'art militaires modernes, qui n'est que l'une des facettes d'une incapacité plus générale de refonte de l'État, pour l'adapter aux nouvelles conditions internes et externes ; appel toujours plus pressant au contribuable pour faire face aux besoins grandissants ; mainmise du capital commercial de l'Occident sur la vie économique, qui réédite, dans un certain sens, l'action des Vénitiens et des Génois dans l'Empire byzantin durant ses derniers siècles et dont les effets s'associent à ceux du fiscalisme excessif ; prise de conscience plus claire et opposition plus tenace des populations soumises ; pression politique et militaire de plus en plus vigoureuse exercée par les puissances voisines en pleine expansion, l'Empire des Habsbourg et la Russie – voilà quelques-uns de ces facteurs que la recherche historique n'a pas manqué de mettre en lumière.

Encore, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, l'Empire ottoman put retrouver assez de forces pour enlever la Crète aux Vénitiens, la Podolie et l'Ukraine

occidentale à la Pologne et conduire ses armées jusqu'à Vienne. Mais, à Karlowitz, en 1699, il devait déjà céder la Transylvanie (constituée en principauté autonome sous la suzeraineté de la Porte, après la chute de la Hongrie, à Mohács en 1526), la Hongrie ottomane et la Slavonie aux Habsbourg, tandis que Venise se faisait reconnaître ses acquisitions en Dalmatie et la Morée qu'elle gardera jusqu'en 1715.

Ce n'était que le prélude de la nouvelle phase où entrait l'Empire ottoman et, avec lui, la «Question d'Orient». Visées autrichiennes et russes qui se précisent et donnent lieu à toute une série de guerres, rivalité entre ces deux Etats et intervention toujours plus accentuée d'autres puissances intéressées dans le sort de l'Empire ottoman constituent un cadre international complexe, dont les forces agissent dans les deux sens : celui de son démembrement et celui de son maintien.

Mais le facteur le plus important reste celui représenté par les peuples mêmes du Sud-Est européen, qui traversent, à partir du XVIII^e siècle, une période de transformations économiques et sociales, marquée par les débuts du capitalisme et de la formation des couches bourgeoises, aussi bien que par la cristallisation d'une conscience nationale agissante sur les deux plans de la culture et de la politique. Ceci fera du XIX^e siècle, pour le Sud-Est européen aussi, le «siècle des nationalités». Ce sera en même temps une époque où l'identité du but contribuera pendant longtemps au resserrement des liens entre les peuples, à l'entraide dans la lutte pour la libération. La situation particulière des pays roumains dans le cadre de l'Empire et les ressources dont il disposaient, leur permit de jouer un rôle très important dans l'ensemble du mouvement.

L'affirmation nationale des peuples soumis à la domination ottomane passait à l'état de l'insurrection armée avec la révolte des Serbes déclenchée en 1804 ; la Porte finit, en 1830, par reconnaître à la Serbie une autonomie qu'elle s'était assurée par de longues luttes. La guerre de libération des Grecs, avec ses implications internationales, aboutissait en même temps à l'indépendance de leur pays, qui obtiendra ensuite des élargissements successifs de son territoire. Chez les Roumains, l'échec de la révolte de 1821 et de la révolution de 1848 n'empêcha pas le développement continu du mouvement national et pour les réformes internes ; complètement affranchies du monopole économique de l'Empire depuis la paix d'Andrinople, recouvrant graduellement ce qu'elles avaient perdu de leur autonomie, la Valachie et la Moldavie, par leur union en 1859, mettaient les fondements de l'État roumain unitaire. La guerre russo-roumano-turque de 1877-1878 et le traité de Berlin qui lui mit fin amenèrent de nouveaux progrès pour les peuples du Sud-Est, dans la constitution de la vie nationale libre. La Roumanie, la Serbie et le Monténégro accédaient au statut international des États indépendants. La Bulgarie, dont l'insurrection d'avril 1876 avait constitué «le point culminant du mouvement de libération nationale» – j'ai cité mon collègue Todorov – sortait fractionnée entre une principauté vassale qui s'étendait du Danube aux Balkans et une Roumélie autonome au sud des montagnes ; les deux parties s'unirent en 1885 ; en 1908, l'indépendance de droit succédera à celle de fait.

Le traité de Berlin amenait encore un autre résultat, gros de conséquences. Par une décision qui semblerait étrange dans son anachronisme à une époque d'impétueux mouvement national, mais qui s'explique par la tenace volonté d'expansion balkanique de l'Empire des Habsbourg, la double monarchie de l'Autriche-Hongrie voyait s'élargir sa zone d'action dans la Péninsule : à la possession de la Slovénie et de la Croatie, avec la côte dalmate, s'ajoutait le protectorat sur la Bosnie et l'Herzégovine, qui par la grande insurrection de 1875 avaient affirmé leur volonté de la vie libre. La conséquence fut qu'à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, le théâtre principal des revendications nationales s'était déplacé de l'Empire ottoman – où l'Albanie devait attendre, pour recouvrer son indépendance, jusqu'en 1912 et des guerres balkaniques amèneront encore des remaniements territoriaux – dans l'Empire des Habsbourg, où Roumains de Transylvanie, Slovènes et Croates se trouvaient déjà, d'assez longue date, en pleine lutte nationale. Les deux empires s'effondrèrent en même temps, leur chute étant précipitée par la première guerre mondiale. L'assise territoriale obtenue par les Etats sud-est européens à ce moment sera, à quelques exceptions près, celle de nos jours. La réalisation de l'unité roumaine et la formation de l'Etat yougoslave étaient ses principaux résultats. A côté d'eux, un troisième allait suivre, s'imposant, au bout d'une longue évolution historique : des débris de l'Empire ottoman prenait naissance en 1923 la République turque. Par une tenace volonté, le peuple turc, sous la conduite de Mustapha Kémal, sut faire de cet Etat national un Etat moderne.

Le siècle de la formation des États nationaux se prolongeait ainsi, dans le Sud-Est de l'Europe, jusqu'à la première guerre mondiale. Siècle de développement et du triomphe du capitalisme aussi, qui put remporter des succès plus rapides dans les nouvelles formations nationales. Et encore, époque d'affirmation d'une culture originale, organiquement liée aux autres cultures modernes, mais sachant profiter des riches traditions du passé.

Nous arrivons ainsi, à la dernière étape de l'évolution historique du Sud-Est européen, qui s'ouvrit lorsqu'on pensait les plaies de la seconde guerre mondiale. Une partie de ses peuples sont entrés dans une voie complètement nouvelle de développement, celle du socialisme. La dualité de structures sociales et de formes politiques qui en est dérivée n'annule pourtant pas l'ancien fonds d'éléments communs, sur lequel se sont formés ces vieux peuples et ces nations encore jeunes. Il est au contraire très vivant en nous et ce patrimoine transmis par les siècles doit nous être bien cher à tous.

UNE HYDRIE DU STYLE DE HADRA À DÉCOR POLYCHROME DE CALLATIS

VASILICA LUNGU

Au cours de la dernière décennie, l'identification de vases de type Hadra et pseudo-Hadra parmi les trouvailles des sites du Pont ouest a suscité un vif intérêt en ce qui concerne les rapports de cette zone avec l'Égypte ptolémaïque et, en général, avec le sud de la Méditerranée, jusqu'alors mentionnés par des auteurs anciens et des documents épigraphiques, ou suggérés par la présence des vases en faïence. Le problème des relations économiques et culturelles entre les deux aires reste encore à étudier et il doit désormais prendre en compte l'accumulation continue des trouvailles diverses, lesquelles ont fait l'objet de mises au point raisonnées au cours des dernières années. L'identification d'une hydrie à décor polychrome dans la nécropole de Callatis contribue encore à améliorer l'appréciation des données déjà acquises.

Contexte archéologique

Le présent travail se propose d'aborder l'identification d'une pièce céramique connue depuis plus de quarante-cinq ans de Callatis, où les fouilles archéologiques pratiquées au cours du vingtième siècle ont mis au jour des monuments importants de l'habitat et des nécropoles antiques.¹ Dans les années 1959–1960, la mise en chantier de grands projets d'urbanisme y ont favorisé la découverte de deux grands ensembles : un tronçon du mur d'enceinte de la ville antique et une nécropole d'époque grecque.²

La nécropole datée de la fin d'époque classique et de la première partie d'époque hellénistique (IV^e–II^e s. av. J.-C.) occupe une vaste aire située au nord de la ville antique.³ Les fouilles archéologiques programmées en raison de l'avance rapide des travaux modernes dans la zone du stade actuel ont livré en 1959 un important monument funéraire, désigné dans la littérature sous l'appellation de 'Tombe à papyrus', situé tout près du rempart nord de la ville ancienne.⁴ Tout autour de celle-ci ont été dégagés deux secteurs d'une nécropole plane, différents tant au niveau de l'architecture que du mobilier ; sur le côté nord-est, au voisinage immédiat de la construction du péribole qui protégeait la 'Tombe à papyrus', on a retrouvé une importante concentration de tombes à crémation en urne ; dans le

¹ Sur l'histoire de Callatis, voir A. Avram, *Callatis et son territoire. Inscriptions grecques et latines de Scythie Mineure, volume III*, Bucarest-Paris 1999, p. 3–84.

² Preda C., *The Greek Cemetery of Callatis-Mangalia*, Dacia NS V, 1961, p. 275–305.

³ Preda 1961, *op. cit.*, p. 276.

⁴ C. Preda, Em. Popescu, P. Diaconu, *Săpăturile arheologice de la Callatis, Materiale VIII*, 1962, p. 439–452 ; Preda 1961, *op. cit.*, p. 295–297, figs. 15–16 ; Avram 1999, p. 118–120, avec la bibliographie.

secteur ouest, les tombes à inhumation prédominent, soit aménagées dans des constructions en pierre, soit creusées directement dans la terre. À la limite nord entre les deux aires il y avait une tombe à urne marquée du sigle M₁₆⁵ (Fig. 1).

L'urne en question consiste en une hydrie, objet de la présente étude.⁶ Constantin Preda, l'auteur de la première publication de ce vase, l'avait décrit comme une « amphore de tradition plus ancienne » et datée du milieu du IV^e s. av. J.-C.⁷ Preda en précise le contenu, formé d'ossements calcinés et de fragments d'une couronne semblable à celle retrouvée dans la 'Tombe à papyrus'. Le plan des fouilles, publié en 1961, révèle que la tombe M₁₆ occupait, en compagnie de quelques autres tombes des deux séries, un niveau secondaire par rapport à celui de la 'Tombe à papyrus' (Fig. 1).

Les données qui permettraient de fixer la chronologie du secteur en question demeurent insuffisantes, car, dans l'étude citée, l'auteur a publié de façon sélective et incomplète les inventaires funéraires des tombes. Le matériel archéologique présenté consiste essentiellement, en un groupe de vases datables du deuxième et du troisième quart du IV^e s. av. J.-C. Dans le remblai de la 'Tombe à papyrus' on a retrouvé un canthare attique, similaire à celui du groupe A₂₇ – de Thompson, daté des 2^e–3^e quarts du IV^e s. av. J.-C.⁸ qui offre une date *post quem* de l'enterrement. Parmi les autres tombes situées au même niveau que la tombe M₁₆ a été signalée une amphore du type Solocha I faisant office d'urne funéraire dans la tombe M₈, attenante au NE, et donc datable des 2^e–3^e quarts du IV^e s. av. J.-C.⁹ Le groupe de vases publiés est assez unitaire chronologiquement parlant : ce sont des vases attiques à figures rouges et à vernis noir de la dernière partie de l'époque classique¹⁰ d'après lesquels on peut estimer l'intervalle 350–début du III^e siècle av.

⁵ Preda 1961, *op. cit.*, p. 277, fig. 1.

⁶ Nous remercions vivement le Professeur dr. Petre Alexandrescu de nous avoir confié l'étude de l'hydrie de Callatis, appartenant à la collection de l'Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan » de Bucarest. Il nous est agréable de remercier également le Professeur dr. Constantin Preda, l'auteur de la découverte, pour avoir aimablement répondu à nos sollicitations, à Mme Georgeta Grigoriu qui a exécuté l'illustration photographique, à Mme Camelia Geambai pour les dessins.

⁷ Preda 1961, *op. cit.*, p. 298–299, fig. 17.

⁸ B. Sparkes, L. Talcott, *The Athenian Agora XII. Black and Plain Pottery of the 6th–5th–4th Centuries BC*, Princeton, New Jersey 1970, no. 707 ; S. Rotroff, *Three Cistern Systems on the Kolonos Agoraios*, *Hesperia* 52.3, 1983, p. 283, cat. 2, pl. 51, et p. 264, « ...cannot have been made much later than ca. 350 », p. 264, note 28 ; eadem, *Hellenistic Pottery Athenian and Imported Wheelmade Table Ware and Related Pottery, The Athenian Agora XXXIX*, Princeton, New Jersey, 1997, p. 242, cat. 1–2, fig. 4, cca 325 BC.

⁹ Pour le nom de la série, voir A. Mantsevich, *Keramichna tara z kurganu Solokha*, *Archeologija* 17, 1975, Kiev, p. 72–85 ; eadem, *Kurgan Solocha*. Leningrad, 1987. Une datation plus proche on trouve à Thasos, dans le Puits Valma, cf. Fr. Blondé, A. Müller, D. Mulliez, *Le comblement d'un puits Public à Thasos*, *BCH CXV*, 1, 1991, p. 213–242, cat. 50, cca. 360–330 av. J.-C. ; A. Avram, *Wo sind die Amphoren von Type Solocha I hergestellt worden ?*, *Dacia NS* 33, 1989, (p. 247–252), p. 248–250, fig. 1.3, propose une datation de la deuxième moitié du IV^e – au premier quart du III^e s. av. J.-C.

¹⁰ Les repères importants pour en fixer la chronologie sont : un couvercle de lékanis à figures rouges, Preda, *op. cit.*, 1961, p. 283, fig. 7, identifiable dans *The Group of Vienna Lekanis*, cf. J. Boardman, *Athenian Red Figure Vases. The Classical Period*. London 1989, cat. 402, daté après 370–360 av. J.-C. et une salière à vernis noir, cf. Preda, *op. cit.*, 1961, p. 279, fig. 3.7, datée de la seconde moitié du IV^e siècle, cf. Rotroff, *op. cit.*, 1983, cat. 6, fig. 5, pl. 51 ; eadem, *op. cit.*, 1997, p. 347, cat. 1075, fig. 65, pl. 79,

J.-C. comme un possible repère chronologique pour les alentours de la Tombe à papyrus. Dans le secteur ouest, renfermant des tombes à inhumation, les plus proches d'entre elles sont les tombes M₄ et M₅ dans lesquelles l'auteur déclare avoir trouvé quelques vases grecs datables des III^e-II^e siècles av. J.-C., certains à vernis noir, d'autres à engobe rouge, ainsi que des perles en verre coloré et une bague de fer dans la tombe M₅.¹¹

Dans le groupe de céramiques livrées par les tombes de la zone ouest de la 'Tombe à Papyrus', l'hydrie à décor polychrome de la tombe M₁₆ constitue un *unicum* par la qualité d'exécution (Figs. 2-4), sans constituer pour autant une attestation isolée de la forme au sein des mobiliers funéraires des nécropoles callatiennes. Plusieurs hydries en céramique¹² ou en métal ont été signalées au cours des fouilles de Callatis. Parmi les pièces les plus intéressantes, il faut citer une hydrie en bronze dont le décor en relief représente le couple de Dionysos et Ariane, inspiré d'un thème très courant au IV^e s. av. J.-C. Elle faisait fonction d'urne dans une autre nécropole de la zone *extramuros* de Callatis, partiellement étudiée en 1970¹³ (Figs. 5a-b). Elena Zavatin Coman, l'auteur de la première publication, a cherché à en déterminer l'origine et a suggéré plusieurs possibilités: l'Attique, Corinthe ou l'Ionie. Dans son étude sur une hydrie en bronze identique de la collection du Musée Condé à Chatilly, Ch. Picard suggérait une origine ionienne¹⁴.

cca 325 ; deux lécythes à figures rouges de la tombe M₁₂, cf. Preda, *op. cit.* 1961, p. 279, fig. 3.1 et 3.4, ont des analogies dans les nécropoles d'Apollonia Pontica, cf. T. Ivanov, *Apollonia. Les fouilles dans la nécropole d'Apollonia en 1947-1949*, (éds. I. Venedikov, et alii.) Sofia, 1963 : l'exemplaire de la fig. 3. 1 fait partie de la même série que le lécythe d'Apollonia, cat. 64, pl. 48, et celui de la fig. 3. 4 s'identifie dans la série bien plus riche de lécythes à palmette d'Apollonia, pl. 49-50, n^{os} 68-124, datés entre la fin du IV^e siècle et le début du III^e siècle av. J.-C., p. 104-116. D'autres analogies sont à signaler dans la nécropole de Céramique d'Athènes, cf. W.K. Kovacsovics, *Kerameikos. Ergebnisse der Ausgrabungen. Die Ekterasse von der Gräberstrasse der Kerameikos*, Berlin-New York, 1990, nos 30.114 ; 10.1 ; 11.1 ; 1, Taf. 29.5 (lécythes à palmette) ou d'Olynthe, D.M. Robinson, *Excavations at Olynth. Vases Found in 1934 and 1938*, Oxford 1950, p. 144-145 ; pl. 101, n^{os} 91-91 (lécythes à oie) et pl. 103, n^o 101 (lécythe à palmette), datés du premier quart du IV^e s. av. J.-C. Le type de palmette aux pétales coupés à peu près en ligne droite, figuré sur le lécythe callatien, cf. Preda, *op. cit.*, 1961, fig. 3, n^o 4, se retrouve encore dans le groupe des vases à figures rouges de la période Late Classical II et il peut être interprété comme une variante dégénérée à l'instar de celui figurant sur la coupe du groupe YZ, Boardman, *op. cit.*, p. 193, n^o 425, datée "the end of the red-figured cup".

¹¹ Preda 1961, *op. cit.*, p. 280.

¹² Les fouilles de Th. Sauciu-Saveanu ont mis au jour une hydrie fragmentaire, cf. *Callatis VII. Dacia VII-VIII, 1937-1940*, p. 277, fig. 42.1.

¹³ La nécropole a été localisée au long de la route Mangalia-Albești. Voir E. Zavatin-Coman, *Un mormânt elenistic cu kalpida de la Mangalia* (Das hellenistische Kalpis-grab in Mangalia), *Pontica* 5, 1972 a, p. 103-116, figs. 1, 4, 5, 6; eadem, *La tombe grecque avec kalpis de Mangalia*, *Dacia NS, XVI*, 1972 b, p. 271-280, figs. 4 a, b, c. Parmi les analogies étudiées par l'auteur figure une pièce identique de Rhodes, cf. E. Diehl, *Die Hydria. Formgeschichte und Verwendung im Kult des Altertums*, Mainz, 1964, p. 154, B₂₀₄, pl. 22-1 23, apud Zavatin-Coman, *op. cit.*, 1972 b, p. 274, note 6 et une autre pièce similaire à Messambria, cf. B. Tchimbouleva, *Deux nouvelles hydries de bronze de Nessebar*, *Nessebar* 4, 1962, n^o 3, p. 287.

¹⁴ Ch. Picard, *Trois urnes cinéraires sculptées du Musée Condé à Chantilly*, Fondation Eugène Piot : Monuments et Mémoires. Tome 34, 1940, Paris, p. 71-103, pl. VIII ; G. Richter, *A Fourth-Century Bronze Hydria in New York*, *AJA* L.2, 1946, p. 361-367, pl. XXVI, fig. 13. Quant à l'origine, Ch. Picard

Une autre hydrie en céramique de Callatis (Fig. 6) est recouverte d'engobe blanc et d'un décor végétal en rouge brossé après la cuisson¹⁵, caractéristiques suggérant l'appartenance de cette hydrie au type *White Ground* de la céramique du style de Hadra.¹⁶ D'après la typologie et le décor, l'exemplaire callatien se rattache à la pièce cat. 49 de la nécropole de Sciatbi à Alexandrie, à tel point qu'on les attribuerait volontiers au même atelier.¹⁷ Des produits de la même classe ont été identifiés dans une nécropole de Rhodes¹⁸ et attribués aux ateliers amphoriques locaux.¹⁹ L'hydrie de Callatis (Fig. 6) diffère des produits rhodiens tant par ses caractéristiques de la pâte, que par ses détails typologiques : la qualité de la pâte, de structure grenue et de couleur rougeâtre, semble indiquer plutôt un atelier alexandrin ; un trait distinctif réside aussi dans l'implantation des anses horizontales en bas de panse, comme à Alexandrie, alors que les exemplaires rhodiens présentent des anses situées toujours au-dessus de l'épaule. Malgré l'opinion affichée en 1985 par Callaghan et Jones selon laquelle les hydries *White Ground* alexandrines n'ont jamais été retrouvées en dehors d'Égypte²⁰, l'exemplaire de Callatis témoigne de la diffusion de ces hydries vers le Pont-Euxin. Ce fut, probablement, sur les navires des commerçants rhodiens qu'ils y ont été acheminés à côté d'autres biens valorisés dans les villes pontiques, comme on le sait déjà d'après les travaux de Rostovtzeff²¹ et de Fraser.²² Toutefois, il devait s'agir plus probablement d'objets personnels appartenant à des ressortissants alexandrins venus pour des motifs religieux, commerciaux ou diplomatiques dans cette zone, comme le suggère la stèle funéraire de Theon Potamonos Alexandreus,

notait (p. 99) : « Ces créations certes, de toreuticiens ioniens, répandus en Anatolie et en Grèce du Nord... ».

¹⁵ E. Zavatin-Barladeanu, *Noi descoperiri în necropolele callatiene* (Nouvelles découvertes dans les nécropoles callatiennes), *Pontica XIII*, 1980, (p. 216–240), p. 218, fig. 2. La découverte a été enregistrée en 1974, dans une tombe en ciste de pierre creusée dans l'enceinte de l'actuel Lycée Industriel du Chantier Naval, à 200 m environ des tombes étudiées entre 1959–1960. Pour les fouilles de 1961, voir C. Preda, *Cîteva morminte din epoca elenistică de la Callatis*, (Quelques tombes d'époque hellénistique de Callatis) SCIV 1, 1966, p. 137–146.

¹⁶ La classe "White Ground" de la classification de B.F. Cook, *Inscribed Hadra Vases in the Metropolitan Museum of Art*, The Metropolitan Museum of Art. Papers no.12, New York, 1966, p. 9–10. L'exemplaire a été repris et identifié par nous dans l'article V. Lungu, *Les cités grecques du Pont Ouest et l'Égypte Ptolemaïque*, Actes du IX^e Congrès International d'Égyptologie, 6–12 septembre Grenoble 2004.

¹⁷ E. Breccia *La necropoli di Sciatbi*, Le Caire, 1912, cat. 49.

¹⁸ Un exemplaire similaire à A. Giannikoure, B. Patsiada, M. Filemonos, *Χρονολογικά προβλήματα γραπτής κεραμικής από την Ρόδο*, B'EllKer, Ρόδος, 22–25 Μαρτίου 1989, Αθήνα 1990, p. 172–184. 94, T10.

¹⁹ P. Callaghan, R.E. Jones, *Hadra Hydriae and Central Crete: A Fabric Analysis*, BSA 80, 1985, (p. 1–17), p. 2. « *There are, however, some copies in Rhodes, made in the local transport amphora fabric and then whitewashed.* »

²⁰ Callaghan, Jones, *op. cit.*, 1985, p. 2. « *Unlike the following group, vessels in this fabric are never found outside Egypt.* »

²¹ M.I. Rostovtzeff, *Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford 1941.

²² P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, Oxford 1972.

enterré dans la nécropole de Callatis dans la deuxième moitié du III^e s. av. J.-C.²³ L'hydrie pourrait bien avoir servi à l'enterrement des personnages surpris comme lui par la mort à Callatis. C'est dire que l'identification de cette hydrie invite désormais à inclure les productions de ce genre à la liste des biens de consommation transportés vers les colonies du Pont ouest à partir de l'Égypte Ptolémaïque.²⁴ Les analogies établies pour l'exemplaire de Callatis permettent d'améliorer la datation du complexe funéraire qui, daté par les fouilleurs²⁵ de l'intervalle 300–240 av. J.-C., est à descendre vers la fin du troisième quart et le dernier quart du III^e siècle av. J.-C.

Dans ce contexte, l'hydrie à décor polychrome de la tombe M₁₆ de Callatis ajoute de nouvelles informations.

Description : Nécropole du Stade. 1960. M₁₆. Figs. 2–4. Collection de l'Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan » de Bucarest Inv. 416. Callatis.

Fragmentaire. Reconstituée à partir de plusieurs fragments ; les anses manquent, ainsi que plusieurs fragments de la lèvre et de la panse.

Dimensions: h = 0.66 m; diam. max. = 0.47 m ; diam. de l'embouchure = 0.24 m; diam. du pied = 0.20 m.

L'argile, beige rosé en section, présente en surface des nuances beige jaunâtre allant jusqu'au rougeâtre du fait des irrégularités de cuisson. La composition se distingue par une forte teneur en silice de forte granulométrie, lui conférant un aspect grenu, dur, avec des zones rêches en surface. Lors du tournassage, les granules de sable ont même tracé des stries circulaires ou des vacuoles étirées dans le sens de rotation du vase sur le tour. Après engobage dilué, le vase a fait l'objet d'un lissage soigné, à l'exception des zones difficilement accessibles – sous la lèvre ou au niveau du pied –, où l'on observe des granules de sable, dont certains de couleur marron rougeâtre. La panse est de forme large tronconique. Le col cylindrique, court et étroit, s'achève par une lèvre brisée qui descend par dessus la ligne de l'embouchure. L'épaule est fortement profilée. Immédiatement au-dessous de la ligne du diamètre maximum a été appliquée l'attache inférieure de l'anse verticale dont il reste un segment réduit, de forme aplatie pareille à un ruban et dont les bords sont lancés en « queue d'hirondelle » autour d'une figurine appliquée en terre cuite. Le pied, bas et évasé, a une base annelée.

Le vase est complètement recouvert d'un décor combiné. Le bord rabattu de la lèvre a été orné d'un motif de *kymation* imprimé. Le *décor peint* est formé de plusieurs motifs différents répartis en registres successifs : sur le col, une guirlande de laurier aux feuilles allongées en brun rougeâtre et aux baies en blanc alignés verticalement sur l'épaule. Celle-ci porte le motif principal, lequel consiste en une guirlande de branches spiralées, agrémentées d'une rangée de petites feuilles aux pointes allongées, disposées verticalement et peintes de la même couleur brun rougeâtre, au niveau de l'attache inférieure de l'anse verticale. Cette guirlande encadre une tête humaine en relief d'applique. Une bande large en brun rougeâtre descend depuis la lèvre jusqu'en bas de l'anse, recouvrant l'ornement d'applique et une petite zone circulaire entourant ce dernier. Vient ensuite un groupe de bandes étroites intercalaires et une frise des clepsydres délimitées par deux autres bandes étroites en brun foncé presque noir ; la partie supérieure de la frise a été recouverte d'une bande en blanc, écaillée à 80%; la moitié inférieure du vase a reçu comme ornement une succession de bandes de

²³ Avram, *op. cit.*, 1999, p. 486–487, n° 155.

²⁴ Lungu, *op. cit.*, 2004.

²⁵ Les analogies proposées par l'auteur de la première étude ne sont pas tout à fait exactes puisqu'elles portent sur une série d'hydries attiques à vernis noir et à décor doré appliqué suivant la technique West-Slope, datées de la seconde moitié du IV^e s. av. J.-C., cf. la référence à G. Kopcke, *Golddekorierte attische Schwarzfirniskeramik des vierten Jahrh v.Chr.*, AM 79, 1964, (p. 22–84) Beilage 24, 1 et 36, Nr. 88.

dimensions variables, tracées de la même couleur brun rougeâtre diluée; à l'intérieur du pied, deux bandes en brun rougeâtre aussi, l'une assez large et l'autre plus étroite, entourent une pastille de même couleur, à la manière des vases attiques à vernis noir de la période classique.

Bibliographie : Preda, *op. cit.*, 1961, fig. 17; idem, *op. cit.*, 1963, fig. 32; idem, coordinateur, *l'Encyclopédie de l'archéologie et de l'histoire ancienne de la Roumanie*, Bucarest 1994, pl. VII.

La forme

Cette hydrie de Callatis laisse transparaître des éléments typologiques combinés des hydries en métal et en céramique du IV^e s. av. J.-C., notamment en ce qui concerne la panse renflée, à épaule large. La technique et l'emplacement du décor en *kymation* imprimé sur la lèvre rappellent ceux de l'exemplaire callatien en bronze déjà mentionné²⁶ (Fig. 5). Le col est aussi court et étroit que celui de l'hydrie en métal. Une copie d'une forme métallique du type en question n'est pas à exclure, ce qui constituerait un important repère chronologique permettant de dater l'exemplaire en céramique vers une proche époque. Indices d'une datation précoce, ces traits typologiques trouvent encore des parallèles étroits avec les hydries à figures rouges du style de Kertch²⁷, comme celles du Peintre des Hespérides (*Hesperiden Maler*), ainsi qu'avec les hydries à décor doré de l'étape suivante.²⁸ La forme de la lèvre au bord rabattu sur le col du vase caractérise également d'autres formes céramiques, surtout d'origine attique, de l'époque classique (pélisés, amphores, etc.) ou vases métalliques. En revanche, les caractéristiques stylistiques et techniques du décor de cette hydrie sont comparables aux groupes de céramiques de type Hadra du Sud-Est méditerranéen, où des analogies significatives sont à trouver parmi les exemplaires du groupe à décor sur le fond du vase (*Clay Ground*).²⁹ L'origine de la majorité de ces vases, traitée par Cook³⁰ et Callaghan³¹, a été par la suite assignée à des ateliers de Crète. Trois grands groupes d'argiles y ont été identifiés – A, B, C – correspondant à des aires distinctes. La plupart des coïncidences sont à identifier autour de la ville de Knossos dans le groupe A. D'ailleurs, la partie centrale de la Crète est considérée

²⁶ Zavatin-Coman, *op. cit.*, 1972 a p. 103–116, figs. 4, 5, 6; eadem, *op. cit.*, 1972 b, p. 271–280, figs. 4 a, b, c.

²⁷ K. Schaeffold, *Untersuchungen zu den Kertscher Vasen*, Berlin-Leipzig. 1934, Taf. 11, *Hesperiden Maler*, env. 350 av. J.-C.

²⁸ Kopcke, *op. cit.*, 1964, Beilage 23, Nr. 1. 2.

²⁹ On connaît depuis longtemps déjà les particularités de ce groupe décrit par Callaghan et Jones « ... *Clay Ground hydrie have a hard, pink to buff fabric, though there is a subgroup which uses a redder, highly micaceous clay. The surface frequently polished and varies in colour from a blond to a golden buff. The decoration in dark – brown, red or pink were also added.* », cf. Callaghan, Jones, *op. cit.*, 1985, p. 2.

³⁰ R.M. Cook, *Greek Painted Pottery*, 2nd ed. London, 1972, p. 268.

³¹ Callaghan, *The Trefoil Style and Second-Century Hadra Vases*, BSA 75, 1980, p. 23–47; idem, *The little Palace Well and Knossian Pottery of the later third and second centuries B.C.*, BSA 76, 1981, p. 35–58; idem, *Stylistic Progression in Hellenistic Crete*, BICS 30, 1983, p. 31–39.

comme « la vraie maison » des ateliers ayant produit la plupart des vases Hadra à décor sur fond d'argile.³²

Dans les grands ateliers d'hydries de Hadra, tant ceux de Crète que d'Alexandrie³³, la forme de prédilection présente une lèvre projetée à l'horizontale, coupée nette et souvent ornée de motifs linéaires peints. Un petit nombre d'exemplaires alexandrines de la période ancienne, correspondant au Groupe A de Guerrini³⁴, dont les variantes A₄ et A₈ à lèvre repliée et tombante offrent les plus proches analogies pour l'exemplaire étudié. Ces exemples sont particulièrement évocateurs pour orienter la recherche sur l'origine de l'hydrie de Callatis.

Le décor

Au niveau stylistique, l'hydrie de Callatis offre une combinaison complexe de motifs végétaux et géométriques polychromes peints en blanc, brun rougeâtre ou brun foncé, sur le fond d'argile. Les motifs se succèdent sur toute la surface extérieure du vase, à partir du bord orné d'un *kymation* imprimé et se poursuivant par une couronne de laurier sur le col, une guirlande à branches en spirale, un relief d'applique anthropomorphe recouvert d'engobe brun rougeâtre dilué sur l'épaule et des bandes brunes sur le reste de la panse. Le motif central consiste en la tête en relief d'applique implantée sur l'épaule à la base de l'attache inférieure de l'anse verticale et entourée de la guirlande à branches en spirale peinte en brun rougeâtre (Figs. 2–4). Ce type de décor, tout à fait caractéristique pour les céramiques du style de Hadra, pourrait faire ranger l'hydrie de Callatis dans le sous-groupe des vases décorés à même le fond d'argile (*Clay Ground*).³⁵

³² M. Egglezou, *Ellinistiki keramiki Kriti. Kentriki Kriti*, Athena, 2005.

³³ A. Enklaar, *Les Hydrie de Hadra II : Formes et ateliers*, BABesch 61, 1986, p. 41–65.

³⁴ L. Guerrini, *Vasi di Hadra. Tentativo di sistemazione cronologica di una classe ceramica*. Studi Miscellanei 8, Roma 1964, (p. 5–26), p. 10, n° A 8, Atena, Museo Nazionale, n° 2284, Tav. I e, Tav. XII; datée du dernier quart du IV^es. av. J.-C.

³⁵ La littérature sur les vases de type Hadras s'est notablement enrichie ces dernières années. Parmi les plus importantes études, on cite L. Guerrini, *op. cit.*, 1964, p. 5–26; Cook, *op. cit.*, 1966; idem ; 1972 ; idem, *Some Groups of Hadra Vases*. Alessandria e il mondo ellenistico-romano. Studi in onore di Achille Adriani, III. A cura di Nicola Bonacasa e Antonio di Vita. L'ERMA di Bretschneider, Roma 1984, (p. 795–803), p. 797–798 ; P. Callaghan, *op. cit.*, 1980, p. 23–47; idem, *op. cit.*, 1981, p. 35–58; idem, *op. cit.*, 1983, p. 31–39; Callaghan, Jones, *op. cit.*, 1985, p. 1–17 ; A. Enklaar, *Chronologie et Peintre des hydries de Hadra*, BABesch 60, 1985, p. 108–145 ; idem, *Les hydries de Hadra II : formes et ateliers*, BABesch 61, 1986, p. 41–65 ; idem, *La céramique fine hellénistique d'Alexandrie*, BCH Suppl. 33, 1998, p. 261–274 ; L. Forti, *Appunti sulla ceramica di Hadra*, Alessandria il mondo ellenistico-romano. Studi in onore di Achille Adriani III. A cura di N. Bonacasa et A. di Vita. L'ERMA di Bretschneider, Roma 1984, p. 222–241; V. la Rosa, *Ceramiche del tipo Hadra da Festos*, Alessandria e il mondo ellenistico-romano. Studi in onore di Achille Adriani, III. A cura di N. Bonacasa e A. di Vita. "L'ERMA" di Bretschneider, Roma 1984, p. 804–818 ; P. Ballet, M. Fr. Boussac, A. Enklaar, *Les hydries de Hadra*, Etudes alexandrines 5, 2000, p. 273–290 ; M. Egglezou, *op. cit.*, 2005.

Pour s'en tenir aux trouvailles du Pont ouest formant l'essentiel de notre documentation, on serait tenté de rejoindre certaines observations tirées de l'analyse des céramiques imitées du style de Hadra trouvées à Istros³⁶ et sur certains établissements indigènes.³⁷ Chargée d'étudier ce matériel, j'ai eu la possibilité de revoir les anciennes attributions et d'établir un répertoire détaillé de formes (œnochoés, cratères, etc.). La plupart des trouvailles de ces sites correspondent à des productions locales, qu'on pourrait qualifier de « pseudo-Hadra ». ³⁸ D'autres exemplaires sont à signaler encore à Tomis³⁹ et à Callatis.⁴⁰ Le problème est plus délicat à trancher pour ce qui est notre exemplaire de la tombe M₁₆ Callatis, qui se distingue de tous les autres étudiés jusqu'à présent par certains traits « exotiques », qui rendent beaucoup moins probable, sans l'exclure complètement, son attribution à des ateliers locaux. La caractéristique unique de la forme de ce vase, à Callatis même comme dans le reste du bassin pontique, est renforcé par son décor d'une élégance exceptionnelle, beaucoup plus élaboré que sur les spécimens identifiés sur les autres sites susmentionnés.

Si l'on récapitule, le décor peint de notre hydrie de Callatis associe plusieurs motifs – couronne de laurier, guirlande à branche en spirales, clepsydres et bandes –, lesquels, pris isolément, présentent un caractère universel, mais dont la combinaison sur un même vase confère à celui-ci toute son originalité. La couronne de laurier peinte sur le col du vase représente l'un des motifs les plus communs des répertoires du style de Hadra à travers le bassin méditerranéen. La représentation sur l'hydrie de Callatis accostée de deux feuilles sans branche et baies en surpeint blanc rappelle plutôt les schémas des ateliers alexandrins du Groupe LsB, en activité entre 260 et 225 av. J.-C.⁴¹ Toutefois, ce schéma n'a pas de parallèles exacts dans le groupe étudié d'Alexandrie. Mais il ne faut pas oublier que l'originalité des peintres de vases de Hadra réside précisément dans la diversité des interprétations de ce motif et que les hydries à représentations identiques sont particulièrement rares. La fonction esthétique de ce décor se double généralement d'un message symbolique, en liaison avec la destination funéraire du vase, faisant de ces couronnes de laurier les pendants de celles en or trouvée à l'intérieur du vase.⁴²

³⁶ V. Lungu, *Céramique de type Hadra à Istros*, Il mar Nero 4, 2001, p. 43–87.

³⁷ V. Lungu, G. Trohani, *Les influences grecques et orientales dans les productions céramiques peintes de la Dacie préromaine*, Histro-Pontica, Tulcea 2000, p. 137–162.

³⁸ V. Lungu, *op. cit.*, 1994.

³⁹ A.V. Rădulescu, C. Scorpan, Gh. Papuc, E. Coman, C. Stavru, *Recente cercetări arheologice la Tomis (1971, 1972)*, Pontica 6, 1973, (p. 333–350), p. 335, fig. 2 ; A. Rădulescu, C. Scorpan, *Rezultate preliminare ale săpăturilor arheologice din Tomis (Parcul Catedralei), 1971–1974*, Pontica 8, 1975, (p. 7–54), p. 48, fig. 35.

⁴⁰ Th. Săuciu-Săveanu, *Callatis V^e rapport préliminaire (1928)*, Dacia 5–6, 1935–1936, (p. 247–278), p. 272, fig. 22, 2.

⁴¹ A Alexandrie la couronne de laurier est souvent représentée sous la forme de bouquets de trois feuilles et de baies que Enklaar met en relation avec les vases en faïence, cf. Enklaar, *op. cit.* 1985, p. 106, note 1.

⁴² Enklaar, *op. cit.*, 1985, p. 109–110.

Né en Italie, le motif du rameau à branches spiralées a été adopté par les ateliers macédoniens dans la deuxième moitié du IV^e s. av. J.-C.⁴³ Il fait une longue carrière dans divers arts décoratifs de l'époque hellénistique pour culminer avec la représentation du plus célèbre monument de l'époque augustéenne, l'*Ara Pacis*.⁴⁴ Dans le monde italique le motif est particulièrement apprécié: que ce soit sur les bijoux raffinés des ateliers de Tarente⁴⁵, ou sur les peintures des célèbres vases à décor polychrome sur fond noir du style de Gnathia.⁴⁶ L'origine et l'évolution typologique du rameau à branches en spirale de la Méditerranée orientale ont été analysées à diverses reprises par Michael Pfrommer.⁴⁷ Pour définir les principales directions d'évolution de ce motif bien répandu, Pfrommer prend en compte un vaste inventaire de représentations identifiées sur des objets céramiques, pièces d'orfèvrerie, objets en verre, mosaïques, peintures funéraires et objets métalliques ou en bois incrustés d'ivoire. En suivant sa démonstration, on note que l'identification du motif relève d'une *koiné* stylistique qui a évolué, du bassin méditerranéen jusqu'en mer Noire, sous l'égide de deux grands pôles artistiques: l'un, gréco-macédonien et l'autre, italique, ceux-là mêmes qui ont concouru à l'élaboration du « style » alexandrin de l'époque ptolémaïque.⁴⁸

La présence du même motif sur des pièces de prestige, tel le célèbre trône de la tombe de Vergina⁴⁹, offre des arguments de poids qui permettraient d'apprécier sa valeur ornementale liée directement aux arts décoratifs des élites de l'époque. Une représentation raffinée du motif exercée en Macédoine s'imposera assez rapidement dans des larges espaces étant maîtrisée par les descendants de la dynastie macédonienne dans leurs royaumes dispersés entre le nord de l'Égée et le sud de la Méditerranée. Les modèles en pierre calcaire des casques macédoniens que l'on a retrouvés à Memphis et qui sont conservés dans plusieurs musées⁵⁰ en

⁴³ M. Pfrommer, *Roots and Contacts: Aspects of Alexandrian Craftmanship*, Alexandria and Alexandrinism, Papers Delivered at a Symposium Organized by The J. Paul Getty Museum and The Getty Center for History of Art and the Humanities and Held at the Museum, April 22–25, 1993, Malibu 1996, (p. 171–189), p. 176.

⁴⁴ G. Sauron, *Le message esthétique des rinceaux de l'Ara Pacis Augustae*, Revue Archéologique, 1, 1988, p. 3–32.

⁴⁵ Voir le splendide diadème plaqué or qui représente une paire de branches à segments spiralés, feuilles et fleurs en forme de cloche jaillissant d'un bouquet de feuilles d'acanthé, cf. C. Carducci, *Gold und Silberschmuck aus dem antiken Italien*, Milano, 1962, Taf. 39 b.

⁴⁶ Sur les vases de Gnathia, voir J.R. Green, *Gnathia and Other Overpainted Wares of Italy and Sicily: A Survey*, dans P. Lévêque, J.-P. Morel, *Céramiques hellénistiques et Romaines*, III, Paris, 2001, p. 57–104.

⁴⁷ M. Pfrommer, *Grossgriechischer und mittelitalischer Einfluss in der Rankenornamentik frühhellenistischer Zeit*, JdI 97, 1982, p. 119–190; idem, *Metalwork from the Hellenized East: Catalogue of the Collections, J. Paul Getty Museum*, Malibu 1993; idem, *op. cit.*, 1996, p. 171–189.

⁴⁸ Voir aussi, B.R. Brown, *Ptolemaic Paintings and Mosaics and The Alexandrian Style*, Cambridge, Massachusetts, 1957, p. 83–95.

⁴⁹ M., Andromikos, *The Royal Tombs and the Ancient City*, Athens, 1997, p. 36, fig. 15: « Pella Tumulus, ... beginning of the 3rd century BC », p. 31–37.

⁵⁰ M. Rostovtzeff, *Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford, 1941. (Édition en langue italienne 1953), Tav. XLVIII, 1–2, de la collection du Musée Allard Pierson, Amsterdam. D'autres exemplaires similaires se trouvent dans les musées du Caire, de Bonn ou de Berlin.

sont de très intéressants exemples. Ils présentent tous la même technique et le même style de l'ornement végétal à segments en spirale. À l'intérieur, ils portent l'inscription ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ et, par conséquent, comptent parmi les objets décorés les plus représentatifs de l'époque des Ptolémées, bien ancrés dans les traditions macédoniennes.

Resterait à expliquer la diffusion d'un décor intrinsèquement lié au développement socio-culturel du bassin méditerranéen, imprégné par le nouvel esprit de la cour macédonienne et n'apparaissant pas partout comme étant d'inspiration « locale ». Parmi les découvertes du Pont Euxin septentrional, le même motif enrichi encore d'éléments ornementaux se retrouve sur l'amphore de Certomlík⁵¹ et le pectoral de Tolstaya Mogila.⁵² Sur les sarcophages en bois découverts dans la zone de Kertch⁵³ apparaît la même guirlande à branches spiralées, à feuilles d'acanthé et à fleurs figurées par des incrustations d'ivoire.

Eu égard à ces exemples, le motif du rameau à branches spiralées tel qu'il apparaît sur l'hydrie callatienne se rattache plus à une interprétation alexandrine mise en valeur par une hydrie de Chatbi contemporaine de la troisième guerre de Syrie (246–244 BC).⁵⁴ Une autre variante alexandrine du même motif est présente sur la panse d'une hydrie du Peintre d'Alexandrie (255–235 av. J.-C.) de la Collection Benachi d'Alexandrie.⁵⁵ Sur la base de ces analogies, il est possible d'encadrer l'hydrie de Callatis dans la première moitié du III^e s. av. J.-C., sans descendre trop bas, en raison de la forme encore bien proche des modèles métalliques de la deuxième moitié du IV^e s. av. J.-C.

L'hydrie de Callatis et celle de Chatbi présentent en commun la même élégance d'exécution et une certaine exubérance de la composition. Toutefois, cette dernière n'est pas chargée, à la différence des vases de Gnathia ornés de même décor. Sur l'hydrie callatienne, la guirlande est fine et élégante, à larges spirales réalisées sans trop d'artifices ornementaux. Malheureusement, l'état fragmentaire du vase nous empêche d'en apprécier tous les détails. Par comparaison, le vase de Chatbi y adjoint des boutons de fleurs. Une pièce architecturale de Callatis présente un décor comparable à celui des deux hydries (Fig. 7). Le rapprochement me semble particulièrement pertinent et il apporte un nouvel élément de réflexion aux tentatives de définition d'un style artistique callatien à l'époque hellénistique. Mais il s'agit là d'un problème plus général, sortant du cadre du présent travail.

⁵¹ G.A. Koshelenko, I.T. Kruglikova, V.D. Dolgorukov (eds.), *Antičnie gosudarstva Severnogo Pričernomorija* (Les découverts antiques au Nord de la Mer Noire), Arheologija SSSR, Moskva, 1984, p. 304.

⁵² B.M. Mozolevski, *Tovsta Mogila, Kiev*, 1979 ; J. Gebauer, *Rankengedanken – zum Pektoral aus der Tolstja Mogila*, dans K. Stähler (ed.), *Zur graeco-skythischen Kunst*, Archäologische Kolloquium Münster 1995. EIKON. Beiträge zur antike Bildersprache. Band 4, 1997, p. 147–160.

⁵³ S. Watzinger, *Griechische Holz sarcophage aus des Zeit Alexanders des Grossen*, Leipzig, 1905, p. 45 « Sarcophag aus dem Pawlovskoi Kurgan bei Kertch, 1858 gefunden », cat. 26, fig. 82.

⁵⁴ Pfrommer, *op. cit.*, 1996, p. 179, fig. 11.

⁵⁵ Guerrini, *op. cit.* 1964, pl. III, B, 24.

Le décor végétal est complété de motifs géométriques consistant en une frise de clepsydres accostée de plusieurs bandes horizontales de dimensions variables. Le motif de clepsydres n'est pas courant dans le style de Hadra. En revanche, on trouve sur une *trozzella* du musée de Lecce⁵⁶, une combinaison de motif géométriques semblables disposés horizontalement qui pourrait être rapprochée du motif des clepsydres. D'ailleurs, Silvia Ovidi a noté dans son étude de 1994⁵⁷ des ressemblances entre les céramiques italiotes décorées sur fond mat, datées entre le V^e et le III^e s. av. J.-C., et les hydries du type Hadra, aussi bien dans le domaine de la technique décorative que dans celui du style.⁵⁸ Les rapprochements entre les vases crétois de type Hadra, les produits contemporains d'origine alexandrine et les vases peints de l'Italie du sud (par ex., ceux du style daunien)⁵⁹ sont essentiellement d'ordre ornemental et non typologique. L'hypothèse selon laquelle le décorateur de l'hydrie de Callatis aurait eu à l'esprit un tel modèle inspiré (in)directement des productions italiotes n'est pas à écarter. Les mosaïques bicolores offrent des représentations semblables de ce motif⁶⁰, ce qui témoigne d'une filiation directe d'après les arts décoratifs de l'époque.

L'ornement d'applique anthropomorphe forme avec la guirlande à branches spiralées une composition unitaire (Figs. 2–4), en vogue auprès des décorateurs de vases contemporains de Gnathia, de Crète, d'Alexandrie et de leurs cercles. Vue de face, la tête indique un personnage encore jeune. Ses traits, pourtant, sont ambigus, tantôt masculins, tantôt féminins. Le visage aux pommettes saillantes est charnu, le menton incurvé au milieu et projeté en avant exprime la force intérieure du personnage; la bouche large, fermée, aux lèvres sensuelles; le nez droit et légèrement épais; les grands yeux ronds et expressifs enfoncés sous des arcades profondes surmontées d'un front haut et bombé, sont autant de traits relevant du style imposé dans la sculpture grecque par Scopas. Le sourire ironique introduit une note mystérieuse. Le front est dégagé, les mèches des cheveux sont serrées et arrangées en une coiffure soignée, avec un ornement au sommet de la tête. Le tracé du front formant un angle au sommet et entouré de boucles élaborées, plaide plutôt pour une caractéristique commune aux portraits hellénistiques de la dernière partie du IV^e s. av. J.-C. et de la première moitié du III^e s. av. J.-C. D'après ces qualités artistiques, l'applique se place à mi-chemin entre un portrait de personnage historique et une représentation de Méduse. Le visage aux traits pleins, la bouche sensuelle et, surtout, les yeux grand ouverts de forme arrondie avec le globe oculaire saillant et les arcades profondément arquées, sont des traits qu'on observe habituellement dans les portraits contemporains, comme ceux présents sur les

⁵⁶ La *trozzella* est souvent signalée dans les inventaires funéraires. Ovidi, *op. cit.*, 1994, fig. 9.

⁵⁷ Pour les produits crétois, voir Callaghan, *op. cit.*, 1980, p. 23–47; idem, *op. cit.*, 1983, p. 31; Callaghan, Jones, *op. cit.*, 1985, p. 1–74.

⁵⁸ Ovidi, *op. cit.*, 1994, p. 5.

⁵⁹ D. Yntema, *The Matt-Painted Pottery of Southern Italy*, Lecce, 1990.

⁶⁰ A. Ovadih, *Geometric and Floral Patterns in Ancient Mosaics*, in *Study of their Origin in the Mosaics from the Classical Period to the Age of Augustus*, L'ERMA di Bretschneider, Rome, 1980.

monnaies du couple de Ptolémée II et Arsinoë II.⁶¹ Les monnaies en or de Ptolémée I^{er} et du jeune Ptolémée II (282–246 av. J.-C.) offrent les analogies les plus significatives. Mais, d'une manière générale, les produits réalisés en matériaux bon marché, comme la céramique, ne portent pas d'habitude de portraits des Ptolémées, à l'exception des appliques sur la céramique attique qui ont été interprétés comme un signe de la reconnaissance et de la loyauté athénienne.⁶² La plupart des objets qui ont été découverts en Egypte ou ailleurs sont en métal ou en faïence et servent au culte royal.⁶³ Ces raisons rendent plus probable l'identification de l'applique de cette hydrie de Callatis avec une tête de Méduse.

D'habitude, les représentations de la tête de Méduse⁶⁴ se reconnaissent aux serpents noués sous le menton, aux cheveux en boucles rebelles d'où jaillissent parfois des têtes de serpents, ou encore à la langue tirée ou aux deux ailes déployées au-dessus des oreilles. La représentation de l'applique de Callatis ne possède aucun de ces attributs et elle ne se retrouve pas dans la typologie des gorgones étudiées par Floren en 1977.⁶⁵

C'est encore à Callatis que l'on retrouve des traits similaires sur une pièce fragmentaire de la Collection Slobozianu, publiée par Canarache⁶⁶ comme *masque d'acteur* (Fig. 8). Ce fragment conserve la tête d'un personnage encore jeune au visage arrondi, au front dégagé en angle et aux traits charnus, avec la même expression que celui de l'applique en question. Les yeux ronds aux sourcils minces, le nez court et droit et la bouche large, à grosses lèvres, légèrement entrouverte, se retrouvent presque à l'identique. La seule différence significative se situe au niveau des pupilles dont le contour est bleu sur le fragment de la collection Slobozianu. Les détails stylistiques qui permettent d'établir de façon plus nette un rapprochement entre les deux pièces concernent les cheveux, coiffés exactement de la même façon et arrangés symétriquement de part et d'autre du front, mais dont l'exemplaire fragmentaire de la Collection Slobozianu ne conserve qu'une petite portion au-dessus de l'oreille droite. Les dimensions des deux appliques sont aussi très voisines : l'applique de la collection Slobozianu mesure 0,06 m, tandis que la pièce complète présente sur l'hydrie mesure 0,07 m. Il est bien évident que la différence s'explique par la portion disparue de la deuxième pièce. Tous ces détails montrent une telle similitude des deux appliques qu'elles doivent provenir d'un même atelier, datable dans la première partie du III^e s. av. J.-C. Certes, nous ne pouvons certainement pas attribuer la pièce de la collection Slobozianu à une hydrie du

⁶¹ La même représentation sera utilisée sur les octodrachmes d'or frappées sous Ptolémée III Philopatôr.

⁶² S. Rotroff, *A Ptolemaic Portrait in Athens*. Proceedings of the 3rd Symposium on Ancient Greek and Related Pottery. Copenhagen, August 31 – September 4 1987, eds. J. Christiansen and T. Melander, 1988, p. 516–523.

⁶³ D. Thompson, *Ptolemaic Oinochoai and Portraits in Faïence*, Oxford 1973.

⁶⁴ Callaghan, *op. cit.*, 1981, p. 67–68.

⁶⁵ J. Floren, *Studien zur Typologie des Gorgoneion*, Münster, 1977.

⁶⁶ V. Canarache, *Masques et figurines Tanagra des ateliers de Callatis*, Mangalia. Muzeul de Arheologie, Constanța 1969, p. 178, cat. 265.

même type, mais il ne faut pas totalement exclure, sur la bases des données stylistiques, une quelconque contamination par ce genre de vase. D'autres formes ornées d'appliques figurées sont attestées à Callatis⁶⁷, où elles ont été probablement obtenues dans les ateliers des figurines en terre cuite, ce qui explique les confusions qui peuvent apparaître lors de leur identification, appliques ou figurines.

L'identification de l'exemplaire de la Collection Slobozianu comme un *masque d'acteur* a été probablement suggérée à Canarache par plusieurs trouvailles de masques authentiques au sein de la production céramique callatienne. Cependant, d'après les analogies stylistiques avec l'applique de l'hydrie susmentionnée, il y a des raisons de croire qu'il représente plutôt une tête de Méduse. Cependant, faute d'éléments décisifs d'identification, car l'objet est perdu aujourd'hui, l'attribution de celui-ci à un vase en céramique n'est pas certainement assurée. Toutefois, une telle possibilité n'est pas du tout négligeable.

Les représentations de Méduse connaissent une fortune exceptionnelle au cours du III^e s. av. J.-C., stimulée par la propagande ptolémaïque et séleucide.⁶⁸ La tête de Méduse adoptée comme emblème des Séleucides par Séleucos I^{er} (358–280) au début du III^e s. av. J.-C. reflète l'unité de l'empire. La popularité du motif augmente sous Antiochus III (242–187), surtout à la suite du présent fait à Athéna d'un monumental bouclier sur lequel sont représentées les armes de la Maison Impériale des Séleucides. Dans la production céramique crétoise, la tête de Méduse utilisée comme médaillon central suggérerait le symbole de la maison séleucide et le modèle du monumental bouclier dont Antiochus III fit don à Athéna.⁶⁹ La même Méduse est généralement associée avec les boucliers des Ptolémées.⁷⁰

En effet, la signification des appliques en terre cuite des vases céramiques dépasse parfois le simple cadre esthétique, en captant un rôle transgressif du moment historique où s'inscrivent les vases qui en sont porteurs. Les coupes attiques à vernis noir à décor *West-Slope*, ont parfois des médaillons centraux en relief avec les portraits des Ptolémées.⁷¹ Susan Rotroff préfère interpréter ces coupes plutôt comme une expression de la royauté plutôt que de les considérer

⁶⁷ Săuciu-Săveanu, *op. cit.*, 1937–1940, p. 271, fig. 36. 8. Un fragment d'applique, fixé probablement sur la courbure d'une tasse hellénistique.

⁶⁸ Les inventaires céramiques publiés du Pont Ouest n'ont pas livré d'autres vases avec des appliques à tête de Méduse pareilles. Seulement quelques pièces d'importation à vernis noir montrent le motif de tradition attique, P. Alexandrescu, *La céramique d'époque archaïque et classique: VII^e–IV^e s. Histria IV*. Bucarest, 1978, cat. 612, p. 93 et pl. 85, couvercle avec la représentation de la Méduse en relief, recouvert de vernis noir, attribué à la production attique de la fin du V^e s. av. J.-C. = Sparkes, Talcott, *op. cit.*, 1970, cat. 1179–1186. En revanche, plusieurs têtes de Méduse apparaissent fréquemment comme ornements en or dans les tombes de Callatis, Preda, *op. cit.*, 1961, p. 285, fig. 9/ 1, 2. Plus nombreuses encore sont les identifications dans les tombes de l'aristocratie scythe du Pont nord. Les pièces du grand tumulus de Melitopol sont parmi les plus connus, cf. A.I. Terenokjin, B.N. Mozolevski, *Melitopol'skij Kurgan*, Kiev, 1988, p. 95, fig. 102.

⁶⁹ Callaghan, *op. cit.*, 1981, p. 59–70.

⁷⁰ D'après une copie en calcaire d'un bouclier décoré d'une tête de Méduse et porteur du nom de Ptolémée, trouvé à Memphis, daté cca 150 av. J.-C., cf. Pfrommer, *op. cit.*, 1996, p. 177, fig. 8.

⁷¹ Rotroff, *op. cit.*, 1988, p. 520.

comme des ustensiles indispensables à l'exercice d'un culte ptolémaïque. En même tant qu'un portrait, il s'agissait aussi d'un substitut, dont la signification se rattachait directement à l'hommage rendu au pouvoir royal des Ptolémées. À l'inverse, l'adoption par des Ptolémées de la tête de Méduse, l'offrande de Persée à Athéna, pourrait signifier le respect encore imposé par la cité athénienne et l'aspiration des Ptolémées à faire d'Alexandrie une de ses égales. On se trouve ici en présence d'une forte tradition artistique aux multiples facettes, propre aux cités hellénistiques, où tous les rapprochements seraient conformes à l'idée d'un art universel.

La complexité et le raffinement de l'exécution artistique de l'hydrie de Callatis, ainsi que la symbolique de ses motifs ornementaux placent ce vase à la limite entre réalisme pittoresque et érudition mythologique de l'art hellénistique de la période des premiers Ptolémées. À cet égard, elle témoigne du raffinement artistique de la communauté urbaine vivant dans cette cité du littoral ouest-pontique. Jusqu'à présent, nous ne disposons d'aucun indice tangible d'une production locale de tels vases. En revanche, de nombreuses figurines découvertes à Callatis témoignent de la vivacité des ateliers locaux qui poursuivent la production de figurines de type Tanagra pour répondre aux besoins d'une clientèle visiblement attachée aux valeurs du monde hellénistique.

Partant des résultats de cette analyse, l'hydrie de Callatis identifie plutôt un vase d'importation, le plus probable de cercle alexandrin ou crétois, qu'un produit local. Si tant est que l'hydrie callatienne et l'applique de la Collection Slobozianu représentent une Méduse d'inspiration « ptolémaïque », le bénéfice le plus évident que l'on peut retirer de cette étude est de replacer ces deux pièces dans le cadre historique de leur époque. La signification de leur présence à Callatis cadre particulièrement bien avec les documents écrits des IV^e–III^e s. av. J.-C. Parmi les plus convaincants figurent un fragment d'Arrien signalant la participation d'un Callatien à l'expédition d'Alexandre⁷², une stèle funéraire du III^e s. av. J.-C. appartenant à un certain *Θέων Ποτάμωνος Ἀλεξανδρεὺς*⁷³, surpris par la mort à Callatis et une inscription de Délos⁷⁴ mentionnant *Γλαῦκος Γούρου Καλλατιανός* parmi les adorateurs des dieux égyptiens, tout en indiquant un rituel commun aux deux villes pour l'office de leur culte autour de 200 av. J.-C. Ce faisceau d'indices pourrait donc suggérer l'implantation des traditions alexandrines à Callatis par le biais de la présence de ressortissants et d'objets alexandrins, une hypothèse que semble appuyer l'usage de cette hydrie comme urne funéraire, pratique généralisée

⁷² Arrian, *Anabasis*, VI 23.5 ; H. Berve, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, München, 1926, II, p. 228 ; Al. Suceveanu, *Un callatien dans l'armée d'Alexandre le Grand*, Dacia NS X, 1966, p. 339–346 ; D. M. Pippidi, *Scythia Minor*, Bucarest, 1975, p. 98.

⁷³ Th. Săuciu-Săveanu, *L'Archéologie en Roumanie*, fig. 74 ; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest 1938, p. 209 ; Rostovtzeff, *op. cit.* 1941, III, p. 1644–1645 ; D. M. Pippidi, *Scythia Minora*, Bucarest 1975, p. 97 ; Avram, *op. cit.* 1999, p. 486–487, n° 155.

⁷⁴ IG XI 4. 1238 ; L. Robert, *Etudes épigraphiques et philologiques*, 1938, p. 185 ; Pippidi, *op. cit.*, 1975, p. 98 et note 21.

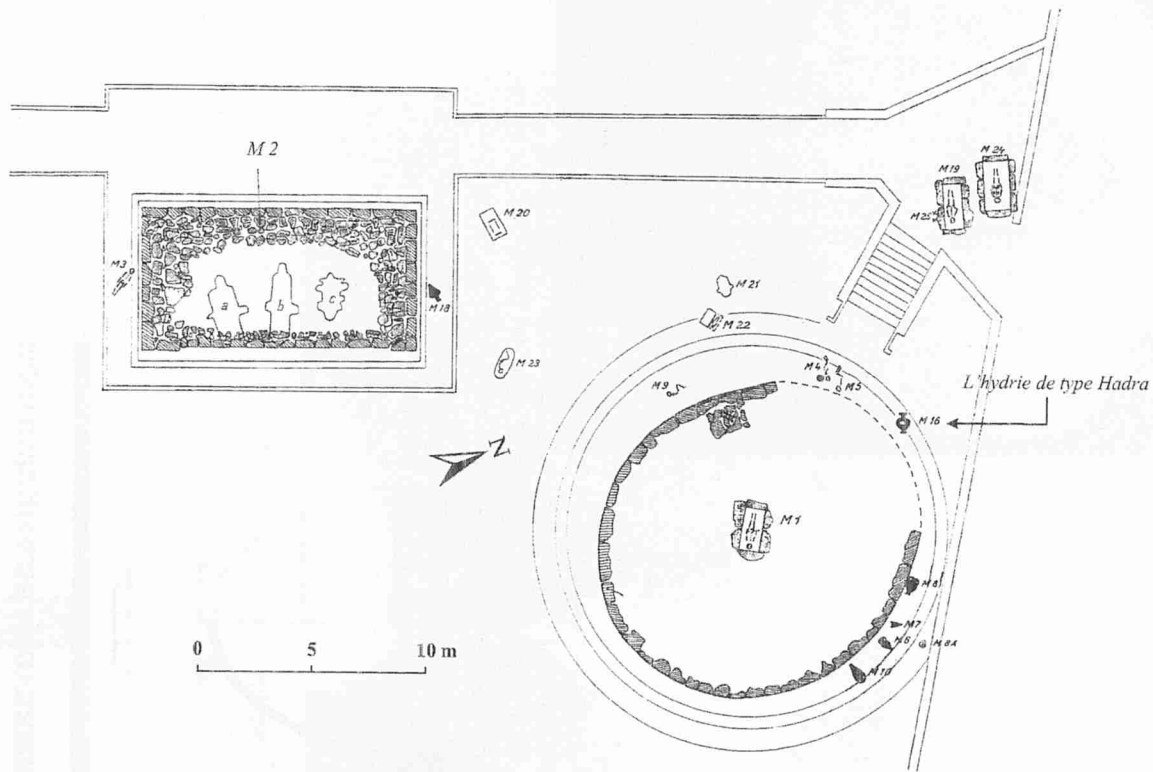


Fig. 1. Plan des fouilles de la nécropole de Callatis, d'après C. Preda 1961, fig. 1.

Fig. 2. Hydrie de type Hadra
de la tombe M₁₆.

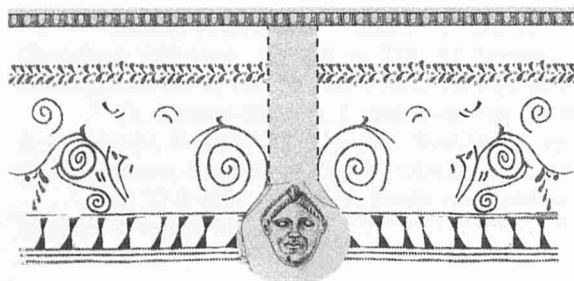
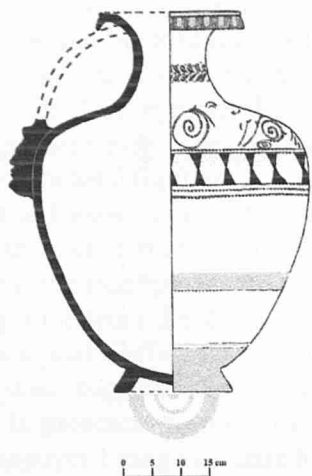
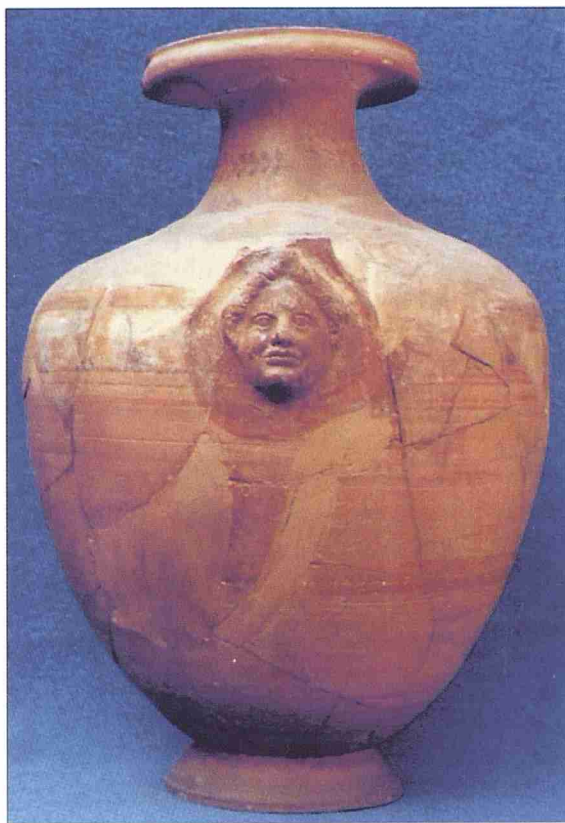


Fig. 3. Hydrie de type Hadra
de la tombe M₁₆.



Fig. 4. Hydrie de type Hadra de la tombe M₁₆, détail du décor d'applique.

Fig. 5a

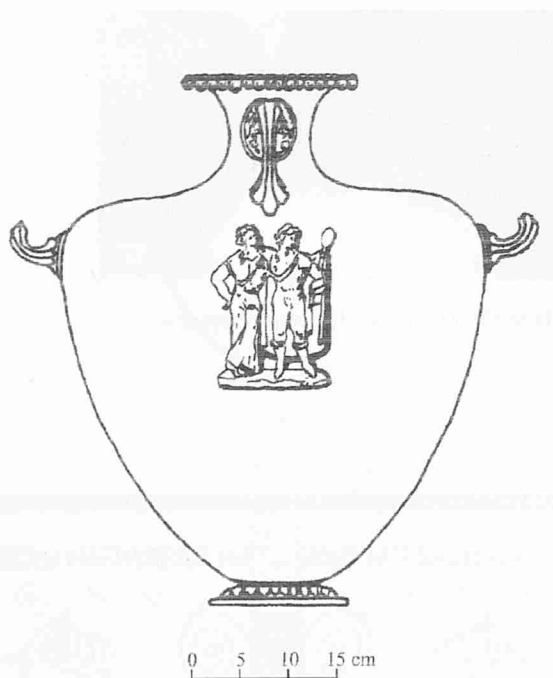


Fig. 5b

Fig. 5a-b. Hydrie en bronze de la nécropole de Callatis
(Fig. 5b, d'après E. Zavatin-Coman 1972 a, fig. 1).

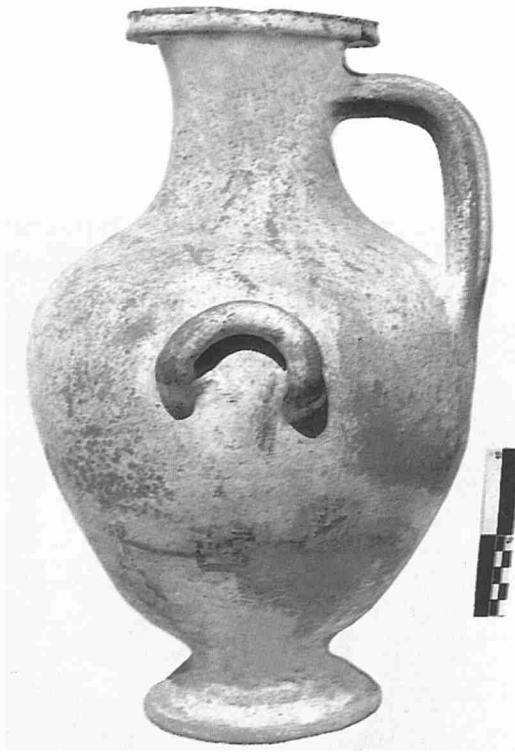


Fig. 6. Hydrie Hadra de la nécropole de Callatis.



Fig. 7. Chapiteau de Callatis, d'après Săuciuc-Săveanu 1941-1944, fig. 13.13.



Fig. 8. Décor d'applique (ou terre cuite ?) fragmentaire de Callatis, d'après V. Canarache 1969, cat. 265.

dans les cimetières hellénistiques d'Alexandrie.⁷⁵ Tous ces éléments sont à interpréter comme des témoignages tangibles des changements socioculturels intervenus entre ces deux aires éloignées du monde hellénistique.

Abréviations :

(A)BSA = Annual of The British School of Athens

Att.Mitt = Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Athenische Abteilung

BABesch = Bulletin antieke Beschaving

BCH = Bulletin de Correspondance Hellénique

BICS = Bulletin of the Institute of Classical Studies

IG = Inscriptiones Graecae

JdI = Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts

⁷⁵ Il n'est pas complètement exclu que des pièces pareilles aient été produites dans les ateliers locaux de Callatis, pourtant nous ne saurions en acquérir la certitude que grâce à des analyses de tout le matériel de ce genre présent sur place et des investigations de laboratoire prévues pour bientôt.

CAFFA, THE CRIMEAN KHAN HADJI GIRAY AND MOLDAVIA: NEW INFORMATION FROM A GENOESE SOURCE

ȘTEFAN ANDREESCU

A Genoese letter from Caffa, probably written in June 1455, describes the diplomatic negotiations with Hadji Giray, khan of Crimea. The issue was the tribute paid by the city to the Tartar khan, which finally was maintained to the former level. This document brings to light evidence concerning an imminent attack of the khan against Petru Aron prince of Moldavia.

The final breakaway of the Crimean Khanate from the Golden Horde occurred in 1453–1455. At first, Khan Seyid Ahmed sought to check off the centrifugal tendencies of his Crimean vassal Hadji Giray by encouraging the rebellion of Can Giray, his brother, who proclaimed himself “emperor” at the Dnepr Mouths¹. The attempt failed, Hadji Giray came out victorious of the final clash of 1455, and Seyid Ahmed, with his armed forces, suffered a shameful defeat. Having fled to Kiev, at the court of Cneze Semën Olel’ kovici, the khan of the Golden Horde was seized and imprisoned in Lithuania, at Vilna fortress².

A group of the *oğlans*, that is a part of the political and military elite in the leadership of the Golden Horde, took refuge in Moldavia and became object of negotiation in the Moldavian-Polish relations. Thus, at the end of June 1456, Voivode Petru Aron pledged to support King Casimir IV in a possible conflict with the Tatars and, at the same time, if requested to do so, to extradite to Poland the “sons” of the former Khan Seyid Ahmed. On his part, the Polish king promised not to employ the captive former khan in any action, before consulting with the Moldavian prince and his counselors³.

A new document, recently identified in the archives of Genoa, may throw a light on developments in East Europe and the northern parts of the Black Sea

¹ See the Genoese report of Caffa, dated 31 January 1453, in Ștefan Andreescu, *Un act genovez din 1453 sau despre limitele metodei cantitative* (A Genoese Document of 1453 or On the Limits of the Quantitative Method), in SMIM, XXI, 2003, p. 148 ; Nagy Pienaru, *Relațiile lui Ștefan cel Mare cu hanatul din Crimeea. O controversă: prima incursiune tătară în Moldova* (Stephen the Great's Relations with the Crimean Khanate. A Controversy: The First Tatar Raid into Moldavia), in *Istorie și diplomatie în relațiile internaționale. Omagiu istoricului Tahsin Gemil* (History and Diplomacy in the International Relations. Homage to Historian Tahsin Gemil), coordinators Daniel Flaut and Iolanda Țighiliiu, Constanța, 2003, p. 106.

² Bertold Spuler, *Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland (1223–1502)*, second edition, Wiesbaden, 1965, p. 170 ; N. Pienaru, *op. cit.*, loc. cit.

³ N. Pienaru, *op. cit.*, p. 107.

during the final clash between the khan of the Golden Horde and the Crimean Khan. Unfortunately, I only have at hand, for the time being, an abstract of this document, very likely a report sent by the officials in Caffa to Genoa. Here is the abstract in question: “È un’ampia relazione che informa minuziosamente sull’amministrazione interna di Caffa, sulle deplorevoli condizioni in cui versa per la mancanza di generi alimentari e per la necessità di rafforzare le difese, ma soprattutto sulle relazioni esterne. Apprendiamo molti nuovi particolari che aiutano a capire vicende già note: la perdita del castello di *Ilice*, la riconquista di quello di *Batiarum* e la sua restituzione a Ilario de Marini, la caccia ai traditori guidati da Iacopo da Capua (alcuni dei quali catturati a Moncastro), i rapporti con i signori di Teodoro, Alessio e soprattutto Olobei, ottimi ma non privi di reciproca diffidenza («useremo la dissimulazione», scrivono i consoli), e quelli, pessimi, col tartaro Agi-Kerai, il «maledicto imperatore» della lettera. Ma apprendiamo soprattutto che al culmine dei contrasti, l’imperatore aveva tentato di imporre un nuovo, pesante tributo a Caffa. I consoli avevano deciso di tentare un’iniziativa diplomatica tramite Olobei che aveva accettato di fare da mediatore. Damiano Leone si era precipitato a Teodoro e qui, con dieci giorni di trattative, aveva strappato un accordo in base al quale i Tartari si accontentavano degli antichi diritti su Caffa. Ora poteva vantarsi di stringere tra le mani il privilegio imperiale con tanto di bolla. Non aveva potuto fare di più a causa della partenza dell’imperatore per la Valacchia, ma tutto ciò non attenuava l’incubo che un trattato fra i Turchi e i Tartari, di cui i consoli si dicono certi, sarebbe sfociato, prima o poi, nell’assalto alla città.”⁴

Owing to the poor state of preservation of the document, the sender, the recipient, and the date remain unknown to the reader. However, Alfonso Assini, who found this document, attributed it to the Consul of Caffa Tommaso Domoculta, seconded by the “*provvisori e massari*” Antonio Lercari and Damiano Leone. Indeed, the fact that the name of Damiano Leone is mentioned in the text, as emissary to the Prince of Mangop, leaves no doubt in this respect. As to the date, the Italian historian believes that it should be placed between August 1455 and 27 November 1456, that is between the dates of two other documents published in the collection of Amedeo Vigna. Moreover, without providing any arguments, Alfonso Assini places the document in question “attorno al febbraio 1456”⁵.

One should note that the long report sent by the officials in Caffa and edited by Amedeo Vigna under the date “1455...agosto”, is in fact ... undated ! As noted by the editor, it was only chronologically attributed to this moment⁶. In other words, the term *post quem* employed by Alfonso Assini for his document is in turn the result of an approximation.

⁴ Alfonso Assini, *Una “filza” ritrovata. La riscoperta di importanti documenti genovesi su Costantinopoli e il Mar Nero*, in “*Romania Orientale*”, 12, 1999, p. 18.

⁵ *Ibidem*.

⁶ Amedeo Vigna, *Codice diplomatico delle colonie tauro-liguri durante la signoria dell’Ufficio di S. Giorgio*, t. I, Genova, 1868, doc. no. CL, pp. 355–364 (see especially n. 1 p. 355).

It is known that the new officials in Crimeea took different routes in order to reach Caffa. Therefore, Tommaso Domoculta and Antonio Lercari traveled on sea, on the ships of Martino Voltaggio and Geronimo Leone, leaving Genoa on 20 February and arriving at Caffa on 23 April 1455. On the contrary, Damiano Leone travelled by land, making no doubt an earlier start, and reaching destination on 2 April 1455⁷.

It seems quite evident that the two documents, the one printed by A. Vigna and the one printed by A. Assini, up to a point, give an account of the same events : first of all the loss of Castle *Illice* (Lerici), lying at the point where the Dnepr flows into the Black Sea, formerly held by the Senarega brothers⁸ ; and further on, the developments linked to Castle Baziar, lying beyond the Kerč Strait, on the Azov coast. As to the second aspect, the way in which events are narrated in the document for the time being dated August 1455 shows that they were in full swing when the new Genoese officials arrive at Caffa. It is a first indication that the document in question may have been issued sometime earlier⁹.

The document published by A. Assini gives additional and fresh information on the negotiations with Khan Hadji Giray, by the good offices of Mangop. Very fortunately, these negotiations have a clear chronologic landmark, making a plausible dating possible. There is a note in the ledgers of the *massaria* of Caffa, published long ago by N. Bănescu : “1455, die 25 Junii. Novene datte Agutaree, Imperatori Tartarorum, de acordio in Tedoro Olobei Greci per s. d. Damianum de Leone massarium, etc. pro anno elapso de 1455, tempore consulatus d. Tome de Domoculta debet pro Teodorcha de Telicha Velacho asperos 31000.”¹⁰

On the other hand, a record of 1 May 1455 in the same source refers to a first mission, “ad imperatorem ad componendum pacem cum dicto”,¹¹ being sent at that

⁷ *Ibidem*, pp. 166-167, 175-176 and 183.

⁸ For this episode, see Ștefan Andreescu, *Din istoria Mării Negre (Genovezi, români și tătari în spațiul pontic în secolele XIV-XVII)* (From the History of the Black Sea. Genoese, Romanians and Tatars in the Pontic Space in the Fourteenth-Seventeenth Centuries), Bucharest, 2001, pp. 117-126.

⁹ Baziar Castle, which belonged to Ilario de Marini, was initially seized by Giovanni Bosio, the very captain entrusted with its defense. A first attempt to conquer back the castle failed. At the insistence of Ilario de Marini, who pointed out to the new authorities in Caffa how important it was for the fortress to hold this position near the Kerč Strait, a council was called up, and the decision was taken to send over some 150 mercenaries on board of two ships. When almost having reached Kerč, the mercenaries on one of the two ships, led by Iacopo da Capua, committed mutiny, seized the ship, and sailed away. A search party was organized, for it was feared they would turn pirates. It was initially supposed that they had taken shelter somewhere near Cetatea Albă (Moncastro), but the ship was eventually reported to have reached Trebizond (A. Vigna, *op. cit.*, I, p. 356-357). At a later date, on 28 June 1456, the ledgers of the *massaria* of Caffa mentioned the capturing at Cetatea Albă, by “our Genoese”, of a Pietro Spagnolo, one of Iacopo da Capua’s mercenaries, who had initially fled to Trebizond (N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor* (Documents and Excerpts on the History of the Romanians), III, Bucharest, 1897, p. 36).

¹⁰ N. Bănescu, *Vechi legături ale țărilor noastre cu genovezii* (The Old Links of Our Principalities with the Genoese), in *Închinare lui Nicolae Iorga* (Homage to Nicolae Iorga), Cluj, 1931, p. 35.

¹¹ Giangiacomo Musso, *Russia e Genovesi del Levante nel Quattrocento. Note e documenti*, in “Rassegna degli Archivi di Stato”, XXV-2, 1965, p. 233, n. 4.

specific date. In other words, one of the first measures taken by the new Consul of Caffa Tommaso di Domoculta, only one week after his arrival, was to make contact with Khan Hadji Giray. In the document published by Amedeo Vigna and dated by him “August 1455” – which in fact must have been drawn up, very likely, in the first part of the month of May – there is the following information on the difficulties linked to the raising of the tribute due to the Tatar Khan : “Vultis quod burgenses soluantur tributum tartari anno elpso impositum quod impossibile facere iudicamus nisi cum maxima difficultate et aliquo scandalo, attenta maxima paupertate in eis vigente. Armenos et grecos non est tempus grauandi...”¹² Without any doubt, the first negotiations were made on this specific backdrop. However, the attempt failed, as Hadji Giray was in fact considering imposing a new and higher tribute to Caffa, as noted in the new document published by A. Assini under the form of an abstract.

This led, *in extremis*, to an appeal for mediation to Olobei, Prince of Mangop. Damiano Leone traveled to Mangop in great haste, and after ten days of negotiations, in any case before 25 June 1455, obtained from the khan a privilege maintaining the old tribute for the duration of the mission of Consul Tommaso di Domoculta. No other concession could be obtained, since the khan was about to leave for Moldavia This brings us to the most interesting piece of information: Khan Hadji Giray launched, undoubtedly in June-July 1455, an attack on the Moldavian Voivode Petru Aron. What was in fact the purpose of this expedition left unknown to this day ?

One may put forward two hypotheses.

The same lengthy report, dated by me to the first half of May 1455, as already mentioned above, noted the presence in Crimea of a messenger of Sultan Mehmet II : “Reperuimus huc quemdam oratorem domini teucri destinatum pro imperatore tartarorum, cum quo sentimus nil aliud tratasse quam de negotijs nostris, cui bonam fecimus societatem quantum in nobis fas fuit et honestas requirebatur.”¹³ The Genoese feared that this Ottoman embassy was preparing in fact an imminent and conjugated attack on the fortress-port Caffa, similar with the one undertaken during the previous summer¹⁴. Also, the Ottoman messenger may very well have requested that the khan should make a raid into Moldavia, in order to persuade Voivode Petru Aron to accept the tribute, the payment of which would in fact be accepted very soon, during the month of September of the same year 1455¹⁵.

¹² A. Vigna, *op. cit.*, I, p. 359.

¹³ *Ibidem*, p. 360.

¹⁴ For Halil Inalcik, in June 1454 Hadji Giray “entered into an agreement with the Ottoman sultan Mehmet II, who had just taken Constantinople, in order to capture Kefe from the Genoese”. The authority of the Khan, according to a *yarlık* (privilege) of 8 March 1453, extended over the following territories and centers : “his capital ...was at that time Kırk-yir; his suzerainty extended over Kırk-yir, Kırım (Solghat), Kefe, Kerç, Taman, Kabada, and Kıpçak” (*The Encyclopedia of Islam*, New Edition, III, Leiden-London, 1986, s. v. *Hadji Giray*).

¹⁵ From this point of view, the interpretation given by N. Pienaru appears very accurate : “The dangerous spectrum of a Tatar-Ottoman partnership and of a simultaneous attack from the south and

Along the second hypothesis, the khan may have decided to attack Moldavia on account of her having given shelter to the “*temniki i oglani*” in the retinue of Seyid Ahmed, the Khan of the Golden Horde. It was a logical decision, aiming to annihilate a possible rebuilt of the enemy forces, now defeated and dispersed. As it is, this Crimean expedition of the summer of 1455 alters C. Andreescu’s conclusion that, “from 1453 until 1469, that is for over 15 years, Moldavia was never under Tatar attack”¹⁶.

Further considerations on the Genoese document brought forward by A. Assini will only be possible after its publishing in full version. However, the record in the ledgers of the *massaria* of Caffa clearly shows that this document must have been drawn up around 25 June 1455.

the east, determined Petru Aron, given the passivity of Poland in relation to the Islam enemies of Christendom, to place Moldavia among the countries paying tribute (*haraç gūzar*) to the Ottoman Porte” (*op. cit.*, p. 111). However, according to the Genoese document under discussion, this “spectrum” materialized ... Moldavia was summoned to pay tribute to the new master of the Straits even before 10 September 1453, and in the summer of the following year, the Ottoman fleet attacked not only Caffa, but also Cetatea Albă, as well as other ports on the Black Sea shore” (Șerban Papacostea, *Premisele politice ale hegemoniei economice a Imperiului otoman în spațiul Mării Negre (1453–1484)* (The Political Premises of the Economic Hegemony of the Ottoman Empire in the Black Sea Region, 1453–1484), in *RI*, new series, X, 1999, 1–2, pp. 14–15 ; also see *Idem*, *La Moldavie État tributaire de l’Empire ottoman au XV^e siècle: le cadre international des rapports établis en 1455–1456*, in *RRH*, XIII, 1974, 3, pp. 447–455, where the author insists on the passive attitude of the Polish Kingdom in relation to the Ottoman issues, mainly determined by the outbreak of the war with the Teutonic Order on 22 January 1454.

¹⁶ C. Andreescu, *Din legăturile moldo-tătare în mijlocul sec. XV* (On the Moldavian-Tatar Links in the Mid-Fifteenth Century), excerpt from “*Arhiva*”, 1934, 3–4, p. 12. In fact, it was not the first intervention of Hadji Giray in Moldavia : several years before, based on the agreement with the Polish King Casimir IV, with whom he would cooperate until his death (1466), he had marched into Moldavia and captured Voivode “*Ciubăr*”, mentioned in the Moldavian internal chronicles, in fact the Magyar captain representing John Huniady (V. Ciocâltan, *Politica regatului ungar față de gurile Dunării (1387–1491)* (The Policy of the Hungarian Kingdom Towards the Region of the Danube Mouths, 1387–1491), Bucharest, 2002, p. 202–203, in manuscript at the “*N. Iorga*” History Institute).

WESTERN MERCHANTS AND OTTOMAN LAW. THE LEGAL SECTION OF THE TURKISH MANUSCRIPT NO. 130 FROM THE BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IN PARIS

VIOREL PANAITTE

The *mufti* was a religious-legal expert especially qualified to provide legally authoritative answers. The chief *mufti* of Istanbul, called in Turkish *şeyh ül-Islam*, was asked by the French ambassador François Savary de Brèves to explain and legitimate – from the point of view of Islamic-Ottoman law – the commercial privileges and the juridical condition of the French merchants in the Ottoman Mediterranean. The inclusion of a legal section in the Ms. Turc 130 of the Bibliothèque Nationale made this manuscript a unique writing. Here – apparently for the first time in a surviving Ottoman manuscript – we find clearly and undoubtedly the necessity of legal legitimating of the stipulations from the peace agreements (*'ahdnames*) by legal opinions (*fetvas*).

The Turkish Manuscript no. 130 – structure and substance

Until now the known Ottoman sources on Western trade and merchants in the Levant were far more abundant for the time after 1620 than any preceding period. Yet, the National Library in Paris (Bibliothèque Nationale, Division Orientale) preserved a manuscript of 278 folios which enlightens with document the last decade of the 16th and first years of the 17th century.¹ On the folio 1 recto, one can read the following note: “*Mémoires de l’Ambassade de Monsieur de Brèves en Levant, très curieux et nécessaire à ceux qui sont employés pour le service du Roy à la Porte Ottomane. Du Ryer de Malezair.*”² During his mission to the Ottoman Court (1592/3–1605), Savary de Brèves conceived this manuscript as a guidebook for the representatives of France in the Ottoman Mediterranean towns and ports. One can not establish yet how much this manuscript circulated inside and outside the empire, and to what degree it influenced the French diplomatic and consular

¹ It has a Turkish bookbinding of golden and embossed leather, 21,5 × 16 cm. This manuscript was shortly presented in: E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits Turcs de la Bibliothèque Nationale*, Tome I: *Ancient Fonds*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1932, 53–4; *Vers l’Orient*, ed. Annie Berthier, Francis Richard, Bibliothèque Nationale, Paris, 1983, 39; *Sources de l’Histoire du Proche-Orient et de l’Afrique du Nord dans les Archives et Bibliothèques françaises. II. Bibliothèque Nationale*, München-New York-London-Paris, 1984, 318–9 (by Annie Berthier).

² On the same folio, one can read the following French note: “Le monde est un logement d’étrangers; seus la sont fous qui ne preparent les armes qui leur sont [nécessaires] pour bien mourir.” On the f. 1v, one can read: *Franca padişahın namesinin ‘urvandır islam-ı padişahına*. Also, an *invocatio* of the sultan Mehmed III was copied.

milieux. It is sure only that one of the direct beneficiaries was André Du Ryer de Malezair, a disciple of Savary de Brèves, who was appointed for a short time as consul of France in Egypt (1623–1626). The structure and substance of the Turkish manuscript no. 130 are relevant for the initial intentions of Savary de Brèves to write a guidebook for the ambassadors and consuls of France in the Ottoman Mediterranean. The main Mediterranean towns, harbors and regions mentioned in the manuscript are: Egypt (*Misr*) and Alexandria (*Iskenderiyye*); Aleppo (*Haleb*); Algiers, Tunis and Tripoli of Lybia (*Trablus-u Garb*); Chio (*Sakız*); Antalya; Istanbul and Galata, Gallipolis and Boğaz fortresses; Avlonya (Vlora, Valona).

Considering the order of one transcription, one can speak about the incipient design to structure this work in three sections: a diplomatic one (chapter of Capitulations), a juridical one (chapter of legal opinions) and an administrative one (chapter of decrees).

The *Capitulations* formed one of the consuls' legal basis in their relations with the Ottoman authorities. That is why the manuscript begins with the three Imperial Charters (*'ahdname-i hümayun*) composing the commercial privileges for French merchants granted in the second half of the sixteenth century (1569, 1581, 1597).³ They are: *'ahdname-i şerif* granted by the Sultan Selim II to the King Charles IX in 977/1569;⁴ *'ahdname-i şerif* granted by the Sultan Murad III to the King Henry III in 989/1581;⁵ *'ahdname-i şerif* granted by the Sultan Mehmed III to the King Henry IV in 1005/1597.⁶ Considering Savary de Brèves' petitions and Imperial orders to the local authorities, there is absolutely no doubt that most of the provisions laid down in the *Capitulations* were not observed in practice. That is why the French ambassador continued his planned guidebook with legal and administrative sections.

³ The French manuscripts that gathered information on treaties with and embassies to the Ottoman Empire, included usually the "Capitulations" texts of 1528 and 1536. For instance, the manuscript «*Traictez et ambassades de Turquie*». *Recueil de pièces relatives à l'histoire des relations diplomatiques de la France avec le Levant. 1528–1640* begins with *Traité entre Soliman et les consuls des Catelans et François. 1528*, and *Traité que fit Jean de la Forest, ambassadeur de France, avec Soliman. 1535*» (Bibliothèque de l' Arsenal, ms. 4767–4771, tome I, f. 1–3, f. 10–13).

⁴ BN, DO, Turc 130, f. 2r–8r. Savary de Brèves added an explanatory notice, emphasizing "it is the sultan Selim's Charter" (*Sultan Selim 'ahdnamesidir*). Also, he added certain words on the border, encircled other words, etc.

⁵ BN, DO, Turc 130, f. 9r–16v. Savary de Brèves added an explanatory notice, pointing out "it is the sultan Murad's Charter" (*Sultan Murad 'ahdnamesidir*). A French translation of this *Capitulation* was included in the manuscript «*Traictez et ambassades de Turquie*». *Recueil de pièces relatives à l'histoire des relations diplomatiques de la France avec le Levant. 1528–1640* (Bibliothèque de l' Arsenal, Ms. 4767–4771, Tome I, f. 36–39).

⁶ BN, DO, Turc 130, f. 17r–25v. Savary de Brèves added an explanatory notice, emphasizing that *Sultan Mehmed Han hazretlerinden inâyet olunan 'ahdnâme-i hümayên suretidir*. Usually, the Imperial Charter granted in 1597 was ignored by those who were writing manuscripts during the seventeenth century on French trade in the Levant. For instance, it is missing from «*Traictez et ambassades de Turquie*». *Recueil de pièces relatives à l'histoire des relations diplomatiques de la France avec le Levant. 1528–1640*, Tomes I–V (Bibliothèque de l' Arsenal, Ms. 4767–4771).

The last part is a miscellaneous collection of more than 200 documents (most of them being Imperial decrees), with various chancery forms and authors, but a common substance, i.e. the Western (especially, French) trade and merchants in the Ottoman Empire in late 16th and early 17th cent. They illustrate the practical aspects of commercial diplomacy at the Ottoman Court, and reveal the abuses of provincial authorities towards Western merchants. More precisely, the documents offer data on the following topics: – Western ambassadors and their commercial diplomacy at the Ottoman Court; the procedure of granting Imperial charters and new commercial privileges in the Ottoman Empire; – the legal condition of Western foreigners, especially of French merchants and the protégés of France; – various aspects of Western trade in the Ottoman Mediterranean, such as interdiction to take taxes (*gümrük*) from the money (*gürüş*) brought by foreign merchants, the merchants' right over their merchandise; – navigation in the Ottoman Mediterranean, including the rivalry between Western maritime powers, the status of *harbî* ships; – piracy and its consequences to the international trade in the Mediterranean; – Christian and Muslim captives, including the prohibition to enslave Western merchants and to confiscate their merchandise in Ottoman dominions; – conflicts between the French communities and the local authorities, generally involving *avantias*, i.e. arbitrary payments extorted from the community as a whole and taxes imposed against the old usage; – responsibilities and rights of the French ambassador in Istanbul and the French consuls in the main Ottoman harbors and towns (Alexandria, Aleppo, Antalya, Tunis, Algiers, etc.), such as the consulage of 2%; – powers and executive relationship between the central authorities in Istanbul and provincial officials (for instance, punishment for not obeying to the Imperial orders).

Ottoman manuscripts with copies of peace and commerce treaties granted to Christian sovereigns can be frequently found in archives and libraries. It is in fact astonishing that Manuscript no. 130 – and one can say this is the only manuscript structured in this manner, discovered up to now –, that the above-mentioned chapter of Imperial charters (*Capitulations*) is continued by a special section of legal opinions (*fetva*).⁷ They are signed prevailantly by the *şeyh ül-Islams* (grand muftis) from the Sa'adeddin family.⁸ Analyzing the signatures of the 22 legal opinions that were transcribed in the manuscript, one can infer that Savary de Brèves succeeded to obtain:

four *fetvas* from the well-known analyst Hoca Sa'adeddîn Efendi, who was *şeyh ül-Islam* in 1598–1599, and was signing *Ketebehû el-fakîr Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*;

fifteen *fetvas* from Mehmed Efendi (the son of Hoca Sa'adeddîn), *şeyh ül-Islam* in 1601–1603 and 1608–1615. His signature was *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*;

⁷ BN, DO, Turc 130, f. 26r–30v. Separate *fetvas* were transcribed on the folios 109r–111r, 276v.

⁸ During the embassy of Savary de Brèves in Istanbul, there were in office other two *şeyh ül-Islam*, Bayramzâde Hacı-Zekeriyâ Efendi (1592–1593) and Sun' Ullâh Efendi (1599–1601, 1603, 1604–6; 1606–8), but no legal opinion signed by them was included in this manuscript (*İlmiye Salnamesi. Osmanlı İlmiye Teşkilâtı ve Şeyhülislâmlar*, Matba'a-i Âmire, 1334/1916, edition in modern Turkish transliteration, Ankara, 1998, no. 23).

a *fetva* from Mehmed Es'ad Efendi (another son of Hoca Sa'adeddîn), who was succesively *Anadolu kadî'askeri* in 1010/1601–2, *Rumeli kadî'askeri* in 1012/1603–4, and 1015/1606, *şeyh ül-Islam* in 1615–23. His signature was *Ketebehû el-fakîr Es'ad 'ufiye 'anhüma*;

a *fetva* from Bostanzâde Mehmet Efendi, *şeyh ül-Islam* in 1589–1592; 1593–1598. The signature *Ketebehû el-fakîr Mehmed 'ufiye 'anh* belonged probably to him;

a *fetva* from Ebu'l Meyâmin Mustafâ Efendi, *şeyh ül-Islam* in 1603–4; 1616. The signature *Ketebehû el-fakîr Mustafa 'ufiye 'anh* belonged probably to him.

Fetvas – as a legal source of Ottoman law

To speak about legal sources of Ottoman 'international' law means in fact to identify and define those legal 'instruments' by which the rules and notions concerning war and peace, the status of tributary princes, the condition of foreigners etc. were created, confirmed and improved. The sources of the Ottoman law of peace and war were in a hierarchical order the sacred Islamic law (*şeri'at*), the secular law (*kânûn*), the peace agreements (*'ahdnâme*) and the international custom.

The Islamic legal and religious sources offer a theoretical model for carrying out war, concluding peace and establishing the legal position of non-Muslim subjects and foreigners. These are, mainly, the *Kur'ân*, Traditions (*hadis*), Islamic law treatises (*kitab as-siyer*, *kitab al-cihad*), juridical opinions (*fetva*) etc. But, to study the Ottoman view on holy war ideology, 'international' law and political position of tributary states, provinces, rulers and people, it has been necessary to enlarge the documentary background, implying a deeper analyze of administrative and diplomatic chancery documents, which could reflect directly and better the political, military and diplomatic practice. From among them, imperial charters, diplomas and letters (*'ahdnâme-yi hümâyûn*, *berât-ı hümâyûn*, *nâme-yi hümâyûn*, *hatt-ı şerif*, etc.), sultanal orders (*hüküm*), petitions (*'arz*), reports (*telhis*) are especially relevant etc. In the following pages I intend to emphasize only the Islamic constituent of the Ottoman law of nations.

The Ottomans, who applied a pragmatic policy in their relations with non-Muslims, had few original and notable contributions to the growth of the Islamic law. Considering that the religious "innovations" in the 9th century,⁹ were forbidden the Islamic law treatises written by Ottomans were only summaries, compilations, annotations, commentaries or Turkish-Ottoman translations of legal works written before in Muslim world.¹⁰ Yet, the Ottoman scholars strove to

⁹ E. Tyan, "Méthodologie et sources de droit en Islam." *SI*, X, 1959, 81.

¹⁰ Ya'kov' Meron, "The Development of Legal Thought in Hanefi Texts." *SI*, XXX, 1969, 73–119; Halil Inalcık, *The Ottoman Empire. The Classical Age. 1300–1600*, Translated by Norman Itzkowitz and Colin Imber, New York, Washington, 1973, 173.

recover the Islamic legal tradition of the relations with non-Muslims and to offer it to the political authorities, even if this took place in less original forms and post-factum.

Islamic tradition was one of the constituents of the Ottoman law of peace and trade. Consequently, their in relations with non-Muslims, the Ottomans had to follow the rules of *şeri'at*, the “way” ordered by Allah and made known by the Prophet Muhammad, as his envoy (*rasûl Allâh*), in the form of a “code of behavior” binding upon all Muslims.¹¹ The religious law (*fikh*) was built by Muslim legal-consultants by explaining the *Kur'ân* and *Sünnet*, the two basic legal sources of Islamic law (*usûl al-fikh*).¹² *Fikh* was a result of the legal consultants' consensus (*icmâ'*)¹³ and reasoning of analogy (*kıyas*),¹⁴ i.e., the legal interpretation and explanation of the *şeri'at*, so that any member of the Muslim community (*'Umma*) should learn what had been allowed, as well as forbidden.¹⁵ Due to the

¹¹ S.G. Vesey-Fitzgerald, “Nature and Sources of the Shari'a,” in *Law in the Middle East*, edited by Majid Khadduri and Herbert J. Liebesny, vol. I *Origin and Development of Islamic Law*, The Middle East Institute, Washington D.C., 1955, 85–112; Ebû'l-ulâ Mardin, “Development of the Shari'a under the Ottoman Empire,” in *Law in the Middle East*, I, 279–91; Savvas-Paşa, *Étude sur la théorie du droit musulman*, Marchal et Billard, Paris, 1892, 96–291; J. Schacht, “Usûl,” *The Encyclopaedia of Islam*, ed. H.Th. Houtsma, R. Basset, T.W. Arnold, Leyde, 1913–1936 (henceforward: *EI-1*, vol. IV, 1112–6; Tyan, “Méthodologie,” 79–111; M. Chaygan, *Essai sur l'histoire de droit public musulman aux premiers siècles de sa formation*. Thèse pour le doctorat, Paris, 1934, 25–35; S.M. Yusuf, “The Supremacy of Shari'at Law in Islamic Society”, *IQ*, 1–2, 1978; N. Çagatay, “Laiklik nedir. Şariat nedir ? (Qu'est-ce que le laïcisme, qu'est-ce que le Şariat?)”, *Belleleten*, XLII, 167 (1978), 427–36.

¹² The four legal sources of Islamic law established in the 9th century were *al-Kur'ân*, *Sünnet*, *icmâ'* and *kıyas* (Savvas-Pasha, *Droit musulman*, 96–291; J. Schacht, “Usûl,” *EI-1*, IV, 1112–6; Tyan, “Méthodologie,” 79–111; Chaygan, *Essai*, 25–35; René David, *Les grands systèmes de droit contemporains*, Septième édition, Dalloz, Paris, 1978, 457–96.

¹³ On *icmâ'* see: M. Bernard, “Idjmâ,” in *The Encyclopaedia of Islam / Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, B. Lewis, Ch. Pellat, J. Schacht, Paris – Leyden: E.J. Brill, I–X, 1960–1999 (henceforward: *EI-2*), vol. III, 1046–52; H. Laoust, *Contribution à l'étude de la méthodologie canonique de Takî-d-dîn Ahmad b. Taimiyya*, Le Caire, 1939, 80, 83, 103, 111–2, 170; Louis Milliot, *Introduction à l'étude du droit musulman*, Paris, 1953, 125–33; Yusuf, “Shar'ia,” 20–1; M.M. Bravmann, *The Spiritual Background of Early Islam. Studies in Ancient Arab Concepts*, Leiden: E.J. Brill, 1972, 194–8; G.F. Hourani, “The Basis of Authority of Consensus in Sunnite Islam,” *SI*, XXI, 1964, 13–61; Bernard Weiss, “Al-Âmîdî on the Basis of Authority of Consensus”, in *Essays on Islamic Civilization. Presented to Niyazi Berkeş*, ed. by D.P. Little, Leiden: E.J. Brill, 1976, 342–56.

¹⁴ On *kıyas* see: M. Bernard, “Kıyâs,” *EI-2*, V, 238–42; Laoust, *Ibn Taimiyya*, 114; Tyan, “Méthodologie,” 82–3; Milliot, *Droit*, 134–44; Yusuf, “Shar'ia,” 19–20. In Turkish, *kıyas etmek* means “to compare” (*Redhouse yeni Türkçe-İngilizce Sözlük / New Redhouse Turkish-English Dictionary*, 12th ed., Istanbul, 1991, 660).

¹⁵ For details, see: I. Goldziher, J. Schacht, “Fikh.” *EI-2*, II, 906–12; Alfred Morabia, *La notion de ġihad dans l'Islam médiéval (des origines à al-Gazali)*, thèse présentée à l'Université de Paris IV, 1^{er} Juillet 1974, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1975, 277–82;

social and customary differences, four Sunnite juridical schools (*mazahib*) appeared during the 8th–9th centuries, whose names originated in their founders: Hanafi school (Abu Hanifa, d. 150/767), Maliki school (Ibn Malik, d. 179/795), Shafi'i school (ash-Shafi'i, d. 204/820) and Hanbali school (Ibn Hanbal, d. 241/855).¹⁶

From the four Sunni legal schools, the Ottomans adopted the Hanafi one, intending to affirm their rupture by Seljukids, who had preferred the Hanbali and Shafi'i legal schools. Also, due to the fact that the Hanafi doctrine was more tolerant and flexible, offering a wider liberty to the *ulema*, in comparison with the other legal schools, to use the analogy (*kıyas*) and individual opinion (*ra'y*), it was fitted for the Ottoman internal and external policy.¹⁷ The Ottomans venerated Abu Hanifa. In official Ottoman documents, Abu Hanifa were characterized as being “the grand imam (*imâm ül-a'zam*)..., the leader of knowledge and wisdom, *kıbla*¹⁸ of modesty and kindness, the leader of the law, the head of the greatest ulema...”¹⁹ To them, the conquest of Baghdad on 28th November 1534 meant the liberation of the grand imam's tomb, which had been under the shi'it Iranian domination. Ten years later, Süleyman Kanunî ordered the building of a mausoleum, which was to be frequently visited by Ottomans, among which Murad IV, in 1638, after the reconquest of Baghdad.²⁰

J.K. Kramers, “Droit de l’Islam et droit islamique.” *AHDO*, I, 1937, 401, 404, 411–2; Milliot, *Droit*, 182–3; Muhammad Hamidullah, *Documents sur la diplomatie musulmane à l'époque du Prophète et des Khalifes Orthodoxes*, Paris, 1935, 4; M. el-Shakankiri, “Loi divine, loi humaine et droit dans l’histoire juridique de l’Islam,” *Revue Historique de Droit Français et Etrangers*, 59, 2 (1981), 161–82.

¹⁶ On Muslim schools of jurisprudence see: Ignace Mouradgèa d’Ohsson, *Tableau général de l’Empire Ottoman*, vol. I, Paris, 1784, 45; Chaygan, *Essai*, 36–41; André Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu’au milieu du 11^e siècle. Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*, Paris – La Haye, Mouton, 1967, 26; D. Sourdel, J. Sourdel-Thomine, *Civilizația Islamului clasic*, vol. I, București, 1975, 153, 180, 219 and vol. III, 233; Morabia, *iḥad*, 178–9.

¹⁷ Several reasons were taken into consideration by historians. See, Inalcık, *Ottoman Empire*, 181; Choucri Cardahi, “La conception et la pratique du droit international privé dans l’Islam (étude juridique et historique).” *RdC*, 60, II, 1937, 513–4, n. 1; André Miquel, *L’Islam et sa civilisation (VII^e–XX^e siècles)*, Paris, 1977, 184 (the Seljukids were Shafi’is and Hanbalis). Paul Coles considered that, adopting the Hanafi school, the Ottomans became more tolerant towards Christians (P. Coles, *The Ottoman Impact on Europe*, London, 1968, 18).

¹⁸ *Kıbla* is the direction of Mecca to which a Muslim turns in worship; generally is a place or person towards which or whom everyone turns (*Redhouse*, 648).

¹⁹ In a letter of the grand vizier Mustafa Pasha to the *padishah*'s son of Hindustan, from the first part of the 17th cent. (J. de Hammer, “Memoir on the Diplomatic Relations between the Courts of Dehli and Constantinople in the Sixteenth and Seventeenth Centuries.” *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* (London), II, 1830, 462–487, 486).

²⁰ Aurel Decei, *Istoria Imperiului otoman până la 1656*, București, 1978, 181, 364, n. 2, 366.

The *Kur'ân*²¹ and *Sünnet*²² (kept as “traditions” / *hadis*),²³ were and are considered the two basic legal sources of Islamic law.²⁴ They contain, as well, guiding rules for relations of the Muslim community with non-Muslim states, communities and individuals. Let us emphasize that the political and military circumstances influenced directly the verses of *Kur'ân* on relations between Muslims and non-Muslims.²⁵

Analyzing the petitioner's case in the 16th and 17th cent. Ottoman society, Suraiya Faroqhi observed that as Muslims, “both petitioners and officials placed a special religious value upon all practice rightly or wrongly believed to go back to the times of the Prophet Muhammad.”²⁶ Moreover, one of the main aspiration of Muslim rulers, was to imitate the Prophet's life and behavior, including the military, political and diplomatic aspects, disregarding that the Prophet's actions, gestures, attitudes and words were dictated by military, political and diplomatic situations of his time. The Ottoman sultans, grand viziers and *şeyh ül-Islams* often invoked verses of the *Kur'ân* and Muhammad's behavior to start wars, to conclude, observe or break peace agreements, as well as to regulate the legal position of non-

²¹ See: Dimitrie Cantemir, *Sistemul sau întocmirea religiei muhammedane (The System of Muhammedan Religion)*, ed. Virgil Căndea, București, 1977, 85–106; Fr. Buhl, “al-Kur'ân,” *EI-I*, II, 1124–39; M.A. Draz, *Initiation au Koran*, Paris, 1951; Milliot, *Droit*, 105; Laoust, *Ibn Taimiyya*, 61, 72; Schacht, *Law and Justice*, 565; W. Montgomery Watt, *Mahomet à la Mecque*, trad. F. Dourveil, Paris: Payot, 1958, 48; W. Montgomery Watt, *Mahomet à la Medine*, Paris: Payot, 1959, 377, 389; Morabia, *Ġihad*, 178–223. For researchations and quotations, I have used the following editons: *The Glorious Kur'an*, ed. Abdallah Yusuf Ali, Lahore, 1973; *Kur'ân-ı Kerim ve Türkçe Açıklamalı Meâli*, Hazırlayanlar: Prof. Dr. Ali Özek (and collaborators), Medine-i Münevvere, 1412/1992; *Coranul*, ed. dr. Silvestru Octavian Isopescul, Cernăuți, 1912 (reedited Cluj-Napoca, 1992); *Le Saint Coran*, Traduction et Commentaire de Muhammad Hamidullah, Nouvelle Edition, Publiée par Amana Corporation, 1989.

²² On *Sünnet*, see: A.J. Wensinck, “Sunna,” *EI-I*, III, 581–3; Morabia, *ihad*, 224–75; Bravman, *Arab Concepts*, 159–60.

²³ On *Hadis* see: J. Robson, “Hadith,” in *EI-2*, III, 24–30; J. Schacht, “A Reevaluation of Islamic Tradition,” *JRAS*, 3–4, 1949, 143–54; I. Bercher, I. Goldziher, *Études sur la Tradition islamique*, Paris, 1952; Morabia, *ihad*, 246–8, 269–75; Tyan, “Méthodologie,” 81; A. J. Wensinck, *Concordance et indices de la tradition musulmane*, 8 vols., Leiden: E. J. Brill, 1936–1988.

²⁴ Many historians and jurists affirmed that Islamic law is based on *Kur'ân* and *Sünnet*, only. The ‘traditionalists’, as Ibn Taimiyya (d. 1328) stated that any reading contrary to unchanging principles stated in the *Kur'ân* should be considered a blameworthy novelty (*bid'a*) or even an heresy (Laoust, *Ibn Taimiyya*, 61, 80; Milliot, *Droit*, 105; *Jihad in Mediaeval and Modern Islam... The Treatise “Koran and Fighting” by the Late Shaykh al-azhar, Mahmūd Shaltūt*, Translated and annotated by Rudolph Peters, Brill:Leiden, 1977, 26–7, 52).

²⁵ In this respect W. Montgomery Watt's historical analysis of the hostility towards Christians from the *Kur'ân* IX, 29–32, is relevant these verses being very often invoked by Muslim rulers to legitimate wars against non-Muslims. Actually, the warlike attitude from these verses originated in the conflicts between Muhammad and the Christians of North Arabia only, who had been under the Byzantine control and had not wanted to accept the poll-tax paying, in contrast with the Christians of Central and South Arabia, who had concluded pacts (*'ahd*) with the Prophet (Watt, *Mahomet. Medine*, 389; W. Montgomery Watt, “The Christianity criticized in the Qur'ân.” *Atti del Terzo Congresso di Studi arabi e islamici*, Naples, 1967, 651–6).

²⁶ Suraiya Faroqhi, “Political Activity among Ottoman Taxpayers and the Problem of Sultanic Legitimation (1570–1650).” *JESHO*, XXXV, 1, 1992, p. 5.

Muslim subjects.²⁷ Also, the Muhammad's covenants with non-Muslim communities, e.g., the 'ahd with Najrân of 632, became archetypes of Ottoman peace agreements with Southeastern Europe tributaries. In return, the ten-year treaty of Hudaibiyya, concluded with Mecca in 628 and broken by Muhammad after two years, would be invoked as a model for legitimating both the temporary peace agreements with European states and the sultan's right to break them. In this regard, one can quote as an example – even it is the unique case of the 16th century –, the 1570 legal opinion (*fatva*), issued by the *şeyh ül-Islam* Ebussuud Efendi to legitimate Selim II's breaking the treaty with Venice and attacking Cyprus: "His Excellency the Caliph of the Lord of the Worlds [Selim II]... has, in his imperial actions, been guided by the noble acts of His Excellency the Bearer of Prophecy..."²⁸

The Islamic law treatises, written in the pre-Ottoman period or by Ottoman scholars (*ulema*), were also used by Ottoman rulers as legal sources for regulating their relations with non-Muslims. During the 8th–11th cent., any legal work also contained a body of rules and practices regulating the conduct of a Muslim state in peace or war with non-Muslims, gathered in chapters on holy war (*cihad*), tribute (*harâc*), poll-tax (*cizye*), sovereignty (*hükümet*), foreigners (*müste'min*) etc. where the Muslim jurist consults tried to systematize previous practices.²⁹ Frequently, the authors dealt with the above-mentioned questions in a unique chapter, entitled *kitâb as-siyer*. The notion *siyer* designated that branch of the Islamic holy law (*şeri'at*) which explained the conduct imposed to Muslims in their relations with infidels (*kâfîrs*), either enemies (*harbîs*) or signatories of treaties (*mu'ahids*), either foreigners (*müste'mins*) or tributaries (*zimmîs*), as well as with rebels (*bagy*) and apostates (*mürteddîn*). This is the classical definition of what modern jurists called Islamic 'international' law, which was actually born by transforming the doctrine of *cihad* into a legal system functioning at two levels of Muslim inter-state relations: external relations with the non-Muslim world and internal relations i.e., among Muslim states.³⁰ Besides the general Islamic law treatises, certain Muslim scholars wrote special works concerning the conduct of Muslims in relations with non-Muslims only.

Considering that the Ottomans adopted the Hanafite legal school, more relevant for my study are of course the Hanafite writings. No work has been

²⁷ In a Crimean official's letter, Mehmed II Fatih was also entitled as "he who maintains the Prophet's *sünnet*" (M. A. Mehmet, *Documente turceşti privind istoria României. Vol. I (1455–1774)*, Bucureşti, 1976, doc. 4).

²⁸ M. E. Düzdağ, *Şeyhülislam Ebussuud Efendi fetvalar ışığında 16. asır türk hayat*, Istanbul, 1983, no. 478; D'Ohsson, *Tableau*, V, 73–4; *Journal-Lepante*, 52. Here, I am quoting the English version in Colin Imber, *Ebu's-su'ud. The Islamic Legal Tradition*, Stanford University Press, Stanford, California, 1997, 85.

²⁹ Morabia, *i'had*, 286; Ahmed Rechid, "L'islam et le droit des gens." *RdC*, 60, II, 1937, 384; Najib Armanazi, *L'islam et le droit international*, Paris, 1929, 42, n. 1.

³⁰ H. Kruse, "Notion of Siyar," *JPHS*, II, 1954, 16–25; *The Islamic Law of Nations. Shaybani's Siyar*, ed. M. Khadduri, Baltimore, Maryland, 1966, 3; Morabia, *Ğihad*, 301–6; Shai Har-El, *Struggle for Domination in the Middle East. The Ottoman-Mamluk War. 1485–91*, E.J. Brill, Leiden, New York, Köln, 1995, 8. On the historical and legal background of the *şeri'at* and *kanun* in the Ottoman period, see Imber, *Ebu's-su'ud*, 3–64.

preserved from Abu Hanifa al-Nu'mân b. Thâbit (d. 767),³¹ but his learning on Islamic 'international' law was taken over and developed by his disciples, especially by Abu Yusuf Ya'kub (d. 798) and Muhammad ash-Shaybânî (d. 805). The former wrote an essential book for Islamic law of nations, entitled *Book of the Land Tax (Kitab al-harâc)*,³² which was used – in its Arab version – by Ottoman *şeyh ül-Islams* and *müftis* as source for their legal opinions. Moreover, this work was translated in Turkish by Rodosizade Mehmed Ayasluđı (d. 1113/1701–1702) in 1683, following an order of the Grand Vizier Kara Mustafa Pasha, who wanted to know how to proceed in the relations with non-Muslims concerning especially the tribute, as well as Abu Yusuf Yakub had written his work at the Harun ar-Rashid's command.³³ The most complete synthesis of Hanafite 'international' law was wrote by Muhammad ash-Shaybânî (d. 189 / 804), called "Hugo Grotius of Islam" by European scholars,³⁴ whose major work, *The Grand Book of Conduct of Government (Kitab as-siyer al-kabîr)* has reached us through the commentaries of as-Sarakhsî (d. 1090). The Arab version was used by the Ottoman *ulemas* used the Arab version up to the 19th century, when the Turkish translation, made by Mehmed Munîb 'Ayntâbi (d. 1822) between 1796–1798 was published by Mahmud II's order.³⁵ A shorter narration of Islamic law of nations was included as a chapter on *siyer* in a Islamic law work of ash-Shaybânî.³⁶

The Hanafi original precepts on *siyer* ("ancient law") were recovered,

³¹ On his life see: J. Schacht, "Abu Hanifa," *EI-2*, I, 126–8; Ahmed Özel, *Hanefi Fıkah Âlimleri*, Ankara, 1990, 11–3.

³² He was a jurist in Kufa and Baghdad. On his life see: Abou Yousuf Ya'koub, *Le livre de l'impôt foncier (Kitab al-kharâdj)*, Traduit et annoté par E. Fagnan, Paris, 1921; Morabia, *Ğihad*, 289.

³³ Manuscripts in: TKSMK, R. 615 (ms. of 127 folios, written during the expedition of 1094/1683); SK, Lala Ismail 85. On the first page is written: ... *sadr'azam sabık Kara Mustafa Pasha'nın tevsiyesi üzere tercüme eyledüđi Kitâb-ı harâc-ı Abu Yusuf*.

³⁴ Reviewing the Turkish translation published in 1241/1825, J. von Hammer called ash-Shaybânî for the first time a "Hugo Grotius of Islam" ("Jahrbücher der Literatur", Wien, vol. 40 1827, 40, cf. Kruse, "Treaties," 153; *Shaybani's Siyar*, 56). Latter, H. Kruse has used this appellation in a famous article (H. Kruse, "Die Begründung der islamischen Volkerrechtslehre – Muhammad al-Shaybani – «Hugo Grotius der Moslimen»", *Saeculum* (Munich), 5, 1954, 221–41). On his life, see: Morabia, *Ğihad*, 289–90; Özel, *Hanefi*, 22–4; *Shaybani's Siyar*, 26–38.

³⁵ The translation was presented by the grand vizier and *şeyh ül-Islam* to Selim III, who refused to published it. Only in 1825, the 'Ayntâbi's translation has been published. See: es-Serahsî, *Sherh es-Siyerü'l-kebir*, türkçeye tercüme: Mehmed Münib 'Ayntâbi, Cild I–II, Kostantiniye, 1241/1825. Many copies there are in Süleymaniye Kütüphanesi in Istanbul. A copy there is also in the "Cyrillus and Methodius" Library in Sophia. An attempt of translation in modern Turkish is es-Serahsî, *Siyer-i Kebir. İslam Devletler Hukuku*, I. Cild. Çeviren: M. Said Simsek ve I. Sarmush, Istanbul, 1980. Excerpts from this work were translated in French by A.J. du Caurroy and included in an vast article on Sunnite law (M. du Caurroy, "Législation musulmane sunnite: rite hanefî," *JA*, IV, 12 (1848) – V, 2 (1853). The most recent translation in a Western language was made by M. Hamidullah (Muhammad ibn al-Hasan ach-Chaibânî, *Le Grand Livre de la Conduite de l'Etat (Kitab as-Siyar al-Kabîr). Commenté par... as-Sarakhsî*. Traduit par M. Hamidullah, Tomes I–IV, Editions Türkiye Diyanet Vakfı, Ankara, 1989–1991.

³⁶ *The Islamic Law of Nations. Shaybani's Siyar*, translated with an introduction, notes and appendices by M. Khadduri, Baltimore, Maryland, 1966.

annotated and systematized by several 10th–12th cent. Muslim scholars of Central Asia, Syria and Egypt. These writings were taken over and compiled by Ottomans during the 15th to the 17th cent.³⁷

The first steps of the recovery process of Islamic law by Ottomans took place during the first part of the 15th century, and continued in the second part of it. Muslim scholars (*kadı, müfti, müderris*), who had come or been brought from older Muslim towns, set their precedent legal writings to the Ottoman authorities' disposal, also including such contributions on relations with non-Muslims.³⁸ The most famous example of this first wave is Molla Hüsrev (d. 885/1480), named by Mehmed II as *şeyh ül-Islam* in 1469, after he had been *kadı* of Edirne and *kadıasker* of Rumeli. Due to his knowledge, he was to be considered an "Abu Hanifa of our time" even by the sultan.³⁹ Between 1473–1479, Molla Hüsrev wrote in Arab his main work on Islamic law, gathering and explaining his forerunners' opinions. It was translated in 1043/1632 by Ahmed b. Ali al-Ankarâvî (*Terceme-i Dürer al-hükkâm ve gurar al-ahkâm*), and published frequently during the 19th century.⁴⁰ He dealt briefly with questions concerning relations with non-Muslims in brief chapters entitled "Book of the Holy War" (*Kitab al-cihad*), "Chapter of the Poll-Tax" (*Fasl fi al-cizye*), "Chapter of the Foreigners" (*Bâb al-müste'min*).⁴¹

In the 16th cent., especially after the conquest of the Arab territories, the recovery of the Islamic tradition intensified, the writings on *siyer* being accordingly multiplied and improved. In this respect, I let me emphasize the role of Ibrahim b. Muhammad al-Halebi (d. 956/1549), who came to Istanbul from Egypt, after its conquest by Selim I in 1517,⁴² and contributed essentially to the growth of Islamic law in the Ottoman Empire. His work, "Confluence of Seas" (*Mültekâ'l-Ebhür*), was considered "one of the most important book of Islam" or "the fully developed doctrine of Hanafi Law."⁴³ The title suggested that al-Halebî synthesized the opinions of six Arab Jurists from the eleventh to fourteenth centuries.⁴⁴ Ibrahim al-Halebî's work was translated several times from Arab to Turkish, firstly, by Mehmed Tahir b. Mehmed Râhîmî (d. 1065/1654–1655) in the first half of the 17th

³⁷ See Meron, "Hanefi Texts," 73–119.

³⁸ Inalcık, *Ottoman Empire*, 174–5; Coles, *Ottoman Impact*, 30.

³⁹ Or Khosrew, Hosrov, Hosrou, Hosrowa. He remained in office up to his death. On his life and work, see: F. Babinger, "Molla Khosrew," *EI-2*, V, 33; Özel, *Hanefi*, 102–3; Meron, "Hanefi Texts," 115–6; R.C. Repp, *The Müfti of Istanbul. A Study in the Development of the Ottoman Learned Hierarchy*, Oxford University, 1986, 154–66.

⁴⁰ Many manuscripts and published copies are in Süleymanye Library in Istanbul and "Cyrillus and Methodius" Library in Sophia. I have used Molla Hüsrev, *Dürer al-hükkâm fi serh güner al-ahkâm*, I–II, Kostantiniye, 1258 / 1842–1843.

⁴¹ Hüsrev, *Dürer*, I, 205–210.

⁴² J. Schacht, "al-Halebî," *EI-2*, III, 90; Özel, *Hanefi*, 114–5.

⁴³ F. le Blanc Hackluya, *Histoire de l'Islamisme*, Paris, 1892, 29–30; Joseph Schacht, *An Introduction to Islamic Law*, Oxford, 1964, 112.

⁴⁴ It is about al-Kudurî (d. 428/1037), al-Marghinânî (d. 593/1197), Tadj al-Shari'a (d. 661/1263), Madj ed-Dîn (d. 683/1284), Muzafer al-Dîn ibn Sa'dî (d. 692/1293) and al-Nasafi (d. 710/1310) (Milliot, *Droit*, 24).

cent.⁴⁵ But the best known Turkish translation was made in the 18th cent. by Mehmed b. Mehmed Efendi Mevkûfâtî (d. 1174/1760–1761),⁴⁶ and was often published during the 19th cent. with the title *Commentary upon Confluence of Seas* (*Şerh-i Mültekâ'l-Ebhür*).⁴⁷ Observing the tradition of *şeri'at*, Ibrahim al-Halebî wrote distinct chapters on the relations with non-Muslims (*Kitab as-siyer, Bâb al-'ushr ve al-harâc, Bâb-ı ahkâm al-müste'min*).⁴⁸ In Western Europe, al-Halebî's work was known by Ignace Mouradgea d'Ohsson's French translation made at the end of the 18th cent., entitled *Tableau général de l'Empire Ottoman*, which was also an important step for European knowledge of Islamic law.⁴⁹

Legal opinions (*fetva*),⁵⁰ issued by a *mufti* when asked by a Muslim, trying to expose and explain rules of holy law, were – according to Halil Inalcık – the most important Ottoman contribution to the *şeri'at*.⁵¹ There are contradictory opinions on the origin and functions of *muftis*, all through the Ottoman history.⁵² According to Haim Gerber, the *mufti* was a religious-legal expert especially qualified to provide legally authoritative answers. He ranked in the Ottoman legal hierarchy between jurists (writers of legal manuals who occupied the highest level)

⁴⁵ Mehmed Tahir b. Mehmed Râhîmî, *Tercüme-i Mültekâ'l-ebhür* (TKSMK, E.H. 788; ms. of 637 folios, copied in 1221/1806–1807).

⁴⁶ Mehmed b. Mehmed Efendi Mevkûfâtî, *Tercüme-i Mültekâ'l-ebhür* (TKSMK, A 892, ms. of 360 folios; also, TKSMK, A. 892). Many manuscripts of *Mültekâ'l-ebhür* there are in Süleymaniye Library, Istanbul (for example, SK, Nazif Ef. 8).

⁴⁷ M. Mevkûfâtî, *Şerh-i Mültekâ'l-Ebhür*, Cild I–II, Kostantiniye, 1254 (1838–1839) is one of almost eighteen editions from “Cyril and Methodius” in Sofia. The last edition is Ibrahim Halebî, *Şerh-i Mülteka el-Ebhur (Mevkufat)*, Tercüme ve Açıklamalar Nedim Yılmaz, Cild 1–4, Istanbul, 1993. The ninth chapter deals with *siyer* (*Ibidem*, Cild 2, 559–628).

⁴⁸ Halebî, *Mülteka*, I, 336–8 (in edition of 1254/1838–1839).

⁴⁹ I.M. d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman*, vol. I–VII, Paris, 1784–1824. Louis Milliot criticized d'Ohsson for falsifying the original by the structure of his translation, suggesting that *Mültekâ'l-Ebhür* was a collection of religious, civil, criminal, political, military law-codes (Milliot, *Droit*, 24). Later, F.A. Belin and M. Du Caurroy used abundantly al-Halebî legal text for writing their own studies of Islamic law (F.A. Belin (or M. Belin), *Étude sur la propriété foncière en pays musulman et spécialement en Turquie*, Paris, 1862; M. Du Caurroy, “Législation musulmane sunnite: rite hanéfi,” *JA*, IV, 12 (1848) – V, 2 (1853).

⁵⁰ For general aspects concerning *fetvas*, see: Midhat Sertoğlu, *Resimli Osmanlı Tarihi Ansiklopedisi*, Istanbul, 1958, 106 (*Fetva*); U. Heyd, “Some Aspects of the Ottoman *Fetva*.” *BSOAS*, XXXII, 1, 1969, 35–56; Hilmar Krüger, *Fetwa und Siyar*, Wiesbaden, 1978; Haim Gerber, *State, Society, and Law in Islam. Ottoman Law in Comparative Perspective*, State University of New York Press, 1994, 79–112 (Chapter 3: “The *Fetva* in the Legal System”); E. Tyan, J.R. Walsh, “*Fatwâ*,” *EI-2*, II, 866–7 (II. Ottoman Empire, by J.H. Walsh); Imber, *Ebu's-su'ud*, 24–64 (Chapter “The Law: *shari'a* and *qanun*”).

⁵¹ Colin Imber defined *fetva* “as one of the three major categories of Ottoman legal documents,” the other two being Sultanic decrees and certificates issued by judges (Imber, *Ebu's-su'ud*, 51–5; Inalcık, *Ottoman Empire*, 173–4).

⁵² Most recently, between J.H. Walsh and R.C. Repp. On the institution of *mufti* and *şeyh ül-Islam*, see E. Tyan, J. R. Walsh, “*Fatwâ*,” *EI-2*, II, 866–7 (II. Ottoman Empire, by J.H. Walsh); J.H. Kramers – R. W. Bulliet, R. C. Repp, “*Shaykh al-Islâm*,” *EI-2*, IX, 399–402 (R.C. Repp, on *şeyh ül-Islam* in the Ottoman empire). On *muftilik* till the sixteenth century see R.C. Repp, *The Mufti of Istanbul. A Study in the Development of the Ottoman Learned Hierarchy*, Oxford University Press, 1986.

and judges (the *kadis* who were situated on the lowest level), probably somewhat nearer to the jurist.⁵³ The chief *mufti* of Istanbul, called in Turkish *şeyh ül-Islam*, was the most important religious office holder in the empire, also called the “head of scholars” in Mehmed II’s law-codes.⁵⁴ The *fetvas* were used mainly during the private trials unfolded before the *kadi*. Yet, there is evidence that *şeyh ül-Islam* were implied in the political, diplomatic and administrative life of the state, the sultans having recourse to and following such advises, even from the fifteenth centuries, but as a rule in the seventeenth and eighteenth centuries, for legitimating their orders from religious-juridical point of view, too.⁵⁵ The general image of a *fetva* is of a specially drawn-up document worded in such a way as to eliminate all personal and contextual details (in this way preventing any influence in the *kadi*’s decision). It contained two sections, the question (*mesele*) and the answer (*el-cevab*). The former has exposed, as short as possible, the query in dispute, being asked “it is possible.” In the latter, the *mufti* answered laconically “yes” (*olur*) or “not” (*olmaz*), sometimes following also explanations from the precedent religious – legal texts.⁵⁶

Usually no real name, but only conventional ones, of individuals or places was included (*dar al-harb* and *dar al-Islam* for territories, Zeyd, ‘Amr, Bishr for males, Hind, Zeynab and Khadija for females). Exceptions exist. It is about the *mufti* Ali Efendi Akkermani’s *fetvas* collection, among them being *fetvas* which refer directly to the Moldavian and Wallachian territories and inhabitants, and to the Polish ones. *Fetvâs* were very rarely preserved as original and isolated documents, can be more frequently found in *kadi* court records (*şeri’at sicilleri*) and Sultan orders (*hüküm*), but they are especially known as *fetvas* collections.⁵⁷ Usually, these collections gathered juridical advice issued by a single *şeyh ül-Islâm*, but starting with the 17th cent. the *fetvas* fitting better to the questions raised in practice were gathered in thematic collections, which became manuals of Islamic law for scholars. They also contained chapters on relations with non-Muslims, e.g., on *siyer*, *cihad*, *zimmî*, *müste’min*, *harâc*, *cizye* etc.⁵⁸

In the 16th cent. the most famous legal opinions were issued by the great *şeyh ül-*

⁵³ Gerber, *Ottoman Law*, 79–88.

⁵⁴ In Mehmed II’s *kânûnnâmes* (*Turski izvori za istoria na pravete v bulgarskite zemli*, I, ed. D. Galabov, Sofia, 1961, 11).

⁵⁵ Repp, “Shaykh al-Islam,” 402; Gerber, *Ottoman Law*, 79–112. The European observers underlined also this role of *fetvas* (D’Ohsson, *Tableau*, V, 71; A. L. Castellan, *Mœurs, usages, costumes des Othomans et abrégé de leur histoire*, vol. I, Paris, 1812, 9–10).

⁵⁶ Sertoğlu, *ROTA*, 106; Heyd, “Fetva,” 35–56. J. R. Walsh was not right to state that the answer was “never supported by reasons or citations from authority” (Walsh, “Fetwâ,” 867).

⁵⁷ I have sometimes found original *fetvas* among the pages of *fetva* collections in Topkapı Saray Müzesi Library and Süleymanye Library in Istanbul. For details on the structure of these collections, see: Krüger, *Fetwa*, 136–9.

⁵⁸ For instance: *Defter-i sukuk* (TKSMK K. 778); *Siyâsete mute’allick fetvalar* (*Fetvâs* concerning politics) (TKSMK, H. 1650); *Fetava fi hakk-i musâdere* (*Fetvâs* concerning the right of capture) (TKSMK, B 107).

Islams Zenbilli Ali Efendi⁵⁹ and Ebussuud Efendi,⁶⁰ which were also basic sources for the relationship between Ottomans and non-Muslim states, groups and persons.

From the 17th and 18th cent., the most famous *fetvas* collections belong to the following *şeyh ül-Islams*: Minkarîzade Yahya Efendi (in office between 1662–1674),⁶¹ Çatalcalı Ali Efendi who was twice in office, first between 1674–1686, and then up to his death, in 1692,⁶² Ankaravî Mehmet Emin Efendi (in office in 1686–1687),⁶³ Ebu-Sa‘idzade Feyzullah Feyzi Efendi who was in office between 1690–1694, with a small interruption, and whose *fetvas* collections are known more as *Fetava-yi Feyziyye*,⁶⁴ Menteshizade Abdurrahîm Efendi (in office in 1715–1716),⁶⁵ and Yenişehirli Abdullah Efendi with a long official mission as *şeyh ül-Islam*, between 1718–1730).⁶⁶

Also, the collection of *fetvas* issued by the simple *mufti* ‘Alî Efendi Akkirmânî (d. 1030/1621) is noteworthy. Here are very few details about his life and activity. According to Mehmed Süreyya’s *Sicill-i Osmanî*, he was a teacher (*müderres*) and *mufti* for almost thirty years in many places of the Ottoman Empire.

⁵⁹ Zenbilli-Ali Efendi had officiated as *şeyhülislâm* between 1503–1525/6, until his death. I have consulted the manuscript *Fetava-yi ‘Alî Ef.* (SK, Fatih 2390), but there are another three manuscripts in the Süleymaniye Library in Istanbul.

⁶⁰ Ebussuud Efendi (898–982/1492–1574) has officiated as *şeyh ül-Islam* for 30 years, between 1545 and 1574, being considered one of the greatest Ottoman *şeyh ül-Islam*. His *fetvas* were taken as pattern in the seventeenth and eighteenth centuries (Repp, *Müfti*, 272–304; Hasan Basri Erk, *Meşhur Türk Hukukçuları (Célébres juristes turcs)*, Istanbul, f. a., 117–39; Özel, *Hanefi*, 120). Certain *fetvas* were published by M.E. Duzdağ, F. Selle and A. Akgündüz (M.E. Düzdağ, *Şeyhülislam Ebussuud Efendi fetvalar ışığında 16. asr türk hayatı*, Istanbul, 1983; Friedrich Selle, *Prozessrecht des 16. Jahrhunderts im Osmanischen Reich. Auf Grund von Fetwas des Scheichülislame Ebüssuud und anderer unter des Regierung des Sultans Süleiman des Prächtingen*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1962; A. Akgündüz, *Osmanlı Kanunnameleri. IV. Kitâb: Kanunî Sultan Süleyman Devri Kanunnâmeleri. I. Kısım. Merkezi ve Umumi Kanunnâmeler*, Istanbul, 1992, 40–100).

⁶¹ I have consulted three manuscripts: *Fetava-yi Yahyâ Efendi* (SK, Hamidiye 601: *Bâb al-üşr ve al-harâc*, f. 12a–16b; *Kitâb as-siyer*, f. 17a–21b; on *zimmîs*, f. 21b–25b); *Fetava-yi Yahyâ Efendi* (TKSMK, A 788); *Fetava-yi Minkarîzâde Yahya Efendi* (PRUL, GYC, 2389 Y, ms. of 1798).

⁶² Many manuscripts of his *fetvas* collections are preserved in the Princeton University Library: *Fetava-yi Ali Efendi* (PRUL, GYC, 2509Y, mss of 1183/1769, 286 folios, 2456Y; 3027Y; NSC, 1014. Also, *Fetava-yi Ali Efendi* (TKSMK, M. 378, ms. of 223 folio). At the same time, his legal opinions were frequently published in the nineteenth century (*Fetava-yi Ali Efendi*, Ali Çatalcalı Şeyhül’islâmdan toplayıp tertip eden: Salih ibn-i Ahmed El-Kefevi, Istanbul, editions 1245/1829, 1258/1842, 1272/1856, 1278/1862, 1283/1866, 1311/1893; Ali Efendi, *Fetava*, Istanbul, 1324–1325/1906–1907), and once in modern Turkish (*Şeyh ül-Islâm Ali Efendi Fetvaları*, Müellifi: Salih b. Ahmed el-Kefevî, Osmanlıcadan sadeleştiren: Nevfel Dinç, no place, no date).

⁶³ *Fetava-yi Ankaravî*, Istanbul, 1281/1864–5.

⁶⁴ A manuscript in PRUL, GYC, 3762 Y: *Kitâb as-siyer*, f. 17a–18a. Other published editions: *Fetava-yi Feyziyye Maan Nükul*, Feyzullah Şeyhül’islâm, Istanbul, 1266/1850; Feyzullah Efendi, *Fetava-yi Feyziyye*, Istanbul, 1324–25 / 1906–1907.

⁶⁵ Published *fetvas*: Abdurrahîm Efendi, *Fetava*, Istanbul, 1243/1827; Abdürrahim Menteshizade, *Fetava-yi Abdürrahim*, Dar üt-Tabaat ül-Mamuret üs-Sültaniye, Cild I–II, 1243/1847.

⁶⁶ Manuscripts: *Fetava-yi Abdullah Efendi* (TKSMK H. 173); *Behcetü'l-fetava* or *Fetava-yi Abdullah Efendi el-Yenişehir* (Hungarian Academy Library, Budapest, Török Qu. 18). Published *fetvas*: *Behcetül-fetava Maan-Nükul*, Ebülfazl Abdullah. Tertip eden: Mehmed Fıkkıy ül-Aynî, Istanbul, Matbaa-i Amire 1266 / 1849; 2. Bas. 1289/1872.

But I suppose his main tie was with the White Fortress (*Akkirman*), where he was possibly born.⁶⁷ The great number of manuscripts with his *fetvas* (I have counted seven)⁶⁸ imply an outstanding juridical activity in the milieu of *ulemas*.

One of the question arising is what relevance can the *fetvas* have for the legal condition of Western merchants in the Ottoman Empire?

In this respect, it is to be noted that in any collection of legal opinions, beside the chapters dedicated to sovereignty (*hükümet*), conduct of state (*siyer*), holy war (*cihad*), protected peoples (*zimmî*), poll-tax (*cizye*), a chapter is included with *fetvas* concerning the status of foreigners (*müste'min*). In their relations with non-Muslims, the Ottomans steak the basic rules from *siyer*, the branch of *şeri'at* which generally described the lawful conduct of Muslim community towards the infidels of enemy territory (*harbî*), as well as towards the beneficiaries of covenant (*mu'ahidîn, ehl ül-'ahd*), who may have been temporarily (*müste'min*) or permanently (*zimmî*) in the house of Islam. It is to be emphasized that the Ottoman law of nations was not a pure Islamic law. On the contrary, there is enough evidence that customary practices functioned in the Mediterranean in matters of war, peace, trade, and foreign relations, in spite of all religious, political and legal differences between Islam and Christendom.

Less usual are the legal opinions included in the Turkish manuscript No. 130 from the Bibliothèque Nationale, which concern directly the Turkish legal condition of Western merchants (especially the French, English and Dutch ones) in the Ottoman Empire.

Summaries of legal opinions from the Turkish Manuscript no. 130

For defining the legal condition of Western merchants, their ambassadors could ask for legal opinions (*fetvas*).⁶⁹ Taking into consideration that all legal

⁶⁷ Süreyya, *Sicill-i 'Osmânî*, III, 509; Süreyya, *Sicill-i 'Osmânî* (ed. 1996), cild 1, 251.

⁶⁸ *Fetava-yi 'Alî Âkkermânî* (TKSMK, A 842, ms. of 458 folio, 203 × 124, nesih). This is a collection (*mecmu'a*) which contains the *fetvas* issued by Akkermanlı Ali Efendi, gathered by Derviş Mehmed b. Hasan İstanbûlî in 1040/1630–1631. The most important chapter for our research is *Kitâb as-siyer*, f. 94b–108b. Other manuscripts: *Fetava-yi Akkirmânî Maa Üskûbî* (SK, Hkm. 405; mss. of 397 folio, nesih, Kitâb as-siyer, f. 87a–98b; *Fetava-yi Akkirmânî* (SK, M. Hafid Ef. 98, mss. of 206 folio, talik; Millet Kütüphanesi, İstanbul, Murad Moll, 1118; Beyazit Devlet, Veliyüddin, 1470, 1471. There is also a manuscript in Konya.

⁶⁹ The Venetians asked this kind of *fetvas*, which were preserved in the Archives of Baylos in İstanbul (now *Archivio di Stato di Venezia*). The case of Venetians was emphasized in recent articles (Giustiniana Migliardi O'Riordan, "Présentation des Archives du Baile à Constantinople", *Turcica*, 33, 2001, pp. 339–367; Dilek Desaiave, "Les documents en ottoman des fonds des archives du Baile à Constantinople", *Turcica*, 33, 2001, pp. 369–377).

answers are favorable to the French commercial interests in the Ottoman Mediterranean, one can affirm that these legal opinions were issued upon the request of Savary de Brèves, who had friendly relations with religious officials in Istanbul. In December 1602, the Venetian secretary in London offers a clear evidence in this respect, saying “that in dispatches of December last the English Ambassador at Constantinople enclosed a decree passed by the Turks, drawn up by the Mufti on religious grounds at the instance of the French Ambassador, that English vessels shall always render an account of all goods brought and sold in Barbary and elsewhere within Turkish dominions; and the English Ambassador is charged to see the order carried out. This information is extremely disliked.”⁷⁰

The legal opinions were deliberately included by Savary de Brèves after the diplomatic section of this manuscript, to explain and legitimate – from the point of view of Islamic-Ottoman law – the commercial privileges and the juridical condition of Western merchants in the Ottoman Mediterranean. Analyzing the substance of these legal opinions, one can infer the questions asked to the Hanafite imams (*bu mesele beyanında e'imme-i hanefiyeden cevab ne vecihledir ki / “in what manner is it answered for explaining of this question by the Hanafite imams”*) were connected with the articles of the Imperial Charter granted by the Sultan Mehmed III to the King Henry IV in 1597. The *şeyh ül-Islams* usually gave very short answers (*el-cevab*), but in certain cases they were more detailed. In five legal opinions the first question was continued by a supplementary one (*suret-i mezburede*), which of course imposed an additional answer.

Here are the summaries of the legal opinions copied in the Turkish manuscript no. 130:

f. 26r: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603), son of the famous annalist Hoca Sa'adeddîn. Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

This fetva concerned the rivalry between France and England for protecting the merchants which did not have separate ambassadors to the Porte. Any contrary document had to be annulled by a new one, confirming the Dutch and other foreign merchants had to come to the Well-protected Dominions under the banner of the king of France.

f. 26v: a legal opinions with additional explanations issued by the *şeyh ül-Islam*

⁷⁰ “...Then inside the Straits of Gibraltar, how can the English be endured, seeing that under the guise of merchants they plunder in the very vitals of foreign dominions all the shipping they find?” (*Calendar of State Papers and Manuscripts, relating to English Affairs, Existing in the Archives and Collections of Venice and in other Libraries of Northern Italy*, Vol. IX. 1592–1603, edited by Horatio F. Brown, London, 1897, doc. 1160: Report of 20 March 1603 of Giovanni Carlo Scaramelli, Venetian Secretary in England, to the Doge and Senate).

Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

According to this opinion, the new clauses which were included in the *'ahdnâmes* on the occasion of their renewal had to be explained. Also, it had to observe the article stipulating that the seized merchandise be indemnified. Moreover, the governor who allowed and took part with his own ship to piracy might pay damages and be removed from his office.

f. 26v: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

The grand mufti forbade the pillage of the Ottoman ships and enslaved the Frenchmen traveling from a *harbî* country to the Ottoman dominions with a *harbî* ship.

f. 26v: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

The *fetva* concerned a civil trial between the *müste'min* Zeyd and the Ottoman 'Amru. The latter could determine a favorable issue to him, if he would prove with witnesses that the claimed merchandise had belonged to him.

f. 27r: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

The Ottoman ships were forbidden to enslave French merchants trading between two *harbî* countries, and confiscate their merchandise.

f. 27r: legal opinion with a supplementary explanation issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

A *hâkim* who had to impose taxes by force upon the *müste'min* merchants should be dismissed.

f. 27v: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

The Western merchants coming to the Ottoman dominions under the French banner were under the protection of France. Consequently, the sultan had to condemn the Ottoman officials who were seizing their merchandise and goods, invoking as pretext that the above merchants should be still considered as *harbîs*.

f. 27v: legal opinion with a supplementary explanation issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

The seized merchandise had to be reimbursed the ships' commanders who had seized the *müste'min* merchandise were punished by long imprisonment, this action being considered a violation of a peace concluded in public interest; rejecting the claims against the damaged *müste'min*'s testimony.

f. 28r: legal opinion with two supplementary explanations issued by Mehmed Es'ad Efendi, the other son of the annalist Hoca Sa'adeddîn, probably when he

occupied the office of *Anadolu kadî'askeri* (1010/1601–2) or of *Rumeli kadî'askeri* (1012/1603–4). Signature: *Ketebehû el-fakîr Es'ad 'ufiye 'anhüma*.

Interdiction that some new coming monks occupy a church belonging to monks established before in that place; nobody could interfere if they practiced their faith in their houses; nobody could ask for any reward because they preserved their old timetable.

f. 28v: legal opinion with a supplementary explanation issued by the *şeyh ül-Islam* Hoca Sa'deddin Efendi (1598–1599). Signature: *Ketebehû el-fakîr Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

The rivalry between France and England concerning the right of protection over the *harbî* merchants who had not separate ambassadors to the Porte; they had to act according to the Imperial Charter granted to the king of France; the sultan should not allow a pact to be violated, as the Imperial Charter granted to France.

f. 28v: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi. Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma* (1601–1603).

Interdiction that the Ottoman authorities enslave the *harbîs* settling subjects in a *müste'min* country and coming – in this quality – into the well-protected Dominions.

f. 29r: legal opinion with a supplementary explanation issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

Punishing the captains of Ottoman ships who enslaved a *müste'min* and confiscated his ship and provisions; but it is permitted to confiscate prohibited merchandise which are on his ship.

f. 29r: legal opinion with a supplementary explanation issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

The captains of Ottoman ships who enslaved *müste'mins* and seized their merchandise were punished by long imprisonment.

f. 29v: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603), and a supplementary explanation signed by Ebu'l Meyâmin Mustafâ Efendi, *şeyh ül-Islam* in 1603–4 and 1616. Signatures: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anh*; *Ketebehû el-fakîr Mustafa 'ufiye 'anh*.

A *hâkim* who did discharged not observe an Imperial order for liberating the slaves which were seized contrary to a pact, and sold these slaves.

f. 29v: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhüma*.

It was allowed that a *müste'min* band – who practiced piracy, seizing the ships of other *müste'min* group – was forbidden to come to the Ottoman empire and even be punished.

f. 30r: legal opinion with a supplementary explanation issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'adeddîn 'ufiye 'anhuma*.

The merchandise of the merchants protégés who carried on it with French ships, invoking that they are *harbîs*; the merchandise must be indemnified; punishing had to be referred to the local representatives of the sultan.

f. 30v: legal opinion issued by the *şeyh ül-Islam* Mehmed Efendi (1601–1603). Signature: *Ketebehû el-fakîr Mehmed bin Sa'deddîn 'ufiye 'anhuma*.

A *müste'min* merchandise who had been bought with money could not be confiscated, even if – before that – other *harbîs* had pillaged this merchandise from a Muslim in the house of war and had sold it to that *müste'min*.

The inclusion of a legal section in the Turkish Manuscript no. 130 of the Bibliothèque Nationale made this manuscript a unique writing. Here – apparently for the first time in a surviving Ottoman manuscript – we find clearly and undoubtedly the necessity of legitimating of the stipulations within the peace agreements (*'ahdnames*) by legal opinions (*fetvas*).

« J'AI REMPLACÉ UN ROYAUME PAR UN AUTRE »

VASILKA TĀPKOVA-ZAIMOVA
(Sofia)

L'auteur reprend ici l'examen des sources concernant l'épouse de l'empereur Isaac Comnène, la princesse bulgare Catherine. L'analyse porte sur cette attitude des gouvernants byzantins qui correspond à ce que nous entendons par « patriotisme ».

Cette phrase appartient à l'impératrice Catherine, femme d'Isaac Comnène, un des *basilei* les plus connus de la dynastie macédonienne. Voici les dates du gouvernement de celui-ci : né vers 1007, il monte sur le trône le 1-er septembre 1057 (étant proclamé le 8 juin) et quitte le pouvoir le 25 décembre 1059, pour mourir à la fin de 1060. Catherine elle-même est fille de Jean Vladislav, le dernier souverain du premier royaume bulgare. Elle fait donc partie de cette nombreuse famille¹ dont les représentants ont été amenés à Byzance comme prisonniers après la grande défaite des Bulgares en 1018.

La littérature est très abondante sur ces problèmes. Aussi ne m'y arrêterai-je pas. Mais je voudrais me pencher sur certains détails de la vie et du caractère de Catherine² dont la biographie est assez bien documentée, en commençant par les auteurs byzantins de son époque et en passant aux écrivains postérieurs de l'Europe occidentale. Les récits les plus détaillés, les plus pleins d'émotion aussi, nous les connaissons à partir des écrits de *Michel Psellos* (1018–1096/7)³, ce philosophe, écrivain, politicien, etc. qui a été au service de plus d'un basileus de l'époque qui nous intéresse, parmi lesquels aussi Isaac Comnène. Les informations qui nous viennent de Psellos sont suivies par celles du chroniqueur *Scylitzes*⁴ et par ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui *Le Continueur de Jean Scylitzes* qui dans les anciennes éditions faisait partie de la *Chronique de Georges Cedrenus – Jean Scylitzes* (Il s'agit des événements entre 1057, lorsque s'achève la *Chronique de Scylitzes* et 1078). Du point de vue chronologique vient ensuite *Nicéphore Bryenius* (né en

¹ Jean Vladislav avait six fils et six filles.

² Voir ci-dessous, note 14, quelques informations sur la politique générale d'Isaac Comnène.

³ Je me sers ici de l'édition française de Psellos: Michel Psellos, *Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance* (976–1077). Texte établi et traduit par Emile Renauld, docteur ès lettres, Paris 1928.

⁴ Georgii Cedreni, *Compendium Historiarum*. v. I–II, ed. Bonn. 1838–1839, pp. 625, 650–651. La nouvelle édition de Scylitzes est la suivante: Joannis Scylitzae, *Synopsis Historiarum*, Nerolini et Novi Eboraci 1973 où le nom de Catherine figure une fois à la p.492. Sur Scylitzes Continuatus v. la nouvelle édition de Εὐ. Τσολάκη, *Η συνχεῖα τῆς χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτση*, Θεσσαλονίκη 1968, pp. 108–110.

1062 et devenu le mari d'Anne Comnène en 1097)⁵ qui reprend les récits de ses prédécesseurs pour la période concernée, mais en affirmant que Catherine était fille de Troïan, lui-même fils de Samuel – ce qui n'est pas exact. Il y a aussi *Ioel*, auteur d'une *Chronographie* de la première moitié du XIII^e⁶ qui donne certains détails. Des renseignements sur le règne d'Isaac Comnène nous sont connus aussi à partir de la *Chronique de Jean Zonaras* qui a vécu pendant la première moitié du XII^e s. et à partir des *Annales de Michel Glycas* – ouvrage toujours de la seconde moitié du XII^e s., mais le nom de Catherine n'y figure pas. Cependant il y a aussi quelques sources secondaires, toujours de la même époque, telle une *Notice de 1059* et une *Notice chronologique de 1063*⁷. Il y a de même une *Inscription* de Crimée où il est dit qu'en 1059 Léon Allatius, stratège du Cherson et de la Sougdée, a construit les portes en fer du prétoire, ce qui signifie que cette région est de nouveau sous le pouvoir byzantin à cette époque. Mais ce qui est plus important pour nous dans cette *Inscription*, c'est que les noms d'Isaac Comnène et de Catherine sont présentés avec toute la titulature correspondante: Isaac est βασιλεὺς αυτοκράτωρ τῶν Ῥωμαίων, et Catherine est εὐσεβεστάτη Αἰγούστη⁸. Plus tard le lettré français très connu Charles Du Cange (1610–1688) reprendra brièvement la version de Bryenius, en écrivant que Catherine était la fille de Samuel et avait été donnée en mariage à l'empereur Isaac Comnène⁹.

Telles sont les sources. Dans les années 60 j'ai traduit moi-même en bulgare les passages correspondants de Michel Psellos, non seulement de sa *Chronographie*, mais aussi certaines de ses *Lettres*¹⁰. J'ai traduit également le récit

⁵ Je me suis servi de l'ancienne édition de Nicéphore Bryenius (ed. Bonnae, 1836), pp. 17 et 106.

⁶ Ioelis, *Chronographia compendiariorum*, ed. Bonn., 1836, p. 64.

⁷ Je laisse de côté la première *Notice* où seul le nom d'Isaac Comnène est mentionné, mais j'attire l'attention sur la seconde qui représente un témoignage utile au sujet de l'activité traditionnelle de Catherine, cette fois-ci en tant que bienfaitrice, car il y est dit qu'elle a offert un évangélaire au monastère de la « Sainte Trinité » à Halki. En même temps la date de la *Notice* en question nous apprend qu'en 1063 l'impératrice était encore en vie, et troisièmement elle nous renseigne que le nom qu'elle avait pris en religion était *Xénée* (chez Scylitze c'est *Hélène*), mais il est possible qu'il y ait eu une faute d'orthographe dans l'un ou dans l'autre de nos textes. Cette *Notice* a été publiée en 1922 par Ch. Diehl dans les « Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres », Paris 1922, pp. 243–248; je l'ai traduite dans *Fontes Graeci Historiae Bulgaricae (FGHB)*, X, 1980, p.85). Pour la *Notice de 1059* v. aussi *FGHB*, VI, 1965, pp. 88–89 (traduction V. Tăpkova-Zaimova).

⁸ V. Latyshev, *Nadpis vremeni Isaaka Komnina najdenanaja v Chersono*, « Vizantijskij Vremennik », II, 1895, pp. 185–188. (La même inscription est publiée aussi dans: « Sbornik gretcheskich nadpisej christianskich vremen iz južnoj Rossii, s objasnenijami V. Latyscheva, Saint-Pétersbourg, 1896, № 8, pp. 15–19).

⁹ V. l'édition bulgare Charles Du Cange, *Vizantijska Istorija* (traduction M. Kiskinova) et *Istorija na imperijata na Konstantinopol* (traduction et introduction R. Zaimova; commentaire V. Tăpkova-Zaimova), Sofia, 1992, p.53.

¹⁰ Toujours dans la série *Fontes Graeci Historiae Bulgaricae (FGHB)*, VI, *op. cit.*, 1965, pp. 113–115, 122, 127. En 1999 a paru en bulgare une traduction du texte entier de Psellos par V. I. Ivanov, intitulée *Michail Psellos, Chronographia* où n'est pas mentionné le texte que j'ai publié dans *FGHB*. Cf. aussi la traduction russe: Michail Psell, *Chronographia, Perevod, statja i primečanija J.N. Ljubarskogo*, Moskva, 1978.

détaillé qu'on trouve chez Cedrenus-Scylitzes¹¹. Les autres chroniqueurs que j'ai mentionnés ont été traduits par mes collègues, toujours dans la même collection¹².

Dans la suite et toujours parmi les chercheurs contemporains qui se sont intéressés au couple impérial Isaac Comnène – Catherine ou seulement à celle-ci, il importe de mentionner en premier lieu le nom de K. Varzos qui, dans son premier volume de la *Généalogie des Comnènes* (en grec) a consacré des articles détaillés surtout du point de vue bibliographique à Isaac Comnène, de même qu'à Marie Comnène, fille d'Isaac et de Catherine: elle est née en 1034. Dans l'article de Varzos il y a aussi pas mal de citations (de Psellos, par exemple)¹³. A son tour I. Božilov a publié dans son livre *Les Bulgares dans l'empire byzantin (en bulgare)* plusieurs pages consacrées à Catherine qui figure parmi les Bulgares transférés dans l'empire byzantin après 1018. Il étudie également comment se réalisaient les mariages dynastiques dès le début de l'époque chrétienne en Bulgarie, mais principalement au XIII^e et XIV^e s. (Y est indiqué aussi le mariage de Catherine)¹⁴.

Ce n'est donc pas de nouvelles informations que je cherche au sujet de la vie et l'activité de cette princesse, mais à mettre un peu plus de relief dans son rôle politique et d'expliquer sa mentalité en tant que représentante d'un milieu bulgare qu'elle n'estimait pas inférieur à celui de son mari – le basileus.

Je reviens donc au gouvernement d'Isaac Comnène dont le règne a précédé, pour ainsi dire, la période qui devait mettre sur le trône la dynastie des Comnènes avec Alexis Comnène en 1081. Isaac était né dans les environs d'Andrinople; il s'était fait distinguer par les faveurs qu'il distribuait aux militaires et, malgré la brièveté de son règne, il avait réussi à consolider le parti militaire de l'Empire: sur ses monnaies il est représenté l'épée à la main. Avant cela il avait été le favori du basileus Michel VI pendant un certain temps, mais l'escalade de la crise entre le parti militaire et le groupe sénatorial s'était terminée par l'insurrection de 1057 qui avait été organisée justement par le parti militaire, dirigé par Isaac Comnène. Il existait cependant une certaine mésentente entre lui et les insurgés dont le programme concordait davantage avec les plans du militaire de renom Katakalon Kékauménos¹⁵. Finalement ce fut Isaac Comnène qui prit le dessus et arriva à faire légitimer son avènement au trône. Or, de fait, c'était une usurpation. Le nouveau basileus, se rendant compte de la situation financière plus que précaire, augmenta les impôts et procéda à de sensibles aliénations de propriétés terriennes au profit du domaine de l'Etat, ce qui eut pour résultat un changement radical dans le comportement envers lui des divers milieux de la noblesse, aussi bien que du bas-

¹¹ FGHB, VI, *op. cit.*, pp. 320, 330–331.

¹² Sur Bryenius v. *Ibidem*, VII, pp. 113–118 (trad. L. Jončev). Sur M. Glykas v. *Ibidem*, X, 1980, p. 113sq. (trad. M. Voinov).

¹³ K. Βάρζος, *Η γενεαλογία τῶν Κομνηνῶν*, I, Θεσσαλονικη, 1984, pp. 41–49.

¹⁴ I. Božilov, *Bългарite във византиjskata imperija*, Sofia 1995, pp. 72 sq., 78 sq, 248–249.

¹⁵ G.G. Liravrin qui a donné une nouvelle édition de Kékaumenos fournit de nombreux détails sur la personnalité de Katakalon Kékauménos et le problème de l'auteur du livre, intitulé *Conseils et récits de Kékauménos* (v. *Kekamen., Sovety i raskazy. Poutchenije vizantijskogo polkovodtza XI veka*, Saint-Petersbourg, 2003, principalement pp. 34–35).

peuple. C'est ainsi que, malgré sa réussite contre les Péchéniens en septembre 1059, lorsque ceux-ci pénétrèrent au Sud du Danube jusqu'à la ville de Lovetch non loin de Tirnovo, il fut victime d'une grave maladie (comme suite peut-être de sa campagne militaire) et son règne se termina par sa retraite au monastère de Mangane à Constantinople; il abdiqua au profit de Constantin Doukas.

Au début Isaac Comnène avait soutenu le patriarche Michel Kéroularios, mais comme celui-ci prétendait se mêler aux décisions de l'empereur (il s'agit surtout du schisme de 1054), il le fit déposer et l'exil du patriarche fut bientôt suivi par sa mort. Ce fut Constantin Lichoudès qui le remplaça et ce nouveau patriarche précéda de peu le décès de l'empereur lui-même.

J'ai présenté de manière succincte la biographie d'Isaac Comnène: elle nous a été décrite par plusieurs chercheurs contemporains dont les exposés reposent principalement sur ceux des auteurs byzantins que j'ai mentionnés ci-dessus¹⁶. Et tous s'accordent pour nous renseigner que c'est surtout au cours des derniers événements qui précèdent la mort de l'empereur que Catherine, la *basilissa*, intervient.

Je continue donc par donner son portrait, tel que nous le décrivent les auteurs contemporains. Le récit de Psellos est très détaillé: il nous parle de l'impératrice et de sa fille Marie, lorsque toutes les deux entouraient l'empereur à son lit de douleur. « Dès lors un grand émoi s'empare du palais – écrit-il – et l'impératrice – c'était une merveille de femme, qui, en fait de noblesse, occupait le premier rang et qui, par la vertu supérieure [la piété], ne cédait à aucune autre – et avec elle, la fille des deux souverains – elle tenait des deux par la beauté et, quoique ayant eu les cheveux prématurément coupés, restée belle même après sa tonsuration; son teint chaud et ambré, sa chevelure rutilante étaient relevés par sa démarche majestueuse – ces deux femmes donc, et le frère de l'empereur et aussi son neveu, faisant cercle autour du lit du malade, lui adressaient les suprêmes paroles et versaient des larmes d'adieu ... /Suit le transfert du basileus des Blachernes au Grand palais/. Toute sa famille, en effet, l'entourait, chacun se lamentant et rendant avec lui, si toutefois ils le pouvaient, le dernier souffle. L'impératrice commençait les lamentations lugubres et sa fille répondait aux gémissements et aux pleurs de sa mère d'une manière plus lugubre encore. Voilà pour les princesses dans ces circonstances. Quand à l'empereur, il songeait à changer sa condition pour la vie meilleure et il cherchait à transformer son existence. L'impératrice, ignorant que c'était là un dessein inné dans l'âme de son époux, nous reprochait à nous tous, beaucoup plus qu'à l'empereur, la conception de ce projet. Quand donc elle me/ il s'agit de

¹⁶ Sur la politique d'Isaac Comnène et son comportement envers les divers personnages qui l'entouraient v. E. Stănescu, *Les réformes d'Isaac Comnène*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », t. IV, 1966, N^{os} 1–2, pp. 35–69. Bonne analyse de V. Stanković, *Tzarigradski patriarsi i tzarevi makedonske dinastije*, Beograd, 2003, principalement p. 183 sq., où il est question surtout des relations entre les deux pouvoirs – celui de l'empereur et celui du patriarche. Pour ce qui concerne le portrait moral et le caractère d'Isaac Comnène v. J.N. Ljubarski, *Michail Psell, Litchnost i tvortchestvo*, Moskva 1978, pp. 213–216.

Psellos/ vit, moi aussi: Puisseons-nous jouir, s'écria-t-elle, autant que tu le désires, de tes conseils, ô philosophe ! Quelles belles marques de reconnaissance tu nous donnes là, en réfléchissant aux moyens de pousser l'empereur vers la vie monacale. Mais moi, je jurai aussitôt que je n'avais jamais eu une telle idée, et même je demandai au malade d'où pouvait bien lui être venue cette résolution »¹⁷.

Je m'arrête là dans le récit de Psellos où apparaît le vif mécontentement de Catherine qui se rend compte que des intrigues se trament autour d'elle et où prend part aussi Psellos. J'y reviendrai un peu plus loin pour me pencher de nouveau sur les sentiments qui animent l'impératrice au sujet de la retraite qu'envisage Isaac Comnène. Pour le moment je reprends d'autres textes de Psellos où il prétend exprimer l'admiration qu'il éprouvait, du moins officiellement, envers l'impératrice – ceci encore à une époque antérieure, celle des campagnes victorieuses d'Isaac Comnène. Il y a une lettre de lui qui est adressée directement à l'empereur et où il s'exprime en ces termes:

« ... Après cela je m'informe au sujet de ta Majesté. Comment se porte la véritable impératrice, couverte et ornée par les bijoux en or des vertus, qui – par sa naissance – a reçu le sang royal et à sa gloire initiale a ajouté un pouvoir royal encore plus grand?... »¹⁸.

Cette lettre date vraisemblablement de la période (septembre 1059), lorsque Isaac Comnène est en campagne contre les Pétchénegues en Bulgarie du Nord – ce dont il a été déjà question. Les sentiments d'admiration que Psellos dit éprouver à l'égard de Catherine semblent en accord avec ce qu'il prétend ressentir envers l'empereur lui-même dans une autre lettre qu'il envoie cette fois-ci à Isaac Comnène, absent de la capitale, parce que faisant la guerre au Sud du Danube.

« Ne pense pas, ô mon empereur divin, que tu as gagné seul la guerre. À tes côtés luttait aussi l'impératrice, ce grand modèle et cet ornement du sexe féminin. Dieu m'est témoin que ce n'est pas par flatterie que je parle. Je ne pourrais même pas décrire toute la vérité. Parce que n'est-ce pas elle qui t'a envoyé [l'icône de] la mère de Dieu en insistant auprès d'elle et en la suppliant? Que de larmes elle a versées et quelle grande partie de la nuit elle passait en veilles avec ta fille aussi ! D'ailleurs votre lutte se faisait en commun, que votre victoire soit aussi en commun! »¹⁹.

En comparant ces deux lettres avec le texte de la *Chronographie* qui est postérieur, nous nous rendons compte que Psellos prétend exprimer de nouveau, au moment où l'empereur est sur le point d'abdiquer, les sentiments qui l'animaient depuis toujours envers le couple impérial. De plus, nous remarquons qu'il n'omet jamais de souligner le rang qu'occupe l'impératrice.

Je passe maintenant à Scylitzes et à son Continuateur qui nous présentent à peu près les mêmes images. Scylitzes commence par nous informer qu'Isaac Comnène était déjà marié avant de monter sur le trône. Son Continuateur ajoute ce

¹⁷ E. Renauld, *Michel Psellos, Chronographie...*, op. cit., pp. 131–134.

¹⁸ *FGHB*, VI, p. 122.

¹⁹ *Ibidem*, pp. 123–124.

que nous connaissons déjà du récit de Psellos. Voici ce texte: « Ayant revêtu l'habit monacal, Comnène espérait pour un certain temps qu'il guérirait d'une manière ou d'une autre, mais ayant compris qu'il était définitivement condamné, il se rendit au monastère de Stoudion, toujours souffrant de son mal. L'impératrice Catherine le poussait fermement à prendre cette décision »²⁰.

Scylitzes nous apprend aussi qu'une fois que l'empereur s'était retiré au Stoudion, elle et sa fille Marie, ayant coupé leurs cheveux, s'étaient retirées à leur tour au monastère de Myrélaion à Constantinople et vivaient en pleine retraite. De plus et comme cela appert aussi à partir du passage de Psellos que j'ai cité ci-dessus, elles étaient belles toutes les deux – teint ambré, chevelure rutilante, etc. À son tour Bryenius qui – à part cela – confond les personnages de la famille des Comitopoules – parle également avec admiration de la beauté de Catherine. Il écrit notamment: « ... la plus belle de toutes les femmes, son épouse; la beauté de son extérieur était combinée avec sa beauté intérieure. Elle répandait de la lumière par sa noble origine, par la lumière de ses vertus et par la courtoisie de ses mœurs ». Ensuite Bryenius se lance à décrire les origines de l'impératrice du côté maternel – noblesse byzantine où il nomme trois grandes familles²¹.

J'ai attiré l'attention sur ces portraits auxquels j'ajouterai ce que les écrivains au service de la cour tiennent beaucoup à relever – leurs qualités de bons et charitables chrétiens – ceci devant faire partie du mode de gouvernement de ces souverains. Scylitzes ne manque pas de rappeler que l'impératrice Catherine, devenue religieuse, commandait chaque année un service de commémoration pour l'empereur, en réunissant principalement les religieux du monastère de Stoudion, ainsi que d'autres religieux. Scylitzes continue qu'avant de mourir, elle avait commandé, comme d'ordinaire, un service de commémoration et donné ses ordres afin que les moines reçoivent en double « les choses ordinaires ». Etant donné que l'higoumène n'arrivait pas à comprendre ce geste et cherchait humblement à se renseigner pour quelle raison les religieux recevaient cette ration augmentée, il se rendit auprès d'elle et lui posa la question. Elle lui répondit, toujours d'après Scylitzes: « Parce que, mon vénéré Père, je ne sais si l'année prochaine je serai parmi vous, étant donné que Dieu arrange nos choses peut-être non pas comme nous le désirons, mais selon sa volonté ». Et Scylitzes continue: « Elle mourut entre temps et avait désiré d'être enterrée auprès des frères /quels frères, les siens ?/ dans le monastère de Stoudion. Elle et l'empereur avaient orné le très saint temple du Prodomé, mais recueillir toutes ces choses et les exposer comme il convient, serait un exploit d'Hercule »²². Cette dernière phrase de Scylitzes a pour objectif de donner plus d'ampleur aux bienfaits qui faisaient partie, sur le plan religieux, de la politique générale du couple impérial. Et c'est toujours dans ce sens que j'ai déjà remarqué ci-dessus au sujet de la Notice de 1063 qu'elle est consacrée également à

²⁰ *FGHB, VI*, p. 330.

²¹ *FGHB, VII*, 1968, p. 118.

²² *FGHB, VI*, p. 330.

l'activité de bienfaisance qu'exerçait Catherine, estimant que c'était là un de ses devoirs de souveraine.

Ainsi vont les choses. Quant aux titres attribués infailliblement à Catherine on peut en continuer l'énumération. Sans répéter l'information à ce sujet de l'inscription de Crimée que j'ai mentionnée ci-dessus, je signale brièvement une autre source – c'est un texte peu connu de Psellos, publié par G. Weiss et auquel Varzos a porté son attention. Ce texte mérite notre attention aussi, parce qu'il indique que le respect dont jouissait Catherine a continué aussi après la mort d'Isaac Comnène, quoiqu'on ne puisse dire combien de temps elle a continué d'être entourée d'honneurs impériaux, grâce au nouvel empereur Constantin Doukas. Mais en comparant ce texte à cette partie du récit de la *Chronographie* de Psellos où elle accuse celui-ci de se mêler des dernières décisions d'Isaac Comnène et où apparaît son manque de confiance en Constantin Doukas, on voit qu'elle a eu tort et que Constantin Doukas s'est montré vraisemblablement favorable à sa présence dans les milieux gouvernementaux. En effet, dans ce texte, intitulé Ἐπαναγνωστικὸν ὡς ἀπὸ τοῦ αυτοκράτορος τοῦ Δούκα κῦρ Κωνσταντινου, Catherine continue de porter le titre traditionnel – elle est μεγάλη βασίλισσα καὶ αὐτοκρατορίσσα²³ et on l'acclame, elle et le nouvel empereur, avec πολλὰ τὰ ἔτη.

Essayons maintenant de mettre au point comment se présentent, au cours de tous les événements que nous avons évoqués, les détenteurs du pouvoir eux-mêmes et leurs familles – ceci non seulement du côté byzantin, mais aussi dans le cadre des relations inter-balkaniques. Dans son récit Scylitzes continue d'évoquer le caractère d'Isaac Comnène et sa manière de considérer le comportement que devait avoir un souverain; il s'agit naturellement d'un basileus byzantin²⁴.

Et c'est à ce propos que Scylitzes ajoute: « Il plaisantait avec sa femme, en disant qu'auparavant elle avait été une esclave, et que maintenant il l'avait affranchie... Et l'impératrice Catherine disait qu'il ne lui était arrivé rien d'étrange, mais qu'elle n'avait fait que *remplacer un royaume par un autre*. »²⁵

Comme d'ordinaire, Scylitzes se rapproche de Michel Psellos qui, continuant son récit que j'ai abrégé, fait dire à Isaac Comnène, lorsqu'il parle des protestations de Catherine, que celle-ci était fidèle au caractère féminin, en essayant de le faire renoncer à son projet d'abdiquer. Nous avons vu cependant que dans la suite elle n'a pas été privée des honneurs impériaux, comme elle le craignait. Les paroles un peu moqueuses du basileus envers sa femme ne sont donc que ce qu'un mari éprouve traditionnellement envers les « qualités » d'une femme qui veut s'occuper de politique; il ne s'agit pas de l'origine de Catherine. Ceci n'empêche pas, comme

²³ G. Weiss, *Untersuchungen zu den unedierten Schriften des Michael Psellos*, «BYZANTINA», 2, 1970, pp. 376–378.

²⁴ Sur le caractère d'Isaac Comnène v. en général J.N.Ljubarskij, *Michail Psell, Litchnosti i tvortchestvo*, Moskva 1978, pp. 213–216.

²⁵ *FGHB*, VI, pp. 330–331.

ses faits et gestes nous le font voir, que Catherine ait été loin d'être une femme qui reste enfermée dans son palais et surtout qu'elle ne manque pas de faire ressortir son rang de princesse provenant d'une famille royale (mais elle ne mentionne jamais la Bulgarie). Nous ne savons pas si dans la nombreuse famille des Comitopoules il y a eu plusieurs mariages avec des princesses byzantines, comme l'affirme, par exemple, Bryenius (une des soeurs de Catherine avait été la femme de Romain Kourkouas, fauteur d'une insurrection en 1026)²⁶. Lorsque vient le moment, Catherine sort sur le devant de la scène et entame une lutte peu commune au nom des droits qu'elle prétend avoir de par son origine et de par sa position de *basilissa*.

Et là il nous faut revenir aux relations entre le gouvernement byzantin et les descendants des Comitopoules. J'ai déjà dit que dans le comportement de Basile II et des *basilei* après lui il y avait eu des nuances. Par exemple, comment agissait Michel IV envers Alousianos – fils également de Jean Vladislav? Alousianos avait reçu au début un poste important à Charsianon, en Asie Mineure, mais avait perdu dans la suite la faveur de Michel IV, ce qui avait eu pour résultat qu'il entreprit de s'échapper en 1040 et de prendre part à l'insurrection de Pierre Deljan, son cousin – fils de Gabriel-Radomir et petit-fils de Samuel. En reprenant l'historique de ces événements, on se rend compte plus clairement qu'après 1018 il y a eu naturellement une nouvelle éclosion d'une inimitié ancienne et ceci apparaît dans la fluctuation de la politique d'alors – les opérations militaires reprennent de temps en temps, etc. Mais il y a aussi le comportement traditionnel des représentants de la classe nobiliaire entre eux, ceci à partir de Basile II qui avait honoré non seulement certains des descendants mâles de Samuel et de Jean Vladislav de postes et de titres d'honneur, mais avait accordé aussi le titre de *zosti* aux épouses des deux souverains. L'explication de Scylitzes est surtout révélatrice pour ces relations, car on se rend compte qu'Isaac Comnène n'avait pas perdu de vue la victoire byzantine et la réduction à l'esclavage non seulement de l'Etat des Bulgares, mais aussi de ceux qui le gouvernaient. Ceci ne l'a pas empêché d'épouser Catherine qui est l'une des filles du dernier tzar bulgare, bien qu'on ne sache pas dans quelles circonstances, mais sans aucun doute après que les familles des derniers Comitopoules se fussent établies dans les territoires byzantins. Dans toutes les phrases que Psellos lui fait dire il se comporte comme un mari envers sa femme en estimant que les femmes n'ont rien à voir avec la politique et, en général avec le gouvernement d'un empire. Tout autre est le comportement de Catherine, comme nous l'avons vu. Ce récit, on ne peut plus dramatique que nous avons présenté en partie ci-dessus, continue par les répliques suivantes des deux personnages (car d'après Psellos, le basileus aurait pris seul la résolution d'abdiquer): «Mais voilà, dit-il [c'est-à-dire l'empereur], et c'est en ces propres termes qu'il s'exprima, voilà une femme qui, fidèle au caractère féminin, nous arrête quand nous, nous méditons

²⁶ V. V. Zlatarski, *Istoriija na bălgarskata dăržava prez srednite vekove*, II, 1934, p. 137 (l'information vient du Continuateur de Scylitzes).

d'obtenir la meilleure part, et cette résolution, elle la reproche à tous les autres plutôt qu'à moi! – Oui, dit-elle, je charge aussi mes épaules de tous les péchés que tu as commis, et si tu venais à te remettre, chose que je désire et réclame ardemment, ou si au contraire ... Eh bien, moi je prendrai ta défense devant le Souverain juge pour toutes les fautes que tu as commises. Et puissent tes actions être exemptes de reproche! Pour moi, je consentirais pour toi à être mangée par les vers, à être engloutie au plus profond des ténèbres, à être brûlée par le feu extérieur, et, après cela, tu n'as pas pitié de ma solitude! Quelle espèce d'âme as-tu, pour te retirer loin du palais et nous laisser, à moi, le veuvage le plus accablant, et à ta fille, la plus dure condition d'orpheline? Et cela même ne sera plus suffisant pour nous, mais suivront des malheurs plus terribles encore, et des mains nous emporteront, non pas des mains bienveillantes, vers de longs exils, et peut-être décideront-elles un traitement plus dur encore, et le plus cher de ton sang, un homme inaccessible même à la pitié le verra [couler]. Et toi, tu survivras à ton changement d'existence, ou bien tu t'en iras de ce monde fort bellement, sans doute ; mais à nous, ce qui nous restera, c'est une vie plus amère que la mort! »²⁷.

Psellos continue son récit toujours sur le même ton, en se lançant un peu plus loin à faire l'éloge de Constantin Doukas, issu également d'une noble famille et en poussant les choses jusqu'à puiser dans des exemples de la mythologie grecque et de le comparer, par exemple, à Achille²⁸. A mon avis, ceci montre une fois de plus combien dans cette dispute au palais des Blachernes, pour tous ces représentants de la noblesse byzantine de cette époque était importante l'origine d'un souverain. Dans notre cas il s'agit, sans que cela fût dit expressément, que de la famille des Comitopoules était issue Catherine. Et justement cette scène entre Isaac et sa femme, exposée si longuement par Psellos, en est une confirmation.

Pour revenir sur mes observations, je voudrais reprendre brièvement ce que les autres témoins de l'époque ont écrit. J'ai déjà attiré l'attention sur Bryenius, Zonaras, Glycas, etc. J'ajouterai Manasses qui est le plus impitoyable dans ses expressions: parlant des victoires de Basile II sur les Bulgares, il écrit que l'empereur avait « chassé de ses enclos et de ses troupeaux les chiens qui portaient le trépas et ainsi avec de grands efforts il rendit misérables ceux qui étaient fiers, fit peureux les orgueilleux et esclaves ceux qui étaient libres »²⁹.

Mais ces auteurs où on ne trouve que des informations succinctes sur l'avènement d'Isaac Comnène et son abdication, les faits et gestes de Catherine ne sont jamais mis en rapport avec les relations byzantino-bulgares. Nous sommes informés seulement par les récits de Michel Psellos et de Scylitzes qu'elle a été obligées à prendre le voile, ainsi que sa fille Marie. C'est d'ailleurs ce qu'elle a fait, comme il ressort de la Notice de 1063 (mentionnée ci-dessus). Mais comme nous l'avons vu, c'était toujours dans le cadre de la succession au trône de

²⁷ *Ibidem*, p. 133.

²⁸ Ljubarskij, *Michail Psell*, *op.cit.*, p. sq 111.

²⁹ *FGHB, X, op. cit.*, p. 94.

Constantinople, quoique les appréhensions de Catherine ne se soient pas réalisées pour ce qui concernait sa personnalité.

Je voudrais revenir maintenant au problème que j'ai déjà posé, à savoir que représente l'idéologie impériale dans le comportement de l'impératrice Catherine et du personnel de son entourage. Il y a plusieurs décennies que Vasil Zlatarski s'est penché sur le sort des descendants des Comitopoules, en faisant la remarque suivante: « ... ils n'avaient conservé pas une parcelle de sentiment national qui les aurait poussés à penser à leur peuple, étant donné que la situation de ce peuple devenait de plus en plus précaire et que ce peuple était obligé de se défendre seul ... »³⁰. En effet, on pourrait se demander si l'aristocratie royale du Moyen Âge, de quelque provenance qu'elle fût, n'était en proie réellement qu'à la conservation de ce seul sentiment d'avoir tous les droits de détentrice d'un pouvoir unique dans le gouvernement d'un empire ou d'un autre. Elle semble se trouver loin d'assumer quelque responsabilité envers le peuple qu'elle avait eu sous son pouvoir et qui avait perdu totalement ou en partie son indépendance.

Nous en arrivons donc à nous poser la question au sujet de ce que les représentants de la classe nobiliaire, les descendants des milieux gouvernants étaient enclins à ressentir ce qu'aujourd'hui nous appelons *le patriotisme*. Tout dernièrement G. Litavrin a entrepris de donner une définition de ce que les intellectuels byzantins ont considéré comme *démocratie et aristocratie*³¹. On peut se demander, dans cet ordre d'idées, quelle était donc la place dans l'entité de la société byzantine du détenteur du pouvoir d'un *royaume (empire)* byzantin ou autre, et le comportement des milieux des intellectuels à ce sujet. Ce qui nous occupe, cependant, ce n'est pas tellement ce que pensent théoriquement ceux qui entouraient des *basilei*, mais bien ce à quoi prétendaient les *basilei* eux-mêmes et leurs familles.

*

Pourquoi ai-je présenté cet article pour le volume consacré à la mémoire de feu le professeur M. Berza? D'une part parce qu'une grande partie de ses publications sont consacrées à l'histoire des idées, quoique pour une période postérieure. J'ai pensé aussi que dans nos publications de ces dernières années, dans le cadre de la commission bulgare-roumaine et roumano-bulgare, un certain nombre étaient orientées vers la titulature médiévale et le rôle de ceux qui portaient les titres du pouvoir. Or, ceci nous donnera sans doute l'occasion de suivre, dans la mesure du possible, la voie dans laquelle ce grand spécialiste roumain orientait ses recherches en approfondissant la manière de comprendre l'idée du pouvoir dans toutes ses manifestations de l'époque médiévale et post-médiévale.*

³⁰ V. Zlatarski, *Loc. cit.*

³¹ G.G. Litavrin, *Vizantijskie intellektualtzi XI veka o « demokratzii » i « aristokratzii »*, *Vizantijskie otcherki*, Saint-Pétersbourg, 2006, pp. 148–161.

* La traduction de Scylitzes, *Scylitzès, J., Empereurs de Constantinople*, texte traduit par. B. Flusin et annoté par. J. Cl. Cheynet, Paris, 2003, ne m'a pas été accessible.

ESCHATOLOGY AND POLITICAL THEOLOGY IN THE LAST CENTURIES OF BYZANTIUM

PETRE GURAN

An important change of eschatological beliefs in the last centuries of Byzantium mirrored a transformation of the Byzantine society and power structure. The political decline of the empire asked for a new cosmological paradigm. Thus what we call in this paper ecclesiastical eschatology represents the effort done by Byzantine scholars to respond to the new political reality. In order to evaluate the transformation we will draw an outline of early imperial eschatology and compare it with the later eschatological literature.

In a brief reflection on the end of History, Gennadios Scholarios, the first ecumenical patriarch after the fall of New Rome, evokes with astonishment the constant irony that history offers to those who try to understand its mysteries: the first bishop of the imperial city was Metrophanes and the last one who died in the city before the conquest was also Metrophanes; the first Christian emperor was a Constantine whose mother was Helen, and the last Christian emperor of Constantinople was also a Constantine whose mother was Helen¹. Scholarios then continues with several more or less obvious prophecies of the Last Days, but because of these two coincidences the impression of the end of a historical cycle was striking.

For Scholarios, who retired from the patriarchate twice on account of the incessant intrigues of his compatriots, chronology supported his view that the world was coming to an end. He proposed two possibilities for the last year of the creation: 1492 or 1513. In both cases it was close enough to abandon history to the last manifestations of evil. Nevertheless he was the one who inaugurated a new epoch in the life of the Christian community of the former Byzantine state as first ecumenical patriarch in the Ottoman Empire. He even tried to convert the Turkish conqueror Mahomet II to Christianity, but failed. Scholarios' feeling was that the restoration of the empire was a mere illusion, but that the Church still remained to defend and guide its flock in these last years².

¹ M-H. Congourdeau, *Courants de pensée apocalyptiques à Byzance sous les Paléologues*, et Scholarios, *Chronographie. Édition corrigée, traduction, annotation*, dans B. Lellouch et S. Yerasimos ed., *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople* (Actes du colloque d'Istanbul, avril 1996), *Varia Turcica XXXIII*, Paris 1999.

² F. Tinnefeld, Gennadios Scholarios, *La théologie byzantine*, Paris, 2001.

Since the furthest Antiquity human societies have needed, even at the climax of their growth, a story, or even an explanation, of their end. This need might possibly be linked to the influence of the biological reality of death, religious patterns, or the unbearable terror of History. My purpose is not to search for an explanation of this need, but to analyze the content and particularity of this general pattern in the case of a dying empire. Furthermore I will attempt to find elements for understanding how Byzantine society prepared itself for its “end”.

Byzantium, one of the most successful empires in world history, with more than 1100 years of history from 330 (Constantine’s inauguration of the new capital) to 1453 (the death of the last Greek emperor), also offers a good example of a political structure and ideology that survived 250 years after the first conquest of its capital in 1204. What was the political thought produced during this period (1204-1453), when Byzantium was reduced to a second rank state in the eastern Mediterranean without officially abandoning its claims to universal power? Common historiography taught that Byzantine society was never capable in those last centuries of adapting its ideological discourse to the political and military realities until the final day of its history. I would like to put forth a different interpretation of Byzantine intellectual movements in the 14th century. I believe that a view discordant with official political thought was produced in this age, and that this was not a unique occurrence at the periphery of society.

Imperial eschatology

The main Christian eschatological scheme (eschatology as representation and theories about the end of the world) in Byzantium had already been elaborated in the first Christian centuries. This initial eschatology attempted to establish a chronology in keeping with the expectations of an immediate end of history, or to explain the delay of the end, for which Saint Paul had offered a mysterious key in his Second Epistle to the Thessalonians. The apostle said that someone or something would oppose evil until the end of the world, which would occur when God decided. The identity of this opponent of evil (*ho katechon* or *to katechon*) was left open for further interpretation. Whether one was awaiting the millennium (the belief in a thousand years reign of Christ on earth, as it is stated in the Apocalypse) in the same generation, or allowing a future for history by explaining the reasons of the delay, the universal Roman Empire was a reality to be taken into account: either it was the supreme evil to which the Epistle of John gave the name of Antichrist, or, on the contrary, its worldly opponent. It was the second tendency – formulated by Christian thinkers since the second century – that opened the way to a positive integration of the empire in Christian eschatology. Progressively, beginning with the fourth century eschatology concentrated on the person of the

emperor³. His basic role, before the end of the world, was to oppose evil. I fancy calling this development “imperial eschatology”.

Nevertheless, the two eschatological trends, millenarian and *katechontic*, both believe that in the last act of history the imperial power will eventually become the manifestation of evil, the Antichrist. The Antichrist was best personified by an emperor. Thus successive eschatological crises in Byzantine history identified a bad emperor with the Antichrist. The most striking example is the portrait of the emperor Justinian drawn by the sixth century historian Procopius of Caesarea⁴. Latter examples are the iconoclastic emperors such as described by the worshipers of icons. This eschatology marked the function of political power until the very end of the empire.

Coming back to the positive trend of imperial eschatology, another legendary character arose between the fourth and the seventh century: the last good emperor. The clearest description of the last good emperor appears in the Vision of Pseudo-Methodius of Patara, written in the context of the Arabic conquest of the eastern part of the Byzantine Empire around 690 AD, to support the hope of the Byzantines that their lost territories would be recovered. Eschatology presented this comeback of the empire as a necessity because Jerusalem was the chosen place for the last action of the good emperor: he would depose his crown on the holy cross on Golgotha whence the cross and the crown would ascend to Heaven in anticipation of the Second Coming of Christ. The legend of Alexander the Great was integrated into the scenario of the last good emperor. Thus the impure people, locked out by Alexander behind the iron gates, were identified with the biblical people of Gog and Magog. The final victory of the Roman emperor was certain, at the price of a subsequent quick end to history.

After the seventh century, the firm installation of the Arabs in the new territories produced another shift in eschatological discourse. Constantinople, already acknowledged as New Rome, began to acquire the features of Jerusalem, so as to concentrate in one central place the whole scenario of the end. The emperors themselves, in search of a renewed sacred status after the iconoclastic crisis, entered into an eschatological mentality. The development of the imperial palace in Constantinople, and the display there of sacred relics as a reminder of Christ and his followers were intended to place Jerusalem symbolically at the center of political power. Some of these attempts to anticipate a final scenario were criticized by members of the clergy, but the political role of eschatology was already firmly established. The “visions of Daniel” and the latter prophecies

³ B. McGinn, *Visions of the End, Apocalyptic traditions in the Middle Ages*, Columbia University Press, New York, 1998.

⁴ P. Magdalino, *The history of the future and its uses: prophecy, policy and propaganda, The Making of Byzantine History. Studies Dedicated to Donald M. Nicol on his Seventieth Birthday*, ed. R. Beaton and C. Roueché (Aldershot, 1993), 3–34.

ascribed to the emperor Leo the Wise continued to build on the same imperial eschatology⁵.

What is striking in this type of eschatology is the absence of any role of the Church in the Last Days. Even in the final confrontation with the Antichrist, in order to encourage the last groups of believers, the main role was given to two prophets of the past, Enoch and Elijah, whom God received directly in paradise. A variation occurs in the Apocalypse of Andrew the Fool, who adds Saint John the Theologian to their company, but there is no attempt to involve any contemporary clerical figure in the scenario. The Church as an institution was never seen as a *civitas* opposed to the earthly empire, as in the West on the Augustinian model.

Another main preoccupation of eschatology was to deconstruct the oppression of the immediate end. It thus built up a complex chronology to keep the end at a reasonable distance from the current generation. Already at the beginning of the third century, Hippolytus proposed a chronology based on the six days of creation interpreted as six millennia of world history. His calculation proposed a possible end of history in the first half of the sixth century⁶. Nevertheless the question of the millennium arose anew with the Christianization of the empire. Eusebius of Caesarea, founder of the political theology of the Christian empire, suggested the idea that the Roman empire could be the millennium, as an epoch of diffusion of the Christian faith and organization of the Church. But this point of view never prevailed and apocalyptic expectations and new eschatological literature systematically tormented society. The last Byzantine chronology developed on the seven days scheme, delaying the end of world history until around 1500.

Nevertheless, already in the fourth century, another concept appeared in connection with the days of creation: that of the eighth day, the symbol of the transfigured world after the Second Coming of Christ (Basil the Great mentions it; the octagonal basilicas of the 4th century could also be linked to this conception). Completely unhistorical and rather millenarian, this concept emerged together with the development of the holy liturgy and signifies a vision of the other world during earthly existence. The liturgy was later interpreted as the 8th day by Maximus Confessor, the patriarch Germanos and Symeon the New Theologian (+1028).

Ecclesiastical eschatology

The military events of the last decades of the 12th century and the conquest of Constantinople in 1204 by the Crusaders and the Venetian fleet caused the break-up of the Byzantine empire into several political entities competing for its

⁵ G. Podskalsky, *Représentation du temps dans l'eschatologie impériale byzantine*, dans *Le Temps chrétien de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge, II–XIII siècles*, Paris, 1984, p. 439–450.

⁶ Richard Landes, *Lest the Millenium be Fulfilled: Apocalyptic Expectations and the Pattern of Western Chronography 100–800 CE*, in W. Verbeke, D. Verhelst, A. Welkenhuysen eds., *The Use and Abuse of Eschatology in the Middle Ages*, Leuven University Press, 1988, p. 137–156.

succession. But the harshest issue was the continuation of the Byzantine Church. In 1208, the metropolitans came to the conclusion that an ecumenical patriarch could be elected and installed in Niceea. Thus the function of patriarch of Constantinople gained the same universality as the emperor. The image of Moses and Aaron leading Israel through the desert, used in a eulogy of patriarch Michael Autoreianos, brought the patriarch to the same level as the emperor. Three other major crises of the thirteenth century contributed to the development of a separation of Church and empire: the conflict between the emperor Michael VIII Paleologus and the patriarch Arsenios over the deposition of John IV Lascaris, the Union with the Roman Church in Lyons (1274), and the reforms of patriarch Athanasius (1303–1310).

As a consequence new monastic movements arose in the fourteenth century in connexion with political issues of central importance for the empire. After the more political Arsenite movement, which contested the legitimacy of all the patriarchs almost half a century after the deposition and banishment of Arsenios (1262), arose what is generally called the Hesychast movement. At its origins it was a purely mystical doctrine, based on a particular form of prayer whose conceptual starting point lies in the great mystics of the fourth century (Evagrius, Macarius, and some writings of Origen under the name of Nil), but which took a particular shape with the writings of Symeon the New Theologian (11th c.), Nikephoros the Solitary (13th c.), the metropolitan Theoleptos of Philadelphia (13/14th c.), and particularly Gregory Sinaites and Gregory Palamas in the 14th century. Hesychia (silence standing here for the ascetical practice linked to the Jesus-prayer) seems to have already been generally practiced on Mount Athos when the polemic broke out between Barlaam of Calabria, who accused these monks of heresy, and Gregory Palamas, who took their defense as bearers of particular sainthood. This was the occasion to give a theological foundation to the mystical aspect of Hesychasm⁷. The practice of the prayer of the name of God, accompanied by physical exercise (askesis: similar to Yoga practices) was said to produce the vision of a heavenly light identified with God himself, called the uncreated light or uncreated grace of God. Palamas attempted to explain how it was possible to see, to know or to experience God while He remained essentially unknowable to His creation. He distinguished between the essence of God, who is beyond any knowledge, and the manifestations or energies of God, through which God communicates with His creation. This theology was first banished as a new heresy by leading Byzantine intellectuals and several bishops until it was recognized as orthodox after several local church councils held in Constantinople (1341, 1347, 1351, and 1368).

This theological dispute provoked a series of monks to leave their “deserts” (monasteries and hermitages mostly on Mount Athos) and to follow Gregory Palamas to the open political stage, in order to defend his theological opinions. After the first victory of Palamas’ theology in 1347, these Palamite monks were promoted by the emperor John VI Kantakouzenos to the most important metropolitan

⁷ J. Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959.

dioceses of the patriarchate of Constantinople. Their role was decisive in the Council of 1351 and significant in the intellectual debate that followed during the next three decades. Members of this group occupied the patriarchal throne until the end of the 14th century (Kallistos, Philotheos Kokkinos, Anthony IV). Philotheos Kokkinos played the most important role among them in assuring the final victory of Palamism (1368) and in creating a new conception of the patriarchal function. Another concern of this group was to spread information about Hesychast spirituality in other Orthodox territories which no longer belonged to the Byzantine empire, the eastern patriarchates and the Slavic countries. On the ecclesiastical level, their strategy was to choose new metropolitans from among their disciples for the new dioceses in eastern and southeastern Europe (Cyprian and Photius for Kiev, Anthimus and Chariton for Walachia). The activity of these agents of the Hesychasts is visible at every level. They were involved in politics, reformed liturgical practices, influenced the iconography of their age, which is an aspect of the so-called Paleologan renaissance in art, and spread a particular spiritual literature in the Slavic commonwealth of Byzantium.

Above all, their political activism is linked with a new perspective on eschatology, which finds its most powerful expression in Gregory Palamas' writings. This particular accent on eschatology is linked with a new definition of time. Palamas had to explain how it was possible for the apostles on Mount Tabor, for instance, as for his friends, the Hesychasts, to have a mystical experience of the transfigured world of the Second Coming of Christ during their lifetime. His solution was to consider this "event" outside any historical context, including even the apocalyptic scenario of the Last Days. The Second Coming is thus already a fulfilled reality, which was opened to mankind precisely with the Transfiguration on Mount Tabor. From that moment Palamas speaks of the "consummation of time" and the "presence of the kingdom of God" among men. When a Christian in the 14th century received the vision of divine light, he automatically became a contemporary of the apostles on mount Tabor, of Saint Stephen during his martyrdom, and of the end of History. In order to give a general theological dimension to the mystical experiences he was describing, which were rather specific for monks, Palamas showed other ways of obtaining the vision of the Second Coming: martyrdom, now once again an actuality with the conquest of Byzantium by a Muslim power, the celebration of the divine liturgy culminating in the communion, and philanthropic actions.

Nevertheless the understanding of time is radically different for the pious believer and for the sinner. The former has direct access to the end of history by using one of the paths of piety Palamas described. The sinner on the contrary is condemned to fully experience the terror of time. He never meets God during his lifetime, because he has already suffered the first death, that of the soul. The death of the body is for him the natural consequence of the first death, after which follows a long wait for the final resurrection. But even the resurrection is only a

third death, because he cannot experience any more the vision of God. For him the resurrection is only a condemnation.

Palamas avoids discussion of the first individual judgment after death and the Last final Judgment, because for him there is no judgment at all for the pious believer, and only one condemnation for the sinner, at the moment when he rejects repentance and provokes his first death, that of the soul. Meanwhile in repentance and prayer, liturgy and Eucharist, the Christian already lives in the Kingdom of Christ, and the difference between his earthly life and the final transfiguration is only a matter of intensity of this initial experience. Even if Palamas' writings are basically mystical and built upon the particular experience of the uncreated light in the Jesus-prayer, in his Homilies he develops several aspects of a liturgical mysticism.

But these experiences of transfiguration, which are of course purely spiritual, also produce a visible or material manifestation, and he gives the example of miracle-working relics. The particular power of these earthly remains of saints to generate spiritual effects is a kind of hint from God regarding the transfigured reality of this body in the heavenly Kingdom.

The heavenly Kingdom thus runs parallel to earthly history, and at any time each individual as well as large Eucharistic communities can shift from the torment of history to the eighth day, the transfigured creation.

The liturgical aspects of this reinterpretation of mystical experience of holy men were further developed by Nicolas Kabasilas⁸ and Symeon of Thessalonica⁹. Both were disciples of the Hesychasts, with the particularity that the first was a layman who never took the monastic garment, the second the metropolitan of Byzantium's second largest city in the most tragic moment of its history (1417–1429), when the last Byzantine governor rendered the city to the Venetians during the Turkish siege. He nevertheless encouraged his compatriots to defend the city and to be ready to die rather than surrender.

Nicolas Kabasilas (who probably died in the last years of the 14th c.) wrote the most famous mystical interpretation of the Byzantine liturgy as a direct and unique experience of the Kingdom of God. He compares, for instance, the communion with the eschatological experience of God, saying that now and then the Christian discovers the same reality and the same taste, distinguished only by a difference of intensity.

Symeon's interpretation is more symbolic, but he is equally concerned with showing the real presence of Christ, not only as Eucharist, but also as high priest personified by the bishop. In this aspect he follows the classical interpretations of the liturgy. Nevertheless, his insistence on this aspect shows a more precise interest

⁸ Nicolas Cabasilas, *Explication de la divine liturgie*, traduction et notes S. Salaville, S.C. 4bis, 2^e édition par R. Bornert, J. Gouillard, P. Périchon, Paris, 1967.

⁹ Symeonis Thessalonicensis Archiepiscopus, *De sacra liturgia*, PG 155, col. 253–304; idem, *De sacra precatone*, PG, 155, coll. 536–669, traduction anglaise, Saint Symeon of Thessalonike, *Treatise on prayer*, translated by H.L.N. Simmons, Hellenic College Press, Brookline, Massachusetts, 1984; idem, *De sacris ordinationibus*, PG 155, col. 361–469; idem, *Expositio de divino templo*, PG, 155, col. 697–749, idem, *Responsa ad Gabrielem Pentapolitanum*, P.G. 155, col. 829–952.

in describing the liturgy as a real manifestation of the Kingdom of God. He uses the Palamite concept of uncreated energies to explain the action and the presence of God in liturgy. This special application of Palamas' theology opened a new perspective to what was initially only a particular mystical vision of a few hermits on Mount Athos and eventually became the core of Orthodox spirituality.

Another old preoccupation of the Byzantines was their relation with the Muslims and, as a corollary, the Jews. In the fourteenth century the Byzantine empire and the Church were confronted with a new reality: the Muslim Turks had conquered almost all of Anatolia (only a few districts and towns survived, but without a strong link to the empire, such as Philadelphia), and began from the middle of the 14th c. to establish their control over the Balkans. The recovery of all these territories was nothing more than a dream; meanwhile large Christian communities continued to live under the new conqueror. Even a successful war could not bring about the conversion of the Muslims. Thus the disciples of Palamas imagined that the Christian communities in infidel territories and their pastors were charged with a new mission: to convert the Muslims from the inside. In the sermon in honor of Gregory Palamas (*enkomion*) Philotheos Kokkinos clearly states that Palamas' captivity to the Turks in 1354, as he was sailing from Thessalonica to Constantinople to mediate between Kantakouzenos and Palaiologos, was a decision of God to send him to the Turks as an apostle. Palamas himself, in a letter written from captivity, exposes his theological debates with representatives of the Muslims and with a Judeo-Christian sect, explaining that this mission was necessary in order to accomplish God's will that before the end of the world the whole mankind should have been instructed about Christ¹⁰.

John Kantakouzenos, in a collection of his works (Parisinus gr. 1242), copied and illuminated under his control, draws an ideal portrait of the new carrier of the Christian mission. The manuscript contains four polemical works: against those who oppose Palamas' theology, against the Latins, against the Muslims and against the Jews. In front of the eight discourses against the Muslims the manuscript displays a double portrait of the John VI, one as emperor, the other as monk¹¹. While the emperor is in a hieratically inexpressive position, the monk points dynamically his hand to an image of the Trinity above the double portrait and holds in his other hand a scroll with the incipit of his writing, "Great is the God of Christians". The image of the Trinity stresses the presence of Christ in the scene of the visitation of Abraham at Mambree, because the central angel has a cruciform nimbus¹². The image is clearly a condensed explanation about the author of this writing. Thus for Kantakouzenos, it is the monk who glorifies God and assumes the universal mission through the demonstration of the true faith. But there is another

¹⁰ A. Philippidis-Braat, *La captivité de Palamas chez les Turcs: Dossier et Commentaire, Travaux et Mémoires*, 7, 1979, p. 136–137, p. 160–161, § 29.

¹¹ P. Guran, *Jean VI Cantacuzène, l'hésychasme et l'empire. Les miniatures du codex Parisinus graecus 1242*, in *L'empereur hagiographe. Culte des saints et monarchie byzantine et post-byzantine*, eds P. Guran, B. Flusin, Bucharest, 2001, 73–122.

¹² H. Belting, *Das illuminierte Buch in der spätbyzantinischen Gesellschaft*, Heidelberg, 1970, p. 85.

detail in Kantakouzenos' dialogue with the Jew Xenos, which confirms the shift in the eschatological view of the epoch. When they come to discuss the promise of God to send a Messiah, Kantakouzenos mentions the role of Enoch and Elijah, as forerunners of His Coming and explains to Xenos, that this prophecy regards their role in the Second Coming of Christ, when they are to assume the mission to convert the Jews before the end of the world¹³. He thus reaffirms the primacy of the spiritual signs of the last days over any fixed chronology and restores the initial meaning of this prophecy, to preach the coming of Christ to the Jews and not to the New Israel, the Christians, as it was interpreted in classical Byzantine eschatology. He also eliminates another previous interpretation, which identified Elijah with Saint John the Baptist. Simultaneously, he denies any imperial role in the conversion of the Jews, as several emperors of the past had tried to impose it. This change operated by Kantakouzenos could also be understood as proof that his dialogue was real, or at least responding to real questions of his Jewish contemporaries. As far as I know the only Church father of the past who proposed this interpretation on Enoch and Elijah was Augustine, whose *De civitate Dei* could hardly have been known by Kantakouzenos¹⁴.

These commentaries of Kantakouzenos recall a text, written most probably by Gregory Palamas himself and signed by a great number of abbots and highly venerated monks of Mount Athos in defense of the vision of the uncreated light of God, known as the *Tomos* of the Holy Mountain. There the monks are presented as the new prophets. As in the Old Testament the prophets announced to Israel the first Coming of Christ, the monks now announce through their visions of the Kingdom of God the Second Coming of Christ. In a way they are playing the role of Elijah and Enoch for the whole of mankind.

Taking monastic vows under the name of Josaphat was for Kantakouzenos a statement of political theology. During his thirty years of monastic life he continued to remember that he was once emperor, but chose the angelic way of life under the name of Josaphat. Josaphat was the main character of the legend of *Barlaam and Josaphat*, which attained to hagiographic status only late in the thirteenth century. This legend exalted a prince who not only converted his kingdom to the Christian faith but also abandoned political power and took to the desert to lead a hermit's life. Kantakouzenos was in a way this Josaphat: he converted Byzantium to Palamas' theology, established the reign of the monks in the Church and abandoned power for a new mission as a Hesychast monk, in order to spread the knowledge of Palamas' theology and convert heretics, schismatics, Muslims and Jews to Orthodoxy. Like his fellow Hesychasts he was a prophet of the Second Coming, which was no longer at the end of an awesome future, but within the past, present and future mystical experience of the Transfiguration on

¹³ Ch. G. Soteropulos, *Ioannou VI Cantacuzinou kata Ioudaion Logoi ennea (to proton nun ekdidomenoi)*. *Eisagoge, keimenon, scholia*, Athens, 1983, p. 213.

¹⁴ Saint Augustin, *De civitate Dei*, XX, 29 et 30.

Mount Tabor. One of the four images chosen by Katakouzenos to adorn his manuscript was precisely the Transfiguration.

It is striking to discover in this particular conception of the monk put forth by the Hesychasts a resemblance with the eschatological aspects of Western spirituality, in the works of Joachim da Fiore, Peter Olivi, and Master Eckhart. It would be wrong to ascribe solely to Western influence the importance of the Hesychast movement in the last centuries of Byzantium. Hesychasm is deeply rooted in Byzantine spirituality, and it would thus be more appropriate to see in this parallel phenomenon an internal logic of Christian spirituality which developed a systematic tendency to take refuge in eschatology in the face of the challenging realities of history. It is nevertheless remarkable that our Byzantine mystics preferred to avoid any prophecy of an immediate end and even to refute any possibility of calculating the end of the world. They thus repeated the old strategy of postponing the end for several generations.

As the fatal date, 1492, the year 7000 in Byzantine chronology, drew nearer at the turn of the 15th century, the apocalyptic fears grew more intense. The emperor Manuel Paleologus questioned an Athonite monk about “the end of the world, the conquest of Constantinople and the holy emperor to come” and desired to know about “the seventh millennium, if the time would be prolonged, or if the end would come”¹⁵. Was 1492 an unavoidable deadline? Joseph Bryennios, Palamite monk and imperial chaplain in the 1420s, and Symeon of Thessalonica, decidedly answered in the negative¹⁶. Not only could no one foretell the end, but also God had the freedom to continue the material existence of the world until the number of elected would be fulfilled. In any case, each individual’s end is an eschatological term certain enough to make any discussion about the general end of the world superfluous, as Joseph Bryennios proclaimed in front of the emperor and the court. But if God’s Kingdom is the divine light experienced by the monks, what greater joy could a Christian expect than the coming of this kingdom? Far ahead or during this generation, the fear of a dreaded end of the world did not exist for these mystics.

In the series of Palamite personalities who spoke against a world end chronology Gennadios Scholarios represents the only exception. In his late days, upset by the intrigues of his compatriots against his leadership in the Church, he wrote, around 1471, a chronological calculation, which confirmed a possible date of the end in 1492 or in 1513 and announced the beginning of the eighth eternal millennium. He also exchanged the more classical scheme of the four successive universal empires, derived from the dream of the prophet Daniel, with seven empires,

¹⁵ M-H. Congourdeau, *Courants de pensée apocalyptiques à Byzance sous les Paléologues*, B. Lellouch et S. Yerasimos ed., *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople* (Actes du colloque d’Istanbul, avril 1996), *Varia Turcica* XXXIII, Paris 1999.

¹⁶ A Rigo, *L’anno 7000, la fine del mondo et l’Impero cristiano. Nota su alcuni passi di Giuseppe Briennio, Simeone di Tessalonica et Gennadio Scholario, La cattura de la fine. Variazione dell’escatologia in regime di cristianità*, Marietti, 1992.

of which the last was the Roman empire, which had already come to its end. The eighth empire is the eternal Kingdom of Christ. The text of Gennadios is more a brief sketch than a developed eschatological theory and it is difficult to explore it further, especially because he contradicts his former opinion, written in 1464, in a *Refutation of the Jewish Religion*¹⁷. In this earlier work he expresses the view that even if astrological calculations and the prophecies of the Scriptures coincide to announce the end in the seventh millennium, this end may occur earlier, or at the precise moment of the year 7000, or afterwards; no one could foretell it. One thing is nevertheless certain: the Christian empire has come to an end, and no other empire or continuation of the Roman empire was to be expected. From Gennadios' point of view a Third Rome was no longer possible.

Gennadios is one of those who changed their minds about the union with the Roman Church, on the way back from Ferrara-Florence¹⁸. Having taken the monastic vows, he became in the 1440s the successor of Markus of Ephesos, the Palamite theologian who had refused to sign the Union of Florence, as leader of the anti-unionists of Constantinople, denouncing the union as a betrayal of the Church. In his eschatological considerations he explains the fall of the empire as a consequence of the fall into heresy of the Church. Two leaders whose names began with *Iô*, the Greek interjection 'woe', *Iôannès* and *Iôsèph*, accomplished the ruin of the Church and of the empire. When he wrote these lines, around 1471, Gennadios was apparently minded to reject the legitimacy of his successors on the patriarchal throne. He knew of course that the Church continued to exist after the fall of Constantinople, that it had rejected the union of Ferrara-Florence and was thus orthodox again. It is important to note that the idea of a possible betrayal of the Church by an emperor had already circulated in Byzantium. Almost two centuries before Gennadios, the monk Kosmas Andritzopoulos prophesized the end of the empire because of the Union of Lyons (1274), linking to this historical event a numerological argument (the addition of the letters of the cross giving 1271), which reckoned the number of years after Christ, allocated by God to the Christian empire¹⁹.

The last centuries of Byzantium did not produce any new text in the genre of imperial eschatology. Instead, the oracular literature, like the *Oracula Leonis* (12th

¹⁷ M-H. Congourdeau, *Courants de pensée apocalyptiques à Byzance sous les Paléologues*, B. Lellouch et S. Yerasimos ed., *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople* (Actes du colloque d'Istanbul, avril 1996), *Varia Turcica* XXXIII, Paris 1999

¹⁸ Marie-Hélène Blanchet, *Georges Gennadios Scholarios a-t-il été trois fois patriarche de Constantinople?*, « Byzantion » 71, 2001, p. 60–72; eadem *La question de l'Union des Eglises (XIII^e–XV^e siècle): historiographie et perspectives*, « Revue des Etudes Byzantines » 61, 2003, p. 5–48; eadem, *Les divisions de l'Eglise byzantine après le concile de Florence (1439) d'après un passage des Antirrhétiques de Jean Eugénikos*, dans *Hommage à Alain Ducellier. Byzance et ses périphéries*, éd. B. Doumerc et Ch. Picard, Toulouse 2004, p. 17–39.

¹⁹ M-H. Congourdeau, *Courants de pensée apocalyptiques à Byzance sous les Paléologues*, in B. Lellouch et S. Yerasimos ed., *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople* (Actes du colloque d'Istanbul, avril 1996), *Varia Turcica* XXXIII, Paris, 1999.

and 13th century²⁰), replaced the more ancient apocalyptic models of the *Visio Danielis*. Nevertheless the only new piece of oracular literature in the 14th century is the *Centon on the poor emperor*²¹, a puzzle of eschatological themes turned to historical oracula and conceived to nourish the Byzantines' hope of a miraculous restoration of the empire. But the Hesychasts rejected precisely any necessity of the empire for the salvation of mankind. For Palamas, Joseph Bryennios, Symeon of Thessalonica and Scholarios, the end of the world could occur without a last good emperor. This important eschatological theme (built upon the verses of the Psalm 68, 31)²² was reconfigured into the legend of the poor or sleeping emperor, whose task was, after 1453, solely to deliver Constantinople.

The diminishing of the production of imperial eschatological literature in the last centuries of Byzantium finds its counterpart in the mystical eschatology of Gregory Palamas and his followers. The consciousness of a universal role of the Church in an *oikoumene* that was largely outside the borders of the empire arose already in the thirteenth century, but it was strengthened by the mystical eschatology of Palamas. As we have said, eschatology was a central point in the political theology of Eusebius of Caesarea. Once the empire and the emperor lost their role in eschatological perspective, the ground for political theology vanished. Meanwhile, the more significant definition of the Church as an eschatological community placed its leaders at the summit of Christian society.

As the question of the Union with Rome deeply divided the Byzantine elite, their interpretation of the events that followed Ferrara-Florence was divergent. The Unionists mostly choose exile and continued to long after the fallen empire, even if they saw its fall as a punishment for the betrayal of the Union. Those who opposed the Union accepted the end of the empire as legitimate punishment for their sins (Scholarios cites several examples of such sins), and took the responsibility of organizing the Christian community in the Ottoman empire. Thus the former, continuing the classical political eschatology of the Byzantine empire, recognized in Mahomet II the Antichrist (Isidore of Kiev and Doukas), while some of the anti-Unionists who stayed in Constantinople saw in him a possible successor to the empire (in return for conversion to the catholic Church even pope Pius II might have acknowledged him as Roman emperor).

The fall of Constantinople accomplished the separation of Church and empire, but the conceptual construction of this separation has been already prepared by the Hesychasts in the 14th century. A spiritual elite took over the leadership

²⁰ E. Legrand, *Les oracles de Léon le Sage*, Paris, 1875; C. Mango, *The Legend of Leo the Wise*, *Zbornik Radova Vizant. Inst.*, VI (Belgrade, 1960) p. 59–93.

²¹ C. Mango, *The Legend of Leo the Wise*, *art. cit.*

²² Psalm 68, 31 (“let Ethiopia stretch out her hands to God”) and Saint Paul’s Epistle to the Corinthians 15, 24 (Christ “delivers up the kingdom to God the Father, after deposing every sovereignty, authority and power”) include the image of handing over the power to God. In the Psalm this gesture is ascribed to Cusheth, Ethiopia, and in Paul’s verse it is the Son of God who renders universal kingship to the Father.

of the Church: the bishop-monks. Their teachings on the real presence of Christ with his flock replaced the earthly emperor, once considered an icon of Christ, with the heavenly emperor, whom the bishops now represented in liturgy. The Hesychasts' theology about the real presence of Christ found an application in iconography. A new icon was created in the last decades of the 14th century: representing Christ clad with the imperial and the episcopal garments. This image took a central space in the naos of orthodox churches²³.

After this long development of the theological content of Hesychasm, I would like to insist on the political influence of this doctrine. As we have seen, this doctrine no longer relied on the necessity of a political *katechon*, personified by the emperor. The end of the world was not, in the hesychast doctrine, primarily a material and collective end, but an individual spiritual event²⁴. Thus in the beliefs about the historical end of the world we note a shift from the theologico-political role of the empire to the spiritual guidance of the Church.

Thus the importance of the empire is dramatically reduced with respect to the end of history. This latter became a matter of spirituality and the Church took the leading role in eschatological thought. This new representation of the end of the world was the only conceivable one given that the empire was undoubtedly coming to its end, while the material world was likely to go on. A new pattern explaining a radically different scenario of the end was a necessity for the Christian society of that time. For the Byzantine Christian it was of fundamental importance to understand the world in which he existed. This implied understanding where the world was headed, that is, the end of the world. Christians needed an explanation, a representation to make the political events they were witnessing comprehensible and acceptable. This is why the issue of the end of the world was so important and was part of political ideology.

Hesychast spirituality recreated in the context of Byzantium's decline and fall the Augustinian theory of the two cities; and as in Western ecclesiology, the Church identified itself with the city of God. Christian society was thus depicted as a community of saints crossing through history from an impossible Third Rome to the Heavenly Jerusalem²⁵. Byzantium left to its post-Byzantine successors a political theology which inhibited any revival project of Byzantium.

²³ This iconographical theme, also called the royal *déesis*, represents generally the Christ on a throne between the Holy Virgin and Saint John the Baptist, the first example is an icon, of Byzantine or Serbian origin, now in the Dormition cathedral in the Kremlin of Moscow, *Vizantija, Balkany, Rus', Ikony XIII-XIV vekov*, catalogue de l'exposition à l'occasion du Congrès international des études byzantines, Moscou, 1991, n° 49 et p. 229; E. Ja. Ostašenko, *Ob ikonografičeskom tipe icony "Predsta Carica" Uspenskogo sobora moskovskogo kremlja, Drevne-russkoe iskusstvo*, Akademia Nauk SSSR, Moscow, 1977, p. 175–186, see also P. Guran, *Le Christ empereur et prêtre*, «Revue Roumaine d'Histoire», 2007.

²⁴ P. Guran, *L'eschatologie de Palamas entre théologie et politique*, «Etudes byzantines et post-byzantines», Bucharest, 5, 2006, p. 291–320.

²⁵ Such might be the sense of a large icon called "Cerkov' vojnstvujučaja" (the militant Church), supposedly displayed above the throne of Ivan the Terrible in the Kremlin of Moscow.

UN NOM PRINCIER ROUMAIN. LES BASARAB

STELIAN BREZEANU

Sujet controversé depuis plus d'un siècle, le nom du fondateur de la Valachie et de la première dynastie de l'État roumain, *Basarab* a été expliqué par une source soit d'origine thraco-dace (B.P. Hasdeu, D. Onciul), soit coumane (N. Iorga, N. Stoicescu). Fondé sur des arguments historiques, linguistiques et archéologiques, l'auteur propose pour l'anthroponyme *Basarab* une origine péchénergue. L'influence des fils de la steppe sur l'onomastique roumaine a pu se manifester dans la Transylvanie méridionale – les zones Hațeg et Făgăraș – là où est attestée, aux XII^e–XIV^e siècles, une cohabitation roumano-péchénergue.

Peu de noms de l'onomastique roumaine et européenne médiévale ont connu une carrière aussi prodigieuse que celui des Basarab, les fondateurs de la Principauté de Valachie. Au début nom de personne, plus tard de la dynastie valaque, il désignera aussi la province comprise entre le Pruth et le Dniestr, la Bessarabie¹. Ce fait explique aussi l'intérêt des savants modernes quant à l'établissement de l'origine et du sens que ce nom revêtait au Moyen Âge.

Les premiers savants roumains qui se sont penchés sur ce sujet lui ont attribué une origine thraco-dace. Pour B.P. Hasdeu l'anthroponyme est lié à la caste des aristocrates du royaume dace de Décébal, les *tarabosti*. C'est de leur nom qu'aurait dérivé, par déformation, celui du fondateur de la principauté roumaine d'Argeș : Basarab < sarabi². D. Onciul, à son tour, met le nom Basarab en liaison avec la tribu sud-danubienne des *Bessi* et de leur capitale *Bessapara* qui a donné par métathèse *Bessaraba*> Basaraba. Au Moyen Âge, les Basarab auraient passé en Olténie où ils ont formé une élite nobiliaire et donné la première dynastie de la Valachie³. D'autres savants ont proposé pour l'anthroponyme Basarab une origine germanique ou touranienne⁴.

Avec Nicolas Iorga la balance des recherches roumaines et étrangères s'est penchée en faveur d'une origine coumane. L'historien roumain fut le premier à remarquer la parenté du nom Basarab/ Basaraba avec d'autres anthroponymes de

¹ Pour la voie parcourue depuis le nom de la dynastie jusqu'à celui de la province entre le Prut et le Dniestr et même celui de la Valachie, voir: Stelian Brezeanu, *Model european și realitate locală în întemeierile statale medievale românești. Un caz : « Terra Basarab »*, in « Revista de istorie », V, 1994, no. 3–4, pp. 226–228.

² B. P. Hasdeu, *Basarabii : Cine ? De unde ? De când ?*, Bucarest, 1894.

³ D. Onciul, *Studii istorice*, Bucarest, 1968, I, p. 391, 438.

⁴ C. Diculescu, *Die Gepiden*, Bucarest, 1923, p. 190 et suiv.; Ilie Gherghel, *Zur Frage der Urheimat der Rumänen*, Wien, 1910, p. 20.

l'onomastique médiévale tels Talaba, Tâncaba et Toxaba, présents surtout aux rangs de la classe des boyards roumains. Nicolas Iorga a attiré l'attention sur l'influence exercée par l'onomastique de la dernière vague de peuples touraniens au niveau de l'élite des Principautés Roumaines. L'anthroponymie coumane n'apparaît pas seulement chez les Roumains mais elle se retrouve dans toute l'Europe de l'Est et du Sud-Est des XIII^e–XIV^e siècles, allant des Russes jusqu'aux Bulgares et Serbes⁵. L'hypothèse de l'origine coumane du nom Basarab formulée par Nicolas Iorga a vite conquis le monde savant roumain et étranger⁶. Considéré de cette perspective, le nom couman de la première dynastie de la Valachie est l'expression du grand prestige des fils de la steppe aux rangs des boyards roumains.

Pour le sens de l'anthroponyme en langue coumane, plusieurs solutions furent proposées. La plus convaincante appartient au savant hongrois László Rásonyi-Nagy, selon lequel le nom Basarab – Basaraba est basé sur *basar* « qui domine, qui possède » + *aba* ; « parent », « père ». Autrement dit, Basaraba a le sens « père qui possède, qui domine »⁷. En partant de ce sens attribué à l'anthroponyme, une autre hypothèse concernant la signification a été proposée par N. Stoicescu ; selon son avis, à ses origines, Basaraba n'est pas un nom de personne. Partant de la tradition de la descente valaque, où Basaraba, le fondateur de la principauté d'Argeș, devrait être Negru Voïvode, il croit que le titre de la dynastie n'est que le surnom donné au grand voïvode par ses sujets – « père qui domine » – après que celui-ci ait soumis « les Tartares noirs » de l'ancienne Coumanie Noire⁸. L'hypothèse, très subtile, ne tient pas debout si l'on prend en compte le fait qu'en Transylvanie l'anthroponyme est attesté chez des personnes au moins contemporaines du fondateur de l'État valaque, sinon déjà au XIII^e siècle. Dans ce cas toute autre signification en dehors de celle onomastique est exclue. Nous ne saurions conclure ce bref passage en revue des éléments de cette dispute autour de l'anthroponyme Basarab avant de signaler aussi l'opinion de I. Conea. Selon son avis, le nom Basarab est l'un des plus anciens rencontrés au Moyen Âge en terre roumaine, dans la zone du Hațeg, contrée où l'anthroponyme était « chez lui ». De surcroît, dans l'interprétation de l'éminent spécialiste de la géographie historique, les Basarab d'Argeș sont venus du Hațeg, d'où ils ont traversé les Carpates Méridionales pour jeter les bases de la principauté valaque⁹. N. Iorga a rejeté le

⁵ N. Iorga, *Originea numelui Băsărabă*, in « Revista istorică », V, 1919, p. 138 ; Idem, *Imperiul cumaniilor și domnia lui Băsărabă. Un capitol în colaborația româno-barbară în evul mediu*, in « Memoriile Secției Academiei Române », S., vol. VIII, 1927–1928, pp. 97–103.

⁶ O. Densușianu, *Originea Basarabilor*, in « Grai și Suflet », IV, 1929, fasc. 1, pp. 147–149 ; N. Drăganu, *România în veacurile IX–XIV pe baza toponimiei și onomasticeii*, Bucarest, 1933, pp. 520–528 ; C.C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, Bucarest, 1946, p. 385 ; N. Stoicescu, *Descălecat sau întemeiere ? O veche preocupare a istoriografiei românești, Legendă și adevăr istoric*, in *Constituirea statelor feudale românești*, Bucarest, 1980, pp. 160–164.

⁷ L. Rásonyi-Nagy, *Contribution à l'histoire des premières cristallisations d'État des Roumains. L'origine des Basarabes*, « Archivum Europae Centro-Orientalis », I, 1935, pp. 221–253.

⁸ N. Stoicescu, *op. cit.*, pp. 163–164.

⁹ I. Conea, *Basarabii din Argeș. Despre originea lor etnică și teritorială*, Bucarest, 1935.

point de vue de Conea, en expliquant la présence de cet anthroponyme dans la contrée de Hațeg par une massive colonisation coumane aux XII^e-XIII^e siècles, au sud de l'espace intracarpatique¹⁰.

A présent, l'origine touranienne du nom semble être unanimement acceptée. Mais, Ovid Densușianu observait, à raison, que l'anthroponyme est « couman ou pétchénegue » non nécessairement couman¹¹. Sa remarque se fondait sur l'identité de la langue parlée par les deux peuples touraniens dominants dans l'espace nord-danubien aux X^e-XIII^e siècles et, par conséquence, l'existence du nom Basarab chez les Pétchénegues n'est pas exclue. D'ailleurs, la même prudence se fait remarquer dans l'enquête sur la toponymie et la hydronymie touraniennes sur le territoire roumain, raison pour laquelle elles sont définies comme « pétchénego-coumanes »¹². Cette dernière origine n'est-elle pas valable aussi pour l'anthroponyme Basarab ou pour ceux apparentés à celui-ci ? D'autre part, nous ne pouvons pas ignorer les observations de Conea sur la diffusion du nom Basarab dans le Hațeg, là où la colonisation coumane reste encore à démontrer. Surtout que cette dernière ne peut expliquer la diffusion de l'anthroponyme dans d'autres régions de l'espace intracarpatique. Selon notre avis, l'origine pétchénegue du nom Basarab pourrait être établie par la comparaison des cartes désignant la domination de ces deux populations de steppe sur le territoire nord-danubien, avec la carte de la diffusion de cet anthroponyme dans le même espace, dans les siècles suivant la fin de cette domination. En revanche, l'apparition de ce nom au cours des siècles qui marquent la veille de l'époque moderne dans l'une ou l'autre des régions, est en principe d'une moindre importance pour la question en cause, si l'on tient compte des déplacements démographiques d'un versant à l'autre des Carpates et de l'influence qu'ait pu exercer le nom de la première dynastie valaque sur l'ensemble du monde roumain.

*

Les Pétchénegues ont étendu leur domination vers l'Ouest, jusqu'au Siret ou, tout au plus, jusqu'à la ligne extérieure des Carpates Orientales, selon les informations fournies par Constantin le Porphyrogénète vers la moitié du X^e siècle. Leur domination n'est pas pénétrée dans la Plaine Roumaine, le territoire de la future principauté fondée et dirigée par les Basarab. Après la fin de leur domination dans les steppes nord-pontiques, par l'arrivée des Uzzi et des Coumans, dans la deuxième moitié du XI^e siècle, des groupes de Pétchénegues sont pénétrés en

¹⁰ N. Iorga, « Revista istorică », 22, 1936, pp. 83–84.

¹¹ Ovid Densușianu, *op. cit.*, pp. 147–149.

¹² I. Conea, I. Donat, *Contribution à l'étude de la toponymie pétchénegue-coumane de la Plaine Roumaine du Bas-Danube*, in *Contribution onomastiques publiées à l'occasion du VII^e Congrès International des Sciences onomastiques, à Munich*, Bucarest, 1958 ; I. Conea, *Vrancea. Geografie istorică, toponimie și terminologie geografică*, Bucarest, 1993, pp. 178–190 et *passim*.

Transylvanie où ils ont attaqué le royaume arpadien. Après leur défaite décisive de 1068, les Pétchénegues ont été installés en Pannonie, à la frontière ouest, pour la défendre contre les attaques allemandes, tandis que d'autres groupes ont été colonisés en Transylvanie et Banat, sur les frontières mouvantes des Arpadiens, dans leur offensive vers l'Est et le Sud-Est de l'espace intracarpatique. Mais il est absolument sûr que des éléments venus de la steppe se sont établis, au XI^e siècle déjà, au milieu de la population roumaine du côté méridional de la Transylvanie, où ils conduiront la résistance devant l'expansion hongroise. La toponymie de la région et les sources archéologiques apportent des témoignages incontestables de la présence des Pétchénegues dans cet espace.

Depuis les XIII^e–XV^e siècles déjà, la toponymie transylvaine contient de nombreux noms de localités qui dérivent de l'ethnonyme Bessi/ Besseni, par lequel les Pétchénegues étaient désignés au Moyen Âge par les sources latines. Ils sont disposés à la périphérie de la province, et présentent quelques zones de concentration. Dans la région Bistrița on trouve une *villa Paganica* que l'on retrouve ensuite sous la forme *monte Besenew* alias *Heindendorf*, et encore deux toponymes *poss. Beseneu* (1349) et *Besenczed* (1332)¹³. Une autre zone où se fait remarquer une présence pétchénegue est celle des Târnave, avec une prolongation vers Hunedoara où se sont conservés les toponyme *Bezenew* (1509), puis *Oláhbeseniö* (1620)¹⁴. La présence des Pétchénegues dans la région Făgăraș, antérieure à l'installation des Hongrois sur la ligne de l'Olt, bénéficie d'une meilleure documentation. Dans la *Bulle d'Or* d'André II, de 1224, apparaît *silva Blacorum* et *Bissenorum*, donc une forêt mise à l'usage des Roumains et des Pétchénegues de Făgăraș; le même document contient le toponyme *Bessenbach* (1529, 1534)¹⁵, en allemand, «la rivière des Pétchénegues». Le Banat est une autre zone de présence pétchénegue, documentée par les toponymes *terra castris Beseneu* (1213), *Pechenezska* (1540), *Berzenew – Besenum* (1334)¹⁶. Plus de dix autres toponymes qui dérivent de l'ethnonyme *Besseni*, disparus de nos jours, apparaissent dans les sources médiévales, localisés en Crișana et Banat¹⁷, liés probablement à leur fonction défensive dans le système du royaume hongrois des XI^e–XII^e siècles. D'une signification particulière est la présence, dans les mêmes régions intracarpatiques, du toponyme *Galați* qui dérive du pétchénegue *Kal'at*, «fortification», «cité» dont il fut question dans un autre ouvrage¹⁸. L'un se retrouve dans la zone Bistrița, l'autre dans la zone Făgăraș, devant la fortification bâtie au XIV^e siècle, un troisième dans le Hațeg (1447), où il est signalé comme une

¹³ Coriolan Suciu, *Dicționar istoric al localităților din Transilvania*, Bucarest, 1968, I, p. 75 ; II, p. 29, 228, 247.

¹⁴ *Ibidem*, II, p. 113.

¹⁵ *Ibidem*, II, pp. 15–16.

¹⁶ *Ibidem*, I, p. 212 ; II, p. 33.

¹⁷ *Ibidem*, II, p. 228.

¹⁸ S. Brezeanu, *Identități și solidarități medievale*, Bucarest, 2002, pp. 134–138.

possessio valachalis, le quatrième à Hunedoara et le dernier dans le Banat, au milieu de la riche toponymie qui dérive du nom des « Bessenii »¹⁹.

La documentation qui atteste la présence de Pétchénegues en Transylvanie à partir des toponymes est renforcée par l'information archéologique. Tout au moins dans les zones de Făgăraș et Hațeg, les deux « pays roumains » médiévaux où furent menées des fouilles archéologiques, est attestée une cohabitation roumano-pétchénegue mise en lumière par les vestiges datant des XII^e-XIV^e siècles (pièces de céramique et chaudières à anse), spécifiques aux cavaliers des steppes²⁰. De même, les informations fournies par les diplômes hongroises des chancelleries des XIII^e-XV^e siècles et qui attestent la présence des Pétchénegues au sein de la société transylvaine, avec une identité ethnique distincte, tout au moins pour la première partie de cette période, ne doivent pas être ignorées. Dans ce contexte est significative la participation des Pétchénegues, aux côtés des Roumains, des Saxons de Transylvanie et des Szeklers, à l'expédition d'André II en Bulgarie, en 1210, dont la Transylvanie fut le point de départ²¹.

Ces informations, tellement riches et d'une remarquable diversité, rendent incontestable la présence des Pétchénegues en Transylvanie, ayant des traits ethniques distincts parmi lesquels, au début, aussi leur croyance païenne. Cette présence est liée, dans certaines zones, telles Crișana, Banat, peut-être Bistrița aussi, à la fonction de défenseurs des confins du royaume, qui leur fut confiée aux XI^e-XII^e siècles par les Arpadiens. En d'autres régions, tout au moins en Făgăraș et Hațeg, les Pétchénegues se sont installés, vraisemblablement, au sein de la société roumaine, où ils se sont érigés en « chefs » ; c'est de leurs rangs que sont descendus des cnèzes, des paysans libres dans les communautés villageoises roumaines, dont nous enseignent les sources des XIV^e-XV^e siècles. Il est sûr, que les « Bessenii », se sont assimilés aux habitants de la société roumaine dans la plupart des régions, sans égards à leurs attributions initiales. C'est une réalité confirmée par les vestiges archéologiques du Sud de la Transylvanie, mais aussi par la toponymie où un *Bezenew* de Hunedoara devient Oláhbeseniö et Galați de Hațeg apparaît comme « possession roumaine ». Le phénomène n'a plus besoin de preuves dans la zone de Făgăraș où les « Pétchénegues » de *silva Balchorum et Bissenorum* se sont assimilés à la masse de la population roumaine locale.

À leur tour, les Coumans, qui dans la deuxième moitié du XI^e siècle ont pris la place des Pétchénegues dans les steppes nord-pontiques, ont étendu leur domination non seulement sur la Moldavie, mais aussi sur la Plaine Roumaine, jusqu'aux confins de l'Olt. Pour les contemporains des XII^e-XIII^e siècles, les territoires du Bas-Danube s'appellent la Coumanie Noire là où s'est constituée en 1227, pour un bref délai, l'Episcopat des Coumans. La domination de ces derniers a été ici effective jusqu'à l'invasion des Tartares, en 1241, date après laquelle ce

¹⁹ C. Suciū, *op. cit.*, I, p. 250.

²⁰ Th. Năgler, *Așezarea sașilor în Transilvania*, Bucarest, 1992, pp. 120-121.

²¹ *Documenta Romaniae Historica* (DRH), D, I, pp. 28-29.

peuple s'est répandu dans plusieurs groupes, dont un comptant quelques 10.000 hommes s'est orienté vers les Balkans pour saccager la région, étant ensuite vaincu, quelques années plus tard, par Jean III Vataztès, empereur grec de Nicée. Convertis au christianisme et colonisés en Asie Mineure, les Coumans ont constitué dans les années suivantes un élément important pour l'armée nicéenne, avant de se perdre dans la masse de la population de l'empire. Un groupe encore plus important pénétra dans le royaume de Bella IV et fut colonisé en Pannonie, tandis que certains éléments s'installèrent dans les régions nord-ouest de l'espace intracarpatique. Les Coumans christianisés de la Hongrie ont conservé leur identité ethnique durant des siècles, grâce au rôle militaire qu'ils accomplissaient dans le royaume. Des restes des Coumans n'ont pas quitté la Moldavie après 1241, ni la Valachie ; ils se sont assimilés à la société roumaine où leur influence se fait remarquer dans la toponymie de la région, mais aussi dans les anthroponymes, sur tous les paliers du monde roumain²². Les sources ne donnent pas des informations sur une colonisation massive de l'élément couman dans la Transylvanie méridionale, capables de soutenir l'existence de anthroponymie touranienne dans cette région. À l'exception du toponyme *Comana*, dans la zone Făgăraș, et d'un nom de village, *Comănești* (Komanfalva, hongr.) dans la zone Alba, tous les deux attestés à peine au XVI^e siècle²³, rien ne témoigne de leur présence dans cet espace.

Pour conclure ces données, on constate qu'une domination péchténègue a eu lieu seulement en Moldavie, mais des contacts entre Péchténègues et Roumains, ainsi qu'une cohabitation de longue durée entre ces ethnies est richement documentée en Transylvanie, pour les XII^e–XIV^e siècles, qu'il s'agisse des toponymes, des vestiges archéologiques ou des sources de chancellerie. En revanche, dans la principauté des Bassarab du Sud des Carpates, nous ne disposons pas de témoignages sûrs en ce qui concerne des contacts entre Péchténègues et Roumains dans les régions sous-carpatiques de la Muntenie et de l'Olténie. Au contraire, la domination des Coumans est bien documentée à l'Est et au Sud des Carpates jusqu'à la ligne de l'Olt, où ont existé aussi, sans nul doute, des contacts avec la population sédentaire roumaine. Mais une cohabitation entre Roumains et Coumans dans le Sud de la Transylvanie s'appuie sur des preuves fragiles du point de vue toponymique.

Essayons une comparaison entre l'image sommaire de la répartition des contacts entre les Roumains nord-danubiens et les deux vagues successives des cavaliers de la steppe, avec la carte de la diffusion de l'anthroponyme Bassaraba, dans le même espace, au cours de Moyen Âge.

En Valachie sont attestées plusieurs personnes aux noms péchténègo-coumans de la famille onomastique de Basarab. Un boyard du XV^e siècle s'appelle Toxabă et c'est encore là que se trouve le village Tâncăbești dont le nom est fondé,

²² Même de nos jours, dans les territoires roumains plus conservateurs, comme est Vrancea, les anthroponymes coumans sont d'une richesse surprenante. (Voir I. Conea, *Vrancea*, pp. 65–96.)

²³ C. Suci, *op. cit.*, pp. 162–163.

naturellement, sur l'anthroponyme Tâncabă. Selon l'opinion de Nicolas Iorga les deux noms proviennent de la dernière vague de la domination des peuples touraniens dans la Plaine Roumaine, ce qui nous semble fortement probable. Le nom Basarabă, en échange, ne dépasse pas, aux XIV^e–XVI^e siècles, le cercle de la famille régnante. Hormis le fondateur de la dynastie, d'autres princes du XV^e siècle portent son nom : Basarab II, Basarab le Vieux dit Laiotă, Basarab le Jeune. D'autres princes régnants des XVI^e–XVIII^e siècles, dont le patronyme était Basarab (Neagoe Basarab, Radu Șerban Basarab ou Matei Basarab) ne peuvent pas être pris en considération. Ils sont des membres de quelques familles de boyards, sans liaison avec la dynastie régnante, qui ont accédé au trône ; l'annexion du patronyme Basarab est l'expression de la nécessité de légitimation d'un pouvoir acquis par la suite d'un acte d'usurpation. L'existence de plusieurs personnes provenant des milieux populaire de l'Olténie, au XIX^e siècle, qui portent le nom Bassarab²⁴ présente pour notre discussion un intérêt mineur. Il est peu probable que leur anthroponyme soit l'écho d'une influence venue du monde de la steppe et qui a dominé le territoire valaque six-sept siècles auparavant. Dans ces conditions, la présence dans les sources médiévales de la Valachie du nom Basarab, uniquement au niveau de la famille régnante ou à celui des usurpateurs du trône de la première dynastie est un fait qui doit retenir l'attention car il ne saurait être fortuit.

En Moldavie, le seul territoire roumain qui a connu la domination des deux peuples migrants, apparaissent plusieurs noms d'inspiration péché-négo-coumane, y compris ceux de la famille de Basarabă. Les sources moldaves mentionnent l'anthroponyme Basarab dans les milieux populaires, même si c'est seulement pour le XVII^e siècle. Un paysan du village Iurghiceni, Băsărabu, apparaît en 1632 dans plusieurs actes, et, deux ans plus tard, un autre acte fait mention d'un tzigane nommé Băsărab²⁵. Enfin, B.P. Hasdeu signale la présence, dans l'armée cosaque, en 1649, de nombreux guerriers au patronyme Basarab : Sava Basarab, Marcu Basaraba, Vasile Basaraboi, Ion Basarabei et Teodor Basarabenco²⁶. Il n'est pas sûr que tous provenaient de la Moldavie, comme il est bien possible que les derniers trois noms désignent leur origine bessarabienne, c'est-à-dire, la partie méridionale du territoire compris à l'époque entre le Pruth et le Dniestr.

Ce qui surprend dans la diffusion de l'anthroponyme Basarab dans l'espace roumain est sa présence substantielle en Transylvanie, territoire qui n'a pas connu une domination effective des deux peuples migrants. Par conséquent, les noms doivent être mis en liaison avec les contacts quotidiens entre les éléments de la steppe et les Roumains de l'espace intracarpatique, où les premiers ont joui, parmi ces derniers, d'un certain prestige social et, peut-être, même politique.

La plus ancienne mention d'un Basarab en Transylvanie est datée janvier 1341, dans la zone des Târnave. Dans un acte de chancellerie apparaît un Egidius,

²⁴ N. Drăganu, *op. cit.*, p. 522.

²⁵ DRH, A, vol. XXI, d. 20–22 ; XXII, d. 244.

²⁶ B.P. Hasdeu, *Etymologicum Magnum*, III ; 2543.

fiis de Basarab de Sâncel (*Zanchal*), propriétairé foncier possesseur d'une *terra*, en conflit pour cette terre avec les *comites* d'Archița; le premier, ayant gain de cause, revient deux décennie plus tard pour la mise en possession²⁷. En 1341 Egidius devait avoir eu un âge mûr, ce qui signifie que son père Basarab, était probablement né le siècle précédent, donc appartenant à la même génération que le voivode fondateur de Argeș. Dans ce contexte, il convient de remarquer aussi la présence de l'élément roumain dans la région, ainsi que le nom de la même origine du village Sâncel, où apparaissent Egidius et Basarab²⁸, fait qui confirme une cohabitation entre les roumains et les « Besseni » de la zone. Peu de temps après, le nom Basarab apparaît dans une autre région de l'espace intracarpatique. En 1358, un acte de chancellerie mentionne deux cnèzes du Banat, nommés Basarab, l'un de Crașova de Sus, l'autre de Crașova de Jos²⁹. Tenant compte de la proximité de leurs villages il est fort probable qu'ils fussent apparentés.

Beaucoup plus répandu et d'une ancienneté presque égale est l'anthroponyme dans la zone du Hațeg. En 1360 déjà, un diplôme royal fait mention d'un *Bazarab Longus*³⁰. Le personnage, Basarab le Long, semble être important car il a un « paysan serf », Mișu de son nom, présent à ses côtés parmi les « jurés » dans le cadre d'un procès qui a lieu à Hațeg et dont fait référence le document. Quelques décennies plus tard, en 1398, le nom revient chez un cnèze de Râușor (Rywsor), Bassarabe ; le nom est mentionné à l'occasion d'un procès qui oppose les cnèzes de Râușor, les frères Ianustin, Basarab et Costea, aux cnèzes de Râuș Alb, Dragota et Ioan, « des hommes fameux »³¹. Toujours à Râușor, en 1411, est mentionné le cnèze Ioan, fils de Basarab, en qualité de juré³². Vue la communauté à laquelle appartiennent les deux – Basarab, de 1398 et Ioan, de 1411 – il est presque sûr que le père du dernier est le même Basarab mentionné treize ans auparavant. En 1435, toujours à Râușor, apparaissent trois « nobles » frères, Mihai, Basarab et Ioan, fils du « noble » Ioan, mort dans un combat contre les Turcs, aux pieds de la cité de Hațeg, sous l'étendard du feu voivode de la Transylvanie, Nicolas Csáky. Pour les mérites militaires de leur père, les trois fils sont mis en possession d'une partie des domainées de Râușor et de Serel, confisqué par le roi, de quelques princes roumains révoltés, puis réfugiés en Moldavie³³. Il est presque certain que le cnèze Ioan de Râușor, de 1411, est le père des trois frères ennoblis en 1433. S'il en est ainsi, le prince Basarab, ennobli par le roi en 1435, est le neveu du cnèze Bessarab de Râușor, mentionné en 1398. Durant un quart de siècle, entre 1435–1459, le cnèze ennobli de Râușor se retrouve dans plus de dix actes royaux, soit comme

²⁷ DIR, C, Transilvania, sec. XIV, vol. IV, 1341–1350, doc. 5, p. 4 ; DRH, C, XII ; doc. 8.

²⁸ V. Frățilă, *Lexicologie și toponimie românească*, Timișoara, 1987, pp. 108–111.

²⁹ DRH, C, XI, doc. 283.

³⁰ *Ibidem*, p. 506–510. Cf. R. Popa, *La începuturile evului mediu românesc. Țara Hațegului*, București, 1988, p. 147.

³¹ Hurmuzachi, *Documente*, I, 2, p. 397. Cf. R. Popa, *op. cit.*, pp. 118–119.

³² *Izvoare privind evul mediu românesc. Țara Hațegului în secolul al XV-lea (1402–1473)*, Cluj-Napoca, 1989, doc. 30.

³³ *Ibidem*, doc. 71 ; Hurmuzachi, *Documente*, I, 2, pp. 592–594.

juré, soit à l'occasion du renouvellement du titre nobiliaire de 1435, mais surtout en sa qualité d' « homme » du souverain chargé de la mise en possession de plusieurs cnèzes de Hațeg³⁴. Dans cette période, Basarab de Râușor est une des personnalités de marque de la vie sociale et politique de Hațeg. Enfin, en 1459 apparaît dans un acte un Basarab de Paroș³⁵ à côté de son homonyme de Râușor. Mais, un détail en liaison avec les cnèzes de Râușor parmi lesquels deux sont des Basarab et qui nous semble le plus important est la proximité de leur cnèzat avec le cnèzat de Galați, toutes les deux situés sur le cours supérieur du Strei, sur l'une et l'autre des rives.

La présence de l'anthroponyme dans la zone des Făgăraș est aussi considérable, bien qu'attesté quelques siècles plus tard, à cause de la faible documentation de la province concernant les XIII^e–XV^e siècles. La prise en considération du nom Basarab dans la région s'impose grâce à la riche toponymie qui dérive des ethnonymes des deux peuples migrants: silva *Blacorum et Bissenorum* et la rivière *Bessenbach* auxquels il faut ajouter Galați, pour les Pétchénegues, et Comana, pour les Coumans. Les recherches, dues en premier lieu à D. Prodan, ont attiré l'attention sur l'existence de plusieurs personnes qui portent le nom Basaraba, en particulier au niveau de la paysannerie de Făgăraș, du village Scorei situé à la limite ouest de la province. En 1632, apparaît un serf, Oprea Baszaraba, qui est aussi le maire du village et, en 1648, autres deux Oprea Bazaraba³⁶.

Trois décennies après, dans un *Urbarium* de 1688, à la rubrique *Fugitivi et Deserta* sont enregistrés trois serfs, les frères Ion, Man et Streza Basaraba (Bezeraba) après avoir été mentionnées déjà en 1680, dont les deux derniers à cette même rubrique des errants³⁷. Il convient de remarquer encore que dans la région de Făgăraș sont mentionnés de nombreux habitants nommés Talabă. La plupart sont du village Săsciori et ils ont une meilleure position sociale, certains sont même des petits fonctionnaires dans la cité de Făgăraș : Cârstea Talabă, Matei Talabă, Ion Talabă, Urbanus Thalabă, Servatius Thalabă et Șerban Talabă³⁸. Dans tous ces cas, les noms Basarabă et Talabă sont devenus au XVII^e siècle des noms de famille, conséquence de l'évolution sociale du Pays de Făgăraș. Même si dans cette zone existe aussi un toponyme qui évoque le nom des Coumans, la riche onomastique touranienne que l'on rencontre ici doit être attribuée, elle aussi, aux Pétchénegues, dont la présence, aux XII^e–XIII^e siècles est attestée par des documents irréfutables.

La présence du nom Basarab parmi des étudiants « Saxons » de Transylvanie dans les universités allemandes du XV^e siècle mérite aussi notre attention. En 1440 et 1487 apparaissent deux étudiants homonymes, Sebastianus Bezeraab, tous les deux du village Sali (Sályi), et Joannes Vid Bessaracius, de l'Université de

³⁴ *Izvoare. Țara Hațegului*, doc. 98, 99, 101, 119, 120, 171, 175, 177, 179, 186, 209.

³⁵ *Ibidem*, doc. 209.

³⁶ D. Prodan, *Din istoria Transilvaniei. Studii și evocări*, Bucarest, 1991, p. 16.

³⁷ *Ibidem*, p. 132.

³⁸ *Ibidem*, p. 54, 110, 122.

Wittenberg³⁹ est, lui aussi, un Saxon de Transylvanie. Si l'identification est correcte, leurs noms doivent être mis en liaison avec les contacts entre les Pétchénegues et les Saxons dans l'espace du Pays de l'Olt, là où les deux ethnies, aux côtés des Roumains, possédaient à leur propre usage, dès le XIII^e siècle, « la forêt des Roumains et des Pétchénegues ».

Un dernier territoire transylvain où l'on trouve le nom Basarab est la zone Năsăud. Ici, à Telciu, apparaît dans un document de 1450, un Bazarad qui détient aussi quelques propriétés. Dans la proximité, aux confins du village Runcu, se trouve le mont Basarabă, probablement sans rapport avec le personnage cité ci-dessus, et vers le Nord, dans la zone de contact entre Năsăud et Maramureș, un autre toponyme Basarabă⁴⁰.

Essayons maintenant une systématisation des principales informations concernant la diffusion du nom Basarab dans l'espace roumain.

Dans la Valachie, pendant les premiers siècles de son existence, l'anthroponyme est présent seulement dans la famille régnante ou chez les usurpateurs du trône qui l'utilisent à l'appui de leur légitimité. Autrement, le nom n'apparaît ni au niveau des boyards, ni à celui des couches plus profondes de la société. En Moldavie, le nom est attesté, mais uniquement au niveau de la population de condition modeste : paysans, soldats, issus probablement, eux-aussi, du rang des paysans libres, et même des tziganes serfs. Il est difficile à supposer que l'anthroponyme à ici une relation quelconque avec les peuples de la steppe ; plutôt est-il lié à l'influence du nom de la dynastie valaque, surtout parce qu'il désignait en Moldavie, au XV^e et même au siècle suivant, le nom de la principauté valaque, le « Pays des Basarab ». On ne saurait exclure aussi une influence du nom de la province Bessarabie, faisant partie de la principauté de Moldavie.

En Transylvanie la situation est tout à fait différente. L'anthroponyme est attesté ici d'une manière claire au XIII^e siècle déjà, tout au moins dans le cas de celui des Târnavé, et il jouit d'une grande popularité pendant les deux siècles suivants en Hațeg et Făgăraș, Banat ou Năsăud. Dans certaines régions, l'anthroponyme est accompagné d'une toponymie dérivée du nom Basarab : deux monts en Năsăud ou un village de Hunedoara *Băsărabescă* (roum.); *Basarabasfalva* (hongr.) dont la première attestation est datée 1439⁴¹.

Il est bien possible que le grand nombre de mentions concernant l'anthroponyme en Transylvanie soit dû à la documentation plus riche en comparaison avec les régions roumaines extra-carpatiques, informations que nous devons à la chancellerie hongroise. Il convient aussi de souligner la parfaite coïncidence, en Transylvanie, des deux cartes que nous avons essayé de mettre en évidence ci-dessus : celle de la diffusion de l'anthroponyme Basarab et l'autre, de la toponymie qui dérive de l'ethnonyme *Bissenî*, de la présence du toponyme Galați et même la cohabitation des Roumains avec le Pétchénegues, à la lumière des sources

³⁹ N. Drăganu, *op. cit.*, pp. 521–522.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 521; I.I. Russu, *Români și secui*, Bucarest, 1990, pp. 218–219.

⁴¹ Suciuc, *op. cit.*, I, p. 58 ; N. Drăganu, *op. cit.*, p. 521.

archéologiques. Ces deux cartes comprennent deux zones roumaines méridionales de la Transylvanie, Hațeg et Făgăraș, en premier lieu ; mais elles incluent aussi le Banat, le Năsăud et même la région des Târnavé. Cette réalité rend discutable l'opinion que l'anthroponyme Basarab a été assimilé par les Roumains pendant leurs contacts avec les Coumans. Il n'y a nul doute, son origine remonte à une période plus ancienne des rapports des Roumains avec les peuples de la steppe, surtout avec les Pétchénegues. Comme les deux peuples parlaient la même langue, il n'est pas exclu que les Coumans aient connu eux-aussi l'anthroponyme Basaraba. Mais la coïncidence entre la diffusion de l'anthroponyme et la toponymie inspirée par les Pétchénegues dans les zones intracarpatiques ne peut pas être le fruit du hasard et les deux doivent être considérés le résultat des contacts entre les Roumains et les Pétchénegues de la région.

L'origine pétchénegue de l'anthroponyme Basarab impose quelques observations.

D'abord, les contacts entre les Roumains transylvains et les Pétchénegues se sont établis au plus tard vers la fin du XI^e siècle, au moment où des groupes de ces derniers ont été installés par les Arpadiens aux confins de l'Est de leur royaume, en Crișana. Ici est attestée aussi une toponymie qui dérive du nom latin des « Bisseni ». Tout aussi sûr est le fait que d'autres éléments du rang de cavaliers nomades, se sont établis, après leur défaite, aussi dans les zones intracarpatiques où l'habitat roumain compacte était prédominant, notamment les zones Năsăud et le Pays de l'Olt, Hațeg et Banat. Cette assertion est fondée sur l'information archéologique qui atteste une cohabitation roumano-pétchénegue sur les côtés méridionaux de la Transylvanie, antérieure à la pénétration des Hongrois. Encore plus éclairants sont en ce sens les diplômes de la chancellerie arpadienne qui confirment, par exemple, dans le Pays de l'Olt, la même cohabitation et l'usage en commun de la « forêt des Roumains et de Pétchénegues », avant que la royauté hongroise aboutisse sur la ligne de l'Olt, et antérieure aussi à la colonisation des Saxons en Transylvanie. La même conclusion se détache aussi de la diffusion du toponyme pétchénegue Galați dans toutes ces zones, avec un phonétisme purement roumain, ici, comme au Bas-Danube.

En second lieu, dans la cohabitation entre les Roumains sédentaires et les cavaliers de la steppe, ces derniers, sédentarisés eux-aussi, se sont constitués en une couche dirigeante, au moins dans le domaine militaire. Ils auraient dû jouer un rôle important dans la résistance de la population locale envers l'expansion arpadienne. À l'appui de cette hypothèse plaide peut-être la diffusion du toponyme Galați « cité, fortification », en pétchénegue, présent dans toutes les zones où l'anthroponyme Basarab apparaît aussi. Au début du XIII^e siècle est signalé en Banat même un *castrum Bissenorum*. Les Pétchénegues ont conservé, au moins jusqu'au XIII^e siècle, leur identité ethno-linguistique. Ils sont définis ainsi en 1210, dans l'armée du roi André II, et une décennie plus tard, en 1224, ils apparaissent, aux côtés des Roumains, dans la région des Făgăraș. Important aussi est le fait que les Saxons de Bistrița, arrivés dans la région dans la première moitié du XIII^e

siècle, les ont connus comme « païens » ainsi que l'atteste le toponyme Heidendorf, ou *villa Paganica*, lié à la présence, dans les environs, des fils de la steppe.

Troisièmement, dans tous les territoires où leur présence est attestée, après avoir adopté une vie sédentaire, les Pétchénegues se sont assimilés graduellement aux habitants roumains majoritaires. Il est fort probable que leur christianisation a été un moment décisif qui conduira ensuite à la disparition lente de l'identité ethno-linguistique. Le phénomène est mis en lumière aussi par les sources de la chancellerie hongroise, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, où *Bezenew*, du district de Hunedoara, devient un « Beseniö roumain » (Oláhbeseniö), tandis que Galați du district Hațeg apparaît comme une *possessio valachalis*. Cette christianisation a rendu possible le dialogue entre les Roumains et leurs voisins, la communication réciproque des expériences, et a assuré la survivance de leur souvenir grâce à la toponymie et à l'anthroponymie. D'autre part, il n'est pas exclu que les éléments pétchénegues se soient assimilés dans la masse de Szekels, suite à leurs christianisations dans le rite catholique. Un fait significatif en ce sens, en relation avec l'expédition de 1210 en Bulgarie, dont il fut question ci-dessus, est la présence des « Bisseni » dans l'armée royale, à côté des Roumains, Saxons de Transylvanie et Szekels⁴². Tout aussi importante est l'apparition de l'anthroponyme Basarab chez les Saxons de Transylvanie au XV^e siècle, signalé parmi les étudiants dans les universités allemandes, si l'interprétation donnée par les savants est correcte.

Pourtant, la plus importante constatation concerne la diffusion de l'anthroponyme Basarab dans les milieux roumains de Transylvanie. L'adoption de ce nom par la population locale peut être expliquée par la position socio-politique qu'occupaient au début dans les territoires roumains les cavaliers de la steppe. Le phénomène est universellement répandu au Moyen Âge où les clans conquérants ont modifié profondément l'anthroponymie des populations assujetties, qui ont adopté à leur tour l'onomastique de leurs maîtres, sous l'impulsion de la mode, du prestige social ou de l'attachement envers le nouveau régime politique⁴³. C'est pourquoi il est difficile de dire si les cnèzes du Banat ou du Hațeg des XIV^e-XV^e siècles qui portent le nom Basarab sont les descendants des Pétchénegues roumanisés. La présence des générations successives de cnèzes nommés Basarab, dans le village Râușor du district Hațeg, dans le voisinage immédiat du village Galați, dont le nom doit être mis en rapport avec les Pétchénegues, pourrait nous conduire à une réponse affirmative, mais le contraire peut aussi être valable : la présence des cavaliers touraniens dans les environs du village a influencé l'anthroponymie de la communauté roumaine de Râușor. De toute manière, à l'ensemble de la société européenne du millénaire des grandes migrations, les emprunts onomastiques au niveau de la population assujettie se sont produits de

⁴² DRH, D, I, p. 28-29. Cf. A. Lukács, *Țara Făgărașului în evul mediu, secolele XIII-XVI*, Bucarest, 1999, p. 47, 156-157.

⁴³ L. Musset, *Les invasions. Les vagues germaniques*, Paris, 1969, pp. 194-195 ; F. Lot, *La fin du monde antique et le début du Moyen Âge*, Paris, 1968, pp. 253-254.

haut en bas. C'est ce qui explique pourquoi l'anthroponyme Basarab apparaît, à ses débuts, dans les milieux des cnèzes roumains, pour se propager plus tard au sein des couches profondes de la société roumaine aussi, jusqu'aux serfs de Făgăraș du XVII^e siècle.

Une dernière remarque concerne le nom **Basarab** du fondateur de la principauté d'Argeș et, d'après ce nom, de la première dynastie valaque. L'on a souvent soutenu que le premier Basarab était un « Couman » d'où l'importance, « déterminante peut-être », des Coumans dans la fondation de la Valachie⁴⁴. Il y a, dans ce cas, une confusion délibérée entre l'origine du nom et l'origine de celui désigné par ce nom. Une interprétation de ce genre de la toponymie peut conduire à des conclusions absurdes : les fils, petits-fils, et arrière-petits-fils du « Couman Basarab » sont le « Grec » Nicolas-Alexandre et les « Slaves » Vlaicu-Vladislav, Radu, Dan et Mircea. Or, la Gaule mérovingienne et carolingienne, où 90% de l'anthroponymie est germanique, a une population dont la majorité écrasante a la même origine. Même si le fondateur de l'État valaque a un nom d'origine touranienne – *non coumane, mais pétchéhène*, ainsi que nous tâchons de démontrer – il était un roumain où bien, en tout cas, un Pétchéhène roumanisé au fil de plusieurs générations, qui s'était identifié avec la cause de la société roumaine du Sud des Carpates. L'origine géographique de ce personnage et de ses ancêtres reste incertaine, dans les conditions où nous ignorons les rapports entre le légendaire Negru Voïvode, de la tradition historique, venu d'au-delà des montagnes, et le fondateur réel de l'État. Le nom de ce dernier nous incite à chercher sa patrie en Transylvanie, là où l'anthroponyme Basarab se retrouve si tôt, et avec une fréquence si grande. Dans ces conditions, établir le lieu où se trouve exactement cette patrie, au-delà des montagnes, reste une question ouverte : en faveur du Hațeg plaide la popularité exceptionnelle du nom Basarab parmi les paysans roumains des XIV^e–XV^e siècles, tandis que pour le Pays de l'Olt c'est la tradition historique qui l'emporte, mais aussi la présence incontestable des Pétchéhènes, dès les XI^e–XII^e siècles dans des zones habitées par une population roumaine.

⁴⁴ A titre d'exemple, André du Nay, *The Early History of the Romanian Language*, New York, 1977, pp. 211–212.

NICODÈME DE TISMANA, ARCHIMANDRITE ET PORTEUR D'EPIGONATION

TUDOR TEOTEOI

La position d'archimandrite et porteur d'*epigonation* de Nicodème de Tismana († le 26 déc. 1406) n'était point du tout singulière à l'époque, de privilèges similaires jouissant aussi les prêtres de la Sainte Montagne ainsi que les hégoumènes de certaines grandes communautés monastiques, parmi lesquelles s'inscrivait aussi le monastère de « tou Prodromou en tē Petra » de la Capitale byzantine, et bien plus tard, elle a été reconnue aux hégoumènes de Curtea de Argeș ainsi qu'aux hégoumènes de Bistrița et de Putna, en Moldavie. Nous y avons déjà une première explication pour la situation spéciale des monastères de Tismana et de Curtea de Argeș, qui n'ont jamais été dédiés aux centres ecclésiastiques ou aux autres monastères de l'Orient chrétien.

Dans les bibliothèques de Roumanie, il y a un livre de petites dimensions, imprimé dans la Typographie des Livres Ecclésiastiques („Tipografia Cărților Bisericești”) de Bucarest, en l'an 1883. Il s'agit de la « Vie de Saint Nicodème, archimandrite de la Laure du Saint Monastère de Tismana, rédigée par l'hiéromoine et père spirituel Étienne de Tismana, dans l'année 1839, selon le texte imprimé en 1763 par Kyr Partenie, évêque de Râmnic, ainsi que selon un manuscrit ancien, corrigé et imprimé à ses propres dépenses par l'humble évêque de Râmnic, Joseph Bobulescu, aux jours de Leurs Majestés Charles I^{er}, le Roi de Roumanie, et Elisabeth, la Reine ».

Tirant ses origines dans les contrées situées aux environs de Suceava, ancien élève du Séminaire de Socola, une des premières fondations du métropolitain Veniamin Costachi (1803–1842, † 1846), évêque de Râmnic dans la période 1880–1886, auteur d'une série d'études liées à l'histoire de la Moldavie, Joseph Bobulescu s'est retiré de son siège à la fin de l'année 1886, en s'établissant à Botoșani, où il est mort en 1890¹.

L'exemplaire du susdit livre qui est conservé dans la Bibliothèque de la Faculté d'Histoire de l'Université de Bucarest porte, sur sa feuille de garde, la dédicace autographe du même évêque, „Iosif Râmniceanul”, „pour la Bibliothèque de l'Université de Bucarest, le 13 décembre 1883”, ainsi que le sceau d'évêque de celui-ci. Un portrait, imaginaire bien sûr, de Nicodème, se trouve placé avant la

¹ M. Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*², III, Bucarest, 1994, p. 149. Adversaire des réformes de Cuza, en 1862 Joseph Bobulescu avait reçu l'ordination pour le siège de Sevastia, situé « in partibus infidelium ».

Préface du même évêque, suivie, à son tour, par la „Prédoslovie aux lecteurs”, qui avait été rédigée par Étienne l’Hiéromoine, «en tant qu’appartenant à la série de ceux qui dans sa vénérable et glorieuse laure du saint monastère de Tismana, je me suis trouvé digne de recevoir le froc, le don de la diaconie, puis de la prêtrise et de la maîtrise spirituelle. J’ai été saisi du zèle de rédiger cette acolouthie selon le texte imprimé, tout en ajoutant le Canon qu’on trouve écrit dans un passé lointain au monastère, ainsi que d’autres séries de cantiques observées durant les acolouthies des plus grands et pieux saints, qui ont partagé sa façon de vie, ainsi que le récit plus détaillé de sa Vie, en ramassant des informations rencontrées dans les plus anciens documents du monastère de Tismana, qui sont contemporains avec la période durant laquelle le saint a vécu, ainsi que dans la tradition transmise des pères de jadis jusque de nos jours par voie orale ; c’est ainsi donc que j’ai écrit et arrangé cette Vie, munie par toutes les parties et les choses nécessaires, avec l’aide et l’assistance de Dieu, et de sa très pure Mère, par les prières du saint, je ferai tous mon possible pour la parachever et l’imprimer à toutes nos dépenses, pour les louanges de Dieu et la gloire du saint»².

Le portrait dont nous avons parlé présente Nicodème en costume d’apparat, vêtu en archiprêtre et tenant l’Évangile dans la main gauche, chose qui pourrait faire une allusion à son Évangéliste qui nous est parvenu³, avec la main droite élevée en signe de bénédiction, portant le *sakkos* et l’*epitrachêlion*, mais surtout la *bedernița* au niveau du genou droit, détail qui retiendra notre attention dans les pages suivantes. Autour de sa tête, un cercle parfait désigne son nimbe de sainteté, chose qui s’inscrit dans le sillage de la tradition médiévale et omniprésent dans l’art orthodoxe depuis toujours. Au-dessous de ce portrait, une inscription roumaine, mais en caractères cyrilliques, apporte la précision qu’il s’agit de Saint Nicodème « Opștejitul », terme slave roumanisé, qui définit un promoteur de la

² “ca unul ce dintr-a sântiei sale cinstită și proslovită lavră a sântei mănăstiri Tismenei m-am învrednicit de am primit chipul monachicesc și darul diaconiei și al preoției și al duhovniciei. Am râvnit de a scrie slujba aceasta, după cea tipărită, adăugând Canonul din Paraclisul sfântului cel scris cu mâna din vechime în mănăstire, cât și alte stichiri de cântări din slujbele sântilor prea cuvioșilor celor mari, ce sunt deopotrivă la viețuire cu sfântul, cum și istoria viețuirii sale mai pre larg, adunând de prin chrisoavele cele vechi ale sântei mănăstiri Tismana din zilele Sântului, și de la cei cu știință bătrâni, părinți monachi ai sântei mănăstiri, ce au viețuit mai ’nainte de noi, precum au avut știință de la alți bătrâni cu știință mai din vechime decât ei, așa o am scris și o am așezat, tocmind-o precum se vede cu toate pre deplin, și ajutându-mi prea milostivnicul Dumnezeu și cea cu totul fără prichană Prea curata lui Maică, prin rugăciunile sântului, mă voi sili de a o da și întipări cu toată cheltuiala noastră, spre lauda lui Dumnezeu și pochvala sântului” (*Viața prea cuviosului Nicodim sântitul, Arhimandritul Lavrei din Sânta Mănăstire Tismana, lucrată de ... iar acum în zilele Maestăților Lor Carol I, Regele României și Elisaveta Regina, s-a îndreptat și tipărit cu cheltuiala sa de Smeritul Episcop al Râmnicului Noul Severin, Ioșif Bobulescu, București, 1883, p. X–XI.*

³ E. Turdeanu, *Les premiers écrivains religieux en Valachie: l’hégoumène Nicodème de Tismana et le moine Philothée*, «Revue des études roumaines», II, 1954, p. 114–144 (texte reproduit plus tard dans Idem, *Études de littérature roumaine et d’écrits slaves et grecs des Principautés Roumaines*, Leiden, 1985, p. 15–37); I. R. Mîrcea, *Cel mai vechi manuscris miniat din Țara Românească: Tetraevanghelul popii Nicodim (1404–1405)*, «Romanoslavica», XIII, 1966, p. 203–221.

forme de vie « cénobitique », menée à l'intérieur des grands monastères dits *koinobia*, tels que Tismana. Très proche de ce monastère, la grotte de Nicodème, lieu où celui-ci s'adonnait à ses exercices spirituels, peut être vue à l'heure actuelle par tous les visiteurs de cette sainte demeure, signe inébranlable d'une aspiration tout à fait byzantine vers la synthèse ; dans ce domaine, il s'agit d'une synthèse entre la vie solitaire d'un hésychaste et celle des moines conventuels, qui vivaient en commun dans les « koinobia ». Aux temps de Nicodème, cette aspiration obstinée vers la synthèse était en train de se réaliser au cœur même de l'orthodoxie, qui était la Sainte Montagne de l'Athos. En tant que représentant de marque de cette direction spirituelle, Nicodème a dû avoir une liaison quelconque avec l'Athos. Bien que les sources soient muettes à ce propos, Étienne l'Hiéromoine soutient fortement ce fait, avec des détails supplémentaires dont il nous est bien difficile de vérifier l'exactitude à l'heure actuelle⁴. Plus importants que ces détails nous semblent les messages qu'Étienne l'Hiéromoine veut nous transmettre, et le fait par le truchement de certains *topoi* rhétoriques, très habituels pour l'hagiographie orthodoxe. Le premier parmi ces « topoi » est l'origine sociale très haute du personnage, et sa parenté avec le knèze Lazare. Le deuxième concerne son apprentissage monastique à la Sainte Montagne, mais il est impossible d'admettre, selon E. Lăzărescu, l'affirmation d'Étienne l'Hiéromoine qu'il soit arrivé en Valachie directement du Mont Athos et que cette arrivée ait eu lieu après les discussions menées par la délégation serbe à Constantinople en 1375, vue la fondation du monastère de Vodița avant cette date⁵. En tout cas, réelles ou imaginaires, ses relations avec le Mont Athos sont d'autant plus importantes, surtout pour la dernière hypostase. Ce fait nous dévoile la vitalité des clichés dans certaines catégories de la littérature historique médiévale.

De grande valeur pour la biographie de Saint Nicodème, ces détails gardent une signification particulière pour l'histoire générale du Sud-Est de l'Europe à l'époque de sa vie, ainsi que pour l'histoire générale du monde orthodoxe, dès le Moyen Âge jusqu'à nos jours. Vue l'étude fondamentale dont nous disposons pour la vie et l'œuvre de cette importante personnalité, étude qui a déjà une certaine ancienneté et qui est signée par le regretté Emil Lăzărescu⁶, le propos de cette petite étude est très limité. Elle s'arrête seulement sur le détail concernant la *bedernița*, accessoire vestimentaire porté par Nicodème à la suite du droit conféré à lui par le patriarche œcuménique à l'occasion de sa présence à Constantinople (1375). De la sorte, on peut mieux mettre en évidence la condition à part réservée

⁴ *Viața prea cuviosului Nicodim ...*, éd. Bobulescu, 1883, p. 18–24, chose admise par E. Turdeanu, *op. cit.*, qui écrit que Nicodème « a fait son initiation dans la laure serbe de Chilandar », mais reçue avec de sérieuses réserves et restrictions par E. Lăzărescu, *Nicodim de la Tismana și rolul său în cultura românească*, « Romanoslavica », *Istorie*, XI, 1965, p. 237–284, ici p. 256.

⁵ E. Lăzărescu, *op. cit.*, p. 264–267.

⁶ D'autres indications bibliographiques chez M. Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, II^e éd., I, Bucarest, Éd. de l'Institut Biblique et de Mission Orthodoxe, 1991, p. 312–313.

aux hégoumènes de Tismana au Moyen Âge, en commençant avec Nicodème lui-même et en tant que ses successeurs, vue sa personnalité sortie du commun.

*

L'œuvre de Nicodème de Tismana confirme une réalité assez générale pour la vie politique du monde orthodoxe de l'époque, guidé sur le plan spirituel par l'hésychasme palamite, mais qui sur le plan politique envisageait le renforcement de l'unité de ce monde, pour pouvoir échapper au péril de plus en plus menaçant des Turcs ottomans. Cette unité devait se faire sous la suprématie de Byzance et du patriarcat œcuménique en tout premier lieu, ayant comme corollaire la répudiation de l'aide promise par les Occidentaux, mais conditionnée par la reconnaissance préalable de la suprématie de l'Église occidentale sur celle de Byzance.

La clé de voûte de cette attitude se traduisait par une fidélité sans borne envers l'Église byzantine avec son patriarche, par-dessus toute différence ethnique, d'appartenance politique ou de structure d'État de la Péninsule Balkanique, menacée dans son ensemble par le péril ottoman. Si les élites politiques étaient assez divisées à ce sujet, l'élite du monachisme balkanique de l'époque cultivait un internationalisme orthodoxe sans frontières et se déplaçait fréquemment d'un pays à l'autre, « comme si le monde orthodoxe tout entier ne formait qu'une seule patrie »⁷. Cette élite des moines mettait la fidélité envers Byzance au-dessus de la fidélité envers les structures politiques, bien qu'orthodoxes, mais autres que Byzance, où elle vivait alors. Précurseur du fameux patriarche Euthyme de Târnovo (1375–1393), Théodose de Kilifarevo est un brillant exemple en ce sens, chose observée déjà par P. Sârcu à la fin du XIX^e siècle⁸. On pourrait considérer Nicodème comme un représentant de la variante serbe (ou même roumaine, si l'on veut, compte tenu les excellents rapports entretenus par lui avec le voïévode Vladislav-Vlaicu de Valachie) de cette attitude, vu le rôle joué par lui lors des pourparlers menées à Constantinople en 1375, dont le but déclaré était la réconciliation entre l'Église serbe et le patriarcat byzantin. De même que le métropolitain Anthime (≈1380 – ≈1401) de l'Hongrovalachie, Nicodème a porté correspondance avec Euthyme de Târnovo⁹, témoignage vif du même internationalisme orthodoxe.

Selon Paul d'Alep, qui au milieu du XVII^e siècle avait recueilli ces informations de la bouche des moines de Tismana, Nicodème était né d'un père

⁷ F. Halkin, *Un ermite des Balkans au XIV^e siècle. La vie grecque inédite de Saint Romylos*, dans Idem, *Recherches et documents d'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1971, p. 111–148 (ou 166–203), ici p. 113 (ou 168).

⁸ P. Syrku, *K istorii ispravlenija knig v Bolgarii. Vremja i žizn' patriarha Evthimija Ternovskago*, Sankt-Petersburg, 1898, p. 353–359 et 403–404.

⁹ Al. Ștefulescu, *Mănăstirea Tismana*, III^e éd., Bucarest, 1909, p. 15–30 (selon E. Kalužniacki, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius*, Wien, 1901).

grec, originaire de Castoria, et d'une mère serbe. Ainsi on pourrait mieux expliquer sa parfaite connaissance des deux langues, ainsi que le rôle de traducteur accompli par lui à l'occasion des pourparlers de 1375¹⁰. Cette double origine ethnique n'était pas un cas singulier à son époque. Sa situation est semblable à celle de Jean Koukouzélès ou de Romyle de Vidin, qui de pair avec Nicodème se constituent en vifs témoignages du milieu ethnique assez mélangé de la Péninsule Balkanique. À travers ces exemples, il est à remarquer que le père est grec d'habitude, tandis que la mère est serbe, bulgare etc. Il faut ajouter toutefois que la tradition hagiographique de Nicodème, telle qu'elle a été reconstituée par Ștefulescu¹¹, parle de la ville de Prilep en tant que « patrie », c'est-à-dire lieu d'origine de la famille du saint.

Le plus ancien document qui mentionne Tismana est le *hrisov* délivré par le voïévode Dan I^{er} (1385 – 23 septembre 1386) le 3 octobre 1385, où on trouve l'affirmation qu'aux débuts « du règne que Dieu a bien voulu me donner, au pays de Ma Majesté, au lieu nommé Tismana, il y avait un monastère totalement inachevé, que l'heureusement décédé père de Ma Majesté, le feu voïévode Radul d'éternelle mémoire, avait fait élever dès ses fondements, en le laissant pourtant inachevé, à cause de la brièveté de sa vie »¹². Par ailleurs, ce fait est confirmé par le *hrisov* de Mircea l'Ancien de 27 juin 1387, qui souligne la même chose, que les bases de la construction de ce monastère avaient été mises par son père¹³, Radu le I^{er} (1377–1385). On ne nous dit rien sur Vlaicu-Vodă, dont la fin du règne (1364 – ≈1376/7) tombe assez près de la fin du patriarcat de Philothée Kokkinos (1353–1354 et 1363–1376/7). De la période du règne de Vlaicu, et du patriarcat de Philothée aussi, date en échange la fondation du monastère de Vodița. Et c'était justement à cette même époque que Nicodème, le fondateur de Vodița, quittait ce monastère, tout en laissant à sa place Agathon, et se transférait à Tismana, dont la tradition mentionne aussi Vlaicu-Vodă en qualité de fondateur avant son frère¹⁴, Radu le I^{er}. Tismana tirait donc ses origines dans une église en bois d'if, préexistante à celle bâtie en grande partie par Radu le I^{er}.

Dans l'éventualité de l'existence de Tismana dès le temps de Vlaicu-Vodă, il est fort probable que son fondateur, Nicodème, ait obtenu le statut spécial d'indépendance de ces deux monastères (de Vodița et de Tismana), à l'occasion de son voyage à Constantinople (1375), en tant que participant à la délégation

¹⁰ E. Lăzărescu, *op. cit.*, p. 253, 268 et 281 (après l'Archevêque Danilo, *Životi kral'eva i arhiepiskopa srpskih*, éd. Daničić, Zagreb, 1866, p. 381–382).

¹¹ Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 61.

¹² *Documenta Romaniae Historica* (=DRH), B (Țara Românească), I (volume paru sous les soins de Petre P. Panaitescu et Damaschin Mioc), Bucarest, Éd. de l'Académie, 1965, doc. No. 7, p. 19–22 (cf. Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 167–171), ici p. 21, ou *Documente privind istoria României* (=DIR), B (Țara Românească), Bucarest, Éd. de l'Académie, 1953, doc. no. 22, p. 32–33.

¹³ DRH, B, I, doc. no. 8, p. 22–25 = DRI, B, I, doc. no. 25, p. 40–41.

¹⁴ Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 67, 89 et 150, où commence le texte de l'Obituaire (*Pomelnic*) du monastère de Tismana, publié *Ibidem*, p. 150–155.

envoyée par l'Église serbe, en vue de sa réconciliation avec l'Église byzantine¹⁵, car cette dernière était la « Mère » de toutes les Églises orthodoxes. Cet événement a eu lieu durant le patriarcat de Philothée Kokkinos. Si on préfère de parler de Tismana en commençant seulement avec la neuvième décennie du XIV^e siècle¹⁶, on doit prendre en considération d'autres noms des patriarches, tels que Nil (Neilos, 1380–1388), ou Antoine (Antonios) IV (1388–1389 et 1391–1397). On sait que ce-dernier confirmait, en août 1391, le statut de stauropégie au monastère de St. Michel de Peri, en Maramureș¹⁷, fondation de la famille des knèzes roumains Dragoș. Le document de août 1391 affirma que le susmentionné monastère de Maramureș, étant réellement patriarcale et portant comme telle cette qualité », n'était point du tout dans un état singulier à cet égard, car il y avait aussi d'autres édifices « divins et saints, élevés dans ces lieux au rang de stauropégies patriarcales », son hégoumène ayant l'obligation, en qualité d'exarque patriarcal, « de faire, comme il se doit, la mention due au patriarche et au nom de celui-ci toujours dans les saints offices, soit à l'intérieur de ce vénérable monastère, que dans tous les saints et divins édifices qui seront érigés à l'avenir »¹⁸. Le privilège accordé à l'hiéromoine Pacôme, hégoumène à Peri en 1391, aurait pu *a fortiori* être accordé 16 ans auparavant à Nicodème, même si ce-dernier n'est jamais attesté comme exarque patriarcal, ni son monastère de Tismana comme *patriarchikon stauropêgion*, ayant toutefois la qualité d'hiéromoine lui-aussi, fait qui ressort de sa correspondance avec Euthyme de Târnovo¹⁹.

On trouve attestée la même qualité d'hiéromoine pour St. Niphon, patriarche œcuménique deux ou trois fois dans les deux dernières décennies du XV^e siècle, puis métropolitain de la Hongrovalachie au temps du règne de Radu le Grand (1495–1508), pour finir ses jours dans le monastère athonite de Dionysiou le 11 août 1508, date consacrée à son nom par le synaxaire de l'Église Orthodoxe Romaine. Rédigée par Gabriel qui, en qualité de prôtos de la Sainte Montagne, a pris part à la consécration du monastère de Curtea de Argeș (le 15 août 1517), dédié à la Dormition de la Vierge par son fondateur, le voïévode Neagoe Basarab (1512–1521),

¹⁵ E. Lăzărescu, *op. cit.*, p. 267–275. Quant à ce sujet, on pourrait tirer profit aussi de l'étude de M. Lascaris, *Le patriarcat de Peć a-t-il été reconnu par l'Église de Constantinople en 1375?*, dans "Mélanges Ch. Diehl", I, Paris, 1930, p. 171–175, ou de celle de V. Laurent, *L'archevêque de Peć et le titre de patriarche après l'union de 1375*, "Balcania", VII, 1944, 2, p. 303–310.

¹⁶ Une notice trouvée sur un document slavo-roumain de 1424, affirme que le monastère de Tismana a été consacrée en l'an du monde ("l'jat") 6886, donc en 1377–1378 (apud M. Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, II^e éd., I, Bucarest, Éd. de l'Institut Biblique et de Mission Orthodoxe, 1991, p. 309).

¹⁷ *Fontes Historiae Daco-Romanæ* (=FHDR), IV (vol. publié sous les soins de H. Mihăescu, R. Lăzărescu, N.-Ș. Tanașoca et T. Teoteoi), Bucarest, Éd. de l'Académie, 1982, p. 230–233.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ "Sveštennoinok" dans le texte d'Euthyme (E. Kalužniacki, *op. cit.*, p. 205–220, cf. Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 15 et suiv., ainsi que p. 41, n.1).

la « Vie de St. Niphon » mentionne ce détail à l'occasion de la visite que son héros aurait rendue à Zacharie, son père spirituel. Cette visite a eu lieu « dans le pays d'Ascolun » ou « Ascalon », forme estropiée du toponyme Valona (aujourd'hui Vlora, en Albanie)²⁰. Dans les mêmes circonstances, Niphon a visité les possessions de Skanderbeg, en recevant de la sorte la prêtrise de la part de l'évêque de Croïa, mentionné par la source comme dépendant de l'archevêché d'Ochride.

Autre détail important, l'hégoumène du monastère de Tismana avait la qualité d'archimandrite, tout comme celui de Curtea de Argeş plus tard. Le fait est confirmé par la Vie de Nicodème, ainsi que par la Vie de Niphon. Étienne l'Hiéromoine dit qu'ayant compris l'étroite parenté entre Nicodème et le knèze Lazare, « le Très Saint Patriarche a honoré Nicodème en le faisant archimandrite, tout en lui donnant une crosse qu'il portait », ainsi que certaines reliques, provenant de St. Jean le Chrysostome, de St. Ignace le Théophore, et de St. Martyre Théophile²¹. Pleinement concordante à ce point, la Vie de Niphon donne le plus précieux détail pour notre sujet, avec référence directe au statut établi en 1517 par l'hégoumène de Curtea de Argeş, statut similaire à celui accordé auparavant (en 1375) à Nicodème, futur hégoumène de Tismana : « Et ils établirent kyr Joseph pour qu'il soit archimandrite dans ce nouveau monastère, et lui donnèrent la bénédiction d'accomplir la liturgie avec la *bedernița*. Et tous ceux qui seront ses successeurs dans cette dignité porteront toujours *bederniță* <notre soulignement – T. T.>, et bénédiction on donna en ce sens de la part du patriarche Théolepte et de tout son synode, bénédiction qui avait été donnée naguère pour Tismana aussi, par la bonne volonté du patriarche Philothée. Et ils décidèrent que tous ces dix monastères soient honorés de la même façon, et que leurs sièges, occupés par des archimandrites, soient plus hauts que tous les autres monastères de la Valachie. Et on fit cette chose avec grand engagement et terrible malédiction »²². On doit retenir

²⁰ Pour cette identification, v. T. Teoteoi, *Ascalon – a Mistaken Toponym in the "Life" of Niphon II, Patriarch of Constantinople*, RESEE, XIX, 1981, 3, p. 611–622.

²¹ *Viața prea cuviosului Nicodim*, éd. Bobulescu, p.25. Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 42. Avec certaines réserves, l'authenticité du détail est admise par E. Lăzărescu, *op. cit.*, p. 269, n. 3.

²² *Viața și traiul sfinției sale părintelui nostrum Nifon, patriarhul Țarigradului*, dans *Literatura română veche*, éd. G. Mihăilă et D. Zamfirescu, Bucarest, Éd. Tineretului, 1969, I, p. 66–99, ici p. 96. La critique opérée par N. M. Popescu dans sa précieuse étude *Nifon II, patriarhul Constantinopolului*, ARMSI, II^e série, XXXVI, 1914, p. 35–36, acceptée par D. Zamfirescu dans *Literatura română veche*, I, p. 101–102, n. 35, nous semble bien fondée, car seulement un évêque catholique est attesté à ce moment-là à Croïa. Puis, on sait que dans les territoires trouvés au pouvoir des souverains catholiques, tels que le Royaume de la Hongrie, la présence des prelates orthodoxes en exercice de leur fonction n'était que très difficilement tolérée, et avec bon nombre de restrictions. On évitait surtout l'admission d'un siège orthodoxe dans une ville où un évêché catholique avait sa résidence. Mais les choses changent lorsqu'il s'agit des oscillations confessionnelles de Skanderbeg, même s'il est mort en catholique, et il a été enterré dans une église catholique d'Alessio (Lesh). Décisif nous semble toutefois l'argument qu'on peut tirer du livre d'Ivan Snegarov, *Istoriya na Ohridskata Arhiepiskopija-Patrijaršija*, II, Sofia, 1995 (=Sofia, 1932), p. 28, 41, 186 et 210–255, où il ne s'agit jamais d'un évêché orthodoxe, ou d'un nom d'évêque orthodoxe à Croïa.

que c'est toujours le patriarche œcuménique Théolepte I^{er}, trouvé à la tête d'une importante délégation des personnalités ecclésiastiques et invité en Valachie par le prince Neagoe Basarab pour les cérémonies de consécration de sa précieuse fondation de Curtea de Argeș (15 août 1517), qui a conféré ce privilège à l'hégoumène du dit monastère.

Les documents de la chancellerie valaque mettent en évidence un parallélisme assez intéressant entre les monastères de Tismana et Vodița : les moines de ces deux monastères étaient indépendants par rapport à la hiérarchie de l'Église. Ils bénéficiaient donc du privilège dit de *samovlastie* en langue slave, et leurs monastères étaient *autodespota monastêria*²³.

Le dernier détail, qui est le plus important pour cette étude, est celui qui concerne les vêtements des personnages ecclésiastiques, tels que Nicodème. En vertu de sa qualité d'archimandrite, et d'hégoumène d'un monastère indépendante par rapport à la hiérarchie ecclésiastique du lieu, Nicodème avait le droit de porter la soi-dite « *bederniță* », accessoire vestimentaire en forme de losange, suspendu de la ceinture, porté lors de la liturgie au niveau du genou droit. À cause de ce fait, la langue grecque a réservé pour cet accessoire le nom d'*epigonation*, chose qui trahit son origine byzantine. Le mot *bederniță* n'est que la traduction slave du grec *gony* (*gonata* au pluriel, et *gonatos* au génitif singulier), le slave *bedro* désignant le genou. Plus fidèle à l'« *epigonation* » est toutefois la *nabederniță*, notion construite (des mots slaves *na* et *bedro*) de la même façon que « *narucaviță* » ou « *naracaviță* » (= « manche »).²⁴ Dans l'Empire byzantin, parmi les dignitaires qui foisonnaient autour du patriarche œcuménique, il y avait aussi l'*epi tón gonatón*, chargé du soin de veiller sur cet accessoire du patriarche²⁵.

Parmi les trésors du monastère de Tismana se trouve aussi une « *bederniță* »²⁶, preuve incontestable de la qualité d'archimandrite assignée à l'hégoumène de ce monastère. Ce losange carré, mesurant 32,5 cm. sur chaque partie, a été décrit pour

²³ Sur ce phénomène, ainsi que sur l'attitude contradictoire du droit canon de Byzance envers lui, v. H.-G. Beck, *Kirche und Theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 130 (et *Ibidem*, p. 129–130, sur les *stauropêgiaka monastêria*). La présence assez habituelle des monastères *autodespota* dans le moyen âge roumain, surtout en Valachie après la fondation de l'État (A. Sacerdoțeanu, *Câteva observații cu privire la documentele lui Mircea cel Bătrân pentru mănăstirea Tismana*, "Mitropolia Olteniei" =MO, IX, 1957, 9–10, p. 603–614, ici p. 604), pourrait dévoiler une réalité souterraine, profonde et très ancienne du christianisme roumain au nord du Danube, territoire sans hiérarchie ecclésiastique jusqu'au XIV^e siècle, mais dont le christianisme ait pu trouver un fort appui, même un rempart, dans les petits monastères éparpillés surtout dans les régions peu accessibles, rupestres etc., situées à l'abri des invasions "barbares".

²⁴ Une paire des manches (*hen zeugari epimanikia*) est mentionnée par un document athonite d'Ibêron (ou Iviron) de 1869, édité par Ph. Meyer (*op. cit. Infra*, n. 32, p. 260).

²⁵ H.-G. Beck, *Kirche*, p. 113: "Relativ hoch im Rang, aber kaum überlastet war der *epi tón gonatón*, der jenes Parament verwahrt, das der Patriarch über dem Knie hängen hat".

²⁶ Al. Ștefulescu, *op. cit.*, planche située entre les p. 56–57. Tit Sîmedrea, *Viața și traiul sfântului Nifon, patriarhul Constantinopolului. Introducere și text*, Bucurest, 1937.

la première fois par G. Millet, qui a essayé de déchiffrer aussi les monogrammes situés dans les quatre coins du losange²⁷. Sur ses traces, I.-R. Mircea a complété la lecture des quatre monogrammes, qu'il a considéré à juste titre comme étant écrits en lettres grecques, en renforçant de la sorte l'opinion de G. Millet selon laquelle il s'agit du métropolite Anthime de la Hongrovalachie²⁸ en tant que possesseur de la pièce. Petre Ș. Năsturel a précisé puis le moment propice pour son entrée parmi les trésors de Tismana, en le mettant en liaison avec la retraite d'Anthime, temporaire d'ailleurs, causée par des raisons de santé, de la dignité de métropolite de la Hongrovalachie²⁹. Anthime aurait pu connaître les débuts des fondations de Nicodème dès la période antérieure, en tant que premier métropolite « d'une partie » de la Hongrovalachie, ayant la résidence à Sévérine (1370 – ≈1380). En tant que métropolite, il portait de droit l'epigonation.

Le même détail vestimentaire était porté par le patriarche et par les hauts prélats, tradition gardée jusque de nos jours dans l'Église orthodoxe, mais aussi par les « exôkatakoiloi », c'est-à-dire les plus hauts dignitaires du patriarcat byzantin, lors du service religieux³⁰. Le « prôtos » de la Sainte Montagne, institution maintenue à l'Athos jusqu'au XVII^e siècle, jouissait des privilèges similaires, et même plus grands encore, car il portait une crosse comme les hauts prélats, pouvait assister aux travaux synodaux, et officier la liturgie avec des insignes spéciales, comme le phélon aux plusieurs croix (*phainolion polystauron*) et l'epigonation³¹. Ce privilège est mentionné dans le document du mois de novembre 1312 (= 6821),

²⁷ G. Millet (et Hélène des Ylouses), *Broderies religieuses de style byzantin*, Paris, 1939–1947 (Texte et Album), p. 3–4 et 64–65.

²⁸ *Métropolitou Anthimou OungroBlachias*, cf. I.-R. Mircea, *Câteva observații asupra unor broderii românești de la mănăstirile Dionisiu-Athos și Tismana-Gorj*, "Mitropolia Olteniei" (=MO), Craiova, XI, 1959, nos. 7–8, p. 431–435, ici p. 434–435.

²⁹ P. Ș. Năsturel, *Cuviosul Nicodim cel Sfințit și odăjdiile mitropolitului Antim Critopol de la Tismana*, MO, XI, 1959, 7–8, p. 419–430, ici p. 425. Le 15 février 1389, le synode présidé par le patriarche Antoine IV décidait qu'Anthime revienne à la tête de la métropole de la Hongrovalachie. Le commentaire canonique qui nous fournit cette information appartient au métropolite Isidore Glabas de Thessalonique (1380–1396). On trouve ce texte dans *Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV, Bucarest, 1982, p. 317–318, après M. Gedeon, *Kanonikai diataxeis*, Leipzig, 1970 (=Constantinople, 1888), I, p. 21 et suiv.

³⁰ J. Zhishman, *Die Synoden und die Episkopal-Ämter in der morgenländischen Kirche*, Vienne, 1867, p. 179, n. 3. L'*epi tōn gonatōn* portait lui-aussi cet accessoire vestimentaire, car il aidait le patriarche de monter le cheval, en lui mettant le pied sur son propre genou (J. Darrouzès, *Recherches sur les "offikia" de l'Église Byzantine*, Paris, 1970, p. 213). Dans tous ces cas, on peut remarquer qu'il s'agissait des dignitaires liés personnellement au patriarche. L'archimandrite d'un grand monastère, surtout si ce dernier était indépendant par rapport à l'autorité de l'hiérarque du lieu, pouvait être considéré comme directement lié au patriarche, sans la médiation d'un autre prélat de l'Église. Par conséquent, il était fort possible qu'un archimandrite puisse porter lui-aussi cet accessoire vestimentaire, réservé en règle générale aux hauts prélats.

³¹ T. Bodgeae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfântul Munte Athos*, II^e éd., Pitești – București, Éd. Paralela 45, 2003, p. 38 (avec des renvois à K. Rhallès – M. Potlès, *Syntagma tōn theiōn kai hierōn kanonōn*, IV, p. 478 et 548; M. Gedeon, *Patriarchikoi pinakes*, Constantinople, 1884, p. 124–127; Nicodème l'Hagiorite, *Pédalion*, Leipzig, 1800, p. 550).

par lequel l'empereur Andronic II mettait la Sainte Montagne sous l'autorité du patriarche œcuménique, ayant aussi le droit d'officier la liturgie avec l'epigonation (meta epigonatôn).³² Syméon de Thessalonique confirme que l'honneur de porter l'epigonation concernait aussi les archimandrites³³. La « Vie » de St. Niphon atteste donc que cette dernière pièce de vêtement a été conférée aux hégoumènes de Tismana et de Curtea de Argeș, vu leur rang d'archimandrite, fait qui nous semble confirmé une fois de plus par la Relation du voyage de Paul d'Alep, au milieu du XVII^e siècle. Cet auteur mentionne l'office divin accompli par son père, le patriarche Macaire III Zaïme (1647–1672) d'Antioche, dans l'église du monastère de la Cour d'Argeș (Curtea de Argeș), le 15 janvier 1657. À cette occasion, le patriarche « a consacré pour eux un diacre anagnoste, un diacre évangéliste et un prêtre, et il a ceint l'hégoumène d'une ceinture au-dessus du « trisagion », car c'est leur habitude de recevoir ce cadeau seulement des mains du patriarche, et d'aucune autre personne, quiconque que ce soit celle-ci. En même temps, Sa Sainteté a lu sur lui <l'hégoumène> la prière qui est de rigueur et l'a nommé archimandrite »³⁴. Le commentaire de ce fragment offre matériel pour une discussion élargie. La première remarque concerne la façon dont les patriarches de l'Orient s'arrogeaient les attributions des patriarches œcuméniques dans les Pays Roumains. Bien que le terme d' « epigonation » soit absent dans ce texte, on peut supposer qu'il s'agit de la même réalité.

Après plus d'un siècle depuis le règne de Neagoe Basarab, Paul d'Alep confirme la validité d'un détail d'origine byzantine dans la civilisation roumaine de cette époque-là. Mais la pénétration de ce détail dans la société médiévale roumaine est encore plus ancienne, le phénomène tirant ses racines dans une période plus ancienne encore, presque contemporaine à la création de l'État, ainsi que de la hiérarchie de l'Église. Il s'agit des premiers Bassarabes, avec référence au moment de Nicodème de Tismana, qui est aussi celui de la fondation des certaines grandes communautés monastiques sur le territoire roumain. Les sources analysées plus haut montrent sans aucun doute l'origine byzantine de ce détail.

Mais il y a des documents qui mettent en lumière la présence de l' « epigonation » dans les cadres de la société byzantine elle-même. Parmi ces documents, nous nous bornerons à un seul témoignage, qui nous est parvenu de l'époque des Paléologues, et qui est contemporain avec Nicodème de Tismana. Le

³² Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig, 1894, doc. no. IX, p. 193, l. 35. Dans la partie introductive, le même auteur donne la suivante explication du terme: « ta epigonatia oder epigonata trugen von rechts wegen nur Erzpriester. Andern wurde es als Auszeichnung verliehen » (*ibidem*, p. 54, n. 2, avec des renvois à Rhallès – Potles, *Syntagma...*, IV, p. 478, et à Syméon de Thessalonique, l'éd. de Jassy, 1683, p. 97).

³³ P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, MO, XI, 1959, 7–8, p. 423, n. 22 (avec renvoi à P. de Meester, *De monachico statu iuxta disciplinam byzantinam*, Cité du Vatican, 1942, p. 254, et aux p. 38, 132, 322 et 324, pour les prôtoi athonites). Le même fragment de Syméon de Thessalonique avait été utilisé par Ph. Meyer, *op. cit.*, p. 54, n. 2 (v. la note antérieure).

³⁴ Paul d'Alep, dans *Călători străini despre Țările Române*, VI, Bucarest, 1976, p. 169.

document que nous envisageons ici concerne l'un des grands monastères situés dans la ville de Constantinople. Remarquable nous semble aussi le moment de la rédaction de ce document, assez proche du moment de la présence de Nicodème à Constantinople, de celui de la fondation de Tismana, ainsi que du moment où la doctrine de la « symphonia » entre l'État et l'Église, traditionnelle pour le monde de Byzance, se voyait encore une fois, et de façon assez sévère, mise à l'épreuve³⁵. Au mois de mars 1381, donc au temps du patriarcat de Nil, dont l'action politique se rapproche considérablement de celle menée auparavant par Philothée, on confirmait le rang d'archimandrite et protosyncelle (prôtosynkellos) à l'hégoumène du monastère *tou Prodromou en tê Petra*, le troisième en importance parmi les monastères situés dans la Capitale byzantine, les deux premières places étant réservées aux communautés monastiques de Stoudios et de St. Georges aux Manges. Selon les règles canoniques, les hégoumènes des grands monastères avait le droit de participer aux réunions synodales de la Capitale, dans l'ordre préétabli, après les détenteurs des sièges métropolitains. Ce droit revenait aussi à l'hégoumène de « *tou Prodromou en tê Petra* », l'hiéromoine Dionysios dans ce cas-là, auquel on confirmait « pour toujours la qualité d'archimandrite et protosyncelle, ayant la permission d'officier les services divins avec le saint *epigonation*, telle qu'elle est l'habitude pour les archimandrites des autres vénérables monastères »³⁶. Les mêmes qualités d'hiéromoine et archimandrite sont attestées pour les hégoumènes de Tismana et Curtea de Argeș, le même détail vestimentaire de l'« *epigonation* » fait toujours son apparition. Une seule différence toutefois : les archimandrites de la Capitale byzantine étaient aussi protosyncelles, dignité réservée aux membres du clergé monastique très proches de la cellule (kellion) du patriarche, trouvé lui-aussi à Constantinople. Plus tard, dans les siècles à venir, au fur et à mesure que l'influence grecque gagnait en dimensions, la dignité de « protosinghel » est attesté dans les Pays Roumains aussi.

Pour jeter un dernier coup d'œil sur le texte de Paul d'Alep, il nous semble que le geste du patriarche Macaire Zaïme d'Antioche acquiert une signification à part, surtout si on prend en considération les circonstances concrètes du moment historique respectif. C'était peu après la fin des importants règnes de Mathieu Basarab (1632–1654) en Valachie, et de Basile Lupu (1634–1653) en Moldavie, également importants pour leurs réalisations culturelles, en dépit de leurs natures différentes, et de leurs conflits. « Tandis que Basile dédiait ses constructions aux Saints Lieux, Mathieu libère un grand nombre des monastères de son pays de toute liaison avec l'Orient, même s'il s'agit des liaisons accompagnées par des malédictions »³⁷. Il s'agit d'une série des chrysobulles

³⁵ V. Laurent, *Les droits de l'empereur en matière ecclésiastique*, "Revue des études byzantines" (=REB), XIII, 1955, p. 5–20.

³⁶ F. Miklosich, Jos. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, II, Vienne, 1862, doc. no. 351, p. 21–23, ici p. 22.

³⁷ N. Iorga, *Istoria Românilor*, VI (*Monarhii*), Bucarest, 1939, p. 83; dans le même sens A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în Țările Române în secolele XVI–XVIII*, Bucarest, 1983, p. 202–209.

délivrés en 1639–1640³⁸, qui annulait la dédication d'un grand nombre des monastères de la Valachie envers les Saints Lieux. En échange, le voïévode a fait d'importantes donations artistiques et culturelles à l'Orient chrétien.

Il s'agit des quatre manuscrits représentant des copies grecques du Tétraévangile, excellente réalisation artistique et historique par la miniature, celle récemment nommée « votive »³⁹ surtout. Cette dernière comprend les portraits de Matei Basarab et de la « doamna » Elina, son épouse, sœur du très docte boïar Udriște Năsturel de Fierești, accompagnés par des colophons d'une étrange préciosité, et d'une note assez insolite. Il est toutefois intéressant de remarquer que la note très différente par rapport aux formules officielles de la chancellerie de cette période s'inscrit totalement dans le sillage des certains clichés byzantins. Beaucoup de ces clichés sont présents dans l'ensemble de la littérature historique de la société roumaine du moyen âge. Parmi ceux-ci, on peut retenir les facteurs constitutionnels, ainsi que le consensus unanime existant à l'élection du voïévode. Le titre de Matei Basarab connaît aussi trois variantes dans ces manuscrits : « Matei Basarab, voïévode de toute la Hongrovalachie, qui a été promu *domn* de la Hongrovalachie par le peuple tout-entier, clercs et laïcs, par les boïars et les commandants militaires en 1632 » dans le manuscrit rédigé pour le patriarcat d'Alexandrie, « voïévode qui a été proclamé prince et *domn* par l'entier peuple des clercs et des laïcs, par les boïars et les commandants militaires de la Hongrovalachie, sa patrie, en 1632 », dans celui rédigé pour le patriarcat de Jérusalem, ou « voïévode de toute la Valachie, qui a été élu prince et *domn* de la Valachie, sa patrie, avec l'accord du peuple entier, des clercs, des laïcs, des boïars et des chefs de son armée en 1632 »⁴⁰. Dans ces citations, il nous semble que la notion de « patrie » est hautement importante, que le voïévode met sur le même plan que son entier pays. Dans ce cas-là, nous voyons que cette notion a dépassé le sens traditionnel qu'elle avait dans les périodes antique et médiévale, et qui se limitait à la localité ou à la ville natale, pour désigner un entier pays, en tant qu'unité politique. C'est un important pas en avant, vers la modernité, mais l'élargissement de la discussion dans cette direction nous mènerait vers un autre sujet, qui peut rester ouvert pour l'avenir.

La donation faite par le voïévode aux patriarcats orientaux tenait à souligner son rôle protecteur de tous les chrétiens trouvés sous la domination ottomane, en se constituant en même temps dans une sorte de compensation pour sa mesure d'avoir ôté 39 monastères de son pays de sous le contrôle exercé par les autorités ecclésiastiques de l'Orient chrétien, dominées par les Grecs. Arrivé au pouvoir à la suite d'une révolte dirigée contre la pénétration constante des éléments grecs dans

³⁸ Datés le 29 août 1639, le 8 et le 23 décembre 1640, les trois chrysobulles sont gardés aux Archives de l'État de Bucarest, dans la collection des Sceaux ("Peceți"), I, sous les nos. 55, 57 et 54, cf. Tereza Sinigalia, *La miniature votive de l'époque de Matei Basarab – implications, significations*, "Revue Roumaine d'Histoire" (=RRH), XXIV, 1985, 3, p. 231–247, ici p. 237, n. 29.

³⁹ T. Sinigalia, *op. cit.*, RRH, XXIV, 1985, 3, p. 244.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 235, n. 20–22.

la vie intérieure de la Valachie, Matei Basarab avait un intérêt tout à fait particulier dans la promotion des forces autochtones de son pays, sans abandonner toutefois la politique de protéger les chrétiens de l'Empire ottoman. Déjà traditionnelle pour les voïévodes du moyen âge roumain, cette protection ne concernait pas seulement les Grecs, et se dirigeait en égale mesure vers les peuples slaves orthodoxes. Dans ce sens, il a soutenu aussi l'imprimerie des textes en langue slave. Le Psautier publié en 1637 à Govora s'adressait « aux peuples ayant la même croyance et le même dialecte slavon comme langue, c'est-à-dire aux Bulgares, Serbes, aux Hongrovalaques et Moldovalaques »⁴¹.

Cette politique si favorable aux peuples sud-slaves n'a causé aucun empiètement au triomphe de la langue roumaine dans la chancellerie du pays, exactement dans cette période. Les choses se développaient selon leur ordre naturel. Le même Journal du voyage de Paul d'Alep parle aussi de l'essai, finalement échoué, du patriarche Macaire en vue d'obtenir qu'un monastère situé en Valachie, tel que celui de Căluș, fondation des boïars Buzești, soit dédié au patriarcat d'Antioche. En échange, le fait que l'hégoumène de Curtea de Argeș a été ceint de la « ceinture » que nous considérons être *epigonation*, à côté du fait de se voir honoré avec le titre d'archimandrite, n'apportait au monastère aucun engagement envers un siège patriarcal d'Orient, mais son hégoumène était très content de se voir traité d'un honneur que, traditionnellement, lui était conféré par le patriarche œcuménique de Constantinople. Par ailleurs, les immixtions des patriarcats orientaux dans la vie et les affaires intérieures des Pays Roumains représentent un autre chapitre bien important de l'histoire roumaine des XVII^e-XVIII^e siècles. À l'heure actuelle, pour nous serait très important de savoir combien d'hégoumènes de Tismana et de Curtea de Argeș ont reçu de la part du patriarche œcuménique, soit directement, soit par intermédiaire, cet honneur qui leur était réservée, mais seulement l'avenir pourra éclaircir cette question.

*

Nous nous sommes penché sur un fait d'histoire religieuse lié directement à la vie et à la personnalité de Nicodème de Tismana, fait dont les échos se sont fait sentir dans les siècles suivants. Si nous nous sommes arrêtés sur le règne de Matei Basarab, une des motivations se trouve dans les réalisations juridiques de cette époque. Il s'agit du plus grand monument juridique de ce règne, publié en roumain à Târgoviște en 1652, sous le titre de « Îndreptarea legii », connue aussi en tant que « La Grande Pravila » (Pravila cea Mare), pour la distinguer de « La Petite Pravila » (Pravila cea Mică), parue à Govora en 1640. On voit que la rivalité entre Matei Basarab et Vasile Lupu a englobé aussi le domaine juridique.

⁴¹ I. Bianu, N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, Bucarest, I, 1903, p. 105 (ap. T. Sinigalia, *op. cit.*, p. 234, n. 12).

Dans la partie des « Règlements ecclésiastiques », qui comprend les chapitres 51–86 de la « Îndreptarea legii », le chapitre ou « glava » 52 traite des « odejdii », ou des « vêtements ecclésiastiques portés par le haut prélat (« arhiereu ») alors qu'il officie la sainte liturgie, et de la chose qu'elles symbolisent ». Il s'agit donc de la signification dévoilée par chacune de ces pièces de vêtement, mentionnées dans l'ordre suivant : sticharion, epitrachéliion, poas, rucavițe, *bederniță* (notre soulignement – T. T.), sacos (= sakkos), engolpion, omophore, et enfin « toiag » (bâton, crosse), qui est une insigne de dignité plutôt que pièce vestimentaire. Pour ce qui est de la « *bederniță* », l'explication donnée par le texte est la suivante : elle est la toile avec laquelle Christ essuya les pieds de ses disciples, après les avoir lavés le Jeudi Saint⁴². Ce rituel du lavement des pied le Jeudi Saint reste en usage jusqu'à nos jours, chez les chrétiens orthodoxes et catholiques en égale mesure, ainsi que la « *bederniță* » comme pièce vestimentaire des prélats orthodoxes⁴³.

En tant que rituel de purification, le lavement avec de l'eau est présent dans une série de grandes religions, telles que l'hindouisme et l'islam, le christianisme héritant ici la tradition judaïque. Dès les premiers temps chrétiens, il y avait l'habitude que les prêtres et les évêques se lavent les mains avant d'officier le service de la liturgie, et la présence de certains récipients d'eau et même des fontaines avant l'entrée dans les églises est attestée dès le IV^e siècle. De nos jours aussi, à l'entrée des églises catholiques il y a un récipient avec de l'eau bénie, où les croyants mouillent le bout des doigts, avant de faire le signe de la Croix. L'origine du rituel auquel le fragment cité de « Îndreptarea legii » fait référence, se trouve dans l'Évangile après Jean (chap. 13, 4–5), mais on rencontre ses premières attestations en Espagne wisigothique, puis dans les grandes abbayes de l'Occident, ainsi que dans l'Orient⁴⁴. Pour cette dernière hypostase, de très intéressants témoignages concernent le centre de Jérusalem, chez les voyageurs étrangers, et aussi chez les pèlerins roumains du XIX^e siècle⁴⁵.

Comme pour la Valachie, la discussion sur l'épigonation (= *bederniță*) est d'une rélevance similaire pour la Moldavie aussi. Le rang d'archimandrite est attesté ici-aussi et dès le XV^e siècle, pour deux des plus importants monastères, Bistrița et Putna, fondations princières tous les deux⁴⁶. Au XVIII^e siècle, le renommé Vartolomei Măzăreanu est attesté comme archimandrite dès l'année 1755, et le 20 mars 1757 il recevait, de la part du métropolitaine Jacques de Putna (Iacob Putneanul), le droit d'officier les saintes liturgies avec la crosse

⁴² "Iară *bedernița* iaste pânza cu carea ștearse Hristos picioarele ucenicilor, când le spălă picioarele la o movenie a Joi-<i> Mari" (*Îndreptarea legii 1652*, Bucarest, Éd. de l'Académie, 1962, p. 103).

⁴³ V. aussi "Candela Moldovei", XV, 2006, nos. 10–11, p. 14–15.

⁴⁴ *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, éd. F. Cabrol – Leclercq, VI, Paris, 1929, t. 8, p. 2006–2007.

⁴⁵ *Călătoriile călugărului Chiriac de la Mănăstirea Secu*, publicate ... de G. Giuglea, Bucarest, Typographie des Livres Ecclésiastiques, 1936, p. 17.

⁴⁶ L. Pillat, *Biserică și putere în Moldova în a doua jumătate a secolului XV*, "Analele Putnei" (Monastère de Putna), I, 2005, 1, p. 133–149, ici p. 135 et 141.

d'archimandrite et portant la mitre, « hormis le *nabedernic* et la croix sur la poitrine »⁴⁷, texte qui nous semble d'une interprétation assez délicate : ou que ces deux distinctions lui revenaient de droit, vu sa qualité d'archimandrite, ou que seulement le patriarche œcuménique avait le droit de les conférer. La tendance d'établir les choses sur une base de stricte canonicité était forte durant cette période phanariote. Le « *nabedernic* » de ce même texte est équivalent à (*na*)*bederniță*. Le 20 juin 1757, Vartolomei devenait aussi hégoumène du monastère de Putna, dignité qu'il allait détenir deux fois encore, jusqu'en 1763, mais avec d'interruptions. Plus tard, dans l'été de l'année 1768 il est passé à Solca, étant élu ici-aussi comme hégoumène, à la place de Venedict, passé comme hégoumène à Moldovița.

Nicodème de Tismana a été donc le premier représentant de marque du clergé monacal, originaire des milieux balkaniques sud-danubiens, mélangés quant à leur composante ethnique, qui a porté l'« epigonation » au nord du Danube, après les prélats grecs de la Hongrovalachie. En ce qui le concerne, du point de vue politique ses attaches sud-slaves sont plus fortes que celle de Byzance, mais sur le plan religieux, il appartient à l'internationalisme hésychaste. Durant la dernière décennie de sa vie, il semble avoir entretenu des relations spéciales avec Sigismond de Luxembourg (1387–1437)⁴⁸, dont la tolérance envers la confession orthodoxe a été imposée par les nécessités d'une alliance antiottomane, au moins jusqu'à l'affirmation du mouvement hussite, qui su s'assumer lui-aussi l'initiative d'un rapprochement avec l'orthodoxie byzantine.

Pour l'histoire de l'orthodoxie roumaine, il est le premier hiéromoine et archimandrite qui a reçu du patriarche œcuménique le droit d'officier la liturgie avec l'*épigonation* (ou *bederniță*), à côté des prélats grecs, envoyés alors par le synode patriarcal de Constantinople. Conféré à Nicodème, ainsi qu'à ses successeurs à la tête de Tismana, ce droit pourrait mieux expliquer pourquoi ce monastère, de pair avec celui de Curtea de Argeș, n'a jamais été dédié aux autres centres ecclésiastiques de l'Orient chrétien.

⁴ D. Dan, *Arhimandritul Vartolomei Mazereanu. Schiță biografică și bibliografică cu mai multe anexe*, "Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Literare", XXXIII, 1911, p. 243–347, ici p. 246.

⁴⁸ Fait confirmé par la tradition hagiographique, cf. aussi V. Ciocîltan, *Înșelesul politic al „minunii” sfântului Nicodim de la Tismana*, « Studii și Materiale de Istorie Medie », XXII, 2004, p. 153–168.

RÊVES DE PEINTRES. CULTE DES SAINTS, PIÉTÉ FAMILIALE ET VISIONS À BYZANCE AUX IX^e-XI^e SIÈCLES

ANDREI TIMOTIN

L'étude se propose de montrer, à travers l'analyse de trois *Vies* de saints – Théodora de Thessalonique, Marie la Jeune et Nikôn « le Métanoëite » – rédigées entre la fin du IX^e siècle et le milieu du XI^e siècle, le rôle qu'un type particulier de visions, à savoir les apparitions posthumes des saints sous les traits de leur icône, a joué dans la promotion des cultes des nouveaux saints et dans la légitimation de leurs icônes, en connexion avec les formes de piété familiale qui émergent à cette époque dans les provinces de l'Empire byzantin.

L'hagiographie byzantine a été marquée pendant les IX^e-XI^e siècles, en parallèle avec la circulation des modèles anciens qui continuent à être lus et récrits, par le développement d'un genre particulier ayant pour objet des saints contemporains ou quasi-contemporains, exceptionnel tant par sa quantité que par sa qualité¹. À une époque qui ne connaît pas encore des procès officiels de canonisation², la consécration des nouveaux saints implique un processus complexe, avec des traits flexibles et qui s'étend sur une durée variable. En règle générale, il présuppose, néanmoins, une certaine succession d'éléments inaliénables : le transfert des reliques, l'exécution d'une icône et la rédaction de la *Vie* du saint.

La présente étude se propose de mettre en lumière, à travers l'examen de trois pièces hagiographiques – les *Vies* de Théodora de Thessalonique, de Marie la Jeune et de Nikôn « le Métanoëite » –, le rôle essentiel que les récits de visions jouent, à cette époque, dans la légitimation de l'icône de culte et dans la promotion du culte des nouveaux saints et des formes de piété familiale dont il est indissolublement lié. Il est question d'un type particulier de visions, les visions « sous les traits de l'icône », bien attesté déjà dans l'Antiquité tardive et à haute époque byzantine à la fois dans les milieux païens et chrétiens : les saints ou les dieux

¹ Sur l'hagiographie byzantine médiévale, voir surtout E. Patlagean, *Sainteté et pouvoir*, dans S. Hackel éd., *The Byzantine Saint*, University of Birmingham Fourteenth Spring Symposium of Byzantine Studies, Londres, 1981, p. 88-105 [repris dans *Figures du pouvoir à Byzance (IX^e-XII^e siècles)*, Spolète, 2001, p. 173-196] ; L. Rydén, *New Forms of Hagiography: Heroes and Saints*, dans *The 17th International Byzantine Congress. Major Papers*, Washington, D.C., 1986, p. 523-536 ; S. Efthymiadis, *The Byzantine Hagiographer and His Audience in the Ninth and Tenth Centuries*, dans C. Høgel éd., *Metaphrasis. Redactions and Audiences in Middle Byzantine Hagiography*, Bergen, 1996, p. 59-80.

² Cf. A.-M. Talbot, *Canonization*, dans *ODB* 1, p. 372 ; R. Macrides, *Saints and Sainthood in the Early Palaiologan Period*, dans S. Hackel éd., *op. cit.*, p. 67-87, notamment p. 84.

guérisseurs apparaissent, dans leurs sanctuaires, sous les traits de leurs images ex-voto, aux fidèles qui viennent y chercher un remède pour leurs maladies³. Avec certaines modifications structurales imposées par la théologie de Nicée II, ce type de vision a survécu à la crise iconoclaste étant couramment repris par les hagiographes des siècles suivants⁴.

1. Vie de Théodora de Thessalonique

*La Vie de sainte Théodora de Thessalonique (BHG 1737)*⁵, suivie par le récit de ses miracles et rédigée par le clerc Grégoire, est censée avoir été mise par écrit deux ans après la mort de la sainte survenue en 892. Théodora est née en 812, dans l'île d'Égine, ravagée par les assauts des Arabes en 826⁶ dont fut victime son frère. Sa mère étant décédée à sa naissance et sa sœur mourant également prématurément, elle se réfugie, avec son époux – un notable du lieu – et son beau-père, à Thessalonique. Perdant son mari et deux de ses trois enfants, elle donne une part de sa fortune aux pauvres et une autre pour le salut de son époux ; elle devient,

³ Pour les sanctuaires païens, cf. Ovide, *Métamorphoses* XV, 654–656 (Esculape) ; Aelius Aristide, *Discours sacrés* III, 47, p. 319, 33–34 éd. Jebb (Sarapis) ; II, 41, p. 300, 5–7 éd. Jebb (Athéna). Pour les sanctuaires chrétiens, cf. *Miracles de s. Côme et Damien* 30, éd. L. Deubner, *Kosmas und Damian*, Leipzig, 1907, p. 174 sq. ; *Miracles de s. Thècle* 14, 32–45, éd. G. Dagron, *Vie et miracles de sainte Thècle*, Bruxelles, 1978, p. 326 sq. ; *Miracles de s. Cyr et Jean* 70, 12, éd. N. Fernandez Marcos, *Los Thaumata de Sofronio*, Madrid, 1975, p. 397 ; *Miracles de s. Artémios* 34, éd. Papadopoulos-Kérameus, reprise par V. S. Crisafulli, J. W. Nesbitt éd., *The Miracles of St. Artemios*, Leyde, 1997, p. 180, 23–28 ; *Miracles de s. Démétrius* 70, éd. P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des miracles de Saint Démétrius*, t. I, Paris, 1979, p. 102. Sur cette thématique dans les recueils de miracles, cf. H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1927, p. 70–71 ; G. Dagron, *Holy Images and Likeness*, DOP 45, 1991, p. 30–31.

⁴ Cf. C. Mango, *The Art of the Byzantine Empire 312–1453* [1972], Toronto, 1986, p. 210–215 ; A. Kazhdan-C. Mango, *Byzantine Hagiographical Texts as Sources on Art*, DOP 45, 1991, p. 4–9 ; G. Dagron, *op. cit.*, p. 31–33 ; H. Maguire, *The Icons of Their Bodies. Saints and Their Images in Byzantium*, Princeton, 1996, p. 5–15.

⁵ S. A. Paschalides, Ὁ βίος τῆς ὁσιομυροβλήτιδος Θεοδώρας τῆς ἐν Θεσσαλονίκῃ. Διήγησις περὶ τῆς μεταθέσεως τοῦ τιμίου λειψάνου τῆς ὁσίας Θεοδώρας, Thessalonique, 1991 (traduction anglaise par A.-M. Talbot dans ead., *Holy Women of Byzantium. Ten Saints' Lives in English Translation*, Washington D.C., 1996, p. 164–217). Sur la *Vie de Théodora*, voir E. Patlagean, *Théodora de Thessalonique. Une sainte moniale et un culte citoyen (IX^e–XX^e siècle)*, dans S. B. Gajano, L. Sebastiani éd., *Culto dei santi, istituzioni e classi sociali in età preindustriale*, Rome, 1984, p. 39–67 ; A.-M. Talbot, *Family cults in Byzantium: the case of St Theodora of Thessalonike*, dans J. O. Rosenqvist éd., Δειμών. *Studies Presented to Lennart Rydén on his Sixty-fifth Birthday*, Uppsala, 1996 [repris dans *Women and Religious Life in Byzantium*, Aldershot, 2001, VII], p. 49–69.

⁶ Cf. A. A. Vasiliiev, *Byzance et les Arabes*, I. *La dynastie d'Amorium (820–867)*, Bruxelles, 1955, p. 57–58 ; D. Tsougarakis, *Byzantine Crete. From the 5th Century to the Venetian Conquest*, Athènes, 1988, p. 30–41.

à vingt-cinq ans, moniale au couvent de Saint-Étienne⁷, dont l'abbesse, Anna, est sa parente, et où elle emporte le reste de ses biens.

La suite du récit met en évidence la principale vertu de Théodora, l'obéissance monastique. Sa sainteté est prouvée peu de temps après sa mort par une série de miracles : l'incorruptibilité de ses reliques révélée pendant leur translation un an après l'enterrement ; le *myron* débordant de la lampe, des reliques et de l'icône ; de nombreux guérisons miraculeux ; l'exécution de son icône, suite à une vision, par un peintre (*zōgraphos*) qui n'a jamais vu la sainte.

Ce peintre-là a eu, dans un songe, la vision suivante : il se voit allongé dans le narthex du monastère de Théodora et, au-dessus du lieu où étaient déposées ses reliques, il perçoit une lampe pendante d'où jaillissait de l'huile et un vase de céramique placé au-dessous afin de recueillir l'huile de la lampe. Le jour suivant il entre dans l'église de Saint-Étienne où il reconnaît le lieu qu'il avait vu en songe, la lampe et le vase et comprend que la vision qu'il a eue le jour précédent il l'avait vu « non pas en rêve, mais de ses propres yeux »⁸. Avec cette seule différence que, à ce moment, l'huile ne jaillissait pas de la lampe comme il l'avait vu dans son rêve.

La nuit suivante, le peintre se voit en rêve à nouveau dans le narthex du monastère, cette fois-ci peignant l'icône d'une moniale, à la place où il y avait, à l'époque de la rédaction de la *Vie*, l'icône de Théodora. Il ignore complètement l'identité de l'icône qu'il peint en rêve. Le jour suivant, l'histoire se répète :

« Lorsque le jour suivant, de la même manière, il vit exactement la même chose, et s'assura que la vision (*orama*) était de Dieu et divine, il alla au couvent. Et, après avoir raconté sa vision à la mère supérieure, il peignit l'icône de la bienheureuse Théodora, sans connaître son âge ou le teint et les traits de son visage. Et, assisté par un conseil divin par l'intercession de la bienheureuse Théodora, il l'a peinte d'une telle façon que ceux qui l'avaient bien connue dirent qu'elle avait l'aspect qu'elle avait quand elle était plus jeune. »⁹

La relation vision-icône est ici différente de celle que l'on connaît des recueils de miracles. L'icône ne précède pas la vision, mais c'est la vision qui fournit le modèle de l'icône et lui confère de la sorte une légitimité irréfutable. Le peintre a un premier rêve qui lui révèle l'existence de Théodora et sa sainteté. Il a ensuite un second rêve pendant lequel il se voit confectionnant l'icône qu'il va peindre effectivement le prochain jour, pas seulement d'après la vision du rêve,

⁷ Sur l'emplacement de l'ancien monastère de Saint-Étienne, devenu plus tard le couvent de Sainte-Théodora, voir P. N. Papageorgiu, *Zur Vita der hl. Theodora von Thessalonike*, BZ 10, 1901, p. 149–150 ; O. Tafrahi, *Topographie de Thessalonique*, Paris, 1913, p. 195, 199–200.

⁸ *Vie de Théodora de Thessalonique* 53, 15–16, p. 174 éd. Paschalides : καθ' ὕπνου, ἀλλ' αὐτοῖς ἐβλεπεν ὄψεσιν, cf. *Vie de Nikôn* 21, 17–18, p. 86 éd. Sullivan ; *Miracles de s. Démétrius* 260, p. 216, 8 éd. Lemerle ; *Miracles de s. Cyr et Jean* 52, 3, p. 365 éd. Fernandez Marcos ; *Miracles de s. Thècle* 14, 32, p. 326 et 30, 26–30, p. 372 éd. Dagron.

⁹ *Vie de Théodora de Thessalonique* 54, 5–15, p. 174 éd. Paschalides (notre traduction).

mais assisté par la sainte elle-même qui participe ainsi directement à la réalisation de sa propre icône.

Ces détours et répétitions laissent entrevoir que la sainteté de Théodora et de son icône n'était pas évidente pour tous les habitants de Thessalonique et qu'elle pouvait encore constituer un sujet de controverse. L'hagiographe le dit d'ailleurs clairement : l'histoire du rêve du peintre censée montrer la sainteté de Théodora ne convainc pas « les gens qui n'avaient pas vu de leurs propres yeux la lampe jaillissante » et, encore, certains moines doutaient même qu'« une femme qui avait vécu dans la cité et dans le mariage » ait pu atteindre la sainteté¹⁰.

L'icône de Théodora, elle aussi, ne manquait pas d'intriguer. Il y avait peut-être des doutes au sujet du caractère miraculeux de son exécution puisque l'hagiographe ressent le besoin de préciser que le peintre « n'avait jamais vu la bienheureuse Théodora de son vivant, n'était jamais entré dans le saint monastère où elle vécut » et qu'il lui avait même confessé « sous serment » qu'« il ne connaissait pas l'identité de l'icône » qu'il avait peinte en rêve¹¹. Double justification qui laisse à penser qu'il y avait probablement des gens qui le considéraient moins ignorant que ne le présente le récit, peut-être un parent de Théodora ou au moins un de ses familiers. C'est en tout cas ce que peut suggérer sa familiarité avec l'hagiographe, lui aussi un ami de la famille de Théodora, et l'affirmation selon laquelle l'icône était peinte d'une façon telle « que ceux qui l'avaient bien connue dirent qu'elle avait l'aspect qu'elle avait quand elle était plus jeune », une affirmation qui a toutes les chances de correspondre à la réalité¹².

Après avoir ainsi justifié l'exécution de l'icône à l'appui des deux visions, la relation vision-icône réacquiert, dans le récit des miracles posthumes de Théodora, le sens qu'on lui attribuait couramment dans les recueils de *miracula* : la vision suit fidèlement le modèle de l'icône. La sœur de l'hagiographe, une jeune fille nommée Martha, tombe gravement malade suite à une épidémie de variole qui ravageait la ville de Thessalonique¹³. Ses parents sont désespérés, mais elle se rappelle les miracles déjà accomplis depuis sa mort par sainte Théodora, et, en se lamentant et en gémissant, elle appelle la Mère de Dieu et saintes Théodora et Barbare¹⁴. Peu de

¹⁰ *Ibid.* 59, 9–11, p. 185.

¹¹ *Ibid.* 54, 3–5, p. 174.

¹² En effet, la plus ancienne icône conservée de sainte Théodora, une fresque de Hagia Sophia de Thessalonique, datant du XI^e siècle, la représente précisément sous la forme d'une jeune femme, cf. Ch. Bakirtzès, Μαρμάρινη εικόνα της άγίας Θεοδώρας από τη Θεσσαλονίκη, « Έλληνικά », 39, 1988, p. 159 fig. 2.

¹³ L'épidémie a été identifiée d'après la description des symptômes par E. Patlagean, *Théodora de Thessalonique* (cité n. 5), p. 44 ; voir aussi les renseignements supplémentaires fournis par A.-M. Talbot, *Holy Women of Byzantium* (cité n. 5), p. 231–232 n. 338 *sqq.* et 352.

¹⁴ La raison de cette invocation adressée à sainte Barbare, une martyre des premiers siècles chrétiens, n'est pas évidente. Néanmoins, on sait que, au XIX^e siècle, elle était invoquée dans les Pays Roumains pour la guérison des pustules et en particulier de la variole, cf. I.-A. Candrea, *Folclorul medical român comparat* [1944], Jassy, 1999, surtout p. 170, mais aussi p. 105, 232. Des croyances similaires sont attestées chez les Bulgares, cf. Z. Mihail, *Renseignements ethno linguistiques sur la religion populaire dans le Sud-Est européen*, RESEE 35, 1997, p. 175.

temps après, pendant la nuit, elle voit en songe deux femmes s'approchant de son lit qu'elle reconnaît être les saintes qu'elle avait invoquées : Théodora, d'après son icône, et Barbare, d'après le nom dont Théodora l'appelle en rêve¹⁵.

« Une nuit, la fille tomba dans une transe et, comme elle nous a raconté plus tard, elle vit deux femmes marchant vers elle par la fenêtre de la maison où elle était alitée. L'une d'elle était vêtue de splendides vêtements de soie et était toute parée d'or, portant dans la main droite un cierge de cire et de l'huile. L'autre femme, qu'elle reconnut selon ses traits dès qu'elle l'a vue, était vêtue de vêtements monastiques. Car elle a dit que c'était la bienheureuse Théodora, ressemblant manifestement à son icône, de laquelle coule cette huile à odeur fragrante. »¹⁶

D'une manière ou d'une autre, il est évident que les visions « sous les traits de l'icône » ont joué un rôle important dans la promotion du culte de Théodora et de son icône à Thessalonique. Pour mieux comprendre cette solidarité qui unit, dans une relation de nécessaire dépendance, la vision et l'icône dans le cadre d'une piété familiale en train de se définir, il faudra s'interroger sur le contexte historique particulier qui a favorisé l'émergence du nouveau culte.

Il faut remarquer que le culte de Théodora à Thessalonique revêt un double aspect, dans la mesure où, à ses débuts, il est à la fois un culte de famille et un culte exogène. Théodora, dont le cours de la vie, de même que celui d'autres saintes contemporaines, comme Athanasia d'Égine et Théoctiste de Lesbos, a été marqué d'une manière décisive par les razzias arabes qui ont dévasté les îles égéennes au cours des IX^e-X^e siècles, arrive à Thessalonique en réfugiée avec ce qui reste de sa famille. Mais en choisissant la ville de Thessalonique comme lieu de leur exil, ils font ce qu'ont fait également beaucoup d'autres insulaires réfugiés pendant tout le IX^e siècle qui a connu un flux continu de population allant des Cyclades vers Thessalonique¹⁷. Ce n'est donc pas surprenant qu'ils aient des parents là : sa sœur, Catherine est l'abbesse du monastère Saint-Luc ; une autre parente, Anne, est l'abbesse du monastère Saint-Étienne et sa sœur est nonne dans le même couvent ; enfin, un autre parent, un certain Antoine, en exil au moment de leur arrivée, est évêque de Dyrrachium et devient par la suite l'archevêque de Thessalonique en 843. Cet Antoine est lui-même un saint dont le corps reste intact un demi-siècle après sa mort et dont les reliques accomplissent des miracles. L'hagiographe ne lui consacre pas moins de huit chapitres de la *Vie* (§ 10-18)¹⁸. Il s'agit donc d'une grande

¹⁵ Sainte Barbare apparaît semble-t-il, elle aussi, sous les traits de son icône. Sa description, « vêtue de splendides vêtements de soie et toute parée d'or », semble en effet correspondre à ses représentations iconographiques, cf. la fresque de l'église de Panagia Amasgou à Moutoullas, en Chypre, datant de la fin du XIII^e siècle, reproduite par H. Maguire, *op. cit.*, fig. 24.

¹⁶ *Translation et miracles de s. Théodora de Thessalonique* 18, 8-17, p. 228 éd. Paschalides (notre traduction).

¹⁷ Cf. E. Malamut, *Les îles de l'empire byzantin (VIII^e-XII^e siècles)*, Paris, 1988, t. I, p. 63, 82.

¹⁸ Sur cet Antoine, voir S. A. Paschalides, Ἐνας ὁμολογητῆς τῆς Δευτέρως Εἰκονομαχίας:

famille, peut-être de rang inférieur mais qui, dans la seconde moitié du IX^e siècle, était déjà bien illustrée à Thessalonique.

Au moment où Théodora s'est résolue à devenir moniale, elle choisit non pas n'importe quel couvent à Thessalonique mais précisément celui où sa parente, Anne, était abbesse, et arrange pour que sa seule fille restée en vie, Theopistè, moniale dans le couvent Saint-Luc, soit transférée au couvent Saint-Étienne, en raison de la mort de l'abbesse Catherine, sa sœur. L'affection naturelle qui continue à se manifester dans le cadre de la vie monastique leur vaudra une dure punition : mère et fille seront obligées de vivre dans la même cellule, de manger et travailler ensemble, mais sans se parler (§ 25–30)¹⁹. Son expiation fournira une pièce importante au « dossier » de sanctification constitué par l'hagiographe. L'épisode ne montre cependant que trop clairement l'importance que les relations familiales continuaient à jouer à l'intérieur du couvent.

Cela deviendra encore plus visible après la mort de Théodora, lorsque sa fille, devenue entre temps l'abbesse du couvent, essaie, contre l'avis d'un groupe de prêtres et de moines, d'enterrer son corps dans une tombe individuelle en dehors de la tombe commune du couvent. À l'aide de quelques prêtres fidèles, elle organisera également la translation des reliques de sa mère dans une tombe individuelle à un moment où l'archevêque de Thessalonique était parti avec ses évêques à Constantinople pour assister à l'installation du nouveau patriarche, Antoine II Kauleas (893–901) (*Translation*, § 4). Le moment choisi suggère qu'il y avait une certaine opposition de la part des autorités ecclésiastiques locales au culte de Théodora²⁰.

À côté de Theopistè, dont il est difficile de sous-estimer le rôle dans la promotion du culte de sa mère, le principal promoteur de la sainteté de Théodora est sans doute l'hagiographe lui-même et sa famille. Originaire lui aussi d'Égine, son père fait partie des sept prêtres choisis par Theopistè pour accomplir les rites commémoratifs en l'honneur de Théodora et se range aussi parmi les prêtres qui participent à la translation de ses reliques, cérémonie à laquelle participe également Grégoire, ce qui lui permet par la suite d'en donner une relation directe. La guérison de sa sœur par Théodora lui donnera, d'après son propre témoignage, seulement l'impulsion nécessaire pour mettre par écrit une histoire à laquelle il participait depuis longtemps déjà. Il rédige effectivement le récit de la *Vie de Théodora* et de ses miracles pour les présenter à l'assemblée réunie au couvent de Saint-Étienne le jour de la célébration de la sainte, le 29 août 894.

Apparemment, le « dossier » de la sanctification de Théodora réalisé par Grégoire est bien maigre. Pendant sa vie, elle n'a fait preuve d'aucune vertu

ο ἀρχιεπίσκοπος Θεσσαλονίκης Ἀντώνιος († 844), «Βυζαντινῶν», 17, 1994, p. 189-216.

¹⁹ Cf. A. Kazhdan, *Hagiographical Notes*, « Byzantion », 54, 1984, p. 192 ; A.-M. Talbot, *Family Cults in Byzantium* (cité n. 5), p. 54–55.

²⁰ Cf. A.-M. Talbot, *Family Cults in Byzantium* (cité n. 5), p. 59.

particulière autre que son obéissance. Elle n'a pas pratiqué l'ascétisme, n'a pas accompli des miracles et a refusé même la direction spirituelle de ses sœurs. On comprend ainsi qu'il y avait, parmi les prêtres et les moines de la région de Thessalonique, de quoi douter de la sainteté de cette moniale qui, au surplus, avait été antérieurement mariée. Le récit de la *Vie* viendra à temps pour dissiper ces soupçons.

Dès le premier miracle accompli par les reliques de Théodora, il laisse déjà entendre que le nouveau culte est perçu au moins par une certaine partie des habitants de Thessalonique comme étant en concurrence avec un autre sanctuaire, beaucoup plus célèbre, celui de saint Démétrios, le patron officiel de la ville. Les deux premiers individus guéris par Théodora sont précisément un certain Démétrios, diacre à l'église du saint homonyme, et une moniale, la fille d'un certain Kosmas, qui lui aussi est membre du clergé de l'église de Saint-Démétrios²¹. Au surplus, célébrant Théodora comme une véritable *myroblytis* en raison du *myron* qui s'écoule de ses reliques et de son icône et qui produit de nombreuses guérisons miraculeuses²², l'hagiographe doit avoir été bien conscient de la compétition qu'il engageait avec le plus renommé *myroblytos* de la tradition byzantine qui était précisément son concitoyen, saint Démétrios²³.

Translation des reliques, visions nocturnes, l'icône *acheiropoïetes*, guérisons miraculeuses, le *myron* et le récit de la *Vie*, tout cela concourt à bâtir l'édifice d'une sainteté qui, à ses débuts, n'a pas été ni immédiatement acceptée ni évidente pour tout le monde. La dévotion pour cette femme originaire de l'île de l'Égine et, qui plus est, avait été mariée avant d'entrer au monastère a sûrement provoqué plus d'une fois les doutes des habitants de Thessalonique et les protestations du clergé. La hiérarchie ecclésiastique locale ne l'a acceptée que plus tard, sous la pression probablement d'un cercle de fidèles, clercs et séculiers, devenu de plus en plus grandissant. Un cercle formé autour de la famille, une famille qui avait, on l'a bien vu, de larges assises dans la ville et qui a tout fait pour qu'aucun des éléments essentiels à l'élaboration de son culte ne soit absent. Le récit de la vision sur laquelle a été confectionnée son icône y a joué un rôle essentiel.

²¹ *Ibid.*, p. 61–62.

²² Des ampoules de pèlerinage, datant des XII^e–XIV^e siècles, témoignant de la dévotion pour Théodora *myroblytis*, ont été relevés par G. Vikan, *Byzantine Pilgrims' Art*, dans L. Safran éd., *Heaven on Earth. Art and Church in Byzantium*, Pennsylvania, 1998 [repris dans *Sacred Images and Sacred Power in Byzantium*, Aldershot, 2003, V], p. 263, fig. 8.42 a.

²³ La première mention littéraire du saint Démétrios *myroblytos* date de 904, chez Jean Caminiatès, *De expugnatione Thessalonicae* 3, p. 5/66 éd. Böhlig, étant pourtant fort possible que la réputation soit antérieure à cette date, cf. E. Patlagean, *Théodora de Thessalonique* (cité n. 5), p. 47. Il se peut en effet que le plus ancien témoignage littéraire soit celui mentionné dans J. O. Rosenqvist, *The Hagiographic Dossier of St Eugenios of Trebizond in Codex Athous Dionysiou 154*, Uppsala, 1996, p. 300–304 et 431, datant de la fin du IX^e ou du début du X^e siècle, comme le signale la note de l'éditeur à la fin de l'article d'A.-M. Talbot, *Family Cults in Byzantium* (cité n. 5), p. 69. Pour l'époque ultérieure, voir les documents réunis par Ch. Walter, *St Demetrius : The Myroblytos of Thessalonika*, « Eastern Churches Review », 5, 1973 [repris dans *Studies in Byzantine Iconography*, Londres, 1977, V], p. 163–165.

2. Vie de Marie la Jeune

La *Vie de Marie la Jeune* (BHG 1164)²⁴ est un récit anonyme dont la date de rédaction est incertaine mais qu'il faut probablement placer au XI^e siècle²⁵.

Marie la Jeune († 902) est la fille d'un noble arménien dont la famille a émigré à Constantinople sous Basile I^{er} (867–886)²⁶. Elle est mariée avec le drongaire Nicéphore qui, suite à ses mérites militaires dans la guerre contre les Bulgares en 894-896, avait reçu le commandement militaire d'une petite ville dans l'est de la Thrace, Vizyè (l'actuelle Viza)²⁷ où il s'établit avec sa famille. Ils ont eu quatre enfants dont les deux premiers meurent très jeunes alors que les deux autres, des jumeaux, Vaanès et Étienne, deviendront respectivement soldat et moine, sous le nom de Syméon. D'une piété exemplaire, Marie est constamment présente dans l'église et fait preuve d'une philanthropie particulière qui lui vaudra l'accusation de gaspiller la fortune de la maison par son beau-frère et sa belle-sœur. Sa manière inhabituelle de traiter les esclaves lui attira également l'accusation d'adultère et, en dépit de ses tentatives de se disculper, elle est placée sous observation dans sa chambre. Un jour, son mari, courroucé par les fausses accusations d'un ami, la frappe et, essayant de s'échapper, elle se blesse gravement à la tête. Après quelques jours, elle meurt et est enterrée dans l'église épiscopale de Vizyè²⁸. Quatre mois après la mort, une guérison miraculeuse se produit à sa tombe. Exhumé, son corps est découvert inaltéré et guérit les malades.

Comme dans le cas de Théodora de Thessalonique, les autorités ecclésiastiques locales s'opposent à la promotion de son culte. L'évêque de Vizyè, Euthyme²⁹, exprime ainsi ouvertement ses doutes à ce qu'une femme qui a vécu et est morte mariée puisse produire des miracles réservés aux seuls moines et martyrs (§ 12 et 19). Peu de temps après, Marie apparaît en rêve à son mari et lui demande de bâtir une

²⁴ *Acta Sanctorum*, Nov. 4, Bruxelles, 1925, col. 692–705 (traduction anglaise par A.-M. Talbot dans *Holy Women of Byzantium* (cité n. 5), p. 254–289). Sur la *Vie de sainte Marie la Jeune*, voir surtout l'introduction d'Angeliki E. Laiou, dans *ibid.*, p. 239-252; Th. Pratsch, *Das Todestadium der Maria (der Jüngerin) von Bizye (BHG 1164): 16. Februar 902, BZ 97, 2004*, p. 567–569.

²⁵ La datation de la *Vie*, conservée seulement dans deux manuscrits tardifs, des XIV^e–XV^e siècles, n'est pas facile. Certains savants ont argumenté pour la seconde moitié du X^e siècle (G. Balasčev, *Novye dannye dlja istorii greko-bolgarskich vojn pri Simeone, IRAIK 4, 1899*, p. 205), alors que d'autres ont soutenu une date postérieure à 1025 (P. Peeters, dans *Acta Sanctorum*, Nov. 4, col. 691). Le plus fort argument en faveur du XI^e siècle est la référence à l'empereur Basile II (§ 2), à moins qu'il ne s'agisse pas d'une interpolation. Angeliki E. Laiou (*op. cit.*, p. 242–245) a avancé comme argument supplémentaire contre le X^e siècle la confusion au sujet de la location du mont Kyminas, difficilement concevable à un auteur écrivant à cette époque.

²⁶ Sur l'origine arménienne de Marie, voir P. Peeters, *Une sainte arménienne oubliée : Sainte Marie la Jeune († 902–903)*, « *Handès Amsoreay* », 41, 1927, col. 723–730, repris dans *Recherches d'histoire et de philologie orientales*, Bruxelles, 1951, t. I, p. 129–135.

²⁷ Sur Vizyè, voir H. Ahrweiler, *Géographie historique du monde méditerranéen*, Paris, 1988, p. 230–231 avec bibliographie.

²⁸ Actuellement la mosquée Stüleyman Paşa Camii, cf. C. Mango, *The Byzantine Church at Vize (Vizye) in Thrace and St. Mary the Younger*, « *Zbomik Radova Vizantoloskog Instituta* », 11, 1968, p. 9–13.

²⁹ Voir la liste des évêques de Vizyè chez H. Ahrweiler, *op. cit.*, p. 277–279.

chapelle où son corps soit transféré. Le mari accomplit cette demande en dépit de l'opposition des membres du clergé de la cathédrale. Les miracles continuent également dans la chapelle : l'un d'entre eux est l'exécution d'une icône de Marie par un peintre d'une autre ville, Rhaidestos (l'actuelle Tekirdağ, sur le côté nord-ouest de la Propontide), qui, tout comme le peintre de l'icône de Théodora, ne l'avait jamais vue de ses propres yeux :

« A ce moment-là, elle apparut en songe à un peintre de Rhaidestos qui vivait en reclus ; elle était vêtue d'un vêtement blanc et d'une coiffe rouge et portait dans sa main droite une lampe allumée sur laquelle il était écrit : 'La lumière de la charité'. Elle était précédée par deux gracieux et très beaux garçons, et était suivie par une belle fille. Quand elle approcha, il lui demanda qui elle était et pourquoi elle était venue chez lui. 'Je suis Marie de la ville de Vizyè dont tu as beaucoup entendu parler mais que tu n'as jamais vue auparavant. Peins mon portrait tel que tu me vois, avec mes fils, Orestes et Vardanès, et avec ma servante Agathe et envoie-le à la ville de Vizyè'. Le vieil homme, s'éveillant et réalisant que c'était le désir de la bienheureuse femme, peignit le portrait avec joie, tel qu'il l'avait vu dans son sommeil et l'envoya de Rhaidestos à Vizyè, à l'église bâtie par son mari. Lorsqu'ils regardaient l'icône, ceux qui l'avaient vue lorsqu'elle était vivante étaient remplis d'étonnement et certifiaient que c'était vraiment son apparence et celle de ses fils. »³⁰

Après un certain nombre d'années, probablement en 923, Nicéphore meurt pendant l'occupation de Vizyè par le tzar bulgare Syméon et est enterré dans la même chapelle à côté de sa femme. La ville est brûlée par les Bulgares, exception faite des églises et peu de temps après la mort de Syméon survenue en 927, elle est réoccupée par les Byzantins. Les deux fils de Marie restés en vie rentrent à ce moment à Vizyè et l'un d'entre eux, le moine Syméon, par un acte de dévotion envers sa mère, décide de transférer le corps de son père dans un autre endroit et de déplacer les reliques de Marie dans le tombeau de marbre où avait été enterré Nicéphore. La chapelle devient le noyau d'un monastère.

La *Vie* de Marie la Jeune fournit un autre exemple de vision « sous les traits de l'icône » d'un peintre au service du culte d'une sainte locale promu par les membres de sa famille. Il y a pourtant quelques différences qui ne sont pas négligeables par rapport à la *Vie* de Théodora de Thessalonique. La plus importante est que Marie n'apparaît pas seule en vision mais avec ses deux fils, morts prématurément, et sa servante, elle aussi récemment décédée. C'est précisément cet ensemble familial qu'elle demande au peintre de reproduire. La ressemblance de l'icône avec la réalité est confirmée ultérieurement par ceux qui les avaient connus, ce qui montre, comme dans le cas de l'icône de Théodora, une demande certaine de conformité de la part des concitoyens.

³⁰ *Vie de Marie la Jeune* 18, *Acta Sanctorum*, Nov. 4, col. 699 BC (notre traduction).

Une autre différence est que la vision n'est pas, dans ce cas, doublement confirmée par une première vision censée assurer le peintre de la sainteté du personnage dont il réalisera le portrait. Le peintre semble être au courant de la réputation de la sainte et cette connaissance ne semble pas poser les problèmes qu'elle soulève à Thessalonique. Ses probables liaisons avec la famille de Marie n'attirent pas ici les doutes sur l'authenticité du rêve que les concitoyens de Théodora éprouvaient. Qui plus est, la vision elle-même ne semble pas être remise en question par le public de Vizyè puisque l'hagiographe de Marie ne ressent pas le besoin, comme celui de Théodora, de faire un détour pour confirmer sa véracité. Le peintre de Rhaidestos est manifestement moins suspicieux que celui de Thessalonique quant à la qualité de ses rêves et leur mise en pratique ne lui pose pas les questions subtiles qu'affronte le second ; peut-être en raison de l'absence d'une compétition culturelle notable ou bien du laps considérable de temps passé depuis la mort de la sainte. Son absence du *Synaxaire* de Constantinople suggère d'ailleurs que le culte de Marie la Jeune est resté limité aux environs de la petite ville de Vizyè où les deux manuscrits conservés de la *Vie*, datant respectivement du XIV^e et du XV^e siècle, semblent montrer, en revanche, que sa commémoration a continué jusqu'à la fin de l'Empire.

Malheureusement, on ne connaît presque rien de la personnalité de l'hagiographe. Selon les maigres informations fournies par le texte, il semble être originaire de Vizyè (§ 33) et, en toute probabilité, un(e) lettré(e), en raison de la rectitude et même de l'élégance de son grec et des auteurs classiques utilisés³¹. S'il est imprudent de se prononcer sur sa non appartenance au clergé sur la base, d'une part, de sa plaidoirie sur le potentiel religieux de la vie séculaire et, d'autre part, d'une injonction critique passagère visant les moines (§ 19)³², on peut, en revanche, conjecturer qu'il était bien conscient des difficultés que soulevait la promotion à la sainteté d'une femme mariée³³. En témoigne la polémique qu'elle occasionne et la ferveur des arguments invoqués par l'hagiographe pour répondre aux critiques qui venaient de la part d'un groupe de moines qui opinaient qu'« il n'est pas possible, pour quelqu'un qui vit dans la vie séculaire, consomme de la viande et se réjouit des plaisirs du mariage, de recevoir de Dieu la grâce d'accomplir des miracles »³⁴.

³¹ Cf. A. E. Laiou, dans A.-M. Talbot éd., *Holy Women of Byzantium* (cité n. 5), p. 245–247.

³² Cf. *ibid.*, p. 245 : « He (*i.e.* the author) was in all probability a layman ». Néanmoins, d'une manière similaire s'exprime aussi l'hagiographe de Théodora, dont l'appartenance au milieu clérical est certaine, pour répondre aux moines détracteurs qui doutaient de la possibilité d'une femme ayant été mariée d'avoir accès à la sainteté.

³³ À part Marie la Jeune, on ne peut mentionner que l'exemple de Thomais de Lesbos, elle aussi victime de la violence domestique (*Acta Sanctorum*, Nov. 4, col. 239) et dont la *Vie* a plus d'un point commun avec la *Vie de Marie la Jeune*, cf. E. Patlagean, *L'histoire de la femme déguisée en moine et l'évolution de la sainteté féminine à Byzance*, « Studi Medievali », 17, 1976 [repris dans *Structure sociale, famille, chrétienté à Byzance, IV^e-XI^e siècle*, Londres, 1981, XI], p. 620–622. La date de la rédaction de la *Vie de Thomais*, généralement assignée au X^e siècle, a été remise en question par A. Kazhdan, dans *ODB* 3, p. 2076, qui a avancé l'hypothèse d'une révision plus tardive.

³⁴ *Vie de Marie la Jeune* 19, *Acta Sanctorum*, Nov. 4, col. 699 C.

Ce débat autour de la sainteté féminine, de son statut et de ses modèles, est un indice précieux que la promotion du culte de Marie dans la nouvelle chapelle – devenue noyau d'un monastère et lieu d'attraction de nombreux pèlerins – n'emportait pas l'adhésion de tous les habitants de Vizyè et de son voisinage et qu'il y avait une certaine opposition, non seulement de la part des moines, mais aussi et surtout de la part de la hiérarchie ecclésiastique locale face à la dévotion croissante pour cette étrangère dont la sainteté était loin d'être évidente.

Soutenue initialement par l'autorité d'un potentat local en la personne de son mari, rongé par les remords du meurtre involontaire qu'il avait provoqué, cette dévotion a été par la suite édifiée méthodiquement – tombeau de marbre à l'intérieur du monastère, vision et icône, *vita* et récit des miracles – sur l'initiative de son fils, le moine Syméon et de quelques collaborateurs, parmi lesquels certainement un peintre et un hagiographe. Avec ses deux fils et sa servante entourant Marie la Jeune, l'icône – malheureusement pas conservée – était ainsi destinée à élargir au niveau de la famille le culte de la sainte que les reliques et le récit de sa vie étaient déjà appelés à perpétuer.

À la différence du culte de Théodora à Thessalonique, celui de Marie la Jeune est, au moins à l'origine, un culte ethnique. C'est un culte promu par une famille arménienne établie en Thrace déjà depuis trois générations mais dont l'identité, renforcée par une nouvelle période d'exil, est restée pourtant suffisamment forte. Le mari de Marie est l'un des Arméniens auxquels l'avènement au pouvoir de Basile I^{er} a ouvert l'accès à de hautes dignités militaires et a permis l'installation, pour la plupart d'entre eux définitive, à l'intérieur de l'Empire. Le phénomène est sans doute antérieur, remontant au moins jusqu'au VI^e siècle, quand l'empereur Justinien avait confié de hautes charges militaires à des généraux d'origine arménienne. Ce n'est pourtant qu'à partir de la fin du IX^e siècle qu'il commence à s'amplifier au point que les Arméniens constituent la plus nombreuse et la plus importante, par les fonctions qu'elle exerce, des communautés non grecques représentées dans l'aristocratie³⁵.

Identifiés en général d'après leur nom patronymique formé sur le prénom grecisé de leur « fondateur », tels par exemple Mousélé, Kourkouas ou Zaoutzès, ils forment une aristocratie de fonction qui a un rôle important à jouer dans la défense de l'empire et dans la vaste entreprise de reconquête menée par Byzance³⁶.

³⁵ D'une bibliographie qui comporte plusieurs titres importants, voir notamment P. Charanis, *The Armenians in the Byzantine Empire*, « Byzantinoslavica », 22, 1961 [repris dans *Studies on the Demography of the Byzantine Empire*, Londres, 1972, VI], p. 196–240 ; I. Brousselle, « L'intégration des Arméniens dans l'aristocratie byzantine au IX^e siècle », dans *L'Arménie et Byzance. Histoire et culture*, Paris, 1996, p. 43–54 ; N. G. Garsoïan, « The Problem of Armenian Integration into the Byzantine Empire », dans H. Ahrweiler, A. E. Laiou éd., *Studies on the Internal Diaspora of the Byzantine Empire*, Washington D.C., 1998, p. 53–124.

³⁶ Voir E. Patlagean, *Les débuts d'une aristocratie byzantine et le témoignage de l'historiographie : système des noms et liens de parenté aux IX^e–X^e siècles*, dans M. Angold éd., *The Byzantine aristocracy, IX to XIII centuries*, Oxford, 1984, p. 23–43 ; J.-Cl. Cheynet, *Du prénom au patronyme : les étrangers à Byzance (XI^e–XII^e siècles)*, dans N. Oikonomidès éd., *Studies in Byzantine Sigillography*, Washington D.C., 1987, p. 57–66.

À cette aristocratie on a confié des charges qui sont essentiellement des commandements militaires dans divers thèmes de l'empire en fonction de besoins d'ordre stratégique. Ainsi, Léon VI confia, quelque temps, les confins frontaliers du futur thème de Lykandos à des chefs arméniens³⁷. Le père de Marie la Jeune, un Arménien hellénisé établi à cette époque, avec sa famille, en Thrace, est certainement un des dirigeants militaires que l'empereur installera dans les régions reconquises après les campagnes contre les Bulgares des années 894–896.

L'insertion de cette nouvelle élite dans les structures politiques et sociales byzantines a été facilitée par la nature même de l'aristocratie byzantine à cette époque, une aristocratie de fonction, fondée plutôt sur la dignité et les titres conférés par l'empereur que sur la naissance et la richesse³⁸. Périodiquement renouvelée par de nouveaux éléments, l'aristocratie byzantine se compose donc de strates d'ancienneté et d'origines diverses. L'intégration profonde dans la société byzantine des archontes de souche arménienne n'est pourtant pas incompatible avec la conservation d'une certaine identité et avec la permanence des solidarités ethniques. Les sources dont on dispose sont plutôt maigres sur ces aspects au point de ne pas savoir, par exemple, si la langue arménienne s'est maintenue dans ces familles, et pour combien de temps, ou bien si les divergences dogmatiques et rituelles des nouveaux venus se sont maintenues malgré la loi imposant aux archontes de professer l'orthodoxie³⁹.

Il y a pourtant d'autres aspects de ce particularisme qui sont moins obscurs que les précédents. La conscience de leurs origines communes apparaît par exemple nettement dans la conclusion, entre certaines familles de souche arménienne, de mariages ou d'alliances politiques qui resserrèrent leurs liens. Ainsi, le futur Léon V a épousé la fille du questeur Arsaber ; l'un des beaux-frères de Théodora, nièce de l'Arménien Manuel, s'appelle toujours Arsaber et son mari, l'empereur Théophile, a choisi comme gendre et successeur Alexis Mousélé ; le gendre de Bardas, le frère de Théodora, s'appelle Symbatios et, quelques décennies plus tard, le transfuge connu sous le nom d'Ašot épouse une femme de la famille Angourès dont le représentant le plus célèbre, préposité sous Basile I^{er}, s'appelle Vaanès⁴⁰. L'ascension au pouvoir de Basile I^{er} lui-même semble avoir été favorisée par un complexe réseau arménien au sein du pouvoir⁴¹.

³⁷ Théophane Cont., p. 268, 358 éd. Bekker, cf. P. Charanis, *op. cit.*, p. 213–214.

³⁸ Cf. N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IX^e et X^e siècles*, Paris, 1972, p. 21–24.

³⁹ Ce sont des aspects sur lesquels les études d'Isabelle Brousselle, *op. cit.*, p. 51–52, et de Nina G. Garsoïan, *op. cit.*, p. 100–102 nous invitent à éviter une prise de position trop nette.

⁴⁰ Pour Léon V, voir Théophane, p. 483 éd. de Boor ; pour la famille de Théodora, Théophane Cont., p. 156 éd. Bekker. Les exemples cités se trouvent réunis chez P. Charanis, *op. cit.*, p. 207–211 et I. Brousselle, *op. cit.*, p. 52.

⁴¹ L'ascension de Basile I^{er} a été étudiée notamment par N. Adontz, *L'âge et l'origine de l'empereur Basile I*, « Byzantion », 8, 1933, p. 475–500 et 9, 1934, p. 223–260 ; voir aussi H.-G. Beck, *Byzantinisches Gefolgschaftswesen*, « Bayerische Akad. der Wiss. Phil.-Hist. Kl. Sitzungsab. », 1965 [repris dans *Ideen und Realitäten in Byzanz*, Londres, 1972, XI], p. 6–12.

En revanche, si l'on sait très peu de choses sur l'illustration au plan religieux de ces solidarités, le culte de Marie la Jeune en fournit déjà un exemple. Marie, la fille d'un commandant arménien épouse, il est vrai, non pas un compatriote, mais un grec, le drongaire Nicéphore, mais deux sur quatre de leurs enfants, selon un algorithme qui trahit une volonté certaine de perpétuer une double identité, s'appellent respectivement Bardanès et Vaanès. Le culte que Nicéphore consacra à sa femme après sa mort prématurée, culte repris et développé plus tard par ses fils, représente ainsi un cas important de promotion de cette nouvelle élite d'origine arménienne à travers la sanctification d'un de ses représentants avec le support d'une petite communauté d'adhérents, en opposition plus ou moins marquée avec l'ordre religieux local ; une stratégie familiale fondée sur une piété ayant pour support matériel, à côté des reliques de la sainte, une icône de famille dont la légitimité repose essentiellement, comme dans le cas de Théodora de Thessalonique, sur le rêve d'un peintre.

3. Vie de saint Nikôn « le Métanoëite »

La *Vie de Nikôn* dit « le Métanoëite » (*BHG*³ 1366, 1367)⁴² est un texte rédigé, en toute probabilité, vers le milieu du XI^e siècle, par l'higoumène du couvent consacré au saint en Péloponnèse⁴³.

Nikôn est né en Asie Mineure, aux alentours de 930, au Pont Polémoniaque, dans le thème des Arméniaques, des parents inconnus que l'hagiographe se contente de caractériser, par un *topos* hagiographique courant, comme « illustres et aisés »⁴⁴. Encore enfant, il quitte sa maison paternelle pour la foi du Christ et voyage pendant plusieurs jours jusqu'à la frontière séparant le Pont et la Paphlagonie où se trouve le couvent Chrysè Pétra⁴⁵. Bien reçu par l'higoumène du monastère, lequel, doté du don de prophétie, reconnaît en lui le futur saint, Nikôn se fait tonsurer moine dans ce couvent où il restera pendant douze ans (§ 5–11). Grâce à une vision, l'higoumène sait que Nikôn est voué à une mission apostolique, en l'occurrence celle de prêcher, comme un nouveau apôtre Paul⁴⁶, un message de repentir dans les villes et les villages de l'Empire (§ 12). À partir de ce moment, il le prépare pour le voyage. Vers 950, Nikôn commence sa mission en Asie Mineure. Peu après la reconquête de la Crète par Nicéphore Phocas en 961, Nikon entreprend

⁴² D. Sullivan, *The Life of Saint Nikon*. Text, Translation and Commentary, Brookline Mass., 1987.

⁴³ Pour la datation et l'auteur, voir *ibid.*, p. 2–7.

⁴⁴ *Vie de Nikôn* 2, p. 32, 16 éd. Sullivan. Néanmoins, les domaines de la famille étaient exploités par des *parèques*, ce qui peut suggérer leur appartenance à la catégorie des grands propriétaires; cf. E. Malamut, *Sur la route des saints byzantins*, Paris, 1993, p. 65, 94.

⁴⁵ La localisation du couvent est incertaine. Pour les opinions avancées et bibliographie, voir D. Sullivan, *op. cit.*, p. 276 note *ad loc.*

⁴⁶ *Vie de Nikôn* 11, p. 58, 42–43 éd. Sullivan (cf. *Actes* 9, 15) ; voir *ibid.* 20, p. 84, 28–29.

un voyage dans l'île et y reste pendant sept ans pour rechristianiser ses habitants, en bâtissant des églises et en nommant des prêtres et des diacres (§ 20-21)⁴⁷.

Après de courtes périodes passées à Athènes, Chalcis et Thèbes et dans d'autres villes et villages d'Hellade et du Péloponnèse (§ 24-28) où il continuera l'œuvre d'évangélisation des Slaves commencée sous Basile I^{er}⁴⁸, il arrive vers 970 à Sparte (§ 33) où, après avoir fondé, suite à une vision et avec le soutien de l'évêque local, une église en honneur du Christ, de la Mère de Dieu et de la martyre Kyriakè⁴⁹ (§ 35), il reste jusqu'à la fin de sa vie survenue dans les dernières années du X^e siècle. Pendant cette période, il accomplit toute une série de miracles dont certains impliquent des aristocrates influents du Péloponnèse, comme le protospathaire Jean Malakènos⁵⁰, le stratège Basile Apokaukos⁵¹, Michel Choïrosphaktès⁵² ou Michel Argyromytès⁵³.

L'épisode dont le héros est Jean Malakènos est digne d'attention à plusieurs égards. Dans ses grandes lignes, il reprend l'essentiel d'un épisode de la *Vie de saint Nicolas*, l'évêque de Myre, le saint byzantin le plus réputé comme protecteur de ceux injustement accusés⁵⁴. Le protospathaire est arrêté à la demande de Basile II, suite à une accusation calomnieuse de haute trahison, et, au moment de son arrestation, « ayant une grande foi et étant plein de vénération » pour le saint, l'appelle et lui demande de prier pour lui afin qu'il ne soit pas victime de la colère

⁴⁷ Voir E. Voulgarakis, *Nikon Metanoëite und die Rechristianisierung der Kreter von Islam*, « Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft », 47, 1963, p. 192-204.

⁴⁸ Cette dimension de l'activité de Nikôn a été mise en évidence par A. Bon, *Le Péloponnèse Byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, p. 68-70. Voir aussi E. Malamut, *Sur la route des saints byzantins* (cité n. 44), p. 190.

⁴⁹ Les raisons ayant poussé Nikôn à dédier une église à sainte Kyriakè nous échappent. Peut-être serait-elle à mettre en relation avec son œuvre d'évangélisation, vu que, de par son nom, sainte Kyriakè pouvait jouer un rôle important dans la christianisation du calendrier ? Voir en ce sens les mesures prises, deux siècles auparavant, en Arabie méridionale, par l'évêque de Taphar, Grigentios, *Homeritarum leges* 27, PG 86, col. 596.

⁵⁰ Sur Jean Malakènos, voir en dernier lieu la fiche documentaire réalisée par J.-Cl. Cheynet, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990, p. 34. Un Malakènos ayant la dignité de patrice commandait également l'armée byzantine envoyée en Italie en 951 pour lutter contre les Arabes, cf. A. Vassiliev, *op. cit.*, t. II, p. 303-305.

⁵¹ Sur la famille Apokaukos, dont celui-ci est le plus ancien membre attesté, voir les éléments réunis par V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*, Paris, 1961, t. V.1, n° 738, p. 562-563 ; A. Bon, *op. cit.*, p. 81, 95, 186.

⁵² Son lien avec les autres Choïrosphaktès connus reste obscur ; cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 123 n. 2 ; V. Laurent, *op. cit.*, t. II, n° 114.

⁵³ Cf. Ph. Koukoulès, dans « Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », 11, 1935, p. 465.

⁵⁴ Voir G. Anrich, *Hagios Nikolaos. Der heilige Nikolaos in der griechischen Kirche*, Bd. I, Leipzig-Berlin, 1913, p. 254-262. Le rapprochement entre les deux scénarios a été fait par H. Maguire, *From the Evil Eye to the Eye of Justice: The Saints, Art, and Justice in Byzantium*, dans A. E. Laiou, D. Simon éd., *Law and Society in Byzantium: Ninth-Twelfth Centuries*, Washington D.C., 1994, p. 225-229. L'essentiel de la trame – accusation de trahison, intercession, exécution du portrait du saint – apparaît, au X^e siècle, également dans la *Vie d'Irène de Chrysobalanton* 21, éd. J. O. Rosenqvist, *The Life of St Irene Abbess of Chrysobalanton*, Uppsala, 1986, p. 88-100.

de l'empereur. Le saint lui prédit un dénouement heureux de l'affaire : il jouira encore plus des faveurs de l'empereur et, au surplus, il aura encore une fois l'occasion de le voir. La prédiction s'accomplit, Malakènos est pardonné et gratifié d'une haute fonction dans la capitale où il s'établit ensuite. Après un certain temps, le saint meurt et, en entendant la nouvelle, Malakènos est plongé dans une grande affliction en pensant que la seconde prophétie du saint ne pourra pas s'accomplir. Alors, il décide d'appeler un peintre et, en lui décrivant l'aspect général du saint, lui demande de réaliser son portrait. Tout comme le peintre de Rhaidestos, auquel on avait pareillement demandé de réaliser le portrait de Marie la Jeune sans l'avoir jamais vue auparavant, ce peintre se montre lui aussi incapable d'esquisser le portrait d'une personne qu'il n'a jamais connue. Il est troublé par son inhabileté et, à ce moment-là, le saint lui apparaît soudainement en lui demandant de réaliser le portrait :

« Tout d'un coup il voit un moine entrer dans sa maison, à l'âge mûr, d'une apparence érémitique, en haillons, sa tête était sale, mais il avait des cheveux bruns et une barbe brune ayant donc l'apparence du saint dans tous ses aspects; il portait même dans ses mains un bâton doté d'une croix à son sommet. Et ce moine-là, après avoir poliment salué le peintre, lui demanda la raison pour laquelle il était tellement tourmenté et affligé. Le peintre lui révéla la cause et lui raconta la difficulté de sa tâche. Alors celui qui avait l'apparence d'un moine lui dit gentiment : 'Frère, regarde-moi, car la personne en cause a mon apparence dans tous les détails.' Et ainsi le peintre, lorsqu'il le regarda plus attentivement, comprit par une observation soutenue que c'était lui l'homme que Malakènos avait décrit. Et, en se tournant rapidement vers la tablette qu'il tenait pour y peindre l'image qu'il vit – ô, miracle ! – il vit la forme sainte de celui qui était trois fois béni imprimée automatiquement (ἐκτυπωθεῖσα) sur la tablette. Effrayé, il se retourna alors en hâte vers le saint, en disant d'une voix apeurée : 'Dieu, aie pitié !' »⁵⁵

À ce moment-là, le saint disparaît. Le peintre parachève l'icône, en ajoutant quelques touches, et l'apporte à Constantinople pour l'offrir à Malakènos, lequel se montra heureux de voir la manière miraculeuse dont la prophétie du saint s'était accomplie. L'hagiographe ajoute que, à son époque encore, cette icône était vénérée dans le couvent.

Tout en utilisant le thème littéraire de la *Vie de saint Nicolas*, l'auteur de la *Vie de Nikôn* semble avoir intégré dans son récit des personnages et des événements bien réels⁵⁶. Au moins une source historique corrobore les informations fournies par l'hagiographe et confirme l'arrestation en 997 du protospathaire Jean Malakènos,

⁵⁵ *Vie de Nikôn* 44, p. 154, 24–42 éd. Sullivan (notre traduction).

⁵⁶ Pour les éléments historiques et les procédés littéraires dans la *Vie de Nikôn*, voir récemment H.-Al. Théologitis, *Histoire et littérature dans l'hagiographie byzantine : le cas de saint Nikôn dit le 'Metanoite'*, dans P. Odorico, P. A. Agapitos éd., *Les Vies des saints à Byzance. Genre littéraire ou biographie historique ?*, Actes du II^e colloque international philologique « EPMHNEIA » (Paris, 6–8 juin 2002), Paris, 2004, p. 201–231, notamment p. 224–225.

accusé d'avoir entretenu des rapports secrets avec les Bulgares contre les intérêts de l'Empire, puis sa mise en liberté et l'acquisition d'une haute position au Sénat⁵⁷.

On ignore, en revanche, l'origine et la nature des rapports liant, à Sparte, le protospathaire Malakènos, Nikôn et son monastère. L'hagiographe est parcimonieux pour ce qui concerne les renseignements sur la famille du saint et l'on sait également peu de choses sur la famille de Malakènos. Rien aussi sur l'higoumène du monastère, sauf son nom, Grégoire, et son origine paphlagonienne. Toute conjecture sur les éventuels liens unissant ces trois personnages reste ainsi hypothétique. En mentionnant la dévotion particulière que le protospathaire manifeste pour saint Nikôn, l'hagiographe nous met ainsi devant un fait accompli.

Ce que l'hagiographe ne cache pas, en revanche, c'est le fait que la dévotion de Malakènos a continué même après son établissement à Constantinople puisqu'il le montre très affligé par la nouvelle de la mort de Nikôn et soucieux d'acquérir un portrait du saint. Cette dévotion se prolonge bien encore après la mort de Nikôn par la vénération de son icône, une icône qu'il demande spécialement pour son usage personnel et que le saint lui prodiguera de manière miraculeuse⁵⁸.

Ce que Jean Malakènos demande au peintre est en fait une icône-*eulogia*, un « gage », un « témoignage » comparable à ceux que les pèlerins de la haute époque byzantine demandaient avant de rentrer chez eux⁵⁹, à cette seule différence que, alors que ces *eulogia* étaient presque invariablement impersonnelles⁶⁰, le portrait que sollicite Malakènos est une *eulogia* privée. Le portrait aurait pu être interprété également comme un *charisterion*, un signe de reconnaissance pour sa libération miraculeuse, si l'hagiographe n'avait pas tenu à préciser que la commande de Malakènos a été faite précisément après la mort du saint, donc après qu'un laps de temps considérable soit passé depuis sa libération et sans relation directe avec celle-ci. Ce n'est pas pour l'offrir au monastère de Nikôn, en signe de reconnaissance, que Malakènos fait commander le portrait, mais pour avoir toujours le saint devant ses yeux, pour continuer à jouir de son intimité.

⁵⁷ Skylitzès, p. 343 éd. Thurn; Cédrenos, II, p. 451 éd. Bekker.

⁵⁸ Un exemple analogue – un dévot constantinopolitain demande à un peintre de réaliser le portrait d'un saint qu'il n'a jamais vu auparavant et le saint lui apparaît en songe pour l'aider à accomplir sa tâche – apparaît aussi dans une autre *Vie* de cette époque (fin X^e siècle), la *Vie de s. Phantin le Jeune* 60, éd. E. Follieri, *La Vita di San Fantino il Giovane*. Introduzione, testo greco, traduzione, commentario e indici, Bruxelles, 1993, p. 466 sq.

⁵⁹ Cf. *Vie de Syméon Stylite le Jeune* 231, 39–41, p. 206 éd. van den Ven : *eulogia* en pierre portant l'image de Syméon, cf. les exemplaires publiés par H. Leclercq, DACL, t. XV, col. 1704 sqq. ; voir aussi *Vie de sainte Marthe* 54, 18–20, p. 298 éd. van den Ven. Sur les *eulogia* protobyzantines, voir A. Grabar, *Martyrium. Recherche sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, t. II, Paris, 1946, p. 343–357 ; G. Vikan, *Icons and Icon Piety in Early Byzantium*, dans C. Moss, K. Kiefer éd., *Byzantine East, Latin West. Art-Historical Studies in Honor of K. Weitzmann*, Princeton, 1995, repris dans *Sacred Images and Sacred Power in Byzantium* (cité n. 22), II, p. 6–9 ; id., *Byzantine Pilgrims' Art* (cité n. 22), p. 235–251.

⁶⁰ Voir, cependant, l'exemple d'une *eulogia* exécutée expressément pour un certain Constantin, signalée par G. Vikan, *Byzantine Pilgrimage Art in the Later Roman Empire, A.D. 312–460*, New York, 1982, fig. 22 et 29a.

Destinée à l'usage personnel de son commanditaire, l'icône-*eulogia* a pu servir ultérieurement à la dévotion collective, soit par exposition publique, soit par reproduction. Ainsi, l'icône commandée par Jean Malakènos, d'après le témoignage de l'hagiographe, « même de nos jours [ca. 1040] peut être vue suspendue et vénérée dans le saint et divin sanctuaire du bienheureux »⁶¹. On comprend ainsi qu'une copie réalisée d'après le modèle qui se trouvait en possession de Jean Malakènos a été exposée dans le couvent au-dessus des reliques du saint. Ce n'est pas d'ailleurs la seule icône reproduisant une vision qui se trouvait dans le couvent. Une autre icône représentait l'apparition du saint à un certain Étienne, « chargé d'affaires publiques et de services communautaires », qui avait volé de l'huile du monastère et que le saint a contraint à reconnaître sa faute et à restituer l'huile. L'épisode est gravé aussi sur l'encensoir d'argent du monastère⁶².

L'icône n'est pourtant pas le seul type d'*eulogia* possible, le seul gage de sa protection que le saint donne à ses fidèles. Il y a aussi le *myron* qui rebondit « comme une rivière » des reliques du saint et qui a commencé à accomplir des guérisons miraculeuses dès le lendemain de la mort du saint (§ 47 *sqq.*). Le stratège Basile Apokaukos, se préparant à la fin de son office de préteur à quitter Sparte et à retourner chez lui, « prend avec lui du saint *myron* dans un vase et l'apporte à la maison comme sanctification, comme redressement des malheurs et remède pour les maladies. »⁶³ En effet, dès qu'il arrive chez lui, le *myron* qu'il avait apporté avec lui fait preuve de son pouvoir miraculeux en guérissant un de ses serviteurs qui était paralysé. Détail important, le serviteur confesse que celui qui l'a guéri lui est apparu en vision sous les traits d'un moine ayant à la main un bâton pourvu d'une croix et qui, en le prenant par la main, lui a dit : « Par la foi d'Apokaukos et par les prières et l'intercession du Métanoëite, Dieu te donne la vie. »⁶⁴ L'ex-stratège reconnaît évidemment sous les traits de ce moine saint Nikôn. Pareillement à Jean Malakènos, la dévotion de Basile Apokaukos pour le saint se prolonge bien après son départ de la ville où se trouvait le couvent de Nikôn, mais cette fois-ci, non pas à travers une icône du saint, mais par son *myron*. La vision y joue toujours son rôle électif habituel.

En ce qui concerne la piété locale qui se met en place autour du couvent de saint Nikôn, on voit déjà que tous les éléments nécessaires à la promotion du culte étaient réunis : les reliques, l'icône *acheiropoiètes*, le *myron* et, deux générations après la mort du saint, le récit de sa *Vie*. On soupçonne ici encore un culte familial ; de toute manière l'origine paphlagonienne de l'higoumèn qui a pris la succession de Nikôn à la direction du monastère – et a rédigé sa *Vie* – suggère au moins une solidarité régionale.⁶⁵ À la différence du culte de Théodora de Thessalonique, le

⁶¹ *Vie de Nikôn* 44, p. 154, 46–48 éd. Sullivan.

⁶² *Ibid.* 67, p. 228–230.

⁶³ *Ibid.* 50, p. 166, 7–9.

⁶⁴ *Ibid.* 50, p. 168, 31–32.

⁶⁵ *Ibid.* 58, p. 184, 5; cf. E. Malamut, *Sur la route des saints byzantins* (cité n. 44), p. 209.

culte de Nikôn semble avoir joui, dès le début, du soutien des autorités ecclésiastiques locales puisque il est dit que l'évêque Théopempte a consenti et participé à la consécration du couvent⁶⁶. Faute d'en connaître les raisons, on peut uniquement se contenter de rapporter le soutien ecclésial dont Nikôn n'a vraiment jamais cessé de bénéficier, à la fois pendant son long séjour à Sparte et dans ses voyages entrepris pour l'évangélisation que la région semblait requérir.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous importe surtout c'est que la dévotion dont, une fois mort, le saint a joui à Sparte s'est formée autour d'une icône destinée initialement à un usage privé à Constantinople ; cette icône, du moment où elle est devenue l'objet d'une piété monastique et peut-être familiale⁶⁷ et a fait partie d'un dossier hagiographique, a dû nécessairement s'adapter aux nouvelles exigences du genre : devenir *acheiropoïètes*, à savoir reproduire le modèle d'une vision ou, mieux encore, s'imprimer seule sur le support matériel sans même que le peintre y contribue autrement que par sa présence superflue et certifiante.

Conclusions

À côté des reliques, du récit de la *Vie* et des miracles posthumes, l'icône *acheiropoïètes* fait partie, à cette époque, des éléments fondamentaux du culte des nouveaux saints ; sa légitimité est fondée essentiellement sur un type particulier de vision, à savoir l'apparition posthume du saint sous les traits de son icône future. Le sujet de la vision, dans les cas analysés ici, est un peintre chargé d'exécuter l'icône du saint. Cette icône peut être une icône privée, destinée à la piété individuelle – c'est le cas de l'icône de Nikôn commandée par Jean Malakènos – ou une icône de culte destinée à être exposée dans le couvent du saint. Les deux peuvent d'ailleurs coïncider – le portrait privé commandé par Malakènos est devenu ainsi l'icône de culte de saint Nikôn – et la vision peut désigner à la fois la marque d'un privilège individuel et l'emblème d'une identité monastique et familiale.

⁶⁶ *Vie de Nikôn* 35, p. 116, 18–24 éd. Sullivan. Sur l'évêque Théopempte, voir V. Laurent, *La liste épiscopale du synodicon de la métropole de Lacédémone*, *RÉB* 19, 1961 [= *Mélanges R. Janin*], p. 216–217, 219–220 ; R. Jenkins, C. Mango, *A Synodikon of Antioch and Lacedaemonia*, *DOP* 15, 1961, p. 239.

⁶⁷ La fonction pivotale de l'icône *acheiropoïètes* comme articulateur des formes privées et collectives de piété – toujours au moyen d'une vision / apparition posthume du saint – ressort également d'un autre texte hagiographique de cette époque, la *Vie de saint Athanase l'Athonite*, le fondateur de la Grande Lavra (XI^e siècle), éd. J. Noret, *Vitae duae antiquae Sancti Athanasii Athonitae*, Turnhout, 1982, p. 122–123 (*Vita A*, § 254).

LA VISION DES HISTORIENS BYZANTINS DU XV^e SIÈCLE SUR L'ESPACE OCCIDENTAL

MANUELA DOBRE

Cette étude se propose d'analyser les représentations de l'espace occidental dans les œuvres des historiens byzantins du XV^e siècle. À la différence des siècles précédents, quand les Byzantins considéraient le monde occidental comme un monolithe, un espace de la barbarie habité par les *Latins*, les historiens du XV^e siècle nous présentent une autre situation. Ils connaissent mieux l'Occident, sont conscients de sa diversité politique et ils ne se représentent plus l'Ouest comme un espace de la barbarie.

Tandis que le domaine de l'identité se présente sous les traits de la patrie, l'espace de l'altérité est caractérisé par l'extra-territorialité. Il se constitue comme une terre extérieure par rapport à l'environnement naturel et sécurisant de la patrie. On a dit, d'une manière générale, que l'extra-territorialité de l'altérité se présente sous les traits d'une *terra incognita*¹, d'un territoire incertain et dangereux qui appartient à l'inconnu, à la sauvagerie et à l'instabilité².

En ce qui suit nous nous posons la question si cette image se retrouve aussi chez les historiens byzantins du XVe siècle, dans leur manière de se rapporter à l'altérité occidentale. Si des différences existent, nous essayerons de saisir les raisons pour lesquelles les Byzantins adoptent une autre position envers l'Occident.

Le monde byzantin reste jusqu'à sa fin fidèle à l'idéologie impériale universelle qui veut que l'existence de l'Empire soit l'expression de la volonté divine et représente une copie exacte du Royaume céleste. La restauration de l'ancien *imperium romanorum* a fait constamment partie du programme des empereurs byzantins, compte tenu de la théorie politique byzantine qui considère que tous les territoires qui ont appartenu autrefois à l'Empire sont les propriétés légitimes du basileus³. Partant de cette perspective on peut analyser les expressions *Δύσις*⁴ ou

¹ H. Ahrweiler, *Imaginea celuilalt și mecanismele alterității*, in *Introducere în istoria mentalităților colective. Antologie*, ed. Toader Nicoară, Presa Universitară Clujeană, Cluj Napoca, 1998, p. 202, 205–206.

² J. Fontaine, *De l'universalisme antique aux particularismes médiévaux. La conscience du temps et de l'espace dans l'Antiquité tardive*, « Settimane di studio del Centro Italiano di studi sull'Alto Medioevo », XXIX, p. 32.

³ G. Ostrogorsky, *The Byzantine Empire and the Hierarchical World Order*, "Slavonic and East European Review", 35, 1956, nr. 84, p. 5.

⁴ Ducas, *Istoria turco - bizantina (1341–1462)*, ed. V. Grecu, București, 1958, par exemple à la p. 297, 13 on parle des chrétiens qui habitaient à l'Ouest (έν τη δύσει); chez Georgios Sphrantzes, *Memorii*, ed. V. Grecu, București, 1966, p. 86, 12: un des frères de Constantin XI^e devrait partir εἰς τοὺς τῆς Δύσεως αὐθέντας; *Chronik 7 (Reichschroniken)*, in P. Schreiner, *Die Byzantinischen*

τὰ πρὸς ἑσπέραν⁵ utilisées dans les œuvres historiques de cette époque pour désigner l'Europe Occidentale dans son ensemble. Jusqu'au VIII^e siècle, la théorie de la tradition romaine de l'empire universel a été acceptée en Orient comme en Occident, tout le monde étant d'accord que le monde faisait partie d'un unique Empire, gouverné par un seul Empereur. La reconquête essayée par Justinien⁶ a été la dernière tentative d'un empereur byzantin de mettre en pratique la théorie. Même les souverains des royaumes barbares des V^e-VI^e siècles ont accepté, du moins en principe, les droits de l'empereur, car les bonnes relations avec les empereurs romains leur permettaient la consolidation du pouvoir et leur conféraient une place dans l'ordre divin des choses⁷.

Plus tard, quand les ressources l'ont permis, les byzantins ont toujours essayé de mettre cette théorie en pratique, comme au XII^e siècle, quand Manuel Comnène voulait aussi la couronne de l'empire d'Occident, pour édifier un seul empire chrétien⁸.

Ainsi, les Byzantins ont été encouragés à considérer l'Occident seulement en tant que *pars occidentalis* de leur propre empire, la part qui était tombée, suite à des accidents malheureux, dans les mains des Barbares. Jusqu'à sa reconquête désirée, l'Occident chrétien était gardé dans la famille de Constantinople par l'intermédiaire d'un système complexe de dignités honorifiques accordées aux différents princes par le basileus, *pater familias*⁹. La confiance dans cet ordre hiérarchique universel compris dans la doctrine de la « famille des princes » a fait que l'Occident ne soit pas considéré dans les siècles suivants une partie différente des autres possessions de l'empire byzantin et le mot *Δύσις* a été utilisé par les Byzantins dans un sens purement administratif, géographique, pour désigner d'une

Kleinchroniken, p. 70. 25, 7: Manuel II va partir ἐν τοῖς τῆς Δύσεως μέρεσι; aussi *Chronik 12 (Reichschroniken)*, in P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, p. 114, 13, 1-2 ou p. 114, 14, 1-3 sur le départ et le retour du basileus Manuel Paléologue *des parties occidentales*.

⁵ Sous l'influence des écrits antiques qui marquent leurs œuvres, préférée, par exemple par Critobul d'Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451-1467*, ed. V. Grecu, București, 1963, p. 153, 9 et par Chalcocondyle (voir Laonici Chalcocondylae, *Historiarum demonstrationes*, ed. E. Darkó, tome I, Budapesta, 1922, p. 79, 13 (dans ce qui suit on va citer Chalcocondyl); et aussi Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*, ed. V. Grecu, București, 1958, p. 67, 20 (dans ce qui suit on va citer Chalcocondil).

⁶ G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, Ed. Payot, Paris, 1977, p. 98-101.

⁷ F. Dölger, *Byzanz und das Abendland vor den Kreuzzügen*, in Idem, *ΠΑΡΑΣΠΟΡΑ*, Ettal, 1961, p. 76-77.

⁸ M. Angold, *The Byzantine Empire 102 - 1204. A Political History*, London - New York, 1984, p. 169-184; G. Ostrogorski, *Histoire de l'État byzantin*, p. 406 et suiv.; H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 233 et suiv.

⁹ Système connu à partir du IX^e siècle comme la *famille des princes*, le concept étant analysé dans les travaux de F. Dölger, *Die Familie der Könige im Mittelalter*, in Idem, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, p. 34-69 et G. Ostrogorsky, *Die byzantinische Staatenhierarchie*, «Seminarium Kondakovianum», 8, 1936, p. 41-61; Idem, *The Byzantine Empire and the Hierarchical World Order*, «Slavonic and East European Review», 35, 1956, nr. 84, p. 1-14.

manière collective les provinces occidentales temporairement perdues par l'Empire des Romains¹⁰.

Il faut préciser que, à la différence des siècles antérieurs, spécialement aux XI^e-XII^e, quand l'Occident chrétien était vu d'une manière globale, et les peuples et pays de cette partie d'Europe étaient désignés comme *les gens occidentaux*, *les forces occidentales*, *les puissances d'Occident*¹¹ ou avec les noms de *Francs* ou *Latins*, ce qui voulait aussi suggérer leurs soumission envers le pape¹², au XV^e siècle la vision des historiens byzantins a changé.

Les Mémoires de Sphrantzes, à l'occasion du premier voyage de Jean VIII Paléologue, parlent de l'Italie et de la Hongrie¹³; on y trouve le domaine des Vénitiens¹⁴ et aussi Ferrare et Florence¹⁵, sans aucune information supplémentaire. La même source, à l'occasion du voyage du despote Thomas et de ses dignitaires dans la Péninsule italienne, parle de la visite que le chef byzantin fait au *duc de Milan*¹⁶. En fin, pour l'année 1472 on parle de la mort du cardinal Bessarion après son retour de chez le *roi de France et le duc de Bourgogne*, qu'il avait essayé de réconcilier¹⁷.

Dans son œuvre, Ducas raconte les voyages des empereurs byzantins en Occident pour chercher de l'aide contre les Turcs. Il dit que Jean V Paléologue est arrivé en *Italie et Germanie* (la France)¹⁸, et son fils, Manuel II, est parti à *Venise*

¹⁰ D.M. Nicol, *The Byzantine View of Western Europe*, in Idem, *Byzantium: it's Ecclesiastical History and Relations with the Western World*, VR, London, 1972, p. 319-320.

¹¹ Pour l'époque des croisades voir Catherine Asdracha, *L'image de l'homme occidental à Byzance: le témoignage de Kinnamos et de Choniatès*, in « Byzantinoslavica », XLIV, 1983, p. 31; Paul Lemerle, *Byzance et la croisade*, in *X Congresso Internazionale di Scienze Storiche, Roma 4-11 settembre 1955. Relazioni*, vol. III, *Storia del Medioevo*, G.C. Sansoni - Editore, Firenze, 1955, p. 595-620; Salvatore Impellizzeri, *Romani, Latini e Barbari nell' "Alessiade" di Anna Comnena*, in *La nozione di "Romano" tra cittadinanza e universalità*, "Da Roma alla Terza Roma", Documenti e studi, 2ème volume, Napoli, 1984, p. 382.

¹² Voir S. Kindlimann, *Die Eroberung von Konstantinopel als politische Forderung des Westens im Hochmittelalter*, Zürich, 1969; D.M. Nicol, *The Byzantine View of Western Europe*, in « Byzantium: it's Ecclesiastical History and Relations with the Western World », VR, London, 1972.

¹³ Georgios Sphrantzes, *op cit.*, p. 16, 10 sur son voyage εις την Ἰταλίαν και Ουγγαρίαν...

¹⁴ *Ibidem*, p. 106, 31; p. 127, 10; v. et p. 138, 21.

¹⁵ Φεργόρια, respectif Φλωρεντία, voir *Ibidem*, p. 62, 18, 19.

¹⁶ *Ibidem*, p. 124, 33 : τὸν δοῦκαν Μιλάνας...

¹⁷ *Ibidem*, p. 142, 9-11.

¹⁸ ἐν τῇ Ἰταλίᾳ και Γερμανίᾳ, voir Ducas, *op cit.*, p. 67, 8. Il faut remarquer ici une erreur de Ducas, car l'empereur n'est arrivé que jusqu'à Venise, ou il a été retenu à cause de ses dettes, voir O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome. Vingt ans de travail pour l'union des églises et pour la défense de l'Empire d'Orient, 1355-1375*, Varşovia, 1930; A.A. Vasiliev, *Il viaggio di Giovanni Paleologo in Italia e l'unione di Roma del 1369*, in « Studi bizantini e neoellenici », III, 1931, p. 153-192. C'est évident que pour Ducas l'Allemagne et la France sont le même pays, comme il écrit dans un autre passage (voir la note suivante). Selon notre opinion, Ducas a trouvé cette idée dans une oeuvre plus ancienne, peut-être une de ses sources. Il s'agit peut-être de *Chronographia* de Theophanes, auteur qui selon les principes de l'ethnographie antique présente les Alains et les tribus germaniques

et puis à Milan, Gênes, Florence, Ferrare, par toute l'Italie et plus loin, en Germanie (France)¹⁹. L'appel lancé par le même empereur dans ses lettres pour les rois de France et de la Hongrie²⁰ a eu comme résultat la croisade de Nicopolis, ont à laquelle participé les chevaliers anglais, de France et de l'Italie, mais aussi le roi des Flandres²¹. La relation concernant le conflit entre les Génois et les Catalans offre à Ducas l'occasion de nous partager des informations sur l'ampleur de l'activité commerciale de Gênes, dont les navires arrivaient dans les régions de l'Italie, de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre²². Plus difficile à suivre sont les références de Critobul d'Imbros, qui écrit dans un style beaucoup plus archaïsant. Dans un passage il dit que le basileus a mobilisé pour la croisade l'Occident entier, *les Galates des marges de l'Océan et de Marseille, les Espagnols des Pyrénées*, puis, *du Nord, des bords du Rhin les Celtes* (c'est à dire les Français), aussi *les Celtibères* (les Anglais) et *les Germains*²³. A son tour, Siméon, l'évêque de Thessalonique, retient du voyage de Manuel en Occident seulement la Galatie et la Bretagne²⁴, et quand il parle du mariage de l'empereur Jean VIII avec Sophie de Montferrat il dit que celle-là est venue *de l'Italie*²⁵.

Chez Syropoulos, participant au Concile de Ferrare -Florence, on trouve plus d'informations sur les lieux qu'il a vus pendant son séjour en Italie : Venise, Ferrare, Florence. Les événements produits pendant le Concile lui donnent l'occasion de mentionne aussi *la Bourgogne, la France ou l'Angleterre*²⁶.

comme des alliées des Vandales; il dit que les *Germanoi* sont maintenant appelés *Francs*. La même idée chez Procopius de Césarée, et puis chez Constantin VII Porphyrogenète (les Germains qui maintenant s'appellent *Francs*, voir Constantin Porphyrogenète, *Carte de învătătură pentru fiul său Romanos*, trad. V. Grecu, Ed. Academiei, București, 1971, p. 35), aussi Michel Attaleiates (voir Alexander Kazhdan, *Latins and Franks in Byzantium : Perception and Reality from the Eleventh to the Twelfth Century*, in *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, ed. A. Laiou and Roy Parviz Mottahedeh, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, 2001, p. 89).

¹⁹ Ducas, *op. cit.*, p. 85, 19–21: ... εις Βενετίαν, ἀπὸ δὲ Βενετίας εἰς Μεδιόλανα, Γενουᾶν, Φλωρεντίαν, Φεραρίαν καὶ ἅπασαν Ἰταλίαν διελθὼν, ἀπὸ Προβέντζας ἐχώρει εἰς Γερμανίαν ἧτοι Φραγγίαν...

²⁰ *Ibidem*, p. 79, 16–17 : πρὸς τὸν ῥῆγα Φραγγίας, πρὸς τὸν κράλην Ὀυγγρίας...

²¹ *Ibidem*, p. 79, 21–22 ; en fait il s'agit du duc de Bourgogne, qui dans cette période possédait aussi la Flandre; plus tard, l'auteur montre que parmi les prisonniers de Nicopolis, était aussi le duc de Flandre et de Bourgogne, voir *Ibidem*, p. 81, 23.

²² *Ibidem*, p. 209, 26–27.

²³ Critobul din Imbros, *op. cit.*, p. 65, 2–4.

²⁴ Symeon, *Λόγος εἰς τὸν ἐν ἁγίοις μέγιστον ἀθηναῖον καὶ μυροβλύτην Δημήτριον, ἐν ἱστορίας τύπω τὰ νεωστί αὐτοῦ γεγονότα διηγουόμενος θαύματα*, in *Politico-Historical Works of Symeon archbishop of Thessalonica (1416/1417 to 1429)*, ed. David Balfour, Wiener Byzantinistische Studien, Band XIII, Wien, 1979, p. 45, 8.

²⁵ *Ibidem*, p. 53, 16.

²⁶ *Les "Mémoires" du Grand Ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le Concile de Florence (1438-1439)* (dans ce qui suit: Syropoulos), éd. V. Laurent, Paris, 1971, p. 340, 2 (sur l'ambassade du roi de Bourgogne), p. 300, 35 ou p. 302,2 (le légat papal qui devrait partir en France) ou p. 514, 16–17 (les envoyés de l'Angleterre auprès du pape).

Dans la même situation privilégiée se trouve Manuel II Paléologue, dont le long voyage en Occident a permis une connaissance directe des réalités politiques non seulement de l'Italie, mais aussi de la France (*Gallia*) et de l'Angleterre (*Britannia*)²⁷.

Les plus nombreuses informations se trouvent dans l'œuvre de Chalcocondyle. La description de l'organisation de la croisade de Nicopolis, à l'initiative de Sigismond de Luxembourg, lui offre l'occasion de décrire l'Allemagne, un pays ayant des lois meilleures que les autres²⁸. Quand il parle du voyage de Manuel II chez les empereurs de Galatie il a l'opportunité de décrire la France (la Galatie) qui était habitée par la fière nation de Celtes, qui énonçait des prétention aux trône impérial. Il y a d'autres princes soumis à ce basileus, comme celui de Bourgogne qui règne aussi sur la Flandre, puis celui de Provence et celui de Gênes²⁹. L'auteur parle des îles britanniques, qui sont elles aussi gouvernées par un basileus qui exerce son pouvoir sur plusieurs princes, comme les Celtes³⁰. Il nous offre plusieurs détails sur les villes de l'Italie, comme Venise, Gênes, Milan, Padoue, Florence, Bologne, et il connaît des choses sur le Portugal et l'Espagne, *le pays le plus grand et le plus riche d'ici*³¹. Chez Chalcocondyle est remarquable la richesse de l'informations qu'il offre au lecteur, suivant le modèle d'Hérodote. Chaque fois quand il fait une description, il cherche la rigueur, il écrit non seulement sur l'histoire et la culture de ce pays, mais aussi sur la géographie (l'emplacement, les voisins, la superficie³²) et l'ethnographie.

Dans ce qui suit nous allons présenter, dans la mesure du possible, des informations excerptées de la littérature populaire du XV^e siècle. De notre point de vue, un certain intérêt présentent les soi-disant lamentations sur la conquête de Constantinople et le sort de ses habitants, composées assez vite après la catastrophe. Dans un *threnos*, Venise est mentionnée comme partenaire de dialogue qui participe au chagrin de Constantinople, *l'œil de l'Orient et de la chrétienté, qui faisait briller Gênes et l'Allemagne* (καὶ λάμπρυνες τὴν τένουβαν καὶ τὴν Ἀλαμανίαν)³³. L'auteur anonyme d'un autre *threnos*, après avoir présenté la situation désespérée de l'empereur et de ses sujets, fait preuve d'une bonne connaissance des réalités politiques occidentales et des différences entre les régions, et parle des espoirs des chrétiens de Constantinople de recevoir de l'aide

²⁷ Manuel II Palaeologus, *Funeral Oration on his Brother Theodore*, in *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, vol. XXVI, Introduction, text, translation and notes by Juliana Chrysostomides, Thessalonike, 1985, p. 163, 10–11 : ... ἐς Ἰταλίαν πορεύεσθαι καὶ δὴ καὶ Γαλλίας τὰς κάτω καὶ Βρετανίαν...

²⁸ Chalcocondyl, I, p. 64, 6–8; Chalcocondil, p. 59, 19 et suiv..

²⁹ Chalcocondyl, I, p. 79, 11 – 81, 4; Chalcocondil, p. 67, 21– 68, 15.

³⁰ Chalcocondyl, I, p. 86, 5 – 88, 2; Chalcocondil, p. 71, 7– 72, 7.

³¹ Chalcocondyl, II, 1, p. 51, 12–15; Chalcocondil, p. 166, 2–5.

³² Pour le cas de la France, Chalcocondyl, I, p. 79, 18–20; Chalcocondil, p. 67, 27–28 dit que sa superficie est de 17 jours de l'Italie jusqu'à l'Océan, et de l'Ibérie jusqu'en Allemagne 19 jours, si le voyage est fait par un homme bien équipé.

³³ A. Pertusi, *La caduta di Constantinopoli*, vol. II, *L'eco nel mondo*, Firenze, 1976, p. 380, 26; pour le même *threnos* voir aussi A. Papadopoulos-Kerameos, *Θρήνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, "Byzantinische Zeitschrift", 12, 1903, p. 267–272.

de la part du pape, de ses cardinaux, du doge de Venise et du roi de la France, des ducs, comtes, princes et de tous ceux d'Italie.

... τὸν ἀγιώτατον τὸν πάπαν τῆς Ῥώμης,
καὶ εἰς τοὺς γκαρδιναλίους του, νὰ δώσουσι βοήθειαν
εἰς τοὺς ῥεγάδαις τῆς Φραγκιᾶς τῶν αὐθεντῶν τῶν ὄλων,
δουκαδάς, κούντους, πρίγκιπαις, καὶ τὰ κουμούνια ὅλα,
μετὰ τοῦ βασιλέως τε τοῦ τῆς Ἀλαμανίης...
...ἀπὸ τὴν Βενετιὰν τὴν πολυχρυσσοωμένην,
καράβι' ἀπὸ τὴν Γένοβαν, τριήρεις κ' ἠ λιβιέρα,
καὶ ἀπὸ τὴν Κατελώνιαν καὶ ἀπ' ὄλην τὴν Ἰτάλιαν...³⁴

On trouve la même idée, plus forte, dans un autre *threnos*, provenant d'un manuscrit de XVI^e siècle, mais réalisé probablement tout-de-suite après la chute de Constantinople par un grec de Rhodes³⁵. L'auteur plaint la fin des malheureux *Rhomaioi*, le désastre qui a frappé leur empire, la perte de la ville qui protégeait en même temps les Latins et les *Rhomaioi*. Il croit que ce sont des événements que tous les peuples des Latins doivent regretter :

Ἐνι τοῦ κόσμου χαλασμός καὶ συντελειὰ μεγάλη,
Συντελεσμός τῶν Χριστιανῶν τῶν ταπεινῶν Ῥωμαίων
Ὅμως ἄς τὸ θλιβοῦν πολλὰ καὶ τὰ γένη Λατίνων
Διὰ τοῦτο ποῦ συνέβηκεν βασιλείαν Ῥωμαίων,
Διατ' ἦτον σπήτιον ὀλονῶν, Ῥωμαίων καὶ Λατίνων
Ἡ Πόλις ἡ κακότυχος κί, ὁ βασιλεὺς ὁμάδη...³⁶

Cette œuvre est, en fait, un appel adressé aux chefs de l'Occident de mettre fin aux conflits internes et réaliser leur unité pour pouvoir aider l'empire byzantin, ce qui sera la véritable preuve de leur prestige et pouvoir (Αὐθένταις ευγενέστατοι, τῆς Δύσης μεγιστᾶνες / Ἐδῶ, ἄς φανῆ ἡ δόξα σας, ὅλη ἡ δύναμίς σας)³⁷. L'auteur mentionne tour à tour les pays occidentaux et leurs chefs qui auraient pu aider les byzantins contre les païens (τῆς Δύσης οἱ αὐθένταις / Ῥηγάδες, κόντοι, πρίγκιπες, δουκάδες, καβαλλάρει³⁸). D'abord l'auteur demande où est l'aide de Venise et de ses nobles illustres, coupables envers les *Rhomaioi*, d'avoir facilité le malheur de Constantinople.

³⁴ Τα συμβολα της εθνικης πιστεως -Κωνσταντινουπολις και Αγια Σοφια, Atena, 1953, p. 71-72.

³⁵ H.G. Beck, *Geschichte der Byzantinischen Volksliteratur*, München, 1971, p. 164, la bibliographie concernant l'auteur de cette chanson dans la note 1.

³⁶ A. Ellissen, *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur. III. Anecdota Graecobarbara*, Leipzig, 1857, p. 124, 130-135.

³⁷ *Ibidem*, p. 140, 248-249.

³⁸ *Ibidem*, p. 144, 284-285.

ὦ Βενετία φουμιστή, μυριοχαριτωμένη,
 Αυθένταις ευγενέστατοι ,λάθος μέγαλον ἦτον,
 Εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν μέγαλον κρίμα ἦτον.
 Ποῦ ἦτον ἡ βοήθειά σας, αυθένταις Βενεζιάνοι...³⁹

Puis il parle de Venise qui est fortifiée par Dieu, de son domaine qui est fier (Τὴν αυθεντιάν σου τὴν καλὴν ὁ Θεὸς νὰ τὴν στερεωῶν)⁴⁰, de ses habitants sages, expérimentés et habiles (ὦ Βενεζιάνοι φρόνιμοι, πρακταῖοι κ' ἐπιδέξιοι)⁴¹. Ils devraient montrer leur habileté donnée par Dieu et leur courage en participant à la reconquête de Constantinople pour gagner la première place, grande gloire et pour pouvoir se réjouir de leur victoire⁴². Dans un autre passage, l'auteur s'adresse aux sages Vénitiens, aidés par Dieu pour maintenir la paix.

ὦ βενεζιάνοι πονηροί,...
 Βλέπω ὁ Θεὸς σᾶς βοητᾶ με τὴν δεξιάν του χειῶρα,
 Ὅτι κλειψιαῖς δὲν θέλετε, ἀρπαγαῖς, ἀδικίας,
 Ἀγάπην πάντα θέλετε, με ἐχθροὺς καὶ με φίλους...⁴³.

Puis, il appelle à l'aide de Constantinople les sages citoyens de Gênes⁴⁴, le roi de Paris, qui est le premier parmi les monarques de l'Occident⁴⁵, les sages fils de l'Angleterre, honorés par leurs faits d'armes⁴⁶. Sont sollicités aussi le noble duc de Bourgogne, plein d'honneur et réputé commandant militaire, les vaillants guerriers bourguignons qui ont toujours montré de l'amitié à l'empire des *Rhomaioi* et à son empereur et ont honoré Sainte Sophie⁴⁷; les nobles provençaux, des guerriers qui ont prouvé leur valeur, puis les Espagnols et les Portugais⁴⁸. Finalement, il parle de l'empereur de l'Allemagne, honoré par tous, qui devrait prendre les armes et partir contre les infidèles⁴⁹. Dans l'opinion de l'auteur, les Occidentaux devraient d'abord prouver qu'ils sont des chrétiens véritables mettant fin à leurs luttes intestines, et concentrant tous leurs efforts pour une croisade qui allait reconquérir Constantinople. Car, dit-il, les chrétiens se disputent entre eux, et Dieu doit les réconcilier afin que tous, Français, Anglais, Espagnols et Allemands, chaque royaume occidental (Φρατζέζους καὶ Ἀγκλέζιδες, Σπανιόλους, Ἀλαμάνους, / Πᾶς αυθεντία,

³⁹ *Ibidem*, p. 146, 296–299.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 226, 873.

⁴¹ *Ibidem*, 875.

⁴² *Ibidem*, 876–884.

⁴³ *Ibidem*, p. 230, 910–913.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 148, 311–317.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 150–152, 331–339.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 152, 345–346.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 156, 365–369.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 160, 400–401.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 176–178.

παῖς' ἀρχῆ, τῆς Δύσεως τὰ μέρη...⁵⁰) mènent ensemble la guerre contre les païens pour arracher de leurs mains la ville des chrétiens, des Rhomaïoi et des Latins (Τὴν Πόλιν τῶν Χριστιανῶν, Λατίνων καὶ Ῥωμαίων⁵¹).

Les auteurs anonymes des Chroniques mineures se montrent beaucoup moins informés sur les réalités politiques occidentales. Une des causes pourrait être le fait que ces œuvres ont été réalisées dans les milieux monastiques, où les moines menaient une vie isolée (pour ne pas mentionner les règles très strictes de ceux du Mont Athos), ayant très peu d'occasions de s'informer. Une autre explication est que ces chroniques se concentrent sur les réalités de l'intérieur de l'Empire et les régions environnantes, et n'ont pas eu, dès le début, l'intention de se rapporter aux relations avec l'Occident. Ce problème est mentionné quand des informations le concernant pénètrent dans les milieux dont font partie les auteurs et sont considérées assez importantes pour être enregistrées, en fonction du type et du but de l'ouvrage. Ainsi, du point de vue des appellations utilisées quand ils racontent des événements liés à l'Occident, les auteurs des chroniques mineures semblent beaucoup plus conservateurs. Il est tout aussi possible que cela était la manière dont ils recevaient l'information, car ils appellent *Francia*, comme pendant les croisades, les réalités politiques occidentales, sans faire la différence entre la France, l'Italie ou l'Angleterre. C'est vers la *Francia* que Manuel II est allé chercher de l'aide⁵², Jean Paléologue pour le Concile⁵³ et Thomas Paléologue, après la conquête du Péloponnèse par Mehmed II cherche aussi le refuge en *Francia*⁵⁴.

Après avoir parlé de la manière dont les historiens byzantins présentent l'Occident nous devons faire quelques observations. D'abord, ils préfèrent les noms archaisants (Gallia ou Galatie pour la France, Britannia pour l'Angleterre, etc.), qui montrent l'influence des modèles antiques, mais qui peuvent prouver une bonne connaissance des réalités antérieures, grâce à des sources des époques plus anciennes. Aussi, il faut préciser que, tous les auteurs étant conscients de la fragmentation politique de la Péninsule italienne, le nom d'*Italie* a moins une connotation politique qu'un sens géographique et administratif. Cette dernière signification a été renforcée par la conservation, dans la mémoire collective, du souvenir de l'ancienne province romaine. Dans une situation semblable se trouve la

⁵⁰ *Ibidem*, p. 154, 354–355.

⁵¹ *Ibidem*, p. 154, 357.

⁵² *Chronik 22 (Kaiserchroniken)*, in P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, vol. I, Einleitung und Text, Wien, 1975, p. 184, 27 ; voir aussi *Chronik 35 (Localchroniken)*, in P. Schreiner, *op. cit.*, vol. I, p. 285, 5.

⁵³ *Chronik 22 (Kaiserchroniken)*, p. 187, 43 ; aussi, *Chronik 29 (Localchroniken)*, in P. Schreiner, *op. cit.*, vol. I, p. 215, 10. C'est vrai que dans certains cas les auteurs sont plus précis concernant le lieu du Concile, voir *Chronik 34 (Localchroniken)*, in P. Schreiner, *op. cit.*, vol. I, p. 266, 2 (pour le départ du basileus pour Italie, qui a eu lieu en 1423!) ou p. 267, 9, où on dit que le basileus est allé au Concile de l'Italie, plus précisément à *Florenton*.

⁵⁴ *Chronik 29 (Kaiserchroniken)*, in P. Schreiner, *op. cit.*, vol. I, p. 188, 53, où il s'agit aussi de l'Italie.

Germanie, du moins chez Chalcocondyle, qui parle de ses habitants qui vivent dans des villes resplendissantes qui se gouvernent elles mêmes d'une manière démocratique ou, au contraire, autocratique ou qui sont soumises aux chefs de la hiérarchie ecclésiastique⁵⁵. Il ne s'agit plus, dans ce cas, du nom d'une ancienne province romaine, mais d'un terme géographique utilisé par les auteurs antiques pour les régions situées au nord de l'empire.

Une autre observation concerne le changement de vision par rapport aux siècles antérieurs, qui fait que les historiens byzantins fassent maintenant la distinction entre les Etats et les peuples de l'Europe occidentale, ils parlent de la France (Galatie, selon la mode archaïsante), de l'Angleterre (Britannia), de l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, etc. Ils parlent aussi des Français, des Anglais, des Allemands, etc., et parfois donnent même certaines informations sur leur organisation politique et leurs mœurs. Ce changement est le résultat d'une meilleure connaissance des réalités occidentales, conséquence des contacts ininterrompus d'entre les deux parties de l'Europe, spécialement aux XIV^e–XV^e siècles. Les Italiens, et surtout les Vénitiens et les Génois se disputaient la première place dans la vie économique de l'Empire, mais vivaient parmi les Byzantins, dans leur quartiers, et constituaient une source d'information pour le monde byzantin. A partir de la seconde moitié du XIV^e siècle, les empereurs byzantins et leurs suites ont voyagé en Occident pour gagner de l'aide contre les Turcs. Jean V part en Hongrie, puis en Italie, Manuel II visite l'Italie, la France et l'Angleterre, Jean VIII arrive en Italie, Allemagne et de nouveau en Italie à l'occasion du Concile de Florence. Les envoyés de certains empereurs arrivent même dans la Péninsule Ibérique⁵⁶, et au XV^e siècle il y a un véritable échange culturel : les humanistes italiens intéressés par les œuvres de l'Antiquité classique viennent à Byzance pour trouver et copier des manuscrits grecs, et les intellectuels byzantins partent de plus en plus nombreux pour l'Occident, où ils s'installent pour une période ou pour toujours. Selon notre avis, chacun de ces facteurs a eu sa contribution pour une plus grande ouverture de l'horizon politique et géographique des Byzantins et pour nuancer la vision globale sur l'espace occidental, arrivant même à faire une distinction entre les différentes particularités locales.

Enfin, nous croyons que certaines considérations sur l'organisation du monde des Romains par rapport aux autres sont nécessaires. A partir du IV^e siècle, Eusèbe de Césarée avait souligné l'opposition entre la monarchie et la polyarchie, la dernière ayant, finalement, comme conséquence l'anarchie et le renversement de valeurs⁵⁷. Cette distinction se trouve dans les sources byzantines de l'époque des

⁵⁵ Chalcocondyle, I, p. 79, 11 – 81, 4; *ibid.*, p. 59, 20–23.

⁵⁶ Sur Manuel Chrysoloras envoyé de Paris avec des lettres pour les rois du Portugal et d'Aragon de la part de Manuel II in D.M. Nicol, *Byzantium and Venice. A Study in Diplomatic and Cultural Relations*, Cambridge – New York, 1988, p. 342.

⁵⁷ Eusebius din Cesareea, *Cuvântare finută cu prilejul sărbătoririi a treizeci de ani de domnie a împăratului Constantin cel Mare*, in Idem, *Scrieri*, partea a doua, Ed. Institutului Biblic și de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române, București, 1991, p. 195.

migrations⁵⁸, et puis, dans une autre forme, au XII^e siècle, à l'époque des croisades. A ce moment-là, Anne Comnène, Jean Kinnamos et Nikéas Choniates parlent du manque d'organisation et de l'insoumission des barbares latins et croient que les occidentaux ont le désir, masqué sous l'élan religieux, de conquérir l'Empire byzantin, attirés par ses richesses. A l'époque, les Byzantins étaient en avantage vis-à-vis des Latins, car leur unité politique et leur soumission envers les lois étaient les principales conditions pour l'existence de l'ordre et de l'organisation efficaces, tout comme la seule loi connue des barbares était la force, la violence. L'existence de plusieurs centres de pouvoir dans le monde occidental, même quand les uns sont des royaumes, a certaines conséquences négatives du point de vue de la tactique militaire, car l'unité de commandement et d'action manquaient. C'était là le principal facteur responsable, du point de vue des Byzantins, des échecs enregistrés par les croisés du XII^e siècle en Orient⁵⁹.

Mais la situation change au XV^e siècle. Les historiens byzantins sont conscients de la diversité politique de l'Occident et de la supériorité de leur propre organisation politique, ce qu'ils suggèrent par l'intermédiaire de la terminologie utilisée, même sans le dire ouvertement. Si cette polyarchie n'est pas agressive par rapport à l'Empire byzantin, certains de nos auteurs ne ratent pas l'occasion de souligner les défauts de ce système politique, marqué par des guerres intestines qui sont contraires à la morale et aux dogmes chrétiens.

Par exemple, Syropoulos montre une certaine satisfaction et un sentiment de supériorité à Ferrare, quand il apprend que Dieu a détourné vers d'autres objectifs le danger ottoman qui visait Constantinople, tandis que deux villes qui dépendaient du pape, Bologne et Forli, ont été occupées par une armée chrétienne, celle du duc de Milan⁶⁰. A son tour, Chalcocondyle remarque que à cause de la guerre entre Milan et Venise, l'Italie entière est partagée entre les deux parties⁶¹, et le pape ne peut pas envoyer de l'aide aux hellènes de Byzance⁶². Il déplore aussi que dans cette période l'Espagne fût marquée par le conflit entre l'Ibérie et l'Aragon⁶³.

Un autre exemple nous fournit le *threnos* publié par Ellissen, qui dit que avant tout, les grands de l'Occident doivent prouver qu'ils sont chrétiens, mettant fin à leurs luttes et concentrant toutes leurs efforts pour la croisade qui pourrait libérer la ville des chrétiens, Constantinople. Le pontife romain est celui qui doit agir pour rétablir l'harmonie entre les pays de l'Occident⁶⁴, car *Dieu n'aime pas les guerres fratricides des chrétiens*⁶⁵.

⁵⁸ Voir S. Brezeanu, « Romani » și « barbari » în Balcani în secolul al VII-lea în lumina « Miracolelor Sf. Dimitrie ». Cum se devine « celălalt », in Idem, *Romanitatea orientală în evul mediu. De la cetățenii romani la naștinea medievală*, Ed. ALL, București, 1999, p. 51–53.

⁵⁹ Catherine Asdracha, *op. cit.*, p. 37.

⁶⁰ Syropoulos, *op. cit.*, p. 278, 21–23.

⁶¹ Chalcocondyl, I, p. 181, 20–22; Chalcocondil, p. 125, 25–26.

⁶² Chalcocondyl, II, 1, p. 75, 13 – 76, 6; Chalcocondyl, p. 180, 30 – 181, 7.

⁶³ Chalcocondyl, II, 1, p. 51, 16 et suiv.; Chalcocondyl, p. 166, 18 et suiv.

⁶⁴ A. Ellissen, *op. cit.*, p. 180, 541–542.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 186, 578.

On peut donc comprendre que pour les Byzantins leur empire était affecté par l'incapacité des Occidentaux d'agir face au danger ottoman. Une partie de la société byzantine, comme nous montrent Ducas et l'auteur anonyme du *threnos*, croyait que pour sauver Constantinople une croisade organisée par le pape soit nécessaire.

Dans ce qui suit on va aborder l'opposition fondamentale entre l'espace bâti et l'espace vide, investi avec toutes les connotations négatives, comme les régions inconnues, arides, sans vie (la forêt, le désert⁶⁶, etc.). L'espace de l'Empire est vu par les historiens byzantins du XV^e siècle comme organisé selon le modèle traditionnel gréco-romain, qui privilégiait la ville en tant que symbole de la civilisation, tandis que l'espace dominé par les Turcs manque de centres urbains. Il faut donc se demander où, entre ces deux extrêmes, se trouve le monde occidental.

Nous devons préciser dès le début que les auteurs byzantins n'excluent pas de leur sphère d'intérêt les régions de l'Occident, même éloignés du point de vue géographique, mais l'importance de ces espaces dans l'économie de leurs œuvres dépend de leurs options politiques et religieuses et des informations qu'ils ont eues. Cette précision était importante car on pourrait considérer normal que Rome bénéficie d'une attention spéciale, en tant que centre du monde occidental et partenaire de dialogue religieux avec Constantinople. En réalité, on constate une indifférence presque totale envers l'ancienne capitale de l'Empire romain, celle-ci étant identifiée, le plus souvent, par l'intermédiaire des simples mentions, comme le centre de l'église catholique, la ville où résidait l'évêque *in partibus* de Rome⁶⁷, ou, une seule fois, comme le centre politique où les empereurs occidentaux étaient couronnés par le pape⁶⁸. Seulement Sphrantzes raconte dans ses Mémoires son voyage dans cette ville, grande, réputée et ancienne⁶⁹, où les édifices les plus importants, qui marquent l'espace sont les monuments religieux. Il dit qu'il s'est prosterné devant les tombes des Saints Apôtres Pierre et Paul, et des autres saints enterrés là-bas⁷⁰; puis, il dit que le cardinal Bessarion a été inhumé dans la ville située sur le Tibre, à l'intérieur de l'église des Saints Apôtres⁷¹.

Venise est beaucoup plus connue par nos historiens, soit parce que certains ont eu la possibilité de la voir, car elle était pour les byzantins une sorte de porte d'entrée en Italie, soit grâce à des informations plus nombreuses. Syropoulos est un des auteurs qui ont connu directement Venise, dans sa qualité de légat patriarcal auprès du doge et un des premiers membres de la délégation byzantine qui arrive dans la ville des lagunes. Il mentionne plusieurs éléments de la topographie locale

⁶⁶ Al.F. Platon, *Societate și mentalități în Europa medievală. O introducere în antropologia istorică*, Iași, 2000, p. 116–117.

⁶⁷ Ducas, *op. cit.*, p. 265, 18 ou p. 315, 3; Syropoulos, *op. cit.*, p. 334, 17; Critobul din Imbros, *op. cit.*, p. 109, 17; Chalcocondyl, I, p. 177, 2; Chalcocondil, p. 123, 3; A. Ellissen, *op. cit.*, p. 180, 538.

⁶⁸ Chalcocondyl, I, p. 68, 8 et suiv.; Chalcocondil, p. 61, 15 et suiv.

⁶⁹ Sphrantzes, *op. cit.*, p. 130, 33–34: ... ἐν τῇ πόλει τῇ μεγάλῃ καὶ περιβοιῆται καὶ παλαιᾷ...

⁷⁰ *Ibidem*, p. 130, 30–32.

⁷¹ *Ibidem*, p. 142, 13–14.

qui donnent de l'identité à l'espace urbain, comme les édifices publics (palais ducal, l'Arsenal), les églises (San Marco, San Giorgio – qui a été la résidence du patriarche byzantin pendant son séjour à Venise), les constructions civiles (les palais *splendides et resplendissants* où le basileus et son frère ont été installés)⁷².

Même si probablement Chalcocondyle n'a jamais visité Venise, il a réussi de bien s'informer et il offre plusieurs détails sur la ville qui dépasse toutes les autres villes d'Italie *par la somptuosité des maisons, les édifices bâtis sur la mer, comme toute la ville, et par la richesse des habitants*⁷³. L'historien byzantin est préoccupé aussi par la position remarquable de Venise, tant du point de vue stratégique⁷⁴ que des avantages qu'elle offre à ses habitants⁷⁵. Il mentionne les constructions civiles (maisons bâties avec un grand effort financier et grandioses), les *églises imposantes*⁷⁶, et des édifices utilitaires⁷⁷. Chalcocondyle remarque l'élément frappant pour un homme médiéval, le fait que la ville n'a pas été entourée de murs⁷⁸, mais il ne considère qu'il y ait un problème, car la position de Venise est très favorable.

Evidemment, les villes de l'Italie nommées *polis* par les historiens byzantins du XV^e siècle sont relativement nombreuses et on ne peut pas les mentionner toutes. Il faut dire que, à l'exception de Chalcocondyle⁷⁹, tous les autres auteurs se contentent de mentionner les villes quand la narration l'exige, et ils offrent peu d'informations sur leurs constructions. Généralement, ils parlent le plus souvent des églises et des monastères⁸⁰, qui donnent aux villes un caractère chrétien. Le fait que ce genre de mentions se trouve le plus souvent chez Sylvestre Syropoulos peut être lié aux intérêts de l'auteur et au motif pour lequel il se trouve en Italie, à Ferrare ou à Florence : le Concile pour l'union des églises.

Dans ce contexte, nous trouvons intéressant le passage où Syropoulos exprime son mécontentement face à l'impossibilité des membres de la délégation byzantine de quitter Ferrare, conséquence de l'ordre de leur propre empereur. Il dit qu'il y a une coutume respectée dans les villes du monde latin – *ἐν ταῖς λατινικαῖς*

⁷² Syropoulos, *op. cit.*, p. 214–216.

⁷³ Chalcocondyl, I, p. 185, 5-9; Chalcocondil, p. 127, 25–27.

⁷⁴ Voir la relation sur « la guerre de Chioggia » et l'habileté des Vénitiens d'utiliser l'emplacement de la ville pour vaincre leurs ennemis, les Génois, chez Chalcocondyl, I, p. 177,6–179,6; Chalcocondil, p. 123, 7–124, 12.

⁷⁵ Chalcocondyl, I, p. 175, 10–15; Chalcocondil, p. 122, 9–13.

⁷⁶ Chalcocondyl, I, p. 175, 16–18; Chalcocondil, p. 122, 14–15.

⁷⁷ Sur le chantier naval, très beau et impressionnant, voir Chalcocondyl, I, p. 185, 9–18; Chalcocondil, p. 127, 30–34.

⁷⁸ Chalcocondyl, I, p. 185, 22; Chalcocondil, p. 128, 3.

⁷⁹ Dans le cas des autres villes de l'Italie qu'il mentionne, l'historien s'intéresse surtout à l'évolution et aux relations politiques ; pour le reste il se contente de formules générales comme *ville florissante* pour Ravenne (Chalcocondyl, I, p. 176, 12; Chalcocondil, p. 122, 29) ou *ville grande et florissante et la plus belle des villes de l'Italie* quand il parle de Florence (Chalcocondyl, II, 1, p. 66, 6–10; Chalcocondil, p. 175, 22–23).

⁸⁰ Voir pour Ferrare, Syropoulos, *op. cit.*, p. 240, 25 (cathédrale), p. 256, 13 (église San Giuliano), p. 260, 19 (monastère St. André) etc., et pour Florence toujours Syropoulos, *op. cit.*, p. 496, 31 (église Santa Maria del Fiore), p. 386, (monastère San Antonio) etc.

ἐπαρχῖαις καὶ πόλεις – *qui ne permet pas la sortie ou le passage d'une région à l'autre ou d'une ville à l'autre sans avoir une autorisation et un acte écrit provenant des maîtres du lieu*⁸¹. Autrefois, il parle des éparques de *chaque ville et province*⁸². Dans le premier passage, l'auteur suggère, sans le dire directement, l'existence du mur (qu'on peut supposer aussi grâce à l'information concernant la tentative échouée de Bessarion de sortir par la *porte de la ville*⁸³). Dans ce contexte-là, les murs de la ville ont une connotation négative, car ils suppriment la liberté de mouvement, ils sont semblables aux murs d'une prison pour ceux qui se trouvent *dans un pays étranger*⁸⁴. L'autre information met en lumière l'organisation de l'espace occidental, où il y a des provinces et des villes-unités administratives. L'auteur utilise le mot *éparchies*, qui suggère que le monde occidental est conçu comme une unité partagée entre des différentes unités administratives, mises sous l'autorité du pontife romain et de l'empereur des Allemands, comme autrefois le monde oriental était gouverné par l'empereur de Constantinople et le patriarche. Donc, l'auteur applique à l'Occident le modèle administratif territorial de Byzance. C'est évident que Syropoulos utilise le mot *Latins* pour désigner tous les chrétiens qui acceptent l'autorité du pontife romain. Il parle ailleurs des gens qui partagent *la doctrine des Latins : Italiens, Allemands, Espagnols, Britanniques et tous les parties de l'Occident*⁸⁵.

Même si les informations sont de moins en moins nombreuses, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de l'Italie, il y a des historiens byzantins qui savent quelque chose des centres urbains français. Il s'agit, d'abord, de Paris, *la résidence impériale des Celtes*, qui se trouve dans *un état resplendissant et riche*⁸⁶, mais aussi de Nice, la *métropole* de Provence, ou d'Avignon, où se trouve un grand pont⁸⁷. Les historiens byzantins ont appris qu'en Allemagne aussi il y a des villes. Chalcocondyle sait que dans ce pays il y a des villes resplendissantes et *florissantes*, parmi lesquelles deux cents sont gouvernées par des ecclésiastiques mis à leurs têtes par le plus grand prêtre des romains⁸⁸, et le chef des Allemands, Sigismond, habitait le plus souvent dans la ville de Vienne⁸⁹, qui se trouvait, nous dit Syropoulos, *en Autriche*⁹⁰.

Sur les villes de l'Espagne, dont on n'a pas trop de relations, il y a peu d'informations, et seulement chez Chalcocondyle, sous la forme des affirmations

⁸¹ *Ibidem*, p. 294, 5–18.

⁸² *Ibidem*, p. 152, 10–11: ... ἐκάσδης πόλεως καὶ ἐπαρχίας...

⁸³ *Ibidem*, p. 398, 24–31.

⁸⁴ *Ibidem*, p. 276, 5.

⁸⁵ *Ibidem*, p. 150, 8–10.

⁸⁶ Chalcocondyl, I, p. 79, 20–22; Chalcocondil, p. 67, 29. L'auteur anonyme du *threnos* publié par Ellissen se réfère au *roi de Paris*, donc il savait que Paris est la capitale de la France, voir A. Ellissen, *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*, p. 150, 331.

⁸⁷ Chalcocondyl, I, p. 81, 1–3; Chalcocondil, p. 68, 14–16.

⁸⁸ Chalcocondyl, I, p. 65, 6–66,1; Chalcocondil, p. 59, 19–60, 1.

⁸⁹ Chalcocondyl, I, p. 64, 9; Chalcocondil, p. 59, 5–6.

⁹⁰ Syropoulos, *op. cit.*, p. 130, 13.

générales. Il dit que Valence est *une ville grande et florissante* où se trouve la résidence du basileus de Valence⁹¹ ; Barcelone est une ville qui brille par sa richesse et son pouvoir⁹², et qui se trouve sous l'autorité du roi d'Aragon. Il dit aussi que dans le pays d'Ibérie le grand et le riche a des villes comme la résidence impériale de Sibilena, ville grande avec beaucoup d'habitants, Cordone, Tolède et Salamanque⁹³. Le même Chalcocondyle sait quelque chose sur l'Angleterre, où il connaît l'existence des grandes villes, très riches. Il sait aussi qu'il y a une métropole, Londres, en même temps la résidence de l'empereur, qui dépasse toutes les villes de l'île, et par sa richesse elle n'est inférieure à aucune ville de l'Occident⁹⁴.

Sur l'analyse des informations des sources byzantines du XV^e siècle on peut dessiner une image de l'Europe occidentale et on peut dire que l'espace occidental appartient à l'altérité, pas à une absolue, mais relative. Les *Autres* qui habitent l'Occident sont proches des Byzantins du point de vue culturel et religieux, ce qui se reflète sur la manière dont on désigne l'image de l'espace, ouvert à une communication libre. De ce point de vue, on peut parler même d'une relative proximité géographique, facilitée par les chemins qui permettent les relations économiques, culturelles et politiques entre les deux mondes.

L'espace de l'Occident n'est en aucun cas un espace barbare, comme les régions de l'Orient, ou les anciens territoires byzantins conquis par les Turcs et amenés dans la sphère de la barbarie par les destructions qu'ils ont provoquées. Au contraire, l'Occident est caractérisé par l'existence des villes ayant le même type d'édifices publiques et religieux que Byzance. Les différences ne sont pas de structure, même si elles existent. L'espace occidental et ses habitants ont la même identité générique que l'espace byzantin et ses gens. L'identité vient du fonds commun des deux civilisations, qui partagent la tradition gréco-romaine et le christianisme.

⁹¹ Le roi d'Aragon, voir Chalcocondyle, II, 1, p. 49, 24–50, 2; Chalcocondyle, p. 165, 6–8.

⁹² Chalcocondyle, II, 1, p. 50, 9–10; Chalcocondyle, p. 165, 14–15.

⁹³ Les villes de Castille sont appelées *polis*, voir Chalcocondyle, II, 1, p. 51, 12–15; Chalcocondyle, p. 166, 2–5.

⁹⁴ Chalcocondyle, I, p. 86, 13–87, 20; Chalcocondyle, p. 71, 15 – 72, 3.

« TAM LONGINQUIS PARTIBUS ». UN CHEVALIER CASTILLAN EN MOLDAVIE AU XV^e SIÈCLE

ANDREI PIPPIDI

On signale la présence à Suceava d'Alfonso Mudarra, attestée par un document de 1412 (une lettre d'Alexandre le Bon, prince de Moldavie, adressée à Fernand, infant de Castille et futur roi d'Aragon). Le chevalier castillan était venu en pèlerin, mais il est permis de se demander s'il n'était pas un émissaire de croisade, envoyé pour sonder les dispositions de plusieurs princes pour unir leurs forces contre le danger ottoman.

Le document qui nous révèle la présence d'un voyageur occidental à la cour d'Alexandre le Bon m'a été signalé il y a longtemps par Werner Paravicini, lequel a étudié assidument les « Adelsreisen » en Europe médiévale. Comme cette découverte était la sienne, j'ai attendu qu'il la publiât, ce qu'il a fait depuis une douzaine d'années, en ajoutant à son riche commentaire les renseignements que je lui avais fournis¹. Puisque le pèlerin d'autrefois reste encore inconnu en Roumanie, je prends maintenant la liberté de revenir à ce sujet.

Il s'agit d'une lettre du prince Alexandre de Moldavie envoyée de Suceava, le 29 mai 1412, à l'infant Fernand de Castille. Le porteur du message, le chevalier Alfonso Mudarra, a conservé l'original, ainsi que sept autres dont il avait été chargé à l'occasion de son passage par la Savoie, le Montferrat, Milan, la Hongrie, la Bohême, la Pologne et la Lituanie. Les documents ainsi collectionnés forment un dossier aux archives de Barcelone ; ils constituaient la réponse aux recommandations délivrées à Mudarra par son seigneur qui expliquaient le but de son voyage et lui servaient de laissez-passer. La même fonction de sauf-conduit était remplie par les réponses recueillies au cours de ce long itinéraire, chaque fois que le noble espagnol franchissait une nouvelle frontière. Le dossier contient également la lettre adressée par Fernand au grand maître de l'ordre Teutonique, Heinrich von Plauen, probablement la seule qui n'a pas été remise au destinataire, car tous ces documents sont des originaux. Manquent, par contre, les messages reçus par le comte Amédée VIII de Savoie, le marquis Théodore II de Montferrat, le duc de Milan Giovanni Maria Visconti, l'empereur Sigismond de Luxembourg, le frère de celui-ci Venceslas IV de Bohême, le roi de Pologne Jagiello (Vladislas I^{er}), son cousin Vitold (Alexandre) de Lituanie et, bien sûr, le voïvode de Moldavie.

¹ Werner Paravicini, „Fürschriften und Testimonia“. *Der Dokumentationskreislauf der spätmittelalterlichen Adelsreise am Beispiel des kastilischen Ritters Alfonso Mudarra 1411–1412*, in *Studien zum 15. Jahrhundert. Festschrift für Erich Meuthen*, herausgegeben von Johannes Helmuth und Heribert Müller in Zusammenarbeit mit Helmut Wolff, München 1994, pp. 903–926.

Les dates des réponses marquent les étapes du périple. Vers le milieu de l'année 1411 le voyageur n'avait pas encore quitté l'Espagne ; il se trouvait le 19 octobre dans le Bugey, au village d'Ambronay, et deux semaines après, le 2 novembre, à Casal, pour être à Milan dès le 6 novembre. Venise est absente de la feuille de route du chevalier ; il est possible qu'on l'ait contournée à dessein. Le relais suivant allait être Buda, le 8 janvier 1412, pour monter ensuite vers Prague, où Mudarra était déjà arrivé le 1^{er} mars. Il aura fallu un mois pour traverser la Silésie : le 8 avril, à Cracovie, deux grands dignitaires du royaume de Pologne, un Ostrowski et un Lanckoronski, ont signé la lettre qu'ils devaient confier à l'étranger à son départ. Encore un mois jusqu'à Kowno, où le voyageur s'est rendu afin de saluer le prince Vitold (1^{er} mai). Voici qu'il se dirige rapidement vers le sud : il est à Suceava le 29 mai. On ignore quelle route il aura prise par la suite. A-t-il réussi à arriver en Terre Sainte, en s'embarquant à Constantinople ? Nous ne savons même pas s'il a continué son errance, car il a pu tout aussi bien rebrousser chemin et rentrer en Espagne sans jamais voir Jérusalem.

La seule trace que ce voyage ait laissé, à part les documents de Barcelone, est une mention dans les comptes de la cour de Savoie, concernant la somme de 64 florins et 2 deniers que le trésorier a reçu l'ordre de payer pour les dépenses de Mudarra. Qui était ce personnage ? Il appartenait à une famille de la noblesse de Valladolid ; son nom résonne encore dans une *Romance mauresque* (1828, dans les *Orientales*), donc Victor Hugo a dû rencontrer « Mudarra le bâtard » dans ses lectures. Alfonso, en tant que courtisan (*domesticus* ou *familiaris*) du roi de Castille, qui était alors un enfant, Juan II, semble avoir été attaché au service de la reine mère (et co-régente) Catherine de Lancastre. L'infant Fernand, qui exerçait, avec sa belle-sœur, la régence en Castille au nom de son neveu, allait devenir roi d'Aragon et de Sicile (de 1412 à 1416), en vertu du Compromis de Caspe. Il est possible que son fidèle Mudarra ait été obligé de revenir au pays sans poursuivre ses aventures à cause des événements qui ont fixé l'ordre de succession à la couronne aragonaise. A condition, bien entendu, que la nouvelle de la crise politique lui fût parvenue dans ces « tam longinquis mundi partibus ».

Mais c'est déjà renchéris sur la réalité irréfutable, quoique limitée, que nous présentent ces documents. Le texte suivant est celui qui nous intéresse particulièrement :

*« Domino Fernando in fanti Casstelle, domino de Lara, duci Penne fidelis, comiti de Alkurkeke et domino de Castra et de Hara, Allexander woy(vo)da Moldaviensis tocius amicitie continuum in crementum cum salute. Vestre enodamus regie magestati proponentes, quod nobilis vir dominus Alfoncius Mudarra milesque strenuus ad nostram perveniens presenciam aliquibus nobiscum diebus commorans. Quibus peractis diebus sano nostro cum conductu honorifice pertransivit. Datum in Socgitervia in die sancte Trinitatis anno domini millesimo quadringentesimo duodecimo . »*²

² Barcelona, Archivo de la Corona de Aragon, Cartas Reales, Don Ferran I, caixa 1 Nr.9.

Ce que nous apprend la lettre c'est que le pays visité par Mudarra était à peu près incorporé à la société féodale et que l'horizon des hommes qui y régnaient était plus vaste qu'on a pu le croire. Alexandre le Bon (1400-1432) avait dans sa chancellerie des scribes capables de rédiger en latin, quoique avec des fautes d'orthographe lorsqu'ils butaient sur des noms étrangers (Penafiel, Alburquerque, Haro). Avant de partir, le voyageur savait déjà quelles régions il se proposait de voir et le nom d'Alexandre était connu en Espagne puisque l'une des recommandations que Mudarra avait pris la précaution d'emporter avec lui était destinée au voïvode. D'ailleurs, en 1408, les cardinaux réunis à Pise pour préparer un concile destiné à résoudre le Grand Schisme et à rouvrir la voie de la réconciliation avec l'Eglise orientale avaient convoqué Alexandre, le voïvode de « la Petite Valachie ». Sa participation, à côté de son voisin Mircea de « la Grande Valachie » ainsi que celle de l'empereur de Byzance Manuel II, montrait la confiance dans leur capacité de remplir la mission d'une croisade anti-ottomane³. Au cours des années suivantes, Alexandre renouvelait le serment de vassalité envers la Pologne (en 1411, après ceux de 1404 et 1407), une Pologne qui venait de remporter sur l'ordre Teutonique la victoire de Grünwald ; il écartait les Génois de l'embouchure du Danube au moment où Gênes était engagée dans le soulèvement contre la seigneurie de Théodore de Montferrat. En même temps, on comptait sur lui pour soutenir l'empereur Sigismond dans sa lutte contre les Turcs (ceci étant l'effet du traité conclu à Lublau en 1412 entre la Hongrie et la Pologne)⁴.

A voir cette agitation qui saisit la région, mettant en jeu autant de rivalités que les forces politiques conviées à refouler la pression ottomane, on se demande si le chevalier Mudarra était amené ici par son vœu de pèlerinage. Qu'on se souvienne que, dix ans plus tard, en 1421, c'est un envoyé du duc de Bourgogne et du roi d'Angleterre qui arrive en Moldavie, en expliquant qu'il s'efforçait d'arriver à Jérusalem par voie de terre. Il s'agit de Guilbert de Lannoy. Les éditeurs de ses récits de voyage ont supposé qu'il cachait des reconnaissances militaires sous le prétexte du pèlerinage⁵. L'itinéraire du chevalier picard a suivi la même route que celle prise par Mudarra, à travers la Pologne, la Lituanie et la Moldavie. Indéniablement, on assiste là à un détour et, pour le justifier, Guilbert de Lannoy nous dit qu'il a obtenu ainsi des lettres, en tatar, en russe et en latin, adressées au sultan, ce qui devait lui faciliter le passage par le territoire ottoman⁶. On peut imaginer que le voyageur espagnol aurait eu la même raison pour s'avancer vers le

³ Șerban Papacostea, *La Valachie et la crise de structure de l'Empire Ottoman (1402-1413)*, « Revue roumaine d'histoire », XXV, 1986, 1-2, p. 30-33.

⁴ Voir récemment Ștefan Andreescu, « *Cruciada țirzie" și Marea Neagră*, in *Marea Neagră. Puteri maritime-Puteri terestre (sec. XIII-XVIII)*, coordonator Ovidiu Cristea, București, 2006, p. 136-138. Pour la prise de Licostomo par Alexandre le Bon, voir Șerban Papacostea, *La Mer Noire, carrefour des grandes routes intercontinentales, 1204-1453*, București, 2006, p.216-245. Ajouter J. Delaville Le Roulx, *La France en Orient au XIV^e siècle*, I, Paris, 1886, p. 403-504, et Federico Donaver, *Storia di Genova*, Genova, 2001, p. 114-118.

⁵ *Œuvres de Ghillebert de Lannoy*, éd. Charles Potvin, Louvain, 1878, p. 73, n. 1.

⁶ *Ibid.*, p. 58.

nord-est, en s'éloignant temporairement de la ligne droite qui descendait de Buda vers les Balkans.

Le chroniqueur polonais Dlugosz, qui rapporte la visite de Lannoy à Cracovie, ne retient que l'histoire des sauf-conduits, mais il décrit les dons apportés au roi dans les bagages du pèlerin⁷. D'autre part, il faut observer que Mudarra avait évité de passer par Venise : on sait que les Vénitiens maintenaient avec les prétendants ottomans qui se disputaient alors la succession de Bâyezid des relations si étroites que le secret d'un émissaire de croisade n'avait aucune chance d'être dissimulé⁸. En même temps, les princes auprès desquels Mudarra s'est arrêté considéraient la lutte anti-ottomane comme un devoir. Les Luxembourg, Vladislas Jagiello et Vitold, sans doute, mais aussi le marquis de Montferrat, un Paléologue apparenté aux empereurs byzantins ; Amédée de Savoie, le futur pape Félix V, était le petit-fils du Comte Vert, Amédée VI, lequel avait jadis dirigé une expédition militaire destinée à secourir la résistance des Byzantins contre les Turcs.

Si l'on se demande pourquoi le dossier de Barcelone ne contient pas de lettre qui puisse prouver le passage de Mudarra par la Valachie, il y a deux réponses possibles.

Soit le chevalier s'est embarqué à Cetatea Albă ou à Licostomo pour voguer vers Constantinople ; pourtant, il n'existe pas la moindre preuve qu'il soit jamais arrivé à Byzance (Manuel Paléologue aurait sans doute répondu à la lettre de créance envoyée par Fernand de Castille) et le pèlerinage entrepris par Mudarra devait être, probablement, accompli *par terre*. Soit, et c'est l'explication la plus vraisemblable, la politique de Mircea l'Ancien, qui était alors l'allié de Mûsâ Tchelebi, n'inspirait pas confiance à ceux qui s'efforçaient de réunir en faisceau les forces capables de combattre les Ottomans. Quoique la chronologie de ces événements ne soit pas exempte de points incertains, il paraît que, lorsque Mudarra se trouvait à Suceava, Mûsâ était en train de vaincre son frère Mehmed et il était encore maître de la Roumélie⁹. La seule conclusion qu'il nous est permis de tirer c'est que notre voyageur n'a pas franchi le Danube, par crainte de la situation en Bulgarie, peu favorable à un pèlerinage, ou parce qu'il estimait sa mission achevée.

Ce qui demeure acquis c'est que la Moldavie d'Alexandre le Bon n'était pas dépourvue de contacts avec l'autre extrémité de l'Europe.

⁷ *Ioannis Dlugossii Annales seu Cronicae incliti regni Poloniae*, XI, Varsaviae 2001, p. 146–147.

⁸ Donald M. Nicol, *Venezia e Bisanzio*, Milano, 2001, p. 450–454.

⁹ *Histoire de l'Empire Ottoman*, sous la direction de Robert Mantran, Paris, 1989, p. 60–62.

LES GRANDS OFFICIERS D'ORIGINE GRÉCO-LEVANTINE
EN MOLDAVIE AU XVII^e SIÈCLE.
OFFICES, CARRIÈRES ET STRATÉGIES DE POUVOIR

RADU G. PĂUN

L'article se donne pour objet l'analyse systématique de la présence des personnages d'origine gréco-levantine au niveau des offices princiers de Moldavie au XVII^e siècle. Un traitement statistique des données disponibles tâche d'établir le poids des officiers allogènes dans le système des offices et dans les Conseils de chaque prince régnant, ainsi que les domaines qu'ils investissent prioritairement. L'étude met aussi en évidence l'importance des relations personnelles (amitiés, relations d'affaires, parenté et alliance) dans la construction des carrières politiques des Gréco-Levantins et montre leur position d'intermédiaires culturels entre les Pays Roumains et l'Empire ottoman.

La « nouvelle » élite politique de souche gréco-levantine des Pays Roumains, souvent appelée d'un terme anachronique « protophanariote » ou « préphanariote », n'a pas encore fait l'objet d'une recherche systématique. Nous l'avons tentée dans une thèse de doctorat, soutenue en 2003 à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris, où nous nous sommes penchés sur la présence gréco-levantine en Moldavie¹. Les problèmes concrets de l'arrivée et des stratégies de maintien des allogènes au Nord du Danube ont également fourni matière pour deux articles en cours de publication². A cette occasion, nous avons insisté sur l'importance des relations personnelles (d'affaires, de patronage, d'alliance) dans le processus de promotion sociale et politique des « Grecs » arrivés aux Pays Roumains. Nous avons aussi suivi le phénomène de conversion des ressources « privées » (fortune monétaire, fidélités personnelles) en ressources de pouvoir (ou « politiques »), surtout par le biais de l'obtention d'offices, ce qui permettait aux étrangers de devenir des acteurs de plein droit sur la scène politique roumaine.

¹ *Pouvoirs, offices et patronage dans la Principauté de Moldavie au XVIII^e siècle. L'aristocratie roumaine et la pénétration gréco-levantine*, sous la direction de MM Robert Descimon (EHESS-CRH) et Andrei Pippidi (Université de Bucarest).

² « Les Gréco-Levantins dans les Pays Roumains : voies de pénétration, étapes et stratégies de maintien », sous presse dans *Byzance. Bulgarie. Europe. Mélanges en honneur du Prof. Vasilka Tăpkova-Zaimova pour son 80^{ème} anniversaire* (= *Studia Balcanica*), Sofia, 2006 ; « Stratégies de famille, stratégies de pouvoir: les Gréco-Levantins en Moldavie au XVII^e siècle », communication présentée au colloque international *Social Behaviour and Family Strategies in the Balkans (16th–20th Centuries) / Comportements sociaux et stratégies familiales dans les Balkans (XVI^e–XX^e siècles)*, Bucarest, New Europe College, 2006, 9–10 juin, à paraître dans les Actes du colloque.

Le présent article se done pour but d'explorer systématiquement la place détenue par les Gréco-Levantins dans le système des offices princiers³.

1. Ressources personnelles et ressources politiques : les offices

Le premier palier de l'analyse suppose un traitement statistique censé fournir des repères pour une étude qualitative entreprise dans la deuxième partie du travail⁴. L'approche statistique, nous l'avouons d'emblée, est forcément incomplète, gardant donc une valeur plutôt orientative. Les fréquents changements dans la composition des Conseils princiers, les difficultés qu'on doit surmonter pour identifier certains dignitaires qui en font partie, les lacunes documentaires qu'il faut remplir lorsqu'il s'agit de personnages qui circulent beaucoup (ceux qui remplissent des fonctions diplomatiques surtout) ont limité notre analyse à 9 offices sur les 12 qui conféraient le droit de participer au Conseil, en laissant de côté les offices de *pârcălab* (burgrave) dont l'importance s'amoindrit d'ailleurs sensiblement pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle. Nous avons aussi laissé de côté les règnes éphémères. La base de calcul compte donc seulement 28 princes sur les 31 qui ont effectivement régné durant la période qui nous intéresse.

1.1 Les hauts officiers levantins de Moldavie. Approche statistique

Si on prend comme base de calcul les informations fournies par N. Stoicescu, on trouve 55 dignitaires d'origine gréco-levantine sur un nombre total d'approximatif 260 hauts officiers entre 1600 et 1700, donc 20% environ⁵. Selon nos calculs, toujours approximatifs, entre 1574 et 1710, la période qui fait l'objet de ce travail, il s'agit de presque 400 hauts officiers, dont 100 environ sont d'origine gréco-levantine certaine, soit 25%. On peut donc accepter que le

³ Une tentative en quelque sorte similaire mais qui reste à un niveau très général, a été entreprise assez récemment par Olga Cicanci, « Dregători greci în Țările Române în veacul al XVII-lea », dans le vol. *Fațetele istoriei. Existențe, identități, dinamici. Omagiu Academicianului Ștefan Ștefănescu*, publié par les soins de T. Teoteoi, B. Murgescu et Șarolta Solcan, Bucarest, 2000, pp. 199–210. L'auteur fait souvent référence à son travail manuscrit « Relațiile Țărilor Române cu poporul grec în secolul al XVI-lea – începutul secolului al XVII-lea » qui nous est resté inaccessible.

⁴ Le traitement statistique a été possible grâce aux données inventoriées par N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV–XVII*, Bucarest, 1971 ; voir aussi « Lista marilor dregători ai Moldovei (sec. XIV–XVII) », *A.I.I.A.I.*, VIII, 1971, pp. 403–423. Ces deux travaux ont été utilisés d'une manière critique, étant enrichis et corrigés par nos propres recherches, dont une partie sont déjà publiées, cf. Radu G. Păun, « Unele rectificări la cronologia marilor dregători ai Moldovei în secolul XVII », *R.I.*, VII, 11–12, 1996, pp. 917–925.

⁵ Voir aussi A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI–XVIII*, Bucarest, 1983, p. 113.

pourcentage moyen de la présence gréco-levantine au niveau des hauts offices de Moldavie se situe entre 20% et 25%.

La moyenne est dépassée, parfois de loin, par les pourcentages correspondant aux Conseils de 10 princes (Tableau 1) : Alexandre l'Enfant (50%), Radu Mihnea (46%), Miron Barnovski et Vasile Lupu (44,5%), Alexandre Iliaş (40%), Moïse Movilă (37%), Gaspard Graziani (33%), Ștefan Lupu (30%), Iliaş Alexandre (28%) et Ștefan Tomșa II (27,5%). Dans d'autres 10 cas le pourcentage des hauts officiers allogènes est inférieur à la moyenne : Démétrius Cantacuzène (5,5% ; aucun allogène pendant son premier règne), les Movilă (Jérémie, Siméon et Constantin : 4%, 9%, respectivement 13%), Ștefan Petriceicu (7%), Georges Ștefan et Georges Doukas (13%), Pierre le Boiteux (15%), Antoine Rosetti (16%), Constantin Doukas (16,5%), Jancu le Saxon (17%) et Antiochos Cantemir (18%). Les autres 8 princes emploient les dignitaires allogènes dans une proportion proche de la moyenne.

Ces chiffres ne disent rien de nouveau sur l'orientation politique de princes comme Alexandre l'Enfant, Radu Mihnea, Alexandre Iliaş, dans la première catégorie, les Movilă, Georges Ștefan, Ștefan Petriceicu, dans la seconde. Elles fournissent pourtant des indications en quelque sorte surprenantes quant aux règnes de Moïse Movilă et surtout de Miron Barnovski, auquel les historiens ont souvent assigné le caractère de prince « national » par excellence, par opposition aux monarques « levantinisants »⁶. Le pourcentage des Levantins qui composent les Conseils de Constantin Cantemir et de Dabija sont également assez importants (24%, respectivement, 22%), ce qui semble contredire le caractère autochtone, voire « autochtoniste », qui leur était attribué par certains historiens. Comment pourrait-on expliquer ces situations ?

Selon nous, l'explication doit être cherchée dans la logique des *affinitive relations*, pour reprendre le terme de Nancy S. Kollmann, ces relations complexes qui emboîtent en même temps la parenté, l'alliance, l'amitié et le patronage⁷. En Moldavie elles trouvèrent un terrain parfait d'action, compte tenu de l'ambiguïté qui marque le système « constitutionnel », où les règles « objectives » de la succession sont lâches et tiennent à la volonté du maître⁸. Dans ces conditions, l'origine ethnique perd de sa portée discriminatoire, étant soumise à la logique des solidarités spécifiques à l'œuvre dans la cristallisation des rapports entre individus et groupes, de telle manière que les parents/affins, tant autochtones qu'allogènes, constituent toujours une base politique potentielle et un réservoir de fidélités pour les princes.

⁶ Voir surtout Gh. I. Brătianu, *Sfatul domnesc și Adunarea Stărilor în Principatele Române*, publié par les soins de Șerban Papacostea, Bucarest, 1995 (1ère éd., Paris, 1973), *passim*.

⁷ *Kinship and Politics, the Making of the Muscovite Political System, 1345–1547*, Stanford, 1987, pp. 6 et suiv.

⁸ Voir nos opinions là-dessus dans « La circulation des pouvoirs dans les Pays Roumains au XVII^e siècle. Repères pour un modèle théorique », *New Europe College Yearbook*, 1998–1999, pp. 263–311. Pour les rapports entre dévolution (transmission du patrimoine) et succession (qui s'applique aux dignités), nous renvoyons à l'article de J. Goody, « Strategies of Heirship », *Comparative Studies in Society and History*, 15, 1, 1973, pp. 3–20.

La composition du Conseil de Moïse Movilă en témoigne. Comme gendre du prince Radu Mihnea (marié avec Catherine, la fille du prince), il s'entoura de parents et alliés de sa propre famille (Dumitrașcu Ștefan, Lupu Bucioc, Savin Prăjescu, Pătrașcu Boul, les boyards Bașotă et Ghenghea), mais aussi de personnages « hérités » de son beau-père, chacun ayant déjà noué des relations de famille avec le grand clan des Prăjescu-Movilă. Il s'agit en premier lieu de Lupu Coci (le futur prince Vasile Lupu), marié avec Tudosca Bucioc, mais ancien client de Radu Mihnea, à qui il doit les débuts de sa carrière ; de Curt Celebi (gendre de Skarlate Grama et beau-frère d'Alexandre l'Enfant, lui même beau-frère de Moïse), personnage influent qui détint temporairement l'office de grand échanson. Il s'agit aussi des Cantacuzène : les frères Thomas et Iordaki sont apparentés aux Prăjescu-Movilă à travers leurs épouses, mais ils doivent leur présence en Moldavie au même Radu Mihnea⁹. Michel Fortunas, un autre ancien serviteur de Radu Mihnea, est marié avec Christine, la nièce de Miron Barnovski, le parent des Movilă¹⁰, situation valable également pour un autre client de Radu, Grama le *stolnic*¹¹. Seule la présence d'Apostol Katardji semble poser problème, faute d'informations précises concernant les épouses des trois frères Katardji. Il ne faut toutefois perdre de vue que l'un des frères, Ianaki, avait détenu la dignité de grand *ban* en Valachie pendant les règnes de Radu Mihnea et de Gabriel Movilă, tandis que Nicolas, l'autre frère, était marié avec Despa, la fille d'un des proches collaborateurs de Radu Mihnea, Vasile le trésorier de Valachie¹². Qui plus est, les Katardji étaient aussi apparentés aux Cantacuzène, par le mariage de Ianaki (II), le fils d'Apostol, avec la fille du chambellan Constantin Cantacuzène, le frère de Iordaki et de Thomas Cantacuzène de Moldavie. Les Katardji sont aussi à retrouver dans le Conseil de Miron Barnovski, membre collatéral de la famille Movilă : Nicolas et Georges Katardji y détiennent successivement la dignité de grand chambellan (1626–1627). Iordaki et Thomas Cantacuzène n'en font pas partie (ils étaient trop jeunes à l'époque), mais on y retrouve deux autres Cantacuzène, Constantin (le fondateur de la branche valaque de la famille) et Michalaki¹³.

Pour comprendre d'une manière adéquate le profil politique des princes en question, il faut également prendre en considération la position immédiate de tous ces « allogènes » au sein de l'élite politique moldave. Or, il est assez facile de constater que presque tous les personnages qu'on vient de mentionner avaient

⁹ Cf. N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, pp. 361–364.

¹⁰ Elle était la fille de Marica, la soeur du prince, et de Gligorie Bucium, Șt. S. Gorovei, « Neamul lui Miron Vodă Barnovski », *Arh. Gen.*, V, 1–2, 1998, p. 144 ; la provenance de l'épouse de Fortunas est inconnue à N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 400.

¹¹ Elle s'appelait Anghelina, étant la nièce d'Orăș le *hetman*, ancien conseiller et parent des princes Movilă, Șt. S. Gorovei, *op. cit.*, p. 152 ; voir aussi N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 404.

¹² *Ibidem*, pp. 369–370 ; pour ce personnage et son réseau, voir l'article de Șt. Andreescu, « O sentință politică a lui Matei vodă Basarab », dans son recueil *Perspective medievale*, Bucarest, 2002, pp. 156–172 ; nous remercions l'auteur qui a eu la bienveillance de mettre à notre disposition le manuscrit de cet article.

¹³ Informations offertes par M. A. Pippidi que nous remercions.

commencé leur carrière roumaine depuis longtemps déjà. Arrivés en Moldavie comme « hommes de la maison » de Radu Mihnea, ayant parfois servi en Valachie aussi, ils avaient obtenu une position de pouvoir et gagné une fortune par la grâce de leur maître, qui entendait ainsi récompenser leurs services fidèlement rendus. Celui-ci avait tout intérêt à les promouvoir, afin de créer une base sociale et politique pour son pouvoir, une base qui ne dépende pas des intérêts, souvent divergentes, des factions autochtones. A l'époque qui nous intéresse ici, ces personnages étaient déjà bien établis et mariés en Moldavie, à quelques exceptions près (Curt Celebi). Ils étaient déjà des « autochtones », tout ambiguë que cette étiquette puisse être, et ne se retrouvent pas parmi les « Grecs de Tsarigrad » (*greci țarigrădeni*) qui durent subir les violences de la colère populaire en 1633, à la différence des favoris du prince Alexandre Iliăș, Battista Vevelli et Alexandre Mamonas, jugés coupables de la corruption du circuit « normal » de la grâce princière.

C'est toujours la logique de la parenté qui explique les cas situés à l'autre bout du tableau. L'analyse du Conseil de Georges Ștefan, par exemple, dévoile l'existence de deux allogènes dont un seul connut une carrière politique significative : le grand chambellan Stamatie de Chio, marié avec Tudosca, la fille du beau-frère du prince, Georges Boul¹⁴. L'autre fut le *hetman* Pătrașcu Moreanu (un Moréote ?), le beau-frère de Georges Ștefan, à travers son mariage avec Anița, la fille de Théodore Boul¹⁵. Une fois de plus, ce ne fut pas leur origine ethnique qui compta mais la relation d'alliance qui les unissait au prince.

Georges Ștefan prend le pouvoir à la suite de la révolte contre son ancien maître et parent, Vasile Lupu, action qui fut, en fait, dirigée contre toute une faction, celle de la famille restreinte de Vasile. Nous oserions considérer que, dans ce cas aussi, l'appartenance ethnique ne joua pas le rôle déterminant, mais que la révolte de Georges Ștefan fut le signe d'un combat entre deux factions et entre deux manières de gouverner et que l'attaque lancée contre les « Grecs » ne fut qu'une façon de canaliser les énergies des masses de manœuvre contre un groupe qui avait pratiquement monopolisé le contrôle des affaires politiques du pays¹⁶.

¹⁴ Georges Ștefan était aussi son parrain de mariage (*naș*), cf. N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, pp. 406–407.

¹⁵ Il se fit tuer dans le combat contre les troupes de Vasile Lupu en 1653, cf. P. Zahariuc, *Țara Moldovei în vremea lui Gheorghe Ștefan voievod (1653–1658)*, Iași, 2003, pp. 112, note 51 ; voir aussi Șt. S. Gorovei, « Cu privire la patriciatul orășenesc în Moldova medievală. Câteva observații preliminare », *A.I.I.A.I.*, XXV, 1, 1988, p. 257.

¹⁶ Șt. S. Gorovei l'avait déjà observé, cf. « Clanuri, familii, autorități, puteri. Moldova, secolele XIV–XVI », *Arh. Gen.*, I, 1–2, 1994, p. 94. P. Zahariuc hésite là-dessus : il affirme d'abord que la révolte fut provoquée par l'entourage « grec » de Vasile (« qu'il soit formé de parents ou non »), pour soutenir ensuite que parmi les critères qui gouvernent les choix de Georges Ștefan durant son règne « les relations de parenté l'emportent sur l'origine ethnique », *op. cit.*, pp. 113, respectivement 397. C. Șerban met la révolte au compte d'une « levantinisation » très accentuée de l'entourage de Vasile, qui aurait affaibli « la base sociale de son pouvoir », *Vasile Lupu, domn al Moldovei (1634–1653)*, Bucarest, 1991, pp. 67–71.

Observons d'abord que les dernières années du règne de Vasile Lupu ne marquent pas spécialement une « levantinisation » plus accentuée de la composition de son Conseil, car les pourcentages des allogènes ont toujours été assez élevés pendant son règne : 50% en 1646 et 72% en 1649. Entre 1652 et 1653, le Conseil restreint est composé de 8 allogènes sur 10 sièges, donc 80%, les deux autres places étant occupées par Georges Ștefan lui-même (grand *logothète*) et Constantin Ciogolea (grand *spathaire*), tous les deux apparentés à Vasile à travers la première épouse de celui-ci, Tudosca Bucioc¹⁷. Parmi les allogènes, des personnages comme les frères Cantacuzène, par exemple, eux aussi liés au très puissant clan Prăjescu-Movilă, ne faisaient que continuer une carrière commencée une trentaine d'années plus tôt¹⁸. La différence est faite, à notre avis, par la présence des clients du prince : Georges Ghika (le futur prince), Michel le *stolnic* et Stamatie Hadâmbul¹⁹, et par les positions de ses consanguins : Georges le *hetman* (frère), Alexandre le grand échanson (neveu, fils de son frère, Gabriel), Enaki le grand écuyer (neveu, frère du précédent). Ces deux groupes assuraient à Vasile Lupu une majorité nette dans le Conseil, si jamais ce problème risquait de se poser dans une matière ou dans une autre.

La dure réaction de Georges Ștefan contre les deux Cantacuzène, ses parents par alliance, qui sauvèrent leur vie seulement grâce à l'intervention du prince valaque Constantin Șerban, leur parent et l'allié politique de Ștefan²⁰, nous oblige à repenser la définition de la parenté et de l'alliance dans le contexte de l'année 1653, ainsi que les rapports entre parenté/alliance et patronage. Après avoir usé de son potentiel d'alliance avec le clan Prăjescu-Movilă, tant au cours de sa carrière en Moldavie que durant les premières années de son règne, Vasile redéfinit ses positions par rapport à ses alliés après la disparition de sa première épouse, et surtout lorsqu'il eut de son second mariage un fils qui devait lui succéder au trône. Sa politique dynastique est bien connue, il n'est nullement nécessaire d'insister là-dessus ici. Signalons seulement un détail qui semble avoir échappé aux historiens qui se sont penchés sur la révolte de Georges Ștefan : le rêve dynastique de Vasile venait nettement à l'encontre de la vision politique de la haute noblesse moldave et surtout du clan des Prăjescu-Movilă, qui préférait élire des princes sans postérité. Barnovski fut soutenu parce qu'il n'avait pas d'enfants²¹, Eustratie Dabija et Ștefan Petriceicu allaient jouir du même support pour les mêmes raisons. Quant à Georges Ștefan lui-même, il savait fort bien qu'il possédait le « profil » requis, étant « quelqu'un qui, sans avoir d'enfants, pensait déjà au trône » (*unul ca acela care, neavându cuconi, de atunce-și luasă gându spre domnie*)²².

¹⁷ P. Zahariuc, *op. cit.*, pp. 113–114.

¹⁸ N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, pp. 361–364.

¹⁹ On suppose que le dernier était aussi lié au groupe de parenté de Vasile (fils de sa cousine germaine ?), *Ibidem*, p. 442.

²⁰ Miron Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la Aaron vodă încoace*, dans *Opere*, éd. par P.P. Panaitescu, I, Bucarest, 1965, p. 171.

²¹ *Ibidem*, p. 70.

²² *Ibidem*, p. 126.

Dans ce contexte, Vasile essaya d'assurer à son héritier un potentiel de solidarités suffisamment fort pour que celui-ci puisse compter là-dessus un jour, si jamais les intérêts divergents des factions nobles pouvaient menacer son trône. La promotion de ses neveux faisait partie d'une stratégie qui devait transformer le gouvernement du pays dans une affaire de famille. Or, la famille de Vasile n'était plus celle de sa première épouse, mais celle dont il avait assuré, pas à pas, une place en Moldavie, à savoir sa famille restreinte. Les clients y avaient aussi un rôle à jouer et c'est de cet angle qu'on doit regarder la position des Cantacuzène : parents par alliance du clan qui a provoqué la chute de Vasile, ils n'en étaient pas moins les clients politiques, et ce fut dans cette qualité qu'ils durent répondre devant le nouveau prince. Ce fut toujours pour cette qualité qu'ils furent « récupérés » par Georges Ghika, l'autre client de Vasile, et par Ștefăniță Lupu, lorsque ceux-ci parvinrent à occuper le trône de la Moldavie.

Le fait que Georges Ștefan s'empessa d'éliminer physiquement le groupe de parenté du prince déchu ne fut ni seulement un acte de vengeance contre ceux qui avaient « bloqué » l'ascension politique de ses propres parents, ni une manifestation xénophobe gratuite, mais, comme le souligne Miron Costin, une tentative d'anéantir la « maison » de son ennemi, pour que celle-ci ne puisse jamais constituer un atout pour l'héritier de Vasile au cas où celui-ci obtenait le trône. C'était en fait une action dirigée contre un style de gouvernement et non pas contre les « Grecs » parce qu'ils étaient « Grecs ». Preuve en est la présence des officiers gréco-levantins (de rang inférieur, c'est vrai) dans l'entourage du nouveau prince : Georges Ghika et son fils Grégoire (chambellan et ensuite *aga*)²³, Constantin Caracaș grand *pitar* (le fils de Caracaș, ancien officier de Vasile)²⁴, Stătie (second trésorier)²⁵, Hrisoscul grand *medelnicer*²⁶, Andronaki (grand *ușar* et ensuite représentant du prince à Constantinople)²⁷, Apostol Mavrodi (grand *ușar*)²⁸, Hagi Panaiot (grand *ușar*)²⁹, Iani Hadâmbul (fils de Stămatie Hadâmbul ?), grand *cămăraș*³⁰, Popa Saulea, grand douanier³¹, le douanier Miron³², etc. Le dénominateur commun de bon nombre de ces personnages fut la parenté, car ils étaient souvent liés, d'une manière ou d'une autre, au prince et au clan dont il était le représentant. Encore une fois, la parenté comme ressource « privée » convertie en ressource politique l'emportait sur l'origine ethnique. La différence entre les deux princes consistait en cela que Georges Ștefan gouvernait au nom et pour son

²³ P. Zahariuc, *op. cit.*, p. 425, note 354.

²⁴ N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, p. 368.

²⁵ P. Zahariuc, *op. cit.*, pp. 432–433.

²⁶ *Ibidem*, p. 443.

²⁷ *Ibidem*, p. 461, notes 613 et 614.

²⁸ *Ibidem*, p. 461.

²⁹ *Ibidem*, p. 461.

³⁰ *Ibidem*, pp. 178, 381 et 463, note 629 ; voir aussi N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 442.

³¹ P. Zahariuc, *op. cit.*, pp. 436–437.

³² *Ibidem*, p. 437.

clan, tandis que Vasile avait cherché à le faire pour lui seul et pour ses propres héritiers.

Cela marque aussi la différence entre la révolte qui l'a renversé et celle qui avait écarté Alexandre Iliăș et à laquelle il avait d'ailleurs lui-même œuvré. Vasile n'avait jamais gouverné à travers des favoris, des *validos* ; il avait donc reçu directement, lui et sa « maison », les coups des révoltés.

1.2. Les favoris

Si dans le cas d'Alexandre Iliăș, les chiffres peuvent expliquer le déclenchement d'une révolte anti-grecque, dans celui du mouvement dirigé contre « les Grecs de Tsarigrad » qui entouraient Georges Doukas, un autre ancien client de Vasile Lupu devenu prince, les statistiques ne semblent pas indiquer un degré de « levantinisation » du Conseil à même de provoquer une telle réaction³³. En effet, pendant ses trois règnes en Moldavie, seulement 16,5% des conseillers de Doukas étaient des allogènes. La clé se trouve, à notre avis, dans la précision de Neculce : selon lui, la révolte visait surtout les Rosetti, parents et conseillers de l'ancien prince³⁴. Cette remarque aide à comprendre la manière de gouverner des monarques de la seconde moitié du XVIIe siècle, tout en fournissant une explication pour la faible présence des Levantins dans les Conseils des princes en provenance de Constantinople : Démétrius Cantacuzène, Antoine Rosetti et Constantin Doukas, le fils de Georges.

Le premier gouverne avec ses proches parents qui se trouvaient déjà en Moldavie, son Conseil étant formé presque exclusivement de parents et d'affins de la branche moldave de sa famille. A part Théodore Cantacuzène, qui, selon Neculce, était « alpha et oméga pendant le règne de Démétrius voievode »³⁵, parce qu'ils étaient cousins germains, on y trouve les gendres du feu Thomas (l'oncle du prince) et de Théodore Cantacuzène (Jean Racoviță et Velicico Costin), les frères des ces derniers (Nicolas Racoviță, respectivement Miron Costin) et le gendre du frère de Théodore, Iordaki II Cantacuzène, un autre cousin du prince (Apostol II Katardji). Pour sa part, Constantin Ciobanul était le beau-père de Jean Cantacuzène, le fils de Théodore, tandis que le fils de Gavril Costaki, Vasile, avait épousé Catherine, la fille du même favori princier³⁶.

³³ Voir I. Neculce, *Letopiseșul Țării Moldovei de la Dabija vodă până la a doua domnie a lui Constantin Mavrocordat*, dans *Opere*, éd. par G. Ștrempel, Bucarest, 1982, p. 211. Le bénéficiaire en fut Ștefan Petriceicu, un autre membre du clan Prăjescu-Movilă.

³⁴ C'était à eux et aux Cantacuzène que le prince devait le trône, grâce aux relations de ces deux familles à Constantinople, *Ibidem*, p. 205.

³⁵ *Ibidem*, p. 299.

³⁶ Il est assez curieux que N. Stoicescu ne mentionne que Théodore parmi les parents du prince qui faisaient partie de son Conseil, « Legăturile de rudenie dintre domni și marea boierime și importanța lor pentru istoria politică a Țării Românești și a Moldovei (secolul XV – începutul secolului al XVIII-lea) », *Danubius*, Revue du Musée régional de Galați, V, 1971, p. 135.

Le Conseil d'Antoine Rosetti offre un tableau similaire. Nous y trouvons les membres de la branche moldave de sa propre famille et ses alliés : les Racoviță et les Buhuș, ainsi que leurs affins (Sturdza, Costaki, Lambrino)³⁷. La faveur princière était pourtant gérée par son beau-frère Antoine Ramadanis, qui faisait figure de premier favori (*musaiip*) : un « Grec arrogant et fier de soi, fou et cupide » qui « ignorait tout le monde et n'écoutait personne », car il était dans la grâce du prince³⁸.

La présence d'un favori qui « filtre » les relations entre le monarque et l'élite politique n'était aucunement en mesure de rendre contents les grands boyards, qui se sentaient écartés du pouvoir. Ce n'est pourtant pas un style de gouvernement qui implique seulement les princes d'origine gréco-levantine et leurs proches³⁹. Antiochos Cantemir, par exemple, accordait du crédit surtout à Iordaki Rosetti et à son propre beau-frère, le Moldave Lupu Bogdan, en ignorant les conseils des autres boyards⁴⁰. Les deux personnages cités avaient eu des carrières très différentes. Si Bogdan avait joui de la bienveillance du père d'Antiochos, Constantin Cantemir (son propre beau-père), Rosetti a constitué au début du règne de celui-ci la première cible à éliminer, fait prévu par le « pacte » conclu avec le prince de Valachie, Șerban Cantacuzène, l'ennemi irréductible des Rosetti⁴¹. Iordaki s'est montré pourtant plus fort, si fort que, par un autre pacte, qui périmait le précédent, les cinq frères Rosetti reçurent de hautes dignités et la grâce sans bornes de Cantemir⁴². Pour assurer son avenir, Iordaki conclut une alliance avec Bogdan⁴³ et ensuite avec l'autre famille proche de Cantemir, les Costaki⁴⁴. C'est par cette voie qu'il arriva à « arranger toutes les affaires du pays », comme nous renseigne Neculce. Il a continué de le faire pendant le règne de Michel Racoviță, son parent, dont il a été premier conseiller, « même sans détenir un office », situation qui dit beaucoup sur la dynamique des rôles politiques, qui ne se laissent pas toujours percevoir par l'étude des hiérarchies de statuts⁴⁵.

Le même rôle a été rempli par Panayotaki Morona durant le second règne d'Antiochos Cantemir, lorsqu'il partageait la posture de favori avec Elie Cantacuzène

³⁷ Contrairement à l'opinion d'Olga Cicanci (*op. cit.*, p. 203), cette famille jouit depuis longtemps déjà d'une monographie, et des plus solides, R. Rosetti, *Familia Rosetti. Coborătorii moldoveni ai lui Lascaris Rousaitos*, I-II, Bucarest, 1938-1940.

³⁸ I. Neculce, *op. cit.*, p. 255.

³⁹ Preuve en est le témoignage de Neculce : les princes, dit-il, ont souvent des favoris (*musaiipi*), « non seulement des étrangers, mais aussi des Moldaves (choisis) parmi les nôtres » (*nu numai streini, ce și de a noștri, moldoveni*), *Ibidem*, p. 255.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 379.

⁴¹ Ce fut une condition essentielle pour que le prince de Valachie, fort de ses relations à Constantinople, obtienne le trône moldave pour Cantemir, *Ibidem*, p. 295.

⁴² *Ibidem*, p. 318 ; les événements eurent lieu vraisemblablement en 1685.

⁴³ *Ibidem*, p. 318.

⁴⁴ Qui avaient sauvé sa vie face à la colère du prince, *Ibidem*, pp. 309-310. Cet épisode n'a pas été oublié ; quelque temps après, Catinca, la fille de Iordaki, fut mariée avec Constantin, le fils de Vasile Costaki, *Ibidem*, p. 419.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 447.

et le même Lupu Bogdan⁴⁶. Morona avait également été premier conseiller de Constantin Doukas car, « il servait (les princes) comme (le font) tous les Grecs », qui sont « les plus fidèles et les plus honnêtes serviteurs tant que le maître est fort et honoré ; dès que sa puissance s'affaiblit, ils cherchent un autre qui soit plus fort »⁴⁷. Très suggestive formule pour exprimer la logique des fidélités multiples !

Ce fut pourtant une politique à grands risques. Iordaki Rosetti a été, sans aucun doute, quelqu'un de très fortuné. Après avoir été emprisonné tant de fois, se trouvant même tout près de l'échafaud, il mourut dans son lit autour de 1720⁴⁸. Elie Cantacuzène a dû pourtant subir la punition infligée par Michel Racoviță et par les Ottomans qui l'ont jugé responsable de l'état du pays après le règne de son protecteur, Antiochos Cantemir. Morona a trouvé sa fin étant assassiné sur l'ordre du même prince qui redoutait ses intrigues, bien qu'elles lui aient apporté le trône⁴⁹.

Tous ces exemples montrent bien les limites de la méthode statistique lorsqu'il s'agit d'explorer la dynamique des pouvoirs, les changements de camp, les renversements d'alliances et les jeux d'intérêts qui y interviennent. La hiérarchie des statuts officiels, telle qu'elle se dessine à travers l'approche statistique, ne constitue qu'un point de départ. Pour saisir les mouvements « souterrains », force est de prendre en considération les positions concrètes des acteurs sociaux, leur potentiel relationnel, les ramifications de leurs réseaux formels et informels et surtout leurs attaches dans les milieux constantinopolitains, d'où des familles comme les Cantacuzène et les Rosetti ou des personnages isolés, comme Morona, tiraient des atouts politiques qu'ils mettaient à contribution en Moldavie. D'ailleurs, ces deux familles d'origine levantine, apparentées entre elles, dominant clairement la scène politique durant cette période. Quelle que fut l'origine ethnique des princes⁵⁰, tous les événements majeurs de l'histoire interne portent la marque de leur présence, de leurs disputes et de leurs conjurations.

Il devient aussi bien clair, au bout de cette partie de l'analyse, que, tout important qu'il fût dans la configuration des rapports de pouvoir et dans le choix fait par les princes régnants, le facteur parenté (l'alliance comprise) n'explique pas tout. L'utilité immédiate des Gréco-Levantins eut aussi un rôle à jouer et pour mieux le saisir il faut aborder l'étude des offices.

⁴⁶ *Ibidem*, pp. 459–461.

⁴⁷ *Ibidem*, pp. 455 et 431.

⁴⁸ Voir N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, pp. 436–438 et Ioana Rosetti, « Iordache Ruset », *R.I.R.*, VII, 1937, pp. 300–322.

⁴⁹ I. Neculce, *op. cit.*, pp. 473 et 477 ; Cantacuzène fut sauvé par ses parents de Valachie, à la différence de Morona, *Ibidem*, p. 474.

⁵⁰ Eustratie Dabija, par exemple, obtient le trône à la suite de leur effort commun, I. Neculce, *op. cit.*, p. 195. Le chroniqueur y ajoute la promotion du vieil Iordaki Cantacuzène par Dabija (il reçoit l'office de grand trésorier) à la suite du mariage entre Lupașcu Buhuș, le demi-fils du prince, et la fille de Iordaki, *Ibidem*, p. 198.

2. Les domaines d'activité : compétences et préférences

Les tableaux ci-joints présentent les hauts offices de la Moldavie et les personnages d'origine gréco-levantine qui les ont occupés au long de la période étudiée. L'office de grand logothète – le plus important et le plus prestigieux – en fait défaut, car il n'a pas été détenu par les allogènes. L'explication tient sans doute à la spécificité de cette fonction, qui exigeait la connaissance des coutumes du pays et de la chancellerie princière. Ce fut peut être le seul office qui réclamait de l'instruction et une formation spéciale, ce qui supposait aussi de vivre dans le pays et de suivre un *cursus honorum* particulier.

Dès le premier regard, il y a deux domaines d'activité qui s'imposent comme particulièrement visés par les allogènes : la diplomatie et les affaires de finance. La présence gréco-levantine au niveau des deux offices respectifs (grand chambellan et grand trésorier) est saisissante : 47%, respectivement, 42,5%. 80% des princes choisissent des Levantins pour gérer les affaires diplomatiques, tandis que 65% optent pour des « ministres des finances » ayant la même origine, ce qui fait que les deux fonctions soient détenues par eux pendant à peu près la moitié de la période visée par notre recherche (65 ans, soit 48%, dans le cas des grands trésoriers⁵¹, 58 ans, soit 43%, dans le cas des grands chambellans).

Au niveau de la fonction de grand chambellan, on remarque tout de suite trois personnages qui, même dans le contexte de la Moldavie, où la détention des offices est assez éphémère, font preuve de continuité. Bartolomeo Bruti détient cet office pendant 11 ans, en servant deux princes, qui furent, tous les deux, ses clients politiques : Pierre le Boiteux et Jancu le Saxon⁵². Stamatie de Chio le suit de près : 9 ans comme grand chambellan durant les règnes de Georges Ghika, Eustratie Dabija et Iliaş Alexandre, trois princes se trouvant sous la tutelle des Cantacuzène et des Rosetti. Stamatie était apparenté d'une façon ou d'une autre à tout le monde : à Georges Ștefan et au clan Prăjescu-Movilă, à travers sa femme⁵³, mais aussi aux

⁵¹ I. Caproșu remarque que l'office de grand trésorier est devenu « l'apanage des Grecs », phénomène qui commence, selon lui, avec les règnes de Pierre le Boiteux et Aaron le Tyran, « étant alimenté par la présence massive dans les relations commerciales moldo-polones des nouveaux intermédiaires du commerce oriental qui assuraient aux princes des revenus considérables des douanes, dont ils avaient toujours besoin, et des crédits urgents », *O istorie a Moldovei prin relațiile de credit până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Iași, 1989, p. 65.

⁵² A. Pippidi, « Quelques drogmanes de Constantinople au XVII^e siècle », dans son recueil, *Hommes et idées à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest-Paris, 1980, pp. 133–161 et, plus récemment, « Tre antiche casate dell'Istria. Caratteri e sviluppo di un gruppo professionale : i dragomanni di Venezia a Costantinopoli », *Quaderni della Casa Romana di Venezia*, 4, 2006, pp. 61–76.

⁵³ Par un document du 20 mai 1648 l'épouse de Georges Ștefan, Safta Boul, accorde à Tudosca, la femme de Stamatie, le village de Bozieni « parce qu'elle a servi avec honnêteté dans notre maison depuis son enfance », N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria Românilor*, IV, Bucarest, 1902, p. CCXXIV, note 1, doc. 1. N. Stoicescu la considère fille de Georges Boul, *Dicționar...*, pp. 406–407.

familles levantines. Enfin, Apostol Katardji, l'un des proches de Vasile Lupu, détint cette dignité pendant 8 ans⁵⁴.

En regardant le tableau des grands trésoriers, on observe tout de suite la solide présence des Cantacuzène : cinq membres de cette famille s'occupent des finances moldaves entre 1574 et 1710⁵⁵. Ils sont suivis par les Katardji (Nicolas et Apostol) et les Rosetti (Iordaki et Lascaraki), c'est-à-dire les plus influentes familles allogènes du pays. Le « record » est détenu par Iordaki Cantacuzène (16 ans, pendant les règnes de Vasile Lupu et de son fils), suivi par Iordaki Rosetti (13 ans sous les princes Cantemir) et par Iani Kalogeras (il a servi Pierre le Boiteux et Aaron le Tyran pendant 11 ans). Ensemble, les trois dirigent les finances du pays durant pas moins de 40 ans, mais Lupu Coci, le futur prince, détient aussi son propre record : il exerce les attributions de cet office sous les règnes de 4 princes. Il y a aussi des présences absolument épisodiques, tel que fut le cas des Cantacuzène de Constantinople (Dumitraki, Michalaki, Ianaki), des personnages qui viennent et s'en vont et dont la nomination dans cette fonction coïncidait peut-être avec les moments de pression fiscale de la part des Ottomans ou venait récompenser des services rendus aux princes dans la capitale impériale⁵⁶.

La troisième position est occupée par l'office de grand échanson, situation en quelque sorte surprenante, l'office en discussion n'étant apparemment pas de grande mise. Il impliquait pourtant des attributions importantes (le grand échanson s'occupait de l'administration des vignobles et des vineries princières), et des revenus considérables, résultant surtout de la commercialisation du vin, une affaire très profitable en Moldavie⁵⁷. L'office pouvait donc fournir de riches revenus dans un temps relativement court, ce qui peut expliquer sa détention par des personnages qui n'apparaissent que d'une façon sporadique en Moldavie : Dumitraki Cantacuzène, Curt Celebi ou Peraki Celebi. Le frère de Vasile Lupu, Gabriel, détient cette fonction pour 17 ans pendant le règne de son frère.

Les offices de grand stolnic et de grand écuyer sont occupés dans une proportion similaire par les allogènes : 25%, respectivement 20%. En ce qui

⁵⁴ Certains personnages occupèrent des fonctions similaires en Valachie aussi, en suivant leurs patrons princiers, situation favorisée par la politique ottomane consistant à changer les princes d'un pays à l'autre. On cite ici Bernard Borisi (1613–1616, Radu Mihnea), Ianaki Karadja (1616–1618, Alexandre Iliș), Necula Katardji (1618–1619, Gabriel Movilă), Trufandă (1620–1623, Radu Mihnea), Alexandri (1630–1631, Léon Tomșa), Lascaraki Rosetti (1674–1676, Georges Doukas), et Iordaki Rosetti (1676–1678, toujours Georges Doukas), cf. N. Stoicescu, « Lista marilor dregători din Țara Românească (sec. XIV–XVII) », *A.I.I.A.I.*, VIII, 1971, pp. 403–423 ; voir aussi les tableaux dressés par Olga Cicanci, *op. cit.*

⁵⁵ On compte bien sûr seulement les personnages appartenant à la première génération de la famille, car leurs enfants sont déjà naturalisés.

⁵⁶ Il ne faut pas oublier que le grand trésorier gérait, outre le prélèvement des impôts, les sommes dues à la Porte, ce qui assignait à cet office une importance politique exceptionnelle, voir N. Iorga, « Rostul boierimii noastre », dans son volume *Istoria românilor în chipuri și icoane*, II^{ème} édition, Bucarest, 1992, p. 221 ; N. Stoicescu, *Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV–XVII)*, Bucarest, 1968, pp. 217–227.

⁵⁷ *Ibidem*, pp. 277–280.

concerne le premier, son importance politique semble avoir été assez réduite, ce qui explique le relatif désintéret manifesté par les proches du prince à son égard. Les exceptions (Nicolaki Rhalys, Grama, Thomas Cantacuzène et Georges Ghika) sont facilement explicables : pour chacun d'entre eux, la détention de cette fonction ne fut que le premier pas dans leur carrière, une voie d'entrée dans les Conseils princiers⁵⁸. La situation est similaire en ce qui concerne l'occupation de la fonction de grand écuyer : Apostolaki (Paléologue), Lupu Coci, M. Fortunas, C. Lambrinò, Alexandre Rosetti, Manolaki Chrysoverghi commencent, tous, leur carrière de grand officier de cette manière.

Les 9 Levantins qui détiennent l'office de *hetman* (commandant de l'armée) sont à rencontrer seulement jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Après le règne de Vasile Lupu, aucun officier allogène n'allait recevoir cette dignité, en partie à cause de sa rapide dévalorisation, qui accompagne l'effacement de l'importance militaire du pays⁵⁹. Pendant les premières décennies du siècle, dans le contexte des conflits militaires fréquents, cette fonction avait pourtant une portée stratégique. Le frère de Vasile Lupu, Georges, l'occupe pendant 17 ans, étant suivi par l'autre frère, Gabriel, deux présences qui doivent être liées à la politique militaire de Vasile⁶⁰. Bernard Borisi le détient pendant le règne de son parent Gaspard Graziani à la veille de la guerre contre les Ottomans. Bartolomeo Minetti est l'oncle et le tuteur du jeune Alexandre l'Enfant, tandis que Lupu Coci exerce cette fonction durant le règne du même prince, le fils de son ancien protecteur. Il est fort possible que Démétrius Doukas, un personnage qui reste encore énigmatique, fût le beau-frère du prince Alexandre Iliaş, par la grâce de qui il reçoit cette dignité. Enfin, Stavrinòs et Miho Racotă (Albanais) sont des clients, voire des créatures, de Ștefan Tomșa II, respectivement Radu Mihnea⁶¹.

Il est intéressant de constater la même situation en ce qui concerne les charges de *burggrave* : de Neamț, de Hotin et de Roman. Si, à la fin du XVI^e siècle et au début du siècle suivant, les forteresses de ces villes jouaient un rôle stratégique encore important, après 1650 elles connaissent un déclin accentué : la puissance suzeraine ne tolérait plus l'existence d'éventuels points de refuge pour les rebelles ou des bases potentielles d'attaque pour les Polonais⁶². Plusieurs Levantins

⁵⁸ Cf. N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, pp. 361–362 ; 403, 404, 422. Sauf que, pour Rhalys et Grama, cela constitue également l'apogée de leur carrière.

⁵⁹ A l'exception de Pătrașcu Moreanu, le beau-frère de Georges Ștefan.

⁶⁰ Sur la politique extérieure du prince, voir C. Șerban, *Vasile Lupu, domn al Moldovei (1634–1653)*, Bucarest, 1991 ; pp. 121–162 ; Șt. Andreescu, « *Restitutio Daciae* », II, *Relațiile politice dintre Țara Românească, Moldova și Transilvania în răstimpul 1601–1659*, Bucarest, 1989, pp. 135–189 ; A. Pippidi, *Tradiția politică ...*, pp. 202–211 ; P. Zahariuc, *op. cit.*, pp. 49–104.

⁶¹ Le premier avait commandé les troupes de Tomșa contre les Movilă, en 1612, tandis que le second a connu une riche et troublée carrière en Valachie sous l'ordre de plusieurs princes, N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 233 ; Șt. Andreescu, « Boierii lui Mihai Viteazul », dans son recueil *Restitutio Daciae*, III, *Studii cu privire la Mihai Viteazul (1593–1601)*, Bucarest, 1997, pp. 358 et suiv.

⁶² D'ailleurs, ces dignités disparaissent du Conseil entre 1680 (Hotin) et 1693 (Neamț). L'office de *burggrave* de Roman n'existait plus depuis 1669, cf. N. Stoicescu, *Sfatul domnesc ...*, pp. 205–215.

qui détiennent temporairement cette charge sont des personnages de moindre envergure et qui disparaissent assez vite des documents. Lorsque le contexte politique est tendu, les charges respectives sont détenues par les proches du prince : Georges Lozonski Katharathos, Dumitraki « Kyritsas » Paléologue et Apostolaki Paléologue, pendant les règnes des Movilă⁶³, Zottos Tsigaràs, pendant le règne de Pierre le Boiteux, et Anibal, l'un des fidèles de Gaspard Graziani⁶⁴, à la veille de la campagne contre les Ottomans.

Toujours liée aux attributions militaires, mais aussi policières et de justice, la fonction de grand spathaire⁶⁵ est aussi faiblement et sporadiquement investie par les Levantins, la plus longue carrière étant celle de Iordaki Cantacuzène. Il est intéressant de remarquer aussi la présence de l'énigmatique Diamandi, l'un des proches du prince Ștefan Tomșa II, qui détient aussi la dignité de burgrave de Roman⁶⁶.

Les dernières places sont occupées par les plus importantes fonctions du Conseil : les deux offices de grand vornic, de la Moldavie Inférieure (12%) et Supérieure (9%). Cette faible présence allogène doit être mise en relation avec la carrière et la position particulière des détenteurs, ces deux dignités étant très liées aux traditions et aux coutumes locales. D'abord, il faut observer qu'il s'agit de personnages assez âgés, qui avaient déjà longtemps vécu en Moldavie y ayant acquis une riche expérience dans l'administration. Au moment de leur nomination, ils étaient déjà intégrés dans la noblesse locale et c'est d'ailleurs grâce à cette condition et aux relations qui les unissaient aux princes qu'ils reçoivent cet office. Thomas Cantacuzène détient les deux fonctions en sa qualité de parent et ami de Vasile Lupu, sa fidélité étant appréciée sans doute par le fils du prince, Ștefăniță, mais aussi par Eustratie Dabija. Iordaki et Manolaki Rosetti étaient apparentés à la fois à Constantin Doukas et Michel Racoviță, tandis qu'Antoine Ramadanis fut le bénéficiaire du pacte conclu par les Rosetti avec Constantin Cantemir.

L'orientation prédominante des Gréco-Levantins vers la diplomatie et les finances fait de leur activité en Moldavie (en Valachie aussi) l'un des volets du processus général d'intégration dans les structures administratives et politiques de l'Empire ottoman. Pour saisir ses dimensions réelles, l'analyse ne peut pas se limiter à l'étude du sommet de la hiérarchie, mais elle doit s'intéresser aussi aux « courroies de transmission » entre les divers niveaux de la société. Cet angle d'attaque suppose la prise en considération de toute une pléiade d'officiers inférieurs

⁶³ Le premier était le père des épouses de Jérémie Movilă et de Dumitraki, ce qui veut dire que le second était le beau-frère du prince, N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, pp. 307 et 322. Apostolaki fut marié avec la fille du prince Pierre Rareș, l'ancêtre en ligne féminine des Movilă, *Ibidem*, p. 340.

⁶⁴ Peut-être le même que l'Italien Anibale Amati, l'un des commandants des ses mercenaires, A. Pippidi, *Tradiția politică ...*, p. 201.

⁶⁵ Sur les attributions de cet officier, voir N. Stoicescu, *Sfatul domnesc ...*, pp. 246–247.

⁶⁶ Il n'apparaît pas dans le *Dictionnaire* de N. Stoicescu, mais on sait qu'un personnage portant le même nom fut le grand chambellan d'Alexandre Iliăș, *D.R.H.*, A, Moldova, XXI, Bucarest, 1971. Nous ignorons s'il est la même personne que le « secrétaire » de Gaspard Graziani (cf. *D.I.R.*, A. Moldova, IV, doc. 569, le 3 avril 1620), mais il a certainement eu une carrière en Valachie aussi.

qui assurent le contact entre les diverses composantes de l'administration, qui exécutent les ordres du monarque et des hauts officiers.

2.1. Diplomates, agents et courriers

Une telle investigation affronte des obstacles redoutables en raison de la dynamique manifestée par les milieux à étudier. Une analyse qui recompose les structures, les ramifications et la dynamique du personnel diplomatique employé par les princes de Moldavie et de Valachie au XVII^e siècle constituerait un sujet en soi, qui exige une documentation considérable dans les archives roumaines et étrangères. On a affaire à des gens qui circulent beaucoup et qui remplissent des missions diverses, à Constantinople et au Khan des Tatares, en Pologne ou en Transylvanie, en Russie ou à Rome. La plupart des personnages de souche allogène ayant détenu l'office de grand chambellan provenait des familles à plusieurs branches, dont l'une vivait en Moldavie et l'autre dans la capitale impériale. Bruti, Borisi, les Cantacuzène, Rosetti, Karadja, Vlasto⁶⁷ et Mamona⁶⁸ en sont seulement quelques exemples. L'appui accordé par leur parents constantinopolitains les rendaient non seulement utiles, mais aussi redoutables, les luttes entre les différentes factions politiques de Moldavie trouvant un écho immédiat dans les milieux archontaux, et vice-versa.

La connaissance des langues diplomatiques de la région constituait un autre atout des Levantins, atout qui leur a assuré l'obtention de la dignité de grand chambellan dans la même mesure qu'il facilitait leur entrée dans les corps diplomatiques des puissances étrangères à Constantinople ou dans la diplomatie ottomane même. A part le grec, sa langue maternelle, Panayotaki Morona connaissait le turc, ce que lui permettait de rédiger la correspondance destinée à la Porte, mais aussi des lettres de dénonciation visant à renverser des trônes et à faire trancher des têtes. Qui plus est, « il connaissait les coutumes de la Porte ottomane, dans toutes les matières », à la suite d'une longue expérience à Constantinople⁶⁹. Ces qualités expliquent également les débuts de sa carrière en Moldavie où il avait détenu d'abord l'office – de second rang – de grand *uşar* (Tableau 11). Il s'agit d'une charge très importante, étroitement liée à la personne du prince mais aussi aux obligations que celui-ci devait aux émissaires de la Porte arrivés en Moldavie. Cette dernière attribution exigeait automatiquement la connaissance du turc⁷⁰.

⁶⁷ *Cronica anonimă a Moldovei, 1661–1729 (Pseudo-Amiras)*, édition critique et étude introductive par D. Simonescu, Bucarest, 1975, p. 62 ; I.C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Gr. Cantacuzino*, Bucarest, 1919, pp. 298–299.

⁶⁸ Il est attesté par un seul document, à notre connaissance, daté le 1 février 1695, *Catalogul documentelor moldoveneşti din Arhiva Istorică Centrală a Statului, Supliment*, I, Bucarest, 1975 (= C.D.M., *Supl. I*), doc. 1033. Un Alexandre Mamonas avait été, semble-t-il, l'un des favoris d'Alexandre Iliaş, assassiné par les révoltés de 1633, N. Iorga, *L'Histoire de Roumains et de la romanité orientale*, VI, Bucarest, 1940, p. 49. Nous ignorons s'il y avait une relation de parenté entre les deux.

⁶⁹ I. Neculce, *op. cit.*, p. 444.

⁷⁰ *Ibidem*, p. 245. Le nom dérive du mot roumain *uşă* (« porte »), désignant au début les serviteurs qui faisaient la garde devant la porte du prince, N. Stoicescu, *Sfatul domnesc ...*, p. 238. Trois des officiers que nous avons inventoriés allaient devenir ensuite des grands chambellans

Il arrivait souvent que l'expérience des négociations diplomatiques fût acquise par les Levantins à travers des missions au service de la Porte même, dans la mesure où les Ottomans utilisaient leurs compétences de la même manière et en même temps que les princes roumains, leurs maîtres. Les cas des Bruti, Borisi et Cantacuzène sont éloquent⁷¹. Alexandre Paléologue fut l'émissaire du Khan de Crimée à Bucarest, en 1598, et à Prague, en 1598 et 1599, tandis que son frère, Dumitraki « Kyritsas », se trouvait vraisemblablement en Moldavie auprès du prince Jérémie Movilă, son beau-frère, avec l'autre frère, Pavel⁷². Le premier allait recevoir la dignité de grand chambellan en 1606, tandis que le dernier représente les intérêts du prince auprès du voïevode de Wilno, en 1599⁷³. En 1637, le marchand Isar, qui allait connaître une carrière en Moldavie, négocia la paix entre la Russie et la Porte, car « il était fameux dans le pays pour ses affaires de négoce en Russie »⁷⁴.

Leur utilité dépasse souvent les cadres stricts de l'office détenu. Ainsi, le grand trésorier Iani Kalogeras fut envoyé par Aaron le Tyran pour négocier les conditions d'une alliance avec les Cosaques, à la veille de la guerre anti-ottomane que celui-ci préparait comme allié de Sigismond Bathory et de Michel le Brave⁷⁵. Le même genre de mission fut accompli par le spathaire Constantin Vorsi en Pologne, où sa famille avait des affaires depuis des années⁷⁶. Doukas l'écuyer négocia avec les Tatars pendant les règnes de Radu Mihnea et Miron Barnovski⁷⁷; Conde

(Ramadanis, Morona et Maxut), Hagi Panaiot fut le *kapoukehaya* du prince Ștefănișă Lupu, Apostol Mavrodi ne dépasse jamais le rang de second trésorier et les autres détiennent des offices de second ou de troisième rang.

⁷¹ Cf. A. Pippidi, « Quelques drogmans ... ». Thomas Cantacuzène a été émissaire de la Porte en Russie à plusieurs reprises, Șt. Andreescu, *Restitutio Daciae* ..., II, p. 48, note 77.

⁷² I.C. Filitti, *op. cit.*, p. 284. Leur père s'appelait Manuel et provenait de la branche de Rhodes, tout comme l'épouse de Jancu le Saxon, cf. A. Pippidi, *Tradiția politică* ..., p. 185. Constantin Paléologue se retrouve parmi les légataires du testament de Zottos Tsigarăs, N. Iorga, « Foaia de zestre a unei domnițe moldovene și exilul venețian al familiei sale », *A.A.R.M.S.I.*, IIIème série, tome VI, 1926, pp. 213–240, p. 214.

⁷³ Elena Eftimiu, « Câteva scrisori de la Ieremia Movilă », *R.I.*, XVIII, 4–6, 1932, p. 142.

⁷⁴ Miron Costin, *op. cit.*, p. 96. Il agit en tant que médiateur envoyé par Vasile Lupu. Serviteurs de la Porte ou des princes roumains, ces personnages s'avèrent vraiment indispensables, situation également valable dans le cas de la Valachie, où on trouve 14 grands chambellans de souche levantine sur un total de 30 (40%). Ce sondage s'appuie sur les données fournies par N. Stoicescu, « Lista marilor dregători ... Țara Românească », déjà cité, et concerne seulement l'intervalle 1600–1700.

⁷⁵ N. Stoicescu, *Dicționarul* ..., p. 312. Le crétois Francesco Kalogeras dirige la révolte contre la Porte en août 1596, A. Pippidi, *op. cit.*, p. 184. Le nom (il se peut qu'il y ait une simple coïncidence) pourrait indiquer au moins l'origine de ce personnage. Il est intéressant de rappeler l'opinion de Jean de Marini Poli, à l'époque agent diplomatique de Rodolphe II de Habsbourg, qui accusait de trahison le prince moldave qui aurait été poussé contre les Chrétiens justement par ses conseillers grecs « inimicissimi di cristianità e capitali traditori », *Hurmuzaki*, XII, p. 42, doc. XCI.

⁷⁶ Gh. Duzinchievici, « Documente din arhivele polone relative la istoria românească (sec. XVI–XIX) », *B.C.I.R.*, XIV, 1935, pp. 8–10; Șt. Andreescu, *Restitutio Daciae* ..., II, pp. 103 et 116. Son frère, Hector, accomplit des missions similaires, *Ibidem*, III, p. 235. Ils étaient les fils de Sima Vorsi, marchand et douanier pendant le règne de Pierre le Boiteux.

⁷⁷ Qui lui accorde comme récompense un village, *D.R.H.*, A, Moldova, XIX, Bucarest, 1969, p. 296, le 22 mai 1627.

le douanier accompagne le grand logothète Théodore Ianovici en Pologne en tant qu'émissaire de Vasile Lupu⁷⁸ ; Palade le trésorier représente les intérêts du même prince en Russie⁷⁹, tandis que Démétrius Iarali, le parent de Vasile, combina ses propres affaires de commerce avec les missions diplomatiques⁸⁰.

En parallèle, on peut constater aussi une certaine spécialisation : Georges Katardji détient *seulement* la fonction de grand chambellan, tant en Moldavie qu'en Valachie, les activités diplomatiques étant très chères à cette famille⁸¹. Apostol Katardji négocie la paix entre le prince valaque Gabriel Movilă et Gabriel Bethlen et exécute de nombreuses missions en Transylvanie et même en Circassie, d'où il devait apporter une nouvelle épouse pour Vasile Lupu⁸², tandis que Nicolas fut le *kapoukehaya* de Gabriel Movilă et ensuite du même Vasile⁸³. En s'établissant d'une manière ferme en Moldavie, ce potentiel de la famille, basé sans doute sur ses relations dans la capitale impériale, s'efface et la seconde génération des Katardji abandonne ce genre de fonctions.

Parfois, l'utilité de ce type de personnages dépasse même les frontières d'une faction. Georges Ghika, l'un des proches de Vasile Lupu, loin de partager le destin des autres fidèles de celui-ci, éliminés par Georges Ștefan, a reçu le poste de *kapoukehaya*. Ancien marchand (*aicea în țară ... neguțătoriaa șiindu*), promu par Vasile « parce qu'ils étaient tous les deux des Albanais » (*șiindu de un neam cu dânsul, arbănaș*), et apprécié pour sa fidélité et ses services, Ghika avait été agent diplomatique du prince à Constantinople, celui-ci l'ayant trouvé « homme prudent et sobre » (*om cuntenit la toate și scumpu*), qualités essentielles pour le succès d'une telle mission (*cum se cade hiecându capichihăiei sa hie*). Notre personnage n'a pas oublié la générosité et la confiance montrées par Vasile à son égard, étant l'un de ses derniers partisans après la révolte de 1653. Sa fidélité est allée jusqu'au point de maintenir quasi-intacte la position de Vasile dans la capitale impériale (*au ținut domniia lui Vasilie-vodă nestrucată la împărăție*), même lorsque celui-ci se trouvait déjà en exil. Il ne se rendit à l'évidence que lorsque Georges Ștefan fit emprisonner son fils (*pe fecioru-său, pre Gligorașco ... îl trimisese în Țara Ungurească la închisoare*). Ghika réalisa à ce moment « qu'il ne pouvait plus rien contre tout un pays » (*n-au avut ce mai face și împotriva unii țări*) et finit par soutenir la cause du nouveau prince (*au stătut și el cu boierii lui Ștefan-vodă pre*

⁷⁸ A. Pippidi, *op. cit.*, p. 202.

⁷⁹ Avec Isar, en 1637, N. Stoicescu, *Dicționarul...*, p. 422.

⁸⁰ Il rédige son testament à Constantinople, le 17 mai 1646, acte qui nous renseigne sur ses rapports avec Vasile Lupu, prié de prendre soin de ses enfants et de sa femme, qui était d'ailleurs la soeur même du prince, *Hurmuzaki*, XIV/1, doc. CCLXVI.

⁸¹ N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 370 ; voir aussi les témoignages d'Eberhard Werner Happel et de l'auteur anonyme de la relation sur l'ambassade de Jerzy Krasinsky (1636) concernant les habiletés diplomatiques des autres frères, Apostol et Nicolas, *Călători străini despre țările române*, V, Bucarest, 1973, pp. 115 et 645 ; Șt. Andreescu, *op. cit.*, II, pp. 141–143. Andronikos Cerchezul (le Circassien) semble appartenir à la même catégorie, N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 339.

⁸² *Ibidem*, p. 370.

⁸³ *Ibidem*, p. 369.

trebile lui Ștefan-vodă). Ștefan lui accorda la charge de *kapoukehaya* en suivant le même raisonnement que son prédécesseur, à savoir qu'il était un homme approprié pour cette mission (*că este om de capichihăie*). L'alliance matrimoniale (*cu nepoată-sa, fata Sturdzii vistiernicului, după feciorul lui, Gligorașco-postelnicul*) devait le lier encore plus « à sa maison » (*l-au făcut cuscru de casa sa*). Une fidélité déjà testée méritait donc de l'intérêt et de l'appréciation ; c'était une bonne indication pour un serviteur utile, dont la récupération valait une alliance matrimoniale.

Mais il y en avait encore plus : le prince redoutait beaucoup les intrigues des anciens fidèles grecs de Vasile Lupu qui avaient tout perdu après la défaite de celui-ci (*știindu-se la atâtea mestecături și avându acolea la Poartă atâte pârâși greci, căroră să luase tot ce avea la începutul domniei lui, și mulți au și pierit*). Dans ces conditions, Ghika – Albanais, tout comme le grand vizir et ayant une riche expérience à Constantinople – était le meilleur choix. Le prince n'a jamais pensé qu'il risquait ainsi de lui ouvrir la voie vers le pouvoir (*neavându gându să poată să iasă unul ca dânsul la domnie*)⁸⁴.

2.2. Administrateurs et financiers

Le domaine des finances fut tout aussi important pour l'équilibre du pouvoir princier et ses niveaux plus profonds sont plus faciles à explorer. Cela ne veut pas dire que les documents sont plus généreux, mais simplement qu'il s'agit d'acteurs plus visibles. Les transactions et les litiges, les affaires de commerce et d'usure produisent une quantité d'actes à même de dessiner une image plus claire des personnages qui s'en occupent et surtout de ceux qui détiennent des fonctions dans l'administration financière.

La présence des Gréco-Levantins dans ce domaine doit être mise en rapport avec les rôles qu'ils jouèrent en tant que marchands et financiers dans l'Empire ottoman. Elle illustre également l'intérêt croissant de l'institution princière dans l'économie monétaire, surtout en raison des obligations qu'elle devait à la Porte et aux créiteurs qui finançaient les ambitions – très coûteuses – des candidats princiers⁸⁵. Elle reflète dans la même mesure le rôle économique et commercial détenu par la Moldavie dans la région, l'importance et le caractère particulier des ses ressources, mais aussi l'orientation économique des acteurs sociaux.

Dans une société où les liquidités étaient assez rares, même les boyards riches pouvaient se confronter au manque d'argent, surtout s'ils étaient soumis à une pression forte et immédiate⁸⁶. Or, ce type d'économie présentait de gros avantages

⁸⁴ M. Costin, *op. cit.*, pp. 186–187 et 185.

⁸⁵ Une analyse particulièrement utile des ces aspects est réalisée par I. Caproșu, *O istorie a Moldovei prin relațiile de credit ...*, voir surtout pp. 46–47.

⁸⁶ Le plus célèbre cas fut celui d'Ursaki le grand trésorier qui, malgré l'énorme fortune qu'il possédait, fut obligé de vendre à la hâte des villages et de contracter des prêts à intérêt pour payer ses dettes (environ 140 000 thalers) à Alexandre Balaban, le favori de Georges Doukas. Après sa mort, sa veuve Alexandra sacrifia encore d'autres terres, des étoffes fines et des bijoux pour pouvoir couvrir

pour les marchands, qu'ils soient autochtones, Grecs, Arméniens ou Juifs, car ils opérèrent toujours avec de l'argent liquide. Ils pouvaient par conséquent assumer, et ils l'ont souvent fait d'ailleurs, le rôle de crédateurs, non seulement des particuliers, mais aussi des princes et de l'Etat même, détenant, en plus, le « monopole » de l'usure⁸⁷. Le cas de Pierre le Boiteux est patent. Toujours en panne de liquidités, le prince fit non seulement contracter des prêts à intérêt aux marchands qui se trouvaient dans le pays⁸⁸, mais il leur donna aussi comme garantie de l'or brut⁸⁹. Parfois, ces mêmes personnages font figure d'intermédiaires pour obtenir des crédits à l'étranger⁹⁰. En échange, le prince leur accorde des facilités pour acheter des moutons pour la Porte⁹¹, leur concède l'affermage de certains impôts et les revenus de certains offices ou tout simplement leur donne des offices de finances, qui peuvent fournir aux allogènes des moyens d'arriver et de s'établir dans le pays⁹².

L'importance des douanes et des revenus produits par l'affermage des impôts fut considérable. Selon Pierre Bonici, les douanes fournissaient entre 35 000 et 40 000 écus par année, 15 000 écus résultaient de l'exploitation du sel, d'autres sommes importantes étant obtenues de l'affermage des impôts⁹³. Démétrius Cantemir y est plus précis. Selon lui, les douanes produisent 30 000 thalers, l'exploitation du sel encore 10 000, les taxes et les impôts sur la vente de produits dans les villes apportent encore 15 000 thalers, tandis que les impôts ordinaires (*decima*) sur les moutons, les porcs et les ruches valent 35 000 environ⁹⁴. Il est bien

les sommes restantes, *Ibidem*, p. 145, note 311. Le trésorier Pană et l'ancien *cămăraș* Toderășco Grama meurent aussi endettés, *Ibidem*, p. 144 ; *C.D.M., Supl. I*, doc. 898, le 27 février 1670.

⁸⁷ Certains boyards (Ianaki Karadja, les frères Cantacuzène, le *pitar* Handoca, etc.) en font de même, cf. I. Caproșu, *op. cit.*, pp. 143–144 et 150, note 383.

⁸⁸ Voir, par exemple, le crédit collectif accordé au monarque par Battista Amorosi, Simon Vorsi, Georges Melanchrynos, Simon Massari (Vénitien), Sebastian Montocutto et Alexandre Rhalys, N. Iorga, *Studii și documente ...*, XXIII, Bucarest, 1913, pp. 398–399 ; I. Caproșu, *op. cit.*, p. 54.

⁸⁹ Il donne au marchand Nestor Nevridis, par l'intermédiaire de son neveu Nicolas Hrysoverghi, des lingots valant 500 monnaies d'or chacun. Nevridis continue son activité en Moldavie pendant le règne d'Aaron le Tyran, mais sa fin fut tragique. Selon ses habitudes, le prince a effacé les sommes qu'il lui devait en l'assassinant pour arracher sa fortune (1594), *Ibidem*, pp. 53 et 65.

⁹⁰ Sima Vorsi obtint un crédit de 729 zlotes à Lwow et Philippe Cavac la somme de 16 800 florins à Hambourg, *Ibidem*, pp. 42 et 58.

⁹¹ Voir les sommes empruntées au nom de Pierre le Boiteux par Iani l'Epirote, à Constantinople, et le registre de 1591, publié par N. Iorga, *Hurmuzaki*, XI, p. 221 et suiv. A cette occasion, un personnage comme Karadja le *kasap* était en état d'y investir environ 440 000 aspres.

⁹² De nouvelles données sur l'activité des marchands gréco-levantins aux XVI^e–XVII^e siècles sont fournies par C. Luca, « Alcune considerazioni concernenti una lettera di Alessandro Lăpușneanu al mercante cretese Leonin Servo, con particolare riguardo alle implicazioni di tipo politico ed economico nei Principati Romeni », *SMIM*, XXI, 2003, pp. 161–173 ; voir aussi I. A. Pop, C. Luca, « Alcuni documenti veneziani inediti riguardanti i mercanti cretesi Servo e la loro presenza in Moldavia fra Cinque e Seicento », *Quaderni della Casa Romana di Venezia*, 3, 2004, pp. 73–85.

⁹³ *Călători străini ...*, V, p. 23 et suiv., se référant au règne de Vasile Lupu.

⁹⁴ A tout cela s'ajoutent les contributions payées par les catégories inférieures de boyards (15 000 thalers), tous ces revenus augmentant sensiblement au début de chaque règne, lorsque les boyards payent eux aussi des impôts, *Descrierea Moldovei*, traduction par Gh. Gușu, intr. par Maria Holban, commentaires par N. Stoicescu, Bucarest, 1973, p. 265.

évident que la concession de ces revenus apportait au trésor des sommes considérables et Cantemir s'empresse d'en dévoiler les bénéficiaires. Selon lui, ce furent les marchands étrangers (Turcs, Juifs, Arméniens et Grecs), « ceux qu'on appelle d'habitude *gelep* », qui auraient monopolisé le commerce, à cause du désintérêt des autochtones à cet égard, tout en amenant à Constantinople et dans d'autres villes de l'Empire des moutons et du gros bétail « qu'ils achètent à un prix très réduit en Moldavie, pour les revendre ensuite deux ou trois fois plus cher »⁹⁵. Les observations de Cantemir, trop tranchantes peut-être, ne manquent pas complètement de vérité, ce qui n'exclut pourtant pas l'existence des marchands autochtones assez riches. Cependant, ceux-ci ne bénéficient pas des avantages détenus par les sujets directs du Sultan, et notamment du statut de « marchands du Trésor » qui leur ouvraient toutes les portes, de Bucarest à Jassy et Lwow et jusqu'à Moscou⁹⁶.

Dans ces conditions il ne fut pas difficile pour les marchands allogènes de s'insérer dans l'administration locale et de faire une carrière politique⁹⁷. L'un des premiers en fut Constantin Frangopoulos de Zante, ancien marchand apparenté à la dynastie valaque, qui occupe l'office de grand trésorier en Valachie pendant le règne de Mihnea le Turc⁹⁸. A peu près dans la même période, le Crétois Constantin Corniacte détient la charge de grand douanier en Moldavie, pour devenir ensuite grand douanier en Pologne⁹⁹. L'un des principaux conseillers de Michel le Brave, Michel Karadja, s'est occupé au début avec le commerce, tout comme Battista Vevelli¹⁰⁰, le favori d'Alexandre Iliăș.

Les financiers gréco-levantins, grands ou petits, jouèrent un rôle majeur pendant les règnes de Radu Mihnea, le continuateur de la ligne politique de son oncle, Pierre le Boiteux. En manque de liquidités, le prince a entamé le rachat des villages asservis jadis par Michel le Brave, vaste opération financière qui allait lui apporter la somme de presque 720 000 aspres pendant son premier règne en Valachie (1611–1616), l'effort principal se situant entre 1614 et 1616¹⁰¹. Or, ce fut justement pendant cette période que la fonction de grand trésorier fut occupée par

⁹⁵ *Ibidem*, p. 299.

⁹⁶ Même Vasile Lupu, souvent considéré l'un des princes à avoir accordé trop de privilèges aux « Grecs », fut obligé de réagir contre les marchands de l'Empire ottoman qui contournaient les douanes et préjudiciaient le trésor (*că-și deșchisese cale nequșitorii grecii carii îmbla la Moscu pentru soboli, pre la Tighinea, pentru greul vămii, și făcè scădere vămii aicè în țară. Ce pusese gând Vasile-vodă să-i sparie de pe acela drum peste câmpi*), cf. Miron Costin, *op. cit.*, p. 130.

⁹⁷ C'est un sujet qui mériterait une recherche spéciale. Quelques éléments peuvent être trouvés dans l'ouvrage de I. Caproșu, déjà cité. En ce qui concerne la Valachie, voir Gh. Lazăr, « Negustoriea în epoca lui Matei Basarab. Strategii de integrare », *Arh. Gen.*, IV, 3–4, 1997, pp. 71–85.

⁹⁸ N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, p. 59.

⁹⁹ A. Pippidi, « Esquisse pour le portrait d'un homme d'affaires crétois au XVI^e siècle », dans son recueil *Hommes et idées ...*, pp. 125–133 ; I. Corfús, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolele al XVI-lea și al XVII-lea*, Bucarest, 2001, doc. 33, le 17 mars 1572.

¹⁰⁰ N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, p. 346.

¹⁰¹ Fl. Constantin, « Din politica socială a unui pefanariot (Radu Mihnea) », dans le vol. *Stat, societate, națiune*, Cluj-Napoca, 1982, pp. 213–217.

des Levantins : Panò (Pană), l'un de ses favoris, (1611, avril – 1613, mai), Vasile (trésorier de second rang en 1613 et grand trésorier après la mort de Panò, 1615, novembre–décembre) et Nicolas (1616, février–juillet). Ce fut une vraie affaire de famille, Vasile étant le gendre de Panò (marié avec sa fille, Catrina), tandis que Nicolas était le frère de Vasile¹⁰². Or, nous savons pertinemment que Panò ne manquait pas d'expérience : il avait été grand trésorier de Siméon Movilă (1601–1602, toujours en Valachie) qui avait essayé à son tour cette opération, mais sans grand succès¹⁰³.

L'initiative de Radu Mihnea allait avoir des successeurs. Alexandre Iliș (1616–1618) réussit à en tirer 158 000 aspres avec le concours de Stirianò, son grand trésorier levantin. Gabriel Movilă (1618–1619) en obtient 161 000 aspres, affaire qui ne fut peut-être pas étrangère à l'activité de l'énigmatique « Messer Mechea » (Michel ?), le grand trésorier dont le nom semble suggérer une origine pérote ou italienne¹⁰⁴.

Cette opération n'exigeait pas seulement une certaine compétence, mais aussi une fidélité absolue à l'égard du monarque, car la mesure risquait de provoquer les protestations des boyards autochtones. Dans ce cas, Radu Mihnea s'appuyait sur un vrai réseau, dont les ramifications allaient bientôt couvrir la Moldavie. La situation devient d'autant plus évidente si on ajoute aux grands trésoriers levantins les fonctionnaires allogènes de second et de troisième rang (Tableau 13). On peut ainsi trouver encore 6 personnages liés aux finances (les douaniers Manolaki, Conde, Nicolaki et Dona, le trésorier Panò et le grand *cămănar* Malcoci). Cette présence est encore plus saisissante pendant le règne de Vasile Lupu, l'ancien client de Radu Mihnea. À part les 4 Levantins qui détiennent l'office de grand trésorier (Nicolas et Apostol Katardji, Iordaki Cantacuzène et Jorga) on peut compter encore 9 officiers de rang inférieur dans le même domaine (Manolaki et Conde qui continuent leur activité, les douaniers Leondari, Tudose, Zota Kondurat, Palade – qui allait ensuite occuper la fonction de grand trésorier – et Isar, et les trésoriers Statie et Iacomi).

Il convient d'y ajouter les officiers qui s'occupent de l'approvisionnement de la Cour et du paiement des obligations en nature dues à la Porte. Tout comme les trésoriers, ils ont en même temps leurs propres affaires, étant en fait des marchands au service du monarque. Ce fut bien le cas des 8 personnages que nous avons identifiés pendant le règne du même Vasile Lupu : Démétrius Iarali, grand *jicnicer* et grand *clucer*, Sima grand *medelnicer*, le même Palade, Iani Pervain grand *sulger*, l'un des serviteurs fidèles de Vasile, le marchand Isar, grand *medelnicer*, grand *jicnicer* et *clucer*, Hristodor le *jicnicer* et Caracaș, *jicnicer* et grand *pitar* (Tableau 14). Parmi eux, Iarali était marié avec la soeur du prince¹⁰⁵. Le trésorier Statie, qui allait

¹⁰² N. Stoicescu, *op. cit.*, pp. 77, 217 et 251. Des précisions importantes sur les relations entre ces personnages sont apportées par l'étude de Șt. Andreescu, « O sentință politică ... », déjà citée.

¹⁰³ Fl. Constantiniu, *op. cit.*, p. 217. L'auteur ignore le rôle joué par les collaborateurs du prince.

¹⁰⁴ N. Stoicescu, « Lista marilor dregători ... Țara Românească », p. 575 et suiv.

¹⁰⁵ *Idem*, *Dicționar ...*, p. 410 (l'auteur considère qu'il s'agit de la cousine du prince); voir pourtant N. Iorga, *Studii și documente ...*, III, Bucarest, 1901, p. 33, note 1.

continuer sa carrière pendant les règnes des Georges Ștefan, Georges Ghika et Georges Doukas, appartenait au même milieu. Il était marié avec Cârstina, la fille d'un des proches de Vasile, Grama le *stolnic*, et une de ses nièces, portant le nom grec d'Aspra, allait épouser Palade le trésorier¹⁰⁶. Statie peut être retrouvé aussi pendant l'éphémère règne du fils de Vasile. Il détient à l'époque l'office de grand *sulger* et fait partie d'un groupe qui comptait également Hrisoscul le *jicnicer*, Georges II Katardji grand *clucer*, Zota le grand *sulger* et le *pitar* Handoca. Or, la gestion des finances était détenue à l'époque par Iordaki Cantacuzène, en tant que premier officier d'un domaine où on trouve presque exclusivement des Levantins, car les offices inférieurs étaient occupés par Georges Doukas, le fidèle de Vasile Lupu, Pascal et Mecula¹⁰⁷. Ce dernier avait commencé sa carrière durant le règne de Georges Ghika et ne semble guère avoir été un personnage ordinaire, car le jeune prince lui confie son trésor personnel dans les moments tendus correspondant à l'invasion de Constantin Șerban. Celui-ci savait comment s'y prendre : il avait spécialement ordonné aux soldats de capturer le trésorier, opération bien accomplie, ce qui apporta à Constantin toute la fortune du jeune prince fugitif¹⁰⁸. Ce qui importe dans cette histoire c'est l'attachement montré par ces personnages à leurs maîtres et, comme conséquence, la tendance des princes à confier ces fonctions, si importantes, à des serviteurs dont la fidélité avait déjà été mise à l'épreuve.

Ce fut exactement la manière de penser de Georges Doukas, dont la condition princière n'a jamais effacé ses anciennes habitudes de marchand. Selon les chroniqueurs contemporains, « il était à la fois prince, grand trésorier, marchand et douanier, car il avait pris (sur son propre compte) l'approvisionnement du pays et son épouse faisait vendre tout ... partout où le besoin du pays le demandait »¹⁰⁹. L'expérience personnelle de Doukas a beaucoup compté à forger cette politique, perçue comme « vilaine » par ses sujets et notamment par les grands boyards¹¹⁰. Elle était doublée par l'expérience politique accumulée comme serviteur de Vasile Lupu, son ancien protecteur¹¹¹.

¹⁰⁶ N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 442. Son frère Nicolas épouse Alexandra Jora, la soeur de l'épouse du prince Dabija, *Catalogul documentelor moldovenești din Arhiva Istorică Centrală a Statului*, Bucarest, IV, 1970 (= *C.D.M.*, IV), doc. 1715, le 31 mai 1695. Aspra pourrait être la fille de Nicolas ou d'une soeur dont nous ignorons le nom.

¹⁰⁷ C.A. Stoide, C.I. Andreescu, *Ștefăniță Lupu, domnul Moldovei (1659–1661)*, Bucarest, 1938, p. 69.

¹⁰⁸ *C.D.M.*, IV, doc. 41, le 20 mars 1661.

¹⁰⁹ Axinte Uricariu, *Cronica paralelă a Țării Românești și a Moldovei*, éd. critique et étude introductive par G. Ștrempele, Bucarest, 1994, II, p. 156.

¹¹⁰ L'explication de V. Papacostea, qui croyait retrouver dans la politique de Doukas les idées et les pratiques du mercantilisme, est évidemment exagérée, cf. *Curs de istoria românilor, sfârșitul secolului al XVII-lea. Începutul secolului al XVIII-lea*, dans le volume *Civilizație românească și civilizație balcanică*, par les soins de Cornelia Papacostea-Danielopolu et N.Ș. Tanașoca, Bucarest, 1983, pp. 100–101 et suiv. ; voir aussi C.A. Stoide, « Prima domnie moldovenească a lui Gheorghe Duca vodă », *R.I.R.*, 1, 1945, pp. 26–42.

¹¹¹ I. Neculce, *op. cit.*, p. 282.

Les serviteurs se ressemblent au maître : Iani Gredinevitch, « homme instruit, Grec de souche », et Alexandre Balaban, « grand marchand de Pologne », bénéficièrent de la confiance de Doukas, qui leur accorda le poste de gouverneurs de l'Ukraine, pays dont il a détenu quelque temps le contrôle sous la tutelle de la Porte¹¹². La fonction de grand trésorier a été détenue par un autre marchand, Ursaki, qui allait être suivi par Lascaraki Rosetti. Parmi les officiers qui se trouvaient sous leur commande on trouve pas moins de 17 Levantins. Quelques-uns ne font que de continuer une activité déjà commencée (Statie, Pascal), tandis que d'autres tirent profit du climat favorable instauré par la politique mercantile du prince (les trésoriers Neculce, le père du chroniqueur, et Necula, le frère de Statie, les douaniers Andronikos, Panò, Panò Saul, Thomas Babaliar, Paraskéva, Jorga, Aslan, Hagi Mihalîs, Tuduri et Frangoul, et le *cămănar* Popa Saul¹¹³). Le frère du prince, Cristea (Hristò), y était également impliqué, détenant la charge de douanier. Pour que le tableau soit complet, il faut y ajouter les officiers qui s'occupent de l'approvisionnement : Hrisoscul le grand *sulger*, Handoca, Statie, Georges II Katardji, Caracaș, que nous connaissons déjà, mais aussi Alexandre Ramadanis, Manolaki Rosetti et Démétrius Mavrodin, personnages qui allaient détenir de hautes dignités durant les années à venir.

Parmi tous ces officiers de rang inférieur, il y avait plusieurs qui, après avoir gagné de l'expérience et après avoir fait des affaires plus ou moins importantes, allaient les continuer sur une échelle plus ample, comme hauts dignitaires. Iordaki Cantacuzène a commencé sa carrière comme trésorier de troisième et deuxième rang, Palade comme douanier et trésorier, Ghinea, ancien douanier et *medelnicer*, arriva à diriger l'atelier de monnaies du prince Eustratie Dabija¹¹⁴ et on peut y ajouter les noms de Lascaraki Rosetti, Georges II Katardji et du prince Georges Doukas même.

Parfois, leurs compétences et leur fidélité furent appréciées et mises en valeur par les princes, d'autres fois ces liens de service furent renforcés par des relations de parenté et d'alliance. Dans tous les cas, ils contribuèrent d'une manière sensible à construire et à faciliter une carrière.

3. Faire une carrière en pays étranger

Tout comme leur origine et leur cheminement vers les Pays Roumains, les trajets politiques des allogènes furent assez différents. Parmi eux, on trouve certains personnages qui occupent de hauts offices dès leur arrivée en Moldavie. Ils ne

¹¹² *Ibidem*, p. 263 et p. 283. Axinte Uricariul en offre un détail supplémentaire, en précisant que Doukas fut enterré dans l'église orthodoxe fondée à Lwow par Balaban, car celui-ci « était Grec de Roumélie, concitoyen de Doukas le voïévode et du même terroir », A. Uricariul, *Cronica paralelă ...*, II, p. 169. Renonçant au mariage déjà arrangé de sa fille avec Ștefan, le fils de Radu Iliăș (le fils de l'ancien prince Alexandre Iliăș), Doukas voulut rompre les fiançailles afin de donner sa fille en mariage à Iordaki Mouselimis, « Grec très riche » de Constantinople, *Ibidem*, p. 147.

¹¹³ Ce fonctionnaire s'occupait du prélèvement des impôts sur la production de cire et des taxes payées par les taverniers, étant subordonné au grand trésorier, tout comme les douaniers, N. Iorga, « Rostul boierimii noastre », déjà cité, p. 222.

¹¹⁴ N. Stoicescu, *Dicționarul...*, p. 403.

furent pas nombreux, cette faveur exceptionnelle découlant des rapports particuliers qu'ils entretenaient avec les princes, tant à Constantinople qu'au pays. Il s'agit en premier lieu de parents très proches, comme Zottos Tsigaràs, Démétrius « Kyritsas » Paléologue ou Bartolomeo Minetti, le beau-frère de Radu Mihnea¹¹⁵. Cette position fut détenue aussi par les grands patrons de Constantinople, apparentés ou non à leurs protégés, tel que furent les cas de Bruti, de Borisi et de Curt Celebi. Ces personnages quittent d'habitude le pays après la destitution ou la disparition du monarque auquel ils sont liés, la scène principale de leur activité restant toujours la capitale impériale où se trouvaient d'ailleurs leurs familles, leurs résidences et leurs affaires.

La situation des Cantacuzène fut en quelque sorte différente. Tandis que les premiers membres de la famille (Andronikos et ses frères et neveux, Michalaki, Manolaki, Ianaki et Dumitraki) jouèrent sur deux fronts sans jamais s'établir aux Pays Roumains, leurs descendants allaient fonder la branche roumaine de la famille. A ce moment-là, sans être moins liés par rapport à certains princes (Radu Mihnea, Alexandre Iliaş), ils suivent une trajectoire politique « normale », sans « brûler » les étapes.

Il y a encore deux personnages dont l'ascension extrêmement rapide nous semble assez étonnante, car nous ne savons pas s'ils possèdent l'un ou l'autre des atouts mentionnés ci-dessus. Le premier fut le grand *stolnic* Nicolas Rhalys, amené en Moldavie par le même Radu Mihnea et qui continue sa carrière pendant les règnes de Gaspard Graziani, Alexandre Iliaş, Ștefan Tomșa II, Miron Barnovski et Vasile Lupu, détenant toujours de hauts offices¹¹⁶. Si sa présence dans la proximité de Miron Barnovski s'explique par l'alliance matrimoniale qui l'unissait au clan Prăjescu-Movilă (il fut marié avec Maria, la fille du trésorier Théodore Boul et d'Agafia Prăjescu), les raisons de la faveur dont il jouissait de la part des autres princes restent encore peu claires¹¹⁷. Dans le cas de Michel Fortunas, un autre ancien client de Radu Mihnea, toute hypothèse reste hasardée. A part le fait qu'il sut s'approcher de la même faction locale (à travers son mariage avec Cristina, la nièce de Miron Barnovski), nous n'avons aucune autre indication qui puisse expliquer les débuts et la durée de sa carrière (presque 30 ans, dans les Conseils de 4 princes)¹¹⁸. Ce qui est intéressant à constater c'est que les deux dignitaires ne dépassent jamais un certain rang ; l'exception, Fortunas, occupe la fonction de grand chambellan seulement pendant le règne de son parent, Moïse Movilă.

¹¹⁵ *Ibidem.*, pp. 322, 337 et 417. Sur le premier, voir A. Pippidi, « De Jannina à Venise : fortune et fortune politique », *R.E.S.E.E.*, XL, 1-4, 2002, pp. 195-202.

¹¹⁶ N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 422. Il était en Valachie en 1626 auprès d'Alexandre l'Enfant, cf. N. Iorga, *Studii și documente ...*, V, Bucarest, 1903, pp. 12-13.

¹¹⁷ S'il n'y a pas coïncidence de nom, il aurait pu être un descendant des Rhalys de Crète, les parents de Cantacuzène (Andronikos même était marié avec Irène, la fille de Jacob Rhalys).

¹¹⁸ N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 400. Il suit aussi Radu Mihnea en Valachie où il détient l'office de grand écuyer (1621-1623).

Cette situation peut être tout aussi valable pour les personnages qui suivent le *cursus honorum* étape par étape. A part Rhalys et Fortunas, ce fut le cas de Grama le *stolnic*, l'autre client de Radu Mihnea. Amené en Moldavie par ce prince, en 1620, il n'occupe sa première grande dignité qu'en 1626, pendant le règne de son parent éloigné Miron Barnovski, et allait la détenir jusqu'en 1629. Ce fut d'ailleurs le plus important office qu'il ait jamais détenu, jusqu'à sa mort, en 1644¹¹⁹. Pour sa part, Démétrius Iarali, même si beau-frère de Vasile Lupu, ne dépasse jamais le rang de grand *clucer*, tout comme Statie (le gendre de Grama), même s'il était apparenté à l'épouse du prince Dabija. On peut ajouter à cette liste Ghinea le *medelnicer* (le gendre de Georges, le frère de Vasile Lupu), Caracaș le *jicnicer*, Jani Pervana¹²⁰ ou Hagi Panaiot, le parent par alliance du prince Constantin Cantemir¹²¹.

Dans d'autres cas, les aspirations vers une carrière brillante sont beaucoup plus évidentes. Les cas des Vasile Lupu et Georges Ghika en témoignent. Arrivés en Moldavie comme personnages de condition plutôt modeste, ils finissent par occuper le trône et même par fonder des dynasties. Quels facteurs ont pu assurer cette ascension ?

Ce fut d'abord la fidélité prouvée à l'égard du patron princier, fidélité qui pouvait parfois aller jusqu'au bout, comme l'atteste l'histoire de Georges Ghika. Mais il arrive aussi que cette fidélité soit largement interprétable, tel que fut le cas de Vasile Lupu. Promu par Radu Mihnea (grand écuyer, 1618–1620), comme nous le savons déjà, il gagne aussi la confiance de Gaspard Graziani, qui fut d'ailleurs son parrain de mariage, ce qui ne l'empêche point de s'opposer à l'action anti-ottomane déclenchée par ce prince, sachant dès le début qu'elle était vouée à l'échec. Promu ensuite par Miron Barnovski (son parent), il sait encore une fois gagner le camp du plus fort : en 1629, on le trouve à la tête des troupes d'Alexandre l'Enfant, qui venait de remplacer Barnovski. Moïse Movilă et ensuite Alexandre Iliăș lui confient l'office de grand *vornic* de la Moldavie Inférieure, mais Lupu n'hésite guère de mobiliser les boyards et la foule de la capitale contre l'entourage d'Alexandre, tout en gardant la prudence de refuser le trône offert par les révoltés. Il allait l'obtenir grâce aux interventions de Curt Celebi, l'allié de son ancien maître, Radu Mihnea, et il sut le remercier comme il faut : déjà fort de sa

¹¹⁹ Il fut marié deux fois, en prenant en premières noces Măricuța Stârcea et ensuite Anghelina, petite-fille d'Orăș le *vornic*, les deux épouses provenant de familles apparentées au clan Prăjescu-Movilă, *Ibidem*, p. 404 ; P. Zahariuc, « Familia și cariera lui Gheorghe Vodă Ștefan », *Arh. Gen.*, 1–2, 1995, p. 81 ; voir aussi Șt. S. Gorovei, « Neamul lui Miron Barnovski », déjà cité, pp. 151–152. Pour l'identification de sa première épouse, le document essentiel provient de 1646, le 4 mai, *Catalogul documentelor moldovenești din Arhiva Istorică Centrală a Statului*, Bucarest, II, 1959 (= C.D.M., II), doc. 1843.

¹²⁰ Ou Pervain, voir N. Stoicescu, *op. cit.*, pp. 403 et 368. Caracaș fut marié avec la fille d'un autre grec, de condition modeste, Coceali (Kokalli ?).

¹²¹ Voir *Vita Constantini Cantemyrii, cognomeno Senis, Moldaviae Principis*, étude introductive, notes et commentaires par A. Pippidi, édition critique, traduction et annexes par D. Slușanschi et I. Câmpeanu, Bucarest, 1996, l'esquisse généalogique dressée par A. Pippidi, p. 226.

position à Constantinople, Vasile ne fut nullement étranger à l'exécution de Curt Celebi par les Ottomans, en 1635.

Exemple saisissant de la pratique des fidélités multiples, sachant toujours choisir son maître, Vasile détenait dans ce jeu un atout très important : ses parents. Tout comme d'autres clients de Radu Mihnea, le prince qui désirait tellement la conciliation entre les factions de la noblesse, il avait choisi une épouse du clan Prăjescu-Movilă, cherchant à s'intégrer dans leur réseau. Ce fut d'ailleurs l'atout qui lui assura la promotion au sommet de la hiérarchie. Lorsque ses intérêts l'ont demandé, il s'est graduellement éloigné du camp de ses (anciens) alliés, en essayant de forger son propre réseau. Les ressources sur lesquelles il comptait dans cette tentative ne furent pourtant pas à la hauteur du but visé : sa famille restreinte et ses clients ne pouvaient pas l'emporter sur le clan des Prăjescu. Ce qui l'importe à ce moment de notre analyse c'est de remarquer comment Vasile sut jouer sur ses deux atouts – la fidélité et l'alliance – et maintenir (jusqu'à un certain point) un équilibre (relatif) entre les deux. Lorsque cet équilibre fut ébranlé (vers la fin de son règne), tout l'édifice s'est vu mis en danger¹²².

La carrière de Georges Doukas s'est déroulée sur d'autres coordonnées. Ancien serviteur et client de Vasile, ce Rouméliote ne brilla pas pendant le règne de son patron et, jusqu'en 1662, il ne détint que la fonction de deuxième trésorier, pour devenir, d'un seul coup, le grand chambellan du prince Dabija et ensuite son grand trésorier, office qu'il allait occuper jusqu'à la fin de ce règne¹²³. Cette ascension remarquable n'a pourtant rien d'étonnant : Doukas était le gendre de l'épouse de Dabija (sa propre épouse étant la fille de la princesse de son premier lit, avec Démétrius Buhuș) et du prince même, qui n'avait pas d'enfants à lui. Ce fut d'ailleurs cette alliance qui lui avait apporté le trône du pays, motif suffisamment important pour la consolider¹²⁴.

Il ne faut pas oublier non plus que le sommet de la hiérarchie ne fût pas accessible à tous, fussent-ils autochtones ou allogènes. Les personnages de deuxième et de troisième rang constituaient pourtant la base forte de l'administration, même si la grâce princière les touchait dans une mesure réduite. Comme nous l'avons déjà montré, les Levantins « colonisent » les niveaux inférieurs des finances et de l'approvisionnement, domaines vitaux pour la stabilité de tout règne. La maison princière représentait pour la plupart d'eux un lieu privilégié de concentration, situation indiquée par leur présence massive au niveau

¹²² N. Stoicescu, *op. cit.*, pp. 377–378 ; voir aussi C. Șerban, *op. cit.*, pp. 41–49.

¹²³ Sa carrière est esquissée par N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 398.

¹²⁴ Par l'alliance avec la famille Costin, les autres enfants étant mariés dans des familles princières (une fille avec Radu Iliăș, le fils du feu prince Alexandre, et Constantin, le futur prince, avec Marie, la fille de Constantin Brancovan, prince de Valachie) et à Constantinople (Safta avec Iordaki Chrysoscoléos, un autre parent de la famille d'Alexandre Iliăș), mais ces trois mariages eurent lieu après qu'il soit devenu prince, cf. la généalogie publiée par B.P. Hașdeu, *Arhiva istorică*, I, 1864. Son frère, Cristea, grand douanier, choisit une épouse appartenant au milieu marchand : la fille d'un autre marchand grec, Arsénios, *Catalogul documentelor moldovenesti din Arhiva Istorică Centrală a Statului*, Bucarest, III, 1968 (= *C.D.M.*, III), doc. 1842, le 15 juillet 1669.

des offices de *cămăraș*, l'officier qui s'occupe des revenus personnels du prince (Tableau 12), et d'*ușar* (Tableau 11)¹²⁵. Il s'agit là de ce qu'on appelle « gens de la maison du prince » (*de casa domnului*), dans son sens large, de *household*, autrement dit, très proches de sa personne, proximité qui peut souvent les propulser vers le sommet des pouvoirs, surtout si elle est doublée par des relations de parenté/alliance. Parmi les *cămărași* inventoriés, au moins 9 ont ensuite détenu de hauts offices (Nicolas Chrysoverghi et Georges, les parents de Pierre le Boiteux, les trois Jorga, parents de Vasile Lupu, Palade et Doukas, ses clients, Stamatie de Chio et Lascaraki Rosetti).

Le cas de Skoulis nous semble particulièrement intéressant, quoique apparemment éloigné par rapport à la « grande politique ». Sa carrière commence avant 1651, lorsqu'il accompagne l'émissaire de la reine de Suède pendant son voyage en Moldavie. En 1653, au moment de la fugue de Georges Ștefan, le signal de la révolte qui allait mettre fin au règne de Vasile Lupu, le prince envoie trois serviteurs pour capturer le fugitif : Skoulis, Iacomi et Costin. Iacomi se fait tuer dans l'escarmouche avec les compagnons de Ștefan, seulement Skoulis et Costin rentrant dans la capitale sans pourtant avoir accompli leur mission. On retrouve Skouli en 1661, lorsqu'il détient l'office de grand *armaș* et nous avons toutes les raisons de croire qu'il s'agit de la même personne, le fils de Lupu appréciant peut-être la fidélité manifestée par notre personnage envers son père. Un document ultérieur complète sa carrière : le 26 mai 1670, on le trouve comme *aga* – office ayant toujours des attributions policières et de justice – et on apprend aussi le nom de son épouse : il était marié avec Tudosca, la fille de Georges Jora, d'une famille ancienne et respectable¹²⁶. Son office ne fut pas sans importance : on se souvient que Grégoire Ghika, le fils de Georges Ghika, l'avait reçu de la part de Georges Ștefan tout de suite après avoir épousé la nièce du prince. La même fonction fut détenue par Lambrinò¹²⁷ et par Ianaki, le fils de Panayotaki Morona¹²⁸.

Cette image est complétée par la présence d'une pléiade de petits fonctionnaires, les bribes d'un appareil bureaucratique en train de se spécialiser. Logothètes, scribes qui utilisent leur compétences au service de l'Etat, comme Sima le logothète de Valachie¹²⁹, ou son homologue Zottos, actif pendant le règne d'Alexandre Iliăș¹³⁰, et, plus tard, Iakomaki Sevastos¹³¹. Parfois, leur position peut

¹²⁵ N. Iorga, « Rostul boierimii noastre », p. 221.

¹²⁶ *Călători străini ...*, V, p. 451, note 60 ; M. Costin *op. cit.*, p. 130 ; C.A. Stoide, C.I. Andreescu, *Ștefăniță Lupu ...*, p. 71, note 74 ; Gh. Ghibănescu, *Arhiva Muzeului Municipal Iași*, II, Iași, 1930, doc. 24.

¹²⁷ Le même que le grand échanson Constantin Lambrinò ? Il est attesté comme *aga* le 8 février 1660, *C.D.M.*, III, doc. 493, pour sa carrière, voir N. Stoicescu, *Dicționar ...*, pp. 377–378.

¹²⁸ Qui était déjà mort à l'époque, cf. *C.D.M.*, IV, 1707, le 6 mai. Parmi les Levantins qui détiennent cette fonction on compte aussi Iarali *aga* (supposé être le père ou l'oncle de Démétrius Iarali), N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 410 ; I. Caproșu, P. Zahariuc, *Documente privitoare la istoria orașului Iași. I. Acte interne (1408–1660)*, Iași, 1999, p. 133 (= *Documente ... Iași*, I).

¹²⁹ Il sert Radu Mihnea et Alexandre l'Enfant en Valachie, en tant que II^eme logothète, *D.R.H.*, B, *Țara Românească*, XXI, doc. 23, 35, 37, 121, 130, 143, etc. On peut se demander si ce personnage est identique à Sima le *medelnicer* de Vasile Lupu (voir ci-dessus).

¹³⁰ N. Iorga, *Studii și documente ...*, VI/2, Bucarest, 1904, pp. 16–17, le 19 avril, 1620.

surprendre, car on les trouve comme *vornic de târg* ou *pârcalab de Iași*. Parmi eux, on compte Snotion (erreur graphique pour Ignace ?) Pepanos¹³², ou Karayannis, dans la seconde moitié du XVII^e siècle¹³³.

Ce ne fut pas une situation tellement étrange, car il est raisonnable de supposer que la plupart des ces allogènes fût d'origine aroumaine, ce que leur permet d'apprendre facilement le roumain, en plus du grec qu'ils connaissaient déjà. Leur position présentait un important avantage pour l'administration princière, vu le nombre des marchands levantins qui passaient par la capitale et qui utilisaient le grec comme *lingua franca*. Les contracts, les transactions et les litiges pouvaient mieux être gérés par des fonctionnaires bilingues. Pour eux-mêmes, cette position conférait la possibilité de continuer les affaires et d'obtenir des revenus supplémentaires. Souvent, cette clientèle administrative fit figure de « machine politique », une vraie « réserve de cadres » qui pouvaient à tout moment assurer la base du gouvernement¹³⁴.

4. En guise de conclusion : administration et politique

A en discuter statistiquement, ce ne fut pas le nombre d'allogènes qui a compté dans l'acte de gouverner et dans la dynamique du politique et de l'administration, mais leurs positions concrètes : les domaines de leurs activités, les positions de pouvoir qu'ils ont détenues à un moment donné, leur attitude envers les autres. Cette dernière situation est très bien illustrée par les chroniqueurs : si quelqu'un comme Battista Vevelli avait attiré le mécontentement et, finalement, la

¹³¹ Pour sa carrière et sa famille nous renvoyons à notre étude, « Două familii de *clienți* domnești în Moldova secolului XVII », *R.I.*, 3-4, 1998, pp. 143-151. Il est intéressant de constater que son épouse provient du même milieu « professionnel », étant la fille du logothète Pătrașco Danovici. Elle avait épousé en premières noces Toderășco Grama le *cămăraș*. Il faut préciser que notre travail ne se propose pas d'analyser d'une façon systématique ce niveau, les données présentées ici ayant seulement une valeur orientative.

¹³² *Documente ... Iași*, I, doc. 438. Nous ignorons si ce personnage fait partie de la famille de marchands attestée en Valachie, cf. A. Pippidi, « Juifs et Roumains aux XVI^e et XVII^e siècles selon quelques nouveaux témoignages », *Etudes et documents balkaniques et méditerranéens* (sous la rédaction de P. H. Stahl), 10, 1986, pp. 78-80 et suiv. ; *Idem*, « L'Histoire de Marcada, ses versions et ses lecteurs », *R.E.S.E.E.*, XXIX, 1-2, 1991, p. 33 et suiv. ; Gh. Lazăr, « Pepano : o familie de negustori greci în Țara Românească. Considerații istorice și genealogice », dans le vol. *In honorem Paul Cernovodeanu*, Violeta Barbu éd., pp. 431-449. Il est à remarquer qu'il détint cette charge durant le règne de Georges Ștefan qui avait commencé sous de mauvais auspices pour les allogènes, cf. P. Zahariuc, *Țara Moldovei ...*, p. 477.

¹³³ I. Caproșu, *Documente privitoare la istoria orașului Iași*. II. *Acte interne (1661-1690)* (= *Documente ... Iași*, II), Iași, 2000, doc. 34, 1662, le 15 sept. ; identique peut-être avec Kyrianis l'échanson attesté en 1661, le 12 mars ; *Ibidem*, doc. 2, et avec le *vornic* homonyme de 1650, *Documente ... Iași*, I, doc. 361. Georges, *vornic de târg* à Iași en 1669, fait partie de la même catégorie, *Documente ... Iași*, II, doc. 251, le 10 mai 1669.

¹³⁴ Voir les observations de Sharon Kettering, *Patrons, Brokers and Clients in Seventeenth Century France*, New York, 1986, p. 85 et suiv.

colère de l'élite politique, un personnage comme Antoine Ramadanis, même s'il jouissait de la faveur complète de son patron, ne l'a pas fait, car il n'a jamais poussé Antoine Rosetti à introduire de « mauvais règlements » et lui personnellement n'a jamais entrepris rien de mauvais (*nice un obiceiu rău n-au îndemnat pe domnu să facă, nice au făcut*)¹³⁵.

Quant aux domaines d'activité, il est facile de constater, à partir des données que nous avons présentées, que les allogènes investissent précisément les secteurs d'importance vitale pour l'équilibre de tout règne, vu la condition de vassalité des princes par rapport à la Porte : diplomatie, finances et approvisionnement. Et ce ne fut pas seulement parce qu'ils possédaient des compétences appropriées (connaissance de langues étrangères, expérience comme marchands et diplomates à Constantinople, relations dans la capitale impériale) et parce que leur aire d'action était (ou avait été à un moment donné) plus étendue que celle des autochtones, mais parce qu'ils étaient souvent très liés au prince qui les promouvait ; que leur attachement n'était pas seulement motivé par des raisons d'ordre matériel et immédiat mais aussi par une culture du service rendu qu'ils avaient déjà appris dans l'Empire ottoman.

Ce qui empêcha cette « nouvelle élite » de devenir une « élite liturgique » du type analysé jadis par R. Mousnier ce fut précisément le profil du système politique des Pays Roumains, où le caractère patrimonial de la société et la personnalisation des relations et des échanges étaient doublés par une instabilité chronique de l'exercice du pouvoir princier. Comme nous l'avons montré, la fidélité personnelle, fût-elle extrêmement tenace et, en conséquence, fort appréciée par le maître, ne suffit guère pour assurer l'« ascension rapide »¹³⁶ du serviteur et si jamais ce fut le cas elle dût céder le pas devant d'autres types d'atouts. Sans « solutions de réserve », le fidèle risquait de disparaître après que son patron princier perdît le pouvoir. Aux meilleurs des cas, ceux qui jouent sur un seul type de solidarité quittent le pays ou bien ils y restent comme de simples « mercenaires de l'administration », perdant toute chance de promotion politique.

Cela a fait que bon nombre de Levantins qui ont vraiment joué un rôle à l'époque choisissent de redoubler les relations de clientèle par d'autres types de solidarités, moins liées à la faveur et à la personne du monarque, et parfois par une pratique habile – bien que toujours risquée – des fidélités multiples, tel que ce fut le cas de Vasile Lupu. S'intégrant dans l'aristocratie locale, à travers l'alliance matrimoniale, les allogènes changeaient de statut ; ils étaient acceptés par les boyards autochtones et encore plus : ils prenaient place dans les divers réseaux d'influence locaux. Les écarter ou les éliminer aurait signifier désormais porter atteinte à toute une faction. Cela explique pourquoi les « ruptures » ne furent pas si fréquentes et si complètes que l'on pouvait imaginer, pourquoi certains fidèles d'un prince quelconque furent maintenus et même promus par d'autres monarques.

¹³⁵ I. Neculce, *op. cit.*, p. 255.

¹³⁶ Nous avons traduit ainsi le terme utilisé par Sharon Kettering, *rapid advancement*, voir son étude, « Patronage and Kinship in Early Modern France », in *French Historical Studies*, 16, 2, 1989, pp. 408–435.

D'ailleurs, les princes mêmes (et la puissance suzeraine) étaient préoccupés de conserver un équilibre entre les factions nobles, pour ne pas provoquer des révoltes, des pertes de fidélités ou des protestations à Constantinople. Cette politique fut illustrée surtout par Pierre le Boiteux et Radu Mihnea, princes qui savaient fort bien que si une faction (autochtone ou allogène) s'assurait en même temps le monopole des offices et le contrôle absolu de la faveur, cela pouvait provoquer des réactions fort hostiles envers le monarque même.

Les ruptures furent le résultat du bouleversement de cet équilibre, réclamant parfois l'intervention des Ottomans. Ainsi, la politique dure de Ștefan Tomșa II (politique qui visait surtout la faction des Movilă, vaincue en 1612, mais soutenue toujours par les Polonais) a finalement déterminé la Porte à le remplacer avec Radu Mihnea, considéré comme une solution d'équilibre (1616)¹³⁷. Cet épisode n'est pas resté sans conséquences sur le comportement politique de Tomșa qui, pendant son second règne, s'est préoccupé de ne pas répéter les erreurs d'autrefois, provoquant par là l'étonnement du chroniqueur¹³⁸. Alexandre Iliăș a choisi une toute autre manière de gouverner, confiant un statut exceptionnel à Battista Vevelli (son beau-frère¹³⁹) et à Alexandre Mamonas (le beau-frère de Vevelli), Levantins tous les deux. Son projet, qui visait l'élimination physique la faction rivale¹⁴⁰, et – surtout – la pratique de gouverner par favoris ont finalement provoqué la révolte qui l'a renversé. Les mêmes raisons ont joué contre Georges Doukas, accusé par les boyards d'avoir colonisé les postes-clé du gouvernement avec des Grecs. Les chiffres montrent le contraire et donnent raison à Neculce : la révolte ne visait pas les « Grecs » en tant que Grecs, mais les Rosetti, les favoris du prince.

La parenté (l'alliance comprise) fut importante, certes, dans le jeu des pouvoirs mais elle n'offrait pas de garanties complètes tant que le réseau familial n'était suffisamment fort et ramifié et en état d'offrir la base la plus riche possible pour le recrutement d'éventuels clients politiques. L'exemple de la lutte, fort inégale, entre le groupe de parenté de Vasile Lupu et celui de Prăjescu-Movilă en témoigne. Il ne s'agit pas là d'une « lutte de clan », mais d'une confrontation entre deux clans rivaux dont l'un avait de son côté, à part d'autres atouts, le grand avantage d'une longue tradition politique et de l'autochtonie, avantage qu'il sut rapidement mobiliser comme slogan qui devait canaliser les énergies contre les « Grecs » de Vasile. Surpris par la révolte, le prince n'a pas pu mobiliser sur-le-champ ses ressources éloignées (les alliances avec les Cosaques et avec Radziwill) ; il ne lui restait que sa famille restreinte dont la force était plutôt modeste en comparaison avec celle de ses ennemis. Dans ce cas, la conversion des

¹³⁷ Cf. Miron Costin, *op. cit.*, pp. 32–33.

¹³⁸ *Ibidem*, p. 65.

¹³⁹ Vevelli occupait la première position dans le Conseil du prince, même s'il ne détenait aucun office, N. Stoicescu, *op. cit.*, pp. 346–347.

¹⁴⁰ Où on peut trouver tous les parents des Movilă : Grégoire Ureche, les Prăjescu, Racoviță, Buhuș, cf. M. Costin, *op. cit.*, p. 77. Dans cette compagnie, Lupu Coci doit être considéré comme parent de l'ancienne dynastie et non pas comme Levantin.

ressources « privées » en ressources « de pouvoir », par la transformation des parents en clients politiques, et l'autre processus, inverse, de transformation des clients en parents par alliance, étaient à peine en cours. Ni le temps, ni la base de recrutement qui s'offrait à Vasile ne furent suffisants pour bâtir une vraie faction et pour qu'il pût maintenir son pouvoir et préparer celui de son fils et successeur.

De l'autre côté, dans un pays où tout le monde était apparenté à tout le monde (comme c'était aussi le cas des milieux archontaux de Constantinople), seulement des relations assidûment fréquentées et cultivées pouvaient se montrer efficaces dans les situations de crise. Ce furent donc toujours le vécu ensemble, les échanges de services, la communauté d'intérêts à l'intérieur du même group de parenté qui firent la force de certaines relations, tout en affaiblissant d'autres¹⁴¹. Les deux Cantacuzène de Moldavie, par exemple, même si apparentés à Georges Ștefan et aux Prăjescu-Movilă, risquaient d'être tués par leurs propres parents si d'autres parents, plus proches et plus forts, n'eussent intervenus en leur faveur.

L'aperçu des carrières et des fonctions détenues par les Levantins témoigne de l'existence de deux tendances qui coexistent et qui apportent force arguments pour affirmer le caractère inséparable de l'administration et de la politique. Dans le cas de la Moldavie du XVII^e siècle, il serait complètement inadéquat de parler d'une autonomisation de ces deux domaines, ce qui a énormément influé sur la formation d'une culture de l'office et sur le processus de formation d'une bureaucratie au sens weberien du terme. Ce constat devient d'autant plus évident dès qu'on explore de près les niveaux inférieurs de l'appareil administratif-politique, car on y retrouve toutes les preuves de la confusion constitutive des ces deux sphères. Les affaires individuelles et celles du prince (pour ne pas dire de l'Etat) vont presque toujours ensemble et ce ne fut pas rare que le succès ou l'habileté dans un domaine recommande un protagoniste pour une carrière dans l'autre.

De l'autre côté, à la spécialisation, à peine à ses débuts, s'ajoute, tout en la complétant, la plurivalence de bon nombre d'officiers levantins, qui peuvent remplir des fonctions à la fois financières et diplomatiques. Le bas niveau de spécialisation des hauts offices le permet, leur expérience personnelle le favorise et l'accentue. Ce qui les rend plurivalents sont leurs compétences, certes, mais aussi la fidélité à l'égard du maître, qui l'emporte par-dessus tout, et non pas l'instruction et l'apprentissage, chose parfaitement normale dans le climat d'insécurité politique qui caractérise le XVII^e siècle roumain. Or, comme nous l'avons déjà suggéré, la fidélité est une vertu personnelle, car elle vise le rapport direct entre le monarque et l'officier, ce qui évacue, au moins partiellement sinon complètement, la fidélité à une idée abstraite de l'Etat qui transcède la discontinuité dynastique.

¹⁴¹ Ce qui confirme les suggestions de P. Bourdieu, « Les stratégies matrimoniales dans les systèmes de reproduction », *Annales E.S.C.*, 27, 4-5, 1972, pp. 1105-1128.

L'intégration, parfois très rapide, des Gréco-Levantins dans la société « politique » moldave ne fut donc pas, nous le soulignons, qu'un volet du processus d'émancipation économique et politique que ces mêmes personnages étaient en train d'accomplir dans l'Empire ottoman et qui allait se concrétiser d'une façon absolument évidente lorsque les anciens marchands et drogmans eurent accès aux trônes des deux Principautés. Le premier pas était fait depuis longtemps par la promotion de Gaspard Graziani ou, plus tard, d'Antoine Rosetti et de Démétrius Cantacuzène. Le nombre réduit de Gréco-Levantins qui se trouvaient dans les Conseils des deux derniers montre bien qu'on a affaire à un processus en plein déroulement : les deux proviennent de familles « doublement logées », dont les parents constantinopolitains firent figure de véritable instrument de gouvernement¹⁴². La nomination des Maurocordato et des Ghika (d'une famille qui avait commencé sa carrière politique en Moldavie) achèvera ce processus et contribuera d'une manière essentielle au profond changement de stratégie de cette « élite sans Etat » par rapport aux Pays Roumains.

Tableau 1

Approche statistique de la composante levantine des Conseils princiers (1574–1710)

Prince régnant	Durée du règne	Nombre total des officiers	Gréco-levantins	%
Pierre le Boiteux	1574, juin – 1577, nov.	19	3	16%
	1578, janvier – 1579, déc.	14	2	14%
	1582, sept. – 1591, août	17	2	18%
Total :	–	39	6	15%
Jancu le Saxon	1579, nov. – 1582, sept.	12	2	17%
Aaron le Tyran	1591, sept. – 1592, juin	11	3	27%
	1592, sept. – 1595, avril	22	5	23%
Total :	–	29	8	26%
Jérémie Movilă	1595, août – 1606, juin	23	1	4%
Siméon Movilă	1606, juin – 1607, sept.	11	1	9%
Constantin Movilă	1607, nov. – 1611, déc.	15	2	13%
Ștefan Tomșa II	1611, déc. – 1615, nov.	17	4	24%
	1621, oct. – 1623, août	19	5	26%
Total :	–	33	9	27,5%
Radu Mihnea	1616, juillet – 1619, février	17	8	47%
	1623, août – 1626, janvier	16	7	43%
Total :	–	28	13	46%
Gaspard Graziani	1619, février – 1620, sept.	11	4	33%
Alexandre Iliăș	1620, sept. – 1621, oct.	16	6	37%
	1631, déc. – 1633, avril	16	7	43%
Total :	–	26	11	40%

(à suivre)

¹⁴² Pour les ramifications de la famille Rosetti voir R. Rosetti, *op. cit.*, respectivement A. Pippidi, « Originea familiei Rosetti și confirmarea unei mărturii a lui Neculce », *A.I.I.A.I.*, XX, 1983, pp. 275–280. Le réseau familial des Cantacuzène est recomposé par J.M. Cantacuzino, *O mie de ani în Balcani. O cronică a Cantacuzinilor în vâltoarea secolelor*, Bucarest, 1996 (1ère éd. française, Paris, 1992).

Tableau 1
(suite)

Miron Barnovski	1626, janvier – 1629, août	16	7	43%
Alexandre l'Enfant	1629, juillet – 1630, avril	16	8	50%
Moïse Movilă	1630, avril – 1631, déc.	15	5	33%
	1633, juin – 1634, mars	9	2	22%
Total :	–	19	7	37%
Vasile Lupu	1634, avril – 1653, avril	35	16	44,5%
Georges Ștefan	1653, juillet – 1658, mars	15	2	13%
Georges Ghika	1658, mars – 1659, nov.	13	3	23%
Ștefăniță Lupu	1659, nov. – 1661, février	13	4	30%
Eustratie Dabija	1661, sept. – 1665, sept.	18	4	22%
Georges Doukas	1665, sept. – 1666 mai	9	2	22%
	1668, nov. – 1672, août	16	3	18%
	1678, nov. – 1683, déc.	15	2	13%
Total :	–	30	4	13%
Iliș Alexandre	1666, mai – 1668, nov.	14	4	28%
Ștefan Petriceicu	1672, août – 1673, nov.	14	1	7%
Démétrius Cantacuzène	1674, février – 1675, nov.	11	0	0%
	1684, janvier – 1685, juin	12	1	8%
Total :	–	18	1	5,5%
Antoine Rosetti	1675, nov. – 1678, nov.	19	3	16%
Constantin Cantemir	1685, juin – 1693, mars	21	5	24%
Constantin Doukas	1693, avril – 1695, déc.	14	4	22%
	1700, sept. – 1703, juin	18	2	11%
Total :	–	24	6	16,5%
Antiochos Cantemir	1695, déc. – 1700, sept.	18	4	22%
	1705, février – 1707, juillet	14	1	7%
Total :	–	27	5	18%
Michel Racoviță	1703, sept. – 1705, février	11	3	27%
	1707, juillet – 1709, oct.	11	2	18%
Total :	–	17	4	23%

Tableau 2

Les grands officiers gréco-levantins de Moldavie et leurs fonctions (1575–1710).

Les grands *vornic* de la Moldavie Inférieure

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régnant(s)
Lupu (Coci)	1630, août – 1633, mars	Moïse Movilă, Alexandre Iliș
Georges Ghika	1647, juillet – 1652, oct.	Vasile Lupu
Thomas Cantacuzène	1659, déc. – 1665, sept.	Ștefăniță Lupu, Eustratie Dabija
Alexandre Ramadaniș	1692, janvier – 1693, mai	Constantin Cantemir
Iordaki Rosetti	1702–1706	Constantin Doukas, Michel Racoviță
Total : 5 (12%)	Total : cca. 17 ans (13%)	Total : 8 (cca 30%)

Tableau 3

Les grands officiers gréco-levantins de Moldavie et leurs fonctions (1575–1710).
Les grands *vornic* de la Moldavie Supérieure

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régnants
Thomas Cantacuzène	1644, juin – 1653, juillet	Vasile Lupu
Alexandre Ramadanis	1684, avril – 1685, février ; 1685, déc. – 1686, janvier	Démétrius Cantacuzène, Constantin Cantemir
Georges Katardji	1671, mai – 1672, nov.	Georges Doukas
Manolaki Rosetti	1707–1709	Michel Racoviță
Total : 4 (cca 9%)	Total : cca 13 ans (cca 9%)	Total : 5 (cca 18%)

Tableau 4

Les grands officiers gréco-levantins de Moldavie et leurs fonctions (1575–1710).
Les grands *hetmans*

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régnant(s)
Stavrinos	1612, mai – août	Ștefan Tomșa II
Miho Racotă	1616, oct. – 1618, mai	Radu Mihnea
Bernard Borisi	1619, juillet	Gaspard Graziani
Démétrius Doukas	1620, sept. – 1621, août	Alexandre Iliăș
Bartolomeo Minetti	1629, oct.	Alexandre l'Enfant
Lupu Coci	1629, nov. – 1630, avril	Alexandre l'Enfant
Gheorghe (Coci)	1651, sept. – 1652, oct.	Vasile Lupu
Gabriel (Coci)	1634, mai – 1651, mai	Vasile Lupu
Pătrașcu Moreanu	1653, avril	Georges Ștefan
Total : 9 (cca 20%)	Total : cca 21 ans (cca 16%)	Total : 7 (cca 24%)

Tableau 5

Les grands officiers gréco-levantins de Moldavie et leurs fonctions (1575–1710).
Les grands *postelnic* (chambellan)

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régnant(s)
Bartolomeo Bruti	1578, avril–juillet ; 1580, mars – 1591, juin	Pierre le Boiteux, Jancu le Saxon
Iani (l'Epirote?)	1579, avril – sept; 1594, mars–déc. (le même?)	Pierre le Boiteux, Aaron le Tyran
Pangratie	1591, déc.	Aaron le Tyran
Zotos	1593, mars–avril	Aaron le Tyran
Dumitraki « Kyritsas » Paléologue	1606, oct. – 1611, déc.	Siméon Movilă, Michel Movilă, Constantin Movilă
Ianaki Karadja	1613, mars – 1615, mai	Ștefan Tomșa II
Bernard Borisi	1616, nov. – 1618, déc.	Radu Mihnea
Michalaki (Cantacuzène?)	1621, janvier–mars	Alexandre Iliăș
Georges Katardji	1622, mars – 1623, déc ; 1626, avril	Ștefan Tomșa II, Miron Barnovski
Trufandă	1624, mars	Radu Mihnea
Michalaki Cantacuzène	1624, avril – 1625	Radu Mihnea
Necula Katardji	1627, mars – mai	Miron Barnovski
Diamandi	1632, juillet–sept.	Alexandre Iliăș

(à suivre)

Tableau 5
(suite)

Michel Fortunas	1633, déc. – 1634, mars	Moïse Movilă
Apostol Katardji	1635, déc. – 1643, mars	Vasile Lupu
Jorga, le cousin de Vasile Lupu	1644, mai – 1649, mars	Vasile Lupu
Andronikos (le Circassien)	1650, mars – 1651, mars	Vasile Lupu
Sarnatie Hadâmbul	1652, avril – oct.	Vasile Lupu
Sarnatie Hiotul	1658, août – 1659, août; 1662, sept. – 1670, avril	Georges Ghika, Eustratie Dabija, Georges Doukas, Iliș Alexandre,
Andronikos (un autre?)	1659, déc. – 1660, juillet	Ștefăniță Lupu
Georges Doukas	1662, avril – juillet	Eustratie Dabija
Alexandre Ramadanis	1676, avril – 1680, janvier	Antoine Rosetti
Manolaki Rosetti	1692–93 ; 1696, mai – 1697 ; 1698 ; 1703–1705 ; 1708	Constantin Cantemir, Antiochos Cantemir, Michel Racoviță
Panayotaki Morona	1693, déc. – 1695, février ; 1700, sept. – 1703	Constantin Doukas
(Jean?) Vlastò	1693–1695?	Constantin Doukas
Jorga (Mamonas?)	1695, juillet	Constantin Doukas
Lascaraki Rosetti	1695, déc. – 1696, mai	Antiochos Cantemir
Démétrius Karadja	1698, juillet – 1699, juillet	Antiochos Cantemir
Maxut	1705–1707	Antiochos Cantemir
Total : 28 (cca 47%)	Total : cca 58 ans (cca 43%)	Total : 22 (cca 80%)

Tableau 6

Les grands officiers gréco-levantins de Modavie et leurs fonctions (1575–1710).

Les grands *spathaires*

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régnant(s)
Constantin (Vorsi)	1591, déc. – 1592, mai	Aaron le Tyran
Diamandi	1613, mars – 1615, mai	Ștefan Tomșa II
Lupu Coci	1626, sept. – 1627, sept.	Miron Barnovski
Hrisoscul	1630, mars–avril	Alexandre l'Enfant
Iani (Cantacuzène?)	1632, mai	Alexandre Iliș
Iordaki Cantacuzène	1643, juin – 1644, sept. ; 1662, janvier – 1664, mars	Vasile Lupu, Eustratie Dabija
Jorga	1645, oct.	Vasile Lupu
Dediul l'Albanais	1685, août – 1688, août ; 1691, oct.	Constantin Cantemir
Total : 8 (cca 14%)	Total : cca 7 ans (cca 5%)	Total : 7 (cca 26%)

Tableau 7

Les grands officiers gréco-levantins de Modavie et leurs fonctions (1575–1710).

Les grands échansons

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régnant(s)
Nicolas Coci	1594, sept. – déc.	Aaron le Tyran
Apostol Katardji	1606, nov. – 1607, mars ; 1622, mars – 1623, déc. ; 1631, janvier–mars	Siméon Movilă, Ștefan Tomșa II, Radu Mihnea, Alexandre l'Enfant
Dumitraki (?)	1616, nov. – 1617-mars	Radu Mihnea
Michel Fortunas	1617, avril – 1618, déc.	Radu Mihnea
Curt Celebi	1624, mars – juillet ; 1630, avril–juin	Radu Mihnea, Moïse Movilă
Constantin Cantacuzène	1624, oct. – 1625 ; 1627, mars – 1630, avril	Radu Mihnea, Miron Barnovski, Alexandre l'Enfant
Peraki Celebi	1632, juillet–sept.	Alexandre Iliăș
Georges (Coci)	1634, mai – 1651, mai	Vasile Lupu
Alexandre (Coci), le fils de Gavril Coci	1651, déc. – 1653, avril	Vasile Lupu
Iordaki (Cantacuzène?)	1658, avril – 1659, août	Georges Ghika
Constantin Lambrino	1689, avril – 1691, mars	Constantin Cantemir
Démétrius Mavrodin	1703, sept. – 1705, février	Constantin Doukas
Total : 12 (24%)	Total : cca 32 ans (cca 24%)	Total : 12 (cca 43%)

Tableau 8

Les grands officiers gréco-levantins de Modavie et leurs fonctions (1575–1710).

Les grands trésoriers

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régnant(s)
Iani (l'Epirote ?)	1572, déc. – 1575, sept.	Jean le Terrible, Pierre le Boiteux
Iani Kalogeras	1583, janvier – 1591, juin ; 1593, mars – 1595, mars	Pierre le Boiteux, Aaron le Tyran
Andronikos Cantacuzène	1600, juin	Michel le Brave
Alexandri	1612, oct. – 1615, mai ; 1621, mars	Ștefan Tomșa II, Alexandre Iliăș
Dumitraki (Cantacuzène ?)	1616, oct. ; 1617, avril – 1618, déc. ; 1623, avril–juin ; 1632, mai–août (le même ?)	Radu Mihnea, Ștefan Tomșa II, Alexandre Iliăș
Lupu Coci	1620, avril – 1623, avril ; 1627, déc. – 1628, juin	Gaspard Graziani, Alexandre Iliăș, Ștefan Tomșa II, Miron Barnovski
Michalaki (Cantacuzène ?)	1622, mars – 1623, déc. ; 1627, mars–mai	Ștefan Tomșa II, Miron Barnovski
Necula Katardji	1628, nov. – 1629, août ; 1638, mars ; 1639, avril – 1640, février	Miron Barnovski, Vasile Lupu
Iani (Cantacuzène ?)	1631, mars–août	Moïse Movilă
Apostol Katardji	1634, oct.	Vasile Lupu
Iordaki Cantacuzène	1635, janvier – 1637, juillet ; 1640, mars – 1643, mars ; 1645, janvier – 1654 ; 1659, déc. – 1661, nov.	Vasile Lupu, Ștefăniță Lupu
Palade	1638, mars–juin	Vasile Lupu

(à suivre)

Tableau 8
(suite)

Jorga	1643, mart – 1644, sept.	Vasile Lupu
Georges Doukas	1662, sept. – 1665, sept.	Eustratie Dabija
Georges Ursaki	1666, janvier – 1669, déc ; 1674	Georges Doukas, Iliaş Alexandre
Lascaraki Rosetti	1670, mars – juillet	Georges Doukas
Iordaki Rosetti	1685, août – 1693, avril ; 1695, déc. – 1700	Constantin Cantemir, Antiochos Cantemir
Dumitraşco Mavrodin	1693, déc. – 1695, juillet	Constantin Doukas
Total : 18 (42,5%)	Total : cca 65 ans (48%)	Total : 18 (cca 64%)

Tableau 9

Les grands officiers gréco-levantins de Modavie et leurs fonctions (1575–1710).

Les grands *stolnik*

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régna(n)t(s)
Panayotis	1591, déc.	Aaron le Tyran
Stamati	1594, sept. – déc.	Aaron le Tyran
Manolaki (Cantacuzène?)	1616, oct.	Radu Mihnea
Nicolaki Rhalys	1618, janvier – 1620, déc. ; 1623, mars – avril ; 1629, nov. – 1630, avril	Radu Mihnea, Gaspard Graziani, Alexandre Iliaş, Alexandre l'Enfant
Doukas	1623, mars-juillet	Ştefan Tomşa II
Gramma	1626, juillet-1629, août ; 1631, août-nov. ; 1633 – 1637, mai	Miron Barnovski, Moise Movilă, Vasile Lupu
Erolima	1632, sept.	Alexandre Iliaş
Thomas Cantacuzène	1633, mars – 1634, avril ; 1638, février – 1644, juin	Alexandre Iliaş, Moise Movilă, Vasile Lupu
Jorga	ante 1648	Vasile Lupu
Georges Ghika	1645, avril – 1647, juin	Vasile Lupu
Andronikos (le Circassien?)	1650, mars – août	Vasile Lupu
Mihai ¹⁴³	Mars-avril 1653	Vasile Lupu
Stamatie de Chio	1657, avril – 1658, mai	Georges Ştefan
Hrisoscul	1673, juin	Ştefan Petriceicu
Total : 14 (cca 25%)	Total : cca 24 ans (cca 17%)	Total : 11 (cca 40%)

¹⁴³ En 1650 il était grand *şetrar* ; il avait rempli plusieurs missions diplomatiques (auprès du Khan des Tatares et, peut-être, auprès de Timousch Hmielnitski, en avril 1653). Il y a cependant un doute qui persiste sur lui et sur un autre Mihail, *kapoukehaya* du prince à Constantinople. Certains documents renvoient à son épouse Nastasia, fille de Todosca, elle-même petite-fille d'Albotă ; d'autres parlent de Candakia ; voir les documents mobilisés et les commentaires de P. Zahariuc, *Ţara Moldovei ...*, pp. 121, note 99, 132 et 412.

Tableau 10

Les grands officiers gréco-levantins de Modavie et leurs fonctions (1575–1710).
Les grands écuyers

Nom	Durée de la charge	Prince(s) régnant(s)
Iani (Kalogeras?)	1580, mars – 1582, mars	Jancu le Saxon
Nicolas Coci	1593, mars–avril	Aaron le Tyran
Constantin Vorsi	1594, mars–mai	Aaron le Tyran
Apostolaki	1601, sept. – 1603, juin	Jérémie Movilă
Michel Fortunas	1616, nov. – 1617, avril ; 1624, mars – 1629, juin ; 1639, février – 1640, mars	Radu Mihnea, Miron Barnovski, Vasile Lupu
Lupu Coci	1618, déc. – 1620, avril ; 1621, janvier–mars	Radu Mihnea, Gaspard Graziani, Alexandre Iliaş
Iani (Cantacuzène?)	1621, mars	Alexandre Iliaş
Alexandraki (fils de Iacomî?)	1667, mars	Iliaş Alexandre
Alexandre Draco Rosetti	1667, sept. – 1668, août	Iliaş Alexandre
Constantin Lambrinò	1677, mars – 1678, avril	Antoine Rosetti
Manolaki Chrysoverghis	1700, sept. – 1701 ; 1710	Constantin Doukas
Total : 11 (cca 20%)	Total : cca 17 ans (cca 13%)	Total : 11 (cca 40%)

Tableau 11

Les officiers liés de la personne du prince : *uşari*

Nr.	Nom du personnage	Durée de l'activité
1	Doukas	grand <i>uşar</i> , 1619, 1624 ¹⁴⁴
2	Paos	<i>uşar</i> , 1591
3	Caracaş	grand <i>uşar</i> , 1634–1635
4	Georges	<i>uşar</i> , 1649, 1657 ¹⁴⁵
5	Sevastos Grama	grand <i>uşar</i> , 1651, avril ¹⁴⁶
6	Andronaki	grand <i>uşar</i> , mai 1654
7	Apostol Mavrodi	grand. <i>uşar</i> , 1656 – mars 1657 ¹⁴⁷
8	Tudose	<i>uşar</i> , 1656, 1662, 1667, 1669 ¹⁴⁸
9	Hagi Panaiot	grand <i>uşar</i> , 1658, janvier–septembre ; 1665
10	Alexandre Ramadanis	grand <i>uşar</i> , 1667–1669
11	Panayotaki Morona	grand <i>uşar</i> , 1676
12	Polychronis	<i>uşar</i> , 1697, 1717 ¹⁴⁹
13	Maxut	grand <i>uşar</i> , 1700
14	Caplan Celebi	?

¹⁴⁴ Cf. N. Iorga, *Studii și documente ...*, X, p. 74

¹⁴⁵ L'un des anciens serviteurs de Vasile Lupu, *Documente ... Iași*, I, doc. 355 et 427. Il avait un fils, Andronaki le *pitar*, *Documente ... Iași*, II, doc. 245, 1669, le 7 avril.

¹⁴⁶ P. Zahariuc, *op. cit.*, p. 115.

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 461.

¹⁴⁸ *Documente ... Iași*, I, doc. 423 ; II, doc. 18, 168, 218.

¹⁴⁹ I. Caproșu, *Documente privitoare la istoria orașului Iași*, III (= *Documente ... Iași*, III), Iași, 2000, doc. 124 et doc. 545. Il avait un fils, Tănasie, marié avec Safta.

Tableau 12

Les officiers proches de la personne du prince : *cămărași*

No.	Nom du personnage	Fonction et durée d'activité
1	Nicolas Hrisoverghi	gd. <i>cămăraș</i> , 1591 ¹⁵⁰
2	Georges, beau-frère de Pierre le Boiteux	gd. <i>cămăraș</i> , 1582–1591
3	Palade	gd. <i>cămăraș</i> , 1636–1637
4	Jorga, le mari de la cousine germaine de Vasile Lupu	<i>cămăraș</i> , 1636
	Isaia Ostafiev (Eustatievitch)	<i>cămăraș</i> , 1638 ¹⁵¹
5	Jorga, le cousin de Vasile Lupu	gd. <i>cămăraș</i> , 1640–1642
6	Jorga, le beau-frère du cousin de Vasile Lupu	gd. <i>cămăraș</i> , avant 1647
7	Stamatie de Chio	gd. <i>cămăraș</i> , 1650
8	Georges Doukas	gd. <i>cămăraș</i> , 1651–1653
9	Skoulis	<i>cămăraș</i> , avant 1653
10	Théodore Grama	<i>cămăraș</i> , cca 1661–1665
11	Lascaraki Rosetti	gd. <i>cămăraș</i> , 1662
12	André Abaza, cousin de Ștefăniță Lupu	gd. <i>cămăraș</i> , 1660 ¹⁵²
13	Cârstea le marchand	<i>cămăraș</i> , avant 1660 ¹⁵³
14	Jean (Saul)	gd. <i>cămăraș</i> , avant 1661 ¹⁵⁴
	Popa Saul	<i>cămăraș</i> , 1660, mai ¹⁵⁵
15	Spandonis	<i>cămăraș</i> , avant 1683 ¹⁵⁶
16	Alexandraki, fils de Iacomî	<i>cămăraș</i> avant 1669 ¹⁵⁷
17	Iacomî	<i>cămăraș</i> , 1693
18	Aslan	<i>cămăraș</i> , avant 1693 ¹⁵⁸
19	Skoulis	<i>cămăraș</i> de Nicolas Maurocordato, 1709 ¹⁵⁹
20	Hourmuzakis	<i>cămăraș</i> , 1702

Tableau 13

Les « officiers de finances » de rang inférieur : trésoriers, douaniers, agents financiers

Nr.	Nom du personnage	Dignité et durée de l'activité
1	Alexis	douanier, 1590, 1593-1594
2	Jean de Marini Poli	douanier, 1590
3	Domenico di Giorgio	douanier, 1590

(à suivre)

¹⁵⁰ *Documente ... Iași*, I, doc. 33.¹⁵¹ Cf. S. Dragomir, *Contribuții la relațiile bisericii românești cu Rusia în veacul XVII*, Bucarest, DominoR, 2003 (II^{ème} édition), pp. 122–123.¹⁵² Cf. C.I. Andreescu, C.A. Stoide, *Ștefăniță Lupu ...*, p. 74.¹⁵³ Peut-être le même que le frère de Georges Doukas, *Documente ... Iași*, I, doc. 478.¹⁵⁴ Fl. Marinescu, *Ρουμανικά έγγραφα του Αγίου Όρους. Ίερας μονις Χιροποταμου*, I, Athènes, 1997, doc. 58 et 59. Frère du douanier Panò Saul.¹⁵⁵ P. Zahariuc, *Țara Moldovei ...*, p. 436, note 422.¹⁵⁶ L'un des proches de Georges Doukas dont le trésor il essaye de sauver en 1683, avec Anastasie le trésorier, Axinte Uricariul, *Cronica paralelă ...*, II, pp. 168–169.¹⁵⁷ *C.D.M.*, III, doc. 1898, 1669, le 3 déc. ; IV, doc. 601, 1681, le 21 mars.¹⁵⁸ Il meurt avant 1693, le 20 novembre, *Documente ... Iași*, III, doc. 68 et 140.¹⁵⁹ I. Neculce, *Letopiseșul ...*, p. 499.

Tableau 13
(suite)

4	Simon (Sima) Varsi (Vorsi)	douanier, 1579, 1582, 1586, 1589 ¹⁶⁰
5	Battista Amorosi	douanier, 1579, 1582
6	Nicolas Nevridis	douanier, 1579
7	Georges Melanchrynos	douanier, 1586
8	Sebastiano Montocutto	douanier, 1586
9	Alexandre Rhalys	douanier, 1586
10	Ianaki Simota	douanier, 1586, 1595–1600 ¹⁶¹
11	Simon Panas	douanier, 1586
12	Philippe Cavac (Kavakes)	douanier, 1590
13	Nicolas Nevridis	douanier, avant 1594
14	Luchian (Ragusain)	douanier, entre 1591–1595 ¹⁶²
15	André Danilo de Pera	douanier, entre 1591–1595 ¹⁶³
16	Apostolaki	trésorier, 1597–1600
17	Manea « le Grec »	douanier, 1604, 1606
18	Kiriac	douanier, 1606
19	Manolaki	douanier, 1623–1626 ; gd. douanier, 1635, 1636
20	Nicolaki	gd. douanier, 1626, 1628
21	Dona	douanier, 1626, 1628
22	Conde	gd. douanier, 1619, 1624, 1633 ; douanier, 1626 ; 1635, 1644 ; missions dipl. ¹⁶⁴
23	Malcoci	gd. <i>cămănar</i> , 1617 ¹⁶⁵
24	Panò	trésorier, 1625, 1627, 1628
25	Penișoară	trésorier, a. 1638 ¹⁶⁶
26	Georges	douanier à Hotin, 1628, 1629
27	Georges	douanier à Hotin, 1628
28	Constantin	douanier à Hotin, 1628
29	Constantin	<i>cămănar</i> , ante 1628, 1629
30	Mavrodin	trésorier, 1631–33
31	Iordaki Cantacuzène	trésorier III, 1632, trésorier (II ?), 1634
32	Tudori	gd. douanier, 1632–33
33	Jorga	douanier, 1633, août
34	Palade	gd. douanier, 1637 ; m. 1644, missions dipl., 1637, 1641

(à suivre)

¹⁶⁰ Il était déjà décédé le 7 juin 1600 lorsque son fils Constantin fait une donation au monastère de la Dormition de Iași, *Documente ... Iași*, I, doc. 50 et 54. Il a encore un fils, Iordaki, *D.I.R.*, XVI, *A. Moldova*, III, doc. 55 et 244.

¹⁶¹ Actif pendant le règne de Pierre le Boiteux, mais aussi durant celui de Jérémie Movilă, cf. I. Caproșu, *O istorie a Moldovei prin relațiile de credit ...*, p. 57 ; A. Pippidi, *Tradiția politică ...*, p. 191.

¹⁶² Il collabore avec Nevridis et Jupan (personnage d'origine sud-slave), cf. N. Iorga, *Studii și documente ...*, XXIII, pp. 74–77 ; I. Caproșu, *op. cit.*, p. 58.

¹⁶³ *Ibidem*, p. 65.

¹⁶⁴ Oncle du patriarche oecuménique Parthénus II, cf. C.A. Stoide, « Din legăturile Patriarhiei de Constantinopol cu Moldova în epoca lui Vasile Lupu », *MMS*, XXXIV, 7–8, 1958, pp. 564–569.

¹⁶⁵ *Documente ... Iași*, I, doc. 118.

¹⁶⁶ Il était mort avant février 1638, lorsque sa femme épouse le futur prince Georges Ștefan, cf. P. Zahariuc, *op. cit.*, p. 37. Fut-il le même que Panò le grand trésorier ?

Tableau 13
(suite)

35	Leondari (Gheorma)	gd. douanier, 1642, 1644, m. 1650 ¹⁶⁷
36	Tudose	douanier à Galați, 1644, 1645, m. 1683 environ ¹⁶⁸
37	Isar	douanier, 1635 ; gd. douanier, 1637, trésorier 1643 ¹⁶⁹
38	Statie	trésorier III, 1646–48 ; trésorier II, 1649–52, 1659–63 ; gd. douanier, 1664 ; douanier, 1669
39	Zotos Kondurat	douanier, 1650 ¹⁷⁰
40	Iacomi	trésorier III, 1650 ; douanier, 1661-m. 1665 environ
41	Cârstea (Tsoukalas)	grand douanier ¹⁷¹
42	Hristodoulos	<i>cămănar</i> , ante 1653, mai ¹⁷²
43	Hristodor	<i>cămănar</i> , 1652, avril ¹⁷³
44	Iane	<i>cămăraș de ocnă</i> , 1653 ¹⁷⁴
45	Neculce	trésorier, cca 1655-1665
46	Miron	<i>cămăraș de ocnă</i> , a. 1653 ; 1655 ; douanier 1655 ¹⁷⁵
47	Popa Saul	<i>cămănar</i> et gd. <i>cămănar</i> , 1658–1669 ¹⁷⁶
48	Mecula	trésorier III, 1658, 1659–1661
49	Cristea	<i>cămănar</i> , 1658 ; gd. douanier, 1669, frère de Georges Doukas
50	Georges Ursaki	trésorier II, 1659 ; gd. douanier, 1650
51	Pascal	trésorier III, 1659–1661, 1666
52	Georges Doukas	trésorier II, 1659–1662
53	Jorga	douanier 1659–60, 1669, 1676, 1680 ¹⁷⁷
54	Porfirie	gd. douanier, 1660 ¹⁷⁸

(à suivre)

¹⁶⁷ Le personnage avait un neveu, Yannis, *Documente ... Iași*, I, doc. 328 et 404. Deux autres neveux, Brazdei (?) et Hristodor, reçoivent de sa part quelques parties du village de Orgoești (Tutova), *Ibidem*, doc. 358, 1671, le 16 juillet. Voir aussi *C.D.M.*, II, doc. 1368, 1644, 1684 et 2113. Voir, sur lui et ses héritiers, P. Zahariuc, « Date noi despre legăturile Țărilor Române cu Epirul », *AllAI*, XXXVII, 2000, pp. 51–68 ; C. Luca, Christina Papakosta, *Monumenta Graeca ac Veneta Historiae Romaniae*, I, *Quaderni della Casa Romana di Venezia*, 3, 2004, pp. 86–87 et Annexe II, pp. 89–90.

¹⁶⁸ P. Mihail, *Documente și zapise moldovenești de la Constantinopol (1607–1806)*, Iași, 1948, doc. 62, 1683, le 1 nov. ; atteste qu'il a une fille, Măriuța, mariée avec Tudori, douanier à Galați.

¹⁶⁹ *Documente ... Iași*, I, doc. 317.

¹⁷⁰ *Ibidem*, doc. 361 ; il semble avoir deux frères, Iani et Georges.

¹⁷¹ N. Stoicescu, *Dicționarul ...*, pp. 234–235

¹⁷² Il se fit tuer dans la bataille de Finta, Miron Costin, *op. cit.*, p. 155.

¹⁷³ Le beau-père de Neculce le chroniqueur, cf. P. Zahariuc, *op. cit.*, p. 117.

¹⁷⁴ *Ibidem*, p. 463.

¹⁷⁵ *Ibidem*, p. 327 ; il fut d'abord emprisonné par Georges Ștefan, avec un autre « Grec », Iani l'échanson, pour être libéré ensuite, grâce à l'intervention du patriarche d'Antioche, Macaire Za'im.

¹⁷⁶ *Documente ... Iași*, I, doc. 437, 488. Il est le neveu de Jorga Saulea, *Documente ... Iași*, II, doc. 259, sa « profession de base » étant celle de marchand, *Documente ... Iași*, I, doc. 382, 1652, le 27 mars. Voir aussi P. Zahariuc, *op. cit.*, p. 436.

¹⁷⁷ *Documente ... Iași*, I, doc. 455 et 493 ; II, doc. 40, 144, 274, 464, 531. Il fut marié avec Anița, la fille de Dumitrașco Fulger le *diak* et de Mărica, et ils eurent un fils, qui eut à son tour un fils, Avramaki, *Documente ... Iași*, III, doc. 41, 1692, le 28 déc.

¹⁷⁸ Le personnage semble avoir été actif au temps de Vasile Lupu. Il a un frère, Iannis Markou, qui vend les villages de l'ancien grand douanier qui était mort à l'époque, *Documente ... Iași*, II, doc. 2, 1661, le 12 mars ; voir aussi doc. 248, 266, 378B.

Tableau 13
(suite)

55	Ghinea	douanier, 1660 ; trésorier III, 1662–63
56	Leondari	douanier, 1663 ¹⁷⁹
57	Andronikos	gd. douanier, 1661, 1669, 1670 ¹⁸⁰
58	Iani (Hadâmbul ?)	<i>cămănar</i> , 1656–1657 ¹⁸¹ ; douanier, 1661
59	Kyriakos	douanier, avant 1662 ¹⁸²
60	Panò	douanier, 1661, 1666 ; gd. douanier,
61	Panò, fils de Saul	douanier, 1669–1671 ¹⁸³
62	Lascaraki Rosetti	trésorier II, 1665 ; gd. <i>cămănar</i> , 1665–69
63	Toma Babaliar	douanier, 1666 ¹⁸⁴
64	Paraskiva	<i>cămănar</i> , 1669 ¹⁸⁵
65	Necula	trésorier, cca. 1670–80 ?, frère de Statie
66	Iacomaki Sevastos	douanier, avant 1678, 1688
67	Kyritsas	douanier, 1681
68	Aslan	douanier, 1680, 1681 ¹⁸⁶
69	Hristos Mihalis	douanier, 1681 ¹⁸⁷
70	Tudori	douanier à Galați, 1683
71	Kyriazi	douanier, 1685
72	Angelos	douanier, 1686 ¹⁸⁸
73	Frangoul (Frangole)	douanier, 1679–1705 ¹⁸⁹
74	Constantin	gd. douanier, 1686, 1690, 1700, 1703 ¹⁹⁰
75	Iani Metaxa	douanier, 1707

¹⁷⁹ C.D.M., III, doc. 953.

¹⁸⁰ Voir aussi *Documente ... Iași*, II, doc. 266, 330, 575. Il meurt autour de 1682, tandis que son épouse, Ana, et sa fille, dont nous ignorons le nom, mariée avec le marchand Miha (nom d'origine sud-danubienne) vivent encore.

¹⁸¹ *Documente ... Iași*, I, doc. 420 et 428.

¹⁸² Il fut marié avec Calea (nom grec, *kallos* = « beau », « belle ») et ils eurent au moins trois filles : Ileana, mariée avec un certain Andronic, Marie et Irène, *Documente ... Iași*, II, doc. 18, 1662, le 20 février 1662, date à laquelle il était déjà mort ; voir aussi C.D.M., IV, doc. 36, 1676, le 6 mai.

¹⁸³ Il s'agit d'un autre personnage que le précédent, *Documente ... Iași*, II, doc. 266, 272, 341.

¹⁸⁴ Un certain Toma (le même ?), fils de Jean (Toma Iannou) est attesté en 1661, le 12 mars, quand il détient la charge de douanier, et en 1669, le 12 mai, *Ibidem*, doc. 2 et 248. Sur ses missions à Moscou, voir les données réunies par Vera G. Tschentzova, « Les documents grecs du XVIIe siècle : pièces authentiques et pièces fausses. 2. Le monastère d'Hosios Loukas de Stiris en Phocide et le monastère de Saint-Nicolas tôn Philanthrôpinôn à Galatz dans les années 50 du XVIIe siècle », *O.C.P.*, 71, 2005, pp. 121–184.

¹⁸⁵ *Ibidem*, doc. 226, 257, 274.

¹⁸⁶ *Ibidem*, doc. 552, 1681, le 29 avril. Nous ignorons s'il est le même personnage qu'Aslan le *cămănar*, attesté en 1682 et 1686, *Ibidem*, doc. 580 et 623.

¹⁸⁷ *Ibidem*, doc. 543, 1681, le 20 janvier.

¹⁸⁸ *Ibidem*, doc. 1631, 1686, le 23 mai.

¹⁸⁹ Il semble être le même personnage que le *portar* de Suceava attesté en 1667, cf. FI. Marinescu, *Ρουμανικά έγγραφα του Αγίου Όρους. Αρχείο Προτατου*, Athènes, 2001, doc. 83. En 1679 il était grand douanier, I. Caproșu, *O istorie a Moldovei prin relațiile de credit ...*, p. 109, note 455, d'où ressort aussi qu'il avait un fils, Pandele. Il meurt après 1702, le 19 juin, lorsqu'il prépare son testament, d'où on apprend l'existence d'un frère, mort à l'époque et enterré au monastère Barnovski de Iași, qui fut d'ailleurs son propre lieu de sépulture, *Documente ... Iași*, III, d. 297.

¹⁹⁰ Il avait été aussi chambellan, *Documente ... Iași*, II, doc. 623, 631, 671 ; III, doc. 164, 228.

Tableau 14

Grands et petits officiers d'origine gréco-levantine ayant des attributions d'approvisionnement
(*sulger, clucer, pitar, jicnicer, medelnicer*)

Nr.	Nom du personnage	Fonction et durée de la fonction
1	Gramă	<i>jicnicer</i> , 1625; gd. <i>jicnicer</i> , 1638–1644
2	Thomas Cantacuzène	<i>sulger</i> II, 1628–30 ; gd. <i>sulger</i> , 1630, 1632, 1634–37
3	Malcoci	gd. <i>sulger</i> , 1628–1629 ; gd. <i>medelnicer</i> , 1631
4	Démétrius Iarali	gd. <i>jicnicer</i> , 1634–37; gd. <i>clucer</i> , 1638–1644
5	Sima	gd. <i>medelnicer</i> , 1634 ¹⁹¹
6	Palade	<i>jicnicer</i> , 1637
7	Iani Pervain	gd. <i>sulger</i> , 1638–42
8	Isar	<i>medelnicer</i> , a. 1641 ; gd. <i>jicnicer</i> , 1644 ; gd. <i>medelnicer</i> , 1647–49, <i>clucer</i> , avant 1653
	Isaia Ostafiev (Eustatievitch)	gd. <i>jicnicer</i> , 1645 ¹⁹²
9	Hristodor	<i>jicnicer</i> , 1645, 1646–1648 ¹⁹³
10	Caracaș	<i>jicnicer</i> , 1648–51 ; gd. <i>pitar</i> , 1652–55
	Apostol	gd. <i>jicnicer</i> , 1653 ¹⁹⁴
	Marco Iarali	<i>jicnicer</i> , juin 1653 ¹⁹⁵
11	Hrisoscul	<i>medelnicer</i> , a. 1659 ; gd. <i>jicnicer</i> , 1661–63 ; gd. <i>sulger</i> , 1664–65
12	Statie	gd. <i>sulger</i> , 1659–63, 1664 ; gd. <i>jicnicer</i> , 1660–61 ; gd. <i>clucer</i> , 1667, 1669
13	Handoca	<i>pitar</i> II, 1654, février–avril ¹⁹⁶ ; 1660–61, 1663 ; <i>clucer</i> , 1670
14	Georges II Katardji	gd. <i>clucer</i> , 1661 ; <i>clucer</i> , 1662–66
15	Zota	gd. <i>sulger</i> , 1661 ; ancien <i>sulger</i> , 1667–1669 ¹⁹⁷
16	Georges Ursaki	gd. <i>clucer</i> , 1663–65
17	Ghinea	gd. <i>medelnicer</i> , 1664–65
18	Alexandre Ramadanis	gd. <i>pitar</i> , 1664–65 ; gd. <i>jicnicer</i> , 1666, 1672
19	Enaki Kunupi	<i>sulger</i> , 1667
20	Loucaki Vevelli	gd. <i>jicnicer</i> , 1667
21	Alexandre Draco Rosetti	<i>pitar</i> , 1667 ; gd. <i>sulger</i> , 1673
22	Constantin Caracaș	gd. <i>jicnicer</i> , 1668 ; gd. <i>sulger</i> ?
23	Manolaki Rosetti	<i>jicnicer</i> , 1669–72 ; gd. <i>sulger</i> , 1680–85
24	Panò	gd. <i>clucer</i> , 1670
25	Démétrius Mavrodin	gd. <i>clucer</i> , 1680
26	Iacomaki Sevastos	<i>clucer</i> , cca. 1690
27	Manolaki Hrisoverghi	gd. <i>sulger</i> , 1696, 1699

¹⁹¹ Cf. C. Șerban, *op. cit.*, pp. 66–67 ; un officier homonyme était actif pendant les règnes de Radu Mihnea et Alexandre l'Enfant, tant en Moldavie qu'en Valachie, cf. DRH, B, XXI, doc. 23, 35, 37, 121, 130, 143, etc ; il signe en grec en tant que Îème lothète.

¹⁹² Connu comme émissaire de Vasile Lupu à Moscou, cf. S. Dragomir, *Contribuții...*, pp. 132–134. Son nom peut indiquer qu'il soit fils d'un Stathis, nom qui en lecture russe peut devenir *Ostafi(s)*.

¹⁹³ Cf. C.D.M., II, doc. 1760, 1762, 1914, 1856, 3013, etc ; son frère Canelos signe parfois Vrontinos ou Frontinos, *Documente ... Iași*, II, doc. 202, 226, 257

¹⁹⁴ P. Zahariuc, *op. cit.*, pp. 115, note 65 ; 387 ; burgrave d'Orhei en 1652, *Ibidem*, p. 112, note 48.

¹⁹⁵ Voir CDM, II, p. 28, no 20 (fils de Démétrius Iarali).

¹⁹⁶ Il avait commencé sa carrière sous Vasile Lupu ; il fut marié avec une certaine Sanda. Il est aussi connu comme maître orfèvre, P. Zahariuc, *op. cit.*, p. 455 ; voir aussi M. Ciubotaru, *Comuna Ipatele. I. Studiu istoric. Toponomie*, Iași, pp. 83–101.

¹⁹⁷ *Documente ... Iași*, II, doc. 7 ; 168, 226, 257. Le 26 mars 1669, il signe en grec avec un certain Iannis Zotis que nous supposons être son fils, *Ibidem*, doc. 226.

DE LA CENSURE DANS LES PAYS ROUMAINS JUSQU'AU XIX^e SIÈCLE

VIRGINIA BLÎNDA

La relation imprimé-pouvoir fut influencée par les plus importants événements politiques du temps. On a toujours accordé une attention spéciale à la production et à la circulation du livre, perçu comme un moyen de diffusion des idées les plus avancées de l'époque. Le contrôle du pouvoir politique et religieux sur l'imprimé se renforce suite à la laïcisation du son contenu. Après 1832, les décisions officielles sont plus précises et contraignantes suite à la rapide propagation de l'imprimé.

La puissance des mots, écrits ou dits, a imposé à travers les siècles une institutionnalisation du langage social, culturel et politique. Calomnieuses ou audacieuses, révolutionnaires ou incommodes, les idées circulent et mettent en garde les autorités – politiques et/ou ecclésiastiques – qui ont décidé de les contrôler.

Dans la législation (*Pravilele*) de Vasile Lupu – 1646/ Moldavie, et Matei Basarab – 1652/ Valachie, nous avons identifié les premières tentatives officielles de contrôler la diffusion des idées écrites, exprimées d'une façon anonyme ou non. Elles sont considérées au moins comme incommodes du point de vue politique ou social. Les documents mentionnent des sanctions juridiques pour ceux qui insultent par écrit¹. Les sanctions touchaient non seulement les auteurs, mais également les personnes responsables de la diffusion des textes².

Cependant, on a identifié les premiers documents qui parlent de la censure des textes en Moldavie et en Valachie, à partir du XVIII^e siècle³. On ne pourrait pas encore parler d'un système bien forgé, qui manifeste un contrôle rigoureux et périodique sur le contenu des livres et des personnages impliqués dans sa diffusion.

Les stratégies concernant l'imprimé fortifient soit l'autorité de l'Église – Mihail Racoviță renforce le contrôle religieux par un document rédigé en grec, *Noua Tocmeală*, le 20 juillet 1742 –, soit celle du Prince, secondé par le Métropolite.

¹ Les sanctions officielles regardent toutes les calomnies qui pourraient atteindre la dignité d'une personne. Elles partent d'une simple remontrance, jusqu'à la peine capitale par décapitation. Voir Ioan M. Bujoreanu, *Colecțiune de legiuri vechi și cele noi*, vol. III, partea I, București: Tipografia Academiei Române, 1885, p. 179.

² Voir *Legiuirea Caragea*, București: Editura Academiei Române, 1955, p. 148.

³ Pour une discussion qui touche la relation liberté-censure sur le XVIII^e siècle, voir Adrian Marino, *Libertate și cenzură în România. Începuturi*, Iași: Polirom, 2005, pp. 65–106 (Moldavie) et pp. 115–148 (Valachie). Pour le XIX^e siècle, voir Idem, *Cenzura în România. Schiță istorică introductivă*, Craiova: Editura Aius, 2000.

Mihail Racoviță (1741–1744, Valachie) institue – par sa *Poruncă* du 3 décembre 1741 – la censure de l'imprimé religieux, ce qui suppose la suppression de toutes imprimeries, sauf les diocésaines. D'ailleurs, les ateliers typographiques fonctionnaient auprès du palais métropolitain, des évêchés ou des monastères et, pour paraître, tout livre devait avoir l'accord initial de l'évêque ou du Métropolitain. Neofit Criteanul réorganise l'imprimerie du Palais Métropolitain pour assurer tant l'impression des livres nécessaires à l'enseignement et à l'Église, que des forts revenus. Pour le Métropolitain l'imprimerie représente plutôt une activité de commerce qui touche les usages des affaires, que le goût et les caprices du typographe⁴. Cette orientation se retrouve dans le prix du livre au XVIII^e siècle, estimé comme prix pour un objet de valeur. En 1741, à Râmnic, un *Minei* imprimé à l'atelier du Diocèse fut offert en échange d'un verger⁵. En Valachie et en Moldavie, un livre était troqué pour une paire de bœufs ou un cheval, 10 moutons avec des agneaux ou 3 vaches. Quant à la Transylvanie, le prix du livre reste élevé tout au long du XVIII^e siècle. En 1743, les impôts d'une famille de paysans serfs étaient d'un 1 florin/personne et un 1 florin pour chaque paire de bœufs, de chevaux, etc. En revanche, *Cazania* de Varlaam ou les livres liturgiques récemment parus ont été évalués à 50 florins⁶. Au fur et à mesure qu'on augmente le nombre des personnes alphabétisées – et aussi les influences culturelles extérieures – on voit une désacralisation du contenu des livres. Les imprimés religieux (*Les vies des Saints*, etc.) entrent en concurrence avec les textes laïques, ce qui favorise peu à peu une certaine accessibilité à l'égard du prix. Pourtant, le livre garde son statut d'objet précieux, envié surtout de ceux qui pourraient vite gagner une fortune en tant qu'intermédiaires. On voit la naissance de vrais réseaux clandestins, bien organisés, qui impliquent des individus dans la vente de l'imprimé sur le *marché noir*. Le vol du livre devient une pratique inquiétante vers la moitié du XVIII^e siècle. Les relieurs qui travaillaient dans les typographies sont soupçonnés de complicité. Souvent, les reliures des livres sont changées pour éviter le péril d'être reconnues par les possesseurs initiaux et pour être facilement vendues. Même le Prince de Valachie, Ștefan Racoviță (janvier 1764 – août 1765), a signé lui-même un document (*hrisov*) du 23 mars 1765, qui peut être considéré comme point de départ d'un phénomène culturel et économique⁷ spécifique plutôt au XIX^e siècle⁸ – l'apparition

⁴ Cornelia Danielopolu-Papacostea, Lidia Demeny, *Carte și tipar în societatea românească și Sud-Est europeană (secolele XVII–XIX)*, București: Editura Eminescu, p. 177.

⁵ Marius Oprea, *Plimbare pe Ulița Tipografiei*, București: Editura Fundației Culturale Române, 1996, p. 158.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Dans quelques villes, Caracal par exemple, les livres sont vendus au même endroit que des biens d'usage quotidien. Après 1830, les librairies émergent aussi dans d'autres villes du pays, parmi lesquelles Focșani (Han Ivan et Han Calciu), Galați (Gheorghe Cepescu, Tudor sin Teodor Brașoveanu), etc. Voir Mircea Tomescu, *Istoria cărții românești de la începuturi până la 1918*, București: Editura Științifică, 1968.

⁸ Bien que le vol du livre semble favoriser l'émergence des librairies, celles-ci ne paraîtront officiellement que dans la troisième décennie du XIX^e siècle.

des librairies. Il est difficile de rendre public l'action du vol dans les conditions où les livres étaient vendus dans plusieurs échoppes. En revanche, on établit par cette décision qu'aucun commerçant ne peut vendre des imprimés, sauf quelques uns de confiance, qui seront connus par des typographes bien choisis⁹. En même temps, le document donne au Métropolitain l'exclusivité sur la production et la diffusion de l'imprimé. La conséquence fut celle du développement des routes secrètes¹⁰ en ce qui concerne la circulation du livre. Une telle stratégie offre l'alternative de contourner les chemins officiels, rigides, qui entraînent la diminution du profit. En outre, on ajoute l'incapacité des presses à imprimer de Râmnic et Buzău de faire face à la demande de livre. Ce sont les petits commerçants qui en exploitent et qui poursuivent ce type d'activité sur les voies des provinces roumaines, en évitant les douanes des montagnes et la surveillance des autorités. Il faut faire une distinction parmi les intermédiaires de la circulation du livre: on trouve les personnes qui font de la contrebande et les colporteurs qui disséminent les imprimés. Les premiers vendent des livres falsifiés ou volés pour obtenir un profit immédiat, pendant que les seconds¹¹ assurent la circulation des livres et des idées dans le XVIII^e siècle roumain.

Le contrôle du pouvoir politique et religieux sur l'imprimé se renforce suite à la laïcisation du son contenu. Mihail Suțu intervient par une décision (*pitac*) du 29 février 1784 (Valachie) dans le mécanisme de la censure, en rendant nécessaire l'approbation spéciale du Prince¹². La censure du Prince en Valachie allait de pair avec celle de l'Église: on trouve cette double pression aussi en Moldavie.

Premièrement, ces interventions législatives découragent la parution de nouveaux imprimés, tant religieux que surtout laïques. Deuxièmement, elles maintiennent la production du livre dans les limites requises par le nécessaire de l'Église. L'œuvre de Moeosiodax (1784, *Însemnările fizice*) échappe au règlement; elle est considérée la seule impression d'un professeur de l'Académie Grecque faite dans les Pays Roumains à l'époque¹³. Cette atmosphère a produit une augmentation de la contrebande: plusieurs livres sont apportés pour la lecture soit de Transylvanie, soit de Buda ou Vienne. Une vraie industrie met sur pied les rouages de la clandestinité par la connivence des typographes transylvains qui falsifient d'éditions complètes: les pages contenant le titre du livre sont modifiées. On change le lieu d'impression, ainsi qu'on voit souvent la mention «Râmnic» qui

⁹ Marius Oprea, *op. cit.*, p. 150.

¹⁰ Pour le cas français, voir Frédéric Barbier, *Sur les routes de l'interdit: espaces et réseaux du livre de contrebande entre le Nord et Paris au XVIII^e siècle*, in « La Lettre clandestine », no 5, Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1996, pp. 201-221.

¹¹ Parfois, ils sont précairement situés dans l'hierarchie sociale, mais plus lettrés que plusieurs hauts fonctionnaires.

¹² Dans une lettre envoyée au Métropolitain, M. Suțu justifie sa décision: «...il est important pour Moi de connaître l'activité des typographies roumaine et grecque. Je Vous informe qu'à partir d'aujourd'hui aucun texte imprimé ne peut sortir de typographie sans Mon avis... », in Cornelia Danielopolu-Papacostea, Lidia Demeny, *op. cit.*, p. 179.

¹³ *Ibidem*.

remplace la vraie location (les noms des villes au-delà de Carpates)¹⁴. Le Métropolitain Filaret demande au Prince son appui législatif, sous prétexte de protéger l'imprimé autochtone. De cette manière, en mars 1793, le Prince Moruzi interdit l'importation de livres, y compris de ceux provenant de Transylvanie.

Les craintes, parfois confessionnelles, fonctionnaient à double clef, à travers les Carpates: les autorités impériales de Vienne essaient arrêter la pénétration des livres roumains imprimés en Valachie et Moldavie, en particulier après 1701¹⁵. La conséquence est inévitable, en confirmant qu'aucune intervention restrictive ne peut être infaillible: dans la première moitié du XVIII^e siècle, en Transylvanie, circule de nombreuses reproductions/imitations, en manuscrit, d'après les anciennes impressions roumaines de Valachie et Moldavie. En 1725, le synode de l'Église uniate interdit la circulation du *Carte de învățătură* (Râmnic, 1724) et décide son confiscation dans tout le pays, «soit de laïque, soit de prêtre»¹⁶. Dix années plus tard (février 1735), plusieurs coffres remplis de livres imprimés à Râmnic et mis en dépôt dans la boutique de Dumitru Moldovan (Transylvanie) sont confisqués par les autorités. Les formes d'éluder les décisions officielles deviennent de plus en plus sophistiquées, ce qui impose des nouvelles interventions de la part du pouvoir. Un décret impérial – le 23 novembre 1746 – interdit tant l'importation, que la possession de livres spécifiques au rite orthodoxe (*livres schismatiques*) imprimés en Valachie ou Moldavie. La décision est confirmée en 1768; elle touche tous les titres – mêmes les ouvrages religieux parus en Russie – et renforce les privilèges accordés à certains typographes¹⁷.

Les décisions des Princes subissent des changements surprenants sous la pression extérieure venue de la part d'un Pouvoir ou d'un autre. Par exemple, le privilège accordé par Alexandru Moruzi au Métropolitain Filaret en 1793 cesse deux années plus tard. Un nouveau décret (*poruncă* – le 4 mars 1795) supprime l'interdiction sur l'importation du livre. Le Prince avait reçu de la part du Consulat autrichien de Bucarest une liste des titres à faire circuler¹⁸, quoique ces mêmes

¹⁴ Marius Oprea, *op. cit.*, p. 174.

¹⁵ Le 19 mars 1701 – le deuxième Diplôme Léopoldine: la Cour de Vienne donne aux prêtres uniats les mêmes privilèges et exonérations dont bénéficient le clergé catholique et annonce que les laïques – y compris les paysans – jouiront de tous les droits civiques si on accepte l'unification avec l'Église de Rome, in *Istoria României în date*, Chișinău: Crai-Nou, 1992, p. 142.

¹⁶ Marius Oprea, *op. cit.*, p. 177–178.

¹⁷ Les typographes Iosif Kurzbeck de Vienne, ensuite Martin Hofmeister et Petru Barth de Sibiu detiennent le monopole sur la production de livre roumain pour la Transylvanie, in Marius Oprea, *op. cit.*, p. 178. Le contrôle de l'imprimé est assuré par la *Comissio Regia Librorum Censoria* de Sibiu et il est exercé par l'Évêque catholique par le truchement d'une équipe d'assesseurs. Le rôle d'une telle construction est de veiller sur la production éditoriale intérieure et sur le commerce du livre étranger qui pénètre en Transylvanie. Les livres refusés par la censure sont considérés comme «dangereux» et introduits dans la catégorie «libri recensiti et prohibiti». Ces listes sont imprimées en forme de catalogue, mais certains restent en manuscrit. Pour plusieurs détails, voir une liste de livres interdits en Transylvanie, in Iacob Mârza, *Une liste de livres interdits en Transylvanie (seconde moitié du XVIII^e siècle)*, in «Revue des Études Sud-Est Européennes», 1983, pp. 177–181.

¹⁸ Imprimés dans les ateliers de Transylvanie!

titres avaient été regardés comme dangereux, jusqu'à ce moment-là, par les autorités de Valachie. Le parcours des influences se déplace vers le Métropolitain, auquel le Prince montre la liste (livres d'apprentissage) en lui donnant la liberté d'ouvrir des listes de souscripteurs. Le nouveau Métropolitain, Dositheï, se voit dans la situation d'accepter l'intervention inattendue du Prince. À son tour, Dositheï rédige le 20 mars 1795 une notification destinée aux archiprêtres au sujet de «l'impression des nouveaux livres»¹⁹. L'inconséquence de l'autorité centrale à l'égard du contrôle sur l'imprimé – notamment de celui venu de Transylvanie – augmente la méfiance visant la probabilité que les uniates agissent en sous-main contre les orthodoxes. Le Métropolitain envoie, par précaution, une lettre aux administrateurs ecclésiastiques pour avertir les lecteurs possibles dans l'éventualité d'une telle hypothèse. La menace se sent partout: on voit le risque potentiel sur l'orthodoxie et le scénario du jaillissement des hérésies en Valachie.

C'est la raison pour laquelle le Palais Métropolitain sollicite²⁰ au nouveau Prince – Constantin Ipsilanti – l'abrogation du document émis par Alexandru Moruzi en 1795. Une nouvelle ordonnance du Prince confirme les restrictions demandées par le Métropolitain²¹. La catégorie d'imprimés en dispute est réceptée en tant que support de la propagande de l'Église Uniate dans sa mission de prosélytisme dans les provinces roumaines²².

Au début du XIX^e siècle, on voit surgir les premières initiatives laïques de mettre sur pied des ateliers typographiques, en respectant toutes les étapes administratives. Constantin Caracaș, Răducanu Clinceanu et Dumitrache Topliceanu demandent au Prince Ioan Caragea²³ l'approbation d'ouvrir une typographie «privilegiée» de langue roumaine et grecque. L'Assemblée accepte la sollicitation et prend connaissance que «n'a jamais existé dans le pays le monopole typographique. En réalité, même à partir de Mihail Racoviță on décide que seul le Métropolitain a le contrôle des imprimés religieux. Ni les laïques, ni les prélats, ni les boyards ne pouvaient rien imprimer sans la bonne volonté et sans la bénédiction du Métropolitain. Toutefois, l'introduction d'une telle censure ne signifie pas que seule la typographie du Palais Métropolitain a le monopole de l'impression»²⁴. De cette façon, au 3 novembre 1817, Caragea accorde aux trois boyards le privilège de fonder la première typographie laïque de l'espace roumain. Mais le document prévoit l'introduction d'une certaine censure. Les livres religieux – tant ceux imprimés en langue roumaine, que ceux en langue grecque – issus des typographies roumaines²⁵ sont soumis au contrôle préventif et approuvés par le Métropolitain même. Les attributions du censeur sont déléguées aux autres prélats de confiance, à

¹⁹ Marius Oprea, *op. cit.*, p. 181.

²⁰ La pétition du 23 septembre 1804.

²¹ L'interdiction concernait seulement les livres religieux falsifiés par les uniates.

²² Marius Oprea, *op. cit.*, p. 191.

²³ Ioan Caragea, Prince de la Valachie (1812–1818).

²⁴ Cornelia Danielopolu-Papacostea, Lidia Demeny, *op. cit.*, p. 180.

²⁵ Il y avait trois typographies: à Râmnic, au Palais Métropolitain et celle à peine fondée.

moins que le Métropolitane ne peut pas accompli directement la vérification du contenu des livres. De plus, le document donne la permission d'imprimer les *filologicales*, c'est-à-dire les livres qui expriment le désir d'assimiler des connaissances, ce qui établissait une base légale aux imprimés laïques²⁶.

En outre, dans la période de l'Ancien Régime, l'imprimerie fut une affaire d'État: elle devient un instrument entre les mains du Prince, qui pouvait contrôler toute son activité. Son insensibilité face aux «best-sellers» de l'époque – qui circulent en Europe – renforce le prestige du manuscrit. Il conserve une place importante par rapport au livre imprimé, jusqu'à la moitié du XIX^e siècle roumain²⁷. Qu'il s'agisse des livres imprimés, ou bien des manuscrits, on trouve deux catégories sur lesquelles se manifestent les rigueurs de la censure. La première inclut l'imprimé ou le manuscrit religieux, ayant un but liturgique, et la deuxième est représentée par le livre laïque, ayant une destination publique. Le pouvoir politique et religieux ont toujours accordé une attention spéciale à la production et à la circulation du livre, perçu comme un moyen de diffusion des idées les plus avancées de l'époque. Après 1832, les décisions officielles sont plus précises et contraignantes suite à la propagation rapide de l'imprimé.

Au début de l'occupation russe, en 1828, le comte Pahlen demande aux boyards des règles intérieures de la censure. La réponse confirme l'idée que «l'imprimé n'a jamais eu autre censure sauf la religion et la morale publique». Une pareille réplique peut engendrer certaines interprétations. D'un côté, il est possible que l'entier mécanisme de la censure développé jusqu'au XIX^e siècle fut exercé d'une manière conjoncturelle (voir les menaces à l'adresse de l'orthodoxie). D'autre part, il est possible que le nombre de gens alphabétisés soit réduit, ainsi que les frustrations produites par les exigences de la censure ne furent pas fortes. Le manque d'un public éduqué et avide de lecture pourrait être une autre explication de la manière où les autorités²⁸ perçoivent la censure.

Dans les Principautés Roumaines, le contrôle de l'imprimé fut pratiqué par le pouvoir politique (le Prince et son appareil) et par le pouvoir religieux (les livres religieux étaient soumis au contrôle des autorités religieuses)²⁹. D'ailleurs, en ce qui concerne la circulation des idées, écrites ou imprimées, le pouvoir politique est allé de front avec l'Église avant le XIX^e siècle. Au début de l'année 1831, Gheorghe Asachi informe les autorités moldaves que sa gazette³⁰ est censurée et demande une confirmation. La réponse arrive à peine en 1832: l'institution chargée

²⁶ Cornelia Danielopolu-Papacostea, Lidia Demeny, *op. cit.*, p. 181.

²⁷ Voir Virginia Blînda «Le pouvoir du livre», in *Pouvoirs et mentalités. Textes réunis par Laurențiu Vlad à la mémoire du Professeur Alexandru Dușu*, Bucarest: Éditions Babel, 1999, p. 184.

²⁸ Tant les autorités roumaines, que celles d'occupation.

²⁹ Voir art. 33, cap. IV du document no. 93/1848 concernant l'introduction de la censure en Moldavie, in *Buletin foae oficială*, no. 90, Iași, 1848, p. 364.

³⁰ *Albina Românească* qui change le nom entre janvier 1850 et novembre 1858 en *Gazeta de Moldavia*.

avec sa surveillance était la Curatelle de l'Instruction publique, soumise, à son tour à la Chaise Métropolitaine.

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, l'organisation de la culture publique dans les Principautés Roumaines a presque toujours suivi un programme élaboré par le pouvoir. Cette construction a comme but de veiller sur toutes les formes d'expression culturelle. Le régime de la circulation des livres, en particulier ceux qui viennent d'Occident, l'activité des imprimeries et des théâtres sont contrôlés à partir de certaines lois spéciales ou de décisions extérieures. Après 1832, la *Commission chargée de la surveillance des livres*³¹ contrôlait l'activité des toutes librairies et imprimeries moldaves. C'est bien elle qui va intervenir dans les rapports entre le pouvoir et les éditeurs/distributeurs du livre. Une situation pareille on trouve aussi en Valachie.

Il faut préciser que toutes les interventions législatives (1832, 1848, 1856) touchant l'introduction de la censure portent dans les grandes lignes sur les mêmes sujets.

Les règles de la censure sont développées et annoncées par un décret du Prince Mihail Sturdza en novembre 1848³². Les cinq chapitres de cette réglementation décrivent les obligations des librairies ou des vendeurs de livres, l'importation de livres et sa surveillance, les obligations du bureau de douane et la censure des livres à l'intérieur du pays, des typographies (obligations à respecter et leur contrôle) et les dispositions générales. Quelques formes de l'imprimé échappent toutefois à la censure: les affiches de théâtre, les prospectus de commerce, les tarifs, les cartes de visite³³. Rien ne pouvait être imprimé sans l'accord du Secrétariat d'État.

Le texte est à peu près le même pour les deux Principautés, avec, cependant, quelques variations. Dans «Les dispositions générales sur la censure» de Valachie on trouve deux articles en plus³⁴. L'un fait référence aux conditions requises pour un citoyen étranger qui veut mettre en place une imprimerie. Mais ce qui est plus intéressant c'est une différence entre les articles 33 (Moldavie) et 34 (Valachie) en ce qui concerne l'utilisation des mots «censure politique»³⁵. Le texte de Moldavie utilise cette expression, tandis que celui de Valachie la remplace avec «la censure du Secrétariat d'État». Pourquoi? S'agit-il de la prudence? Peut-être pour garder une sorte d'équilibre entre ce qui a été et ce qui pourrait arriver au niveau de

³¹ Voir *Albina Românească* (No 6, Iași, 1833, pp. 21–22) qui annonçait les attributions de la *Commission...* en Moldavie. Conçu sur les neuf articles, le texte aura été le point de départ pour les interventions législatives des années suivantes.

³² Le décret no 93, publié in *Buletin foae oficială*.

³³ Voir art. 31 in *Ibidem*, p. 363 et art. 32 du décret de Valachie in *Anul 1848 în Principatele Române, Acte și documente*, tom VI, București: Institutul de Arte Grafice Carol Göbl, 1910.

³⁴ Le texte du document de Moldavie contient 48 articles, et celui de Valachie 50. Les deux articles en plus sont à trouver dans le IV^e chapitre (*Des typographies, de leurs attributions et de la surveillance de celles-ci*).

³⁵ Article 33 /Moldavie: «Les livres religieux ne passent pas par la censure politique, parce qu'ils concernent les autorités religieuses...»

l'impression des livres? La nouveauté d'expression du point de vue lexical? Il est difficile de donner une réponse précise. Néanmoins, l'expression «la censure politique» apparaît pour la première fois dans un document des Principautés Roumaines.

Quelques années plus tard, une nouvelle législation, temporaire, relâche le régime de la presse. Le décret du prince Grigorie Ghica reste valable sept mois³⁶, c'est-à-dire jusqu'au moment où la Porte procède à la restauration de la censure. L'intervention extérieure fut le résultat des pressions à différents niveaux diplomatiques et politiques de la part des boyards conservateurs. En Moldavie, le caïmacam Theodor Balș, d'un côté, et le gouvernement autrichien, d'autre part, avaient exprimé leurs inquiétudes auprès de la Porte suite au succès de l'idée unioniste. En conséquence, on soutient la nécessité d'annuler la loi de la presse.

Quoique la promulgation de celle-ci fut – au moins en théorie – une mesure libérale, elle était malheureusement condamnée à l'échec sous la surveillance ombrageuse de la puissance suzeraine. Bien qu'il s'agit d'un problème intérieur, la Porte s'en mêle ayant le concours non dissimulé de l'Autriche, la complicité de la Russie et l'indifférence de l'Angleterre³⁷. Une dépêche signée par Fuad-Pacha³⁸ informa de la nouvelle situation. Le contenu était clair: la restauration de la censure et de l'ancienne loi de la presse. Aucune autorisation ne pouvait être délivrée pour la publication de nouveaux journaux. En même temps, les nouvelles mesures statuaient la responsabilité des rédacteurs pour le contenu des articles, tout en notifiant l'interdiction de publier des critiques contre les Grandes Puissances³⁹. Un censeur devait être chargé de veiller à l'application de ces dispositions.

La relation imprimé-pouvoir fut influencée par les plus importants événements politiques du temps. L'adoption de la Convention de Paris (le 19 août 1856) a réveillé le sujet de la liberté de la presse, qui fut rétablie en octobre 1858. Les documents officiels sont rédigés dans un langage spécifique aux nouvelles idéologies nationales qui commencent à se manifester dans les Sud-Est de l'Europe. Des notions comme «bien public», «main libérale de la presse», «devoir sacré»,⁴⁰ etc. augmente, au niveau de discours, l'image d'une société en pleine transformation. Vasile Alecsandri voit la presse comme «l'organe le plus actif pour répandre les lumières dans le pays»⁴¹.

³⁶ Entre le 25 janvier 1856 (la publication du décret dans la *Gazeta de Moldavia*) et fin d'août 1856 (l'intervention de la Porte).

³⁷ Radu Rosetti, *Despre cenzură în Moldova*, vol. IV, București: Institutul de Arte Grafice Carol Göbl, 1907, p. 24.

³⁸ Fuad Mehmed pacha (1815–1869) – le représentant de la Porte; médecin, commissaire dans les Principautés Roumaines (1848), envoyé extraordinaire en Russie (1849), ministre (1849–1853), grand vizir (1861).

³⁹ Voir «Extract din depeșa lui Fuad-Pașa către Caimacamul Moldovei, din 29 august (10 Septembrie) 1856. Constantinople», in *Acte și documente...*, vol. III, 1889, p. 809.

⁴⁰ Voir parmi les autres, «Referatul Secretarului de Stat către Consiliul Administrativ, din 25 Otombrie (6 Noiembrie) 1858», in *Ibidem...*, vol. VII, 1892, pp. 620–621.

⁴¹ *Ibidem*, p. 620.

L'esprit de l'époque amène une loi moderne de la presse en avril 1862. La nouvelle législation supprime la censure et régleme d'une manière moderne le statut de l'imprimé. On trouve des dispositions concernant la propriété littéraire, l'activité des librairies et des imprimeries (typographies et lithographies), les conditions de la publication des livres religieux et des périodiques, etc.⁴² Pourtant, à partir de 1864, le régime autoritaire d'Alexandru Ioan Cuza a changé le sens de cette législation⁴³.

L'évolution des formes du contrôle de simples interventions jusqu'aux dispositifs institutionnalisés mettent en évidence les métamorphoses d'un système de surveillance de la circulation des idées. Il est pratiqué et amplifié chaque fois quand les informations répandues par le truchement de l'imprimé s'avèrent être dangereuses pour l'autorité politique.

⁴² Voir *Legea asupra presei și Regulamentul pentru aplicarea acestei legi*, Bucuresci: Tipografia Statului "Sf. Sava și Nifon", 1862.

⁴³ Cette situation a été le résultat de plusieurs épisodes qui ont imposé une réorientation de la politique d'Alexandru Ioan Cuza. Même en automne de 1859, le Secrétaire d'Etat met en garde le Prince qu'il faut intervenir pour diminuer la liberté de la presse. Le 4 octobre 1859, Cuza signe une ordonnance où l'on avertit que les journaux seront interdits si l'on critique injustement les autorités de l'État – le prince, les ministres. De ce fait, on introduit de nouveau les autorisations et les cautions. Voir Marian Petcu, *Puterea și cultura. O istorie a cenzurii*, Iași: Editura Polirom, 1999, p. 116.

CLOSED-DOORS PERFORMANCES OF DANCING POETRY IN WALLACHIA AT THE END OF THE 18th CENTURY

LIA BRAD CHISACOF

Relying on manuscripts unused so far or less known, the present contribution is a fresh discussion on what was the repertoire (written in Greek, Turkish and Romanian) of closed doors or home entertainment in the late 18th cent. in Wallachia. The manuscripts help clarify besides the source of poems of two well-known books of prose published at the end of the 18th cent. what was the Phanariot poetry, the fact that by all means this was not an anonymous production neither a collective such production and that prose reading might have been part of the “performances” for which the above mentioned poetry was meant.

1. Phanariot Poetry

At a first thought Phanariot poetry would be a matter of little if any at all concern now. Much has been written on it in the last century, paternities were either identified¹ or ignored as it was generally admitted that the genre and the epoch favoured anonymity².

Here are though three manuscripts comprising mostly poems set on music which rekindle the interest for this production. One such manuscript³ was the object of attention of a former article⁴ and was first mentioned in a book⁵. Its contents is dated between 1769 and 1791. As Ilia Hatzipanagiotou-Chatzipanagioti had the generosity to let us see her copy of this manuscript more will be said here about it and it is going to be referred at henceforth as Chatzipanagioti. The other two⁶, seem to have passed unnoticed and are most likely local. They are both undated but datable at the end of the 18th century. While Ms1 is written prevailingly by one hand with a few notes at the end by a second hand, Ms2 comprises more hands of which one prevails and is identical with the one in Ms. A

¹ As was the case with the author of «Έρωτος αποτελέσματα» who is in fact Ioannis Karadzas and not Athanasios Psalidas.

² C.Th. Dimaras *Ιστορία της ελληνικής λογοτεχνίας*, Athens, 1969, p.

³ It measures 10,3 cm × 14,9 cm and has 156 folia and originates in Wallachia.

⁴ Ilia Hadzipanagiotis-Sangmeister, «Το σχολείο των ντελικάτων εραστών» και το «Έρωτος αποτελέσματα» in *Ερασιγής*, volume 23/2001, Salonica, 2001, pp.143-165.

⁵ In fact the most important so far monograph dedicated to Phanariot poetry, i.e. Andeia Frantzis Μισμαγιά. Ανθολόγιο φαναριώτικης ποίησης κατά την έκδοση Ζήση Δαούτης (Mismaya An Anthology of Phanariot poetry following the edition of Zisis Daoutis 1818), Athens, 1993, pp. 34–35.

⁶ Henceforth referred to as Ms 1 (Ms. Gr. B.A.R., 65, 9,50 cm × 14 cm and 86 folia) and Ms 2 (Ms. Gr. B.A.R., 67, 11cm × 16 cm and 79 folia).

second hand, writing solely in Turkish, might remind a familiar person . It includes as well a piece of prose which is going to be commented on in this article.

Thanks to the Chatzipanagioti manuscript a clearer image of what Phanariot poetry can be drawn. Four seem to be the reasons why.

Firstly as it is a bulky manuscript it comprises a very vast repertoire which helps us understand that this is a sentimental kind of poetry and an illustration of Phanariot chivalry. In most of the cases the moody gentlemen are the victims of the cruel ladies⁷.

Secondly the manuscript is dated as we have mentioned before so one can infer that the oldest poems are dated 1769 and the most recent ones 1791.

Thirdly there is a mention that all the poems were written by the same author:

τραγούδια ερωτικά, τα πλείότερα χορευτικά,
και είναι συνθεμένα, όλα από εμένα (f.30r)

(love songs, most of them to be danced /and all of them have been composed by me)

Fourthly and linked to the above is the fact that all the poems and the biographical notes were written by the same hand⁸.

The Greek historians of literature never fell for this kind of poetry deemed “scribblings of childhood”⁹ and one reason might well be its bilingualism (the Greek manuscripts, those under scrutiny in the present article included, are full of Turkish poems written in the same vein).

The case is slightly different in the history of Romanian literature. As Phanariot poetry sets the beginning of modern lyricism, the Romanian literary historians see in it a decadent form of classicism, a very natural thing as the Romanians got immersed “into Western culture in the 18th cent.”¹⁰ i.e. in a period when decadent classicism was *de rigueur* in the West. The whole poetic production was called “the legacy of Anacreon” a mixture of folklore and erotic mannerism¹¹. Let us mention that the first author of such poems (which might have been written around 1764 and the first of which were written in Greek in Constantinople) was Ienăchiță Văcărescu a writer, philologist (he wrote one the first grammars of Romanian), historian (he authored a history of the Ottoman emperors) and politician born in 1740. Văcărescu was extremely well educated and was conversant with Greek, Turkish, Italian, French and German. His lyrics are pervaded by this outstanding education to the degree that some of his religious poems (prayers to the

⁷ A good idea of their contents is provided by the titles we quote further with an English translation in the present article.

⁸ We have not set as the aim of the present article, mainly due to the lack of space, the attempt to identify this particular hand. The topic though lies at the heart of one of the chapters of a book we are writing and which is to be issued in the near future.

⁹ Scarlatos Vyzantios *Η Κωνσταντινούπολις ή περιγραφή τοπογραφική, αρχαιολογική και ιστορική της περιωνύμου ταύτης μεγαλόπολεως...* (Constantinople, or the topographical, archaeological and historical description of this famous city), Athens, 1869.

¹⁰ G. Călinescu, *Istoria literaturii române*, Bucharest, 1941, p.71.

¹¹ See Mircea Zăciu, Marian Papahagi, Aurel Sasu, *Dicționarul Scriitorilor Români*, an entry by Paul Cornea, pp.714–717.

Holy Virgin) are imitations or translations of a German poet, Christian Gellert¹². The same does not go for the Greek. Eversince 1879¹³ the model of his poem *Amărită turturea* (Sorrowful turtle) was sought by the Romanian philologists who supposed it was Italian¹⁴ or originated in the Romanian folklore¹⁵. Ariadna Camariano Cioran was positive it was a mere translation from modern Greek¹⁶. While the two texts share just a theme and nothing else C. Cîrstoiu has demonstrated that while the Greek poem was published in the the *Effects of Love* i.e. in 1792 Văcărescu is almost sure to have written it at the death of his second wife in 1780 so his own poem might have served as a model for the Greek poem.

Văcărescu's link to the Greek sentimental poetry as mentioned above was more intimate. He wrote such poems and one of them had a career as a typical piece of this kind of compositions, reached Western Europe and was reprinted several times. The poem is called *Με δυστυχίες πολεμῶ* (Against misfortunes I fight) and was first included in 1771 by Pierre Augustin Guys (1720–1799) in his *Voyage littéraire de la Grèce ou Lettres sur les grecs anciens et modernes, avec une Parallèle de leurs moeurs*. As the song was provided with a French translation it was translated in German and published in 1805 by Jacov-Levi Salomo in his *Bruchstücke zur näheren kennntniss des heutigen Griechenlandes...*, Berlin. The book was translated into French and published in 1807 in Paris. The original manuscript of the song had reached J.A.Buchon who lent it to L.J.Nepomucène Lemerrier who translated it again into French and published it in his *Chants héroïques des montagnards et metelots grecs*, in Paris, 1825¹⁷. One can imagine that Văcărescu took pleasure in all the production of the kind and thus the hand writing Turkish poems in Greek characters in Ms 2 looking like his is his.

As he was a member of one of the most important and rich aristocratic families of Wallachia his was a huge house downtown Bucharest where in times of peace the parties in which the poems set on music (which we might call dancing poems were we to follow the expression of the above quoted Greek author) were performed, seem to have been eternal: "Lots of young girls, young and delicate sirens, clad in the most luxurious attires, with dresses made of shawls ... with silken shirts heavily embroidered were serving him uniting the household employment with the pleasant talents of dance, song and instrumental music. A new Agamemnon he had gathered around him lots of Briseis. Thestius was present as well and here was Pitulicea (the wren) the gipsy, a woman jester...."¹⁸.

¹² See C.Cîrstoiu, *Poezii Văcărești, Opere*, București, 1982, p. 46.

¹³ In B.P.Hasdeu's *Cuvente den bătrîni*, II, București pp. 442–444.

¹⁴ This was Hasdeu's opinion and the hypothesis was further fuelled by Ramiro Ortiz in his *Per la storia della cultura italiana in rumania*, Bucharest, 1916, p. 206.

¹⁵ M.Gaster, fragment din *Fisiolog*, *Archivio glottologico italiano*, X, (1886).

¹⁶ Ariadna Camariano, *Influența poeziei lirice neogrecești asupra celei românești*, București, 1935, pp. 16–17.

¹⁷ Apud N.A.Gheorghiu, *Ienăchiță Văcărescu popularizat în Apus, Viața românească*, XXXI, nr.12, 1939, pp. 43–57.

¹⁸ Al. Odobescu, *Opere*, vol. II, p. 45.

2. The manuscripts

Coming back to our manuscripts, a comparison between the three of them and *The School of Delicate Lovers*, the *Effects of Love* and Zisis Daoutis's anthology¹⁹ yielded the following:

Poems comprised in Ms 1 and Ms 2 that one can find in *The Effects of Love*

Αν ζήσαμε οι στεναγμοί τα βάσανα και οι καίμοι (As we have experienced the sorrows, the sufferance and the pains)

Ms 1 37 r (with musical notation), EAvitti 70

Αν στον κόσμον ήλθες μόνον (Have you come to this world only to)

Ms 2 32 v (with musical notation), EAvitti 218

Αχ έρωτα σκληρότατε, και ποια είν'τα καλά σου; (Oh unmerciful love which is your profit?)

Ms 2 52 r (with musical notation), *Ms 1* 22 v (with musical notation), EAvitti 101–102, ZΔ 113

Αφανισμός και λύπη, ξεύρεις τι θε να πει, (Catastrophe and sorrow, you know what they are)

Ms 2 41 v–42 v (with musical notation), EAvitti 220

Γαζέτες και για μένα πρέπει να τυπωθούν (Newspapers should be published for me as well)

Ms 1 10r (with musical notation at the end), EAvitti 219

Δεν είναι τρόπος να γένει άλλη (No one like you will be ever born again)

Ms 1 11 r (without musical notation), EAvitti 90

Δεν είναι τρόπος όταν θέλει (When she wants something you cannot)

Ms 1 16 v, *Ms 2* 24 r, EAvitti 68

Δεν ημπορώ εξ άπαντος (I cannot at all)

Ms 1 49 r EAvitti 129

Δύο γνώμες το να συμφωνούν (For two opinions to coincide)

Ms 2 13 v, *Ms 140* r, EAvitti 176

¹⁹ Following a suggestion from Ilia Chadzipanagioti-Sangmeister *op.cit.*, pp. 154–156. We have kept her abbreviations i.e. ΣΝΕ for *the School of Delicate Lovers*, EAvitti for *The Effects of Love* in the edition of Mario Vitti, Athens, 1993.

Εις ένα κάλλος θαυμαστό (In front of a marvellous beauty)

Ms 2 12 v, EAvitti 54

Εις ό,τι και αν στερήθηκα στον τόπον έβαν' άλλο (Whatever I missed was replaced)

Ms 2 66 v (without musical notation) ΣNE 20, EAvitti 152

Εις τον άκρον της κακίας ηλθ' η τύχη μου βαθμόν (When the ill was at its
hight my luck worsened everything)

Ms 1 44 r, EAvitti 131,

Έρωτα (Love)

Ms 2 49 v, EAvitti 14

Ζω μα δεν καταλαβαίνω (I live but I fail to understand)

150 Ms 2 6 v, Ms 1 62 v, ΣNE 173, EAvitti 150 (a fragment)

Ή με στέλνεις την καρδιά σου ή κρατείς και το κορμί (You either send me
your heart or you keep my body)

Ms 2 22 v, EAvitti 222

Η ωραιότης δεν θεωρείται (Beauty cannot be seen)

Ms 2 30 v, EAvitti 93

Με ιδρωτας, με κόπους (With perspiration, with pains)

Ms 1 35 r, EAvitti 204

Με πόθον υπερβολικόν (With exaggerate lust)

Ms 1 29 r, Ms 2 17 r, EAvitti 122

Μέσα σε θάλασσα πλατιά (In the middle of a large sea)

Ms 1 35 v, EAvitti 154

Ο έρωτας θυμώθη (Love became furious)

*Ms 1 50 r (with corrections and variants not found in Ms 2), Ms 2 52v (with
musical notation), EAvitti 60*

Όλα τα πράγματα καιρόν (All things are old)

Ms 1 44 v EAvitti 181

Παντοτεινές καταδρομές (Eternal invasions)

Ms 1 20 r, EAvitti 129

Πάσχω να καταλάβω (I am trying hard to understand)

Ms 1 22 r, EAvitti 98

Σαν δεν ήθελες φιλίαν (If in fact you did not wish for friendship)
Ms 2 22 r, 30 r, EAvitti 180

Στην αγάπη η κακία (Wickedness within love)
Ms 1 31 r, EAvitti 184

Τα άνθη είν'προσωρινά (Flowers are ephemeral)
Ms 1 32 v, EAvitti188

Τα κάλλη σου ,μυχή μου, τα τόσο θαυμαστά (Your wonderful beauty, my love)
Ms 1 36 r, Ms 2 16 r, , EAvitti 201

Την ακατάστατον ροπήν (The relentless bent)
Ms 1 23 r (a different variant), EAvitti 114

Τί καρδιά να νταγιατήσει (What heart can stand)
Ms 2 14 r (incomplete), EAvitti 198–199

Τί μεγάλη απορία (What a big curiosity)
Ms 1 14 v, EAvitti 144–145

Τί ζωή πολλά αθλία, στεναγμών πολλών αιτία (What a miserable life cause to many pains)
Ms 1 25 v, Ms2 24 v, EAvitti 134

Το δέντρο της αγάπης μου με φύλλα πιστοσύνης (The tree of my love with leaves of trust)
Ms 1 53 v (with musical notation), EAvitti 140

Το κάλλος με υπερβολή (Beauty in excess)
Ms 1 55 v (with musical notation), EAvitti 69

Στο ταξίδι της ζωής (During life's voyage)
Ms 1 12 r (with musical notation), EAvitti 139–140

Στοχάζομαι και απορώ στην τωρινήν φιλίαν (I am thinking and wondering of our present friendship)
Ms 2 14 v–15 r, EAvitti 178

Ω ρόδον ωραιότατον, των λουλουδιών κορώνα (O beautiful rose, the crown of flowers)
Ms 2 48 r (without musical notation), EAvitti 62

Poems from EA shared by Ms 1 and Ms 2 with Chatzipanagioti

Αχ άνθρωπος εστάθη (Τάχα άνθρωπος εστάθη) (Was there ever a man)
 Chatzipanagioti 98, Ms 1 30 r (with musical notation and no corrections) ,
 Ms 2 33 v (with musical notation and no corrections), EAvitti 163, ZΔ 71–72

Δεν είναι τρόπος όταν θέλει (When she wants one cannot)
 Chatzipanagioti 64r–64 v/69–70 (without musical notation and no corrections) ,
 Ms 1 16 v (with musical notation and no corrections), EAvitti 68

Θέλεις να με θανατώσης (Do you mean to kill me)
 Chatzipanagioti 30 v/2 (without musical notation and no corrections), Ms 1 13 r
 (with musical notation and no corrections) , Ms 2 8v–9 (with musical notation and
 no corrections), EAvitti 112

Μαύρα πια αποφάσισα εις το εξής να βάλω (I have decided to wear black)
 Chatzipanagioti 62/65 (without musical notation and no corrections), Ms 1 19
 v (with musical notation and corrections not found in Ms 2), Ms 2 32 (with musical
 notation), EAvitti 213

Με πάθη κι αναστεναγμούς (With pains and sighs)
 Chatzipanagioti 66v–67r/74–75 (without musical notation and no corrections),
 Ms 1 23 r, EAvitti 137–138

Μόλις το αξιώθηκα με κόπους και μινέτια (I have just done it with pains and
 gratitude)
 Chatzipanagioti 43 r–43 v/27 (with a title :Της αθέου τύχης, without musical
 notation and no corrections), Ms 1 60 v (with musical notations), EAvitti 188
 Μόλις που αξιώθηκα με κόπους και μινέτια
 Chatzipanagioti 90 r/121 (without musical notation and corrections), Ms 2 23
 v–24r (with musical notation and no corrections)

Παντοινές καταδρομές, (Eternal invasions)
 Chatzipanagioti 51 v/44 (without musical notation and no corrections), Ms 1 20 r
 (with musical notations), EAvitti 129

Ποτέ κανείς ας μην ειπεί (No one should ever say)
 Chatzipanagioti 76/93 (without musical notation and no corrections), Ms 1 62 r
 (with musical notation), Ms 2 6 (musical notation without the rest of the poem)
 EAvitti 76

Πώς βαστάς καρδιά μ θαυμάζω (I wonder my heart how can you bear)
 Chatzipanagioti 51 r /43 (without musical notation and no corrections), Ms 2
 27v–28v (with musical notation), ΣNE 13, EAvitti 99

Σ'ένα λειμόνα αρετών τέλειον και ωραίων (In a orchard of virtues perfect and beautiful)

Chatzipanagioti 79 v/100 (without musical notation and no corrections), *Ms 2* 53 r (with musical notation) EAvitti 199, ΖΔ 74

Στα μάτια οπού λαχταρώ (In the eyes I long for)

Chatzipanagioti 31 r/5 (without musical notation and no corrections), *Ms 1* 60 r (with musical notation) EAvitti 112

Τέλεια και σωστή χαρά (Perfect and real joy)

Chatzipanagioti 67 r-67 v/75-76 (without musical notation and no corrections), *Ms 1* 18 v (with musical notation and no correction), *Ms 2* 43 r (with musical notation and no correction), EAvitti 112

Τί μεγάλη απορία (What a serious wonder)

Chatzipanagioti 47 v/36 (without musical notation and no corrections), *Ms 1* 14 v, EAvitti 144

Τώρα πλέον εγνωρίσθη, τώρα είναι φανερόν (Now I have learnt, it is now clear)

Chatzipanagioti 74 v/90 (with musical notation and no corrections), *Ms 1* 19 v-20r (with musical notation and corrections), EAvitti 181

Φύλοι μου ηλικιώται (My elderly friends)

Chatzipanagioti 91 r-v/123-124 (with a title: Στίχοι περί αναιρέσεως των τραχωμάτων, without musical notation and no corrections), *Ms 1* 47 v (with musical notation and corrections), EAvitti 198 (not complete)

Poems from EA found just in Chatzipanagioti

Η φλόγα η ερωτική (Love's beacon)

Chatzipanagioti 78r/97 (without musical notation and no corrections), EAvitti 116

Κρατώντας της αγάπης μου θησαυρόν μαζί σου (Keeping with you the treasure of my love)

Chatzipanagioti 77v/96 (without musical notation and no corrections), EAvitti 191

Μετά την στερησίον σου (After getting deprived of you)

Chatzipanagioti 81v/104 (without musical notation and corrections), EAvitti 130

Μια υπομονή σαν φτάσει εις το άκρον της βαθμόν (Should patience reach its extreme limit)

Chatzipanagioti 98r (without musical notation and corrections), EAvitti 121

Ποια να είναι τάχα πάλιν η αιτία της οργής (Which is again the cause of your fury)

Chatzipanagioti 73r/87 (with musical notation and no corrections), EAvitti 190

Ποτέ δεν εδοκίμασα του έρωτος τα πάθη (I have never experienced the passions of love)

Chatzipanagioti 43v–44r/28, (without musical notation and no corrections), EAvitti 173

Poems not found in EA but shared by Chatzipanagioti and the two manuscripts

Δύο καρδιών αλισβερίσι (Commerce between two hearts)

Chatzipanagioti 75v/92 (without musical notation and no corrections), *Ms 1* 9v (without musical notation and without corrections), *Ms 2* 77v (without musical notation and without corrections)

Θαυμάζω όταν βιασθώ τους πόνους μου να στοχαστώ (I wonder when I am in a hurry whether I think of my pains)

Chatzipanagioti 45v /32 (without musical notation and no corrections), *Ms 2* 25r–25v (with musical notation and no corrections)

Με δύο πάθη πολεμώ (I am at war with two passions)

Chatzipanagioti 39 v/20 (without musical notation and no corrections), *Ms 2* 39 v–40v (with musical notation and no correction)

Με το μίζράπι των μματιών πούναι γεμάτο νούρι (With the verse of the eyes which are full of charm)

Chatzipanagioti 81 r /103 (without musical notation and corrections), *Ms 2* 25r (with musical notation and no corrections)

Μόλις ήυρα ησυχίαν,έχοντας πληροφορίαν (I have just calmed as I was informed)

Chatzipanagioti 45 r /31 (without musical notation and no corrections), *Ms 1* 18 (with musical notation and just one correction)

Οποιος με κατακρίνει ο θεός αυτόν να κρίνη (Whoever condemns me should be judged by God)

Chatzipanagioti 47 r–v/35–36 (without musical notation and no corrections), *Ms 2* 76 v (without musical notation and no correction)

Πολλά με κατοφαίνεται να απιστής ω φως μου (It upsets me a lot that you should be unfaithful to me)

Chatzipanagioti 41 r/23 (without musical notation and no corrections), *Ms 1* 47r (with lots of corrections)

Σε βεβαιώνω με χαράν (I assure you with joy)

Chatzipanagioti 37/34 (without musical notation and no corrections), *Ms 2 53 v* (without musical notation and some corrections)

Τί πόνος και καημός πολύς (What lots of pain and sorrow)

Chatzipanagioti 32r/5 (without musical notation and no corrections), *Ms 134r* (with musical notation and several corrections)

Το δικό μου ριζικό (My own fate)

Chatzipanagioti 77r-v/ 95 r-95 v (without musical notation and no corrections), *Ms 2 31r-31v* (with musical notation and without corrections)

Poems not found in EA or in Chatzipanagioti but shared by the two manuscripts

Αι πόρτες βλέπω σφάλισαν πλέον (I see the doors have closed)

Ms 1 42r (with musical notation and no corrections), *Ms 2 26v-27r* (with musical notation and no corrections)

Απορώ πως να αρχίσω (I wonder how to start)

Ms 1 12r-12v (with musical notation and no corrections) *Ms 2 56v* (with musical notation and a few corrections)

Δύο γνώμες για να συμφωνούν (For two opinions to coincide)

Ms 1 40r (with musical notation and one correction), *Ms 2 13v* (with musical notation and no corrections)

Είναι στον κόσμον άλλα κάλλη (Is there another beauty in this world)

Ms 1 17 (with musical notation and one correction), *Ms 2 11v* (with musical notation and just two verses of the poem)

Ενός ρόδου θεωρία (The sight of a rose)

Ms 1 12v (with musical notation and without corrections), *Ms 2 70v* (without musical notation and no corrections)

Οι έρωτες εκόνευσαν στα εύμορφα σου μάτια (Love has found nest in your eyes)

Ms 1 8r (without musical notation), *Ms 2 34v-35r* (with musical notation and no corrections)

Τώρα πια αποφασίζω (Now I decide)

Ms 16v (with musical notation and corrections), *Ms 2 10r-10v* (with musical notation and no corrections)

Summing up let us show that while Ilia Chadzipanagioti-Chatzipanagioti could identify in “her” manuscript the source of 23 poems from the *School of Delicate*

Lovers and *The Effects of Love* we found in Ms1 and Ms 2 the source of another 63 such songs. This is an undeniable proof that M1 and M2 were used by Rigas and Karadzas as a source for the poems they quote in their prose.

Ms 2 (f.68v–69v) includes a short prose²⁰ which is noteworthy. Written in a concise manner it relies on a very subtle ambiguity as to whose beard was cut²¹ enhanced by the archaising language of the whole piece. It seems meant for perusal and although it starts as a traditional story “Once upon a time” it has much in common with what were to be later the literary sketches (first known in English literature in Dickens’ *Sketches by Boz* published between 1836 and 1837). The genre was much cultivated in Romanian literature by I.L. Caragiale at the end of the 19th cent. but to our knowledge it had no notable correspondents in Greek literature, so here is in a way a sketch *avant la lettre*. The mysterious Master Nicholas (μυσέ Νικολά) might bring to our minds Retif de la Bretonne’s autobiography called *Monsieur Nicolas ou le Coeur humain dévoilé* written between 1794 and 1797 a fact which might provide a clue as to the date of Ms 2.

3. A few conclusions

The final question to our mind is how exactly were used at least Ms1 and Ms2 (as Chatzipanagioti bears the characteristics of a note-book) which look neat all the more that, as mentioned before, Ms 2 carries a piece of prose as well. The answer is to be sought in Odobescu’s description of the court of Ienachiță, from which one infers the existence of a closed doors performance provided with the due musicians and dancers and in which the host might have intervened to recite or read something.

The texts (songs and dances as well perhaps) though were further circulated to become mere perusal for the educated or cheap entertainment for the humble. One can find proofs for both hypotheses.

Perusal is the case of the “famous” madam Tyanitis of Constantinople who *read* these poems in her nineties²². Perusal alongside with a hum or a song is what the characters of the *School of the Delicate Lovers* or *The Effects of Love* do. Perusal is what the readers of the above books in which the poems are included do as well.

Singing along or listening to music with a decay in quality through interpolations is the case of the songs perpetuated by the popular singers all through the 19th cent. and even beyond its boundaries²³.

²⁰ See the Appendix which provides the original text and its English translation.

²¹ See an identical device in Rigas Fevraios comedy included in our *Antologie de literatură greacă din Principatele Române (An anthology of Greek literature from the Romanian Principalities)*, București, 2003, p. 228.

²² See the beginning of Ilia Hadzipanagiotis-Sangmeister *op. cit.*

²³ See Paul I. Papadopol, *Poezii Văcărești*, Bucharest, 1940, p.18: “unfortunately (the production) was infested by the unhappy intervention of the gypsy – singers who bestowed a

Appendix

Τω καιρώ εκείνω άνθρωπος τις ην εν τη νήσω της Χίου ω όνομα Νικολής, τον κήπον επιμελούμενος , μικρόν έχων κυνάριον. Λόγου δε γενομένου μεταξύ των λοιπών κηπουρών , ότι δια νυκτός κλέπτουσι αυτών τους κήπους, εκείνος έφη ει τους υμών κλέπτουσι κήπους τον εμόν ου δυνησεται τις κλέψει. Άγρυπνος γαρ ειμί δι' όλης της νυχτός .Και γαρ και το κυνάριον τους κλέπτας υλακτούν ελαύνει, οξειάν έχον την διάνοιαν και τούτο ειπών απήλθε τους άλλους μεμφόμενος. Οι γε ακούσαντες συμβούλιον τε εποίησαν, όπως δια νυκτός τον κήπον αυτού κλέψωσι, και το γένειον αυτού αφέλωσι. Μέσης δε νυκτός γενομένης, παρεγένετο τις των εγγύς και τον πάγωνε αυτού αποκήρας (sic) ανεχώρησεν. Εγερθείς συν ο μισέ Νικολής περι την του ηλίου ανατολήν, και το γένειον μη ευρών ην απορών τυγχάνων. Μη ειδώς ο γεγονός έλεγεν συν κάθε αυτόν ουά μοι τω αθλίω.Τι πέπονθα, εγώ ειμί ο μισέ Νικολής; την χείρα έχων επί τον παγώνα ει εγώ ειμί ο μισέ Νικολής , που ήν το γένειον μου;Τω όντι, ουκ ειμί εγώ ο μισέ Νικολής . Εγώ γαρ γένειον είχον τα νυν δε ουκ έχω.Τι δυνόν μοι συνέβη αγνωώ. Εξελθείν με δε δει του οπωροφυλακίου και ει το κυνάριον την κέρκον σείη, εγώ ειμί ο μισέ Νικολής, ει δε το κυνάριον την κέρκον ου σείη, και υλακτεί με ουκ ειμί εγώ ο μισέ Νικολής· και τούτο ποιήσεντα, ηγνώη αυτόν το κυνάριον ,εγίνωσανε γαρ αυτόν έχοντα γένειον. Είτα εις την οικείαν ελθών τη τε γυναικί αυτού έλεγε .καλέ σεις αγγερού εγώ ειμί ο μισέ Νικολής ;Η δε ιδούσα αυτόν και μη όλως γινώσκουσα, και διαπορήσα έφη. Πόθεν τουτοιούτον αλλοίον τέρας, Ο δε τρομάξας επί τον της γυναικός διαπορισμόν έφη· Τι πέπονθα ω γύναι εγώ ειμί ο μισέ Νικολής ή έτερος τις ;η δε αμφιγνοούσα απεκριθη αυτώ λέγουσα ω (καλέ σεις) μισέ Νικολής τι πέπονθες; Συ ει ο μισέ Νικολής ;ει συ ει ο μισέ Νικολής που ην το γένειον σου; Είχες γαρ αυτόν. Ο δε φθάσας έφη· ω γύναι ως έγνων κλέπτης δια νυκτός ελθών εμού καθεύδοντος τον κήπον έκλεψε και το γένειον μου αποκήρας (sic) απήλθε γέλοιον με κατελιπών τοις ανθρώποις· Ταύτα λέγοντας και διαπορούντες αμφοτέροι μόλις ήλθον εν γνώσει του γενομένου.

burlesque and excessively sentimental note on it. This sentimentalism, which provided a sub-urban hue to a great inspiration of rural origin deprived the whole of a telling complement: the contribution of classic poetry”.

In the isle of Chios lived a man Nicolis by his name who took good care of his garden and also had a puppy. As the word spread among the other gardeners that during the night someone stole from their gardens he told them if your gardens get robbed mine cannot be robbed by anyone. I keep awake all night and my dog barks at the robbers, it has a sharp mind and with these words he left finding fault with the others. The others decided to cut the beard of the night robber. One of those living in the neighbourhood came and his beard vanished with everybody's consent. As Master Nicolis woke up at dawn and could not find his beard he was bewildered as he could not make out what had happened. He would tell to himself : what happened to me the unlucky? Is it me, master Nicolis, he wondered his hand on his beard. If I am Master Nicolis , where is my beard? What if I am not Master Nicolis? I used to have a beard and now I am no longer bearded. I have not got the least clue for what happened. Here I am getting out of the orchard and should doggy wave its tail it means I am Master Nicolis, should he not wave it and bark I am not Master Nicolis. As he did so the dog failed to recognize him, he knew his master with a beard. Back home he told his wife: I am Master Nicolis. When she took sight of him and not recognizing him at all she wondered where was that frightening monster from. At his wife's confusion he said: what did I do woman? It's me , Master Nicolis, who else could it be? Half recognizing him she answered pretending she was confused: you Master Nicolis? Are you Master Nicolis? Should you be Master Nicolis where is your beard? You used to have it. The guilty man told her : oh woman, as I understood a robber came by night at me as I was slumbering, destroyed my garden and stole my beard cutting it off and left me to be sneered by the world. This being said they both were at a loss as soon as they learnt what had happened.

ILLÉGITIMITÉ ET CONCUBINAGE DANS LES DOCUMENTS DU DÉPARTEMENT D'AFFAIRES CRIMINELLES DE BUCAREST, 1794–1796

LIGIA LIVADĂ-CADESCHI

Les documents sur lesquels nous fondons notre démarche proviennent du *Registre de rapports criminels du P^{ce} Alexandre Constantin Moruzi, avec témoignages, mémoires et plaintes, 1794–1796*. Du point de vue de la justice de l'époque, les relations sexuelles en dehors du mariage (c'est-à-dire le concubinage) relèvent de la compétence de l'Église, alors que l'adultère et le viol sont des affaires pénales. Au fur et à mesure qu'elles se dessinent, les différentes causes nous dévoilent des aspects, des situations, des détails de la vie de couple des prévenus et rendent compte de la façon dont la société concevait la norme, l'imposait et sanctionnait les transgressions.

Voici plusieurs décennies que l'histoire, dans un grand mouvement de redéfinition et de renouvellement de son propre domaine, a choisi de se pencher sur les sentiments et les sensibilités des gens de jadis. Les exemples seraient bien nombreux. Nous avons, pour notre part choisi de présenter plusieurs situations juridiques concernant la vie de couple en Valachie à la fin du XVIII^e siècle, dans le contexte général de la crise de sensibilité que traversait alors la société roumaine et dans celui, très spécial, de la position que la justice de l'époque entendait adopter par rapport à cette crise. Les documents sur lesquels nous fondons notre démarche proviennent du *Registre de rapports criminels du P^{ce} Alexandre Constantin Moruzi, avec témoignages, mémoires et plaintes, 1794–1796*¹. Il s'agit donc de documents judiciaires, dont l'enjeu principal n'était pas (surtout dans le cas de ce tribunal) de régler la vie de couple. Cependant, au fur et à mesure qu'elles se dessinent, les différentes causes et leur instruction selon les procédures et les normes de l'époque nous dévoilent des aspects, des situations, des détails de la vie de couple des prévenus, qui constituent des circonstances aggravantes ou atténuantes, voire les principaux mobiles des affaires portées devant les juges. Si bien que, s'ils ne constituent pas toujours la matière des procès en question, ils enregistrent des situations réelles de la vie quotidienne de gens simples – bourgeois, paysans, serfs tziganes, et rendent parfois compte de la façon dont la société concevait la norme, l'imposait et sanctionnait les transgressions.

A partir de la fin des années 80, la science historique roumaine a signalé et a discuté une certaine dissolution des valeurs traditionnelles liées au couple et à la

¹ Archives nationales historiques centrales, Bucarest, inventaire 292, fonds «Manuscrits», ms. 30 (rouleau 15, images 238–445).

famille. La crise d'affectivité enregistrée vers 1800 dénote un changement tellement important qu'elle a pu être considérée comme une véritable révolution des mœurs². L'individualisme que la bourgeoisie introduit dans les mœurs agit également dans le cas des relations sexuelles; de ce point de vue, la génération née vers 1795 aura sans nul doute été la plus libérée, parce que le code social avait explosé au tournant du siècle³. Notons, parmi les symptômes de cette crise d'affectivité, la crise des relations de couple et un appétit de plaisir démesuré, traduits dans le nombre important de cas de perte de la virginité avant le mariage, d'adultère, d'abandon du domicile conjugal, d'enlèvement – et ce, non dans les rangs de l'aristocratie, mais des citoyens embourgeoisés⁴.

La même crise de sensibilité, saisissable dans la transgression des normes traditionnelles de fonctionnement du couple dans le cadre strictement réglé du mariage a été remarquée par Ștefan Lemny⁵. Le discours chrétien du mariage est, au XVIII^e siècle, propagé avec acharnement et s'inscrit dans un vaste programme de régénération des mœurs dans l'esprit de la morale traditionnelle⁶, auquel participent, en égale mesure, l'État et l'Église. Fortement ancré dans la tradition, le monde roumain semble pourtant assailli par la tentation du péché. Difficile à saisir dans les documents, *l'agression de la sexualité* (Ștefan Lemny) se cache sans doute derrière les avortements, les naissances illégitimes et les abandons d'enfants, comme indicateurs des relations préconjugales. En dépit des interdictions ecclésiastiques, ces pratiques semblent avoir constitué un gros problème de la société roumaine de la fin du XVIII^e siècle. Pour éviter le danger, bien plus grave, du meurtre des enfants issus de relations sexuelles extraconjugales ou préconjugales, et malgré l'opposition aux écarts par rapport à la morale chrétienne, le monde se voyait obligé de tolérer les naissances illégitimes, témoignant par là de ses nouveaux horizons affectifs⁷.

Le regard extérieur que les voyageurs occidentaux jettent sur les réalités roumaines confirme la même image d'ensemble. Le manque de moralité des Roumains et surtout des Roumaines est étonnant, même si, en fait, elle peut ne refléter qu'un certain type de jugement, presque généralement valable, que les représentants de l'Europe des Lumières émettent face aux réalités de l'Europe de l'est⁸. En 1759, un Polonais s'exclamait: «Cette nation se moque bien de la vertu ou de la pudeur»⁹. À la fin du siècle, le prince régnant du pays (Alexandre Moruzi)

² Andrei Pippidi, *Amour et société: arrière-plan historique d'un problème littéraire*, in «Cahiers roumains d'études littéraires», 3/1988, p. 4.

³ *Ibid.*, p. 22.

⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁵ Ștefan Lemny, *Sensibilitate și istorie în secolul XVIII românesc*, Bucarest, Meridiane, 1990. pp. 73–115.

⁶ *Ibid.*, p. 80.

⁷ *Ibid.*, p. 91.

⁸ Andrei Pippidi, *Bonnes et mauvaises mœurs: principes et expériences, balancement et enchaînement*, in Ionela Băluță, Constanța Vintilă-Ghițulescu (coord.), *Bonnes et mauvaises mœurs dans la société roumaine d'hier et d'aujourd'hui*, Bucarest, New Europe College, 2005, pp. 32–33.

⁹ *Ibid.*

se voit obligé d'interdire la présence des femmes dans les cabarets, justifiant cette mesure par le fait que «dans nos terres c'est avec beaucoup de liberté que se pratique le péché de fornication [...], lesquelles s'unissant toutes les deux, à savoir l'ivrognerie et la fornication, troublent les esprits des gens»¹⁰.

En Valachie et en Moldavie, la législation des princes phanariotes (Constantin Mavrocordat, Constantin Hangerli, Alexandre Moruzi, Constantin Ypsilanti) reflète le souci de ces représentants du despotisme éclairé de contrôler avec fermeté les mœurs (il s'agit de condamner et d'incarcérer les prostituées, d'infliger aux filles mères ou aux veuves accusées de libertinage de très grosses amendes – égales parfois, dans le cas des veuves, au prix d'un veau –, de créer le premier asile pour les enfants abandonnés)¹¹.

Les tentatives du pouvoir laïc pour contrôler le comportement des sujets et pour leur imposer certaines normes et règles de conduite s'appuient évidemment sur la doctrine de l'Église. Mais, à la différence des Roumains de Transylvanie, les Roumains des Principautés n'avaient pas fait l'expérience de la Réforme, protestante ou catholique, à travers laquelle l'Église leur eût imposé une morale sexuelle rigide. Les textes édifiants des Principautés maudissent et menacent sévèrement les pécheurs, mais n'ont pas, loin de là, le pouvoir de discipliner une population majoritairement analphabète¹². L'Église orthodoxe roumaine a fixé les valeurs, les règles et les normes sociales, elle en a surveillé l'application et le respect, elle a sanctionné les écarts et a récompensé l'obéissance par rapport à elles. Tout au long du XVIII^e siècle, l'Église proposa les principales directions de modelage du comportement des fidèles, sur la base des valeurs de la morale chrétienne, sans toutefois avoir eu une stratégie cohérente concernant la famille ou les mœurs. Elle ne produisit ni guides spirituels, ni manuels de confession, ni recueils de sermons ou d'autres textes théoriques qui définissent les bonnes mœurs, le péché ou la débauche. Le discours religieux était transmis plutôt oralement, lors des messes ou de certains procès individuels, considérés comme étant de la compétence de l'Église. Il n'existe donc pas de littérature édifiante, et le bien est toujours défini par rapport à ce que l'Église punit comme nuisible ou déviant¹³.

Au début du XVIII^e siècle, le métropolite Antim Ivireanul se propose de broser un tableau complet des bonnes et des mauvaises mœurs de la société valaque, dans le but évident de flétrir les dernières. Mais il ne fait pas de distinction nette entre le religieux et le séculier, entre le péché et la bonne conduite. Ses sermons visent «des mauvaises mœurs et les habitudes immorales» et proposent un modèle de comportement désirable, fait d'éléments laïques et religieux en proportions égales. Parmi les mauvaises habitudes des Roumains comptent la

¹⁰ V. A. Urechia, *Istoria Românilor*, t. V, Bucarest, 1893, pp. 255–257.

¹¹ Andrei Pippidi, *Bonnes et mauvaises mœurs: principes et expériences...*, pp. 33–34.

¹² *Ibid.*, p. 27.

¹³ Constanța Vintilă-Ghițulescu, *Bonnes et mauvaises mœurs dans la société roumaine du XVIII^e siècle*, in Ionela Băluță, Constanța Vintilă-Ghițulescu (coord.), *Bonnes et mauvaises mœurs dans la société roumaine...*, p. 78.

débauche, le recours immodéré aux jurons, le goût du scandale, l'ivrognerie, la haine, l'envie, le mensonge, la paresse, le manque de respect envers les parents, le mépris des jeûnes, le fait de préférer passer les dimanches en beuveries et fêtes dansantes au lieu d'aller à l'église, etc. Le style de vie que le haut dignitaire ecclésiastique recommande à ses ouailles se construit autour de l'Église et des valeurs que celle-ci propose et respecte. Un bon chrétien se doit d'aller chaque jour à l'église, d'écouter et de comprendre les Évangiles, de respecter la morale chrétienne dans la vie quotidienne. Il doit faire preuve de tempérance, observer les jeûnes, respecter les prêtres et son maître, le boyard, aller à confesse, parler poliment et sagement, se montrer bon mari, bon père de famille, bon voisin¹⁴.

Vers la fin du XVIII^e siècle, lorsqu'elle s'aperçoit qu'il lui est impossible de combattre à elle seule les mauvaises mœurs et que ses méthodes, plutôt spirituelles, sont de moins en moins efficaces, l'Église commence à demander l'aide du pouvoir séculier. Elle s'associe l'État, mais ce dernier parvient, peu à peu, à s'imposer¹⁵. Car, si l'Église maintient sa position centrale dans sa relation avec l'individu, elle s'organise avec l'accord de l'État, qui lui reconnaît certaines compétences et qui, par son appui, lui permet de consolider son autorité. En fait, un individu éduqué selon les normes de la morale chrétienne ne saurait être qu'un bon sujet, si bien que la transformation du grand nombre d'habitants en autant de bons chrétiens devient une aspiration politique du pouvoir¹⁶. Vers la fin du XVIII^e siècle, l'État et l'Église s'impliquent assidûment dans les problèmes de l'individu.

L'unique relation de couple permise tant par l'Église que par le pouvoir séculier était le mariage. En dehors du mariage – religieux, évidemment – toute relation sexuelle était formellement interdite. La cohabitation extraconjugale était frappée de punitions non seulement canoniques, mais aussi civiles¹⁷. Les hommes surpris en flagrant délit ou contre lesquels des femmes avaient porté plainte, et qui se trouvaient dans l'impossibilité de prouver leur innocence étaient condamnés à payer une amende (*dușegubină*) pour infraction à la morale. Le quantum de cette amende variait selon le statut de la femme: 12 pièces d'or s'il s'agissait d'une vierge «engrossée» et 12 lei pour une veuve (le prix d'un veau¹⁸). Les hommes reconnus coupables devaient payer «l'amende du ventre», alors que les femmes ne payaient que «deux pièces d'or pour l'usure des bottes» des percepteurs¹⁹.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 79–81.

¹⁵ *Ibid.*, p. 83.

¹⁶ *Ibid.*, p. 93.

¹⁷ Ecaterina Lung, *L'Église orthodoxe roumaine, le pouvoir politique et le mariage (XVI^e–XVII^e siècles)*, in «Sud-Estul și Contextul European. Buletin al Institutului de Studii Sud-Est Europene al Academiei Române», sous la direction de Paul H. Stahl, volume édité par Ligia Livadă-Cadeschi et Laurențiu Vlad, X, 1999–2000, p. 8 et suiv.

¹⁸ Andrei Pippidi, *Amour et société...*, p. 21.

¹⁹ Dimitrie Cantemir, *Descrierea Moldovei*, édition établie par Gh. Guțu, Bucarest, Editura Academiei, 1973, p. 317, n. 16.

Malgré leur sévérité, les restrictions ne parviennent pas à supprimer les relations sexuelles en dehors du mariage. Dimitrie Cantemir affirme, au début du XVIII^e siècle, que «des jeunes, loin d'avoir honte, tirent orgueil de faire l'amour en cachette, avant de se marier», puisque, en cas «d'unions charnelles prohibées [...] on ne court aucun risque de mort, tant qu'on peut payer l'amende du *sugubinat* (tel est le nom donné à celui qui cherche des filles perdues et des catins)»²⁰.

A la fin du XVIII^e siècle, la mise à l'amende de ceux qui se rendaient coupables d'entretenir des relations sexuelles extraconjugales ne semble plus jouir de l'adhésion des princes régnants, ni de celle de l'Église. Si certains l'abolissent, alors que d'autres la rétablissent, les princes régnants sont unanimes à reconnaître que cette amende coutumière conduit à de nombreux abus. Alexandre Ypsilanti l'interdit en juillet 1777, mais Nicolae Caragea la remet en vigueur en septembre 1782. Elle est à nouveau abolie en juillet 1792, mais rétablie en décembre 1795; elle est interdite encore une fois en 1805 mais, semble-t-il, continue d'être perçue illégalement, puisqu'en septembre 1814 Ioan Caragea demande au métropolitain de l'abolir, en lui rappelant que l'Église doit se borner à donner des conseils spirituels, et se garder de demander de l'argent²¹.

D'autres fois, pour rentrer dans la bonne voie imposée par la norme et la tradition, les filles coupables d'avoir entretenu des rapports sexuels préconjugaux – motivés, dans la plupart des cas, par les promesses de mariage, trompeuses, faites par leur partenaire – s'adressent au tribunal pour obtenir l'union légitime du couple. Leur argument est, invariablement, la perte de leur virginité (ou «dépuçelage»), situation qui rendait très problématique la possibilité de contracter mariage avec un autre homme. Le «dépuçelage» apparaît dans les codes de lois de la moitié du XVII^e siècle, qui obligent le coupable à doter sa victime et à l'épouser, avec le consentement des parents de celle-ci; au cas où ses parents ne consentaient pas au mariage, la fille devait être seulement dotée, et la loi donnait au juge toute latitude pour fixer la peine du coupable; si l'accusé était trop pauvre pour doter sa victime, il était fustigé publiquement et chassé du district²². Un siècle plus tard, le *Manuel de lois* de Mihail Fotino prévoyait la fustigation et l'exil pour le séducteur qui, trop pauvre pour racheter son méfait, avait défloré une fille consentante, mais dont les parents ne consentaient pas au mariage²³. Un peu plus tard, le *Petit Code criminel* d'Alexandre Ypsilanti reprend les mêmes peines²⁴. Ce qui est intéressant à remarquer c'est que, bien qu'il s'agisse de situations où la fille a été consentante, elle est totalement innocentée, et l'homme est, aux yeux de la justice, le seul responsable. En cas de viol ou de dépuçelage d'une fille de moins de 12 ans, le code d'Ypsilanti ordonnait que le coupable eût le nez coupé et fût obligé de donner à sa victime la

²⁰ *Ibid.*, p. 313.

²¹ Constanța Ghițulescu, *În șalvari și cu ișlic. Biserică, sexualitate, căsătorie și divorț în Țara Românească a secolului al XVIII-lea*, Bucarest, Humanitas, 2004, p. 54.

²² Ligia Livadă-Cadeschi, Laurențiu Vlad, *Departamentul de cremalion. Din activitatea unei instanțe penale muntene (1794-1795)*, Bucarest, Nemira, 2002, p. 17, n. 1.

²³ *Ibid.*, p. 19.

²⁴ *Ibid.*, p. 21.

moitié de sa fortune²⁵. En cas d'adultère, les deux partenaires devaient avoir le nez coupé, après avoir été fustigés et tondus: en plus, «après avoir été punie selon la loi», la femme était enfermée dans un couvent pour deux ans. Si, dans l'intervalle ou à la fin de cette période, le mari acceptait de reprendre sa femme, il pouvait le faire «en toute liberté»; sinon, au bout des deux ans, la femme était obligée de prendre le voile au couvent où elle avait été enfermée²⁶.

En général, les codes de lois rédigés sur l'initiative des princes phanariotes se caractérisent par une certaine tendance à la modération et à la diminution des peines, bien que la fustigation reste en vigueur, du moins pour les classes populaires. La législation proposée par Mihail Fotino limite, pour des raisons humanitaires, la latitude du juge d'opter entre les différentes sanctions: «si les lois décident une pénalité sans la préciser, le juge doit choisir le minimum de la pénalité, ainsi que l'exigent l'indulgence et l'amour du bien»²⁷. Quant au *Petit Code criminel* d'Alexandre Ypsilanti, il codifie le principe coutumier de la *compositio homicidii*, permettant le rachat de délits graves (notamment de meurtres). L'utilisation effective de ce code, à la fin du XVIII^e siècle, éclaire la manière dont les boyards juges entendaient manipuler, interpréter et appliquer la loi. Entre toutes les lois qu'ils citent, les juges choisissent d'habitude la moins sévère. D'autres fois, ils n'appliquent la loi qu'en partie, soit en ignorant les peines corporelles, soit en modifiant la peine en conformité avec une disposition coutumière. Enfin, ils préfèrent aux peines prévues par la loi la solution de l'arrangement à l'amiable, moyennant rachat, mais la peine et le rachat étaient fixés par les juges en fonction des prétentions formulées par les plaignants²⁸.

La tendance à résoudre les conflits plutôt à l'amiable et, surtout, de manière efficace se retrouve également dans les procès d'adultère ou de concubinage. Parfois, les solutions des juges étonnent par leur modernité. A la fin du XVIII^e siècle, un homme est envoyé au monastère de Snagov pour avoir tué l'amant de sa femme, qu'il avait surpris en flagrant délit, dans sa propre maison. Alors que les anciens recueils de lois accordaient l'impunité au mari ou au père de la femme adultère qui auraient procédé comme le personnage en question, celui-ci se vit reprocher par les juges de ne pas avoir d'abord averti les deux coupables²⁹. Dans la même période, dans un procès d'adultère, le prince décide que l'accusé paiera à la veuve plaignante un quart de la somme qu'elle a dépensée pour traiter le *mal français* (syphilis) qu'il lui avait transmis³⁰.

²⁵ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, mss. Rom. 1336, f° 27.

²⁶ *Ibid.*, f° 24.

²⁷ *Apud* Ligia Livadă-Cadeschi, Laurentiu Vlad, *Departamentul de cremenalion* ..., pp. 18–19.

²⁸ Emanuela Popescu-Mihuț, *Remarques sur la place des textes de droit criminel byzantin dans la pratique judiciaire roumaine du XVIII^e siècle*, in *Etudes byzantines et post-byzantines*, II, Bucarest, Ed. Academiei Române, 1991, pp. 191–192.

²⁹ *Acte judiciare din Țara Românească, 1775–1781*, édités par Gheorghe Cronț, Alexandru Constantinescu, Anicuța Popescu, Theodora Rădulescu, Constantin Tegăneanu, Bucarest, Ed. Academiei Române, 1973, pp. 909–911.

³⁰ *Ibid.*, p. 813.

La fin du XVIII^e siècle voit se multiplier les plaintes portées par les jeunes filles contre leurs partenaires, à qui elles demandent de les épouser. La politique des princes régnants est tout aussi hésitante que dans le cas de l'amende. Certains princes imposent le mariage forcé des partenaires, devant les tribunaux mêmes, ou obligent l'homme coupable de payer une partie de la dot de la fille. D'autres interdisent cette pratique et dénoncent les conséquences qu'elle risque d'avoir. Se faire une dot aux dépens d'un homme devient une «norme» par la sanction du prince Nicolae Mavrogheni. L'écho de ces pratiques persistera dans l'esprit de la population que dans celui des juges, qui savent que «le prince Mavrogheni avait coutume de marier les gens par force» et que le pouvoir aura des difficultés à contrôler la situation³¹.

La fréquence de ces procès à la fin du XVIII^e siècle et les dérapages sociaux (préjudices portés à l'image de personnes haut placées, plaintes portées contre un homme autre que le vrai coupable, l'entêtement des filles à se faire non seulement doter, mais aussi épouser) ou moraux (parjures de la part des accusés) qu'ils peuvent engendrer, ainsi que le danger de l'expansion des pratiques abortives ou de l'infanticide déterminent en 1792 le prince de Valachie Mihail Suțu à transférer, à la demande expresse du métropolite, ce genre de conflits du plan juridique dans celui de la responsabilité individuelle en interdisant aux instances de s'occuper des plaintes pour «dépuçelage» (hormis en cas de viol). Le métropolite demande au prince de décider que: «dorénavant ne seront plus reçues les plaintes ni les demandes de mariages forcés et honteux, ni les demandes d'argent et de dot; et désormais [...] toute fille ou veuve qui tombera dans le péché de fornication avec un jeune homme, soit volontairement, dans l'espoir de se faire épouser, soit à la suite de promesses trompeuses, sa plainte ne sera reçue devant aucun tribunal ecclésial ou civil [...] et nous espérons que, de la sorte, cette mauvaise habitude et ces méfaits seront extirpés [...] et chacune se trouvera selon qu'elle aura gardé son honnêteté»³². Le prince approuve la proposition du métropolite et ordonne qu'elle soit publiée dans les districts³³. Selon la lettre de ce document, l'Église décline pratiquement toutes ses responsabilités traditionnelles de gardienne de la morale, sur un certain segment de celle-ci, et exclut de ses attributions celles liées à la récupération, par le mariage, des relations préconjugales, qui sortent de la sphère des transgressions religieuses et des délits civils, demeurant des faits de pure option personnelle. Le fait de soustraire les relations sexuelles préconjugales à la pression de la loi peut être interprété comme étant un aspect de l'affirmation progressive de l'individualisme, caractéristique du passage du traditionalisme à la modernité.

La mesure ci-dessus ne semble avoir eu l'effet escompté ni du point de vue de la moralité des individus, ni du point de vue législatif et judiciaire. Elle est reprise l'année suivante par le nouveau métropolite, Filaret, toujours sans effet,

³¹ Constanța Ghițulescu, *În șalvari și cu ișlic ...*, p. 53.

³² V.A. Urechia, *Istoria Românilor*, t. IV, Bucarest, 1892, pp. 101–103.

³³ *Ibid.*, p. 104.

puis les années suivantes aussi. Le seul élément positif qu'apporte cette ordonnance est l'abolition de l'amende, que le métropolitain avait demandée de façon explicite, considérant que l'infanticide n'était que l'effet de son application³⁴.

Au XVII^e siècle, le concubinage et l'adultère étaient considérés comme des délits majeurs et étaient, à ce titre, de la compétence du prince³⁵. Au XVIII^e siècle, de pareils procès sont portés devant les instances laïques et devant le tribunal métropolitain. Selon les dispositions d'Alexandre Ypsilanti, relevaient de la compétence du tribunal ecclésial: «la fornication, le viol, la prostitution, les mariages consanguins, l'illégalité du quatrième mariage, l'ensorcellement, les disputes entre époux»³⁶. Selon les décisions du même prince, le Département d'affaires criminelles nouvellement créé (1775) devait s'occuper «de meurtres, adultères et viols, des crimes contre la communauté, des vols d'objets sacrés, de vols et d'autres crimes tout aussi grands»³⁷. De pareilles affaires, instruites en partie par les préfets de police des districts, étaient envoyées au Département d'affaires criminelles, où les boyards juges dressaient un rapport comprenant la description détaillée du cas, les témoignages recueillis, les preuves et la solution proposée en conformité avec les lois. Le rapport était ensuite soumis au prince, qui pouvait soit le confirmer, soit augmenter, adoucir ou remplacer la peine proposée par les boyards. Le Département jugeait, mais c'était le prince qui, en dernier ressort, décidait de la peine et disposait l'application de celle-ci. En théorie, le Département d'affaires criminelles jugeait sur la base du *Petit Code criminel* et du *Registre des lois*, créés par le prince Alexandre Ypsilanti.

Le concubinage restait donc de la compétence de l'Église, l'adultère relevait de la compétence du prince, par l'intermédiaire du Département d'affaires criminelles, et le viol (ou le dépuçelage sous ses différentes formes) pouvait être jugé par les deux types d'instances, sans doute selon sa gravité et ses circonstances. La principale source de cet article sont les documents des procès jugés au Département d'affaires criminelles de Bucarest entre 1794 et 1796 et réunis dans un registre de cette instance – d'ailleurs le seul registre de ce genre et datant de cette période – conservé aux Archives nationales de Bucarest. Le Département d'affaires criminelles est un tribunal pénal, le premier dans l'histoire de la justice valaque et sans doute de la justice roumaine dans son ensemble. Son registre consigne quelque 165 affaires (nous n'avons pas pris en considération quelques documents incomplets ou obscurs, de même que plusieurs ordres princiers ou

³⁴ Constanța Ghițulescu, *În șalvari și cu ișlic ...*, p. 45.

³⁵ Iolanda Țighiliiu, *Societate și mentalitate în Țara Românească și Moldova, secolele XV–XVII*, Bucarest, Paideia, 1997, p. 228.

³⁶ Apud Violeta Barbu, «Ceea ce Dumnezeu a unit omul să nu despartă». *Studiu asupra divorțului în Țara Românească în perioada 1780–1850*, in «Revista de Istorie», 11–12/1992, p. 1145.

³⁷ *Pravilniceasca Condică (Le Registre des lois)*, édition critique, Bucarest, Ed. Academiei Române, 1957, p. 78.

enregistrements de garanties, sans rapport avec les affaires enregistrées), qui recouvrent les thèmes suivants: brigandage, vol, complicité de brigandage ou de vol, outrage, blessure ou meurtre, abus administratifs et accusations injustes, négligence administrative, possession illégale de tziganes (assimilée au vol), faux monnayage, dépucelage. Sur le total des affaires, celles de dépucelage ne sont qu'au nombre de cinq (3% environ). Les autres références au concubinage ou à l'adultère apparaissent dans des affaires d'outrage ou d'homicide, comme mobile ou comme circonstance de l'affaire en question, sans pour autant constituer la principale raison de la citation. Le Département d'affaires criminelles était un tribunal pénal laïc dépendant directement du prince, lequel donnait d'ailleurs la décision judiciaire finale. Essentiellement, le Département n'avait pas vocation pour contrôler moralement les individus, mais pour punir des faits considérés comme dangereux pour le bon fonctionnement de la société et pour garantir, dans les limites de l'époque, évidemment, la vie et l'avoir des sujets. En tant que représentant du pouvoir princier, de son point de vue laïc et étatique, le Département d'affaires criminelles propose des solutions pour préserver l'ordre social, attribution fondamentale de tout bon gouvernement, à laquelle, pour des raisons politiques évidentes, les princes phanariotes étaient particulièrement sensibles. Le Département ne s'attaque pas à des questions liées à la moralité des sujets que dans des cas très spéciaux, et lorsqu'il le fait, il ne le fait que de façon indirecte, et non pour participer à la correction morale du coupable, mais seulement pour justifier, une fois de plus, une sentence dont le but est de maintenir la société dans les cadres validés et assumés par le prince.

Sur les cinq procès nettement définis comme des affaires de dépucelage, un seul ne bénéficie pas de circonstances spéciales. Une jeune fille du nom de Ioana remet à un certain Vlad une déclaration de conciliation pour dépucelage, par laquelle ils se déclarent «de leur plein gré» prêts à mettre fin à leur différend moyennant un rachat de 50 thalers. La jeune fille avait accusé l'homme de promesses trompeuses, mais il s'était défendu en prétendant qu'elle n'était pas vierge au moment de leur rapport sexuel, et le tribunal avait demandé aux deux plaideurs des preuves qui appuient leurs déclarations. Si bien que, «vu [...] les prolongations», les deux s'étaient mis d'accord pour ladite somme³⁸.

Chacune des quatre autres affaires présente des traits spécifiques qui pourraient justifier leur jugement par le Département d'affaires criminelles plutôt que par le tribunal ecclésial. Dans la plainte de la veuve Stana de Bucarest contre Iordache fils du trésorier Pascal, la plaignante accuse l'intimé d'avoir dépucelé «par force» sa fille, âgé de onze ans au moment des faits. En plus, Stana accuse un troisième personnage, une certaine Rada, de proxénétisme, pour avoir «livré l'enfant à l'intimé Iordache Pascal». En d'autres mots, il s'agirait d'une accusation de viol commis sur une mineure, doublée et aggravée d'une accusation de proxénétisme. En attendant de nouvelles preuves, l'accusé est considéré comme

³⁸ A.N.I.C., Bucarest, inventaire 292, fonds «Manuscrits», ms. 30, rouleau 15, image 377.

innocent pour plusieurs raisons. Tout d'abord, parce que la fille a elle-même avoué avoir reçu de l'argent de la part de l'accusé pour accepter l'acte sexuel, sans crier ni demander l'aide de qui que ce soit; ensuite, parce que la réclamation a été formulée un an et sept mois après les faits³⁹. Les seuls moyens de prouver un viol à l'époque – d'autres témoignages et les signes physiques de la violence subie par la victime – avaient ainsi disparu.

A l'issue d'une autre affaire de viol, commis cette fois-ci sur une fille orpheline et mineure, le père de l'accusé, le préfet Voicu, dotera la victime: «ayant promis de l'élever et de la doter, mais ne pouvant plus la garder dans son service après l'offense qu'elle a subie, il accepte de lui donner, au moment de son mariage, 70 thalers»⁴⁰. Le préfet avait recueilli Ilinca (9 ans) «pour se faire servir d'elle et voulant la marier lorsque le temps serait venu». Mais son fils, «homme marié depuis 15 ans et père de famille [...] l'a dépuclée par force». Comme la victime était très jeune et les faits assez récents, le tribunal ordonne une expertise; «afin d'apprendre la vérité, si la fille avait été dépuclée ou non, on fit venir un chirurgien» qui confirmera la défloration et exhortera à la plaignante à ne renoncer pas à soutenir sa cause devant les juges, si bien que l'affaire se termine par un accord entre les parties, dans les termes mentionnés ci-dessus.

Dans le procès intenté par Maria, fille du feu capitaine Toma, à Zamfir de Braşov⁴¹, le tribunal oblige l'accusé à épouser la plaignante, et le mariage est célébré dans le prétoire même. Orpheline, abandonnée par son frère qui avait quitté la maison depuis plus d'un an, Maria se laisse tromper par les promesses de Zamfir, se fiance à lui en secret (ce qui contrevenait aux usages de l'époque), le suit à Vitan où ils cohabitent «dans une maison louée, partageant le lit pendant trois mois», puis elle se trouve enceinte et son amant la quitte. Bien que le comportement de la jeune fille pût facilement être considéré comme dissolu, et que l'homme se fût, dans un premier temps, défendu, en l'accusant de ne pas avoir été vierge, le tribunal décide que «même si ç'avait été le cas, il aurait dû la quitter dès leur premier accouplement et lui rendre ses dons de fiançailles, en secret comme ils se sont fiancés, parce qu'il savait qu'il avait affaire à une fille de petit boyard, et non à une veuve ou à une fille perdue, puisqu'il l'avait emmenée de la maison de ses parents»⁴². L'appartenance sociale de la plaignante, démontrée par la dot de 1000 thalers dont elle disposait, est, en ce cas, essentielle. Le danger du déclassement

³⁹ *Ibid.*, im. 264.

⁴⁰ *Ibid.*, im. 405.

⁴¹ V. notre article, Ligia Livadă-Cadeschi, «*Cum îşi gădesc şi alte fete sărace dreptatea*». *De la concubinaj la căsătorie în Ţara Românească la sfârşitul secolului al XVIII-lea*, in «Sud-Estul şi Contextul European. Buletin al Institutului de Studii Sud-Est Europene al Academiei Române», sous la direction de Paul H. Stahl, volume édité par Ligia Livadă-Cadeschi et Laurenţiu Vlad, XI, 2001–2002, pp. 67–82, et une version en français, *Un mariage décidé en instance. Du concubinage au mariage en Valachie à la fin du XVIII^e siècle*, in Ionela Băluţă, Constanţa Vintilă-Ghiţulescu (coord.), *Bonnes et mauvaises mœurs...*, pp. 111–128.

⁴² A.N.I.C., Bucarest, inventaire 292, fonds «Manuscrits», ms. 30, rouleau 15, image 320.

et de la marginalisation d'une fille de petit boyard (par la mise au monde d'un enfant illégitime), orpheline et disposant d'une dot qui lui assurait sa stabilité sociale, amène les juges à imposer le mariage qui sauvait le statut et le prestige social de la plaignante.

Quand ils ont à juger de pareilles affaires, les boyards juges se montrent toujours très attentifs au statut social des plaideurs. Gherghița du village du Văcărești accuse Nicolae, domestique de la princesse Ecaterina, d'avoir dépuçelé sa fille; au moment où les parents apprirent ce qui s'était passé, l'homme promit d'épouser la jeune fille, puis se ravisa. Nicolae, célibataire, «en écoutant la plainte, ne nia point les faits, se reconnaissant coupable de l'avoir dépuçelée après lui avoir promis de l'épouser, mais dit que, comme la fille, au lieu de rester auprès de sa mère dans le village du monastère de Văcărești, s'était faite serveuse dans une taverne de Bucarest, il refusait de l'épouser»⁴³. La fille, quant à elle, dit que «c'est par nécessité qu'elle a quitté la maison de sa mère, parce que, les percepteurs et l'archiprêtre du district ayant appris ce qu'ils avaient fait, la cherchaient pour la mettre à l'amende» et fait appel à des témoins qui attestent «qu'elle n'était pas serveuse, mais qu'elle a habité dans une autre maison que celle de la taverne, chez sa marraine» laquelle «l'a gardée dans sa maison comme on garde une fille et ne lui a pas permis d'avoir accointance avec des inconnus, mais a veillé sur son honneur». Les boyards considèrent les déclarations de la fille comme dignes de confiance et, «comme les deux jeunes gens concordent tant par leur âge que pour leur état», proposent au jeune homme de tenir sa promesse et de contracter mariage. Celui-ci refuse et en appel au conseil princier (comme instance supérieure), si bien qu'il ne reste aux juges du Département d'affaires criminelles qu'à citer les peines prévues par les codes, en indiquant la peine la plus adaptée à l'état de l'accusé («or, attendu qu'il n'accepte pas de l'épouser, attendu qu'il n'a pas de quoi la doter, il ne reste qu'à appliquer la dernière décision des lois: aussi sera-t-il fustigé, tondu et exilé») et en laissant au prince toute latitude pour prendre la décision finale.

S'il reste une pratique assez courante à l'époque, le mariage imposé à la suite d'un procès de dépuçelage demeure suspect. La méfiance qu'il inspire est tellement évidente que les gens en viennent à le considérer comme mobile possible d'un meurtre. Une mère désespérée signale la disparition de sa fille, mariée «par décision du tribunal et au su du saint père le métropolitain» à un certain Petre de Ploiești, tailleur de son état, qui, après l'avoir mise enceinte, avait refusé de l'épouser⁴⁴. La plaignante accuse un tzigane, le dernier à avoir vu sa fille vivante, de «l'avoir tuée [...] peut-être au su de Petre le tailleur, son mari, parce qu'il ne l'avait pas épousée de son gré». Suspects de meurtre, le tzigane et le mari sont emmenés sous escorte devant le tribunal du Département d'affaires criminelles de Bucarest. Les témoignages démontrent que, après le mariage décidé par le tribunal

⁴³ *Ibid.*, im. 389.

⁴⁴ *Ibid.*, im. 359–360 et 363–364.

ecclésial, la jeune femme était restée chez une sage-femme à Bucarest, parce que le terme approchait. Peu après avoir accouché, la femme part avec son bébé chez une connaissance, pour avoir des nouvelles de son mari. Mais celui-ci était déjà parti pour Ploiești, et la garde de la maison avait été confiée au tzigane Ivan et à sa femme. La jeune mère resta chez eux deux jours, «puis, en disant au tzigane qu'elle se trouvait mal, elle a quitté l'enfant, s'en est allée et n'est plus rentrée». Les jours suivants, on découvrit à Bucarest ou sévissait la peste, «dans l'enceinte de l'ancienne cour princière, une femme morte, dont les vêtements ressemblaient à ceux de la femme disparue». Informé, le mari ne peut qu'aller voir le tombeau où les croque-morts l'avaient enterrée, après quoi il récupère l'enfant et le met en nourrice. A plus de deux cents ans de distance, ces événements semblent décrire le dévouement d'une femme qui, se sachant malade de la peste, et surtout consciente du sort réservé aux habitations contaminés par cette horrible maladie, abandonne volontairement son enfant pour lui sauver la vie. Mais, à l'époque, son geste incriminait l'homme qu'elle avait aimé, qui, d'ailleurs, le dit lui-même: «comme mon mariage a été décidé par le tribunal, ma belle-mère soupçonnait qu'elle était morte non de la peste, mais de la main d'un tueur que j'aurais payé». Finalement, la plaignante accepte comme véridique la version de son gendre et les parties se réconcilient en présence des juges – ce qui, selon les usages de l'époque, suppose le paiement de dommages-intérêts (50 thalers pour faire dire des messes pendant trois ans et 15 thalers pour couvrir les frais de déplacement de la belle-mère).

A moins d'être aggravé par d'autres circonstances, le concubinage en soi n'est pas de la compétence du Département d'affaires criminelles. On l'enregistre cependant pour avoir une vue plus claire de l'affaire. Ainsi, les boyards juges découvrent par hasard dans la prison de la préfecture de police de Slatina (Olt), une jeune épileptique, Păuna, «enfermée parce que, n'étant pas mariée, elle a mis au monde une enfant qu'elle a même fait baptiser [...] et, lorsque l'enfant a eu trois mois, on l'a retrouvée morte dans un puits où sa mère l'avait jetée»⁴⁵. La fille se reconnaît coupable, et les boyards sont d'accord que ce «crime [...] a été dû à ce qu'elle était folle car, si elle avait voulu tuer sa propre enfant, de peur ou de honte d'être fille mère et de l'avoir conçue de façon coupable, elle l'eût jetée dès sa naissance, et non après l'avoir fait baptiser et après l'avoir élevée au vu et au su de toute la ville, pendant trois mois et demi». Comme «elle semble incapable de prendre garde de son propre corps», la jeune femme sera enfermée à vie dans un couvent.

Si, dans l'affaire ci-dessus, le concubinage reste finalement une simple constatation, en d'autres situations il peut devenir une circonstance aggravante. L'enquête sur les circonstances du suicide du tzigane Ion, appartenant à Luxandra Cojasca et «qu'on a retrouvé pendu dans la cuisine de sa maîtresse»⁴⁶, confirme la responsabilité morale de celle-ci, démontrée par les mauvais traitements exercés

⁴⁵ *Ibid.*, im. 278.

⁴⁶ *Ibid.*, im. 440–441.

sur le tzigane («on constata que ses cous-de-pied avaient la chair rongée [par les fers] [...] et que son corps était noir de piqûres»); la maîtresse est coupable parce que «[le tzigane] étant célibataire et en âge de se marier, elle a refusé de le laisser se marier, si bien qu'il s'est enfui et a pris femme [...]; après l'avoir retrouvé, elle ne s'est pas mise d'accord avec le maître de la tzigane, selon le devoir qu'ont les maîtres envers leurs serfs, mais, en le ramenant, elle l'a enfermé». Toute l'instruction de l'affaire est transmise au conseil princier, avec des conclusions où le concubinage avec un personnage incompatible comme âge, et condamné tant par l'Église⁴⁷ que par la loi, apparaît comme une circonstance aggravante: «comme cette dame est sans nul doute enragée par nature et que, en sus des horribles souffrances qu'elle a infligées à son serf [...], elle vit depuis plusieurs années, sans aucune pudeur, en concubinage avec ledit officier dont elle pourrait être non pas la femme, mais la mère, elle restera coupable selon les lois séculières et les canons de l'Église».

Le concubinage ou l'adultère – le document est obscur – apparaît comme mobile d'un crime passionnel; le coupable sera exécuté par «pendaison sur les lieux [à Slatina], afin de servir d'exemple à d'autres»⁴⁸. Un certain Preda, serfs tzigane appartenant au monastère, «a tué la femme d'un certain Andronec de l'ermitage de Greci, qui avait été sa concubine pendant sept ou huit ans». La peine capitale décidée et exécutée est justifiée par «le meurtre qu'il a commis».

Il en est de même dans le cas d'adultères complices du meurtre du mari de la femme: «Dumitru fils de Barbul [...], et Luța, la femme de maître Ilie, avec laquelle il avait accointance, échauffés par le péché d'adultère, ont, sans pitié, souillé leurs mains d'un sang innocent, en ôtant la vie d'Ilie. La justice a décidé que, pour leur crime, Dumitru l'adultère et sa maîtresse seront pendus sur les lieux du meurtre qu'ils ont commis»⁴⁹ et que la fortune d'Ilie et la dot de Luța restera aux enfants de celle-ci et du défunt.

Infiniment moins grave par ses suites, un autre cas d'adultère se perd au sein d'un procès de «diffamation du clergé» intenté par «le vénérable higoumène Gavriil» du monastère «Sfântu-Sava» à un certain Radu, célibataire, «des mains duquel les voisins eurent grand peine à le tirer [...], la tête cassée et les cheveux arrachés». Radu «qui avait depuis longtemps accointance avec une femme du nom de Voica qui vendait le vin du monastère dans une petite maison contiguë à la maison de l'higoumène, avec un jardin distinct, entourée d'une palissade», se rendant une nuit chez sa maîtresse, «ne voulut pas frapper à la porte, mais sauta la palissade, histoire de voir si la femme était seule; or, comme il avait fait du bruit en sautant, l'higoumène vint à sa rencontre et, comme l'autre le vit sortir de chez la marchande de vin, il l'accabla d'injures et le roua de coups»⁵⁰. Le témoignage de

⁴⁷ «Les lois ne permettent pas le mariage où la femme serait plus âgée que l'homme, mais exigent que l'homme soit toujours plus âgé que la femme, ou que les deux époux soient au moins du même âge», doc. de sept. 1803. apud Constanța Ghițulescu, *În șalvari și cu ișlic ...*, p. 117.

⁴⁸ A.N.I.C., Bucarest, inventaire 292, fonds «Manuscrits», ms. 30, rouleau 15, im. 323.

⁴⁹ *Ibid.*, im. 297.

⁵⁰ *Ibid.*, im. 383–384.

l'intimé ne fait qu'aggraver sa situation, en transformant l'affaire en un cas de diffamation du clergé. Sa relation avec Voica devient une circonstance aggravante, d'autant qu'il s'avère que la femme était adultère: «en plus, l'intimé a aussi brisé un ménage, étant donné que ladite marchande de vin est mariée». La femme est chassée des environs du monastère, et Radu est condamné à être fustigé «là où il a porté atteinte à l'honneur du clergé», délit que le tribunal considère comme le plus grave.

A partir des affaires présentées, nous pouvons formuler quelques conclusions sur le rapport entre concubinage et illégitimité dans la pratique judiciaire pénale en Valachie à la fin du XVIII^e siècle. Toute relation sexuelle ayant lieu en dehors du mariage est considérée comme illégitime et illégale. Les relations sexuelles préconjugales peuvent finalement être récupérées par le mariage. Les amours adultères sont fondamentalement blâmés et interdits, et la seule récupération en de tels cas ne peut avoir lieu qu'au sein du mariage préexistant. Du point de vue de la justice de l'époque, les relations sexuelles en dehors du mariage (c'est-à-dire le concubinage) relèvent de la compétence de l'Église, alors que l'adultère et le viol sont des affaires pénales. Bien qu'ils relèvent de la compétence du Département d'affaires criminelles, les cas enregistrés sont peu nombreux par rapport à d'autres types d'affaires. Nous croyons, pour notre part, que cette situation n'est pas due uniquement au hasard. Les procès de dépucelage consignés dans le registre du Département d'affaires criminelles soit bénéficient de circonstances spéciales (âge non nubile de la victime ou son appartenance sociale), soit portent sur des viols. L'adultère n'est pas non plus une priorité de ce tribunal. Il apparaît comme circonstance aggravante dans les cas de meurtre ou d'outrage, et ne modifie en rien la caractérisation de ceux-ci. En d'autres termes, ce qui intéresse surtout l'instance pénale, ce n'est pas la moralité des sujets (bien que cela relève en partie de sa compétence). Les juges sont bien plus sensibles à la vie, à la fortune et à la respectabilité du statut social des sujets du prince.

JOHANNES LUTSCH, *COMES SAXONUM*,
CAPTIF À ISTANBUL (1658–1661)

CRISTINA FENEȘAN

Les raisons qui nous ont poussée à remettre en question la biographie et l'œuvre (*Diarium*) de Johannes Lutsch, juge royal de Sibiu et comes saxonum, concernent d'abord les étapes obscures de sa vie et captivité à Istanbul (1658–1661) en qualité de garant du prince de Transylvanie, Achatius Barcsay. Elles se rattachent, ensuite aux sources inconnues ou peu mises à profit qui nous dévoilent la portée du rôle tenu par ce dignitaire saxon dans la politique de la principauté de Transylvanie désolée par la guerre civile et les attaques de l'Empire ottoman (1658–1661).

Toute réflexion sur la vie et l'œuvre¹ du comte des Saxons (*comes saxonum*), Johannes Lutsch, devrait tenir compte du fait qu'elles nous sont peu connues. Pour illustrer cette conviction il suffit d'évoquer les mentions faites en passant par des contemporains² et par des auteurs des XVIII^e–XX^e siècles³ sur les charges remplies

¹ *Diarium*, le journal de sa captivité à Istanbul a été publié par le comte Joseph Kemény dans *Deutsche Fundgruben zur Geschichte Siebenbürgens*, vol. I, Cluj, 1839, p. 279–336 d'après la copie conservée à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Cluj-Napoca *Mss. KJ 49* (cote ancienne *Josephi Kemény, Collectio minor manuscriptorum historicorum, tomus XX*). Une autre copie du journal intitulé *Diarium dessen in dem Herren ruhenden namhaften und wohlweisen Herrn Johannes Lutsch, vormahls gewesenenen treuen Königs-Richter unserer Haupt-Hermanstadt, so aus eigene Manuscriptis von Worten zu Worten herausgezogen* se trouve dans un manuscrit ancien à contenu varié de la Biblioteca Centrală Universitară „Lucian Blaga” de Cluj-Napoca, fonds *Manuscrise, Mss. 653* fol 11 r – 40 v. Les copies mentionnées sont des textes complémentaires qui nous ont permis d'établir une version complète du *Diarium* en vue de sa prochaine publication.

² Georg Kraus, *Siebenbürgische Chronik des Schässburger Stadtschreibers Georg Kraus (1608–1665)* dans *Fontes Rerum Austriacarum, Scriptores*, Vienne, 1864, I–II Teil, p. 193–194, 339–341, 352 etc.; Johann Kremes, *Landes-Cronica*, ed. Costin Feneșan, *Zwei Siebenbürger Chronisten aus dem XVIII. Jahrhundert*, Timișoara, Editura de Vest, 2001, p. 167: „Dieweil er aber solche unsägliche Summam dem Türcken vom Lande zu geben versprochen, als hat er so lang (bis nemlich dasselbe Geldt erleget würde) den Richter aus der Hermanstadt zu Pfandt und Geysel dem Heyden gelassen, welcher ihn danach mit sich auff Constantinopel genommen”; Johannes Bethlen, *Das bedrängte Dacia, das ist siebenbürgische Geschichten so sich vom Tode der durchlauchtigsten Fürsten und Herrn Herrn Michael Apafi etc. etc. (1663) darinen zugetragen haben ...* Verteutschet durch Johannem Tröster Saxonem Cibinio-Transylvanensem, Nürnberg, 1666, signale dans le chapitre VII, p. 76 les fonctions détenues par Lutsch : „der gantzen sächsischen Nation in Siebenbürgen Grafen und dero Haupts Herman-Stadt Könings-Richter”; ajoutons aussi la note du traducteur allemand de Bethlen : „Dieser Herr Johannes Lutsch hat allein zu Constantinopel für das ganze Siebenbürgen Bürge seyn müssen, bis die 500,000 thaler, erleget würden ; ist aber vor Erlegung deren zu Constantinopel, in Beyseyen seines Beichtvaters, selig gestorben und lieget auch allda begraben. Ein gelehrter, tapferer und darzu reicher

Rev. Études Sud-Est Europ., XLV, 1–4, p. 235–259, Bucarest, 2007

par Lutsch ainsi que sur sa captivité à Istanbul. Toutes les mentions nous dévoilent, plus qu'autres commentaires, l'attention particulière accordée aux conséquences inévitables de sa réussite sociale et des hautes fonctions remplies par Lutsch en tant que représentant de l'*Universitas Saxonum* et membre du Conseil du prince Georges Rákóczy II^e. C'est ainsi qu'en dépit de sa volonté, Johannes Lutsch est devenu inévitablement la victime des luttes pour la succession au trône de la Transylvanie entre 1658-1661.

Il faut considérer tout d'abord le fait que Johannes Lutsch a honorablement accompli tous ses devoirs envers la communauté des Saxons et sa ville d'origine, Sibiu (*Hermannstadt*) afin de servir son pays, la principauté autonome de Transylvanie. Il a suivi dans ce but l'exemple de son père, Michael Lutsch⁴ ainsi que celui de ses précurseurs, Petrus Lutsch⁵ et Gallus Lutsch⁶, qui ont détenu à

Herr⁷. De l'édition latine de l'histoire transylvaine de Johannes Bethlen il en ressort que Lutsch a été membre de l'ambassade envoyée à Ineu au grand-vizir Köprülü Mehmed pacha par les États de Transylvanie cf. Ioannis comitis de Bethlen, *Commentarii de rebus Transilvanicis proximis, ab obitu Gabrieli Bethlenii triginta quator annis gestis*, Editio nova, Pars prior, Vienne, 1779, II^e livre, chapitre VII^e, p. 60 : <...> „Ioannem Lutsch, totius universitatis Saxonicalis comitem regiumque civitatis Cibiniensis iudicem <...>”; János Szalárdi, *Siralmas magyar krónika* (Chronique hongroise de lamentation), Budapest, 1980, Magyar Helikon, p. 437 mentionne le nom de Johannes Lutsch en tant que membre de l'ambassade envoyée au grand vizir Köprülü Mehmed pacha par les États de Transylvanie réunis le 18 août 1658 à Cincu Mare.

³ Johann Seivert, *Die Provinzialbürgermeister zu Hermannstadt in „Siebenbürgische Quartalschrift“*, II^e année, Sibiu, 1791, p. 273. Selon Joseph Kemény, *Deutsche Fundgruben...*, p. 279 Lutsch a été nommé en 1650 juge royal à Sibiu (Hermannstadt) et son fils aurait fait la copie du journal écrit à Istanbul. À la fin de la copie de ce journal, Kemény a publié aussi quelques précisions dues à la plume de Johannes Lutsch, *senator et aedituus* Cibiniensis (mort en 1703) en ce qui concerne la mort du juge royal de Sibiu : „Anno 1661, den 17. November, ist der Wohl-Edle u. V. und W.W. Herr Johannes Lutsch, wohlmeritürter Herr Judex Regius Cibiniensis ut et Saxonum Comes zu Constantinopel in Gott seelig entschlaffen, welcher allein zu Constantinopel 3 Jahr und etliche Wochen vor das ganze Sieben bürgen hat Bürg seyn müssen vor 500.000 thalers, so aber bey Leben seiner nicht völlig erlegt werden”. Nous doutons du fait que l'auteur de cette note soit le fils de Johannes Lutsch, Comes Saxonum puisque dans son journal il y a des mentions claires sur la perte de ses fils Johannes et Michael, emportés très jeunes par des épidémies. Joseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon oder biographisch-literarische Denk-Blätter der Siebenbürger Deutschen*, Braşov, 1868, p. 376 ; Klaus Niedermaier, *Aus dem Tagebuch des als Geisel nach Konstantinopel verschleppten Hermannstädter Königsrichter Johannes Lutsch (1607–1661)* dans „Siebenbürgisch-sächsischer Hauskalender”, Annuaire, 20^e année, Schweinfurt, 1975, p. 51–68; Joachim Wittstock, *Briefe aus der Türkei. Der Hermannstädter Königsrichter Johannes Lutsch bittet um Beistand (1659–1660) / Auszüge aus der Korrespondenz* dans „Neuer Weg” du 19 septembre 1987.

⁴ Franz Zimmermann, *Chronologische Tafel der Hermannstädter Plebane, Oberbeamten und Notare in den Jahren 1500 bis 1884*, dans „Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde”, nouvelle série, vol. XIX, 3, p. 540; Michael Lutsch a été élu le 4 mars 1617 *villicus* (*Stadthamm*), le 12 mars 1618 maire, fonction détenue jusqu'en 1623, de nouveau maire le 24 mars 1625 jusqu'en 1632 ; sénateur en 1632, *ibidem*, p. 541.

⁵ *Ibidem*, p. 535. Petrus Lutsch a détenu la fonction de *villicus* en 1564 et de juge royal en 1568.

⁶ *Ibidem*, p. 537. Gallus Lutsch a été élu : le 21 février 1590 *villicus*, charge remplie jusqu'en 1592, le 21 janvier 1594 juge de district, fonction détenue jusqu'en 1595, *ibidem*, p. 538–539. Le 3 avril 1601 il est devenu de nouveau juge de district et à partir du 12 mars 1604 et jusqu'en 1614 Gallus Lutsch a été le maire de Sibiu.

Sibiu, l'un après l'autre, les fonctions de *villicus* (*Stadthann*), juge de district (*Stuhlsrichter*) et de maire (*Bürgermeister*).

Johannes Lutsch est né à Sibiu (*Hermannstadt*), le 28 avril 1607, d'une famille de fonctionnaires renommés, quelques jours après la mort du vieux comte des Saxons, Albert Huet (23 avril), l'illustre défenseur des droits et libertés⁷ de l'*Universitas Saxonum*. C'est justement que par la naissance de Johannes, fils de Michael Lutsch, futur maire de Sibiu, le patriciat saxon de la ville est parvenu à remplacer, plus tard, la perte irréparable subie par la disparition d'Albert Huet. Lutsch a passé le temps de son enfance dans une ville occupée, par abus de confiance (17 décembre 1610), par le prince Gabriel Báthory et par ses troupes. Les habitants de Sibiu ont dû affronter ainsi les mêmes circonstances pénibles que le maire Gallus Lutsch, contraint de prendre leur parti devant Gabriel Báthory contre l'accusation *in genere* de crime de haute trahison⁸. De plus l'hôtel de ville a été occupé et saccagé par les soldats de Gabriel Báthory, la plupart des habitants désarmés et chassés de Sibiu tandis que le Conseil de la ville et les *centumvires* avaient été jetés déjà en prison. Mais l'oppression et les abus exercés par le prince et ses compagnons n'ont pas cessé après le paiement d'une rançon de 100.000 florins, prix exigé pour rendre aux habitants de Sibiu leur ville et leur liberté⁹.

Par ailleurs on doit noter qu'en 1611 Gabriel Báthory a donné l'ordre de confiscation des propriétés et de l'argent possédés par les habitants de Sibiu et il a disposé aussi l'emprisonnement de tous les membres du Conseil de la ville afin de les obliger à se racheter¹⁰. Il faut souligner aussi le renforcement du régime de violence, en 1611, après la défaite subie dans la bataille de Feldioara (*Marienburg*) par le juge de Braşov, Michael Weiss. Si l'on considère ce régime de terreur et toutes les oppressions supportées par les Saxons l'on comprend qu'elles ne se sont pas effacées de la mémoire collective après l'avènement au trône du prince Gabriel Bethlen (23 octobre 1613) et même après la reddition de la ville de Sibiu (18 février 1614) aux autorités locales. Il est hors de doute que les temps pénibles de son enfance aient fortement marqué les souvenirs et la personnalité de Johannes Lutsch, un auteur plus qu'équilibré, d'une prudence toute particulière selon son journal de captivité (*Diarium*) écrit à Istanbul.

⁷ Voir Edit Szegedi, *Tradiție și inovație în istoriografia săsească între baroc și iluminism*, Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2004, p. 105–108.

⁸ Georg Kraus, *op.cit.*, p. 8 : „Nachdem der Bathori die Stadt Thörer, Thüren vndt Pasteyen mit seyner Trabanten besetzt, selbst verwachen lassen, hat er dass vnschuldige Stadtvolck in genere für seinen landtherren vndt rächen zwar anklagen lassen sein aber zu keiner Verantwortung gelassen worden, sondern iederman geschrieht Crucifige, Crucifige !”.

⁹ *Ibidem*, p. 20 : „vndt liess durch ein offenes Patent, auss ruffen, das ihm pfall ihm von den bürgern inerhalb 3 Tagen Hunderttaussent gulden % fl. 100.000 erläget werden ihn geldt vndt Silbernem geschmeidt, wolle er ihnen die Stadt widervmb einräumen vndt vbergeben ... es hatten aber die armen leut noch hin vndt wider inderhalb vndt ausser halb der Stadt etwas vergraben, welches alles sie nicht schonetten sondern guttwillig dahingeben, mir damit sie ihre freyheit vndt Stadt abermall erkaufen mögten”.

¹⁰ *Ibidem*, p. 20–21.

Mettre en question la biographie de Lutsch c'est éclairer quelques étapes obscures de sa vie à l'aide de données dispersées dans différentes sources de la deuxième moitié du dix-septième siècle. Nous nous proposons de joindre aux informations tirées de son journal de captivité non seulement celles puisées à la correspondance entretenue – janvier 1659 – décembre 1660 – avec les autorités de Sibiu et de la principauté de Transylvanie mais aussi les renseignements renfermés dans la chronique de Georg Kraus, son concitoyen.

L'examen critique de sa vie jusqu'au départ pour Istanbul en septembre 1659 nous fait saisir tous les traits particuliers à la biographie des patriciens saxons de Sibiu, c'est-à-dire: instruction, vie de famille, haute position en société.

Ce n'est pas par pur hasard qu'à l'encontre de son concitoyen, Georg Kraus, Lutsch ait placé son autobiographie à la tête de son journal. On peut y croire à son désir de se faire connaître et comprendre par son lecteur. De ses notes à caractère autobiographique, il en ressort que Lutsch ait reçu une bonne éducation ainsi que l'instruction nécessaire à maîtriser l'hongrois, la langue officielle de la principauté de Transylvanie. Lutsch a suivi, par conséquent, entre 1618 et 1619, les cours donnés au Collège des Jésuites d'Alba Iulia (*Karlsburg*), où il a été guidé par son pédagogue et moniteur, Michael Fabri de Sibiu. Après avoir fait une courte interruption de ses études, les parents l'ont envoyé au Collège des Unitariens de Cluj (*Klausenburg*) pour les en finir entre septembre 1620 et 1622 sous la stricte surveillance de son moniteur, Petrus Rihelius Insulanus, le futur recteur du Gymnase de Sibiu (1631) et, depuis 1642, curé de paroisse et archiprêtre de cette ville¹¹. En compagnie de Johann Stenzer et de Petrus Rihelius, son ancien moniteur au Collège des Unitariens de Cluj, Johannes Lutsch a commencé, en décembre 1625, sa pérégrination académique aux universités allemandes. Il a fait, d'abord un arrêt à l'Université de Tübingen, un centre important d'études de théologie protestante où il a prêté son serment selon l'usage. Lutsch s'est appliqué ensuite à l'étude, pendant deux années, à l'Université de Strasbourg, à l'aide de son protecteur et bienfaiteur, le professeur Johannes Schmidt (20 janvier 1594 – août 1658), un réputé théologien protestant. Après un stage de six mois à Marburg, fait à la première université protestante d'Allemagne, Lutsch a dû arrêter ses études des théologie à la demande des ses parents âgés et malades, soucieux de le faire fonder une famille.

Malgré sa bonne volonté d'obéir à ses parents, Johannes Lutsch a été poursuivi par la malchance pendant ses trois mariages. Il a perdu d'abord ses deux épouses, l'une après l'autre: Emerentia, la fille du juge de Rupea (Reps), David Weyrauch, emportée en juillet 1631 par une maladie prolongée et Anne, la fille la Johannes Drauth, juge de Braşov (Kronstadt), frappée de peste après six mois de

¹¹ Voir Gustav Gündisch, Doina Nägler, *Die Bücherei des Hermannstädter ev. Stadtpfarrers Petrus Rihelius (+1648) und seiner Söhne*, in „Zeitschrift für Siebenbürgische Landeskunde”, 1992, no. 1, p. 41–62; Ernst Wagner, *Die Pfarrer und Lehrer der Evangelischen Kirche A.B. in Siebenbürgen* („Schriften zur Landeskunde Siebenbürgens”) vol. 22/1, Köln, Weimar, 1998, p. 261–262, nr. 2908.

mariage¹². Même le troisième mariage conclu en septembre 1636 avec Marguerite, la fille du pasteur Georg Klockner de Sibiu n'a pas manqué de douleur et de souffrance. De plus Lutsch a perdu au cours d'une seule année (1651–1652) ses fils, Johannes et Michael, morts tous les deux de la peste¹³.

Ce qui nous frappe surtout de cette autobiographie c'est le silence que Lutsch a gardé sur sa carrière et sur les fonctions remplies entre 1628 et 1658. Mais il ne fait cependant aucun doute qu'il s'agit d'une absence ou bien d'une omission à dessein qu'on peut comprendre à l'aide des hypothèses suivantes. On peut envisager le texte écrit par Lutsch comme une ébauche d'un futur journal qu'il aurait développé en liberté à l'aide des lettres envoyées aux autorités de Transylvanie¹⁴ en cas de son retour de la captivité ottomane. Il est aussi possible que Lutsch l'aurait conçu comme un journal de captivité du moment qu'il était l'otage du grand vizir Köprülü Mehmed pacha et s'était porté garant du prince Achatius Barcsay pour le paiement de 50.000 thalers¹⁵ prétendus à titre de présent (*honorarium*) par les autorités ottomanes.

À l'exemple de son père, Michael Lutsch et de ses parents, Johannes Lutsch a commencé sa carrière à Sibiu, par sa nomination, le 30 mars 1643, dans la fonction de *villicus* (*Stadthann*). Après avoir détenu cette fonction pendant deux années, il a été successivement élu maire de Sibiu (*Bürgermeister*) depuis 1647 jusqu'en 1648 et en 1649, juge royal (*Königsrichter*) et comte des Saxons (*Comes Saxonum*)¹⁶, dignités qui lui ont assuré une place au Conseil du prince de Transylvanie. Selon l'avis des auteurs qui se sont bornés à faire des recherches sur son journal de captivité, Lutsch ne s'aurait pas fait remarquer particulièrement depuis 1643 jusqu'en juillet 1658¹⁷. Mais si l'on lit avec attention la chronique rédigée par Georg Kraus, son concitoyen, l'on apprend le rôle important, parfois décisif tenu par Lutsch au moins dans deux circonstances. Il s'agit, d'abord, d'une situation de

¹² *Le Journal de Lutsch*, folios 12 recto-verso.

¹³ *Ibidem*, folios 12 verso – 13 recto : „welches mihr vnd meiner lieben Hausfraw als Eltern sehr schmerzlich gewesen ...Dieser beyder lieber Söhne ihr Absterben ist sehr schmerzlichen gewesen, haben eben dem lieben Gott müssen still halten. Der getrewer Gott verleye ihnen dermaleins eine fröhliche Aufferstehung”.

¹⁴ Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenenthal*, B.B. no.111 folios 1–2, 3, 5, 6–7, 8–9, 11 verso, 12 recto-verso (ancienne cote Col. Zimmermann no. 86b); Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale*, U. VI no. 827, folios 1–2, no. 992 et 923.

¹⁵ Les versions du Journal de Lutsch nous offrent de grandes différences en ce qui concerne le montant du présent ou don (*peškeš*) : le manuscrit de la Biblioteca Centrală Universitară „Lucian Blaga” (texte A) fait état d'un montant de 500.000 thalers tandis que le texte préparé en vue d'une édition critique ne mentionne que 50.000 thalers, voir folios 19 verso et 22 recto ; Georg Kraus, *op.cit.*, I^{ère} partie, p. 355 nous explique que les 500.000 thalers étaient affectés à couvrir les frais de guerre des turcs ainsi que d'épargner les dévastations à la Transylvanie. Les chroniqueurs ottomans Silahdar Fundıklılı Mehmed Aga, *Zeyil-i Fezleke*, ed. M. Guboglu, *Cronici turcești privind Țările Române*, vol. II, Bucarest, 1974, p. 361, 363 et Mustafa Naima, *Tarih*, ed. M. Mehmed, *Cronici turcești...*, vol. III, Bucarest, 1980, p. 119, 120 nous fournissent la même explication.

¹⁶ Franz Zimmermann, *Chronologische Tafel der Hermannstädter Plebane...*, p. 542.

¹⁷ Klaus Niedernaier, *Aus dem Tagebuch des als Geisel nach Konstantinopel...*, p. 55.

crise que Lutsch a solutionné en faveur de l'*Universitas Saxonum* et de la noblesse hongroise. Johannes Lutsch a servi, ensuite, d'intermédiaire, à titre de conseiller, entre les princes Georges Rákóczy II^e et François Rhédey, d'une part, et les États de Transylvanie, d'autre part, au cours des luttes pour le trône de la principauté (novembre 1657 – mars 1659).

La crise traversée en 1653 par les relations de l'*Universitas Saxonum* avec le prince Georges Rákóczy II^e a éclatée par suite des efforts du juge François Dániel de mettre à profit les mécontentements exprimés par le juge de Şeica Mică (*Kleinschelken*), Toma Litteratus concernant les irrégularités de la levée des impôts et dîmes (répartition, encaissement et livraison) perçus du sel et du vin¹⁸. Sans insister sur les plaintes portées par Toma Litteratus devant Georges Rákóczy II^e et son Conseil, observons qu'elles ont déterminé la nomination d'une commission d'enquête, chargée de l'investigation générale (*generalem inquisitionem*)¹⁹ sur la levée des impôts dans chaque ville et district saxon. Dans une telle occurrence la demande d'un ajournement de l'enquête présentée aux investigateurs par l'*Universitas Saxonum* s'est avérée une bonne occasion pour Lutsch afin de faire état d'un argument incontestable.

Il est parvenu à convaincre les membres de la commission d'enquête du fait que chaque ville saxonne en disposait de livres de compte détaillées et mises à jour²⁰, capables de prouver toutes les dépenses qui leurs ont été imposées par l'autorité centrale et par la noblesse hongroise. Johannes Lutsch ne s'est pas borné à intervenir auprès des investigateurs. Il en a appelé aussi aux bons offices de Heinrich Bisterfeld²¹, professeur au Collège d'Alba Iulia pour obtenir, par l'entremise de la princesse-mère, Susanne Lórantffy, la décision du prince Georges Rákóczy II^e de clore officiellement cette enquête.

Mais en revanche, son rôle d'intermédiaire, à titre de conseiller, entre les princes et les États de Transylvanie n'a pas produit l'effet voulu à cause de l'abdication formelle et temporaire, en 1657, du prince Georges Rákóczy II^e. Il faut rappeler que cette abdication n'est pas restée sans conséquences puisqu'elle a provoquée non seulement des luttes âpres pour le trône mais aussi l'intervention des troupes ottomanes et de grandes pertes du territoire de la Transylvanie²². Nous

¹⁸ Georg Kraus, *op.cit.*, p. 192 : „Was geschiet, der Daniel Ferenz will dess emanten Judices Versprechen noch etwas verdienen, als er zum Fürsten vndt andern landt hernn gelanget gibt er solches alles vor, welche die ohren darnach spitzen...”.

¹⁹ *Ibidem*, p. 193 : „hat derowegen folgende Inquisitores denominiret vndt verordnen lassen : Alss den H. Kemeny Janos, Seredi Istvan, Bassa Tamas, H. Joannes Reussner Consulem Cibiniensem, Dominos Segesvariensis vndt Dominos Bistricensis”.

²⁰ *Ibidem*, p. 194.

²¹ *Ibidem*, p. 195 : „welcher alss ein rechtschaffener teütscher sein bestes darbei gethan der Alten Fürstin vndt Mutter den ganzen Verlauff geschrieben, supplicirend, damit sie neben den armen Saxen zur Verhietung der Inquisition bei dem Fürsten anhalten möge, welche sich bewegen lassen dem Fürsten von stundt an geschrieben”.

²² Pour les émissaires et les messages envoyés par les autorités ottomanes en Transylvanie dans la première moitié de 1658 voir Georg Kraus, *op. cit.*, p. 333, 334, 335-8.

devons aussi observer que par suite de l'abdication formelle de Rákóczy II^e, les États de Transylvanie ont été incapables d'assumer la responsabilité de mettre fin à la crise interne et de rétablir de bonnes relations avec l'Empire ottoman. Les États de Transylvanie n'ont fait, par conséquent, aucune opposition au prince Georges Rákóczy II^e²³, qui était monté de nouveau sur le trône, le 22 janvier 1658, comme ils n'ont pas donné cours aux menaces et aux exigences de la Porte de remplacer Georges Rákóczy II^e par François Rhédey. C'est pourquoi les États réunis, le 24 mai 1658, en diète ont demandé l'intervention des conseillers du prince Rákóczy II^e parmi lesquels se trouvait Johannes Lutsch²⁴. Malheureusement son rôle d'intermédiaire ainsi que celui tenu par le chancelier de Georges Rákóczy II^e ont été voués à l'échec du moment que ni le prince ni les États de Transylvanie ne voulaient prendre toute responsabilité envers les conséquences dévastatrices d'une attaque imminente de la part de l'armée ottomane du grand vizir, Köprülü Mehmed pacha et du vizir de Buda, Kenan pacha. Pour comprendre d'une manière plus précise tous les inconvénients de son rôle de médiateur, il faut mentionner, d'abord, les implications de l'attitude des États à l'égard de l'aide politique et militaire demandée par Georges Rákóczy II^e ainsi qu'à l'égard de l'élection d'un nouveau prince²⁵, exigence *sine qua non* du grand vizir, Köprülü Mehmed pacha.

Les États se sont gardés, à maintes reprises, de donner une réponse claire, sans équivoque, aux demandes présentées au nom de Rákóczy par Johannes Lutsch et le chancelier Michel Mikes afin d'obtenir leur „vote de confiance ou de défiance” (*confidens* und *diffidens*)²⁶ pour la politique étrangère de Transylvanie. Craignant de fortes représailles de la part de Rákóczy, ils ont recours à des pourparlers prolongés à seule fin de dissimuler leur refus de faire un choix politique. Mais il ne faut pas considérer cette attitude des États comme uniquement responsable de l'impasse où Mikes et Lutsch ont été vers la fin de mai (24–30) 1658. C'est par ailleurs Georges Rákóczy II^e qui a été tout seul responsable de ces „drôles de négociations” vu qu'il a rappelé ses émissaires quand ils ont demandé aux États leur vote de confiance (25 mai 1658)²⁷ et au moment déterminé pour donner leur voix au prince (30 mai 1658). De plus Johannes Lutsch et Michael Mikes ont été empêchés d'expliquer et d'édifier les États sur les demandes

²³ *Ibidem*, p. 331–332.

²⁴ *Ibidem*, p. 331.

²⁵ *Ibidem*, p. 337–8: „dass der Rakoczi vndt sein geschlecht mit nichten geduldet würde werden vndt ihm pfäll sie den Rhedei gar nicht einstellen könten, oder das Fürstenthumb nicht aufnehmen wolte, were ess durch ihn dem Landt zugelassen, einen andern Emberseges ember ess sei wer er wolle zu erwählen die Port würde ihn schon vor einen Fürsten erkennen nur das der lator Rakoczi abgesetzt...”.

²⁶ *Ibidem*, p. 335: „...dass wegen vorhergehendem Discurs vndt andern nothwendigen geschefften sich dass landt ihm vor ehe, der *confidens* vndt *diffidens* erinnern vndt erklären solte, dass weill nemlich neben der *confidens* auch oft die *diffidens* gem zukegen were, solte das Landt solches alles mit gutter consideration ihn acht nehmen”.

²⁷ *Ibidem*, p. 336: „... also sie aber kommen, sich abermall ob certum respectum nichts weiteren erklären wollen vndt widerumb abgeschieden”.

présentées à cause de ces ordres de rappel de Rákóczy II^e renforcés par la crainte que le prince leur avait inspirée. Ils n'ont pas été en mesure, par conséquent, que de suggérer aux États la présentation d'une requête à Rákóczy²⁸ pour prévenir l'attaque ottomane et la dévastation de la Transylvanie. Cependant, cette mission de médiateur s'est avérée plus difficile que l'on pouvait croire pour deux raisons. Il y avait, d'abord, les menaces incessantes de la part du grand vizir, Köprülü Mehmed pacha et du vizir de Buda, Kenan pacha²⁹ et, ensuite, l'incapacité de s'opposer, la main armée, à l'attaque ottomane, reconnue en public par la diète de Transylvanie, le 30 mai 1658. C'est ainsi qu'au bout de plusieurs débats prolongés avec Georges Rákóczy II^e, Jean Bethlen et Johannes Lutsch ont fait connaître la décision du prince de résister seul avec l'aide de ses mercenaires. Selon cette décision, les États avaient aussi le droit de se défendre comme ils en auraient trouvé bon³⁰. En ces circonstances, les États ont tenu bon d'entamer des pourparlers avec Köprülü Mehmed pacha à seule fin de prévenir toute attaque ottomane contre la Transylvanie. Ils ont arrêté de nouveau leur choix sur Johannes Lutsch qui devait obtenir, en mai 1658, de concert avec Georges Bánffy et François Dániel, un renoncement de l'attaque ottomane contre la Transylvanie. Mais en revanche, il faut retenir que, par une sorte d'indolence et par leur habitude d'ajourner toujours, les États ont compromis irrémédiablement les négociations avec le grand vizir lors de la défaite, le 26 juin 1658, infligée par Rákóczy II^e à l'armée de Kenan pacha³¹ aux alentours d'Arad. Il faut aussi tenir compte de quelques faits surprenants et difficiles à expliquer. Johannes Lutsch s'est mis très tard en route, puisqu'il a quitté Sibiu le 5 juillet 1658, dix jours après la victoire remportée par Rákóczy II^e. Il y est aussi question de son attente à Alba Iulia (Karlsburg) après l'entrevue du 7 juillet avec Achatius Barcsay, Étienne Petki et Michael Herrmann les *locumtenentes* (substituts) du prince. Ajoutons en même temps toutes les haltes faites par Lutsch jusqu'au moment où il a appris la défaite de l'armée ottomane (13 juillet 1658). Sans insister sur d'autres détails, observons que le rappel urgent du 15 juillet de Johannes Lutsch et de ses compagnons pour prendre conseil des *locumtenentes* du prince a mis fin à une mission qui n'avait pas encore commencée. Si l'on ajoute foi à l'avis de Johannes Lutsch, l'on perçoit qu'on pouvait prévenir la dévastation de la Transylvanie même le 24 juillet 1658, le jour du conseil tenu par les *locumtenentes* et par les émissaires, à condition de continuer leur mission auprès du grand vizir Köprülü Mehmed pacha: ... „Vnseren armen Siebenbürgern hatte man vns die Reiß continuiren lassen, welchen solch

²⁸ *Ibidem*, p. 340 : "...weill ess eine schwere, gefährliche vndt wichtige frag were, wollten sie rathen, ehe sie von Landt sich resolvirten, sollen sie F.G. requiriren damit er ein medium, ihm vndt dem landt selbst, ihn solcher gefahr zu hilfften, auffinden sollte, weil ihnen solches zu beantworten schwer fallen wolte vndt die Port angesehen dem landt grosse gefahr darauff stünde".

²⁹ *Ibidem*, p. 337-339 pour les émissaires envoyés le 27 mai et le 29 mai 1658 aux États de Transylvanie par le grand vizir, Köprülü Mehmed pacha et par le vizir de Buda, Kenan pacha.

³⁰ *Ibidem*, p. 342.

³¹ *Ibidem*, p. 344.

eines Unglück vnd Verwüstung vielleicht davor gebawet worden, welches der fõvezér hernacher auch selbst geredet vnd gesagt hat³². Ce n'est donc pas par pur hasard que dans son *Journal*, Lutsch a donné cours à son mécontentement et à sa crainte inspirée par l'inconséquence du prince et des États de Transylvanie: ... „Exitus stehet bey dem lieben Gott, allein es ist zu befürchten, das arme Siebenbürgen mögte die Hauffen aussaußen, dann nit billig vnd recht wann sich der Knecht wider seinen Herrn thut entpören vnd auffsetzen wie mihr dann, leider Gott erbarm es, nach kurtzer zeit erfahren haben³³. Dans le *Journal* de Lutsch il y a toutefois à cet égard, des omissions à dessein. L'auteur s'est gardé de faire toute référence non seulement sur l'intention de Georges Rákóczy II^e d'obtenir l'appui des États pour sa lutte contre l'Empire Ottoman mais aussi sur la convocation à Alba Iulia (Karlsburg) des États pour le 1^{er} août 1658 afin de débattre la sollicitation du prince et de lui imposer l'abdication exigée par la Porte³⁴. Mais on doit comprendre, en revanche, la persévérance avec laquelle le *Comes Saxonum* a enregistré quelques détails³⁵ sur les débats et les décisions prises par les États réunis en diète à Cincu Mare (Groß Schelk), le 18 août 1658, et par les *locumtenentes* du prince: Achatius Barcsay, Étienne Petki et Michael Herrmann. Il s'agit d'une assemblée d'États de haute importance qui a été réunie dans un moment crucial de l'histoire de Transylvanie et de la vie de Johannes Lutsch. Rappelons qu'à ce moment le district de Bârsa (*Burzenland*) et les contrées des Szeklers ont été mises à sac, les habitants emmenés en esclavage tandis que les troupes commandées par le *beglerbeg* de Buda et par le grand vizir Köprülü Mehmed pacha ont été prêtes à attaquer du côté nordique et occidental la principauté autonome³⁶. Secoués profondément par ces événements tragiques, les États ont décidé de conclure la trêve avec Köprülü Mehmed pacha, le conquérant de la forteresse d'Ineu, à l'aide de Achatius Barcsay, Johannes Lutsch et François Dániel, les émissaires sollicités par écrit par le grand vizir³⁷. Se tenant sur la réserve, Lutsch a estimé, dès le début, que la mission était difficile et fort dangereuse. Il l'a refusé de la même manière dont il avait rejeté, en juin 1658, la demande du prince Georges Rákóczy II^e de partir en mission auprès du grand

³² *Le Journal de Lutsch*, folio 15 verso.

³³ *Ibidem*, folio 14 verso.

³⁴ Georg Kraus, *op.cit.*, p. 345.

³⁵ *Le Journal de Lutsch* folios 15 verso – 16 verso nous fournit non seulement le nom des assistants à la réunion des États mais aussi les débats concernant la nomination et l'envoi des émissaires de Transylvanie auprès du grand vizir, Köprülü Mehmed pacha.

³⁶ Silahdar Fındıklı Mehmed Aga, *op. cit. trad. cit.*, p. 298–299 ; Sándor Szilágyi, *Erdélyi Országgyűlési Emlékek*, vol. XI, Budapest, 1886, p. 281–282.

³⁷ *Le Journal de Lutsch*, folios 16 verso – 17 recto : „Denn, als der fõ-wezer in seinem letzten Schreiben, so an das Land-Hauß hatt intituliret vnd überschicket, in demselben etliche magnates nominanter zu sich begehret, sie solten zu ihn kommen, es wegen dem vorstehenden Ruin oder Devast(at)ion bevorzukommen, welche Personen folgende waren: generosus dominus Achatius Barczai, generosus dominus Thomas Bascha, generosus dominus Georgius Banffy, Johannes Lutsch, regius (iudex) Cibiniensis et Franciscus Dániel Siculus, omnes consiliarii”.

vizir³⁸. La lecture de son *Journal* nous fait connaître, toutefois, un homme d'honneur et de devoir, accablé par le sentiment de responsabilité envers son pays et sa famille dont les membres lui ont servi de modèle toute sa vie: ...”Denn vivit post funera virtus in das Symbolum so meine Praedecessores vnd Fürvatter (seeliger Gedächtnüs) geführt, welches mehrertheil auch officiales gewesen, confirmiren vnd bestättigen wollen, welcher lautet: Dulce et decorum est pro patria mori”³⁹. On peut aussi comprendre que, par suite de son scrupuleux procès de conscience⁴⁰, Johannes Lutsch a mis sa vie au service de son pays, malgré l’opposition de son épouse, Marguerite⁴¹. Il s’est décidé, par conséquent, d’accomplir son devoir de citoyen, même au prix de sa vie. Lutsch n’a pas cédé, par faiblesse, comme il le semble au premier abord, aux insistances des États de Transylvanie et aux prières d’Achatius Barcsay de partir tout de suite pour le camp du grand vizir. Le 24 août 1658⁴², le juge royal de Sibiu a suivi une voie sans retour dont seulement son *Journal* de captivité à Istanbul est revenu en Transylvanie. En dépit de la lettre de garantie du 1^{er} septembre 1658⁴³ et d’un bon accueil fait par Kenan pacha, *beglerbeg* de Buda⁴⁴, la mission au camp ottoman d’Ineu ainsi que les négociations avec le grand vizir se sont converties en véritable cauchemar pour Lutsch. La situation a même tourné au tragique dès l’audience du 7 septembre donnée par Köprülü Mehmed pacha. Les émissaires n’ont pas eu la permission de négocier, d’aucune manière, les conditions de la trêve et de la retraite des troupes ottomanes et tatars de Transylvanie puisqu’ils ont dû affronter sans cesse et chaque jour (7-14 septembre 1658) des pressions et des menaces. Par ailleurs, on leur a fait connaître, par l’entremise du *beglerbeg* de Buda, des conditions complètement inacceptables, rejetées d’une manière justifiée par Achatius Barcsay, qui manquait d’instructions à cet égard : „Es steht in vnser Macht nicht, etwas zu verheißen, sondern der gnedige H(err) lasse vns, seinem Versprechen nach, zurück, wir vollens dem Landt anzeugen”⁴⁵. Au nom de Köprülü Mehmed pacha, le *beglerbeg* de Buda a exigé une augmentation du *kharadj* de 15.000 ducats à un montant de 40.000 ducats⁴⁶, le paiement d’un don (*honorarium*) de 50.000 thalers à titre de

³⁸ *Ibidem*, folio 17 recto.

³⁹ *Ibidem*, folio 17 verso.

⁴⁰ *Ibidem*, folio 16 verso : „Welches Schreiben, als ich verlesen, solches bey mir woll betrachtet, vnd mich endlich resolviret, wider meiner Hausfrawen Willen, ich wolte es in Gottes Nahmen wagen, denn mir arme Menschen, secundum Ciceronem, mit vns allein gebiren”...

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² *Ibidem*, folios 17 verso – 18 recto.

⁴³ *Ibidem*, folio 18 recto : „Eodem die ist ein Czauß von dem Budai Vezér ankommen vnd ein Assurances-Schreiben dem H(errn) Barczai bracht vnd auch münligen angezeuget, er solte getrost kommen, es würde ihn kein Leidt widerfahren”.

⁴⁴ *Ibidem*, folio 18 verso.

⁴⁵ *Ibidem*, folio 20 recto.

⁴⁶ *Ibidem*, folio 19 verso ; Silahdar Fındıklılı Mehmed Aga, *op.cit.trad.cit.*, p. 301 et Mustafa Naima, *op. cit. trad. cit.*, p.119 font état du même montant de 40.000 de pièces d’or tandis que Georg

dommages de guerre⁴⁷ ainsi que la reddition des cités Lugoj et Caransebeș et de toutes les territoires qui leur appartenaient⁴⁸.

Ces conditions dictées par les Ottomans ne semblaient pourtant pas troubler le cours des négociations apparemment formelles, entamées par Achatius Barcsay avec le grand vizir et le beglerbeg de Buda. Elles devaient justifier aux yeux des émissaires transylvains le prix exorbitant payé pour la retraite des troupes ottomanes et la nomination d'un futur prince. Il faut souligner aussi qu'avant l'entrevue décisive du 13 septembre 1658 avec Köprülü Mehmed pacha, Johannes Lutsch ainsi que ses compagnons ont été empêchés de s'entretenir avec les Ottomans qui parlaient hongrois⁴⁹. Ils ont été contraints de poursuivre, au nom des États de Transylvanie⁵⁰, un jeu diplomatique pour décliner leur compétence d'accepter les exigences du grand vizir.

Il faut considérer aussi l'attention spéciale consacrée par Lutsch aux conséquences dangereuses de l'entretien secret du 8 septembre 1658 que le grand vizir⁵¹ avait eu avec Achatius Barcsay. Lors de ce court entretien, qui a précédé la désignation de Achatius Barcsay au trône de Transylvanie⁵², on a décidé du sort de Johannes Lutsch ainsi que de celui d'Etienne Váradi, Valentin Szilvási et Michael Kontz, ses compagnons, transformés en otages du grand vizir Köprülü Mehmed pacha. De plus, Lutsch a été nommé, à son insu, en qualité de répondant pour le paiement du don de 50.000 thalers⁵³ imposé à Barcsay au nom du sultan Mehmed IV. Par ailleurs le *Journal de Lutsch* ne nous permet pas de nous rendre compte de l'arrière pensée de Barcsay lorsqu'il a refusé, le 8 septembre 1658, d'accéder au trône de Transylvanie. C'est en présence des émissaires de Transylvanie que le grand vizir n'a pas tardé d'incriminer Achatius Barcsay de manque et fuite de toute responsabilité: „er aber es nicht acceptiret, sondern recusiret, er wehre nit diesenthalben zu Ihr Gnaden kommen, sondern vnsern armen landt Heyl zu

Kraus, *op. cit. loc. cit.* signale par erreur un total de 80.000 ducats à titre de tribut annuel, donc 50.000 <sic> de plus qu'auparavant.

⁴⁷ *Le Journal de Lutsch*, folio 20 recto. Les copies de ce Journal signalent de différentes sommes d'argent, c'est-à-dire 50.000 et 500.000 thalers, le dernier montant est mentionné aussi par Georg Kraus, *op. cit. loc. cit.*, Silahdar Fındıklılı Mehmed Aga, *op. cit. loc. cit.* et Mustafa Naima, *op. cit. loc. cit.* sont d'avis que : „seulement cette année 1000 de bourses d'or (*kise*) en tant que signe pour l'octroi de la principauté ».

⁴⁸ *Le Journal de Lutsch*, folio 20 recto ; Georg Kraus, *op.cit.loc.cit.*; Silahdar Fındıklılı Mehmed Aga, *op. cit. loc. cit.*

⁴⁹ *Le Journal de Lutsch*, folio 21 verso : „, 10 Septembris ist verboten worden, daß niemand von Türcken, so vngarisch konten, zu vns solten gelassen werden. Wahren also wie zwischen wülden Leuthen, dem mihr ihre Sprach nit kanten. An demselben Tag waren mir in großer Gefahr”.

⁵⁰ *Ibidem*, folio 22 recto.

⁵¹ *Ibidem*, folio 20 verso : „Eben den 8. praesentis hat der Fö-Vezér vns zu sich lassen fordern vnd den H(erm) Barczai allein zu sich in seinen Schattert lassen rufen, in praesentia des Tihajbeck vnd Reis effendi, alda mit ihm eine Viertel stund allein tractirt”.

⁵² *Ibidem*, folios 20 verso – 21 recto.

⁵³ Klaus Niedermaier, *op. cit.*, p. 59.

schaffen. Antwort der Vezer: Dies ist das Mittel vnd woferne du solches nit acceptirest, so werden sie immer zu dir fluchen⁵⁴.

Nous ne savons non plus si le premier refus de Barcsay d'accéder au trône, confirmé d'ailleurs par la chronique de Georg Kraus⁵⁵, aurait tenu compte de l'inévitable usurpation du droit des États d'élire librement (*libera electio*) leur prince. Mais à l'encontre de son contemporain Jean Szalárdi⁵⁶, Lutsch s'est gardé de faire la moindre allusion non seulement à la violation de ce droit reconnu⁵⁷ par les diplomes *ahdnames* octroyés à la Transylvanie⁵⁸ mais aussi au désir secret de Barcsay d'être nommé prince dans son pays⁵⁹.

Sans insister sur les nombreuses menaces de dévastation du pays par les troupes ottomanes et sur l'approche du Khan en tête des détachements tatares, observons qu'elles ont produit leur effet sur les émissaires transylvains. Le 13 septembre 1658, ils ont accepté, par contrainte, les conditions du grand vizir ainsi que la désignation officielle et l'investiture, selon le cérémonial ottoman⁶⁰, du nouveau prince de Transylvanie, Achatius Barcsay. Au moment de son investiture et, même plus tard, lors de son départ pour la Transylvanie (16 septembre 1658), Barcsay a manqué de tout courage d'annoncer à ses concitoyens le bouleversement de leur destinée et leur condition d'otages du grand vizier⁶¹. Johannes Lutsch n'a appris sa qualité d'otage et de garant⁶² pour le paiement des 50.000 thalers à titre

⁵⁴ *Le Journal de Lutsch*, folios 20 verso – 21 recto.

⁵⁵ Georg Kraus, *op. cit.*, p. 355.

⁵⁶ János Szalárdi, *op. cit.*, p. 454.

⁵⁷ Cristina Feneşan, *Constituirea principatului autonom al Transilvaniei*, Bucureşti, 1977, p. 234–243.

⁵⁸ Voir Sándor Papp, *Die Verleihungs-, Bekräftigungs- und Vertragsurkunden der Osmanen für Ungarn und Siebenbürgen*, Vienne, 2003, p. 155, 157, 183, 185, 224, 226, 233, 234, 250, 251, 253, 256, 258, 260, 266, 270, 277, 283.

⁵⁹ Georg Kraus, *op. cit.*, p. 324–325, 332; Johann Krempe, *Landes-Cronica*, ed. Costin Feneşan, *Zwei Siebenbürger Chronisten...*, p. 166: „Er, der Barczai Akos, ist aus dem Lan – <d> tag mit dem Hermenstädter Richter dem H<err> Hannes Lutsch, dem Damo Ferentz Undvarhely-Szeki kiraly-biro, undt noch sonst anderen mehr zu dem feö-vezér (welcher damals mit viel 1000 Türcken bey der Vestung Genneö ankommen, dieselbe aber mit unsers Fürsten Volck besätzet war) gezogen und hat alda mit dem türkischen Hundt, dem feö-vezér, so viel practiciret, daß er von Türcken zu einem Landes-Fürsten ist bestellet worden”.

⁶⁰ *Le Journal de Lutsch*, folio 22 verso: ... „hat der Fö-Vezér das Principat dem gnädigen H(erm) Barczai Jakos (sic!) vberantwortet, einen Kofftan lassen vmgeben, einen sammeten Hutt mit einer großen weyßen Pfeder-Fisch, ein Buszegän vnd ein schönes Roß mit Rüstung lassen bringen, darauff ist er gesetzt worden”.

⁶¹ János Szalárdi, *op. cit.* I, p. 455.

⁶² Johann Krempe, *op. cit.*, p. 71 est le seul chroniqueur connu jusqu'à présent qui a formellement fait état de cette qualité de Johannes Lutsch: „Dieweil er aber solche unsägliche Summam dem Türken vom Lande zu geben versprochen, als hat er so lang (bis nemlich dasselbe Geldt erleget würde) den Richter aus der Herrmanstadt zu Phandt und Geysel dem Heyden gelassen, welcher ihn darnach mit sich auff Constantinopel genommen”.

de frais⁶³ et dommages de guerre qu'au moment où un officier l'a emmené contre son gré au régiment des janissaires⁶⁴.

Nous devons, par conséquent, porter notre attention sur la signification et les raisons qui ont conduit au choix de Lutsch comme garant du prince Barcsay. Si l'on a désigné Lutsch pour mener à bonne fin cette mission difficile c'est d'abord pour son grand prestige d'homme digne et intègre, de juge royal de Sibiu, comte des Saxons et conseiller des princes de Transylvanie. Nous devons rappeler aussi que la présence de Lutsch parmi les émissaires transylvains avait été imposée par le grand vizir.

C'est pourquoi Barcsay a tiré ensuite parti d'un personnage de marque de l'*Universitas Saxonum* pour s'assurer de la collecte de l'argent exigé par la Porte au cas où les finances de Transylvanie auraient été épuisées par la guerre et les invasions. En ces circonstances, le nouveau prince a tenu compte avant tout de la puissance économique des marchands et des orfèvres de Sibiu qu'il avait même surestimée en quelque sorte. Barcsay a tiré profit avec raison de la conscience ainsi que de la solidarité ethnique des Saxons prêts aux sacrifices pour obtenir la mise en liberté de leur comte et juge royal de Sibiu. C'est par ailleurs que le grand vizir et le prince de Transylvanie ne se sont pas trompés à cet égard. Il faut retenir aussi que la lettre du 11 janvier 1659 envoyée d'Istanbul par Lutsch au maire et au Conseil de la ville de Sibiu a fait état non seulement de ces raisons mais aussi de ses bons offices rendus à l'*Universitas Saxonum*: ...”das(s) E.V.W. seines Mitbruders vel commembri Dero Republica, vndt zwar nicht Dero geringsten eines, so gar vergessen, welches ich nicht hette vermeinet. Machte mir die Hoffnung, ich hette es mit meinen trayen Diensten (neben E.V.W. geschehen) in vnser Republica nun in die 21 Jahr Verdienst vndt habe es auch iezo, in dem 52. Jahr meines Alters, mich es nit lassen verdrissen, vndt zwar in der grössten Gefar, Lieb vndt Leben zu wagen”⁶⁵. Mais en revanche cet otage à Istanbul n'a pas perdu l'espoir de sa mise en liberté et n'a pas cessé non plus entre 1659–1660 de demander aux autorités de Sibiu les moyens pécuniaires nécessaires à son retour en Transylvanie⁶⁶. Lors même que les messagers de Transylvanie ont remboursé les

⁶³ Voir le rapport comptable pour le décompte des dépenses faites par l'armée ottomane à l'occasion de son expédition en Transylvanie, Tahsin Gemil, *Relațiile Țărilor Române cu Poarta Otomană în documentele turcești 1601–1712*, București, 1984, doc. N. 131, p. 300: „nüzül emini Hasan Ağa kulları mevkûfât defteri üzere sürsât ve havâlât ve iştirâdan üç yüz elli dokuz bin sekiz yüz elli beş kil-i İstanbulî şa`îr ve yigirmi bin dört yüz doksan kil dakik ve altı yüz altmış bir bin üç yüz otuz beş çift etmek ve on sekiz bin dört yüz yigirmi üç vakiyye revgan-i sâde ve dokuz bin kırk vakiyye asel ve dokuz bin yedi yüz yigirmi kantar saman ve beş bin kırk beş çeki odun makbuzatı olub”.

⁶⁴ *Le Journal de Lutsch*, folios 22 verso – 23 recto.

⁶⁵ Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenthal*, B.B., nr. 111, folios 1–2.

⁶⁶ *Ibidem*, voir la lettre du 12 mai 1659, folios 6–7: „Wollen E.V.W. sämentligen abermal freundlicher gebetten sein vndt Geldt verschiken, sonsten können wir von hinnen nit frey werden” et le Post Scriptum ... „Denn auff Ehrungen, wenn mir frey solten werden, würde denen es so gebüret, dem alten Gebrauch nach, vill gehen, welches ihnen eins gegeben werden ...”; au nom des prisonniers mis sous stricte surveillance à l'ambassade de Transylvanie (Erdel Saray) et de ceux enfermés à la prison de Yedikule, Lutsch a demandé le 22 août 1659 à l'*Universitas Saxonum* d'envoyer l'argent

dettes de la principauté, Lutsch a renouvelé sa demande aux autorités de Sibiu d'intervenir auprès du prince Barcsay pour le faire remplacer par un autre garant en récompense pour l'appui accordé à son alliance avec l'Empire ottoman par l'*Universitas Saxonum*. Selon Lutsch c'était l'unique voie d'obtenir une réponse au maintes lettres⁶⁷ envoyées d'Istanbul au prince de Transylvanie : ... „Wegen meiner Eliberation wolle E.V.W. auch nit vergessen, da dem Ali Bassa alles übergeben ; was er wirdt thuen oder machen, bey dem wirdt es verbleiben”⁶⁸.

Par ailleurs Lutsch a été toujours à court d'argent pendant son séjour prolongé à Istanbul. Il faut rappeler aussi qu'au moment de son départ de Sibiu en compagnie d'une suite nombreuse, Lutsch n'avait pas prévu et ne s'était pas muni de l'argent nécessaire au voyage forcé à Istanbul et au séjour prolongé dans la capitale ottomane. Lutsch est devenu malgré lui le prisonnier du grand vizir et non pas le garant du prince Barcsay, contraint d'accompagner à cheval⁶⁹ en route pour Istanbul l'armée ottomane.

Mais sans considérer le courrier envoyé par Lutsch à Sibiu on ne saurait donc comprendre sa destinée malheureuse et les humiliations endurées avec patience, dignité et stoïcisme que le lecteur de son Journal ne pourrait même pas les soupçonner. Des lettres reçues par les autorités saxonnnes il en ressort que dans un climat de suspicion, de stricte surveillance⁷⁰ et de détention temporaire dans la prison de Yedikule⁷¹, Lutsch s'est efforcé à survivre et à nourrir en même temps l'espoir de sa mise en liberté grâce au bon caractère et à son éducation morale et théologique. En attendant sa mise en liberté, Johannes Lutsch s'est gardé de fournir aux colocataires d'Erdel Saray et aux autorités ottomanes aucune occasion qui pouvait le discréditer et compromettre sa situation d'otage. C'est d'ailleurs la

nécessaire à leur survivance, voir Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale* U.VI no. 827, folios 1–2 ... „alle midteinander so wir alhir sein, ettwa(s) Kostgeldt zue schiken, den(n) wir izunder in(s) gemein kein Prebenda nicht haben, sondern solches abs(c) indiret ist, und haben grossen Manngeil an Geldt vnd wir uns auch solches befürchten, E.W. me(c)hten vns auch ins künfftige nicht können schicken wegen der Vngelegenheit halben, im Fall Sie vns nicht izunder schicken werden.”

⁶⁷ Voir la lettre de Johannes Lutsch écrite à Edirne le 20 juillet 1660, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenenthal* B.B. nr. 111, folios 5 et 11 : „... Ihr Fürstl(ichen) G(naden) hab ich vür diesem auch etligmal geschriben meiner Person wegen, wofern nit anders, damit doch mir, für meine Person, mögte ein anderer alhier acceptiret, wegen E.V.W. samentligen vor gemeiner Stadt geleisteter Fidelitact gegen den Kayser vndt Ihr Fürstl(ichen) G(naden).”

⁶⁸ *Ibidem*.

⁶⁹ Bien que dans son Journal folios 23 verso – 26 recto Lutsch ait mentionné son voyage à cheval jusqu'à Istanbul, Klaus Niedermeier, *op.cit.*, p. 59 a fait état d'un voyage en voiture.

⁷⁰ Voir surtout le Post-Scriptum de la lettre du 11 janvier 1659 envoyée au maire et au Conseil de la ville et du district de Sibiu : „Den Zustanden alhier wolte ich gern E.V.W. communiciren, aber der Feder ist nit zu trauen, denn fleissige Achtung auffgegeben wirdt. Allein der Diener wirdt E.V.W. können berichten”, cf. Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenenthal* B.B. nr. 111, folio 2.

⁷¹ Voir la lettre du 22 août 1659 écrite à la prison de Yedikule : ...” das(s) man in 3 Monathern wirdt die Summa das halbe Theill überschikenn, so willen sie noch so lanng still sein vnd Geduld haben vnd vns, so wir in Yedicule gefangen sein, zum Kyhayabek in sein Haus frey lassen vnd vonn der ander(n) Portion auch ein gewissen Termin beschliessen zue administrieren” cf. Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale*, U.VI. nr.827, folios 1–2.

rigoureuse confrontation du Journal écrit à Istanbul à la veille de sa mort⁷² avec les lettres envoyées aux autorités de Sibiu⁷³ qui nous a poussé à tirer cette conclusion. Il a censuré, par conséquent, avec soin, les impressions de captivité même dans la manière concise de les exprimer afin de se mettre à l'abri de malentendus et d'accusations au cas où le Journal serait tombé entre les mains des gens hostiles et indiscrets, adversaires du prince Barcsay. C'étaient avant tout des serviteurs et des espions au service du voïévode de Valachie, Radu Mihnea III^e qui, par leurs intrigues, ont contrecarré, de concert avec le kapudjibaşı revenu de Transylvanie, sa mise en liberté⁷⁴ et ont mis en colère le grand vizir, Köprülü Mehmed pacha⁷⁵. Dans les circonstances des luttes âpres de Transylvanie, éclatées en automne 1658, les notes de captivité pouvaient se convertir en arme redoutable contre Lutsch. C'est pourquoi il s'est gardé de copier et il a passé toujours sous silence le courrier expédié à Sibiu et à Alba Iulia à l'exception du serment exigé et prêté au prince Jean Kemény⁷⁶, élu par les Etats de Transylvanie à Reghin (Sächsich Reen) le 24 décembre 1660. Les précautions prises par Johannes Lutsch par rapport à ses colocataires d'*Erdel Saray* nous font bien comprendre certaines omissions à dessein de son Journal. Nous devons citer à cet égard quelques exemples qui illustrent la réaction violente des autorités ottomanes provoquée par le paiement à grand retardement et qu'en partie du *kharadj* restant dû pour l'année 1658. Tout comme un simple calendrier saxon, le Journal de Lutsch n'a enregistré que des faits certains : l'arrivée des émissaires de Transylvanie à *Erdel Saray*, le 25 mars 1659 ainsi que leur emprisonnement à Yedikule, le 2 avril 1659. Contre toute apparence la correspondance de Lutsch renferme maints détails sur le mécontentement des représentants de Köprülü Mehmed pacha et sur leurs menaces causées par la livraison d'une quantité négligeable de métal précieux (or, argent), qui devait couvrir en partie le montant du *kharadj*⁷⁷. Par la même prudence, Lutsch

⁷² *Le Journal de Lutsch*, folio 38 verso fait état du départ de Mehmet IV^e pour son palais d'été de Beşiktaş en tant que dernier événement enregistré le 28 juillet 1661. La maladie qui a mis fin le 17 novembre 1661 à ses jours a empêché Lutsch de tenir son journal après la date de l'événement mentionné.

⁷³ Voir les quatre lettres (janvier 1659 – décembre 1660) conservées aux Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenthal* B.B. nr. 111 et *Colecția de documente medievale* U.VI. nr. 827 et nr. 923.

⁷⁴ Voir la lettre du 25 juin 1659 envoyée par Johannes Lutsch au prince Barcsay, Sándor Szilágyi, *Török-magyarkori állam-okmánytár*, vol.5, Pest, 1870, doc. Nr. CCLXIII, p. 455.

⁷⁵ Voir la lettre du 27 juin 1659 adressée aux Etats de Transylvanie par les émissaires et les otages d'Istanbul, Sándor Szilágyi, *Erdélyi Országgyűlési Emlékek*, vol.XII, Budapest, 1887, doc. nr. XXX, p. 316–7: „Nous ne connaissons pas la raison, mais – ainsi que nous avons compris – le kapudjibaşı qui est allé de ce côté là <en Transylvanie> et le voïévode de Valachie (Radu Mihnea III^e) ont excité la terrible fureur <du grand> vizir”.

⁷⁶ *Le Journal de Lutsch*, folios 39 verso, 40 recto.

⁷⁷ Voir la lettre de Lutsch envoyée le 26 mars 1659, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenthal* B.B., nr. 111, folios 3 et 5: ...”gestriges Tages der Fö-Weser alsobaldt den Kapudi Bascha, so auch in Siebenbürgen gewesen, alhier geschickt vndt lassen erforschen wievill beyder, des Sylbers vndt auch des Goldes, wehre. Welches, als er erfahren, besaget er, es wehre mit

a passé sous silence aussi le fait qu'il a été assigné à résidence, même prisonnier à Yedikule. C'est d'ailleurs la nouvelle par laquelle il commence sa lettre du 22 août 1659 envoyée à l'*Universitas Saxonum*: ... „Wir als die wir allhir im Sibenbürger Haus sub honesta custodia vnd sowoll im Jedicula Gefangene sein...”⁷⁸. Mais à l'encontre de cette lettre, le Journal de Lutsch a fait totalement disparaître par un seul mot la situation dangereuse dans laquelle il s'est trouvé en août 1659 auprès des représentants diplomatiques de Transylvanie à Istanbul: „Mense Augusti die 7, 8. bis auf 26 nihil”⁷⁹. Le juge royal de Sibiu a gardé également le silence sur l'objet de l'entrevue accordée, le 12 mai 1659⁸⁰ à Valentin Szilvási, le représentant diplomatique de Transylvanie (*kapukethuda*) par le *kethuda* de l'agha des janissaires. Ce dignitaire voulait l'avertir sur les pressions faites par les autorités ottomanes et sur l'imminence d'une attaque contre la Transylvanie au cas où on n'acquitterait pas d'urgence tout le *kharadj* du pays. Mais si l'on confronte le passage du Journal concernant cette entrevue du 12 mai 1659 avec sa lettre envoyée le même jour au maire de Sibiu⁸¹, l'on perçoit la duplicité de Lutsch. Ce trait de caractère proche à l'hypocrisie l'a aidé à dépasser un moment où les menaces et la colère des dignitaires ottomans ont été sur le point de faire explosion. Il faut aussi comprendre que seule la manière prudente de relater les événements et surtout ses omissions à dessein ont couvert les traces de sa correspondance avec les autorités de Transylvanie au sujet de l'acquittement des obligations en argent⁸² comptant contractées par Achatius Barcsay. Des lettres envoyées par Lutsch (novembre 1658-août 1660)⁸³ il en ressort qu'il avait demandé à bon droit et à maintes reprises tout l'argent nécessaire à rembourser complètement les dettes de son pays et à financer non seulement son séjour à Istanbul mais aussi son retour en Transylvanie au moment de sa mise en liberté.

Mais la fréquence ainsi que l'insistance de ses demandes renouvelées d'argent envoyées aux autorités de son pays nous frappent par rapport aux

demselden nicht(s) angerühret. Saget er alsobaldt, hoc addito, es hette kein Leben vndt dürffte auch solches dem Weseren nit an Tag geben”.

⁷⁸ Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale*, U.VI nr.827, folios 1–2.

⁷⁹ *Le Journal de Lutsch*, folio 36 recto.

⁸⁰ *Ibidem*, folio 31 recto.

⁸¹ Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenthal* B.B. nr.111, fol. 6–8 : „Der Zorn des Vezern ist sehr gros(s) vndt bestehet nur auff seiner vorigen Meinung, das(s) wofern der Czinnis nicht gantz innerhalb 4 Wochen alhier administriret, wirdt er sich von hinnen auffmachen vndt zu fürchten, seine Minas an vns vndt vnserem armen Vatterlandt zu vollbringen...”.

⁸² *Ibidem*: “Neben dem habe ich sampt den anderen weysen H(ern) ein Schreiben an eine Löbliche Universitaet dirigiret, mit des W(eysen) H(ern) Richters von Cronen Schreiben includiret geschickt. Kan nit wissen, ob es E.V.W. sollte überhendiget sein. Eur V.W.in specie habe ich auch zwee überschiket, eines mit Ihr F(ürstlichen) G(naden) Posten, Ratz Marton, das andere mit dem Szava Mihail bittendt auch von der E.V.W. wollen samentlich von der Löbligen Universitaet zu schauen, was zur Erhaltung unseres armen Vaterlandes möge dienen vndt beförderlich sein”.

⁸³ Voir les lettres écrites le 11 janvier 1659, le 26 mars 1659, le 12 et 24 mai 1659 et le 22 août 1659, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenthal* B.B. nr.111, folios 1–2, 3, 5, 6–7, 8–9 et *Colecția de documente medievale* U.VI. nr. 827, folios 1–2.

références brèves et rares faites dans son Journal à ce sujet. Sans insister sur d'autres détails, observons que l'auteur du Journal s'est retenu de faire aucune précision sur le montant et la manière dont on a payé le *kharadj* de Transylvanie. Lutsch ne s'est borné qu'à décrire la cérémonie au cours de laquelle on a livré, le 20 juin 1659, à Üksüdar, devant le sultan Mehmed IV^e le *kharadj* de Transylvanie⁸⁴. Nous essaierons donc de comprendre cette omission en ne tenant compte que de la crainte de ses adversaires et de l'espoir de son retour en Transylvanie fondé, le 27 juin 1659, sur le départ du juge de Sebeş (Mühlbach), Andreas Koch et d'André Romosi⁸⁵. Tout comme par hasard, Lutsch s'est gardé de nouveau de faire la moindre allusion à la lettre qu'Andreas Koch devait remettre aux représentants de l'*Universitas Saxonum* en les exhortant de ne plus soutenir l'ancien prince Georges Rákóczy II^e et de maintenir de bonnes relations avec l'Empire Ottoman. Il n'y a eu malheureusement que quelques districts et villes saxonnnes qui ont tenu compte des conseils et des exhortations de Lutsch. Les autres villes les ont méprisés⁸⁶ pour continuer et raviver la guerre civile de Transylvanie.

Cependant en pareille circonstance, les actions secrètes de Valentin Szilvási (*kapukethuda*) et de son compagnon de captivité, Stephane Váradi ont mis à l'épreuve l'espoir en sa mise en libertté et en son remplacement avec un autre otage envoyé par Barcsay. Cette fois, Lutsch ne s'est plus tenu sur la reserve puisque dans son Journal il a fait état du scandale éclaté après la fuite de tous les esclaves originaires de Transylvanie organisée par les serviteurs à la disposition de Szilvási et Váradi. Sans avoir le moindre soupçon de ce qui s'était passé à son insu, Lutsch s'est trouvé au milieu de ce scandale. Complètement innocent, il a dû supporter, de concert avec Valentin Szilvási et Stephane Váradi, coupables de la fuite des esclaves, la colère noire du substitut (*kaymakam*) du grand vizir. Au nom des propriétaires enragés, ce dignitaire ottoman avait demandé la restitution des fuyards ainsi que le châtiment de tous les coupables. Accablé d'accusations non fondées à son égard et de menaces de mort à la potence au cas où on ne dénonçait pas les fuyards et leurs receleurs⁸⁷, Johannes Lutsch a cédé au coup du sort. Brisé

⁸⁴ *Le Journal de Lutsch*, folios 34 recto – 34 verso.

⁸⁵ *Ibidem*, folio 35 recto: "Die 27. Junii ist der H(err) Andreas Koch vnd Romosz András verreiset, mir aber, leider Gott erbarm'es sein allhier müssen verbleiben. Hoffen, der liebe Gott werde vns auch dermaleins von hinnen erretten. Gott ist alles möglich".

⁸⁶ Georg Kraus, *op. cit.* vol. I, p. 381–2: "das der N.F.W. Herr Johannes Lutsch von der Port, eben durch Herrn Andream Koch der Universität in specie ein Warnung vndt ermahnung schreiben hatte vberschicket vndt vmb Gottes vndt Christi Verdienst gebeten, vndt ermannt an der Port zu halten, vndt vom Rakozy abzustehen, sonst möge kein christlicher Fürst mehr in Siebenbürgen gesetzt vndt Siebenbürgen nicht mehr Siebenbürgen genannt vndt geheissen werden, welche des F.W.H ermanungen etlige Städt vndt Stüll auch annahmen vndt erkannten, etlige aber auch nicht vndt zwar nur dass gemeine Poebel vndt Herr Omnes nur vor ein Gespot hielten vndt dem F.W.H. vbel darzu fluchten; solche belohnung hatte der F.W.Herr sein ellendt vndt Arest.

⁸⁷ *Le Journal de Lutsch*, folio 35 recto: ... " als er vns für sich hatt lassen führen, hatt er zu vns gesagt durch vnsern Tolmatz, ob mir gegen Constantinopel wehren kommen, daß mir Robben sollten vorstellen, denn alle die Robben (so in der Zeit so mir allhier zu Constantinopel waren durchgegangen)

de fièvre après l'entrevue avec le *kaymakam* du grand vizir (2 juillet 1659), il a perdu connaissance par suite des nombreuses pressions psychiques et de la pénurie perpétuelle d'argent. Nous devons observer qu'à cet égard, l'auteur du *Journal* n'a envisagé que son état précaire de santé et les dépenses engagées par les soins des médecins⁸⁸. C'est pourquoi Lutsch n'a plus enregistré dans son Journal la manière de laquelle il a échappé aux accusations du *kaymakam* et la crise des fuyards a été solutionnée. Au dépit de cette omission, nous devons aussi comprendre l'attention consacrée par Lutsch à son état de santé. Des vives douleurs aux jambes accusées par Lutsch à la fin d'août 1659, il en ressort qu'il a souffert d'une maladie cardiovasculaire, vraisemblablement de phlébite⁸⁹. On ne peut pourtant pas faire abstraction d'un rapport entre cette phase aiguë de maladie et l'état continuu de tension que Lutsch a vécu pendant la crise grave traversée par les relations de Transylvanie avec la Porte en raison de l'acquittement du *kharadj* restant. Si Lutsch est tombé malade c'est qu'il n'a plus supporté la misère, la pénurie d'argent, la stricte surveillance et détention même à Yedikule aux quelles s'y sont ajoutées les menaces de destruction de son pays proférées par les dignitaires ottomans ainsi que l'incertitude de sa libération de prison⁹⁰. Une année plus tard, il a souffert une rechute après avoir reçu, le 30 juin 1661⁹¹, la nouvelle de la mort de son épouse Marguerite, la fille du pasteur Georg Klockner de Sibiu. Le 5 juillet 1660, Lutsch a été contraint de suivre, de nouveau, un traitement couteux⁹² ordonné par un médecin appelé pour lui à Edirne. Poussé par son sens de responsabilité et de devoir envers son pays, il s'est empressé, quelque temps après avoir commencé son traitement, de mettre les autorités de Sibiu au courant de sa petite santé⁹³. Mais à part cette lettre envoyée à Sibiu le 20 juillet 1660, ni le *Journal* de Lutsch, ni sa correspondance renferment quelque référence à son état de santé ainsi qu'à son

begehreten die Türcken. Welche Robben entronnen wehren von vns, mihr sollten Ausweg geben, wer dieselbige zwischen vns verschafft hatt, sonst wollt er sempflige lassen auffhencken oder gar in einen Spieß lassen ziehen. Ich, unschuldiger zwischen den zweyen so beide obenbestimte, welche sie selber haben durch ihre eigene Diener helffen verschaffen, ... ».

⁸⁸ Ibidem, folios 35 verso – 36 recto: “die 3. Julii habe ich des Morgens vmb 7 vnd 8 ein starckes Fieber bekommen, bis auff den 7. Tag dieses Monats erst zu mir selber kommen durch fleißige Abwartung der Doctorum, welche keine Mühe vnd Medicamenta nit gesparet, sondern ihren Fleiß gebrauchet vnd mich, durch Gottes des höchsten Segen, mich abermal zurecht gebracht. Habe dem Doctori verehret aureos 10, dem Apotikario für Medicamenta aureos vna cum honorario aureos 6, facit aureos numero 16”.

⁸⁹ Ibidem, folio 36 recto: “30 Augusti bekam ich das Fieber an einem Fuß; gab dem Apotekari für Artznej aureos numero (...) dem Balbier für Binden asporten numero (...)”.

⁹⁰ Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale*, U.VI. nr. 827, folios 1–2.

⁹¹ Le Journal de Lutsch, folio 38 recto: “Die ultima Junii bekam ich trawrig Botschaft aus des Peter Deak Schreiben dem Sylvási Bálint zugeschickt, daß meine liebe Hausfraw sollte gestorben sein ».

⁹² Ibidem : „Die 5. Julii ließ ich den Medicum zu Adrianopel zu mihr ruffen, consultierte ihn wegen meiner Leibesbeschaffenheit, gab i(h)m Talleros 2. Habe ich i(h)m abermal gegeben für Medicamenta vnd seine Mühe Imperiales numero 12”.

⁹³ Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenenthal* B.B. nr. 111, fol. 5 și fol. 11 : „So habe ich doch iezo auch in meiner Leibesschwachheit nit wollen unterlassen E.V.W. zu salutieren”.

aggravation. Malade et sans ressources, le juge royal de Sibiu a été obligé, le 20 septembre 1660, de rentrer à Istanbul en charriot traîné par deux buffles⁹⁴. La grande discrétion avec laquelle il a considéré sa maladie peut expliquer l'absence de son *Journal* et de sa correspondance de toute référence à son état de santé et à son aggravation. En même temps nous croyons que Lutsch a été optimiste jusqu'en septembre 1660, lorsqu'il n'a plus espéré en sa mise en liberté et il est parti pour Istanbul. Le fait que la principauté de Transylvanie avait acquitté ses dettes d'argent pour lesquelles Lutsch s'était porté fort lui a permis de renouveler ses démarches auprès du prince Barcsay, des autorités de Sibiu⁹⁵ et des dignitaires ottomans. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle entre juillet-septembre 1660⁹⁶, Lutsch s'est trouvé à Edirne. En revanche, les circonstances n'ont pas été propices à sa libération vu que la Transylvanie a été en proie d'interminables désordres causées non seulement par les luttes entre Georges Rákóczy II^e et Achatius Barcsay (décembre 1659 – juin 1660) mais aussi par l'expédition organisée par Köse Ali pacha, vali d'Anatolie afin de conquérir la cité d'Oradea et fonder un nouveau vilayet (27 août 1660)⁹⁷.

Porter son attention sur sa situation sans issue au point de vue de sa délivrance et survivance dans des conditions de vie décente, c'est comprendre la transformation de Johannes Lutsch en victime collatérale de la guerre civile déclanchée par Georges Rákóczy II^e, continuée après sa mort (16 juin 1660) par Jean Kemény, rival du prince Barcsay⁹⁸. Cette remarque souligne plus qu'autre commentaire le drame de sa vie. Ce drame a été provoqué par la pénurie générale d'argent du prince Barcsay et du trésor de sa principauté ainsi que par celle propre à la ville de Sibiu et à l'*Universitas Saxonum* par suite des luttes, incursions et dévastations des années 1657–1660, qui ont épuisé les finances de Transylvanie. En raison de l'incapacité d'Achatius Barcsay de payer 50.000 thalers, le don prétendu à l'occasion de son avènement au trône de Transylvanie, Lutsch fût transformé de garant en otage du grand vizir Köprülü Mehmed pacha.

Il faut révéler aussi que dès les premiers mois de sa captivité à Istanbul, Lutsch a considéré à juste raison, l'argent comme facteur décisif de sa vie et de son

⁹⁴ Le Journal de Lutsch, folio 38 recto.

⁹⁵ Voir la lettre du 20 juillet 1660, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenthal B.B.* nr.111, folios 5 et 11 : „Wegen meiner Eliberation wolle E.V.W. auch nit vergessen, da dem Alli Bassa alles übergeben, was er wirdt thuen oder machen, bey dem wirdt es verbleiben. Ihr Fürstlichen G(naden) hat ich vür diesem auch etligmal geschrieben meiner Person wegen, wofern nit anders, damit doch mir, für meine Person, mögte ein anderer alhier acceptiret, wegen E.V.W. samentligen vor gemeiner Stadt geleisteter Fidelitaet kegen den Kayser vndt Fürstl(ichen) G(naden)“.

⁹⁶ Le Journal de Lutsch, folio 38 recto.

⁹⁷ Pour plusieurs détails voir Hasan Vegihi, *Tarih*, ed. M.Guboglu, *Cronici turcești*, vol. II, p. 187–188 ; Silahdar Fındıklılı Mehmed Aga, *Silahdar Tarihi (Zeyil-i Fezleke)* ed. M.Guboglu, *Cronici turcești*, vol. II, p. 314–316 et Georg Kraus, *op. cit.*, p. 365–370.

⁹⁸ Au cours de la captivité de Lutsch à Istanbul, plusieurs princes ont lutté pour leur avènement au trône de Transylvanie : Georges Rákóczy II^e (11 octobre 1648 – 6 juin 1660), François Rhédei (1657–1658), Achatius Barcsay (14 septembre 1658 – 31 décembre 1660) et Jean Kemény (1 janvier 1661 – 22 janvier 1662).

sort. Son retour à la maison en dépendait à la fois de l'acquittement des obligations pécuniaires de la principauté autonome et de la réception des sommes d'argent nécessaires pour son voyage en Transylvanie⁹⁹. Nous devons tenir compte aussi du fait qu'au moment de son départ de Sibiu pour le camp ottoman sis à Ineu, Lutsch n'avait même pas soupçonné un futur voyage forcé ainsi qu'un séjour prolongé à Istanbul en compagnie d'une suite nombreuse, selon son rang de *Comes Saxonum* et conseiller du prince de Transylvanie. Mais ce que nous frappe surtout à l'égard des misères de sa vie à Istanbul c'est le manque de son Journal de toute référence au sujet des dépenses et dettes faites pour son entretien et celui de sa suite. On y pourrait croire à la même dignité et discrétion qu'à l'égard de sa vie privée et son état de santé.

À l'encontre de son *Journal*, les lettres envoyées depuis novembre 1657 jusqu'à la fin d'août 1659 au maire et aux notabilités de Sibiu nous dévoilent la pénurie d'argent et la pauvreté dans lesquelles il a vécu au jour le jour avec ses compagnons de captivité. Sans insister sur les dettes de Lutsch et sur ses demandes renouvelées d'argent, observons, qu'au moment où les relations de Transylvanie avec la Porte étaient sur le point d'exploser, sa situation matérielle a tourné au tragique. Il s'agit avant tout des représailles dont les dignitaires ottomans ont usé envers Lutsch et les représentants diplomatiques de Transylvanie à Istanbul. Ils ont dû supporter non seulement la réclusion à „la Maison de Transylvanie sous honnête garde ainsi qu'à Yedikule comme prisonniers” mais surtout la privation de tous leurs moyens d'existence¹⁰⁰. Le *Journal* de Lutsch ainsi que sa correspondance entretenue avec les autorités de Sibiu ne font aucune allusion à la manière de laquelle les otages ont été libérés et au moment où le *Comes Saxonum* a reçu de la part du prince de Transylvanie la somme d'argent réclamée à maintes reprises. Par ailleurs le dernier événement noté par Lutsch dans son *Journal* est le départ du 28 juillet 1661¹⁰¹, en grande pompe, du sultan Mehmed IV de Topkapı Sarayı pour son palais d'été (köşk) de Beşiktaş. Après avoir décrit le cérémonial rigoureux observé à cette occasion, Lutsch a interrompu son *Journal* afin de transcrire *La Copie du serment présenté et établi par le Prince Jean Kemény aux sieurs otages*¹⁰² d'Istanbul qui a été prêté de rigueur au prince élu par les États de Transylvanie. Il ne fait pourtant aucun doute que les grands changements politiques de Transylvanie avaient poussé le juge royal de Sibiu à dresser – sans même le dater –

⁹⁹ Voir la lettre du 11 janvier 1659, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenenthal* B.B. nr.111, folios 1–2.

¹⁰⁰ Voir la lettre du 22 août 1659 de Yedikule, dictée par Johannes Lutsch au sénateur de Brașov, David Czak, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale* U.VI, nr.827, folios 1–2 : „Es gelanget vnser freundtliche Intimation auf vnser Nohtdurfft, alle midteinander so wir alhir sein, ettwa(s) Kostgeldt zue schicken, den(n) wir izunder in(s)gemein kein Prebenda nicht haben, sondern solches abs(c)indiret ist, vnd haben grossen Mangel an Geldt vnd wir vns auch solches befürchten, E.W. me(c)hten vns auch ins künffige nicht können schicken wegen der Vngelegenheit halben ...”.

¹⁰¹ *Le Journal de Lusch*, folios 39 recto – verso.

¹⁰² *Ibidem*, folios 39 verso – 40 recto.

un rapport au prince Jean Kemény sur la répartition et dépense des 150 thalers, le montant reçu de Transylvanie. Intitulé d'une manière significative *Note sur les 150 ducats <et> sur la manière de laquelle ils ont été dépensés*, le rapport nous dévoile que Lutsch avait réparti cet argent en tranches égales, de 50 ducats chacune. La première tranche a été prêtée à court terme (un mois) et à intérêt de 10 thalers à une connaissance turque de Lutsch, tandis que la deuxième tranche devait couvrir les frais du retour de l'otage en Transylvanie. En outre il lui en sont restés 32 thalers après avoir donné à ses domestiques l'argent nécessaire pour s'acheter des vêtements¹⁰³.

Le rapport avec lequel s'achève le Journal de Lutsch témoigne de l'optimisme et de l'espoir en sa mise en liberté. C'est d'ailleurs la meilleure raison qui l'a fait épargner de l'argent pour son retour en Transylvanie. Du même rapport il en ressort l'honnêteté, la droiture et la sagesse avec lesquelles Lutsch avait justifié, jusqu'au dernier sou, la répartition et la dépense de l'argent reçu de son pays. C'est aussi une nouvelle preuve de la grande valeur reconnue par Lutsch à l'héritage moral légué par ses aïeux: l'honneur et la bonne réputation, qui lui avaient assuré la place de premier plan parmi les patriciens saxons. Il faut avant tout observer non seulement la conduite exemplaire de Lutsch mais aussi le sacrifice de soi par lesquels le juge royal de Sibiu a fait honneur à son nom, à sa famille, à *L'Universitas Saxonum* et à son pays, la principauté de Transylvanie.

Toute réflexion sur l'identité de Lutsch commence par tenir compte de la bonne éducation et de l'instruction reçues à partir de l'occupation de sa ville natale, Sibiu, par les troupes du prince Gabriel Báthory. Johannes Lutsch a été avant tout un Saxon, adepte de Luther, fortement attaché à sa communauté et au pays où il a vécu et pour lequel il s'est sacrifié, de propos délibéré, pour ne pas faire compromettre son nom: „Denn vivit post funera virtus in das Symbolum so meine Praedecessores vnd Fürvatter (seeliger Gedächtnüs) geführt, welches mehrertheil auch officiales gewesen, confirmiren vnd bestättigen wollen, welcher lautet: Dulce et decorum est pro patria mori”¹⁰⁴.

Dans les pages de son *Journal*, Lutsch s'est déclaré Saxon en employant l'expression: „*Száz oder Teutscher*”¹⁰⁵, composée de deux termes équivalents dont l'un est hongrois et l'autre allemand. Il faut souligner aussi le fait que par la précision de son identité, Lutsch avait établi non seulement l'aspect régional de son identité à l'aide du terme hongrois *Száz* mais aussi l'aspect ethnolinguistique par l'entremise de l'autre terme allemand, c'est-à-dire *Teutscher*¹⁰⁶.

La complète identification avec la lutte et les intérêts de la „*nation saxonne*”, qui l'a guidé le long de son ascension sociale a été en même temps l'identification

¹⁰³ *Le Journal de Lutsch*, folio 40 verso.

¹⁰⁴ *Ibidem*, folio 17 verso.

¹⁰⁵ *Ibidem*, folio 35 verso : „Der liebe Gott verlasse vnd gebe nit zu, daß ein redlicher Sax oder Teutscher möge mit ihnen verreisen wegen ihrer leichtfertigen Heucheley. *Plura cogitet et meditetur lector*”.

¹⁰⁶ Edit Szegedi, *Tradiție și inovație în istoriografia săsească...*, p. 297.

avec les intérêts et les difficultés de sa patrie, la Transylvanie, pour laquelle il s'était sacrifié jusqu'à la fin de ses jours. On doit envisager aussi le fait qu'aux moments et situations critiques de la crise fâcheuse traversée par les relations de Transylvanie avec la Porte, son identité saxonne (allemande) s'est intimement mêlée à l'identité transylvaine, celle de la patrie où il a été né. Johannes Lutsch a saisi, en effet, toutes les conséquences terribles du déchaînement d'une nouvelle attaque ottomane contre un pays épuisé par les luttes des années 1659–1660. Cette attaque aurait conduit inévitablement à „la ruine de notre pauvre patrie”¹⁰⁷, une forte raison mentionnée dans toutes les lettres adressées aux autorités de Sibiu. Emprisonné à Yedikule, Lutsch avait supplié les dirigeants de l'*Universitas Saxonum* de persuader les districts saxons à remplir, au moins en partie, les obligations pécuniaires imposées à Achatius Barcsay: „... sie werden doch sehen, was i(h)nen sambt der deutschen Nationn wirdt zum Verbleiben dienen vnd zum Besten sein Drumb schauwen Sie gar eben zue, domit nicht der letzte Vndergank vnd das ganze werden mechte auf dismall geschehen mit Siebenbürgen...”¹⁰⁸. En décembre 1660, Lutsch a fait état du même argument pour convaincre les États privilégiés de Transylvanie de prévenir à tout prix l'invasion ottomane et de soutenir Achatius Barcsay, leur prince légitime, dans sa lutte contre Jean Kemény¹⁰⁹. En outre sa double identification avec les intérêts de la „nation saxonne” et de sa patrie, la principauté autonome de Transylvanie, représente l'essence de son orientation civique et de sa structure morale et chrétienne. Par suite d'un rigoureux examen de conscience, Lutsch a considéré le civisme comme une voie du sacrifice du soi¹¹⁰. C'est d'ailleurs le sens qu'il a reconnu aux avertissements et aux démarches faites auprès des autorités de Sibiu, imposées par ses obligations de citoyen tenu à rendre compte de ses actions devant ses semblables ainsi que devant Dieu¹¹¹.

¹⁰⁷ Voir les exhortations de Lutsch du 26 mars 1659, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenenthal B.B.*, no. 111, folios 3 et 4 : „...Wolle derowegen E.V.W. neben einer Löbligen Universitaet, in dem gantzen Landt, vmb Gottes Willen, gebetten sein vndt schauen zu hilfflen, rathen wie diesem Untergang vnseres armen Vatterlandes bevor zu kommen”; voir aussi la lettre du 12 mai 1659, *ibidem* folios 6–7: „Eur V.W. in specie habe ich auch zwee überschiket, eines mit Ihr F (ürstlichen) G(naden) Posten, Ratz Marton, das andere mit dem Száva Mihail, bittend auch von der E.V.W. wollen sämentlich von der Löbligen Universitaet zu schauen, was zur Erhaltung unseres armen Vatterlandes möge dienen vndt beförderlich sein”.

¹⁰⁸ Voir la lettre du 22 août 1658, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale*, U.VI. no. 827 folios 1–2.

¹⁰⁹ Voir la lettre du 20 décembre 1660, envoyée aux États de Transylvanie, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale*, U.VI no. 923, folio 1 : „Hogy azért az szegény haza telliességvel el ne veszen”.

¹¹⁰ Voir la lettre du 26 mars 1659, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente Brukenenthal B.B.* no.111, folios 3 et 5 : „... Vndt E.V.W. mögen nit vermeinen, das(s) ich dieses meinenthalber sampt denen andern soviele mir sein schreibe, sondern mit das wirdt der Anfang gemacht werden vndt demnach in vnseren armen Vatterlandt vndt denen so darinnen sein seine grausame Tyrannay üben vndt volbringen”.

¹¹¹ Voir la lettre du 22 août 1659 écrite à Yedikule, Arhivele Naționale Sibiu, *Colecția de documente medievale* U.VI. no.827, folios 1–2 : „...Thun wir drumb auch Eine Hochlöbliche Universitet amicabiliter requiriren vnd auch zuegleich traycherzige warnen, domit wir für Gott vnd den Menschen

Mais en revanche, cet adepte de Luther, qui avait fait des études solides de théologie protestante aux universités de Tübingen et de Strasbourg, a manqué du vouloir et du désir de connaître et comprendre l’Islam et la culture ottomane. À l’encontre des ambassadeurs du „Saint Empire Romain-Germanique” et de leurs guides, désireux de découvrir et saisir d’autres réalités¹¹² que celles d’Europe, Lutsch a considéré l’Islam ainsi que la culture ottomane à travers son ancienne expérience négative et du point de vue d’un captif impatient de rentrer dans sa patrie. Il a noté avec beaucoup de tristesse, son devoir de se porter garant du prince de Transylvanie à Istanbul, sans interruption, même après le 25 novembre 1659, le jour où il aurait pu se mettre en route en compagnie de Sigismond Bánffy et des anciens captifs de Yedikule: „Ach, du getrewer vnd gerechter Gott, erbarme dich dermalein(st) auch meiner aus Gnaden vnd erette mich aus dieser Heyden Hände vnd lasse mich abermal zu den meinen gelangen vnd setze mich abermal in das Ampt das du mir anbefohlen hast, wie du, H(err), gethan hast viellen Gefangenen wunderbarligerweise. Also thue, lieber Gott, auch mit mir, der ich mich gantz auff deine thewre Verheissung verlasse”¹¹³. Parfois, Lutsch a été accablé aussi par ses ressentiments envers les dignitaires ottomans et les fidèles musulmans qu’il avait considéré coupables non seulement de l’attaque contre son pays mais aussi de sa captivité à Istanbul. Mais à part ses ressentiments, Lutsch a manqué à la fois de l’état d’esprit et de l’instruction nécessaire à comprendre l’Islam comme une religion monothéiste révélée. Dès ses premiers contacts pris avec le monde et la religion islamique, il avait éprouvé de la répulsion, un sentiment dont il a fait état dans les pages de son *Journal*: „... Des andern Tages, als den 9. Septembris, versamlete sich das Volck zusammen auff den Platz. Da tratten ihrer Pfaffen hinauff, vollbrachten ihren Baals-Dienst mit Heulen vnd anderem Geschray. Ach! Gott behütte vns semplichen aus Gnaden vnd behalte vns bey dem H(eiligen) Evangelio vnd vnverfälschten Gottes-Dienst”¹¹⁴.

Lutsch n’a pas considéré, par conséquent, l’Islam comme une religion monothéiste, mais comme un culte païen, difficile de comprendre et qu’il a connu superficiellement. Pour illustrer cette conviction il faut évoquer quelques affirmations

sein befraychet vnd vnseren Gewissen ein Genügen gethan”; voir aussi la lettre du 20 décembre 1660, (*ibidem*, no. 923, folio 1).

¹¹² Dans leurs journaux de voyage les ambassadeurs du „Saint Empire Romain-Germanique” ont fait état, avant tout, du jeune du Ramadan, mentionné avec son nom islamique *oruç* et des deux fêtes du *Bayram*: *Şeker bayramı* et *Kurban bayramı*, voir Jakob von Betzek, *Gesandtschaftsreise nach Ungarn und in die Türkei im Jahre 1564/65*, ed. Karl Nehring, München, 1979, p. 38; Karl Nehring, *Adam Freiherrn zu Herbersteins Gesandtschaftsreise nach Konstantinopel. Ein Beitrag zum Frieden von Zsitvatorok (1606)*, München, 1983, p. 173, 176, 190, 191; Adam Wenner, *Tagebuch der kaiserlichen Gesandtschaft nach Konstantinopel 1616–1618*, ed. Karl Nehring, München, 1984, p. 59–60 a porté son intérêt non seulement vers le pèlerinage (*hadj*) à la Mecque et à la Medine mais aussi vers les débats théologiques d’un musulman, Iskender pacha et de Hermann Czernin, comte de Chudenitz.

¹¹³ *Le Journal de Lutsch*, folios 36 verso – 37 recto.

¹¹⁴ *Ibidem*, folios 21 recto – verso.

et estimations contradictoires de Lutsch. De son avis, les soldats ottomans qui ont accompagné à Sibiu le prince Barcsay (décembre 1659) étaient des gens infidèles¹¹⁵ et leur office de la messe ne pouvait être qu'un „service divin païen”¹¹⁶. Mais l'expression utilisée par Lutsch ne renferme pourtant pas un désaccord des termes si l'on considère l'office divin célébré dans le cadre d'une religion différente du Christianisme. Afin de comprendre ce monde étrange à travers son identité chrétienne, Lutsch s'est efforcé d'établir quelques équivalences. Il a intégré non seulement les cérémonies religieuses musulmanes dans des actes d'idolâtrie mais aussi les sanctuaires du culte islamique indiqués dans son *Journal* sous le nom de *Metzet* ou *Meizet*¹¹⁷ dans la catégorie des églises. C'est l'unique explication qu'on peut donner d'ailleurs à la confusion faite par Lutsch à l'égard de la mosquée d'Eyüp, fondée par Mehmet II à la mémoire d'Eyüp Ensarı, le compagnon et le porte-bannière du prophète Muhammad. Selon Lutsch, la mosquée d'Eyüp aurait été l'église de Saint Jean Chrysostome¹¹⁸. Nous devons retenir aussi un mélange de fausses affirmations en ce qui concerne les fêtes et les cérémonies religieuses musulmanes. Il y est question d'abord du *mevlud*, l'anniversaire de la naissance, le 12 rabi ül-evvel du prophète Muhammad¹¹⁹, qui a été confondu avec la fête des sacrifices, *Kurban bayramı* ou *Büyük bayram* célébré par le monde musulman le 10 zi'l-hidjdje, le jour où les pèlerins à la Mecque immolent des moutons, du bétail et des chameaux dans la vallée de Mina. Mais à l'égard de la fête du *mevlud*, on y constate une seconde confusion puisque Lutsch l'a indiqué comme l'anniversaire de la naissance du prophète Elyas, mentionné dans le *Quran*¹²⁰. La série d'inadvertances comprend l'inversion ainsi que l'extension chronologique de la fête *şeker bayramı* (La fête du sucre), célébré pendant trois jours et qui met fin au jeûne du mois de Ramadan, au jeûne même du mois mentionné¹²¹. Au dépit des confusions et inadvertances mentionnées, il faut retenir aussi les références correctes aux fêtes du *Bayram*¹²² et le devoir des musulmans considéré comme acte dévot, d'acheter des moutons ou des béliers afin de les distribuer aux pauvres à l'occasion du *Kurban bayramı*¹²³.

¹¹⁵ Voir la lettre de Lutsch du 20 juillet 1660, Arhivele Naşionale Sibiu, *Colecţia de documente Brukenthal BB*, n^o. 111, folios 5 et 11 : ... « die arme Stadt von den haydnischen Völckern gereiniget ».

¹¹⁶ *Le Journal de Lutsch*, folio 33 recto.

¹¹⁷ *Ibidem*, folios 30 recto, 31 verso tandis que Haghia Sophia c'est-à-dire Aya Sofya est présentée comme une église où l'on célèbre le culte de l'Islam (folio 31 verso).

¹¹⁸ *Ibidem*, folio 28 verso, 29 verso – 30 recto.

¹¹⁹ *Ibidem*, folio 21 recto : « Eben den Tag, nach Mittag haben sie sich angefangen zu praepariren zu ihrem Barians-Fest auff türkisch, teutsch vertolmetschet als daß es ihres Mahomet Geburthstage solle sein ».

¹²⁰ *Ibidem*, folio 27 recto : « 7. Decembris celebrirten sie das festum Eliae und hiengen auff alle ihre Turmen oder Metzset vollrothe Lanternen ringsherumb ».

¹²¹ *Ibidem*, folio 37 verso.

¹²² *Ibidem*.

¹²³ *Ibidem*, folio 36 verso.

Accablé par son état de captivité et par son désir de revenir dans son pays et dans sa vile natale, Lutsch n'a pas réellement compris les traits religieux et spirituels d'un monde dans lequel il a fini sa vie. Nous ne savons pourtant pas la cause de sa mort, du 17 novembre 1661, annoncée au prince Michel Apafi et aux États de Transylvanie par la lettre envoyée de Valachie par le prince Grégoire Ghica¹²⁴. Nous avons aussi des réserves en ce qui concerne la cause du décès de Lutsch, mentionné sous la date de 17 novembre 1661 par la chronique de Georg Kraus et attribué à l'épidémie de peste. Nos réserves sont dûes, d'abord, au manque total d'informations sur sa vie ainsi que sur son état de santé à partir du mois d'août 1661, le moment où il a fini son *Journal* et jusqu'au jour de sa mort (17 novembre 1661). Il faut, ensuite, tenir compte des symptômes de sa maladie mentionnés par Lutsch dans son *Journal*, qui sont propres à la phlébite, une maladie à complications graves, parfois fatales. Le fait que Lutsch a interrompu, en août 1661, son *Journal* peut être considéré comme une aggravation de son état précaire de santé. Cependant son état grave de santé aurait favorisé aussi la contamination d'une maladie contagieuse à dénouement fatal.

La mort de Lutsch n'a pas signifié, pourtant, la clôture de son cas, qui attendait depuis longtemps une solution correcte dans le cadre des relations de Transylvanie avec la Porte. Au contraire, sa disparition a compliqué la situation du fait que, selon la loi ottomane (*kanun*), tous les biens de Lutsch, y compris son *Journal*, ont été confisqués au profit du sultan¹²⁵. C'est pourquoi, Valentin Szilvási, qui ne se trouvait pas auprès de Lutsch au moment de sa disparition, a porté, le 28 novembre 1661, à la connaissance du prince Michel Apafi, son intention d'intervenir auprès du grand vizir, Köprülüzade Fazıl Ahmed pacha, afin d'obtenir la restitution des biens du défunct juge royal de Sibiu¹²⁶.

Ce comte des Saxons, considéré par Georg Kraus comme « l'illuminé et sage sieur Johannes Lutsch, juge royal de Sibiu » a trouvé son repos éternel auprès d'autres ambassadeurs de Transylvanie, morts en fonction à Istanbul tels que : Pál Béli, Etienne Szalánczi, Michel Domokos et Dávid Zólyomi¹²⁷. Sa tombe et les autres sépultures de ses compatriotes se trouvaient dans le cimetière chrétien de la capitale de l'Empire Ottoman, que a été visité à maintes reprises par Sándor Pál, le dernier représentant diplomatique (*kapukethuda*) de Transylvanie à Istanbul, en 1688.

¹²⁴ Georg Kraus, *op. cit.*, vol. II, p. 211 : ... « dass den 17. November der F.W. Herr Joannes Lutsch Regius Cibin. auff der Port an der Pest gestorben sei, auf welches absterben ohne langen aufschub an seine stat »; voir aussi la lettre du 28 novembre 1661 envoyée par Valentin Szilvási au prince Michel Apafi, Aron Szilády, Sándor Szilágyi, *Török-Magyarokóri Allam-Okmánytár*, vol. VI, Pest, 1870, doc. n° I, p. 9 : « Mon sieur Jean Lutsch, le juge royal de Sibiu est mort à Constantinople, le 17 novembre (mais) je n'étais pas là, mon sieur Etienne Váradi est resté là <il> ne vient pas ici ».

¹²⁵ *Ibidem* : « tous les biens détenus par mon sieur, le juge royal ont été confisqués au profit de l'empereur ».

¹²⁶ *Ibidem*.

¹²⁷ Pál Binder, *Utazások a törökbirodalomban*, Bucarest, Ed. Kriterion, 1983, p. 138.

«ATLAS SINENSIS» И «ОПИСАНИЕ КИТАЯ» (1677 г.) НИКОЛАЯ СПАФАРИЯ

М.А. МОМИНА
(Санкт-Петербург)

Николай Спафарий использовал «Atlas Sinensis» М. Мартини для редактирования своего «Описания Китая». М. Момина впервые делает полное сопоставление обеих текстов. Она указывает все оригинальные дополнения, многие, самого Спафария, так как он меняет соотношение материала различного содержания, но и оставляет вполне достаточно фактов, чтобы «Описание Китая» тоже, как и сочинение Мартини, могло служить справочником по истории и географии Китая.

Николай Спафарий сдал в Посольский приказ в виде приложения к статейному списку «Описание китайского государства» 5-го января 1678 г. Это сочинение писалось еще в Китае, отчасти и на обратном пути и закончено 13 ноября 1677 г. Эта дата имеется во многих списках «Описания».

Какими источниками пользовался Спафарий, когда составлял подробнейшее описание провинций, многочисленных городов Китая?

Как известно из статейного списка, Спафарий собственными глазами видел только Великую стену, дорогу, которая вела от этой стены в Пекин, и немного столицу Китая. Даже Пекин Спафарий не мог осмотреть, ибо китайцы держали русского посланника в «месте кручинном, яко тюрьма». Китайского языка автор «Описания» не знал. На этот указывает то, что в «Описании Китая» Спафарий самостоятельно не употребляет китайских слов, а только дает транслитерацию латинских слов, которые в свою очередь являются транскрипцией китайских. Но Спафарий по своей любознательности интересовался китайским языком и даже просил иезуита Фердинанта Вербиеста принести ему китайскую грамматику, на что тот ему ответил, «что сыскать китайскую грамматику здесь невозможно, для того, что у них грамматики нет и еще не написана»¹. Поэтому с полным основанием И.Н. Михайловский предположил, что «материал для описания Китая черпался из разных китайских книг – вероятно, по переводам или извлечениям из описаний миссионеров в Китае, так и других европейцев. Сходство географических имён в сочинении Спафария с теми, которые находятся на карте Китая, приложенной к кельнскому изданию 1654 г. сочинения Мартини

¹ Ю.В. Арсеньев, *Статейный список посольства Н. Спафария в Китай*, Вестник археологии и истории, XVII, 1906, стр. 303.

«De bello tartarico historia», указывает, конечно, на пользование этой картой»². Эти предположения И.Н. Михайловского прекрасно подтвердились. Источником для 54-х глав из 59 явилось капитальное сочинение иезуита Martini Martino (Martinius) «Atlas Sinensis, hoc est descriptio imperii sinensis una cum tabulis geographicis», Amsterdam, 1655.

Об этом написал еще В. Бартольд: «Таким образом он /Спафарий/ при описании Китая широко пользовался «Атласом» Мартини, делая к нему только некоторые добавления»³. Но утверждение И.Н. Михайловского, что Спафарий пользовался книгой Марко Поло не подтверждается, ибо «Марк Павел Венецианин» упоминается только в тех местах, которые являются переводами сочинения Мартини. Но далее опять Михайловский оказывается правым, когда пишет: «Этот письменный материал пополнялся личными наблюдениями на пути от границы до Пекина и в самом Пекине и из устных источников: из разговоров с китайцами, преимущественно с приставленными к посланнику «асканьямой», из бесед с иезуитами, из расспросов сибирских казаков о местах, пограничных с русскими владениями и т.п.»⁴.

Мартини – итальянец по национальности, родился в Тренте в 1614 году, а умер в Ханьчжоу в 1661 году. Семнадцати лет он вступил в иезуитский орден, а затем как миссионер попадает в Китай, где много лет изучает язык и обычаи страны. В Китае Мартини занимает пост главы миссии в Ханьчжоу. Он сумел расположить к себе китайских чиновников, что благотворно сказалось на его учёных занятиях. Мартини превосходно изучил китайскую географию и историю, а не только язык, что позволило ему написать работы, не потерявшие до сего дня своей ценности. К ним относятся: «De bello tartarico historia», 1654 г.; «Brevis relatio de numero et quantitate christianorum apud Sinas», 1654 г.; «Atlas Sinensis, hoc est descriptio imperii sinensis una cum tabulis geographicis», 1655 г.; «Sinicas historiae decas prima a gentis origine ad Christum natum», 1658 г.

Эти сочинения, особенно первое и «Atlas Sinensis» пользовались большой популярностью и были переведены на многие европейские языки. «Atlas Sinensis», изданный в Амстердаме в 1655 г., вошёл в 6-ой том двенадцатитомного издания «Theatrum orbis terrarum», изданный Блау. Этот атлас Блау был очень популярен в XVII веке, и потому ничего удивительно нет в том, что он имелся в Москве в Посольском приказе. В описи 1696 г. книг, там находящихся, находим упоминание об этом атласе: «Да во 191-м году снесено в посольский приказ книг из Мастерские полаты: – 15 книг печатных на латинском языке, глаголемыя Атлас или описание всего света, переплетена». / Joannis Blaeu sive geographiae Blavianae, vall II–XI, Amstelodami,

² И.Н. Михайловский, *Важнейшие труды Н. Спафария*, Киев, 1897, стр. 47-48.

³ В. Бартольд, *История изучения Востока в Европе и в России*, Л., 1925, стр. 193.

⁴ И.Н. Михайловский, *указ. соч.*, стр. 48.

1662/. И далее «Книга в большую десть, в лицах, глаголемая круг всеа земли древняго описания». (Theatrum orbis terrarum S. Blaeu, Amsterodami, 1645).⁵

Известно, что Епифаний Славинецкий перевел 4 тома этого атласа⁶. В Выписке из «Книги китайского двора» № 3 л.л. 266/154/об – 267/155 говорится: «Выписка Миколая Спофария такова. Для Г-ря в китайскую посылку взял две книги Китайского государства описание, что взяты из оптеки, да полтора аршина обияри золотной по рудожелтой земле и китайския листы, которые сысканы в Посольском приказе и статейного Федора Байкова списку; список в тетрадах ис посольского приказу взял и росписался я Николай Спафарий своею рукою»⁷. По всей вероятности одной из упомянутых книг и был «Atlas Sinensis».

Общая композиция «Atlas Sinensis» и «Описания Китая»

По композиции оба сочинения полностью совпадают, как это видно из следующего сопоставления:

Atlas Sinici praefatio, 1-26 стр.	Соответствует первым 20-ти главам, в которых даются общие, исторические, географические, этнографические сведения о Китае.
С 27 стр. – 171 стр. Описание 15 провинций в следующем порядке: 1. Peking; 2. Xansi; 3. Xensi; 4. Xantung; 5. Nonan; 6. Suchuen; 7. Huquang; 8. Kiangsi; 9. Kiangnan; 10. Chenkiang; 11. Fokien; 12. Quangtung; 13. Quangsi; 14. Queichen; 15. Junnan. Leaotung regio, Corea peninsula sive Chaosien, appendix de regno Juponiae	Главы 21–59, посвященные описанию 15 провинций в том же порядке. Название провинций – транслитерация латинских названий. 1. Пъжинь, 2. Ксансй, 3. Ксенсй, 4. Ксангунгъ, 5. Хонань, 6. Сухуень, 7. Хуквангъ, 8. Кянксй, 9. Кянгань, 10. Хекянгъ, 11. Фокйень, 12. Квангунгъ, 13. Квансй, 14. Квейхеу, 15. Иунань, Леотунгъ, Кореа, островъ японской.

Условно «Atlas Sinici praefatio» я называю первой частью, а описание провинций – второй. Они получили несколько разное отражение в «Описании Китая», и потому соотношение этих двух частей атласа с двумя аналогичными частями «Описания» будут рассмотрены отдельно.

«Atlas Sinici praefatio» и первые 20 глав «Описания Китая»

Praefatio состоит из 75 маленьких разделов, в которых сообщаются географические, исторические, этнографические сведения о Китае. Спафарий переводит или пересказывает все разделы за исключением 4-х, но иногда

⁵ Сборник Моск. Гл. Арх. Мин. Ин. дел, вып. 6-й, Москва, 1899, стр. 74.

⁶ А.И. Соболевский, *Переводная литература Московской Руси XIV-XVI вв.*, Спб. 1903, стр. 60-63.

⁷ Сборник ист.-филолог. Общества при ин-те кн. Безбородко в Нежине, Киев, 1896, стр. 22-23.

располагает их в несколько другом порядке, чем Мартини, видимо, стараясь объединить их по содержанию. Так глава VII посвящена описанию природных данных Китая. Потому здесь объединены следующие разделы, которые у Мартини не расположены подряд: 1. *Extremae Asiae climata* / (8ой); 2. *Fertilitas* (9ый); 3. *Propertius* (10ый); 4. *Carnis et rerum necessarium copia* (16ый); 5. *Pisces* (17ый); 6. *Byssi abundantia* (18ый); 7. *Fluminum commoda* (21ый); 8. *Fodina* (22ый); 9. *Pecunia* (23ый).

В главе XIV идёт речь о прекрасной архитектуре китайцев. Эта глава состоит из пересказанных и переведенных следующих разделов: 1. *Urbes apud sinas omnes fere similes* (Atl. Sin. 54); 2. *Forma ac moenia* (Atl. Sin. 55); 3. *Turres praeclearae* (Atl. Sin. 56); 4. *Turris Horaria* (Atl. Sin. 57); 5. *Templae* (Atl. Sin. 58); 6. *Privatorum domus humiles* (Atl. Sin. 48).

Но принцип объединения и перестановки разделов у Спафария не всегда ясен. Например, явно не к месту в главе VII раздел «*Pecunia*». Например, в главе XV объединяются разделы о дорогах, о горах, о их причудливых формах и о китайских кораблях: 1. *Via publica eximia* (46); 2. *Mira in figuris montium sinarum superstitione* (14); 3. *Montes omnes culti* (62); 4. *Naves sumptuosae ac mirandae* (47).

Распределение 71 раздела у Спафария по главам следующее:

Введение

Первая половина оригинальна. Со слов «... И не токмо величиною болшая есть Асия иных частей света...» и до конца пересказ двух первых разделов «*Asiae nobilitas*» и «*Extremae Asiae nobilitas*» Atl. Sin. /

Глава I

Со слов «И тако в старых книгах их писано... что царство их началось от создания мира 2642 ...» до «даже до после спасителя, лета 1278» перевод «*Chronologia Sinica*» сначала и до слов «*subacta à Tartaris magna regni parte*» Atl. Sin. 16. Остальная же часть этого раздела пересказана вкратце. Другая же часть главы написана самостоятельно.

Глава II

Использованы сведения из разделов: 1. «*Varia ejus nomina cur et unde*» Atl. Sin. 1; 2. «*Laor et Cascar*» Atl. Sin. 1-2; 3. «*Sinarum nomen unde*» Atl. Sin. 2; 4. «*Errores in Catayo describendo*» Atl. Sin. 2.

Глава III

Перевод: 1. «*Extremae Asiae termini*» Atl. Sin. 2; 2. «*Figura*» Atl. Sin. 3; 3. «*Munimenta a natura*» Atl. Sin. 2. Вставки: 1. «... а ловят оную около устья реки Амура, а слово у них орел малой»; 2. «И об оных мунгалах и калмыках... написали в Татарскую книжицу пространно»; 3. «И всякая степень по осмидесяти верст».

Глава IV и глава V самостоятельно написаны Спафарием без использования атласа.

Глава VI

Перевод: 1. «*Varia extremae Asiae divisio*» Atl. Sin. 3; 2. «*Provincia*» Atl. Sin. 3; 3. «*Urbiium ac civitatum numerus*» Atl. Sin. 5; 4. «*Distinctio*» Atl. Sin. 5; 5. «*Populi frequentia*» Atl. Sin. 5.

Глава VII

Перевод: 1. «*Extremae Asiae climata*» Atl. Sin. 2; 2. «*Fertilitas*» Atl. Sin. 2-3; 3. «*Propertius*» Atl. Sin. 3; 4. «*Agricultura*» Atl. Sin. 6; 5. «*Carnis et rerum necessarium copia*» Atl. Sin. 4; 6. «*Pisces*» Atl. Sin. 4; 7. «*Byssi abundantia*» Atl. Sin. 4; 8. «*Fluminum commoda*» Atl. Sin. 4; 9. «*Fodina*» Atl. Sin. 4; 10. «*Pecunia*» Atl. Sin. 23.

Глава VIII

Перевод: 1. «*Religio*» Atl. Sin. 7; 2. «*Philosophorum secta*» Atl. Sin. 7-8; 3. «*Idolatrix secta*» Atl. Sin. 8; 4. «*Epicureae secta*» Atl. Sin. 8.

Глава IX

Перевод: 1. «*Regimen Publicum*» Atl. Sin. 11; 2. «*Reditus Imperatoris*» Atl. Sin. 12.

Глава X

Перевод: «*Qualiter Imperatorum vocant*» Atl. Sin. 11-12 с начала и до слов «... и донныне сущие кесари именуются». Начиная со слов «чины боярские в Китае многие суть» и до конца, написано Спафарием самостоятельно. Сведения о «квонфу» взяты им из раздела «*Reditus Imperatoris*» Atl. Sin. 12, который был не до конца переведен в 9-ой главе.

Глава XI

Перевод и пересказ с некоторыми добавлениями: 1. «*Sinae ingenio acuti*» Atl. Sin. 5-6; 2. «*Habitus corporis*» Atl. Sin. 7; 3. «*Artifices egregii*» Atl. Sin. 6; 4. «*Pictura*» Atl. Sin. 6; 5. «*Rarus piscandi modus*» Atl. Sin. 6; 6. «*Arma vili, studia magno aestimant*» Atl. Sin. 8; 7. «*Parentum ac magistrorum observantia*» Atl. Sin. 8; 8. «*Varia urbanitatis officia*» Atl. Sin. 9.

Глава XII

До слов «... а дороже всех и прехвалнее корень есть гинзен перевод и пересказ: 1. «*Scientia*» Atl. Sin. 6; 2. «*Medicina*» Atl. Sin. 7; 3. «*Pulsum ratio apud eos praeclara*» Atl. Sin. 7. О корне женьшень и письме Спафарий написал самостоятельно вторую половину этой главы.

Глава XIII

Перевод и пересказ: 1. «*Nubendi modus*» Atl. Sin. 9; 2. «*Virtutes*» Atl. Sin. 8; 3. «*Poligamia ibi usitata*» Atl. Sin. 9; 4. «*Vestes*» Atl. Sin. 9; 5. «*Potus*» Atl. Sin. 9-10.

Вставки: 1. о женах, 2. о еде, 3. какое маньчжуры носят платье, 4. о «богдойском чае».

Глава XIV

Перевод и пересказ: 1. «*Urbes apud Sinas omnes fere similes*» Atl. Sin. 12; 2. «*Forma ac moenia*» Atl. Sin. 12; 3. «*Turres praeclarae*» Atl. Sin. 12; 4. «*Turris Horaria*» Atl. Sin. 12; 5. «*Templae*» Atl. Sin. 12-13; 6. «*Privatorum domus humiles*»

Atl. Sin. 10; 7. «Praefectorum palutia» Atl. Sin. 11; 8. «Arcus Triumphales multi praeclari» Atl. Sin. 13.

Глава XV

Перевод и пересказ: 1. «Via publica eximia» Atl. Sin. 10; 2. «Mira in figuris montium sinarum superstitione» Atl. Sin. 13; 3. «Montes omnes culti» Atl. Sin. 13; 4. «Naves sumptuosae ac mirandae» Atl. Sin. 10.

Глава XVI

Перевод: 1. «Flumina» Atl. Sin. 13; 2. «Descriptio fluminis Iangçu king» Atl. Sin. 13-14; 3. «Croceus fluvius mini coloris» Atl. Sin. 14; 4. «Crocei iter» Atl. Sin. 14-15.

Глава XVII

Перевод и пересказ: 1. «Murus Sinarum» Atl. Sin. 15; 2. «Muri auctor» Atl. Sin. 15, 3. «Murus quoanno sit conditus» Atl. Sin. 15-16; 4. «Ejus longitudo» Atl. Sin. 15.

Из этого схематического сопоставления видно, что текст «Описания Китая» – первых семнадцать глав /потом мы убедимся, что это же касается и второй части описания/ является «мозаичным», состоящим из перевода соответствующих разделов атласа или пересказа этих разделов, а также из самостоятельно написанных Спафарием отрывков, вставок в пересказ латинского текста. Как пример перевода можно привести из главы 6 перевод разделов 1. «Varia extremae Asiae divisio» Atl.Sin.3 и 2. «Urbem ac civitatem numerus» Atl.Sin. 5.

«Царство китайское тому ныне лет 3900, от царя Ксунауна разделено было на 12 государств, после того в девять, от наследника ево Ива потому, что тогда северныя страны китайские были, понеже рубеж был великая река Кiang. А после того потихоньку взяли полудневныя страны и научили их китайских обычаев и гражданских законов, и тогда разделили царство свое в 15 государств... ». Оп. Кит. 19.

«Divisa olim fuit in provincias duodecim, à Xuno Imperatore, deinde in novem, ab ejus successore Ivo, annis ante Christum natum circiter MMCLX: tum temporis enim non nisi partes Boreales complectebatur, à gradu latitudinis fere quadragesimo ad trigesimum, ubi limites statuebat Provinciis magnus fluvius Kiang. Paulatim deinde Australes partes postea subactae sunt, & à barbarie ad politicem Sinicam redactae. Tum demum in quindecim ingentes Provincias totum hoc imperium Sinicum divisum est» Atl. Sin. 3.

[Прежде была разделена на двенадцать провинций иператором Хипо, потом на девять его приемником Иво до рождения Христа около 2260 г. В те времена /китайское государство/ занимало только северные районы на широте от сорока до трицати градусов, где провинциям воздвигла границу великая река Kiang. Позже и южные районы были постепенно завоеваны и обращены от варварства к китайскому управлению государством. Именно

тогда вся китайская империя была разделена на пятнадцать провинций (наш перевод)]⁸

«... А города превеликие и пребогатые во всех тех китайского государства суть, числом 150, а менши тех только не малые жь, 1226. Все же те городы ограждены болшими стенами каменными и шанцами, толко кроме тех многие места и крепости, и замки, и села великие суть, что болши градов наших, и толикое множество есть, что и числа знати немощно. Токмо одним словом сказати о китаех, что есть ли бы была та стена большая обведена круг всего китайского государства, мощно бы было говорить, что все китаи один город есть, понеже город от города в мощно виду, и село от села ближе, и место везде жилое, а пустого ничего нет». Оп. Кит. 20.

«*Urbes praecipuae magnitudinis nobilitatisque sunt 150, inferioris autem ordinis 1226. Omnes altis muris fossisque munitae, quibus militaria, quam plurima loca non adscribo, praeter innumera castella, oppida, munimenta, municipia ac pagos nostratibus urbibus saepe haud multum cedentes, quorum ita multi sese offerunt, ut summa iniri vix possint. Unde. Indicit mihi aliquando in mentem, si ingens ille murus Borealis totam Sinam ambiret, fore ut tota haec extrema Asia unam quasi urbem constrictueret, & quidem incolis aedibusque admodum frequentem, adeo vix ab uno abitur loco, quin alius continuo bene cultus occurat*» Atl. Sin. 5.

[Городов особенно больших и прекрасных 150, а несколько меньших 1226. Все укреплены высокими стенами и рвами. Кроме /этих городов/ военные замки, провинциальные города, крепости, муниципальные города и села, превосходящие многие наши города. Ихъ такое большое количество, что едва ли можно сосчитать. Потому иногда приходит мне на умъ, если бы та большая северная стена окружала бы весь Китай, тогда вся крайняя Азия составила бы одинъ город, такъ какъ жилье и дома настолько часты, что /когда/ от одного отходит /человек/ тотчасъ же и приходитъ к другому хорошо устроенному.]

Некоторые разделы только пересказываются Спафарием, потому многие подробности и названия опускаются. Например, при написании главы III был использован раздел «*Extremae Asiae termini Atl. Sin. 2*», в частности сведения о южных границах. «А от полудня китаи разделяются государством Сифан и иным, где приближается к Индийскому государству». Оп. Кит.9.

У Мартини гораздо подробнее: «...*Reliqua, quae ad Austrum vergunt, ambiunt regna Preste Ioan, Geo seu Cangu (communi nomine Sinae Sifan dicunt) Tibet, Laos, Mien, Pegu (ubi Bengalam attingit) Tunking demum & Cochinchina, quae sinae Kiaochi vocant*» Atl. Sin.2.

[Остальные, которые расположены к югу, окружают владения пресвитера Иоанна, Geo или Cangu /китайцы дают общее название Sifan/

⁸ Все переводы с латинского сделаны мной. Названия собственных имен по возможности даются в транскрипции или сохраняются.

Tibet, Laos, Mien, Pegu /где касается Bengala /наконец/, Tunking и Cochinchina, которую китайцы называют Kiaochi.]

Вставки и добавления Спафария очень многочисленны и разнообразны по содержанию. Спафарий добавляет свои собственные наблюдения и сведения, которые он мог почерпнуть в личных беседах с русскими, маньчжурами, иезуитами. Наиболее важные вставки – это вторая половина первой главы о монголах и маньчжурах, которые завоевали Китай, о чем автору было известно из «Татарской книжицы». В главе десятой есть очень важная вставка о маньчжурских чинах, о чем Спафарий мог узнать только во время своего пребывания при дворе богдыхана, рассуждения о самом слове «богдыхан». В двенадцатой главе большая вставка о корне жень-шень и происхождении письма. В тринадцатой главе о маньчжурском платье, о «богдайском чае».

К числу наиболее важных для нас рассуждений Спафария принадлежит вставка, сделанная им к пересказу «Eggor in Catayo describendo», в котором речь идет о следующем: долгое время думали, что Хина и Китай разные страны. Марко Поло под Китаем подразумевал северный Китай, а под Мандзи /Манги/ понимал территорию завоеванной Хубилаем южносунской империи, т.е. южный и центральный Китай. В главе 161 у Марко Поло говорится: «На языке этих островов Чинон на востоке зовется Манги»⁹. От «Чина» – европейское название Китая. Мартини в этом разделе указывает, что Хина и Китай одна страна, и утверждает, что за Великой стеной есть только кочевники, которых китайцы называют Ju p'i, ибо свой панцири и шлемы они делают из рыбьих кож. К этим выводам Мартини пришел на основании просмотра китайских карт, как о том он сам пишет. Спафарий к очень краткому пересказу этого раздела от себя добавляет: «... а иных ни каких людей жительства нетъ, как о томъ и прежде сего, а наипаче ныне сами сюды от стены идучи видели и спрашивали, потому что ни един народ русской не ходили в Китай разными путями и воротами, и для того мы ныне лучше свидетельствуем самозрительно. И для лучшаго уразумения не токмо писали в книги, какие люди живут около Китай и около большия стены, но и в чертежи начертили, до Китай какия люди живут, и какие реки и места суть, и все имянно и подлинно писанию предали, как в чертеже объявлено будет, и оное дело новое, потому что китайского государства чертежи знает вся Европа подлинно, знают и езуиты. А что в Китай сюды к Сибири и к мунгалом, никто до сего времени не зналъ, какъ о том и езуиты, будучи мы ныне в царстве, поговоря сними удивлялися» (Оп. Кит. 8). Высказывает Спафарий и собственное мнение о характере китайцев. Этот текст можно привести в качестве образца того, как автор «Описания» переделывает латинские фразы, многое добавляя от себя.

⁹ Книга Марко Поло, пер. И.Н. Минаева, Москва, 1955, стр. 173.

В главе II, где использованы разделы «Sinae ingenio acuti» и «Habitus corporis», в которых речь о характере китайцев, Спафарий с негодованием многое добавляет от себя. Мартини ж весьма сдержанно пишет: «Sagaces sunt, subdoli, ac ad subitos casus acutissimi ...» Atl. Sin. 5. [Остроумные, хитроватые, сообразительные и находчивые]. А у Спафария: «...Хитры и вымышленники лукавы и обманщики, и ко всякому делу догадательны, и всегда тому рады, как обманути иноземцев, чтобы тем показали, яко превосходят тем разумом своим всех иных народов. И того ради всегда притворяются, акибы препростые суть и правдивыя, дабы тем иных обманути ...». Оп. Кит. 38.

Или дальше о торговцах: «Ingenii quoque acumen perperam saepe ostendunt in sagacissimis dolis, & fucis, quibus aliis imponunt» Atl. Sin. 7. [Гибкость ума часто же так, как должно, проявляют, а /торговцы/ очень хитрым обманом проводят/ людей/]. У Спафария: «Торговые же у них зело хитрые и лукавые, все радеют обмануть, и не стыдятся они просить, что стоит рубль затое сто, ибо как много оговаривано было их, для чего так безстыдно просити дерзают, и они на сие ответственуют, ты де дай менши того, ибо и я словом у тебе не взял оногo, такожде и в покупке потому ж со уменьшением дают». Оп. Кит. 38.

В конце главы 12 Спафарий пишет о напитках, употребительных у китайцев. Начало и конец этого отрывка написаны Спафарием по собственным воспоминаниям и соответствуют двум его записям в Описании Китая и в статейном списке. Середина же отрывка – перевод раздела «Potus» у Мартини.

Оп. Кит.: «Питие у них разное есть, которое делают из сорочинского пшена и из иных, а винограду у них много, вина же виноградного не делают, понеже у них делают вино из пшена, изыных же иное питие, что именуют тарасун, есть же иное, аки романия. Китайцы же всякое питие теплое пьют, а холодного от нюд, хотя вино или чай, или воду, или иное что, а наипаче чай	Atl. Sin.	Наш перевод	Ст. сп.
	«Potus semper calidus sit oportet, sive is ex aqua sit, sive ex vino, ex oryza cocto; in aqua bulliente c'ha ibi herbam = nominatissimam	«Питье всегда употребляется теплым, сварено ли оно из воды или вина, или риса. В кипящую воду добавляют С'ha, так называется трава, и /этот напиток/ пьют	«А тот тарасун их питие делают из проса сорочинского будто по нашему романея.» Ст.сп.260

<p>безпрестанно пьют. И тем теплым питиям привыкают с младых лет, и зело хранят здравие, понеже тем жажду гасят, и всякие мокроты сушат, а для того они отнюд не пьют, и камень внутри у них не родится, так же и камчужныя болезни нет, руки не болят ни желудок, и гораздо здравее бывают нежели наши европейския. Богдойны же варят еще чай с молоком, с маслом, с мукою и с солию, и то именуется чай богдойской, а китайцы чай варят толко с одною водою». Оп. Кит. 47</p>	<p>marcerant, & ita calidissimam hauriunt - - ibi enim calidam potitantes, & sitim exstinguunt, & humores exsiccant, unde vix unquam expuunt, nec calculo aut stomachi cruditatibus, ut hic, laborant, longeque pauciores morbos, nec ita graves sentiunt, calculum, podagram, chiragram & similia nesciunt». Atl. Sin. 9-10</p>	<p>очень горячим - -» «Горячим они уголяют жажду, сушат мокроту, потому едва ли когда-нибудь пьянеют, и не бывают в затруднительном положении благодаря камням или несварению желудка, и меньше болезней, и не чувствуют тяжести, и не знают камней, подагры и ломоты в руках».</p>	<p>«... А чай был варен с маслом и с молоком, а чай подносили татарский, а не китайский...». Ст.сп.260</p>
---	--	---	--

Еще одним ярким образцом того, как Спафарий использовал атлас для составления «Описания» служит глава 17 о великой китайской стене, которую Спафарий видел собственными глазами и описывал в статейном списке. В атласе порядок разделов, использованных автором «Описания», таков: 1. «Ejus longitudo»; 2. «Muri auctor»; 3. «Murus quo anno sit conditus». Atl.Sin.

В «Описании» порядок разделов изменен. Начинается с точного перевода раздела «Muri auctor». Затем перевод «Murus quo anno sit conditus»:

<p>«... И в пяти годах всю ту стену построил. Понеже бесчисленное множество людей на тое дело собираны были изо всего китайского государства, из десяти потри человека собираны были». Оп. Кит. 57</p>	<p>«Quinque annis totam absolvit fabricam incredibili hominum adlaborantium multitudine: nam ex denis tres viros adesse per totam Sinam delectu habito voluit». Atl. Sin. 15</p>	<p>В 5 лет закончена была вся постройка множеством трудящихся людей, ибо постановили произвести выбор 3-х мужей из 10 по всему Китаю для этого.</p>
--	--	---

Далее вставка. Эти сведения вполне могли быть сообщены Спафарию асканьямой: «... И того было толикое множество людей, что с камнем, извастию, кирпичем не ходили на высоту стены, но друг другу подавали из рук на руки, и до стены все было теснение людей». Оп. Кит.57. Далее опять перевод того же раздела:

<p>«И для того так скоро сделалось, что начали делать в разных местах, и с великою скоростью совершали, ибо от царя жестокой заказ постановлен был под смертным запрещением, ежели кто не построит ту стену так крепко, чтоб, где камень с камнем сомкнен с известью, тут и гвоздь железной чрез то место непрошел, того смертью казнить». Оп. Кит. 57</p>	<p>«Variis in partibus regni exstructio saepa, & quinquennii spatio incredibili velocitate absoluta, trata operis firmitate ac soliditate ex meris scilicet silicibus, lapidibus que ut sicubi clavus infigi posset per lapidum commissuras, morte luerent, qui partem illam fabricassent». Atl. Sin. 15</p>	<p>В различных частях империи было возведение /стен/ и с невероятной скоростью в пятилетний срок окончено. Очень велика прочность и плотность этого сооружения из крепкого камня, поплатился бы смертью тот, кто сделал такой участок, где можно было бы воткнуть гвоздь в месте соединения камней.</p>
--	--	---

Опять вставка: «А построена та стена таким строением, что на низ кладен камень дикой, сеченой великой, а вверху кирпичи великия зженыя с извастию кладены, а во иных местах вся стена из камени дикого строена». Оп.Кит.57. В статейном списке: «А стена строена во основании сечен камень великой, дикой, серой, а наверху – кирпич». Ст.сп.214. Как видно из этого сопоставления, вставка и текст из статейного списка очень сходны. Далее перевод раздела «Murus quo anno sit conditus» обрывается и идет перевод раздела «Ejus longitudo», в котором, между прочим, говорится о высоте и ширине стены. «Высота ея пять сажен и болши, а ширина близ дву сажен». Оп. Кит. 57 «Muri altitudo triginta Sinensium cubitorum est; latitudo duodecim & saepius quindecim» Alt. Sin. 15. [Высота стены тридцать китайских локтей, ширина двенадцать или почти пятнадцать]. В статейном списке: «А вышина стен – по четыре сажени, а ширина по две сажени». Ст.сп.214.

Заканчивается глава переводом второй части раздела «Murus quo anno sit conditus». В статейном списке сообщается легенда о Великой стене, которой нет в «Описании». И заканчивается в статейном списке речь о стене отсылкой к «Описанию Китая». «Но об той стене, как сделана и когда и сколь велика, напишем в книгу, во описании Китайского государства». Ст. сп. 214.

Не переведены вовсе только разделы, которые, как совершенно справедливо считал Спафарий, не могли быть интересными для русского читателя той эпохи. Это раздел «Errores in mappis novis et antiquis», в котором говорится, что Великую стену и Пекин помещали на 50° широты, и это было ошибкой, ибо между стеной и Пекином два дня пути и широта Пекина 39° 59.

Опущены и разделы о китайских мерах «*Sinica mensura qualis*», «*Mensura varia*» и наконец «*Gradus unus quantus*». Русскому читателю того времени не нужны были точные данные о местонахождении Пекина и китайских мерах. Не переведен маленький раздел «*Qui bene de Sina scripserunt*», в которой сообщается о патере Триго и Алварисе Семедо, описавших Китай.

Описание пятнадцати провинций в «Atlas Sinensis» и «Описании Китая»

Во второй части атласа дается подробное описание провинций, городов и крепостей, находящихся в этих провинциях. Как уже указывалось, порядок описания провинций и городов полностью совпадает у обоих авторов. Описание каждой провинции с её городами строится в атласе по следующему плану: 1. Общее описание провинций; 2. Описание больших городов /*Urbs*/; 3. Описание меньших городов /*civitas major*/; 4. Описание военных городов и крепостей /*civitates militares et munimenta*/.

Общее описание провинций тоже имеет свой план и содержит соответствующие разделы, из которых большинство обязательны, а другие нет. 1. О названии провинции /*Provinciae nomen*/; 2. Границы провинции /*Termini*/; 3. Название этой провинции в древности /*Antiqua nomina*/; 4. Число городов в этой провинции /*Numerus civitatum*/; 5. О природных данных этой провинции /*Qualitas*/; 6. Число людей /*Nominum numerus*/; 7. О налоге, который платит эта провинция /*Tributa*/. Все эти разделы есть в описании первой провинции, но в описании второй раздел о названии этой провинции в древности опущен. Те же самое и в описании следующих провинций. К этим «обязательным» разделам могут добавляться другие, повествующие о различных достопримечательностях в этих провинциях. Например, в описании второй провинции *Xansi* есть дополнительные разделы: «*Vinum ibi ex uvivis*»/ Вино там из винограда/, «*Ignis Sinensium rarus*» /Необычайность китайского огня/ и другие. В описании *Xansi* «*Pluviae defectus ac lacustae molestae*» /Исчезновение дождя и неприятная саранча/, «*Reubarbarum sinense*»/ Китайский ревень/, «*Jaspis apud Sinas in pretio*» /Яшма у китайцев в цене/ и др.

Описание города состоит из следующих обязательных разделов: 1. О меньших городах, подчиняющихся этому городу /*civitates*/; 2. Древние названия этого города / *Antiqua nomina*/; 3. О горах в окрестностях города /*Montes*/; 4. О реках в окрестностях города /*Flumina*/. И соответственно добавляются разделы о достопримечательностях. Например, в описании города *Chinting* раздел «*Celebre Idolum*» /знаменитый идол/, в описании города *Hekien* «*Mirabilis naturae lacus*»/удивительное озеро/, и описанию города *Xunte* «*Fructus Linkio*» /фрукт *Linkio*/ и т.д..

План описания провинций Спафарий оставляет тот же. Большинство обязательных разделов Спафарий пересказывает с сокращениями. Раздел «Termini» очень сокращается или совсем пропускается. Разделы, в которых перечисляются древние названия городов и провинций, обязательно пропускаются. В разделах о количестве городов, находящихся в провинции или подчиненных какому-либо городу, Спафарий упоминает только их число, а названий не даёт, хотя у Мартини они добросовестно перечислены. Разделы о горах и реках переводятся с большими сокращениями. Например, описание гор, которые находятся около города Vuchang провинции Huquang: «Ad urbis Notapeliotem mons est Taquon cujus lapides ac gleba aureo colore micant, collibus & vallibus amoenus est: prope civitatem Vuchang mons est ejusdem nominis, in quo olim apparuisse dicitur vir toto hirtus corpore, decem altus cubitos, idque sub Cina familia: circa Kiayu in ripa Kiang fluminis est mons Chepie, à magna clade, quam Çаосао à Cheuyvo accepit, memorabilis: prope Kungyang mons est ingens Lungciven, ducentorum plus minus stadiorum, in eoque ingens caverna. Hincque civitas montem habet Chung, in quo lacus nigerrima aqua atramento simili, visitur. Kieuquon mons, hoc est novem palatiorum, ita dictus quod Cyngan Regis filli novem sibi in eo exstruxerant palatia, in quibus litteris operam darent» (Atl. Sin. 75).

Спафарий так пересказывает этот отрывок: «... Горы же круг тех мест суть многие, одна Такфон именуемая, на которой камень и земля аки золото светлеется. Гора иная Вуханг, в которой показался муж некий 5 аршин, имея тело все волосатое, такожде и иныя горы высокия суть, на которых многия строения прекрасныя - -» Оп. Кит. 115. Тут же в атласе рассказывается об озере Хун, реке Нан с притоком Ло, об островах Lu, San, а у Спафарий только говорится: «Тут же многия реки и озера великие, и острова преикрасныя». Оп. Кит. 115.

Разделы о налоге, о количестве людей переводятся всегда точно:

«Десятину дают от всякого хлеба, из пшена сорочинского, из пшеницы, спросы по 601 тысячи по 133 болших мешков, шелку сырцу по 224 китайских фунтов, шелку деланого по 45 тысяч, по 145 фунтов, бумаги хлопчатой по 13 тысяч по 748 фунтов, ... такожде дают для прокормления ханских коней сена по 8 миллионов болших снопов и по 737 тысяч, ... соли по 284 пуда ...» Оп. Кит. 67.

«Tributum, quod ex oryza milio vel tritico pendet, est 601,153 saccorum, non laboratae byssi librae/quarum singulae viginti unciarum sunt/ 224, ex serico confecto 45135, gossipii librae 13748. Straminis seu foeni fascies, ad equos regios alendos 8737,284». Atl. Sin. 28

[Налог, который состоит из риса, проса или пшеницы, 601153 мешка. Необработанного шелка 224 фунта /в одном фунте 20 унций/, обработанного шелку 45135 /фунтов/, хлопка 13748 фунтов. Соломы или сена для прокормления царских лошадей 8737 284 пучков].

Разделы, посвященные описанию климата, почв, а также овощей, фруктов, полезных ископаемых Спафарий старается перевести точно. Например, о фруктах и шелке, которые имеются в изобилии в 6-ой провинции Suchuen: «Тут родится множество шелку, поморанцы, и корень инбирь, и орехи кастани такие, что когда положить в рот, тот растает яко сахар». Оп. Кит. 107.

«Ingens hic ubique serici, pomorum aureorum, radicisque, quam scorzanera vocant, abundantia est; castaneas fert, quae ore aliquantulo tempore contentae per se liquescunt uti saccarum» Atl. Sin. 68.

[Здесь большое изобилие шелка, золотых яблок, корня, который называют инбирь, много каштанов, которые очень скоро тают во рту, как сахар].

«Необязательные» разделы, в которых говорится о каких-либо замечательных фруктах, овощах, о замечательных постройках, о разных чудесных вещах, о легендах переводятся в большинстве случаев дословно. Например, в описании города Hокien «*Mirabilis naturae lacus*» /Чудесное озеро/: «Около того города горы прекрасныя, при которых есть озерко зело глубокое, в которое, ежели послучаю кто бросит камень какой ни буди, тогда вся та вода краснеет, аки кровь. А когда листья падут з древа в него, тот час пременяются в ластовицы и взлетают». Оп. Кит. 76.

«Ad Hien civitatem profundissimus lacus est Vo dictus, cujus aqua injecto lapide tota ut sanguis rubescit: si folia vicinarum arborum incidant, quam hirundines evolant, adeo ut folia ipsa in aves mutari videantur» Atl. Sin. 33.

[У города Hien есть глубочайшее озеро, называемое Vo вода которого краснеет, как кровь, от брошенного камня. Если листья с деревьев падают в воду, то скоро вылетает из него ласточки, видели, как сами листья превращаются в птиц].

«Повествуют же они, что некоторый иноземец купил тамо попугая и хотел взять в свою землю, и когда видел той попугай, что из Китай вон идёт, так говорил ему: я птица китайская, мне к чужеземцам итти не доведется и непригоже, и после того тот час и померла». Оп. Кит. 108.

«... Memorant olim unum hic ab exteris emptum, ut in patriam eum suam illi asportarent, verum cum eam ex Sina efferre vellent, ita locutum fuisse aviculum: ego sinarum sum avis, ad exteros ire dedignor, atque ita eam paulo post exspirasse» Atl. Sin. 68.

[Вспоминают, что когда-то одна птица, купленная чужеземцем, чтобы увезти её из Китая, сказала, когда он хотел это сделать: «Я птица китайская и не хочу уходить из Китая», и вскоре после этого умерла].

«... А на ипаче превосходит всего колоколя предивним строением устроенная, которая строена загородом осмоугольная о девяти статиях,

сиесть девяти поясов. Высота оной колоколни 450 аршин, а ширина ея довольно против вышины зделана, внешняя стена ея прекрасная и тонкая фарфоровая, со всяким рукописанием живописным уркашена». Оп. Кит. 95.

«... At Turris quae extra moenia est omnia tum splendore, tum operis magnitudine superat: figura octogona est, ab ipso solo in altum novem contignationibus exurgit, adeoque novizonia est, perpendiculum illius a vertice ad fundamentum nongentorum est cubitorum, cui debita proportione respondet latitudo, totus paries exterior ex subtilissima porcellanae argilla est suis figuris extantibus pictisque ornata ...» Atl. Sin. 56.

[... башня вне городских стен так прекрасна, что превосходит все другие постройки. Восьмиугольной формы, в высоту поднимается на 9 надстроек, т.е. девять поясов. Но вертикали в высоту 900 локтей и ширина её пропорциональна высоте. Внешняя стена украшена фигурами из тончайшего фарфора и живописью].

Так же точно и подробно переводит Спафарий рассуждения Мартини о ревене, мускусе, о саранче, корне «жень-шень», о чае и другие.

Вставки во второй части немногочисленны. К ним относится рассуждение Спафария об апостоле Фоме и православной вере в Китае. Или при описании Суку, Спафарий добавляет: «Таковыя овощи взяты были к Москве с нами». Оп. Кит. 92. Или добавление Спафария о том, что говорили ему асканьяма о народе Кинхи.

Особо следует выделить описание города Пекина и дворца богдыхана, это автор видел своими глазами: все же при описании он пользовался латинским атласом, хотя и много добавил от себя. Эти самостоятельные сведения автора находят свое отражение и в статейном списке, поэтому сопоставление текста «Описания», латинского текста и статейного списка дает наглядное представление о структуре текста «Описания».

Как видно, атлас дает Спафарию более точные сведения о ширине, протяженности, длине стены. Но описание устройства стены совпадает со статейным списком. И в «Описании» и в статейном списке есть сравнение высоты стены с высотой стен московского кремля. В тексте же описания дворца богдыхана к пересказу латинского текста добавлен целый ряд подробностей, о которых сообщается и в статейном списке.

Пять глав в «Описании Китая» написаны Спафарием абсолютно самостоятельно, очевидно, только по личным впечатлениям или сведениям, почерпнутым им из устных или некоторых письменных источников. Это глава 18 об обычаях при дворе богдыхана, о его платье, о желтом цвете всех тех, кто при дворе, о том, как женились и женятся теперь китайские императоры. Глава 19 – о религии китайцев, об их «кумирницах», «идолах». Любопытно, что глава 8 тоже посвящена религии, но она является точным переводом латинского текста. Вся 19 глава написана по личным впечатлениям, как и 20 глава – о войске маньчжур, о вооружении, о их

воинственном характере, об их морских судах. Особое место занимают оригинальные главы 3 и 4, описывающие морские и сухопутные пути в Китай. Эти главы «Описания» пользовались особой популярностью. Спафарий первым в России, очевидно и в Европе, постарался описать, какими же путями можно попасть в далекий Китай. Именно потому, что в Европе не было подобных подробных сведений, иезуит Ф. Авриль описывая, как можно попасть в Китай, заимствует из этих двух глав¹⁰. Известно, что иезуит Давид, который находился в Москве в 1685 году, узнал о путях в Китай от Спафария и сочинил карту путей из Москвы в Китай в 1689 г. Чешский иезуит Томас имел тоже данные об этих дорогах, как предполагает А.В. Флоровский, он мог получить их от того же Спафария, когда тот был в Пекине¹¹.

Сведения о южном морском пути сам Спафарий мог почерпнуть из любого сочинения о Китае того времени, тем более о проникновении в Китай иезуитов и соперничества португальцев и голландцев.

У Спафария была взяты «из Аптеки» две книги о Китае. Одной, очевидно, явилась «Novus Atlas Sinensis», а вторая о голландском посольстве в Китай: «А кто хочет видеть подлинно живопись тех идолов их, мощно видеть в езуитских книгах, где пишут о Китае в книге посольства в Китай голанцев, ибо тамо подлинно и явственно написаны». Оп.Кит. 63. Кроме того, в статейном списке Спафарий рассказывает о том, как он давал богдыхану книгу «как было из галанские земли в Китай посольство». С.А. Белокуров, основываясь на заявлении Юрия Крижанича, полагает, что это было описание посольства голландцев в Китай Петра ван-Горна в 1666-1668 г.г. Из этой книги и мог почерпнуть Спафарий эти сведения¹².

Казаки сообщили Спафарию, как он о том и сам пишет, о втором морском пути от устья Амура, около Кореи. Говоря о первом сухопутном пути в Китай из Индии, Н. Спафарий упоминает о посольстве иезуитов, посланном от Великого Могола в Китай. Бартольд полагает, что это еще было сообщено в Москве. Речь идет о посольстве, во главе которого стоял патер Бенедикт Гоэс, который, будучи послан Моголом, через Памир проник в Китай в первых годах XVII столетия. Впоследствии, использовав его дневники, патер Триго (Nicolaus Trigautius) написал сочинение об этом путешествии, которое называлось «De Christiana expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, libri V», Köln, 1618.

Откуда почерпнул Н. Спафарий сведения о втором пути через Турфан и Самарканд, видно из статейного списка. 5 июля Спафария посетил «бухаретин Труфана города житель». Он рассказал о дороге от Кокотана до Турфана, до Самарканда, до Астрахани (Ст. сп.280).

¹⁰ F. Avril, *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie, entrepris pour decouvrir un nouveau chemin à la Chine*, Paris, 1692.

¹¹ А.И. Андреев, *Очерки по источниковедению Сибири*, М.-Л., 1960, стр.57-58.

¹² С. А. Белокуров, *Юрий Крижанич в России*, Москва, 1902, стр. 144-143.

О третьем пути Н. Спафарий узнал из описания путешествия в Китай Феодора Байкова, которое было взято им с собой. О чертвертом и пятом пути, которыми ехал сам Н. Спафарий, ему рассказали в Тобольске служилые люди, как о том говорится в статейном списке: «И боярин и воевода Петр Михайлович Салтыков с товарищи по грамоте великого государя, собрав тобольских служилых людей, которые были в Китайском государстве из детей боярских и служилых, и иноземцев, татар бухарцов, которые прежде того были с Федоров Байковым и Сентпулом, спрашивал, на которые места ему Николаю из Тобольска ехать в Китайское государство прямее и податнее и чтобы проехать от калмыков безопасно» (Ст.сп.167).

Таким образом, сравнение «Описание Китая» Н. Спафария и «Atlas Sinensis» М. Martini показывает, что текст Описание Китая у Н. Спафария получился мозаичным, сложенным из буквального перевода с большими или меньшими сокращениями, из оригинальных дополнений самого Спафария о многих его впечатлениях, вынесенных им из длительного путешествия в Китай. Элемент «своего» внесен автором не только дополнениями, но и многими сокращениями и пропусками. Этим Спафарий несколько меняет характер повествования, который носил атлас Мартини, ибо меняется соотношение материала различного содержания. Атлас Мартини был написан, чтобы служить справочником по географии Китая, и действительно, он не потерял своего научного значения до сего дня. Это строго научное сочинение, написанное по строго выдержанному плану. Спафарий же сокращает и пропускает некоторые из тех разделов, в которых сообщается сухие факты (о границе провинций, длинные перечени названий городов и т.д.). Зато дословно переводятся разделы о каких-либо необычных для европейцев предметах (о чае, мускусе, ревете), о достопримечательностях в городах и в их окрестностях, о всяких чудесных или выдающихся событиях. Таким образом, Спафарий немного уменьшил количество научного материала, но оставил все чисто развлекательные, повествовательные элементы. Но не следует преувеличивать это. Спафарий с редкой добросовестностью использует атлас, в мельчайших деталях следует по его плану в расположении материала и оставляет вполне достаточно сухих фактов, чтобы «Описание Китая» тоже, как и сочинение Мартини, могло служить справочником по истории и географии Китая.

Сокращения

Atl.Sin. = М. Martini, *Novus Atlas Sinensis*, в кн. I.Blaeu, *Theatrum orbis terrarum sive novus atlas*, Pars sexta. Amsterdami, 1655

Оп. Кит. = Н.Г. Спафарий, *Описание первья части вселенныя, иже именуемой Азия, в ней же состоит китайское государство со всеми городами и провинциями*, Казань, 1910.

Ст.сп. = Ю.В. Арсеньев, *Статьейный список посольства Н. Спафария в Китай*, Вестник археологии и истории, XVII, 1906 г.

L'ÉMIGRATION: CONDITION HUMAINE ET POLITIQUE DANS LE SUD-EST EUROPÉEN AUX XV^e-XIX^e SIÈCLES. QUELQUES REMARQUES

ELENA SIUPIUR

Nous essayons d'esquisser dans cette étude certains problèmes concernant la recherche et l'analyse de l'un des plus impressionnants phénomènes de l'existence du Sud-Est européen des six derniers siècles: *l'émigration et l'immigration*, termes qui impliquent: *refuge, émigration individuelle, émigration collective, déplacements de population, colonisations*. Notre investigation se développe sur quatre perspectives: 1. humaine, des individus et des collectivités; 2. territoriale et géopolitique; 3. de la structure ethno-démographique et ethno-confessionnelle; 4. de la structure socio-professionnelle de l'espace Sud-Est européen.

Si l'on étudie le comportement démographique du Sud-Est européen on découvre pour durant presque cinq siècles un phénomène (de nouveau actif aux XX^e-XXI^e siècles) devenu graduellement une dimension de l'existence de cet espace, du mental collectif et, en même temps, la condition humaine et politiques de hommes qui y vivent: il s'agit de *l'émigration et de l'immigration*, termes qui impliquent *la fuite, le refuge, l'émigration individuelle et l'émigration collective, le déménagement des populations*, de certaines zones, et leur ré-installation dans d'autres, plus lointaines ou plus proches. Le phénomène a connu une continuité ininterrompue, complexe, avec des intensités et des motivations différentes, pendant des siècles et des périodes tout aussi différentes et il s'est enraciné dans le Sud-Est européen comme une *alternative* à l'existence des habitants de cette région.

Le phénomène a eu – par sa longue durée et par intensité et les causes l'ayant généré – des puissants effets négatifs, mais aussi positifs, sensiblement modificateurs sous tous les aspects, reflétés tant dans les structures ethno-démographiques et ethno-confessionnelles de l'espace ethnique et géopolitique quitté, que dans l'espace ethno-culturel et géopolitique hôte. Il a eu des effets modificateurs sur le mental collectif de l'entier espace Sud-Est européen, même culturel et économique.

Considéré dans une perspective historique, comme dans celle de l'actualité immédiate, mentale, géopolitiques, de juridiction internationale et des zones conflictuelles existantes dans l'espace européen – de hier et d'aujourd'hui –, le phénomène a eu, et il a encore, des conséquences dramatiques ou, parfois, seulement d'une forte tension négative, sur la vie politique des peuples du Sud-Est européen, pour relancer, de nos jours encore, des conflits ethniques, culturels et confessionnels,

qui rendent de nouveau actuel le phénomène de l'émigration, du refuge, de l'échange de populations, de l'immigration légale et illégale etc.

L'émigration, les déménagements, les dislocations de grandes collectivités ethniques en même temps que les territoires qu'elles habitaient dans l'espace Sud-Est européen et à l'intérieur de celui-ci, dans les six derniers siècles, mais surtout aux XVIII^e-XIX^e siècles, ont représenté un thème d'une importance particulière pour les écoles historiques de l'époque moderne et contemporaine des peuples du Sud-Est européen – les principales zone d'émigration et d'immigration – albanaise, bulgare, grecque, serbe, roumaine; le thème est entré aussi, partiellement et fragmentairement, dans l'attention de nombreuses écoles historiques ou de sciences politiques européennes. L'historiographie du phénomène a rassemblé jusqu'à nos jours des milliers de titres d'études, d'articles, de volumes de documents et monographies réalisés dans des perspectives et par des disciplines académiques différentes – non seulement historique et documentaire – et par des perspectives méthodologiques différentes. Leur enregistrement couvrirait plusieurs volumes¹.

¹ Je citerai seulement un nombre réduit de travaux de référence – monographies, volumes de documents, études amples – qui forment, dans leur ansamble, pour notre thème de recherche, une bibliographie riche et parfois exhaustive. Toutefois, mes vifs remerciements à Hildrun Glass de l'Université de Munich, pour ses suggestions bibliographiques particulièrement utiles: Zamfir Arbore, *Basarabia în secolul al XIX-lea*, București, 1899; idem, *Dictionarul geografic al Basarabiei*, Ed. Socecu, București, 1904; Denise Eeckaute-Bardery, *Migrations balkaniques et danubiens en France*, in « Cahiers balkaniques », 1991, 13, p. 209–215; Paul Cernovodeanu, *Bucarest. Important centre politique du Sud-Est européen à la fin du XVII^{ème} siècle et au commencement du XVIII^{ème}*, in « Revue des études sud-est européennes » (RESEE), tome IV, 1966, no. 1–2, p. 147–168; Nicolae Ciachir, Gelcu Maxutovici, *Unele aspecte create pe teritoriul României mișcării albaneze de la sfârșitul secolului al XIX-lea, începutul secolului XX*, in « Revista arhivelor », X, 1967, no.1; N.S. Derjavin, *Bolgarskite kolonii v Rossii*, in « Sbornik za Narodni Umotvoreniija i Knjizina » (SNUK), Sofia, 1914; Cornelia Papacostea Danielopolu, *Comunitățile grecești din România în secolul al XIX-lea*, Ed. Omnia, București, 1996; Dittmar Dahlmann (Hg.), *Migration nach Ost-und Südosteuropa von 18.bis zum Beginn des 19.Jahrhunderts*, Stuttgart, 1999; Veselin Djordjevač, *Les migrations yougoslaves* in « Cahiers balkaniques », 1991, 13 (*Migrations balkaniques et danubiennes*, I, op. cit.), p. 149–169; Charles Eddy, *Greece and the Greek Refugees*, London, 1931; Milorad Ekmecic, *The International and Intercontinental Migration Movements from the Yugoslav Lands from the End of the XVIIIth Century till 1941*, in ***, *Les migrations internationales de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris 1980, p. 566–594; Elena Hadjinikolova, *Bălgarskite preselnitzi v iujnite oblasti na Rusija. 1856–1877*, Sofia, 1987; Evangelos Konstantinou (Hg.), *Griechische Migration in Europa. Geschichte und Gegenwart*, Coll. « Philhellenische Studien », Bd.8, Frankfurt, 2000; Arsh, Gregori, *On the History of Greek Migration to Russia in the late 18th and early 19th Centuries*, in Evangelos Konstantinou (Hg) *Griechische.. op.cit.*, p. 16–21; Sava Iancovici, *Relations roumano-albanaise à l'époque de la renaissance et de l'émancipation du peuple albanais*, in RESEE, tom IX, 1971, no. 1, p. 5–48; Nikolai Jecev, *Braila i bălgarskoto Văzrajđane*, Sofia, 1970; ibidem, *București – kulturno središte na bălgarite prez Văzrajđane*, Sofia, 1991; Fikret, Adanir/ Hilmar Kaiser, *Migration, Deportation and Nation Building: The case of the Ottoman Empire* in René Leboutte (Hg), *Migrations and Migrants in Historical Perspective: Permanencies and Innovations*, Brussels, 2000, p. 273–292; Cristia Maxutovici, *Comunitatea albaneză din România in Istoria Comunității albaneze din România*, vol.I, București, 2000; Francisk Pall, *Skanderbeg et Iannco de Hunedoara*, in RESEE, tom VI, 1968 no. 1, p. 5–22; Radovan Samardžić, *Migrations in Serbian History (Era of Foreign Rule)* in ***, *Migrations in the Balkan History*, Belgrade 1989, p. 83–89; Jovan Civić, *La péninsule balkanique. Géographie humaine*, Paris, 1918; G.G. Pisarevski, *Iz istorija imostrannoï kolonizatzii v Rossii v 18.veka*,

Le phénomène *Emigration et mouvements de populations* dans le Sud-Est européen a été, et peut être recherché d'une manière plus ou moins fragmentaire ou unitaire de quelques perspectives que nous avons pu identifier après avoir étudié l'information et réfléchi sur le thème structuré au cours des deux derniers siècles :

I. De la perspective humaine, des individus et des collectivités humaines ;

II. De la perspective territoriale et géopolitique ;

III. De la perspective de la structure ethno-démographique et ethno-confessionnelle de l'espace Sud-Est européen ;

IV. De la perspective de la structure socio-professionnelle de l'espace Sud-Est européen, structure cristallisée sous l'impacte de mouvement permanent des populations au-delà des frontières ethniques ou institutionnelles.

De toute évidence, le phénomène peut être soumis à l'analyse partant d'autres perspectives aussi ; dans une étude de 1967, le professeur Mihai Berza a jalonné une série de perspectives intéressantes concernant la recherche du Sud-Est européen² ; à cause de l'espace restreint offert par la RESEE, nous nous limiterons à celles que nous venons d'énoncer.

Chacune de ces perspectives rassemble dans le sommaire des ses analyses un nombre signifiant de thèmes, problèmes, aspects, traités de différentes perspectives méthodologiques et disciplines académiques : de l'histoire, l'ethno-sociologie, ethno-linguistique, à l'histoire de la culture, aux sciences politiques, juridiques, législation et droit international etc. Des quatre perspectives énoncées, notre étude se limitera à identifier un certain nombre de problèmes, aspects et thèmes liés au phénomène d'émigration et d'immigration, termes dans lesquels nous intégrons toutes les formes de mouvements de populations dans les Sud-Est européen.

Essayons d'abord de fixer *les causes, les facteurs d'initiative et l'espace* de l'apparition et du développement du phénomène d'émigration³.

Moskva, 1909; D.Polena, *Mișcarea națională albaneză*, UCAR, București, 2000; H.D. Siruni, *Armenii în viața economică a Țărilor Române*, București, 1944; Elena Siupiur, *Changements dans la structure ethno-démographique de la Bessarabie au XIX^e siècle (1794-1894)*, in *Between East and West Studies in Anthropology and Social History*, București, 2005, p. 493-521; A. Skalkovski, *Bolgarskie kolonii v Bessarabii i Novorossiiskom kraje*, Odessa, 1948; Christa Stamenovitch, *L'émigration Yougoslave (Serbo-Croato-Slovène)*, Paris, 1926; ***, *Structure sociale et développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII^e-XVIII^e siècle*, Bucarest, 1975; Nikolaj Todorov, *La ville balkanique aux XV^e-XIX^e siècles. Développement socio-économique et démographique*, Bucarest, 1980; Veselin Traikov, Nikolai Jecov, *Bălgarskata emigratzija v Rumânija XIV-vek do 1878 g.*, Sofia, 1986; Emil Turdeanu, *Oameni și cărți de altădată*, Ed. Enciclopedică, București, 1997; Constantin N. Velichi, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762-1850)*, Ed. Acad. Române, București, 1970; idem, *La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale (1850-1878)*, Ed. Acad. Române, București, 1979.

² Mihai Berza, *Les grandes étapes de l'histoire du Sud-Est européen*, in *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Colloque tenu le 11 sept. 1967 à Bucarest à l'occasion de la IX^e Assemblée Générale du CIPSH, Bucarest, 1967, p. 9-28.

³ Pour les causes, les voies d'émigrations, les facteurs d'actions, l'espaces où s'est produit le mouvement (y compris les données statistiques) voir aussi mon étude: Elena Siupiur, *Changements dans la structure ...op.cit.*; idem, *Von Bessarabien zur Republik Moldau – die historischen Wurzeln*

L'invasion et la domination militaire-islamique ottomane dans le Sud-Est européen marquent les débuts de ce phénomène de longue durée ; l'invasion ottomane a anéanti brutalement les Etats médiévaux régionaux – bulgare, serbe, albanais et de l'Empire byzantin, ou ce qui survivait encore –, ont détruit Constantinople symbole du monde chrétien d'Orient et symbole du monde impérial d'Orient. Elles ont aboli des trônes monarchiques et princiers dans le Sud-Est européen, de même que l'institution de la monarchie chrétienne, les classes politiques locales (ethniques) des peuples y habitant, ont démoli brutalement l'ensemble du système institutionnel médiéval chrétien européen-politique, économique, juridique, culturel, confessionnel, sur lequel se fondait le monde de la Péninsule et dans lequel ce monde était organisé.

Cette domination a installé un nouveau pouvoir politique-militaire, avec une nouvelle juridiction ecclésiastique-islamique, totalement étrangère à ce monde.

Nous n'insistons pas sur toutes les modifications radicales intervenues dans la Péninsule suite à l'invasion ottomane. Pour les peuples de cette région, de leur point de vue, s'est installée la longue nuit du monde européen du Sud-Est du continent. Et, du point de vue géopolitique, l'Europe a été partagée en deux – l'Europe chrétienne par son monde et ses institutions et la Turquie européenne avec une majorité chrétienne mais avec une administration politique et ecclésiastique islamique, pour rester ainsi, séparée, durant des siècles. Du point de vue humanitaire et culturel, c'est avec l'invasion ottomane que débute aussi la fuite, le refuge de collectivités entières vers l'autre Europe, encore libre : lettrés, professeurs, ecclésiastes, fuient vers les pays chrétiens – dans l'Italie de la Renaissance qu'ils nourrissent des connaissances de l'antiquité grecque, ils s'enfuient vers l'Autriche, l'Allemagne, la France, ils s'enfuient vers l'espace des Principautés Danubiennes encore non occupées et foyer de refuge pour le monde chrétien des Balkans, vers l'Ukraine et la Russie, pays chrétiens du même rite. L'émigration intellectuelle et cléricale balkanique vers le Nord et l'Est mais aussi vers l'Ouest et le Centre de l'Europe fit aussi l'objet d'études d'histoire de l'art, de l'histoire du livre, de l'histoire de la littérature, de l'histoire de l'Eglise et des monastères, mais, surtout des élites chrétiennes réfugiées⁴. L'invasion, les pillages

eines Konflikts, « Südost-Europa », 42. Jahrgang 1993, H. 3–4, p. 153–162; V. Traikov, N. Jecsev, *Bългарската емиграция... op.cit* chap. I, p. 19–49, *Bългарите на север от Дунава. XIV–XVIII v.*

⁴ Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, 1974; Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, București, 1940; Virgil Căndeia, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*, RESEE, tome VIII, 1970, no. 2, p. 181–230 et no.4, p. 623–688; Gh. Cronț, *Byzantine Juridical Influence in the Romanian Feudal Society*, RESEE, tome II, 1964, p. 359–383; Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Convergences culturelles gréco-roumaines (1774–1859)*, Thessaloniki, 1998 (I. *La littérature en langue grecque dans les Principautés Roumaines (1774–1830)*, p. 25–224 et II. *Les intellectuels roumains des Principautés Danubiennes et la culture hellénique (1821–1829)*, p. 225–356; C. Papacostea-Danielopolu, O. Cicanci, E. Siupiur, C. Vătașescu, *Intelctuali din Balcani în România. Sec. XVII–XX*, Ed. Acad. Română, București, 1984; Alexandru Elian, *Legăturile Mitropoliei Ungrovlahiei cu Patriarhia de Constantinopol și cu celelalte Biserici Ortodoxe de la întemeiere până la 1800*, « Biserica Ortodoxă Română », XVII, 1959, no. 10, p. 904–935;

de guerre ont chassé aussi un nombre important de la population balkanique, ses traces s'étant perdues dans une assimilation économique et ethnique permanente durant les cinq siècles. Pourtant, au long de ces siècles, certains groupes se sont constitués en enclaves ethniques tant au Nord du Danube qu'aux Centre et l'Est européens. Les premières décennies de l'invasion ont été suivies par les émeutes des populations balkaniques, des guerres anti-ottomanes menées par les voïvodes serbes, par les féodaux albanais, par les alliances ouest-européennes⁵, des guerres anti-ottomanes menées au Sud du Danube par des voïvodes roumains – valaques, moldaves, transylvains⁶ et toutes ces guerres se sont soldées par des refuges vers le Nord du Danube, par des grandes collectivités, ou bien vers l'Ouest de l'Europe. Dans les siècles suivants et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'émigration de la zone des Balkans a continué sans relâche, conséquence des guerres anti-ottomanes, des émeutes, des guerres russo-turques (durant presque deux siècles entre 1711–1878), de la politique de l'Empire russe (les Habsbourg n'en furent pas moins étrangers à ces pratiques), d'attraction de la population en premier lieu slave, dans les territoires du Nord du Danube (surtout dès le XVIII^e siècle)⁷.

Luminița Fassel, *Das deutsche Schulwesen in Bessarabien. 1812–1940*, München, 2000; Boris L. Fonkić, *Grečko-ruskie kul'turne svjazi v XV–XVIII vv.*, Moskva, 1977; Ilia Konev, *Bălgarskoto Văzrajđane i Prosveshthenieto*, Vol. I–III, 2 part., BAN, Sofia, 1983, 1991, 1998, 2001; Ion Radu Mircea, *Répertoire des manuscrits slaves en Roumanie. Auteurs byzantins et slaves*, (Ed. Pavlina Boiceva), Sofia, 2005; D. Năstase, *L'héritage impérial byzantin dans l'art et l'histoire des pays roumains*, Milano, 1976; Petre Șt. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV^e siècle à 1654*, « *Orientalia Christiana Analecta* », no. 227, Roma, 1986; Victor Papacostea, *Civilizație românească și civilizație balcanică*, București, 1983; P.P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei RPR*, vol. I, București, 1959; Andrei Pippidi, *Tradiția politică bizantină în Țările Române în sec. XVI–XVIII*, Ed. Acad. Române, București, 1983; Demonstene Russo, *Studii și Critice*, București, 1910; idem, *Elenizmul în România. Epoca bizantină și fanarioții*, București, 1912; Elena Siupiur, *Bălgarska emigrantska Inteligentzija v Rumanija prey XIX-ti vek*, Ed. Acad., Sofia, 1982; idem, *Bălgarskite ucilishta v Rumânia prez XIX-ti vek*, BAN, Sofia 1999; Emil Turdeanu, *Études de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs des Principautés Roumaines*, Leiden, 1985; idem, *Miniatura bulgară și începuturile miniaturii românești*, in *Oameni și cărți...*, op.cit., p. 169–232; L. Vranoussis, *L'hellénisme post-byzantin et l'Europe. Manuscrits, livres, imprimeries*, « XVI^e Congrès International d'études byzantines », Viena, 1981.

⁵ Academia Română, *Istoria Românilor*, vol. III–VII, Edit. Enciclopedică, București, 2001, 2003; Johannes Faensen, *Die Albanische Nationalbewegung*, Berlin, 1980; Institut za Istoria, *Istoria na Bălgarija*, tom. I–VII, BAN, Sofia, 1979, 1981, 1982, 1983, 1985, 1987, 1991; Institut za istoria, *Atlas po bălgarska istorija*, BAN, Sofia, 1963; Barbara Jelavich, *History of the Balkans*, I, Cambridge Univ. Press, New-York, 1983; idem, *The British Traveller in the Balkans: The Abuses of Ottoman Administration in the Slavonic Provinces*, in « *Slavonic and East European Review* », tome. 33, no. 81, 1955, p. 396–413; Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, 1997, ed. roumaine *Balkanii și Balcanismul*, Ed. Humanitas, București, 2000.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Jean Nouzille, *Histoire de la frontière entre l'Autriche et l'Empire Ottoman*, Paris, 1991; Emil Palotas, *Österreichische diplomatische Quellen zur Balkanpolitik der Habsburgmonarchie in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, in *Les documents diplomatiques. Importantes sources des études balkaniques*. Actes de la Conférence scientifique internationale, Tutzing-Munich, 4–6 mai 1986, Roma 1988, p. 151–163; G.S. Rakovski, *Preselenie v Russija ili ruskata ubiistvena politika za*

L'émigration, le refuge – les vagues d'émigration – comme phénomène en soi apparaît dans l'espace de l'Empire Ottoman, de la frontière de l'Europe avec l'Asie, au moment de l'invasion ottomane dans cette partie de l'Europe. Donc, l'espace de l'ancien Empire Byzantin et l'espace actuel de la Grèce, des tsarats bulgares et des tsarats serbes et l'espace des albanais. Le phénomène apparaît spontanément au moment de l'invasion des XIV^e–XV^e siècles avec les causes qu'elle avait provoquées et auxquelles s'ajouterons autres encore – et il se poursuivra jusqu'à la fin du XIX^e, même le début du XX^e siècle (la dernière vague d'émigration, celle des Arméniens, en 1915, d'après Musa Dag provenant aussi de l'espace asiatique musulman en se dirigeant vers l'espace européen chrétien). L'émigration sera formée dans tous les siècles par une population européenne chrétienne qui se dirige vers le Nord du Danube, pour continuer vers l'Est et l'Ouest. L'espace de l'Empire Ottoman restera pendant cinq siècles *le principal fournisseur d'émigration*. Au fil des années s'ajouterons d'autres espace d'émigration et d'immigration dans le cadre des trois empires (ottoman, russe et des Habsbourg), surtout après la fin du XVIII^e – début du XIX^e siècle : les émigrants sont *Bulgares, Grecs, Albanais* provenant de l'Empire Ottoman et se dirigeant vers le Nord du Danube, puis *la population turco-tatare musulmane* du Boudjak (intégré à l'Empire Russe après 1812), population déménagée par la force dans l'Empire Ottoman (surtout dans les territoires bulgares), mais aussi en Crimée ; *la population juive* (de rite mosaïque) de Russie et de Galitie, mais aussi de l'Empire Ottoman vers la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie et la Hongrie ; la population *polonaise catholique* de l'Empire Russe se dirige vers l'Empire des Habsbourg (mais aussi par déportation en Sibérie, surtout les leaders politiques et les intellectuels) etc. Vers l'Est se dirigeront des *Allemands* de l'Allemagne et de la Pologne, attirés par les politiques russes d'encouragement à l'immigration dans les territoires qu'elle avait conquises. À ces mouvements de population viennent s'ajouter, dès la fin du XVIII^e, tout le long du XIX^e et se prolongeant au XX^e siècles, les *réfugiés politiques, les opprimés politiques* (provenant des trois empires) : *Bulgares, Slaves du Sud, en général, Albanais, Grecs, Polonais, Russes, Ukrainiens*, réfugiés victimes des divers pogrômes ou des répressions des différentes émeutes : *Juifs, Bulgares, Serbes, Arméniens Polonais*⁸. Ces mouvements de groupes ethniques

bългарite, / București/, 1861; *Spisok naseleñih mest Rossiiskoi Imperii po svedenija 1859. Hersonskaja Gubernija*, Spb., 1868, p. XVII, apud Elena Hadjinikolova, *Bългарските preselnitzi... op.cit*, p. 20–30; Karl Teblizov, Maria Vekova, Marin Liuliușev, *Bългарското obrazovanie v Banat i Transilvanija*, Veliko Târnovo, 1996.

⁸ Lya Benjamin, *Evreii din România în texte istoriografice*. Antologie, Edit. Hasefer, București, 2002; Luminița Fassel, *Das deutsche... op.cit.*; Carol Iancu, *Les Juifs en Roumanie. 1866–1919. De l'exclusion à l'émancipation*, Aix-en-Provence, 1974; édition roumaine, Ed. Hasefer, București, 1996; L. Rotman, *Școala israelito-română (1851–1914)*, Ed. Hasefer, București, 1999; Josef Sallanz, *Zum Migrationverhalten bei den russischen Lipowanern und Ukrainern in der rumänischen Dobruđscha*, RESEE, tom XLIV, no. 1–14, 2006, p. 43–58 (et Bibliographie sur la structure ethnique et confessionnelle de la Dobruđja); E. Siupiur, *Changements...op.cit*, p. 509–511; V. Traikov, *Ideologiceski tetenija i programi v natzionalno-osvoboditelnite dvijenija na Balkanite do 1878 g.*, Sofia, 1978 (réd.

différents dans les limites des trois empires mentionnés signifient, en égale mesure, des mouvements de groupes religieux différents : *chrétiens orthodoxes, catholiques, protestants, réformés, Russes de rite ancien* (Lipovans), *de religion mosaïque, musulmans*⁹. Et tous ces mouvements concernent d'une manière ou d'autre, l'espace démographique Sud-Est européen.

Les modifications démographiques sont dues aussi à une autre cause, notamment les modifications géopolitiques. C'est-à-dire les échanges de territoires entre les trois empires: d'abord, aux XIV-XV^e disparaissent les Etats médiévaux balkaniques et un empire (byzantin) qui sont transformés (par l'abolition des frontières ethniques) en *pachaliks, vilayets* et *sandjaks*, intégrés du point de vue administratif, militaire et politique dans l'Empire Ottoman ; en 1775 l'Empire des Habsbourg s'empare du Nord de la Moldavie (la Bukovine)¹⁰; en 1806-1812 suit le passage de l'ensemble de la Bessarabie dans les frontières de l'Empire Russe ; en 1830 le Royaume de Grèce (avec un territoire minime) se détache de l'Empire Ottoman, mais les Îles grecques restent dans le cadre de l'Empire (dès ce moment une partie importante de la diaspora grecque de l'Europe revient dans les frontières de l'Etat national grec) ; après 1814 l'Etat serbe acquiert une certaine autonomie, il se détache partiellement de l'Empire Ottoman ; après la guerre de Crimée et la Conférence de Paix de Paris, une partie de la Bessarabie méridionale est restituée à la Moldavie ; après la guerre russo-roumano-turque de 1877-1878 et la Conférence de Paix de Berlin, ce territoire entre de nouveau dans les frontières de l'Empire Russe. Mais, la Dobroudja du Nord est détachée de l'Empire Ottoman et rendue à la Roumanie devenue Etat national indépendant ; indépendante et Etat national devient aussi la Serbie. La même année on voit naître la Principauté autonome de Bulgarie, unie à la Thrace en 1885 (restée pour un certain temps dans le cadre de l'empire) elle devient la Principauté de Bulgarie ayant une autonomie politique ; par l'apparition de l'Etat moderne bulgare, une partie importante de l'émigration bulgare répandue de par le monde se retire dans ses frontières¹¹; en 1908, la Bulgarie devient indépendante et disparaît de l'espace politique de l'Empire Ottoman ; mais, en 1908 encore, la Bosnie et l'Herzégovine sont incluses dans l'Empire de l'Autriche-Hongrie ! En 1913, et de nouveau en 1918, le Sud de la Dobroudja entre dans les frontières roumaines. Pendant plus de cent ans, un grand nombre de territoires (y compris leurs populations qui subissent des changements

roumaine, *Curentele ideologice și programe din mișcările de eliberare națională din Balcani până în anul 1878*, București, 1986) (avec une Bibliographie exhaustive du thème).

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ *General Spleny's Beschreibung der Bukovina, 1775*, in *Bucovina în primele descrieri geografice, istorice, economice și demografice*, Ed. bilingue par Acad. Radu Grigorovici, Ed. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1998, p. 10-278; M. Iacobescu, *Din istoria Bucovinei, vol.I (1774-1862), De la administrație militară la autonomie provincială*, Ed. Acad. Române, București, 1993; I. Nistor, *Istoria Bucovinei*, București, 1991.

¹¹ G. Castellan, *Histoire des Balkans (XIV^e-XX^e siècles)*, Paris, 1991; K. Jirecek, *Istorija Srba*, tome I-II, Beograd, 1952; B. Jelavich, *History of the Balkans, op.cit.*, I. Nistor, *Istoria Basarabiei*, Chișinău, 1991; M. Todorova, *Imagining... op.cit.* chp. 7, p. 252-286; V. Traikov, *Ideologhiceski... op.cit.*

périodique de leur statut politique et civil) passent d'un empire à l'autre, d'un espace politique à un autre.

Sous l'aspect *d'espace ethnique, confessionnel et institutionnel*, d'émigration et d'immigration signalons quelques situations. On émigre, initialement, et pour la plupart, d'un *espace chrétien* occupé par violence, avec des massacres en masse, emprise et vente d'esclaves sur les marchés asiatiques et arabes, islamisations forcées ou « bénévoles »¹², comme c'est le cas de l'Albanie, du Sud de la Bulgarie ou de la Bosnie. *L'immigration* se produit dans les espaces *chrétiens européens*, à l'exception des Turco-Tatares du Boudjak, déplacés entre 1794–1806 dans l'Empire Ottoman (mais dans l'espace d'existence de la population bulgare chrétienne). L'émigration a lieu des *espaces peuplés par des ethnies européennes*, envahies surtout par des ethnies asiatiques ; au XVIII^e – début du XIX^e siècles on émigre des espaces *chrétiens-orthodoxes, catholiques ou protestants* (pour des raisons raciales, idéologiques, politiques mais aussi économiques) ; au XIX^e siècle on émigre, pour des raisons professionnelles et politiques, individuellement, de *l'Europe Occidentale et Centrale*, vers l'Est, mais aussi dans le sens inverse (*Français, Allemands, Suisses, Russes, Ukrainiens, Polonais, Juifs, Grecs, Bulgares, Albanais*, etc.)

On émigre d'un *système institutionnel* étranger à la population locale – asiatique, prépondérant militaire et théocratique (musulman, installé pour une longue durée de cinq siècles) ; on émigre de l'espace du *système institutionnel impérial d'occupation* – russe ou des Habsbourg (le cas des Polonais, des Roumains de Bukovine ou des Bessarabiens), ou *du système institutionnel répressif et discriminatoire* russe, ottoman ou des Habsbourg (l'émigration politique russe, juive, bulgare, grecque, serbe, albanaise, polonaise ou même roumaine (de Transylvanie et de Bukovine) ; on émigre de l'espace où ont lieu des émeutes et des guerres – temporairement ou pour toujours (le cas des guerres dans l'espace balkanique des XVIII^e–XIX^e siècles des émeutes grecque, bulgare, serbe, des émeutes éclatées dans les Îles grecques ou le cas des insurrections polonaises de 1830 et de 1863 suivies par des répressions dures). On a émigré de tous ces espaces aussi par des intérêts économiques et culturels, vers des systèmes institutionnels plus favorables au développement individuel et collectif c'est-à-dire de type européen¹³.

Les causes et les espaces d'émigration et d'immigration dans le Sud-Est européen acquièrent à la fin du XVIII^e siècle (après la révolution française et les guerres napoléoniennes) ainsi qu'au cours du XIX^e siècle d'autres dimensions,

¹² Le folklore médiéval balkanique comprend des centaines de textes qui parlent de l'esclavage, des « chaînes d'esclaves », « vente des esclaves chrétiens », de la libérations des esclaves par les « haidouks » ; un exemple est le cycle bulgare et serbe « Krali Marko ». Voir *Narodne epske pjesme*, II, Zagreb, 1964; *Bălgarski junaški epos*, in *Sbornik za narodni Umotvorenija i Narodnopsis (SNUN)*, Kniga LIII, BAN, Sofia, 1971.

¹³ D. Kosev, V. Paskaleva, Vl. Diculescu, *Despre situația și activitatea economică a imigrației bulgare în Muntenia și Oltenia în sec. al XIX-lea până la Războiul din 1877–1878*, in *Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor. Sec. XII–XIX. Studii*, vol. I, Ed. Acad. Române, București, 1971 p. 283–368; O. Cicanci, *Companiile grecești din Transilvania și comerțul european în anii 1636–1746*, București, 1981.

idéologiques et politiques d'une intensité particulière, celles des mouvements nationaux d'émancipation politique et de fondations des Etats nationaux dans les Balkans. C'est la période où le mouvement intellectuel va de paire avec l'effort de libération des peuples de la zone, et s'assume la mission politique de la direction idéologique et politique de ces mouvements. C'est la période où furent élaborés les grands programmes politiques de libération nationale et constitués les comités révolutionnaires, centraux, régionaux, secrets¹⁴; tous ces comités et sociétés se constituent en dehors de l'Empire Ottoman (y compris des foyers ethniques de ces peuples) et sont assurés par une nombreuse émigration politique et surtout intellectuelle¹⁵. La période coïncide avec celle des guerres russo-turques de libération des chrétiens des Balkans, mais aussi avec les politiques de la Russie, visant d'attirer des masses de population chrétienne des Balkans dans l'espace roumain et russe¹⁶, politiques soldées par le déplacement de centaines de milliers de personnes – des familles entières – au Nord du Danube¹⁷.

I. L'humanité en mouvement et la modification de la condition humaine dans le Sud-Est de l'Europe

Le moment de l'invasion et de l'instauration de la domination ottomane dans la Péninsule Balkanique a été l'événement qui a ébranlé les fondement même du monde vivant entre le Danube, la mer Noire, la Méditerranée et l'Adriatique et fut ressentie comme un trauma dont les conséquences humanitaires, mentales et politiques surgissent de nos jours encore. Ce moment est suivi, comme événement ou phénomène de grande intensité par l'émigration, le refuge, l'abandon de l'espace natal, la retraite de cette espace par des différentes formes, intervenues au fil des siècles, fait qui ont été et sont encore une des profonds ébranlements qui ont tourmenté le monde Sud-Est européen ; peut-être même plus que les guerres¹⁸, car

¹⁴ Notis Botzaris, *Visions balkaniques dans la préparation de la Révolution Grecque (1789–1821)*, Genève-Paris, 1962; Veselin Traikov, *Ideologiceski... op.cit*; C. Velichi, *op.cit*.

¹⁵ C. Papacostea-Danielopolu, *Formația intelectualilor greci din țările române (1750–1830)*, in *Intelectuali din Balcani... op.cit.*, p. 68–113; Olga Cicanci, *Cărturari greci în țările române (sec. XVII–1750)*, in *Intelectuali din... op.cit.*, p. 15–67; Elena Siupiu, *Intelectuali bulgari de emigrație în România în sec. al XIX-lea*, in *Intelectuali din... op.cit.*, p. 114–162; C. Vătășescu, *Activitatea intelectuală și culturală a albanezilor din România (1844–1942)*, in *Intelectuali din... op.cit.*, p. 163–198; I. Konev, *op.cit.*, vol. III p. 1–2; Emanuel Turczynski, *Die deutsch-griechischen Kulturbeziehungen bis zur Berufung König Ottos*, München, 1956; idem, *Von der Aufklärung zum Frühliberalismus*, München, 1985 (ed. roumaine, *De la iluminism la liberalismul timpuriu*, Ed. FCR, București, 2000).

¹⁶ E. Hadjinikolova, *op.cit.*; G.S. Rakovski, *op.cit.*; V. Traikov, N. Jecsev, *Bălgarskata emigratzija... op.cit.*, ch. 2–3–4, pp. 50–156.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ Depuis l'invasion ottomane dans les Balkans jusqu'aux guerres balkaniques de 1912–1913, c'est-à-dire au cours de cinq siècles, dans l'espace strictement limité du Sud-Est ont eu lieu quelques centaines d'émeutes, insurrections, guerres, soldées toutes par des massacres de grandes proportions au sein de la population des zones en émeute, où dans les zones de guerre (Voir pour la Bulgarie *Atlas*

les guerres et les émeutes ont couvert une durée relativement courte par comparaison à l'émigration qui est définitive dans la plupart des cas, sa durée couvre une vie, parfois quelques générations. Ce traumatisme a déclenché de sérieux troubles au niveau de la condition humaine – autant collective qu'individuelle. Il a changé définitivement les destins de quelques millions d'hommes et cela au cours de cinq-six siècles.

Une fois déclenché le phénomène de « vidage » du Sud-Est européen par le départ d'une partie de la population autochtone et l'installation d'importants effectifs militaires musulmans pendant l'invasion et les campagnes militaires de même que d'un système institutionnel militaire-théocratique musulman, a lieu, automatiquement, le changement de l'identité civile de cette population et même de sa condition humaine, en général. Le phénomène de massive et continue émigration ou de retrait de la population signale l'apparition ou l'aggravation du sentiment d'incertitude de l'individu vivant dans cet espace, le sentiment d'insécurité à l'égard de sa personne, sous l'avalanche des nouvelles institutions et réalités féodales qui ont envahi le monde balkanique. La fuite de cet espace deviendra, dans le mental collectif, du Sud-Est européen une nouvelle alternative à l'existence. La sortie de cet espace d'incertitude a revêtu les formes les plus différentes, et s'est produit par contrainte ou de manière « bienveillante ». Au long de ces six siècles, elle s'est manifestée au niveau de toutes les catégories sociales vivant dans le Sud-Est européen.

Sans différence aucune quant à l'espace quitté (ethnique, confessionnel, social, géographique, politique), le fait de l'avoir quitté est une modification de l'identité et de la condition humaine, un éloignement du fonds autochtone. Il est une dimension qui doit attirer l'attention de tous les chercheurs qui s'occupent de l'émigration et des mutations intervenues dans la structure ethno-démographique et ethno-confessionnelle de cet espace. Des recherches dans ce domaine, bien que partiales ou fragmentaires ont été menées par toutes les écoles historiographiques des peuples sud-est européennes.

L'émigration/la fuite/ la déportation est un déplacement d'une vie dans une autre ; l'homme, la collectivité est *Quelqu'un* qui devient *Quelqu'un d'autre*. Dès qu'il s'achemine il perd une partie de sa personnalité initiale. En se réfugiant il se découvre soi-même comme un autre, confronté avec le monde nouveau qui s'ouvre devant lui. Il doit se rapporter à ce monde de destination, et il commence à se poser d'innombrables questions quant à son propre être ; ce sont là des questions qu'il ne s'était jamais posées auparavant. Les hommes – *émigrés* ou *déportés* – sont propulsés dans une réalité tout à fait nouvelle et, souvent, au début, pas plus accueillante.

L'émigrant acquiert une autre identité politique, sociale, culturelle, économique, son identité a maintenant une autre signification, une importance nouvelle, un sens différent. Au début, plus diminués dans ce nouvel espace humain et politique. Mais, en même temps, il se tient sur la défensive afin de conserver son

po bălgarska istorija, op.cit, pp. 19–49, des cartes où sont enregistrées la plupart des révoltes, mais aussi les guerres déroulées dans l'espace balkanique).

identité initiale, identité dont il est souvent conscient seulement après son passage dans un autre espace humain, géographique et politique. Ce permanent dédoublement crée chez les individus et dans les collectivités des états de dégradation morale, des réflexes d'humiliation, d'auto-défense ou, bien au contraire, d'agressivité. La plupart des traits, les habitudes, les rituels, le code de comportement qui l'aident à exister dans un contrat social viable dans la société d'origine ne lui sont plus utiles, ils sont partiellement dépourvus de sens devant la réalité nouvelle du monde dans lequel il s'établit.

Ce qui autrefois représentait des qualités ou des comportements / attitudes qui l'identifiaient dans sa société perd le plus souvent le sens, la fonction et la valeur par son passage dans un autre espace ethnique et géopolitique.

La modification démographique commence en même temps que les campagnes militaires d'invasion. Elle débute par les massacres et les pillages, les dévastations propres à toutes les guerres. Elle débute par la création d'une catégorie humaine nouvelle qui est en même temps la plus défavorisée, celle des *esclaves chrétiens* ; l'invasion inaugure la *prise d'esclaves chrétiens* dans l'espace du Sud-Est européen et la *vente d'esclaves* dans l'espace d'en dehors du Sud-Est. Le phénomène est présent jusque très tard, au XVII^e, même début du XVIII^e siècles. Il est consigné par les épopées médiévales balkaniques, la correspondance diplomatique, les chroniques et les récits de voyage, les histoires des différents peuples balkaniques. L'esclavage était un acte punitif pour les ennemis de l'Empire et de l'Islam. Toutes les catégories sociales – de l'aristocratie balkanique médiévale, lettrés, ou moines, jusqu'à la population la plus humble, tous sont les victimes de ce phénomène. Des hommes, des femmes et des enfants sont réduits à l'esclavage. *L'esclavage et la vente comme esclaves* des chrétiens européens est un changement brusque et brutale de la condition sociale et humaine. Vu que les musulmans ne sont pas soumis à cette punition, le phénomène est accompagné de l'islamisation bienveillante des chrétiens qui veulent échapper à ce sort. D'ailleurs, les islamisations collectives des grands féodaux vaincus par l'armée ottomane sont devenues célèbres ; parmi celles-ci, le cas du féodal albanais Skanderbeg.

Certaines personnalités politiques de marque du Sud-Est européen, perçues comme ennemies de l'Empire ont payé de leur vie le refus de passer à l'islamisme : c'est le cas du Prince régnant Constantin Brancovan, exécuté avec tous les membres mâles de sa famille. L'islamisation bienveillante ou forcée sera un phénomène de longue durée et d'intensités différentes. Elle reste pourtant une forme de changement de l'identité et de la condition sociale et politique, dans un Empire musulman. Une autre forme d'aliénation de la population autochtone a été, des siècles durant, «le tribut de sang» payé par les peuples de sous la domination ou la suzeraineté ottomane. Le tribut de sang *Devşirme* est le recrutement et l'envoi périodique à la Porte d'un nombre significatif d'enfants et d'adolescents chrétiens afin d'être islamisés et élevés pour l'armée du sultan où instruits pour

servir dans l'administration¹⁹. C'est aussi une forme brutale de changement de l'identité et de la condition socio-humaine.

L'invasion a provoqué, dès ses débuts, le phénomène qui a connu dans l'histoire du Sud-Est européen la plus longue durée: *la fuite, le refuge* de cet espace d'incertitude et d'abus, *l'émigration*. Des *lettrés, professeurs et des moines, des représentants du haut clergé* de la Patriarchie Œcuménique de Constantinople, et des Patriarchies et des Episcopats balkaniques – bulgare, serbe, grec. «Devant le danger ottoman, de nombreux Grecs, surtout des lettrés, s'orientent vers l'étranger emmenant à cette occasion à l'Occident une série de manuscrits... Les plus importants centres de diffusion de la culture grecque deviennent l'Académie Platonicienne de Florence, celles de Venise, Rome, Paris etc... Ainsi, dans la diaspora, sera enregistrée pendant les siècles une puissante renaissance de l'hellénisme dont les principaux centres furent l'Italie, l'Empire des Habsbourg, les Pays Roumains, la Russie ... d'autres centres importants de l'émigration furent Naples, Livorne, Vienne... Iassy et Bucarest ... Formée à ses débuts par des personnes de marque du clergé dont le nombre augmente après la consécration des monastères, sa structure se modifie graduellement, incluant des enseignants particuliers et des commerçants, pour accepter ensuite des lettrés qui ont inscrit une page d'or dans l'histoire de l'hellénisme au-delà de l'espace grec»²⁰. Tout comme les Grecs, le haut clergé serbe et bulgare, des moines de la chrétienté sud-slave, prend aussi la voie du refuge; parmi les centaines qui ont franchi le Danube pour se diriger vers la Nord, nous citerons seulement quelques noms qui se sont inscrits, en égale mesure dans l'histoire de l'Eglise et de la culture serbe, bulgare, roumaine et russe: le moine lettré bulgare Grigore Țamblac, l'évêque serbe Nicodème, Anton Vraničić (Bosniaque de la côte dalmate), évêque de Péc devenu évêque en Transylvanie²¹ et d'autres centaines de moines lettrés théologiens, copistes, traducteurs, diacres, des prélats de plus ou moindre importance de l'Eglise orthodoxe sud-slave, dont les noms ne peuvent plus être trouvés que sur des anciens manuscrits. Dans les pays qui leurs ont offert l'hospitalité ils ont fondé des écoles auprès des monastères, ils ont augmenté le nombre des copistes, des traducteurs de textes sacrés, mais aussi de documents officiels émis par les chancelleries princières. Ces lettrés, Grecs et Sud-Slaves forment la catégorie qui a bénéficié du meilleur accueil possible dans les pays où ils ont immigré. Et pourtant, leur statut subit des modifications, leur identité – en dehors de celle de chrétien

¹⁹ *Istorijska nauka na Bălgarija*, op.cit, vol. IV, p. 45–48; Tv. Gheorghieva, *Razvitie i karakter na kŕavnija danăk v bălgarskite zemi*, « Godišnik na Sofijskija Universitet, Filozofsko-Istorijski Fakultet », tom 61, no. 3, 1967, p. 37–72.

²⁰ *Români și greci în primele secole ale turcocrăției*, in S. Brezeanu, C. Iordan, H.C. Matei, T. Teoteoi, Gh. Zbughea, *Relațiile româno-elene. O istorie cronologică*, Ed. Omonia, București, 2003, p. 90–91.

²¹ *Ibidem*, p. 90–137; Ioan Bogdan, *Cultura veche română*, București, 1891; idem, *Bulgari și români. Raporturi culturale și politice*, București, 1895; C. Papacostea-Danielopolu, op.cit, O. Cicanci, op.cit, E. Turdeanu, *Miniaturile... op.cit*, G. Ivașcu, *Istoria literaturii române*, Ed. Științifică, 1968, p. 69–70; V. Traikov, N. Jecev, *Bălgarskata emigratzija... op.cit*.

orthodoxe – ainsi que leur condition sociale sont modifiés. L'exode des lettrés, de clercs, des intellectuels des Balkans sera un processus permanent et toujours plus fort jusqu'à la fin du XIX^e siècle. L'émigration des intellectuels en dehors des frontières de l'Empire Ottoman sera, durant ces siècles, l'une des dimensions principales de leur condition humaine et professionnelle, une des alternatives permanentes de leur existence. Ce n'est pas par hasard que tous les peuples balkaniques cherchent, et trouvent, les racines et les sources de leur histoire de la culture, de la littérature, du mouvement littéraire et intellectuel surtout dans la diaspora, les lieux d'action dans l'espace européen en dehors de l'Empire Ottoman.

Hormis cette catégorie de lettrés, dans les premières décennies de l'invasion prennent la fuite aussi d'autres catégories sociales qui se dirigent surtout vers le Nord du Danube; des aristocrates aux paysans, les réfugiés trouvent abri et des conditions d'existence en dehors de l'Empire Ottoman. «Dans la période de l'expansion de la domination ottomane, comme d'ailleurs plus tard aussi, dans l'espace balkaniques ont eu lieu des déplacements fréquents de population ... certaines communautés serbes, de la zone d'occupation ottomane ont émigré vers le Nord et le Nord-Ouest, en s'interférant de plus en plus avec l'élément croate ... des islamisation forcées, des modifications ethno-démographiques »²². Dans la période 1453–1455 « Le Grec Ioachim, ancien métropolitain de la Moldavie, à l'heure actuelle retiré en Pologne, rédige une lettre adressée aux chrétiens de par le monde où se trouveraient des prélats, des moines ordonnés prêtres, des prieurs moines, et tout le peuple béni par Dieu, avec la prière d'aider les réfugiés de Constantinople »²³; La première vague importante de réfugiés Grecs arrive dans les Pays Roumains pendant le règne de Mircea Ciobanu (1558) pour se faire remarquer dans des hautes fonctions sous Petre cel Tânăr /Pierre le Jeune/ ... nombre de Grecs se trouvent parmi les allogènes levantins qui viennent comme crédetes des princes ... la présence des Grecs se manifeste dans la vie économique, le commerce, les hautes fonctions, comme dans le domaine ecclésiastique, dans la vie monacale; la présence de l'élément grec augmente au XVII^e siècle, fait qui dérange les boyards autochtones, qui se voient concurrencés par les étrangers, non seulement sous l'aspect des positions sociales mais aussi dans l'attribution des plus importantes fonctions »²⁴.

La population bulgare vit des situations dramatiques; la voie du refuge vers le Nord du Danube est ouverte depuis 1392 quand des milliers de Bulgares, avec leurs familles apparaissent à Braşov, en fuite de l'espace de faim et d'invasion du Sud; ils s'engagent à travailler à la construction de *Biserica Neagră* de Braşov, et ils vont constituer, conformément à l'historiographie bulgare et aux sources allemandes²⁵ le quartier « Scheii Braşovului ». Les campagnes anti-ottomanes de

²² Gh. Zbughea, *Istoria Iugoslaviei*, Corint, Bucureşti, 2001, p. 16–17–18.

²³ *Relații româno-elene... op.cit*, p. 94.

²⁴ *Ibidem*, p. 108–110.

²⁵ *Quellen zur Geschichte der Stadt Brasso*, IV, Kronstadt, 1908 p. 98, apud Traikov, Jecsev, *Bălgarskata... op.cit*, p. 25–27, 45.

Vlad Țepeș (XV^e siècle) puis celles de Michel le Brave (XVI^e siècle), augmentent le nombre des réfugiés et de déplacés bulgares dans les Pays Roumains qui s'élève à quelque dizaines de milliers ; selon Jehan de Wavrin, pendant les campagnes des croisades et de Vlad l'Empereur de 1445 passent dans les Pays Roumains plus de 12.000 personnes ; « Quand la nouvelle s'est répandue, que nos hommes ont dissipé les païens, ceux qui vivaient en Bulgarie ont répandu la nouvelle qu'ils ne veulent plus subir la domination turque. Il se sont décidés, ont mis tous leurs biens dans de charrettes, y ont posé femmes et enfants, ont pris tous leurs animaux pour se rendre prisonnier au prince de la Valachie/ et aux croisés/ ... Le Prince valaque a prié le cardinal et Monsieur Wavrin d'aider les chrétiens bulgares de passer le Danube et de leur offrir abri en deçà. Ils les ont fait passer le Danube trois jours et trois nuits car ils étaient 12.000, hommes, femmes et enfants, sans compter les bagages et les animaux »²⁶. L'émigration permanente vers les Pays Roumains attire la colère de la Porte qui augmente brusquement, vers 1567, le tribut payé au Sultan car « les Bulgares fuyant/ réfugiés/ se sont établis définitivement en Valachie »²⁷ ; en 1595, après une profonde campagne anti-ottomane dans les territoires bulgares, le prince roumain Michel le Brave déplace des dizaines de milliers de Bulgares dans les Pays Roumains ; « ... j'ai conseillé, tous les chrétiens que j'ai rencontrés, de passer en Valachie, avec familles, biens et animaux ... pendant six semaines j'ai déplacé quelques 16.000 âmes en deçà du Danube, y compris leur fortune »²⁸. Et cela seulement dans une campagne. Vers 1601 les réfugiés bulgares déplacés par Michel le Brave fondèrent la ville nommée aujourd'hui Zimnicea. Selon certains auteurs, dans ces années 60.000 Bulgares sont passés en Valachie. Cet exode a un certain écho dans le folklore bulgare. La Valachie devient le synonyme de « terre d'abri » lieu du salut car, ne supportant plus l'oppression les Bulgares « se réfugient loin en deçà du Danube, jusqu'à Vlașko, dans les terres vastes de la Valachie »²⁹. Les chansons populaires qui consignent ce phénomène comme une alternative à l'existence précaire dans l'Empire Ottoman sont nombreux.

L'émigration, la fuite, ont continué au fil des siècles et le mental collectif a récepté cette dimension de l'existence humaine – la fuite et le salut au Nord du Danube, la *fuite et l'émigration* n'importe où dans le monde. L'exode des Bulgares a continué aux XVII^e–XVIII^e siècles vers l'Empire des Habsbourg – Banat,

²⁶ Apud B.Tvetkova, *Frenski pãtepisi na Balkanite. XV–XVIII v.*, Sofia, 1975, p. 65–69; N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVI^e siècle*, III, Paris, 1902; D. Angelov, *Une source peu utilisée sur l'histoire de la Bulgarie au XV^e siècle*, « Byzantinobulgarica », II, Sofia, 1966, p. 169–179.

²⁷ *Istoria Romãnilor*, op.cit. vol. IV, p. 357–358; P.Șt. Nãsturel, *Vlad l'Empereur libérateur de Hãrșova et de Ruse (1462)*, « Studia balcanica », I, 1970, p. 126–128; Traikov, Jecev, *Bãlgarskata*, ... op.cit., p. 29, 47.

²⁸ V. Traikov, N. Jecev, *Bãlgarskata... op.cit.*, St.Stefãnescu, *Tara Romãneascã de la Basarab I, „Intemeietorul” pãnã la Mihai Viteazul*, București, 1970, p. 133; *O istorie a lui Mihai Viteazul de el însuși: memoriul cãtre marele duc de Toscana Ferdinando del'Medici(16 febr.1601)*, in *Literatura Romãnã Veche*, vol.II, București 1969, p. 43.

²⁹ V. Traikov, N. Jecev, *Bãlgarskata... op.cit.*, p. 31.

Transylvanie – mais aussi vers la Hongrie, jusqu'à Vienne. Là se dirigent surtout les Bulgares catholiques (par exemple, après l'émeute de Ciprovăț) et ils y formeront quelques enclaves puissantes. Les Habsbourg leur ont accordé, par différents diplômes et décrets, des droits et des privilèges, surtout collectifs³⁰. Mais, la voie vers l'Empire des Habsbourg est frayée en premier lieu par l'émigration grecque, formée surtout par des commerçants et des lettrés. Dans l'Empire des Habsbourg et ensuite en Allemagne, se constitue, à la fin du XVIII^e siècle, une puissante diaspora grecque³¹. Avec les guerres russo-turques du XIX^e s. une forte émigration grecque passe en Russie ; de même, dès la fin du XVIII^e siècle, des collectivités comptant des dizaines de milliers de Bulgares se dirigeront vers le Sud de la Moldavie (en Bassarabie) et le Sud de la Russie. La politique de la Russie, visant d'attirer la population slave de l'Empire Ottoman et de l'installer dans les espaces conquis ou moins peuplées de Russie est particulièrement agressive, avec des proclamations et des décrets de privilèges et de bénéfiques usufruit de dizaines de hectares de terrains, avec exonération de taxes etc. ; des communautés entières de Bulgares quittent les territoires du Nord et de l'Est du pays pour s'installer dans le Boudjak et dans la zone de Novorossiiskaya gubernija. Selon les informations offertes par l'historiographie bulgare, après chaque guerre russo-turque, dans les localités bulgares se dressaient des listes de personnes intéressées à émigrer, avec la famille et tous les biens. Les inscriptions étaient bénévoles et l'émigration était devenue presque une épidémie. Dès les années 1792, 1809, 1828–1830, 1854, 1861, les documents avancent des chiffres comptant des milliers et des milliers de familles qui montaient dans leurs chariots et partaient vers le Nord du Danube et le Boudjak dans des immenses convois : « 900 familles, puis 7000 familles puis autre 886 familles etc. ». Ce sont des données citées par différents enregistrements de l'époque³². L'exode des Bulgares, surtout au XIX^e siècle, éveille parmi leurs leaders politiques des critiques dures à l'adresse de la politique de colonisation pratiquée par l'Empire Russe, parce que les territoires bulgares étaient vidées de population autochtone, de forces de travail et « de forces politiques capables de s'impliquer dans la lutte contre la domination ottomane, au service de la libération du pays »³³.

L'exode de la population balkanique est complété par les Albanais qui passent par des milliers au Nord du Danube. Au XVII^e siècle déjà on trouve des Albanais intégrés dans les structures militaires et commerciales et, plus tard, dans les milieux aristocratiques roumains. L'émigration albanaise était répandue au début du XIX^e siècle sur trois continents ; ils viennent en Valachie et en Moldavie

³⁰ Teblizov, *Bălgarskoto obrazovanie...* op.cit, p. 19–74 ; V. Traikov, N. Jecsev, *Bălgarskata...* op.cit., p. 32–43.

³¹ O. Cicanci, *Comaniile grecești din...* ; E. Turczynski, *Die Deutsch-griechischen...* op.cit.

³² E. Hadjinikolova, *Bălgarskăte...* op.cit, p. 20–31.

³³ G.S. Rakovski, op.cit, voir et I.D. Schischmanoff, *Rakovski kato politik*, in *Izbrani proizvedenija*, t.I, Sofia, 1965, p. 342; I. Mitev, *Rakovski i emigriraneto na bălgarite v Rusia prez 1861*, « Voennoistoriceski sbornik » 1970, no. 3.

beaucoup plus tôt, en tant que mercenaires, les célèbres soldats³⁴. En 1595 déjà les Albanais de Cervenavoda ont demandé au prince régnant valaque la permission de déménager en Valachie, avec leurs familles ; environ 15000 âmes, hommes, femmes, enfants ont traversé le Danube³⁵; les mercenaires albanais sont présents aussi dans l'armée de Michel le Brave, présence consignée comme une permanence jusqu'au XIX^e siècle ; au XVIII^e siècle – phanariote – les corps des soldats albanais bénéficient d'une consolidation de leur statut³⁶; le nombre des émigrés albanais dans les Pays Roumains, mais aussi en Italie et en général en l'Europe occidentale, augmente au XIX^e siècle, comprenant dans sa structure aussi des lettrés, intellectuels formés aux écoles et aux universités européennes et ralliés au mouvement d'émancipation culturelle et nationale du peuple albanais³⁷.

Les déplacements de population *de* et *à* l'intérieur du Sud-Est européen acquiert des proportions significatives, même géantes dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Le phénomène est encouragé par les politiques de colonisation pratiquées par l'Empire Russe, surtout dans les territoires annexés à l'Empire à la suite des différentes guerres. Les populations sud-slaves de l'Empire Ottoman, tout comme les populations de l'Europe centrale et occidentale sont appelées par des proclamations politiques. Cela se passe en parallèle avec « la chasse » de l'Empire Russe, ou le déplacement à l'intérieur de l'Empire, de la population musulmane et juive. D'ailleurs, l'Empire des Habsbourg « facilitera » lui aussi l'émigration d'un type de population et l'immigration d'un type différent. Ainsi, seulement au XIX^e siècle, la politique de colonisation pratiquée par l'Empire Russe apporte dans l'espace de la Bessarabie (définitivement occupé en 1812), 14–16 minorités, environ 60.000 Bulgares, 20.000 Russes, 120.000 Ruthènes (et Ukrainiens), 78.000 Juifs, 3000 Arméniens, 1000 Grecs, 2000 Gagaouzes, 24.000 Allemands, 300 Suisses, 2000 Polonais. En échange, 5000 Tatares sont expulsés dès le début du siècle. En 1897, la conséquences de ces politiques dans l'espace bessarabien est la suivante : d'une population de 1.900.000 habitants, 1.000.000 est représentée par les minorités venues ici au long du siècle³⁸. Dans l'espace des Principautés Roumaines le nombre des populations immigrées touche presque au même chiffre : des Bulgares dans des dizaines de localités de Roumanie, des Albanais, Grecs, Juifs réfugiés de Russie, de Galitie (conséquences des pogrôms), de la Bukovine occupée en 1774 par l'Empire des Habsbourg, des émigrés de l'Empire Ottoman, ainsi que des Arméniens, puis des Allemands – de Transylvanie (Saxons protestants)

³⁴ Panait I. Panait, *Noi contribuții la cunoașterea albanezilor din România în evul mediu*, in « Albanezul », no.1 (42), București, 1997, p. 1–8 apud Adrian Majuru, *Bucureștiul albanez*, București, 2002.

³⁵ idem, p. 1–7.

³⁶ C. Vătășescu, *op.cit.*; S. Iancovici, *op. cit.*; P. Cernovodeanu, *Bucarest... op.cit.*; A. Majuru, *op.cit.*, p. 26–28; G. Maxutovici, *Istoria comunității... op.cit.*

³⁷ Eudoxiu Hurmuzachi, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol.XII, București, 1903, p. 37, apud Panait I. Panait, *op.cit.*... p. 1–7; A. Majuru, *op.cit.* p. 47.

³⁸ Z. Arbore, *op.cit.*; E. Siupiur, *Changements... op.cit.*, p. 509, *Tabel I*; *** *Pervaija vseobșceaija perepis naseleniia Rossiiskoi Imperii*, 87 tom, Sankt-Petersburg, 1895–1898.

ou de l'Allemagne (des catholiques), des Hongrois et des Français émigrés après la révolution française de 1848, Italiens, Russes etc.³⁹. De la fin du XVIII^e siècle, au cours du XIX^e siècle, et même au début du XX^e siècles sont entraînés dans ce mouvement d'émigration, immigration, fuite, refuge (comme une conséquence des révoltes des Iles grecques, de Bulgarie, Bosnie, et Hérzégovine, Serbie, Macédoine, ainsi que des guerres russo-turques et serbo-turque etc.) des millions d'hommes⁴⁰. La naissance des Etats nationaux dans les Balkans, les guerres interbalkaniques et les nouvelles modifications territoriales mettrons de nouveau en mouvement des centaines de milliers de personnes – par le retour d'une partie des émigrants, par les échanges de population entre les Etats, par l'expulsion d'autres collectivités : Grecs, Bulgares, Aroumains, Serbes, Croates, Arméniens, Juifs, Turcs, Tatares, Allemands etc.⁴¹. Durant ces siècles, dans la partie européenne de l'Empire Ottoman, comme dans l'Empire Russe aussi (les territoires occupés vers le Sud-Ouest), de même que dans l'Empire des Habsbourg, ont été établies des populations d'autre ethnies et confessions que la population autochtone – surtout musulmane, mais aussi d'autres religions, identiques ou non à celles de la population autochtone ; l'espace devient une mosaïque ethnique et confessionnelle. Les européens voyageurs dans la région des Balkans sont les premiers qui consignent, stupéfaits, ce monde bigarré⁴² de la Péninsule balkanique, vivant dans une insupportable déroute morale et politique.

L'émigration a été provoquée aussi par les mouvements nationaux balkaniques d'émancipation politique, les mouvements révolutionnaires de ces peuples, mais aussi par les mouvements social-démocrates, anarchistes, socialistes, populistes russes du XIX^e siècle. Dans l'ensemble de l'espace Sud-Est européen des milliers d'émigrants politiques se dirigent du Sud vers le Nord, de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud-Ouest. En commençant par le mouvement grec de Rigas Velestinlis jusqu'à Ispilanti (1821), par la Révolution grecque, avec l'évêque Sofronie de Vrața jusqu'à Hristo Botev, V. Levski, Rakovski des Bulgares, avec l'« Omladina » serbe, avec les émigrants politiques polonais réfugiés en France mais aussi en Roumaine, avec les social-démocrates, mais aussi des anarchistes russes qui vont vers la Roumanie, mais aussi vers la Suisse et l'Allemagne, l'émigration politique a été un des grands courants qui ont ébranlé le Sud-Est européen et l'Europe entière. Des mouvements massifs de population ont lieu après la première guerre mondiale, mais aussi à la veille et au cours de la deuxième.

³⁹ E. Siupiur, *Changements...*, *op.cit.*; L. Fassel, *op.cit.*; C.N. Velichi, *op.cit.*; Lya Benjamin, *op.cit.*; Siruni, *op.cit.*

⁴⁰ N. Botzaris, *Visions... op.cit.*, *Istoria na Bălgarija*, *op.cit.*, tom. IV–VII; V. Traikov, *Ideologicheski tecenija ... op.cit.*; N. Danova, *Natzionalnijat vâpros v grătzkite politiceski programi prez XIX-ti vek*, Ed. Nauka I Izkustvo, Sofia, 1980; V. Traikov, N. Jecov, *Bălgarskata*, *op.cit.*, p. 50–157; Gh. Zbughea, *op.cit.*, p. 11–38; E. Hadjinikolova, *op.cit.*

⁴¹ Gunnar Hering, *Die politischen Parteien in Griechenland. 1821–1936*, Teil I, München, 1992; *Relațiile româno-elene*, *op.cit.*, p. 178–213; I. Konev, *op.cit.*

⁴² Maria Todorova, *Imagining...*, *op.cit.* pp. 103–143, p. 275, 252–286; Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe*, Stanford, 1994, éd. roumaine *Inventarea Europei de Est* București, 2000.

Réfugiés, échanges de populations, déportations ou retraits (nous ne citons que le cas des plus de 100.000 Allemands⁴³ déportés, en 1941, suite au Pacte Ribbentrop-Molotov, de la Bessarabie et la Bukovine vers la Pologne, puis en Allemagne), ou les déplacement des grandes collectivités humaines d'un espace à l'autre (Juifs de l'espace Sud-Est européen, Tatares, Tziganes, Serbes, Croates, Turcs, Bulgares etc.) montent à quelques autres millions d'hommes, dont la condition sociale et humaine sera changée brutalement. Ce permanent mouvement, dans cet espace et en dehors, qui a entraîné des millions d'hommes dans un exode vers d'autres destins, vers une autre condition humaine et politique ou vers l'anéantissement est au XX^e siècle, le résultat, ou la réaction intolérante, agressive et violente aux mouvements de populations des XV^e-XIX^e siècles qui ont changé la structure démographique de cet espace. Pendant les cinq siècles marqués par la domination des trois empires sur le Sud-Est, siècles durant lesquels des grandes collectivités se trouvèrent dans un exode prolongé et se sont établis dans l'espace d'existence et de culture d'autres peuples et populations ont été entraînés des paysans, bergers, artisans, commerçants, militaires, moines, lettrés, intellectuels, révolutionnaires, mais aussi un nombre impressionnant de fonctionnaires publics et de prélats représentant les différents cultes. Chaque catégorie forme un monde à part et provoque, là où elle s'établit, une intrusion dans la structure ethno-confessionnelle, démo-linguistique et démo-culturelle de la société-hôte, étant « agressée » à son tour par les structures en place.

Pendant ces siècles, dans l'espace Sud-Est européen, se sont développés, comme une conséquences des grandes et parfois accablantes émigrations et immigrations, des sentiments de tolérance, de solidarité humaine, chrétienne, politique, mais aussi d'intolérance (ethnique, confessionnelle, politique, économique), de refus, des xénophobies, des frustrations, des complexes d'infériorité ou de supériorité, des sentiments d'humiliation, ou des orgueils, des réflexes agressifs, des états conflictuels, des ressentiments de longue durée. L'émigration et l'immigration ont provoqué des modifications dans le mental collectif, dans la relation avec l'autre, dans la *perception de l'altérité*. La création des Etats nationaux dans les Balkans dans les conditions de l'existence des empires a rendu tous ces sentiments chroniques et même violents, à un moment donné, conduisant au déclenchement de grandes catastrophes humaines. Mais, l'un des plus importants et aussi d'une plus longue durée réflexes ou sentiments développés dans le Sud-Est européen a été celui de l'émigration et du refuge perçus comme une condition humaine et politique normale. C'est une dimension qui s'est définitivement installée dans le mental collectif. C'est une dimension permanente de l'existence. C'est l'alternative développée par l'être humain confronté d'une manière ou d'autre à l'agression des grandes institutions de l'organisation sociale

⁴³ Luminița Fassel, *Das deutsche Schulwesen... op.cit.*; idem, *O istorie de 126 de ani: Germanii din Basarabia*, in « Patrimoniul », I, Chișinău, 1991, no.3, p. 15-25; Helmut Erich Fichtner, *De Ortsnamen der bessarabiendeutschen Siedlungen von 1940*, dans « Jahrbuch für Ostdeutsche Volkskunde », Marburg, 1966-1967, Bd. 10, p. 152-200.

et politique – l'Etat et l'Empire. Au-delà des recherches historiques ou sociologiques, démographiques et politiques qui analysent le phénomène, ce sentiment, cet état de la condition humaine est exprimé, dans la manière la plus convaincante, dans le folklore des peuples balkaniques et même dans la littérature culte des Bulgares, Grecs, Albanais, Serbes. C'est dans ce domaine encore que l'on découvre l'apparition, au fil des siècles, de différents rites nouveaux, de codes et de valeurs, sentiments, coutumes, réflexes et même traits de caractère, issus de la nouvelle condition humaine – l'émigration, l'émigré – entrés ensuite dans le mental collectif. C'est un monde profond, dramatique, dans une permanente tension d'esprit. Un monde qui exprime la situation générale du Sud-Est européen des dernière cinq-six siècles.

Du point de vue humanitaire, l'émigration est peut-être l'un des plus traumatisants phénomènes parce qu'il apporte et il a apporté en même temps des modifications dans le mental collectif, dans la structure démographique, ethno-confessionnelle, dans la dimension identitaire, dans les impératifs mêmes de l'évolution sociale et économique, dans les impératifs des développements culturels qui mobilisent et justifient l'être humain.

II. Territoires en mouvement, condition politique en transformation

Changer l'appartenance institutionnelle et d'Etat signifie pour l'individu et les collectivités humaines la modification radicale de la condition politique de ceux-ci et, en même temps, « le déménagement » de millions de personnes d'un espace politique à un autre et la modification de l'identité politique. Nous montrions au début que du point de vue géopolitique, par l'installation de la domination ottomane dans le Sud-Est, l'Europe a été divisée en deux parties, séparées à leur tour pendant cinq siècles ; de la perspective de notre recherche, à ce moment là, l'Europe du Sud-Est a été pratiquement « effacée » de l'Europe et « déménagée » dans l'espace politique et idéologique asiatique. Rien d'étonnant dans le fait que l'idée de « Retour en Europe » a été le plus souvent affirmée par des millions de voix et par l'opinion publique européenne et sud-est européenne durant les XIX^e-XX^e siècles, au temps des mouvements d'émancipation politique des peuples de la zone ; idée restée valable de nos jours encore (après avoir fait sortir de l'Europe, et inclure dans l'espace communiste, des centaine de millions d'hommes après la révolution communiste de 1917 !)

En fait, l'émigration et l'immigration ont commencé dans le Sud-Est européen par la modification du statut géopolitique de l'ensemble du territoire du Sud du Danube, après l'invasion et l'installation de la domination ottomane. Cela veut dire par *le transfert des territoires d'un espace politique dans un autre*. La domination ottomane a débuté par l'abolition des frontières médiévales des peuples du Sud du Danube (modèle politique européen, législation de souche chrétienne), leur insertion dans un *modèle politique asiatique* et dans une *législation nouvelle* (*de*

souche islamique) – restrictive pour la population chrétienne autochtone et favorable à la population musulmane militaire, cléricale ou civile dont l'arrivée dans les territoires du Sud-Est européen était de date récente. C'est ainsi que fut changé le statut politique de la zone et de chaque individu à part.

Une carte de 1821 présente l'entier espace Sud-Danubien jusqu'à la Méditerranée, la Mer Noire et l'Adriatique – c'est-à-dire la Turquie européenne, partagée en 28 régions administratives de type ottoman – *Sandjak*⁴⁴ avec des frontières arbitraires, sans respecter les anciens foyers ethniques ou les frontières des Etats médiévaux. Sur une carte de 1331–1396, donc du début de l'invasion ottomane, sont marqués en même temps des Etats et des despotats médiévaux (supprimés ultérieurement et transformés en *pashalik*, *vylaiet* et *sandjak*) Bosnie, Serbie, Tchernagora, le Tsarat bulgare de Vidin, le Tsarat bulgare de Tirnovo, le Despotat d'Epire, l'Empire byzantin (l'Empire latin d'Orient) et quelques domaines féodaux⁴⁵. Avec une population presque exclusivement chrétienne, surtout grecque et slave, mais aussi albanaise. Les langues liturgiques surtout slave et grecque. Nous y rencontrons un type intéressant d'*émigration*, plus exactement de *déménagement* de la population, par le changement du statut politique du territoire et de la population autochtone. *L'immigration* est réalisée par les colonisations de populations: militaires représentants du clergé civils turciques, musulmans venus avec les campagnes militaires et installés ici. A cause de ces mouvements, la population chrétienne autochtone, devient une population politique du II^e et III^e degré, désignée non pas par son nom ethnique mais par un terme religieux-politique « non-musulmans » et exclue de toute hiérarchie de l'Etat impérial dominant: militaire, sociale, politique. La domination politique revenait à la population musulmane et à l'Islam. Sur une carte qui se rapporte à la démographie de la Turquie européenne au XVII^e siècle sont marqués déjà deux types de population: « non-musulmane » et « musulmane ». Repartie sur les *sandjak* le pourcentage, au XVII^e siècle est entre 25% et 2%⁴⁶.

De plus, on a une réorganisation interne (ottomane) territoriale, politico-administrative, qui facilitera un mouvement de populations spécifiques au Sud-Est européen: Grecs, Bulgares, Serbes, Albanais, entrées – après la démarcation des nouvelles frontières internes des *sandjak* – dans l'espace d'autres ethnies voisines. Territoires en mouvement – politique, géopolitique – réalise aussi le « mouvement » politique des populations, leurs sortie d'un certain modèle et l'établissement dans un monde différent, dans un autre modèle politique. Ce fut aux XIX^e–XX^e siècles l'une des plus graves modifications du monde chrétien Sud-Est européen, avec des conséquences tout aussi graves manifestées au fil du temps. D'autant plus que cette politique de début de l'Empire Ottoman sera continuée, depuis le XVIII^e siècle, par l'Empire Russe, et par l'Empire des Habsbourg. Dans son excellente étude, Maria

⁴⁴ N. Botzaris, *Visions... op.cit.*, p. IV.

⁴⁵ *Atlas po bălgarska istorija*, *op.cit.*, p. 19.

⁴⁶ *idem*, p. 25.

Todorova définit le phénomène et ses conséquences dans les termes suivants : « L'héritage démographique ottoman dans le domaine social est très important. Il y a eu une évolution à long terme qui s'est avérée difficile à arrêter, ayant des répercussions qui se font ressentir de nos jours encore. L'histoire démographique de l'Empire Ottoman comprend des problèmes concernant le mouvement géographique de la population (colonisations, migrations) et d'autres types de mouvements de la population (conversions religieuses, mobilité sociale etc.). La conséquence fondamentale de l'établissement d'une *Pax Ottomana* dans les Balkans a été l'abolition des frontières d'Etat et féodales qui a facilité et a accentué les mouvements de population et l'interpénétration de certains groupes sur un vaste territoire. L'un des problèmes litigieux de l'histoire démographique ottomane est celle de la colonisation turque, ou plutôt turcique ... la colonisation consciente et planifiée des Balkans par le gouvernement du Sultan a eu un rôle principal ... Les historiographies balkaniques considèrent que ce ne sont pas autant les colonisations que les conversions à l'islam qui ont rempli ce rôle »⁴⁷. Au XIX^e-XX^e siècles, les résultats des mouvements de population des siècles précédents sont catastrophiques sur le plan humanitaire : « Les échanges de population du XIX^e siècle, pour lesquels nous disposons de données globales, sont dues en premier lieu à des événements politiques, parmi lesquels le plus important a été la sécession des Etats nationaux balkaniques. Plus d'un million de musulmans ont quitté les Balkans dans les dernières trois décennies du XIX^e siècle et se sont établis à Istanbul et en Anatolie. Dans la même période, un million d'habitants chrétiens ont changé leur foyer avec les musulmans qui quittaient la zone. Encore plus sévères furent les migrations pendant les longues période des guerres de 1912-1922 (les deux guerres balkaniques, la première guerre mondiale et la guerre gréco-turque). Presque deux millions et demi d'hommes furent affectés par ces dislocations (parmi ceux-ci, presque un million et demi de Grecs en Asie Mineure, approx. un demi million de musulmans qui ont quitté les Balkans, un quart de million de réfugiés Bulgares etc.) Ce genre d'émigrations étaient atypiques pour le reste de l'Europe et n'ont été dépassées que par les événements de la deuxième-guerre-mondiale »⁴⁸.

L'Empire Ottoman a avancé en Europe au XVI^e siècle aussi, en occupant la Hongrie, un autre territoire différent du point de vue ethnique et confessionnel, transféré dans le modèle politique islamique. Un siècle après, au XVII^e, la Hongrie revient dans l'espace européen catholique. Mais, au XVIII^e siècle commence l'occupation des territoires du Sud-Est par l'Empire des Habsbourg et l'Empire Russe. En 1774, la Bucovine (espace roumain et orthodoxe) est englobé dans l'Empire des Habsbourg (espace germanique et catholique), action suivie par des « mouvements » de population, conséquences de la modification du modèle politique ; en 1812, la Bessarabie (roumaine et orthodoxe) est englobée dans l'Empire Russe (slave et orthodoxe) ayant pour conséquences les refuges, les émigrations de l'espace bessarabien qui au cours d'un siècle changent totalement la

⁴⁷ M. Todorova, *Imagining... op.cit.*, éd. roumaine... p. 272.

⁴⁸ idem, p. 273.

structure ethnique et confessionnelle du territoire. En même temps, avec les changements intervenus dans la condition politique du territoire et de la population, la Bessarabie, jusqu'alors une partie du pays, devient un gouvernement avec une législation à part réglementée par des décrets ; jusqu'à la deuxième guerre mondiale les deux territoires seront maintes fois « transférées » du modèle politique impérial russe à celui des Habsbourg et du Royaume de Roumanie, évidemment avec les changements de la condition politique des populations de la zone. En 1940 seront retirées de cet espace des populations qui y ont immigré au XIX^e siècle : des Allemands protestants de Bessarabie seront retirés, de même que les Allemands de Bucovine ; des Juifs de la zone qui se sont sauvés du holocauste, vont émigrer dans tous les pays du monde ; des centaines de milliers de Roumains de Bessarabie et de Bucovine vont se réfugier en 1940 et en 1944. Au XIX^e siècle commence la séparation des Etats nationaux balkaniques de l'Empire Ottoman, avec un changement radical de la *condition politique de la population* ; en 1878 et 1918 la Dobroudja passera intégralement dans les frontières de la Roumanie. Se rapportant à leur passé historique, après cinq cent ans de confusion géopolitique, tous ces Etats balkaniques ont eu des conflits, même armées, liés à l'héritage balkanique de l'Empire Ottoman ; au XX^e siècle, l'Empire des Habsbourg annexe la Bosnie – ce qui a frayé la voie à la première guerre mondiale ; en 1918 se constitue, d'une manière un peu chaotique, la Fédération Yougoslave, un autre modèle politique de conflits inter-ethniques et politiques qui continuent de nos jours encore. Toutes ces réalités ont été plus ou moins arbitraires, avec des changements du modèle politique dans lequel ont été entassées des populations qui n'ont pas eu le temps de se ressaisir après les changements successifs de leur condition politique. Les mouvements des territoires vers un changement du modèle politique continuent; les territoires continuent leur mouvement, changeant le statut et la condition politique des populations majoritaires ou de celles minoritaires. Les anciens émigrants ou les colonisés du XIX^e siècle, établis en enclaves demandent aujourd'hui l'autonomie et l'indépendance, tout en créant des situation conflictuelles, des anciennes populations majoritaires devenue par « transfert » (territoires y compris) en d'autres pays des minoritaires, demandent des régions autonomes fondées sur des critères ethniques etc. Mais, ce transfert de territoires d'un espace politique à l'autre a été accepté longtemps par les populations de la zone comme une fatalité, puis est entré dans le mental collectif comme une action normale. Ce transfert de territoires d'un espace politique et culturel à un autre est une forme d'émigration et d'immigration, une forme de modification, des structures démographiques, confessionnelles et sociale et, en même temps, du statut politique. Le résultat fut la création de certaines zones conflictuelles, encore actives, voir la Bosnie, la Macédoine et le Kosovo, ainsi que l'entier espace de l'ancienne Fédération Yougoslave, puis le Chypre, la Transnistrie, la République « Gagauzi » de Bessarabie⁴⁹.

⁴⁹ E. Siupiur, *Von Bessarabien zur Republik Moldau. Die historischen Wurzeln eines Konflikts...* op.cit.

Par le transfert des populations avec leurs territoires – un acte politique – l'émigration et l'immigration deviennent, dans le mental collectif, non seulement condition humaine du monde qui y vit, mais aussi une condition politique. Ce sont là des dimensions définitivement entrées dans la conception de vie du monde Sud-Est européen, qui ont été, et continuent d'être un guide de leur existence. Et qui provoquent des crises identitaires particulièrement profondes.

III. Ethnies et confessions en mouvement

L'humanité en mouvement dans l'espace Sud-Est européen et en dehors de lui n'est pas une masse anonyme du point de vue identitaire, les millions d'hommes en mouvement appartiennent à des *groupes ethniques et confessionnels* distincts. Par l'émigration, immigration, colonisation, déménagements ou transferts de territoires, dans l'espace Sud-Est européen fut créé un cosmopolitisme culturel qui a déterminé à son tour de nombreux processus et phénomènes avec un puissant caractère politique, idéologique, culturel et social. Il a provoqué des modifications dans la structure *ethno-démographique* de l'espace quitté et de l'espace d'accueil, dans leur *structure confessionnelle*, dans la *structure culturelle, intellectuelle et identitaire*, dans la structure *démo-linguistique*, a provoqué même la modification *des frontières ethno-culturelles*. Au cours des cinq-six siècles il a eu un impacte puissant sur le *mental collectif*, sur la *mémoire collective* et sur la *perception de l'altérité* (vue des deux postures : d'émigrant ou de hôte d'immigrants, de collectivité colonisée ou de société au sein de laquelle sont implantées des colonies étrangères).

Avec la domination ottomane, l'Europe du Sud-Est – espace avec une majorité chrétienne et une majorité slave, grecque et albanaise – a connu un enrichissement brusque et massif par la présence d'une nouvelle ethnie – *turcique* – mais aussi d'une nouvelle confession – *islamique* – qui, par le statut théocratique ottoman devient *confession dominante* dans cette zone et élargit sa juridiction ecclésiastique sur l'entier territoire conquis. Les collectivités turques islamiques sont installées au milieu de la population chrétienne européenne dans l'entier espace du Sud du Danube, jusqu'à la Méditerranée. Le Sud de la Moldavie et la Dobroudja seront peuplés par des Tatares, musulmans eux-aussi. Une certaine période, la population turcique-musulmane va peupler aussi l'espace de la Hongrie et du Banat. La structure ethno-confessionnelle de cet espace (surtout dans la Péninsule Balkanique) est changée sans ménagements et revêt l'ampleur d'un phénomène de masse. Jusqu'au XIX^e siècle la population turcique augmentera par les colonisations permanentes et les musulmans connaîtront un accroissement permanent grâce aux conversions des chrétiens à l'islamisme.

C'est de la Péninsule Balkanique que commence l'exode de grands groupes ethniques chrétiens – Albanais, Bulgares, Grecs, Serbes, Croates, vers le Nord du Danube, dans les Pays Roumains, vers l'Ouest, en Italie, Autriche, Allemagne et, au XVIII^e siècle, massivement, vers l'Est, en Ukraine et en Russie. Ces groupes ont

été assimilés ou se sont constitués en *enclaves* ou *diasporas ethniques et linguistiques*, mais aussi en *enclaves chrétiennes-orthodoxes* (dans le monde catholique central européen), dans les espaces où ils se sont établis. Les collectivités émigrantes sont *chrétiennes-orthodoxes* pour la plupart, mais il y a aussi des collectivités d'*Albanais, Bulgares, Croates et Serbes catholiques*, orientés surtout vers l'espace hongrois et vers l'Empire des Habsbourg⁵⁰. Dans l'espace européen de l'Empire Ottoman arrivent les *Juifs séfaradi* chassés de l'Espagne. Les Habsbourg commencent à compléter leur incursions dans les espaces balkaniques de l'Empire Ottoman avec des Proclamations par lesquelles il invitent la population slave à immigrer en Autriche et en Hongrie, ils amènent un nombre important de Serbes, Bosniaques, Grecs, Albanais, Bulgares, surtout catholiques; de l'Olténie ils attirent vers le Banat les Bulgares catholiques réfugiés ici⁵¹. La Russie commence à pratiquer aussi une politique d'attraction vers ses territoires; en 1756, suite à un accord avec l'Empire des Habsbourg, la Russie transfère à la frontière russo-polonaise des détachements serbes et croates; elle essaye un accord similaire avec l'Empire Ottoman mais celui-ci refuse. Ce qui n'a pas entravé le processus, et on assiste au début de la plus vaste action de déménagement de la population balkanique vers les espaces roumains, vers la Bessarabie et le Sud de la Russie⁵². Cette dernière étendra cette politique aussi vers l'Europe Centrale et Occidentale, en attirant la population allemande, française, polonaise etc. De ce fait, au XIX^e siècle, dans l'espace bessarabien entrent, selon un auteur russe, 43 groupes ethniques/linguistiques⁵³, ce qui nous semble exagéré; nous avons identifié (fondés sur la bibliographie et les données statistiques des recensements enregistrés à l'époque) seulement 16 groupes linguistiques nouveaux dans le gouvernement Bessarabie, au XIX^e siècle, ce qui représente le même nombre d'enclaves ethno-linguistiques, les célèbres „colonies”⁵⁴: albanaise, arménienne, bulgare, gagaouzi, allemande, grecque, suisse (français), juive, lipovane, polonaise, roumaine, russe (groupes russophones réfugiés de différentes zones de l'Empire Russe), ruthène (ukrainienne), tzigane, mais aussi des Tatares, jusqu'au début du XIX^e siècle, quand ils sont chassés de ces territoires par les armées russes. Au XVIII^e siècle commence l'émigration/fuite massive des Juifs de Russie, de Galicie et de l'Empire des Habsbourg (la zone de la Bucovine) vers les Principautés Roumaines, mais aussi vers l'Ouest, en Transylvanie. Après l'exode des Balkans, celui des Juifs venant de l'Est vers le Sud-Est et l'Ouest a marqué le plus grand afflux de population.

⁵⁰ Stevan K. Pavlovici, *A History of the Balkans 1804–1945*, Addison Wesley Longman Limited, 1999, voir, éd. roumaine, *Istoria Balcanilor*, București, 2002, p. 9–74; Traian Stoianovich, *Balkan Worlds: The First and the Last Europe*, London, 1994; V. Traikov, N. Jecsev, *Bălgarskata... op.cit.*, pp. 32–40; K. Teblizov, *Bălgarskoto... op.cit.* pp. 13–74.

⁵¹ Stevan Pavlovici, *op.cit.*, Traian Stoianovich, *op.cit.*, K. Teblizov, *op.cit.*

⁵² E. Hadjinikolova, *Bălgarskite... op.cit.*

⁵³ N.S. Derjavin, *Bălgarskite kolonii v Russia*, in „SNUK”, Sofia, 1914, apud E. Hadjinikolova, *Balgarskite... op.cit.*, p. 23;

⁵⁴ L. Fassel, *op.cit.*, E. Siupiur, *Changements... op.cit.*, E. Siupiur, *Bălgarskite ucilișta... op.cit.*, Z. Arbore, *op.cit.*, V. Traikov, N. Jecsev, *Bălgarskata... op.cit.*

Les mouvements des ethnies dans toutes les directions, dans l'espace Sud-Est européen et Central européen sont accompagnés par des *conversions*. Hormis la conversion à l'*islam*, dans l'Empire Ottoman, il y a eu les conversions au catholicisme de la population orthodoxe émigrée dans l'Empire des Habsbourg, puis, toujours à l'initiative du même Empire, l'union des Roumains orthodoxes à l'Eglise catholique en Transylvanie et l'apparition des *uniates* (gréco-catholiques) qui auront une contribution importante à l'histoire de la culture et à l'histoire politique des Roumains, mais ils vont créer en même temps, à l'intérieur de l'espace orthodoxe roumain, même de nos jours, une série de discordances, d'intolérances, conflits, débats, accusations⁵⁵. Mentionnons encore pour l'espace roumain la conversion à l'*orthodoxie* d'un grand nombre de *Juifs* (afin d'acquérir la naturalisation et des droits civils), et au catholicisme, en Transylvanie; de même, la réalisation du groupe *gréco-catholique des Bulgares* de l'espace de l'Empire Ottoman, en 1861 (dans l'espoir qu'ils recevront l'aide de l'Eglise catholique destinée à l'émancipation des Bulgares vivant autant sous la domination de l'Empire Ottoman que sous la tutelle de la Patriarchie Œcuménique de Constantinople).

La circulation, dans l'espace de l'Europe Centrale et du Sud-Est de ces groupes ethno-linguistiques a signifié la circulation et l'implémentation d'un nombre assez important de confessions. Le résultat est une situation confessionnelle très complexe. On y trouve des *orthodoxes* (majoritaires dans la zone, mais minoritaires dans l'Empire des Habsbourg, en Allemagne ou en Italie, en Hongrie ou en France), des *gréco-catholiques (uniates)*, *grégoriens*, *orthodoxes/ „staroverti” (vieux-croyants)*, *musulmans*, très nombreux dans la Péninsule Balkanique, *catholiques, calvins, protestants/ luthérans, évangéliques, réformés, de religion mosaïque (eskenasy et sefardi)*.

Toutes ces confessions signifient autant d'églises – comme institution et comme sanctuaire. La Péninsule Balkanique voit sur l'entier territoire occupé par l'Empire Ottoman s'édifier des *Mosquées* et des *Djamiis* aux côtés des milliers d'églises orthodoxes; dans l'espace pris en discussion, aux côtés de l'*Eglise orthodoxe* apparaissent l'*Eglise catholique*, l'*Eglise luthérane*, l'*Eglise protestante*, des *Synagogues*, des *Eglises grégoriennes*, des *Eglises gréco-catholiques*.

Un nombre assez grand de ces groupes confessionnels deviennent autonomes dans les espaces où ils se sont installés, et nous nous rapportons surtout à l'espace Sud-Est européen, ayant des églises propres, au caractère ethnique et national. De cette manière voient le jour en Roumanie des *église orthodoxes des Bulgares*, des *GreCs*, des églises des *Roumains uniates*, églises des *Russes émigrants* ou des *Lipovans „Staroverti”*, églises *catholiques des Arméniens*, églises *grégoriennes des Arméniens*, églises des *Hongrois réformés*, des *Hongrois catholiques*, églises orthodoxes des *Serbes*; de même, des églises des *GreCs* apparaissent en Bulgarie, Serbie, Albanie, des *Roumains* en Hongrie, des *Allemands catholiques* ou *protestants*

⁵⁵ Cristian Vasile, *Între Vatican și Kremlin. Biserica greco-catolică în timpul regimului comunist*, Ed. Curtea Veche, București, 2004; idem, *Biserica ortodoxă română în primul deceniu comunist*, Ed. Curtea Veche, București, 2005.

en Roumanie, Bulgarie, Grèce, Serbie etc. En Allemagne, à Munich, apparaissent de églises des *Grecs orthodoxes*, en Autriche, églises des *Bulgares* et des *Grecs* etc. La tendance d'obtenir une autonomie ethno-nationale des églises dans les espaces où ils ont émigrés est évidente. Le phénomène devient actif au moment où dans l'entier espace Sud-Est européen se manifeste d'une manière active la tendance d'émancipation vers l'autocéphalie des églises des peuples de la zone – Grecs, Bulgares, Serbes, Roumains. Le mosaïque ethnique a été complété par celui confessionnel, provoquant au cours du temps une série d'événements culturels, politiques et sociaux avec un impacte sur le destin des anciens émigrants, de même que sur celui des populations les ayant accueillis.

IV. Métiers et professions en mouvement

Tous les groupes ethniques en mouvement dans l'espace Sud-Est européen par migration, déportation, colonisation, refuge, emmènent leur spécifique économique mais, ils sont surtout les détenteurs des métiers qu'ils connaissent et qu'ils pratiquaient dans l'espace d'origine. Cela veut dire que pendant les six siècles nous avons en circulation entre le Sud et le Nord, entre l'Ouest et l'Est des milliers de métiers, d'activités, et professions, renouvelées chaque siècle et qui modifient et enrichissent en permanence la structure professionnelle des sociétés au sein desquelles ils ont immigré. Dans cette région circulent pour une longue durée des activités économiques, des métiers et des professions traditionnelles ou plus élaborées sous l'influence des autres espaces avec lesquels ils entrent en contact. Dans une étude⁵⁶ concernant les activités économiques de l'émigration bulgare en Roumanie, les auteurs consignent pour quelques décennies, que les émigrants sont les dépositaires de presque cent métiers et activités – quelques-uns plus ou moins exotiques – originaires du Sud du Danube et implémentés dans la société roumaine. Nous citons, quelques exemples: fabricants de bure, agriculteurs, argentiers, épiciers, teinturiers, fabricants de bosan, boulangers, cuisiniers, paveurs, chaudronniers, peseurs, briquetiers, charretiers, savetiers (à Bucarest une rue porte leur nom de nos jours encore), voituriers, cornemusiers, bergers, cordonniers, puisatiers, pelletiers, pâtisseries, charpentiers, serruriers, jardiniers (les Bulgares deviendront célèbres par ce métier dans toute l'Europe), aubergistes menuisiers, fabricants de bougies, constructeurs de ponts, bouchers, négociants, pêcheurs, bottiers, matelassiers, marchands des quatre saisons (à Bucarest une rue porte leur nom de nos jours encore) charronniers, fabricants de galettes, buralistes, vachiers, rameurs etc.⁵⁷.

⁵⁶ D. Kosev, V. Paskaleva, Vl. Diculescu, *Despre situația și activitatea economică a imigrației bulgare în Muntenia și Oltenia în secolul al XIX-lea*, in *Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor. Sec. XII–XIX*, Ed. Acad. Române, București, 1971, pp. 283–368.

⁵⁷ idem, pp. 290–294.

Mais, au débuts de l'émigration on rencontre aussi d'autres catégories parmi les Bulgares, Grecs et Serbes; vers le Nord, l'Ouest et l'Est s'enfuient, comme nous l'avons déjà précisé, des moines, lettrés, copistes, traducteurs, typographes, relieurs, peintres d'icônes, spécialistes du sertissage des livres en or et argent, miniaturistes, peintres et constructeurs d'églises; tous ces métiers, particulièrement recherchés, seront en plein essor et qui vont acquérir un développement particulier dans les Pays Roumains et, plus tard, dans l'espace russe. Des métiers semblables apportent aussi les Arméniens émigrés dans l'espace ex-ottoman; les Allemands qui viennent de l'Europe Centrale et de Transylvanie apportent des métiers plus élaborés, des spécialistes de l'orfèvrerie (ils produisent des vases en argent et cuivre, différents objets de décor destinés aux palais de la haute volée locale), aux typographes, techniciens dans tous les domaines, bijoutiers, et plus tard, médecins, dentistes, pharmaciens (jusque tard, au XIX^e siècle ces métiers sont pratiqués presque exclusivement par les Allemands), arpenteurs, mécaniciens mais aussi des architectes, professeurs, journalistes, financiers, libraires, constructeurs de moulins, de manufacture de drap, toute sorte d'ateliers (constructeurs de fiacres, ébénistes). Les Français font venir dans la zone des professeurs, des journalistes mais aussi des médecins et des viticulteurs (les français-suisse émigrés en Bessarabie qui ont créé un des plus bon vins vendus en Europe sont célèbres⁵⁸; toujours en Bessarabie, les colonies allemandes sont célèbres pour l'élevage des chevaux, la construction des fiacres, des voitures et des charrues, des moulins mais aussi pour leur apport dans l'agriculture⁵⁹; les colonies bulgares de Bessarabie, aux côtés de celles allemandes ont transformé le terrain vide des alentours du Boudjak dans une zone agricole florissante⁶⁰; les Hongrois, tout comme les Allemands, apportent une série de métiers de l'espace technique plus élaboré, mais aussi des métiers traditionnels; du Sud, les Grecs sont venus avec une série de métiers remarquables chez les Bulgares aussi, mais ils développeront, là où ils s'installent, le commerce et créent les célèbres compagnies commerciales au caractère paneuropéen, qui s'étendent jusque dans l'Empire Ottoman; ils sont des créditeurs, des fermiers à bail mais aussi des professeurs, éducateurs, traducteurs; les Grecs sont ceux qui entreront le plus vite dans la classe des dignitaires de grande ou de moindre envergure, des fonctionnaires de l'Etat de la période des règnes phanariotes. Les Juifs viennent avec un nombre immense de métiers pratiqués surtout dans les villes – des bijoutiers aux banquiers, des tailleurs, boutiquiers, commerçants, mais aussi pharmaciens, médecins, libraires, éditeurs traducteurs etc.; les Albanais apporteront les métiers que l'on retrouve chez les autres balkaniques aussi, mais ils sont surtout des mercenaires; on les trouve en égale mesure comme négociants, épiciers, confiseurs

⁵⁸ Z. Arbore, *op.cit*; Zamfira Mihail, *Un projet de colonisation Suisse dans les Pays Roumains (1838-1841)*, in « Schweizerisches Archiv für Volkskunde », No. 92 (2), 1996, p. 183-198,

⁵⁹ Z. Arbore, *op.cit*; L. Fassel, *op.cit*.

⁶⁰ Z. Arbore, *op.cit*; V. Traiakov, N. Jecsev, *Bălgarskata... op.cit*; E. Siupiur, *Bălgarskite uciclista... op.cit*.

de gâteaux à noix, pâtisseries, mais aussi banquiers et ils entreront souvent dans les rangs des dignitaires des pays où ils ont immigré⁶¹; les Lipovans⁶² s'emparent du Delta du Danube et forment la guilde renommées des pêcheurs et des constructeurs de barques.

Il y a ici un monde qui enrichit sensiblement la structure professionnelle et économiques des pays où il a immigré, qui réforme les mentalités liées aux rapports économiques et sur lequel sera fondée la petite bourgeoisie des pays l'ayant accueilli.

La zone des professions et des métiers en circulation dans l'entier espace Sud-Est européen est extrêmement riche grâce au phénomène de l'émigration et importante pour le développement de ces régions; elle mérite une recherche plus ample parce que sur ce monde des émigrés se sont fondées de nombreuses initiatives économiques et culturelles qui ont donné une impulsion nouvelle au développement des sociétés où ils se sont établis et naturalisés. C'est aussi la raison pour laquelle, au fil du temps, les pays où ils ont immigré leur ont accordé des privilèges et le droit de pratique.

Nous avons essayé, par notre étude, d'identifier les problèmes-clefs du phénomène de l'émigration considéré des quatre perspectives annoncées au début. Par cette démarche nous nous sommes penchés seulement sur une partie de la réalité historique, sociale et politique intervenue au Sud-Est de l'Europe par l'effet du phénomène de l'émigration. L'émigration et les mouvements de populations peuvent être encore recherchés de la perspective de la construction culturelle dans les sociétés où ces émigrants se sont établis, de l'édification de la construction politique (comités politiques, révolutionnaires, insurrectionnels, partis, sociétés secrètes, sociétés maçonniques etc.), du mouvement intellectuel, de la construction identitaire. Tous ces aspects comprennent des problèmes particulièrement intéressants et importants liés à l'émancipation vers la modernité des peuples du Sud-Est européen, et méritent des recherches d'ampleur, menées d'une perspective pluridisciplinaire.

⁶¹ Panait I. Panait, *op.cit.*, A. Majuru, *op.cit.*

⁶² Josef Sallanz, *Zum Migrationverhalten... op.cit.*

THE HISTORICAL MOVEMENT OF THE 19th CENTURY AND SOME CONSIDERATIONS ON THE DEVELOPMENT OF ROMANIAN HISTORIOGRAPHY

PAUL E. MICHELSON
(Huntington University)

The author points out that in 1882, when Maiorescu remarked the backwardness of the Romanian historiography, the efforts to improve this situation were grounded in the general historical movement, as it was then conceived by that great intellectual, Lord Acton. The progress accomplished before the turn of the next century was made under the influence of the Austrian, German and French historical schools.

A key but now underappreciated moment in the intellectual history of the 19th century was the emergence of the „Historical Movement”. Herbert Butterfield identified this movement as follows: „In the eighteenth and nineteenth centuries, a great historical movement produced a rage for the study of the past, as well as a notion of history different from anything one can find in classical antiquity or in any other of the world’s civilisations. Here the history of historical scholarship presents the spectacle of something like an intellectual revolution”¹.

The synthesizer of the movement was Lord Acton², who was perhaps the first to understand „the new place which history had come to hold in the realm of the intellect and the change it had produced in the structure of human thought”³. It was Acton who saw that the historical movement had not only revolutionized the way history was done; he also showed that there were „now two ways in which every branch of science was to be studied: first by its own forms of technical procedure, and secondly, by an examination of its history”⁴.

In Acton’s own words: „Each science has to be learned by a method of its own. But also by one and the same method, applicable to all, which is the historical method... History is not only a particular branch of knowledge, but a particular

¹ Herbert Butterfield, *Lord Acton and the Nineteenth-Century Historical Movement*, in his *Man on His Past: The Study of the History of Historical Scholarship* (Boston: Beacon Press, 1960 [1955]) pp. X–XI. Butterfield’s study was based, in part, on a thorough examination of the Acton archives at Cambridge, which contain many important unpublished statements of Acton’s position and findings of his research.

² On Acton, see my „Prefață” in: Lord Acton, *Despre libertate* (Iași: Institutul European, 2000), pp. 5–43; Robert L. Schuettinger, *Lord Acton: Historian of Liberty* (LaSalle IL: Open Court, 1976); and Roland Hill, *Lord Acton* (New Haven: Yale University Press, 2000).

³ Butterfield, *Man on His Past*, 1960, p. 1.

⁴ Butterfield, *Man on His Past*, 1960, p. 1.

mode and method of knowledge in other branches. [It] Determines their influence on society. It embraces other sciences, records their progress and the tests by which truths have been ascertained. Historic thinking is more than historical knowledge"⁵.

In the end, this revolutionary change moved the study of the past and its relationship to the present from the lower to „the higher objects of history – the difference between knowledge of facts and the energetic understanding of their significance...“⁶. Or as Acton put it in his famous 1895 Cambridge inaugural address, the study of history „fulfills its purpose even if it only makes us wiser, without producing books, and gives us the gift of historical thinking, which is better than historical learning“⁷.

The transformation of history, according to Acton, was based on three important developments in historical study in the late eighteenth and early nineteenth centuries⁸:

1) The opening of archives and unpublished papers in an abundance never before known, which awakened historians to the need, nay, the imperative for historians to base their work on intensive documentary studies and primary sources;

2) The emergence of historical criticism as such, that is, the „accession of the critic in the place of the indefatigable compiler, of the artist in coloured narrative, the skilled limner of character, the persuasive advocate of good, or other, causes“ amounting to „a transfer of government, to a change of dynasty, in the historic realm“⁹; and,

3) The firm establishment of the „dogma of impartiality“ and its related concerns as part of the historian’s credo.

To these three desiderata, which were widely accepted by the end of the 19th century, Acton added a fourth: the need for the historian to make moral judgments. „Most of this [i.e. the three principles outlined above], I suppose, is undisputed, and calls for no enlargement. But the weight of opinion is against me when I exhort you never to debase the moral currency or to lower the standard of rectitude, but to try others by the final maxim that governs your own lives, and to suffer no man and no cause to escape the undying penalty which history has the power to inflict on wrong... If, in our uncertainty, we must often err, it may be sometimes better to risk excess in rigour than in indulgence... [History] does teach that right and wrong are real distinctions. Opinions alter, manners change, creeds rise and fall, but the moral

⁵ Butterfield, *Man on His Past*, 1960, pp. 1, 97, citing the Acton archives.

⁶ Butterfield, *Man on His Past*, 1960, p. 96.

⁷ Lord Acton, *The Study of History*, 1895, reprinted in: Lord Acton, *Essays in the Study and Writing of History* edited by J. Rufus Fears (Indianapolis: Liberty Classics, 1985), p. 513.

⁸ For what follows, see Acton, *Study of History*, 1895, pp. 526 ff.

⁹ Acton, *Study of History*, 1895, pp. 528–529. Cf. p. 528: „the main thing to learn is not the art of accumulating material, but the sublimer art of investigating it, of discerning truth from falsehood and certainty from doubt. It is by solidity of criticism more than by the plenitude of erudition, that the study of history strengthens, and straightens, and extends the mind.“

law is written on the tablets of eternity... morality is not ambulatory... if we lower our standard in History, we cannot uphold it in Church or State"¹⁰.

The result of all of this was that in the 19th century, history became, in Acton's words, „infinitely more effectual as a factor of civilisation than ever before, and a movement began in the world of minds which was deeper and more serious than the revival of ancient learning"¹¹.

The first change, from anecdote and story telling to an insistence on primary documentation, owed to the influence of the French Revolution, Acton noted. „The triumph of the Revolution annuls the historian. By its authentic exponents, Jefferson and Sieyès, the Revolution of the last century repudiates history. Their followers renounced acquaintance with it, and were ready to destroy its records and abolish its inoffensive professors. But the unexpected truth, stranger than fiction, is that this was not the ruin but the renovation of history..."¹².

Through the historical movement, history escaped from its ensconcement in the realm of the *belles lettres* and became a discipline in its own right, with its own methods, principles, and commitments. The leading role was played by the German Schools of History; the leading light was Leopold von Ranke¹³. As Acton wrote: „The critical epoch lies between 1824 and 1828... A new art of employing authorities came in with Ranke in 1824"¹⁴. Though Ranke's practice did not always conform to his principles¹⁵, by the end of the 19th century, by definition historians had to utilize primary sources in their work if they wanted to be taken seriously.

The second change was the affirmation of the critical method. This, too, owed much of its success to Ranke. Acton pointed out that „the canons of criticism which Ranke had made obligatory on every serious writer", became „the symptom

¹⁰ Acton, *Study of History*, 1895, pp. 546, 550–552.

¹¹ Acton, *Study of History*, 1895, p. 526.

¹² Acton, *Study of History*, 1895, p. 526.

¹³ For an account, see Acton, *German Schools of History*, 1886, reprinted in Acton, *Essays*, 1985, pp. 325–364. Cf. also Acton's earlier essay, *Ranke*, 1866, also reprinted in Acton, *Essays*, 1985, pp. 165–172. For an excellent history of this entire period, see Donald R. Kelley, *Fortunes of History: Historical Inquiry from Herder to Huizinga* (New Haven: Yale University Press, 2003).

¹⁴ Acton, *German Schools*, 1886, pp. 330–331. In addition to Kelley, *Fortunes*, 2003, pp. 132 ff., see G. P. Gooch, *History and Historians in the Nineteenth Century*, second edition (Boston: Beacon Press, 1959); Leonard Krieger, *Ranke: The Meaning of History* (Chicago: University of Chicago Press, 1977); Georg G. Iggers, *The German Conception of History. The National Tradition of Historical Thought from Herder to the Present*, revised edition (Middletown CT: Wesleyan University Press, 1983); and Georg G. Iggers and James M. Powell, eds., *Leopold von Ranke and the Shaping of the Historical Discipline* (Syracuse NY: Syracuse University Press, 1990).

¹⁵ For instance, Acton criticized Ranke for coming „to rely more on his tact than on his rules; he divines much that he does not prove; and he weight of his own opinion makes him careless of his authorities". Acton, *German Schools*, 1886, p. 165. This point is also made by Peter Novick's *That Noble Dream: The „Objectivity Question" and the American Historical Profession* (Cambridge: Cambridge University Press, 1988). Something similar is argued by Anthony Grafton's *The Footnote: A Curious History* (Cambridge MA: Harvard University Press, 1997), which devotes a chapter to *Ranke: A Footnote about Scientific History*, critical of Ranke's actual historiographical practice.

of a great transition"¹⁶. Though „We are still at the beginning of the documentary age”, Acton wrote in 1895, a chain of events had been set underway which would „accomplish a revolution in other sciences as well”¹⁷. In Acton’s own work, he came to „regard the main duty of a Professor to consist, not simply in communicating information, but in doing this in such a manner, and with such an accompaniment of subsidiary means, that the information he conveys may be the occasion of awakening his pupils to a vigorous and varied exertion of their faculties”¹⁸.

Lastly, the principle of impartiality had also been established. In Acton’s words, the „third distinctive note of the generation of writers who dug so deep a trench between history as known to our grandfathers and as it appears to us is their dogma of impartiality”. The „historian’s maxim” had become „to do the best he can for the other side, and to avoid pertinacity or emphasis on his own”¹⁹. Though Tacitus’ injunction to work „Sine ira et studio” was nearly two millennia old, it was only with the historical movement that historians could no longer ignore it with impunity.

Acton, of course, stressed that these three principles needed to be linked to a fourth: moral judgment by the historian. But by his own admission, this was a minority point of view in a 19th century dominated by nationalism, historicism, and *Realpolitik*. What, however, is the point of stringent legal safeguards in a judicial process if no decision or judgment is to be rendered? Historical method – characterized by an emphasis on the primacy of documents, the critical approach, and objectivity – was pointless in Acton’s view if the historian refrained from making appropriate judgments at the end of the day. „The plea of extenuation of guilt and mitigation of punishment is perpetual”, he wrote. However, the „historians of former ages, unapproachable for us in knowledge and in talent, cannot be our limit. We have the power to be more rigidly impersonal, disinterested and just than they; and to learn from undisguised and genuine records to look with remorse upon the past, and to the future with assured hopes of better things; bearing this in mind, that if we lower our standard in history, we cannot uphold it in Church or State”²⁰.

¹⁶ Acton, *German Schools*, 1886, p. 331.

¹⁷ Acton, *Study of History*, 1895, pp. 512-513.

¹⁸ Acton, *Study of History*, 1895, p. 512.

¹⁹ Acton, *Study of History*, 1895, pp. 530, 520.

²⁰ Acton, *Study of History*, 1895, pp. 546, 552. In private correspondence with Mandell Creighton, Acton was even blunter: „The inflexible integrity of the moral code is, to me, the secret of the authority, the dignity, the utility of history. If we may debase the currency for the sake of genius, or success, or rank, or reputation, we may debase it for the sake of a man’s influence, or his religion, of his party, or the good cause which prospers by his credit and suffers by his disgrace. Then history ceases to be a science, an arbiter of controversy, a guide of the wanderer, the upholder of that moral standard which the powers of earth, and religion itself, tend constantly to depress. It serves where it ought to reign; and it serves the worst better than the purest.” *Acton-Creighton Correspondence*, 1887, in Acton, *Essays*, 1985, p. 384.

And what was the impact of the Historical Movement on historical study as well as on European culture? Butterfield summarizes: „For a long time we have been coming to realize that we must study the history of science if we wish to understand the character and the development of our civilization. We have been much slower in realizing the importance of the history of history... We need to know about the development of ‘historical-mindedness’ – that is, the notion that problems are open to historical treatment... Now, after treating almost everything else historically, we seem to have come last of all to the idea of an historical treatment of the relations between man and his past”²¹.

It was in these circumstances that modern Romanian historiography was born²². In one sense, it meant that the pioneers of Romanian historical writing, many or most of whom received their advanced training in French, German, Austrian, and Italian universities²³, were in on the ground floor of the amended historical order. On the other hand, because of Romania’s delayed entry into Europe, as Tudor Vianu has argued, „Our culture found itself in an interesting process of rational adaptation... centuries old traditional forces weakened, at a certain moment because of... an entire series of economic and political conditions through which the country needed to pass at a certain state of its development ...”²⁴.

Adrian Marino elaborates: „Modern Romanian culture... is the product of a rapid synchronization with the West. At the same time, its traditional, historic base, that of the late Medieval period²⁵, remained particularly powerful... Modern Romanian culture was riddled with influences, ambiguities, and even inevitable conflicts. With one face to ‘the West’ and another to ‘the East’ and ‘the Balkans’, this fundamental contradiction... was defined from Maiorescu forward as the acute conflict between ‘forms’ (Western ones) and base (native ones)”²⁶.

In 1882, Titu Maiorescu summarized the dismal state of Romanian historiography by noting that the history chairs at the Universities of București and Iași:

²¹ Butterfield, *Man on His Past*, 1960, pp. VII–VIII.

²² The primary references here are Lucian Boia, *Evoluția istoriografiei române* (București: Universitatea din București, 1976), Al. Zub, *De la istoria critică la criticism (Istoriografia română sub semnul modernității)*, revised edition (București: Editura Enciclopedică, 2000), and my *The Birth of Critical Historiography in Romania: The Contributions of Ioan Bogdan, Dimitrie Onciul, and Constantin Giurescu, Analele Universității București. Istorie*, Vol. 32 (1983), pp. 59–76.

²³ One reason for the attenuation of the Actonian tradition in Romania owes to the fact that none of the leaders of the movement to professionalize and modernize Romanian historiography was educated in Great Britain.

²⁴ Tudor Vianu, *Filosofia culturii*, 2nd edition (București: Editura Publicom, 1945), p. 287. For Romania’s entry into historiographical Europe, see Lucian Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, second edition (Budapest: Central European University Press, 2001), pp. 31 ff. On 19th century Romanians’ „pathbreaker” self-image, see Paul Cornea’s suggestive *Oamenii începutului de drum* (București: Cartea Românească, 1974).

²⁵ Adrian Marino, *Pentru Europa: Integrarea României. Aspecte ideologice și culturale (Iași: Polirom, 1995)*, p. 69.

²⁶ Adrian Marino, *Pentru Europa: Integrarea României. Aspecte ideologice și culturale (Iași: Polirom, 1995)*, p. 69.

„together have done almost nothing to advance the science which they profess. Not a single archival study, not a documentary, not a monograph of any value on any of the many obscure or controversial aspects of our past, not to mention a synthesis of this history – nothing, absolutely nothing. Thus the Romanian universities in their twenty years of existence have not produced a single historian and the expectations of the country have been deceived with regard to those men to whom she had entrusted the pursuit and advancement of this, her most precious science. To our great humiliation, the history of the Romanians cannot be studied today except in the works of foreigners, such as Engel, and anyone who wants to know something about our past must even go to Rössler and Jung, for all their shortcomings”²⁷.

By outbreak of World War I, however, this picture had been considerably altered: intensive archival study, the beginnings of massive archival publications (such as the Hurmuzachi series)²⁸, and the production of numerous monographs, many of which are still of general value²⁹. The critical approach to history was firmly established, beginning with the work of Ioan Bogdan, Dimitrie Onciul, and Constantin Giurescu³⁰. Though the impartiality component of Romanian historiography was weakened by various historians’ commitments to nationalism, this was certainly no worse than that of Ranke or others of the German school, such as Treitschke³¹.

With regard to Butterfield’s point concerning „historical mindedness”, Romanians shared in what Henry L. Roberts called the East European approach to history, that „self-perception is, in part at least, provided by its historical awareness and a tradition of historiography, that is the past as organized and interpreted by the historian”³². Or, as Hugh Seton-Watson writes, „Few areas are as history-minded

²⁷ Titu Maiorescu, *Literatura română și străinătatea*, (1882), reprinted in Titu Maiorescu, *Critice*, 1866–1907, Ediția completă, 2nd edition (București: Minerva, 1915), Vol. II, pp. 24–25.

²⁸ The Hurmuzachi collection, *Documente privitoare la istoria românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki* (București: 1876–1942), which the Romanian Academy began publishing in 1876, eventually totaled 42 volumes. For a comprehensive description and discussion see Aurelian Sacerdoțeanu, *Colecția Hurmuzaki*, “Revista Arhivelor”, Vol. 12 (1969), Nr. 2, pp. 31–57. These documents were all from external sources, not the internal ones probably alluded to by Maiorescu.

²⁹ Convenient and penetrating reviews of the work done at the end of the 19th century and the beginning of the 20th century are provided by Ioan Bogdan, *Istoriografia română și problemele ei actuale* (București: Carol Göbl, 1905); and C. C. Giurescu, *Considerații asupra istoriografiei române în ultimii douăzeci de ani*, “Revista Istorică”, Vol. 12 (1926), pp. 137–185.

³⁰ The source of this was Maiorescu and the Junimist critical tradition. Cf. Al. Zub, *Junimea: Implicații istoriografice* (Iași: Editura Junimea, 1976).

³¹ For details of some of these commitments and controversies, see Boia, *History and Myth*, 2001, *passim*.

³² Henry L. Roberts, *Eastern Europe and the Historian*, in his *Eastern Europe: Politics, Revolution, and Diplomacy* (New York: A. A. Knopf, 1970), p. 4.

as Central and Eastern Europe. There history is perhaps the most important foundation stone of national consciousness; the past is not a subject for harmless small talk.... from some experience I am fairly sure of one thing: in the Danube countries, national history, or if you like historical mythology, is something about which not only professors of history but also working men and women, in factories and farms, feel bitterly. Attacks on it can create a smoldering resentment which does not die out and can easily turn into a flame"³³. Indeed, one criticism of Romanian culture might be that it became too historical minded, giving rise to the issues connected with „the use and abuse of history”.

The failure to fully implement the Historical Movement in Romanian historiography was, however, not unique. Every European country had a distinctive cultural, intellectual, and historiographical context. Thus, though the Historical Movement gave rise to modern historiography, the shape this took across Europe was deeply affected by the local environment. The German Schools of History, whose path had been laid out by Ranke soon fragmented. The mainstream continued to follow the master (even though „Their lasting influence was out of proportion to their immediate performance...”)³⁴, but other major schools emerged: the Prussian School of Johann Gustav Droysen and Heinrich von Treitschke³⁵ the socio-cultural („kulturgeschichte”) historical school of Karl Lamprecht³⁶, and the historicist school of Friedrich Meinecke and others³⁷.

The French historiographical tradition, though influenced by German developments, was also *sui generis* because of its Cartesian heritage on the one hand and Romanticism on the other. The focus of French culture after 1870 was on regaining its lost preeminence from the Germans; this meant strategic borrowings from Germanic culture and education, but always from a French vantage point³⁸. Gabriel Monod and Ch. Seignobos visited German institutions to see what secrets could be prised there from (much in the same way that Japan sent technical experts

³³ Hugh Seton-Watson, *The „Sick Heart” of Europe: The Problem of the Danubian Lands* (Seattle: University of Washington Press, 1975), p. 70.

³⁴ Acton, *German Schools*, 1886, p. 346.

³⁵ See Acton, *German Schools*, 1908, pp. 378-379: „Included among those who thought „that the future of Germany belonged to Prussia, was Droysen... (who) affirmed that unity could never come from liberty and the vote of parliaments, that it required a power strong enough to crush resistance at home and abroad. The rest of his life was devoted to Prussian politics and the imperial arts...”. On the latter, see Andreas Dorpalen, *Heinrich von Treitschke* (New Haven, Yale University Press, 1957).

³⁶ From the extensive literature on Lamprecht, see Roger Chickering, *Karl Lamprecht: A German Academic Life (1856-1915)* (Highlands NJ: Humanities Press, 1993).

³⁷ See Friedrich Meinecke, *Historism: The Rise of a New Historical Outlook* (London: Routledge and Kegan Paul, 1972).

³⁸ See William R. Keylor, *History's Role in the Regeneration of the Fatherland*, in his *Academy and Community: The Foundation of the French Historical Profession* (Cambridge: Harvard University Press, 1975), pp. 36 ff.

to Germany and Britain during the same period to bring back the secrets of Western industrialization)³⁹.

However, neither the German approach to history nor the Prussian national school could be a model or a mentor as such for French historians, while the historicist school as a further working out of German Idealism would be of minimal attraction to French scholars⁴⁰. Put another way, Rankeanism functioned in its native German idealist environment, whereas in France, the Historical Movement functioned in a different, French cultural environment that significantly modified it. French and German scholars might agree that documents must be at the base of historical work, but how they actually treated these documents was different: the French tended to use documents impressionistically and anecdotally in an almost *belles lettres* approach; the Germans were more critical⁴¹. On the other hand, Germans tended to be much less critical of their presuppositions than the French who often went to the other extreme.

The same argument could be made for the impact of the Romanian cultural environment from which European-trained scholars such as Ioan Bogdan, Dimitrie Onciul, Constantin Giurescu, and Nicolae Iorga came and into which they returned. Closer examination of the leading Romanian academic and non-academic historians of the late 19th century and early 20th century shows that they did not fit tidily or even untidily into the compartments of other national historiographies.

In the end, however, there was marked progress from the days of Maiorescu's critical comments in the 1880s about Romanian historiography to the first decades of the 20th century. The historical movement, indeed, made considerable headway in Romanian academic circles in terms of the priority of documents in historical work, the necessity of a critical approach (though this often degenerated into personal polemics), and (to a lesser extent) the rule of impartiality. In terms of the Actonian stress on moral judgment, Romanian historians were lacking, but no more so than their French, German, Austrian, and Italian colleagues. Lastly, historical awareness flourished in the Romanian context, indeed, perhaps far too well. The historical revolution of which Acton had spoken found strong echoes in Romania; that it did not go further owed to the particular circumstances of Romanian national development, including two world wars, the interwar Era of Tyrannies, and five decades of Communist totalitarianism.

³⁹ See Ch. Seignobos, *L'enseignement de l'histoire dans les universités allemandes*, "Revue Internationale de l'Enseignement", Vol. 1 (1881), pp. 563-600; and Paul Frédéricq, *The Study of History in Germany and France* (Baltimore: Johns Hopkins University Studies in History and Political Science, 1890).

⁴⁰ See Charles-Olivier Carbonell, *Histoire et Historiens. Une mutation idéologique des historiens français 1865-1885* (Toulouse: Privat, 1976).

⁴¹ Cf. Eugen Weber, *My France: Politics, Culture, Myth* (Cambridge: Harvard University Press, 1991), p. 6.

НИКОЛА ПАШИЧ В РУМЫНИИ (1885–1889)

А. Л. ШЕМЯКИН
(Москва)

Острейший внутрисербский конфликт завершился любовым столкновением-неудальным Гимоским восстанием в октябре 1883 г. Никола Пашич, председатель ЦК радикальной партии, предпринял четыре попытки поднять в Сербии новое восстание. Две из них были непрямоу связаны с Румынией, где он оказался в октябре 1885 г. Статья анализирует новые данные об этом периоде.

Поражение в октябре 1883 г. Тимоцкого восстания нанесло сильнейший удар по сербской народной радикальной партии, которая со дня своего основания в январе 1881 г. вела бескомпромиссную борьбу против австрофильского курса и авторитарного правления сербского короля (до февраля 1882 г. – князя) Милана Обреновича. Подавив крестьянское движение в Восточной Сербии, монарх, казалось, получил долгожданную возможность рассчитаться с ненавистными радикалами за их активную трехлетнюю оппозицию его политике. Он поспешил ею воспользоваться и – жернова королевской мести завертелись. Срочно был учрежден военно-полевой суд, через который прошли сотни радикальных активистов и рядовых инсургентов. Не миновала чаша сия и большинства членов Центрального комитета партии, арестованных в Белграде вечером 25 октября. Месть монарха была предельно жестокой, вполне адекватной степени его ненависти: двадцать одного обвиняемого расстреляли у подножия высоты Кралевица под Заечаром – центром Тимоцкого края; 516 человек было приговорено к каторжным работам; около сотни получило различные сроки тюремного заключения¹... Среди последних оказались и члены высшего партийного руководства: Пера Тодорович, Раша Милошевич, Коста Таушанович и Пайя Михайлович².

В этой компании закованных в железо радикальных лидеров явно не хватает центральной фигуры – председателя ЦК радикальной партии Николы Пашича. 25 октября в полдень он перебрался на венгерский берег Савы, в Земун, и кружным путем, через Венгрию, Румынию и Болгарию, поспешил в охваченный восстанием Заечарский округ. В Видин, городок вблизи болгаро-сербской границы, Пашич прибыл 29 октября. До родного Заечара оставалось рукой подать, но перейти границу он так и не смог: повстанцы были уже разбиты королевскими войсками, в Заечаре заседал военно-полевой суд, на Кралевице звучали первые выстрелы, а в

¹ *Тимочка Буна 1883. Грађа*, t. 2, Приредно М. Николић, Београд, 1955, С. 588–589.

² Милошевић, Р., *Тимочка буна. Успомене Р. Милошевића, члана Главног одбора Народне радикалне странке*, Београд, 1923, С. 195.

* В 1844 г. Н. Пашич родился в Заечаре; от этого же города в 1878 г. он был избран депутатом Народной скупщины (парламента) Сербии.

Видине появились беженцы, спасавшиеся от террора «победителей». «Подлинное несчастье нашего народа, – писал Пашич чуть позже, – помешало мне вовремя добраться до места и направить движение в более успешное русло»³. Дорога в Сербию была для него закрыта. Начинался долгий, шестилетний период эмиграции.

Исчезновение Пашича из Белграда было для него, по точной оценке Алексы Ивича, «единственной возможностью избежать неминуемой гибели, ибо, в отличие от других, он не мог надеяться на помилование»⁴. И действительно, Милан Обренович слишком рано опознал в лидере радикалов своего самого опасного противника, чтобы позволить ему выйти живым из Тимоцкого переплета, оказался он в руках властей. Пашич прекрасно понимал это, и его бегство и скорое появление на болгаро-сербской границе стали горькой пилюлей для коронованного гонителя радикалов. Тем более, что сразу по прибытии в Видин беглец, по словам русского консула Н.Павлова, заявил, что «последние события - это только начало восстания, которое кончится лишь с удалением короля Милана»⁵. Через два месяца он же подчеркнул в известном меморандуме «О восстании в Сербии»: «Главной ошибкой радикальной партии было то, что она всегда уверяла народ, будто раба с головы не гниет ... то, что она всегда была против насилия; теперь эту ошибку исправил сам король Милан»⁶. Посланник России в Белграде А.И. Персиани не без оснований посчитал этот документ, растиражированный европейской печатью, «объявлением открытой войны эмигрантов сербскому престолу»⁷.

Здесь остановимся и поразмышляем о причинах столь жесткого антагонизма Н. Пашича и М.Обреновича.

*

Начало 1880-х годов оказалось для новых независимых государств Балканского полуострова временем бурным. Элита освобожденных народов стояла перед выбором пути внутреннего развития: куда идти, и с кем идти? Столкнулись, а кое-где буквально вошли в клинч, два подхода – один на ускоренную модернизацию (или вестернизацию); другой на отстаивание традиционных ценностей в привычной системе аграрного мира. “Либеральная идея и традиция” – это сквозное противоречие определяло всю историю Балкан вплоть до Первой мировой войны.

Наиболее драматично оно проявилось в Сербии. После Берлинского конгресса, даровавшего ей независимость, Милан Обренович открыто перешел на австрофильские рельсы, связав судьбу страны и династии с Веней. Тем самым он четко обозначил свое намерение втянуть Сербию в

³ Архив внешней политики Российской империи (далее – АВПРИ). Ф. «Личный фонд Р. Йовановича». Оп. 915. Д. 26. Л. 217 (Н.Пашич – С.Кокотовићу. Видин, 21 ноября 1883 г.).

⁴ Ивић А., *Историја радикалне странке // «Велика Србија»*. Август 1997, Бр.403, С.41.

⁵ АВПРИ. Ф. Главный архив, V-A2. Оп. 181. Д. 305. Л. 39 (Н.Павлов – А.С.Ионину. Видин, 30 октября 1883 г.).

⁶ Архив Српске Академије Наука и Уметности (далее – АСАНУ). Бр. 7885/2. Документ опубликован в: Тимочка Буна 1883. Грађа. Т. 7. Приредило Љ.Поповић. Београд, 1989. С. 43–61.

⁷ АВПРИ. Ф. Политархив. Д.429 (1884 г.). Л.11 об. (А.И.Персиани – А.Е.Влангали. Белград, 5 января 1884 г.).

Европу. Призванный в октябре 1880 г. к власти кабинет прогрессистов (напредняков) во главе с Миланом Пирочанцем – первым подлинным сербским *западником* – и попытался осуществить этот “прыжок из балканского мрака на европейский свет”.

Понятно, что брошенный так явно вызов не мог остаться без ответа. Стремление властей “европеизировать” страну кавалерийским наскоком – т.е. буквально “насадить в ней европейскую культуру”, или “сейчас же втиснуть естественный строй сербского государства в нормы чисто европейские”, как фиксировали русские очевидцы⁸, причем без всякого учета ее адаптивных способностей, вызвало протест со стороны оппозиции, принадлежавшей к радикальной партии. Отрицая универсальный характер пути Европы и ее образцов, радикалы с Пашичем во главе провозгласили в качестве главной задачи защиту сербской *самобытности*, каковую они отождествляли с только что обретенной свободой. «Мы совсем не бережем того, что серба делает сербом, – подчеркивал Пашич, – но, следуя моде, стремимся к тому, чем так кичатся иностранцы»⁹.

По своей внешнеполитической ориентации и цивилизационному настрою вождь и его соратники всегда оставались стойкими русофилами.

Острейший внутрисербский конфликт завершился лобовым столкновением – неудачным Тимокским восстанием. Пашич и несколько десятков радикалов бежали за границу. Но, как мы только что обнаружили, они и не собирались складывать оружия. Напротив, ожесточение против “внутренних изменников” только росло...

За годы вынужденного изгнания Никола Пашич предпринял по меньшей мере четыре попытки поднять в Сербии новое восстание и свергнуть Милана Обреновича с престола¹⁰. Две из них были напрямую связаны с Румынией, где он оказался в октябре 1885 г. И потому, всего лишь коснувшись болгарской фазы его эмиграции (1883–1885), мы тут же последуем за ним из Рушука на румынский берег Дуная.

*

Итак, первые два года изгнания Никола Пашич провел в Болгарии (в основном в Софии, Рушуке и Видине). Не найдя союзников для реализации своих заговорщических планов как в лице официальной России, так и болгарского правительства, он обратился к представителям «революционных и патриотических организаций, которые могли бы предоставить ему известное количество оружия, что осталось после русской оккупации и в

⁸ Овсяный Н.Р., *Сербия и сербы*, 2-е издание, Санкт-Петербург, 1898, С. 90; Кулаковский П. А., *Сербия в последние годы* // «Русский вестник», 1883, № 4, С. 762.

⁹ АСАНУ. Пашићеве хартије. Бр. 14615–1–27.

¹⁰ Подробнее о них см.: Шемјакин А., *Никола Пашић у емиграцији (1883–1889)*. Бугарска, Румунија, Русија // Никола Пашић, *Живот и дело*, Београд, 1997, С. 215–226.

котором не нуждалась наша армия»¹¹. В 1884-1885 гг. беглец установил контакты с деятелями македонского движения, как и многими будущими участниками болгарского Объединения. В круг его близких друзей входили председатель Македонского комитета в Софии капитан Коста Паница и его заместитель Димитрие Ризов; глава Болгарского Тайного Центрального Революционного Комитета Захарий Стоянов и его члены Иван Андонов и Иван Стоянович¹². Они передали Пашичу пятьсот винтовок из собранного для подготовки восстания в Македонии оружия. Столько же стволов эмигранты купили в Румынии¹³.

Вторжение в Сербию, с целью свержения короля Милана, Пашич планировал на начало сентября 1885 г. Но... все карты заговорщикам спутал Пловдивский переворот и болгарское Объединение, в результате которого разразился новый Балканский кризис. В условиях же резкого обострения отношений с Белградом, кабинет Петко Каравелова посчитал нежелательным дальнейшее пребывание на территории Княжества сербских беженцев – часто неподконтрольных и склонных к авантюрам¹⁴.

Во исполнение решения правительства, болгарские жандармы всех арестовали, собрали в Видине и погнали сначала на восток страны – в Тырново, а затем, изменив маршрут, к румынской границе – в Рушук. Многодневный путь их был усеян терниями: «В местах остановок заставляли их ночевать в тюрьмах, а где тюрем не было, – просто на голой земле, без огня и покрова. Пищу эмигранты выпрашивали как милостыню или снимали с себя платье и продавали, чтобы купить себе хлеба»¹⁵. Из Рушука несчастные были депортированы в Румынию.

В отличие от них, Николу Пашича не гоняли по всей Болгарии, но 3 октября его все же настиг арест в Рушук¹⁶ – «за открытое выражение сочувствия России»¹⁷. После краткого пребывания под стражей и он был вынужден перебраться в соседнюю страну, дав письменное обязательство о непересечении болгарской границы все время, пока там действует военное положение, введенное в связи с Пловдивским переворотом. 7 октября он прибыл в Бухарест. Здесь судьба столкнула его с Земфирием Арборе-Ралли, человеком с большим революционным прошлым, который еще в 1872 г., по поручению М.А.Бакунина, являлся секретарем Славянской секции I-го Интернационала в Цюрихе; ее членом, как известно, некоторое время состоял

¹¹ Стоянович И., *Из миналото*, София, 1992, С. 42.

¹² Там же, С.41-42; Андонов И., *Съединението*, София, 1995, С. 40-42.

¹³ Лазаревич Ђ., *Сећања на Николу Пашића* // «Политика», 12 децембар 1926 г., Бр. 6694.

¹⁴ Подробнее о болгарских планах Пашича см.: Шемякин А., *Никола Пашић и Балканска криза 1885. године* // «Историјски гласник», Београд, 1996, Бр. 1-2, С. 77-110.

¹⁵ «Обзор деятельности сербской оппозиции». Записка Н.Пашича директору Азиатского департамента МИД России И.А. Зиновьеву. 1887 г. // «Исторический архив», Москва, 1994, № 5, С.118.

¹⁶ АВПРИ. Ф. Вице-консульство в Софии. Оп. 782/2. Д. 48. Л. 403.

¹⁷ Там же, Л. 150.

и сам Пашич¹⁸. Эта встреча с давним знакомым во многом облегчила ему эмигрантскую жизнь в Румынии... Все дело в том, что румынские власти под давлением венского кабинета собирались (или делали вид, что собираются) выслать лидера сербских эмигрантов из страны. И тогда его выручили эмигранты русские. Ралли укрыл Пашича в Добрудже, в городишке Тулча, – у другого видного представителя русской революционной эмиграции в Румынии, бывшего члена петербургского “Кружка чайковцев” Василия Ивановского. Австро-венгерская миссия надолго потеряла его след.

Весь путь Пашича от гостиницы «Меркурий» в Бухаресте, буквально кишевшей агентами румынской полиции, до Добруджи был обставлен по законам классического детектива. Вместе с Ралли спасать эмигранта помогал старинный друг еще с цюрихских времен Владимир Летич. В этом «спасении» было все – тайный вывод Пашича из отеля с оставлением всех вещей на месте и ночная погоня по улице Виктории; счастливое для Летича и Пашича (т.е. не замеченное в темноте полицией) бегство на ходу из экипажа и изумленный вопрос комиссара Эпурхану на Северном вокзале: «Господин Арборе, а где же Пашич?». Затем – несколько дней нелегального пребывания в доме Летича на Strada Calarasilor, 95 и, наконец, путешествие по Дунаю до убежища в Тулче¹⁹.

Здесь, в глухой и сонной провинции – «вдали от шума городского», Пашич мог, наконец, на досуге обдумать недавно случившиеся бурные события и поразмыслить о перспективах дальнейшей борьбы с ненавистным сербским монархом.

Именно здесь, в румынской глуши, его и застала весть об объявлении 2 ноября 1885 г. Миланом Обреновичем войны Болгарии. Именно отсюда наблюдал он за последовавшими за тем событиями – наступлением сербской армии на ставший почти родным Видин, решающим сражением под деревушкой Сливница 5-6 ноября, отходом потерпевших неудачу сербов на Пирот и дальше, занятием его болгарями... И именно сюда, в Тулчу, 19 ноября прибыл для встречи с ним его софийский приятель – Захарий Стоянов.

Поездка эта состоялась по инициативе Д.Ризова, который еще 10 ноября, сразу после сливницкой победы, телеграфировал находившемуся тогда в Рушук сороднику: «Срочно отправляйся в Бухарест. Отыщи Пашича и договорись с ним о немедленных действиях...»²⁰. Спустя три дня из Софии в Рушук уходит новая депеша – более точная и пространная: «Немедленно поезжай в Тулчу. Передай человеку (Пашичу. – А.Ш.), что сейчас самый

¹⁸ См.: Шемякин А.Л., *Никола Пашич и русские социалисты в Цюрихе (1868–1872) // «Токови историје», Београд, 1997, Бр. 1–2, С. 5–32.*

¹⁹ Государственный Архив Российской Федерации. Ф. 7026. Оп. 1. Д. 3 (Воспоминания З.К. Арборе-Ралли). Л. 25–27; Лютин Л., *Мемоари*, Минхен, 1973, С. 181–184.

²⁰ Народна Библиотека «Кирил и Методий» – Български Исторически Архив (далее – НБКМ-БИА). Ф. 100 (З.Стоянов). Арх.ед. П.А. 9717; Ташев Т., *Животът на Летописец, Захарий*, Пловдив, 1989, Ч. 3, С. 23.

благоприятный момент для решительных действий. Ежели он откажется, то скажи ему, что в этом случае вся ответственность за будущую вражду между обоими народами (сербским и болгарским. – *А.Ш.*) падет на него... Телеграфируй о результатах и срочно возвращайся. Наше военное положение блестяще»²¹.

О каких таких решительных действиях идет речь, и за отказ от чего грозит Ризов Пашичу «судом истории»? Да и вообще, о чем это в течение двух дней (19 и 20 ноября) совещался его посланец с залегшим «на дно» теперь уже дважды беглецом?

Болгарский историк Тодор Ташев (биограф Захария Стоянова) мог о том только догадываться, располагая всего лишь полудесятком телеграмм Ризова и Стоянова друг другу. И хотя его предположение, высказанное в общей форме, в принципе верно – чем явственнее понимали в Софии неизбежность войны с Белградом, тем более популярной становилась там идея использовать сербских эмигрантов против сербского же режима; ну, а после Сливницы многим показалось, что «наступил самый удобный момент для нанесения окончательного удара по врагу»²², – ничего более определенного прибавить к нему он не сумел... И это один-единственный автор, кто хоть как-то обозначил этот прелюбопытный поворот темы. Другие же (как болгарские, так и сербские) о «свидании в Тулче» вообще ничего никогда не упоминали *.

²¹ НБКМ-БИА. Ф. 100. Арх.ед. П.А. 9714; Ташев Т., *Животът на Летописец, Захарий*, С. 24.

²² Ташев Т., *Животът на Летописец, Захарий*, С. 22–23.

* Отсутствие упоминаний об этом сюжете в сербской историографии связано, по-видимому, с тем обстоятельством, что австро-венгерские дипломатические и секретные агенты действительно на какое-то время потеряли Николу Пашича из вида. Дело в том, что венский кабинет, желая оказать помощь режиму в Белграде, предписал своим представителям в Болгарии и Румынии следить и доносить в Вену о каждом шаге Пашича, чтобы раскрыть и по возможности нейтрализовать его антиправительственные замыслы. Отсюда и многочисленные демарши австро-венгерских дипломатов (часто – совместно с сербскими) в Софии и Бухаресте с требованием удалить эмигрантов с болгаро-сербской границы, в одном случае, и выслать Пашича из страны пребывания или выдать его сербскому правительству – в другом... С давних пор (если точнее, то с 1920-х гг.) сербские историки использовали и используют австрийские материалы для воссоздания заговорщической деятельности Пашича в эмиграции. Но, если за период с конца 1883 г. и по октябрь 1885-го таких материалов в венских архивах сохранилось немало, то далее следует лакуна. Поток информации иссякает – Пашич пропал... В отличие от австрийских коллег, российские дипломаты Пашича из виду не теряли. И уже 22 ноября консул в Добрудже (с резиденцией в Тулче) А.А. Челебидаки отправил в Петербург исчерпывающую телеграмму: «Третьего дня прибыл сюда из Бухареста инкогнито Захарий Стоянов, главный зачинщик Филиппопольского восстания (Пловдивского переворота. – *А.Ш.*), и возвратился вчера обратно с сербским революционером Пашичем, который скрывается здесь от полиции у русского социалиста Петровского (один из псевдонимов В.Ивановского. – *А.Ш.*). Стоянову поручено собрать сербских эмигрантов, изгнанных из Болгарии до войны» (Архив внешней политики Российской Империи. Ф. СПб. Главный архив. Политотдел. 161/3. Оп. 233. Д.1 (1885). Л. 107). В одном лишь допустил неточность усердный Аристарх Антонович – «переговоры» закончились не 21 ноября, а 20-го, и в тот же день их участники (З.Стоянов, Н.Пашич и А.Станоевич) отбыли из Тулчи в Бухарест.

А между тем, в архиве Сербской Академии наук хранятся (весьма разрозненные, правда) записки ближайшего соратника Пашича и его единственного друга, испившего с ним горькую чашу изгнания до дна и выполнявшего обязанности как бы начальника штаба эмиграции, Ацы Станоевича, которые проливают свет на подлинные мотивы сей секретной миссии²³. Беглые и сумбурные, сделанные карандашом, – а потому за 120 лет уже полустершиеся, они являются источником поистине бесценным, ибо представляют собой свидетельство человека, который не только присутствовал, но и непосредственно участвовал в переговорах посланца Софии с Николой Пашичем о возможном будущем Болгарии и Сербии. Воспользуемся же ими.

План Д.Ризова, изложенный в общих чертах З.Стояновым Пашичу, сводился к следующему: в условиях военного разгрома, когда режим короля Милана Обреновича в Сербии зашатался, Болгария обязывалась оказать сербским эмигрантам помощь в деле подготовки срочного восстания в соседней стране с тем, дабы, свергнув монарха и взяв власть в свои руки, именно радикальная партия с Пашичем во главе смогла бы вести переговоры с Софией о мире и будущих сербо-болгарских отношениях. В таком случае, по мнению авторов проекта, Сербия и Болгария могли бы сами, т.е. без вмешательства великих держав, договориться обо всем. И далее в разговоре зазвучал мотив федерации. “Мы вряд ли будем в состоянии освободиться от влияния великих держав, – заметил Захарий Стоянов, – если нам не хватит ума договориться о солидарной деятельности и противодействии всякому иностранному проникновению. И вас, и нас могла бы спасти федерация. Без нее мы сломаемся под натиском русских, а вас проглотит Австрия”.

Пашич согласился с этими доводами и поддержал идею федерации. “Нынешнее соглашение, – констатировал он, – могло бы заложить основу федерации двух наших стран...”. В ответ на просьбу собеседника он высказал мнение и по поводу возможного содержания такового. Приведем его полностью: “Сербские войска оставляет занятую ими болгарскую территорию, болгарская армия поступает также. С целью дальнейшей совместной деятельности заключается наступательно-оборонительный договор. Сербия признает воссоединение Восточной Румелии с Болгарией. Для того, чтобы придать ему необратимый характер, она обязуется помочь Софии – соответственно, оба государства должны действовать синхронно и вместе, дабы Румелия была окончательно признана за Болгарией, а Сербия получила компенсацию в Старой Сербии. Македонская проблема должна пока оставаться открытой, а к ее решению следовало приступить, когда придет время”. И наконец, “необходимо решить таможенный вопрос”: “Таможенная политика, – резюмировал Пашич, – должна проводиться в интересах обоих государств...”. Вот из этого-то соглашения, как он полагал, и могла впоследствии вырасти болгаро-сербская федерация.

²³ АСАНУ. Бр. 11721 (Пашичеве бележнице).

Однако, чтобы брошенное семя уродилось добрым плодом, требовалась немалая подготовительная работа, и оба собеседника прекрасно отдавали себе в этом отчет. «По завершении нынешних событий, – размышлял о будущем З.Стоянов, – я предполагаю вместе с друзьями всерьез заняться пропагандой мысли о федерации... И первым делом я займусь организацией выпуска своей газеты, которая будет называться “Балканская федерация”». Пашич вполне одобрил замысел приятеля, заметив, что, в сравнении с Болгарией, “у нас в этом отношении дела обстоят лучше, поскольку мы, представители молодого поколения (читай – соратники Светозара Марковича. – *А.Ш.*), агитировали за федерацию особенно активно, и потому ее идея нашему народу известна и неплохо им принята...”. Но это все рассуждения о дне грядущем. А что же с конкретными заботами дня нынешнего. Шел в Тулче разговор и об этом.

Когда гость из Софии затронул вопрос о предоставлении помощи обретавшимся в Румынии сербским эмигрантам, дабы, как он выразился, обращаясь к своему визави, “вы смогли бы так изменить положение в Сербии, что именно вам и никому другому довелось бы вести с нами переговоры о мире”, последний развернул его в целый план действий, состоявший из трех пунктов. Во-первых, “Болгария должна снабдить нас необходимым вооружением”. Во-вторых, “было бы неплохо, если б нам передали тех попавших в плен сербов, которые выразили бы желание идти вместе с нами в Сербию”. И, наконец, «нам должно быть позволено переместиться ближе к сербским позициям, чтобы встретиться с некоторыми людьми (с “той” стороны. – *А.Ш.*) и договориться с ними...». Разделяя предложенный план и полагая цель своей “загранкомандировки” в принципе достигнутой (Пашич ведь не отказался от “решительных действий”, чего так боялся Ризов), Стоянов предложил ему отправиться вместе с ним к князю Александру Батенбергу, поскольку не имел полномочий для заключения с руководством эмиграции конкретного договора: “Было бы самым лучшим, если бы мы, не мешкая, отправились в Софию и там все устроили как следует”. Но... его собеседник отклонил предложение, рассудив, что время для «ответного визита» еще не пришло.

Среди причин, которыми Пашич аргументировал свой отказ, выделим две. Во-первых, это необходимость консультаций с товарищами по изгнанию и соратниками в Сербии. “До тех пор, – заявил он, – пока я не услышу, что они думают обо всем этом, я не смогу предпринять никаких конкретных шагов”^{*}. И во-вторых, серьезные сомнения в постоянстве намерений

^{*} Несмотря на нежелание говорить о какой-то конкретике без согласования с “коллегами”, Пашич не преминул предостеречь софийские власти (через их представителя) от чрезмерной эйфории по случаю одержанной только что победы. “С территориальными потерями, – заявил он, – сербский народ никогда не согласится, равно как и с требованием значительной контрибуции. Он надеется, что братья болгары признают то обстоятельство, что в эту войну, против собственной воли, его втянули правители Сербии, и что он сражался ровно столько, сколько должен был делать это. Поэтому сербы и потерпели фиаско. Но если народ сербский

болгарского руководства – ведь “вполне вероятно, что сейчас (после победы при Сливнице и взятия Пирота.– *А.Ш.*) ваши военные круги не особенно заинтересованы в сотрудничестве с нами”. Несмотря на все попытки Стоянова уверить его в обратном, Пашич остался непреклонен: “Будет лучше, если вы поедете один и все разузнаете сами... Я предполагаю отправиться завтра в Бухарест и на какое-то время там задержусь, а вы, между тем, сможете выяснить все, что нужно”.

На том и порешили – Стоянов, полный радужных надежд, поспешил в Рушук; а Пашич, тайно остановившийся в столице, занялся своими делами (подготовкой к своей первой поездке в Россию). Верил ли он в успех миссии своего друга? До конца, вряд ли. Уже имевшийся опыт общения с болгарскими властями породил у него довольно стойкое недоверие к ним, что и проявилось во время встречи с Захарием. Может быть, он надеялся, что, вернувшись на родину, тот развеет его сомнения и скепсис. Весьма вероятно. Но когда 22 ноября Пашич и подоспевший из Журжи Станоевич получили из Рушука телеграмму: «До сих пор ответа из Софии нет», верный друг Аца зафиксировал в своих записках: «А мы серьезно на него и не рассчитывали...».

Тем временем, по ту сторону Дуная события развивались стремительно. Прибыв в Рушук, З.Стойанов сообщил Д.Ризову о результатах бесед с Пашичем – «Они готовы действовать по предварительной договоренности с нами»²⁴. Получив телеграмму, Ризов помчался в Пирот, в ставку Баттенберга. Здесь-то и наступила развязка. В то время, как князь и военный министр, майор Константин Никифоров были согласны реализовывать достигнутые с Пашичем договоренности, премьер Каравелов пускаться в совместное с сербскими эмигрантами предприятие решительно отказался²⁵. Он предпочел синицу в руках (военную победу над сербами) журавлю в небе (призрачной сербско-болгарской федерации), иными словами – именно то, от чего предостерегал Пашич.

Узнав из депеши Ризова о столь резком повороте, Стоянов, лично им весьма уязвленный, послал в ответ полную негодования телеграмму: “Поведение Петко – это скандал. Чего он лезет, если Иван (*А.Баттенберг. – А.Ш.*) и Никифоров согласны. Зачем же я тогда побеспокоил несчастных.

увидит, что братья болгары ничего такого признавать не желают, если почувствует, что они хотят воспользоваться его нежеланием воевать в своих целях, то, видит Бог, скрепя сердце, он будет биться не на жизнь, а на смерть. И будет ли тогда вообще возможен скорый выход из этого сербо-болгарского конфликта, сказать очень сложно”... Как видим, Пашич четко обозначил жесткие границы, в рамках которых лишь и возможен переговорный процесс и выходить за которые он не имеет права, давая ясно понять, что с болгарской “партией войны” он не хочет иметь никакого дела. В случае ее торжества, его место – в рядах тех, кто “будет биться не на жизнь, а на смерть”. Эти “условия переговоров” – как бы “предисловие” для его же проекта возможного болгаро-сербского соглашения, о чем речь уже шла.

²⁴ НБКМ-БИА. Ф. 100. Арх.ед. П.А. 9722.

²⁵ Там же, Арх.ед. П.А. 9720; Ташев Т., *Животът на Летописец, Захарий*, С. 24.

Ради всего святого, сделай все, что можешь»²⁶. Но негодование Стоянова и дополнительные усилия Ризова, увы, не помогли, и 29 ноября Никола Пашич получил из Софии сообщение: «Дело закончилось неудачей, вследствие изменившейся обстановки. Действуйте по вашему усмотрению»²⁷. А в декабре Захарий в письме Пашичу констатировал и причину неудачи – «противодействие только одного человека, который ныне диктаторствует в Болгарии (т.е. П. Каравелова. – А.Ш.)». В том же духе высказался и Ризов²⁸.

Эти их письма Пашич получил уже после возвращения из России, где находился большую часть декабря уходящего года. Новый 1886 год он встретил в Бухаресте – ему, наконец, разрешили проживать в румынской столице, – в том же гостеприимном доме Владимира Летича, на Strada Kalarasilor, 95... Кстати, а что было в России?

*

После провала болгарского плана и очередного отказа официального Петербурга оказать помощь сербским эмигрантам, Никола Пашич напрямую обратился к русским славянофилам. И время для этого пришло – благодаря его выраженной антиавстрийской позиции, а равно и неустанной разъяснительной деятельности нашедшего политическое убежище в Киеве митрополита Михаила*, образ вождя “страшных” радикалов (которых русские всегда сравнивали с *нигилистами*) постепенно терял в глазах славянофильских деятелей свою былую идеологическую непривлекательность. И когда в декабре 1885 г. он впервые побывал в России, посетив Петербург и Москву, его уже там принимали как соратника в борьбе за общеславянское дело**. Основой этого зародившегося взаимного доверия и начавшегося сотрудничества стало единое отношение к Милану Обреновичу, политике Австро-Венгрии на Балканах и Западу в целом.

²⁶ Там же, Арх.ед. П.А. 9725; Ташев Т., *Животът на Летописец*, Захарий, С. 24.

²⁷ АСАНУ. Бр.11721 (Пашићеве бележнице).

²⁸ Там же.

* В 1881 г. митрополит Михаил лишился кафедры в Белграде за стойкие прорусские симпатии. В 1883–1889 гг. находился в эмиграции, с 1885 г. проживая в России. Являлся близким соратником Пашича в деле подготовки восстания в Сербии.

** Это изменение в восприятии Пашича славянофилами может быть наглядно проиллюстрировано на примере отношения к нему В.И.Ламанского. Летом 1884 г., находясь в Белграде, Ламанский в беседе с Владимиром Йовановичем высказался, что сербские радикалы – это “почти то же самое, что и нигилисты в России” (Йовановић В., *Успомене. Приредило В.Крестић*, Београд, 1988, С. 469). Через три года, в феврале 1887 г., когда Пашич находился в Петербурге, тот же Ламанский послал ему визитку с приглашением: “Что Вы, батюшка, ко мне не заглянете. Я не совсем здоров и четвертый день не выхожу. Очень бы хотел Вас видеть – не пожалуете ли ко мне завтра в четверг, 1 марта запросто пообедать, в 5-м часу. Ваш Вл.” (Архив Србије. Заоставштина Н.Пашића (несрећена грађа). Фасцикла 8).

В северной столице Пашич близко сошелся с В.И.Аристовым, который надолго стал одним из ближайших его конфидентов в России. Тот, в свою очередь, представил сербского гостя председателю Санкт-Петербургского славянского благотворительного общества генералу П.П.Дурново; товарищам председателя, генералу М.А.Домонтовичу и князю П.А.Васильчикову, а также будущему (с 1888 г.) главе Общества – графу Н.П. Игнатьеву. Познакомился Пашич и с другими влиятельными его членами – генералом А.А.Киреевым, профессором П.А.Кулаковским (с ним он состоял в переписке); а кроме того, восстановил прежние контакты с профессорами В.И.Ламанским и А.Л.Петровым, с которыми впервые встретился летом 1884 г. в Софии.

И здесь следует указать на одну особенность, характерную для петербургских единомышленников Пашича. Подобно тому, как позже в Сербии членов радикального кабинета Лазы Докича (1893 г.) было принято называть “придворными радикалами”, их самих, без опасения впасть в преувеличение, можно было бы окрестить “придворными славянофилами”. Дело в том, что Славянское общество в Петербурге являлось как бы неофициальным филиалом российского МИД и, как таковое, не имело права в своей благотворительной деятельности выходить за рамки Устава, утвержденного министром внутренних дел. Именно поэтому генерал Дурново так никогда и не решился открыто вмешаться в сербские дела на стороне эмигрантов, хотя возглавляемая им организация – по ходатайству митрополита Михаила – и высылала ежегодно Пашичу определенную сумму денег (по 500-600 рублей) в качестве гуманитарной помощи²⁹.

Не найдя поддержки в том объеме, в каком он ее ожидал – Славянское общество ограничилось выдачей ему 400 рублей, – Пашич, спустя некоторое время, оказался в Москве. Причем с письмом Аристова, который в вопросе помощи сербским эмигрантам был настроен куда более решительно, чем его непосредственный начальник. В письме, датированном 10 декабря, он рекомендовал Пашича вождю московских славянофилов И.С.Аксакову, призвав того благосклонно отнестись к нуждам своего протеже³⁰.

Вечно фрондирующий и всегда готовый к действию, обладающий значительно большей (чем “питерцы”) независимостью и немалыми финансовыми возможностями, Аксаков горячо взялся за дело – в Москве и состоялось заседание штаба заговорщиков в составе его самого, Пашича, митрополита Михаила и генерала М.Г.Черняева. На нем был окончательно согласован очередной план вторжения в Сербию, который, судя по всему, начал разрабатываться еще в октябре. Для начала, по просьбе Аристова,

²⁹ Центральный Государственный исторический архив Санкт-Петербурга (далее – ЦГИАСПб). Ф. 400. Оп. 1. Д. 410. Л. 1; д. 576. Л. 98; Д. 587. Л. 36, 42; Д. 632. Л. 1; Слијепчевий Ђ., *Михајло, архиепископ београдски и митрополит Србије*, Минхен, 1980, С. 324.

³⁰ Отдел рукописей Российской Национальной библиотеки (далее – ОР РНБ). Ф. 14. Д. 55. Л. 3–3 об.

Аксаков выдал Пашичу еще 400 рублей³¹. Не остался в стороне и переехавший к тому времени в Москву владыка. Располагая оперативным фондом, предоставленным ему Обществом, он снабдил своего земляка такой же суммой³².

С самого начала дело было поставлено на широкую ногу – Аксаков держал свое слово. Как писал Пашич, вернувшийся в конце декабря в Румынию, Аристову, “товар получил...”³³.

Однако удача и на сей раз отвернулась от заговорщиков. 1 января 1886 г. Милан Обренович объявил амнистию арестованным по делу о Тимокском восстании. Узнав об этом, многие эмигранты, особенно из крестьян, решили вернуться в Сербию, хотя на них Высочайшее прощение не распространялось. Пашичу с огромным трудом удалось отговорить их от такого шага. Но надолго ли? Тем более, что и в отношении него начали распускаться “капитулянтские” слухи, которые докатились до Москвы. В связи с чем митрополит писал ему: “Господин, который дал обещание, спрашивает – правда ли, что вы послали письмо с выражением лояльности, как об этом сообщают газеты? Он сомневается... и желает, чтобы вы, или через меня, или каким-то иным способом ему поскорее ответили... Объясните же ему, что никаких колебаний с вашей стороны нет”³⁴.

Пашич отреагировал мгновенно. “Считаю излишним напоминать, – отвечивал он владыке, – что из Белграда и Софии обо мне совершенно ложные слухи распускают с целью осрамить меня и моих друзей”. И теперь уже он торопит своих московских подельников: “Прошу вас уверить Ивана Сергеевича и Михаила Григорьевича, что новейшие явления в Сербии нисколько не могут переменить ничего от того, о чем мы с ними говорили. Новые явления утверждают то, что нужно скорее действовать и приготовить все то, что может обеспечить успех нашего предприятия”³⁵.

Аксаков мог быть доволен – ответ Пашича, переведенный владыкой на русский язык, он получил и даже успел прочесть. Но повороты судьбы часто непредсказуемы – через несколько дней Иван Сергеевич скончался. Удар был сокрушительным: человека, с которым, по словам Пашича, эмигранты связывали все свои надежды³⁶, не стало. Они потеряли самого верного, а

³¹ Отдел рукописей Института русской литературы РАН (Пушкинского Дома). Ф.3. Оп.5. Д. 38. Л.12.

³² ОР РНБ. Ф. 14. Д. 55. Л. 3–3 об.; Кратки поглед на борбу, стање и тежње народа српског у Краљевини Србији од Берлинског конгреса па до данашњег дана // Никола П. Пашић, *Писма, чланци и говори. Приредили Л.Перовић и А.Шемјакин*, Београд, 1995, С. 246.

³³ АСАНУ. Заоставштина Николе Пашића. Бр. 11762. Л.1.

³⁴ Там же, “Pasic Collection”. Бр. 14924/160 (митрополит Михаил – Николи Пашићу. Москва, 12. јануара 1886.).

³⁵ ОР РНБ. Ф. 14. Д. 219. Л. 11 об. (Никола Пашич - митрополиту Михаилу. Б/м., 19 јануара 1886 г. Рус.яз.).

³⁶ Писмо Николе Пашића Митрополиту Михаилу. Без места. 19. фебруара 1886. // Никола П. Пашић, *Писма, чланци и говори...*, С. 211.

главное – решительного, союзника и покровителя. Это предопределило очередную неудачу. Однако складывать оружие никто не собирался. И митрополит пишет Пашичу из Москвы: “Друзья желают, чтобы вы их чаще извещали о ситуации”³⁷.

А ситуация складывалась критическая. Смерть Аксакова, державшего все нити помощи сербским беженцам в своих руках, прервала налаженные связи. В результате чего Пашич так и не смог получить обещанные 3000 рублей. Оказавшись в суровых зимних условиях практически без средств, многие эмигранты снова заколебались (а не вернуться ли в Сербию – и пусть будет, что будет), ведь все обещания их прибывшего из России предводителя на поверку оказались блефом. Осознавая грозящую опасность, Пашич 19 февраля писал митрополиту: “Нам необходима немедленная помощь. Ежели дело затянется, то будет поздно, пусть даже тогда бы и дали во сто крат больше, чем могут послать сейчас. Момент решающий: или-или”³⁸. Владыка принял меры, и уже 19 марта на имя российского консула в Русуке Б.П.Шатохина ушла бумага за подписью Аристова: “Препровождая при сем письмо за Райча (один из псевдонимов Н.Пашича. – А.Ш.) с вложением пятисот рублей по поручению Совета Слав. Общества, имею честь покорнейше просить Вас передать его по назначению”³⁹... Ситуация, таким образом, на время разрядилась, и неутомимые соратники стали тут же плести паутину нового заговора. Который на этот раз был связан с черногорским князем Николаем.

*

Здесь следует напомнить о весьма непростых отношениях между правителями Белграда и Цетинье, что было связано с их национальными амбициями. Князь Николай, как известно, и ранее претендовал на главенствующую роль в борьбе за объединение всех сербских земель под эгидой династии Петровичей-Негошей. В новых же условиях, сложившихся на Балканах после Берлинского конгресса (который положил конец всем прежним надеждам на скорое «освобождение и объединение» сербства), претензии его лишь возросли, следствием чего стал всплеск соперничества сербской и черногорской династий и обострение отношений между двумя государствами. Этому способствовала и их различная внешнеполитическая ориентация.

Курс Милана Обреновича на союз с Веной был воспринят в Цетинье как отказ Белграда от активной деятельности на национальном поприще, что

³⁷ АСАНУ. “Pasic Collection”. Бр. 14924/139 (митрополит Михаил – Николи Пашићу. Без места (Москва), 22. јануара 1886.).

³⁸ Письмо Николе Пашићу митрополиту Михаилу. Без места, 19. фебруара 1886. // Никола П. Пашић, *Писма, чланци и говори...*, С. 212.

³⁹ ЦГИАСПБ. Ф. 400. Оп. 1. Д. 587. Л. 42.

также подпитывало претензии князя Николая на роль единственного всесербского лидера. Как бы в противовес своему сербскому собрату он оставался последовательнейшим союзником России, считая, что только при содействии Петербурга маленькая Черногория сможет в будущем реализовать свои глобальные объединительные замыслы. При этом правитель страны, равной по территории и количеству жителей российскому уезду средней руки, отнюдь не собирался «слепо нам повиноваться»⁴⁰, как доносили и в чем не сомневались русские дипломаты. Напротив, он имел свою особую концепцию развития отношений с Петербургом, которая далеко не всегда совпадала с балканской политикой России. Что и проявилось наглядно в деле поддержки им сербских заговорщиков...

Свой шанс Петрович-Негош увидел после Сливницы; он злорадно потирал руки, радуясь унижению Милана Обреновича. По его разумению, благоприятный момент для вмешательства в сербские дела, давно им ожидаемый, наступил.

Будучи прекрасно осведомлен о глубине тупика, в который загнал себя король, Николай Черногорский активизировал связи с сербскими эмигрантами, готовившими, теперь уже в Румынии, очередной заговор против ненавистного монарха. Казалось, что достаточно самого слабого толчка, чтобы полностью дискредитировавший себя режим Обреновичей рухнул. Поэтому он и предложил “поборникам народной идеи”, как писал посланник России в Белграде А.И.Персиани, “не только значительные суммы, но и две тысячи вооруженных людей, могущих в случае надобности прибыть в Сербию, чтобы принять участие в восстании”⁴¹.

Русский дипломат знал, о чем говорил. В июне – первой половине июля 1886 г. в Черногории находился Пашич, в беседе с которым князь подтвердил свою готовность прийти на помощь. Причем, по его выражению, он желает при этом “помогать Сербии, а не себе...”⁴². 1 июля в стан заговорщиков в Румынии, “на разведку” прибыл посланец князя Николая, воевода Гавро Вукович. И, наконец, 9 августа туда же с нарочным были доставлены 25 тысяч форинтов для закупки оружия⁴³. “Из государственной кассы”, – уточняет в своих мемуарах Г.Вукович⁴⁴. В октябре теперь уже белградские радикалы, многие из которых лишь недавно вышли из тюремных камер по амнистии, направили в Черногорию своего представителя Йована Джайю, который “неоднократно имел случай беседовать с князем”. По его собственным словам, “на последнем свидании, на котором присутствовал и

⁴⁰ АВПРИ. Ф. Политархив. Д. 1530 (1884 г.). Л. 6.

⁴¹ АВПРИ. Ф. Политархив. Д. 434 (1886 г.). Л. 205.

⁴² АСАНУ. Бр. 11721 (Пашићеве бележнице).

⁴³ Вуковић Г., *Мемоари*, Књ. 2. С. 179; *Митрополит Михаило и Никола Пашић. Емигрантска преписка*, Приредио А. Шемјакин, Београд, 2004, С. 224; АСАНУ. Бр. 11721 (Пашићеве белешке).

⁴⁴ Вуковић Г., *Мемоари*, Књ. 2, С. 179.

Петр Карагеоргиевич, князь Николай объявил, что в случае восстания в Сербии, он готов отправить инсургентам в помощь от трех до четырех тысяч человек под командой воеводы Марко Милянова...⁴⁵. Как видим, объемы обещанной помощи росли.

Но самое интересное, однако, заключалось в другом – князь Николай прикрывал свои обещания именем России, пытаясь предстать в глазах сербских радикалов всего лишь исполнителем воли Петербурга. Разговор с Й. Джайей он заключил напутствием – “что касается денежных средств для поддержания восстания, то можно рассчитывать не только на него, но даже на Россию”⁴⁶.

И уже в ноябре А.И.Персиани телеграфировал в министерство иностранных дел: “Князь Черногорский дал знать радикальной партии, что время наступило произвести в Сербии переворот, который угоден будет России. Князь обещает поддержать восстание людьми и деньгами и уверяет, что и Россия не откажет в денежных пособиях...”⁴⁷.

По прочтении этой телеграммы чиновников МИД охватила легкая оторопь. Сам государь начертал на полях документа: “Странно!”. Еще бы не странно. В то время, как российское правительство в условиях ухудшения отношений с Болгарией было крайне заинтересовано в сохранении спокойствия в сопредельной стране и неоднократно высказывалось против каких бы то ни было заговорщических акций, направленных на свержение белградского режима, его черногорский союзник – от его же имени – давал понять сербским оппозиционерам, что Россия будто бы поддерживает их сомнительное “предприятие”. Налицо была явная, мягко говоря, нестыковка.

К чести российской дипломатии, она довольно быстро просчитала интригу князя Николая. В представленной на Высочайшее имя всеподданнейшей записке от 18 декабря 1886 г. министр иностранных дел России Н.К.Гирс констатировал, что “князь Николай Черногорский, действуя в этом случае несогласно с не раз преподанными ему нами советами и скрывая от нас свои замыслы, рассчитывает, конечно, что неизбежные в случае восстания в Сербии смуты на Балканском полуострове вынудят Россию принять деятельное участие в событиях и выступить на защиту как Черногории, так и противников короля Милана”⁴⁸. Иными словами, черногорский монарх всерьез полагал, что поставленная перед фактом очередного, спровоцированного не без его участия, хаоса в Сербии, Россия будет вынуждена прийти на помощь антиобреновичевским элементам, во главе которых он видел, естественно, себя. Ну, а там – в мутной воде дипломатических осложнений – как он надеялся, рукой подать и до сербской короны. А почему нет – хотел же он чуть ранее занять болгарский престол, опустевший в августе 1886 г.

⁴⁵ АВПРИ. Ф. Политархив. Д. 434 (1886 г.). Л. 265–265 об.

⁴⁶ Там же. Л. 265 об.

⁴⁷ Там же. Д. 22 (1886 г.). Л. 99.

⁴⁸ Там же. Л. 111 об.–112.

после отставки Александра Баттенберга⁴⁹, а после спал и видел себя князем всея Македонии⁵⁰...

Чтобы не дать втянуть себя в очередную балканскую авантюру, российскому правительству следовало строго одернуть своего зарвавшегося союзника, что и было сделано в дипломатически совершенной форме через его представителя в Цетинье К.М. Аргиропуло. После беседы с монархом тот отправил в МИД телеграмму, составленную собственноручно Николаем Черногорским. «Князь заявил, – подчеркнул Аргиропуло, – что не оказывал поддержки радикалам, ни иной партии, относясь сдержанно к тому, что там происходит. Пользовался даже своим влиянием, дабы удержать своего зятя от направленных против короля Милана предприятий. Он не думает, чтобы сербы были способны произвести переворот в существующем строе. Просит вас быть уверенным, что он ничего не предпримет, чего государь император не одобрил бы»⁵¹.

В Петербурге могли вздохнуть с облегчением – чреватую непредвиденными последствиями авантюру путем экстренного вмешательства удалось предотвратить. Однако, несмотря на столь миролюбивые и даже смиренные заверения черногорского князя, подлинная его роль во всей этой небезопасной для России интриге ни для кого в стенах здания на Певческом мосту не было секретом. Князь Николай откровенно лгал, заявляя о своем якобы сдержанном отношении к тому, что происходило в Сербии и вокруг нее. Это подтвердили и его недавние союзники – сербские радикалы. В январе 1887 г. Персиани писал Гирсу о своей встрече с ними: «Я поспешил сообщить вожакам радикальной партии взгляд императорского министерства на предпринимаемую в Сербии агитацию против короля Милана и... разочаровал их относительно ожидаемого ими содействия со стороны князя Черногорского. Последним сообщением, – заключал дипломат, – радикалы были крайне удивлены, так как оно идет вразрез с заявлениями как эмигранта Пашича, так и профессора Джайи, которые имели случай лично видеться с князем Николаем, поощрявшим их приступить как можно скорее к действию»⁵².

Кстати, сами Пашич и Джайя уже в декабре 1886 г. четко знали позицию России. Вторжение в Сербию – как из Румынии, так и из Черногории, было жестко обусловлено «разязкой болгарского спора»⁵³. То есть, русские, во время поездки Пашича в Москву и Петербург в ноябрь-месяце, советовали ему «подождать, пока ситуация полностью не определится, пока не станет ясным – начнется ли война, или Болгария сама

⁴⁹ Там же. Д. 1535 (1886 г.). Л. 3.

⁵⁰ Потапов Н.М., *Руски војни агент у Црној Гори. Том II. Дневник. 1906–1907, 1912, 1914–1915*, Приредил Р.Распоповић, Москва-Подгорица, 2003, С. 153.

⁵¹ АВПРИ. Ф. Политархив. Д. 1534 (1886 г.). Л. 100–101.

⁵² Там же. Д. 437 (1887 г.). Л. 2–2 об.

⁵³ *Митрополит Михаило и Никола Пашић. Емигрантска преписка*, С. 216.

выполнит то, что Россия от нее требует”⁵⁴. А большой войны тогда ждали многие, причем весной 1887 г. На это время лидер радикалов и ориентировался. “Все живое ожидает весны, – писал он, – и уповает на громогласное слово православного славянского царя, которое возвестит новую жизнь славянскому миру”⁵⁵.

Об этом Джайя информировал князя 11 декабря: “Действуя с осторожностью и посоветовавшись с известными личностями, – писал он, – я вынес убеждение, что России не желательно, чтобы в Сербии приступили бы к борьбе с иностранным влиянием и его органами, пока не будет решен болгарский вопрос”. И далее – теперь уж не без тайного замысла уколоть монарха: “Мы убедились в том, что наше первоначальное намерение совершить переворот возможно скорее – намерение, на которое Вашему Высочеству угодно было изъявить мне не только свое согласие, но и выразить уверенность, что и Россия одобрит движение, не совпадает с полученными нами сведениями относительно согласия России на это. Согласившись не идти наперекор желаниям России, мы решились отложить принятие окончательных мер до того времени, когда убедимся, что Россия не будет противиться этому”⁵⁶.

Показателен комментарий императора на полях переведенного на русский язык послания: “Это письмо весьма дельное, и взгляд их совершенно правильный...”.

Итак, князь Николай, уличенный русскими дипломатами в “подмене понятий”, вынужден был дать “отбой” всем военным приготовлениям. Это привело к его ссоре с зятем – Петр Карагеоргиевич, активно участвовавший в заговорщическом движении⁵⁷, почувствовал себя обманутым. Именно тогда у него зародились подозрения в том, что в запутанных сербских делах тесть играет свою игру, несмотря на все уверения, будто помогает Сербии, ему и т.д. Нужно заметить, что люди Петра Карагеоргиевича в своем желании спровоцировать восстание в Сербии шли даже дальше князя Николая. Особой непримиримостью отличался видный радикальный деятель, бежавший после Сливницы в Цетинье, священник Милан Джурич. Уверенности в скорой победе ему добавляло, по всей вероятности, и то, что он был родом из Ужица – “пограничного” (за узкой полосой территории Санджака) с Черногорией края, куда инсургенты и планировали пробиться в первую очередь.

Поп Джурич – самый доверенный человек князя Петра в Черногории – состоял в переписке с сербскими эмигрантами в Румынии. Готовя переворот,

⁵⁴ АСАНУ. “Pasic collection”. Бр. 14924/85.

⁵⁵ Митрополит Михаил и Никола Пашич. *Эмигрантска преписка*, С. 216.

⁵⁶ АВПРИ. Ф. Политархив. Д. 434 (1886 г.). Л. 273–273 об.

⁵⁷ Подробнее об этом см.: Ражнатовић Н., *О раду радикалске опозиције, кнеза Петра Карађорђевића и кнеза Николе против режима краља Милана у Србији 1883–1889. године* // «Историјски записи», Титоград, 1966, Св. 1, С. 58–109; Живојиновић Д., *Краљ Петар I Карађорђевић*, Београд, 1988, Књ. 1, С. 270–316.

они договорились о совместной акции. Но теперь Джурич не желал ждать, как к тому призывала Россия, а стремился как можно быстрее перейти границу и прорваться в Сербию, несмотря на риск оказаться в изоляции. По всей видимости, за идеей этой сепаратного выступления стоял обиженный и “отколовшийся” от тестя князь Петр⁵⁸. В отряде Джурича состояло две сотни эмигрантов и других сербов – приверженцев династии Карагеоргиевичей.

Вернувшийся из России Пашич с тревогой наблюдал, как его старый соратник и коллега по ЦК радикальной партии, практически не скрываясь, готовил свою авантюру. Он забил во все колокола, сообщив о том в Петербург – в Славянское благотворительное общество и в Москву – митрополиту Михаилу⁵⁹. И, наконец, послал весьма жесткое по содержанию письмо самому М.Джуричу, угрожая, в случае отказа отложить “самовольное” вторжение, выйти из игры⁶⁰... В конце концов, воинственный священник вынужден был подчиниться воле Петербурга. “Россия, Россия, – стонал он горько, – ты нам мешаешь”⁶¹. Перед своими же партийными товарищами в Сербии он оправдывался: “Братья! Действительно, осенью я был готов с двумя сотнями отличных сербов пробиться к вам, чтобы положить конец злу и наше милое отечество освободить от предателя. Однако сила разных обстоятельств помешала нам исполнить ваше и наше желание... Но уверяю вас, что дело наше лишь отложено, а потому готовьтесь далее – мудро и серьезно...”⁶².

А как же с “развязкой болгарского спора”, что и была столь желанной отмашкой для эмигрантов? В феврале 1887 г. в Рущуке и Силистрии вспыхнул офицерский мятеж против режима Стефана Стамбулова, который готовился не без участия русских – по свидетельству хорошо информированного издателя А.С.Суворина, “на подготовку болгарского восстания дано по ходатайству Мих. Ник. (Каткова) болгарским офицерам 100.000 рублей”⁶³. Н.Пашич знал этих офицеров-русофилов. И, думается, далеко не случайно, что их лидеры П.Груев и А.Бендерев оказались в конце 1886 г. в Петербурге практически одновременно с ним⁶⁴. Поэтому можно предположить, что и он каким-то образом участвовал в движении. Но мятеж был Стамбуловым подавлен, соответственно и вторжение в Сербию провалилось.

В конце февраля вождь эмигрантов бежал в Россию, где оставался до середины июня...

⁵⁸ Митрополит Михаил и Никола Пашич. Эмигрантска преписка, С. 225.

⁵⁹ Там же. С. 148–150, 221.

⁶⁰ Там же. С. 223–227.

⁶¹ АСАНУ. Ф. Јована Ристића. Инв.бр. XXXIII/19. Сигн. 32/637.

⁶² Цит. по: Игњий С. Народни трибуни прота Милан Ђурић, Ужице, 1992, С. 82.

⁶³ Дневник Алексея Сергеевича Суворина, Москва, 1999, С. 306.

⁶⁴ См.: История внешней политики России. Вторая половина XIX века, Москва, 1997, С. 255.

*

Очередная неудача не сломила его. Находясь в России, он пытался в очередной (Бог знает, какой по счету) раз заинтересовать русских проектами свержения Милана Обреновича. 21 марта Пашич направил послание директору Азиатского департамента МИД И.А.Зиновьеву, где, теперь уже от имени «Объединенной сербской оппозиции», просил предоставить финансовую помощь в размере 100 тысяч рублей для подготовки нового широкого заговора⁶⁵. 5 апреля отрывок из этого послания – в виде отдельного документа – он передал редактору «Русского Вестника» и «Московских Ведомостей» М.Н.Каткову⁶⁶. Но – фиаско следует за фиаско. В июле того же года неожиданно умер Катков, а в МИД ему было заявлено, чтобы «он не обманывался в своих несбыточных надеждах»⁶⁷.

Вроде бы, все предельно ясно. Но Пашич опять не унимается. 11 декабря 1887 г. он пишет из Бухареста своим друзьям в Петербург: «Мы просим, чтобы Россия помогла нам покончить с нынешним положением дел, которое угрожает нам гибелью и полным разрывом с нашей защитницей. Мы просим ее поспешить, и тогда мы вернем Сербию сербскому и русскому народу»⁶⁸. Судя по всему, это была его последняя попытка найти союзников в деле свержения короля. К этому времени за границами Сербии он остался один – всех остальных эмигрантов амнистировали. Да и дома появились предвестники новых времен – летом 1887 г. напредняцкое правительство было отправлено в отставку, а к власти призван коалиционный либерально-радикальный кабинет во главе с Йованом Ристичем. Развязки и возвращения оставалось ждать совсем немного.

Никола Пашич, наконец, утомился, проживая в основном в Бухаресте – в том самом доме на Strada Kalarasilor, 95 – и временами наезжая в Одессу и Петербург. Он консультировал Петербургское славянское благотворительное общество по балканским проблемам, а кроме того занимался самообразованием и переводил «Россию и Европу» своего любимого Н.Я.Данилевского на сербский язык – в желании опубликовать⁶⁹. Но средств для издания найти не удалось, и следы перевода теряются в Румынии... Так и шло время. До тех пор, пока 22 февраля 1889 г. король Милан Обренович не отрекся от престола. Путь домой для изгнанника был открыт.

⁶⁵ «Обзор деятельности сербской оппозиции». Записка Н.Пашича И.А.Зиновьеву... С. 108–135.

⁶⁶ АСАНУ. Бр. 11847.

⁶⁷ Раденић А., *Радикална странка и Тимочка буна*, Зајечар, 1988, Т. 2., С. 969 (прилози).

⁶⁸ АВПРИ. Ф. «Коллекция документальных материалов чиновников МИД» (Н.Г.Гартвиг). Оп. 5 84. Д. 29. Л. 52.

⁶⁹ Писмо Николе Пашића В.И.Аристову. Букурешт, 12 маја 1888. године // Никола П. Пашић, *Писма, чланци и говори...*, С. 274.

LES ARCHIVES DE ZAMFIR C. ARBORE. LES AVATARS D'UN SOCIAL-DÉMOCRATE CONVERTI (II)

AURELIA HERDA

Nous avons publié dans le numéro XLIV/2006 de la «Revue des Études Sud-Est Européennes», sous le même titre, la première partie de la liste du *Fonds d'archives no. 1019 Zemfir Konstantinovich Arbore-Ralli (1847–1933)* conservé aux Archives russes d'Etat pour la littérature et l'art de Moscou. Nous publions ci-après la deuxième partie de cette liste ainsi que nous l'avons trouvée dans les fichiers des Archives de Moscou. À la fin du premier article a été insérée une annexe de 50 numéros du Fonds Arbore; nous continuons avec le reste, jusqu'à 285, en essayant une identification des correspondants.

Le Fonds *no.1019 Zemfir Konstantinovich Arbore-Ralli (1847–1933) – publiciste, participant au mouvement révolutionnaire russe* conservé aux Archives russes d'Etat pour la littérature et l'art de Moscou comprend des lettres reçues par Zamfir Arbore, surtout entre 1876–1929, et qui constituent la partie la plus fournie de ses archives de la période quand il a vécu en Roumanie¹.

La liste des personnes dont nous avons établi l'identité – dans la première partie de notre article comme dans celle-ci – met dans un nouvel éclairage tant la personnalité de Arbore que ses rapports avec les révolutionnaires émigrés de différents endroits de l'Europe. Dans notre premier article déjà nous avons remarqué la tendance de Arbore de s'écarter, après 1881, des milieux socialistes, en faveur des libéraux de Roumanie. Mais, sa correspondance conservée aux Archives de Moscou trahit des étroites liaisons avec les socialistes – surtout après son installation définitive en Roumanie – tout spécialement avec ceux provenant de Russie, avec les anarchistes de Suisse, et les révolutionnaires bulgares et ukrainiens.

Nombreux correspondants identifiés sont des anciens collaborateurs de la période d'émigration en Suisse (1870–1876) et de la rédaction des revues « Rabotnik » (janvier 1875 – mars 1876) et « Obschina » (janvier–décembre 1878). Parmi ceux-ci mentionnons Nikolai Ivanovich Jukovski, Alexandr Leontievich Elsnitz, Dimitrii Alexandrovich Klementz, Mihail Konstantinovich El'pidin, Mihail Petrovich Dragomanov et Serghei Mihailovich Kravchinskij. Dimitrii Alexandrovich Klementz travaille avec Zamfir Arbore à la rédaction de la revue « Obschina », en 1878. La présence de son nom sur la liste des correspondants de

¹ Pour la vie de Zamfir Arbore, voir Aurelia Herda, *Les archives de Zamfir C. Arbore. Les avatars d'un social-démocrate converti* (I), «Revue des études sud-est européennes», XLIV, 2006, pp. 273–290.

Abore vient à l'appui de l'assertion que Arbore mentient ses liaisons avec ses anciens collaborateurs de Suisse. Mihail Konstantinovich El'pidin organise à Genève, en 1866, une imprimerie russe puis, en 1881, il ouvre une librairie. C'est ici qu'il fit la connaissance de Arbore; leur correspondance couvre les années 1874–1906, et continue après l'installation définitive de Arbore en Roumanie. Nikolai Ivanovich Jukovski, révolutionnaire russe, bakounien, membre de la I^{ère} Internationale est un autre collaborateur de Arbore de la période de son émigration à Genève, tant à la rédaction du « Rabotnik », qu'à la revue « Obschina ». Serghei Mihailovich Kravchinskij est, de même, co-rédacteur au « Rabotnik ». Ce dernier, en collaboration avec Nikolaj Vasil'evich Tchaïkovski et Feliks Vadimovich Volhovski met les bases du « Fond Vol'noj Russkoj Pressy » (Fonds de la presse libre russe) et du « Obshestvo druzej russkoj svobody » (Association des amis de la libération de la Russie), Londres, 1891. Nous ne savons pas si Arbore a connu personnellement les deux derniers, mais, dans le Fonds se trouve une lithographie « Rapport de la presse russe libre le 1^{er} janvier 1893 », qui porte la signature des trois personnes mentionnées.

Arbore conserve longtemps ses liaisons avec ceux-ci, même après son installation en Roumanie, jusqu'en 1907, selon les lettres déposées aux archives. Tous tourment, plus ou moins, autour du nom de Bakounin – idéologue et théoricien de l'anarchisme – ils sont soit des sympathisants, soit des adversaires de celui-ci. Arbore, qui s'est approché et éloigné des deux camps – d'abord comme adepte de Bakounin, puis après 1875, en dispute avec lui –, a eu ainsi l'occasion de connaître les uns et les autres.

Alexandr Leontievich Elsnitz, aristocrate russe, révolutionnaire, publiciste a émigré en 1871 en Suisse où il s'est rallié aux sympathisants de M.A. Bakounin. En 1870, diplômé de la Faculté de Médecine de l'Université de Genève après avoir interrompu, comme Arbore, les cours de la Faculté de médecine de l'Université de Moscou. Il est un proche collaborateur de Arbore, tant en sa qualité de membre des milieux médicaux que membre du collège de rédaction du journal « Rabotnik ». Mihail Petrovich Sazhin (Arman Ross) est un autre révolutionnaire russe, « narodnik » qui se rallie à Bakounin. Emigré d'abord aux Etats Unis, il arrive à Genève en 1870, suite à la sollicitation de l'anarchiste S.G. Netchaëff. Il rencontre Bakounin à Genève et devient un de ses plus proches collaborateurs. En 1872 il adhère à l'« Alliance internationale de la démocratie socialiste », organisation secrète fondée et dirigée par Bakounin et il travaille avec Arbore à l'expédition, en Russie, des livres interdits dans ce pays. Feodan Nikandrovich Lermontov entretient lui aussi des liaisons avec Bakounin du temps qu'ils se trouvaient enconre en Russie. Il quitte le pays en 1873 pour s'occuper du transport de la littérature révolutionnaire vers la Russie. Il fait la connaissance de Arbore, probablement dans l'émigration, par l'intermédiaire de Bakounin. Gustave Lefrançais est un autre anarchiste, qui finit par être exclu de la I^{ère} Internationale, en 1870, pour avoir soutenu les bakouniens, mais il reste en contact avec Arbore en 1879,

après que celui-ci vient s'établir en Roumanie et il s'éloigne des anarchistes et des bakouniens.

Gherman Alexandrovich Lopatin se situe sur des positions nettement anti-bakouniennes, de même que le prince Piotr Alexeevich Kropotkin. Arbore rencontre Gherman Alexandrovich Lopatin, émigrant russe, démocrate-révolutionnaire, membre de la I^{ère} Internationale, pendant l'émigraion, probablement en Suisse. Celui-ci, sur des position anti-bakouniennes, soutenait K. Marx dans sa lutte contre le bakounisme. Zamfir Arbore et le prince Piotr Alexeevich Kropotkin firent sûrement connaissance en Suisse, car le prince a vécu à l'étranger 40 ans, dès 1876, quand il s'est évadé de la forteresse Petropavlovsk de Saint-Pétersbourg. Tous les deux sont des anarchistes, bien qu'inscrits dans des camps différents: Arbore aux côtés de Bakounin, Kropotkin, adversaire de celui-ci.

D'autres personnes dont il fit la connaissance en Suisse et avec lesquelles il continue la correspondance sont Alexandr Hristoforovich Hristoforov et Lev Ilich Mechnikov. Le premier émigra à Genève entre 1877-1890 en tant qu'ancien membre de l'organisation révolutionnaire «Zemlja i volja», pareil à d'autres révolutionnaires rencontrés par Arbore dont nous rappelons Dimitrii Alexandrovich Klementz, Mihail Konstantinovich El'pidin et Serghei Mihailovich Kravchinskij. Lev Ilich Mechnikov, frère du savant russe Ilija Ilitch Mechnikov, est nommé en 1883 à la chaire de statistique et de géographie comparée de l'Académie de Neuchâtel en Suisse; la correspondance avec Arbore commence dans l'année même de l'installation de Mechnikov en Suisse, mais Arbore avait acquéri déjà depuis deux ans la citoyenneté roumaine. Nous ne savons pas si les deux se sont rencontrés ou non en Suisse.

Arbore ne fit la connaissance d'autres personnes telles Eugen Lupu, Vladimir Korolenko, Atansij Matiushenko, Rolla-Piekarski, Gheorghii Feliksovich Zdanovich, Ivan Dimitrov Shishmanoff, qu'après sa venue en Roumanie. Ainsi, Eugen Lupu représente une de ses premières liaisons. Zamfir Arbore arrive pour la première fois en Roumanie en 1873, quand il voyage à Iași en qualité de membre du Comité slave de l'Alliance démocrate, envoyé par Bakounin, chargé de l'expédition, en Russie, de la littérature révolutionnaire et d'une imprimerie clandestine et de l'établissement des contacts avec les révolutionnaire russes. À Iași il fait la connaissance de l'étudiant socialiste Eugen Lupu, à l'aide duquel il envoie le transport de littérature révolutionnaire sur l'autre rive du Pruth. Dans la même période il rencontre le docteur Gheorghii Felixovich Zdanovich venu en Roumanie en qualité de représentant des socialistes de Moscou et qui avait collaboré avec Arbore en 1873 au transport illégal des matériaux révolutionnaire de Genève en Russie².

Il est fort probable que Arbore ait connu l'écrivain ukrainien Vladimir Galaktionovich Korolenko en Roumanie, car celui-ci y passait souvent, et nous tenons pour certain que leur rencontre s'est produite par l'intermédiaire de Petru

² Zamfir C. Arbore, *În exil. Din amintirile mele*, Institutul de editură Ralian și Ignat Samitca, Craiova, 1896, p. 114-121.

Alexandrov, beau-frère de celui-ci, médecin russe émigrant établi à Tulcea, ancien collègue de Arbore à l'Académie Militaire médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg. C'est toujours en Roumanie qu'il connut le dirigeant de la révolte des marins du «Potemkin», Atanasij Nikolaevich Matiushenko, quant le cuirassé arriva en Roumanie pendant le soulèvement. Arbore compte parmi ceux qui viennent en aide aux révoltés devenus émigrants en Roumanie. Axinte Frunză, bessarabien émigré en Roumanie en 1878 ou 1880, fréquente les milieux des révolutionnaires qui se sont enfuis de Russie, ainsi que la maison de Zamfir Arbore. Ce dernier fit la connaissance du savant bulgare Ivan Dimitrov Shishmanoff, par l'intermédiaire d'un révolutionnaire démocrate ukrainien, Mihail Dragomanov, professeur à l'Université de Genève, ami et collaborateur dans le cadre du mouvement socialiste et anarchiste russe, devenu plus tard beau-père de Shishmanoff. Il se sont connus probablement en 1903 quand Shishmanoff visita la Roumanie officiellement, en qualité de ministre de la culture³.

Pavel Eliseevich Schegolev est rédacteur de la revue «Byloe» de Saint-Pétersbourg (avec V.Ja. Bogucharski). Nous ne savons pas si les deux se sont connus personnellement, leur correspondance porte, probablement, sur un article publié par Arbore dans «Byloe», daté 1908, la dernière année de parution de la revue, avant que Schegolev soit emprisonné à cause de son activité anti-monarchique.

La plupart des correspondants de Arbore, des années 1869–1929, sont des émigrants russes en terre suisse, couvrant la même période que celle de l'émigration de Arbore. Certains ils les avait connu en Russie, pendant ses études à la Faculté de Médecine. Ce sont des anarchistes, soit des bakouniens, soit des adversaires de celui-ci, anciens membres de «Zemlja i volja» mais, en même temps, des collaborateurs aux revues «Rabotnik» et «Obschina». De cette manière, Arbore prend contact avec ceux-ci dans la rédaction des revues mentionnées ou bien en sa qualité de membre de la I^{ère} Internationale et de secrétaire de l'Alliance secrète de Bakounin.

Une autre catégorie de correspondants est formée par les personnes rencontrées pour la première fois en Roumanie; c'est la catégorie qui connaît la plus grande diversité car il reçoit des lettres tant de la part des socialistes roumains, avec lesquels il tente la création d'un Parti socialiste, que des bessarabiens émigrés en Roumanie, comme lui-même, ainsi que des révolutionnaires russes vivant en Roumanie, eux aussi comme émigrants, ou des révolutionnaires de Bulgarie.

Parmi ses correspondants apparaissent des noms d'historiens, éditeurs ou publicistes de Russie, qu'ils soient socialistes ou libéraux, tels Mihail Konstantinovich Lemke (rédacteur des journaux «Orlovskii Vestnik» (1898–1901), «Pridneprovskii krai» (1901–1906) et de la revue «Kniga» (1906)), Efim Dimitrievich Mjakhov (propriétaire des Editions «Kolokol», qui commence après 1905, l'édition

³ E. Siupiur, *Relații literare româno-bulgare în perioada 1878–1918*, București, Ed. Minerva, 1980, p. 74–75.

de la littérature marxiste), ou Mihail Matveevich Stasiulevich (rédacteur du «Vestnik Evropy», revue aux tendances libérales modérées, et du «Poriadok», de 1881, journal du Parlement de Saint-Petersbourg), Pavel Eliseevich Schegolev (rédacteur de la revue «Byloe» de Saint-Petersbourg). La correspondance de Arbore avec tous ceux-ci vise, probablement, les différentes contributions signées par lui et parues dans les publications dont ils étaient les rédacteurs.

La liste spécifie les noms de nombreuses personnalités des mouvements socialiste, anarchiste, nihiliste, narodniciste du dernier quart du XIX^e et de la première décennie du XX^e siècles, raison pour laquelle les archives de Arbore présentent une importance particulière dans la recherche du mouvement anarchiste et du mouvement européen social-démocrate. De même, il faut mentionner l'importance qu'on devait attacher à ces documents pour l'étude de l'émigration politique de la fin du XIX^e – début du siècle suivant.

RÉPERTOIRE DU FONDS DES ARCHIVES DE ZAMFIR ARBORE-RALLI DE MOSCOU

Dénomination du fonds: Zamfir Konstantinovich Arbore-Ralli (1847-1933) – publiciste, participant au mouvement révolutionnaire russe

Fonds n° 1019

Répertoire n° 1

Documents 1869-1929,

Documents 1537-1553, 1786

I. Matériaux Zamfir Konstantinovich Arbore-Ralli

1. Manuscrits

51. Kavian I., 25 octobre – 8 novembre 1906, 4 p.

52. Caimocanu⁵², en roumain, sans date, 2 p.

53. Kalin Ivan Nikolaevich, 16 juillet 1906, sans date, 5 p.

54. Kahn R., sur l'une des lettres la réponse de Arbore Ralli, en français, 19 décembre 1880 – 27 octobre 1884, 4 p.

55. Katareu Ilija Vasilievich, 1-7 avril 1910, 6 p.

56. Kirkov G.⁵⁶, en bulgare, 24 octobre 1917, 2 p.

⁵² P. Caimocanu, bessarabien, émigré en Roumanie en 1921, inspecteur des Pêcheries de l'Etat de Tulcea, poste obtenu grâce aux démarches de Arbore.

⁵⁶ Kirkov Gheorghi (1867-1919) – militant du mouvement ouvrier bulgare, un des organisateurs du Parti communiste bulgare, publiciste. Après 1879 il suit son instruction en Russie, à Nikolaev. En 1886 il rentre en Bulgarie. Entre 1892-1895 il vit à Vienne, où il apprend la cartographie et participe au mouvement ouvrier de l'Autriche. En 1895 il adhère au Parti social-démocrate de Bulgarie et devient vite l'un des proches collaborateurs de D. Blagoev, qui soutient la propagation du marxisme en Bulgarie. Il est nommé rédacteur du journal «Rabotniceski vestnik», lancé en 1897 par le Parti social-démocrate de Bulgarie. Aux côtés de Blagoev et T.Gheorghiev, Kirkov s'inscrit dans l'aile des «tesniaki» (dès 1903 aile du Parti social-démocrate bulgare d'attitude marxiste) qui se trouvait sous l'influence puissante du journal «Iskra» de Lenine. Entre 1904-1906 il occupe la fonction de secrétaire du Comité Central du Parti ouvrier social-démocrate bulgare, et, en même temps, celle de premier secrétaire de l'Assemblée de tous les ouvriers professionnels. Ami de G.M Dimitrov, lu

57. Kirmidge N., 8 novembre 1912, 2 p.
 58. Klementz Dimitrii Aleksandrovich⁵⁸, sans date, 3 p.
 59. Kljachko A., sans date, 2 p.
 60. Kljachko S., 31 octobre 1906 – 16 août 1910, 4 p.
 61. Kov... O., en ukrainien, 1^{er} août 1905, 2 p.
 62. Codreanu Filipp Romanovich⁶² (Jdanovich) (avec les signatures V. Bor, Borea, B.) (daté 14/26 mai 1879). Lettre du 17 avril 1879 écrite sur la feuille de la lettre de Guliaev à Codreanu, 1879, 22 p.
 63. Korinski Feodor, 5 janvier 1872, 2 p.
 64. Korolenko Vladimir Galaktionovich⁶⁴, 9 juillet 1913, 2 p.
 65. Kochanovcki Serghei Ivanovich, 12–16 novembre 1910, 2 p.
 66. Krimmer D., 31 mars 1906, 1 p.
 67. Kropotkin Petru Alexeevich⁶⁷, 11 mars 1877, 1 p.
 68. Kuliabko-Koretzki Nikolai Grigorevich, sans date, 2 p.
 69. Kushnir Alexandr, 9 février 1905 – 16 mai 1910, sans date, 58 p.
 70. Lazarev Gheoghi (sur la carte de visite), sans date, 1 p.
 71. Lazarevich I., en français, 20 juin 1920, 2 p.
 72. Laron, en français, 26 juillet 1887, 1 p.
 73. Levin I., 26 février 1913, 2 p.
 74. Lemke Mihail Konstantinovich⁷⁴, 7–16 janvier 1914, 4 p.

aussi à la direction de l'Assemblée depuis 1904. Elu député de l'Assemblée du peuple, Kirkov est l'auteur du manifeste de l'aile des «tesniaki» du Parti ouvrier social-démocrate bulgare, adopté en décembre 1917 par les ouvriers et les paysans bulgare, selon le modèle russe. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1953, tom. 21, c. 110).

⁵⁸ **Klementz Dimitrii Alexandrovich** (1848–1914) – révolutionnaire russe, ethnographe et archéologue. Etudiant des universités de Kazan et Saint-Pétersbourg. Il se joint, à Saint-Pétersbourg, au mouvement populaire et devient ensuite un des fondateurs de la société «Zemlja i volja»; publiciste et propagandiste. Entre 1875–1878 il est en Suisse où il participe à la rédaction de la revue «Obschina». Il participe au mouvement national de libération de la Serbie. De retour dans son pays il est arrêté en 1879 et envoyé à Minusinsk, où il s'occupe de l'élaboration d'une série de travaux sous le titre *Les antiquités du musée de Minusinsk*. Il organise le département d'ethnographie du Musée russe (*op.cit.*, tom. 21, c. 406).

⁶² **Codreanu Filip** (1856–?), médecin en 1895, doctorat en médecine, à Bucarest. (*Bibliografia Românească Modernă*, coord. Gabriel Ștrempel, vol.I, București, 1984; Crăiniceanu Dr. Gheorghe, *Literatura medicală românească*, Ed. Academiei Române, București, 1907).

⁶⁴ **Vladimir Galaktionovich Korolenko** (1853–1921), écrivain russe d'origine ukrainienne, beau-frère du docteur Petru Alexandrov de Tulcea. En Roumanie en 1893, 1897, 1903, 1904, 1907, 1911, 1915. Traduit en roumain avec huit titres, entre 1895 et 1912 (*BRM*, II et Tiberiu Avramescu (éd. et préface), *Amintiri literare despre vechea mișcare socialistă, 1870–1900*, 1975).

⁶⁷ **Piotr Alexeevich Kropotkin** (1842–1921) – révolutionnaire, géographe, géologue, philosophe. Il a dédié une bonne partie de sa vie à la propagation de l'anarchisme. Né à Moscou. Sous l'influence de Herzen, il s'intéresse à l'activité révolutionnaire. Pendant un voyage en Suisse il se joint à la 1^{ère} Internationale, fondée par les bakuniens. De retour en Russie il participe aux activités du Cercle de Tchaïkovski. Arrêté en 1874 il est emprisonné dans la Forteresse Petropavlovsk, d'où il réussit à s'évader en 1876 ; il vit plus de 40 années à l'étranger, comme émigrant politique. Il acquiert sa renommée grâce à ses recherches de géographie et à ses travaux philosophiques et politiques ancrés dans ses opinions sur l'anarchisme. Expulsé de la Suisse en 1881, condamné à 5 ans de prison à Lyon en 1883, il s'installe en Grande Bretagne où il vit jusqu'en 1917. Il meurt dans l'indigence. Entre 1886 et 1913 il est traduit en roumain avec 12 titres (*Amintirile unui răzvrătit, Vremuri noi*) (*BRM*, II; B.A. Vvedenskii, *op.cit.*, tom. 23, c.485; Vronskaya Jeanne, Chuguev Vladimir, *The Biographical Dictionary of the Former Soviet Union: prominent people in all fields from 1917 to the present*, London, Bawker-Sauer, 1992).

75. Lefrançais⁷⁵, en français, 26 juin 1879, 1 p.
 76. Linski (Vaulov), 5 août sans an, 2 p.
 77. Lozinskaja Meniha, lettre de Lozinskaja Meniha adressée à Gankevich Leo, 17 avril 1915, 4 p.
 78. Lopatin Gherman Alexandrovich⁷⁸, annexe : l'article de Lopatin G.A. *Aux lecteurs*, autographe, 1875 – 1877 et d'autres sans date, 22 p.
 79. Liubarski-Pismennyi E., 17 janvier 1916, 2 p.
 80. Maier et /G.../ Vera. Sur une feuille double annotée par Arbore Ralli, sans date, 2p.
 81. Makeevaja Elena Konstantinovna, lettre à sa sœur, 29 août 1881, 2 p.
 82. Markov M.K. et sa correspondance avec les signatures «Paspartu» et «Idem» dans «Telegraful», 19 octobre 1884 – 30 janvier 1885, 11 p.
 83. /Matiushenko Atanasij Nikolaevich⁸³/ en allemand, 1^{er} novembre 1906, 1 p.
 84. Mauzev Lev, 27 mai 1894, 2 p.
 85. Melenivski M., en ukrainien, 30 avril 1915, 1 p.
 86. Mechnikov Lev Ilici⁸⁶, 13 mars 1883, 1 p.

⁷⁴ **Lemke Mihail Konstantinovich** (1872–1923) – historien de la littérature russe, éditeur. Il commence son activité en 1894, comme journaliste. Éditeur des journaux «Orlovskii Vestnik» (1898–1901), «Pridneprovskii kraj» (1901–1906) et de la revue «Kniga» (1906). Membre du Parti social-révolutionnaire. Pendant la Première Guerre Mondiale (1915–1916) il accomplit la fonction de commissaires aux comptes militaires au quartier général de l'Armée Rouge. Il publie le journal de sa vie dans l'armée sous le titre *250 Dnei v Tsarskoi Stavke*, Saint-Petersbourg, 1920. Il se joint au Parti bolchevique peu de temps avant sa mort. (Vronskaya Jeanne, Chuguev Vladimir, *op.cit.*).

⁷⁵ **Gustave Lefrançais** (1826–1901), homme politique français, anarchiste, membre du conseil de la Commune de Paris. Après la chute de la Commune il quitte la France où il est condamné à mort en état de contumacie. En 1870 il est exclu de la 1^{re} Internationale à cause de son appui accordé aux bakouniens. Amnistié, il revient en France. (Tiberiu Avramescu, *op.cit.* et *Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1954, tom. 25, c.60).

⁷⁸ **Lopatin Gherman Alexandrovich** (1845–1918) – émigrant russe, démocrate-révolutionnaire. Accusé d'être impliqué dans l'affaire Karakozov, mis en liberté par manque de preuves. En 1867 il part, en clandestinité, en Italie pour s'inscrire dans le département Garibaldi. En 1870, à Londres, il rencontre K. Marx, participe aux travaux de la 1^{re} Internationale, est élu dans l'Assemblée Générale ; il soutient Marx dans la lutte contre le bakounisme. Au début des années '70 il commence la traduction en russe du premier volume du *Le capital*. La traduction reste inachevée, il part en Russie pour organiser la fuite en exil de N.G. Tchernyshevski. Après plusieurs départs clandestins de la Russie, il est arrêté pour son activité politique. En 1887, condamné à mort, peine commuée en bague à perpétuité. Jusqu'en 1905, à la forteresse Schlüsselburg. Dans les dernières années de son existence il ne s'intéresse plus de la politique. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1954, tom. 25 c. 404).

⁸³ **Matiushenko Atanasij Nikolaevich** (1879–1907) – l'un des dirigeants du soulèvement des marins du cuirassé «Prince Potemkin Tavricheski» de 1905. Ouvrier à Harkov, puis à Odessa. Sous-officier dès 1900 sur le «Potemkin». Il s'approche des social-démocrates, fait de la propagande révolutionnaire. Le 14 juin 1905, pendant les protestes des marins du cuirassé provoqués par la mauvaise nourriture, Matiuchenko est élu à la place de G.N. Vakulinchuk, le premier chef blessé pendant le soulèvement. Émigrant en Suisse, il rencontre V.I. Lenine, il adhère au comité pour l'union des marins. En 1906 il est en Roumanie, puis aux Etas Unis. A Paris, en 1907, il se rallie aux anarchistes-syndicalistes. De nouveau en émigration en Roumanie il prend contact avec les anarchistes. Il rencontre ceux-ci, clandestinement, à Odessa, où il reste jusqu'au 28 juin 1907. Le 3 juillet il est arrêté à Nikolaev, en octobre il est condamné par la Haute Cour de la Marine Militaire et emprisonné à Sevastopol. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1954, tom. 26, c. 539) (conformément à d'autres sources il fut condamné à mort par pendaison: *Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1974, t. 15, 1532).

87. Millant D., en français, 13 mars 1883, 1 p.
 88. Minor O.S., 15 juin 1904 – 16 décembre 1908, 4 p.
 89. Montaluta Kiriak, en roumain, 6 décembre 1905, 2 p.
 90. Moretti Paolo, en italien, 13 décembre 1877 – 18 janvier 1878, 3 p.
 91. Mjahkov Efim Dimitrievich⁹¹, 23 septembre 1911, 1 p.
 92. Nettlau Max, en français, 3 mars 1894, 2 p.
 93. Nicu..., 18 (22 juin) 1875
 94. Nour Al., en roumain, 29 octobre 1906, 1 p.
 95. Obuhobaja Ekaterina Nikolaevna (sans début), sans date, 2 p.
 96. Orlov Nikolai Pavlovich, annotée par Arbore Ralli, 28 décembre 1886 et d'autres sans date, 3 p.
 97. Pavlov N., 23 mars 1886, 2 p.
 98. /Parchevski/ Kost, en russe et en esperanto, 23 janvier – 1 février 1879, 6 p.
 99. Piekarski Witold Fedoseevich⁹⁹, 11/23 mars – 15–17 décembre 1891, 14 p.
 100. /Pisk/ Vl., 28 juin 1906, 3 p.
 101. Popescu Nicolae, en roumain, 20 janvier 1925, 2 p.
 102. /Păunescu/ Ion D., en roumain, 11 juillet 1905, 1 p.
 103. Radev S. K., en français, sans date, 1 p.
 104. Ralli Ecaterina Nikolaevna¹⁰⁴, 27 juillet 1893 et d'autres sans date, 4 p.
 105. Rodshtein L. (Valerian L.R.), 16 février 1910 – 8 mai 1916, 4 p.
 106. Rozenbaum M. Ja., sans date, 1 p.
 107. Ryzhyi Nikolai, en ukrainien, 2 août 1916 – 22 janvier 1918, 3 p.
 108. Ryndin Feodor Konstantinovich, 29 janvier 1906 – 1 janvier 1907, 7 p.
 108 a. Riazanov N(ikolai Viktorovich), 1920, 2 p.

⁸⁶ **Mechnikov Lev Ilich** (1838–1888) – géographe, sociologue et publiciste russe, frère du savant russe Iliia Ilich Mechnikov. Il étudie à la Faculté de Médecine de Harkov d'où il est exmatriculé pour avoir participé au mouvement révolutionnaire des étudiants. Plus tard il s'inscrit à l'Académie des Beaux Arts et il suit les cours de l'Académie Médico-Chirurgicale. Il connaît dix langues européennes. En 1858 il part au Moyen orient comme interprète auprès d'une mission diplomatique mais il est relevé de ses fonctions pour raisons de propagande révolutionnaire. En 1860 il s'inscrit dans le fameux département Garibaldi des mille (département sous les ordres du général Giuseppe Garibaldi pendant la guerre austro-italo-française de 1859) et il participe à la lutte de libération des Italiens. Collaborateur à «Kolokol» (la cloche) et à d'autres Maisons d'Éditions progressistes russes et étrangères. Proche ami de A.I. Herten. Il donne des cours à l'Université de Tokio. En 1883 on lui offre la chaire de statistique et de géographie comparée de l'Académie Neuchâtel, en Suisse, qu'il gardera jusqu'à la fin de sa vie. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1954, tom. 27, c. 397).

⁹¹ **Mjahkov Efim Dimitrievich**, éditeur russe, propriétaire des Éditions «Kolokol», qui imprimera, après 1905, de la littérature marxiste (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1970, t. 3, 1597, t. 10, c. 166).

⁹⁹ **Rolla-Piekarski Witold** (1857–1909), peintre roumain d'origine polonaise, né à Smolensk. Il publie sous différents pseudonymes (T.J.Rola, J.Loewenthal, A. ou J.Miflet, A.Pawlowski, Ignacy Zielinski etc.). Militant socialiste, journaliste, caricaturiste, emprisonné en Autriche, expulsé, on le retrouve en 1880 en Suisse, à Genève où il travaille à la rédaction du journal socialiste «Égalité»; en 1883 à Paris (Institut Topographique Pargueta et aux Éditions Hachette), en 1885 à Sofia, d'où il sera expulsé en 1888, pour s'installer à Bucarest, puis à Târgu Jiu; spécialiste de l'art décoratif, caricaturiste aux revues humoristiques de l'époque: «Ghiță Berbecu», «Tocila», «Ardeiu», «Moș Teacă»; il a illustré les livres de l'Institut d'art graphique Minerva. (Tiberiu Avramescu, *op.cit.*, p. 209), (*Polski Słownik Biograficzny*, Zeszyt 108, Bd. XXVI/1 (1981)).

¹⁰⁴ **Ralli Ecaterina Nikolaevna**, (1848–1927), née Hardin, étudiante à la Faculté des Mathématiques et Sciences Naturelles de l'Université de Zürich, épouse légitime de Zamfir Arbore dès 1882.

109. Sendrey, en roumain, 10 août 1905, 1 p.
 110. Sion Ioan¹¹⁰, en roumain, 2 décembre 1907, 1 p.
 111. Smirnov Constantin Nikolaevich, 28 novembre – 18 décembre 1906, 3 p.
 112. Soizuzov Ivan Osipovich, 1908 – 11 septembre 1911, 10 p.
 113. Stasjulevich Mihail Matveevich¹¹³, 25 février 1881, 1 p.
 114. Struve N.A., 1904 et d'autres sans date, 10 p.
 115. Usinevich, 31 mars 1906, 3 p.
 116. Fel'dman K., sans date, 2 p.
 117. Foin(itzki) Nikolai Jakovlevich, 30 août 1882, 2 p.
 118. Frunză¹¹⁸, en roumain, 25 septembre 1912 et d'autres sans date, 8 p.
 119. Hristoforov Alexandr Hristoforovich¹¹⁹, 6 décembre 1886 – 1 août 1887, 7 p.
 120. Chudnovski Solomon, sans date, 2 p.
 121. Shishmanov Ivan¹²¹, 25 mars 1908 – 24 mars 1914, 5 p.

¹¹⁰ **Sion Alecu Ioan**, militant dans le mouvement socialiste de Roumanie. En 1913 il traduit K. Marx et Fr. Engels, *Le Manifeste communiste*, II^e édition, 1918, consigné dans le journal «România Muncitorească», 1913, no. 43. (*BRM*, IV), rédacteur du journal «România Muncitoare», organe social-démocrate, nouvelle parution en 1905, secrétaire de la redaction du «Viitorul social», publication du mouvement socialiste paru en août 1907; membre du Cercle d'Études Sociales de Iași, 1903 (Constantin Titel Petrescu, *Socialismul în România, 1835–1940*, București, 1940).

¹¹³ **Stasiulevich Mihail Matveevich** (1826–1911) – historien russe, publiciste, libéral. Diplômé de l'Université de Saint-Petersbourg en 1847, professeur à cette université dès 1858. Entre 1866–1908 éditeur et rédacteur de la revue «Vestnik Evropy», publication aux tendances libérales modérées. Entre 1881–1882 rédacteur du journal «Porjadok», publication du Parlement de Saint-Petersbourg. Après 1905 il est un des fondateurs du Parti réformateur démocrate. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1957, tom. 40, c. 523)

¹¹⁸ **Axintie Frunză** (1860 Scorțeni, départ. Orhei – 1933) – études supérieures à Odessa, exmatriculé pour ses opinions favorables à la lutte de libération de la Bessarabie et d'union avec la Roumanie. Enrôlé dans un régiment disciplinaire à Varsovie puis emprisonné à Kishinew. En 1878 ou 1880, émigrant en Roumanie où il fréquente les révolutionnaires qui avaient fui la Russie, tels Petru Alexandrov et C. Dobrogeanu Gherea et achève ses études à la Faculté des Lettres et Philosophie de l'Université de Bucarest. Professeur de latin au Lycée-internat de Iași. En collaboration avec B.P. Hasdeu et Zamfir Arbore il jette les bases de la société «Milcovul», dont le programme visait l'affirmation de l'identité nationale des Moldaves de l'autre rive du Pruth et de ceux réfugiés en Roumanie. Il publie deux livres *România Mare* et *Gramatica limbii române*, des pages de prose, des traductions des œuvres de Anton Cehov, I.A. Goncharov, Maxim Gorki, il collabore aux publications «Viața românească» et «Adevărul literar». (Virgil Căndeș, *Despre Axintie Frunză și călătoria lui la Muntele Athos*, in Axintie Frunză, *Un modern la Athos*, Ed. Anastasia, București, 2001, p. 5–18)

¹¹⁹ **Hristoforov Alexandr Hristoforovich** (1838–1913) – participant au mouvement révolutionnaire russe des années '60. En 1861 il est exmatriculé de l'Université de Kazan pour s'être joint au mouvement étudiant et envoyé à Saratov. Il était affilié à l'organisation «Zemlja i volja» et au cercle des *ishutins* (cercle populiste organisé en 1863 par N.A. Ishutin; après l'attentat contre le tsar Alexandru I^{er} de 1866, entrepris par un des membres, D.V. Karakozov, l'organisation est dissolue). Entre 1862–1864 il continue la propagande révolutionnaire à Saratov. Arrêté en 1864 il est envoyé à Arhanghelsk. Émigrant en 1875, on le retrouve à Genève entre 1877–1890 où il publie le journal «Obschee delo». (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1957, tom. 46, c. 364).

¹²¹ **Ivan Dimitrov Shishmanoff** (1862–1928) – homme de lettres, historien, folkloriste et ethnographe bulgare, professeur d'histoire et littérature comparées à l'Université de Sofia dès 1904, membre de l'Académie Bulgare des Sciences, Ministre de la Culture entre 1903–1907. Fondateur et rédacteur du «Sbornik za narodni umotvorenija». (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1957, tom. 48, c. 74)

122. Sternberg P.¹²², 7 août 1906, 2 p.
 123. Schegolev Pavel Eliseevich¹²³, 1 avril – 12 décembre 1908, 10 p.
 124. Schegolevaja V.A., 6 mai 1909 – 26 janvier 1915, 5 p.
 125. Eljov Basilius, en allemand, 27 janvier 1915, 4 p.
 126. Elpidinaja A., sans date, 4 p.
 127. El'pidin Mihail Konstantinovich¹²⁷, 16 juillet 1874 – 23 janvier 1907 et d'autres sans date, 28 p.
 128. Elsnitz Elena Nik(olaevna)¹²⁸, 29 novembre 1892 – /1927/, 13 p.
 129. Iur'ev K., 24 avril 1882 – 30 janvier 1890 et d'autres sans date, 22 p.
 130. Jakovlevaja P., 13 et 30 mars 1878 et d'autres sans date, 3 p.
 131. /Jahotski L./ signé «Kuzima», sans date, 2 p.
 132. Jatzenko, 25 mai 1909, 1 p.
 133. Expéditeurs inconnus ayant les signatures : Arkadii, Alexandr, Vanka, Elena, Natalia, U., U.N., en russe et en roumain, 1 mai – 5 février 1877
 134. Expéditeurs inconnus, 1876 – 4 août 1906 et d'autres sans date, 14 p.

¹²² **Sternberg Pavel Karlovich** (1865–1920) – astronome, révolutionnaire, depuis 1914 professeur à l'Université de Moscou, entre 1916–1917 directeur de l'Observateur Astronomique de Moscou. En 1905 il adhère au Parti social-démocrate russe des ouvriers (1898–1912) et se rallie aux bolsheviks. Après la révolution de février il devient un des organisateurs et des dirigeants de la garde ouvrière de lutte de Moscou. En 1918, en tant que membre du Commissariat pour l'éducation du peuple il conduit le département des Universités. En 1918 il se trouve sur le front en qualité de commissaire politique. Il meurt sur le front. En 1931 l'Institut Astronomique de l'Université de Moscou prend son nom. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1957, tom. 48, c.198; *Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav. red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1978, t. 29, 1475).

¹²³ **Schegolev Pavel Eliseevich** (1877–1931) – historien et lettré russe. Diplômé de la Faculté d'histoire et de philologie de l'Université de Saint-Pétersbourg; envoyé en 1899 dans le gouvernement de Vologodski parce qu'il a participé aux mouvements révolutionnaires. Emprisonné dans la forteresse Petropavlovsk (1909–1911), pour avoir rédigé la revue «Byloe» (avec V.Ja. Bogucharski, 1906–1907), la première revue russe dédiée à l'histoire du mouvement de libération. La publication fut ensuite supprimée. Entre 1917–1926 il reprend la rédaction de «Byloe». En sa qualité de membre de la Commission Extraordinaire d'Investigations de sous le gouvern provisoire il a édité *Padenie tzarskogo rezhima* (7 vol, 1924–1927). (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1957, tom. 48, c. 252).

¹²⁷ **El'pidin Mihail Konstantinovich** (1835–1908), révolutionnaire russe des années '60, militant de la presse russe indépendante. Fils d'un prêtre, il étudie à l'Ecole Théologique de Cistopolski, et travaille ensuite au Tribunal civil de Kazan. Après 1860, étudiant à l'Université de Kazan. Pendant la manifestation de Bezdna, en 1861, il est arrêté mais libéré par manque de preuves. Exilé après sa participation aux manifestations estudiantins de 1861. Membre du Cercle de Kazan (après 1862 département de l'organisation «Zemlja i Volja»). Arrêté en 1863 accusé d'implication dans la conspiration de Kazan et condamné à 5 ans de travaux forcés. En 1865 il s'évade de Kazan, en 1866 il organise à Genève une imprimerie russe, en 1881 il ouvre une librairie. En collaboration avec N.Ja. Nikoladze il rédige la revue «Podpol'noe slovo» (Paroles de l'illégalité, 1866, no. 1–2), «Letuchie listki» (Feuille volantes, 1868, no. 1). Toujours dans son imprimerie parait la revue «Sovremnost» (L'époque contemporaine) et «Narodnoe delo» (Le populisme) (1868), le journal «Obschee delo» (La cause commune), dont il est aussi l'un des éditeurs; ici parait aussi pour la première fois le roman *Que faut-il faite?* (1867), ainsi que les œuvres complètes de N.G. Tchernyshevski (vol. 1–4, 1868–1870). (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav. red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1978, t. 30, 435).

¹²⁸ **Elsnitz Elena Nikolaevna**, probablement l'épouse de Alexandr Leontievich Elsnitz (1849–1907) (voir note 261).

135. Kurba-Krasin Stefan, Stefanov M., Feodorov M. et d'autres expéditeurs inconnus ayant les signateurs M.I. et Stepa, lettres par lesquelles on demande des aides et des emplois et l'on exprime des remerciements à cet effet, 5 mai 1883 – 9 juillet 1913 et sans date, 6 p.
136. Lettres expédiées par les marins du cuirassé «Potemkin», demandant des aides matérielles et des emplois, des livres, des informations sur l'émigration de Roumanie au Canada et d'autres, 1906 – 19 avril 1915, 17 p.
137. Lettre de félicitation de la part de Alexandrescu Arsenniev M. et d'une personne inconnue signée «Valja», en russe et en roumain, 1908 et d'autres sans date, 4 p.
138. Lettres anonymes et notes de Arbore Ralli et Krosseku concernant l'activité de Petru Cazacu¹³⁸ et les raisons qui ont déterminé la poste de retenir sa correspondance, ainsi que la correspondance de Sion, Teodorescu et Popescu, avec les notes de Arbore Ralli, en russe et roumain, sans date, 6 p.
139. Les enveloppes vides des lettres adressées à Arbore Ralli, Dumitrescu, Popescu E, 18 mars 1905 – 27 décembre 1921 et d'autres sans date, 8 p.

2. Matériaux biographiques

a) Textes concernant l'activité littéraire et révolutionnaire de Arbore Ralli

140. Lettres de la Maison d'Éditions de la Bibliothèque russe à Zürich, de la Société ouvrière d'art et métiers de Fribourg, d'autres lettres adressées à Arbore à la rédaction de journal «Rabotnik» avec la prière d'envoyer les journaux et d'autres publications, ainsi que l'envoi du reçu pour les livres expédiés par Arbore, en russe et en français, 27 avril 1875 – 8 avril 1882, 12 p.
141. Lettre de G. Boretzki adressée au journal «Rabotnik» sous le nom Jukovski¹⁴¹ avec la prière de lui envoyer l'argent reçu après l'édition du journal, 26 décembre 1875, 2 p.
142. Lettre de la Direction des Postes Suisses à Arbore Ralli comprenant des explications au sujet des sceaux ôtés des lettres qu'il avait envoyées à Tchernovtsy, en français, 27 mai 1876, 1 p.
143. La note de Caille, membre de la Société des réfugiés participants à la Commune de Paris, relative à la mort de son fils, Toni Caille. Imprimée, en français, 22 juillet 1877, 2 p.
144. Lettre d'Alexandr Bashkevich adressée à la rédaction de la revue «Obschina», concernant son manuscrit, 25 juillet 1878, 1 p.
145. Lettres de la part des rédactions des journaux «Golos» (La voix) et de la revue «Minuvshie gody» (Les années passées) adressées à Arbore Ralli concernant l'envoi de l'honoraire, le dévis des honoraires du journal «Sankt Petersburgskie Vedomosti» (Bulletin de Saint-Petersbourg), 24 février 1882 – 3 janvier 1912, 5 p.
146. Lettre adressée à Arbore Ralli de la part de la Société des rédacteurs du journal «Progresul» par laquelle on lui propose une collaboration, 26 novembre 1921, 2 p.

¹³⁸ **Cazacu Petre** (1871, Kishinev – 1956), médecin, publiciste. Diplômé de la Faculté de Médecine de Bucarest, externe de l'hôpital Brâncovenesc (1895–1897), puis interne de l'Hôpital Colțea (1897–1900), doctorat en médecine en 1900; secrétaire général au Ministère de la Santé (1927), député de Bălți (1931, 1933). Collaborateur aux revues «Revista Științelor Medicale» et «Viața Românească». Hormis ses travaux de spécialité il publie aussi *Câteva date din istoria Basarabiei; Moldova dintre Prut și Nistru; Leninism și Troțkism*. (Mihail Mihailide, *Medici-scriitori și publiciști români*, Ed. Viața Medicală Românească, București, 2003, p. 74).

¹⁴¹ **Nikolai Ivanovich Jukovski** (1833–1893), révolutionnaire russe, bakounien. En 1854 diplômé de l'Université de Moscou; en 1861–1862 il se rallie aux milieux révolutionnaires de Saint-Petersbourg; il échappe à une arrestation et quitte la Russie en 1862. Entre 1863–1864 il habite Dresde où il organise le transport clandestin des publications interdites en Russie. En 1869 il devient membre de la I^{ère} Internationale; en 1872, après l'exclusion de Bakounin il quitte lui aussi l'Internationale, en signe de proteste. Collaborateur dans les années '70 au journal «Rabotnik» et à la rédaction de la revue «Obschina». (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1972, t. 9, 712)

147. Manifeste des marins de «Potemkin», «À l'attention des marins de la commande d'escadre du cuirassé Prince Potemkin Tavrichevski» concernant l'arrivée en Roumaine des agents secrets russes ; en deux exemplaires, adressé à Arbore Ralli, 1905, 2 p.
148. Lettres de la rédaction «Doiskaja rechi» adressées à Arbore Ralli avec la prière de permettre l'impression de son livre «Sytye i golodnye» (Rassasiés et affamés) et l'envoi de l'honoraire, 18 novembre 1906 – 8 mars 1907, 3 p.
149. Lettres du Comité Central, du Comité local et du Centre de Zurich des organisations du Parti social-révolutionnaire de l'étranger, avec les signatures de A. Feighin, I. Alekseev, Madridov et Nelitzovaja adressées à Arbore Ralli, concernant des problèmes d'ordre matériel, des informations relativement aux militants du parti, l'envoi de livres, 3 mars 1908 – 6 mars 1909 et sans date, 10 p.
150. Lettres du Comité régional des organisations de l'étranger du Parti social-révolutionnaire et de la section de Grenoble d'appui des détenus adressées à Arbore Ralli avec la proposition de diffuser les livres de G. Ghershuni¹⁵⁰ «Iz nedavnogo proshlogo», V. Figner^{150a} «Les prisons russes»^{150b}, le faire-part de la mort de Ghershuni, autographe, 21 mars 1908 – 1 août 1915, 5 p.
151. Lettre de la revue «Russkoe bogatstvo» (L'aristocratie russe) adressée à Arbore Ralli concernant son abonnement à la revue mentionnée, 8 avril 1909, 1 p.
152. Lettre de proteste des citoyens roumains à l'appui de Petru Alexandrov (V.S. Ivanovski) contre la campagne de dénigration entamée par le journal «Istrul». Parmi les signataires, Arbore Ralli aussi, en roumain, sans date, 2 p.

¹⁵⁰ Ghershuni Grigorij Andreevich (1870–1908, Zurich), un des fondateurs et des leaders du Parti social-révolutionnaire, organisateur et dirigeant des organisations de lutte et membre du Comité Central. De profession pharmacien. En 1902 il organise à Harkov l'assassinat du Ministre des Affaires Etrangères I. M. Obolenski, en 1903 celui du gouverneur N.M. Bogdanovich de Ufa. Arrêté en mai 1903 et emprisonné dans la forteresse de Petropavlovsk. Condamné à mort en 1904, peine commutée en prison à vie. En 1905 il arrive dans une prison dans l'Est de la Sibérie d'où il réussit à s'évader. Il gagne l'Europe occidentale via la Chine et les Etats-Unis. Il écrit son livre de souvenirs *Iz nedavnogo proshlogo* (1907) (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1971, t. 6, 1286).

^{150a} Figner Vera Nikolaevna (marié Filippova) (1852–1942), révolutionnaire russe, membre de «Narodnaja volja», écrivain, originaire d'une famille aristocrate. Enre 1872–1875 étudiante à la Faculté de Médecine de Zurich où elle prend contact avec les émigrants russes révolutionnaires. En 1873 membre de «Vserossijskaja sotzjal'no-revoluzionnaja organizatziija». En 1875 elle rentre en Russie pour devenir, après 1876, membre de l'organisation secrète «Zemlja i volja», le groupe des narodnik-séparatistes et participe aux manifestations de Kazan de 1876. En 1877–1879 elle participe au mouvement «hozhdenie v narod» (se joindre au peuple) comme médecin. Après la dissolution de «Zemlja i volja» (1879), elle devient membre du comité d'organisation de «Narodnaja volja», et participe aux préparatifs de l'attentat contre le tsar Alexandre II, à Odessa en 1880 et Odessa et Saint-Pétersbourg en 1881. Après 1882 elle compte parmi les derniers membres du comité n'ayant pas quitté la Russie et s'efforce de refaire l'organisation. Arrêtée à Harkov en 1883, condamnée à mort, peine commutée en travaux forcés à vie. Emprisonnée pendant 20 ans dans la Forteresse Schlüsselburg elle écrit des poésies. Après 1904, en exil dans les gouvernements d'Arhanghelsk et Kazanski. En 1906 elle s'enfuit à l'étranger où elle démarre une campagne de défense des condamnés politiques de Russie. De retour en Russie en 1915, elle se retire de l'activité politique pour se consacrer à la littérature. Elle écrit une série de mémoires – *Zapechatljonnyi trud*. Devenue membre de la «Société des anciens exilés politiques», elle collabore à la revue «Katorga i ssylka» (Bagne et exil), rédige la biographie des membres de l'organisation «Narodnaja volja». (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav. red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1977, t. 27, 979, 980).

^{150b} En 1913 Ecaterina Arbore publie la traduction en roumain du livre : Vera Figner, *Închisorile rusești* (Les prisons russes), Bucarest, Bibliothèque «România Muncitoare».

153. Liste des personnes qui devraient recevoir la revue. Rédigée par /Arbore Ralli/, imprimée, sans date, 1 p.
154. Lettres d'expéditeurs inconnus signées « M.S. » et d'autres sans signature adressées à la rédaction du journal « Rabotnik » concernant l'envoi d'un récit, avec bibliographie, 18 mars 1875 – sans an, 3 p.
- b) *Textes concernant l'activité de rédacteur*
155. Le manifeste rédigé par /Juk/, concernant la situation des paysans et des ouvriers dans les fabriques de textiles en Russie. Autographe, /après 1866/, 7 p.
156. I.I. Maletz, lettre adressée à la rédaction du journal « Kolokol » sur la nécessité de l'union de tous les peuples slaves. Autographe, 1870, 2 p.
157. Article d'un auteur inconnu concernant le premier volume du *Kapital* de Marx et une nouvelle édition de ce livre en russe¹⁵⁷. Le début manque, 1870, 4 p.
158. Correspondance provenant de personnes inconnues sous la signature « Petru Nikolaevich » ou d'autres, sans signature ; informations sur « La révolte de la fabriques de textiles Konshina de Sorpuhov et de la fabrique Morozova du village Zuev, le gouvernement de Vladimirsk » ; d'autres informations sur la propagande au niveau des soldats du régiment de Moscou, manuscrit, 1875, 7 p.
159. Notes sur la géographie de la Bessarabie par Feodor Kondratievich Volkov (les premières et les dernières feuilles manquent), autographe, 1875, 22 p.
160. Correspondance provenant de personnes inconnues publiée dans le journal « Mot d'Ordre » concernant les soulèvements des arrêtés politiques en détention préventive au domicile à Saint-Petersbourg, avec traduction en français, manuscrit et fragments de ce journal, août 1877, 8 p.
161. « Manifeste: appel à la société européennes » (voix d'une prison russe) sur le despotisme et la dureté de la monarchie, l'ampleur du mouvement révolutionnaire et la situation des détenus politiques. Présenté sous la forme d'une lettre ; manuscrit avec les corrections de F.K. Volkov, 1877, 8 p.
162. Article par des auteurs inconnus sur le mouvement slavophile du temps de la guerre russo-turque, manuscrit et copie dactylographiée, 1877, 26 p.
163. Lettre-pétition de l'anarchiste « Camille Ca. » concernant les décisions du Congrès tenu en Belgique sur l'organisation de l'union des travailleurs. Autographe, en français, 1870, 2 p.
164. Correspondance de « Latus » adressée au journal « Telegrafub » concernant la situation créée en Irlande sous la direction de W Gladstone, autographe, en français, mars 1882, 4 p.
165. Correspondance de Feodor Kondratievich Volkov adressée à la rédaction du journal au sujet de l'arrestation de Kropotkin, autographe ; sur la même feuille : la réponse de Arbore Ralli, 1883, 2 p.
166. Extraits de l'exposé du conservateur Karl sur l'amélioration de la situation des paysans, adressés à Arbore Ralli, en roumain, 4 décembre 1884, 4 p.
167. Article de Z. Stoianov « La Mission de Riza-Bei à Sofia ». Traduction du journal bulgare « Svoboda » (La liberté) no. 32–33, manuscrit, 1877, 3 p.
168. Notes d'un auteur inconnu sur l'« Exposition russe à Bucarest », manuscrit, deuxième moitié de l'année 1880, 2 p.
169. Article de /Iur'ev K./ concernant la situation politique de la Bulgarie, autographe, 1880, 4 p.
170. Notes de W. Piekarski relatives à la rencontre avec Jacobson et Vasil'eva ; informations concernant les agents de la police russe secrète à l'étranger (Jacobson compte parmi ceux-ci). Autographe et litographie, 1890, 9 p.
171. La traduction, par /Feodor Kondratievich Volkov/, des lettres du Sultan Suleiman adressées au roi polonais Sigismund, extrait du Traite de paix de 1537–1553 et celui de la deuxième moitié du XIX^e siècle, 8 p.
172. Accord entre la Roumanie et l'Allemagne, brouillon, 1912–1914, 4 p.

¹⁵⁷ La première traduction en russe du *Kapital* (Le capital) de K. Marx a été commencée par Lopatin Gherman Alexandrovich et achevée par N.F. Daniel'son.

173. Article signé par M.B. Ratner concernant les causes qui ont conduit au déclenchement de la première guerre mondiale. Fragment, manuscrit, après 1917, 2 p.
174. Notes d'un auteur inconnu au sujet de l'adhésion de l'Italie à l'entente des trois et les conséquences reflétées dans le déroulement de la guerre, sans date.
175. Notes d'un auteur inconnu concernant Globachev et Bokov, en roumain, sans date, 2 p.
176. Correspondance sans signature intitulée «La grève de la faim dans la prison centrale (Novobelgorod)». Copie ; sur la même feuille, avec la même graphie, lettre à Arbore Ralli, signé A.S. et, après la signature, des annotations spécifiques à E.N. Obuhovaja, sans date, 2 p.
177. Fragments de la correspondance de quelques personnes inconnues concernant la libération, par Krylov, du délégué de Saint-Petersbourg arrêté à Tver, manuscrit, sans date, 2 p.
178. Fragments de la correspondance de quelques personnes inconnues concernant les conditions de travail des tisserands et d'autres ouvriers, manuscrit, sans date, 3 p.
179. Notes fragmentaires au contenu philosophiques, auteurs inconnus ; extrait des livres de N.K. Mihajlovski¹⁷⁹ et Novgorodtzev, sans date, 4 p.
180. Des excuses, au nom de Hirs, concernant la délégation de Neag ou Iuzefovich en Dobroudja, en qualité de représentants russes, sans signature, sans date, 2 p.
181. La poésie de I.Ja Franko¹⁸¹ «Hymne à la lutte», traduction de l'ukrainien, 1880, 1 p.

2. Matériaux collectionnés

a) Documents provenant des organisations révolutionnaires et de certaines personnes physiques

182. Acte délivré par l'Assemblée délibérante des Principautés Roumaines dans le procès de Gheorghii Barbovski au sujet d'une propriété foncière héritée, copie, 1881, traduction du roumain en russe, 1786, 2 p.
183. Rapport du Département de police concernant les soulèvements des ouvriers de la fabrique de mécanique Nevski, copie, 21 avril 1875, 8 p.
184. Extrait du Protocole de la séance du Cercle d'études des sciences sociales de Genève comprenant le rapport de Jukovski sur l'organisation du Cercle et le projet du règlement de mise en application, en français, 7 juillet 1875, 12 p.
185. Lettre-circulaire de la Section de Berne de l'Association internationale des ouvriers adressée aux camarades avec la proposition d'organiser une recherche sur la Commune de Paris ; texte imprimé en français, 8 février 1876, 2 p.
186. Ordre du Ministre de la Justice, Constantin Ivanovich Pahlen et du vice-directeur du Département de la Justice, Anatolij Feodorovich Koni¹⁸⁶, adressé au procureur du Palais

¹⁷⁹ Nikolai Konstantinovich Mihajlovski (1842–1904), sociologue, publiciste, critique littéraire, idéologue russe qui lutte à outrance contre le marxisme. Editeur des journaux «Otechestvennye zapiski» et «Russkoe bogatstvo». (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, red. B.A. Vvedenskii, Moskva, 1954, tom. 27, c. 611).

¹⁸¹ Franko Ivan Jakovlevich (1856–1916), écrivain ukrainien. En 1875 il commence ses études à la Faculté de Philosophie de l'Université de Lwov. Poursuivi par la police pour activité révolutionnaire. Après avoir abandonné les études pendant dix ans il termine la Faculté à l'Université de Tchernovitsy en 1891. Thèse de doctorat en 1893 à l'Université de Vienne. Docent à la chaire de littérature et d'ethnographie ukrainienne mais les autorités interdisent ses cours (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1977, t. 27, 1838).

¹⁸⁶ Koni Anatolij Feodorovich (1844–1927), juriste et lettré russe. Doctorat en droit (1892), membre d'honneur de l'Université de Moscou (1892), membre de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, représentant de la Société des juristes de la même ville en 1916. Orientation modérée-libérale. Acquiert une réputation particulière dans le procès de Vera Zasulich, accusée d'attentat contre le maire de Saint-Petersbourg, F.F. Trepov. Professeur de droit pénal à l'Université de Petrograd. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1973, t.13, 63).

- Nikolaevsk concernant la limitation des poursuites pénales contre les banques et les sociétés par actions. Copie manuscrit, mars 1876, 2 p.
187. Certificat de loyauté au régime délivré à Tatiane Abramovna Katz¹⁸⁷ par la Police de Ekaterinoslavsk afin de lui servir à l'école, 13 octobre 1877, 1 p.
188. Projet du programme concernant la situation actuelle de la société, des partis et du socialisme en Europe et en Roumanie, en allemand, 27 février 1879, 1 p.
189. Notes par des personnes inconnues concernant les diplômes et les factures, fondées sur le document du 22 juillet 1878, en français et en roumain, 12 janvier 1883 et sans date, 2 p.
190. Passeport délivré par le maire de Odessa à Sruli-Sani Santz, 1 mars 1884, 4 p.
191. Passeport délivré par le Ministère des Affaires étrangères et de cultes de Bulgarie à Alexandrine Ivanova, en bulgare et en français, 29/11 juillet 1887, 3 p.
192. «Rapport du Fonds de la presse russe libre pour le 1 janvier 1893» avec les signature de F. Volhovski¹⁹², V. Voinich (Kelchevski), S. Stepnjak^{192a}, N. Tchaikovski^{192b}, Litographie, 15 juillet 1893, 5 p.

¹⁸⁷ Tatiane Abramovna Katz, membre de la famille de Dobrogeanu Gherea/ Katz vivant en Russie.

¹⁹² Volhovski Feliks Vadimovich (1846–1914, Londra), aristocrate russe révolutionnaire, homme de lettres. Dès 1863, étudiant à l'Université de Moscou. En 1867 il organise, en collaboration avec G.A. Lopatin (voir note 78) «Rubl'jovoe obshestvo» qui vise l'étude de la vie des paysans et la diffusion des livres dans les milieux ruraux. Arrêté plusieurs fois en 1870. En 1873 il crée la filiale Odessa du Cercle Tchaïkovski. Arrêté en août 1874, mis sous accusation dans le cadre du procès «des 193» révolutionnaires arrêtés à cause du mouvement «hozhdenie v narod» (se joindre au peuple) (oct. 1877 – jan. 1878) et condamné à l'exil dans le gouvernement de Gobol'sk. Transféré à Tomsk (1881–1889), il collabore à la «Sibirskaja gazeta». En 1889 il s'enfuit en Amérique. Après 1890 il est à Londres où il devient un des dirigeants de «Obshestvo druzej russkoj svobody» (Association des amis de la libération de la Russie) et du «Fond Vol'noj Russkoj Pressy» (Fonds de la Presse Russe Libre). Après 1900 membre du Parti social-révolutionnaire. Représentant de marque de la poésie de l'émigration. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1971, t. 5, 983).

^{192a} Kravchinskij Serghei Mihailovich (pseudonim S. Stepnjak) (1851–1895, mort à Londres), révolutionnaire russe, narodnik, écrivain. En 1870 il sort de l'Institut d'artillerie Mihailovski de Saint-Petersbourg. Entre 1871–1873 il suit les cours de l'Institut de Sylviculture. Il débute dans la propagande révolutionnaire en 1870 parmi les élèves de l'Institut d'Artillerie et les ouvriers. En 1872 il est membre du Cercle Tchaïkovski. En automne 1873 il s'inscrit dans le mouvement «hozhdenie v narod» (se joindre au peuple). Arrêté, il s'enfuit et émigre, vers la fin de l'année 1874. Collaborateur du journal «Rabotnik». En 1878 il s'installe, clandestinement à Saint-Petersbourg. Il devient membre de l'organisation «Zemlja i volja», ouvre une imprimerie, rédige le premier numéro de la revue au même nom. En 1878 il tue le chef de la jendarmerie, N.V. Mezentzov. Il s'enfuit en Suisse et puis à Londres. Vers le début des années '80 il se dirige vers l'organisation «Narodnaja volja». Fondateur, à Londres, du «Fond Vol'noj Russkoj Pressy» et «Obshestvo druzej russkoj svobody» (1890); il rédige le journal «Free Russia», organe de l'association (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1973, t. 13, 918).

^{192b} Tchaikovskij Nikolaj Vasil'evich (1850–1926, mort à Londres), aristocrate russe, militant politique. En 1872 diplômé de l'Université de Saint-Petersbourg. Participant aux mouvements étudiants de 1868–1869, il s'oppose à S. G. Nechaeff. Membre du Cercle Tchaïkovski; en 1874, après la dissolution de celui-ci, il émigre. En 1880 il s'établit à Londres et devient un des organisateurs du Fonds de la Presse Russe Libre. En 1904 il se rallie aux membres du Parti social-révolutionnaire et rentre en Russie en 1906. Il quitte le Parti social-révolutionnaire en 1910 et renonce à la politique. Après la révolution de février 1917 – membre du Comité Central du Parti socialiste des ouvriers et critique sévère du pouvoir soviétique. Emigrant à Londres en 1919. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1978, t. 29; 24, 28).

193. Projet de programme du Parti socialiste-révolutionnaire, lithographie, 1900, 8 p.
194. Certificat de santé de M.B. Ratner et l'acte de divorce de sa femme Ratner El. Gr. (née Zeltner), délivré par le rabin de Kiew, 1907, 2 p.
195. Passeport délivré par le Consulat russe de Vevey et Genève à Nahum Jalov pour le séjour à l'étranger et le voyage en Russie, en roumain et en français, 1/14 juillet 1908, 2 p.
196. Plan de Bucarest avec mention du taux de mortalité par affection de nature tuberculeuse, repartie par différents quartiers, selon les données statistiques de 1902–1911, en roumain, 1912, 5 p.
197. Liste électorale du Parti constitutionnel-démocrate du gouvernement électoral de Bessarabie, imprimé, 1918, 1 p.
198. Annonce des autorités roumaines concernant les termes du droit de séjour en Roumanie des réfugiés ukrainiens, 17 avril 1913, 1 p.
199. La bibliographie concernant l'histoire, la géographie, l'ethnographie et la statistique de la Bessarabie. De même, une des listes-catalogue des livres de la Bibliothèque municipale de Kishinev, manuscrit, sans date, 17 p.
200. Liste, avec signatures, de la Maison des émigrants du Parti socialiste-révolutionnaire, imprimé, sans date, 5 p.
201. Liste des bolchéviques de Bessarabie emprisonnés à vie ou condamnés à mort; manuscrit, en roumain, sans date, 1 p.

b) *Manifestes et proclamations*: 202–215.

c) *Journaux et revues*: 216–227.

d) *Lettres et télégrammes provenant de différentes personnes*

228. Alexandr Pavel Borisovich, destinataire inconnu, sans date, 2 p.
229. Alexandr Boris, destinataire inconnu [probablement Z. Arbore], adressée avec la formule de politesse «Monsieur le Sénateur», en français, 30 janvier 1922, 1 p.
230. Andreev, attachée à la lettre d'une personne inconnue, destinataire inconnu, sans date, 3 p.
231. Arnould Arthur, destinataire inconnu, en français, 19 août 1879, 1p.
232. Boborykovaja Iu., à Elisnitz Alexandr Leontievich, lettre concernant Goldenberg²³², 27 juillet, 8 juillet 1875, 3 p.
233. Bogdanovich, destinataire inconnu, en français, 10/22 mars 1890, 1 p.
234. Bulyginaja Nadejda à Arbore Ralli Nina Zemfirovna, en roumain, 27 juillet 1929, 2 p.
235. Vasiliiev Gheorghii et Pustiakov Daniil/ marins sur le cuirassé «Potemkin», destinataire inconnu, appellation «Nikolai», sans date, 1 p.
236. Volkov Feodor Kondratievich, destinataire inconnu, sans date, 1 p.
237. Guerin P., destinataire inconnu, en français, sans date, 1 p.
238. Golishevski L., destinataire inconnu, 9 mars 1882, 2 p.
239. Guramov D., destinataire inconnu, appellation «Isidor», 7/19 mai, 2 p.
240. Diatlov Petru, lettre adressée à Ryzhyi Nikolai, en ukrainien, 5 mars 1915, 2 p.
241. /Jemchugov A./ à Obuhova Ekaterina Nikolavna, sans date, 2 p.
242. Telegramme de Zaharov à Rasidescu²⁴², en roumain, 6 novembre 1906, 1 p.
243. Telegramme de Zdanovich Gheorghii Felixovich («Ryzhyi»)²⁴³ à Plain Vano, en français, 1875.

²³² Goldenberg Lazăr, chef du mouvement Tchaïkovski, adversaire de Bakounin; propriétaire d'une imprimerie à Genève. En 1875 il aide Arbore dans l'imprimerie nouvellement créée. (Mihai Dim. Sturdza, *op.cit.*, p. 98).

²⁴² Rasidescu Ion St. (1865–1916), publie *Legea meseriilor și dificultățile provenite din greșita interpretare în aplicația ei* (La loi des métiers et les difficultés qui découlent de l'interprétation erronée de sa mise en pratique), Bucarest, Imprimerie Carol Göbl S-r Ion St. Rasidescu, 1903; typographe à l'Imprimerie Nationale (1855–1890) fondée par le libraire Iosif Romanov, passée ensuite dans sa propriété. (Nicolae Th Ionnițiu, *Istoria editurii românești*, Ed. Cartea Românească, București; Mircea Tomescu, *Istoria cărții românești de la începuturi până la 1918*, Ed. Științifică, București, 1968).

244. Telegramme de Zdanovich Gheorghî Felixovich à Tchernogaev, en français, 4 avril 1875.
 245. Telegramme de Zdanovich Gheorghî Felixovich, destinataire inconnu, 1875, 11 p.
 246. Ziletzk G.S., destinataire inconnu, avec l'adresse «Sonia», 28 janvier 1909, 2 p.
 247. Kaiutenko Afanasij Stepanovich, destinataire inconnu, 6/19 novembre 1912, 4 p.
 248. Chiriac Tihon, destinataire inconnu [probablement Z. Arbore], formule de politesse «Senateur», en roumain, sans date, 2 p.
 249. Codreanu Filip Romanovich, destinataire inconnu, sans date, 1 p.
 250. /Chrislin/ Rodolphe, à Chrislin Arnold (frère), en français, 21 octobre 1877 – 21 juillet 1878, 2 p.
 251. Chrislin Arnold à son père, en allemand, 10 février 1877, 3 p.
 252. Chrislin Arnold à sa sœur, en français et allemand, 28 juillet 1886, 3 p.
 253. Landzb/erg/, à Steinberg, 11 janvier, sans année, 1 p.
 254. Linev A., à Jukovski Alexandr Ivanovich, 9 avril 1875 – 5 avril 1876, 3 p.
 255. Lovinskaja Meniha Paraschuk, à Sofia Dimitrevna, 20/7 janvier 1915, 1 p.
 256. Lupu Eugen²⁵⁶, destinataire inconnu, en français, 19 octobre 1878, 2 p.
 257. Minor A., destinataire inconnu, sans date, 1 p.
 258. Mihailov Alexandr²⁵⁸ (Rybin), à Popov, 1 mai 1876, 1 p.
 259. Mihailov Alexandr (Rybin), destinataire inconnu, 14 septembre 1871 – 1 mai 1875, 23p.
 260. Negrutz V., à C. Christescu, en roumain, 25 juillet 1884.
 261. Obuhovaja Ecaterina Nikolaevna /Elsnitz/, à Alexandr Leontievich²⁶¹, 12 juillet 1876 – 1 septembre 1878, sans date, 10 p.

²⁴³ **Zdanovich Gheorghî Feliksovich («Ryzyhi»)** (voir aussi la note 107) (1854–1917), pseudonyme G. Majashvili, révolutionnaire, narodnik, militant géorgien. En 1874–1875 il est un des dirigeants du «cercle des moscovites» («Vserossijskaja sotzial'no-revoljutzionnaja organizatzja»). Il est arrêté en 1875, condamné aux travaux forcés pour une durée de 6 ans et 8 mois. A son retour, après l'expiation de la peine, vers la fin des années '80, il collabore avec différentes Maisons d'Éditions du Caucase. Il est un des dirigeant du Parti social-fédéraliste géorgien. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedij», 1972, t. 9, 1312).

²⁵⁶ **Lupu Eugen** (1855–1883), un des fondateurs du Cercle socialiste de Iași. En 1873, étudiant à la Faculté de Droit de Iași; en 1878 étudiant à la Faculté de Droit de Bucarest. En février 1879 il participe à un réunion socialiste à Ploiești où l'on discute le problème de l'union des révolutionnaires roumains dans le cadre d'une société (l'Internationale démocratique de Roumanie); en 1880 il est élu secrétaire du Cercle Socialiste de Bucarest; suppléant au Tribunal de Vaslui, nommé en 1881 par C.A. Rosetti, ministre de l'Intérieur à l'époque, dans la fonction de gouverneur du gouvernement de Crasna – Vaslui. Il meurt à Sulina (Tiberiu Avramescu, *op.cit.*, p. 32).

²⁵⁸ **Mihailov Aleksandr Dimitrievich** (1855–1884), aristocrate russe, révolutionnaire, narodnik. En 1875 il suit le cours de l'Institut Technologique de Saint-Pétersbourg d'où il est exmatriculé à cause de sa participation aux mouvements estudiantins. En 1876 il devient un membre de marque de l'organisation «Zemlja i volja» ensuite, après sa dissolution, membre du Comité executif de «Narodnaja volja». Il crée des imprimeries clandestines, prépare des actes terroristes. Arrêté en 1880, condamné à mort, peine changée en travaux forcés pour une période indéterminée. Il meurt dans une des cellules du ravelin Alekseevsi de la forteresse Petropavlovsk. (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1974, t. 16, 1022).

^{261 et 281} **Alexandr Leontievich Elsnitz** (1849–1907), aristocrate russe, révolutionnaire, publiciste; il suit les cours de la Faculté de Médecine de l'Université de Moscou. Exmatriculé en 1869 pour sa participation aux mouvements estudiantins et exilé dans le gouvernement de Jaroslavski. En 1871, émigrant en Suisse, il se joint aux sympathisants de M.A. Bakounin, puis membre du collège de rédaction du journal «Rabotnik». Diplômé de la Faculté de Médecine de l'Université de Genève. Il s'écarte du mouvement révolutionnaire. Collaborateur aux revues «Delo» et «Vestnik Evropy» et aux journaux «Russkie vedomosti» et «Porjadok» (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1978, t. 30, 450).

262. Obuhovaja Ecaterina Nikolaevna, destinataires inconnus, nom fictif «Alexandra», «Dimitrevna», «Henrietta», «Margarita», «Maria Feodorovna», 28 janvier 1877 – 9 septembre 1878, 16 p.
263. Obuhovaja Ecaterina Nikolaevna, à un «oncle», 13 mars 1878, 2 p.
264. Obuhovaja Ecaterina Nikolaevna, à sa mère, 1 juillet 1877, 4 p.
265. Ozerov V., destinataire inconnu, sans date, 2 p.
266. /Paraschuk M./, à sa femme Paraschuk Sofia Dimitrevna, en ukrainien, 11 janvier 1915, 3p.
267. Paht... E, destinataire inconnu, nom fictif «Lena», 26 mai 1921, 2 p.
268. Pelaghigh Vasa, destinataire inconnu, 22 novembre 1884 – 24 juillet 1885, 2 p.
269. Ratner Mark Borisovich, à la rédaction du journal «Kievskaja Mysli», concernant l'honoraire et une avance sur la somme due, 1900–1918, 1 p.
270. Ratner Berta, à Ratner Mark Borisovich, 5 octobre 1916, 2 p.
271. Reznikov A., à Teodorescu I., 3 novembre 1906, 2 p.
272. Ross Arman (Sazhin Mihail Petrovich)²⁷², destinataire inconnu, nom fictif «Elisaveta Nikolaevna», 5 novembre 1873, 1 p.
273. Soskis D., destinataire inconnu, au sujet de l'émigration des marins du cuirassé «Potemkin» en Angleterre, 31 mars 1911, 2 p.
274. Stepanov Vasili, à Pomerantzev, 15 juillet 1884, 1 p.
275. Tan... S., destinataire inconnu, nom fictif «Vladimir Ivanovich», 22 octobre 1877, 2 p.
276. Tell Töchterly, destinataire inconnu, en français, sans date, 1 p.
277. /Usinevich/ Afanasii, à Usinevich Stefan (frère), 15 mars 1905, 1 p.
278. Tcherneev, destinataire inconnu, sans date, 1 p.
279. Tchernov, destinataires inconnus (deux feuilles textes chiffrés), 7/19 janvier 1876 et sans date, 5 p.
280. Shapov A., destinataire inconnu, 24 novembre 1874, 2 p.
281. Elp'din Mihail Konstantinovich, à /Elsnitz/ Alexandr Leontievich, 7 octobre 1875, 2 p.
282. Jakovlev P.P., à Lermontov²⁸², photocopie, sans date, 1 p.
283. Expéditeur inconnu, signature «Dimitri», à Rotenshtein M., lettre de vœux, 1908, 2 p.
284. Expéditeurs inconnus aux signatures «Andrei», «Angelo», «Evghenii», à des destinataires inconnus, en russe, français, italien, 1872 – 4 juin 1890, 27 p.
285. /Les marins du cuirassé «Potemkin»/, à leurs camarades, concernant les emplois etc., juillet 1905, 4 p.

²⁷² Sazhin Mihail Petrovich (1845–1934), révolutionnaire russe, narodnik. En 1858 étudiant à l'Institut Technique de Saint-Petersbourg; participant aux mouvements révolutionnaires des étudiants des années '60. En 1868 exilé dans le gouvernement de Vologodski. En 1869 il s'enfuit en Amérique où, sous le nom Arman Ross, il travaille dans plusieurs fabriques. Appelé par S.G. Nechaeff il va en 1870 à Genève où il rencontre M.A. Bakounin et devient un de ses plus proches collaborateurs. En 1871 il participe à la Commune de Paris. En 1872 il se joint à l'«Alliance» secrète de Bakounin. Entre 1873–1874 il s'occupe de l'édition des ouvrages anarchistes et de leur transport en Russie. Il participe au mouvement révolutionnaire d'Italie. De retour en Russie, en 1876, il est arrêté, jugé dans le procès «des 193» (1877–1878) et condamné à 5 ans de travaux forcés. Après l'expiation de sa peine il habite en Sibérie, à Riga et Novgorod où il participe à la révolution de 1905. En 1906, à Saint-Petersbourg, il collabore à la revue «Russkoe bogatstvo». (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1975, t. 12, 1476).

²⁸² Lermontov Feodan Nikandrovich (1847–1878), révolutionnaire russe, narodnik. En 1869, étudiant à l'Institut Technique de Saint-Petersbourg, sans y finir ses études. En 1871–1872, membre du Cercle Tchaïkovski. Fondateur, en 1873–1874 du «Kruzhok buntareï» (Cercle des insurgés). Il entretient des contacts avec Bakounin. Propagandiste au rang des ouvriers, il participe aux préparatifs pour le mouvement «hozhdenie v narod» (se joindre au peuple). Il quitte le pays en 1873 pour aller à Berlin et Praga ; il s'occupe des transports de la littérature révolutionnaire en Russie. Arrêté en 1874 à Saint-Petersbourg. Jugé dans le cadre du procès «des 193» (1877–1878) Il meurt en prison avant d'être envoyé en exil (Litovski zamok). (*Bol'shaja Sovetskaja Entziklopedija*, A.M. Prohorov (glav.red.), tret'e izdanie, Moskva, izdatel'stvo «Sovetskaja Entziklopedija», 1973, t. 14, 1036).

LA ROUMANIE ET LA GRÈCE DEPUIS LE RETOUR AU POUVOIR DE VÉNIZÉLOS JUSQU'À SA VISITE À BUCAREST (1928–1931). QUELQUES REPÈRES

CONSTANTIN IORDAN

Mettant en valeur des informations inédites des Archives diplomatiques du Ministère des Affaires Étrangères de la Roumanie, l'auteur se propose de discerner quelques repères de l'évolution des relations entre la Roumanie et la Grèce depuis la formation du nouveau gouvernement grec en tête avec Elefthérios Vénizélos(1928) jusqu'à sa dernière visite à Bucarest (août 1931), période d'une intense activité dans les relations interbalkaniques et les rapports des États de la région avec les Grandes Puissances.

Le 12 mars 1928, la Roumanie et la Grèce ont conclu à Genève un pacte de non-agression et d'arbitrage, le premier de ce genre signé entre des États du Sud-Est européen¹ après l'échec des projets d'édification d'un Locarno balkanique dans les années 1925–1927². Par l'article 3 de ce pacte, les parties contractantes s'obligeaient à résoudre tous les litiges par voie de conciliation, d'arrangement juridique et d'arbitrage, sans égard à leur nature, qui ne pouvaient pas trouver une solution par les moyens diplomatiques ordinaires³. Précisément dans cette période, dans les rapports entre les États de la région étaient véhiculées des préoccupations visant la conclusion des accords similaires bi- ou multilatéraux. L'Italie fasciste a voulu imposer sa volonté à certains pays des Balkans – la Grèce, la Turquie, la Bulgarie – pour créer un réseau de pactes de ce type mis sous sa tutelle, poursuivant l'isolation, au moins du point de vue psychologique, de la Yougoslavie ; son objectif essentiel fut la réalisation d'un pacte avec la Grèce et la Turquie, ouvert éventuellement à la Bulgarie, empêchant de cette manière la réconciliation bulgaro-yougoslave et celle gréco-yougoslave, envisagée par la France et la Grande Bretagne. Le projet de Mussolini a failli et l'Italie n'a pas pu

¹ Voir notre étude : *Le pacte roumano-grec (mars 1928), l'Italie, la Bulgarie et les idées de non-agression et d'arbitrage dans les relations interbalkaniques*, in « *Izledvanija v čest na Prof. Veselin Trajkov* » (« *Studia balcanica* » – 24), Sofia, 2003, pp. 263–270.

² Voir notre livre : *România și relațiile internaționale din Sud-Estul european: „modelul” Locarno (1925–1927)*, Bucarest, 2001, passim.

³ Voir : Gheorghe Gheorghe, *Tratatatele internaționale ale României, 1921–1939. Texte rezumate, anotări, bibliografie*, Bucarest, 1980, p. 170.

bloquer le rapprochement entre Athènes et Belgrade (1928–1929) et une détente partielle bulgaro-yougoslave par la conférence de Pirot (1929)⁴.

« Le tournant décisif » est le trait caractéristique de la diplomatie de Vénizélos de la période juillet-décembre 1928, formule due au prestigieux spécialiste Konstantinos Svolopoulos⁵. Le retour du « grand Crétois » au pouvoir comme Président du Conseil des Ministres, en été 1928, a ouvert une nouvelle époque d'intense activité diplomatique et de détente dans les Balkans ; peu de représentants des petits États ont joué avec tant de ténacité et de substance « le grand jeu » de la politique internationale⁶.

Peu de temps après sa victoire aux élections parlementaires d'août 1928 et sa confirmation dans la fonction de premier ministre, Vénizélos déclarait dans une interview accordée au quotidien « Politika » de Belgrade : « *Nos relations avec la Roumanie sont excellentes. Une preuve est le pacte d'arbitrage signé peu de temps auparavant* »⁷. L'appréciation était réitérée à Mussolini pendant leur entrevue de Rome (23 septembre 1928)⁸.

Un problème concret apparaissait au début de l'année 1929, lorsque le gouvernement hellénique a adressé à la France, par son représentant à Paris, Nikolaos Politis, un mémoire, sollicitant sa présence dans la Commission Européenne du Danube (CED) par un délégué avec les mêmes prérogatives que les représentants de l'Angleterre, de la France, de l'Italie et de la Roumanie. Le ministre roumain à Athènes, Victor Brabețianu, a voulu obtenir des éclaircissements sur la démarche de la part du chef de la diplomatie hellénique, Alexandros Karapanos, qui lui a déclaré que « *de Paris, Londres et Rome sont arrivées des assurances que la demande du gouvernement grec sera soutenue* ». De même, le ministre hellène à Bucarest, K. Kollas, a fait des démarches auprès du cabinet roumain, la réponse étant que la sollicitation sera examinée à l'occasion des discussions sur les modifications du Statut de la CED proposées par la Roumanie. Karapanos ne cachait pas son désir que l'admission du délégué grec soit acceptée avant le terme fixé pour la modification du Statut, observant que « *le gouvernement roumain aurait tout l'intérêt à consentir, puisque le vote du délégué grec serait, en vertu des rapports d'amitié qui nous lient, gagné d'avance en faveur des intérêts roumains* ». Le diplomate roumain essayait une analyse de la situation : « *Il est*

⁴ Voir aussi notre étude : *La détente bulgaro-yougoslave après Versailles vue de Prague et de Bucarest*, in Oldrich Tůma and Jiří Jindra (editors), *Czechoslovakia and Romania in the Versailles System*, Prague, 2006, pp. 79–94.

⁵ Konstantinos Svolopoulos, *I elliniki exoteriki politiki meta tin Synthikin tis Lozannis. I krisimos kampi : Ioulios-Dekemvrios 1928*, Salonique, 1977, passim.

⁶ Voir : Harry J. Psomiades, *The Diplomacy of Eleftherios Venizelos, 1928–1930*, in *Essays in Memory of Basil Laourdas*, Thessaloniki, 1975, pp. 555–568.

⁷ Archives Diplomatiques du Ministère des Affaires Étrangères de la Roumanie (cité par la suite ADMAE). F. 71 Grèce, 1924–1928, vol. 1, f. 244 : Rapport d'Athènes, nr. 2169/28 août 1928, Victor Brabețianu.

⁸ *I Documenti Diplomatici Italiani*. Settima Serie : 1922–1935, volume VI (*1 gennaio – 23 settembre 1928*), Roma, 1967, p. 591 : Appunto del Capo del governo e ministro degli Esteri, Mussolini.

incontestable que le tonnage des vaisseaux helléniques occupe au Bas-Danube, selon les statistiques de l'année 1927, la première place et que la plupart des taxes perçues par la CED est supportée par le pavillon hellénique. On sait, également, que la majorité des navires grecs qui font la liaison entre Braïla, Galați et les ports d'Orient sont des vaisseaux dont le tonnage est petit, qui peuvent circuler voire même lorsque la barre de Sulina est baissée et, par conséquent, ils ne profitent pas des travaux d'approfondissement et de draguage faits par la CED pour assurer la navigabilité sur le bras Sulina.

On a parlé le dernier temps de l'initiative de la CED de chercher par le Delta et les bras du Danube une nouvelle sortie à la mer, plus accessible aux navires de grand tonnage, qui rendrait nécessaire, naturellement, l'investissement de certains capitaux importants et déterminerait un accroissement approprié des taxes de passage ». À la fin, Brabețianu attirait l'attention que dans la prise de décision on devrait « tenir compte de l'occurrence que la situation actuelle satisfait entièrement les besoins de la navigation et des armateurs grecs et que leurs intérêts immédiats demandent à renoncer aux nouveaux investissements dans les travaux d'approfondissement du canal navigable ». La sollicitation de la Grèce visant l'admission dans la CED, comme d'ailleurs celle des autres États, comme l'Allemagne et la Belgique, est restée non résolue et les rapports entre la Grèce et la Commission n'ont pas subi des modifications sensibles dans la période immédiatement suivante⁹.

D'autre part, un incident de presse a surgi en avril 1929. Le journal athénien « Proia », d'orientation monarchique – « dont les sympathies pour la Roumanie sont incontestables » – a publié (16 avril) un télégramme de son correspondant à Bucarest, reprenant une information lancée par le journal « Lupta » selon laquelle « cent mille Macédoniens, qui devaient partir en Roumanie, sont empêchés par le gouvernement hellénique. Ils se sont adressés au gouvernement roumain, déclarant qu'au cas où l'émigration en Roumanie deviendra impossible, ils feront appel à Moustapha Kémal et demanderont à s'établir comme colons en Asie Mineure ». Brabețianu observait que « cette affirmation – profondément erronée quant aux obstacles que le gouvernement hellénique mettrait à l'émigration des Roumains en Roumanie – fut reprise par des grands journaux d'Athènes (« Hestia », « Politia ») accompagnée par des commentaires malveillants »¹⁰.

Le malentendu fut rapidement surmonté et les moments solennels n'ont pas manqué. Pour assister aux fêtes de l'Union de la Roumanie – mai 1929 –, le gouvernement de Bucarest invitait une mission militaire hellénique formée par trois officiers¹¹, et la presse athénienne n'ignorait pas ces manifestations – « Eleftheron

⁹ ADMAE. F. Athènes, vol. 24, ff. 9–10 : R. d'Athènes, nr. 133/25 janvier 1929, V. Brabețianu ; cf. Iulian Cârțână, Ilie Seftiuc, *Dunărea în istoria poporului român*, Bucarest, 1972, pp. 264 et suiv.

¹⁰ *Ibidem*, ff. 148–149 : R. d'Athènes, nr. 546/17 avril 1929, V. Brabețianu ; pour l'état d'esprit des Roumains macédoniens colonisés en Roumanie, voir : *Românii de la sud de Dunăre. Documente*. Sous la coordination de Stelian Brezeanu et Gheorghe Zbucă, Bucarest, 1997, pp. 282–283.

¹¹ *Ibidem*, f. 169 : Télégramme de Bucarest pour Athènes, nr. 26 522/29 avril 1929, G.G. Mironescu.

Vima » et « Proïa ». Les cérémonies coïncidaient avec la Fête Nationale de la Roumanie (10 mai). Le ministre roumain à Athènes, Constantin Langa-Rășcanu, relatait : « *en absence d'une église roumaine à Athènes, j'ai trouvé bon qu'au lieu de faire un Te Deum à une église grecque nous fêtons le dixième anniversaire de l'Union de tous les Roumains par une grandiose réception dans les salons de la Légation Royale* ». Plus de 600 personnes ont répondu à l'invitation : « *Parmi ceux présents se trouvaient la Maison Militaire et Civile du Président de la République, le Métropolitain d'Athènes, Monsieur Vénizélos comme tous les membres du gouvernement, anciens Présidents du Conseil, (Alexandros) Papanastassiou et (Andreas) Mickhalakopulos, le Corps diplomatique, des hauts fonctionnaires de l'État, membres de l'Académie, professeurs à l'Université, officiers supérieurs, le gouverneur de la Banque Nationale et autres financiers, tous les fonctionnaires du Ministère des Affaires Étrangères jusqu'au dernier attaché de Légation et, je peux ajouter, l'élite de la société athénienne.*

Monsieur Vénizélos – qui, d'habitude, est très rarement présent aux réceptions – est resté plus d'une heure, me priant chaleureusement à transmettre à Son Excellence Monsieur Maniu (Iuliu Maniu – le premier ministre) et à Votre Excellence (G.G. Mironescu, le chef de la diplomatie roumaine) les plus profondes félicitations et vœux, désirant de tout cœur la consolidation et l'agrandissement <de la belle Roumanie> dont il est lié par des souvenirs inoubliables.

*L'envoi aux fêtes de Alba Iulia du chef du Grand État-Major de l'armée hellénique est, d'ailleurs, la plus manifeste preuve des liaisons étroites existant aujourd'hui entre la Grèce et la Roumanie*¹².

Ces réalités rendaient le ministre à Athènes sensible aussi au fonctionnement des écoles aroumaines en Grèce. En juin 1929, il rapportait plusieurs entretiens avec Vénizélos et au Ministère des Affaires Étrangères pendant lesquels il a sérieusement insisté sur la solution de deux questions : « *la transformation du gymnase de Grébéna en lycée et l'autorisation, pour les professeurs sujets roumains, de fonctionner à nos écoles jusqu'au moment où le lycée de Grébéna donnera ses fruits.* » Le diplomate roumain croyait que ses demandes seront satisfaites, « *en dépit de la peur profonde du gouvernement hellénique que les Serbes ne s'appuient pas à l'avenir sur de tels précédents* »¹³.

D'autre part, G. Crișan et Victor Cădere, membres du Parlement roumain, étaient délégués au Congrès International de la Paix, qui aura lieu à Athènes, au début d'octobre 1929¹⁴, et « Eleftheron Vima » du 4 novembre 1929 publiait – sous la signature de Cléoboule Tsourkas, alors journaliste, plus tard un balkanologue prestigieux – une correspondance de Bucarest, intitulée « *Le Gouvernement paysan de Roumanie montre la meilleure disposition pour une amitié autant que possible plus étroite avec la Grèce. À l'occasion d'une fête nationale* ». L'auteur envisageait l'anniversaire du Centenaire de la libération de la ville et du district de Giurgiu de

¹² *Ibidem*, ff. 179–180: R. d'Athènes, nr. 703/11 mai 1929, C. Langa-Rășcanu.

¹³ *Ibidem*, f. 242: T. d'Athènes, nr. 997/20 juin 1929, C. Langa-Rășcanu.

¹⁴ *Ibidem*, f. 392: Note de Bucarest pour Athènes, nr. 47 245/29 juillet 1929, sans signature.

sous la domination ottomane, « *sous laquelle elle se trouvait depuis 1416* », dans le contexte des cérémonies marquant un siècle depuis la signature du traité de paix d'Andrinople.

L'un des fondateurs de l'Institut d'Études Balkaniques de Salonique esquissait un bref aperçu historique de la ville et enregistrait la participation des représentants de la Yougoslavie, de la Bulgarie et de la Grèce – « *Monsieur Gafos, le secrétaire de notre Légation* ». Au banquet officiel, D.P. Ioanițescu, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, président des organisations du Parti National-Paysan du district de Giurgiu, content de la présence du diplomate grec, déclarait : « *Avec la Grèce, la Roumanie est unie depuis toujours par des liaisons de luttes communes. Dans leur histoire il n'y a jamais eu un heurt entre les deux peuples, et ceci n'aura pas lieu à l'avenir aussi* ». L'auteur louait la politique de son cabinet envers la Grèce, et observait que « *d'avantage que les libéraux, qui ont donné une portée particulière au resserrement des liens avec la Grèce, le gouvernement paysan a témoigné de ses meilleures dispositions pour la continuation de ce chemin et a même commencé l'application de cette politique* ». Il mentionnait le fait que la guerre avait laissé en héritage certains problèmes concernant les dommages subis par les citoyens grecs de Roumanie : « *1) la question des bons et des coupons roumains d'avant la guerre se trouvant dans les mains des citoyens hellènes ; 2) la question du dédommagement des citoyens hellènes dont les propriétés rurales ont été expropriées en Roumanie et 3) la question du dédommagement des citoyens grecs dont les chalands ont sombré ou ont été réquisitionnés pendant la guerre par les Roumains* ». Cléoboule Tsourkas constatait que le premier « dossier » était déjà résolu, puisqu'on appliquait un régime similaire à celui dont ont bénéficié les Français, « *les coupons jusqu'en 1930 seront payés en francs français, et après cela en or* ». De même, des pourparlers pour la solution des autres problèmes étaient en cours, et l'auteur remarquait le fait « *qu'on n'a jamais vu tant de cordialité dans les relations entre la Roumanie et la Grèce. À la suite du vote du nouveau régime douanier, la conclusion d'une convention commerciale entre la Roumanie et la Grèce viendra par soi-même, et les négociations se poursuivent depuis longtemps* ». On mettait également en évidence « *le concours précieux* » offert par Gr. Gafencu, secrétaire général du Ministère des Affaires Étrangères, « *ami sincère de notre pays et partisan chaleureux d'une collaboration étroite entre la Roumanie et la Grèce dans le domaine politique et économique. D'autre part, la présence à Bucarest de monsieur Kollas, notre ministre, qui se joue de grandes sympathies dans les milieux paysannes, est utile et féconde* »¹⁵.

Évoquons aussi l'audience solennelle accordée aux chefs des missions diplomatiques par le nouveau Président de la République Hellénique, Alexandros Zaïmis, le 16 décembre 1929. À cette occasion, le chef de l'État grec avouait à Langa-Rășcanu « *son amour profond pour notre pays et notre peuple* », soulignant qu'il a « *des étroites liaisons de famille avec la Roumanie/.../ et je tiens à vous dire que les plus beaux souvenirs de mes jeunesses sont ceux des temps passés en Moldavie* ».

¹⁵ *Ibidem*. F. 71 Grecia, 1921–1932, vol. 84, ff. 182–183.

Le plus beau don que Dieu a voué au peuple roumain est l'hospitalité. La manière du Roumain d'accueillir l'étranger dans sa maison est quelque chose inconnue dans autres pays. Durant mon séjour prolongé en Roumanie, j'ai eu l'occasion de connaître de près <le boyard> roumain, le bourgeois roumain et surtout le paysan roumain dont les vertus je n'ai pas besoin de vous les dire.

Mes souvenirs de la Moldavie resteront inoubliables dans mon âme, dans mon cœur, ainsi que de tout mon cœur, je souhaite à la Roumanie et au peuple roumain de la prospérité et du bonheur »¹⁶.

Une autre information intéressante nous offre Langa-Rășcanu en février 1930, mentionnant le fait que l'État roumain aurait acheté un terrain à Athènes, « destiné à l'Institut Roumain ». Apprenant la nouvelle, Andreas M. Andreades, « professeur à l'Université, membre de l'Institut de France, ami sincère de la Roumanie, a publié dans „Le Messenger d'Athènes” deux articles sous le titre *Les études grecques en Roumanie, où il montre les liaisons culturelles bilatérales* »¹⁷.

À l'occasion du Centenaire de l'Indépendance de la Grèce, le gouvernement a transmis par une lettre particulière, adressée par le ministre C. Langa-Rășcanu, des félicitations au premier ministre Vénizélos. Celui-ci répondait : « *J'ai reçu avec une très vive joie les félicitations du gouvernement roumain, dont l'éloquent interprète vous avez bien voulu être.*

Les affinités nationales de nos pays, la forte amitié qui les unie, leur vie commune pendant plusieurs siècles sous la même domination étrangère, leurs longs combats pour la liberté au cours desquels ils se sont trouvés non seulement une fois l'un à côté de l'autre, sont tout autant de raisons qui nous font accueillir avec une émotion très spéciale les vœux de la Roumanie à l'occasion du Centenaire de notre indépendance nationale »¹⁸.

Un problème dépassant les dimensions des rapports directs roumano-grecs fut l'idée de la construction d'un pont sur le Danube entre la Roumanie et la Bulgarie pour faciliter l'accès des marchandises dont la destination était Salonique, et provenant des pays plus éloignés de la voie terrestre classique qui traversait la Yougoslavie. Sans détailler l'histoire de cette idée, qui remonte vers la fin du XIX^e siècle, rappelons que ce projet a agité la presse athénienne à la mi-juin 1929, le repère déclencheur étant les informations sur certaines démarches du gouvernement de Varsovie à Sofia et à Bucarest « *visant la construction d'un pont sur le Danube qui faciliterait le chemin de leurs produits vers Salonique. La Pologne, semble-t-il – notait Langa-Rășcanu – serait prête, voire de contribuer aux frais de cette construction* ». Le diplomate roumain demandait à Bucarest des informations « *sur le bien-fondé de cette nouvelle* » et priaait que l'on lui transmette confidentiellement si la Conférence de la Petite Entente de Belgrade (mai 1929) « *a touché aussi la question des facilités que pourrait acquérir la Roumanie dans la zone franche*

¹⁶ *Ibidem*. F. Athènes, vol. 24, ff. 520–521: R. d'Athènes, nr. 2053/16 décembre 1929, C. Langa-Rășcanu.

¹⁷ *Ibidem*, vol. 25, f. 65: R. d'Athènes, nr. 353/7 février 1930, C. Langa-Rășcanu.

¹⁸ *Ibidem*, ff. 160–161: R. d'Athènes, nr. 878/29 mars 1930, C. Langa-Rășcanu.

hellénique de Salonique, question dont le fondement fut mis par moi il y a deux ans./.../ Je sais que le gouvernement de Varsovie nourrit le désir d'avoir pour la Pologne un accès à Salonique et je serais affligé si l'alliée du Nord ferait des démarches à Athènes avant nous »¹⁹.

Il s'agissait d'un problème connexe qui n'échappait pas à l'attention de la presse athénienne. C'est ainsi que le journal « Estia » (19 juin 1929) publiait à la une un article où l'on faisait une analyse de la situation du débouché de la Roumanie à la mer Égée, commentée par la presse de Bucarest. L'une des prémisses était que ce débat « *prouve combien profond est en Roumanie le sentiment de la nécessité d'utiliser la zone franche de Salonique. D'ailleurs, l'idée de l'emploi de cette zone augmente toujours en Pologne aussi, qui serait prête à contribuer à la construction d'un pont sur le Danube* ». La leçon que tirait Langa-Rășcanu était la suivante: „*les discussions avec la Bulgarie visant la jonction des chemins de fer par une ligne internationale large qui passerait par le défilé de Kula (Sud-Ouest de la Bulgarie – C.I.) devraient être accélérées* »²⁰.

Le projet de la construction du pont semblait préoccuper également les autorités et les médias bulgares. Le correspondant de Sofia du quotidien « Eleftheron Vima » appréciait (juillet 1929) que « *la question semble entrer dans la phase décisive, puisqu'un nouveau facteur est intervenu récemment – la Pologne* ». Il envisageait les négociations ouvertes par le gouvernement roumain avec celui bulgare, qui « *sont arrivées presque à une entente pour la construction d'un pont mobile entre Giurgiu et Roussé dont les frais seront à la charge des deux pays. La Roumanie met cela en rapport avec un canal navigable, qui constituerait une ramification du Danube, de Giurgiu à Bucarest* ». Le journaliste observait que la construction imposerait des changements dans le réseau des chemins de fer bulgares, particulièrement « *par la jonction de la voie ferrée bulgare avec celle hellénique dans le point Kula, à la frontière gréco-bulgare, pour éviter le grand détour par Sofia-Niš-Skopje. Il s'agit d'un progrès de profonde portée économique pour la Péninsule Balkanique et pour toute l'Europe Orientale* »²¹.

Il est évident que pour la Roumanie le problème du pont sur le Danube était lié aussi de la zone franche de Salonique. Vers la fin de l'année 1929, Vénizélos semblait disposé à accorder à la Roumanie, dans sa zone franche du grand port macédonien, les mêmes facilités promises par Andreas Mikhalakopoulos par une note du 2 juin 1927. En janvier 1930, M. Arion, directeur au Ministère des Affaires Étrangères, rédigeait un rapport concernant ce problème. En février suivant, Langa-Rășcanu était sollicité « *de s'enquérir et de communiquer, conformément aux considérations du rapport ci-joint, si le gouvernement actuel maintient entièrement les propositions de 1927 ou, au cas contraire, dans quelle mesure entend-il à les amender* ». En même temps, les autorités de Bucarest étaient intéressées à recevoir

¹⁹ *Ibidem*, f. 238: R. (confidentiel) d'Athènes, nr. 987/20 juin 1929, C. Langa-Rășcanu.

²⁰ *Ibidem*, f. 244: R. d'Athènes, nr. 1005/20 juin 1929, C. Langa-Rășcanu.

²¹ *Ibidem*, f. 363: R. d'Athènes, nr. 1218/18 juillet 1929, C. Langa-Rășcanu.

des informations supplémentaires sur le problème de la jonction des chemins de fer bulgaro-helléniques, étudié tant à Athènes qu'à Sofia : capitaux, terme d'exécution etc.

Dans son ample rapport, M. Arion faisait une esquisse historique se fondant sur la correspondance diplomatique envoyée par C. Langa-Rășcanu dès le mois de juillet 1926 lorsque le gouvernement grec fut *«disposé d'accorder à la Roumanie un débouché économique à la mer Égée par Salonique»*, ayant en vue le fait que par la zone yougoslave ne pourront transiter que des marchandises destinées à la Yougoslavie, ou originaires de ce pays. Par conséquent, le diplomate insistait alors sur l'intérêt de la Roumanie d'avoir à la mer Égée une sortie indépendante de la zone yougoslave, *«qui nous met également à l'abri des mésententes qui surgiraient éventuellement à l'avenir entre la Grèce et la Yougoslavie »*. En juillet 1927, Langa-Rășcanu a communiqué à Bucarest la lettre de Mikhalakopoulos du 2 juin passé, par laquelle le chef de la diplomatie hellénique constatait, parmi les autres, que *«les deux pays sont également intéressés qu'une bonne partie de l'exportation roumaine en Méditerranée soit attirée par Salonique »*. Des précisions concernant, d'une part, le traitement du commerce roumain dans le port de Salonique et, d'autre part, le trafic ferroviaire étaient nécessaires.

Dans le premier cas, le gouvernement hellénique était disposé à assurer au commerce roumain des facilités significatives dans la zone franche de Salonique, *«zone dont l'élargissement et le perfectionnement étaient envisagés au fur et à mesure qu'on aura des précisions sur les probabilités d'une augmentation du trafic international »*. Cette perspective aurait pu apporter à la Roumanie – au cas où son commerce de transit *«toucherait des proportions qui justifient une telle mesure »* – la possibilité d'employer exclusivement un quai suffisant, des entrepôts et des remises, louées à long terme, avec le droit d'organiser leur fonctionnement technique intérieur dans les conditions établies d'accord avec la partie hellénique.

Dans la question du trafic ferroviaire, A. Mikhalakopoulos envisageait des tarifs réduits et des trains directs et réguliers, qui *«complètent le régime de faveur qu'on nous accorderait à Salonique pour diriger de cette manière le commerce roumain par terre vers ce port »*. Le chef de la diplomatie grecque constatait que les chemins de fer connus – pratiquement deux – Belgrade-Skopje-Guevguélija-Salonique et Andrinople-Dédéagatch-Salonique – étaient, à cause de leur longueur excessive, peu aptes pour le développement d'un trafic important, mais *«une voie plus courte de 300 km. qui établirait la liaison entre la Roumanie et Salonique par la Bulgarie occidentale correspondrait au but proposé »*. D'autre part, pour la Bulgarie serait très utile la jonction de ses chemins de fer avec ceux de la Macédoine grecque. De même, les avantages économiques de cette jonction étaient évidentes aussi pour le gouvernement hellénique : *«on opposait cependant certaines considérations d'ordre stratégique; la Grèce ne pourrait pas consentir à cette jonction que sur la base d'un accord politique où la Grèce et la Roumanie se donneraient des garanties réciproques contre la possibilité d'une agression bulgare »*. Selon Mikhalakopoulos, *«la Roumanie trouverait dans cet accord politique un intérêt égal à celui de la Grèce, les facilités accordées à la Roumanie*

à Salonique comportant le libre passage des munitions et du matériel de guerre, tant pendant la paix qu'au temps de guerre ; elle avait un intérêt capital d'avoir pleinement assurées ses communications par la Bulgarie avec la Méditerranée.

Cet accord politique par lequel la Roumanie et la Grèce s'obligeraient à s'opposer à toute tentative de troubler la paix ou de modifier le statu-quo établi à Neuilly, n'ayant que le but pacifique de faciliter une œuvre essentiellement économique, il ne resterait plus à ces deux pays que se concerter en vue de la conclusion d'un accord avec la Bulgarie pour l'établissement des trains de marchandises directs et des tarifs réduits pour ces produits ».

En juillet 1929, G.G. Mironescu répondait à Langa-Rășcanu que le problème des facilités de la Roumanie à Salonique fut entamé lorsqu'il passait par Belgrade, restant à être examiné lorsque seront négociées les aisances pour le trafic entre la Roumanie et la Yougoslavie.

Enfin, en décembre 1929, A. Mikhalakopoulos – de nouveau ministre des Affaires étrangères – réitérait les promesses de juin 1927, ajoutant « *qu'il n'a pas abandonné l'idée de réunir dans une conférence la Roumanie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Pologne et la Tchécoslovaquie pour examiner, avec la Grèce, leur accès à la mer Égée par la zone grecque du port de Salonique* ». Il précisait qu'en dépit du fait qu'elle a sa propre zone à Salonique, la présence de la Yougoslavie à l'éventuelle conférence était « *indispensable, puisque le transit de la Roumanie, de la Pologne et de la Tchécoslovaquie s'effectuerait aussi sur le territoire de la Yougoslavie* ». Le commentaire intime de Langa-Rășcanu: « *l'accès de la Roumanie à l'Égée par Salonique est en étroite liaison avec la jonction des chemins de fer gréco-bulgares, actuellement en train d'être étudiée à Athènes et à Sofia* » ; lorsque celle-ci sera réalisée et « *sera achevée par un pont flottant à travers le Danube, le trafic entre la Roumanie et la mer Égée se ferait en moins d'un jour et tout le commerce polonais et tchécoslovaque destiné à la Méditerranée passerait par chez nous* ». Le diplomate roumain rappelait, également, qu'au-delà des avantages économiques, « *le danger de la fermeture des Dardanelles et le péril moscovite ne nous préoccuperaient plus, si nous nous assurerons une sortie directe à la Mer par Salonique* ». Dans ce contexte, Langa-Rășcanu suggérait que la question soit entamée lors des futurs pourparlers avec la Grèce concernant la conclusion d'une convention définitive de commerce et de navigation. Il achevait son rapport plaidant pour la nécessité « *de ne pas porter n'importe quelle affliction à notre alliée, la Yougoslavie, qui est la maîtresse d'une zone propre dans le port de Salonique ; /.../ avant de négocier avec Athènes, il serait besoin de tâtonner le terrain à Belgrade* ».

M. Arion faisait la distinction entre les suggestions de Langa-Rășcanu selon lesquelles les facilités de la Roumanie à Salonique dépendraient des aisances hypothétiques pour le trafic par la Yougoslavie et la position de Mikhalakopoulos qui offrait des conditions favorables à la Roumanie dans la zone franche hellénique du port, dépendantes toutefois de la liaison ferroviaire par la Bulgarie occidentale, la jonction avec le réseau ferroviaire et le pont flottant à travers le Danube. Le haut

fonctionnaire roumain saisissait que par rapport à l'année 1927, Mikhalakopoulos n'a pas fait de références au transit des matériaux militaires ni à un accord politique gréco-roumain. C'est pourquoi, il s'interrogeait : « *Est-ce-qu'aujourd'hui, toutefois, après la signature du pacte d'amitié italo-grec (23 septembre 1928 – C.I.) les facilités que la Grèce nous accorderait à Salonique comporteraient-elles le libre passage des munitions et de notre matériel de guerre ? Et la Grèce considère-t-elle encore indispensable, pour la jonction de ses chemins de fer avec ceux de la Bulgarie, la conclusion préalable de l'accord politique qu'elle nous avait proposé ?* » M. Arion essayait à déchiffrer les raisons pour lesquelles le gouvernement hellénique ne serait pas capable de maintenir « *entièrement* » les propositions faites en juin 1927 :

1) À l'occasion des négociations de Paris, précédant la signature du protocole gréco-yougoslave de Belgrade (octobre 1928), le chef de la diplomatie yougoslave, Voja Marinković, s'est heurté du refus de Vénizélos d'admettre dans le texte une clause qui prenne en considération les engagements assumés par la Yougoslavie envers ses alliés concernant le transit de l'armement par Salonique. Vénizélos a justifié son refus par l'impossibilité où il se trouvait de faire des concessions d'une telle nature à la suite de la signature du traité d'amitié avec l'Italie, qui, au cas d'un conflit italo-yougoslave, pourrait voir de tels transports de matériel militaire comme un acte d'inimitié de la part de la Grèce. Quoique Aristide Briand ait rappelé qu'un acte de ce genre était considéré dans le droit international public comme étant compatible au statut de neutralité, même bienveillant, Vénizélos est resté intransigent. Il paraissait évident que le même pacte d'amitié avec l'Italie ne permettrait à la Grèce à revenir au libre passage par Salonique, au temps de guerre, des matériaux militaires de la Roumanie, comme avait promis A. Mikhalakopoulos en 1927.

2) Le protocole gréco-yougoslave de Belgrade ne serait pas réalisé sans l'intervention de Briand ; pour sauver la poursuite des négociations entre les deux parties se trouvant sur le point de faillir, le chef du Quai d'Orsay a soutenu que les traités étaient faits pour le temps de paix, que pendant la guerre les lois étaient dictées par l'armée et la marine et, par conséquent, les obligations qu'assumerait la Grèce concernant le transit du matériel militaire par la zone yougoslave de Salonique seraient inutiles ; seulement l'intervention des forces franco-anglaises dans une éventuelle guerre italo-yougoslave, où pourraient intervenir ou non aussi la Hongrie et donc la Petite Entente, dominerait la Méditerranée, empêcherait le blocus de Salonique par la marine italienne et assurerait ainsi le ravitaillement de la Yougoslavie et de la Petite Entente, en son ensemble.

Reprenant la thèse de Briand, Vénizélos déclarait à Langa-Rășcanu, à la fin de juin 1929, qu'au temps de paix les munitions pour la Yougoslavie peuvent passer sans entrave par Salonique, et au temps de guerre, la stipulation d'une clause visant à faciliter le transit de l'armement serait dénouée d'utilité pour la Yougoslavie et très dangereuse pour la Grèce. Les arguments de Vénizélos furent déjà mentionnés et, par leur prisme, M. Arion se demandait si ceux-ci « *ne trouveraient-ils une application aussi dans la question du transit des munitions et*

de notre matériel de guerre par Salonique? Et cela même dans l'hypothèse que la Roumanie resterait comme la Grèce, neutre dans un conflit où participerait la Yougoslavie, l'Italie pouvant supposer, dans ce cas, que la Yougoslavie ferait ses provisions d'armement et de munitions par la Roumanie».

3) Selon les dernières informations, la question de la jonction des chemins de fer gréco-bulgares était examinée à Athènes et à Sofia, mais M. Arion s'interrogeait de nouveau si le pacte italo-grec *«ne rendrait-il pas vaines, les préoccupations d'ordre stratégique»*, mentionnées par Mikhalakopoulos en 1927, et qui pourraient être résolues par un accord politique roumano-grec? Il considérait que cette interrogation s'imposait d'autant plus qu'une nouvelle de la presse française (janvier 1930) informait sur une réunion du gouvernement bulgare où aurait été débattu le pouls des rapports avec la Grèce et annonçait que le cabinet d'Athènes a préparé le projet d'un pacte helléno-bulgare d'arbitrage et d'amitié.

La conclusion du rapport était que *«la Grèce ne pourrait plus être disposée à considérer aujourd'hui que les facilités qu'elle nous accorderaient à Salonique comportent aussi le libre passage au temps de guerre de nos munitions et armements. En 1927, Mikhalakopoulos avait trouvé précisément dans cet avantage notre intérêt de conclure l'accord politique qui devait assurer nos communications par la Bulgarie et la Méditerranée»*; dans le nouveau contexte, *«la question des facilités à obtenir dans la zone franche de Salonique n'aurait aucune implication politique, présentant à l'avenir un intérêt purement économique. Si cependant la Grèce lierait le sort des facilités commerciales qu'elle nous accorderait à Salonique de la conclusion de l'accord politique qu'elle nous a proposé en 1927, comme cet accord devrait s'opposer à toute tentative de la part de la Bulgarie de troubler la paix ou de modifier le statu-quo établi par le traité de Neuilly, il ne serait pas possible à la Roumanie d'exclure la Yougoslavie de cette éventuelle entente. Or, dans l'hypothèse mentionnée ci-haut, une telle condition de notre part ne semble pas être de nature à faciliter les pourparlers avec la Grèce»²².*

Nous avons insisté sur ce document parce qu'il met en lumière un aspect important et sensible des intérêts roumains en Grèce et pas moins les connexions et les dépendances des rapports interbalkaniques, le problème du pont sur le Danube étant une partie de ce mécanisme complexe. Pour confirmer la dernière assertion, mentionnons que la réalisation d'une voie directe de la mer Baltique à Salonique aurait porté des préjudices aux intérêts de la Yougoslavie. L'ancien ministre des Affaires étrangères, Jovan Jovanović, publiait un article sur ce thème dans le journal «Trgovinski glasnik» de Belgrade (février 1930), reproduit dans «Le Messenger d'Athènes», sous le titre *La ligne Baltique-Salonique*. *«Examinant le projet de cette ligne – commentait Langa-Rășcanu – qui passerait par chez nous et par la Bulgarie, pour se diriger directement vers Salonique, l'auteur cherche à montrer amèrement que ce projet aurait, entre autres buts, aussi celui d'éloigner*

²² *Ibidem*, vol. 25, ff. 164–170: Note (conf.) de Bucarest pour Athènes, nr. 9608/13 février 1930, Filality pour G.G. Mironescu.

de la Yougoslavie tout le commerce de transit qui s'écoulerait du Nord-Est de l'Europe – en dehors du facteur politique – c'est-à-dire celui de lier par chemins de fer plus étroits les trois États ennemis de la Russie : la Pologne, la Roumanie et la Bulgarie »²³. C'est évident, de même, que le succès du projet dépendait de la réussite des négociations roumano-bulgares concernant l'éventuelle construction et ce fait intéressait Athènes. «Eleftheron Vima» (18 mars 1930) mettait en relief « la portée de cette liaison », soulignant: «La construction du pont sur le Danube intéresse, également, la Grèce, qui acquérira ainsi un contact direct avec la Roumanie et ensuite avec la Pologne, réalisant la communication de ses ports avec la mer Baltique. De ce point de vue, ce pont gagne une portée qui passe au-delà des limites des pays balkaniques. Pour achever néanmoins les bénéfices que ce pont apporterait aux peuples balkaniques, il sera besoin d'effectuer aussi la liaison des réseaux de chemins de fer grecs et bulgares.

On n'observe aucune réserve dans cette question de la part de la Grèce ; cependant des difficultés surgissent de la part de la Bulgarie qui, pour des raisons d'ordre financier, se trouve dans l'impossibilité d'élargir la ligne de ses chemins de fer jusqu'à la frontière. Ayant toutefois en vue que la construction du pont exigera un délai de plus de 3–4 années, on peut espérer – sinon il serait même sûr – que dans cette période la Bulgarie pourra aussi compléter son chemin de fer de Sofia jusqu'à notre frontière »²⁴. Ce motif, mais aussi d'autres ont empêché la réalisation du pont sur le Danube entre la Roumanie et la Bulgarie jusqu'au début des années '50, mais sans avoir les objectifs et les utilités projetés auparavant, pour des raisons d'ordre politique.

L'histoire des relations roumano-helléniques de cette période fut marquée par la visite de Vénizélos de l'été 1931, la première après celle effectuée en janvier 1914. Le dynamisme des contacts politiques et diplomatiques du «grand Crétois» est devenu bien connu, quoique le protagoniste ait dépassé l'âge de 65 ans. Après son voyage à Ankara en octobre 1930, où il a rencontré, probablement non par hasard, le premier ministre hongrois Istvan Bethlen, en fin d'année 1930 – début 1931, il a entrepris une tournée européenne dont les arrêts furent à Belgrade, Varsovie, Vienne et Rome. Ces actions de politique étrangère étaient mises par les milieux politiques britanniques «en rapport avec la tentative de la diplomatie italienne de laisser entendre que sous l'égide de l'Italie on prépare cette nouvelle orientation en Méditerranée et à la mer Noire ». Constantin Laptew, qui transmettait cette évaluation de Londres, observait que le gouvernement turc a reçu avec «un mouvement d'humeur» cette interprétation italienne, «surtout maintenant lorsque l'Italie paraît décidée à jouer en Méditerranée le rôle que l'Angleterre, dans l'opinion italienne, ne pourra plus jouer à la suite de la Conférence pour le désarmement naval ». D'ailleurs, signalait le diplomate roumain, la nouvelle récente concernant un prochain voyage de Vénizélos à Londres ne se confirmait plus

²³ *Ibidem*, f. 111: R. d'Athènes, nr. 604/1er mars 1930, C. Langa-Rășcanu.

²⁴ *Ibidem*, f. 244: R. d'Athènes, nr. 770/19 mars 1930, C. Langa-Rășcanu.

puisque « *dans les circonstances actuelles, il ne serait pas opportun* ». Il ajoutait que dans les milieux avisés dominait le sentiment que Vénizélos « *tente à jouer le grand rôle de facteur de rapprochement/.../ et donc qu'il serait plutôt une question personnelle qu'un changement fondamental dans l'orientation politique du Sud-Est européen* »²⁵.

Ce genre de réactions s'est retrouvé aussi dans certains commentaires de la presse européenne, pas très aimables, à l'adresse de la politique étrangère de la Grèce. Ce qui détermina le chef de la diplomatie hellénique d'envoyer aux journaux athéniens un communiqué d'où Langa-Rășcanu retenait : « *Ainsi, parmi d'autres, on a écrit que cette politique a conduit la Grèce à l'isolement à l'égard de deux groupements qui se sont formés et desquels l'un composé des États vaincus, ayant à leur tête l'Italie, poursuit la révision des traités, et l'autre, composé des États vainqueurs, dirigés par la France, vise le maintien des traités conclus après la guerre.*

D'après des nouvelles sûres, ces opinions, totalement erronées, dominent à cause du fait que certains ne se sont pas habitués encore avec l'idée que la Grèce ne ressent pas le besoin de faire partie d'un ou d'autre de ces deux camps – si de tels camps ennemis se formeraient en Europe – et qu'elle peut rester indépendante, poursuivant son redressement en paix »²⁶.

Le 17 janvier 1931, Langa-Rășcanu apprenait d'une discussion confidentielle « *avec un membre du gouvernement hellénique – auquel me lie une amitié étroite /.../ la vraie raison du voyage de Monsieur Vénizélos à Rome* ». Il s'agissait de l'idée de Mussolini de signer avec la Turquie et la Grèce un pacte d'amitié « à trois », « *pacte qui prendrait le nom grandiose de Pacte de la Méditerranée Orientale* ». Ceci fut le motif pour lequel « *Il Duce* » « *a poursuivi avec tant d'attention les négociations turco-helléniques et a montré un désir tellement profond de les voir achevées* » et il l'a invité à Rome après le voyage réussi à Ankara. C'était évident que Vénizélos était aussi intéressé « *à dissiper les nuages qui auraient pu assombrir, pour le moment, le ciel tellement serein des liaisons entre les deux pays* », particulièrement après la visite du chef de la diplomatie yougoslave, Voja Marinković, à Athènes – dans la première partie de décembre 1930 – et son entretien ultérieur avec le roi Alexandre. Vénizélos fut conséquent, déclarant à Mussolini que le nouveau pacte « *serait inutile* » du moment que les trois États méditerranéens sont déjà liés par des pactes d'amitié, et ce qui plus est, « *il ferait, à juste titre, naître des soupçons que la Grèce aurait beaucoup de peine à les bloquer* ». Et un dernier argument : « *Ainsi que la Grèce cherche, sur terre, l'amitié de tous ses anciens alliés, de même elle ne peut pas faire en Méditerranée des différences entre l'Italie, la France et l'Angleterre, parce qu'elle n'a pas absolument besoin d'être dans les plus étroites liaisons avec les trois pour pouvoir mettre à l'abri son territoire tellement menacé* »²⁷.

²⁵ *Ibidem*. F. 71 Grèce général, 1929–1931, vol. 2, f. 94: R. (conf.) de Londres, 8 janvier 1931, C. Laptew.

²⁶ *Ibidem*, f. 95: R. d'Athènes, nr. 59/8 janvier 1931, C. Langa-Rășcanu.

²⁷ *Ibidem*, ff. 125–126: R. d'Athènes, nr. 147/17 janvier 1931, C. Langa-Rășcanu.

Le ministre de Roumanie à Athènes allait s'édifier sur les orientations fondamentales de la diplomatie hellénique quelques jours plus tard pendant une longue entrevue avec Vénizélos, qui a commencé le dialogue déclarant « *qu'il a la foi qu'enfin tous les milieux politiques européens sont maintenant pleinement convaincus de trois choses :*

1) *que la politique étrangère de la Grèce est profondément pacifique et fondée sur les traités aujourd'hui en vigueur ;*

2) *que la Grèce n'est pas assujettie à aucune Grande Puissance ;*

3) *qu'elle poursuit sa voie pacifique, seule et indépendante, sans adhérer à n'importe quel groupement d'États ».*

C'est pour cela qu'il ne croyait pas que ses visites récentes à Belgrade et à Rome auraient pu provoquer « *la moindre préoccupation dans n'importe quelle chancellerie européenne* ». D'ailleurs, il avait déclaré même à Langa-Rășcanu, préalablement, qu'en route pour Varsovie, il s'arrêtera quelques heures à Belgrade pour une audience chez le roi Alexandre, pour lequel il avait « *la plus grande admiration* ». Vénizélos l'a assuré qu'il a en lui « *le même bon et sincère ami, que la Serbie a eu lorsque je constituais mon Gouvernement à Salonique* », et le souverain s'est montré content de l'essor de son pays des derniers deux ans, « *depuis que le nouveau régime fut fondé* ». L'opinion du premier ministre grec sur le régime autoritaire instauré en janvier 1929 était qu'alors le monarque « *a joué un rôle profondément dangereux, mais l'avenir a prouvé que le souverain a été un bon connaisseur du poulx de ses peuples, ce qui lui a permis de se diriger décidément sur la voie désirée par ceux-ci* ». D'autre part, le roi Alexandre a été convaincu de l'utilité, pour la politique de la Grèce, de ses entrevues projetées à Rome avec Mussolini et Dino Grandi et a souligné que les rapports yougoslavo-italiens « *sont aujourd'hui nettement meilleurs qu'on le supposait et qu'on faisait, aussi à Belgrade comme à Rome, des efforts sincères pour aboutir à une amélioration visible* ».

À Rome, Vénizélos a donné des assurances que « *la Grèce cherche l'amitié de tous sans être liée à personne. Pour le peuple hellène, qui a renoncé à ses idéaux du passé, seulement une politique conciliante et indépendante saurait lui être utile. C'est pourquoi la Grèce a senti le besoin d'un rapprochement de la Turquie et de l'Italie, sans toutefois gêner aucunement ses étroites liaisons du passé avec la Yougoslavie et la France* ». Vénizélos a avoué qu'il a trouvé Mussolini « *beaucoup plus tranquille* » et Dino Grandi lui a déclaré qu'il n'abandonnera Palazzo Chigi « *jusque ce qu'il n'éloignera pas les nuages qui assombrissent aujourd'hui les liaisons de l'Italie avec la France et la Yougoslavie* ».

La deuxième partie du dialogue fut consacrée à la situation de la Roumanie, et après ce que Langa-Rășcanu a exposé la situation économique et politique, Vénizélos a exprimé « *sa profonde admiration à l'égard du travail infatigable déployé par S.M. le Roi Charles et envers l'effort du gouvernement pour équilibrer le budget de l'État* ». Son opinion directe : « *C'est, en effet, incroyable que le pays le plus riche de l'Europe passe aujourd'hui par une crise financière si profonde* », mais il ne cachait pas que « *la Roumanie paie aujourd'hui la faute de ne pas*

avoir fait appel au capital étranger dès le lendemain de la guerre. Vous êtes resté sur place pendant dix années et la crise économique d'aujourd'hui a trouvé la Roumanie sans être pleinement redressée ». « Le grand Crétois » ne se faisait pas de soucis : « *avec des hommes politiques si patriotes, intelligents et sur le point de s'entendre, avec un peuple sage et laborieux, avec les richesses extraordinaires dont elle est dotée, la Roumanie – par la conclusion d'un grand emprunt productif – gagnera, comme par un miracle, tout le temps perdu* ».

Vénizélos n'a pas omis de rappeler ses souvenirs – « *inoubliables dans son âme* » – laissés par ses voyages en Roumanie des années 1913 et 1914, « *de son étroite amitié avec Take Ionescu et de l'amour qu'il sent pour notre pays* ». Le dernier sujet entamé fut la nouvelle récemment publiée aussi par les journaux de Bucarest concernant « *le prochain retour en Grèce du Roi George* ». On a évoqué le fait que certains journaux ont affirmé que l'ancien souverain se réjouirait de l'appui de l'Angleterre, et d'autres publications, même de celle de Vénizélos. Ce dernier a réitéré la sentence connue : « *je n'ai pas été celui qui l'a écarté du trône, et je ne serai pas celui qui le remènera* ». Il ajoutait que si aux futures élections parlementaires de 1932 il sera vaincu, « *le parti royaliste en tête avec Monsieur Tsaldaris n'acquerra jamais une majorité qui lui donnera l'occasion de s'emparer du pouvoir. Le pouvoir, c'est une coalition des forces républicaines qui l'aura*.

Si, un jour, le parti royaliste réussissait à obtenir une forte majorité dans le Parlement, c'est seulement alors que Monsieur Tsaldaris pourrait appeler le peuple hellène à se prononcer, quoique, selon moi, le peuple s'est définitivement prononcé sur le régime et un nouveau plébiscite ne ferait que jeter le peuple hellène dans des troubles qui pourraient être profondément dangereux pour la Grèce. Mais, jusqu'alors, il passera encore longtemps... »²⁸.

Les relations roumano-grecques furent stimulées par la formation du gouvernement présidé par Nicolae Iorga (avril 1931). Le nouveau premier ministre de la Roumanie avait connu Vénizélos en 1913, pendant la Conférence de paix de Bucarest, et le « grand Crétois » a revu Nicolae Iorga en mars 1925 à Genève, où l'illustre historien – invité par le ministre de Roumanie à la Société des Nations, N. Petrescu-Comnen – a soutenu quelques conférences dans le pays des cantons. Comme celles-ci ont été dédiées à la littérature byzantine, parmi ceux présents s'est trouvé aussi Vénizélos. Les deux ont parlé au banquet offert par le hôte pour les représentants de la SDN. N. Iorga notait dans ses *Mémoires* que son interlocuteur « *était très pâle et fatigué ; il se souvient de notre rencontre de Bucarest de 1913* »²⁹.

Le 1^{er} mai 1931, Vénizélos recevait dans une longue audience Langa-Rășcanu, qui, sollicité par le hôte, a exposé au début les raisons « *de la crise politique de chez nous* », résolue par la constitution du cabinet Iorga-Argetoianu. En même temps, le

²⁸ *Ibidem*, ff. 127–129: R. (conf.) d'Athènes, nr. 192/21 janvier 1931, C. Langa-Rășcanu.

²⁹ Nicolae Iorga, *Memorii*, vol. IV, pp. 222–223; cf: idem, *Orizonturile mele. O viață de om așa cum a fost*. Édition, notes et commentaires par les soins de Valeriu Râpeanu et Sanda Râpeanu. Étude introductive par Valeriu Râpeanu, Bucarest, 1984, pp. 453–454.

ministre roumain lui faisait «*la preuve du profond manque de fondement des bruits mensongers et hostiles diffusés par quelques journaux de l'Occident concernant les tendances dictatoriales de S.M. le Roi Charles et de Monsieur le Président du Conseil.*» Le «grand Crétois» l'a assuré qu'il n'a pas fait confiance à ces bruits puisque le souverain et le premier ministre «*sont trop sages pour ne pas se rendre compte pleinement des dangers qui surgiraient d'une dictature. Nos pays passent par une crise tellement profonde, il y a tant de choses à faire, que la solution de tous ces problèmes ne pourrait pas se faire si nous nous dirigeons sur le chemin dangereux de la dictature. Ensuite, un peuple qui a donné tant de preuves de sagesse dans le passé comme le peuple roumain, n'a pas besoin d'être conduit d'une manière dictatoriale*».

Vénizélos soulignait son désir que «*les liaisons entre nos pays se serrent davantage, car la tradition du passé et les intérêts communs font que nos peuples passent sur la voie de la paix et de la prospérité main dans la main*». Le premier ministre grec songeait aussi à la conclusion d'un pacte d'amitié qui remplacerait la Convention d'arbitrage de 1928. Il était, également, satisfait que «*nos longues et difficiles négociations d'Athènes*» sont achevées. Quant au Protocole des écoles et des églises grecques de Roumanie et les écoles roumaines de Macédoine, il a déclaré: «*Les écoles roumaines de Grèce n'aient aucune crainte. Personne ne les touchera – une preuve est que dans la nouvelle loi concernant les écoles primaires étrangères, celles roumaines n'ont pas été incluses. Nous n'avons que des paroles élogieuses à l'adresse de la minorité roumaine de Grèce. C'est la minorité la plus pacifique, la plus laborieuse et la plus fidèle*».

La conversation est inévitablement arrivée au sujet de la zone franche de Salonique, et le premier ministre grec a donné de nouveau des assurances que le gouvernement d'Athènes offrira «*les plus grandes facilités à la Roumanie*» et a fait, selon l'avis de Langa-Rășcanu, «*la suivante déclaration, de la plus profonde portée pour nous: Je sais qu'au temps de paix, notre zone ne pourra être d'une trop grande utilité pour vous. Mais au temps de guerre, elle pourra apporter des grands bénéfices à la Roumanie, car alors il s'agira du passage des munitions. Et je tiens à vous dire qu'en ce cas la Grèce donnera son appui le plus profond pour l'armement de la Roumanie* (souligné dans le texte – C.I)». À la fin, il considérait toutefois que la Roumanie devrait obtenir «*certaines avantages dans la zone de Salonique avant qu'il soit trop tard*», il était content apprenant que bientôt sera réalisée une ligne maritime roumaine sur la route «*Danube-Pirée-Salonique*» et ne cachait pas l'idée que le plus grand bénéfice de la zone roumaine dans le port macédonien sera «*après la construction du pont sur le Danube vers la Bulgarie, fait qui accélèra aussi la jonction des chemins de fer gréco-bulgares; dans ce cas, un train parti le matin de Bucarest, sera le soir à Salonique*»³⁰.

³⁰ ADMAE. F. 71 Grèce, 1921–1932, vol. 84, ff. 221–223 : R. (conf.) d'Athènes, nr. 1243/2 mai 1931, C. Langa-Rășcanu.

Comme l'évolution des rapports roumano-helléniques voulait être un facteur de stabilité dans la région, la presse grecque n'ignorait la rencontre du 4 mai 1931 entre les souverains de la Roumanie et de la Yougoslavie, Charles II et, respectivement, Alexandre Ier Karadjordjević. Dans une correspondance de Bucarest, publiée par le journal athénien «Elliniki», était souligné le fait que les interlocuteurs ont aussi entamé des problèmes balkaniques d'ordre général: *«des deux souverains sont tombés, en principe, d'accord, qu'on fasse tous les efforts en vue d'une entente préparatoire entre la Roumanie, la Yougoslavie, la Bulgarie et la Grèce»*³¹.

En juillet 1931, C. Langa-Rășcanu est rentré à Bucarest pour préparer la signature des Conventions bilatérales, précédant la visite de Vénizélos. Après un bref délai, le journal «Phos» de Salonique a publié une correspondance de Samarina, reproduite ultérieurement par l'officieux gouvernemental en langue française sous le titre *Koutsovalaques, Roumains et Grecs*, accompagnée – selon la remarque de N. Dimitrescu, le chargé d'Affaires de Roumanie – *«des commentaires inexacts dans le fond, faits sur un ton totalement déplacé et surtout complètement inopportuns»*. Le diplomate roumain a fait une démarche auprès de Paul Bibica Rosetti, le secrétaire général du Ministère des Affaires Étrangères, qui *«s'est montré très affligé»*, considérant qu'il s'agissait de *«l'ouvrage»* d'un secrétaire de rédaction, qui *«a voulu montrer ses connaissances dans ce domaine»*. La réplique de l'interlocuteur ne s'est pas laissée attendre: *«c'est inadmissible qu'un secrétaire de rédaction puisse, sans contrôle, exécuter une charge contre un gouvernement ami dans un officieux du gouvernement et précisément dans une question si délicate»*. Les deux sont tombés cependant d'accord de ne pas publier une réplique dans la presse *«pour ne pas continuer une polémique autour d'une question dont la solution satisfait tant le gouvernement hellénique que celui roumain»*³².

Ce ne fut pas le seul incident de presse. La vie privée du roi Charles II a fait l'objet de certains commentaires *«dans la presse hellénique de scandale»* – des journaux comme «Ellin», «Imerissios Typos», «Eleftheros Anthropos» – suivis par des protestations de la Légation de Roumanie à la direction des publications et au Ministère des Affaires Étrangères et, naturellement, par les regrets des autorités³³.

C'étaient des «taches de couleur» dans l'atmosphère assez sereine dans laquelle se développaient les rapports roumano-helléniques, concrétisés par la signature à Bucarest (11 août 1931) de plusieurs accords. Le plus important acte fut, sans doute, la Convention de commerce et de navigation, accompagnée par un protocole concernant la clause de la nation la plus favorisée; ensuite ont été

³¹ *Ibidem*. F. 71 Yougoslavie. Relations avec la Roumanie, 1921–1936, vol. 50, ff. 14–15 : R. d'Athènes, nr. 1246/23 mai 1931, N. Dimitrescu, chargé d'Affaires.

³² *Ibidem*. F. Athènes, vol. 28, f. 36 : R. d'Athènes, nr. 2051/27 juillet 1931, N. Dimitrescu; pour des détails concernant les Aroumains de la région de Salonique, voir aussi Pr. Dr. Paul Mihail, *Jurnalul călătoriei de studii în sud-estul Europei(1931)*, Bucarest, 1991, pp. 39–84; l'auteur s'est trouvé en Grèce dans la période 26 mars – 10 août 1931.

³³ *Ibidem*, ff. 37–38 : R. (personnellement) d'Athènes, nr. 2069/30 juillet 1931, N. Dimitrescu.

conclues une Convention d'établissement, ayant un protocole annexe se référant aux taxes de séjour, une Convention vétérinaire, accompagnée d'un protocole de signature concernant le commerce des animaux et de la viande, et le Protocole sur les églises et les écoles grecques de Roumanie, avec des annexes : une liste des églises grecques de Roumanie et un échange de notes sur les manuels scolaires³⁴.

Au début du mois d'août, déjà, Nicolae Iorga, qui remplissait aussi la fonction de président de l'Association Roumaine des Amis de la Grèce, approuvait la liste des membres de la suite permanente pendant le séjour de Vénizélos en Roumanie et esquissait le programme de la visite qui eut lieu du 19 au 22 août 1931³⁵. Nous n'entrons pas dans les détails de cette visite sur laquelle nous avons insisté ailleurs³⁶.

*

Pendant le dernier grand gouvernement vénizéliste, les relations roumano-helléniques se sont développées dans l'esprit de la solidarité qui a marqué l'attitude du premier ministre grec à l'égard de la Roumanie dès l'année 1913, mais aussi de l'adaptation aux nouvelles réalités régionales et continentales. Le pacte de non-agression et d'arbitrage de mars 1928, les accords d'août 1931, parmi lesquels la Convention de commerce et de navigation, et le voyage de Vénizélos en terre roumaine après plus de 17 années ont été les expressions les plus édifiantes de l'histoire des rapports bilatéraux de cette période.

D'autre part, les ouvertures de la politique étrangère hellénique vers les États voisins et les horizons européens et pas moins ses réalisations, du traité avec l'Italie à la solution des anciens litiges avec la Yougoslavie, à la grande réconciliation avec la Turquie et l'initiative des négociations avec la Bulgarie pour la solution des problèmes en suspension, ont trouvé fréquemment, directement ou indirectement, dans la diplomatie des gouvernements de Bucarest, des points d'appui, même si parfois les intérêts de la Roumanie n'ont pas reçu la pleine satisfaction.

³⁴ Voir: F.C. Nano, *Condica tratatelor și a altor legăminte ale României, 1352–1937*, vol. I, Bucarest, 1938, pp. 195–197; cf. Georges Koutsoubakis, *Répertoire des accords internationaux conclus par la Grèce (1822–1978)*, Athènes, 1979, p. 266.

³⁵ ADMAE. F. Grèce, 1921–1932, vol. 84, ff. 230 et 272.

³⁶ Voir notre livre: *Venizelos și români*, Bucarest, 2004, pp. 339 et suiv.

IDÉOLOGIE DE LA CULTURE ET HISTOIRE DES RELIGIONS DANS LA ROUMANIE DES ANNÉES 1930

FLORIN ȚURCANU

L'article présente le cadre culturel et idéologique dans lequel a débuté en Roumanie pendant les années 1930 l'activité d'historien des religions de Mircea Eliade. Il tente de cerner les éléments de nouveauté que les préoccupations du jeune savant apportent dans le paysage intellectuel roumain ainsi que les efforts qu'Eliade déploie pour faire accepter sa vision de la fonction et de la légitimité de l'histoire des religions dans un environnement culturel conservateur et nationaliste.

L'œuvre d'historien des religions de Mircea Eliade abrite une tension entre, d'une part, ses ambitions et sa portée universelles, visibles au plus haut degré dans *l'Histoire des croyances et des idées religieuses* et, d'autre part, son ancrage initial dans une forte tradition culturelle nationale, celle de la Roumanie de l'entre-deux-guerres. L'intensité de cette tension entre l'universel et le particulier, qui est à la fois intellectuelle et biographique, varie dans le temps. Elle ne traverse pas tous ses écrits. Elle a néanmoins conditionné la sensibilité et la quête intellectuelle d'Eliade dans les années 1930 et 1940 et se trouve à l'origine de plusieurs thèmes de sa pensée et de quelques-uns de ses livres.

Que fait l'histoire des religions sinon « introduire l'élément universel dans une recherche 'locale', 'provinciale' » afin de révéler « le vrai sens » des manifestations fragmentaires du phénomène religieux, note Eliade dans son journal en avril 1967.¹ Sa première conception du mythe, dans les années 1930, comme « récit central » et définitoire d'une culture,² la valorisation de la préhistoire et de la protohistoire comme âge matriciel de la pensée symbolique et mythique, la question des rapports entre le christianisme et le substrat religieux préchrétien, sa théorie de la « terreur de l'histoire » – tous ces thèmes portent la marque de ses tentatives d'articuler l'identité culturelle roumaine et balkanique sur des phénomènes culturels, et plus spécifiquement religieux, de portée universelle. *Les Commentaires à la légende du Maître Manole* parues en 1943, *Le Mythe de l'éternel retour* publié en 1949 et le recueil d'études intitulé *De Zalmoxis à Gengis Khan* achevé en 1970, sont issues de cette tension intellectuellement féconde.

Il est important de cerner l'enracinement de cette tension ou si l'on veut de cette dialectique de l'universel et du local dans les conditions intellectuelles,

¹ Mircea Eliade, *Fragments d'un journal*, tome I (Paris, Gallimard, 1973), p. 539.

² Florin Țurcanu, *Mircea Eliade. Le prisonnier de l'histoire* (Paris, Editions La Découverte, 2003), p. 256 et p. 332.

institutionnelles et politiques qui ont pesé sur la formation et sur les débuts de carrière de Mircea Eliade. Dans une telle perspective il ne suffit pas de s'en tenir, comme on l'a fait souvent ces derniers temps, à une quête des éléments de sa pensée qui pouvaient s'accorder avec son engagement politique dans les rangs de la Garde de fer. Il faut aller plus loin et prendre en compte le rapport entre cet engagement politique et la position occupée par Eliade, par l'indianisme et par l'histoire des religions dans le champ intellectuel et dans le réseau des institutions culturelles roumaines de l'époque. Il importe donc de reconstituer tout un environnement culturel, la hiérarchie de sa problématique et de ses acteurs ainsi que son fonctionnement afin de mieux comprendre dans quelle mesure et pour quelles raisons Eliade a-t-il essayé d'insérer ses préoccupations d'historien des religions dans les débats identitaires qui dominent le monde intellectuel roumain de l'entre-deux-guerres. Il s'agit en deuxième lieu d'éclairer, à travers le cas particulier de l'engagement fasciste d'Eliade, les rapports ambigus ou franchement conflictuels entre culture et politique, entre légitimité et marginalité intellectuelle dans la Roumanie de l'époque.

Malgré l'existence de quelques timides précurseurs,³ Mircea Eliade est le premier indianiste et le premier historien des religions roumain digne de ce nom. Son apparition singulière se produit au milieu d'une culture nationale qui, en dépit des traits modernes qu'elle intègre après la première guerre mondiale, demeure encore, notamment dans les années 1920, profondément conservatrice, très dépendante à l'égard de l'Etat et de la monarchie et solidement encadrée par des institutions qui servent à la consolidation culturelle de l'Etat-Nation : l'Académie, les universités, certains instituts de recherche ainsi que les fondations culturelles royales. L'innovation culturelle n'est pas absente, mais, face au canon national elle trouve assez vite ses limites, comme le montre le sort de l'avant-garde littéraire et artistique – Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Constantin Brâncuși, Victor Brauner – devenus tous parisiens.⁴ A cela s'ajoute la primauté traditionnelle de la littérature et de l'historiographie dans le champ intellectuel, une réalité qui heurte le jeune Eliade dès l'âge de vingt ans, comme le montre ses articles des années 1926–1928.⁵ L'autonomisation du champ intellectuel à l'égard de l'Etat et du canon culturel national s'accélère, certes, après 1918, surtout dans le domaine littéraire, mais la crise économique des années 1929–1933 va ralentir beaucoup cette tendance. Ceci explique pourquoi, après la crise, ce sera la monarchie roumaine qui va intervenir directement avec des moyens financiers et politiques, notamment par l'entremise

³ Pour les débuts modestes de l'intérêt pour l'Inde dans la Roumanie du 19^e siècle voir Eugen Ciurtin, *Imaginea și memoria Asiei în cultura română 1675–1928* [L'image et la mémoire de l'Asie dans la culture roumaine 1675–1928] in «Archaeus», II, 2, 1998.

⁴ En 1925, l'Exposition d'art roumain ancien et moderne organisée au Musée du Jeu de Paume à Paris ne comprend aucune œuvre de Constantin Brâncuși qui, pourtant, était déjà connu en Europe et encore plus aux Etats-Unis. Voir Ioana Vlasu, *L'expérience roumaine in La vie des formes. Henri Focillon et les arts*, Snoeck éditions, Gand, 2004, p. 232.

⁵ F. Țurcanu, *Mircea Eliade*, p. 72f. et p. 76.

des Fondations royales, pour revitaliser la vie culturelle en augmentant implicitement la dépendance de nombreux intellectuels vis-à-vis des institutions.

Dans ce monde culturel conservateur, fortement hiérarchisé, institutionnalisé, l'histoire des religions et l'indianisme n'ont pas eu une place réservée d'avance. En 1928, l'année du départ d'Eliade pour l'Inde, la Faculté de théologie de l'Université de Bucarest ne propose aucun cours d'histoire des religions non chrétiennes et limite son enseignement à l'histoire de l'Eglise roumaine et universelle.⁶ Cette situation n'avait guère changée en 1933 lorsque Eliade intègre lui aussi l'université en tant qu'enseignant. Quant aux historiens et aux archéologues, leur intérêt pour l'histoire du christianisme au Bas-Danube dans les derniers siècles de l'Empire Romain s'inscrivait dans la problématique à forte charge identitaire de la christianisation des ancêtres latinophones du peuple roumain.⁷ De même, lorsqu'il fait son entrée dans la conscience culturelle nationale grâce aux fouilles archéologiques des années 1920,⁸ le problème de la civilisation et de la religion des Daces (les habitants de l'actuelle Roumanie avant la conquête romaine) arrive à temps pour rafraîchir l'imaginaire nationaliste roumain avec un thème nébuleux destiné à faire carrière notamment à l'époque du national-communisme de Nicolae Ceausescu.

Pourtant, un des stimulants intellectuels les plus importants du jeune Eliade est venu, de son propre aveu, du sein de l'université sous la forme du cours de philosophie de la religion inauguré en 1924 par le maître de conférences Nae Ionescu dans le cadre de la Faculté de lettres et de philosophie. A cette époque, remarquait Eliade à propos de l'enseignement de Nae Ionescu,

parler de christianisme et de philosophie chrétienne à l'université était (...) une véritable révolution. Parler de 'rédemption', de 'sainteté', d' 'orthodoxie', d' 'hérésie' dans des cours de métaphysique et de logique était une déviation par rapport à une tradition bien établie d' idéalisme et de positivisme.⁹

Véritable réhabilitation intellectuelle du vécu religieux « dans une faculté de philosophie (...) attachée au néo-kantisme officialisé et même au néopositivisme du 'Cercle de Vienne' » comme le dit l'un de ses étudiants,¹⁰ les cours de Nae Ionescu s'opposaient à la fois à l'enseignement traditionnel de la philosophie dans

⁶ *Căluza studentului. Vademecum academicum 1928–1929* [Guide de l'étudiant. Vademecum academicum 1928–1929] (Bucarest, Editura Cartea Românească, 1928), p. 97–99.

⁷ Le fondateur de l'archéologie scientifique en Roumanie, Vasile Pârvan, avait publié en 1911 un ouvrage pionnier intitulé *Contribuți epigrafice la istoria creștinismului daco-român* [Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-romain].

⁸ Qui se trouvent à la base de l'*opus magnum* de Vasile Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei* [Getica. Une protohistoire de la Dacie] Cultura Națională, Bucarest, 1926.

⁹ Mircea Eliade, *Și un cuvânt al editorului* [Un mot de l'éditeur], in Nae Ionescu, *Roza vânturilor*, [La rose des vents] (Bucarest, Cultura Națională, 1937), p. 439.

¹⁰ Mihai Sora cité in Gabriel Stănescu, *Nae Ionescu în conștiința contemporanilor săi* [Nae Ionescu dans la conscience de ses contemporains], Bucarest, Criterion Publishing, 1998, p. 370.

l'université et à la suffisance où campait depuis le 19^e siècle l'enseignement théologique. Ceci ne manquera pas de lui attirer des adversités durables, d'abord au sein de l'Eglise orthodoxe dont il dénonce dès le milieu des années 1920 non seulement les compromis avec l'esprit moderne et avec l'Etat, mais aussi l'indigence intellectuelle. Il croit même que « la véritable doctrine, vivante et actuelle (de l'orthodoxie) naîtra par les efforts de croyants laïques » et non pas dans les rangs des hommes d'Eglise.¹¹

Même si, aux yeux de ses admirateurs inconditionnels, Nae Ionescu semblait issu d'une atmosphère intellectuelle européenne où, écrit Eliade, se croisaient « la vogue du néo-thomisme, les débuts de la théologie dialectique, la popularité croissante de Martin Buber, la découverte de Kierkegaard », ¹² sa position officielle dans l'université restera toujours marginale. Il avait acquis au début de sa carrière universitaire le sentiment aigu de sa singularité intellectuelle et se pensait lui-même comme un démolisseur : « Le système n'est pas bon et je suis décidé à le changer », écrit-il fin 1925 à son maître et protecteur, le philosophe Constantin Rădulescu-Motru, au sujet de la sélection des enseignants dans le département de philosophie.¹³ En réalité, Nae Ionescu n'arrivera pas à « changer le système ». « Figure non universitaire par excellence », ¹⁴ comme le décrit Cioran qui fut lui aussi son élève, partagé entre l'enseignement et le journalisme politique, Ionescu n'accédera jamais au poste de professeur dans l'université et finira par heurter Rădulescu-Motru lui-même. Dès le milieu des années 1926 ce dernier – chef de fil des philosophes roumains et ancien étudiant de Wilhelm Wundt – commence à prendre ses distances par rapport au regain d'intérêt pour le christianisme qu'affichait une partie du monde intellectuel roumain et qu'illustrait à sa manière son ancien élève Nae Ionescu.¹⁵ Il finira par reprocher précisément à Nae Ionescu son parti pris orthodoxe et « mystique » au sein de l'université, qu'il qualifiera publiquement comme « une pure farce engendrée par la névrose d'après-guerre ». ¹⁶

Dans les années 1929–1931 Rădulescu-Motru avait montré, d'autre part, un certain intérêt pour les études de philosophie indienne et de philologie sanscrite que son ancien étudiant Mircea Eliade était en train d'entreprendre à Calcutta. Surendranath Dasgupta, le maître indien d'Eliade et professeur à Calcutta avait plaidé auprès de Motru pour la création en Roumanie d'une chaire de philosophie indienne que son élève roumain aurait pu occuper dès son retour d'Inde.¹⁷ En 1930 et 1931, Eliade

¹¹ Nae Ionescu, *Duminica*, [Le Dimanche] «Cuvântul» [La Parole], 13 décembre 1926.

¹² M. Eliade, *Profesorul Nae Ionescu. 30 de ani de la moarte* [Le professeur Nae Ionescu. 30 ans depuis sa mort], «Prodomos», 10, 1970.

¹³ Lettre de Nae Ionescu à Constantin Rădulescu-Motru publiée par Marin Diaconu in «Viața Românească» [La Vie Roumaine], 3–4 (1994), p. 78.

¹⁴ Gabriel Liiceanu, *Itinéraires d'une vie : E. M. Cioran*, Paris, Michalon, 1995, p. 102.

¹⁵ Constanin Rădulescu-Motru, *Sufletul mistic* [L'âme mystique], «Gândirea» [La Pensée], 4/5, 1926.

¹⁶ *O scrisoare a d-lui profesor C. Rădulescu-Motru* [Une lettre de M. le professeur C. Rădulescu-Motru], «Dreptatea» [La Justice], 20 décembre 1930.

¹⁷ Lettre de S. Dasgupta à Rădulescu-Motru publiée in «Steaua» [L'Etoile], novembre-décembre 1990.

publie par ailleurs trois articles d'indianisme dans « Revista de filosofie » patronnée par Rădulescu-Motru tandis que celui-ci caresse à cette même époque l'idée de placer le jeune indianiste à la tête d'une chaire de philologie sanscrite ou d'histoire des religions spécialement créée pour lui à l'université de Bucarest.¹⁸ La rupture entre Motru et Nae Ionescu n'est pas étrangère à ce projet : « Nous avons grand besoin d'une chaire et pas seulement d'un cours d'histoire des religions, car chez nous ces choses sont étudiées plutôt *terre à terre* à la manière orthodoxiste », écrivait Rădulescu-Motru à Eliade en janvier 1931 dans le sillage d'une récente polémique avec Nae Ionescu en faisant allusion à l'enseignement discutable de ce dernier.

L'idée de fonder une chaire d'histoire des religions n'aura cependant pas de suite. Le fait qu'Eliade retourne d'Inde à Bucarest fin 1931 sans avoir en poche le titre de docteur de l'Université de Calcutta n'était pas le seul obstacle à une idée née chez Rădulescu-Motru de sa rivalité intellectuelle et personnelle avec Nae Ionescu. A cette époque la légitimité de l'histoire des religions tout comme celle de la philosophie indienne ou de la philologie sanscrite ne pouvait être forte à l'intérieur de l'Université de Bucarest. Aucune de ces disciplines « exotiques » n'était soutenue ni par une tradition intellectuelle, ni par une idéologie de l'identité nationale, ni par une vision instrumentale liée à la formation des élites nécessaires au jeune Etat national roumain. Même au sujet de la philosophie indienne qui avait connu son heure de gloire dans l'Allemagne de ses études de jeunesse, Rădulescu-Motru avouait à Eliade en septembre 1929 : « J'ai essayé de lire quelques traductions d'après les philosophes indiens, mais jamais je n'ai acquis de connaissances profitables ».¹⁹

Tout ceci va influencer durablement sur la position d'Eliade dans le champ intellectuel roumain le long des années 1930, au-delà de ses succès en tant qu'écrivain ou d'un commencement de reconnaissance internationale après la publication de son *Yoga* en 1936. Eliade va finalement pénétrer, à l'automne 1933, dans l'université, mais par la petite porte, en tant que suppléant de Nae Ionescu qui lui verse une partie de son propre salaire. Il s'agit d'une position précaire et semi-officielle qui risque facilement d'être mise en cause comme cela se passera d'ailleurs à deux reprises – à l'automne 1934 et en juin 1937.²⁰ Le nom d'Eliade ne figure d'ailleurs pas dans l'annuaire de l'université pour les années 1933–1938 – ce qui trahit l'ambiguïté de sa position et de son enseignement. Néanmoins, c'est de cette position fragile que Mircea Eliade va introduire l'histoire des religions dans l'Université de Bucarest : « Je voulais encourager l'étude scientifique de l'histoire des religions en Roumanie. Dans les milieux académiques, cette discipline n'y

¹⁸ M. Eliade, *Europa, Asia, America. Corespondență*, tome I (Bucarest, Humanitas, 1999), p. 300, p. 307 et p. 310 ; lettre de Rădulescu-Motru à Mircea Eliade, datée du 21 janvier 1931, «România Literară» [La Roumanie littéraire], 5–11 mai 1999.

¹⁹ Lettre de C. Rădulescu-Motru à M. Eliade, datée du 24 septembre 1929, publiée in «România Literară», 5–11 mai 1999.

²⁰ Mircea Hândoca, *Viața lui Mircea Eliade* [La vie de Mircea Eliade], Cluj, Editura Dacia, 2000), page 71.

existait pas encore d'une façon autonome ».²¹ Ce n'est que grâce à l'appui de Nae Ionescu qu'Eliade s'engage dans cette voie : « Il m'a cédé le cours d'histoire de la métaphysique et un séminaire d'histoire de la logique, en m'invitant à faire précéder l'histoire de la métaphysique par un cours d'histoire des religions » se souvient-il dans ses entretiens avec Claude-Henri Rocquet.²² A l'indianiste roumain Arion Roșu il écrit dans une lettre de décembre 1966 : « Autour de 1934–1935, lorsque j'étais déjà le suppléant de Nae Ionescu à la chaire de métaphysique... j'enseignais plutôt l'histoire des religions ».²³ Il s'agissait, en fait, d'une véritable substitution d'une matière par une autre. En poussant son ancien étudiant à inaugurer le premier enseignement d'histoire des religions dans l'Université de Bucarest, Nae Ionescu l'engageait à pratiquer la même forme d'innovation potentiellement subversive du point de vue intellectuel qu'il avait lui-même appliqué en inaugurant son cours de philosophie de la religion une décennie plus tôt.

Son premier cours qui débute en novembre 1933 concerne « Le problème du mal et de la rédemption dans la philosophie indienne » et sera suivi, dans les années 1934–1938 par d'autres cours sur « Le salut dans les religions orientales », « Le symbolisme religieux » et « L'histoire du bouddhisme ».²⁴ La matière du cours consacré au « Symbolisme » se retrouvera dans les « Notes sur le symbolisme aquatique » publiées en 1939 dans le deuxième numéro de la revue *Zalmoxis*,²⁵ et c'est toujours à partir d'exposés, tenus devant les étudiants pendant l'hiver 1936–1937 qu'Eliade rédigea au printemps 1943 les *Commentaires sur la légende du Maître Manole*.²⁶ On peut donc dire que ces cours d'histoire des religions qui s'étendent sur un peu plus de quatre ans ont servi en partie de laboratoire où Eliade a donné une première forme à certaines de ses études futures.

On a remarqué les rapports étroits qui liaient Mircea Eliade à Nae Ionescu ainsi que leurs effets aussi bien intellectuels que politiques sur l'itinéraire du jeune historien des religions. Eliade « se comportait sans arrêt en disciple », se souvient Cioran.²⁷ La permission que Nae Ionescu lui avait donné de substituer l'histoire des religions à l'histoire de la métaphysique ne pouvait que renforcer sa dépendance personnelle à l'égard de son ancien professeur. En fait, dans le cas du couple Nae Ionescu – Mircea Eliade il s'agit de l'alliance de deux personnages notoirement marginaux au sein de l'université. Leur grande popularité parmi les étudiants est celle dont jouissent les intellectuels subversifs et non pas celles que l'on témoigne aux autorités établies. Nae Ionescu jouissait de ce genre de popularité depuis une

²¹ M. Eliade, *L'Épreuve du labyrinthe. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet* (Belfond, Paris, 1978), p. 91.

²² *Ibid.*, p. 90.

²³ Voir la lettre de Mircea Eliade à Arion Roșu in Eliade, *Europa, Asia, America. Corespondență*, tome III (Bucarest, Humanitas, 2004), p. 103.

²⁴ M. Handoca, éd., *Mircea Eliade. Biobibliografie*, tome I, Bucarest, Editura Jurnalul Literar, 1997, p. 16–18.

²⁵ Handoca, *Viața lui Mircea Eliade*, p. 73.

²⁶ Țurcanu, *Mircea Eliade*, p. 329.

²⁷ Liiceanu, *Itinéraires d'une vie*, p. 102.

décennie. Mais, de même que sa philosophie des religions n'avait jamais acquis une pleine reconnaissance dans l'université, l'histoire des religions, représentée par Mircea Eliade, entrera et demeurera dans cette même université sous le signe du provisoire et du déficit de légitimité institutionnelle. Dans la même lettre adressée à Arion Roșu, Eliade évoquait une tentative qu'il avait entreprise en 1934 ou 1935 pour faire accepter par la Faculté de Lettres un cours de sanskrit doublé par un enseignement de l'histoire des religions dont il aurait été lui-même le titulaire.²⁸ A cette occasion, sa proposition avait été abruptement rejetée par un de ses anciens professeurs, Petre P. Negulescu au nom d'autres priorités intellectuelles qu'il n'avait même pas daigné spécifier.²⁹

Eliade lui-même reconnaîtra deux décennies plus tard, en France, que, dans son pays d'origine, il avait été valorisé en tant qu'écrivain plutôt que savant ce qui, même en comptant avec son puissant narcissisme littéraire, a été une source de frustrations permanente. Ses succès en tant qu'indianiste et historien des religions – la publication par les Fondations Royales de son premier ouvrage sur le yoga en 1936 et la sortie de la revue *Zalmoxis* – ne doivent rien à l'université mais sont dus plutôt à ses relations personnelles et familiales qui s'avèrent parfois elles aussi chancelantes. On peut même se demander quelle aurait été la carrière roumaine d'Eliade s'il n'avait pas épousé début 1934, une femme dont l'oncle maternel était le bibliothécaire du roi de Roumanie Carol II. C'est précisément à ce personnage, le général Condeescu ainsi qu'à un autre proche du roi, Alexandru Rosetti, éditeur et philologue, que Mircea Eliade doit la publication en France de son *Yoga* de 1936.³⁰ D'autre part, quoique cet ouvrage qui inaugurerait chez l'éditeur parisien Paul Geuthner une collection intitulée « bibliothèque de philosophie roumaine » n'avait pas de précédent dans l'histoire intellectuelle de la Roumanie, le silence gardé à son sujet par les principales personnalités culturelles roumaines suggère bien l'isolement du savant Eliade dans son pays. Lorsque, par contre, un an plus tard, Eliade est accusé publiquement par le plus important des historiens roumains, Nicolae Iorga, de pornographie littéraire, son expulsion, même temporaire, de l'université, souligne la précarité de sa position.

Le problème qu'affronte Eliade en tant qu'historien des religions dans la Roumanie des années 1930 peut donc se résumer ainsi : ses préoccupations sont trop éloignées par rapport aux repères consacrés de l'université et de la culture nationale, ce qui empêche sur leur reconnaissance intellectuelle et empêche en fin de compte leur institutionnalisation. Ceci explique l'admiration doublée de frustration, qu'Eliade manifeste dans plusieurs articles, pour la reconnaissance dont jouit en Italie fasciste le spécialiste du Tibet, Giuseppe Tucci, nommé directeur de l'IsMEO (l'Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente) par le régime de

²⁸ Eliade, *Europa, Asia, America*, tome III, p. 103.

²⁹ Ibid.

³⁰ M. Eliade, *Les promesses de l'équinoxe* (Paris, Gallimard, 1980), p. 417.

Mussolini.³¹ Ceci explique aussi les espoirs, vite déçus, qu'il attache à l'éventuelle création, à Bucarest, d'un Institut Oriental. En août 1934 il écourte son premier séjour dans les bibliothèques de Berlin à cause d'une fausse bonne nouvelle : « Il semble que d'ici dix à quinze jours un Institut d'études orientales sera créé sous le patronage des Fondations royales, avec un budget très limité pour commencer, mais dont les perspectives s'annoncent vastes », écrit Eliade dans une lettre du 5 septembre 1934. « Je serais le secrétaire de cet Institut », précise-t-il, car « il semble que personne n'est disposé à assumer cette tâche. De surcroît, le roi lui-même désire une direction qui soit 'jeune' ». ³² Et il prend le soin d'ajouter : « Je rêvais depuis longtemps de quitter l'université où seule une révolution pourrait changer quelque chose, afin de travailler dans mon domaine – l'histoire des religions, l'orientalisme ». ³³ Le projet d'un Institut Oriental à Bucarest n'allait pas se concrétiser ni cette fois, ni en 1937 lorsque Alexandru Rosetti annonçait Eliade qu'il avait initié de nouvelles démarches pour la fondation d'un tel établissement sous le patronage du roi. ³⁴

Néanmoins, la réaction d'Eliade contre la marginalité à laquelle l'université condamnait ses études ne s'est cristallisée que progressivement après son retour de l'Inde. Elle consiste, d'une part, dans la recherche de l'indispensable reconnaissance intellectuelle à l'étranger non pas seulement par la publication de son premier *Yoga* en 1936 mais aussi par celle de la « revue des études religieuses » *Zalmoxis* dont le premier numéro, prêt dès 1938, sort en avril 1939 avec la collaboration de plusieurs orientalistes et historiens des religions tel Jean Przyluski, Carl Hentze, Ananda K. Coomaraswamy et Raffaele Pettazzoni. ³⁵

En parallèle, Eliade entreprend, à la même époque, une tentative de « nationaliser » ses préoccupations d'indianiste et d'historien des religions afin de les justifier aux yeux du public intellectuel de son pays en leur donnant une légitimité propre et originale, adaptée aux critères d'évaluation de l'œuvre dans l'environnement roumain. Dans deux préfaces ³⁶ Eliade va même jusqu'à suggérer que son œuvre savante, notamment son étude sur le yoga, a aussi une signification politique liée à l'ascension de la Garde de Fer, mouvement nationaliste et antisémite roumain qu'il ne mentionne pas dans ces textes mais auquel il adhère

³¹ M. Eliade, *Tucci*, «Vremea» [Le Temps] du 21 janvier 1934 ; 'Dictatura' și 'personalitatea' ['Dictature' et 'personnalité'], «Vremea» du 28 mars 1937 ; *Un institut oriental*, «Cuvântul» du 14 février 1938.

³² Eliade, *Europa, Asia, America*, tome I, p. 24.

³³ Ibid.

³⁴ Lettre d'Alexandru Rosetti à Mircea Eliade datée du 27 août 1937, publiée dans «România Literară» du 8–14 septembre 1999.

³⁵ *Zalmoxis*, «Revue des études religieuses», I, 1938.

³⁶ M. Eliade (dir.), *Introduction* au recueil de textes de Bogdan Petriceicu Hasdeu, «Scrieri literare, morale și politice» [Ecrits littéraires, moraux et politiques], Fundația pentru literatură și artă « Regele Carol II », Bucarest, 1937; *Préface à Cosmologie și alchimie babiloniană*, Bucarest, Editura Vremea, 1937, traduction française, Gallimard, Paris, 1991.

début 1937. Dans cette entreprise de « nationalisation » de ses préoccupations, l'évolution même de sa sensibilité intellectuelle dans la seconde moitié des années 1930 compte beaucoup. Pendant la période qui va de la publication de son premier *Yoga* jusqu'à la sortie, en 1943, des *Commentaires à la légende du Maître Manole*, la pensée d'Eliade se meut sur trois axes majeurs qui se recoupent : 1) une équivalence abrupte entre pensée religieuse d'une part, pensée symbolique et mythique de l'autre, qui favorise la valorisation de la pré- et de la protohistoire comme âge matriciel des représentations mythiques et symboliques ; 2) une préoccupation intense pour faire du folklore roumain, et plus généralement balkanique, une voie d'accès nouvelle vers l'histoire des religions en général ; 3) une tentative de concevoir l'espace roumain et balkanique comme intégré dans l'espace et l'héritage spirituel oriental considéré à son tour comme opposé à la tradition culturelle occidentale.

La cristallisation de ces trois coordonnées de la réflexion éliadienne ne se produit pas simultanément. Son intérêt affiché pour le folklore roumain, son idée d'un mythe folklorique central de la culture roumaine remonte aux années 1932–1933, cinq à six ans avant sa vision d'un grand espace spirituel oriental qui s'étendrait de l'Indonésie au cœur des Balkans, et de la Chine aux contreforts des Carpates.³⁷ La valorisation la plus explicite de la préhistoire comme horizon ultime à la fois de la créativité mythique et symbolique des communautés humaines et des recherches de l'orientaliste et de l'historien des religions date des années 1936–1937.³⁸ Elle procède d'une réinterprétation dans le contexte culturel et politique roumain de l'intérêt déjà ancien d'Eliade pour la préhistoire et la protohistoire de l'Inde.³⁹ La convergence de ces trois coordonnées apparaît dans les écrits d'Eliade dans les années 1937–1939 et elle exprime clairement une tentative de redéfinir les bases de l'identité nationale roumaine par le biais de nouvelles disciplines intellectuelles.

De par sa formation même Eliade associe encore étroitement à cette époque orientalisme et histoire des religions. Cette association se retrouve en filigrane le long de plusieurs articles qu'il publie dans des hebdomadaires ou des revues culturelles en langue roumaine pendant les années 1938 et 1939.⁴⁰ Eliade reprend

³⁷ F. Țurcanu, *De l'histoire au mythe. La formation de l'image du Sud-Est européen dans l'œuvre de Mircea Eliade*, «Studia Politica. Romanian Political Science Review», I–1, 2001, p. 185–194 ; *Occident, Orient și fascinația originilor la Vasile Pârvan și Mircea Eliade* [Occident, Orient et la fascination des origines chez Vasile Pârvan et Mircea Eliade], «Studia Politica. Romanian Political Science Review» II–3, 2002, p. 761–770.

³⁸ Voir en ce sens M. Eliade, *Protohistoire ou Moyen Âge*, in idem, «Fragmentarium», Paris, L'Herne, 1989, p. 46–53 ainsi que l'*Introduction* (en roumain) de Mircea Eliade (dir.) au recueil de textes de Bogdan Petriceicu Hasdeu. «Scrieri literare, morale și politice», 2 tomes, Bucarest, Editura Fundației Regale pentru Arta și Literatură, 1937 [Ecrits littéraires, moraux et politiques].

³⁹ Țurcanu, *Mircea Eliade*, p. 273.

⁴⁰ M. Eliade, *Un institut oriental*, «Cuvântul» du 14 février 1938 ; *Când Asia devine asiatică* [Quand l'Asie devient asiatique], «Vremea» du 27 mars 1938 ; *Orientalul viu* [L'Orient vivant], «Cuvântul» du 14 avril 1938 ; *Echos d'Orient*, «Cuvântul» du 16 avril 1938 ; *Mediterrana și Oceanul Indian* [La Méditerranée et l'Océan Indien], «Revista Fundațiilor Regale» 10/1939, p. 203–208.

ici en des termes renouvelés un débat qui avait fait rage dans le monde intellectuel roumain au milieu des années 1920 : la culture roumaine moderne doit-elle se tourner résolument vers l'Occident ou, au contraire, se ressourcer dans la matrice culturelle de l'Orient ? Si pour les tenants du débat des années 1920 l'Orient n'était rien d'autre que Byzance et l'orthodoxie, pour Eliade ce qu'il appelle lui-même « l'Orient vivant » recouvre un espace géographique et culturel à la fois beaucoup plus vaste et plus ancien qui n'avait jamais été pris en compte par les réflexions précédentes sur les sources de l'identité roumaine. Dans ces articles Eliade défend le repositionnement de cette identité sur des bases nouvelles qui renvoient à la fois à une temporalité, à une mémoire et à une géographie alternatives : à la place du Moyen Âge cher à l'historiographie nationale romantique et positiviste, la préhistoire et la protohistoire qui relie l'espace balkanique au Levant, à l'Iran, à l'Inde et à la Chine ; à la place de l'Occident avec sa mémoire historique, l'Orient avec sa mémoire mythique et sa préférence pour le langage symbolique.

« On sait que la culture européenne moderne est la création presque exclusive des nations qui ont eu un Moyen Âge glorieux », remarque Eliade dans un article d'octobre 1937 intitulé « Protohistoire ou Moyen Âge ». ⁴¹ Il n'est donc pas étonnant que la conscience historique de l'homme moderne et l'historicisme du 19^e siècle soient les créations de ces mêmes nations. En choisissant de se doter elles aussi au 19^e siècle d'une mémoire historique, les sociétés balkaniques ont dû constater qu'elles avaient vécu, dès le Moyen Âge, sur le palier d'une histoire mineure.

L'individualisme, le positivisme, l'asymbolisme qui découlaient naturellement du siècle de l'historicisme n'avaient pas grand-chose à trouver dans le passé des nations sans Moyen Âge glorieux, c'est-à-dire sans grandes personnalités, sans assez de documents écrits, sans transformations sociales et économiques assez importantes pour offrir des fondements brillants à une théorie. ⁴²

Le phénomène proprement moderne du développement des historiographies nationales balkaniques n'a pas amélioré la place que ces nations occupent dans la conscience historique européenne, remarque Eliade. Autour de 1900, précise-t-il sans ironie aucune, on a montré « une curiosité plus soutenue et plus sincère à l'égard de n'importe quelle tribu africaine et australienne (évidemment pour leur valeur ethnographique et sociologique) qu'envers l'histoire de la Roumanie, de la Bulgarie ou de la Serbie ». ⁴³

Pourtant, si « la Roumanie n'a pas eu un Moyen Âge glorieux (...) elle a eu une préhistoire égale si ce n'est supérieure à celle des grandes nations d'Europe ». ⁴⁴ L'alternative serait de faire valoir en Roumanie et dans tout le Sud-Est européen

⁴¹ Article repris en traduction française in Eliade, «Fragmentarium», p. 46–53.

⁴² Ibid.

⁴³ Ibid.

⁴⁴ Ibid.

l'héritage culturel préhistorique et protohistorique conservé dans cette région comme nulle part ailleurs en Europe. Dans une telle perspective le rôle joué par les historiographies nationales devrait revenir dorénavant à d'autres disciplines :

Notre intérêt inquiétant pour « l'histoire » doit être corrigé par un développement urgent des études d'anthropo-géographie, de préhistoire, de protohistoire et de folklore. Les études de balkanologie doivent être portées jusqu'à leur extrême limite – la préhistoire de la péninsule.⁴⁵

On rencontre dans ce texte deux des trois termes-clé à travers lesquels Eliade entend redéfinir à cette époque l'identité roumaine et plus généralement balkanique: « préhistoire » et « folklore » qui à leur tour renvoient au troisième : « Orient ». D'ailleurs, à cette même époque, les « Balkans » de l'âge préhistorique ne représentent pour lui que l'extrémité occidentale d'une vaste aire géographique et culturelle orientale organisée selon deux axes. Un d'entre eux reliait l'ancienne Dacie à l'Asie Centrale, voire à la Chine,⁴⁶ l'autre, plus important, liait « le Pacifique à la Méditerranée » à travers l'Inde et le Proche Orient.⁴⁷ Ce deuxième axe, celui de la néolithisation, a rapproché autrefois les communautés humaines du sud de l'Asie et de l'Europe méridionale. L'histoire a ultérieurement brisé cette unité préhistorique mais, souligne Eliade en octobre 1939, « un nombre considérable de faits ne peut être expliqué de manière satisfaisante si l'on ne prend pas en compte une longue et fertile préhistoire indo-méditerranéenne ».⁴⁸

Retrouver l'importance réelle et les racines identitaires de l'espace balkanique suppose la redécouverte du rôle matriciel de la préhistoire pour cette région, la reconnaissance de son caractère essentiellement « oriental » et la prise en compte de son folklore comme voie d'accès aux mythes et aux symboles préchrétiens. Les *Commentaires à la légende du Maître Manole* publiées en 1943 seront, en partie au moins, l'accomplissement de ce projet.

Sur le plan épistémologique le résultat d'une telle redécouverte serait ni plus ni moins qu'un renversement des critères de l'histoire universelle. « Qu'elle est fausse notre vision d'une histoire validée exclusivement par les documents ! » s'exclame Eliade dans son journal en 1942. Pourtant « l'histoire universelle ne peut être rédigée sur la base de documents écrits – mais uniquement sur la base de documents spirituels, c'est-à-dire sur la base de mythes et de croyances. L'Europe, mais spécialement l'Occident, doit être comparée à l'Orient et aux steppes des nomades non pas à travers ses documents écrits mais à travers ses mythes ». Et il ajoute : « L'histoire roumaine, par exemple, devrait être comparée à l'histoire occidentale à travers ses mythes : la (ballade) *Miorița* (« L'Agnelle voyante »),

⁴⁵ Ibid.

⁴⁶ M. Eliade, *Orientalul viu*, «Cuvântul» du 14 avril 1938.

⁴⁷ Eliade, *Mediterana și Oceanul Indian*, p. 205.

⁴⁸ Ibid.

(la légende du) *Maître Manole*, les ballades héroïques... ». ⁴⁹ Même si Eliade ne le dit pas explicitement ce renversement des critères historiographique évacue l'historien, figure intellectuelle dépassée attachée à l'étude du Moyen Age, au profit de l'historien des religions tourné vers la préhistoire et l'Orient.

L'Orient est donc le véritable espace de l'historien des religions, tandis que l'Occident des cités médiévales qui « participent à l'histoire uniquement parce qu'elles avaient une douzaine d'hommes qui sachant écrire ont laissé quelques centaines de documents » tombe dans le lot des historiens tout court. ⁵⁰ L'espace balkanique, pauvre en documents historiques, mais riche en mythes et symboles préhistoriques, doit se tourner vers l'historien des religions pour retrouver une identité non seulement véritable mais aussi prestigieuse et qui n'aurait rien à envier à l'Europe occidentale.

On comprend ainsi mieux les plaidoyers répétés de Mircea Eliade en 1938 pour la création d'un Institut Oriental ou d'une chaire d'études orientales à Bucarest ainsi que sa critique de l'ignorance autochtone à l'égard des cultures de l'Asie qu'il assimile à une forme condamnable de cécité intellectuelle.

Quoique nous soyons aux portes de l'Orient et l'ensemble de l'Orient devrait nous intéresser à cause de nos rapports historiques avec sa culture (...) la Roumanie est un des quelques pays européens, peu nombreux, qui ne disposent pas de chaires universitaires d'études orientales, ni même d'un Institut d'études et de renseignement sur les affaires orientales,

se plaint Eliade en mars 1938. ⁵¹

Nous oublions que les influences orientales sont encore vivantes dans la langue et le folklore roumain. Nous oublions que pour comprendre l'authentique existence roumaine il nous est plus utile de connaître comment s'habille et construit sa maison un paysan indien plutôt que les arcanes de la philosophie kantienne,

écrit-il ailleurs à la même époque. ⁵² Cet « oubli de l'Orient » date en Roumanie du milieu du 19^e siècle car, depuis la révolution de 1848, « nous sommes aveuglés par tout ce qui nous vient de l'Occident » ⁵³ et les Roumains sont plutôt « complexés » par l'idée qu'ils pourraient tout de même appartenir à une aire culturelle orientale. ⁵⁴ Néanmoins, souligne Eliade, si ce n'est pas à cause d'une

⁴⁹ Eliade, *Jurnal*, tome I, Bucarest, Humanitas, 1993, p. 19.

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Eliade, *Când Asia devine asiatică*, «Vremea» du 27 mars 1938.

⁵² Eliade, *Un institut oriental*, «Cuvântul» du 14 février 1938.

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Eliade, «Cuvântul» du 14 avril 1938.

conscience retrouvée de leurs racines orientales, ce serait à cause du réveil national et de la fin du colonialisme occidental en Asie que les Roumains devraient se doter de structures d'enseignement et de recherche consacrées à l'Orient. Dans une « Asie redevenue asiatique » qui sait quelles pourraient être les opportunités économiques et politiques d'une Roumanie désireuses elle-même de s'éloigner du modèle culturel et politique occidental qu'elle a adoptée depuis un siècle ?⁵⁵

Un Institut Oriental roumain était-il aux yeux d'Eliade une forme d'institutionnalisation « camouflée » de l'histoire des religions en Roumanie ? C'est ce qui nous fait croire sa manière de valoriser simultanément les études de la préhistoire, du folklore balkanique et de l'Orient comme autant de voies d'accès à la pensée mythique et aux représentations symboliques opposées à l'interprétation discursive du monde et la prééminence du document écrit chères à l'Europe occidentale.

Quel est le rapport entre, d'une part, cette préférence pour l'Orient en tant que domaine à la foi de l'histoire des religions et d'une nouvelle identité culturelle roumaine et, d'autre part, l'engagement politique fasciste d'Eliade dans les années 1937–1938 ? Derrière le renouveau intellectuel qu'appelle la revalorisation de la préhistoire, de la pensée mythique et symbolique, Eliade place, en toile de fond, une dynamique qu'il salue et qui est celle des messianismes politiques modernes.⁵⁶ Lorsqu'il remarque au sujet de l'absence d'intérêt des intellectuels et des hommes politiques roumains pour l'Orient que « l'on pourrait dire sans exagération que la culture roumaine est encore dominée par l'esprit de la révolution de 1848 »⁵⁷ on voit bien à quel point l'option d'Eliade en faveur d'une identité roumaine « orientalisée » est synonyme d'antilibéralisme. Une renaissance culturelle roumaine sous le signe de l'Orient et d'une nouvelle valeur accordée au folklore, au mythe et à la pensée symbolique va de paire avec le rejet des effets culturels et politiques de l'occidentalisation de la société roumaine. On peut donc penser qu'il y avait aux yeux d'Eliade un rapport d'homologie entre la position marginale de sa discipline – l'histoire des religions – et celle du mouvement subversif radical représenté par la Garde de fer roumaine des années 1930. L'ascension de la Garde de fer a pu lui apparaître comme l'occasion unique pour résoudre, dans le contexte d'un bouleversement identitaire général, le problème de la marginalité de l'histoire des religions dans le paysage culturel roumain. Celle-ci aurait pu migrer ainsi vers le centre d'une culture nationale refondée qui se serait débarrassée des « illusions » et des frustrations identitaires issues de l'occidentalisation de la Roumanie. On tient ici à mon avis l'un des ressorts les plus plausibles de son engagement politique.⁵⁸

⁵⁵ *Oriental viu et Când Asia devine asiatică*, «Cuvântul» du 14 avril 1938 et «Vremea» du 27 mars 1938.

⁵⁶ Eliade, *Protohistoire ou Moyen Âge*, in idem., «Fragmentarium», p. 49 ; *Folclor și creație cultă*, «Sânziana» du 19 décembre 1937.

⁵⁷ Eliade, *Un institut oriental*.

⁵⁸ Pour les rapports entre la quête intellectuelle d'Eliade et son engagement politique voir aussi Țurcanu, *Mircea Eliade*, p. 273–277 et p. 328–333.

BIBLIOGRAPHIE

- O scrisoare a d-lui profesor C. Rădulescu-Motru*, in «Dreptatea», 20 décembre 1930.
- Călăuza studentului. Vademecum academicum 1928–1929*, Bucarest, Editura Cartea Românească, 1928.
- Ciurtin, Eugen, *Imaginea și memoria Asiei în cultura română 1675–1928*, in «Archaeus», II, 2, 1998.
- Diaconu, Marin, *Chipul epistolar al lui Nae Ionescu*, in «Viața Românească», 3–4, 1994.
- Eliade, Mircea, *Folclor și creație cultă*, in «Sânziana», 19 décembre 1937.
- Idem, *Jurnal*, tome I, Bucarest, Humanitas, 1993.
- Idem, *Europa, Asia, America. Corespondență*, tome I–III, Bucarest, Humanitas, 1999 et 2004.
- Idem, *Când Asia devine asiatică*, in «Vremea», 27 mars 1938.
- Idem, *Echos d'Orient*, in «Cuvântul», 16 avril 1938.
- Idem, *Introducere*, in Bogdan Petriceicu Hasdeu, *Scieri literare, morale și politice*, 2 vol., Fundația pentru literatură și artă « Regele Carol II », Bucarest, 1937.
- Idem, *Mediterranean și Oceanul Indian*, in «Revista Fundațiilor Regale» 10/1939.
- Idem, *Orientul viu*, in «Cuvântul», 14 avril 1938.
- Idem, *Préface*, in «Cosmologie et alchimie babylonienne», Paris, Gallimard, 1991.
- Idem, *Profesorul Nae Ionescu. 30 de ani de la moarte*, in «Prodromos», 10, 1970.
- Idem, *Protohistoire ou Moyen Âge*, in «Fragmentarium», Paris, L'Herne, 1989.
- Idem, *Și un cuvânt al editorului*, in Nae Ionescu, «Roza vânturilor», Bucarest, Cultura Națională, 1937.
- Idem, *Tucci*, in «Vremea», 21 janvier 1934.
- Idem, *Un institut oriental*, in «Cuvântul», 14 février 1938.
- Idem, *Un institut oriental*, in «Cuvântul», 14 février 1938.
- Idem, *L'Épreuve du labyrinthe. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet*, Paris, Belfond, 1978.
- Idem, *Les promesses de l'équinoxe*, Paris, Gallimard, 1980.
- Idem, *'Dictatura' și 'personalitatea'*, in «Vremea», 28 mars 1937.
- Handoca, Mircea, *Mircea Eliade. Biobibliografie*, tome I, Bucarest, Editura Jurnalul Literar, 1997.
- Idem, *Corespondență Alexandru Rosetti – Mircea Eliade*, in «România Literară», 8–14 septembre 1999.
- Idem, *Corespondență C. Rădulescu-Motru – Mircea Eliade*, in *România Literară*, 5–11 mai 1999.
- Idem, *Viața lui Mircea Eliade*, Cluj, Editura Dacia.
- Ionescu, Nae, *Duminica*, in «Cuvântul», 13 décembre 1926.
- Liiceanu, Gabriel, *Itinéraires d'une vie : E. M. Cioran*, Paris, Michalon, 1995.
- Pârvan, Vasile, *Contribuți epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucarest, 1911.
- Idem, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Cultura Națională, Bucarest, 1926.
- Rădulescu-Motru, Constantin, *Sufletul mistic*, in «Gândirea», 4/5, 1926.
- Stănescu, Gabriel, *Nae Ionescu în conștiința contemporanilor săi*, Bucarest, Criterion Publishing, 1998.
- Țurcanu, Florin, *De l'histoire au mythe. La formation de l'image du Sud-Est européen dans l'œuvre de Mircea Eliade*, in «Studia Politica. Romanian Political Science Review» I–1, 2001.
- Idem, *Occident, Orient și fascinația originilor la Vasile Pârvan și Mircea Eliade*, in «Studia Politica. Romanian Political Science Review» II–3, 2002.
- Idem, *Mircea Eliade. Le prisonnier de l'histoire*, Paris, Editions La Découverte, 2003.
- Vlasiu, Ioana, *L'expérience roumaine*, in *La vie des formes. Henri Focillon et les arts*, Gand, Snoeck éditions, 2004.
- «Zalmoxis. Revue des études religieuses», I, 1938.

SEVERAL REMARKS REGARDING THE EVOLUTION OF THE
ROMANIAN COMMUNITIES IN THE VIDIN AREA (BULGARIA),
IN 1920–1930s
(DOCUMENTS FROM THE NATIONAL ARCHIVES
OF BUCHAREST)

ȘTEFAN VÂLCU

The issue of the Romanians living south of the Danube became conspicuous to the Romanian public opinion in the second half of the 19th century, after the Union of the Romanian Principalities. But one of the most important aspects of this issue, that of the Romanian community living in the neighbourhood of the Bulgarian town of Vidin only revealed its importance after the First World War. In 1923, the new military regime established in Bulgaria after Stambuliiski's fall, began a systematic denationalization campaign against this minority; the period between the years 1923–1935 witnessed a climax of the efforts regarding the annulment of the national identity of the Romanians from the Vidin region.

For the Romanian society as a whole, the issue of the Romanian communities around Vidin (geographically and historically linked to the Timoc area) was rather a belated revelation belonging to '70–'80s in the 19th century. It ranged within the wave of interest regarding the Romanians from the right shore of the Danube, which took vast proportions after the unification of Principalities, in 1859. At a first stage, chronologically delimited approximately between 1870 and 1914, the Romanian communities on the Bulgarian shore of the Danube only benefited from a minor interest, because the attention of the Romanian public opinion and authorities had been mainly focused on the Vlach population's fate in the South of the Balkan Peninsula, which was under Ottoman jurisdiction at that time. Among the first Romanian authors whose writings include references, even if only tangent ones, to the Romanians from Bulgaria, we mention M. G. Obedenaru who was making the following note in 1876: "...le nombre des Roumains en Bulgarie et dans la Dobroudja (provinces turques) 80,000"¹, G. Brătianu with a book concerning the Slavonic element in the East of Europe, published in 1877² and respectively Nifon

¹ M. G. Obedenaru, *La Roumanie économique d'après les données les plus récentes*. Paris, Ernest Leroux Éditeur, 1876, page 373.

² "Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, la Bulgarie qui compte 4,500,000 âmes, est habitée, non seulement par des Bulgares, mais la moitié de sa population de campagne est composée de Turcs,

Bălășescu who estimated in 1878 that “la Bulgarie comprenant toute la rive droite du Danube, la Dobroudja et le district d’Isker, environ 150 villages... 200,000 (Roumains)”³. Not random at all, other contributions from that period, as was the case of the pamphlet edited by N. Papilian about the Romanian element at the South of the Danube⁴ did not include any reference to the Romanians from Bulgaria. The situation changed nevertheless in 1913, when the learned George Vâlsan presented at the League for Cultural Unity of All the Romanians, a lecture entitled “The Romanians from Bulgaria and Serbia” (subsequently developed into a study⁵): it was a first scientific analysis, attempting – by making a synthesis of all the known data at that time – to explain, to motivate the presence of the Romanians in Timoc-Vidin area. The ideas presented here by George Vâlsan laid the foundation of all the theoretical contributions subsequently developed on this topic by Romanians. According to Vâlsan, the Romanians from Bulgaria were widespread as a very compact group on the shore of the Danube, between the town of Vidin and the Timoc river⁶; until 1878 they had formed a continuous chain with the Romanians from the Serbian Timoc. There were also other areas including Romanian communities, for example the strip starting on the Bulgarian shore of the Danube at Rahova going on up to Švištov (geographically corresponding on the Romanian shore with the part of the Jiu river starting and until the opposite to the town of Zimnicea), to quote only these cases, but doubtlessly the most compact and numerous group was the one concentrated around Vidin. In Vâlsan’s opinion, there were 36 villages inhabited solely by Romanians in the year when the research was carried on the Bulgarian territory between Vidin and the Timoc river.⁷ The Romanian scientist was also categorical as to their origins: these Romanians from Vidin-Timoc area did not originate in the Vlach population of the South of the Balkan Peninsula, but they belonged to Carpathian North-Danubian group.

Roumains, Grecs, Circassiens, Arméniens, Albanais, Serbes, Juifs, etc.” (G. Bratiano, *Le panslavisme et ses dangers pour l’Europe*, Paris, E. Dentu Libraire Editeur, 1877, page 30).

³ See N. Densușianu, *L’élément latin en Orient*, Bucarest, 1878. It is useful to compare these figures with the data obtained by the German professor G. Weigand as a result of his investigations carried on the ground included in his study *Rumänen und Aromunen in Bulgarien*, Leipzig, 1907; a Romanian version of this study was published entitled *Călătorie prin Bulgaria* (Travelling through Bulgaria) within the collection of papers by C. Constante – A. Golopenția, *Românii din Timoc* (The Romanians from Timoc), Bucharest, “Bucovina” Publishing House, I. E. Torouțiu, 1943, tome 2, pages 35–50. Besides the town itself, Weigand was counting in Vidin area, a number of 48 villages and communes, either totally or partly populated by Romanians (*Ibidem*, pages 44–46).

⁴ N. Papilian, *Românii din Peninsula Balcanică* (Romanians in the Balkan Peninsula), Bucharest, 1885.

⁵ G. Vâlsan, *Românii din Bulgaria și Serbia* (The Romanians from Bulgaria and Serbia), within the Collection of Papers *Românii din Timoc* (The Romanians from Timoc), tome 2, pages 51–60.

⁶ See also A. Andrei, *Românii din Bulgaria și Serbia înfățișați la 1913 de profesorul G. Vâlsan* (The Romanians from Bulgaria and Serbia presented by the Professor G. Vâlsan in 1913), in Timoc, year IX, notebook I, 1942, pages 16–17.

⁷ *Ibidem*.

Very knowledgeable on the matter, Vâlsan also noted some ethnographic details: depending on their geographical location, the Romanians near Vidin were divided in Woodmen and Danubians, first of them living in the hilly and woody realms at the Bulgarian boundary with Serbia, while the others were in the very fertile plain by the Danube. That is why the Woodmen were involved in cattle-breeding while the others were usually ploughmen. Counting statistical data from different sources (including the official statistics of 1903), Vâlsan ended by estimating the total number of Romanians in Bulgaria to be over 100,000, a very cautious assessment. More than two decades after Vâlsan's researches, two other Romanian authors, whose activity had been dedicated to studying the situation of the Romanians South of the Danube, Constantin Noe and M. Popescu-Spineni, were estimating, following a series of field investigations, that the number of the Romanians in Bulgaria was at least 150,000⁸, a figure taking into consideration the natural growth of the population for approximately three decades. Let us mention that in accordance with the Treaty of Neuilly, after WWI, the Bulgarian-Serbian boundary set previously on the Timoc river, was modified so that a Bulgarian territory including a number of 9 communes with Romanian population was included in Serbia (Yugoslavia), increasing thus the number of Romanians in the Serbian Timoc⁹.

After WWI, as a result of a common decision by the two ministries dated 1st December 1919, the administration of the Romanian schools and churches in the Balkan Peninsula was taken from the Romanian Ministry of Foreign Affairs and set under the subordination of the Ministry of Public Instruction and Religious Affairs, with the whole staff¹⁰; consequently, most of the reports, accounts, statements and other documents referring to the Romanians in Vidin area were integrated into the archive of the Ministry of Public Instruction, being the target of this ministry. Under these circumstances the Ministry requested from the Romanian legation in Sofia data as precise as possible regarding the Romanian communities in Bulgaria. Among other documents, a report written by the Press Attaché of the Romanian legation in Sofia, V. C. Hrisicu presented the situation of the sites with Romanian population near by Vidin, as it was specified in the tables of the official census carried in 1920 in Bulgaria (there are two figures mentioned for every place, indicating the number of the Romanians and respectively the Bulgarians in that

⁸ Constantin Noe, M. Popescu-Spineni, *Les Roumains de Bulgarie*, Ed. Ramuri, Craiova, 1939, p. 9. The figures varied depending on the author, there were still no significant differences: at the same time, Emanoil Bucuța estimated the number of Romanian people in Bulgaria to approx. 100,000 (acc. to Emanoil Bucuța. *Românii din Bulgaria* – The Romanians from Bulgaria, Bucharest, "Cartea Românească" Printing House, s. a., p. 16).

⁹ Archive of the Romanian Ministry of Foreign Affairs (from now in the text AMFA), the central fund, issue 18 (Romanians from abroad), period 1918-1947, tome I, Report "Românii de peste hotare, 1935" ("Romanians from abroad, 1935") (the BLENCHE Report), p. 55.

¹⁰ The National Archives of Romania (from now in the text NAR), Bucharest, the fund of the Ministry of Public Instruction, file 325/1921, sheet 35.

locality)¹¹: 1. ACCIAR (29; 2519); 2. BALEI (833; 7); 3. VLAȘCA RACOVÎȚA (419; 4); BREGOVA (4826; 103); VIDIN – town (1215; 12,264); VÂRF (2134; 17); GOMOTARTZI (1759; 22); GĂNTZOVA (2117; 89); TZIANOVȚI (507; 12); DELEINA (859; 18); CAPITANOVȚI (1494; 40); CHERIM BEG (2134; 9); COSOVA (998; 12); COSAVA (1148; 53); CUTOVO (1524; 11); STANOTÂRN (1234; 10); CALENIC (903; 6); MOLALAIA (829; 20); RAKITNITZA (733; 863); FLORENTIN (1029; 2); IASEN (814; 6) and respectively ȘEU (1058; 1). On the whole the number of the Romanian inhabitants in the district of Vidin was, according to the above mentioned statistics, up to 16,761, while that of the Bulgarians was up to 17,823, the latter being concentrated particularly in the town of Vidin¹². Another report written by the chief of the department of Romanian schools and churches in the Balkan Peninsula, Marcu (office in the Ministry of Instruction) in 1923, estimated the number of inhabitants of Romanian origin living on the Bulgarian shore of the Danube to be 50,000 souls, mentioning that this dense group exceeded the number of the rest of Romanians living inside the Bulgarian territory¹³. Trying to prove that establishing a school network with teaching in their native language is necessary and useful for these Romanians in Bulgaria, the author quoted above noticed: “From a cultural point of view, we could create and maintain in those regions institutions able to compete with the French and Italian ones, created in order to prove to the foreign countries the power of the Romanian civilization and to expand feelings of deep gratefulness in the Romanians’ hearts for their country’s generosity”¹⁴. The same figure of 50,000 Romanian inhabitants living on the territory around Vidin resulted from the estimations of The Macedo-Romanian Society of Bucharest, which was usually well-informed regarding the realities from the South of the Danube; on the 4th January 1920, the society approached the Presidency of the Council of Ministers in Romania on the matter of establishing schools and churches for the inhabitants of Romanian origin in the mentioned area: “...a population of more than 100,000 Romanian lives in the kingdom at the South of the Danube, especially alongside this river, half of which only in the Vidin county, where they form a dense mass living exclusively or almost in about 50 communes. We think that the time has come and we must not let it slip, to get schools and churches for them based both on the minorities rights, recognized by the Treaty of Neuilly and on the reciprocity right, when we specifically start again our relations with Bulgaria...”¹⁵. These voices were only heard in Romania. Under the circumstances of only two schools in which teaching was done in Romanian functioning in Bulgaria – one in Sofia

¹¹ *Ibidem*, personal fund of Vasile Stoica, file I/50, sheets 1–4.

¹² The quoted statistics mentioned inhabitants of other nationalities, too: there were 1375 Turks, respectively 725 Gypsies in Vidin.

¹³ NAR, personal fund of Vasile Stoica, inventory 711/1923, file 799, sheet 9.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ *Ibidem*, the fund of the Ministry of Public Instruction, inventory 532, file 324/1920, sheet 7.

and the other one in the commune of Giuamaia, in the Southern part of the country, both having 4 primary classes¹⁶ – in 1919, in the villages with Romanian population from the Bulgarian shore of the Danube an action was started to gather petitions addressed to both Romanian and Bulgarian governments asking for schools in Romanian classes as well as for sermons to be officiated in Romanian in the churches from the area with a Romanian majority: one of the initiators of this idea, Petre Florescu, lawyer in Vidin, had also organized a system by which children of some Romanian families from the North-West of Bulgaria could attend the primary school and the high school in Romania¹⁷. Being caught carrying books from Romania to Bulgaria, he was arrested and abused by the Bulgarian authorities and forced to find escape in Bucharest¹⁸. According to some information gleaned from diplomats and originating in the accounts of the inhabitants of the Romanian villages and communes set in the North-West of Bulgaria, before 1877, under the Ottoman rule, the Romanians from this area benefited from a certain cultural freedom: in the churches of their villages, the priests chosen from the villagers were officiating the sermon in Romanian and besides the churches, under the guidelines of the same priests, schools functioned in which children of the Romanian families could learn in their mother tongue¹⁹. This situation changed radically after 1877, when the Bulgarian national state was established; the Romanian schools were closed, the Romanian language was eliminated from churches and replaced with Slavonic and the circulation of the books coming from Romania was banned: the Bulgarian authorities confiscated even the books of prayers in Romanian, found in churches and private houses²⁰.

¹⁶ Adina Berciu Drăghicescu – Maria Petre, *Școli și biserici românești din Peninsula Balcanică. Documente, 1864–1948* (Romanian Schools and Churches in the Balkan Peninsula. Documents, 1864-1948). Bucharest University, Printing House, 2004, pp. 21–22. Establishment of the two schools was possible on the basis of the agreement concluded in 1913 between the Romanian and Bulgarian Prime-Ministers, Titu Maiorescu and respectively D. Toncev, when signing the Treaty of Bucharest. The building of the school in Giuamaia was destroyed in 1914.

¹⁷ NAR, fund of the Cultural Society “Timoc” of the Romanians from the Timoc Valley and on the right side of Danube, file 1, sheet 107. See also the essay of the General Consul of Romania in Vidin, Curtovici, 15th February 1930, as well as the comments of the Romanian Ministry of Foreign Affairs 25th February 1930 (AMFA, issue 18 – Romanians from Bulgaria – 1920–1932, tome 3).

¹⁸ *Ibidem*, Another inhabitant of the Bulgarian shore of the Danube, Ion Florescu required in the same period of time some support of the Romanian authorities in order to attend the high school in Bucharest, because he had been expelled from the Bulgarian high schools because of “Romanian propaganda” (NRA, the fund of the Ministry of Public Instruction, inventory 711/1923, file 805, sheet 24)

¹⁹ *Ibidem*, fund of Vasile Stoica, file I/55, report “Sub dominațiunea bulgară. Regiunea Vidinului și malul drept al Dunării” (“Under the Bulgarian Domination. Vidin Region and the Right Shore of the Danube”) III, page 271. The German author F. Kanitz, in his paper *Donau Bulgarien und der Balkan*, 1860-1879, Leipzig, 1922 was speaking highly of the Romanian school from Bregova. (*Ibidem*, The Press Department. Several data regarding the Romanians from Bulgaria. Written by V. C. Hrisicu, Press Attaché, file I/50 sheet 7).

²⁰ There were cases when peasants from the villages with Romanian population were arrested and fined because they had copied Romanian popular poems, by hand writing (NAR, fund of Vasile Stoica, file I/55, report “Sub dominațiunea...”, p. 271).

The victory in elections of the government led by Alexander Stamboliiski, in March 1920 in Bulgaria, generated a relaxation of this persecution. Obviously, Stamboliiski seemed determined to introduce democratic reforms in Bulgaria. According to the information reaching Bucharest, there were discussions in the Bulgarian political circles referring to the possibility of applying the stipulations of the peace treaties regarding minorities: the Bulgarian Minister of Public Instruction stated in this sense at Vidin that his ministry was going to allow the establishment of Romanian schools in the area, thus implementing the principle of reciprocity in the relations between the two peoples²¹. Using the favourable moment of an announced visit of Stamboliiski to Bucharest, in a letter dated 4th January 1921, the Macedo-Romanian Society was asking the Romanian government to discuss about the establishment of schools and churches for the Romanians from the Vidin area²². This demand was the object of several petitions of the inhabitants of the Romanian villages around Vidin, addressed at the same time to the Bulgarian and respectively Romanian governments. In one of them it is stated that: “We the undersigned, inhabitants of the commune of ȘEU, county of Vidin – Bulgaria, with Romanian nationality, Bulgarian citizenship, considering the difficulties encountered by us and our children in the primary education, we decided to ask firmly our government to allow and open as soon as possible schools in which students can learn in our native language. That is why we kindly ask you, Sir to be so kind to contact both the Romanian and Bulgarian Ministers of Public Instruction in order to approach the matter of organizing the teaching staff, as we are firmly convinced that our government has nothing against our request, but it will do its best for the matter to be solved to our advantage...”²³. Generally, the texts of these petitions included some common elements. One of them, as a real common denominator of these requirements, stated the loyalty of the Romanian ethnic inhabitants towards the Bulgarian state, their native country, their solidarity with the majority population in its fight for national independence of Bulgaria: “We, it is stated in the petition of the inhabitants of the Cutova commune near Vidin, are those Bulgarian citizens of Romanian nationality, which formed the regiment 3 infantry from Vidin and we showed, not just once, rows of bravery on the field of honour, when the country called us on and we adorned, not just once, the Bulgarian crown with glory... and today, when we all feel happy in free Bulgaria, for whose liberation we contributed our own sacrifice, we also want to ask for our rights to national culture...”²⁴.

²¹ According to the discourse of the President of the Macedo-Romanian Society, Ion Grădișteanu, on 13th May 1923, in the magazine *The Balkan Peninsula*, year I, no.2, 6 June 1923, p. 2.

²² NAR, the fund of the Ministry of Public Instruction, inventory 532, file 324/1920, sheet 7.

²³ *Ibidem* inventory 711, file 70. See also the petitions of the inhabitants of the communes Kutova and Kapitanovci (Kăpitănuși) sheets 71-75. See annex A.

²⁴ *Ibidem*, sheet 71. See also Ștefan Vâlcu, *Repere privind chestiunea timoceană* (Remarks Regarding the Timocean Issue), in „Études roumaines et aroumaines”, Paris, V, 2000, pp. 74–80: the copies *in extenso* of the petitions of the inhabitants from the communes Coșava, Stanotâm, Chirimbeg, Șeu,

25

Copie din Ministerul de Instrucțiune
Publică Bulgară și Copie din Ministerul de
Interne Bulgar.

Ministerul de Instrucțiune
Publică Bulgară


Subsemnatul locuitor al Comunei
Seu jud. Vidin - Bulgaria, de naționalitate
Română cetățean Bulgar, având ca vedere
dificultățile întâlnite de noi însuși și copii
noștri în învățământul primar, și cum hotărârea
sui coram vă insistența și preocupările noastre de
a face să se înființeze și în cele mai sărace
școli, în care să se învețe în limba
noastră maternă.

Vă rog să rugăm Onorabilele Ministerii să
înverșite și să pună în contact cu Onorabilele Ministerii
de Instrucțiune Publică Bulgară și Ministerul de
Interne Bulgară, în vederea înființării
școlii didactice, mi fiind foarte conștient că guvernul
nostru nu va avea nimic contra relațiilor la comunitățile
noștre, ci din contra va face tot posibilul ca
chiar și să le rezolvă în favoarea noastră.

Revărsându-vă rugămintea Onorabilele Ministerii să
găsiți cele mai bune soluții de considerare.

Onorabilul Ministru Plenipotențiar al României la
Sofia.

Rabrova, Bregova, from the district of Vidin. A similar remark is to be seen in the petition of the inhabitants of Stanotârni: "We do not want to remember the facts engraved with golden letters in the Bulgarian history of the regiments 3, 36, 47 and 51 of infantry, which were recruited exclusively from our Romanians." (*Ibidem*, p. 75).

2012 Cmarob
 Тереза Уор
 Тога Уор
 орау Колеба
 Тоасо Марако.
 Франура Маринор
 Емануел
 Криуа Банор
 Аноа Уор
 Нинала Уор
 Гераса Рабо
 Тоно Уор
 Уму Рандарор
 Мадети Погорит.
 Нико Тарфинор
 Ф. Тарфинор
 Уитко Робаит.
 Тарфинор
 С. Тарфинор
 Рабо Реноринор
 Климану Уор
 Маринор Реноринор.
 Маринор Уманор
 Което Фропор
 А. Сауинор.
 Уорне Уманор
 Колмане Колор.
 Уму Еманор
 Уитко Марако
 Ракуа Уитранор.
 Тарфинор Станор.


Преписъ,

Бързас. - Повъртително.

Комитетът на селата - Черчеланъ, Мъгуря, Гигент, Гигенска Махла, Крушовене, Бешлий, Долни Вадинъ, Горни Вадинъ и Островъ.

Да се изпълни и донесе за направеното най-късно до 11 декемврий т. г. следното:

1. Общинският гвиздатай да се замѣнятъ съ българи не мѣстни, а отъ преселниците такива.
2. Общински и полски стражари да се заменятъ съ 2/3 отъ преселниците, а 1/3 отъ мѣстнитѣ жители.
3. Да се направятъ и поставятъ патуказатели/надписани на черъ фондъ съ бѣли букви/на входоветѣ, изходитѣ, площадитѣ и крастопатищата въ района на селото на приложената схема.
4. Общинитѣ и всички заведения да се снабдятъ съ флагове (съ размѣри 3 м. м. дѣски) поставени на трикольборни греди дълги 5 метра. Слжитѣ да се поставятъ на заведенията вътки праздника.
5. На вѣтхде да се говори само официалния езикъ - БЪЛГАРСКИ. Незавѣтнителитѣ на горното да се изпращатъ въ Щаба на подучастъка.
6. Да се вноси на жителитѣ отъ селото да уважаватъ представителитѣ на державата.
7. Никакви партийни и други събрания/на открито и закрито/ безъ предварително писмено разрешение отъ мене.
8. Жители отъ други села въ никакътъ случай не могатъ да преспиватъ въ селото. Ви безъ да иматъ писмено разрешение за това отъ Началника на сектора, съ заключеніе само на държавнитѣ представители. Всички дошли въ селото лица да се провѣрватъ личнитѣ имъ карти и които се уважаватъ безъ такива или въкъ олжнителни лица, да се съловятъ и изпращатъ веднага въ Щаба на подучастъка или близкото погранично подѣление.
9. Да се представи списъкъ на лицата на които общината или околийския Началникъ е далъ позволително за право на носене оръжие, като отъ раздѣденото оръжие се събличава да охде раздѣлено на 2/3 отъ преселниците - Българи живущи въ селото, а 1/3 на мѣстното население. Останалитѣ които иматъ такова изметѣ и представятъ въ подучастъка срещу разписка.

За незапълненето на горното отговарятъ Ви!

№ 257 - 4. XII. 1923 година с. Вешлий.

КАПИТАНЪ-НАЧАЛНИКЪ 2/21 ПОГРАНИЧЕНЪ ПОДУЧАСТЪКЪ: /п/ Ганчевъ.

В Б Р Н О,

При Плевенското Окръжно Управление

Секретаръ:

Another element often met in most of these petitions is quoting the number of cases of other national minorities in Bulgaria, which in comparison to the Romanian minority, benefited from the right to have their own schools, churches, libraries: the examples refer to the Turkish minority and respectively to the Jewish one, just because, unlike the Romanians, these two minorities did not have the same religion as the Bulgarian majority: “our tyrants for more than 500 years – the Turks – the fiercest enemies of the Bulgarians in the past – and the Jews ... – they still have schools in their mother tongue – but we, who have a higher moral right – as we fought and spilt our blood as a sacrifice for the country – in order to have schools – we don’t have them”²⁵. The same situation is similarly presented in an aide-memoire of Vasile Stoica (the Romanian ambassador in Sofia, ever since 1932), which mentioned that even “the 1533 Jewish people in Vidin are allowed to have their own school”²⁶. The Bulgarian government of Stamboliiski showed itself available to look at the requirements of the Romanian communities from the North-Western part of Bulgaria, asking to the respective authorities to proceed accordingly. But on 9th June 1923, the events developed differently: the agrarian government was overturned and Stamboliiski met a terrible end. A military clique came to power, led by generals – initially Tzankov, then Liapčev, which was intolerant and hostile to national minorities. The petitioner movement of the inhabitants of the villages in Vidin area ceased while its initiators were chased by the police and escaped to Romania. The persecutions of the new regime in Sofia against the Romanian minority came to a head at the beginning of 1930s, with an unprecedented intensity in the Bulgarian modern history and with the features of a systematic campaign of de-nationalization. The decree no 257 from 4th December 1933 addressed to Vidin communes mayors included among other stipulations: the interdiction to use another language than Bulgarian, the interdiction of meetings. It replaced the communal official staff with Bulgarian colonists brought from Macedonia. The Bulgarian colonists were armed and forced to settle down in the respective villages²⁷. Point no 6 was quite eloquent: “the inhabitants of the village must

²⁵ *Ibidem*. Similar remarks in the petitions of the inhabitants of Coșava, Chirimbeg, Bregova.

²⁶ NAR, fund of Vasile Stoica, file I/51, Aide-memoire addressed to the Romanian Ministry of Foreign Affairs, sheet 46.

²⁷ *Ibidem*, file I/50, sheet 31 (see annex B).

be forced to show respect to the state authorities²⁸, and was meant to justify any kind of abuse. Local sources also mentioned the enforced process of altering those names which sounded Romanian: family names of some persons belonging to the Romanian ethnic minority were changed or translated arbitrarily by the communal authorities in view of removing any traces of Romanian origin (Florea or Florescu became Tzvetanov or Tzvetkov, Ciobanu became Ovčarov) or by adding a Bulgarian end to the original root (Marin became Marinov, Florea Florov, Ionescu Ionov etc)²⁹, changes which had to subsequently prove the Bulgarian origin of those people. As a consequence of this oppression some people and even whole families of Romanian origin from the surroundings of Vidin abandoned their homes: in 1928-1929 only, a number of 557 families amounting to 2355 persons emigrated from Bulgaria to Romania³⁰. This was the case of Marin Ion Cojocar from Vârful village, Vidin district³¹ or that of the villager Dinu Vâga from Gomotari, arrested and convicted to prison for two years by the court of justice in Vidin, because he had tried to swim illicitly over the Danube, to Romania³². The aggravated oppression against the Romanian minority from Bulgaria after 1923 was also mentioned by other documents, as a study realized in January 1933 by the Cultural Direction of Romanians from abroad (department belonging to the Ministry of Public Instruction) evincing that the mayors of the communes with Romanian population, the constables and policemen prohibited – under the threat of body punishments and prison – the Romanian language to be used; all the Gospels, Bibles and other Romanian holy books had been confiscated from churches and no Romanian publications were allowed on Bulgarian territory³³. In spite of this environment, there were attempts – one in May 1926 – to gather signatures on a petition through which the inhabitants of Romanian origin in Vidin area required that the sermon in their villages' churches be officiated in Romanian and also be allowed to learn in Romanian schools, the result though was a

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ *Ibidem*, file I/51, Aide-memoire sheet 48. See file I/55, sheet 133, the letter of the peasant T. Ionov from the commune Stanotârni, also in the file I/55, sheets 143–149; the report of the Romanian minister in Sofia, Vasile Stoica, dated 17 January 1935.

³⁰ See AMFA, the central fund, issue 18, tome 3 (“Românii din Bulgaria” - “Romanians from Bulgaria”), document entitled: “Memoriu privind situația și tratamentul românilor macedoneni și celorlalți români aflați azi în Bulgaria” (“Statement regarding the situation and treatment applied to the Macedo Romanians as well as to other Romanians living in Bulgaria nowadays.”)

³¹ *Ibidem*, the diplomatic report no. 2277, signed by the chargé d'affaires of Romania, Solacolu.

³² *Ibidem*, letter no 878 dated 22 April 1930, of the Romanian legation in Sofia, signed by Gr. Bilciurescu. The irony of fate, that person had been denounced to the Bulgarian police by one of his countrymen, Ilie Crețu, who subsequently passed over the Danube surreptitiously and settled in the commune Cetate in Dolj county (*Ibidem*, letter no 879, dated 22 April 1930, signed by Bilciurescu).

³³ According to the National Archives of Romania. *Românii de la sud de Dunăre. Documente* (Romanians from the South of Danube. Documents), coordinated by Stelian Brezeanu and Gheorghe Zbucnea, Bucharest, 1997, pp. 283–284, document no 133. According to the text, the decision of the Bulgarian military authorities to forbid the utilization of Romanian language within the locations with Romanian population had actually been taken before 1933. See also the document no 135, entitled *Raport prezentat la Congresul general studențesc* (Report Presented at the General Congress of Students), Brăila, 30 November 1930 (*Ibidem*, pp. 287–289).

complete failure³⁴. Although in 1926 a Bulgarian minister had promised to Grigore Bilciurescu, the Romanian minister in Sofia, that his government was ready to negotiate with the Romanian government regarding the establishment of some Romanian schools in Bulgaria on a mutual basis³⁵. No step was taken in this direction. Besides, this matter seemed to be categorically settled in 1935, when the Bulgarian minister of Public Instruction, General Radev declared that the Bulgarian state could not accept Romanian schools and churches which could have raised with their actions a Romanian minority issue on the Bulgarian shore of the Danube³⁶. General Radev concluded by stating that he did not intend to tolerate the establishment of such schools and that “in any case, I prefer to close down all the Bulgarian schools in Romania but not to open Romanian schools on Bulgarian soil”³⁷.

Let us mention that following the decree issued on 4th December 1933 – quoted above – the Romanian minister in Sofia, Vasile Stoica went to the Bulgarian Prime-Minister and the Minister of Foreign Affairs at that time, Mušanov, in order to draw attention on the effects of such provisions on the Romanian communities in the North-West of Bulgaria³⁸. The Bulgarian Prime-Minister promised to apply a disciplinary punishment to captain Gancev – the author of the decree – a promise never respected. After long-standing negotiations between the Romanian and Bulgarian governments, in January 1934, on the occasion of king Boris’ visit in Bucharest, the Bulgarian Prime-Minister, Ivan Mušanov accepted the necessity of the reciprocity principle in the treatment applied to the Romanian minority in his country³⁹. In the same year, in September, nevertheless, the Romanian Vice-Consul in Vidin, Ion C. Popovici noticed during a visit in several Romanian villages from the respective area that the situation was unchanged: among other things, in Isen, the Romanian high official could notice that the inhabitants of a whole village “really live under the terror of a corporal and four soldiers”⁴⁰; the Vice-Consul himself was firmly asked by the representatives of the local authorities to speak exclusively Bulgarian and subsequently he was investigated by a corporal concerning his possible relations with the inhabitants of that village⁴¹. These, as well as other facts, prove that the premises of this issue remained the same for the rest of the inter-war period of time and even later on.

³⁴ AMFA, the central fund, issue 18, tome I (“Românii de peste hotare” – “Romanians from Abroad”), the Blenche Report, p. 60.

³⁵ It was about the Minister of Foreign Affairs, Burov (acc. to *Ibidem*, tome 3, essay for M.A.S. referring to the timocean Romanians, 25 February 1930).

³⁶ NAR, personal fund of Vasile Stoica file I/50, sheet 176.

³⁷ *Ibidem*, sheet 177. In 1929, the Bulgarian minority from Romania held 4 high schools, 2 gymnasium schools, several primary schools, churches, cultural and sports associations (acc. to *Românii de la sud de Dunăre...* – Romanians from the South of Danube..., document 133, p. 284.)

³⁸ *Ibidem*, fund of Vasile Stoica file I/55, report of the Romanian minister in Sofia, dated 17 January 1935, sheet 144.

³⁹ AMFA, the central fund, issue 18, tome I, Blenche Report, p. 68.

⁴⁰ NRA, fund of Vasile Stoica file I/55, sheet 124. At that time the village ISEN had 150 houses and approx. 2,000 inhabitants.

⁴¹ *Ibidem*, sheet 123.

LOCAL POLITICS AND MULTICULTURALISM IN SOUTHEASTERN EUROPE

STELU ȘERBAN

This paper focuses on the local politics, an increasingly important dimension of the social and political life of post-communist Southeastern Europe. Since after 1990 democratization has opened in this area the doors for political participation, the task of identifying and facing local problems moved from central to local government. Ethnicity/multiculturalism is shared as it frames and influences the patterns of local elections. In the closing section an attempt is made to encompass the set of electoral patterns under the concept of *communal* identity. Besides, evidence is provided that this communal identity evacuates the ethnic alignments and eases a multicultural approach to the identity of minorities.

The aim of this paper is to highlight and examine the incentives and patterns of political participation in two neighboring Danube areas¹. The approach is a comparative one. Two border zones from northern Bulgaria and southern Romania, which share a certain similarity in point of historical past and social organization are put in relation². In addition, the multiculturalism features both areas. While in the Romanian area the most numerous group are the Romanian ethnics of Christian Orthodox faith, alongside with Romas/Gypsies as well as Neo-protestants, in the Bulgarian area besides the Bulgarian Christian Orthodox, the largest population, they are the Turk and Gypsy ethnic groups as well as Roman-Catholics. Unlike these groups, whose presence is recorded in the censuses from the post-1990 years, there is a Bulgarian speaking population in the county of Teleorman and a Romanian speaking people in Pleven. They declare themselves at the censuses Romanians, respectively Bulgarians. Their specificity is real and constitutive in the

¹ This paper bases on a fieldwork research carried out between January-June 2004, while the author was a fellow of the Center for Advanced Studies in Sofia. We owe thanks to the CAS's administration staff and to our fellows colleagues as well, for their assistance and insightful suggestions.

² While in northern Bulgaria the research covered two small towns, Nikopol and Belene, and six villages from the Pleven district, in southern Romania, in district of Teleorman, I have considered one middle-sized town, namely Turnu-Măgurele and ten villages. The methodology combined an associative map questionnaire with the intensive fieldwork and interviews. The questionnaire was directed to a sample in the all chosen localities. The fieldwork and interviews took place four these localities (two in Pleven, two in Teleorman). Let me mention that in this paper I draw the core arguments mainly in reference to the results of the fieldwork and interviews done in these latter localities. These are Belene and Lozitsa (both in Bulgaria, the latter being a village), and the villages Izvoarele and Seaca in Romania.

local society. Regarding their location and number reliable works have been issued recently³.

The mixture of open abiding ethnicities and discreet presences challenges the reflection on ethnicity. Thus should consider the figures in the censuses of the Bulgarian and Romanian areas the image is that of an almost homogenous society. However, at the closer look one may discover that there are minorities who develop the locally based institutional arrangements. That provides them with a distinct, although non-political identity. In the final part of the present paper, an attempt is made to conceptualize this identity as 'communal'. In addition, arguments are brought to support the idea that this 'communality' provides these minorities with the incentives to preserve their group identity.

To provide a context for those arguments, we will refer to the events of the local elections held after 1990 in these areas⁴. Special emphasis is given to the topics of electoral campaigns, the criteria for making-up the lists as well as the links between the platform of the political parties and the motivations of the candidates.

Ethnicity and multiculturalism

Before proceeding to these topics let us discuss ethnicity in a few words. Ethnicity is not at all a basic criterion of social stratification neither in the part of Bulgaria, nor in its neighboring zone from Romania. In Belene for instance⁵, we carried out have made an interview with P.T., who before 1989 had been for more than twenty years the president/*predsedatel* of the house of the culture/*Chitalishte*. He knows that the origin of his lineage is somewhere near Sofia, in the Pirdop region, but, in order to be sure, he researched at the end of the 1980s into his genealogy. He proudly told us that the result of that idea was his 'genealogical tree' as well as several feasts he organized in which about 170 members of the lineage came together. His authority is not at all contested amongst the 'pure' Vlachs⁶. Furthermore, he did not hesitate to speak with me in Romanian.

³ On the topic of the Bulgarians living in Romania a very useful book is Maxim Mladenov's (Mladenov 1993: 7–48). For the Romanian speaking population located in small towns like Nikopol, Belene, Guliantsi from Pleven district we rely on the statistics given by Todor Balkanski (Balkanski 1999). The matter of the Romanian speaking population living on the Bulgarian side of Danube, from Vidin to Svishtov towns, is comprehensibly approached in the special issue of "Balgarska Etnologia", vol. 25, 1995.

⁴ In Bulgaria were held local elections in October 2003, whereas in Romania in June 2004. In this sense, my research benefited a great deal from the fact that the local population had a fresh memory of the events either occurred in Bulgaria, or *in statu nascendi*, in Romania.

⁵ Half of this 10,000 inhabitants town are of Roman-Catholic faith, whereas the other half are Romanian speaking (who most often call themselves "Vlachs") and Turkish Muslims.

⁶ In several academic works the term "Vlach" they encompassed either the Aromanians / Macedo-Romanians, or, in the historical outlook, a professional category scattered all over the

A symmetric case was to be found in Izvoarele⁷, where the mayor, born in Transylvania (the county of Alba), moved in the village following his wife a native from Izvoarele in the late 1990s. He can speak Bulgarian, which he learnt in the family, and used it, besides the family circle, also in the professional visits he made to Bulgaria. Several times he hosted, as a mayor, visits from Bulgaria on the occasion of one local celebration, recently resuscitated (i.e. *zarezan*, a feast linked to the vineyard cultivation). Despite the atmosphere of reluctance in the village he did not hesitate to give us an interview.

In the sense of these examples the concept of ethnicity looks rather inaccurate. Moreover, this statement might apply beyond the areas of our research. Thus, on the one hand, let us remind that the scholars from South East European area when dealing with the ethnicity topic, claim either a „shift of both „primordialist” and „constructivist” logic” of ethnicity (Tzaneva 2001: 13–17), or a neat preference to the interactionist paradigms (Krasteva 1998: 36). On the other hand, criticism regarding the ethnicity concept is more decisive in the works based on the multicultural viewpoints. Such is the case of Christian Giordano, an anthropologist who suggested as a ground for multiculturalism the results of the ethnology and social anthropology. In his view the ‘everyday banality of multiculturalism’ would replace the ‘noble spheres of the political life’ (Giordano 2002: 147). The identities would thus become an object and a frame for ‘unending negotiation and mediation’.

We do not mean to extend the reflection on the concepts of ethnicity and multiculturalism. However, we would like to point that this ‘unending negotiation and mediation’ intervened in most of the circumstances of our fieldwork. Let us refer for instance, to the interview with the director of the local secondary school (*sredna uchilishte*) in Belene. Although claiming a Vlach origin, he does not speak Romanian (the interview was taken in Bulgarian). He is instead one of the most influent persons in town (besides the position of the school director, he holds a place in the municipal council as well as an upper position in the local organization of the Socialist Party, BSP)⁸. Although in the interview all these roles surfaced, it was hard for us to

Balkans. In the present article, by the term Vlach we understand the people living in Serbia and Bulgaria on the right shore of the Danube who, besides using the official language of the states where they are living, have a relative, mainly oral, knowledge of Romanian. It was argued that this population is closer to the so-called “Daco-Romanians”, the people living on the other side of the Danube in Romania. In the early medieval time together with the Aromanians they formed the Eastern Romanity /*Romanitatea orientală* (Saramandu 2004). However, we do not refer in this article to the Aromanians, Macedo-Romanians, Cutso-Vlachs and so forth as Vlachs.

⁷ In this village live 3,004 persons. Although most of them have a passive knowledge and even use in the everyday life an idiom close to Bulgarian, at the latest census (2002) only 5 persons declared him/herself “Bulgarians”.

⁸ Thanks to his position and abilities in October 2003 he has led the BSP campaign in the local elections. Since the BSP/‘red’ candidates won both the mayor position and the municipal council, after the two mandates of their main opponents, Union for Democratic Forces, UDF, ‘the blues’, his power increased. Yet, asked why he did not candidate for the mayor position, he replied that the control over the municipal caucus gives more influence.

decipher a dominant role. The same thing happened during the interview with the vice-director/*zamestnica* of the school, a woman who, besides this position, also holds a place in the local branch of the Association of the Vlachs from Bulgaria.

Political parties, associations and notabilities

In the following we will get back to the topics of the local elections and politics. The focus will in this way locate on the main actors of the local politics, i.e. the local branches of the political parties, the associations and the local notabilities. The example of L. P. from Izvoarele displays, in our opinion, the manner of combining the functions and the resources of these political actors. Although L.P. did not hold positions in the communist hierarchy, after 1990 he committed to the local social life. The institutions that served him were the school and the local organization of "Bratstvo", the Association of the Bulgarians from Romania. Within these L.P. held a forefront role. L.P. was amongst the founders of the Association of the Bulgarians from Romania, whereas in the local school he set up a trade union later affiliated to a national federation.

Despite this 'embedded' involvement it seemed very strange to us that he avoided on purpose avoided the activity in the political parties. He resolutely maintained that he never joined a political party. Instead, he trusted the non-political support, which in fact, proved to be a successful guess when in 1992, by running for mayor in the local election he won. The way he gained his support is extremely relevant for the functioning and influence of both local solidarity and communal identity. So, in order to manage his plan, L.P. had the idea to form a group of friends asking them to carry out discrete investigations about the problems which might be of utmost importance. The action was not exactly an electoral campaign. L.P. purposely avoided it. On the contrary, it rather looked like a sort of sociological research, whose results L.P. employed to make-up his electoral platform⁹.

In 1996 L.P. did not embark in the electoral race. He was discouraged, even scared, by the strong influence and mistrust that the district authorities as well as the central government had shown to the local institutions. He got discouraged by the secret services, which asked him to explain the reasons for organizing some cultural festivals with the joint Bulgarian and Romanian participation. In fact, on the one hand, as we personally found from the questionnaires, this local-central

⁹ In the same way, at the beginning of 2004 year S.B. from Seaca made investigations about the popular expectations as to both the community problems and in the profile of the best preferred candidate. S.B., who was mayor in 1996–2000 as well as vice-mayor after 2000 (he was dismissed as a consequence of a harsh conflict with the new mayor), gathered a group of youngsters who proceeded to a survey in the two villages of the Seaca commune. It is interesting that some of the results of this research overlap with the answers to my questionnaires (40 in both villages). Highly accurate was the finding about the main features of the ideal mayor, i.e. young age, higher education, and to be based in the village. Furthermore, S.B decided building his electoral platform on this finding.

cleavage is still functioning both in Romania and Bulgaria. On the other hand, that could only be provided political involvement. With regard to the non-political/civic activism there are less impediments. Perhaps this is the reason why L.P. eventually chose later on to be active only in local non-political institutions and NGOs (the school, the local house of culture, the "Bratstvo" association).

In fact, the recognition of the cultural minorities provides the prerequisites of the civil society in a genuine manner. In Belene, for instance, S.Y., a former local leader of the Movements for Rights and Freedom, after leaving the party little before the 2003 local elections, took the chance to sit as an independent for a place in the local council and won. Much surprised by this success, he went on initiating an NGO aiming to enhance the identity and civic rights of the Turks in Belene. He purposely saw that as an alternative to the ways of action of the Movements for Rights and Freedom, which he labeled as prone to corruption.

During our research S.Y. was extending his action by calling the Association of Vlachs as well as several local NGOs to join him. The president of the local house of culture gave him an impetus, as well as technical assistance¹⁰. As to his initiative the way in which S.Y. reacted when asked for the basic reason for his commitment is telling. First, he took from a desk the judicial documents he had needed to register the NGO and begun to read. We have insisted on his resuming the matter in few words, but hardly did S.Y. state his view. He said that in his opinion the development of the local minorities interweaves with the development of the whole local community. Although we felt that was an improvised explanation, we did not insist further. Our guess was that notwithstanding to what extent the explanation was ready-made it made sense and S.Y. believed in it. In fact, what we find really important in this case was S.Y.'s choice to involve in a civic, non-political organization, in the frame of which he found the incentives for action.

One could say that since the S.Y. granted the local trust and also managed to get the minorities' consensus, his strategy seems to be the very way in which the people from Belene cope with the matter of ethnic and religious minorities. Furthermore, it let us note that this manner is 'communal', rather than political. This means that despite of its putting in practice through the local elections it prevents the flourishing of the ethnic divisions.

In Romania this sort of situations can also be found. To illustrate this we will refer to the Seaca village, where together with the majority of Orthodox Romanians, there lives a consistent Gypsy minority as well as a small group of

¹⁰ Together with the Turks and Vlachs, S.Y. mentioned as a possible place of cooperation the local house of culture, a Federation of NGOs specialized in the cross-Danubian cooperation (located in the town Svishtov, yet with members all along the Bulgarian shore of the Danube) and several "experts" employees of the Belene municipality. It seems anyway, that this impetus comes 'from above'. What we mean is a strong connection between this local movement and a recent program of developing the local governance financed by the World Bank (see the web site: www.chitalishte.bg)

Adventists¹¹. Noteworthy is that although these groups are relatively new in the village, their members do not hide their group identity and declare it at the censuses.

What regards to the case of Seaca village, a fact linked to the Gypsy minority is illuminating to the topic of this paper. It is significant first that the Gypsies from Seaca did not mention a separate relationship with the local institutions. One of their leaders S.D. said, for instance, that, since they mostly need to know Romanian, they never required learning their mother tongue, Romanes, at school¹². They are speaking Romanes in their families, a fact that fulfills their wishes.

In the local politics the Gypsy community did not develop a very special strategy. S.D himself run in the year 2000 at the local elections. Despite the support that he had from the side of one of the few parties of the Gypsy minority from Romania, he failed to win a seat. Therefore in 2004 he thought of running independently. Let us mention, that both the Gypsies and Adventists have local councilors, but on the list of the main parties.

The political patterns that the Gypsy minority shares are actually an outcome of their successful life strategies in the village. Until the end of the land collectivization in Seaca there were only one or two Gypsy families. Like many Gypsies from South Romania, their business was to sing folklore songs. The setting of the collective farm (1954–1955) and its development after 1959 provided several opportunities, thus the Gypsy errant groups could settle. At the very beginning there were attempts to do the same in Năvodari, the neighboring village. They failed because some people rose against them. Instead, due to the authorities' permissiveness and natives' tolerance the Gypsies could stay in a part of the village of Seaca. After a while this part was included in the residential space of the village and the mayoralty, in accordance with the collective farm, gave them house places. In exchange they had to take jobs as workers in the collective farm. In a few years with people from the several others villages an important Gypsy group appeared in Seaca.

Whilst at the beginning they kept the agreement with the authorities and took jobs in the collective farm, later the members of the next generation got oriented towards and commuted. Besides, in the 1980s a part of their work force started to seek other kinds of agricultural jobs. Under the leading of the few of their fellows they got organized in order to work far from the village in the state farms. The reason of this option was quite simple: the income was higher than in the village's collective farm. In

¹¹ At the 2002's census in Seaca out of 1731 inhabitants, 322 persons have been declared of Gypsy ethnicity and 47 with of Adventist faith. The rest of the population is of Romanian ethnicity and Orthodox faith.

¹² In the other localities of our research this matter is slightly different. In Belene, although neither the Turks nor the Vlachs have education in their mother tongue, they made some attempts to get it. So, whilst the Turks build up few years ago a small *djamia*, where besides the religious service they attend classes in their mother tongue, the Vlachs sought a teacher, who had to be bilingual, Bulgarian-Romanian, to teach the Romanian at the local school. In Izvoarele they made the same attempt as was made by the Belene's Vlachs, unsuccessfully though. In this last case, there were some suspicions from the side of the government that deceived them.

addition, their organizing helped them to spare the resources. Some representatives went to explore the work requirements. After founding a good farm, they concluded a verbal agreement and, afterwards there the whole work group would show up.

This strategy proved to be beneficial after 1990 too. This time the mayoralty provided them with some opportunities, first giving them, according to the 1991 Land Restitution Law, half a ha. The Gypsies immediately turned to the vegetable cultures (before 1990 they worked mainly in these kind of farms). Furthermore, they leased plots from the other villagers in order to extend their land culture¹³. Being very well organized, they managed to sell their products even in Bucharest (120 km distance). In recent years yet they changed again their business, and chose for work migration outside Romania.

The outcomes of such speedy changes in their life strategies became visible, mostly in a few big houses that some Gypsies built in the village. Besides, since there is dwelling supply in the village, many Gypsies buy houses in an area once forbidden to them. These facts did not pass unobserved. Some locals make comment on that, but without fueling public opposition. In fact, on the one side, the native population is tolerant. What more is they recognize and even admire the Gypsy community for their capacity to set organized as well as for their mutual help¹⁴. In the same way, the Gypsies got the natives' appreciation because unlike their counterparts in the neighboring villages, they do not provoke scandals. When settled, in spite of their strong ethnic identity¹⁵, the Gypsies accepted the institutions of the native population, like the lineage kinship and household. In fact, in the view of many natives they were so successful in their settlement just because they accepted these institutions. And that holds true since the lineage and mononuclear household fulfill not only the social demands among the Gypsies from Seaca, but also the economical needs. More precisely, the principles of mutual help and redistribution for the sake of community are put in practice through them.

The patterns of participation and the communal identity

The complexity of the political participation as well as the ways of the roles taking processes provide the raw material for an *ad-hoc* identity, which overlaps with the core of the local, tradition based identity. This could be called a "civic identity", yet in a different sense than it is usually found in political sciences. On the one hand, it is not a normative identity, but rather a "communal" one, i.e. an

¹³ In that time some Romanians with entrepreneurial skills joined them, like L.C., who then became the mayor of the commune.

¹⁴ Seaca is perhaps an exception. In other villages of our research, neighboring Seaca and where the Gypsies are in big numbers, the locals raised the protest against the "humanitarian foundation" that "Only the Gypsies receive help". That never happened in Seaca.

¹⁵ Almost all of them are speaking their mother tongue. In addition, they keep their traditional institutions.

identity whose meanings and practices people continually share and negotiate. Although the topic of “communal” identity is not a recent one, the scholars seldom did the approach in¹⁶. We will not insist on it here, but we will note its common features with the concept of civic identity. On the other hand, this concept stems in a particular pattern of civism, whose influence is visible every time when the people face the issue of political and civic rights. It has to be stated yet, that should such circumstances surface, people rather prefer negotiating, making compromises and finally choosing *ad-hoc* solutions than organizing open civic actions.

In order to further develop the concept of communal identity we would like to remind that sometimes it was claimed that small cultures like that of the Bulgarians and Gypsies from South Romania as well as that of the Bulgarian Turks and Vlachs accommodate with the political programs of national construction. The term of ‘civic nation’ was coined to express this wish. However, should we examine the nation concept as well as the ways of nation strengthening one reaches opposite statements. ‘Civism’ is merely an intermediate stage. In fact, to get a national identity means to transform the civic attitudes into an active political participation at the level of the national society (Schnapper 1994: 43ff, 100ff; Baumeister 2003: 395). Hence, communal identities resist with civic attitudes and compete at the local level.

In our opinion, the aforementioned examples evince the complicate way that the making of politics has in these communities. To this and many types of roles as well as the different stages of taking them. For instance, it could happen that while someone is leaving behind political roles, he commits into civic ones. In addition, working out the advancement strategies could take place at the same time with choosing resistance or preservation. Beyond all of them nevertheless, at the base, the local networks of solidarity matter more than the membership to the formal organizations. So summing-up this comments we would state that the attitudes of a certain local civism, a certain participative, either civic or “communal”, culture are actual actant. Its roots do not seem lie in ideologies, but in this vivid process of roles taking that link together the different members of a group.

¹⁶ In a book on long-term transformation of rural society in Romania, Daniel Chirot made a broad use of this term (Chirot 1976). By the “communal village” he sent yet to a very concrete reference: the social organization of the free peasants’ villages from two provinces of Romania, Wallachia and Moldova.

Let us mention however that the term of ‘communalism’ gains gradually room in the scholars’ approach of the issues of society from southeast Europe. Thus did for instance, Robert M. Hayden in an article about the ‘religious (in) tolerance’ in the Balkans (2002).

The researchers have forged initially this concept to match to the case of India’s process of political development. As one of them put it, the communalism imbricates in the “elements of the original, unified ideologies and thought frameworks (that) get broken off from their foundations and become, to use a spatial term, scattered to float around in the social atmosphere as fragments of the original, often outside their temporal frames. These scattered bits of original wholes remain highly emotionally charged and are available when needed”(Alam 1989: 247). In addition, they laid emphasis on the conditions and premises of its birth, i.e. the unsuccessful programs of forced modernization, which are in fact similar to the ways of modernization in Southeast Europe (Roth 1997; Sterbling 1997: 7–15, 29–36, 99–115, Stokes 1989).

For us to describe the main features of this communal identity, let us mention that in both areas politics under research is nothing more than a general image of the “state” brought by the political elite ever since the eve of modernization (Schopflin 1993). Beyond this general outlook, the images of the political institutions are rather blurred and most of the time embodied by certain persons. Therefore the state does not relate to the local communities and its institutions have an even smaller ‘touchable’ function¹⁷. Although, there is a relative consistent capital of “political competence”, this does not provide motivations for collective actions. Politics is thus staggering in front of the doors of the local communities.

This situation is due to institutional as well as policy-making reasons. At the first glance, it does matter that the local institutions strongly depend on the central government. A straightforward consequence of this is the cleavage that at the local level separates the political institutions from the communal/civic ones. In the case of Bulgaria, that separation is to a certain degree because some institutions, the house of culture, the church and even NGOs, grant a relative autonomy in regard to the local political institutions¹⁸. Thus, their institutional effects enforce the communities.

It could be noted, on the one hand, that in comparison to Romania the rural society in Bulgaria remains out of the large-scale political participation, because these communities are centered in the municipalities¹⁹. On the other hand, although in Romania the organizational setting is based in the rural centers, the isolation of the local political life is visible, too. The rural areas are animated by the communal

¹⁷ The central government holds anyway a front place in the local politics, but its ground is given by a symbolical, image rooted, pattern. We had the chance, for instance, to assist to the visits paid by the Prime Minister Simeon and the President Parvanov in Belene. They came for supporting the re-opening the works at one nuclear plant, whose building has started in the early 1980s. The public interest was so much higher as in this way they could get more jobs. Yet in the people’s discussions the main topics were the political ‘rightness’ of the central government, as well as the personal preferences either for Simeon or for Parvanov. Several contrastive images floated thus in the people talking (whilst Simeon they labeled as an aged, foreign and, since he received back a part of the former Royal House properties, unfair person, Parvanov’s image was that of a young, Bulgarian native and trustworthy/‘human’ person).

The Romanian politicians too go on similar ‘pilgrimages’. The people from Seaca and Navodari remembered that the president of Romania paying a visit to the works for a hydroelectric plant on the Danube. Another great political stance is the fertilizers factory from Turmu Magurele, whose directors change whenever the party in power changes because it is a factory still owned by the state.

¹⁸ The president of the Belene’s house of culture, V.V., seemed to be deeply discontented by the Municipality’s disregard of their activities. Therefore, although they are working in the benefit of the community the house of culture is a better bond to the government/Ministry of Culture. Indeed, whilst the municipality rarely provides any support, from the government side some funds are provided (though small, i.e. 20% of the annual budget) as well as, more important, know-how for applying to the international funding programs.

¹⁹ Whilst in Bulgaria the local administrative centers are municipalities (*obshтини*), usually small towns, to which the rural settlements with their mayor/*kmet*, belong (Gyurova 2001), in Romania the municipalities are exclusively urban localities. In exchange, there are rural administrative centers, called communes/*comune*, with a mayor and a local council. The few villages located in their vicinity belong to them.

party organizations²⁰, yet these grant a low autonomy. First, the county organization exerts their influence on them²¹. Secondly, the high degree of political migration contributes to the dismantling of the local politics. In Izvoarele, for instance, just during my fieldwork they managed to rearrange the local organization of the social democrats, the ruling party at that time. Therefore, they refused to give any interview. After a while we found out the reasons for the refusals. Almost all the persons involved had been in other parties, some even with an opposite ideology, and held local offices (the president of the new local organization was few years ago the mayor of the village, supported yet by a liberal party).

In order to explain this self-contained communal politics, mention must be made that despite the long period of communist rule, politics has opened in these areas the doors for political participation as well as for identifying and coping with local problems. In fact, the separation of the local politics from the central government and a particular way of conceiving and practicing politics, exert their influence over the participation incentives and roles taking.

The local politics depend in a visible manner on both the personal and the community problems. In the localities from Romania for most of the interviewed subjects that the candidate for a local political should be “human/*să fie om*” was indicative²². That means first a quite sociological image of the ‘local humankind’²³. Thus, a candidate has to live in the village, to be married, to have a well-done household, a job and so forth. In addition, by no means should he break the moral rules of the community or the state laws.

In Bulgaria this label covers as well the potential roles keepers. It mattered for instance, in Lozitsa, that the former mayor got gradually an alcohol problem. Quite strangely people connected this behavior with the open conflict he had with the former TKZS president²⁴. In addition, V.K. had moved together with his family

²⁰ In Izvoarele, for instance, just in the commune center there is the headquarters of two political parties. Likewise, in Năvodari, a village that belongs to Seaca, in a restituted house there is the local organization of the Green Party. Curiously yet, as the local ecologist leader told us their organization was born because in 2000, at the local elections, two persons, himself and a friend, did not get a place on the lists of the other parties. So, in order to avoid quarrels, they joined the ecologists. As they won the places in the local council, they have thereafter ‘to become’ ecologists.

²¹ In 2000, for instance, in Seaca, on the list of candidates that won the local elections they put, notwithstanding the agreement, the local medicine woman. She was not local. She did not even live in the village (she commuted from Turmu Măgurele) and had joined only recently the party (she was coming from another one). The local party politicians got upset, but never react openly. In 2004 yet they maneuvered to expel her from the local organization.

²² Likewise did T.T. the leader of the Socialist Party in Belene, who said that in doing the campaign for the 2003 local elections they attempted to be closer to the ‘people’s troubles’. “You should to be led by your heart”, concluded he.

²³ The societies from South East Asia appear in the literature by this reference providing “a spontaneous social capital”, that in the conditions of a low social trust ‘lubricates’ the functioning of the local institutions (Putnam 2001:188)

²⁴ Asked about the reasons of her involvement in the electoral campaign of the present mayor from Lozitsa L.B., a woman from the village, told us that, although she had a handicap, she decided to do that because of V.K.’s scandalous behavior with regard to the former TKZS president.

in Belene²⁵. Whilst V.K. fails to fit in the image of the 'standard' candidate, his main competitor, the present mayor, has moved from Nikopol in the village²⁶. Moreover, the people in the village said that as to her behavior they have no dissatisfaction.

The image of the persons who could embark on political roles has still a main feature. He/she is compulsively entrenched in the local and regional networks of influence. On the one hand, this position provides the resources in order to cope with the current problems of the community. It is easy to understand, that since the self-help attitudes and involvement in the community problems are so low, the dependency on the regional and central assets is crucial. For instance, V.K. from Lozitsa took the great weight of his influence from the connections he had in Pleven before 1989. Thus he succeeded in extending public light in the village, in repairing the roads as well as in bringing the water supply. The same happened in Seaca, recently, when the mayoralty won some financial support from the World Bank to mending the school. In this case, people say that in allocating the money there the relations of the former mayor were useful.

On the other hand, the persons with 'connections' could better represent the community on the large-scale level. However, the stake of this representation are not the local interests, but the presence in the public image. Therefore, the macro-political balance, more precisely the existence of political parties with distinct identity and image, influence the local competition for the social roles.

Granting a political position depends also on the intimation of the person who might take a role in the network of local sociability. This does not mean the dominance of the supposedly interest groups; not even the preeminent place that some traditional institutions, like the kinship, could have. On the contrary, the sociability comes from the overlapping of several networks, which often have different stakes and manners to keep their solidarity. In a theoretical sense, the process of its becoming could accurately be referred to by the concept of "cultural complexity" (Wicker 1997). In this respect, I have mentioned before the example of L.P. from Izvoarele.

In addition, regarding this latter point it is significant that the present mayor from Lozitsa should make us of the existence and effectiveness of these networks. Although she has recently moved in the village during the electoral campaign a group of friends and supporters helped her to visit each house and speak with the people. She focused her message on the marginal groups, old people, unemployed, disabled, like the already mentioned L.B., who despite her handicap made use of the phone for gathering the people support²⁷. In Seaca too, this sociability proved

²⁵ We have mentioned above that S.B., the former mayor from Seaca, is living in the neighboring town Turnu-Măgurele. That was in fact, in the villagers' view, one of the most powerful reasons for his replacing.

²⁶ Her husband was born in Lozitsa.

²⁷ Very curious was that when applying the questionnaire on the 'mayoralty' item in Lozitsa several people looked satisfied and said: "Oh, yes, *our* V.". V. is her word of endearment. In the same respect, regarding the last local election in Belene, T.T., the leader of the Socialists, said that the

useful. For instance, when I asked a local councilor if he knew the political platform of his party, he said yes, but he added that more important though is to be close to the people, as he was himself, who as an electrician maintains without any fee the villagers' appliances²⁸.

In order to sum-up this section let us mention that there are local institutions and cultural patterns as well which, being autonomous in front of politics, provide the frame for building a communal identity. In addition since in both areas these institutions depend on persons and situations, it makes sense to speak rather of a "situational" civism, in which the mediation of the community is essential. The communalism is "useful" and effective because it refers either to the community's development, or to the belonging to it. Indicative in this respect, it is for instance, the clear-cut option of S.Y. from Belene²⁹, who has decided to give up to the political affiliation for a civic, community based commitment. His strong reason was, as I have said, the idea that at the local level the minorities' flourishing is linked to the community's development³⁰.

Final remarks

They argued, although with regard to Western Europe, that the patterns of local political participation and ethnic cleavages do not align (Crowley 2001:109). Likewise they are stemming the conclusions of my paper. Someone could contend however, that seen in a comparative way and at a national level, the politics of the ethnic issues differ. That is the case with Antoine Roger in regard to Bulgaria and Romania (Roger 2002). In this paper yet, I focus on the cases that might be look particular. First, in these areas the ethnicity softens up to point of creating a multicultural landscape. Secondly, I suggest viewing these cases not through the looking-glass of the national, centralized governments, but as cross border areas whose communal identities should be preserved.

In this sense, extrapolating the above mention suggestions one can imagine the boundaries in the Balkan region as spaces of multicultural diversity. Thus,

former mayor lost the elections, because after a 8 years' mandate his personal commitment toward the local people might have withered away.

²⁸ This political 'incentive' was a little bit intriguing. We therefore asked more people about that. All of them confirmed that M.V. maintains their appliances, hence he is a popular figure. M.V. himself stated that beyond the parties political platforms a candidate had to be closer to the local people.

²⁹ See above. It is indicative that S.Y. before leaving MRF, the party of the Turkish minority from Bulgaria, tried several times to speak either with its president Ahmed Dogan, or to the central leadership, in connection with the critical situation of the party local organization. But they never listened. This was in fact, one of the most important reasons for leaving MRF.

³⁰ In Romania, this idea has been expressed, too. Asked about the relations with the Adventists, one councilor of the Orthodox Church from Seaca, said that the Adventists belong to their village: „they are *ours*”.

some local prerequisites like bilingualism, autonomous local institutions, and free-taxes economic areas on the one hand should be preserved and even enhanced. On the other hand, keeping the model of Western democracy, as a landmark of the political and civic development, nothing else but the local incentives themselves have to be channeled in it. Obviously, that means a long-run program of transformation, whose costs might exceed the apparent benefits. These latter could prove however lasting, as well as welcome for the people living in this part of Europe.

REFERENCES

- Alam Jaweed 1989, *Political Articulation of Mass-Consciousness in Present-Day in India*, in Zoya Hasan, S.N.Jha and Rasheduddin Khan (eds.), *The State, Political Process and Identity. Reflection on Modern India*, Sage Publication, New Delhi, Newbury Park, London, pp. 237–255.
- Balkanski Todor 1999, *Nikopolските vlati: etnos, ezik, etnonimiya, onomastika, prosopografii*, (The Vlachs from Nikopol: ethnicity, language, ethno name, personal names, biographies), Znak '94, Veliko Turnovo.
- Baumeister Andreea 2003, *Ways of belonging. Ethnonational minorities and models of 'differentiated citizenship'*, in "Ethnicity" 3(3): 393–416.
- Chirot Daniel 1976, *Social Change in a Peripheral Society. The Creation of a Balkan Colony*, Academic Press, New York.
- Crowley John 2001, *The Political Participation of Ethnic Minorities*, in "International Political Science Review", 22(1): 99–121.
- Giordano Christian 2002, *De la criza reprezentărilor la triumful prefixurilor. Proiecte privind multiculturalismul pentru România. Un comentariu la propunerile lui Adrian Severin și Gabriel Andreescu* (From the Crise of the Representations to the Triumph of the Prefixes. Some Multicultural Projects for Romania. A commentary to Adrian Severin and Gabriel Andreescu's drafts), in Rudolf Poledna, François Rugg, Călin Rus (coordonatori), *Interculturalitate. Cercetări și perspective românești* (Inter – cultureness. Romanian Researches and Perspectives), Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca, pp. 39–50.
- Gyurova Elena, 2001, *Emerging Multi-ethnic policies in Bulgaria. A Central-Local Perspective*, in Anna-Maria Biro and Petra Kovacs (eds.), *Diversity in Action: Local and Public Management of Multi-ethnic Communities in Central and Eastern Europe*, Local Government and Public Service Reform Initiative/Open Society Institute, Budapest, pp. 97–133.
- Hayden Robert M. 2002, *Intolerant sovereignties and 'multi-multi' protectorates: competition over religious sites and (in)tolerance in the Balkans*, in Chris Hann (ed.), *Postsocialism. Ideals, Ideas and Social Practices*, Routledge, London, pp. 159–179.
- Krasteva Anna 1998, *Ethnicity*, in Idem (ed), *Communities and Identities in Bulgaria*, A.Longo Editore, Ravenna, pp. 11–41.
- Mladenov Maxim, 1993, *Balgarite govori v Rumania* (Bulgarian dialects in Romania), Izdatelstvo na Balgarskata Akademia na Naukite, Sofia.
- Putnam Robert 2001 (1993), *Cum funcționează democrația: tradițiile civice ale Italiei moderne* (Making Democracy Work. Civic Traditions in Modern Italy), Polirom, Iași.
- Roger Antoine 2002, *Economic development and positioning of ethnic political parties: comparing post-communist Bulgaria and Romania*, in "Southeast European Politics Online", 3 (1): 20–42, electronic document, <http://www.seep.ceu.hu/issue 31/roger.pdf>.
- Roth Klaus 1997, *Bourgeois Culture and Civil Society in Southeast Europe. A Contribution to the Debate on Modernization*, Nordic Institute of Folklore, Turku.

- Saramandu Nicolae 2004, *Romanitatea orientală* (Eastern Romanity), Editura Academiei Române, București.
- Schöpflin George, 1993, *The Political Traditions of Eastern Europe*, chapter in Idem, *Politics in Eastern Europe*, Blackwell, Oxford, Cambridge.
- Schnapper Dominique 1994, *La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Gallimard, Paris.
- Sterbling Anton, 1997 *Kontinuität und Wandel in Rumänien und Südosteuropa. Historisch-soziologische Analysen*, Verlag Südostdeutsches Kulturwerk, München.
- Stokes Gale 1989, *The Social Origin of East European Politics*, in Chirot Daniel (ed), „The Origins of Backwardness in Eastern Europe: Economics and Politics from the Middle Ages until the Twentieth Century”, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, pp. 210–253.
- Tzaneva Elya 2001, *Rethinking the Concept of Ethnicity. Historiographical Overview and Assessment of Contemporary “Primordialist” vs “Constructivist” Debates*, in “Ethnologia Bulgarica”, 2: 5–24.
- Wicker Hans-Rudolf 1997, *From Complex Culture to Cultural Complexity*, in Pnina Webner, Tariq Modood (eds), *Debating Cultural Hybridity. Multi-Cultural Identities and the Politics of Anti-Racism*, Zed Books, London & New Jersey, pp. 29–45.

L'EXOTISME ET LE THÈME BOHÈME CHEZ LES MODERNISTES PRÉCOCES DU SUD-EST EUROPÉEN¹

ROUMIANA L. STANTCHEVA
(Sofia)

Paris de la Belle-Epoque rassemble des écrivains, des artistes, des musiciens du monde entier. Notre étude sur l'exotisme et le thème bohème chez quelques écrivains du Sud-Est européen est fondée sur les idées occidentales de l'exotisme, reliées à la politique coloniale, ainsi que sur les tendances bohèmes du symbolisme français. Les poètes Ion Minulescu (Roumanie), Kiril Christov et Dimitar Boyadjiev (Bulgarie) avec leur nouveau vocabulaire et leurs thèmes nouveaux étaient des convives ardents du café littéraire et les Mages de l'exotisme. L'article analyse leur contribution aux nouvelles tendances poétiques qui mènent au symbolisme, notamment un vocabulaire, des images, des comportements et des interprétations philosophiques inédits.

Des particularités thématiques, artistiques et philosophiques distinguent nettement l'époque de la fin du XIX^e-début du XX^e siècle. Les poètes modernistes bulgares et roumains, consacrés à un art nouveau, se sentent tentés de changer leur milieu artistique, aussi bien que de faire vibrer dans leur propre œuvre des consonances, proches aux tendances occidentales qui ont apparu (surtout dans le paradigme français) après le déclin du romantisme. L'intérêt pour des thèmes et des choix artistiques communs, ainsi que pour un comportement analogique, semble rapprocher l'œuvre de plusieurs poètes bulgares, roumains et français, bohèmes et visiteurs fréquents du café, cet endroit libre pour des rencontres, pour des discussions littéraires et pour la démonstration d'originalités fabuleuses. Les attaques de ce non-conformisme sont orientées vers tout ce qui est considéré vieilli, académisant, romantique, dépendant d'idéaux publics, déjà décolorés. Dans le café pénètre l'individualité, débarrassée des chablons ; pénètrent des personnes dont l'aspect extérieur, le comportement et les convictions font tressaillir. Le temps est venu pour un art différent et nouveau.

L'exotisme et le caractère bohème des modernistes précoces du Sud-Est européen attirent l'attention, car, dans ces deux notions à connotation multiple nous

¹ L'article est fondé sur une communication, présentée lors du colloque « Café Europe », organisé par la section « Histoire culturelle des peuples balkaniques » auprès de l'Institut d'Etudes Balkaniques, Sofia, 2005. Le café se présente comme un lieu public, *ouvert* pour les conversations libres, pour des discussions et des propagandes (politiques ou dans notre cas – esthétiques). Plusieurs notions que nous lions à l'image du café littéraire : bohèmes, décadents, poètes maudits, entreront dans nos commentaires suivants.

voyons la possibilité de mettre ensemble des phénomènes difficiles à comparer à première vue. La lecture parallèle des poètes Ion Minulescu, Kiril Christov et Dimitar Boyadjiev, réalisée dans un contexte plus large et européen, révèle des aspects peu connus de leurs œuvres.

1. Exotique, exotisme et thème bohème

Une précision sur les termes du titre nous semble utile. La différence entre exotique et exotisme n'est pas grande à première vue. Rien que du concret à l'abstrait. Pourtant, notre propos est centré sur l'exotisme, sur ce phénomène artistique qui ne se contente pas de s'intéresser à ce qui est étranger, inconnu, lointain, mais qui se charge, de même, de tâches plus complexes et spécifiquement esthétiques. Pour plus de précision, notons les définitions du *Petit Robert* (1970) : *exotique* – « qui n'appartient pas à nos civilisations de l'Occident, qui est apporté de pays lointains » ; *exotisme* – « caractère de ce qui est exotique » ainsi que « goût des choses exotiques ». Dans le Dictionnaire de la langue bulgare littéraire contemporaine² (1955) *exotique* signifie en premier lieu « étranger à une contrée, et caractéristique aux pays lointains, avant tout tropicales » et deuxièmement « qui exerce une forte impression par son étrangeté ». Observons que le dictionnaire français oppose nettement les civilisations occidentales aux pays lointains, tandis que pour la langue bulgare une instance qui aurait pu faire l'appréciation n'est pas mentionnée. On trouve comme élément souligné « le lointain » et comme concrétisation la notion de « pays tropicales ». L'accent tombe sur la différence³. La différence se charge en quelque sorte de la tâche de remplir le manque de centre précis, le manque d'arbitre. Car la divergence, sans que ce soit mentionné dans le dictionnaire, coïncide avec la ligne qui divise les Civilisations, les Occidentaux du reste du monde, et nous (les Bulgares) sommes, évidemment, partie intégrante de l'Occident, et non pas du reste du monde. Une confirmation de la proximité dans les représentations du Sud-Est européen peut être retrouvée dans le dictionnaire roumain DEX⁴ (1975), où l'exotique est formulé d'une manière semblable à celle du dictionnaire bulgare : éloigné et étrange, même si libéré de la notion assez floue, « pays chauds ». Dans le dictionnaire roumain existe en plus le mot « exotisme », qui signifie, à côté de la qualité d'être exotique, de même « la tendance dans les arts et les littératures européens et surtout romantiques de décrire des vues et des coutumes de pays exotiques ». L'auteur du dictionnaire roumain évite, tout comme celui de Bulgarie, de définir son point de départ et il a tendance à s'inscrire dans ce

² Речник на съвременния български книжовен език.

³ Dans son livret de publicité – l'ainsi nommé *Passeport de l'amateur du café*, la chaîne américaine internationale *Starbucks* montre la ceinture du café sur le globe terrestre avec la mention : « Le café pousse entre le tropique du Cancer et le tropique du Capricorne ». Des pays chauds, des tropiques, des représentations géographiques exotiques, le café – un stimulant pour notre thème.

⁴ *Dictionarul explicativ al limbii române*.

qui est occidental, en se lançant même librement à commenter des phénomènes européens, des tendances qu'il considère compréhensibles pour son public. En ce qui concerne la liaison exotisme – romantisme, mentionnée dans le dictionnaire, nous allons essayer de prouver que dans les pays balkaniques l'exotisme joue un rôle essentiel dans le passage de la poésie romantique au symbolisme.

De même, l'exotisme peut être lié à quelques notions qui touchent aux changements dans la vie de la personnalité artistique moderne de la fin du XIX^e-début du XX^e siècle. Ce sont des notions qui nous emmènent dans le café-bistro, peuplé de bohèmes, de décadents, de poètes maudits. Pour le substantif « bohème », au sens figuratif, le Petit Robert (1970) explique qu'il s'agirait d'une personne qui mène une vie vagabonde, sans règles ni souci du lendemain. Les synonymes pour l'adjectif sont : artiste, fantaisiste. Pour généraliser : la bohème signifie l'ensemble des bohèmes, le monde artistique qui s'oppose à la claustration et à la vie bien ordonnée, bourgeoise, et les bohèmes choisissent de mettre leur vie à la vue générale dans le café-bistro, ce territoire libre pour les âmes libres, de manifester leur consécration à l'art et à son manque de souci pour le lendemain.

Un connaisseur comme Henry Murger, dans la préface de son livre célèbre *Scènes de la vie de bohème* (1848), et se fondant sur sa position de participant au mouvement, souligne que : « La Bohème, c'est le stage de la vie artistique ; c'est la préface de l'académie, de l'Hôtel-Dieu ou de la morgue »⁵. Nous pouvons en tirer la conclusion qu'il ne s'agit pas d'un comportement lié à une motivation sociale, de classe, mais plutôt d'une attitude esthétique générale des jeunes tempéraments artistiques de l'époque moderniste⁶. Les attitudes purement esthétiques, artistiques qui existent dans le café littéraire, où tous sont égaux, pauvres et riches, sont détectables de même à travers une autre note de Murger sur le jargon particulier des bohèmes : « Ce vocabulaire de bohème est l'enfer de la rhétorique et le paradis du néologisme »⁷. Dans cette direction exactement vont les tendances modernistes de la poésie après le romantisme. Verlaine en donne la formule versifiée dans son poème *Art poétique* : « Prends l'éloquence et tords-lui son cou ! »

Réunies ensemble, les nouveautés esthétiques et thématiques gravitent autour des néologismes ; autours de la recherche d'une voie individuelle pour la personnalité artiste ; autour du thème de l'amour libre et non dissimulé. Tous ces trois – des moyens de contredire le *statu quo*. Chaque poète va agir dans le même sens, chacun à partir de son style et de sa nature. Tous seront attirés par l'exotique comme thème/vocabulaire, qui réunit en soi l'élan vers ce qui est hors standard.

Décadent et décadence sont les notions qu'on peut aisément lier à la vie dans le café littéraire. Seulement il est question des tendances pessimistes symbolistes

⁵ Henry Murger, *Scènes de la vie de bohème*, Vienne, Manz Editeur, s. a., p. 7.

⁶ D'une manière indirecte, nous voudrions contester l'opinion du sociologue de la littérature et des arts Arnold Hauser, cité amplement et sans commentaire, ni référence bibliographique: Cf. Артур Рембо, Пол Верлен, *Езици на модерността в 64 страници*. [Les langues de la modernité en 64 pages]. Съставител Младен Влашки, Изд. Страница, Пловдив, 2001, с. 37–40.

⁷ Henry Murger, *op. cit.*, p. 16.

de la littérature française d'après 1882. Le terme provient, semble-t-il, d'un poème de Verlaine, où il ressuscite les images de la décadence romaine, pour exprimer son propre état de mollesse, d'apathie, et de dégoût de chaque activité. Pour les modernistes précoces du Sud-Est européen un pareil état d'esprit n'est pas encore à l'ordre du jour. Mais ils connaissent sans doute « les poètes maudits », les poètes regroupés par Paul Verlaine dans son essai ayant le même titre, et qu'il présente comme très importants mais restés rejetés ou méconnus par la société littéraire. Il s'agit de quelques-uns des symbolistes les plus captivants comme : Tristan Corbière, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, Marcelline Desbordes-Valmore, Villiers de l'Isle-Adam et Paul Verlaine lui-même, présenté sous le surnom « le Pauvre Lelian »⁸.

Revenons à l'exotisme. Que pourrions-nous attendre de la part des poètes du Sud-Est lorsqu'ils se dirigent vers l'exotisme au niveau linguistique et thématique, et avec les résonances indispensables que les thèmes et modes d'expression donnent sur le tout comme suggestion esthétique ? La conscience de soi-même dans le Sud-Est européen comporte une dualité douloureuse : d'appartenir à la région, mais d'être en même temps occidental. Les gens de lettres pensent leur propre identité dans les mêmes termes. Pour eux l'Europe se montre aussi bien comme proche et comme étrangère. Ainsi pour une personne du Sud-Est européen l'attrance de l'exotique vient non seulement du vrai exotique-oriental, tropique ou « colonial ». L'exotique peut être trouvé en Europe elle-même, dans la grande ville – métropole et conglomérat inouï d'ascendance et de dégradation et non pas seulement en des endroits qui possèdent une nature peu commune.

Cette double appartenance se manifeste aussi bien sous un aspect différent – le cosmopolitisme. Les mémoires de l'écrivain bulgare Constantin Constantinov sur le Paris des années 1911–1912 montrent cette possibilité : « La ville séculaire vivait sa vie multiforme sans tenir aucunement compte de nous. Mais elle a toujours charmé et a eu une chaleur pour l'étranger qui se sent ici comme dans une deuxième patrie, ainsi que ces tumulus de pierre grise, cet incessant grondement de la foule humaine, comme si venant de sous terre, cette odeur d'asphalte, d'essence et de café chaud, cet éclat, verdâtre et macabre, comme l'étaient les lanternes d'alors à gaz d'éclairage, tout cela qui pendant les premières semaines opprime les sens, devient plus tard, dans les souvenirs, une source de désir ardent pour toute ta vie »⁹. La ville cosmopolite décrite par C. Constantinov ne montre pas de conflit entre sien et étranger. Sa représentation réconcilie les différences, elle cherche ce qui est commun et tend à voir le monde comme une unité. Et il a raison dans le fait que sien et étranger dans le cadre de l'Europe ne se distinguent pas par les essences, sur le plan de la civilisation. L'opposition Occident – Est européen dans les cultures des temps modernes ne repose que sur le décalage temporel et le

⁸ Paul Verlaine, *Les poètes maudits*. Voir : Paul Verlaine, *Œuvres complètes*, Tome quatrième, Paris, Albert Messein, 1921, p. 5–88.

⁹ Константин Константинив, *Път през годините* [Chemin à travers les âges], София, 1981, c. 174–175.

rythme de modernisation des sociétés respectives. Les éléments unificateurs des cultures sur le continent (antiquité, christianisme) n'ont pas perdu leur fonctionnalité. Ainsi la « patrie paisible »¹⁰, dont parle le poète bulgare Kiril Christov dans ses poèmes, se montre très différente de la ville occidentale, énorme et bruisante. Mais cette patrie a choisi la voie de la modernisation, elle ne se trouve pas sous une dépendance coloniale, elle n'éprouve pas un antagonisme contre l'Occident, elle aspire à lui ressembler et peut être lui ressemble déjà (en miniature). Le cosmopolitisme exprime dans ce cas une appartenance double, à la région et à l'Occident.

Contrairement aux sentiments cosmopolites, partagés par maints écrivains des Balkans, l'exotisme chez d'autres gens de lettres manifeste plusieurs tensions. La présence soulignée de *topoi* et d'images étrangers fait remarquer la différence, tout en introduisant des changements sur le plan esthétique. L'exotisme joue un rôle, pendant ce premier moment moderniste dans les Balkans, en élargissant la thématique vers le voyage, l'individualisme, l'étalage de l'expérience de l'âme et du corps, tandis que sur le plan langagier il apporte des transformations en faveur du quotidien (laid d'après la définition classique) et du néologisme provocateur.

2. Correspondances européennes

Le poète roumain Ion Minulescu (1881–1944) se fait remarquer au début du XX^e siècle. Les nouveautés de sa manière de s'exprimer pourront être résumées de la manière suivante : il introduit le vers (apparemment, sur le plan graphique) libre, il adopte un timbre de divertissement (en développant la genre de la romance), ses textes sont compréhensibles pour un public relativement large, et par tout cela il rend plus accessibles les thèmes, souvent nihilistes, du symbolisme. Soulignons de même que Ion Minulescu introduit en poésie des éléments exotiques et un vocabulaire à sonorité étrangère.

En sa jeunesse, le poète se rend à Paris pour suivre des études de Droit, mais ne mène pas à bout ce projet, car entre temps il découvre sa vocation poétique. Les cafés littéraires l'attirent irrésistiblement et il devient le visiteur de plusieurs d'entre eux mais surtout du Café Vachette. C'est le même café fréquenté pendant la période précédente par Verlaine. Après 1896 on peut y observer la présence du poète d'origine grecque Jean Moréas, exilé de bon gré à Paris qui se sent dans ce café comme chez lui et où il adopte le comportement « d'ambassadeur extraordinaire de la poésie »¹¹. Selon ce que nous connaissons sur la période parisienne de Minulescu, le poète roumain y faisait plutôt l'école littéraire et le café était son public. A son retour à Bucarest en 1904, le poète se rappelle avec un certain orgueil que « le milieu préféré pour la bohème à cette époque c'était le Café Kübler » et

¹⁰ « Тихичка родина ».

¹¹ Gérard-Georges Lemaire, *Les cafés littéraires. Vies, morts et miracles*, Editions de la différence, Paris, 1997, p. 161–165.

cela d'autant plus que lui-même était devenu l'un des piliers du lieu¹². D'après une description faite par le renommé critique littéraire Tudor Vianu : « Ion Minulescu était le produit des grandes villes, représentant de la bohème littéraire. Il portait et montrait les signes de sa fonction sociale en exprimait son tempérament que ceux qui l'ont connu ne pourront pas oublier facilement. C'est comme si je le revois, enveloppé dans ses longs châles en couleurs vives, le chapeau aux larges bords, la lavallière au vent. (...) Le café littéraire se trouvait secoué de temps en temps sous la terreur de sa vitalité »¹³. Probablement, dans la personne de Minulescu, ses contemporains voyaient, à part sa personnalité excentrique, les réverbérations des légendes littéraires parisiennes, des quelles il avait pu s'approcher.

Un voyageur passionné dans sa poésie, un esprit vital inassouvi, le poète bulgare Kiril Christov (1875–1944) émerveille par son vers rayonnant d'énergie et de joie. Ses chemins le mènent à Trieste, Naples, Leipzig, Prague. Son œuvre poétique le montre émancipé de la fausse modestie : des paysages étrangers, des confessions audacieuses, des états d'âme lumineux le caractérisent et marquent une audace nouvelle, familière à l'esprit européen de ce temps. Quand à l'autre poète bulgare qui éveille l'intérêt dans ce contexte, Dimitar Boyadjiev (1880–1911), notons seulement son séjour à Marseille comme secrétaire du Consulat bulgare en 1907–1909, pour revenir seulement plus tard à son œuvre poétique qui contient des éléments exotiques du Sud et de l'Occident européen.

Les correspondances au sujet de l'exotisme, entre les écrivains occidentaux et ceux du Sud-Est européen, cherchent par la suite une explication. Plusieurs recherches en Europe Occidentale sur le thème de l'exotisme montrent les voyages maritimes et les conquêtes coloniales comme source ou prétexte de l'exotisme littéraire. C'est l'occasion pour connaître des pays et des peuples dont la dissemblance est essentielle et qui sont appréciés d'une manière hautaine par les critères d'évaluation du conquérant. Les pays balkaniques et leurs cultures n'ont pas ni ce péché de conquérants de colonies, ni une expérience quelconque en matière de domination de territoires lointains. Ce qui soulève plusieurs questions néanmoins, c'est qu'en matière littéraire ils sont très souvent homophones à leurs confrères occidentaux.

Le retard des phénomènes littéraires modernes dans les sociétés modernes retardées des périphéries européennes est bien connu. Mais les faits littéraires eux-mêmes contestent les analogie typologiques, « littérature – société », et montrent que les littératures ne restent jamais en état enfermé, national. On ne peut pas s'attendre que la formation des relations de démocratie et de marché libre donneront, par exemple, comme résultat littéraire le romantisme et à sa suite le symbolisme, pour la poésie. Parallèlement aux conditions locales, se déroule un processus de communication inter-littéraire, recherché d'une manière plus active

¹² Plus tard, en 1909, le café littéraire le plus renommé à Bucarest devient la Terrasse Oteteleşeanu, et encore plus tard – le lieu cossu, existant jusqu'à aujourd'hui, Capşa. Cf. Emil Manu, *Cafeneaua literară*, Bucureşti, Ed. Saeculum I.O., 1997, 175 p.

¹³ *Ibid.*, p. 19.

par les périphéries. Ainsi, les processus de réception littéraire soutiennent d'une manière puissante les provocations locales à caractère objectif, ou bien liées au contexte littéraire intérieur. L'espace culturel européen est une unité qui existe effectivement et exerce un fonctionnement dans sa totalité pendant les temps modernes. Dans le domaine littéraire, cette communion est démontrée par plusieurs courants littéraires internationaux d'envergure au XIX^e et au XX^e siècle : le romantisme, le symbolisme, le surréalisme et l'expressionnisme en poésie ; le romantisme, le réalisme, le naturalisme, la prose/roman psychologique et individualiste, pour ne mentionner que les événements jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Ces courants se montrent plus monolithiques dans les centres, plus hybrides, syncrétiques dans les périphéries, dont les littératures balkaniques. Dans tous les cas, les courants littéraires internationaux gardent des caractéristiques communes et leurs particularités nationales ne les transforment pas au degré de ne pas être identifiables.

Dans la littérature française (model préféré en modernisme et en symbolisme) l'exotisme est une ligne thématique au développement historique bien connue. Premièrement le cadre exotique semble être nécessaire aux écrivains pour faire avancer leurs thèses sur les relations dans la société : pour la fin du XVIII^e siècle on peut donner l'exemple du roman « Paul et Virginie » (1788) de Bernardin de Saint-Pierre, où l'action se déroule en l'île de France (l'île Maurice d'aujourd'hui) et conteste l'impossibilité d'être réalisé un mariage entre des représentants de l'aristocratie et du peuple ; un autre exemple important de la ligne thématique peut être repéré au début du XIX^e siècle dans « Atala » (1801) de Chateaubriand, où l'auteur développe une thèse chrétienne, celle du péché humain, et où l'action se déroule chez les indiens américains ; on doit mentionner de même le recueil de poèmes de Victor Hugo *Les Orientales*, où l'universalisme et le romantisme sont unis. Le roman d'aventures et le roman social commencent à utiliser des paysages inconnus dans les livres de Pierre Loti (par ex. *Aziyadé*, 1879), mais l'empreinte de l'esprit colonial de l'europpéen y est de plus en plus clairement détectable.

Pour les poètes enclins à des recherches littéraires novatrices et qui veulent se détacher du romantisme, ce qui est exotique (l'intérêt informatif de la découverte de l'étranger) commence à être progressivement remplacé par l'exotisme : l'élément étranger se charge de tâches purement artistiques, esthétiques. Parmi les personnes qui investissent dans l'exotisme on cite d'habitude Théophile Gautier (le romantique qui a lancé l'idée de la poésie gratuite, qui ne servirait pas les causes de la société et, de même, auteur de romans exotiques). N'oublions pas Leconte de Lisle (1818–1894), né à la Réunion, un des adeptes de l'art pour l'art et du Parnasse, auteur du célèbre poème « Le rêve du jaguar », et Gérard de Nerval, un des précurseurs du symbolisme, important pour notre thème surtout par son récit-notes de voyage *Voyage en Orient* (1851). Pour la poésie française l'exotisme, comme thématique, se déploie au cours d'une voie historique plus longue qu'aux Balkans. Mais nous ne pouvons pas noter que l'exotisme acquiert un sens esthétique justement en liaison avec le début des tendances qui forment le

modernisme, guidées par l'idée que l'art ne doit pas servir la société, mais se dédier à la beauté pure. C'est une tendance que le symbolisme va modifier en se concentrant sur les perceptions complexes de l'individu, tout en essayant de s'exprimer par un syncrétisme des impressions.

Chez Charles Baudelaire (1821–1867), modèle de plusieurs modernistes après lui (les *Fleurs du mal* datent de 1857) on peut délimiter nettement les fuites imaginaires de la vie banale, qu'on pourrait nommer « évasionisme », d'une ligne différente – celle de l'exotisme. L'exemple pour la première des deux tendances, la présence du personnage lyrique dans un lieu étranger, se trouve représenté dans le poème *À une dame créole*¹⁴, chantant la beauté différente. Mais seulement un thème nouveau, celui de l'amour, affranchi des obligations socialement conçues, ouvre de même la voie aux tableaux érotiques et aux procédés modernistes : le syncrétisme des sens exprimés. L'introduction du sens olfactif, du goût, du sens tactile – *Parfum exotique, La chevelure*¹⁵ – brise les exigences classiques, sauvegardées par les romantiques (de n'admettre que les sens nobles : la vue et l'ouï). L'exotisme sert parfaitement les nouvelles tendances thématiques et esthétiques du modernisme.

Une autre impulsion pour l'exotisme et la structuration du thème du voyage/vagabondage moderniste (et d'une manière implicite pour l'insurrection contre les coutumes) représente de même un poème célèbre de Mallarmé, *Brise marine*, aussi bien sur le plan du langage (par ex. à travers l'anglicisme *steamer* au lieu de *navire*) que par le message – désir de lever l'ancre en direction d'une « exotique nature ». Rimbaud, dans son poème *Le bateau ivre*, suggère l'idée de la liberté et de la souffrance du poète, un bateau, ébranlé dans son voyage ivre, hésitant douloureusement entre l'attrait des pays lointains et « l'Europe aux anciens parapets ».

Le manque d'expérience coloniale concrète de conquérant, de la part du Sud-Est européen met sous le signe du doute les possibilités d'un développement plus riche, dans la prose, des stratégies littéraire de la zone de l'exotique. Quand même, cela se produit premièrement dans les notes de voyage, des textes qui, comme genre, contiennent des stratégies (d'aventure) proches à ceux du roman. A part le livre très connu, *Chicago et retour*, d'Aleco Constantinov, au début du XX^e siècle on trouve plusieurs autres notes de voyage d'auteurs bulgares : *Dans les pays chauds. Arabie du Sud. Afrique* (1906) de Radi V. Radev et *Dans le pays des palmiers* (1910), des notes de voyage sur l'Égypte de Stanimir Krintchev. Surtout dans *Chicago et retour* d'Aleco Constantinov néanmoins, nous pouvons observer que l'auteur suggère l'idée qu'en donnant des jugements sur un monde étranger, ce discours sur ce monde représente déjà une sorte de conquête. Les mots, même si paisibles, viennent de la part d'un européen (peu importe qu'il provient du Sud-Est), un homme du Centre expansionniste Europe. Comment ne pas juger plus tard comme conquérant le discours dans le roman-journal *L'Inventeur* (1931) de l'écrivain

¹⁴ Charles Baudelaire, *A une dame créole*, voir : Georges Pompidou, *Anthologie de la Poésie française*, Paris, Hachette, 1961, p. 365.

¹⁵ *Ibid.*, p. 365, p. 356.

bulgare Boris Chivatchev, même si le personnage Ivan Bistrov n'est qu'un émigrant bulgare en Argentine, en quête de son identité. Un autre roman, de la période roumaine de Mircea Eliade, *Mayitrey* (1933), présente un personnage-narrateur, Alan, dans le monde indien, comme quelqu'un au comportement européen, une sorte de conquérant, souffrant parallèlement sur le plan amoureux.

Nous avons eu déjà la possibilité de montrer que pendant l'entre-deux-guerres, le roman dans les deux littératures sud-est européennes, la littérature bulgare et la littérature roumaine, montre une tendance et aspiration vers la mobilité des personnages. On y aperçoit la quête du différent, de l'inconnu, de l'exotisme¹⁶. Il s'agit des suites de la tendance que nous essayons de décrire ici, surtout en poésie, et au début du XX^e siècle, en liaison avec l'introduction du symbolisme dans les deux littératures.

Nous avons déjà souligné que pour les littératures occidentales l'exotisme représente un thème aux messages assez précis. Il existe même la tendance dans la critique littéraire d'étudier l'exotisme surtout à l'égard de la réalité et du réalisme¹⁷, de lier l'exotisme aux identifications de rôles précis: maître versus dépendant, esclave, ou bien maître qui reconsidère son attitude envers le conquis et s'oppose à la politique de son pays conquérant. Néanmoins, l'exotisme, vu dans ses fonctions plus larges de thème littéraire, à la faculté d'être présent dans tous les régimes du littéraire et cette faculté nous permet de vérifier comment quelques poètes des Balkans du début du XX^e siècle se servent des ressources de l'exotique et créent dans le registre de l'exotisme.

3. Les fugues de Minulescu

Dès son premier recueil de poèmes, *Romances pour plus tard* (1908), Ion Minulescu montre l'intérêt pour le détail exotique : ses personnages lyriques sont des voyageurs ou des vagabonds ; des bateaux et des trains font le tour de la Terre ; la géographie pénètre son vers – l'Atlantique, les Antilles, San Salvador, Espagne, Escorial, Alicante etc. sont des *topoi*, mentionnés dans un seul poème, notamment *La Romance des trois galères*. Le poème possède un sens double : d'un côté il exprime un air nostalgique par l'image des galères endormies, presque putréfiées et abandonnées dans le port. D'un autre côté, le même poème ébauche (très probablement d'une manière involontaire) une constatation/accusation envers l'Espagne coloniale ou en général contre les entreprises coloniales, qui permettent l'accumulation de richesses « des trésors d'or et de pierres précieuses », acquis lors des voyages jusqu'aux « riches Antilles » et jusqu'à « l'île (sic) San Salvador », accusation exprimée à travers la métaphore de l'expansion coloniale « Escorial gourmand ». Néanmoins, le port reste l'image préférée dans ses poèmes, début et

¹⁶ Roumiana L. Stantcheva, *Stratégies modernistes du roman roumain et du roman bulgare des années 1920 et 1930* – « Neohelicon », XXXI/2, 2004, p. 63–75.

¹⁷ Jean Marc Moura, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998.

fin des aventures de l'individu, espoir d'approcher un lieu inconnu, lointain, émouvant. Comme exemple citons de même un autre poème, *À celle qui s'en va* :

*Tu crois que ce fut un amour vrai ...
Moi je crois que ce fut une brève folie ...
Mais ce qu'au juste ce fut,
Ce que nous voulions que ce fût,
Nous ne le saurons peut-être jamais ...*

*Ce fut un rêve vécu au rivage d'une mer,
Un chant triste amené d'autres terres
Par de blancs oiseaux voyageurs,
Sur l'azur insurgé d'autres mers au loin,
Un chant triste amené par les marins
Arrivés de Boston,
Norfolk
Et New York,
Un chant triste que souvent chantent les pêcheurs
Quand ils prennent le large et ne reviennent plus.
Et ce fut le refrain de triolets qu'un poète
Jadis imagina en les pays du Nord
Sur les bords de quelque blancs fjord,
Mendiant l'amour des blondes coquettes ...*

*Ce fut un rêve
Un vers
Une mélodie
Que nous n'avons chantée peut-être jamais ...*

.....

*Tu crois que ce fut un amour vrai ? ...
Moi je crois que ce fut une brève folie ! ...¹⁸*

L'appartenance de Minulescu au symbolisme est souvent contestée par la critique littéraire roumaine (surtout à cause de sa volubilité qui correspond peu à l'exigence de densité que s'imposent d'habitude les symbolistes) et cette hésitation nous donne un certain droit de chercher un autre terme pour définir ce poète, un terme plus général, notamment celui de *moderniste précoce*. L'exotisme donne un charme inimitable aux vers de Minulescu. Son âme moderniste souffre d'une manière symboliste, mais toujours en route, bercée par le mouvement du train, en attendant le moment du départ, dans le port, devant la vision d'îles lointaines et de couchants de soleil lumineux.

¹⁸ Ion Minulescu, *À celle qui s'en va*, voir : *Florilegiu de dragoste/Florilège d'amour*, Edition bilingue franco-roumaine. Choix et traduction : Aurel George Boeșteanu, Bucarest, Ed. Minerva, 1981, p. 91, 93.

L'exotisme chez Minulescu est doublé par un dynamisme combatif : par exemple dans les poèmes *Les bateaux arrivent*, *À celle qui va venir*, *Romance pour les trois romances*, *Dans le temple du calme*, *Sur le Danube*, *Crépuscule à Tomis*¹⁹ nous retrouvons le motif du voyage, de paysages et *topoi* exotiques, le motif de l'inquiétude de l'homme moderne. Un état spécifiquement bohème de dépendance du hasard, du changement des saisons, un regret résigné devant le sort est explicitement exprimé dans son poème *Octobre*. Il y mentionne les bohèmes et leurs « femmes-bohèmes » infidèles, tout en citant le nom de l'écrivain de la bohème, « l'immortel Murger ». Le mois d'octobre est représenté comme une « courtisane pâle, (...) maîtresse de ceux qui partent pour ne jamais revenir ». L'exotisme et le voyage supportent un groupe de thèmes préférés par le poète : la nostalgie du passé, la méfiance envers la fidélité en amour, le sentiment de se trouver devant un futur incertain et inconnu.

4. Les vagabondages de Kiril Christov

Passons en Bulgarie et voyons ce qui est caractéristique pour le poète Kiril Christov. La critique littéraire bulgare est très modérée lorsqu'elle doit le définir comme appartenant à un courant littéraire. Pour son contemporain Ivan Radoslavov, Kiril Christov fait partie du chapitre « Nouveau romantisme »²⁰. De nos jours, Svetlozar Igov le définit comme original et singulier²¹. Ailleurs, le même critique littéraire en parle, en le mettant à part, comme « un poète clairement individualiste, sans être symboliste, car son individualisme possède un caractère jovial et hédoniste et ne s'exprime pas par des images symbolistes »²². Ce sont des définitions qui nous permettent de chercher la proximité dans la position de chacun des deux poètes (Christov et Minulescu) dans l'histoire de sa littérature. Notamment les deux poètes se ressemblent par l'accessibilité du public au monde poétiques de chacun d'entre eux; par l'émancipation des sentiments de l'individu et l'étalage ouvert et sincère des pensées intimes; franchise et auto ironie chez Minulescu, libération de l'idéalisation amoureuse et de la fausse pudeur chez Kiril Christov. La jovialité poétique de Kiril Christov correspond au dynamisme de Minulescu. Au sujet de l'exotisme, des coïncidences se dessinent de même²³.

¹⁹ Ion Minulescu, *Versuri*, Antologie, postfață și bibliografie de Gabriela Omat, Ed. Minerva, București, 1975.

²⁰ Иван Радославов, *Българска литература. 1880-1930*. [Littérature bulgare. 1880-1930.], трето допълнено издание, Университетско издателство « Св. Климент Охридски », София, 1992.

²¹ Светлозар Игов, *История на Българската литература. 1878-1944*. [Histoire de la littérature bulgare. 187-1944.], Издателство на БАН, София, 1990.

²² Светлозар Игов, *Българската поезия в началото на века* [La poésie bulgare au début du siècle], voir : *Литература за 10 клас на средното общообразователно училище* [Manuel de Littérature pour la dixième classe], Просвета, София, 1992, с. 172.

²³ Le problème de l'exotisme se trouve mentionné à plusieurs reprises dans les commentaires critiques nombreux sur chacun des deux poètes, sans devenir l'objet d'une analyse concrète.

Quelques exemples vont illustrer l'exotisme de la poésie de Kiril Christov. Son poème *Le Vagabond* partage un élan envers la recherche hédoniste de l'existence heureuse, hors le cadre de la patrie, l'aspiration vers « des coins et terres inconnus »²⁴. Dans le poème *Adieu !* le pays natal est nommé « patrie paisible » en opposition avec la possibilité de vivre des émotions importantes, bien entendu, possibles uniquement hors de ses frontières. Ce désir ardent de sortir du sien est représenté de même par le thème érotique. Le moi lyrique raconte les conquêtes amoureuses toujours hors de son pays, dans une terre lointaine. Il ne s'agit pourtant de pays plus primitifs ou tropicaux, mais de milieux européens. Pippina du poème synonyme est une italienne, et Rosalia « aux yeux noirs » de même, plus concrètement, de Calabre. Kiril Christov invoque souvent la mer, ce symbole du voyage. Nous pouvons nommer justement « exotisme » ce déplacement du noyau du sujet poétique à l'étranger. Et il faudrait souligner que ce déplacement est strictement lié à des sincérités psychologiques aux conséquences esthétiques. Une confirmation que la définition du mot « exotique » dans le dictionnaire bulgare est très exactement formulée : lié au critère « lointain » et seulement par concrétisation avec « les pays chauds ». Kiril Christov se montre attiré par les pays étrangers, mais ce ne sont pas des vues inconnues qui l'attirent. Dans le poème *Les yeux noirs* les éléments exotiques sont Calabre, les volcans et un « tigre » imaginaire dans le cœur, qui décide à la place du poète amoureux. Les yeux noirs de la bien-aimée Rosalia peuvent aussi être pensés comme caractéristiques pour la beauté des femmes du sud. Dans le poème *Pippina* ce ne sont que le nom féminin et une exclamation en italien qui marquent le milieu étranger. Mais, un peu partout prédomine un autre élément étranger, inconcevable dans le « chez soi » : c'est la liberté des mœurs, les aspects démonstratifs de la conquête en amour, qui ne seront pas opportuns, ni permis dans l'ambiance de la patrie, encore assez patriarcale où règne une pudeur hypocrite. Se heurter à des mœurs inconnues en pays lointains représente un thème de la littérature de l'exotisme. Rappelons-nous les exemples mentionnés plus haut avec les poètes français chez qui le milieu, le lexique, les vues exotiques se transforment en prétexte pour développer des idées philosophiques ou psychologiques. Pour Kiril Christov la voie parcourue est en aller-retour, en commençant par des vagabondages poétiques loin de la patrie, pour rentrer plus tard dans le milieu originel. Dans la première partie de ce parcours, celle de l'envol, de l'appareillage, le poète bulgare exprime un élan puissant de conquérir l'étranger, d'imposer son moi. La place qu'occupe Kiril Christov dans la littérature bulgare continue à être difficile à définir. Une raison de plus pour lui conférer, à lui, comme avant à Minulescu, la dénomination de moderniste précoce. Il est très différent de tous les poètes de son temps : d'un romantique comme Ivan Vazov, des individualistes du cercle Missal, de Peyo Yavorov et des symbolistes. Dans une interprétation de

²⁴ Ici et plus loin nous traduisons de l'édition: Кирил Христов, *Съчинения* [Oeuvres], т. I, Лирика, Предговор Кр. Куюмджиев, София, 1966, с. 126.

l'œuvre de Kiril Christov, le critique insiste, et avec raison, sur le fait que le poète brise la convention d'une manière intrépide²⁵, que la représentation de l'acte de l'amour chez lui est novatoire, que c'est lui qui introduit dans la littérature bulgare l'image de la femme en chair. Tout cela suscite un dialogue-débat propice, quoique indirecte, avec les symbolistes bulgares. Ici il importe néanmoins de souligner que la poétique spécifique de Kiril Christov contient une vitalité, supportée par des images aux accents exotique explicites.

Sans mettre le poète bulgare Kiril Christov directement en correspondance avec un autre poète français, il s'agit de l'inscrire dans une tendance occidentale qui cherche dès le XVIII^e siècle de trouver de nouvelles provocations pour les sentiments et la pensée justement dans le lointain et à l'étranger. Le poète roumain Ion Minulescu peut être pensé en analogie, car lui aussi, il se lance à voyager dans sa poésie et même si l'étiquette qui lui est attribuée habituellement est celle de poète symboliste, il reste à part du symbolisme – dialogique, ouvert et hors standard au sens géographique et lexical, dans une littérature qui a été avant lui assez engagée avec les thèmes nationaux.

5. Le voyageur exténué Dimitar Boyadjiev

L'exotisme, non seulement celui lié aux paysages lointains, mais de même celui lié à des messages proprement esthétiques et sociaux, supportant les règles de vie émancipées (et qui apportent aux relations d'amour des aspects dramatiques et tragiques supplémentaires) ne s'épuise pas avec l'œuvre de Kiril Christov. Nous retrouvons l'exercice du pouvoir érotique, à la place du pouvoir colonial, de même dans les poèmes de Dimitar Boyadjiev. Dans son poème *L'Espagnole*²⁶, la bien-aimée est la jeune fille espagnole Carmencita. Sous le titre, l'auteur définit le genre, écrit en lettres latines, notamment comme *Habanera*, tandis que chaque strophe se termine par un refrain toujours en lettres latines : « Caramba! Olè! ». À part ces quelques éléments exotiques, le poème décrit la femme respectueuse comme émancipée sexuellement. Le texte du poème est construit sous la forme de dialogue, dont la première partie présente l'héroïne lyrique par ses yeux brillants et sa sensualité ardente. Vis-à-vis d'elle, le personnage lyrique accueille avec inquiétude cette dévotion de la femme à l'amour charnel et interprète son appel amoureux comme mélange de « volupté et de mort ». Une certaine timidité et un sentiment de crainte provinciale/balkanique y sont visibles, mais aussi un dédoublement symboliste transperce derrière les hésitations du conquéreur d'espaces lointains. Le

²⁵ Алберт Бенбасат, *Еротиката у Кирил Христов* [L'érotique chez Kiril Christov], Университетско издателство « Св. Кл. Охридски », София, 1995.

²⁶ Димитър Бояджиев, *Стихотворения* [Poésies], Предговор Борис Делчев, София, 1957, с. 76.

contexte étranger pénètre doucement dans le poème *Lettre* toujours par le nom d'une femme, la douloureusement aimée Lucienne²⁷.

6. L'alliage philosophique

Il existe encore un type d'exotisme où les écrivains balkaniques se trouvent inscrits pleinement dans les tendances européennes : la fuite utopique dans un ailleurs aux contours idéaux, dont parle dans son ample étude Jean Marc Moura²⁸. Ici le grand maître de tous les poètes modernes est sans doute Baudelaire, par son dernier poème du recueil *Les Fleures du Mal*, notamment *Le Voyage*. Il s'agit d'une recherche désespérée du « nouveau », où voyage et mort fusionnent. La critique littéraire de différents côtés (bulgare, française, anglaise) est unanime : le voyage et la mort sont les sources de la vision poétique²⁹. Pour les écrivains balkaniques il s'agit de découvertes durables qui ne dépendent pas des conquêtes coloniales, ni de la décomposition du système colonial. La perte remarquée dans les littératures des pays coloniaux, surtout après la deuxième moitié du XX^e siècle, ne touche pas l'exotisme intériorisé des littératures Sud-Est européennes non coloniales. Le café continue à les exciter par son acre parfum parisien et à les séduire vers des fuites imaginaires et tropicales ou bien vers les conquêtes personnelles du principe masculin puissant.

Cette deuxième option de l'exotisme nous mène vers de nouvelles lectures des écrivains sud-est européens et nous permet de les voir pleinement pareils aux recherches de la poésie européenne moderne. Chez Ion Minulescu, dans les poèmes cités plus haut, la liaison entre poésie, étranger et mort est visible et parfois même saillante. En ce qui concerne Kiril Christov, nous disposons d'une traduction en vers et qui illustre un aspect de cette interdépendance dans le sonnet *En Route*.

*La première lueur de l'aube s'est montrée,
Mais les marins déjà sont debout, vigilants.
Ils ont tendu la voile, et la voilà gonflée,
Le bateau a quitté le rivage dormant.*

*L'étoile du matin est encore là, brillante,
Trois fois plus radieux sont les visages brunis.
Les bords ont disparu dans la brume montante,
Ivres de liberté, les cœurs ont tressailli.
Leur regard exalté et triomphal embrasse*

²⁷ *Ibid.*, p. 89.

²⁸ Jean Marc Moura, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*, op. cit., p. 14.

²⁹ *Ibid.*, p. 418.

*La mer resplendissante, et le bateau, sans trace,
Glisse et fuit au-dessus de l'abîme salin.*

*Eh bien, la mort ne vous guette pas, ô marins :
C'est elle qui vous craint, jeunes gens intrépides,
Qui la bravez, les yeux ouverts, le front sans rides*³⁰.

Dans cette même direction aux jalons philosophiques, le poème *Marseille* de Dimitar Boyadjiev peut également être classé parmi les œuvres au signe exotique. Dans le texte, le port français est nommé « effrayant », « chemin de tous les vices humains » et « bête féroce ». « Les lumières arrogantes » marquent l'espace de la grande ville épouvantable, représentée de même par « l'absinthe », « les femmes-vendeuse d'amour » et « les lesbiennes pâles », une série de thèmes qui ne pourront pas illustrer d'une manière aussi dense un *topos* bulgare. Le poète évoque en opposition « les yeux doux de ma petite amie », « la femme douce dont j'embrasse les lèvres ». Toutefois, le poème est marqué par « la pensée de la mort » qui « attire » le personnage lyrique. Dans ce poème nous nous retrouvons presque au-dedans des intuitions symbolistes et nous pouvons noter aussi d'autres résonances du précurseur Baudelaire avec ses images parisiennes et ses visions du mal.

Rappelons toutefois que les motifs exotiques donnent des aspects étrangers/nouveaux, décoratifs, de la richesse lexicale et des aspects philosophiques profonds. Surtout dans le poème déjà cité, *Marseille*, de Dimitar Boyadjiev nous pouvons deviner le thème schopenhauerien sur le caractère transitoire de la vie humaine et sur les masques qui dissimulent des sorts humains pareils les uns aux autres : « ce jour-ci le maître et l'esclave étaient tellement égaux ! ».

*

L'exotisme des écrivains Sud-Est européens se trouve lié plus fortement avec le déplacement en général hors de la patrie, non pas tellement avec les espaces tropicaux. Les conditions de vie conditionnent leurs éloignements réticents. Pendant les années pleines de débats esthétiques de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, la tentation du lointain se remplit de plusieurs sens. Les modernistes précoces et la poésie symboliste entrelacés dans les images extraterritoriales de l'exotisme, des motifs bohèmes (insouciance/inquiétude pour le future) et des conquêtes (amoureuses) explicitement déclarées, aboutissent à une forme nouvelle du vers (libre) et du verbe (néologismes) ainsi qu'à des contenus philosophiques et moraux nouveaux. Par tous ces éléments surprenants, introduits dans les poétiques du Sud-Est européen au début du XX^e siècle, l'exotisme joue un rôle essentiel dans le passage de la poésie romantique au symbolisme.

³⁰ Traduit par Lubomir Guentchev In: Lubo`mir Guentchev. *Anthologie de poètes bulgares*. Ecrits inédits. Tome 1, texte établi par Alain Vuillemin avec le concours de Roumiana Stantcheva, d'Elena Gueorguieva et de Véronique Lavorel. Ed. Rafael dfe Surtis, Ed. Editinter, 2003, p. 64.

AUTOUR DE LA SÉMANTIQUE DU ROUM. *DESCÂNTEC* «INCANTATION»

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

Nous examinons la sémantique et la formation du roum. *descântec*, terme faisant partie de la famille de *cântec*. La comparaison avec les autres langues romanes et avec l'albanais permet quelques observations intéressantes sur un élément important du lexique populaire de la magie.

Parmi les termes latins qui se sont conservés seulement en roumain et en albanais se trouve le nom *canticum*. Vue la différence accentuée entre les interprétations données à ce fait¹, nous avons du recourir à l'examen de toute une série de termes qui font partie de la famille de *canticum*, afin de mettre en évidence plusieurs aspects intéressants, qui permettent de dépasser la simple constatation de la survivance commune d'un terme latin en roumain et en albanais. Lat. *canticum* s'est transmis au roumain (*cântec* «chant, chanson») et à l'albanais (*këngë* «id»²) par voie populaire. À l'encontre du roumain, les autres langues romanes n'ont pas hérité le terme, mais l'ont reçu du latin ecclésiastique³ en tant qu'emprunt savant relativement tardif⁴ : par exemple, fr. *cantique*. Les langues romanes occidentales continuent *cantus* (fr. *chant*, it. *canto*, sp. *canto*) et le dérivé *cantio*, *-onis* (fr. *chanson*), que ni le roumain, ni l'albanais n'en connaissent. Par contre, le verbe *cantare* est présent dans toutes les langues romanes et a été emprunté par l'albanais aussi : roum. *cânta*, alb. *këndoj*.

Il faut souligner encore une fois que les descendants roumain et albanais de *canticum* n'ont pas de sens chrétien, mais profane, désignant en général toute sorte

¹ Cette survivance a été interprétée soit comme une des caractéristiques essentielles qui séparerait le lexique d'origine latine des deux langues de celui de la Romania Occidentale (voir Eq. Çabej, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen*, en «Revue roumaine de linguistique» VII (1962), p. 161 et suiv.), soit comme une conservation due au hasard (voir H. Mihăescu, *Les éléments latins de la langue albanaise*, en RESEE IV (1966), p. 350, Idem, *La romanité dans le sud-est de l'Europe*, București, 1993, p. 54).

² La forme *këntkë*, de la langue ancienne est plus proche de l'étymon.

³ Le sens chrétien apparaît au IV^e siècle (voir, par exemple, A. Dauzat, J. Dubois, H. Mitterand, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, IV^{ème} édition revue et corrigée, Paris, 1964, s. v. *cantique*).

⁴ S. Pușcariu, *Limba română. I. Privire generală. Prefață* de G. Istrate, note, bibliografie de Ilie Dan, București, 1976, p. 212. *Istoria limbii române*, Académie roumaine, sous la rédaction de I. Coteanu, I. Fischer, Marius Sala, București, II^{-e} tome, 1969, p. 117, 120 inclut roum. *cântec* parmi les termes qui conservent la haute fréquence dès le latin.

de chanson. La survivance de *canticum* en roumain et en albanais se rattache, donc, au problème de la structure du lexique chrétien de deux langues. G. R. Solta⁵ range *canticum* parmi les termes chrétiens d'un caractère général que l'albanais a emprunté au latin, tels : *altare, angelus, ecclesia, spiritus*. Pourtant, *canticum* ne s'est conservé ni en albanais, ni en roumain avec ce sens, innovation assez tardive, toutes les deux gardant un sens antérieur à celui connu dans l'Occident roman.

Nous nous proposons d'insister – plus qu'on l'a fait jusqu'à présent – sur la question que le terme *cântec* et sa famille des mots – hérités comme tels du latin, ou formés en roumain – font partie du lexique de la magie. Il s'agit surtout du dérivé hérité *a descânta* vb. «détourner des enchantements, faire guérir par des enchantements» et du dérivé de date roumaine *descântec* n. «incantation»⁶. Notre but est de démontrer que le sens et la structure du dérivé *descântec* donnent au roumain une place spéciale parmi les langues romanes et, en même temps, par rapport à l'albanais, malgré la conservation en commun, par voie populaire, du mot de base *cântec*.

À côté de *cântec* n. n., continuateur de la forme latine de singulier neutre, le roumain a hérité la variante *cântică* n. f., issue de la forme de pluriel, *cantica*⁷. Cette forme de pluriel, conservé sporadiquement en roumain (ou le terme est rare et dialectal), représente, au contraire, l'étymon du terme albanais *këngë*⁸. En suivant les données du *Dictionnaire étymologique du roumain* de Candrea et Densusianu, on observe que bon nombre de membres de la famille de *canticum* ont persisté en roumain: *a cânta* vb. < *cantare* (nr. 353) (en albanais, *këndoj*), *cântat* n. n. «chant» < *cantatus*⁹; *a încânta* vb. «enchanter, charmer, ravir» < *incantare* (nr. 355)¹⁰ et *a descânta* vb. «conjuré, exorciser, détourner par des enchantements, faire guérir par des enchantements» < *dis-cantare* (nr. 356); avec le sens du roumain, ce dernier mot latin s'est conservé dans quelques patois italiens¹¹. On peut constater, en utilisant l'information fournie par le *Dictionnaire de l'Académie*¹², que le descendant

⁵ *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*, Darmstadt, 1980, p. 134.

⁶ Gr. Brăncuș, *Istoria cuvintelor. Unitate de limbă și cultură românească*, II^{ème} édition augmentée, București, 2004, p. 57, 58 a mis en évidence des sens d'un domaine proche au lexique magique que connaissent droum. *a cânta* et *cântec*, ar. *a cânta*, à savoir les sens funèbres «se lamenter», respectivement «lamentation», propres aux coutumes d'enterrement; en Banat, la femme qui se lamente chez l'enterrement porte même le nom de *descântătoare*.

⁷ L.-A. Candrea, Ov. Densusianu, *Dicționarul etimologic al limbii române. Elementele latine (a – putea)* – abrégé CDDE –, București, 1907–1914, nr. 357.

⁸ G. Pekmezi, *Grammatik der albanesischen Sprache (Laut- und Formenlehre)*, Viena, 1908, p. 38–39; le mot n'a pas en albanais de variantes.

⁹ S. Pușcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache. I. Lateinisches Element*, Heidelberg, 1905, nr. 371 considérait que le roumain a hérité aussi le nom *cantus* (*cânt* «chant»), vue qu'en meglénoroumain aussi il y a *contu*. Pourtant, le *Dictionnaire de l'Académie* ne retient pas cette étymologie, en expliquant la forme comme néologique.

¹⁰ Voir plus bas la discussion sur son origine.

¹¹ Voir CDDE, s. v.

¹² Abréviation: DA.

roumain de *incantare* est beaucoup moins fréquent que le terme qui continue *discantare*. L'origine du roum. *a încânta* est controversée : héritage du latin ou formation interne roumaine. Tenant compte du fait que tous les exemples d'usage de ce verbe proviennent des auteurs du XIX^e siècle et que sa fréquence est baissée, Al. Cioranescu¹³ – à l'encontre de S. Pușcariu¹⁴, des auteurs de DA et de CDDE – explique *a încânta*, à juste titre, comme néologisme¹⁵. Gr. Brâncuș attire l'attention que *a descânta*, en dépit de son préfixe privatif, désigne tant l'action d'ensorcellement que son opposé, la guérison par la chasse des esprits mauvais¹⁶. Tout comme le verbe *a încânta*, le nom *încântec* apparaît sporadiquement, seulement chez les auteurs du XIX^e siècle¹⁷, tandis que le nom générique pour toute sorte de d'incantation est *descântec*.

Les langues romanes occidentales continuent du latin ou empruntent au latin comme termes savants *incantare* et *incanto*, *incantatio* : par exemple, fr. *enchanter*, *enchantement*¹⁸, it. *incantare*, *incanto*¹⁹.

En revenant à la diffusion dialectale en roumain des représentants des verbes latins *incantare* et *discantare*, il faut observer qu'au sud du Danube (en aroumain, meglénoroumain et istroroumain) il y a seulement des descendants de *discantare* ; pour ce qui est du dérivé *descântec*, on constate, de même, sa présence dans tous les trois dialectes sud-danubiens, ce qui prouverait son ancienneté. Il n'y a pas de preuves que les dialectes au sud du Danube auraient connu *încântec*²⁰.

Les représentants roumain et albanais du lat. *cantare* continuent le sens magique secondaire que le terme avait en latin : «ensorceler; faire rompre le charme»²¹. En latin, on avait la série *cantare* / *incantare* / *di(s)cantare*, d'où le roumain a hérité la paire d'antonymes *cantare* / *di(s)cantare*. Sur le modèle des verbes, s'est formée la paire des noms *cântec* / *descântec*, par l'utilisation du

¹³ *Dicționarul etimologic al limbii române*, édition soignée et traduction par Tudora Șandru Mehedinți et Magdalena Popescu Marin, București, 2001, nr. 1938.

¹⁴ *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache. I. Lateinisches Element*, Heidelberg, 1905, nr. 822.

¹⁵ Selon Cioranescu, en aroumain existerait la forme *ncântare*, qui pourrait être un argument à la faveur de l'origine ancienne du mot, argument que, pourtant, à son avis, n'est pas décisif. D'ailleurs, il faut observer que le mot n'est pas présent chez Tache Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân (general și etimologic)*, II^e édition, București, 1974 (abrégé Papahagi, DDA).

¹⁶ *Istoria cuvintelor*, p. 59.

¹⁷ Voir les exemples en DA, s. v. *a încânta*. *Încântec* semble être formé sur *cântec* par Heliade Rădulescu, Ion Ghica ou Al. Odobescu ; voir aussi Al. Cioranescu.

¹⁸ *Le grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul Robert, II^e édition augmentée par Alain Rey, 1988, III^e vol., p. 942. Pour l'étymologie, voir Dauzat, Dubois, Mitterrand, *œuvre citée*, s. v. *enchanter*.

¹⁹ Salvatore Battaglia, *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, 1972, VII, p. 606, 610.

²⁰ Pour la diffusion dialectale voir Papahagi, DDA, CDDE, Brâncuș, *Istoria*.

²¹ Le *Dictionnaire latin - roumain* de G. Guțu, d'où nous avons pris les explications, donne les mêmes sens magiques pour les autres termes de la famille : *cantus* «incantation», *canticum* «id», *decanto* «enchanter, ravir», *incantare* «enchanter, ensorcèler».

préfixe privatif *des-*²². Des preuves que le sens «ensorceler» du verbe *cantare* est passé en roumain sont offertes par l'aroumain : *te l'î cântî şi te l'discântă ? , u cântă ş'apoi u discântă* «il l'a ensorcelé et puis il l'a guéri par des incantations» ; *cu cântare ş'discântare... l'feate nipoii om* «à l'aide de l'ensorcellement et de la guérison le transforma de nouveau en homme» ; de même, l'adjectif *cântat* signifie «chanté», mais aussi «enchanté, ensorcelé» : *loc nicurat ş'cântat* «place maudite et sauvée», *pul'u cântat* «oiseau magique», *tuiagă di her cântată* «bourdon en fer, ensorcelé» ; *un mer cântat şi discântat* «une pomme ensorcelée et guérie»²³.

En albanais, *këndoj* a les deux sens : «chanter» et «écarter les conséquences d'un ensorcellement» : *e këndonte prifti* «le prêtre le guérissait»²⁴.

Rarement utilisé, le dérivé *përkëndoj*²⁵ correspond du point de vue de la forme, non seulement du sens, au roum. *a descânta* ; le nom d'agent, *përkëndonjës*²⁶ a le sens «sorcier, magicien»²⁷.

En revenant à la sémantique du mot roumain *cântec*, il faut mentionner son sens secondaire «présage de malheur, fâcheux présage»²⁸. L'antonyme *descântec*, formé sur le modèle hérité de la paire verbale *a cânta / a descânta* – fait qui expliquerait l'apparition dans le cas des noms de l'élément dérivatif *des-*, propre plutôt aux verbes – indique le fait que son terme de base *cântec* doit avoir hérité le sens magique de l'étymon, «incantation, enchantement», sens qui s'est perdu avec le temps. Comme on l'a vu, le verbe *a cânta*, a son tour, a hérité de *cantare* le sens magique «enchanter».

²² C'est l'explication donnée par *Dicţionarul limbii române moderne*, Bucureşti, 1958 et par *Dicţionarul explicativ al limbii române*, Bucureşti, 1975. Pour les fonctions du préfixe *des-* voir I. Coteanu, Angela Bidu Vrânceanu, *Limba română contemporană*, vol. II, *Vocabularul*, Bucureşti, 1975, p. 189.

²³ Papahagi, DDA, s. v. *cântare*¹, *a cânta*.

²⁴ *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe*, Tirana, 1980, s. v. *këndoj*. *Fjalor i gjuhës shqipe*, Tirana, 1954 s. v. donne l'explication suivante: «on dit de l'action du magicien qui prononce des formules destinées à guérir un malade».

²⁵ Amelie von Godin, *Deutsch - albanisches Wörterbuch*, Berlin, 1930, s. v. *entzaubern*, S. E. Mann, *An Historical Albanian - English Dictionary*, Londra - New York - Toronto, 1948, p. 371.

²⁶ Mann, l. c.

²⁷ Une investigation spéciale mérite la manière dont s'est formé le dérivé alb. *përkëndoj*. Il faut observer que la forme du préfixe albanais *për-*, qui de règle ne forme pas des verbes antonymes, comme dans ce cas-ci (pour les sens de ce préfixe et son origine controversée, voir Al. Xhuvani, Eq. Çabej, *Parashtesat e gjuhës shqipe*, en Al. Xhuvani, *Vepra*, I, Tirana, 1980, nr. 50) est comparable à celle de la préposition *për* «de, pentru», qui correspond à la préposition roumaine *de* ; de la sorte, dans ce dérivé, alb. *për-* est analogue au roum. *de-* < lat. *dis-*. Dans ce moment de notre recherche, il nous est difficile de préciser si le verbe albanais représente vraiment un calque et s'il s'agit d'un calque sur le latin ou sur le roumain. En tout cas, il est intéressant de noter qu'il existe un autre dérivé à l'aide du préfixe *për-*, dont la base est le terme propre pour le sens «incanter, enchanter» : *ysht* «ensorceler» / *përysh* «guérir» (Godin, *Wörterbuch*, s. v. *Entzaubern*). De même, la série est complétée par le verbe *përbetoj* (< *betoj*), ayant le sens «écarter les conséquences de l'ensorcellement, ou les mauvais esprits par des formules» (*Fjalor*, s. v. *përbetoj*, v. aussi G. Weigand, *Albanisch-deutsches Wörterbuch*, Leipzig, 1914, s. v. *përbej*).

²⁸ Brâncuş, *Istoria*, p. 57.

Les effets de l'incantation, nommée une fois, fort probablement, *cântec*, sont supprimés par l'intonation du *descântec* «chanson spéciale destinée à annuler les effets d'une maladie ou d'une malédiction». Avec le temps, *cântec* – le verbe *a cânta* aussi – perd son acception magique pour rester le terme profane qui nomme toute sorte de chanson. *A descânta* et *descântec* deviennent les dénominations courantes tant pour l'action d'ensorcellement, que pour l'action opposée, de neutralisation.

L'examen de la paire *cântec / descântec*, par rapport aux termes albanais *këngë* et *këndoj* nous fait avancer l'hypothèse qu'à l'origine, *canticum* a conservé dans le latin balkanique le sens «incantation», caractéristique pour le vocabulaire de la magie.

UN ASPECT MÉCONNU DES FÉES ROUMAINES. OBSERVATIONS SUR UN TEXTE MAGIQUE MANUSCRIT

EMANUELA TIMOTIN

L'article a pour objet l'analyse des croyances roumaines sur les fées appelées *dânsele* à partir d'un texte magique manuscrit inédit, en recourant à la comparaison avec des témoignages européens analogues.

1. Cette analyse porte sur un texte inédit (voir *Annexe*), conservé dans le manuscrit 1517 (f. 44^{r-v}) de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest, un *codex* rédigé à la fin du XVIII^e siècle¹. Le texte, qui porte le titre « Pentru dânsăle », représente, à ma connaissance, la plus ancienne incantation roumaine contre des êtres féminins surnaturels, des fées maléfiques, connues chez les Roumains surtout sous les noms de « iele » ou de « dânsele ». Ces fées² qui, selon les croyances roumaines, agissent toujours en groupe et dont le nombre est parfois trois, souvent neuf, rarement deux ou inconnu, habitent l'air, le ciel, les forêts, les arbres grands et à riche feuillage, sous l'ombre desquels elles restent d'ailleurs enterrées dans la journée, au bord des rivières, aux carrefours, près des mauvaises herbes ou des simples, aux avant-toits. Elles s'assoient en haut et en bas, dans des places 'signées' qui deviennent ensuite des places mauvaises ; elles dressent la table dans des lieux choisis à leur gré, boivent souvent de l'eau des fontaines et se baignent surtout dans les sources qu'on considère comme des 'sources saintes'. Elles marchent et volent dans l'air, surtout pendant certaines nuits, en chantant et en dansant sur les vents, dans les tourbillons des vents, en haut et en bas, sur les champs et dans les places désertes, sur les confins des territoires, sur les vallées et sur les collines, surtout aux carrefours, dans les prairies vertes et isolées, dans les âtres déserts sur les champs, dans les clairières vertes des forêts, près des platanes ou des noyers, autour de la maison.

Munies des cloches, d'une cornemuse, des trompettes, des tambours, et accompagnées d'excellents musiciens, elles chantent d'une manière magnifique et

¹ Le *codex* a été décrit et daté par G. Ștrempeț, *Catalogul manuscriselor românești din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, vol. I, 1978, p. 356.

² J'utilise pour cette description rapide Lazăr Șăineanu, *Ielele sau zânele rele după credințele poporului român*, dans *Studii folclorice. Cercetări în domeniul literaturii populare*, étude introductive et édition par Al. Dobre, Bucarest, 2003 [première édition 1896], p. 45–112 ; I. Mușlea, O. Bârlea, *Tipologia folclorului. Din răspunsurile la chestionarele lui B. P. Hasdeu*, Bucarest, 1970, p. 207–218 ; A. Fochi, *Datini și credințe populare de la sfârșitul secolului al XIX-lea. Răspunsurile la chestionarele lui Nicolae Densusianu*, Bucarest, 1976, s.v. *cele frumoase, cele sfinte, dânsele, ielele, milostivele, Rusaliile, Șoimanele, zânele*. Voir aussi la présentation, accompagnée d'une riche bibliographie, réalisée par I. Taloș, *Gândirea magico-religioasă la români. Dicționar*, Bucarest, 2001, s.v. *ielele*.

parfois les humains peuvent les entendre : soit les bonnes gens, soit ceux endormis là où elles fêtent. Aussi considère-t-on que quelques uns ont vu leurs grandes danses ou au moins l'herbe piétinée à la forme de leur danse.

Les chercheurs ont mis en évidence le pouvoir maléfique que la plupart des légendes accordent à ces fées³ : elles paralysent les gens, les rendent infirmes, muets, aveugles, fous ou tout simplement elles tuent ceux qui les rencontrent, qui répondent à leurs questions, qui boivent de l'eau de la source où elles se sont baignées, qui travaillent pendant leurs jours (surtout entre les Pâques et la Pentecôte). Parfois elles deviennent miséricordieuses et pardonnent ceux qu'elles avaient punis auparavant⁴.

2. Les dénominations les plus fréquentes qu'on accorde à ces fées sont essentiellement deux et sont forgées à partir des pronoms personnels : *iele* est le pronom de troisième personne pluriel (*ele* « elles ») prononcé avec iotacisme⁵, tandis que *dânsele*, utilisé dans le texte qui fait l'objet de mon analyse, est un pronom personnel composé de la proposition *de* et du pronom *îns* (< lat. *ipsum*)⁶. Le transfert des pronoms dans la désignation des êtres fantastiques a été interprété

³ O. Bârlea, *Folclorul românesc*, vol. I, Bucarest, 1981, p. 107.

⁴ En voici un exemple : « Quelqu'un s'est endormi dans le champ, près d'un arbre. La nuit, il étendit un chariot grinçant et s'arrêtant près de l'arbre où il dormait. Dans le char il y avait trois femmes et l'une dit qu'elle avait perdu quelque chose au char. Une autre suggéra d'enlever les veines de l'homme assis et elle les prit. Quand l'homme voulut se lever, il vit qu'il était infirme des pieds. L'année suivante, il revint à la même place, de même que le char avec les trois femmes. Une d'elles dit de lui restituer les veines, car elles les avaient déjà bien utilisées, et que, de plus, les veines ne leur étaient plus nécessaires, car elles s'étaient usées à cause des ridelles. Les veines lui furent restituées, l'homme recommença à marcher, mais avec difficulté, car les veines étaient rodées » (A. Fochi, *op. cit.*, p. 145).

⁵ L'étymologie du mot *iele* a été sujet de controverse entre les linguistes roumains. Parmi les opinions contraires à celle qu'on accepte aujourd'hui, je rappelle d'abord celle de B. P. Hasdeu, selon lequel le terme provenait du sanscrit *vêlâ*, base pour le grec *γελλώ*, le serbe *vila* et le roumain *ielă* ; voir B. P. Hasdeu, *Originile păstoriei la români. Studiu de filologie comparată*, dans *Studii de lingvistică și filologie*, vol. I, édition, étude introductive et notes par Gr. Brâncuș, Bucarest, 1988, p. 221–223 [première édition 1874]. D'autre part, Cihac a proposé comme étymon l'hongrois *lél* « esprit, souffle » ; voir A. de Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, vol. II, *Elements slaves, magyars, turcs, grecs modernes et albanais*, Frankfurt, 1879, p. 508 ; à son tour, C. Diclescu identifiait les *iele* roumaines à *Elle* (« Elfen »), par un intermédiaire gépid ; voir C. Diclescu, *Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes*, Bd. I, Leipzig, 1922, p. 186. Lazăr Șăineanu a proposé d'abord un étymon turco-tatar, en remarquant que *iel* signifiait « vent » ; sa proposition n'est pas restée sans écho, car Vasile Bogrea semble avoir opté toujours pour une origine turque, bien que, dans l'article consacré à l'étymologie du mot, il discutât aussi les éléments qui plaident en faveur d'une origine pronominale ; voir *Dacoromania*, 4, 1924–1926, p. 822–823. Ultérieurement, Șăineanu a reconsidéré son opinion et a défendu l'étymologie pronominale du terme, réfutant en même temps toutes les autres étymologies ; voir L. Șăineanu, *op. cit.*, p. 83–88.

⁶ Pour l'utilisation complémentaire des deux pronoms entre les XVI^e–XVIII^e siècles, voir I. Ghețje (coord.), *Istoria limbii române literare. Epoca veche (1532–1780)*, Bucarest, 1997, p. 329.

comme une preuve du caractère tabou des noms des fées, issu de l'effroi que leur pouvoir maléfique inspirait aux humains⁷.

D'autres appellations désignent leur statut – *fecioarele* (les vierges), *doamnele* (les dames) –, décrivent leur attitude à l'égard des mortels – *milostivele* (les miséricordieuses), *fie-le milă* (qu'elles en aient pitié) –, insistent sur leur caractère surnaturel – *zânele, zânioarele* (les fées), *cele sfinte, sfintele (de noapte)* (les saintes [de nuit]), *ursoaicele* (déformation pour *ursitele* : fées qui président à la naissance d'un enfant)⁸ –, sur leur beauté extraordinaire – *ale frumoase, frumoasele*⁹, *frumușelele, mândrele, mușatele* (les belles) –, sur les jours de prédilection de leurs apparitions – *Rusaliile, Rusalele* –, sur leur puissance – *puternicele* (les puissantes) –, ou sur leur caractère aérien – *împărătesele văzduhului, vântoasele, ale din vânt* (les esprits du vent)¹⁰.

3. On ne connaît aucune information relative à l'identité du scribe du manuscrit. Toutefois, à partir des observations extratextuelles ou des particularités linguistiques du texte en question¹¹, on peut affirmer que le copiste était originaire de la Moldavie. Pour la même localisation semble plaider l'emploi du mot *dânsele* en tant que dénomination pour des êtres surnaturels, mais son usage n'est pas une preuve irréfutable, car les informations sur la circulation du terme avec ce sens s'appuient surtout sur l'analyse d'une situation dialectale de la seconde moitié du XIX^e siècle¹².

⁷ Vu que autant les ethnologues que les linguistes partagent cette opinion, je me contente de signaler quelques titres de la bibliographie linguistique : L. Șăineanu, *op. cit.*, p. 61, 88 ; I.-A. Candrea, *Tabu' în limbă. Nume interzise*, dans *Omagiu lui I. Bianu*, Bucarest, 1927, p. 75–76 ; W. Havers, *Neure Literatur zum Sprachtabu*, Vienne, 1946, p. 138 ; Al. Rosetti, *Limba descântețelor românești*, Bucarest, 1975, p. 120 ; Maria Purdela Sitaru, *Etnomedicină lingvistică*, Timișoara, 1999, p. 156.

⁸ Pour cette déformation, voir I. Mușlea – O. Bârlea, *op. cit.*, p. 207 ; cf. les propos fantaisistes de Lucia Berdan, dans *O problemă de etnolingvistică*, « Anuar de lingvistică și istorie literară », 39–41, 1999–2001, p. 203–208.

⁹ Cette dénomination est attestée dès le début du XVIII^e siècle ; voir D. Cantemir, *Descriptio antiqui et hodierni status Moldaviae*, traduction d'après l'original latin par Gh. Guțu, introduction par Maria Holban, Bucarest, 1973, p. 342.

¹⁰ Pour les noms que les sorcières de la région de Banat utilisent afin d'augmenter l'emprise sur les esprits surnaturels, voir O. Bârlea, *op. cit.*, I, p. 107 ; I. Ghinoiu, *Obiceiri populare de peste an. Dicționar*, Bucarest, 1997, s.v. *ielele*. Pour le rapprochement entre les Elles et les filles d'Alexandre le Macédonien, voir L. Șăineanu, *op. cit.*, p. 78–79 ; N. Cartojan, *Cărțile populare în literatura românească*, t. I. *Epoca influenței sud slave*, Bucarest, 1929, p. 227.

¹¹ L'un des textes du manuscrit, l'apocryphe *La Lettre du Christ tombée du ciel*, a des particularités semblables à une recension similaire rédigée dans la région de Roman ; voir Emanuela Timotin, *Legenda duminicii*, étude monographique, édition et glossaire, dans *Cele mai vechi cărți populare în literatura română*, X, Bucarest, 2005, p. 209–210. Au niveau linguistique, en faveur de l'origine moldave du scribe on peut citer la réduction du diphtongue *ça* en position finale : *venire/vinire (= venire)* (f. 44^v), *pre* (f. 44^v) (= *prea*) ; voir I. Gheție, *Baza dialectală a românei literare*, Bucarest, 1975, p. 119–120 ; voir aussi la discussion sur le sens du mot *răspunde, infra, Annexe*.

¹² C'est Lazăr Șăineanu qui a remarqué le premier que, en tant que nom des fées, *dânsele* n'est pas utilisé en Valachie (voir *op. cit.*, p. 61). Plus récemment, Maria Purdela Sitaru a constaté que le syntagme *de dânsele* au sens de rhumatisme, n'était utilisé, dans la seconde moitié du XIX^e siècle,

Le texte, dont le scénario diffère des incantations contre les *Elles* recueillies par les ethnologues, est légèrement christianisé : d'une part, les fées occupent la deuxième position dans le *cursus honorum* chrétien, après Dieu ; d'autre part, celui qui prononce l'incantation et organise le rituel avoue avoir jeûné trois vendredis consécutifs.

Les informations relatives aux fées sont beaucoup plus nombreuses : l'exécutant du rituel semble connaître le moment de l'arrivée des fées, susceptibles de lui apporter du bonheur ; il les attend en conformité avec un rituel qui leur fait plaisir en leur préparant un repas copieux ; la déférence du hôte se manifeste dans le jeûne rituel qui a également, d'un côté, une valeur expiatoire dans la mesure où il réussit à annuler les péchés qui auraient pu offenser les visitatrices, et, de l'autre côté, une valeur purificatrice, car il prépare l'hôte pour la rencontre avec les êtres surnaturels. Le repas et le jeûne imposent un caractère contractuel à cette entrevue qui semble s'être déroulée plusieurs fois : c'est grâce à eux que l'hôte ne va pas être puni à cause de ses désobéissances antérieures ; c'est grâce à eux que les visitatrices ne cesseront pas de lui montrer leur bienveillance.

Par conséquent, le texte en question est un élément important dans l'essai de comprendre l'évolution des croyances roumaines sur les *Elles* non seulement parce qu'il représente la plus ancienne incantation roumaine contre ces fées, mais surtout parce qu'il met en lumière un aspect presque oublié de l'histoire de ces êtres fantastiques, voire leur bienveillance envers les humains¹³.

4. La contamination fréquente entre les *Elles* et les fées qui président à la naissance d'un enfant¹⁴ dans l'imaginaire populaire roumain impose une relecture du texte pour vérifier s'il fournit des arguments pour cette assimilation. Une première preuve pourrait être la présence du numéral « trois » qui suggérerait que l'hôte savait qu'il recevait la visite de trois fées, en l'occurrence celles du destin¹⁵. L'argument est réfutable parce que le numéral en question, monnaie courante dans les textes magiques, n'est pas lié au nombre des fées. Un second argument pour ladite identification pourrait être la présence du repas ; le rapprochement entre les

que dans les ouvrages des médecins moldaves ; voir *op. cit.*, p. 73. Sur les traces de Hasdeu, le premier à avoir essayé de proposer une répartition dialectale des nombreuses appellations des *Elles*, en repérant leurs dénominations courantes dans la région de l'Olténie (voir B. P. Hasdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae. Dicționarul limbei istorice și poporane a românilor*, vol. I, édition et étude introductive par G. Brâncuș, Bucarest, 1972, s.v. *ale*, p. 559), Maria Purdela Sitaru a réalisé une carte dialectale pour le roumain du XX^e siècle, selon laquelle *dânsele* s'utilise toujours en Moldavie ; voir *op. cit.*, p. 156.

¹³ Voici l'un des maigres témoignages qui ne décrivent pas les *Elles* comme des êtres exclusivement maléfiqes : « si les hommes ne les dérangent pas, elles leur donnent tous les biens ; mais agacées, elles sont très mauvaises » (A. Fochi, *op. cit.*, p. 141).

¹⁴ Selon les croyances roumaines, les *Elles* sont assimilées aussi bien aux *Parques* (I. Mușlea, O. Bârlea, *op. cit.*, p. 218 ; A. Fochi, *op. cit.*, p. 145) qu'aux *revenants* et aux *pricolici* (I. Mușlea, O. Bârlea, *op. cit.*, p. 218). Pour une assimilation similaire en albanais, voir K. Treimer, *Tabu im Albanischen*, « *Lingua* » 4, 1954-1955, p. 61.

¹⁵ Cf. D. Cantemir, *op. cit.*, p. 341, qui parlait de l'existence de deux *Parques*.

Parques et les trois êtres féminins surnaturels qui donnent leur secours¹⁶ moyennant un repas est attesté dans l'Occident médiéval dès le XI^e siècle, dans le *Decretum* de Burchard de Worms :

« Tu as agi comme certaines femmes ont coutume de le faire en certaines époques de l'année : en mettant la table chez toi, tu as placé sur celle-ci les mets et la boisson en même temps que les trois petits couteaux afin que les trois sœurs, qu'une antique sottise ne cessant de se perpétuer a nommées Parques, puissent se restaurer en ces lieux. Et tu as enlevé à piété divine et son pouvoir et son nom pour les porter au diable, je te le dis, en croyant que ces trois personnes dont tu dis qu'elles sont sœurs, pourraient t'être utiles, toute de suite ou dans l'avenir »¹⁷.

Bien que des rituels similaires accompagnent aussi les préparations à la naissance des enfants dans l'espace roumain, l'incantation qui fait l'objet de la présente analyse ne semble pourtant pas être vouée à attirer la bienveillance des Parques, en raison du caractère répétitif de la rencontre, décelable dans les paroles que l'hôte adresse aux fées : l'exécutant du rituel est conscient que sa vie passée a été suivie de près par les fées et, ce qui plus est, qu'elles peuvent agir également sur son avenir.

5. Le repas pour des créatures fantastiques féminines, dont le nombre n'est pas spécifié, comme une condition *sine qua non* pour qu'elles agissent sur la vie de quelqu'un, en lui accordant ou préservant la richesse, se retrouve, dans l'Occident médiéval, dans les textes qui portent sur la Dame Abonde ou sur Satia. Sans avoir l'intention d'offrir un inventaire exhaustif de ces témoignages, je vais présenter une série d'exemples qui, à mon avis, se situent dans la proximité aussi bien des informations déployées par le texte roumain que des noms roumains donnés aux fées. Voici un premier fragment qui appartient à Guillaume d'Auvergne :

« Il en va de même de l'esprit qui, sous l'apparence d'une femme, visite la nuit, en compagnie d'autres, dit-on, les demeures et les offices. On les nomme Satia, d'après 'satiété', et aussi Dame Abonde, à cause de l'abondance qu'on dit qu'elle confère aux demeures qu'elle aura visitées. C'est même ce genre d'esprit que les vieilles appellent 'les dames' et à propos desquelles elles entretiennent cette erreur à laquelle elles sont seules à accorder créance, même dans des songes illusoire. Elles disent que les dames usent de la nourriture et des boissons qu'elles trouvent dans les demeures, sans toutefois les consommer entièrement, ni même en diminuer la quantité, surtout si les récipients

¹⁶ Une contamination entre les Parques et des êtres surnaturels féminins se trouve aussi en albanais, où *të mirat* représentent « les trois fées qui, dans la mythologie populaire, décident le destin d'un nouveau-né... ; elles aident les gens au besoin » ; voir Gr. Brâncuș, *Concordanțe lingvistice româno-albaneze*, Bucarest, 1999, p. 40, s.v. *Bunele*.

¹⁷ Texte tiré de C. Lecouteux, Ph. Marcq, *Les esprits et les morts. Croyances médiévales*, Paris, 1990, p. 16. Burchard de Worms a repris le texte d'un pénitentiel allemand ; voir C. Lecouteux, *Au-delà du merveilleux. Essai sur les mentalités du Moyen Âge*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, 1998, p. 164. En général, pour l'apparition des Parques dans les récits médiévaux occidentaux, voir Laurence Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, 1984, p. 27-34.

qui contiennent les mets sont découverts, et si ceux qui renferment les boissons ne sont pas bouchés, quand on leur laisse pour la nuit. Mais si elles trouvent ces récipients couverts ou fermés ou encore bouchés, elles ne touchent ni aux mets, ni aux boissons, et c'est la raison pour laquelle les dames abandonnent ces maisons au malheur et à l'infortune sans leur conférer satiété ni abondance »¹⁸.

Guillaume d'Auvergne reprend le sujet et mentionne de nouveau la dénomination de 'dames' accordée aux fées :

« Les esprits malins se livrent à d'autres mystifications, parfois dans les forêts, dans un cadre séduisant, sous des arbres à l'épais feuillage, où ils apparaissent sous l'aspect de jeunes filles ou de femmes, sous de parures féminines, tout de blanc vêtues ; parfois également dans les écuries, apparaissent des lampes de cire desquelles semblent couler des gouttes de cire dans la crinière et sur le cou des chevaux ; les crinières des chevaux sont soigneusement tressées ; et tu en entendras qui te diront qu'ils ont vu de tels spectacles, et que c'était de la vraie cire qui coulait de ces lampes. (...) A propos de ces êtres qui apparaissent dans la maison et que l'on nomme dames de la nuit et dame Abonde, leur maîtresse, parce qu'elles procurent, croit-on, aux maisons qu'elles fréquentent, des biens matériels en abondance, il faut prononcer le même jugement que sur les apparitions précédentes : en effet l'impression qu'elles donnent de boire et de manger n'est qu'une illusion optique car il est évident que des êtres spirituels ne peuvent user de nourritures et de boissons matérielles. (...) »

La sottise humaine et la folie des vieilles femmes se sont si bien imposées qu'on laisse découverts des verres de vin et des assiettes de nourriture qu'on ne recouvre et qu'on ne bouche jamais en ces nuits où l'on croit que les dames visiteront la maison. La raison en est sans doute qu'elles doivent trouver nourriture et boisson toutes prêtes et que ces dons écartent leur colère et attirent leur faveur : il se commet là, c'est évident, une crime d'idolâtrie, puisque l'on expose nourriture et boisson pour les esprits malins dans la croyance qu'il viendront en cet endroit et consommeront les offrandes »¹⁹.

Un autre témoignage sur les fées bienveillantes se retrouve dans un passage interpolé de la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, dans la *Légende dorée* :

« Comme il était hébergé en un lieu et qu'après le dîner on dressait une seconde fois la table, il s'en étonna et demanda pour qui on la préparait à nouveau. Quand on lui eut répondu qu'on préparait la table pour les bonnes dames qui viennent pendant la nuit, saint Germain décida de rester éveillé cette nuit-là ; et voici qu'il vit une foule de démons qui se dirigeaient vers la table sous l'aspect d'hommes et de femmes »²⁰.

¹⁸ Texte tiré de C. Lecouteux, Ph. Marcq, *op. cit.*, p. 23.

¹⁹ Traduction tirée de Laurence Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 55. La reprise du thème de la Dame Abonde par Guillaume d'Auvergne a été interprétée comme un exemple de la confusion usuelle entre les bonnes dames et les génies domestiques ; voir C. Lecouteux, Ph. Marcq, *op. cit.*, p. 24.

²⁰ J. de Voragine, *La légende dorée*, préface de J. Le Goff, édition publiée sous la direction d'Alain Boureau, avec Monique Goulet, et la collaboration de P. Collomb, L. Moulinier et S. Mula, Paris, 2004, p. 561.

Si ce texte reprend entièrement l'histoire du rituel consacré à la Dame Abonde, bien qu'ici le but est de dévoiler les espiègleries des démons, d'autres récits, comme *Le Roman de la Rose*, ne font qu'attribuer à la fée le rôle de meneuse des chevauchées nocturnes, sans rappeler les croyances relatives aux dames de nuit :

« Dont mainte gent, par leur folies/ Cuident estre par nuit estries,/ Erranz avoeques dame abonde » (v. 18429-31)²¹.

De la présence du rituel de préparer un repas pour les fées dans la région d'Outre-Rhin témoigne un sermon rédigé en latin, au XIII^e siècle, par Berthold de Ratisbonne :

« Tu ne dois pas non plus préparer la table pour les Dames heureuses (*felices dominae*) »²².

Au milieu du XV^e siècle, un texte allemand conçu sous la forme d'un dialogue entre un revenant et un être humain²³ rappelle les croyances sur les bonnes dames²⁴, quoique dissimulées sous la forme d'un récit édifiant sur les tromperies du diable. L'histoire raconte que, lors d'une rencontre avec le revenant, l'être humain se renseigne sur la sort dans l'au-delà d'une magicienne qui avait été un parent du revenant. Selon les textes, la femme n'avait jamais cru qu'elle faisait de la magie : elle avait été trompée par le Malin qui avait pris l'apparence des bonnes dames et qui lui avait conseillé de dire aux gens de se préserver purs devant Dieu et de respecter les bonnes dames, car de cette façon ils ne manqueraient pas de nourriture.

Voici le récit tiré de la version d'un manuscrit de Berlin rédigé en 1446 :

« Et les mauvais esprits que l'on appelle dames blanches (= fées) ou Saintes Bienveillantes lui rendirent visite et lui dirent qu'ils étaient les Saintes Bienveillantes qui résident sous terre, sous les arbres et sous les buissons touffus ; ils lui nommèrent bien d'autres lieux dans les fermes des gens où ils habitaient et ils lui dirent d'avertir les gens de conserver ces endroits propres, auquel cas ils ne manqueraient pas de nourriture. Et ma nièce la fit savoir à tous. Celui qui crut alors que les mauvais esprits

²¹ Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, édition d'après les manuscrits BN 12786 et BN 378, traduction, présentation et notes par Armand Strubel, Paris, 2004, p. 958.

²² Texte repris de C. Lecouteux, *Au-delà du merveilleux*, p. 171.

²³ Pour des informations relatives à ce récit et pour sa diffusion, voir C. Lecouteux, *Dialogue avec un revenant*, Paris, 1999, p. 14–17.

²⁴ L'auteur de l'édition a mis en comparaison le fragment sur les bonnes dames avec trois autres versions manuscrites, dont deux sont rédigées en allemand et une en latin. Pour la similitude entre la Dame Abonde des textes français et la Dame Holda et Percht des récits allemands, voir *ibidem*, p. 20 et C. Lecouteux, *Au-delà du merveilleux*, p. 172–173. Frau Holla n'était pas un être nuisible, vu l'étymologie de son nom, qui signifie « propice » (*ibidem*, p. 76). Le correspondant italien de cette figure s'appelle Richella, mais le témoignage de l'évêque Nicolas de Cues ne rappelle plus le motif de la pluralité des fées ou celui du repas propitiatoire ; voir C. Ginzburg, *Le sabbat des sorcières*, Paris, 1992, p. 104.

étaient les Saintes Bienveillantes et leur rendit hommage tomba sous la coupe des esprits malins. Mais quand les gens oubliaient de vénérer les mauvais esprits, les diables arrivaient et, en raison de leur manque de fois, leur nuisaient dans leur nourriture et leurs enfants. Lorsque ces personnes subissaient ces avanies elles allaient trouver la sorcière, la consultaient pour savoir qu'elles pourraient faire afin que leur nourriture ne diminue pas et qu'il n'arrive rien à leurs enfants. Elle leur répondit qu'elle allait voir ce dont il retournait. Les esprits malins vinrent la trouver et dirent : 'On ne nous honore pas et vos enfants ont souillé nos demeures ; ils devraient se coucher tôt le jeudi soir, décorer la maison et placer sur les tables de bons mets que nous mangeons' »²⁵.

6. Le motif du repas rituel attirant la bienveillance des fées se retrouve également, d'une manière sporadique, dans les croyances populaires roumaines ; leur analyse permet de suivre le processus de diabolisation des Elles.

« Les *Elles* [*Ielele, Dânsale*] ou les *Belles* [*Ale Frumoase*], dit-on, sont des filles qui marchent dans l'air avec des musiciens, des cornemuseurs, des tambours, etc. et dansent aux arbres à grand feuillage. Si les gens passent par là, elles leur enlèvent le pouvoir des pieds ou des autres parties du corps et puis ils restent infirmes. Là où l'on voit une branche feuillue et séchée, on dit que les *Belles* y dansent et on n'y passe pas, car si l'on met le pied dans leur repas, on est défiguré. Ceux qui sont infirmes demandent aux sorciers d'apprêter la table près d'un arbre et s'endorment là-bas. Si on ne voit rien dans les verres sur la table et non plus de miel sur les galettes, alors les *Elles* leur redonnent le pouvoir, car elles ont reçu le repas. »²⁶.

Ce témoignage déploie un ensemble de motifs qu'on a déjà rencontrés : la boisson et la nourriture sont toujours nécessaires pour attirer la bienveillance des fées, mais le malade, c'est-à-dire celui qui, par erreur, a troublé leur repas, n'agit plus seul, il a besoin d'un médiateur, voire d'un sorcier, pour mettre la table pour les êtres fantastiques, dont la demeure est facile à reconnaître : ce sont les arbres à grand feuillage (*pomi rotăți*), que l'on retrouve aussi bien chez Guillaume d'Auvergne comme *frandosis arboribus* (traduit comme « arbres à l'épais feuillage ») que dans le manuscrit berlinois du récit allemand comme *schonen bomen* (traduit comme « arbres touffus »²⁷).

Les croyances bulgares contemporaines montrent bien, à leur tour, la coexistence de ces motifs : les *Samodive*, le correspondant des *Elles* roumaines, dansent, mangent et vivent à l'ombre des grands arbres autour desquels leurs tables

²⁵ D'autres versions du récit d'Arnold Buschmann, dont une en allemand (voir *ibidem*, p. 69–70) et une autre en latin (*loc. cit.*) reprennent le motif de l'interdiction de toucher aux demeures des fées.

²⁶ O. Bârlea, *op. cit.*, p. 57–58. Des croyances similaires se retrouvent dans B. P. Hasdeu, *Etymologicum...*, s.v. *ale* (« Les *Elles* [*Ielele*] sont une sorte de fées nommées par le peuple aussi les *Belles* [*Frumoasele*], qui marchent en air en volant et en chantant, accompagnées par un cornemuseur. Elles dansent parfois sur la terre une danse qui s'appelle *hora*, et si quelqu'un s'assoit par hasard dans la trace du jeu, il tombe malade et on dit que les *Elles* [*Dânsale*] l'ont frappé, car il avait mis le pied dans le repas des Belles); cf. A. Fochi, *op. cit.*, p. 60 : « Quand un homme qui s'est endormi la nuit sous un arbre tombe malade on lui dit qu'il a passé dans le repas des Belles »).

²⁷ Pour le texte allemand, voir C. Lecouteux, *Dialogue...*, p. 19.

s'étalent sur un diamètre de trois-quatre mètres. Leur action maléfique vise surtout ceux qui ont touché aux lieux où elles ont pris le repas ou ont dansé ; pour obtenir la guérison, le patient doit mettre du sucre, du miel et des galettes dans l'endroit où il avait attrapé la maladie²⁸.

Que l'interdiction de passer par certains lieux soit bien enracinée dans l'imaginaire populaire roumain le montre le fait qu'elle se retrouve dans une incantation à forme de prière déclamée par les femmes macédo-roumaines lorsqu'elles souffrent du rhumatisme, la maladie des *Elles*. Entre le Jeudi Saint et le 14 septembre (l'Exaltation de la sainte Croix), les malades se rendent deux fois par semaine à une fontaine surnommée « la fontaine des fées » ; elles partent de chez elles de très bonne heure, un chiffon blanc sur la tête, et emportent des œufs, du fromage, du lait et des galettes. A vingt pas de la fontaine, elles s'arrêtent, mettent la nourriture à côté, y compris le vêtement qui les couvre, approchent de l'eau et prient :

« Les *Blanches* et les *Belles*/ Les *Blanches* et les *Douces*/ Que sainte Marie vous tourne vers le bien./ Que vous nous pardonniez./ Car nous sommes des poules aveugles/ Et nous ne savons pas où nous mettons le pas./ Ce que vous nous avez enlevé, retournez-le à nous [la santé]/ Ce que vous nous avez donné, enlevez-le de nous [la maladie]/ Car nous ne pouvons plus endurer./ Car nous sommes chrétiennes et baptisées »²⁹.

Ensuite elle se lavent, boivent un peu de l'eau et tourment le dos à la fontaine. Lorsqu'elles se lavent, elles jettent dans l'eau une monnaie d'argent, du pain blanc (*colac*), un cierge de cire, quelques fleurs et quelques fils de coton. Ensuite elles mangent un peu et rentrent chez elles avant le lever du soleil.

7. On retrouve le repas préparé pour les *Elles* dans les rituels roumains pour obtenir un instrument musical enchanté dont la première attestation date du XIX^e siècle :

« Celui qui veut obtenir une flûte (ou un autre instrument musical) enchantée par les *Elles* lui bouche les trous avec de la cire pure, l'oint et la remplit avec du lait. Tout nu et les mains au dos, il l'enterre la nuit à un carrefour. Il la laisse là-bas 1 ou 3 nuits. A minuit les *Elles* viennent lui demander qu'est-ce qu'il veut. Il leur demande le don du chant. Elles lui demandent un membre du corps. Il faut qu'il leur promette l'auriculaire. Lorsqu'elles veulent prendre ce qui leur a été promis, il doit parler avec elles jusqu'au chant des coqs, quand elles s'évanouissent. Ainsi échappe-t-il sain. Puis, toujours nu et les mains au dos, il déterre la flûte qui est dorénavant enchantée, car elles l'avaient exhumée, en avaient joué et l'avaient remise là-bas. Désormais il a 'le don des Elles', il 'chante comme s'il était possédé par les Elles'. »³⁰.

²⁸ Iveta Todorova-Pirgova, *Баяния и магия*, Sofia, 2003, p. 275–283. Pour des témoignages macédoniens similaires, voir G. F. Abbot, *Macedonian Folklore*, Cambridge, 1903, p. 244–245.

²⁹ Le texte macédo-roumain et la description du rituel se trouvent dans L. Şăineanu, *op. cit.*, p. 72–73.

³⁰ I. Muşlea, O. Bârlea, *op. cit.*, p. 211–212.

On a affaire à un témoignage où – quoique le repas pour les fées existe toujours, sous la forme de la préparation de la flûte avant l'enterrement – les éléments les plus importants sont la passion des fées pour la musique, y compris pour la danse et l'échange de dons entre les *Elles* et un être humain, lui aussi épris de la même passion³¹. Comme dans le texte qui constitue le point de départ de cette recherche, il s'agit ici encore d'un échange de dons. Il se peut que la demande des *Elles* visant un membre du corps du musicien soit un ajout ultérieur, peut-être un emprunt aux contes³², car l'échange de dons était déjà accompli, vu que les fées avaient reçu leur offrande : du lait, du miel et de l'huile dont on avait probablement enduit la flûte.

Deux attestations d'un rituel similaire datant du XX^e siècle renforcent cette hypothèse :

« Autrefois il y avait des bergers qui se déshabillaient et, les mains au dos, enterraient la flûte là où dansaient les *Elles*. Et quand ils la déterraient, ils trouvaient une flûte enchantée. Elle chantait toute sorte de chansons ».

La flûte avait acquis une musique miraculeuse car c'est sur elle que les *Elles* avaient dansé, mais elle gardait cette qualité si on n'en jouait pas au moment où les fées volaient dans l'air. L'informateur a précisé :

« Il ne faut pas en jouer entre minuit et la première heure de la nuit, car le musicien aurait été défiguré et n'aurait plus pu en jouer »³³.

Les *Elles* sont devenues des donatrices qui procurent au héros un don magique pourvu qu'il respecte une interdiction communiquée au moment de la réception. L'offrande pour les fées a disparu et c'est l'interdiction qui pèse dorénavant sur le musicien. L'histoire suivante³⁴ montre à quel point cette obligation était lourde : un musicien, en apprenant la modalité dont les bergers obtenaient des flûtes enchantées, accomplit le même rituel et obtint un violon miraculeux :

³¹ Dans les contes roumains, le musicien arrive parfois à atteindre son but en vainquant les *Elles* par ruse, comme le montre le conte valaque *Mogârzea et son fils* ; voir L. Şăineanu, *Basmele române în comparaţiune cu legendele antice clasice şi în legătură cu basmele popoarelor învecinate şi ale tuturor popoarelor romănice*, édition par Ruxandra Niculescu, préface par O. Bârlea, Bucarest, 1978 [première édition 1895], p. 225.

³² Cf. le témoignage d'un informateur, selon lequel les *Elles* enlèvent l'auriculaire de ceux qui jouent très bien de la cornemuse, car elles considèrent qu'ils leur avaient volé les chansons ; voir I. Muşlea, O. Bârlea, *op. cit.*, p. 217.

³³ Les informations proviennent d'une recherche au terrain développée dans la région de Boişoara (Hunedoara) aux environs de 1970 ; voir M. Pop, *Unele consideraţii în legătură cu legendele*, dans *Folclor românesc*, vol. II, Bucarest, 1998, p. 220–221.

³⁴ Selon les informateurs, l'événement s'était passé deux générations avant la première histoire, dans un village voisin, ce qui pourrait représenter un argument pour le manque d'intérêt pour le rituel pour obtenir le violon.

« Lorsque le musicien en jouait, tous pleuraient. Le violon chantait comme un homme. Et le musicien vint à une fête de noces. Les gens lui demandèrent d'en jouer. Il lui arriva d'en jouer entre minuit et une heure, et fut défiguré. Sa main sécha »³⁵.

8. Les témoignages médiévaux occidentaux, balkaniques et ceux, assez maigres, fournis par les recueils roumains de folklore montrent que le repas rituel offert aux fées qu'évoque l'incantation du ms. BAR 1517 représente un document significatif sur les modalités dont on recourait jadis pour attirer la bienveillance des *Elles*.

Malgré leur polyvalence, lesdites fées semblent décidément attirées par cette offrande des humains : on a vu des fées qui, en échange d'un repas préparé à la maison, apportaient du bonheur à ceux qui leur rendaient l'offrande ; des fées demeurant près des arbres qui, à cause d'un repas souillé par un humain, le rendent malade, pour lui redonner finalement la santé en échange d'un repas ; des fées habitant les sources qui consentent à guérir des malades au même prix ; des fées attirées par la musique qui partagent la joie d'une musique surnaturelle avec des mortels virtuoses après avoir reçu un certain sacrifice rituel.

9. L'incantation du ms. BAR 1517 sert à éclaircir des motifs obscurs dans d'autres incantations roumaines censées à écarter les *Elles* et à réévaluer des problèmes qui n'ont pas encore reçu, à mon avis, d'explications convenables.

Les croyances sur le repas de fées expliquent la présence, dans les incantations des recueils de folklore, des pièces de vaisselle dont se servent les *Elles* – appelées parfois Hérodiades – et qui deviennent une des raisons de la punition qui atteint le mortel qui a rencontré les êtres surnaturels :

« Se signèrent/, Marchèrent/ Neuf filles d'Hérode/ Sur les vallées./ Sur les collines/[...] En disant des incantations contre les *Elles*/ La grande Hérodiade/ [avait] un verre d'argent »³⁶;

« Partit Ioana / Dans la rue, dans la ruelle,/ Mais au milieu de son chemin/ Elle rencontra les Hérodiades,/ Sautant et dansant,/ Les eaux troublant/.../ Elles la prirent dans leur danse,/ qu'elle danse leur danse,/ qu'elle leur mette la table./ qu'elle leur remplisse les verres./ Elle leur danse ne dansa pas./ Ni leur table ne mit./ Ni leurs verres ne remplit »³⁷.

L'analyse de l'incantation manuscrite est en accord avec un témoignage laconique sur les *Elles*, consigné dans la seconde moitié du XIX^e siècle, selon lequel lesdites fées « font du bien et du mal dans le monde »³⁸.

³⁵ Pour un rituel similaire, où le repas peut être accompli par toute personne désireuse de jouer d'un instrument quelconque, voir A. Fochi, *op. cit.*, p. 143–144.

³⁶ Pour le texte roumain, voir Sim. Fl. Marian, *Descântece poporane române. Vrăji, farmece și defaceri*, Bucarest, 1996 [première édition 1886], p. 139.

³⁷ Le texte roumain se lit dans Silvia Ciubotaru, *Folclorul medical din Moldova. Tipologie și corpus de texte*, Jassy, 2005, p. 376.

³⁸ A. Fochi, *op. cit.*, p. 141.

Dans ces conditions, je considère nécessaire de nuancer l'interprétation courante pour certains noms des *Elles* : *milostivele* « les miséricordieuses » ou *fie-le milă* « qu'elles en aient pitié » ne sont pas des antiphrases, voire formes de tabou linguistique, mais plutôt des reliques d'une époque où l'on croyait encore à la bienveillance des fées.

ANNEXE

Ms. roum. 1517 (f. 44^{r-v})³⁹

Pentru dânsăle /

Adecă eu (cutare), bine-*m* pare pentru venire dumneavoastră și iată că postescu 3 zile de vineri dumneavoastră, și iată că vă fac masă mare, adecă pentru vinire dumneavoastră.

Și mă rog orice voiui fi greșit, să mă iertați. Că de acu pre mă voiui păzi, ca să nu vă răspunzu⁴⁰.

Și când voiui mai greși, să mă iertați, că sânt robul lui Dumnezeu și pe urmă al dumneavoastră, eu (cutare).

Pour les *Elles*

C'est à dire moi (NN), je suis très heureux de votre arrivée et voilà que je jeûne depuis trois vendredis et voilà que je vous prépare un grand repas pour votre arrivée.

Et je vous prie de pardonner toute faute que j'ai commise. Car, à partir de maintenant, je me garderai pour que je ne vous rencontre plus.

Et s'il m'arrivera de pécher encore, pardonnez-moi, car je suis le serviteur de Dieu et ensuite le vôtre, moi (NN).

³⁹ L'incantation a été reproduite en transcription phonétique interprétative, selon les règles appliquées dans le Département de langue littéraire et philologie de l'Institut de Linguistique « Iorgu Iordan – Al. Rosseti » de Bucarest. Pour cette méthode, voir I. Gheșie, Al. Mareș, *Introducere în filologia românească. Probleme. Metode. Interpretări*, Bucarest, 1974, p. 161–177 ; pour une description des problèmes de l'édition des textes roumains manuscrits, voir *Documente și însemnări românești din secolul al XVI-lea*, texte établi et index par Gh. Chivu, Magdalena Georgescu, Magdalena Ioniță, Al. Mareș, Alexandra Roman-Moraru, introduction par Al. Mareș, Bucarest, 1979, p. 50–70.

⁴⁰ A mon avis, le verbe *răspunde* (< lat. *respondere*) a ici le sens de « entrer en contact avec quelqu'un, rencontrer », sens attesté déjà chez Varlaam.

LES TRACES DU THRACE
(à partir de l'*Atlas Linguarum Europae*)

NICOLAE SARAMANDU

En analysant la carte numéro 37 de l'*Atlas Linguarum Europae*, qui présente les dénominations de la notion « montagne », l'auteur met en lumière l'association fréquente des sens « montagne » et « bord de l'eau, haute rivière » et explique de la sorte les sens du roum. *mal* et de l'alb. *mal*, mots provenant du substrat. L'analyse de la carte numéroté 2 « lune » du même *Atlas* explique le rapport entre le nom de la « lune » et celui désignant la notion de « mois » en roumain et dans d'autres langues. L'auteur admet dans ce cas aussi l'influence du thrace.

Sur la carte numéro 37 de l'*Atlas Linguarum Europae* (volume I – quatrième fascicule) sont présentées les dénominations de la notion 'montagne' dans les langues européennes actuelles¹. Dans une contribution publiée en 1955 sous le titre *Introduction à l'étude des noms de rivières et des noms de montagnes en France*, le linguiste français Albert Dauzat affirmait: „Ce sont les noms de montagnes qui ont permis les premiers de reconstituer des bases et des groupes pré-indoeuropéennes”². En ce qui concerne la Gallo-Romania, l'auteur de la carte de l'ALE fait la constatation suivante: „the various names for 'mountain' in the Romance dialects of this area have often been taken into consideration in the debate about substrate, a rather obvious fact since mountainous regions often tend to preserve primitive features of languages”³.

En effet, on constate sur la carte citée de l'ALE que ce sont la partie méridionale de la France et le Nord-Ouest de l'Italie, c'est-à-dire la zone alpine, qui présentent pour la notion 'montagne' un grand nombre de noms d'origine obscure ou même inconnue.

En ce qui concerne les langues romanes occidentales, par exemple, on a constaté l'existence de diverses couches prélatines parmi les noms qui désignent la 'montagne'. Cette situation s'explique par les contacts directs entre les tribus germaniques et celtiques; en français et même en italien il y aussi de concordances avec le basque⁴. Quant au roumain, qui est aujourd'hui le seul représentant de la Romania orientale, l'existence d'un substrat prélatin est bien prouvée⁵.

¹ ALE IV. Cartes 1990: Carte I. 37 *montagne*.

² DAUZAT 1955: 251.

³ CAPRINI 1990: 6.

⁴ CAPRINI 1990: 6-8. Voir aussi HUBSCHMID 1951.

⁵ Cf. BRÂNCUȘ 1983.

L'état de choses brièvement évoqué ci-dessus est illustré par les noms mêmes sous lesquels sont connues depuis l'antiquité les deux chaînes de montagnes les plus importantes en Europe: les Alpes et les Carpates. Le nom des Alpes contient la racine **alp-* (**alb-*), d'origine pré-indoeuropéenne, qui en allemand et en italien se retrouve même dans des noms communs. En allemand *Alp* 'Weise im Hochgebirge' provient d'une forme du Mittelhochdeutsch *albe*, qui signifiait 'Weideplatz auf einem Berg'. En italien *alpe* (pluriel *alpi*) signifie la même chose: 'Weideplatz im Hochgebirge'. La variante **alb-* se trouve dans le nom d'origine celte d'une ville située au nord de l'Italie, *Alba*⁶.

À l'origine du nom des Carpates se trouve un mot thraco-dace: *Karpates*⁷, qu'on peut reconnaître aujourd'hui dans le mot albanais *karpë*, qui signifie 'rocher, roc, parois de roches'⁸.

Le nom le plus connu de la montagne dans les langues germaniques actuelles est représenté par le type *berg*, provenant d'un radical indo-européen **bhreǵh*. Le type *berg* est attesté dans toutes les langues germaniques anciennes; le même radical **bhreǵh* dans les noms de la 'montagne' se rencontre aussi dans d'autres langues indo-européennes, par exemple en sanscrite, en gothique, en arménien, en irlandais (langue d'origine celte), etc.

Le même type lexical se retrouve dans les langues slaves, comme ancien emprunt au germanique: vieux slave *brĕgŭ*. On constate dans les langues slaves une évolution sémantique: de 'Berg' (fr. 'montagne') à 'Ufer' (fr. 'rive'): en russe *bereg*, en serbo-croate et en macédonien *breg*, en bulgare *brjag*, etc. En macédonien *breg* signifie aussi 'Berg', une constatation qui permet de reconnaître l'évolution sémantique mentionnée ci-dessus.

Il est intéressant à signaler, dans ce contexte, le mot français *berge* signifiant 'steiles Ufer'. Le mot français provient d'une forme latine vulgaire **barīca*, probablement d'origine gauloise en latin; en gallois (langue celtique parlée aujourd'hui dans le Pays de Galles) il existe le mot *bargod*, qui signifie 'bord'. Dans le *Dictionnaire étymologique de la langue française* le mot *berge* est glosé par 'rive' (sous la forme *bergue* le mot est attesté, pour première fois, en 1398)⁹.

La même évolution sémantique que nous avons signalée dans les langues slaves pour le mot vieux slave *brĕgŭ* se retrouve en roumain. *Brĕgŭ* signifiait en vieux slave 'rive, rivage', par rapport au radical germanique **berg-*, qui signifiait 'montagne', sens conservé dans toutes les formes des langues germaniques actuelles qui en dérivent. Le mot roumain *mal*, hérité du substrat thraco-dace, signifie aujourd'hui 'Ufer (steiles Ufer)', 'rive, rivage'. Sans doute, il signifiait 'montagne' dans la langue de nos ancêtres, d'après le témoignage du mot albanais *mal*, qui a conservé jusqu'à nos jours le sens originaire de 'montagne'¹⁰.

⁶ CAPRINI 1990: 20.

⁷ Cf. ÇABEJ 1997: 45.

⁸ Cf. ÇABEJ 1982: 163, 252; BRÂNCUȘ 1983: 112. Voir aussi HAMP 1967.

⁹ Cf. DAUZAT 1938: 84.

¹⁰ Cf. BRÂNCUȘ 1983: 90–92 (avec bibliographie).

Il est à supposer que ce changement sémantique a commencé à une époque très reculée, étant donné qu'en daco-moesien *mal* signifiait déjà 'escarpement, ravin, précipice, bord escarpé, berge'. Nous en avons la preuve dans le toponyme *Dacia malvensis* devenu plus tard, pendant l'administration romaine, *Dacia ripensis*¹¹. Dans la forme adjectivale *ripensis* on reconnaît le mot latin *ripa*, qui a remplacé le mot autochtone *mal*. Il s'agit ici d'un rapport de synonymie entre les deux mots: le mot latin *ripa*, devenu ultérieurement en roumain *râpă*, par évolution phonétique normale, signifie aujourd'hui encore 'escarpement, bord escarpé, etc'. Étant donné que le roumain a hérité du latin le mot *monte* (devenu *munte*) pour la 'montagne', on a réservé au mot *mal* (provenant du substrat thraco-dace) le sens de 'Ufer', 'rive, rivage'.

En conclusion, le mot *mal* a connu en roumain la même évolution sémantique que nous avons constatée pour le mot du vieux slave *brĕgŭ*, c'est-à-dire de 'Berg' à 'Ufer' (de 'montagne' à 'rive, rivage'). Dans l'albanais actuel il existe le mot *breg*, qui signifie 'rive, rivage' mais aussi 'colline', exactement comme dans les langues slaves¹². Il est très probable qu'on a affaire à un mot que l'albanais a emprunté au slave.

La carte numéro 2, 'lune' de l'Atlas Linguarum Europae (volume I – premier fascicule) pose un problème très intéressant d'ordre sémantique : le rapport entre le nom de la 'lune' et les termes utilisés pour désigner la notion 'mois'. Il y a un rapport direct entre l'astre et sa rotation complète autour de la terre, ce qui explique le fait qu'en différentes langues s'utilise un seul mot pour les deux notions.

La plupart des dénominations de la 'lune' dans les langues européennes provient de deux radicaux indo-européens: ie. **mēnes-* (*mē(n)s-*), avec le sens originaire de 'lune' (ou 'lune / mois', 'lune / clair de lune') et **louksnā* (ou **leuksnā*), avec le sens originaire de 'lumière' (angl. *light*, all. *Licht*)¹³.

Dans l'évolution linguistique à partir de l'indo-européen on constate deux directions: vers la différenciation formelle des deux sens (des deux notions) – 'lune' et 'mois' – d'une part, vers leur confusion d'autre part.

On a abouti à la distinction par deux voies différentes. Dans les langues germaniques, par exemple, on constate la séparation des deux notions, réalisée sur la même racine: à partir de **mēnes-* (**mē(n)s-*) ont résulté deux mots: all. *Mond*, angl. *moon* signifiant 'lune', d'une part, all. *Monat*, angl. *month* signifiant 'mois' d'autre part.

La deuxième direction suivie par les langues européennes met en évidence l'utilisation de deux racines différentes. C'était, par exemple, la situation en latin: nous avons *mensis* 'mois' (du radical ie. **mēnes-*, **mē(n)s-*), à côté de *luna* 'lune' (du radical ie. **louksnā*).

La situation actuelle des langues parlées dans l'espace géographique qui nous intéresse ici nous permet de faire quelques déductions concernant la période ancienne.

¹¹ Cf. BRÂNCUȘ 1983: 90; ÇABEJ 1997: 45.

¹² Cf. BUCHHOLZ – FIEDLER – UHLISCH 1997: 67.

¹³ Cf. BROZOVIĆ 1983: 10–12.

La distinction dont nous avons parlé doit être très ancienne: elle existait en latin (*mensis – luna*), en grec (cf. dans le grec actuel: μήνας – φεγγάρι, σελήνη), peut-être aussi en illyrien: cf. alb. *muaj – hënë (hënez)*. Au contraire, nous avons la situation opposée, cela veut dire la non-distinction formelle des deux notions – ‘lune’ et ‘mois’ –, dans les langues slaves actuelles: par exemple, en russe (*mesjac*), en slovène (*mesec*), en bulgare et en macédonien (*mesec*), en serbo-croate (*mjesec*), etc. Parmi les langues des Balkans on constate la même situation en turc: *ay* signifié non seulement ‘lune’, mais aussi ‘mois’¹⁴.

Il y a en russe aussi le mot *luna*, qui signifie seulement ‘lune’. À partir de ce fait nous pouvons supposer une ancienne différenciation en russe entre ‘lune’ (*luna*) et ‘mois’ (*mesec*), ultérieurement perdue.

Le roumain occupe une position à part parmi les langues romanes. Les langues romanes occidentales ont conservé la distinction qu’on faisait en latin entre *luna* et *mensis*: fr. *lune* et *mois*, it. *luna* et *mese*, esp. *luna* et *mes*, etc. On constate, par contre, en roumain, plus exactement en dacoroumain, l’existence d’un seul terme pour les deux notions: en effet, en dacoroumain *luna* signifie non seulement ‘lune’, mais aussi ‘mois’. Cette constatation, valable pour le dacoroumain, n’est pas valable pour les deux dialectes parlés au sud du Danube, dans les pays balkaniques, l’aroumain et le mégléno-roumain. Les deux dialectes ont conservé la distinction qu’on faisait en latin entre *luna* et *mensis*: ar., mgl. *lună* et, respectivement, *mes*.

Nous posons maintenant la question: comment expliquer la situation du dacoroumain? Est-ce qu’il s’agit d’une confusion ancienne ou récente? Nous en trouvons la réponse dans une inscription latine découverte sur le territoire dace, dans la Roumanie actuelle: dans l’inscription en question, signalée pour la première fois par Vasile Pârvan, le mot latin *luna* apparaît au lieu de *mensis*¹⁵. Nous voilà dans la présence d’une preuve d’une ancienne confusion entre *luna* et *mensis* (en faveur du mot *luna*) sur le territoire de la Dacie¹⁶, une confusion due très probablement

¹⁴ Cf. TDW 1980: 20.

¹⁵ Cf. PÂRVAN 1911: 86–143.

¹⁶ Cet exemple a donné naissance à des commentaires au sujet d’une vieille différenciation entre la romanité du nord et celle du sud du Danube, aussi bien qu’au sujet de l’autochtonité des Roumains en Dacie: „Il nous est cependant possible de faire parfois des déductions intéressantes à partir de la conservation des vieux mots [...]. Il n’est probablement pas un pur hasard que le mot *luna* a supplanté chez nous *mensis*, conservé chez les Aroumains et chez les Méglénites. Comme V. Pârvan l’a montré, *luna* au sens du fr. ‘mois’ se trouve dans la *Corpus Inscriptionum*, III^e vol., justement dans une inscription de la Dacie Trajane” (Pușcariu 1940: 248); „Quelques arguments linguistiques à l’appui de la présence d’une population romane et même des ancêtres des Dacoroumains au nord du Danube, après l’abandon de la Dacie par les Romains, ont été apportés par V. Pârvan [...]. Il a invoqué aussi le fait que le mot *luna* apparaît au lieu de *mensis* dans une inscription de Dacie. Mais comme *luna* est le mot conservé jusqu’à à nos jours en dacoroumain, tandis que le macédo-roumain et le mégléno-roumain emploient *mes*, tout comme les langues romanes occidentales (fr. *mois*, it. *mese*, etc.), il s’ensuit que les Dacoroumains sont les continuateurs de la population latinophone de Dacie” (Ivănescu 1980: 74–75).

à une influence autochtone. Nous avons ainsi une information indirecte sur la situation linguistique dans le vaste territoire où l'on parlait le thrace. Il est à supposer l'existence d'un seul terme pour 'lune' et 'mois' dans la partie septentrionale de l'espace de langue thrace et de deux termes dans sa partie méridionale, vu la coexistence des deux termes en grec, en albanais et dans la romanité sud-danubienne.

Il est même à supposer une bipartition très ancienne du territoire européen en ce qui concerne les noms utilisés pour la 'lune' et, respectivement, pour le 'mois'. Il s'agit d'une partie occidentale, avec la distinction 'lune'/'mois' conservée, et d'une partie orientale, avec un seul terme pour les deux notions. Nous rappelons ici le turc, langue orientale immigrée en Europe, qui elle non plus ne connaît cette distinction¹⁷.

BIBLIOGRAPHIE

- ALE I. Cartes (1983), *Atlas Linguarum Europae. Cartes*, volume I – premier fascicule, Assen.
- ALE I. Commentaires (1983), *Atlas Linguarum Europae. Commentaires*, volume I – premier fascicule, Assen.
- ALE IV. Cartes (1990), *Atlas Linguarum Europae. Cartes*, volume I – quatrième fascicule, Assen/Maastricht.
- ALE IV. Commentaires (1990), *Atlas Linguarum Europae. Commentaires*, volume I – quatrième fascicule, Assen/Maastricht.
- BRÂNCUȘ, Grigore (1983), *Vocabularul autohton al limbii române*, București.
- BROZOVIĆ, D. (1983), "LUNE. Carte onomasiologique. Commentaire", *ALE I. Commentaires*: 9–17.
- BUCHHOLZ, Oda, FIEDLER, Wilfried, UHLISH, Gerda (1977), *Wörterbuch Albanisch-Deutsch*, Leipzig.
- ÇABEJ, Eqrem (1982), *Studime etimologjike në fushë të shqipës*, I, Tirana.
- *** (1997), *Introducere în istoria limbii albaneze*, București.
- CAPRINI, Rita (1990), "MONTAGNE. Carte onomasiologique. Commentaire XXVI", *ALE IV. Commentaires*: 3–30.
- DAUZAT, Albert (1938), *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris.
- *** (1955), "Introduction à l'étude des noms de rivières et de montagnes de France", *Revue Internationale d'Onomastique* VII/4: 241–255.
- HAMP, E. (1967), "On the notion 'stone' and 'mountain' in Indo-European", *Journal of Linguistics* 3: 83–90.
- HUBSCHMID, J. (1951), *Alpenwörter romanischen und vorromanischen Ursprungs*, Bern.
- IVĂNESCU, G. (1980), *Istoria limbii române*, Iași.
- PÂRVAN, Vasile (1911), *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului dacoromân*, București.
- PUȘCARIU, Sextil (1940), *Limba română, I. Privire generală*, București.
- TDW (1980), *Langenscheidts Universal-Wörterbuch. Türkisch-Deutsch. Deutsch-Türkisch*, Neubearbeitung 1976 von Prof. Dr. H.-J. Kornrumpf, Berlin/München/Wien/Zürich.

¹⁷ Voir la note 14.

RECHERCHES SUR LE VIEUX SLAVE À L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

ZAMFIRA MIHAIL

Pour connaître la diversité des préoccupations des chercheurs de l'Institut des études sud-est européennes, le moyen le plus direct est l'analyse de leurs projets. La continuité est mise en évidence par les études publiées le long des décennies dans la « Revue des études sud-est européennes » = RESEE, mais aussi par la bibliographie de leurs travaux scientifiques publiés dans d'autres revues ou dans des volumes. L'article veut être un hommage à la mémoire des slavistes Ion Radu Mircea, Pavlina Bojceva (Sofia) et Valentina Pelin (Kishinev).

Depuis son rétablissement en 1963, l'Institut des Études Sud-Est Européennes a inclus parmi ses projets de recherche, outre les études des langues et littératures modernes sud-slaves, ceux concernant le domaine du vieux slave. Dès le début, l'intérêt des historiens s'est dirigé vers les grands problèmes de la culture en vieux slave, y compris les convergences culturelles, réalisées par l'intermédiaire de la circulation des livres, manuscrits ou imprimés. En ce qui concerne les problèmes du vieux slave, les emprunts, les influences et les changements dus au contact entre les langues, ceux-ci ont pénétré dans les préoccupations des philologues. Leurs recherches ont abouti à des conclusions plus amples grâce à une méthodologie pluridisciplinaire, promue d'habitude par les jeunes chercheurs¹. En ce qui concerne les études historiques à proprement parler qui ont exploré tout spécialement l'établissement des Slaves dans la Péninsule Balkanique, nous ne ferons que des références énonciatives, leur problématique dépassant l'économie du présent travail².

¹ Par exemple, P.S. Năsturel, *Slavo-roumain fîltă < grec-byzantin υφειλτόν*, RESEE, V, 1967, 3-4, pp. 561-567; Elena Mihăilă-Scărlătioiu, *Le futur périphrastique dans les textes roumains et slavo-roumains des XV^e et XVI^e siècles*, RESEE, VIII, 1970, 1, pp. 85-108; *Nouvelles contributions à l'étude des emprunts slaves dans le lexique aroumain*, RESEE, XV, 1977, n° 3, pp. 535-551; *Remarcs on a « Lexical Model » in the Slavic Languages*, RESEE, XX, 1982, n° 3, pp. 319-325; *Old Slavonic Influences in Istro-Romanian*, RESEE, XXXII, 1994, 1-2, pp.89-102; Cătălina Văitășescu, *La phonétique des emprunts slaves en roumain et en albanais. Quelques remarques*, RESEE, XXIX, 1991, 3-4, pp. 203-210.

² Cf. Ion Nestor, *La pénétration des Slaves dans la Péninsule Balkanique et la Grèce continentale. Considérations sur les recherches historiques et archéologiques I* (RESEE, I, 1963, nr. 1-2, pp. 41-68) ainsi que la contribution de J. Karayannopoulos au XIV^e Congrès International de Byzantinologie, *Zur Frage der Slavenansiedlungen auf dem Peloponnes* (RESEE, IX, 1971, n° 3, pp. 443-460) représentent d'importantes contributions au débats de l'historiographie contemporaine. Leurs conclusions sont pertinentes et ont été acceptées par la majorité des savants. Par ex., I. Nestor affirmait dans ses conclusions: « La pénétration des Slaves dans les Balkans et la Grèce acquiert ainsi une signification

Les études en ce domaine ont été publiées par la RESEE, revue fondée en 1963 sous l'égide de l'Institut. Le long des décennies la revue a inclus régulièrement dans son sommaire des études consacrées au vieux-slave, aux documents écrits en cette langue ou à d'autres problèmes se rapportant à la culture slave, appartenant soit à des auteurs de l'Institut, soit, également, à de nombreux collaborateurs d'autres centres universitaires ou de l'étranger, de manière que notre analyse suppose, en premier lieu, l'analyse des études publiées par la revue. En même temps, nous constatons que les membres de l'Institut publiaient aussi leurs études dans d'autres revues de spécialité, notamment en « Romanoslavica »³.

Le domaine d'excellence des slavistes a été celui des études de philologie. Dans l'histoire de la culture du Moyen Âge, la littérature de chancellerie, les textes de documents, ainsi que les légendes sur les ancêtres et sur la formation du peuple et de l'Etat, avaient une importance particulière, qui n'a pas été encore suffisamment relevée par les historiens, écrivait P.P. Panaitescu dans l'introduction de son étude⁴, qui représente le début des recherches dans ce domaine. Une synthèse des études concernant l'originalité des textes roumains rédigés en vieux slave (dénommés roumano-slaves avec le terme proposé par Emil Kalužniacki) a été bienvenue au moment où il y avait dans l'historiographie sud-est européenne la tendance de minimiser les réalisations des érudits roumains dans cette langue internationale⁵. Ekkehard Völkl⁶ a considéré les textes slavons rédigés en Moldavie d'une perspective intégrante; selon les opinions des D.S. Lichaciov, I. Dujcev ou V. Mosin ces textes ont influencé les écrits est-slaves.

L'analyse des plus anciens « textes de la littérature historique » a été entrepris par D.P. Bogdan, Ștefan Andreescu ou Yvonne Burns⁷. L'aire d'intérêt des chercheurs a

historique générale et réelle *au début du VII^e siècle seulement* » (c'est nous qui avons souligné son affirmation, p. 67). Il terminait son article par la promesse: « l'analyse des recherches archéologiques concernant la présence des Slaves dans les Balkans et dans l'espace carpatodanubien [...] nous essaierons de la faire dans la seconde partie de cette étude ». Mais la seconde partie n'a plus été imprimée! Après un apparent dégel, favorisé et par la création de l'Association Internationale d'études du Sud-Est européen, en subordination de l'UNESCO, la censure a agit avec violence. Une perspective débarrassée des intrusions idéologiques concernant les contacts avec les Slaves, chez Florin Curta, *The Changing Image of the early Slavs in the Romanian Historiography. A Critical Survey*, RESEE, XXXII, 1994, 1-2, pp. 129-142.

³ Pendant la même période a été constituée l'Association des slavistes roumaines qui édite depuis sa propre revue, « Romanoslavica » (vol I, 1963 – vol.41, 2006).

⁴ P.P. Panaitescu, *Contribution à l'histoire de la littérature de chancellerie dans le sud-est de l'Europe*, RESEE, V, 1967, 1-2, pp. 21-39, à voir également le numéro 1, 1968 de cette revue.

⁵ D.P. Bogdan, *L'originalité des inscriptions, manuscrits, documents et livres roumains rédigés en slave*, RESEE, XIX, 1981, 1, pp. 97-107.

⁶ Ekkehard Völkl, *Die Moldau und der « zweite südslavische Einfluss »*, RESEE, XI, 1973, 3, pp. 475-486.

⁷ D.P. Bogdan, « *Letopisețul de la Bistrița* », *la plus vieille des chroniques roumaines – sa langue*, RESEE VI, 1968, 3, pp. 499-524; Ștefan Andreescu, *Premières formes de la littérature historique roumaine en Transylvanie. Autour de la version slave des récits sur le voïvode Dracula*, RESEE, XIII, 1975, 4, pp. 511-524; Yvonne Burns, « *The Canaanitess* » and other additional lessons in early Slavonic lectionaries, *rev.cit.*, pp. 525-528.

compris l'entière zone sud-est européenne, de manière qu'il est tout à fait naturel d'y trouver des contributions sur les nomocanons sud-slaves⁸ ou la littérature apocryphe serbe⁹, et, pas en dernier lieu, les données sur les prototypes de certains livres qui ont circulé dans les Pays Roumains¹⁰. Lucia Djamo-Diaconiță a délimité les éléments d'origine grecque dans le slavon-roumain des documents¹¹.

L'imprimerie en langue slave, inaugurée en 1508 par la série d'œuvres parus grâce à Macaire de Târgoviște, les circonstances de l'installation de ce centre du moine monténégrin constituent l'objet d'étude de Tito Feriozzi et, plus d'une décennie plus tard, de Lidia Demény¹². La découverte en Roumanie de quelques feuilles d'un incunable de Venise¹³ a attiré l'attention tant des bibliophiles que des historiens de la culture roumaine, sensibles à l'attestation des imprimés vénitiens.

L'activité de l'abbé Paisie de Neamț, y compris ses écrits en vieux slave, a été étudiée par Valentina Pelin¹⁴, qui a traduit en roumain sa correspondance. Elle a entrepris, il y a une décennie, une recherche exhaustive de la bibliothèque du Monastère Neamț¹⁵. Ses contributions scientifiques remarquables ont élargi, par leur côté comparatiste, la thématique hésychaste de la slavistique roumaine.

L'identification et l'analyse du fonds de livre slave, manuscrit ou imprimé, de Roumanie a été la grande mise des recherches d'études slaves de l'Institut. Le spécialiste auquel on avait assigné la responsabilité de ce projet fut le professeur Ion Radu Mircea (1908–1996), l'un des grands slavistes roumains qui s'étaient

⁸ Mihail Andreev, *Sur l'origine du « Zakon Sudnyj Ljudem » (Loi pour juger les gens)*, RESEE, I, 1963, 3–4, pp. 331–344.

⁹ I.R. Mircea, *Vies des rois serbes*, RESEE, IV, 1966, 3–4, pp. 393–412; V, 1967, 3–4, pp. 77–86. Cf. A. Balotă, « Radu Voivode » dans *l'épique sud-slave*, RESEE, V, 1967, 1–2, pp. 203–228.

¹⁰ I.R. Mircea, *Contribution à la vie et à l'œuvre de Gavriil Uric*, I, RESEE, VI, 1968, 4, pp. 573–594. Cătălina Velculescu, *Slavonic and Romanian Versions of the Collection of texts entitled « Prologue »*, RESEE, XIX, 1981, 2, pp. 369–378. I.R. Mircea, *L'émigration des Lettrés bulgares en Roumanie au XIV^e siècle*, «Târnovska knižovna škola», t. III, Sofia, 1984, p. 366–371. I.R. Mircea, *Contribution au relations littéraires roumano-bulgares au Moyen Âge à la lumière de nouveaux documents*, «Etudes Balkaniques», 1985, no. 1, pp. 75–86 + 2 foto.

¹¹ Lucia Djamo-Diaconiță, *Contribution à l'étude de l'influence de la langue grecque sur le slavon-roumain*, RESEE, XVII, 1979, 1, pp. 93–105.

¹² Tito Feriozzi, *Gli inizi del cirillico a stampa*, RESEE, XI, 1973, 3, pp. 461–474; Lidia Demény, *Načalo kirillovskogo knigopečatanija*, RESEE, XXIV, 1986, 3, pp. 277–286. Cf. l'étude de I.R. Mircea, *Considérations sur les premières œuvres imprimées à caractères cyrilliques*, « Association internationale d'Études du Sud-Est européen. Bulletin », 1972, 1, pp. 11–120.

¹³ Paul Mihail, *Cirkuljacija v Rumynskich Knjažestvach slavjanskoj Psaltiri napečatannoj v Venetii*, RESEE, II, 1964, 1–2, pp. 255–258 + 4 photos.

¹⁴ Valentina Pelin, docteur ès histoire à l'Université de Bucarest, en 1997 (sous la direction scientifique du Pr. Alexandru Dușu), a collaboré à maintes reprises à la « Revue des études sud-est européennes » ainsi qu'à l'autre revue de l'Institut, « Sud-Estul și contextul european »; voir l'Annexe. Elle restera pour toujours notre inoubliable amie.

¹⁵ *Catalogul general al manuscriselor moldovenești păstrate în U.R.S.S./ Colecția Bibliotecii Mănăstirii Noul-Neamț (sec. XIV-XIX)*, Chișinău, Ed. «Știința», 1989, 406 p. + 47 fac-similes. Comptes rendus: Paul Mihail, in « Revista de istorie și teorie literară », București, XXXIX, nr. 3–4, 1991, pp. 430–432, et dans « Revue des études sud-est européennes », București, XXX, nr. 1–2, 1992, pp. 157–159.

consacré à la recherche des textes vieux slaves. Son activité parsemée de nombreuses césures (il a subi l'expérience des prisons communistes) s'est orientée dès le début, grâce à son érudition, à la mise en train des recherches qui exploraient, d'une perspective inédite, les aspects de la circulation des écrits slaves dans le Moyen Âge roumain¹⁶. Il fit partie du collectif qui a élaboré *Repertoriul de traduceri în limba română sec. XVI–1830* [Le répertoire des traductions en roumain du XVI^e siècle à 1830], dont il rédigea la partie intitulée *Catalogul operelor scriitorilor bizantini și slavi în manuscrisele din bibliotecile românești* [Le catalogue des œuvres des écrivains byzantins et slaves dans les manuscrits des bibliothèques roumaines], contribution tout à fait inédite, à laquelle Ion Radu Mircea travailla plusieurs décennies. Pour des raisons économiques – mais non seulement pour cela – cet ouvrage ne fut pas imprimé durant la vie de son auteur. L'impression d'un ouvrage, de grandes proportions, à caractères vieux slaves (cyrilliques) ne fut pas possible en Roumanie à cette époque-là. C'est pour les mêmes raisons que le catalogue des manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine [*Catalogul manuscriselor slave din Biblioteca Academiei*], II^e volume, dû à P.P. Panaitescu, resta à l'état de rédaction manuscrite¹⁷.

Lors que le professeur I.R. Mircea a pris sa retraite, les travaux qui lui étaient assignés selon le plan de recherches de l'Institut – parmi lesquels le répertoire thématique des manuscrits en vieux-slaves, que nous venons de mentionner – furent confiés (comme d'ailleurs tous les travaux de ce genre) aux archives de l'Institut, en tant que propriété *de jure* de celui-ci. Au cours de la dernière décennie, Dr. Pavlina Bojceva, chercheur à l'Institut d'Études Balkaniques de Sofia, ayant reçu de la part de Mme Paula I.R. Mircea, la femme du professeur, une copie dactylographiée de l'ouvrage en question, se rendit compte qu'il fallait encore beaucoup d'opérations de rédaction, afin de le rendre propre à l'impression. C'est pourquoi l'ouvrage du professeur Ion Radu Mircea, *Répertoire des manuscrits slaves en Roumanie. Auteurs byzantins et slaves*¹⁸ n'a pu paraître qu'en 2005, sous l'égide de l'Association Internationale des Études du Sud-Est Européen, de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Bucarest et de l'Institut d'Études Balkaniques de Sofia.

L'idée initiale de Ion Radu Mircea avait été celle de dresser un répertoire des écrits byzantins et vieux-slaves qui se trouvaient dans les manuscrits slaves des

¹⁶ Nous n'avons pas connaissance d'une bibliographie intégrale des écrits de I.R. Mircea. Nous allons les citer en nous basant sur l'*Index* des collaborateurs de la RESEE, paru par les soins de Emil Perhinschi et Cristina Stan (RESEE, XLI, 2003, n^o 1–4, pp. 411–428). Le professeur I. R. Mircea avait édité aussi *Catalogul documentelor din Țara Românească* [Le catalogue des documents de Valachie], 1369–1600, vol. I, Bucarest, 1947.

¹⁷ Le catalogue a été publié à peine en 2003, aux Éditions de l'Académie Roumaine, par les soins de Dalila-Lucia Aramă (révisé par Gh. Mihăilă).

¹⁸ L'édition avait été soignée par Pavlina Bojceva, une excellente spécialiste dans la littérature en vieux slave, qui a disparu elle-même précocement, sans voir la parution de l'édition. Les résultats de ses propres recherches ont été maintes fois publiés dans RESEE (Voir l'Annexe). Nous garderons pour toujours le souvenir de sa personnalité lumineuse et bienveillante.

principales bibliothèques de Roumanie, en les classant selon le nom de l'auteur et en réunissant aussi ceux dont l'auteur n'était pas spécifié, sous le titre générique « anonymes ». Étant donné qu'un tel projet aurait impliqué le travail d'un collectif nombreux et des moyens modernes de mise en valeur, hors des possibilités de cette époque-là, I.R. Mircea fut contraint à effectuer une sélection des écrits et à s'occuper, en premier lieu, des plus connus auteurs ou des écrits « anonymes » dont les copies se retrouvaient très souvent dans les manuscrits slaves – étant, pour la plupart, des écrits intercalés dans des miscellanées ou des fragments exceptés d'autres écrits. Établir l'identité des auteurs et des œuvres qui ont été traduits ou copiés s'avère être un travail où le professeur prouve sa vaste information. Ce que nul moteur de « recherche » n'a pu faire jusqu'à présent, faute d'une base de données enregistrées par des moyens électroniques, comprenant les écrits byzantins et slaves du Haut Moyen Âge, fut accompli par le savant roumain, qui identifia les écrits de plus de 180 auteurs byzantins et slaves (p. 12) – dans le volume nous trouvons en effet 183 auteurs –, en se fondant sur 240 manuscrits slaves, qu'il dit avoir sélectionnés sur un nombre beaucoup plus grand de manuscrits qu'il avait consultés dans les principales bibliothèques publiques ou monastiques. Outre les écrits à auteur connu, sont décrits 241 écrits anonymes. Sur l'ensemble, le nombre des écrits identifiés s'élève à 1045 (Pavlina Bojceva, l'auteur de l'édition, y a ajouté 49 autres).

Le projet avait été judicieusement envisagé, en tant que mise en lumière de ce qui a été transcrit ou traduit en vieux slave dans cette partie de l'Europe, pendant plus de 300 ans (à partir du plus ancien manuscrit, qui porte la date 1340 et jusqu'au XVII^e siècle). Dans les rubriques destinées à la description des manuscrits sont enregistrés, après la côte d'identification, la date, le pays d'origine, le nom du copiste (dans les cas où il est consigné), le contenu du manuscrit et les caractéristiques linguistiques de la rédaction. Les zones d'où proviennent les manuscrits sont: Moldavie – 100 manuscrits; Valachie – 22 manuscrits; Ukraine – 9; Bulgarie – 13; Serbie – 22; Mont Athos – 23 et Russie – 17.

Il est indiscutable qu'après la parution d'un tel instrument du travail il deviendra possible d'aborder des aspects de la culture roumaine ancienne qui n'ont pas encore été investigués. Cet ouvrage jette une nouvelle lumière sur les écrits qui ont été traduits ou copiés dans les Pays Roumains, il apporte de nouveaux témoignages concernant le trésor de la culture roumaine ancienne et la circulation des idées dans le Sud-Est de l'Europe, y compris donc chez les Roumains, dans une langue internationale – le vieux slave – employée dans l'Eglise, la Chancellerie princière et les milieux cultivés roumains. Dans les milieux savants de l'Europe, la contribution de cet ouvrage est d'une importance décisive pour l'évaluation véridique de l'ampleur du savoir et de l'intérêt pour la lecture dans les Pays Roumains.

Car les manuscrits répertoriés se rattachent, comme s'exprimait le pr. Virgil Căndeă, membre de l'Académie Roumaine, « par leur message et leurs fonctions aux plus importants événements du Monde chrétien du deuxième millénaire: la

défense des enseignements et de la voie de réalisation hésychaste, depuis St. Siméon le Nouveau Théologien jusqu'à St. Grégoire Palamas et St. Grégoire le Sinaïte entre les XI^e et XIV^e siècles, poursuivie à l'aube de l'âge moderne dans l'Europe orientale et du Sud-Est par le Renouveau hésychaste des Saints Nicodème l'Hagiorite et Païsius de Dragomirna, Sécou et Neamț»¹⁹. Par exemple, de l'ensemble de St. Éphrem le Syrien, ont été traduits et copiés 28 écrits (pp. 54–58)²⁰, par rapport aux quatre écrits copiés de l'œuvre d'Isaac le Syrien de Ninive (p. 80). L'écrivain dont les œuvres furent les plus nombreuses du point de vue de la diffusion dans les Pays Roumains aussi bien que de l'emploi en vieux slave est St. Jean Chrysostome (pp. 82–114), enregistré avec 231 *incipits*.

La contribution inédite de Pavlina Bojceva est d'une importance du premier rang. Tel qu'il se présentait à la fin des années '80, l'ouvrage nécessitait une révision de grande acribie, afin d'unifier la présentation et de mettre au jour tous ses éléments constitutifs. En respectant intégralement les normes de travail de I.R. Mircea, Pavlina Bojceva soumit à une nouvelle vérification toutes les parties dont était composée la description, de sorte qu'elle réécrivit les *incipits*, indiqua (là où des changements dans l'organisation des bibliothèques s'étaient produits depuis la recherche de I.R. Mircea) la côte ancienne et son correspondant actuel, confronta les indications concernant la pagination et actualisa considérablement la bibliographie dont jouissait chaque manuscrit. Elle améliora l'ouvrage par ses propres informations inédites (titres parus au cours de dernières décennies au sujet des manuscrits slaves) et par ses propres identifications, en y insérant des précisions supplémentaires notées par [*], « avec la patience et le savoir du bénédictin », selon la caractérisation de Virgil Câdea. Cette entreprise a bénéficié de l'aide amicale d'autres spécialistes de ce domaine, tels la regrettée dr. Valentina Pelin, dr. Euthyme Matei, dr. Mihai Gherman, qui ont fait les vérifications aux dépôts du pays. Pavlina Bojceva a vérifié la documentation de I.R. Mircea à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, identifiant les non-concordances et les fautes de dactylographie. Svetlana Todorova a traduit l'ouvrage en français. Elles préparèrent ensemble, aidée aussi par le pr. Vasilka Tăpkova-Zaimova, la forme définitive du manuscrit.

Le travail scientifique de Pavlina Bojceva est d'une qualité et d'une rigueur semblable à celles de I.R. Mircea, dont elle a continué l'œuvre en y ajoutant un *Incipiarum* (pp. 199–213), un *Index des noms propres et des noms géographiques* (pp. 215–222), une *Liste des manuscrits* (pp. 223–227) ainsi qu'un *Tableau des manuscrits*, d'une présentation scientifique complète. Grâce à cet œuvre, les recherches du vieux slave de l'Institut des études sud-est européennes se trouvent sur le podium d'honneur.

¹⁹ Cf. I.R. Mircea, *Avant propos*, p. 7.

²⁰ Cf. Zamfira Mihail, *Diffusion en roumain de l'œuvre de saint Ephrem le Syrien: une expression de l'héritage byzantin*, « Byzantinische Forschungen », 1999, p. 111–129.

ANEXES

**Bibliographie sélective des écrits de Valentina Pelin
(concernant les problèmes du Sud-Est européen)**

1. *Catalogul general al manuscriselor moldovenești păstrate în U.R.S.S./ Colecția Bibliotecii Mănăstirii Noul-Neamț (sec. XIV–XLX)*, Chișinău, Ed. « Știința », 1989, 406 p. + 47 facsimile.
Comptes rendus: Paul Mihail, in « Revista de istorie și teorie literară », București, XXXIX, nr. 3–4, 1991, pp. 430–432, et dans « Revue des études sud-est européennes », București, XXX, nr. 1–2, 1992, pp. 157–159.
2. *Bibliotecile mănăstirilor Neamț și Noul Neamț în contextul culturii românești (sec. XV–XLX). Studii și texte*. Thèse de doctorat es sciences historiques. Manuscris, Biblioteca Universității din București, 1997.
Compte rendu: Rotaru Tatiana, *Lumina cărții de peste veacuri*, în « Săptămâna », Chișinău, 1997, 28 noiembrie, pp. 18–19.
3. *Sfântul Paisie de la Neamț. Cuvinte și scrisori duhovnicești*. Selectées et traduites en langue roumaine par Valentina Pelin. Avec une préface de Virgil Cândea, membre de l'Académie Roumaine, vol. I, Chișinău, Ed. Cartea Moldovei, 1998, 216 p.
4. *Sfântul Paisie de la Neamț. Cuvinte și scrisori duhovnicești*. Publié d'après de vieilles traductions revues ou traduites pour la première fois, avec de notes et commentaires par Valentina Pelin. Avec une préface de Virgil Cândea, membre de l'Académie Roumaine, vol. II, Chișinău, Tipografia Centrală, 1999, 278 p.
Compte rendu: Rotaru Tatiana, in « Săptămâna », 1999, 8 octobre, p. 22.
5. *Contribuții la studierea fondului de manuscrise din Chișinău*, in « Limba și Literatura moldovenească », 1984, n° 3, pp. 30–40 (en collaboration avec T. Romandaș).
6. *Kollektsija drevnich moldavskikh istoritceskich aktov i dokumentov v Tchentral'nyj Gosudarstvennyj Archiv MSSR*, in « Sovetskije arhivy », Moscou, 1985, n° 4, pp.60–62.
7. „*Această carte ... o au cumpărat Irimie Murguleț*”, in « Literatura și Arta », 1986, n° 13, republicé dans le vol. *Patrimoniul*, vol. I, Chișinău, 1987, pp. 91–96.
8. *Mucenicia Sf. Ioan cel Nou de la Suceava*, în « Datina creștină », 1990, n° 1.
9. *Despre vechimea unor manuscrise ale operei „Varlaam și Ioasaș”*, in vol. *Valori și tradiții culturale în Moldova*, coord. Andrei Eșanu, Chișinău, 1993, pp. 58–84.
10. *La correspondance du stareț Paisie du monastère de Neamțu (I)*, in « Revue des études sud-est européennes », București, XXXI, 1993, n° 3–4, pp. 397–411.
11. *The correspondence of abbot Paisie from Neamts (Unpublished texts) II*, in « Revue des études sud-est européennes », București, XXXII, 1994, n° 1–2, pp. 73–81.
12. *The correspondence of abbot Paisie from Neamts (III). Letter to Teodosie, archimandrite at the Sofroniev Hermitage*, in « Revue des études sud-est européennes », București, XXXII, 1994, n° 3–4, pp. 349–366.
13. *Tezaurul de manuscrise de la Neamț – stadiul cercetărilor*, in « Revista de lingvistică și știință literară », Chișinău, 1994, n° 3, pp. 79–83.
14. *Correspondența starețului Paisie de la Neamț (în baza materialelor din Biblioteca mănăstirii Noul Neamț)*, in « Luminătorul », Chișinău, 1994, n° 5, pp. 7–20; 1994, n° 6, pp. 25–36; 1995, n° 1, pp. 36–42.
15. *I manoscritti dello “starec” Paisij nella Biblioteca del monastero di Neamț*, in vol. N. Kauchtschischwili, A.-E.N. Tachiaos, V. Pelin, *Paisiej, lo starec*, Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose (Italia), 1997, pp. 129–136.
16. *Contribuția cărturarilor români la traducerile Școlii paisiene*, in vol. *Români în reînnoirea isihastă*, Studii închinare Cuviosului Paisie de la Neamț la bicentenarul săvârșirii sale, 15 noiembrie 1994, Coord. Virgil Cândea, Iași, 1997, pp. 83–120.

17. *Manuscrite românești inedite din Biblioteca mănăstirii Noul Neamț (sec. XIX)*, în « Sud-Estul și contextul european », VIII, București, 1997, pp. 61–68.
18. *Aspecte inedite în manuscrisele lui Gavril Uric*, în « Revista de lingvistică și știință literară », Chișinău, 1998, n^o. 4, pp. 50–55 et dans « Romanoslavica », XXXVI, București, 2000, pp. 279–284.
19. *L'opera di Nicodimo L'Aghiorita in Romania*, in E. Citterio, O. Clement, E.N. Phranghiskos, P. Gehin, V. Grolimund, K. Karaisaridis, Nikon Neoskitiotis, V. Pelin, I. Phountoulis, G. Podskalsky, A. Rigo, A.-E. N. Tachias, Th. X. Yankou, *Nicodemo l'Aghiorita e la Filocalia*. Atti dell'VIII Convegno ecumenico internazionale di spiritualità ortodossa. Sessione bizantina, Bose, 16–19 settembre 2000, a cura di Antonio Rigo, Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, 2001, pp. 243–251.
20. *Les œuvres de Saint Nicodème dans la communauté du monastère de Neamțu*, in « Revue des études sud-est européennes », Bucarest, XXXIX, 2001, n^o. 1–4, p. 43–51.
21. *Evangelie Tetr, XIV vek, in Svodnyj katalog slavjansko-russkích rukopisnykh knig, chranjastschichsja v Rossii, SNG i Baltii, XIV vek*, vypusk 1, Moscou, 2002, mss. 316, pp. 465–466.
22. *Biblioteca mănăstirii [Căpriană]. Cărți manuscrise și tipărituri vechi (sec. XV–XIX)*, in vol. *Mănăstirea Căpriană sec. XV–XX*, Chișinău, 2003, pp. 384–424.
23. *Cronica sârbo-moldovenească. Revenire la textul original din Moldova din anii 1615–1620*, in « Revista de Istorie a Moldovei », 2004, n^o. 2, pp. 13–30.
24. *Aspects inédits dans les manuscrits de Gavriil Uric*, in « Pontes », 2004, pp. 42–46.
25. *Relatări despre Ștefan cel Mare în Pomelnicul de la Voroneț*, in « Revista de Istorie a Moldovei », 2004, n^o. 3, pp. 27–30, républié dans le vol. *Ștefan cel Mare – personalitate marcantă în istoria Europei (500 de ani de la trecerea în eternitate)*, Chișinău, 2005, pp. 79–81.
26. *Aprecieri despre două manuscrise de la Kiev. Ficțiune și realitate*, in « Cugetul », Chișinău, 2005, n^o. 1, pp. 6–15.
27. *Un manuscris necunoscut al mitropolitului Petru Movilă la Moscova*, in « Revista de Istorie a Moldovei », Chișinău, 2005, n^o. 1-2, p. 44–46.

Nécrologies

Rotaru Tatiana, *In memoriam. Cele mai frumoase flori din grădina Domnului*, in « Literatura și Arta », Chișinău, 2006, 3 august, p. 6.

Redacția, *O tristă veste*, in « Luminătorul », Chișinău, 2006, nr.4 (85), pp. 63–64.

P.S. Nous remercions MM. Andrei Eșanu et Emil Dragnev pour la lista bibliographique.

Bibliographie sélective des écrits de Pavlina Bojčeva (concernant les problèmes du Sud-Est européen)

1. *Za njakoi aspekti na tsarkovno-kulturnite otnoshenija mezhdur Vidinskoto tsartsvo i Vlahia ot 1365 do 1370 g.*, in « Studia Balkanika », 1979, pp. 41–48.
2. *Traditsijte na Tarnovskata knizhovina shkola i deloto na Gavriil Uric*, in *Tarnovska knizhovna shkola*, vol. II, 1980, pp. 177–182.
3. *Slovo za otsichane glavata na Ioan Krastitel*, in *Stara balgarska literature. Oratorska proza*, vol. II, Sofia, 1982, pp. 283–289.
4. *Moldovskite chroniki ot XV–XVI v. za balgari na Siret*, in *Sbornik v chest na acad. N.Todorov*, Sofia, 1983, pp. 39–45.
5. *Slovo za bozhestvenite tajni na Grigorij Tsamblak v tserkovno-kulturniat zhivot v Moldova ot nachaloto na XV v.*, in *Tarnovska knizhovna shkola*, vol. III, 1984, pp. 372–378
6. *Kam voprosa za chronografiata v srednevekovna Bulgaria i v dvete dunavski knjazhestva*, in *Iz kulturnoto razvitie na balkanskite narodi XV–XIX v.*, Sofia, 1985, pp. 134–141 [en collab.].

7. *Literaturata na Vtorata balgarska darzhava I neinoto razprostranenie v Moldova i Vlahia*, in *Velichieto na Tarnovgrad*, Tarnovo, 1985, pp. 274–278.
 8. *Sur les commencements de l'historiographie moldave*, in « Association Internationale d'Études du Sud-Ést Européen. Bulletin », Bucarest, 1993, pp. 57–61.
 9. *Renseignements sur des Bulgares d'après des historiographes roumains*, in « Études Balkaniques », Sofia, 1993, 3, pp. 30–37.
 10. *Moldovskijat letopisec Makarii i traditsiite na Evtimievata knizhovna shkola v Moldova prez XVI v.*, in *Tărnovska knizhovna shkola*, vol. V, 1994, pp. 147–154.
 11. *Kăm vâprosa za uchastieto na srednebălgarskata literatura v tsărkovno-politicheskija zhivot na Moldova XV–XVI v.*, in *Stranitsi ot istorijata na bălgarite v Severnoto Prichernomorie*, Sofia, 1996, pp. 90–97.
 12. *Documents roumains du XV^e–XVI^e siècles concernant l'histoire de la Bulgarie*, in « Bulletin d'Information CIBAL », Sofia, XVI, 1997, pp. 30–32.
 13. *Le Logos de Jean Staurikios en l'honneur de saint Demetrius et sa traduction bulgare attribuée à Vladislav le Grammairien*, in « Revue des études sud-est européennes », XXXV, 1997, 3–4, pp. 159–170.
 14. *À propos du livre de B. Hristova, Catalogue des manuscrits de Vladislav le Grammairien*, in « Études Balkaniques », 1998, 3–4, pp. 217–221.
 15. *Istoriko-geografski svedenia v tri dokumenta, posveteni na Mihai Hrabri*, in *Obshtoto i spetchifichното v balkanskite kulturi do kraja na XIX v.*, Sofia, 1999, pp. 256–263 [en collab.].
 16. *Njakoi tcherti ot obraza na sveti Ivan Rilski*, in *Svetogorska obitel Zograf*, Sofia, vol. III, 1999, pp. 53–60 [en collab.].
 17. *Sur un acte de donation de Constantine Brancoveanu à l'église orthodoxe de Tărnovo*, in « Études Balkaniques », 2001, 1, pp. 71–82.
- Apud Snezana Rakova, *In memoriam Pavlina Ivanova Bojcheva*, « Études Balkaniques », 2006, 1, pp. 173–176.

О ПРОЕКТЕ СЛОВАРЯ
«ТЮРКИЗМЫ В ЯЗЫКАХ ЮГО-ВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЫ»
(ОПЫТ СВОДНОГО ОПИСАНИЯ ИСТОРИКО-
ЛЕКСИКОЛОГИЧЕСКИХ И ЭТИМОЛОГИЧЕСКИХ ДАННЫХ)»

А. Х. ГИРФАНОВА, Н. Л. СУХАЧЕВ
(Санкт-Петербург)

Данная публикация представляет предварительную разработку проекта, который планируется в рамках научного сотрудничества между *Институтом лингвистических исследований РАН* и *Институтом изучения Юго-Восточной Европы Румынской Академии*. Проект направлен на инвентаризацию тюркизмов в балканском регионе и сопредельных ареалах (в компьютерном варианте с различной полнотой авторами обработано 5530 словарных статей, включая тюркские отсылочные формы, общим объемом свыше 24 печ. л.). Иллюстрирующий авторский замысел языковой материал, который приводится в рабочем варианте, охватывает часть тюркизмов (около 260 словоформ), следующих под буквой «А» (всего она включает 650 словарных статей вместе с отсылочными). Публикуемый текст опирается на относительно ограниченное число разнотипных лексикографических источников, расписанных на этой стадии частично.

Необходимость в достаточно показательном своде тюркизмов, выявленных к настоящему времени в языках Юго-Восточной Европы, в лингвистической литературе отмечалась неоднократно. В полном объеме эта конечная цель может быть достигнута только совместными усилиями тюркологов и балканистов (славистов, романистов, албанистов, неогреческих), которые бы представляли все национальные научные школы, располагающие необходимой для такой работы документальной базой в виде диалектологических, ономастических и словарных картотек различного содержания и назначения. Только всесторонне выверенная по разнообразным критериям база данных позволила бы в полной мере оценить вклад тюркских этносов в формирование балканской культурно-исторической общности, их роль в этногенезе отдельных народов и в истории конкретных языков. Значение словаря для историко-лексикологических и этимологических исследований разной направленности очевидно. Небесполезным результатом такого рода инвентаризации тюркизмов могли бы стать списки эфемерной лексики, приписываемой тому или иному языку и, естественно, проникающей на страницы авторитетных научных трудов, хотя бы в силу необходимого доверия исследователей к работе предшественников.

Rev. Études Sud-Est Europ., XLV, 1-4, p. 461-490, Bucarest, 2007

Наш замысел возник в связи с обращением к топонимии балканского региона, предварительные наблюдения над которой опубликованы в нескольких статьях (см. литературу). В процессе обработки выявленных географических названий возникла проблема разграничения, хотя бы в грубом приближении, тюркских форм, восходящих к раннесредневековым тюркоязычным этносам (кыпчакским и североогузским), которые чуть ли не с IV в., начиная с нашествия гуннов, оседали в «балканском котле», где Константин Багрянородный еще в X в. помещал «Турцию» (к северу от границ Византии), от собственно турецкого их пласта – то есть от османского (южноогузского) влияния, которое активизируется не ранее XV в. К тому же, многие топонимы возникали в условиях диалектной речи и в среде балканских турок (гагаузов, сургучей, гаджалов, караманли и др.), не говоря о «тюркизмах», созданных носителями славянской, романской, албанской речи на основе заимствованных ими слов. Так, в 1235 г. в междуречье Дуная и Тиссы венгерским королем были поселены куманы (половцы), проникшие во все более южные балканские земли, в Добрудже в 60-х гг. XIII в. обосновались мигрировавшие из Анатолии турки-сельджуки, в Южной Бессарабии между Днестром и Дунаем с XIV в. кочевали полуоседлые ногайские племена, чьи поселения в 1812 г. правительство Российской империи предоставило бежавшим из Болгарии гагаузам, переселив ногайцев в Крым, Приазовье и на Северный Кавказ. Только со второй половины XIV в. османцы обосновываются в Болгарии (вначале в Восточной Фракии), в Сербии и на севере Албании. В XV в. они закрепляются в пределах Валахии (Țara Românească) и Молдовы (в Брэильском уезде, Добрудже, на юге современной Республики Молдова), а в XVI в. – на территориях Венгрии и Словакии.

Балканские тюркизмы различного происхождения в лингвистических источниках, как правило, не дифференцированы. Попытки вычленить ранние их пласты в отдельных языках известны, но результаты подобных начинаний не всегда удовлетворительны. Строго говоря, подобная задача и не имеет однозначного решения, поскольку часто речь идет о так называемых *множественных этимологиях* – о контаминации словоформ, восходящих к различным источникам, повторных и перекрестных заимствованиях этимологически тождественной лексики из разных языков, неоднократных переосмыслениях формы и значения слова под влиянием народной этимологии. Кроме того, ориентация на османскую речь как на своего рода койне, пусть и весьма вариативное в своих исторических социальных и территориальных формах, приводила к «исправлению», тех «тюрцизмов», которые сами носители языка продолжали осознавать в качестве таковых, к их замене на соответствующую «образцовую» лексику. Этот процесс, аналогичный явлению, которое в истории романских языков известно как релатинизация, условно можно было бы назвать *реосманизацией*, чему во

многим способствовали общие огузские корни субстратных и адстратных тюркоязычных элементов в балканских языках.

Систематизированный нами в качестве тюркского лексический инвентарь (турцизмы в нем преобладают) менее всего соответствует какому-либо языковому состоянию. Даже в национальных словарях толкового типа «турцизмы» обладают особым статусом, представляя, как правило исторические реалии, регионализмы, разговорные формы и окказионализмы или книжную лексику, использованную авторами для создания условного колорита места и времени. В целом позитивистская в своих истоках установка на исчерпывающую полноту описываемого языкового материала (как методический принцип она обусловила, в частности, появление лингвистической географии) не только размывает границы языка, превращая его в конгломерат идиолектов, но и вступает в явное противоречие с общей методологией научного объяснения природы вещей, требующей разграничения разнотипных и разноаспектных явлений. В конечном итоге любой словарь представляет собой некоторое множество форм, экспонируемых как бы в препарированном виде под соответствующими этикетками, отсылающими к инвариантному значению слов. Чтобы «оживить» словарное слово, его надо, пусть ретроспективно и в грубом приближении, вернуть в речевую стихию, по-возможности, сообразно с теми условиями времени, при которых оно было жизнеспособно. Подавляющая масса слов, заимствованных из турецкого языка, обозначает прежде всего реалии эпохи Османской империи. Именно характер распространения в прошлом этих последних чаще всего позволяет оценить распределение изоглосс, сведенных вместе за соответствующим тюркским словом (реальным или реконструируемым).

Часть выявленных слов все же дает возможность судить и о более древнем пласте тюркизмов, полностью ассимилированных носителями балканских языков, менее всего воспринимающих их в качестве заимствований. Такого рода лексику можно считать тюркской только с этимологической точки зрения. Этот список слов остается открытым, и его состав является спорным. Ряд форм из него может быть исключен, и с равной вероятностью к нему может быть подключена новая лексика, поддающаяся этимологизированию на материале тюркских языков. В сводном словаре, как нам кажется, необходимо отражать и такие тюркизмы, исторически релевантные или гипотетические, соответственно комментируя отвергаемые и принимаемые этимологии.

Дополнительное затруднение для оценки роли тюркизмов в языках балканского региона создает сложившаяся в национальных филологических традициях практика транслитерации арабских написаний на основе латинской графики и кириллицы, ориентирующаяся как на привычную для того или иного языка нормативную орфографию, так и на своеобразное использование элементов международного фонетического алфавита. Мы предпочли для явных османизмов написания, соответствующие требованиям

современной турецкой орфографии, и в меру возможного постарались учесть авторские транслитерации и транскрипции рассматриваемых словоформ¹. По-возможности к нормативной орфографии соответствующих национальных языков приближены и не менее разнообразные написания диалектных форм, которые чаще всего ориентированы исследователями на передачу фонетических оттенков произношения, а не фонематической структуры слова – типичных звуков, которые в конечном счете оказываются опорными для носителей данного языка.

Хотя словарь имеет в виду, по-преимуществу, запросы и научную проблематику балканского языкознания, мы полагаем, что для оценки соответствующего языкового материала, невозможно игнорировать ни свидетельства, предоставляемые сопредельными лингвистическими ареалами – венгерскими, южнославянскими, восточнославянскими и др., ни ономастическую лексику. Методическое изучение последней может по-новому осветить в том числе историю апеллятивных форм, особенно более древние тюркские элементы, со временем как бы затемненные османизмами.

Собственно балканистические исследования обнаруживают в последнее время определенный кризис, во многом обусловленный, к сожалению, и все более отчетливым теоретическим эклектизмом в лингвистике. В целом они переориентированы на «культурологическую» и политико-историческую тематику, или же сосредоточены на изучении отдельных этнографических и языковедческих сюжетов, опирающемся на методы и приемы лингвогеографических и так называемых этнолингвистических описаний реликтовых и сугубо региональных данных (об этом можно судить хотя бы по тематике последних Международных конгрессов по изучению Юго-Восточной Европы, проходивших в Бухаресте, 1999 г., и в Тиране, 2004 г.). Важность пополнения языкового материала данными, характеризующими локальные традиции, трудно переоценить. Но, как нам кажется, в условиях «европеизации» национальных традиций, если не «глобализации», особое значение как для оптимального регулирования этих нивелирующих процессов, так и для сохранения того сосюрковского «духа родимой колокольни», без которого немисливо существование культуры в целом, приобретают обобщения историко-филологического содержания, позволяющие осознать особенности взаимодействия центростремительных и центробежных сил, неоднократно перестраивавших человеческое сознание и все его проявления.

Как ни относиться к пресловутому «турецкому игу», как ни открещиваться от любых «имперских идеологий» – все же прошлое лучше не

¹ Поэтому в целях фонетического анализа данные словаря могут быть использованы с некоторыми ограничениями. При необходимости учета нюансов произношения целесообразно обращаться к написаниям источника, указанного в соответствующей словарной статье. Теоретически в электронной базе можно обеспечить «вызов» любого источника, хотя бы в виде «рисунка».

отвергать, а изучать, даже памятуя, что история еще никогда никого ничему так и не научила. Разумеется, нельзя недооценивать негативные последствия турецкого господства, как бы законсервировавшего в балканском регионе социально-экономические условия Средневековья со всеми сопутствующими внешними приметами «варварства». И все-таки можно утверждать, что и языки, и культура народов Юго-Восточной Европы (и не только этих народов) выглядели бы сегодня иначе, не усвой они позитивный опыт, носителями которого были восточные этносы. Нельзя игнорировать, хотя бы, тот факт, что Османская империя интенсивно адаптировала не только богатейшее арабское и иранское культурное наследие, но и византийскую военно-феодальную организацию, а также многие достижения европейской цивилизации, особенно под французским влиянием. Они заимствовались и в противостоянии со Священной Римской империей, и в силу специфических контактов между Западом и Востоком в Средиземноморье.

Наш «Опыт» не претендует на исчерпывающую каталогизацию тюркизмов в языках Юго-Восточной Европы или же на неоспоримость представленных в нем этимологий. Планируемый сводный словарь рассматривается нами в качестве вспомогательного и открытого для любых дополнений и уточнений источника справочного характера, который давал бы общее представление о состоянии исследований, характеризующих историческую роль тюркских элементов в языке и культуре народов Юго-Восточной Европы. Собственно этимологический и историко-лексикологический анализ осуществляется нами на фоне выявленных изоглосс, в основной своей массе отражающих лексику периферийную и устаревшую в контексте современных языковых состояний, а не активный словарный запас того или иного языка. Многие османизмы проникали в отдельные балканские языки не непосредственно из турецкой речи, но будучи опосредованными другими сопредельными языками (и их диалектами). А часть турцизмов характеризует в основном разговорную речь, которой они придают особую «балканскую» окраску и экспрессивность.

Мы надеемся, что публикуемый рабочий материал может оказаться небесполезным для оценки возможностей создания сводного словаря тюркизмов в языках Юго-Восточной Европы – прежде всего, для разработки его компьютерной программы.

Как построен словарь

Использованные источники. Мы опирались в основном на издания, появившиеся после 1950 г., сохранив ряд ссылок на источники XIX в. и первой половины XX в., использованные авторами обследованных нами лексикологических, лексикографических и этимологических трудов. Такие

косвенные сведения не перепроверялись², и в тексте словарной статьи для каждого языка они обычно приводятся после ссылок на литературу, обследованную *de visu*. Если при словоформе, приписанной соответствующему языку, отсутствует ссылка на источник, в котором она представлена, это означает, что речь идет о данных, заимствованных из предыдущего или последующего источников. Для уточнения лингвистического статуса и семантики тюркизмов, засвидетельствованных в отдельных языках, в том числе на уровне этимологических реконструкций, были привлечены данные толковых и двуязычных словарей, появившихся в 50–70 гг. ушедшего столетия (ссылки на них даются без уточнения страниц, учитывая что соответствующее слово следует в общем алфавитном порядке). Туюкизмы проверены по данным *БТРС*, *ЭСТЯ* и других источников, позволяющим уточнить их этимологию и описываемые исторические реалии.

Середина XX в. условно рассматривается нами в качестве временного рубежа, после которого можно говорить о принципиальной смене языковых состояний в странах Юго-Восточной Европы. К этому времени большинство турцизмов (османизмов) устарели, и частично отступили на периферию языка – в региональную и разговорную речь.

Структура словарной статьи. Статью открывает тюркская форма, выделенная полужирным шрифтом. Собственно турецкие (османские) заглавные формы особо не оговорены. Если форма является общетюркской или относится к определенному языку, соответствующая помета (в круглых скобках) следует непосредственно за заглавным словом. Источники балканских тюркизмов указываются после представленных вариантов для данного языка, а случаи расхождения написаний этимона с заглавной формой отмечаются при соответствующей библиографической ссылке [в квадратных скобках (в круглых скобках)]. Реконструированные формы помечены звездочкой перед словом. Если заглавная форма датирована, соответствующая помета дана после уточнения языковой принадлежности слова. Датировки турцизмов (в круглых скобках) относятся к письменным источникам, локализуемым в пределах европейских владений Османской империи, т. е. они не отражают время фиксации слова в истории турецкого языка.

После сведений о языковой принадлежности и датировке заглавного слова, если они представлены, раскрываются основные значения (группы значений) и приводятся его фонетические и орфографические варианты.

Устойчивые словосочетания (*аналитические слова*) с заглавной формой в качестве первого элемента включены в ту же словарную статью. В каждом случае они выделены полужирным шрифтом, следуют после основных изоглосс, выявленных в обследованных языках и отделены от них знаком

² Разумеется, упомянутые косвенные данные подлежат в дальнейшем сверке. Мы характеризуем только проделанную часть работы, к которой более планомерно приступили в 2005 г.

«точка с запятой». В отдельную статью вынесены только сочетания, первый элемент которых в обособленном виде не представлен.

Все разночтения и варианты написания тюркской формы, использованной в качестве заглавного слова, которые встречаются в основной статье представлены соответствующими отсылочными статьями, расположенными в общем алфавитном порядке. Это относится и к вторым и последующим элементам аналитических слов (кроме регулярных грамматически форм).

К описанию апеллятивной лексики могут примыкать ономастические данные (после черного ромбика). При сохранении общего порядка следования данных отдельных языков ономастическая лексика распределена также по типам названий (Этн<онимы>, Г<енонимы>, А<антропонимы>, Ойк<онимы>, Т<опонимы>, Гидр<онимы>, Ор<онимы>, и эпизодически З<оонимы> и Астр<онимы>). В этом разделе принята и своя система помет.

В особый раздел (после черного кружка) вынесен историко-лексикологический и этимологический комментарий. Его открывают сведения о происхождении и/или внутренней мотивации тюркской формы. Затем уточняются данные рассматриваемых языков (в принятом порядке их следования) и приводятся свидетельства других языковых традиций (европейских и восточнославянских). Завершают раздел дополнительные ссылки на литературу, а также на другие словарные статьи, где представлены соответствующие формы.

В целом соблюдается следующий порядок построения словарной статьи.

Турцизм / тюркизм (*тюрк.*) (датировка слова), (*диалектологические*) и/или лексикологические пометы «значение» [*Источник*], графические и/или фонетические варианты заглавной формы (= уточнение написания или произношения, датировка), *рум.* (*диалектологические*) и/или лексикологические и грамматические пометы <в меру необходимости> словоформа (датировка) «значение», варианты, {опосредованный тюркизм (< из какого языка) и/или *der.* пометы производная форма «значение»} [*Источник* (< иная этимология, другое написание)], *арум.* ..., *мегленор.* ..., *истрор.* ..., *алб.* ..., *болг.* ..., *макед.* ..., *серб.*, *хорв.* ..., *слов.* ... <частично>, *ср.-греч.* ..., *н.-греч.* ..., *венг.* ...<частично>; словосочетание ..., рефлексы < в том же порядке рассматриваемых языков> ... ♦ Этн.: тюркизм ... <в том же порядке языков; ономастические пометы>; Г.: ...; А.: ...; Ойк.: ...; Т.: ...; Гидр.: ...; Ор.: ...; З.: ...; Астр.: ... • *Тур.* или *Тюрк.* < этимология и/или морфологическая структура заглавной формы, а также толкования аналитических и ономастических форм. Рассматриваемые языки в том же порядке следования < историко-лексикологический и этимологический комментарий>. Прочие языки (русский и европейские). Лит. [*дополнительные источники*]; см.: ссылки <на другие словарные статьи>

В указанной последовательности языкового материала после заглавного слова может быть представлена только часть или один из перечисленных языков, кроме словацкого и венгерского, данные которых привлекаются только на фоне балканских изоглосс. Поскольку сербские ареалы отчасти входят в зону балканского языкового союза, а хорватские данные не всегда могут быть жестко отграничены от сербских, соответствующим формам в кириллической и/или латинской графике предшествует двойная помета – *серб.*, *хорв.* Словоформы, сохраняющие в указанных языках свою актуальность, выделены в тексте словарной статьи МАЛЫМИ ПРОПИСНЫМИ буквами (к арумынским, мегленорумынским, как и к эпизодическим истрорумынским данным, среди которых явные турцизмы практически отсутствуют, такое выделение неприменимо из-за отсутствия аксиологической – литературной – нормы; для венгерского и словацкого языков оно представляется нецелесообразным, учитывая вспомогательный характер этого языкового материала на балканском фоне).

Исходные значения, как правило, уточняются при заглавном слове, а реализуемые – при заимствованном, и далее они не подхватываются, когда не расходятся со значением последующих словоформ. Независимо от языка, таким образом, последнее из указанных значений относится ко всем перечисляемым далее формам, при которых значение не уточняется³. После основных форм, засвидетельствованных в отдельных языках, может быть отмечена также производная лексика {в фигурных скобках}, что позволяет оценить степень укорененности соответствующих тюркизмов в языке⁴. Фигурные скобки использованы и для того, чтобы выделить косвенные заимствования, опосредованные другими языками и не восходящие непосредственно к турецкой речи.

Ономастическая лексика (после черного ромбика) подразделена на типы, согласно следующим принятым сокращениям: Этн<онимы>, Г<енонимы>, А<нтропонимы>, Ойк<онимы>, Т<опонимы>, Гидр<онимы>, Ор<онимы>, а также (эпизодически) З<оонимы> и Астр<онимы>. Перечисление названий каждого типа начинается с тюркской формы, если она отмечена, и разные типы отделены друг от друга точкой с запятой. Топонимы по-возможности локализованы. Русские написания тюркских генонимов учтены в отсылочных статьях, где они даны в латинской транслитерации. Онимы, открывающие словарную статью, делают избыточным использование «ромбика» (в таких случаях помета, уточняющая тип

³ Это – временный прием сокращения объема словарной статьи, так как по мере учета толковых словарей рассматриваемых балканских языков реализованные в них значения тюркизмов могут быть детализованы. Дефиниции же этимологических словарей, использованные нами на предварительном этапе работы часто оказываются огрубленными, учитывающими только одно из значений слова (совпадающее с каким-либо значением тюркской формы).

⁴ Заимствованные тюркские производные формы представлены отдельной статьей в порядке алфавита.

собственного имени, следует после указания языковой принадлежности и датировки заглавной формы).

Этимологический и историко-лексикологический комментарий (после черного кружка) обычно начинается с уточнения происхождения или внутренней мотивации и морфологической структуры тюркской формы. Изложение других данных в целом подчинено порядку следования языкового материала в других разделах, но может быть и более свободным, в зависимости от «логики» сопряжения описываемых форм. В этом разделе словарной статьи сокращенные названия языков не подчеркиваются, но выделяются курсивом, когда они предшествуют конкретным словоформам. В историко-лексикологическом комментарии отражены также некоторые восточнославянские и европейские словоформы восточного происхождения (тюркского, арабского, иранского), порой пересекающиеся с балканскими тюркизмами. Наши уточнения и наблюдения как правило приводятся после сведений, заимствованных из других источников, но могут и перемежаться с ними. Источники, указанные в пределах первых двух разделов словарной статьи, обычно в комментарии не дублируются (упоминания того или иного автора подразумевают, что речь идет о цитированном выше издании).

Наряду с так называемой знаменательной лексикой, в общем алфавитном порядке в словаре представлены также некоторые суффиксы, органически заимствованные в балканских языках, где они могут образовывать производные формы не только от тюркских, но также от латинских или славянских основ (примеры таких образований даются при соответствующем форманте).

Орфография и транскрипция. Тюркские данные приведены в соответствие с нормативной орфографией турецкого языка, если в нем отмечена искомая лексема, и под этими заглавным словом обычно представлены установленные в литературе и систематизируемые нами балканские изоглоссы. Дополнительно использована принятая в русской тюркологической литературе кириллическая и латинская транскрипция тюркских форм (опирающаяся на транскрипцию ЭСТЯ). Наряду с этим, в пределах библиографических ссылок, а также в историко-лексикологическом комментарии отображены написания использованных источников.

Все «разночтения» тюркских форм, обнаруженные в использованной литературе, могут быть прослежены по отсылочным статьям. Заглавные формы этих последних следуют в общем алфавитном порядке, ориентированном на опорное написание латинских букв, но не учитывающем варьирования практически нерелеватных для графического облика слова надстрочных и подстрочных диакритических значков, что резко увеличило бы количество отсылок. Сказанное относится прежде всего к вариативным написаниям единичных графем, но затрагивает и фонематически значимые графические различия (напр.: ç / ğ, ş / ŝ, g / ğ / γ, a / â / ā, n / η; но ср. k / q, i / î, t / î / y, u / ü / u или y / j – в таких случаях графемы i, j, k, q, u, y разведены по месту в алфавите). Диграфы и триграфы также следуют в своем алфавитном порядке (напр.: ç / ğ, но tch, или c / ž, но dž, dch, dj). Исключение

сделано только для начальных с- [dž] и ç- [č], g- и γ-, k- и q-, n- и η-, s- и ș- (но i / ı трактуются как одна графема)

Румынская лексика приведена в соответствие с нормативной орфографией, принятой в настоящее время в Румынии. Арумынские написания Т. Папахаджи, использовавшего предельно детализированную фонетическую транскрипцию, приближены к правилам современной румынской орфографии, что представляется более целесообразным для анализа восточнороманских изоглосс, чем следование той или иной диалектологической традиции (фонематически очень условной). Это относится и к графическим особенностям других источников арумынской лексики. Мегленорумынские (и истрорумынские) формы также приближены к нормативной румынской орфографии.

Албанский языковой материал в целом следует правилам нормативной орфографии.

Болгарские данные, наряду с литературными формами, отображают некоторые графические особенности использованной диалектологической и топонимической литературы (их написания даны в круглых скобках). Сугубо фонетическая транскрипция приближена к нормативной орфографии.

Македонские формы воспроизводят данные использованных источников.

Сербская и хорватская лексика в целом отображает особенности использованных источников. По техническим причинам частично упрощена диакритика, передающая акцентные особенности произношения. Кириллические и латинские написания в равной мере репрезентируют обе языковые территории.

Греческая лексика следует записям использованных источников. Традиционная диакритика, передающая акцентные характеристики, релевантные прежде всего для древнегреческих форм, чем для средне- и новогреческих, также упрощена по техническим причинам (регулярно отмечена ударенная гласная).

Венгерские формы в большинстве случаев соответствуют данным С. Какук (отмеченным ею написаниям источников).

Данные других языков, использованные в историко-лексикографических комментариях, в основном отображают написания, принятые в соответствующем источнике. Явные опечатки и искажения орфографии исправлены без каких-либо оговорок.

Словарные формы и значения Вся лексика, кроме особо оговоренных случаев, представлена в нейтральных языковых формах (именительный падеж для существительных, мужской род для прилагательных, инфинитив для глаголов). Арумынские глагольные формы, соответствующие 1 л. ед. ч. презенса индикатива, переводятся русским инфинитивом.

Переводы значения слова на русский язык даются в кавычках («елочках»), при этом синонимы, явные производные значения, а также существительные, прилагательные, наречия при тюркской форме

перечисляются в пределах одной группы значений, которые могут быть разделены точкой с запятой, если они относительно самостоятельны. Переносные а также далеко разошедшиеся значения приводятся как самостоятельные. В скобках, а также в комментарии могут быть уточнены исторические и этнографические реалии, стоящие за отдельным значением. Обычно мы предпочитали более обобщенное («инвариантное» или категориальное) значение для заглавных и «литературных» форм, сохраняя экспликации исторических реалий и порой даже явно ситуативные семантические дефиниции диалектизмов, обусловленные спецификой полевого анкетирования.

Система помет и сокращений. Мы не ставили перед собой задачи охарактеризовать морфологические, синтаксико-грамматические и синтаксико-семантические особенности лексики тюркских или отдельных балканских языков. Пометы используются прежде всего для того, чтобы выделить историзмы, устаревшие и редкие словоформы (и значения), регионализмы, арготизмы и разговорную лексику, а также производные формы. Как правило, лексикографические и грамматические пометы зависят от специфики конкретного слова и связаны с необходимостью уточнить его семантику и особенности заимствования

В предисловии к словарю предполагается приложить следующие списки: 1. Грамматические и лексикографические пометы; 2. Ономастические пометы; 3. Список языков и диалектов. 4. Фонетические таблицы, уточняющие чтение соответствующих написаний, нормативных и транскрибированных, как в тюркских, так и во всех рассматриваемых языках; Литература; Алфавит (уточняющий принятый порядок заглавных форм).

К основному корпусу словаря должны примыкать указатели слов (по отдельным языкам) с отсылками к соответствующим тюркским формам и уточнением (в скобках) их допустимой этимологии, если последняя не совпадает с приведенной заглавной формой.

ЛИТЕРАТУРА⁵

- Абдулалиев М. Ф.* Турецкие заимствования в современном греческом языке (материалы спецкурса по тюркологии). Баку, 1992 (препринт).
- Асенова П., Стойков Р., Кацори Т.* Селиштни, лични и фамилни имена от северозападен Пелопонес през средата на XV век // *Годишник на Софийски Университет. Факултет по славянски филологии.* 1975. Т. 68. № 3. С. 211–297.
- Ашнин Ф. Д.* Об этимологии азербайджанских, гагаузских, крымско-татарских и турецких имен типа *buğa* «это место» // *Тюркологические исследования.* М.; Л., 1963. С. 95–105.
- Баскаков Н. А.* Русские фамилии тюркского происхождения. Изд. 2-е. М., 1979.

⁵ Мы приводим здесь литературу, частично использованную в процессе разработки концепции задуманного сводного словаря. В окончательном варианте этот список возрастет, и он должен оставаться открытым для подключения новых появляющихся публикаций и архивных источников расписываемой лексики.

- Баскаков Н. А.* Модели тюркских топонимов и их классификация // *Ономастика Востока* / Ред. колл. Э. М. Мурзаев, В. А. Никонов, В. В. Цыбульский. М., 1980. С. 199–207.
- Баскаков Н. А.* Имена половцев и названия половецких племен в русских летописях // *Тюркская ономастика* / Отв. ред. А. Т. Кайдаров. Алма-Ата, 1984. С. 48–77.
- Баскаков Н. А.* Собственные имена древних тюрков Восточной Европы (стратификация болгарских, огузских и кыпчакских элементов) // *Ономастика: Типология, Стратификация* / Отв. ред. А. В. Суперанская. М., 1988. С. 120–127.
- БЕ* – *Балканско езиковзнание* (София).
- БЕР* – *Български етимологичен речник* / Вл. Георгиев, Ив. Гълъбов, Ст. Илчев. София, 1971. Т. 1; 1974. Т. 2; 1986. Т. 3; 1995. Т. 4; 1996. Т. 5; 2002. Т. 6.
- Блашкович Й.* Топонимы старотюркского происхождения на территории Словакии // *ВЯ*. 1972. № 6. С. 61–75 (пер. Г. Ф. Благовой).
- БТРС* – *Большой турецко-русский словарь* / А. Н. Баскаков, Н. П. Голубева, А. А. Кямилаева и др. 2-е изд. М.: «Рус. яз.», 1998.
- Букумирић М.* Ономастика горнег и средњег Лаба. Приштина, 2002 (Библиотека Језик. Кн. 3).
- Видоески Б.* Географската терминологија во дијалектите на македонскиот јазик. Скопје, 1999.
- ВЯ* – *Вопросы языкознания* (М.)
- Гирфанова А. Х., Сухачев Н. Л.* Заметки по балканской топонимии тюркского происхождения (Арджеш, Артан, Балабанци и др.) // *Кунсткамера* (СПб.). 1993. Вып. 2-3. С. 195–207.
- Гирфанова А. Х., Сухачев Н. Л.* Заметки по балканской топонимии тюркского происхождения (Валахия, Кумания) // *Кунсткамера*. 1994. Вып. 5–6. С. 156–172. (а)
- Гирфанова А. Х., Сухачев Н. Л.* Заметки по балканской топонимии тюркского происхождения (Балчик, Град Крачуна, Тунгужей) // *Rocznik orientalistyczny*. 1994. Т. 49. Z. 2. S. 63–72. (б)
- Гирфанова А. Х., Сухачев Н. Л.* Заметки по балканской топонимии тюркского происхождения (Бессарабия, Богдания, Буджак, Добруджа) // *Türk dilleri arařtırmaları* (Ankara). 1994. Cilt 4. S. 89–108. (в)
- Гирфанова А. Х., Сухачев Н. Л.* Заметки по балканской топонимии тюркского происхождения (Бейлик, Еничерь, Хэшь) // *Кунсткамера*. 1996. Вып. 10. С. 167–177.
- Гирфанова А. Х., Сухачев Н. Л.* О тюркских элементах на исторической карте Юго-Восточной Европы (данные топонимии) // В поисках ориентального на Балканах: Античность. Средневековье. Новое время / Редколл. И. А. Седакова, Т. В. Цивьян. М., 2003. С. 64–69 (Балканские чтения. 7).
- Гирфанова А. Х., Сухачев Н. Л.* Европа – Стамбул – Балканы (Турцизмы западноевропейского происхождения в балканских языках) // В поисках «западного» на Балканах / Редколл. И. А. Седакова, Т. В. Цивьян. М., 2005. С. 84–88 (Балканские чтения. 8).
- Губоглу М.* Турецкий источник 1740 г. о Валахии, Молдавии и Украине // *Восточные источники по истории народов юго-восточной и центральной Европы*. М., 1964. С. 131–161.
- Дикционар диалектал* (кувинте, сенсурь, форме) / Ред. Р. Удлер. Кишинэу, 1985. Вол. 1 и сл.
- Домосилецкая М. В.* Албанско-восточнороманский сопоставительный словарь. Скотоводческая лексика. СПб., 2002.
- Дрон И. В.* К истории этнонимии молдавских цыган // *Ономастика: Типология. Стратиграфия* / Отв. ред. А. В. Суперанская. М., 1988. С. 199–209.
- Дрон И. В., Курогло С. С.* Современная гагаузская топонимия и антропонимия. Кишинев, 1989.
- Дуйчев И.* Славянски местни и лични имена във византийските описни книги // *Известия за български език*. 1962. Кн. 8. С. 196–215.

- Дуриданов И.* Местните названия от Ломско. София, 1952.
- Дуриданов И.* Топонимията за Първомайска околия. София, 1958 (= ГСУ ФФ. 1956–1957. Т. 52. 2).
- Дуриданов И.* Нови данни от топонимията за изчезнала румънско население в Софийско // Сборник в памет на акад. Стоян Романски. София, 1960. С. 469–478.
- Еремия А.И.* Нуме де локалитэць. Студиу де топонимие молдовеняскэ. Кишинэу, 1970.
- Еремия А.И.* Географические названия рассказывают. 2-е изд. Кишинев, 1990.
- Заимов Й.* Местните имена в Пирдопско. София, 1959.
- Заимов Й.* Заселване на българските славяни на Балканския полуостров. Проучване на жителските имена в българска топонимия. София, 1967.
- Заимов Й.* Местните имена в Панагюрско. София, 1977.
- Закеев М. З.* Проблема языка и происхождения волжских татар. Казань, 1986.
- Иванов Вяч. Вс., Топоров В. Н.* К вопросу о происхождении этнонима «валахи» // Этническая история восточных романцев: Древность и Средние века / Отв. ред. В. Д. Королюк. М., 1979. С. 61–85.
- Ковачев Н.* Местните названия от Севлиево. София, 1961.
- Ковачев Н.* Топонимията на Троянско. София, 1969.
- Королюк В. Д.* Термин «Волошская земля» в раннесредневековых письменных источниках // Этническая история восточных романцев.... М., 1979. С. 5–16.
- Лезина И. Н.* К вопросу о стратификации генотопонимов Крыма // Ономастика: Типология, Стратификация / Отв. ред. А. В. Суперанская. М., 1988. С. 144–160.
- Лезина И. Н., Суперанская А. В.* Словарь-справочник тюркских родоплеменных названий. М., 1994. Ч. 1–2 (сквозная pag.).
- Мемова-Сюлейменова Х.* Българските селищни и лични имена в османски документи и някои тяхни фонетични и граматични изменения // Годишник на Софийския университет. Факултет на западни филология. 1976 (1977). Т. 70. С. 75–167.
- Миков В.* Произход и значение на имената на нашите градове, села, реки, планини и места. София, 1943.
- Младенов Ст.* Етимологически и правописен речник на българския книжовен език. София, 1941.
- Моллова М. Р.* Ономастические исследования о «Базар» и «Басар» // Советская тюркология. 1974. № 6. С. 68–74.
- Москов М.* Към въпроса за печенежско-куманския суперстрат в български език // Известия на Института за български език. 1962. Кн. 8. С. 150–161.
- Москов М.* Славянски и балкански етимологии // Годошник на Софийския университет. Факултет на славянска филология. 1975 (1977). Т. 68. № 3. С. 301–349.
- Мурзаев Э., Мурзаев В.* Словарь местных географических терминов. М., 1959.
- Наумов Е. П.* К вопросу о значении термина «Влахия» в хронике так называемого Ансберта // Этническая история восточных романцев... М., 1979. С. 121–203.
- Радић П.* Турски суфиксы у српском језику. Са освртом на стање у македонском и бугарском. Београд, 2001 (Институт за српски језик САНУ. Библиотека јужнословенског филолога. Нова сер. Кн. 17).
- Пеев К.* Дојранскиот говор. Скопје, 1979 (= Институт за македонски језик «Крсте Мисирков». Македонистика. Т. 2).
- Саламбашев А.* Местните имена в Смолянско. София, 1976.
- СДЕЛМ* – Скурт дикционар етимоложик ал лимбий молдовенешть / Ред. Н. Раевски, М. Габински. Кишинев: Ред. принципал а Енциклопедией советиче молдовенешть, 1978.
- Селищев А. М.* Македонские кодичи XVI–XVIII веков. Очерки по исторической этнографии и диалектологии Македонии. София, 1933.
- Словник української мови XIV–XVI ст.* Київ, 1977. Т. 1 и сл.
- Соболев А. Н.* Опыт исследования тюркизмов в балканских языках // Zeitschrift für Balkanologie. 2004. Jg. 40. № 1. С. 62–91; № 2. С. 206–229 (в т.ч. картосхемы № 1–15 на с. 222 и сл.).

- СРНГ – Словарь русских народных говоров / Сост. Ф. П. Филин и др. М.; Л., 1969. Вып. 1 и сл.
- Стойчев Т. Родопски речник // Българска диалектология. Проучвания и материали. София 1965. Кн. 2; 1970. Кн. 5.
- СЭ – Советская этнография (М.)
- Тодоров-Бемберски Хр. Опыт тематической систематизации существующих этимологий этнонома «болгарин» // БЕ. 1988. Т. 31. Кн. 1. С. 175–219.
- Тодоров-Бемберски Хр. Лексикално-семантични категории на етнонимията и някои аспекти на етимологична интерпретация на етнонима българин // БЕ. 1989. Т. 32. Кн. 1 С. 68–79.
- Толстов С. П. «Нарци» и «волохи» на Дунае (Из историко-этнографических комментариев к Нестору) // СЭ. 1948. № 2. С. 8–38.
- Толстой И. И. Сербско-хорватско-русский словарь. М., 1957.
- Трубачев О.Н. Происхождение названий домашних животных в славянских языках (Этимологические исследования). М., 1960.
- Фасмер М. Этимологический словарь русского языка / Пер. с нем. и дополн. О. Н. Трубачева; Под ред. и с предисл. Б. А. Ларина. М.: «Прогресс», 1964. Т. 1; 1967. Т. 2; 1971. Т. 3; 1973. Т. 4.
- Фоменко В. Г. Еще о топониме Кишинев // Ономастика / Ред. В.А. Никонов, А.В. Суперанская. М., 1969. С. 221–224.
- Христов Г. Топонимията на община Бял Извор // Родопски зборник. 1976. Кн. 4. С. 345–312.
- ЭССЯ – Этимологический словарь славянских языков (праславянский лексический фонд) / Под ред. О. Н. Трубачева. М. 1974. Вып. 1 и сл.
- ЭСТЯ – Севортян Э. В. Этимологический словарь тюркских языков (Общетюркские и межтюркские основы на гласные). М., 1974; Севортян Э. В. ЭСТЯ: Общетюркские и межтюркские основы на букву "Б" / Отв. ред. Н. З. Гаджиева. М., 1978; Севортян Э. В. ЭСТЯ: Общетюркские и межтюркские основы на букву "В" и "Г", "Д". М., 1980; ЭСТЯ: Общетюркские и межтюркские основы на буквы "Ж", "Й" / Отв. ред. Л. С. Левитская, Авт. слов. статей Э. В. Севортян, Л. С. Левитская. М., 1989; ЭСТЯ: Общетюркские и межтюркские основы на буквы "К", " ". М., 1997; ЭСТЯ: Общетюркские и межтюркские основы на букву "К" / Отв. ред. Г. Ф. Благова; Авт. слов. статей Л. С. Левитская, А. В. Дыбо, В. И. Рассадин. М., 2000; ЭСТЯ: Общетюркские и межтюркские лексические основы на буквы Л–М–Н–П–С / Отв. ред. А. В. Дыбо; Авт. сл. статей Л. С. Левитская, Г. Ф. Благова, А. В. Дыбо, Д. М. Насилов. М., 2003.
- Яцимирский А.И. Новая теория румынского ученого о происхождении названия «Бессарабия» // Этнографическое обозрение. 1896. № 2–3. С. 228–239.
- Alexandrescu-Dersca M.-M. L'origine du nom de la Dobruja // Contributions onomastiques, publ. à l'occasion du VI Congrès international des Sciences onomastiques à München du 24 au 28 Août 1958. Bucarest, 1958. P. 97–114.
- Băjănică V. Cîsla in toponimia dobrogeană // Cercetări de lingvistică. 1972. An. 117. N 1. P. 133–116.
- Bogrea V. Pagini istorico-filologice / Pref. de C. Daicovici. Ed. îngrijită de M. Borcilă și I. Mării. Cluj, 1971.
- Boretzky N. Der türkische Einfluss auf das Albanische. T. 2. Wörterbuch der albanischen Turzismen. Wiesbaden: Otto Harassowitz, 1976 (Albanische Forschungen. 12).
- Brückner A. Słownik etymologiczny języka polskiego. Wyd. 2. Kraków, 1957 (1-е изд.: 1927)
- Candrea I.-A., Densusianu O. Dicționarul etimologic al limbii române / Îngrij. ed., pref. de Gr. Brâncuș. București, 2003 (1-е изд.: 1907–1914. Fasc. 1–4 (a–putea)).
- Capidan Th. Raporturile lingvistice slavo-române // Dacoromania. 1922–1923. 3. P. 129–238.
- Cihac A. Dictionnaire d'etymologie dacoromaine. Frankfurt, 1870–1879. Vol. 1–2 (1. Elements latines; 2. Elements slaves, magyars, turk et albanais).
- Ciorănescu A. Dicționarul etimologic al limbii române / Ed. îngrijită și traducere spaniolă, de T. Șandru-Mehedinți și M. Popescu-Marin. București, 2002 (исп. изд.: Corănescu A. Diccionario etimológico rumano. Madrid, 1966)
- Conea I., Donat I. Contribution a l'etude de la toponimie petchenegue-comane de la plaine roumaine du Bas-Danube // Contribution onomastique... Bucarest, 1958. P. 139–169.

- Constantinescu N. A.* Dicționar onomastic românesc. București, 1963.
- Crețu G.* Mardarie Cozianul, Lexicon slavoromânesc și tâlcuirea numelor, din 1649, publicat cu studii, note și indicele cuvintelor rpmânești. București, 1908.
- Damé F.* Nouveau dictionnaire roumain-français. Bucarest, 1893–1895. T. 1–4.
- DAR* – Dicționarul Academiei Române. București, 1913–1940. Vol. 1–3; Fasc. 1–2 (a – lepăda) и сл.
- Dauzat A.* Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris: Librairie Larousse, 1938.
- Dizdari T. N.* Huazime Orientalizmash në shqipet // Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës. Seria Shkencat Shoqerore. 1960. 1. P. 181–200.
- DLRM* – Dicționarul limbii române moderne / Sub direcția prof. univ. D. Macrea. București, 1958.
- DWA* – Denkschriften der [kais.] Akademie der Wissenschaften in Wien. Phil.-hist. Klasse.
- Elsie R.* Hydronomica Albanica (A Survey of River Names in Albania) // *Zeitschrift für Balkanologie*. 1994. Jg. 30. H. 1. P. 1–46.
- Girfanova A. H., Sukhachev N. L.* Notes on Balkan Toponymy of Turk Origin (Wallachia) // *Türk dilleri araştırmaları*. 1997. Cilt 7. P. 141–147.
- Giurescu C. C.* Imprumuturi romane: *odaie* și *cioban* // *Studii și cercetări lingvistice*. 1961. An. 12. N 2. P. 205–214.
- Grönbech K.* Codex Cumanicus. Kopenhaga, 1936.
- Grannes A.* Les turcismes dans un parler bulgare de la Bulgarie de l'est // *Acta orientalia Academiae scientiarum hungaricae*. 1974. T. 28. P. 269–285.
- Hașdeu B. P.* Etymologicum Magnum Romaniae. Dicționarul limbii istorice și poporane a românilor / Ed. îngrijită de G. Brîncus. București, 1972. Vol. 1; 1974. Vol. 2. (1-e izd.: 1886–1895. Vol. 1–3 (a – bărbat) – сквозная нумер. колонок).
- Jordan I.* Toponimia românească. București, 1963.
- Kakuk S.* Recherches sur l'histoire de la langue Osmanlie des XVI et XVII siècles: Les éléments Osmanlie de la langue Hongroise. Budapest: Akad. Kiadó, 1973 (Bibliotheca Orientalis Hungarica. XIX).
- Kazasis K.* The status of Turkisms in the present-day Balkan languages // *Aspects of the Balkans: Continuity and Change*. The Hague; Paris, 1969. P. 87–116.
- Lafe E., Cikuli N.* Fjalor i emrave gjeografikë të republikës së shquiperisë. Tiranë, 2002.
- Loebel T.* Contribuții la stabilirea originii orientale a unor cuvinte românești // *Acad. Română. Memoriile secției literare*. 1908. 2. 30. P. 225–263.
- Lokotsch K.* – Etymologisches Wörterbuch der europäischen (germanischen, romanischen und slavischen) Wörter orientalischer Ursprung. Heidelberg, 1927.
- LR* – *Limba română* (București)
- Machek V.* Etymologický slovník jazyka českého. Praha, 1971.
- Mahmut E.* Structura numelor topice turcești din Dobrogea // *LR*. 1978. An. 27. N 3. P. 259–266.
- Meyer G.* Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache. Strassburg, 1891.
- Mihail Z.* Terminologia portului popular românesc în perspectiva etnolingvistică comparată sud-est europeană. București, 1978.
- Miklosich F.* Die slavischen Elemente im Rumunischen. Wien, 1866 (DWA. 14)
- Miklosich F.* Die Fremdwörter in den slawischen Sprachen // *DWA*. 1867. Jg. 15. S. 73–140.
- Miklosich F.* Ueber die Mundarten und die Wanderungen der Zigeuner Europas. V. // *DWA*. 1876. Jg. 25. S. 1–68.
- Miklosich F.* Ueber die Wanderungen der Rumunen in der Dalmatischen Alpen und den Karpathen // *DWA*. 1880. Jg. 30. S. 1–66.
- Miklosich F.* Die türkischen Elemente in den südost- und osteuropäischen Sprachen. Wien, 1884–1885. Bd 1–2 (DWA 34–35); 1888–1890. Nachtrag 1–2 (DWA 38, 40).
- Miklosich F.* Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen. Wien, 1886.
- Moskov M.* Un cuvânt romanesc de origină cumană // *Studii și cercetări lingvistice*. 1966. An. 17. N 2. P. 235–239.
- Nestorescu V.* Toponime românești în sudul Dunării // *LR*. 1978. N 3. P. 279–286.
- Papahagi T.* Dicționarul dialectului aromân, general și etimologic – Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) générale et étymologique. Ed. a doua augmentată. București, 1974.

- Pascu G.* Beiträge zur Geschichte der rumänischen Philologie. Leipzig, 1920.
- Pascu G.* Dictionnaire étymologique macédo-roumain. Bucarest, 1925. Vol. 1–2.
- Penișoara I.* Elemente de toponimie turcească din Dobrogea // *LR*. 1978. An. 27. N 3. P. 293–296.
- Penișoara I.* Elemente turcești în toponimia unei zone din județul Constanța // *LR*. 1981. An. 30. N 5. P. 551–557.
- Petrovici E.* Studii de dialectologie și toponimie / Vol. îngrijit de I. Patrut, B. Keleman, I. Marii. București, 1970.
- Popescu-Ciocănel G.* Quelques mots roumains d'origine arabe, turque, persane et hébraïques. Paris, 1907.
- Philippide A.* Originta românilor. Iași; București, 1923–1927. Vol. 1–2.
- Rásonyi L.* Les anthroponymes comans de Hongrie // *Acta Orientalia Academiae scientiarum Hungaricae*. 1966. T. 20.
- REW – Meyer-Lübke W.* Romanisches etymologisches Wörterbuch. 3. Aufl. Heidelberg 1935.
- Ronzevalle L.* Les emprunts turcs dans le grec vulgaire de Romélie, et spécialement d'Andrinople. Paris, 1912.
- Rosetti A.* Istoria limbii române: I. De la origini pâna la inceputul secolului al XVII-lea. Ed. definitivă. București, 1986 (1-e изд.: 1938–1940. Vol. 1–3)
- Schütz J.* Die geographische Terminologie des Serbo-Croatischen. Berlin, 1957 (= Veröffentlichung des Instituts für Slawistik. N 10).
- Scriban A.* Dicționarul limbii românești. Iași, 1939.
- Șeineanu L.* Influența orientală asupra limbii și culturii române. București, 1900. Vol. 1–3 [I. Introducere; II. Vorbe populare. III. Vorbe istorice]
- Symeonidis Ch.* Zum Namen der Bulgaren // *BE*. 1993. T. 36. Kn. 1. С. 255–261.
- Škalić A.* Turcizmi u srpskohrvatskom jeziku. Sarajevo, 1957.
- Skok P.* Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika. Zagreb, 1971. Kn. 1; 1972. Kn. 2; 1973. Kn. 3; 1974. Kn. 4.
- Suciu E.* Le vocabulaire actuel d'origin turque-osmanlie // *RESEE*. 1986. An. 24. N 4. P. 373–382.
- Weigand G.* Ursprung der sudkarpatischen Flussnamen // *Jahresberichten des Instituts für rumanische Sprache zu Leipzig*. 1921. Jg. 26–29. S. 70–103.
- Wendt H. F.* Die türkischen Elemente im Rumänischen. Berlin, 1960.
- ZSPH – Zeitschrift für Slawische Philologie*
- Ανδριότης Ν. Π.* Ετημολογικό λεξικό της κοινής νεοελληνική. Θεσσαλονίκη, 1995.

ТЮРКИЗМЫ В ЯЗЫКАХ ЮГО-ВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЫ

ã, см. aḡa

aa, см. 'āsum

aar, см. ahr I

aba I (1680) «аба (грубая толстая шерстяная ткань); грубошёрстный», «бурка; накидка (из абы) без воротника» [*БТПС*], *hava*, *рум. уст.* abá (1738) «ткань», {*der. pl.* abále «одежда» [*DLRM; Ciortănescu* 2002. N 4], abagét «изготовитель (продавец) абы», abagerie «мастерская (лавка по продаже) абы», *арум.* aba «ткань» abá [*Parahagi* 1974: 100], *мегленор.* abá, *болг.* аба (1617), *макед.* аба, *серб.*, *хорв.* аба «грубое сукно», хаба, *уст.* abá, {*der.* абен «сделанный из абы», «плохой, худой, слабый», абено «плохо, бедно», абати «изнашивать (одежду)», хабати, абеньак «шапка из абы», абеньака, хабльив «легко изнашивающийся (об одежде)» [*Толстой*], аба (1649), *hava* (1678), *н.-греч.* (*диал.*) αμπάς (1709) «аба (ткань и накидка)» [*Абдулалиев* 1992: 45], *венг.* aba (1562, 1640) «грубая ткань» [*Kakuk* 1973: 22] • *Тур.* < *иран.* 'abā «верхняя одежда» < *араб.* 'abā «плащ с короткими рукавами». Ср. *рус.* (*кавк.*) абá «местное, толстое и редкое белое сукно; плащ из него», *укр.* габа – из тур. (*араб.*) [*Фасмер* 1964. 1: 55]. *Лит.* [*Miklosich* 1867; *Șăineanu* 1900. 2: 3; *Lokotsch* 1927. N 2; *СДЕЛМ* 1978: 15]; см. *abaci*, **abak II*, *abayi*

***aba II** (*куман.*), см. **Basarab**

-(a)**ba** (*тюрк.*), см. **Basarab**

abaci «изготавливающий (продающий) абу или изделия из абы» [*БТПС*], *рум. уст.* abagiú «изготовитель, торговец тканью и одеждой из абы», {*der. (pez.) abagét id., abagerie* «мастерская по производству одежды из абы», «ткач (портной, торговец), производящий абу»} [*DLRM*], *серб.* абаџија «портной, шьющий из абы», {*der.* абаџиски «портняжный»} [*Толстой*], *н.-греч.* ἀπάτζης «торговец обоями», «деревенский портной» [*Абдулалиев* 1992: 45], *венг.* abas (1707) «торговец тканью» [*Kakuk* 1973: 22] ♦ Т.: *рум.* ? Abázul *m., art.* – н.п. в р-нах Рошиорь-ди-Веде и Телеорман, *Abazoáia f., art.* – н.п. в р-не Адждуд [*Jordan* 1963: 266 (< Abázá)] • *Тур.* aba + -ci. Рум. топонимы возводятся Й. Йорданом к антроп. Абаза (от этн. *абаз* «абхазец»). Более вероятно, что они отражают рассматриваемую тур. форму, но через греч. посредничество; см. **abacılık, Abaza**

abacılık, серб. уст. абаџилук «портняжное ремесло», «плата за пошив» [*Толстой*] • *Тур.* abaci + -lık

abak I, см. **abaklı**

abak II (*крым-тат.*), см. **abaklı**

abaklı (*тюрк.*) *ген.*, абакли (узб. (сарай)), абаклы (узб. (кенегес, кипчак, конграт)), абак (каз. (жерей), кирг. (чекир саяк), крым.-тат.) [*Лезина, Сутеранская* 1994: 57]; Т.: *рум.* Abacília (Абаклия) – с. в р-не Чимишлия, Молд. • *Тюрк.* *abak «идол» + -lı. Тюрк. форму, если отмеченные генонимы возводить к родовой тамге в виде идола или вилки, можно сблизить с *туркм.* у́бақ «деревянные вилы (для ворошения соломы, сена)», *узб. (диал.)* уавақ *id.* и их изоглоссами [*ЭССЯ* 1989: 45]. Допустимо также соотнесение данной формы с родственными рефлексамі aba (термин родства) производными от общетюрк. awaqa [*ЭССЯ* 1974: 64–65]. Молд. н.п. ногайского происхождения. Ср. *рус.* абак «бирка» – из *франц.* abaque < *лат.* abacus, со ссылкой на А. Доза, который сопоставляет *франц.* абаке (XIII в.) *архит.* «абака (плита над капителью колонны)» с *лат.* формой, возводимой к *др.-греч.* абах «доска» [*Фасмер* 1964. 1: 56; *Dauzat* 1938: 1]. Франц. слово, отмеченное и в *уст.* знач. «абак, счётъ», как и *рус.* абак «счётъ» (из *др.-греч.*), соответствует *тур.* abak *архит.* «абака», «чѣтки».

abanoz «черное дерево (древесина)», *бот.* «эбеновое (чѣрное) дерево (Diospyros ebenum)» [*БТПС*], *рум.* abanós «эбеновое дерево» [*DLRM; Ciorănescu* 2002. N 7], *арум.* abanózi [*Parahagi* 1974: 100], *алб.* abanoz [*Boretzky* 1976. 2: 13], *болг.* абанос, *серб.* абанос «черное, эбеновое дерево» [*Толстой*], *н.-греч.* ἀβανός «эбеновое дерево» • *Тур.* < *греч.* ἔβενοϛ. Лит. [*Šaīneanu* 1900. 2: 5; *Lokotsch* 1927. N 3; *REW* 1935. N 2816; *СДЕЛМ* 1978: 15]

abas (*хазар.*), см. **abaza**

abayı «чепрак», *рум.* ? abái(e) (1579), *арум.* abaie, *серб., хорв.* абáија, абáја, абáјлија [*Толстой*], абáија, абáја, абáјлија, абáһа, абáһија, абрáһија, һабáија, һабáија, *венг.* abaj (1617) [*Kakuk* 1973: 22] • *Тур.* < *иран.* ‘abā‘ī «чепрак» < *араб.* ‘abā‘iyu *id.* Рум. может быть и производным от aba

abaz (*хазар.*), см. **Abaza**

Abaza этн. «абхазец» [*БТПС*]; Г.: абаз, абас, аваз (авар), авыз (авыр) (нач. X в., хазары) [*Баскаков* 1969: 237; *Лезина, Сутеранская* 1994: 59–60], *ср.-греч.* Ἀβασοί (XI в.); А.: Abaza (1553) *фам., рум.* Abáza *фам.*, Abázá, Abazéști, *болг.* Абáзът пр., *венг.* Abaza (1624, 1629, 1697), Abeza (1656) [*Kakuk* 1973: 22–23]; *болг.* Абазовото (Ъбáзовото) – покос у с. Терзийско (Троян. окр.) [*Ковачев* 1969: 89], Абазкото (Ъбáскити) – поля у с. Върбовка (быв. владения абазов (абaziнов)), Абазкото село (Ъбáскъту с.), также Ашаиц, Яшаиц – исчезнувший н.п., где жили абазы (100 дв.), переселенные в 1856 в Турцию, соответствующий микротоп. сохранился у р. Ломя близ Сухиндола (Севл. окр.) [*Ковачев* 1961: 94, 131] • *Тур.* < *араб., иран.* С рум. антропонимами Й. Йордан связывает и топонимы, подключенные нами к рефлексам тур. *abaci*. Род Abáza «черкесского» происхождения появился в кн. Молдова не ранее XVII в. [*Haşdeu* 1972. 1: 90–91]. Соответствующая русская фамилия Abaza (с 1843) связывается с *тур.* abaza «глупый» – слово, «которое послужило сначала прозвищем, а затем и фамилией» [*Баскаков* 1979: 253]. Однако с XVIII в. на русской военной службе состояли Абазы – выходцы из Молдовы, в т.ч. потомки ворника Ивана Абазы, переселившегося в Россию вместе с Д. Кантемиром

- [*Шишмарев* 1975: 20–22]. Болг. формант *абаз-* С. П. Ковачев (1961: 131) возводит к фракийской латыни (*абазг* из груз. *абаз*, *абхаз*). Ср. *рус.* (*бран.*) абазá «бестолковый басурманин» – из *тур.*, *крым.-тат.* *abaza* «глупый, безумный», также «неразборчиво говорящий человек», и *рус.* *абхáz*(ец) (народность на Кавказе), *др.-рус.* *обезь*, *обежанинь* – из *тур.* *abxáz* (то же в араб.) и др. при *абхаз.* *aárhua* [*Фасмер* 1964. 1: 56, 57]. К генонимам авар, авыр ср. *рус.* *аварец* (кавказская народность в Дагестане), *др.-рус.* *аварьскъ* «аварский», – предположительно, из тюрк. *avara* «бродяга, задира, бездельник» [там же: 58]. Для *рус.* *абазá* и балканских антропонимов допустима контаминация с *тур.* *avaz*; см. *avaz* I
- Abbas** м.и., *серб.*, *хорв.* *Àbas*, *Àbáz*, *венг.* *Abbas* (1643), {*Abaz* (< *серб.*, *хорв.*)} [*Kakuk* 1973: 23] • *Тур.* < *иран.* ‘*abbās* < *араб.* «лев», также м.и. (в частности, имя дяди Мухаммеда). Ср. *рус.* (*кавк.*) *абáз*, *авáс* «старая персидская и грузинская серебр. монета, ок. 20 коп. (1804–1833)» – из *перс.* ‘*abbāsi* – персидская серебряная монета, названная по имени шаха Аббаса I (1587–1629), в Грузии с 1762 г. [*Фасмер* 1964. 1: 55]
- abdal**, см. *aptal*
- Abdallah**, см. *Abdullah*
- abdas**, см. *aptes*
- abdes**, см. *aptes*
- abdest**, см. *aptes*
- abdesthane**, см. *apteshane*
- abdez**, см. *aptes*
- Abdi** м.и., *Артi*, *серб.*, *хорв.* *Àbdi*, *Àbdija*, *Àvdija*, *Àvdi*, {*Àvdo*}, *венг.* *Abdi* (1557), {*Abdia* (< *серб.*, *хорв.*, 1557)}, *Abdim pasa* (1684) [*Kakuk* 1973: 23–24] • *Тур.* – краткая форма от *Abdullah*, *Abdurrahmān*
- Abdul** (*ног.*) м.и., *болг.* ? *Абдул* л.и., *Абдулов* фам.; Г.: *абдул* (*ног.*); Т.: *болг.* *Абдулова* махала (1866), *Абджова* ливада, *Абджовица* в Панаг. окр. [*Заимов* 1977: 66 (? < *Абдул*)]; см. *Abdullah*, *hoca*, *mahalle*
- Abdulkadir** – м.и., *Abdülkadir*, *серб.*, *хорв.* *Abdulkádir*, *венг.* *Abdulkadir* (1693, 1694) [*Kakuk* 1973: 24] • *Тур.* < *араб.* *Abd-ul Kādir* = ‘*abd al-kādir* букв. «раб Всемогущего»
- Abdulla**, см. *Abdullah*
- Abdullah** м.и., *Abdallah*, *Abdulla*, *Aptula*, *Aptullah*, *серб.*, *хорв.* *Àbdul*, *Àbdula*, *Àbdulah*, *Àvdulah*, *ср.-греч.* *Αύδουλάχ* (XV в.), *венг.* *Abdula* (1585, 1755), *Abdulah* (1651), *Abdulia* (1666), *Abdulla* (1618, 1735), *Abdullah* (1627, 1697) [*Kakuk* 1973: 24]; Г.: *абдулла* (*кирг.* (басыз), *туркм.* (эрсари)) [*Лезина*, *Суперанская* 1994: 57]; Т.: *Abdulahkõy* – рум. с. *Rotârnicea* (Добруджа) [*Mahmut* 1978: 262] • *Тур.* < *араб.* ‘*abd Allāh* букв. «раб Божий»; см. *Abdi*, *Abdul*
- Abdurrahmān**, см. *Abdi*
- abe**, см. *beter*
- abeter**, см. *beter*
- abrach**, см. *abraş*
- abraş** «пятнистый, пегий (о лошади)», «поблекший, бесцветный (о лице, листьях)», *разг.* «прокажённый» [*БТРС*], *рум.* *ABRÁŞ* «норовистый (о лошади); плохой (о человеке); безрезультатный (о деле)», также «с белыми пятнами на морде (о лошади)», «несчастливый; неподходящий» (по А. Чорэнеску), *iabraş* [*DLRM*; *Ciorănescu* 2002. N 21], *арум.* *abráşu* «светло-желтый», «наглый», {*дер.* *abraşu* «наглый»} [*Parahagi* 1974: 100 (< *abrach*)], *алб.* *ABRASH* «с крапинками, в веснушках» [*Boretzky* 1976. 2: 13], *болг.* *абраш* «пятнистый» [*Младенов* 1941: 1], {*дер.* (*миз.*: Равна) *абрашест* «овца с белым пятном на лбу», «жёлтый баран (светло-рыжий)», «белоголовый, беломордый козёл»} [*Соболев* 2004: 67], *серб.*, *хорв.* *АБРАШЛИВ* «пегий (о масти коня); пятнистый» [*Толстой*] • *Тур.* < *араб.* *Лит.* [*Şăineanu* 1900. 2: 7; *Lokotsch* 1927. N 9; *Meyer* 1891: 2; *СДЕЛМ* 1978: 16]
- abruf** «поливка пола водой», *рум.* *n. bruf* «побелка (известью)», {*дер.* *vb. brufui* «белить (известью)», «обращаться грубо с кем-л.», *brufului id., f. brufuială* «побелка», «ругань, ссора»} [*Ciorănescu* 2002. N 1128] • *Тур.* < *иран.* *Й.* Йордан рассматривал *рум.* *brufui* как экспрессивное образование. *Лит.* [*Cihac* 1879. 2: 19 (< *польск.* *obrzucić*)]

- abus «угрюмый, мрачный, нахмуренный, надутый» [БТПС], алб. abuz [Boretzky 1976. 2: 13]
- abxâz, см. abaza
- aç-, см. açık
- aça, см. akça
- aşamaylı (узб.), см. aşamaylı
- acami, см. acemi
- acamoğlan, см. acemi
- acamoğlani, см. acemi
- acaуір «странный, необычный, удивительный; удивительно» [БТПС], алб. АХНАІР «удивляться» [Boretzky 1976. 2: 18]
- açça, см. akça
- aççia, см. akça
- açe, см. akça
- acele «срочность, спешка, торопливость; срочный, срочно, безотложный», «суета, нетерпеливость; суетливый», «быстро» [БТПС], алб. axhelé, axhéle, haxhelé «поспешность», «спешный» [Boretzky 1976. 2: 18]
- Acem (1612) *разг. этн.* «перс» [БТПС], есем, рум. *уст.* Agém «Персия», agém (XVII в.) «перс», «персидский (также о виде ткани)», {*der.* agemés «персидский»} [Haşdeu 1972. 1: 359–360], алб. axhem «перс», axhemli [Boretzky 1976. 2: 19], серб., хорв. adžam (XVII в.) «персидский», adžem, венг. achyam (1566) «перс», acsem (1589), aczyén (1628), azim (1651) «персидский», {*der.* aczambagaszi (1608 или 1621) «вид ткани»}; Г.: аджам (среднев. туркм. (садыр), туркм. (гёклены)); А.: Acem м.и., венг. Azem (1621, 1638), Azenzadek (1685), Azenzadi (1685), Azenzade (1685), Acsemzade (1687) [Kakuk 1973: 26, 27 (< ajem, ejem)] • *Тур.* < *араб.* ‘ajam «персидский; варварский; неарабский народ», первонач. «бормочущие». У С. Какук ошибочно приведены также *алб.* и *болг.* формы от acemi; к венг. Azenzadek и сл. реконструировано *тур.* *Acemzade. Применительно к туркм. геноним означал отуреченные иранские племена. Ср. *исп.* aljamia «исковерканный испанский язык, на котором говорили мавры в Испании», «испанские рукописи, написанные арабскими буквами» (< *араб.* ajamiya «варварский язык») [Ciorănescu 2002: N 125]; ср. acemi, Acemistan
- acemi «новичок, новенький», «новобранец», «чужой, чужак», «неумелый, посредственный», «необразованный, невежественный» [БТПС], acami, рум. *разг.* ageamiu «начинающий», «несообразительный, незнающий», «новичок» [DLRM; Ciorănescu 2002: N 125], арум. ageami(u) «новичок», «наивный», agimit «наивный» [Papahagi 1974: 122 (< adjemi)], ağami(t), мегленор. ağamiia, алб. axhami «незрелый», {*der. pl.* axhamit «рекнуты»} [Boretzky 1976. 2: 18], axhemi «молодой», болг. аджамия «новичок», «желторотый, неопытный», «умелый», н.-греч. ἀτζαμής «неумелый, невежественный», «плохо сработанный» [Абдулалиев 1992: 44]; acemi oğlan *уст.* «янычар-новобранец» [БТПС], acamoğlan, (1672) acamoğlani (1672), acami oğlan, acemi oğlani, рум. *уст.* agemogłani, серб., хорв. azamogljani (XVII в.), adžami-oglan, adžemi-oglan, adžamoglan, adžemoglan, džamoglan, н.-греч. azamolian, iamoglan, ἀτζαμολάνιδες, венг. acsamoglan (1555), achaboglan (1632), ancsár csamoglan (1639), hagam ogolan (1591), azumoglan (1621), acsemoglan (1622), agiamoglanus, agyamoglanus, aziamoglanus (*латин.*) [Kakuk 1973: 26–27 (< ajemoglan)] ♦ Т.: Agemler – рум. с. Ciobăniță (р-н Констанца), рум. La Agemler – дорога к с. Чобэнищэ [Jordan 1981: 280 (< acem + -ler «персы»); Penișoară 1981: 555; 1978: 295; Mahmut 1968: 261], макед. Аджамзалци – с. близ г. Штипа [Займов 1967: 212] • *Тур.* acem + -i (вероятно, как стяжение изафетной конструкции); acemi oğlan *букв.* «чужой (чужеземный) мальчик»: после семи лет подготовки захваченные в набегах дети обычно становились янычарами. Рум. топоним тюрк. происхождения, данный тюркскому же поселению, скорее соответствует апел. «новички», чем этн. «персы». Лит. [Şăineanu 1900. 2: 12; Lokotsch 1927. N 29; СДЕЛМ 1978: 21]; см. Acem, acemilik, oğlan, zade

acemilik «неопытность, неумелость», «неуклюжесть, неловкость» [БТПС], алб. axhamillék, «неопытность» [Boretzky 1976. 2: 18] • Тур. acemi + -lik

Acemler (добрудж.), см. acemi

achdju, см. aňçı

achdjuyuq, см. aňçılık

âchikiare, см. aşikâre

Achmet, см. ahmad

Achmut, см. ahmad

ach(y)lama, см. aşılama

achor, см. ahır I

achq, см. aşik

achür, см. ahır I

aci «горький, горько, неприятный (на вкус)», «боль (физическая)», «обидный, оскорбительный», «резкий, пронзительный», «горечь, печальный, горестный» [БТПС] ♦ Г.: аджы (туркм. (эрсари)), ажи (кирг. (сарыбагыш), туркм. (эрсари)); аджикул (кирг. (канды)) [Лезина, Суперанская 1994: 62]; Т.: Acica – совр. рум. с. Agigea (р-н. Конст.) [Mahmut 1978: 263, 264 (< aci + -ca)], Aciköy [там же]; Гидр.: Acigöl – оз. в Добрудже (= рум. Agighiöl) [Penișoară 1978: 296; Mahmut 1978: 261] • К топонимии ср. н.п. Аччулак (Ставр. край, РФ); см. acımak, göl, köy

Acica (добрудж.), см. aci

açig (тюрк.), см. aci

Aciköy (добрудж.), см. aci

Acigöl (добрудж.), см. aci

aşik (1533) «открытый, ясный (в разных знач.)», «очевидный, разборчивый», «безоблачный (о погоде)», «прямой, откровенный», «светлый (о цвете)», «свободный, незанятый», «широкий, просторный» [БТПС], acuk (XIV–XVI в.), açuñ, рум. ? acis «ясный», {*der.* ? *ustuacis* (1693) «лодка»} [Şăineanu 1900. 3: 1, 127], алб. açik «открытый; ясный», «чистый» [Boretzky 1976. 2: 13], болг. ачик «ясный», макед. очик, серб., хорв. ačik, hačik, венг. acsik «лодка», aşik olsun «браво! ловко! хорошо!», арум. așcolsun «браво!» [Parahagi 1974: 235 (< achq olsun)] ♦ Г.: ажике (каз. (гапрашты)), ажаг, ачин, ачин (хакасы (хызыл)) [Лезина, Суперанская 1994: 63, 64]; А.: венг. Acik Ciazı (1638); Т.: венг. Acuk – крепость на кавказском побережье (1706) [Kakuk 1973: 27] • Тур. aç- «открывать» + -ik. Знач. «лодка» в рум. и венг. может восходить к «широкий» в тур., но сомнительное рум. *ustuacis* должно было бы обозначать «лодочник» (если допустить, что это *тур.* *usta* «мастер», + aşik). К топонимии ср. Ачинск (Красноярск. кр., РФ); см. aşikgöz, aşiklik, olsun!

aşikgöz «ловкий, расторопный, хитрый», «пройдоха, плут» [БТПС], алб. aşikgjoz «умный, рассудительный» [Boretzky 1967. 2: 13] • Тур. aşik + göz

aşiklik «простор; открытое место; оголенность, неприкрытость», «откровенность, прямота» [БТПС], алб. aşikllék «открытость» [Boretzky 1967: 13]; см. aşik

açin (тюрк.), см. aci

acımak «испытывать боль, болеть о чём-л.», «жалеть, сочувствовать» [БТПС], алб. azhdıs «утешать» [Boretzky 1976. 2: 19] • Тур. aci + -mak

Açtarğan (крым.-там.), см. astragan

açuñ, см. aşik

acuk, см. aşik

acuze «старуха», «старая карга, мегера» [БТПС], алб. axhuze, haxhuze «старуха», «колдунья», {*der.* haxhusc *id.*} [Boretzky 1976. 2: 19]

-ad (тюрк.), см. Basarab

ada «остров» [БТПС], алб. had, болг. ада, серб., хорв. а̀да «островок (на реке, озере)» [Толстой], а̀да ♦ Т.: Adaköy – н.п. между Татар-Пазарджиком и Пловдивом (= болг. Адакёй, венг. Adatoy, 1687) [Kakuk 1973: 27], рум. Ada Caleh – форт на дунайском о-ве выше г. Турну-Северин, ? Adomireása (у. Вылча) [Bogrea 1971: 326], ? Aldumireásă (обл. Олтения) [Jordan 1963: 338 (< *слав.* Aldomir м.и. < *иран.*)], болг. Адабели – поля между оврагами у

- с. Идилево (при *тур. belli* «седловина»), Адакуз (Ъдькус) – перерезанный оврагами склон близ с. Буря (Севл. окр.), Адата – о. близ с. Дебиево (= Ихтиманска а.), поляна близ с. Добродан, поле у с. Лешница [*Ковачев* 1961: 132], Адаалана – поля в междуречье Видима и Малката река, Адата (Ъдьтъ = Ихтиманска адата) – о. близ села Дебиево, поляна близ с. Добродан, небольшая рвнина близ с. Лешница [*Ковачев* 1969: 89], *макед.* Горна ада, Долна а. [*Леев* 1979: 135] • *Рум.* Adomireasa, Aldumireasa, отражающие контаминацию с *рум. mireasa* «невеста», вероятно, восходят к *ada + miri* и переосмыслены в результате народной этимологии. Болг. топонимы соответствуют знач. «остров» в широком смысле, который стоит за рус. сочетаниями типа «островки травы, снега и т. п.»; см. *adacik, alan, belli, bohca, kale, köy, koyun, kuz, miri, sakiz*
- adacik** (*dim.*) «островок» [БТПС] ♦ Т.: *болг.* Ададжик – о. на Дунае близ г. Лом [*Дуриданов* 1952: 188] • *Тур.* *ada + -cik*
- adak**, см. *azak*
- Adaköy**, см. *ada*
- adalet** «правосудие», «справедливость, беспристрастие» [БТПС], *алб.* *adalet* «беда, несчастье», {*expr. me bo hadalet* «наказывать, карать»} [*Boretzky* 1976. 2: 13]
- adam** «человек», «мужчина», «воспитанный (порядочный), почтенный (уважаемый) человек», «деятель», «слуга, прислужник», «сторонник, приверженец кого-либо, чего-либо», поуровитель [БТПС] ♦ А.: *Adam* м.и., *Adem, рум.* {? *Adam*} фам.; Т.: *рум.* *Adamclisi* – с. близ н.п. Делень (р-н Конст.) [*Penişoară* 1981: 554] • Назв. рум. села, возникшее в тюркоязычной среде, может быть связано с произв. *adamkull* «настоящий, порядочный» (в изафетной форме). *Рум.* антр. вряд ли восходит к *тур.*
- adamkull**, см. *adam*
- adash** «тёзка» [БТПС], *алб.* *adash* [*Boretzky* 1967: 13]
- adet** «привычка; обычай, правило» [БТПС], *рум.* *ист.* *adét* «налог», также «ипотека» (по А. Чорэнеску) [*DLRM; Ciorănescu* 2002. N 75], (*молд.*) *adétiu, арум.* *adéte* «обычай» [*Papahagi* 1974: 108 (< *âdet*)], *мегленор.* *adet, алб.* *adet* [*Boretzky* 1976. 2: 13], *болг.* *адет, серб., хорв.* *âдет* [*Толстой*], *адет, н.-греч.* *αντέτι* • *Тур.* < *араб. pl. adat*. Но ср. *тур. adi* «просто, обычный, заурядный». Лит. [*Şăineanu* 1900. 2: 8; *Lokotsch* 1927. N 16]; см. *adeta*
- adeta** «почти, едва», «просто» «обычно, обыкновенно», «идти шагом (о лошади)» [БТПС], *алб.* *adeta* «обычно» [*Boretzky* 1976. 2: 13] • *Тур.* *adet + -a*
- adi**, см. *adet*
- adicar** ?, *серб., хорв.* *адићар, адићара* «драгоценность» [*Толстой*]
- adjémi**, см. *асем*
- adžam** (*тюрк.*) см. *асем*
- adžikul** (*тюрк.*), см. *ас*
- aferin** «браво! прекрасно! молодец!» [БТПС], *aferin* (1641), *āferin, afferum* (1612? 1794), *eferim, eferin, рум. ист.* *aférim! aferin!* [*DLRM; Ciorănescu* 2002. N 75 (< *aférim*)], *арум.* *aférim, мегленор.* *aféron, алб.* *aférim, aferin, aférim* [*Boretzky* 1976. 2: 13], *болг.* *аферим, макед.* *аферим, серб., хорв.* *aférim, н.-греч.* *аферци, венг.* *aférim* (1573, 1720), *efferim* (1693), *afferun* [*Kakuk* 1973: 28] • *Тур.* < *иран.* *āf(ī)rin, afārin* «хорошо!». Лит. [*Şăineanu* 1900. 2: 9; *Lokotsch* 1927. N 23]
- aférim**, см. *āferin*
- affendi**, см. *efendi*
- afferum**, см. *aférim*
- afif**, см. *hafif*
- afion**, см. *afyon*
- afiun**, см. *afyon*
- afiyon**, см. *afyon*
- afiyun**, см. *afyon*
- Ăflak** (*дуал.*) ойк. *ист.* «Валахия = Țara Românească», *рум.* {*ист.* (до сер. XIX в.) *Valahia* кн. «Валахия» (< *слав.*)}, *алб.* {*ист.* *Vlahinikë* «Валахия (= Румыния)»}; *Кара Ăflak* кн. «Молдова» • *Тур.* < ю.-слав. влах. Ойк. *Kara Ăflak* может быть калькой ср.-греч. формы

или реализацией цветовой символики апел. кара «чёрный» (= север), ср. Kārā Ulāgh (араб. источник, после 1241). Этн. влах (валах, волох) связывают с герм. обозначением потомков римлян uualchūm («Кассельские глоссы», IX в.), предположительно продолжающим *кельт.* Volcae (легенда на лат. монете I в. до н.э.) «вольки». Однако на Балканах допустима контаминация фонетически близких рефлексов герм. и слав. происхождения с тюрк. формами (см. *böl(ø)ğ-). В так наз. хронике Ансберта (1190) упоминается некая «Влахия», локализуемая в треугольнике София, Пловдив, Салоники [Наумов 1979: 196]. Она может быть отождествлена с «la Blanche» (= ?Blahie) Ж. Виллардузна, включенной в 1204 г. во владения Болдуина Фландрского [там же: 198]. А. де Валансьен в 1208 г. упоминает «la grande Vlaquie», которую соотносили с Северной Фессалией (Μεγάλη Βλαχία фивантских хронистов). Н. В. Златарский подчеркивал, что франц. хроникеры крестовых походов, именуя Болгарию Blaki, Vlaquie, не называли ее «великой» [Златарски 1940: 278-279], но Е. П. Наумов относит обозначение «Великая Влахия» не к Фессалии, а к некоей области к югу или юго-зап. от дороги София – Пловдив, что подтверждается свидетельством Робера де Клари (1204) [Наумов 1979: 201] *Ср.-лат.* terra Blachogum локализуется в пределах Паннонии и Трансильвании (1222), позже – в кн. Валахия (1307–1308), *слав.* Волошская земля – в Молдове (1393), Волощизна – в Прикарпатье (до XVII в.), совр. Моравская Валахия – в Чехии [Королюк 1979: 13]. К Фракии относят *ср.-лат.* Mogenlachi (*латин.* ср.-греч. форма, конец XIII – нач. XIV в.), nigri Latini (калька ср.-греч. формы в том же источнике). *Ср. рус. ист.* Валахия – позднее преобразование нем. Walachei (из слав. источника). *Тур.* Āflak дало *рус.* Евлахов фам. [Фасмер 1964. 1: 269]. *Ср.* в связи с кельтским источником нем. формы *д.-в.-н.* Walholand «Итальян», *др.-исл.* Válland «северная Галлия», *др.-англ.* Wales «Уэльс», Cornwall «Корнуол».

Afus, см. hafiz

afyon «опиум» [БТРС], afion (1553-1554), afiun, afiyon, afyun, afiyun (1680), efiun, efiyun, *рум.* afion (1792) «дурмящее, усыпляющее» [Ciorănescu 2002. N 112], *алб.* {afion «опиум», afjon [Boretzky 1976. 2: 13 (? < греч.)]}, *болг.* афион, *макед.* афион, *серб., хорв.* afijun, afion, afijon, *н.-греч.* αφίον, *венг.* afian (1554), *латин.* afium (1627), amfion (1667), afiom (1816) [Kakuk 1973: 28 (< afion)] • *Тур.* < *араб.* afiūn (< *греч.* όπιον). А. Чоранеску уточняет, что в Румынию опиум проник недавно и отсылает к *рум.* opiu < *франц.* opium (XIII в.) < *лат.* (< *греч.*) [Dauzat 1938: 514]. Лит. [Šaīneanu 1900. 2: 9; Lokotsh 1927: 25; СДЕЛМ 1978: 41]

afyun, см. afyon

aġa (XIV в.) «агá, хозяин, господин», «старший брат», «старший по возрасту (как обрац.)», *ист.* титул некоторых начальников, мелких должностных лиц, ремесленников, младших и средних офицеров [БТРС], ago, haġa, ā, age, agu, ageu, aġiṣ, *рум. ист.* agá, «офицер турецкой армии», *ист.* «управляющий аджии с полномочиями префекта полиции», *ист.* «старший егерь» (Мунтения, 1620), «начальник полиции, надзиравший также за рынками», «командир пехотного подразделения (позже был приравнен к полковнику)» (после 1655), aġā id., {*дер. ист. f.* agie «аджия (адм. ед. в XIX в.)», «служащий аджии», «полиция», agésc «полицейский», agiésc id., f. agoáie «жена аги» [DLRM; Ciorănescu 2002. N 118, 121], agānāu (< *серб.* агино) «крестьянский танец в Олтении», *арум.* aga «турецкий офицер или солдат», *алб.* agā, agë, ag, {*дер. pl.* agallarë, f. ageshe «жена аги»} [Boretzky 1976. 2: 13], *болг.* ага («господин (обращение к старшему у болгар-магометан)», «старший брат», «начальник», «титул именитых граждан», *макед.* ага, *серб., хорв.* ага («господин (у турок)», agá, {*дер. ист.* агиница «жена аги, госпожа»} [Талстой], aġa (1582), {*дер.* agino «свойственный аге», *ср.-греч.* ἀγίας (XIV в.), *н.-греч.* ἀγίας «турецкий чиновник», «господин (при обращении к туркам)», «турок», «барин»; *венг.* ага (1552), {*дер.* agáia (1664) «командир», agaság (1540–1555) «статус аги, офицерский корпус», agáné (1641) «жена аги», aga zade (1656) «сын аги»} [Kakuk 1973: 28–29] ♦ Г.: агалар (туркм. эрсари); А.: *рум.* {? Agachi м.и. (< *dim. н.-греч.* ἀγάχι), *болг.* Агите фам., *серб., хорв.* Agan м.и., *венг.* Agyam Nadar (= Agam Haydar, 1555) [Kakuk 1973: 28–29]; Т.: *болг.*

- Ага, Агатово, Агауа, Агово, Аговци, Аджиа, Асан-Ага, Горно Агларци, Горно Огларци, Долно Агларци, Лагот, Лагыт • *Тюрк. ага / а:уа* [СССЯ 1974: 70–71]. *Венг. agáia* С. Какук объясняет по аналогии с *венг. tihája*. Ср. *рус. agá* «старейшина, надсмотрщик» – из *тур., азерб. ага* [Фасмер 1964. 1: 60]. Лит. [Šáineanu 1900. 2: 11; Lokotsh 1927: 28; СДЕЛМ 1978: 18]; см. *Ali, agalik, başaga, çohadar, dülbenddar, emirahur, gönüllü, hareme, haseki, ibrikdar, icagaler, iskemleci, muhzır, peşkeşci, topçı, yeniceri, zade*
- agabani** (XVII в.), *рум. уст. agabaníu* «дамасский шёлк с серебряными нитями» [Ciorănescu 2002. N 119] • Лит. [Šáineanu 1900. 3: 2]
- agalar** (*туркм.*), см. *aga*
- agalik** «положение хозяина (начальника), господство», «благородный поступок» [БТПС], *алб. agallëk* «положение аги», *agallek* [Boretzky 1976. 2: 13]; см. *ağırlik*
- agça**, см. *akça*
- age**, см. *aga*
- ager**, см. *ahır I*
- agerlik**, см. *agurluk*
- agey**, см. *aga*
- aghirluk**, см. *agurluk*
- aghyz oti**, см. *agızotu*
- агил** «загон (для скота), скотный двор, овчарня» [БТПС], *болг. агол, агъл* «зимняя кошара для овец» ♦ Т.: *болг. Агблкат* – поля у с. Арда (Смолян. окр.) [Саламбашев 1976: 96–97], *Дановия агъл* – долина и колодец у с. Стрельча (Панаг. окр.) [Займов 1977: 92], *Бешагъл* • См. *тюрк. агъл / а:ул* «загон для скота» (*тур., ноз.*) «двор» (*тур., гаг.*) [ЭСТЯ 1974: 83–85]; см. *avlı, beş, taş*
- agir I**, см. *ağırlik*
- agir II**, см. *ahır I*
- ağir III**, см. *ayı I*
- agirluh**, см. *ağırlik*
- agırlık** (1553–1554) «вес, тяжесть; бремя», «кошмар, тяжёлый сон», «медлительность», «солидность, степенность», «вялость, безразличие», *воен.* «обоз», *эти.* «калым (за невесту)», «ценность; драгоценности» [БТПС], *agerlik, aghirluk* (1641), *agurluk, agirluh, рум. уст. agârlâc*, «тяжесть, груз», *agarlâc, anharlâc, argalâc* [DLRM; Ciorănescu 2002. N 123], *алб. ? agëllëk* «приданное (невесты)» [Dizdari 1960], *болг. агарлькъ* «багаж», *агирлик, серб., хорв. agrluk, венг. agerlik, agyellik, agillik, agolik, azereh, agulik* (все в 1691–1692) [Какук 1973: 29] • *Тур. agu* «тяжёлый» + *-luk*. К алб. форме ср. *agallëk* от *тур. agalik*, которое в отмеченном здесь знач. может оказаться окказионализмом (в смысле «приданное» достойное аги»). Лит. [Šáineanu 1900. 3: 2; Lokotsch 1927. N 31]
- agiş**, см. *aga*
- ağız**, см. *ağızotu*
- ağızotu** «порох для затравки заряда» [БТПС], *арум. agzôte* «порох», «сила», {*der. agzutós* «с огоньком, энергичный»} [Parahagi 1974: 117 (< *aghyz oti*)], *алб. agëzot, agzot* «насыпной порох (для кремнёвого ружья)», {*agëzotllëk, agëzotllëk*} [Boretzky 1976. 2: 13 (< *ağız oti*)], *н.-греч. ἀγίζότι, ἀβίζότι* «порох» • *Тур. ağız* «рот; горло; устье» + *ot (odu)* «огонь». Арум. слово может восходить к н.-греч., где конечное -i отражает изафетную тур. форму, указанную Н. Борецким, но тогда для алб. следует иметь в виду нейтральную тур. *ot*
- ägri** (*крым.-тат.*), см. *eğri, eğrilik*
- ägrilik** (*крым.-тат.*), см. *eğrilik*
- agu**, см. *aga*
- ahça**, см. *akça*
- ahçe**, см. *akça*
- ahçı**, см. *aşçı*
- ahçubaşi**, см. *aşçıbaşi*
- ahçihane** («кухня»), *алб. ahçihone, akçihane, akshihâne, akçianë, haçihan* [Boretzky 1976. 2: 13] • *Тур. ahçı (aşçı) + hane*; см. *aşçı, aşçıbaşi aşçılık*

aḥçılık, см. **aşçılık**

ahd, см. **ahit**

ahdi, см. **ahit**

ahdname, см. **ahitname**

ahenk «согласие, единодушие», «благозвучие, гармония, музыка», «ритм, тон, аккорд», «веселье, пирушка» [БТРС], *арум.* ahaincă «развлечение» [Parahagi 1974: 124 (< ahenk)], *алб.* ahenk «пир», aheng, henk, heng, eng «развлечение (с музыкой)» [Boretzky 1976. 2: 14]

ahī (XIV–XVI в.) *ист.* член мусульманского братства ремесленников [БТРС], ahī, *ср.-греч.* ἀήης (XIV–XV в.) «брат (мой)!» ♦ А.: Ahī м.и., также имя некоторых членов братства дервишей, Ahī-zade, *ср.-греч.* Αήης Αϊνάλης, *венг.* Aki Amhát (= Ahī A., 1622) [Kakuk 1973: 30–31] • *Тур.* < *иран.* ahī «брат (мой)» < *араб.* (yā) ahī «мой дорогой» (< ah «брат, ближний, друг»). Ср. *рус.* (диал.) ахун «мусульманский богослов, учёный, мулла» – из *азерб.*, *тат.*, *уйг.* (*тар.*) ахун «старший мулла», *каз.* акуп, *бараб.*, *тоб.* акун *ид.* [Фасмер 1964. 1: 98]

ahid-nāme, см. **ahitname**

ahır I «конюшня, стойло; хлев» [БТРС], aar (1611), achür (1612), ager (1615), achor (1641), ahor (1680), ahur, ağır, *арум.* ahüre [Parahagi 1974: 127 (< akhur)], *алб.* ahër, ahra, ahur, haur, haq, (*задр.*) àher [Boretzky 1976. 2: 14 (< ahur, āhur)], *болг.* яхър, ахър, *серб.*, *хорв.* àhar, *н.-греч.* ἀχούρι, achor kija(h)jasi «конюх, конюший», *венг.* aher kihàja (1636), ajer kihàja (1643), ahar tjàja (1644, 1654, 1669) ♦ А.: Ahırkarı – одно из крепостных ворот Стамбула в сторону Мраморного м. близ императорских конюшен, также Ahır Karı, Ahor karısu, Ahırkarı (= *ср.-греч.* Αχούρ κατῆσι, XVI в., *венг.* Ahi Kari, 1687) [Kakuk 1973: 30, 32] • *Тур.* < *иран.* āhwur «конюшня, стойло», āhwar, ahog; см. emirahur, kari, kâhya, serâhur

ahır II, см. **ayı I**

Ahırkarı, см. **ahır I**

ahit «обещание, обязательство», «обет, клятва», «соглашение, договор», *уст.* «время, эпоха, период», ahî [БТРС], *арум.* ahîte «мести», [Parahagi 1974: 126 (< ahd)], *н.-греч.* ἀήτι «злопамятность» • *Тур.* < *иран.*, *араб.* ‘ahd «обязательство»; см. **ahitname**

ahitname «договор, конвенция, пакт» [БТРС], ahdname, aht-nāme (1680), ahd-name (1788), ahid-nāme, *рум.* *ист.* ahtinameá (XVII в.) «договор о капитуляции между Османской империей и христианской страной», ahtinam, actinamea [Ciorănescu 2002. N 144 (< ahdname)], *серб.*, *хорв.* ahnāma (1606), *венг.* atname (1575, 1644), ataname (1583, 1697), atnahame (1607), athname (1613, 1617), atnam (1621), attname (1627), adnāme (1636), àhet-nāme (1645), ahtnamea (1650), ahdname (1650), attman (1663), etnāme (1738) [Kakuk 1973: 30 (< ahdname)] • *Тур.* < *иран.* ‘ahd-nāma при *араб.* ‘ahd «обязательство» + *иран.* nāma «написанное». Лит. [Šaïneanu 1900. 2: 3; Lokotsch 1927. N 1551]

ahmad (1612) «благородный» ♦ А.: Ahmat (1544), Achmut (1553-1554), Ahmed (1556–1557), Achmet (1672), Amet, Amed, Ehed, Ehmed, Ehmet, *болг.* Ahmed, *серб.*, *хорв.* Àhmed, Àhmet, Àhmat, {Àhmo, Àhmaš, Ahmètaš, Ahmica, Ahmic}, *греч.* Αχμέτ, Αχμάτ (XV–XVI в.), *венг.* Ahmet (1545, 1708), Ahmat (1551, 1555, 1574, 1638), Ahmad (1551, 1574), Ahanat (1554), Amhát (1554), Amet (1559, 1673), Amhad (1568), Ahmed (1575), Amhut (1589), Ahamat (1598), Amhet (1611, 1644), Ahat (1622), Ahamet (1642), Achomat (1651), Amhed (1662), Ammeth (1678), Ahamed (1687), Achmet (1740) [Kakuk 1973: 31]; Т.: Ahmet paşa Mesciti – мечеть в Стамбуле (= *венг.* Ahmet Pasa Csami, 1687), Ahmed Paşa sarayı, *рум.* Aigâr Ahmet, *болг.* Амадалан, Мадалан – лес у Долно левски (Планаг. окр.), Амаг баир, Амагица, Амаглийска река, Амагов гроб, Амаовско благо, Ахматлар (= с. Звьника), Ахматово (Ахматовец) [Зимов 1977: 67] • *Тур.* < *араб.* Ahmad (также одно из имен пророка) < hamid «достойный восхваления», *иран.* Ahmad; см. alan, aygir, kullukci, kara, melek, molla, sarrâf

ahmak «дурак, тупица, глупец» [БТРС], *рум.* *уст.* astác (XVIII в.) «новичок, неопытный» [Ciorănescu 2002. N 51 (< aktak)] • *Тур.* < *араб.* ahmaq. Лит. [Lokotsch 1927. N 35]; см. **ahmaklik**

- ahmaklik «слупость, дурость» [БТРС], *арум.* ahmăclike «бестолковость», ahmăklîke [Papahagi 1974: 126 (< ahmaqlyq)] • *Тур.* ahmak + -lik
- ahmaqlyq, см. ahmaklik
- Ahmat, см. ahmad
- Ahmed, см. ahmad
- Ahmet (добрудж.), см. ahmad
- ahor, см. ahur I
- ahretlik «потусторонний, относящийся к загробной жизни», «сирота, воспитанный богатыми людьми» [БТРС], *болг.* (миз.: Равна) аратлик «приёмный сын, дочь», «пообратим, названный брат» [Соболев 2004: 68; БЕР 1971. 1: 14]
- ahşam, см. akşam
- ahî-nâme, см. ahitname
- ahîse, см. akça
- ahû, см. ahî
- aхun (уйг.), см. ahî
- ahur, см. ahur I
- Ahurkaru, см. ahur
- akyn (каз.), см. ahî
- aida, см. hâydi
- aidar, см. haydar
- Aidarхан (каз.), см. astragan
- Aili, см. ali
- aigır (добрудж.), см. aygır
- ain, см. hain
- Aırmан (добрудж.), см. аур I
- Aişe, см. Ayşe
- Aivalika (добрудж.), см. ayvalık
- ajag, см. qazajaqlı
- ajak, см. ayak, azak
- ajem, см. acem
- ajemoğlan см. acemi
- ajur (тюрк.) см. aygır
- aju (крым.-тат.), см. аур I
- ajva, см. ayva
- aju, см. аур I
- ak «белый, светлый, белизна; седой, седина», «чистый, незапятнанный», «честный, безгрешный», «белок глаза», «белок яйца», «бельмо», «противный, вредный (с дурным глазом)» [БТРС], по символике цвета «запад» ♦ Г.: ак (среднев. туркм., тувин., туркм. (гёклен, йомут, эрсари)) [*Лезина, Сутеранская* 1994: 68]; Т.: Akseray – дворец в Стамбуле, также Aksaray (= венг. Aagh-szara, 1633 [Kakuk 1973: 33]), Akkerman (также Akçakerman, XIV в. [Добродомов 1975: 88], Sağısker [Bogrea 1971: 43]) – г. Белгород-Днестровский, Одесск. обл., Укр. (= рум. Acherman, Cetatea Albă букв. «Белая крепость»), Акрунаг – нелокализованная местн. в Добрудже (= рум. Izvorul sfânt букв. «Святой источник») [*Mahmut* 1978: 262], *болг.* Ак тап – поля со светлыми камнями у с. Бериево, Актопрак – поля у с. Добромирка (Севл. окр.), Ак топрак – поля с сероватой почвой у с. Добродан [*Ковачев* 1961: 132; 1969: 90]; Гидр.: Akdeniz – Средиземное море, *рум.* (молд.) Аксиокрак – старое назв. с. Тарутино в Одесск. обл., Укр. [*Еремия* 1990: 184], *болг.* Ак чешма – источники (3 назв.) у с. Борима, Дълбоки дол, Терзийско (Троян. окр.) [*Ковачев* 1961: 132; 1969: 95], Ак данишменду (1576, 1633; также А. данишменд, 1728) – с. Белопоци (Соф. окр.) [*Займов* 1967: 213], *греч.* Аџара (XI–XV в.) – н.п. в Анатолии • Болг. Ак данишменду Й. Займов считает исконным, поскольку в Софийском окр. не было турок. *Тур.* Akkerman дало также *рус.* Аккерман, *др. рус.* Бѣльгородъ, *ср.-греч.* Ἀσπρόκαστρον, Λευκοπολίχνη [*Фасмер* 1964. 1: 65–66]. А. Н. Кононов связывает

топоним с печенегами или половцами, которые «могли назвать этот город Белым по одному признаку: расположенный на Западе» [Кононов 1978: 174]; таким признаком мог быть и белый известняк, из которого сложены стены крепости; см. *aqça*, *aklık*, *akbaş*, *çeşme*, *çokrak*, *pınar*, *çeşme*, *danişmend*, *deniz*, *saray*, *kermen*, *taş*, *toprak*, *yan*

ak-, см. *akınçı*, *aklık*

akar, см. *akarat*

akarat «недвижимость, земельная собственность», *akar*, *akaret* [БТПС], *рум.* *acaret* «пристройка», «строение вместе с пристройками», {*der. pl. acareturi* «хозяйственный инвентарь (особенно сельский)»} [DLRM; Ciorănescu 2002. N 32], *арум.* *acarete* «недвижимость» [Papaagi 1974: 101 (< *aqâr*, *pl. aqâret*)] • *Тур.* *akar* + *-at*. Лит. [Şăineanu 1900. 2: 7; Lokotsch 1927. N 43; СДЕЛМ 1978: 21]

akaret, см. *akarat*

акча (XIV в.) «деньги», *ист.* «мелкая монета (= 1/3 пара, 120 часть пиастра)», *акçe* (1672) [БТПС], *аça* (1533), *аçça*, *аççia* (1611), *аһçe* (1544), *аһtse* (1612), *аğça* (1612), *акġa* (1641), *акġia*, *аçe*, *аһça*, *рум.* *ист.* *ассé*, *ассеа* «молдавская монета, выпущенная в 1573 г. господаром Молдовы» [Ciorănescu 2002. N 38], *серб.*, *хорв.* *âkča*, *âkçe* *ašča*, *венг.* *akča* (1466), *aghczá* (1637) [Kakuk 1973: 32] • *Тур.* *ak* + *-ça*. Лит. [Şăineanu 1900. 3: 1; DAR]; см. *mangır*

Акçакerman, см. *ak*

акçe, см. *акча*

Акdeniz, см. *ak*

акġa, см. *акча*

акġia, см. *акча*

акhыр, см. *ahır*

akıbet «конец, результат», «исход», «участь, судьба», «наконец, в конце концов» [БТПС], *арум.* *acabéti* «наконец» [Papaagi 1974: 101 (< *âqybet*)], *алб.* *akëbet*, *akıbet*, *hakıbet* [Boretzky 1976. 2: 14]

akıde «леденцы» [БТПС], *рум.* *acadea* «леденцы» [DLRM; Ciorănescu 2002. N 31] • *Тур.* < *араб.* *akıda*. Лит. [Şăineanu 1900. 2: 7; Lokotsch 1927. N 44; СДЕЛМ 1978: 21 (< *akyde*)]

акun, см. *акınçı*

акunçı (1680) «совершающий набег, грабитель, налётчик», *ист.* «всадник (нерегулярной конницы)» [БТПС], *акınçı* (XIV в.), *рум.* *ист.* *echingiu* «конный турецкий лазутчик» [DLRM], *achingiu* [Şăineanu 1900. 3: 135], *серб.*, *хорв.* *pl. akindžije*, {*akândžija* (< *венг.*; 1554), *akanggia* (1554), *akanscgya* (1554), *akangzia* (XVI в.), *der. pl. akonicioč*} (1636), *греч.* *ἀκιντίζίδες* (XV в.), *венг.* *akanczi* (1594) «нерегулярный отряд», *aknekcsi passa* (1692) «командир нерегулярного отряда» [Kakuk 1973: 33] • *Тур.* *akun* «набег» + *-cı* (при *ак-* «течь, распространяться»); см. *malcos*

akır «бесплодный», «бездетный» [БТПС], *арум.* *acîre* «голая земля (без растительности)» [Papaagi 1974: 103 (< *âqır*)]

akis, см. *aksi*

aks, см. *aksi*

aksi «обратное, обратный, противоположное, оборотный», «отрицательный», «упрямый», «противный, неприятный» [БТПС], *алб.* *aqs* «противоположная сторона; противостояние» [Boretzky 1976. 2: 16 (< *akis*, *aks-i*, *aks*)]

akiş, см. *alkış*

Акkerman, см. *ak*

aklık «белизна», «белила (для лица)», «невинность, непричастность» [БТПС], *рум.* ? *aglică bot.* «первоцвет, примула (*Spiraea filipendula*)» [DLRM (< *болг.*); Ciorănescu 2002. N 132 (< *болг.*)], *арум.* ? *angulice*, *мегленор.* ? *glicica*, *алб.* *akllëk* «белый крем», *akllek* [Boretzky 1976. 2: 14], ? *aguljice bot.* «примула», *болг.* ? *аглика*, *серб.*, *хорв.* ? *јаглац*, *јаглика bot.* «баранчик, примула», ? *јагла* «кукурузные хлопья», *јаглуk* «вышитый платок (обычно

пелковый)), «вышитое полотенце» [Толстой] • Тур. ak + -lık со ссылкой на Г. Попеску-Чокэнела связь названий примулы с тур. словом допускает и А. Чорэнеску. Лит. [Cihac 1879; Popescu-Ciocănel 1907: 6; DAR]; см. akça

akmak, см. ahmak

Akrınar (добрудж.), см. ak

akraba «родные, родственники», «родственник» [БТПС], алб. akraba, akreba [Boretzky 1976. 2: 14 (< akraba, akrība)] • Тур. pl. от karın «близкий, ближний, родственник»; см. akrabalık

akrabalık «родство» [БТПС], алб. akraballëk, akreballek [Boretzky 1976. 2: 14] • Тур. akraba + lık

akran «сверстник, сверстники, однокашники» [БТПС], алб. ankran «товарищ» [Boretzky 1976. 2: 17]

• Тур. pl. от karın «живот, утроба»; см. kardeş

акреп «скорпион (Scorpio)» [БТПС], алб. акреп, агреп [Boretzky 1976. 2: 14], серб., хорв. акреп [Толстой] ♦ Астр.: Акреп «Скорпион (созв.)»

akriba, см. akraba

aks, см. akis

akşam «вечер, вечером» [БТПС], алб. aksham «вечер», akshan, hakshan [Boretzky 1976. 2: 14 (< akşam, ahşam)], серб., хорв. АКШАМ «вечер», уст. «вечерний намаз» [Толстой]; akşam

namazı «вечерняя молитва (через 20 минут после захода солнца)» [БТПС], венг. akşam

namaszı (1687) [Kakuk 1973: 33]; akşam pazarı, алб. akshampazar «вечерний базар»;

akşam sefasi, алб. akshamsefa «вид цветка» [Boretzky 1976. 2: 14]; см. namaz, pazar, safa

Aksaray, см. ak

Akseray, см. ak

aktarma «перегрузка (товаров)» [БТПС], алб. aktërma «перегрузка» [Boretzky 1976. 2: 14] • Тур.

– гл. имя от aktarmak «перемещать», «переливать, пересыпать», «перепаживать (поле)», «перворачивать», «цитировать»

aktarmak, см. aktarma

aхun (yüz.), см. ahı

akyde, см. akıde

акун (каз.), см. ahı

al I «алый, румяный, розовый, ярко-красный», «румяна (для лица)», «румянец, краснота»

[БТПС], арм. {alic «красноватый» [Parahagi 1974: 135 (< н.-греч.)]}, алб. al «ярко-красный, багряный» [Boretzky 1976. 2: 14], серб., хорв. ал «розовый, розоватый», {der. алали, аласт

id., алев «алый, пурпурный», албашча «розарий» [Толстой], н.-греч. άλκος «ярко-красный»; al at «гнедая лошадь» [БТПС], серб., хорв. {алат «рыжая лошадь»}, id. {der.

алатаст «рыжий (о масти лошади)», алатуша «рыжая кобыла» [Толстой] • Ср. рус. алый «ярко-красный», др.-рус. аль (XIV в.) – тур., крым.-тат. al «светло-розовый»,

тат., кыпч. и др. «алый» [Фасмер 1964. 1: 73]. Серб. албашча < тур. al + bagçe; см. ala I, alce, bahçe

al II (il), см. Rumili

âl III «высокий, высший, верховный», «выдающийся, великий» [БТПС], алб. ala

«замечательный, великолепный» [Boretzky 1976. 2: 14 (< ala)], серб., хорв. уст. ? ала «отхожее место» [Толстой] • Если не считать алб. форму трансформированной

носителями языка, то она может восходить к тур. âlâ «более высокий, высший», «лучший, превосходный, прекрасный», см. aşık I

ala I «разноцветный, пестрый», «пятнистый, пегий, полосатый», «светло-каштановый» [БТПС]

♦ Т.: Alakarı – рум. с. Poarta Albă букв. «Белые ворота» (р-н Конст.) [Mahmut 1978: 264], рум. ? Alacâi (Алакай) – н.п. в Суворовск. р-не, Молд. [Еремия 1970: 126], болг. Алагъзова

махалâ, Алагъзови круши – местн. близ г. Смилец (Панаг. окр.) [Заимов 1977: 66], Ала

екин – местн. близ н.п. Осенец (Разград окр.), Алакинци, также Лакинци – с. в Пазардж. окр. [Заимов 1967: 201] • Молд. Алакай может содержать в качестве второго элемента

форму родственную тур. кауа. Ср. также рус. аляповатый, введенное О. Н. Трубачевым

и соотношенное им с гл. *ляпать* [Фасмер 1964. 1: 75], который через гипотетическую форму **оляповатый* возводится к имитативу (*арханг.*) *ляпа* «пощещина, затрепщина» [там же. 1967. 2: 552], впрочем, обнаруживающему аналогю в раздражательном *тур.* *lap* «шлёп»; см. *alaca*, *alabaş I*, *ekin*, *göz*, *kart*, *mahalle*

âlâ II, см. **al III**

alâ-, см. **alafıranga**, **alaturka**

alaba, см. **alabaş**

alabaş (*кирг.*) *ген.* алабаш (*кирг.* (саяк)) [*Лезина, Суперанская* 1994: 74]; Т.: Алаба бурун (Троян. окр.) [*Ковачев* 1969: 102] • Возможно, геноним и первый элемент топонима отражают сочетание типа *тур.* *ala baş* «светлоголовый» (при *ala* «светло-каштановый», т.е. «светлый (о мысе)»). Ср. *тур.* *alabaş* «капуста огородная (= *Brassica oleracea*)» и этимологически тёмное *рус.* олябьши «вид пирога», олябьши, олябупи [Фасмер 1964. 1: 75; 1971. 3: 138]. Также ср. *рус.* олябка «птица (= *Sinclus aquaticus*)» и оляпка, соотношенное М. Фасмером с *олябьши* [там же: 1971. 3: 138]; см. **ala I**, **baş**, **burun**

alaca I (1680) «разноцветный, пестрый», *уст.* «полосатая ткань (индийская)» [БТПС], *alaca*, *рум.* *aláci* «пестрый, смешанный», *alác*, *alaciu* [*Ciorănescu* 2002. N 167], *уст.* *alageá*, «разноцветная полосатая ткань из льняных и шелковых нитей», *halagea*, {*der. dim. alagică id.*} [*DLRM; Ciorănescu* 2002. N 168], *арум.* *alagé* «индийская ткань» [*Papahagi* 1974: 131 (< *aladža*)], *алб.* *allaha*, *allahë* «вид ткани» [*Boretzky* 1976. 2: 15], *болг.* алажа, *серб.*, *хорв.* *уст.* ? *alājuka*, *alājuca* «слякоть» [*Толстой*], *aladža* «пёстрая ткань», *н.-греч.* *ἀλατζίς* «разноцветный» «шелковая (хлопчатобумажная) ткань» [*Абдулалиев* 1992: 42], *ἀλαντζιάς* «пёстрая ткань», *венг.* *aladta* (1704) «пёстрая ткань», {*alacz* (< *рум.* *alaciu*)} ♦ Г.: аладжа-баш (*туркм.* (чоудор)), аладжагёз (*туркм.* (теке)), ср. алача (*каз.* (байулы), *туркм.* (эрсари), алача-баш (*туркм.* (чаудоры)), алаш (*ног.* (йетишколь), *туркм.* (сарык)), алаша (*каз.* (байулы), *туркм.* (сарык)) [*Лезина, Суперанская* 1994: 74]; Т.: **Alaca Hisar** – старое назв. г. Крушевац, Серб. (= *болг.* Алажа хисар, *венг.* *Alaczia hiszár*, 1641, *Alacsahészar*, 1693, *Alacsakiszár*, 1693) [*Kakuk* 1973: 34], *болг.* Ала екин, Алакапы, Алакинци (Лакинци), Аладжовато (Севл. окр. (< *болг.* алан «поляна»)) [*Ковачев* 1961], *серб.*, *хорв.* *Aladža* – мечеть в Фочи • *Тур.* *ala* «пёстрый» + *-sal-ça* (> *иран.* *alāča*). Ср. *рус.* аладжá, «полосатая шелковая или полушелковая ткань», алачá «бухарская ткань» – из *тур.*, *азерб.* *aladža* «пёстрая персидская бязь», *тат.*, *кирг.* *alaca* «полосатая ткань из Средней Азии» [Фасмер 1964. 1.: 68]. Лит. [*Şăineanu* 1900. 2: 13, 14; *Lokotsch* 1927. N 50; *СДЕЛМ* 1978: 23]; см. **ala II**, **hisar**, **şami**

alaca II, *expr.* *alaca verese* «сдача-приёмка, поставка и получение» [БТПС], *алб.* *allahakverexhek* «деловые отношения» [*Boretzky* 1976. 2: 15 (< *alacak vereseck*)]

alaca III (*каз.*), см. **ala I**

alaca-baş (*туркм.*), см. **ala I**

alacak, см. **alaca II**

aladža, см. **alaca**

aladža-baş (*туркм.*), см. **ala I**

aladžagöz (*туркм.*), см. **ala I**

alaf, см. **ulufe**

alafa, см. **ulufe**

alafi, см. **ulufe**

Allah, см. **Allah**

alai, см. **alay**

alak (*булг.*), см. **alaka**

alaka «отношение, связь, причастность к чему-л.», «заинтересованность, интерес», «участие (сочувствие, расположение)» [БТПС], *алб.* *alaka* «склонность, симпатия», *ilaka* «родство» [*Boretzky* 1976. 2: 14], *серб.* {*der.* *alākaca* «легкомысленная, ветренная женщина;

нахалка») [Толстой] ♦ Г.: алак (булг., полов., кирг. (тейит)), алака (кирг. (тейит)), алакай (ног.) [Лезина, Суперанская 1994: 74]; Т.: Alacai – с. Алакай, Суворовский р-н, Молд. • К ног. генониму алакай, явно стоящим за молд. топонимом, ср. тур. alâkâli «связанный чем.-л.»

alakaj (ног.), см. alaka

alâkâli, см. alaka

Alakarı (добрудж.), см. ala I

alala, серб., хорв. уст. алала «браслет; запястье» [Толстой] • Тур. от alalamak «делать пёстрым (полосатым)». Серб. слово отражает обычай перевязывать запястье от сглаза (особенно детям) цветными, чаще красными шерстяными нитями

alalamak, см. alala

alam I «огорчения, горести, беда», рум. уст. aliman «огорчение, забота, угроза» {der. alimăni «проклинать», alimănă, alivăni} [Ciorănescu 2002. N 203 (< тур., араб. al eman)] • Тур. pl. от elem «горечь, печаль; горе» (< араб.). Тур. и рум. формы соотносятся скорее косвенным образом, чем непосредственно, и не исключено, что рум. глагол первичен, а имя производно от него. А. Чорэнеску подхватывает данные К. Локотча и А. Скрибана, отмечая ошибочную этимологию А. Чихака (< н.-греч. ἀλλόδιονον) и DAR (< тур. alaman «разбойник»), как и неверное отождествление в последнем рум. alimăni «проклинать» и alimăni «соседствовать», которое скорее производно от (a)liman «порт». Лит. [Cihac 1879. 2: 633; Lokotsch 1927. N 66; Scriban 1939]; см. liman

alam II, см. alem I

alaman I, см. alam I

Alaman II, см. Alman

alamet «признак, примета, предзнаменование», «знак, клеймо» [БТПС], алб. alamet «признак, знак», elemet [Boretzky 1976. 2: 14]; см. alem I

alan I «площадь, площадка», «поле», «полоса», «плацдарм», «территория», «область деятельности, отрасль», «поверхность» [БТПС], рум. (молд.) alan «бесплодный участок кукурузного поля», «плешь (на местности)», болг. алан «поляна», н.-греч. ἀλάνι «пустырь», «площадь», «область», «лужайка в лесу», «уличный мальчишка», {der. ἀλάνης «бродяга», «невежда»} [Абдулалиев 1992: 42] ♦ Т.: рум. Alan – поляна в плавнях близ с. Viile (р-н. Конст.) [Penişoară 1981: 551], ? Olăneşti – с. в Суворовск. р-не, Молд. [о соотв. а ~ э ~ о в молд. говорах, см.: Дилектология... 1976: 70], болг. Аладжовото (Ъльжоуту) – возв., поля, сады близ Кривеника (Севл. окр.) [Ковачев 1961: 133] • Ср. тюрк. геогр. алаң, аланг [Мурзаев 1980: 72]; см. ada, ahmad, alancık, at, domuz, geyik, hoca, kafir

alan II, см. alem II

alancık ♦ Т.: болг.: Аланджик – горный склон у Ломец (Троян. окр.) [Ковачев 1969: 90] • Тур. alan + -cık

alang (тюрк.), см. alan I

alaş I (каз.), см. Allah

alaş II (ног.), см. ala I

alaşa (каз.), см. ala I

alât «вещи, изделия», «органы» [БТПС], рум. (рез.) halat «орудие, инструмент», {der. pl. halaturi «принадлежности»} [DLRM], алб. pl. allat «вещи», hallat, alet, halet, {der. f. hallate} [Boretzky 1976. 2: 15], серб. алât «инструменты», {der. алата, алатка id., алâtни «инструментальный», алатничар «инструментальщик»} [Толстой] ♦ Г.: алет (кирг. (солто)) [Лезина, Суперанская 1994: 76]; Т.: болг. Аллат тарль [Заимов 1977: 67 (< alti tarla)]; см. hale

alay (XIV–XVIII в.) «скопище людей, толпа», «шествие, процессия», «все», воен. «полк» [БТПС], рум. alai «торжественная процессия», уст. «свита господаря», halai, {der.

(редко) *laie* «толпа цыган», «шумная толпа», *laieș* «кочевой цыган», *laieț id.*, также «косматый (человек)», (*рег.*) *lainic* «праздношатающийся, бродяга», «слоняться, бродяжить»} [*DLRM* (< *укр.*); *Ciorănescu* 2002. N 169], *арум.* *alái* «гиканье, шум» [*Parahagi* 1974: 129 (< ?)], ? *aláe*, *алб.* *allaj* «полк», *allaje* [*Boretzky* 1976. 2: 15], *болг.* *алай*, *макед.* *алај*, *серб.*, *хорв.* *àlāj* (XVII в.), *алај*, *н.-греч.* *αλάϊ* «процессия, парад», «полк»; *венг.* *alaj* (1694) «полк», *hadj alaj* (1687) «военная пышность»; *alayıbaşı* (*çavuşu*) «командир отряда», «должность при султанском дворце», *венг.* *alaj basa* [*Kakuk* 1973: 34–35]; *alay beyi* *ист.* «начальник жандармского полка» [*БТПС*], также «комендант округа и командир сипаев; начальник полиции», *a. begi* (1680), *рум. ист.* *alaiu-bei*, *арум.* *alái-bei* «полковник, старший офицер» [*Parahagi* 1974: 129 (< *alái-bei*)], *алб.* *allajbeg* [*Boretzky* 1976. 2: 15 (< *alay beyi*)], *макед.* *алајбег*, *серб.*, *хорв. ист.* *àlājbeg* «военачальник» [*Толстой*], *àlābeg* (1652) «командир отряда», *àlājbeg* ♦ *A.*: *серб.*, *хорв.* *Alājbeg* • *Тур.* *alay* < *греч.*, но см. *тюрк.* *алай* / *alaj* I [*ЭССЯ* 1974: 132–133]. К *н.-греч.* *αλλάριον* слово возводили Ф. Миклопич, Ю. Немет и Г. Дёрфер, допускавший обратное заимствование в *н.-греч.* из *тур.* *Рум.* *laie* в *DLRM* сопоставлено с (?) *укр.*, *польск.* *laja* «свора собак» (*укр.* соотносится с *рус.* *лять* [*Фасмер* 1967. 2: 34–35]). Лит. [*Șăineanu* 1900. 2: 14; *Lokotsch* 1927. N 51; *СДЕЛМ* 1978: 23]; см. *alayıcauși*, *baş*, *bey*

alayıbaşı, см. *alay*

alái-bei, см. *alay*

alay beyi, см. *alay*

alayıcauși «глашатай», «секретарь дивана», «командиры церемониального кортежа (12 чел.)», *alay çauș*, *alay çauși*, (*pl.*) *alay çaușlari*, *alay çavuşlari*, *рум.* *alaiu ciauș* [*Șăineanu* 1900. 3: 5], *серб.*, *хорв.* *alaj-çauš* (1759), *венг.* *alaj csaus* (1687), *alaj csausz* (1693) [*Kakuk* 1973: 34–35]

• *Тур.* *alay* + *çauș*

À la recherche du pittoresque ottoman

Plusieurs expositions récentes, ainsi que des albums d'art, ont attiré l'attention sur les « turqueries », c'est-à-dire les sujets orientaux peints par des artistes occidentaux. Souvent, ces tableaux étaient exécutés sur la commande d'un ambassadeur qui désirait insérer sa mission à Constantinople dans l'histoire de sa famille ou du souverain qui l'avait envoyé.

Le mérite d'avoir inventé ce sujet de recherche revient sans conteste à Auguste Boppe (1862–1921), diplomate français et amateur d'art. *Les peintres du Bosphore au dix-huitième siècle*, le livre qu'il a publié en 1911, est un recueil d'études d'une grâce aisée et souple à propos de l'image de la société ottomane telle qu'elle a été déployée par divers artistes, français pour la plupart, que le milieu diplomatique de Péra entretenait pour son plaisir¹. L'ouvrage a connu une seconde édition, magnifiquement illustrée par les soins de Mme Catherine Boppe-Vigne, qui a enrichi l'œuvre de son grand-père par le résultat de ses propres travaux iconographiques².

L'intérêt du sujet a augmenté récemment, à cause du débat autour de l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. L'année dernière, une belle exposition, *I Turchi in Europa, civiltà a confronto*, attirait les touristes à Palmanova, la citadelle vénitienne qui fut construite à la fin du XVI^e siècle pour défendre le Frioul contre le danger d'une invasion ottomane. Comme dans le roman de Dino Buzzati, les Tartares ne sont jamais arrivés, mais à voir la « *piazza grande* » hexagonale, déserte sous le soleil de plomb de midi, on comprend le rêve géométrique des architectes qui ont hérissé de bastions et de poudrières leur cité idéale. Les organisateurs de l'exposition, dont on ne saurait trop louer l'ardeur et la patience, l'intelligente exploration de tant de domaines où le Levant et le Ponent se sont rencontrés, ont inclus, parmi d'autres « turqueries », une douzaine de peintures de la collection de Ptuj, en Slovénie, qui avait déjà été présentée dans l'un des albums que nous allons examiner ici.

Car ce chapitre d'iconographie historique attire, depuis quelque temps, l'attention des savants turcs, qui ont commencé à puiser dans les musées européens pour y trouver le reflet d'anciennes réalités et de vieux mythes. Ainsi, la cour des sultans et la foule bariolée qui remplissait autrefois les ruelles d'Istanbul reviennent à la mode.

¹ A ce volume il faudrait ajouter un texte posthume du même auteur : A. Boppe, *La mode des portraits turcs au XVIII^e siècle*, « Revue de l'art ancien et moderne », II, 1922, pp. 211 et suiv.

² Auguste Boppe, *Les Peintres du Bosphore au XVIII^e siècle*, ACR Edition, 1989.

La rivalité des plus grands noms de la banque en Turquie, Koc et Sabanci, a heureusement mis au service d'un même idéal culturel des forces imposantes. Leurs efforts ont pris la forme de deux merveilleux albums. Non seulement ils sont conçus comme des outils de travail pour les chercheurs, mais tout curieux voudra avoir ces volumes, composés avec la sûreté de l'analyste, la conscience de l'érudit et le goût de l'artiste.

Le premier de ces livres est consacré à Jean-Baptiste Van Mour (1671–1737), peintre auquel Boppe avait déjà accordé l'attention qu'il méritait et dont les toiles, signées ou attribuées, sont à présent assez nombreuses. Mme Boppe-Vigne, dans l'« essai de catalogue » qu'elle a ajouté aux *Peintres du Bosphore*, en compte presque une centaine. La moitié (« over fifty ») ont été retenues pour l'album qui constitue l'aboutissement de deux expositions, lesquelles ont eu lieu en 2003, au Rijksmuseum et au palais de Topkapi³.

Van Mour était Wallon, originaire de Valenciennes. Il vint chercher fortune sur les rives du Bosphore en 1699, comme attaché à la suite de l'ambassadeur de France, ce Charles de Ferriol que rendit célèbre le *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant*. Ce genre de dessins ou d'enluminures existait depuis le XVI^e siècle et toutes les grandes bibliothèques conservent de telles collections de costumes, évoquant les ethnies, les conditions sociales et les métiers qui se mélangeaient dans la capitale ottomane. Le voyageur qui achetait l'unique exemplaire d'un travail pareil emportait chez lui, au départ, un objet précieux. Le *Recueil* dont Van Mour était l'auteur fut le premier à être gravé, donc à avoir de la diffusion. Les successeurs du comte de Ferriol ont gardé Van Mour à leur service et l'artiste fut récompensé en 1725 par le brevet de « peintre ordinaire du Roi en Levant ».

Les ambassadeurs hollandais auprès de la Porte se faisaient accompagner d'un peintre, tradition inaugurée déjà par Cornélis Haga⁴. Cornélis Calkoen, qui occupa cette fonction de 1726 à 1744⁵, a trouvé sur place l'artiste auquel il a commandé son portrait, ainsi que plusieurs scènes de la journée du 14 septembre 1727, quand l'envoyé des Provinces-Unies avait été reçu par le sultan et par le grand vizir. Van Mour a également peint la réception du vicomte d'Andrezel en

³ Eveline Sint Nicolaas, Duncan Bull, Günsel Renda, Gül Irepoglu, *An Eyewitness of the Tulip Era, Jean-Baptiste Vanmour*, Kocbank, 2003. Il faut ajouter à la bibliographie Armenak Sarkissian, *Deux tableaux à sujets arméniens de Jean-Baptiste Van Mour*, « Revue des études arméniennes », I, 1920–1921, pp. 423–426.

⁴ A.H. De Groot, *The Ottoman Empire and the Dutch Republic. A History of the Earliest Relations, 1610-1670*, Leiden, 1978.

⁵ Voir G.R. Bossche-Erdbrink, *At the Threshold of Felicity: Ottoman-Dutch Relations during the Embassy of Cornelius Calkoen at the Sublime Porte, 1726–1744*, Istanbul, 1975. Pendant ce temps, il eut des rapports avec les princes phanariotes de Valachie et de Moldavie, cf. G.W. van der Meiden, *Algemeen Rijksarchief eerste afdeling. Het Legatie-archief Turkije tot 1811*, S'Gravenhage, 1978, pp. 6, 8, 31. Voir encore Paul Cernovodeanu, *Din corespondența unor domni fanarioți cu ambasadorii ai Olandei la Poarta Otomană*, in *Cornelie Papacostea-Danielopolu in memoriam*, Bucarest, 1999, pp. 17–27.

1724 et un autre de ses tableaux représente le Palais de France. Cette identification, supposée par Boppe et adoptée avec hésitation par Eveline Sint Nicolaas⁶, est désormais confirmée par un dessin de 1721, dû à l'architecte Pierre Vigné de Vigny⁷. Dans la scène du dîner chez le grand vizir, on a le portrait de Damad Ibrahim pacha et les profils seulement esquissés d'Alexandre Ghika, le grand interprète de la Porte, et de Skarlatos Karadja, le drogman de la légation des Pays-Bas.

Un chapitre, écrit par Günsel Renda, traite des autres portraits peints par Van Mour et de l'intérêt que l'artiste a manifesté pour la vie quotidienne à Istanbul. Le peintre ne s'est pas limité à illustrer les cérémonies officielles de la cour des sultans ou les habillements traditionnellement attachés à des dignités ou à des métiers. Il a eu la bonne fortune d'assister à des événements historiques ; le plus dramatique d'entre eux fut la révolte de Patrona Halil qui, en 1730, a mis fin au règne d'Ahmed III. Plusieurs tableaux déroulent les séquences de cette rébellion des janissaires, ainsi que l'exécution des insurgés.

Quelques pages, par Duncan Ball, étudient les méthodes et les techniques de Van Mour. Les « fêtes galantes » ou « fêtes champêtres » auxquelles il a consacré de charmantes toiles permettent une comparaison avec Watteau.

Une autre comparaison, encore plus suggestive, est tentée par Gül Irepoglu, qui a analysé l'œuvre de Levni Abdulcelil Celebi et artiste turc est un représentant authentique de la société où il vécut. Témoins de la même époque, Levni et Van Mour ont regardé les mêmes sujets, mais, forcément, la différence entre leurs styles reflète des expériences culturelles dissemblables, de sorte que les images qu'ils rendent de la métropole du Bosphore sont complémentaires.

Enfin, l'organisateur de l'exposition d'Amsterdam, Eveline Sint Nicolaas, publie l'original, en français, et la traduction en anglais d'un document de 1817 qui est la description minutieuse des tableaux livrés par les héritiers Calkoen au Directoire du Commerce du Levant : 36 pièces. Une production si dense n'a son pareil que dans la collection de 46 petites peintures de costumes qu'avait rapportée de Constantinople l'ambassadeur suédois Gustaf Celsing et que ses descendants conservaient au château de Biby. Le dernier à les avoir signalées a été C.I. Karadja⁸.

L'autre album⁹, publié avec l'appui financier du Crédit Suisse, est le résultat d'une exposition qu'on a pu voir à Istanbul, au musée Sakip Sabanci, en 2005. Le thème était le regard porté par les Occidentaux sur le monde extérieur, ce qui signifie surtout l'espace ottoman, mais, dans ce même défilé de costumes, on découvre aussi des Chinois, des Africains et des Indiens d'Amérique. Les peintures et les estampes sont de provenance variée, certaines étant prêtées par des collections

⁶ *Op. cit.*, pp. 144–145.

⁷ Jean-Michel Casa, *Le Palais de France à Istanbul*, Istanbul, 1995, p.22.

⁸ C.I. Karadja, *Extraits des dépêches de la Légation de Suède à Constantinople (1751–1755)*, « Bulletin de l'Institut pour l'Étude du Sud-Est Européen », VII, 1920, pp. 199–202.

⁹ *Image of the Turks in the 17th Century Europe*, Sabanci Üniversitesi & Sakip Sabanci Müzesi, Istanbul 2005.

privées de Londres, de Vienne et d'Istanbul. Une collection de portraits de famille, partagée entre Koper (Slovénie) et Porec (Croatie), se trouve ici réunie. Mais la grande majorité des pièces, soixante-dix toiles, sont la propriété du musée régional de Ptuj (Pettau), vieille ville slovène dont le nom apparaît souvent dans les récits de guerres austro-turques du XVII^e siècle. Les illustrations sont d'une qualité exceptionnelle et l'érudition des commentaires qui les accompagnent est prodigieuse, presque surabondante.

Par exemple, Christoph K. Neumann, de l'Université Bilgi d'Istanbul, et Petr Stepanek, de Prague, en traitant une question d'intérêt général, les relations politiques et commerciales entre l'Empire ottoman et les territoires des Habsbourg au XVII^e siècle, ont fait un travail solide qui fournit de nombreux renseignements nouveaux, tirés directement des archives¹⁰. A son tour, Günsel Renda, dont nous avons vu la contribution à l'album Van Mour, offre ici une énumération utile des principales séries de costumes ou de portraits de sultans ayant circulé, en manuscrit ou imprimées, ainsi que des *vedute*, ou panoramas de la capitale ottomane. Quelques pages font ressortir la valeur historique de la collection de peintures du château autrichien de Greillenstein : sur l'ordre de Hans Ludwig von Kuefstein (1582-1656), au retour de son ambassade à Constantinople (1628), Franz Hörmann, Hans Gemminger et Valentin Müller ont peint, entre 1630 et 1634, des cérémonies officielles et des scènes de la vie quotidienne recueillies au cours de cette mission. Les descendants du baron ont vendu une partie de la collection qu'ils avaient héritée : onze gouaches de cette origine se trouvent à présent au musée de Perchtoldsdorf, près de Vienne. Une autre collection de « turqueries », la plus importante du groupe présenté ici, date des années 1670 et elle garde le souvenir d'une autre ambassade, celle du comte Walter Leslie (1606–1667), qui fut envoyé à la Porte par l'empereur Léopold I en 1665. Leslie était un Ecossais, cadet d'une branche mineure de la famille qui a joué un grand rôle dans les guerres civiles d'Angleterre. La Toison d'Or et plusieurs autres titres et honneurs avaient récompensé sa complicité dans l'assassinat de Wallenstein. Ayant acquis des terres en Styrie, il a fini feld-maréchal¹¹. Ses neveux, établis à Ptuj, ont voulu contempler ces représentations de costumes, de figures et d'usages exotiques. En 1907 et en 1925, deux autres lots de peintures à sujets semblables ont rejoint la suite de tableaux de Ptuj. Ces toiles auraient été commandées par Johann Joseph von Herberstein, qui avait accompagné Leslie à Constantinople, et, un peu plus tard, par la comtesse Christina Crescentia, veuve de l'un des neveux de Leslie qui était mort au siège de Vienne en 1683. Les Herberstein sont une vieille lignée de Styrie dont étaient déjà issus des diplomates tels que Sigismond (1486–1566) et Adam (1577–

¹⁰ Parmi les ouvrages cités, une étude de notre collègue Cristina Feneşan sur le rôle joué par la Transylvanie comme médiateur de la paix entre la Porte et les Habsbourg, dans *Habsburgische-osmanische Beziehungen*, éd. Andreas Tietze, Vienne, 1985, pp. 145–159.

¹¹ Thomas M. Barker, *Army, Aristocracy, Monarchy. Essays on War, Society and Government in Austria, 1618-1780*, Boulder, 1982, pp. 47–49.

1626), lesquels avaient rempli, tous les deux, des missions auprès du sultan¹². Johann Joseph (1630–1689) fut chevalier de Malte, grand prieur de l'ordre pour le règne de Hongrie, et passa sa vie à faire la guerre aux Turcs. D'autres détails de sa biographie se trouvent dans le chapitre rédigé par Maximilian Grothaus. Cependant, dans une autre étude comprise dans le même volume, Polona Vidmar évoque les gloires militaires ou pacifiques de cette famille et conclut que l'initiative de la collection revient à Christina (1658–1737), après son second mariage, en 1684, avec un autre Herberstein, Maximilien Siegmund (1655–1703). La dame épousa en troisièmes noces, à l'âge de cinquante-sept ans, le comte Ignace Maria von Attems, et à sa mort, en 1737, les descendants de son dernier mari ont hérité des châteaux de Hrastovec et de Vurberk, où les peintures furent conservées avant d'être déposées à Ptuj.

Au nombre de ces tableaux, qu'un inventaire établit à 81, il y a seize portraits « *de Principi, de Generali e de Ministri principali* », minutieusement copiés d'après les estampes qui illustraient la *Historia di Leopoldo Cesare*, par Galeazzo Gualdo Priorato (1670). Cet auteur, un gentilhomme de Vicence, après une carrière aventureuse, a publié une longue série de livres sur l'histoire de son temps, pour des lecteurs friands de nouvelles fraîches. Parmi ces ouvrages, les trois monumentaux volumes dédiés à l'empereur Léopold se vantaient de raconter « *le cose piu memorabili successe in Europa dal 1656 al 1670* »¹³, en révélant ses affinités philo-françaises et anti-espagnoles. À côté du sultan Mehmed IV et de plusieurs grands dignitaires de la Porte, nous trouvons un portrait de « *Gregorio Gika Principe di Moldavia & Anno 1664* ». Le peintre autrichien s'est inspiré du dessin de Jacob Toorenvliet (1641–1719), artiste hollandais qui travaillait à Vienne, auprès duquel signe le graveur anversois Gerhard Bouttats (1630–1703)¹⁴. Dans cet album, on corrige le nom de la principauté, parce que Grégoire Ghica a régné en Valachie de 1660 à 1664, mais l'identification est fautive. La véritable physionomie du personnage doit être celle rendue par une autre estampe contemporaine, intitulée « *Giovanni Gregorio Gika Principe di Valacchia 2^o. Anno 1663* »¹⁵. La réplique peinte du portrait gravé par Bouttats, de facture assez médiocre, a porté, on ne sait pourquoi, le nom de Grégoire Ghica. N. Iorga a cru que cette figure truculente, aux moustaches grisonnantes, serait Georges Etienne (Gheorghe Ștefan), prince de Moldavie en 1653–1658¹⁶, mais I.C. Filitti a démontré que la tête et le buste ont été empruntés à un reître anonyme, représenté à cheval dans une autre gravure¹⁷. D'ailleurs, Georges Etienne avait quitté Vienne depuis

¹² Karl Nehring, *Adam Freiherrn zu Herbersteins Gesandtschaftsreise nach Konstantinopel. Ein Beitrag zum Frieden von Zsitvatorok (1606)*, München, 1983, p. 39, n. 91.

¹³ Sergio Bertelli, *Ribelli, libertini e ortodossi nella storiografia barocca*, Firenze, 1973, p. 213.

¹⁴ *Op. cit.*, no. 33, pp. 180–181.

¹⁵ N. Iorga, *Portretele domnilor români*, Sibiu, 1930, p. 116.

¹⁶ Idem, *ibid.*, p. 108. L'historien avait aussi tenté une identification avec Eustratius Dabija, prince de Moldavie en 1661–1665 (*Istoria românilor în chipuri și icoane*, Bucarest, 1992, pp. 93–94).

¹⁷ Ioan C. Filitti, *Din iconografia noastră laică*, « Convorbiri literare », 56, 1924, pp. 203–213.

1662¹⁸. Signalons encore, dans le même groupe de peintures, un portrait de Michel Apaffy, prince de Transylvanie (1662–1673), qui reproduit fidèlement une estampe exécutée par Cornélis Meyssens¹⁹.

Sont également représentés quelques chefs cosaques : le portrait de l'hetman George Chmelnyckyj semble authentique, car les traits fades et un peu bouffis sont ceux d'un adolescent, ce qui correspond à l'âge que celui-ci avait en 1657, quand lui échut la succession de son père. Le nom du commandant d'un contingent ukrainien ne peut être « James Genco » (!), mais Timochenko, ce qui, dans le texte de Priorato, avait pris la forme « *Iemesgenco* ». C'est probablement à cause d'une confusion que le boyar moscovite Alexis Khovanski est coiffé d'un turban dont les plis ont été transformés en plumet. Des costumes féminins orientaux sont inspirés du recueil de gravures par Georges de la Chappelle (Paris, 1648), qui représentait des « dames de la Porte du Grand Turc ». La collection de Ptuj possède aussi plusieurs portraits de dames de la cour d'Angleterre ; ce sont des répliques de certaines peintures par Van Dyck, antérieures à la guerre civile, lesquelles, à travers des estampes, sont parvenues à l'artiste embauché par les Herberstein de Vurberk.

À part cette vaste galerie réalisée sur la commande et selon le goût des aristocrates styriens, on a glané pour le même somptueux album une douzaine de portraits de drogmans. À peine est-il besoin de rappeler que les interprètes des légations de Péra formaient une catégorie socio-professionnelle dont les membres, chargés de régler les différends des puissances étrangères avec la Porte, avaient une importance politique et que, lettrés en même temps que diplomates, leur milieu porte la marque d'une synthèse culturelle. Deux chapitres de ce volume concernent les drogmans de Venise originaires d'Istrie (p. 5, une faute d'impression : « Styrian », quand il fallait « *Istrian* »). L'une de ces contributions est, malheureusement, le dernier texte écrit par Stefan Yerasimos avant sa mort, l'auteur de l'autre est Edviljo Gardina. Mes recherches sur le même sujet ont commencé en 2004, à la suite d'un voyage entrepris dans l'intention d'explorer les archives de Koper²⁰, c'est à dire de l'ancienne Capo d'Istria.

Ce qu'on gagne à lire Yerasimos ce sont des noms ajoutés à la généalogie de la famille Bruti : Marino, un frère du fameux Bartolomeo, et Pasquale, son neveu (mais les documents qui les mentionnent avaient déjà été publiés par Cristian Luca²¹). Sur les Borisi et les Tarsia, l'information de l'auteur ne va pas au delà de quelques maigres notices. À corriger la date de l'arrivée de Cristoforo Tarsia à

¹⁸ Petronel Zahariuc, *Țara Moldovei în vremea lui Gheorghe Ștefan voievod (1653–1658)* Iași, 2003, p. 523.

¹⁹ *Op.cit.*, no 37, pp. 188–189.

²⁰ Andrei Pippidi, *Tre antiche casate dell'Istria. Caratteri e sviluppo di un gruppo professionale: i dragomanni di Venezia a Costantinopoli*, Quaderni della Casa Romana di Venezia, 4, 2006, pp. 61–76.

²¹ Cristian Luca, *Alcune notizie veneziane riguardanti la storia dei Romeni*, serban_marin/luca2002html#_ftn 10.

Constantinople : en 1618 (selon Yerasimos, en 1629). On lui a donc enseigné le turc dès l'enfance, car il était né en 1610. Il y a davantage à recueillir sur Gian Rinaldo Carli, dont l'activité comme drogman au service de Venise s'étend sur un demi-siècle, de 1670 à 1719.

Gardina montre beaucoup de connaissances au sujet des Tarsia : leur généalogie remonte jusqu'au XIII^e siècle et la famille s'est éteinte en 1803. La remarquable série de portraits de famille qu'ils avaient rassemblée est à présent divisée des deux côtés de la frontière slovéno-croate. Au musée de Koper, j'ai copié les inscriptions de neuf portraits, sans toujours parvenir à déchiffrer des mots ou des lettres effacées. Ici, je retrouve six pièces, y compris un portrait qui était passé inaperçu lors de ma visite, trop rapide, celui de Ruggero Tarsia (1614–1659) ; on distingue une inscription qui loue sa connaissance des langues orientales : arabe, persan, grec etc. Le reste des portraits sont conservés au musée de Poreč (Parenzo), mais proviennent de Koper, de la collection des comtes Carli. Les commentaires des n^{os} 87 et 89 ont été intervertis. Pour ce dernier, on a du mal à lire l'inscription, mais les volumes empilés sur la table à laquelle l'homme est accoudé portent fièrement témoignage de sa connaissance du latin, du grec, de l'italien, du français, de l'allemand, du turc, de l'arabe, du persan et même du croate... Etant données ses qualités de premier interprète et de conseiller impérial, ainsi que la date, 1682, je me demande s'il ne s'agirait pas de Marco Antonio Mamuca della Torre. Celui-ci, fils d'une Borisi, a épousé une Tarsia, donc il appartenait au clan²².

En faisant appel à ces collections qui étaient bien loin d'être connues comme il le fallait, les organisateurs de l'exposition et les éditeurs du catalogue ont rendu un grand service à l'histoire du rayonnement de la civilisation ottomane, en permettant d'apprécier quel accueil il a trouvé au XVII^e siècle. L'intérêt pour l'histoire de l'art est moindre, sans doute, mais ces documents étaient nécessaires pour compléter l'iconographie étrangère de l'Empire ottoman.

Andrei Pippidi

²² Andrei Pippidi, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest-Paris, 1980, pp. 151–153, 156, 157.

En marge du Journal de Netzhammer

L'archevêché catholique de Bucarest a été fondé en 1883, passant ainsi du stade missionnaire au stade hiérarchique normal. Le nombre des fidèles de cette confession (étrangers pour la plupart) était, selon le recensement de 1900, de 188.272, sur une population estimée, pour tout le royaume de Roumanie, à six millions. La prédominance des orthodoxes, absolue, correspondait à un chiffre proche de cinq millions et demi, la minorité religieuse la plus nombreuse étant l'israélite. Les catholiques possédaient alors 130 églises, tandis que 6800 appartenaient aux orthodoxes. En vertu d'une loi de 1879, toutes les religions avaient été déclarées égales¹.

Telle était la situation que Raymund Netzhammer a trouvée en 1905, lorsqu'il fut nommé archevêque. Il allait demeurer en Roumanie jusqu'en 1924, quand il fut, de façon scandaleuse, relevé de sa charge. Tombé en disgrâce auprès du nouveau pape Pie XI, il est revenu au monastère suisse d'Einsiedeln où, dans sa jeunesse, il avait pris l'habit monacal des bénédictins. C'est dans l'hermitage de Werd, dans une petite île sur le Rhin, qu'il a fini sa longue vie, en 1945. Afin de lui permettre de conserver son rang dans la hiérarchie, on lui avait accordé le titre honorifique d'archevêque d'Anazarbe, en Syrie, un diocèse *in partibus infidelium*.

Le journal qu'il avait tenu à partir du jour de son intronisation à Bucarest est contenu en vingt cahiers dont une édition en allemand a paru en 1995. Une première traduction en roumain, abrégée et négligente, existait déjà depuis 1994. Nikolaus Netzhammer et Krista Zach ont produit, avec un soin infini, la traduction complète, en deux gros volumes qui comprennent également des commentaires, une bibliographie, une chronologie, l'index des noms de personnes et de lieux, ainsi qu'une abondante illustration, souvent inédite².

Nous avons ainsi un témoignage exceptionnel sur la Roumanie, avant, pendant et après la première guerre mondiale. La qualité de ce texte est due au caractère et au niveau intellectuel de l'auteur, à sa profonde culture qui guidait chaque pas de son approche des réalités roumaines et aux relations qu'il avait su nouer avec diverses personnalités du pays. Le journal est une œuvre d'histoire considérable, parcourue par l'esprit de vie. D'un côté, l'intérêt que Netzhammer portait à la numismatique et à l'archéologie l'a amené à étudier les monuments historiques, lorsqu'il voyageait à travers la Roumanie pour visiter les colonies catholiques (par exemple, les villages souabes ou bulgares de la Dobroudja).

¹ Alexandre A.C. Sturdza, *La Terre et la Race roumaines depuis leurs origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1904, p. 59.

² Raymund Netzhammer, *Episcop în România într-o epocă a conflictelor naționale și religioase*, ed. Nikolaus Netzhammer în colaborare cu Krista Zach, I-II, Editura Academiei Române, București, 2005.

D'autre part, en observateur attentif et fin, l'archevêque a écouté deux rois (Charles I^{er} et Ferdinand), leurs ministres (les libéraux Sturdza, Brătianu et Duca, les conservateurs Maiorescu et Marghiloman), des savants tels que Pârvan, Antipa et Paulescu, ou des gens d'Eglise comme Mgr Vladimir Ghika. Leurs paroles sont enregistrées ici. Sur bien d'autres Roumains et leur milieu, il était également renseigné, sans dédaigner parfois les potins. L'accomplissement de son devoir de charité à l'égard des pauvres et des malades n'est pas moins caractéristique de son tempérament que l'attitude constamment digne et ferme par laquelle il a mécontenté la curie papale.

Son engagement dans la vie politique était une partie nécessaire de son rôle, parce qu'il devait défendre sa communauté, parce que, justement alors, l'affaire de l'évêché d'Hajdudorog posait le problème des rapports avec la Hongrie et parce que, avec l'importance qu'avaient prise les relations internationales à la veille du grand conflit, il estimait devoir servir cauteusement les intérêts de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne. Il était lui-même Allemand du Sud, de Bade, et son origine lui valut la méfiance prononcée des Français et des Italiens, les uns exerçant une grande influence auprès du gouvernement roumain, surtout après la guerre, tandis que les autres complotaient au Vatican. « Soyez un bon Roumain » avait été l'injonction qu'il avait reçue de Pie X au début de sa mission³ et il faut dire qu'il s'est efforcé d'obéir, en apprenant la langue et, par la suite, en arpentant le pays dans ses tournées d'inspection.

Sur la physionomie morale du peuple roumain ses observations manquent d'indulgence: tantôt il se plaint qu'on ignore la ponctualité⁴, tantôt il répète l'opinion d'un journaliste américain: « cette nation n'est pas sérieuse »⁵. Il se laisse dire qu'à Bucarest on compte sept mille prostituées (c'était sous l'occupation)⁶. L'âpreté des luttes politiques et la superficialité d'une presse partisane ou vénale ne pouvaient que rebuter le prélat. Quand, en 1907, il s'était ému de la brutalité de la répression, la réaction de Charles I^{er} l'a déçu: « j'ai commencé à parler du grand tribut de vies humaines, le roi a changé de sujet et j'ai compris qu'il ne faut pas toucher une telle matière ». Les quelques bribes de jugements qui lui échappent à l'occasion laissent voir que Netzhammer réservait son estime pour les Roumains de confession catholique ou proches d'une politique dirigée vers l'alliance avec la Triplice. Et encore: la cause qu'il favorisait était celle des empires centraux, tandis que l'Italie, brouillée avec le Saint-Siège et, selon lui, subissant l'influence des francs-maçons, lui inspirait un froid mépris.

Ses rapports avec la Cour ont été tranquillement cordiaux, car les deux premiers rois de Roumanie étaient catholiques. En outre, Netzhammer avait gagné la confiance de Charles parce que le monastère auquel il était attaché depuis sa jeunesse était une fondation médiévale de cette branche des Hohenzollern. Comme

³ *Op. cit.*, p. 421.

⁴ *Ibid.*, p. 725.

⁵ *Ibid.*, p. 574.

⁶ *Ibid.*, p. 687.

dans leurs dialogues, assez fréquents, il était question de bâtir, une passion qu'ils partageaient, on s'aperçoit que le goût artistique du vieux roi, en dépit des bonnes études qu'il avait fait jadis à Leipzig, était attiré par la platitude pompeuse: il aimait les œuvres de Lecomte du Nouy et de Gottereau. De surcroît, conseillé par Tzigara, il aurait voulu déplacer la petite église de Stavropoleos – un charmant monument du XVIII^e siècle – dans un autre quartier de Bucarest, en la plantant dans un parc (Grădina Icoanei). Charles s'efforçait d'assurer une politique de durée et de raison. Il eût aimé que le Monténégro s'unisse à la Serbie, mais sans les Karageorgevitch, et il souhaitait l'indépendance de l'Albanie. Ceci en 1912 ; il ajoutait : « Le siège politique des Albanais se trouve à présent à Bucarest où nous avons accueilli plusieurs de leurs chefs. A cause des Coutzovalaques, la Roumanie s'intéresse vivement à l'existence d'une Albanie assez grande pour être viable »⁷. La continuité du gouvernement ne lui semblait pas acquise, car, disait-il en mars 1913, « je regarde avec inquiétude vers l'avenir, je ne vois plus en Roumanie un grand homme d'Etat »⁸. Le seul qui le satisfaisait, en 1914, après le succès des négociations de la paix de Bucarest, était Maiorescu, dont on lui avait dit qu'il était « aussi apprécié en Europe que Venizelos »⁹. Parmi les autres, il considérait Vintilă Brătianu comme « terriblement chauvin » et il critiquait Carp pour sa paresse, défaut qu'il reprochait aussi à Jean Brătianu (« mais, de tous les jeunes, il est le plus capable et il a une intelligence puissante et rapide »). Take Ionescu, « sympathique et très bien vu par les diplomates étrangers », avait la qualité de « juger sans parti-pris »¹⁰. Le souverain s'est plaint à Netzhammer de l'humiliation que lui avaient infligée les hommes politiques qui, au Conseil de la Couronne, avaient fait échouer son intention de ranger la Roumanie dans le camp de la Triple Alliance¹¹.

Après la mort de Charles, l'archevêque eut avec son successeur une relation encore plus étroite, parce que Ferdinand était profondément pieux et souffrait d'avoir été excommunié par le pape pour avoir accepté le baptême orthodoxe de ses enfants, ainsi que l'exigeait la constitution. Naturellement, Netzhammer n'avait pas la même sympathie pour la reine Marie : il se moque du style des meubles dont elle s'était entourée dans son palais de Cotroceni, mais en visitant ses appartements à Sinaia il a été séduit par le clinquant byzantin de la décoration (d'ailleurs, au château de Peleş, il observe très justement que les lambris et les vitraux font une atmosphère étouffante)¹².

Introduit dans le monde politique roumain depuis 1905, l'auteur du journal a vu se développer le nationalisme pendant la vingtaine d'années suivante. Celui-ci était déjà péremptoirement affirmé par les frères Brătianu, qui combattaient

⁷ *Ibid.*, p. 412.

⁸ *Ibid.*, p. 431.

⁹ *Ibid.*, p. 486.

¹⁰ *Ibid.*, p. 432.

¹¹ *Ibid.*, p. 527–528.

¹² *Ibid.*, p. 87, 435.

l'Église uniata et soumettaient les écoles hongroises de Roumanie à une surveillance sourcilleuse. Les Transylvains, Vaida-Voevod par exemple, rageaient contre Budapest, même lorsqu'ils n'étaient pas encore animés par le grand dessein de l'Union. Seul, l'idéaliste honnête et laborieux qu'était Haret demeurait tolérant, tout en invitant l'étranger à connaître la beauté cachée du pays. Il existait encore quelques survivants de la génération précédente pour lesquels le nationalisme était synonyme de subversion. Ainsi, Sturdza, qui, en 1913, se déclarait contre toute annexion¹³, et Maiorescu, qui racontait avec amertume, en décembre 1916, comment on l'avait dupé en août, lorsqu'il fallait tenir secrète l'entrée en guerre de la Roumanie. Ce dernier épisode est raconté aussi par I.G. Duca dans ses mémoires¹⁴. Les idées nationalistes faisaient cependant leur chemin et l'un des inspireurs de cette offensive, N. Iorga, eut sa part dans la campagne de presse hostile qui aboutit au départ de Netzhhammer.

Les contacts avec les gens d'Église, de l'Église nationale et officielle, sont corrects, sans aller au-delà du protocole. À l'égard des uniates, c'était différent : il leur a prêté une attention constante, quoique le Père Lucaciu lui faisait l'effet d'un fantoche agité. Le journal enregistre souvent des conciliabules avec Theodorian-Carada. Quant à Vladimir Ghika, le chef de file des Roumains convertis au catholicisme, l'archevêque ne l'aimait pas, à cause de sa francophilie (c'est à lui que les sœurs de St Vincent de Paul ont dû leur établissement à Bucarest en 1906). L'Union de tous les Roumains avec Rome demeurait le vrai but de l'activité de Netzhhammer, comme il l'avoue en 1917¹⁵. Après la guerre, en 1922, sa réaction devant la victoire des Serbes orthodoxes sera de regretter que le rôle le plus important dans le nouvel État ne fût pas échu aux Croates catholiques : analogie avec la Roumanie qu'il note sur son calepin¹⁶. En même temps, il s'inquiétait de voir la propagande protestante s'infiltrer à Bucarest, avec l'appui des États-Unis et sous la protection de la famille royale¹⁷.

À un autre niveau, celui des intellectuels partagés entre la culture et la politique, l'archevêque obtint un grand succès. Les Roumains ont été frappés par l'érudition du prélat et l'ont accueilli avec sympathie. À l'Académie d'abord, autour de laquelle Sturdza et Bianu avaient créé un réseau de solidarité des savants, à l'Institut de Géographie, aux musées : d'histoire naturelle, d'ethnographie, du peintre Aman, etc. Une rencontre manquée avec Slavici, une autre avec Galaction, comme fonctionnaire du Ministère des Cultes, et une allusion au talent d'écrivain d'Agârbiceanu, mieux connu en tant que prêtre gréco-catholique, c'est tout pour la littérature contemporaine. En revanche, M. Soutzo et C. Moisil formaient le groupe des numismates, avec W. Knechtel, botaniste, qui avait travaillé pour l'archiduc

¹³ *Ibid.*, p. 426.

¹⁴ *Ibid.*, p. 688–689. Cf. I.G. Duca, *Amintiri politice*, München, 1981, p. 268–270.

¹⁵ Netzhhammer, *op. cit.*, p. 717.

¹⁶ *Ibid.*, p. 1125–1126.

¹⁷ *Ibid.*, p. 972, il s'agit de l'YMCA qui a pénétré en Roumanie en 1920.

Maximilien à Lakroma, près de Dubrovnik, et l'avait suivi au Mexique avant d'entrer au service de Charles I. Netzhammer possédait lui-même une belle collection de monnaies anciennes. Toujours dans l'entourage du roi, il a fait la connaissance de Ritter von Dombrowski, ornithologue, d'Antipa, le biologiste, et surtout de Tzigara-Samurçaș, historien de l'art, qui allait devenir son grand ami. Pour l'étude de l'architecture roumaine et de ses monuments du Moyen-Âge, il consultait les experts : G. Balș et N. Ghika-Budești. Pour l'archéologie, il était aidé des conseils de V. Pârvan, « un savant vraiment solide, un chercheur de grande valeur »¹⁸. Comme historiens, les gens qu'il estimait étaient Onciul, Bogdan, peu visibles, car enfermés dans leur besogne, et le chanoine Augustin Bunea. La personnalité de Maiorescu lui avait fait la plus forte impression.

Netzhammer lui-même, nous l'avons dit, était très documenté en matière d'antiquités et d'une curiosité vorace dans tous les domaines touchant à l'histoire de la pensée chrétienne. Voyageur infatigable, il est tantôt à Constantinople, tantôt à Delphes et à Olympie ; à Split il rencontre Mgr Bulić et visite son musée archéologique ; il verra plus tard les superbes mosaïques d'Aquilée ; de Balçic il parcourt la Dobroudja méridionale, en 1914, quand cette région venait d'être acquise par la Roumanie. On lui doit une description du vieux pays qui devrait être un instrument de travail pour tout historien : c'est le livre qu'il a publié en 1909, *Aus Rumänien. Streifzüge durch das Land und seine Geschichte*. Le journal contient ses notes de voyage à Jassy, à Putna, à Dealu (« l'une des plus belles églises du pays »). La visite à Văcărești en 1907 est « une expérience inoubliable »¹⁹, Baia, avec les ruines de son ancienne église catholique, est « splendide », la route de Rucăr à Câmpulung et à Brașov déploie un paysage de la plus saisissante beauté²⁰. A Sinaia, où il a fait construire une chapelle pour les habitants catholiques, Netzhammer est revenu souvent et même, en alpiniste vigoureux, il a escaladé les montagnes²¹. Il s'est arrêté à Pietroasa, l'endroit où l'on avait découvert le fameux trésor. Des pages d'un intérêt exceptionnel sont celles au sujet des antiquités de la Dobroudja : Axiopolis, Dinogetia, Adamklissi et surtout Histria, où Pârvan avait commencé les fouilles. En 1915 l'archevêque a accompagné le roi Ferdinand dans une excursion à laquelle le ministre de l'Instruction avait été invité pour lui faire comprendre l'importance des découvertes archéologiques. « Les connaissances du roi sont étonnantes à propos de cette grande cité grecque qui à présent est réduite en ruine et elles montrent sa familiarité avec le contenu des inscriptions qui y ont été trouvées »²². Un rapport sur l'état des fouilles d'Histria fut dressé plus tard, en

¹⁸ *Ibid.*, p. 423, 471. Cf. *ibid.*, p. 1159–1160. Sans avoir changé d'avis sur Pârvan, Netzhammer introduit dans son journal, en octobre 1922, une critique assez sévère des *Débuts de la vie romaine aux bouches du Danube*, ouvrage que l'archéologue a consacré à la Scythie Mineure.

¹⁹ *Ibid.*, p. 148–149.

²⁰ *Ibid.*, p. 119–120.

²¹ *Ibid.*, p. 798–799.

²² *Ibid.*, p. 585.

1917, par un officier allemand, le commandant Scheunemann, et il faudrait le retrouver dans les archives militaires de Berlin²³. Netzhammer, à son retour sur les lieux en 1918, a constaté que certaines inscriptions avaient été enlevées par les troupes bulgares d'occupation²⁴.

On arrive ainsi aux années de la guerre. La nouvelle de l'attentat de Sarajevo tombe après une visite à Mogoșoaia, chez Marthe Bibesco. L'attitude de l'archevêque est encore controversée et le texte du journal a peut-être été nettoyé de passages compromettants, car l'auteur envisageait sa publication. Pourtant, il reste des phrases qui attestent l'engagement du côté des ennemis de la Roumanie. Ainsi, en novembre 1915, lorsqu'il s'agit des réfugiés de Transylvanie (Goga, Lucaci etc.) : « au lendemain de la guerre, quand on va nettoyer les écuries d'Augias, ils devront être chassés du pays »²⁵. Encore pendant la neutralité, Netzhammer donne au gouvernement austro-hongrois, représenté par Czernin à Bucarest, le conseil de ne plus acheter des céréales de Roumanie ; sinon, « c'est avec cet or qu'on va faire la guerre contre vous ! » Il fallait donc « laisser les Roumains étouffer dans leur propre récolte »²⁶. En 1917, les circonstances semblaient favorables à l'Union de l'Église roumaine avec Rome²⁷. En travaillant pour un tel avenir, Netzhammer s'imaginait que la Roumanie « sera un *Land* de l'empire d'Autriche, ayant l'empereur comme roi »²⁸. Il a entendu Constantin Stere dire que « la Roumanie devrait être austriacisée »²⁹. D'ailleurs, sous l'occupation, le prélat ne voyait que des Allemands ou des Roumains du parti de la collaboration (parmi ces derniers, Tzigara, nommé préfet de police de Bucarest, et Marghiloman, considéré comme « opportuniste » par les Allemands mêmes, ou Virgil Arion, politicien vénal, mais homme d'esprit « agréable et bon conteur »³⁰). Il faut reconnaître, d'autre part, que rester à Bucarest sous les bombes lancées chaque nuit par les dirigeables allemands avait été une épreuve difficilement supportable. Sans prendre parti publiquement, Netzhammer s'est accommodé facilement au nouveau régime, il fréquente Mackensen – le maréchal était dégoûté par le servilisme des Bucarestois – et il s'efforce de convaincre le comte Czernin que la Roumanie doit être « rattachée par la politique, l'économie et la culture au grand Etat catholique », à l'Autriche-Hongrie³¹. A tel point que, en décembre 1918, lorsqu'il a eu l'occasion de rencontrer l'évêque transylvain Hossu qui, dans son enthousiasme, déclarait que Bucarest était la Jérusalem de tous les Roumains, il a mis en garde les Uniates contre l'Église « schismatique »³².

²³ *Ibid.*, p. 723.

²⁴ *Ibid.*, p. 783.

²⁵ *Ibid.*, p. 590.

²⁶ *Ibid.*, p. 591–592.

²⁷ *Ibid.*, p. 717.

²⁸ *Ibid.*, p. 728.

²⁹ *Ibid.*, p. 734.

³⁰ *Ibid.*, p. 713, 727, 731.

³¹ *Ibid.*, p. 1500.

³² *Ibid.*, p. 828–829.

Le second volume contient l'histoire des dernières années que Netzhhammer a passées en Roumanie : cinq entre la fin de la guerre et le message reçu du Vatican qui exigeait sa démission. On peut y constater un profond bouleversement dans les structures politiques et ecclésiastiques. Par exemple, dès le début de 1919, les Assomptionnistes français faisaient leur apparition pour revendiquer les églises et les écoles et évincer « le Boche »³³. Français et Italiens ont fait pression d'un côté, les Uniates de l'autre. L'autorité de l'archevêque a été subminée par le nonce apostolique Marmaggi, en encourageant les dénonciations que les Roumains envoyaient à la Propaganda Fide. À ces intrigues se sont ajoutées des plaintes du gouvernement de Budapest, qui accusait Netzhhammer d'avoir négligé la minorité hongroise de Roumanie³⁴. Les notes sur le couronnement d'Alba Iulia, en octobre 1922, achèvent la longue série des témoignages portés par ce journal qui méritent l'intérêt de l'historien.

Enfin, c'est la personnalité de l'auteur qui retiendra l'attention. Habitué aux circonlocutions de la rhétorique ecclésiastique, il ne manquait pas de franc-parler dans certaines polémiques, et ses collègues l'ont trouvé cassant quelquefois. Il avait la dent dure et la rancune implacable (j'ai vu des lettres qu'il écrivait de son exil à son ami Tzigara contre leur ennemi commun Iorga). Il savait écouter, les dialogues qu'il reproduit font une impression d'authenticité. Dans le grand débat intellectuel de son temps, son attitude était négative et traditionnaliste: « Nous menons le combat contre le modernisme », disait-il après l'encyclique *Pascendi Dominici gregis* (1907). Cultivé, doué d'une grande mémoire, aimant l'action, non la parade, hardi et ferme dans ses projets, Raymund Netzhhammer a adopté en Roumanie les méthodes du missionnaire. Ses efforts de sortir de l'isolement, de créer autour de son Eglise des communautés réelles et d'attirer les jeunes Roumains par l'éducation ont fait gagner du terrain au catholicisme. C'est précisément ce qui a provoqué les difficultés avec un pouvoir nationaliste.

Andrei Pippidi

³³ *Ibid.*, p. 855.

³⁴ *Ibid.*, p. 1131.

**« Dopo le due cadute di Costantinopoli (1204, 1453):
Eredi ideologici di Bisanzio »
Colloque International, Venise, 4-5 décembre 2006**

La conquête latine de Constantinople de 1204 et celle ottomane de 1453 ont eu des conséquences tragiques pour la métropole de Constantin le Grand: si la première a transformé l'État byzantin dans une ombre de l'empire universel de jadis, la deuxième a donné à son existence en tant qu'État le coup de grâce. Mais l'idée politique et la culture de Byzance ont connu, au cours des siècles ayant suivi les deux événements, un prestige immense, dans un moment où l'Europe chrétienne traversait une période de reconstruction politique et intellectuelle. À l'Occident, tout comme dans l'Europe du Sud-Est, sur les ruines de l'universalisme impérial et pontifical des XIII^e-XVI^e siècles s'élevaient des monarchies nationales qui n'hésitaient pas de mettre en valeur le trésor d'idées et d'institutions des structures universelles disloquées, afin d'édifier et de légitimer leurs propres structures d'État.

Cet héritage idéologique et institutionnel, l'un des plus précieux que l'Empire byzantin laissa au monde européen, a constitué le thème du colloque international de Venise auquel nous nous rapportons, déroulé dans l'excellente organisation de "l'Institut hellène d'études byzantines et post-byzantines" en collaboration avec "l'Institut roumain de culture et recherche humaines" de la cité de San Marco. À ce colloque ont participé avec des communications une vingtaine de spécialistes, la plupart provenant de l'Europe du Sud-Est et de l'Italie, les principales héritières de l'idéologie byzantine. Les contributions scientifiques peuvent être groupées autour des deux grands événements qui ont formé un aspect du colloque, la conquête latine de 1204 et celle ottomane de 1453.

Dans une communication qui a marqué l'ouverture du colloque, P. Ordorico, *La voix des violés*, s'est penché sur un événement qui a annoncé la tragédie de 1204: la conquête de Thessalonique par les Normands, en août 1185. Fondé sur les informations recueillis dans le camp grec, en premier lieu sur le témoignage du métropolite de la cité macédonienne, Eustache de Thessalonique, l'auteur conclut que l'événement a été une répétition générale de la conquête latine de la métropole impériale d'avril 1204, vue comme «un assassinat de Constantinople». Un aspect moins traité dans la littérature de spécialité a été présenté par Chryssa Ranoutsaki *Byzantine Treasury Objects in the West, 1204*. La recherche menée à l'Université de Munich poursuit les principaux trajets des objets de trésor et des reliques pillées en 1204 par les latins et la chronologie de leur apparition dans la littérature occidentale de la première moitié du XIII^e siècle. Dans le même espace latin s'inscrit aussi la pertinente analyse de A. Carile *Salimbene de Adam e il guelfismo italiano di fronte a Bisanzio* dans laquelle l'auteur met en lumière les implications

politiques et idéologiques en terre italienne, dans la confrontation entre Guelfes et Gibelins, vues comme un écho des événements de l'Orient byzantin. Deux communications signées par des chercheurs de Sofia se penchent sur la production manuscrite de la Bulgarie des Asénides: Axinia Dzurova, *Les particularités de la production de manuscrits après la chute de Constantinople de 1204* et sur l'héritage grec dans l'espace bulgare après la IV^e croisade, dans la communication de K. Topalov et Veska Topalov, *L'héritage byzantin dans la littérature médiévale bulgare après la chute de Constantinople*.

Une analyse de l'image des structures féodales latines implantées par les conquéreurs après 1204, présente dans l'historiographie néogrecque, a été réalisée par P. Gounaridis, *La tradition antiféodale chez les fondateurs de l'historiographie néohellénique*. Le chercheur grec met en lumière la vision critique des premiers savants néohellénistes à l'égard du transfert de la féodalité occidentale, après la dislocation des structures centralisées des anciennes monarchies byzantines. Un problème particulièrement incitant a été mis en discussion par S. Karpov, *L'Impero di Trebisonda: un erede vero di Bisanzio?* qui analyse la position de l'Empire des Grands Comnènes, né dans les circonstances troubles de 1204, comme successeur légitime de la monarchie des Comnènes face à l'héritage byzantin.

Trois autres communications ont été consacrées directement à l'héritage idéologique byzantin dans l'espace orthodoxe. La première, signée par Maria Nystazopoulou-Pelekidis, *Influences byzantines sur l'idéologie politique des États balkaniques médiévaux* entreprend un ample examen du rôle de l'idée politique byzantine dans la vie des pays du Sud-Est européen. La professeure de l'Université de Jannina surprend des éléments communs et distinctifs dans la réception de l'idéologie politique impériale dans les tsarats de Bulgarie et de Serbie et dans les Principautés Roumaines, pour conclure ensuite que le modèle byzantin a connu la plus pure de ses expressions en terre roumaine, au début du XVI^e siècle. La deuxième communication, présentée par S. Brezeanu, *L'idée impériale byzantine et les Principautés Roumaines aux XIV^e-XV^e siècles*, s'est proposé une analyse de la fonction de l'idéologie byzantine aux débuts des noyaux d'État roumains. L'auteur conclut qu'à la différence des pays sud-slaves où elle a été l'expression des rivalités de leurs souverains et même de leurs ambitions impériales, par rapport à Constantinople des basileis, la réception de l'idée politique et des institutions byzantines par les premiers voïvodes roumains a exprimé la position indépendante de leurs États, à l'extérieur, et le pouvoir autocrate, à l'intérieur. L'assimilation de l'idéologie impériale de la Nouvelle Rome a été étrangère à tout œcuménisme politique dans une société orientée vers des États non-impériaux et, implicitement, non-byzantins. La dernière de ces trois communications celle de D.I. Mureșan, *L'Émergence du sacre princier dans les Pays Roumains et son modèle impérial byzantin, XV^e-XVI^e siècles* est l'approche d'un aspect essentiel de l'héritage byzantin dans l'espace roumain: le sacre princier. L'auteur nous offre une analyse subtile de la documentation concernant le moment de la pénétration du sacre dans le cérémonial de la légitimation du pouvoir des princes roumains de Târgoviște et

de Suceava. Les hypothèses proposées autour d'un sujet peu étudié par la littérature historique roumaine méritent une attention particulière.

Les implications directes, dans l'espace italien, de la chute de l'empire sous la domination ottomane, en 1453, ont fait l'objet de deux communications: la première signée par Silvia Ronchey, *Andrea, il refondatore di Bisanzio. Implicazioni ideologiche del ricevimento a Roma della testa del patrona della chiesa ortodossa nella settimana santa del 1462*, est liée à la personnalité du despote Thomas Paléologue, réfugié en Italie après la chute du Peloponnèse, en été 1461. Arrivé à Rome, le despote byzantin apporte une des plus précieuses reliques orthodoxes, la tête de l'apôtre André qu'il présente au Pape Pie II, dans une cérémonie solennelle, dans la semaine sainte de l'an 1462, événement dont les significations politico-idéologiques ont été analysées avec une acribie particulière. Les efforts pontificaux de récupération de la métropole byzantine des mains des Tuccs ont fait l'objet de la seconde communication, signée par G. Verspignani, *Andrea Paleologo, ultimo «imperator Constantinopolitanus» nella Roma dei papi della fine del Quattrocento ed il progetto di Crociata*. Les plans de la croisade ont visé Andrea Paleologue, fils du despote du Peloponnèse, couronné par Pie II comme *imperator Constantinopolitanus*. Le prétendant byzantin au trône de ses ancêtres, dont la figure apparaît dans plusieurs peintures des artistes italiens de l'époque, a symbolisé l'idée de croisade contre l'Islam. Dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, des échos de l'influence de l'idée politique byzantine se retrouvent en terre ibérique aussi: leur analyse est due à E. Ayensa, *Byzance après Byzance: idéologies autour de l'Empire byzantin dans l'historiographie et la littérature catalane de la deuxième moitié du XVI^e siècle*.

Une translation de l'espace de diffusion de l'idéologie politique byzantine est proposée par la communication de D. Apostolopoulos, *Les dilemmes d'un héritier envers les ambitions d'un autre, XV^e siècle*, qui focalise sur un épisode central des débuts de l'affirmation de Moscou en tant que «troisième Rome». Cet épisode oppose Ivan IV le Terrible à la Patriarchie de Constantinople, au moment où le premier tsar russe essaye d'obtenir sa reconnaissance en qualité de «basileus de Moscou et de toutes les Russies», et, implicitement, d'héritier des empereurs de Constantinople par le patriarche œcuménique de la Nouvelle Rome. Sur le terrain de la Renaissance intellectuelle de l'Italie, née aussi sous l'influence des érudits byzantins qui s'y sont réfugié après 1453, ont apparu dans la Péninsule des écoles philosophiques de renommée, parmi lesquelles celle de Padoue. Leur influence en l'Europe du Sud-Est et, en premier lieu, dans les Principautés Roumaines, aux XVII^e-XVIII^e siècles a été analysée par Monica Joița, *Un'eredità tardo-bizantina: il neoaristotelismo padovano e la sua diffusione in Europa*. Dans le même domaine de l'héritage intellectuel s'est située l'analyse de D. Sakel, *L'estensione postbizantina della cronografia d'epoca bizantina e le sue implicazioni ideologiche*, à savoir les influences de la chronographie byzantine après la chute de Constantinople sous la domination ottomane. Deux autres communications ont signalé le rôle des objets byzantins conservés par les musées pour l'étude du processus de transition de la culture byzantine à celle néohellénique: D. Konstantinos, *From Byzantium to*

Neohellenism et Anastasia Tourta, *L'héritage byzantin après la chute de Constantinople (1453) à travers les expositions du Musée de la Civilisation Byzantine de Thessaloniques*. Enfin, la contribution de C. Pitsakis, *L'héritage du droit romain: idéologie, continuités, ruptures*, passe en revue l'évolution du droit romain depuis ses origines jusqu'à la veille de l'époque moderne. L'analyse focalise surtout sur deux moments centraux: la littérature juridique byzantine et le grand effort juridique manifesté dans les Principautés Roumaines au tournant des XVIII^e –XIX^e siècles, illustré par les codes de Mihail Fotino, Constantin Ipsilanti, Caragea et Calimachi. Dans cette évolution qui couvre plus de deux millénaires, l'auteur met en lumière les contributions, mais aussi les fractures de l'héritage juridique romain dans le processus d'accommodation aux réalités, très différentes, dans l'espace et dans le temps.

Stelian Brezeanu

Monarchische Herrschaftsordnung im Europäischen Kontext. Die Dynastie von Hohenzollern-Sigmaringen in Rumänien 1866–1947 und die Deutsch-Rumänischen Beziehungen

In den beiden letzten Jahrzehnten sind in Ostmittel- und Südosteuropa erneut Staats- und Nationsbildungsprozesse zu beobachten – wie zweimal schon gegen Ende des 19. Jahrhunderts und nach 1918. Auch wenn der staatsrechtliche Rahmen – konstitutionelle Monarchie damals und parlamentarische Republik heute – differiert, legt das gehäuft auftretende Phänomen selbst Fragen nach Zusammenhängen von moderner Nations- und Nationalstaatsbildung abermals nahe. Die in der Heidelberger Aula Magna vom 2. bis 4. November 2006 abgehaltene, von Edda Iijima-Binder vorbereitete Tagung widmete sich in vertiefender Analyse nur einem Teilaspekt dieses umfassenden Themas. Sie galt Rumänien als paradigmatischem Beispielfall für eine facettenreiche zweistufige Nationalstaatsbildung, die als säkularisierte Monarchie mit fremder Dynastie und eingeschränktem Konstitutionalismus politische Souveränität, Stabilität sowie gesamtgesellschaftliche Modernisierung nach europäischen Maßstäben zu gewährleisten suchte. Die deutsch-rumänischen Beziehungen waren in diesem Zeitraum ebenso von prägender Relevanz. Mehr als zwanzig Wissenschaftler aus der Bundesrepublik, Rumänien und den Vereinigten Staaten referierten meist exemplarisch über die Institution der Monarchie und ihren Auswirkungen auf zahlreiche Lebensbereiche Rumäniens.

In den auf Kontextualisierung angelegten Beiträgen wirkte neben den klassischen Themenfeldern – Außenpolitik, Minderheiten, Wirtschaft, Kultur – die jüngst vorwiegend von deutscher Seite betriebene Monarchieforschung im europäischen Vergleich besonders anregend. Diesem u.a. auch in der rumänischen Forschung defizitären Bereich widmete sich die Mehrheit der Referenten, um ihn kreiste immer wieder die Diskussion.

War die 66 Jahre (von 1881 bis 1947) währende Staatsform in Rumänien, die Monarchie der Hohenzollern-Sigmaringen, als stabilitäts- und modernisierungsfördernde Institution erfolgreich? Positive Positionierungen nahmen die Grußworte vorweg: Der gastgebende Dekan, Prof. Heinz-Dietrich Löwe (Heidelberg), Dr. Zeno-Karl Pinter, Unterstaatssekretär für interethnische Beziehungen und Prof. Dan Berindei, Rumänische Akademie (beide Bukarest) hoben hervor, dass die Dynastie der Hohenzollern-Sigmaringen, und insbesondere der erste König von Rumänien, Karl I. (1881–1914), aufs engste mit der Einbringung europäischer Wertvorstellungen, Herrschafts- und Gesellschaftsmodelle in dieses Land verbunden waren. Mit deren

Fortwirkung befaßte sich in seinem Gastvortrag auch Prinz Radu von Hohenzollern-Veringen, Schwiegersohn des letzten Königs Mihai I.

Ebenso wurde nach Defiziten und ihrer Bewertung im europäischen Vergleich gefragt. Beides thematisierte der Festvortrag von Prof. Keith Hitchins (Urbana-Champaign), „Das Rumänien der Könige“, der Akzente für die gesamte monarchische Epoche Rumäniens setzte und die herkömmliche Zweiteilung der monarchischen Periode einführte.

Die meisten Vorträge galten der ersten, vom Institutionenaufbau geprägten Phase der rumänischen Monarchie unter den beiden Königen Karl I. und Ferdinand. Das europäische Modell, das Karl I. anstrebte, hatte die ehrgeizigen Schwerpunkte Eisenbahnnetz, Armeereform, Institutionen, um die Unabhängigkeit des Landes von der Pforte zu erreichen, sowie einen funktionierenden Parlamentarismus zu schaffen. Lothar Maier (Münster) zeigte, wieweit Karls I. „Monarchische Modernisierungsentwürfe“ „rumänische Realitäten“ berücksichtigten bzw. diese umzuformen oder anzupassen suchten.

Die *Herrschaftslegitimierung* der landfremden Dynastie konnte nur durch innen- und außenpolitischen Erfolg gewährleistet werden. Vier Referate zeigten dazu beispielhaft folgende Aspekte auf: Günter Klein (Freiburg i. Br.) gab mit „Das Militär als Herrschafts- und Legitimationsinstrument der Monarchie in Rumänien 1877–1947“ einen guten Überblick über die Militärgeschichte Rumäniens, woraus sich auch manche Niederlage auf den Schlachtfeldern erklärte. Gerald Volkmer (Heidelberg) stellte das komplizierte diplomatische Spiel Rumäniens im balkanischen Kontext wie in den Beziehungen zu Mitteleuropa dar, in dem der Bündniswechsel und Eintritt in den Ersten Weltkrieg auch die Vervollständigung der Nationalidee einbrachte. Cornelius Zach (München) analysierte das Legitimitätsthema für die gesamte monarchische Epoche unter dem Aspekt der Wechselbeziehungen von „Monarchie und Elite, Anpassungs- und Kooperationsstrategien der Dynastie in Krisenzeiten“ als Optionen der rumänischen Könige immer dann, wenn Staatsräson und persönliche Neigungen nicht übereinstimmten – z.B. in Fragen der Dynastie, der Konfession, der Bündnisse im Ersten Weltkrieg, des Privatlebens. Die rumänischen Könige zeigten dabei mit der einzigen Ausnahme von Carol II. eine bemerkenswerte Anpassungsfähigkeit. Die Legitimitätskrise der Dynastie begann mit Carols II. autokratischer Herrschaft 1938. Armin Heinen (Aachen) stellte sie schlechthin als „Scheitern der Monarchie mit Carol II.“ dar und setzte seine bedenkenswerte These zu Rumänien in den Jahren des Holocaust dazu: „Nach Carol II. mussten in den Jahren der Diktatur von Ion Antonescu (1940–1944)“ neue Formen der Legitimierung und Wirkung gefunden werden. Das Königshaus widersetzte sich der Verfolgung von Juden und Roma, auch wenn mit relativ wenig Erfolg, da es über keine institutionellen Instrumente

mehr verfügte, und so die Königin-Mutter Elena kurzzeitig zur ‚Ikone‘, zum Objekt einer Feminisierung der monarchischen Institution werden konnte.

Die Frage nach den politischen *Referenzmodellen* der Hohenzollernmonarchie in Rumänien wurde von mehreren Referenten gestellt, u.a. von Sorin Cristescu (Bukarest) und Samuel Druckmann-Damian (Heidelberg). Zwei Thesen dazu, die aus den Arbeiten von Edda Binder-Iijima und Vasile Docea bekannt sind, wurden auch hier kontrovers diskutiert: west- oder mitteleuropäisches (i. B. preußisches) Konstitutionalismus-Modell? Es erwies sich, dass solche Ausschließlichkeit an den belegten Fakten vorbeiginge. Docea versuchte wenig überzeugend zwischen westeuropäischer politischer Praxis und den angestrebten mitteleuropäischen Modellen zu unterscheiden, während Binder-Iijima auf letztere verwies.

Das einzige Referat zur *Wirtschaftsmodernisierung* widmete Dan Berindei der „Präsenz und Prägungskraft der Deutschen im wirtschaftlichen und kulturellen Leben des Altreichs“ vor 1916. Seine tabellarische Datenauswertung bietet verschiedentlich Ansätze zur Weiterforschung, nicht zuletzt auch bezüglich der staatsbürgerlichen Stellung dieser Gruppen als Fremde gegenüber „pământeni“.

‘*Repräsentation und Kultur*’ lotete, als vierter thematischer Schwerpunkt, einige Bereiche zur Wahrnehmung der Monarchie im symbolischen Raum aus. Rolf Bauer (Heidelberg) exemplifizierte unterschiedliche Auffassungen der Rumänen über Staat und Nation in den beiden Monarchien zwischen 1866 und 1918 anhand symbolischer Kodierungen wie Heraldik, Straßennamen, Verfassung, aber auch der Literatur. Zur Bildung der Nationsidee bei den Rumänen hätten in der Habsburgermonarchie die *Siebenbürgische Schule* wie u.a. auch die Initiierung der Putna-Memoria (1871), an der Mihai Eminescu und Ion Slavici beteiligt waren, Wesentliches beigetragen. Edda Binder-Iijima (Heidelberg) nahm „Integration durch Hofkultur: die Höfe Bukarest, Sinaia, Sigmaringen, Neuwied und ihre Vermittlungs- und Representationsfunktionen“ zum Anlass, ein exaktes Bild des Hoflebens als äußere Form der Politik, aber auch der vom Hof geförderten Kultur zu einer Zeit, als diese beiden Gesellschaftsformen in Rumänien noch im Werden waren, zu entrollen. Bernhard Lauer (Kassel) und Gabriele Samietz (Potsdam) stellten Königin Elisabeth (Carmen Sylva) als sozialen Werken verpflichtete Landesmutter und Kulturvermittlerin – auch bildlich – dar. Die komplexe Rolle dieser Königin wie auch ihr Wirken als Mäzen für die Künste wird noch weitgehend ignoriert. Iliana Grigori (Berlin) analysierte in ihrem hochdifferenzierten, Neuland betretenden Beitrag die ambivalente und „schwierige Beziehung“ zwischen Mihai Eminescu und Karl I. – der Dichter konstruierte sich die Gestalt des Monarchen u.a. zu seinem eigenen Feindsymbol.

Zur zweiten Phase, Großrumänien unter Carol II. und Mihai I., gab es nur einige Schwerpunktreferate. Es zeigte sich, dass noch viele Forschungsdefizite, vor allem hinsichtlich Carols II., bestehen.

Klaus Heitmann (Heidelberg) wertete in „König im Exil: Carol II. und der Zweite Weltkrieg“ die Tagebücher des Monarchen aus und stellte die Hauptzüge seines politischen Denkens dar: Carols Sympathie für die westlichen Alliierten, seine dezidierte Abneigung gegen die Sowjetunion und Nazideutschland, seine Hoffnung, auf den Thron zurück zu kehren. Carols II. Tagebucheintragungen nach September 1940 zeigen einen oftmals erschreckend naiven, gar inkompetenten, emotionsgesteuerten Ex-Monarchen. Michael Kroner (Oberasbach) erläuterte einen weniger bekannten Aspekt im politischen Leben der Deutschen in Rumänien: „Die Akzeptanz des rumänischen Staates durch die deutsche Minderheit (1918–1947)“. König Ferdinand betrachtete sich noch als Deutscher, Carol II. dagegen schon als Rumäne, was nicht ohne Einfluß auf die deutsche Minderheit blieb. Die doppelte Loyalität der Deutschen Rumäniens galt Staat und eigener Ethnie; sie begründeten ihre Loyalität für den Staat mit dem Erhalt der Schul- und Kirchenautonomie. Ferdinand habe die Karlsburger Beschlüsse unterstützt, Mihai 1994 in einem Interview betont, dass die Deutschen Rumäniens keine „Fünfte Kolonne“ Hitlers gewesen seien.

Die von Professor Loewe moderierte Schlußdiskussion festigte Tagungsergebnisse zu drei übergreifenden Themen – Identität, Monarchie als modernisierungsfördernde Institution sowie Kulturmodelle und Kulturtransfer – und stellte Desiderate für künftige Forschung heraus.

*

Die Heidelberger Tagung hob sich thematisch insoweit von den übrigen Symposien zur neueren rumänischen Geschichte ab, als hier wiederholt auf einen vor allem in Rumänien selbst bislang völlig vernachlässigten historiographischen Aspekt verwiesen wurde: Die nüchtern-wissenschaftliche Wertung der „ausländischen“ Monarchie und ihrer Rolle für die Modernisierung des Landes. Eine solche war von der rumänischen Geschichtsschreibung lange Zeit vermieden worden; als verdammenswert herausgestellt wurde immer nur die Gestalt des dritten Monarchen, Carols II., deren Kritikwürdigkeit außer Zweifel steht, und als prägend nur das sogenannte „französische Vorbild“. Die meist verneinten oder verschwiegen positiven Wirkungen der Hohenzollern-Monarchie auf die Stabilität und die europäische Ausrichtung des seit 1859 bestehenden neuen Staates beginnen heute erst in die Forschung einzuzießen.

Mit den Heidelberger Referaten und Diskussionsrunden wurde nicht zuletzt jedoch ein Beitrag zur vergleichenden Monarchieforschung im neuzeitlichen Europa geleistet. Elena Siupiur (Bukarest) führte dieses Thema mit einem Überblick über die rumänische Dynastie als sozial-monarchisches Paradigma für Südosteuropa ein.

Sie wies auf die Unterschiede zwischen dem rumänischen Staat und den anderen Balkanstaaten, die auf den Trümmern des Osmanischen Reiches entstanden waren und keine politische Kontinuität aufzuweisen hatten, hin. Nur in Rumänien sei es mit Karl I. gelungen, eine stabile Monarchie zu gestalten. Ein das gesamte südöstliche Europa betreffendes Forschungsfeld war damit eröffnet. Der differenzierende Vergleich mit den anderen Monarchien der Region – Montenegro (1782, 1910–1918), Griechenland (1832–1924, 1935–1967), Serbien/Jugoslawien (1882–1934), Bulgarien (1908–1943), Albanien (1928–1939) – konnte hier nur skizzenhaft erfolgen. Das Thema ist gegenwärtig jedoch Gegenstand eines größeren an der Universität Heidelberg angesiedelten interdisziplinären Forschungsprojekts.

Den unmittelbaren Anlass zu dieser Tagung, deren Abschluß ein Konzert mit Werken von rumänischen Komponisten und Liedern nach Texten von Carmen Sylva am Abend des 4. November bildete, gaben mehrere monarchische Gedenktage. Ihnen zur Seite stehen, gleichsam einen Bogen darüber spannend, zwei politische Referenzdaten: die Proklamation Rumäniens zum Königreich (1881) und der in Brüssel gerade votierte EU-Beitritt der Republik Rumänien für Januar 2007.

Krista Zach
(München)

L'Europe en réseaux. Contributions à l'histoire de la culture écrite, 1650–1918 / Vernetztes Europa. Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens, 1650–1918. Série éditée par / Herausgegeben von Frédéric Barbier, Marie-Elisabeth Ducreux, Matthias Middell, István Monok, Eva Ring, Martin Svatoš, Leipzig Universitätverlag, Leipzig, 2005, 3 tomes

Cette série porte le nom d'un projet entamé il y a quelques années et soutenu par le Ministère des Affaires étrangères de Paris, École Pratique des Hautes Études, Maison des Sciences de l'Homme, l'Institut d'histoire moderne et contemporaine et l'Institut de recherches et d'histoire des textes (CNRS, Paris), le Centre de recherche en histoire du livre (ENSSIB Lyon-Villeurbanne) en partenariat avec Geisteswissenschaftliches Zentrum Geschichte und Kultur Ostmitteleuropas de Leipzig (Allemagne) et Országos Széchényi Könyvtar (Bibliothèque Nationale) de Budapest. Trois volumes sont déjà parus, comme résultats d'autant de colloques internationaux, et un quatrième est en préparation (colloque de Leipzig, 2005). Il nous semble par conséquent adéquat de les présenter ensemble, comme trois parties du même projet intellectuel.

Libri prohibiti. La censure dans l'espace habsbourgeois, 1650–1850, édité par Marie-Elisabeth Ducreux et Martin Svatoš, Leipzig Universitätverlag, Leipzig, 2005

Même si le volume porte essentiellement sur l'ancien espace de la monarchie des Habsbourg, les contributions y réunies ne laissent pas de côté la communication avec l'Occident, d'une part, et avec l'Est de l'Europe, d'autre part. Les dimensions de la censure sont regardées sous les angles les plus divers, les analyses quantitatives étant souvent redoublées d'études de cas approfondies. Dans l'introduction, Marie-Elisabeth Ducreux précise les sens assignés à la notion de « censure », en tant que norme et pratique en même temps, et relève l'importance de cette direction de recherche pour la reconstitution non seulement du fonctionnement de l'État et de l'Église, mais aussi pour la formation et la refonte permanentes des goûts et des valeurs des acteurs sociaux. Il s'agit d'un angle d'attaque qui permet d'identifier *a contrario* les principes des institutions dominantes, de mesurer l'efficacité de l'acte d'administration, et de saisir les enjeux (politiques, religieux, identitaires) à l'œuvre dans tout acte culturel. L'auteure plaide par conséquent pour une approche qui prenne en compte en égale mesure institutions et individus, censeurs et censurés, auteurs et lecteurs, sans négliger aucune des dimensions des relations qui tiennent ensemble le tissu social (pp. 7–27).

Rev. Études Sud-Est Europ., XLV, 1–4, p. 517–530, Bucarest, 2007

La réflexion de Waltraud Heindl illustre très bien cette suggestion méthodologique, soulevant le problème des rapports entre censure et la *staatsbürgerliche Mentalität* en Europe centrale. Un panorama de l'évolution institutionnelle de la censure est ainsi dressé, voué à surprendre les grands traits d'un tableau qui ne manque pas de nuances régionales (pp. 27–37). L'étude de cas entreprise par Norbert Bachleitner (pp. 39–54) en témoigne. L'auteur analyse le protocole de la censure habsbourgeoise des années 1810–1811, afin de saisir les choix des autorités et les limites imposées aux lecteurs. Les « belles-lettres » s'avèrent une fois de plus un « ennemi » redoutable de l'ordre en place : parmi les ouvrages interdits on retrouve de nombreuses pièces satiriques et comédies (dont les ouvrages de Beaumarchais) à côté de Schelling, Schlegel et de la *Vie militaire* de Lannes, l'ancien maréchal de Napoléon. Les manuels pour les enfants juifs furent jugés tout aussi « dangereux » que les récits sur les exploits de Masséna au Portugal et c'est d'ailleurs intéressant de remarquer que les livres pour les enfants en général n'échappaient pas aux yeux vigilants des censeurs. Les écoles non plus, comme le montre Iacob Mârza dans son étude concernant l'impact de la censure sur les écoles roumaines de Transylvanie (pp. 99–107).

La « préhistoire » de la censure préalable commence d'ailleurs au XVI^e siècle. István Monok se la donne pour objet et insiste sur la dispute pour la prééminence dans ce domaine entre les autorités urbaines et celles ecclésiastiques en Hongrie, après l'expulsion des Ottomans (pp. 105–117). L'auteur attire l'attention sur l'efficacité assez réduite de la censure préalable, surtout à cause des importations de livres, ce qui met en évidence l'importance d'une analyse qui porte sur les importations clandestines. La Hongrie fut pourtant un cas différent par rapport aux pays héréditaires de la monarchie. Eva Ring renforce cette idée dans son étude sur les pamphlets politiques à la fin du XVIII^e siècle (pp. 89–99), en soulignant : « c'est l'histoire de la censure qui permet de montrer le dynamisme des facteurs qui constituent l'histoire du livre ». Un panorama de ces facteurs et des leurs tendances au XVIII^e siècle en offre elle-même, suggérant l'existence d'une dialectique des rapports entre niveaux central et provincial en ce qui concerne la législation et son application sur la production de livres et sur leur réception. Pour sa part, Dorottya Liptak dresse un tableau général des rapports entre la censure et l'édition des livres et des journaux en Hongrie au XIX^e siècle et montre leurs relations avec les événements politiques contemporains (pp. 55–73). L'histoire de la censure en est, en effet, un indicateur très sensible, ce qui peut être observé tout au long de la période analysée. Renforcé dans les années 1830, pour des raisons évidentes, le dispositif de contrôle devient plus lâche en Hongrie durant les années 1865–1875.

Le système se construit donc étape par étape et ne néglige pas les expériences étrangères. Lieu « dangereux » par excellence pour l'Autriche et la Russie, la France des Lumières pouvait toutefois offrir quelque chose de « bon » : la police et, par-dessus tout, la police du livre. Jean-Dominique Mellot montre bien pourquoi et quelles furent les voies par lesquelles l'expérience française, qui ne manquait pas

d'échecs d'ailleurs, intéressa Marie-Thérèse et Joseph II (pp. 73–89). Les deux monarques eurent un allié important : l'Église romaine, préoccupée du contrôle des lectures et des idées. On doit à Martin Svatoš une incursion dans les pratiques de la censure exercée par l'Église, qu'il reconstitue à travers l'étude d'une « biographie exemplaire » : celle du missionnaire jésuite Antonin Koniaš. Synthèse de ses expériences missionnaires, le *Catalogum librorum haereticorum* de 1724 (resté manuscrit) précède de peu le premier index tchèque publié : *Clavis haeresim claudens et aperiens*. Dans ce cas, « la confiscation des livres à des fins pastorales et missionnaires a finalement fait d'Antonin Koniaš l'un des premiers spécialistes et bibliographes de la littérature tchèque ancienne ».

L'Église catholique ne fut pas la seule à veiller sur la juste voie d'adorer Dieu et ses représentants sur la terre. Pour leur part, avec des moyens spécifiques, les Églises évangélique et luthérienne firent de même. La contribution d'Eva Kowalská en est une bonne illustration et montre le rôle des ecclésiastiques comme distributeurs et censeurs des livres (pp. 141–151). Le protagoniste de son étude est Michael Institoris Mossotzy, actif à Bratislava (Pressburg), entre 1731–1803. Attila Verók prend comme terrain la Transylvanie autour de 1700, regardée à travers l'expérience de Cristoph Nicolaus Voigt (pp. 129–141). Les actes du procès qui lui fut intenté pour accusation de piétisme et le catalogue de la bibliothèque du gymnase de Sibiu (Hermannstadt) où Voigt fonctionnait (publié en annexe) donnent une idée des lectures « permises » ou, au contraire, « interdites ». Nous y trouvons, hormis une très grande quantité de livres religieux, *Acta eruditorum* et *Bibliothaeca graeca* de Fabricius, le correspondant de Nicolas Maurocordato à Leipzig, dictionnaires et grammaires latines et grecques, auteurs antiques. Comenius fut jugé comme un auteur dangereux ; à côté de son histoire de la confrérie bohême, que des livres religieux. La question que l'auteur soulève est justifiée : le contrôle des lectures fut-il vraiment si strict parmi les Saxons de confession évangélique? Les autorités purent-elles tout voir et punir?

Déplaçant l'accent sur la Bohême du XVIII^e siècle, Marie-Elisabeth Ducreux met en évidence les nuances des rapports entre « encadrement » et pratiques illicites de la lecture (pp. 151–167). La circulation des gens et des idées, les tentatives de centralisation et l'absence des frontières nettes à l'intérieur de la monarchie des Habsbourg obligent à une approche transversale qui suive en égale mesure les normes et les pratiques. Les unes éclairent les autres, dans la mesure où l'effort normatif tente d'éliminer des pratiques déjà en place, qui deviennent ainsi repérables pour le chercheur, et réciproquement : la lecture des pratiques peut souvent donner des indications sur le degré d'intériorisation et d'observation des normes. Le livre est souvent traité comme une personne par l'État et l'Église : jugé coupable, il est « exécuté » dans la place publique ou, plus souvent, emprisonné dans les bibliothèques des missionnaires, tout comme l'étaient, en Moldavie ou en Valachie, les « dissidents » qui critiquaient tel ou tel prince, tel ou tel régime. Ceux-ci n'y restaient que peu de temps, tandis que les livres devaient, en principe, y rester « à vie » car, pour eux, tout repentir était impossible. C'est pourtant une

chance pour les historiens, qui peuvent ainsi reconstituer le répertoire des livres « condamnés ».

Les bibliothèques privées y aident à leur tour, comme l'illustrent les contributions de Viliam Čičaj, qui s'intéresse aux bibliothèques bourgeoises des régions de la Slovaquie actuelle, XVI^e-XVIII^e siècles (pp. 117-129), respectivement d'Olga Fejtová dont l'analyse porte sur le patriciat de la Nouvelle-Prague « à l'heure de la récatolicisation », 1620-fin du XVII^e siècle (pp. 167-181). Les tensions existant au niveau des institutions centrales – l'Église surtout – ou entre Église et État laissèrent des traces dans les bibliothèques privées. Les hypothèses de travail suggérées par l'approche quantitative sont vérifiées par des études de cas à même de dévoiler les espaces et les facettes multiples de la censure et de son vécu par les acteurs sociaux. L'analyse de la production interne des livres n'y suffit pas, une analyse des importations – officielles mais aussi illicites – y est absolument indispensable, surtout dans un monde où le bi- ou le trilinguisme était courant. Olga Fejtová reconstitue le contenu des bibliothèques privées d'après les informations livrées par les inventaires après décès, source particulièrement riche, dont l'auteure profite pleinement. Une approche très fine renforce l'idée que la résistance aux ingérences du pouvoir uniformisateur fut parfois plus grande qu'on ne le pensait. Les bibliothèques de cette « élite de l'élite » pragoise en témoignent : « le livre protestant, conclut l'auteure, n'a jamais été déraciné de leurs bibliothèques », sans que cela entraîne automatiquement une pratique cohérente du protestantisme dans un milieu social et politique devenu profondément hostile. Encore une fois, les livres étrangers y contribuent d'une manière déterminante. C'est à l'analyse de leur circulation en Bohême (XVI^e-XVII^e siècles) que se livre Jaroslava Kasparová, qui étudie le livre en provenance d'Espagne (pp. 203-223). Ce genre d'approche pose, comme le souligne l'auteure, le problème de la compatibilité entre les divers systèmes : un livre jugé dangereux en Espagne pouvait fort bien ne pas l'être en Bohême, et réciproquement. L'important est de pouvoir connaître comment tel ou tel livre fut acquis et quelle lecture en faisaient ses propriétaires.

Si les livres « du commun » circulent vite et sont difficiles à contrôler, les « nouvelles à la main » constituent une matière encore plus problématique pour la censure. Ces pièces illustrent des pratiques d'information qui tirent leurs origines dans la correspondance régulière entre les seigneurs et leurs agents en territoire. Alena Richterová en offre une synthèse de leur évolution s'appuyant sur une riche documentation et replaçant le cas des Pays Tchèques dans le contexte de l'Europe centrale et occidentale aux XVI^e-XVII^e siècles (pp. 203-223). Les *avvisi* ou *Neue Zeitungen* sont soumis à la censure mais la contournent souvent. Leur histoire est liée à la formation graduelle des professionnels, d'un côté, et des colporteurs, de l'autre, véhicules, en égale mesure, de l'information « de marché ».

Les contributions réunies dans ce volume enrichissent considérablement l'horizon des pratiques de l'imprimé et de la lecture et nous invitent à réfléchir sur leur histoire dans le Sud-Est européen. Elles soulèvent des problèmes, tout en

offrant de nouvelles pistes de recherche non seulement pour les historiens du livre, mais pour tous ceux qui veulent comprendre la dynamique des idées en Europe. C'est dommage donc de ne pouvoir pas y retrouver une présence plus consistante du Sud-Est européen, terrain assez peu exploré de ce point de vue. Arrivé à ce point, nous tenons à attirer l'attention sur une récente étude qui vient d'enrichir le dossier, autrement assez maigre, de cette problématique dans l'espace roumain. Il s'agit de l'article d'Alexandru Mareș, *Considerații pe marginea indicelor de cărți oprite din secolul al XVII-lea* (Considérations en marge des index de livres interdits du XVII^e siècle), *Studii și Materiale de Istorie Medie*, XXIII, 2005, pp. 257–281. C'est une contribution importante qui identifie avec minutie et rigueur les titres « indésirables », précise la langue des originaux et retrace les lignes générales de leur circulation dans la culture roumaine.

Est-Ouest : Transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (XVII^e–XX^e siècles), édité par Frédéric Barbier, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2005

Le deuxième de la série que nous présentons, ce volume est ouvert par la très riche étude de Frédéric Barbier qui définit la problématique des transferts culturels du point de vue de l'histoire du livre et des rapports entre Europe occidentale, centrale et orientale (pp. 9–39). La problématique est ambitieuse, avoue l'auteur : « le rattrapage et l'intégration de la géographie de l'Europe centrale et orientale par rapport à l'Europe occidentale », ce qui suppose une approche comparative qui dépasse les « chronologies universitaires » et les découpages nationaux pour aboutir à une véritable sociologie de la communication culturelle. L'« autre Europe », à une géographie politique et culturelle profondément contrastée, en permanente recomposition, qui « invente » et « oublie » au cours du temps ses propres « pôles structurants », ne perd jamais ses contacts avec l'Occident. De nouveaux acteurs remplacent les anciens et assument le rôle de médiateurs : tel fut le cas de la Russie à partir du XVIII^e siècle, qui « élimine » du jeu ou assimile des pôles de communication traditionnels (la Pologne, par exemple).

Parmi les éléments qui structurent cette problématique, il faut se référer d'abord à la « physique des transferts », où hommes et objets articulent des réseaux d'échanges mouvants et dynamiques. C'est la voie d'accès vers le « contenu des transferts », qui implique l'étude des textes, des formes et des pratiques de la communication culturelle au niveau régional et européen, mais aussi l'analyse des manières dont les agents même y réfléchissent. On peut se rendre compte ainsi du sens double que la notion – et le processus qu'elle décrit – revêt : transfert et rétrotransfert sont en effet des notions étroitement liées, s'éclairant l'une l'autre. Leur rapport avec l'« espace-temps » s'articule également autour de plusieurs catégories de pensée à une histoire extrêmement complexe. Le concept de frontière d'abord : qu'elle soit « visible » ou « invisible », politique ou culturelle, elle invite toujours à une attentive réflexion. Dans « l'Europe ottomane », par exemple, quel

sens a-t-elle ? Comment organise-t-elle la géographie conçue et vécue par les acteurs sociaux ? Quelle relation entre « frontière », « centre » et « périphérie » ? Dans quelle mesure la pensée sur ces trois catégories et sur les rapports réciproques aide à la construction – ou à l'« invention » – des identités et des solidarités ? Voilà des éléments et des questions qui donnent une riche matière à l'auto-réflexion, dans la mesure où « l'historien européen travaillant sur les transferts et sur les livres travaille, aussi, sur lui-même, sur l'histoire de sa discipline et sur sa propre histoire individuelle ».

Les contributions réunies dans le volume viennent illustrer et enrichir les directions de recherche esquissées par l'éditeur. Une première section se concentre sur les cadres et les réseaux des transferts culturels. Lucia Lichnerová suit la dynamique des relations Est-Ouest dans la culture du livre des territoires qui composent la Slovaquie actuelle pendant XVI^e–XVII^e siècles (pp. 39–51). Les routes des livres et des équipements typographiques sont passées en revue en étroite relation avec les réseaux de « consommateurs », où les écoles occupent une place de choix. L'orientation vers l'espace germanique, très précoce et très productif dans le domaine de l'industrie du livre, est évidente. Au XVIII^e siècle, le même espace germanique fait figure de relais pour les terres tchèques et bohêmes, comme le montre la contribution de Claire Madl (pp. 61–77). S'occupant de la présence du livre français en Bohême, l'auteure attire l'attention sur la difficulté de la tâche, car le sujet implique approcher trois domaines très peu abordés : les réseaux commerciaux de l'imprimé et les pratiques professionnelles, les réseaux de sociabilité des élites intellectuelles et leur insertion dans les réseaux plus vastes qui couvrent l'Europe entière, respectivement la dynamique même des échanges et des transferts. L'auteure esquisse ainsi un vaste programme de recherches dont quelques jalons sont offerts au lecteur grâce à un important matériel d'archives qui amènera, à terme, à des résultats particulièrement intéressants. Au XIX^e siècle, on voit la situation se diversifier, comme partout en Europe. C'est ce qui montre Stephan Niedermayer, qui se penche sur les relations internationales des marchands de livres de Bohême et des Pays Tchèques (pp. 51–61).

L'espace allemand et la France furent parmi les plus importants fournisseurs de livres pour l'Europe orientale et la Russie. Michail Fundaminski essaie de mesurer la contribution allemande dans la production de livres en Russie au XVIII^e siècle, analysant la présence allemande dans le commerce de livres et au niveau des maisons d'édition (pp. 77–89). Le livre allemand, qui domine les bibliothèques russes vers 1750, cède la place, une décennie plus tard, au livre français, dont la présence en Russie est étudiée par Vladimir A. Somov (pp. 89–109). La France attire tout le monde, sans doute, mais suscite en même temps l'inquiétude des autorités, très préoccupées de monitoriser les *Russica* partout en Europe. La tâche est énorme, car « livre français » ne signifie pas toujours livre en français ou publié en France. Les maisons d'édition suisses et (surtout) hollandaises détiennent une place importante dans l'affaire, surtout grâce à des réseaux de distribution très dynamiques. L'acte de censure fut souvent inefficace devant la profusion des titres

et la diversité des trajets de circulation qu'ils empruntent et que les communautés d'étrangers de Russie ne firent que multiplier.

L'articulation entre production, échange et traduction organise la contribution que Norbert Bachleitner apporte à l'étude de l'histoire du livre dans l'espace autrichien au XIX^e siècle (pp. 109–125). L'auteur en offre une analyse quantitative, très riche en données, qui met en relation, parmi d'autres variables, l'importation et l'exportation du livre, d'un côté, et la dynamique de la censure, de l'autre côté. Le rôle des grandes maisons d'édition y fut essentiel. L'étude de Jean-Yves Mollier en fournit de nouveaux arguments à travers l'analyse du réseau de correspondants de la maison Michel Lévy frères de Paris. L'Europe centrale ne semble pas avoir été une priorité pour la maison : l'Autriche-Hongrie entière est mise sur le même rang que le Portugal ; en Russie, les frères Lévy possèdent cinq points de ventes seulement, tandis que la Pologne, la Roumanie et la Grèce n'en détiennent qu'un seul.

La deuxième section du volume est dédiée à l'étude des modèles et des transferts. Viliam Čičaj s'adonne à une analyse du livre français et de ses lecteurs en Europe centrale (pp. 143–151), en s'appuyant essentiellement sur les catalogues de production du livre et sur les bibliothèques. La présentation critique du corpus et de l'historiographie du problème encadre une recherche qui établit une typologie du livre français ayant circulé dans la région et attire l'attention sur la diversité des situations à étudier. Car, comme nous avons pu le souligner plus d'une fois, une partie du livre français ou en français provient de l'extérieur de la France. Des Pays-Bas, par exemple, cas examiné par Otto S. Lankhorst (pp. 151–165). L'auteur souligne le rôle de véhicules de la circulation du livre que les maisons d'édition hollandaises assument dans une « Europe française ». Il s'agit là d'une librairie internationale qui a su mettre à contribution les réseaux commerciaux de la République. Dans ces conditions, il peut paraître bien étrange d'apprendre les difficultés de documentation que les chercheurs affrontent ; des archives entières disparues à jamais peuvent pourtant être supplantées en faisant appel aux archives notariées et aux recherches de terrain. Remarquons que, dans ce cas aussi, les catalogues des bibliothèques privées peuvent fournir des éclaircissements importants et que, hormis les recherches déjà effectuées en Transylvanie, une analyse attentive des bibliothèques de Moldavie et de Valachie pourra se montrer bien utile.

Livre français – livre allemand : voilà les deux termes du binôme qui met en mouvement les idées en Europe centrale aux XVIII^e–XIX^e siècles. En Croatie, situation analysée par Daniel Baric, le second domine le marché et les bibliothèques d'avant 1820 ; le latin le suit, mais de loin (pp. 165–179). C'est une région pauvre en librairies (deux seulement pour la Croatie continentale, toutes les deux à Zagreb) et ayant seulement quatre imprimeries, mais au moment où l'intérêt pour la culture populaire en langue vernaculaire commence à devenir manifeste, un nouveau circuit du livre prend forme et ne cesse de se développer.

Important dans le processus de cristallisation des identités, le livre l'est aussi dans celui de formation des frontières ; c'est ce que constate Thomas Serrier s'occupant des marches orientales de l'« Empire du livre » : la Pologne (pp. 179–191).

Dans une situation de bilinguisme marqué par des tensions qui cachent derrière les résistances opposées par les Polonais catholiques au *Kulturkampf* promu par Bismarck, les deux parties jouent beaucoup sur le livre – comme véhicule de la langue – et arrivent à forger des identités par opposition, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'espace qu'elles se donnent pour arène de confrontation. Une histoire sociale des perceptions de l'autre et du soi ne pourra donc qu'être liée à l'histoire du livre et de la lecture, englobant en égale mesure production littéraire originale, presse et traductions. Dorotyya Liptak fait un premier pas dans cette direction et entreprend une histoire sociale de la littérature (originale et traductions) dans les hebdomadaires de Prague et de Budapest jusqu'à la fin du XIX^e siècle (pp. 191–209).

La troisième section se donne pour objet les paradigmes de la communication culturelle et débute par deux « sondages » portant sur la fortune des auteurs et de leurs ouvrages en Europe centrale. Martin Svatoš (pp. 209–221) suit la destinée littéraire et la réception de *Bellum grammaticale* d'Andrea Guarna, nommé Salernitano, œuvre paru à Crémone en 1511, tandis que Jaroslava Kašparová s'intéresse à la réception de Rabelais et de Cervantès en Bohême, XVI^e-début du XX^e siècle (pp. 221–235). Une analyse comparée dévoile combien sont importants le style, l'écriture et la langue d'un auteur pour sa fortune en pays étranger : plus direct et plus accessible, Cervantès fut également beaucoup plus lu que Rabelais, indication qui pourra montrer son utilité pour l'étude de leur réception dans le Sud-Est européen, par exemple.

Au niveau général, comme partout en Europe, les lectures françaises en Europe centrale vont dans un rythme croissant autour des années 1700, rythme qui va de pair avec le prestige acquis par la langue française. István Monok s'applique à retracer les axes généraux de cette dynamique. Véhiculés surtout par l'intermédiaire des villes allemandes et de la culture italienne, la langue et le livre français servent de médiateur à leur tour, comme voies d'accès aux œuvres des auteurs antiques, processus où les éditions dites « de Louvre » (qu'on retrouve également dans les bibliothèques des Pays Roumains) ont eu un rôle à jouer. C'est un tableau complété par Olga Granasztói (pp. 247–255), qui prolonge l'analyse vers les dernières décennies du XVIII^e siècle, en esquisant une histoire sociale des lecteurs et des lectures qui porte surtout sur les milieux nobiliaires. La bibliothèque du comte István Csáky (dont une bonne partie est conservée à Arad) offre un riche matériel pour l'analyse de ce qu'elle appelle « lecture productive », à savoir *marginalia*, notes de lecture, etc. Une lecture, l'on voit bien, qui stimule la réflexion et la création ; il ne pouvait pas en être autrement devant les écrits des « Philosophes », dont Montesquieu, Voltaire et Rousseau et leur réception en Hongrie sont étudiés par Eva Ring (pp. 255–263). *Quels auteurs et quels ouvrages français étaient préférés par les lecteurs de Hongrie ?* : c'est la question qui organise toute sa démarche, qui essaie également d'interroger l'articulation entre la réception de la culture française et l'intérêt pour la modernisation. La question semble manquer de nuances : tout livre français ne fut pas automatiquement porteur de modernité, même dans le sens très large qu'on peut assigner à cette

notion. La suite de l'article et surtout les choix que l'auteure opère sont pourtant convaincants et tracent des pistes pour une sociologie de la lecture en Hongrie qui devrait inspirer les historiens roumains aussi.

Il faut retourner vers la « lecture productive », révélateur et véhicule du transfert culturel, pour mieux comprendre les rapports qui se nouèrent entre langue et histoire, tradition et érudition dans le long et complexe processus de constitution – ou d'invention – de la nation en Europe centrale. C'est ce que fait Marie-Elisabeth Ducreux, qui interroge la validité des interprétations qui font de l'œuvre d'Herder « le moteur premier de la construction des nations romantiques » (pp. 263–283). Pour elle, la construction érudite des nations, qui a au centre la nouvelle science des langues et les préoccupations pour l'histoire universelle, à côté de celle appelée « nationale », se présente comme une « entreprise concurrente du romantisme entre 1770 et 1830 ». L'analyse des œuvres de Schlözer, Dobrovský et Dobner, dans le contexte d'un intérêt toujours croissant des érudits pour les « origines » des peuples et des langues, du processus d'invention des héros fondateurs, sert de révélateur privilégié.

Livre, érudition, littérature : ce ne sont pas seulement des instruments de construction de la nation ; ils sont souvent conçus comme moyens de sa préservation, de la préservation de l'État, en égale mesure. Jacques Le Rider en donne un exemple éclairant : celui de Hugo von Hofmannsthal ; dont les projets éditoriaux essayèrent de soutenir, pendant la Première Guerre mondiale, une identité autrichienne, pensée comme compromis entre les mondes latin-germanique et slave (pp. 283–292). En plein contexte de guerre, une guerre qui annonçait de plus en plus clairement la fin de l'Empire que Hofmannsthal ne cessait de considérer comme héritier direct de l'Empire romain, ses choix semblent aujourd'hui étranges, qui rendent compte d'une « hésitation fondamentale des lieux de mémoires slaves et hongrois dans la mémoire autrichienne ».

Les bibliothèques centrales et la construction des identités collectives, édité par Frédéric Barbier et István Monok, Leipzig, Leipziger Universitätverlag, 2005

C'est le troisième volume de la série qui se concentre sur les rapports entre livre et identités, regardés à travers l'histoire des bibliothèques nationales. Les définir, remarque Frédéric Barbier dans l'introduction (pp. 9–33), signifie d'abord préciser le sens du concept de « nation ». La pluralité des modèles de bibliothèques, et surtout celle de leurs rôles, correspond à une pluralité égale des modèles politiques, « qui tous illustrent comment, à travers l'histoire comparée des bibliothèques, nous touchons en définitive à une histoire comparée des cultures européennes ». Plusieurs types de rapports doivent être pris en compte : entre bibliothèque et corps politique et social (la Bibliothèque royale fut-elle vraiment « nationale » ?), entre bibliothèque et capitale (création, filiations, histoire, fonctionnalités, organisation de l'espace urbain).

La problématique d'une typologie des bibliothèques « centrales » ou « nationales » anime la réflexion de Paul Raabe qui insiste sur la complexité du phénomène dans le monde contemporain (pp. 33-47). Les enjeux – culturels et politiques – d'une telle institution en Allemagne ne sont pas sans rapport à une tradition historique de la diversité et du pluricentrisme, où les relations bibliothèque(s) – Etat(s) ont été conjuguées de manières diverses d'une région à l'autre. Cela fit que la ville de Leipzig, « capitale allemande du livre », ne l'ait jamais été du point de vue politique, situation qui ne changea ni durant la séparation de l'Allemagne, ni après la réunification, comme le montre Sabine Wafers (pp. 57-67).

Si, dans le cas allemand, ce fut la diversité régionale qui risquait de l'emporter sur la communauté de langue et entraver au projet d'une Bibliothèque vraiment « nationale », dans le cas de la monarchie habsbourgeoise, ce fut l'action centrifuge des « nationalités » qui s'y opposait. Le projet centralisateur mené par la Cour de Vienne, et qui ne manquait pas d'une dimension culturelle, a dû affronter aux XVIII^e-XIX^e siècles des initiatives issues d'individualismes confessionnels et culturels en plein essor. Le centre même se trouvait en difficulté, à partir de 1867 notamment, lorsqu'une articulation cohérente entre dynastie (Cour) – État – nation(s) devint plus que problématique, fait souligné par Norbert Bachleitner (pp. 47-57).

Il ne s'agit pas là d'une « concurrence » ou d'une opposition absolue et continue, car la cohérence de l'action culturelle et politique des « nations » ne fut acquise que vers la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous l'influence des Lumières et, plus tard, du Romantisme. Ce fut aussi l'époque où la notion même de bibliothèque commence à se préciser. Conçue comme corpus qui réunit les productions intellectuelles de la même communauté, la bibliothèque donna matière à des utopies rétrospectives attribuant un nom et un sens nationaux à des faits de culture qui ne l'étaient pas au moment de leur création. En tant qu'institution, elle fit souvent figure de repère et de lieu de mémoire dont l'organisation et l'administration rendent compte de la complexité des projets qui sont à la fois culturels et politiques.

S'occupant des origines lointaines de l'action de Ferenc Széchény pour la fondation de la Bibliothèque nationale hongroise, István Monok remarque l'importance de la Réforme et de la Contre-réforme pour la préhistoire de ce projet (pp. 87-101). Il attire aussi l'attention sur l'investissement symbolique dans le souvenir de la *Corviniana*, qui fut redoublé par la perpétuation du souvenir de la royauté disparue en Hongrie après la défaite de Mohacs. L'image d'une royauté qui regroupe des « nations » diverses s'efface pourtant avec la génération de Széchény, de telle façon que la Bibliothèque-Musée qu'il fonda laisse complètement de côté tout ce qui n'était pas « strictement hongrois », pour recueillir seulement les productions d'une culture qui devait faire preuve de son individualité à travers la langue. L'auteur souligne également le rôle des bibliothèques et des collections privées (surtout aristocratiques) et des « bibliothèques ouvertes », dont l'origine

remonte à la fin du XV^e siècle. L'histoire plus récente de leur apport, surtout en ce qui concerne le mécénat, est d'ailleurs très bien présentée par Dorotyya Liptak (pp. 101–125), qui s'appuie sur quelques études de cas richement documentés, dont celui de Lajos Thallóczy, personnage très proche à l'histoire balkanique. Pour sa part, Jiří Pokorný (pp. 245–255) retrace l'histoire des « bibliothèques ouvertes » en Europe centrale durant les XIX^e–XX^e siècles, l'accent étant mis sur les territoires de l'ancien royaume de Bohême.

En parallèle, l'action culturelle et politique des autres « nationalités » de l'Empire se déploya sur des coordonnées similaires. L'initiative des particuliers y joue un rôle essentiel. Ce fut le cas du projet mis en œuvre par la famille Bruckenthal à Sibiu (Hermannstadt). Attila Verók remarque son importance pour le développement de la culture et de l'individualité des Saxons de Transylvanie, mettant aussi en évidence l'articulation entre bibliothèque, musée et enseignement « nationaux » (pp. 125–133). La même « confusion constitutive » peut être retrouvée dans le cas slovaque, étudié par Augustin Mat'ovčič (pp. 163–169). Les initiatives des collectionnaires privés et des institutions d'enseignement contribuèrent d'une manière consistante à la création, dans les années 1860–1870, de la *Matica slovenska*, dont l'idée est liée au grand nom de Šafárik. Ce ne fut pas par hasard que l'apparition des études slaves comme domaine académique, leur développement et leur essor, particulièrement important au XIX^e siècle, furent contemporains à la formation de l'idée moderne de nation. Cela se vérifie aussi dans le cas tchèque, présenté par Marie Ryantová (pp. 183–191) et dans le cas croate, étudié par Daniel Baric (pp. 169–183). La situation bulgare, passée en revue par Aneta Donscheva (p. 191–197), est différente et, en tout cas, a une histoire « plus courte », qui commence seulement en 1878. Le nom de la Bibliothèque Nationale de Bulgarie parle pourtant de l'intention de récupérer une tradition illustre, rappelant la mission civilisatrice des Saints Cyrille et Méthode.

L'histoire des noms renvoie souvent aux enjeux politiques, fait montré par Thomas Serrier, qui recompose l'histoire, alternativement « allemande » et « polonaise », de la bibliothèque de Poznań (pp. 197–229). En 1902, y fut créée la Bibliothèque de l'empereur Guillaume qui devint, après la défaite du Reich en 1919, la Bibliothèque de l'Université de Poznań, dont la double mission était de construire une collection centrale pour toute la région et, sur un niveau plus large mais aussi plus politique, d'aider à bâtir une Pologne qui aille de l'Oder jusqu'à la Mer Baltique. En 1941, l'histoire se répète, mais en sens inverse : la même institution devint la Bibliothèque de l'État de l'Université du Reich, qui devait coloniser idéologiquement l'espace conquis par l'Allemagne nazie. L'an 1945 marqua un nouveau changement, qui s'opère sous le nom d'Adam Mickiewicz, dont le souvenir devait légitimer l'effort d'intégration culturelle des territoires recouverts.

Quant aux Roumains qui vivaient sous administration habsbourgeoise, ils illustrent deux modèles différents. L'un est présenté par Eva Márza, qui s'arrête sur

l'histoire de la bibliothèque métropolitaine orthodoxe d'Alba Iulia (Weissenburg) (pp. 133–155). Les livres y réunis sont liés quasi exclusivement au culte. Les notices marginales (la « lecture créative » dont on a parlé ci-dessus) aide à identifier les agents et leurs pratiques, ainsi que les trajets de la circulation des livres. L'activité de l'Église uniata, dont le centre principal se trouvait à Blaj (Blasendorf), situation analysée par Iacob Mârza (pp. 15–163), s'inscrit dans un horizon différent, et cela non parce qu'elle aurait minimisé la dimension confessionnelle, mais parce qu'elle ne s'y cantonne pas exclusivement et essaye d'y intégrer une action culturelle et politique qui fait de l'enseignement un de ses véhicules de pointe.

Dans la quasi-totalité des cas, les relations entre bibliothèque centrale ou « nationale », le musée et l'enseignement (surtout l'enseignement supérieur ou, pour le désigner par un terme général, l'université), s'avèrent essentielles. Ce fut aussi le cas de la Bibliothèque Nationale de Lettonie, exposé par Andris Vilks (pp. 229–245), dont la création et le développement doivent beaucoup non seulement à la bibliothèque de la ville de Riga, mais aussi à l'Université de Helsinki. Histoire, traditions culturelles et conjonctures politiques contribuèrent donc ensemble à la cristallisation des institutions d'un pays que les troubles de l'histoire n'ont pas épargné.

L'exception est illustrée par le cas hollandais, étudié par Otto S. Lankhorst (pp. 67–79). Dans un pays dont les maisons d'édition furent parmi les plus actives d'Europe, où la vie urbaine et l'enseignement étaient florissants, une Bibliothèque nationale n'existe officiellement qu'à partir de 1982. C'est toujours la diversité régionale et la concurrence entre les diverses provinces qui expliquent cet état de faits. Dans ce contexte, le rôle unificateur revint – une fois de plus – à la famille d'Orange-Nassau, dont les collections privées devaient constituer le noyau de la Bibliothèque royale, étrange institution pour un pays qui se vantait d'une tradition républicaine. La « nationalisation » progressive de l'institution doit beaucoup à la Révolution française et, autre paradoxe, au roi Louis Napoléon.

On voit se configurer ainsi trois modèles-idéals : à la diversité régionale à l'intérieur d'une communauté de langue, illustré par le cas allemand, répond le modèle de la monarchie habsbourgeoise, où la diversité culturelle et « nationale » minait le projet centralisateur du pouvoir. Le troisième modèle, centralisé, est celui de la France, dont la gloire culturelle s'illustre par la fameuse Bibliothèque du Roi. Dans ce contexte, la bibliothèque municipale de Paris ne pouvait jouer qu'un rôle mineur, sans jamais arriver à cristalliser une identité urbaine particulière. Au bout d'une histoire troublée, brièvement reconstituée par Pierre Caselle (pp. 79–87), la distinction entre « Paris-capitale » et « Paris-ville » reste encore impossible à faire.

La deuxième section (« Sémiotique des bibliothèques ») est consacrée prioritairement aux aspects institutionnels. Dans cette perspective, la question du dépôt légal est fort révélatrice. En France, elle s'ouvre très tôt (l'édit de Montpellier, 1537), pour faire l'objet d'une longue histoire, qui offre, comme le

remarque Jean-Dominique Mellot (pp. 257–277), une grille de lecture particulièrement utile de l'histoire politique. Le manque d'efficacité réelle en matière de « police du livre », conséquence paradoxale de la sévérité de la législation, indique bien les difficultés affrontées par le processus de centralisation politique et administrative. Ce n'est donc pas étonnant que l'institutionnalisation d'une vraie bibliothèque royale et la montée en efficacité du dépôt légal sont liées au règne de Louis XIV et au ministériat de Colbert. Il ne s'agit pourtant pas d'une efficacité qui eût un apport important à l'accroissement des collections : entre 1684 et 1790, seulement 10% des acquisitions provenaient du dépôt légal. Comme nombre d'éléments constitutifs de l'Ancien Régime, le dépôt légal eut une vie agitée pendant la Révolution, mais surviva (loi Lakanal, 1793), contribuant (à côté des confiscations des biens du clergé, étrange cumulation de facteurs!) à l'enrichissement d'une Bibliothèque qui devait abandonner le nom monarchique sans pourtant rompre avec son héritage.

La « libération » du patrimoine national entraîna un accroissement considérable du public et marqua l'apparition de plusieurs catégories de lecteurs. Il a fallu pourtant attendre le Second Empire pour que la diversification du public soit doublée par une réorganisation de l'espace, du temps, de l'architecture et des pratiques, un processus qui continue même de nos jours. Selon Bruno Blasselle (pp. 277–289), la Bibliothèque Mitterrand en hérite et illustre un étrange paradoxe : conçue comme dépôt du savoir universel, elle impose néanmoins une limitation d'accès par l'application du principe de dernier recours. Ce serait un principe en quelque sorte désuet (ou qui le deviendra bientôt), dès que la bibliothèque virtuelle constitue une concurrence sérieuse à son « ancêtre » matérielle. La « nouvelle » Bibliothèque Nationale est en fait le résultat d'une combinaison de plusieurs projets étatiques : la police de l'imprimé (le dépôt légal en fait partie) ; la collection d'Etat, qui suppose également le principe de l'inaliénabilité (institué par la loi impériale de 1809) et la bâtisse de l'Etat. Recomposant la dialectique de ces facteurs, Jean-Michel Léniand souligne à juste titre que le « monument-bibliothèque » émet « un message dont le contenu varie selon les époques », ce qui exige une lecture contextualisée et diachronique (pp. 289–297).

L'espace du livre se conjugue d'une toute autre manière lorsqu'on a affaire avec des livres « exposés », non pas pour être lus mais pour être admirés. Frédéric Barbier analyse la place et le rôle du livre dans les Expositions universelles à une époque où l'idéologie du progrès redoublait celle de la compétition (pp. 297–325). Livres exposés et identités exposées y vont ensemble, dans le contexte d'une démocratisation du savoir qui offrait de nouveaux instruments à la propagande et à la gloire nationales. Ce fut bien le cas lors de l'Exposition universelle de Paris (1867) et l'exemple de la Roumanie en témoigne. Nous en profitons pour attirer l'attention sur le récent livre de notre collègue Laurențiu Vlad¹. Remarquons

¹ *Imagini ale identității naționale. România și expozițiile universale de la Paris, 1867–1937*, Bucarest, 2001 ; voir aussi son article, *Quelques notes sur l'image de la Roumanie aux expositions*

aussi que la chronologie de l'imprimerie roumaine exige des corrections. Ainsi, le premier livre imprimé sur le territoire roumain date de 1508 et non pas de 1512 (comme le croyaient les organisateurs de 1867) : c'est le célèbre *Missel* de ce Macaire que toutes les cultures balkaniques d'expression slave revendiquent (ce qui montre que le livre joue encore le rôle de monument censé soutenir la gloire « nationale »). De même, pour trouver le premier livre imprimé en langue roumaine il faut remonter presque une décennie par rapport à la date du *Psautier* de 1577 : il s'agit du Catéchisme luthérien (*Întrebare creștinească*), publié toujours par Coresi et toujours à Brașov². Il nous semble pourtant assez inadéquat de considérer Brașov (Kronstadt) et Sibiu (Hermannstadt) comme des « villes hongroises ». Le royaume de Hongrie n'existait plus depuis Mohács (1526) et, en tout cas, ces deux villes furent plutôt saxonnes. *Pétrossa* veut dire sans doute *Pietroasa* ; c'est le titre français du grand livre en édition de luxe de Tocilescu qui explique cette graphie un peu bizarre.

L'autre modèle de « gloire nationale » fut illustré par l'Exposition de Budapest (1896) organisée par la « génération du millénaire », tandis qu'un troisième anima les manifestations vouées à célébrer, à la veille de la Grande Guerre, l'exceptionnelle tradition de la « capitale du livre allemand » : la ville de Leipzig, qui organisa l'Exposition de 1914. Ce ne fut donc pas par hasard que le guide y fut précisément le grand historien Karl Lamprecht, l'ancien professeur de Nicolae Iorga.

Les réflexions d'Henri-Jean Martin (pp. 325–339) sur les nouveaux rapports entre livre et culture à l'aube du XXI^e siècle ajoutent de nouvelles questions et de nouveaux thèmes de réflexion, en joignant, dans une symétrie intellectuelle enrichissante pour le lecteur, les considérations introductives de Frédéric Barbier. On ne pouvait pas clore ce volume riche et instructif d'une manière plus heureuse.

Conçu au début comme exercice de comparatisme qui traite des expériences française et allemande, le projet intellectuel qui nous a occupé ici s'est graduellement donné une perspective beaucoup plus large, tant du point de vue géographique que méthodologique. C'est l'Europe même, comme identité culturelle mais aussi comme processus, qui en est la cible, regardée de l'angle de vue de l'histoire du livre. Une histoire sociale du livre et des lectures qui tente d'embrasser tout, ou presque, qui est en mesure de fournir une grille de lecture nouvelle et dynamique des rapports entre « culture » et « politique » tels que les acteurs sociaux pouvaient les imaginer.

Radu G. Păun

universelles de Paris (1867–1937), in « Revue Roumaine d'Histoire », XL–XLI, 2001–2002, pp. 277–286.

² Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demény, *Carte și tipar în societatea românească și sud-est europeană (secolele XVII–XVIII)*, Bucarest, 1985 ; I. Gheție, Al. Mareș, *Diaconul Coresi și izbânda scrisului în limba română*, Bucarest, 1994 ; pour une présentation générale et accessible, voir D. Deletant, *A survey of Romanian presses and printing in the sixteenth century*, in « The Slavonic and East-European Review », LIII, 131, 1975, pp. 161–174.

Comptes rendus

Par les soins de Zamfira Mihail

ANDREI PIPPIDI, *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Honoré Champion. Paris, 2006, 380 p.

Le volume rassemble 16 contributions, dont deux inédites sur un sujet peu connu par les spécialistes et le public occidental cultivé. À juste titre l'introduction met le doigt sur l'idée que « le domaine sud-est européen est devenu une terre inconnue, sauf pour quelques esclaves de la spécialisation qui se sont bravement voués à l'étude d'un de ces pays » (p. 11). Force est de reconnaître que, pour dominer un tel sujet, l'historien a besoin de compétences linguistiques remarquables, de patience pour fouiller dans les archives dispersées dans tous les coins de l'Europe, d'ingéniosité pour combler le caractère parfois lacunaire et imprécis des sources. D'où la méfiance des chercheurs occidentaux de se mêler dans une véritable *terra incognita* assez lointaine autant du point de vue géographique que du discours historique. Même aujourd'hui, dans plusieurs pays du Sud-Est européen le discours historique reste dominé par le paradigme nationaliste qui projette dans le passé les ambitions, les rêves, les fantaisies des hommes du XXI^e siècle.

Heureusement, on ne retrouve point les traces d'une telle manière de concevoir l'histoire dans les études rédigées par le professeur Andrei Pippidi. Le volume est, en quelque sorte, la continuation d'un livre, rédigé par le même auteur, sur la tradition byzantine dans les Pays Roumains (*Tradiția politică bizantină în « Țările Române în secolele XVI–XVIII*, București, 1983). Dans ce cas la perspective est plus large (on prend en considération la Péninsule Balkanique entière) et l'attention se dirige de l'analyse de la diffusion et de la réception du modèle byzantin vers l'oscillation entre la tradition impériale et les influences occidentales. On retrace ainsi le chemin parcouru par le « monde balkanique » de la fin du Moyen Âge jusqu'à l'aube de l'époque moderne. Les sources interrogées sont d'une remarquable diversité (chroniques, descriptions géographiques, documents de chancellerie, mémoires), ce qui n'empêche pas une perspective cohérente à travers de nouvelles lectures et de nouvelles interprétations et identifications.

Malgré la diversité de problèmes et de sources, on dégage quelques traits spécifiques de l'espace sud-est européen au long des siècles. Constantinople est restée longtemps le centre politique, économique et spirituel de cette partie de l'Europe, mais cela n'a pas empêché les rapports avec le monde occidental. Contacts, par ailleurs, assez forts si l'on tient compte que la République vénitienne – bien que son empire ait connu un recul irréversible depuis la fin du XV^e siècle – est restée, jusqu'à sa chute, une présence active dans la Péninsule Balkanique.

Bien sûr, ces contacts sont parfois difficiles à saisir et leur intensité a connu un accroissement considérable surtout lorsqu'on préparait une nouvelle croisade contre les Turcs. Chaque fois les desseins des Habsbourg ou de la *Sérénissime République* ont produit une véritable effervescence des peuples balkaniques qui semblaient, autour du 1600, « prêts à atteindre leur indépendance, sinon leur unité » (p. 121). Mais les relations politiques restent seulement un aspect de cette permanente bascule entre deux modèles de civilisation. Les études du professeur Andrei Pippidi s'interrogent aussi sur les rapports entre le sentiment religieux et la construction de la conscience nationale, sur la circulation des nouvelles et la diffusion des idées, sur la vie quotidienne et la vie privée, sur la perception de l'altérité et la manière de concevoir l'autre par rapport à sa propre identité, enfin sur les bonnes et mauvaises mœurs. Chaque étude ouvre la voie vers une histoire « globale » du Sud-Est européen qui, au lieu d'une démarche simpliste et téléologique, menée à retrouver au Moyen Âge les racines des guerres balkaniques du XX^e siècle, propose la compréhension du particularisme de cette région.

Ovidiu Cristea

Rev. Études Sud-Est Europ., XLV, 1–4, p. 531–594, Bucarest, 2007

ANCA TANAȘOCA, NICOLAE ȘERBAN TANAȘOCA, *Unitate romanică și diversitate balcanică. Contribuții la istoria romanității balcanice*, Editura Fundației PRO, București, 2004, 323 p.

Dès la fondation de l'Institut des Études sud-est européennes, l'histoire de la romanité balkanique a constitué une importante direction de recherche. Il y a plusieurs années, Anca Tanașoca et Nicolae-Șerban Tanașoca ont conçu un travail complexe et de grandes dimensions concernant la culture et la civilisation des diverses branches de la romanité du sud du Danube. Ils se sont proposé aussi de réaliser un corpus bibliographique, ainsi qu'un corpus de toutes les mentions des Roumains sud danubiens. Les contributions réunies dans le présent livre représentent une partie de ce travail ambitieux, dont la parution intégrale est à espérer.

Les deux études très importantes, placées au début du tome – *Este posibilă o istorie a romanității balcanice ?* (Une histoire de la romanité balkanique est-elle possible ?), signée par les deux auteurs, et *Afirmare și alienare în istoria romanității balcanice* (Affirmation et aliénation dans l'histoire de la romanité balkanique), dont l'auteur est N.Ș. Tanașoca – nous laissent voir la conception théorique du travail. L'histoire de la romanité balkanique ne peut être séparée de l'histoire du peuple roumain en son entier. Parmi les arguments énumérés en faveur de cette conception: les Roumains du nord du Danube et ceux du sud ont été désignés par leurs voisins par le même ethnonyme, *v(a)lahi, vlasi, olachi*, tandis qu'ils se nommaient, eux mêmes, toujours à l'aide d'un seul terme, le mot hérité du latin, <Romani> *Români*; les idiomes qu'ils parlent, les uns et les autres, forment les dialectes historiques de la langue roumaine commune, continuateur du latin oriental sur tout le territoire que ce dernier occupait jadis. La présence des Roumains au sud du Danube n'est pas le résultat des migrations, de sorte que la présence des Roumains au nord du fleuve ne s'explique pas par des mouvements de populations venues des Balkans.

L'histoire de la romanité balkanique est décrite comme l'évolution d'une communauté soumise au processus de démembrement, qui a comme résultat la formation de groupes séparés au cœur de grandes masses d'allogènes. Les montagnes constituaient les aires que les Roumains, pratiquant dans leur majorité l'élevage, occupaient d'une manière compacte. En voici leur division 1. *les Roumains balkaniques d'ouest*, dont les continuateurs sont les Istroroumains¹, qui ont migré plus tard vers le nord; 2. *les Roumains de Haemus*, qui, sous la dynastie des Assenides, ont contribué à la formation de l'État des Bulgares et des Valaques et qui, fort probablement, ont été assimilés par les Bulgares; 3. *les Aroumains*, caractérisés comme le groupe le plus important du point de vue du nombre et de l'histoire et 4. *les Mèglénoroumains*, dont l'origine, pareillement à celle des Istroroumains, est controversée².

L'histoire des Roumains balkaniques est caractérisée par la dislocation, explicable, surtout, par l'action des facteurs externes, tels, persécutions, invasions, conflits avec les autorités, calamités naturelles, mouvements de population causés par l'interdiction du passage des pâturages d'hiver (situées à la campagne), à ceux d'été (à la montagne), l'intégration dans la vie des villes, dominées en

¹ Anca Tanașoca et N. Ș. Tanașoca se rallient à l'opinion de S. Pușcariu et d'August Kovačec, que les *Valaques de l'ouest* représenteraient la population roumaine autochtone dans le nord-ouest de la Péninsule Balkanique, population poussée vers la côte de l'Adriatique par les conquêtes turques. Une partie des linguistes (Ov. Densusianu, I. Popovici, Matilda Caragiu Mariojeanu) sont d'avis, pourtant, qu'à leur origine les Istroroumains représentent une branche détachée de la partie d'ouest du tronc dacoroumain, déplacée environ au XIII^e siècle vers le sud-ouest. Pour l'histoire des théories linguistiques concernant l'origine des Istroroumains, voir le chapitre rédigé par A. Kovačec dans le *Tratat de dialectologie românească*, sous la rédaction de Valeriu Rusu, Craiova, 1984, p. 553, avec bibliographie.

² Les données linguistiques semblent indiquer (selon S. Pușcariu et Th. Capidan) une possible parenté avec les Aroumains, malgré le fait qu'il y ait des historiens de la langue roumaine (Ov. Densusianu, par exemple), qui soutiennent l'origine dacoroumaine, nord danubienne (voir la discussion chez P. Atanasov, dans *Tratat de dialectologie românească*, p. 483 et suiv., avec bibliographie). Les auteurs du présent livre soutiennent l'origine dacoroumaine.

général par des populations d'autre origine que celle romane. Ces conditions externes mènent à une certaine diversité culturelle et linguistique des groupes qui constituent la romanité balkanique. La dislocation et la diversité culturelle impriment à la romanité balkanique une évolution différente par rapport à l'histoire de la romanité du nord du Danube. La conséquence de l'action des facteurs énumérés est la crise d'identité, donnant naissance à deux tendances opposées, une vers le cosmopolitisme, l'autre, vers le nationalisme. La première tendance s'exprime par la mobilité des Roumains balkaniques, par leur besoin de liberté, par la capacité de maîtriser plusieurs langues ; l'autre se manifeste par l'affirmation soulignée de l'identité propre – toujours menacée – et par le souci de démontrer la loyauté envers l'État dans lequel ils vivent. Dans les temps modernes, on constate le manque de la formation et du maintien de l'unité de la romanité balkanique, qui dépense ses efforts en faveur des causes étrangères. La sortie du cadre isolé de la transhumance, protégeant les propres traditions, n'est pas accompagnée par l'affirmation ethnique unitaire, mais tout au contraire. Les auteurs parlent même, à juste titre, de la «perte d'un capital d'énergie, tout à fait exceptionnel, du monde roman» (p. 15).

À la question du titre, s'il est possible une histoire des Roumains des Balkans, la réponse est affirmative. La démarche préconisée rejette tant les exagérations concernant l'origine romane, que les essais d'occulter cette origine. Anca Tanașoca et Nicolae Șerban Tanașoca mettent en lumière les avantages offerts dans le cas des Roumains balkaniques par la théorie de Fernand Braudel. Sur le premier plan, il s'agit d'une histoire de longue durée des structures anonymes et stables, presque immobiles, se confondant avec l'histoire de l'élevage balkanique. Les pâtres roumains ont conservé, d'une génération à l'autre, d'une zone à l'autre, le rythme de la vie, le style, les tracées. Les autorités byzantines, serbes, croates, ottomanes en donnent les mêmes règlements fiscaux ; les pâtres, dans leurs mouvements, entrent dans les mêmes sortes de conflits avec les habitants des zones de pâturage d'hiver. À l'avis des auteurs, il faut compléter cette recherche sur l'élevage avec l'étude des autres occupations caractéristiques, le transport (*cărvănărit*) et l'industrie des produits laitiers et du tissage.

À un second niveau, il faut étudier la structure des institutions. Partout dans la Péninsule, les *Valaques* vivent dans des communautés propres, bien fermées, bénéficiant de l'autonomie, en échange des services militaires qu'ils font pour l'autorité locale ou centrale. Leur régime juridique est réglementé par l'ainsi nommé *ius valachicum*, le «droit des Roumains», reconnu là où il y a des Roumains (ou des Romains) sous contrôle étranger.

Très intéressant s'avère le domaine des structures mentales de longue durée, sur lesquelles les auteurs attirent l'attention : le système d'ethnonymes, propre aux Roumains du sud du Danube – pas assez étudié jusqu'à présent – offre des données précieuses sur les relations avec les autres peuples des Balkans.

Au niveau des conjonctures, on peut constater la participation des Aroumains, à côté des Grecs, au développement du commerce dans le Sud-Est européen. Dans le plan des événements, il faut aussi retenir leur contribution aux mouvements révolutionnaires conduisant – dès la fin du XVIII^e siècle – à l'émancipation des peuples chrétiens de l'Empire ottoman, tels les Grecs et les Roumains ; on n'oublie pas la contribution des Aroumains à l'émancipation des Albanais.

L'étude qui ouvre le volume réussit de donner la clef pour comprendre l'histoire des Roumains balkaniques, la spécificité du processus de leur intégration dans les nations allogènes, avec le maintien – pour une période plus ou moins longue – de leur particularité.

La deuxième étude du volume, *Afirmare și alienare în istoria romanității balcanice* donne des détails sur toutes les groupes des *Valaques* des Balkans : les Aroumains, les Méglénoroumains, les Istroroumains, mais aussi, sur les *Valaques* disparus – ceux de Haemus et ceux du nord-ouest de la Péninsule (Serbie, Bosnie, Monténégro, Croatie). Cette contribution met en évidence l'aliénation et l'assimilation des *Valaques* dans le milieu des populations étrangères et les conditions qui font que la destinée des Roumains soit pour toujours liée au foyer des Carpates, à l'espace de l'ancienne Dacie³, et non pas à celui balkanique. Une illustration en est l'analyse faite par N. Ș. Tanașoca sur la

³ À côté de l'opinion là-dessus de Gheorghe Brătianu, mentionnée par N. Ș. Tanașoca, on pourrait mentionner aussi les conclusions semblables, exprimées auparavant par B. P. Hasdeu.

contribution des Roumains balkaniques à la restauration du *tzarate* bulgare, soldée par la perte de leur propre identité. Cet épisode est expliqué comme un exemple de la destinée d'un groupe marginal de Roumains dans leur ensemble, dont le centre de l'existence est représenté par les territoires nord danubiens.

Cette manière de concevoir l'histoire des Roumains balkaniques explique la structure du livre, divisé en trois parties : I. *La romanité disparue*, II. *Les Aroumains*, III. *Les Roumains des Balkans dans la recherche scientifique et dans la conscience publique*.

La première partie comprend les études suivantes – groupées en deux sections, «Les Roumains balkaniques de l'ouest» et «Les Roumains de Haemus» – : «Les *Valaques* balkaniques d'ouest. Sources et problèmes historiques» (Anca Tanașoca), «Sur les acceptions du terme *valaque* dans l'historiographie yougoslave» (Anca Tanașoca), «L'ancienneté et la diffusion du *katun* valaque dans la Péninsule Balkanique au Moyen Âge» (Anca Tanașoca et N.Ș. Tanașoca), «Croates et *Valaques* aux XIV^e–XV^e siècles» (Anca Tanașoca et N. Ș. Tanașoca), «L'autonomie des *Valaques* dans l'Empire Ottoman aux XV^e–XVII^e siècles» (N.Ș. Tanașoca) ; «Un problème controversé de l'histoire balkanique: la participation des Roumains à la restauration de l'État bulgare médiéval» (N.Ș. Tanașoca), «La signification historique d'une figure héraldique: les armoiries du «roi de la Valachie» de la collection d'armoiries Wijnbergen» (N.Ș. Tanașoca).

Dans la deuxième partie du livre on trouve les contributions de N.Ș. Tanașoca sur l'histoire des Aroumains⁴ : «L'établissement des Aroumains dans la région de Veria. Une source inédite : la chronique de Petre Badralexi», «L'histoire de la «question aroumaine» : un essai échoué de compromis entre le courant hellénique et le courant roumain dans l'éparchie de Grebena, 1867», «Christian Tell et la «question aroumaine» à la lumière de documents inédits», «Spiru Haret, Take Ionescu et la crise de l'école roumaine dans les Balkans à la fin du XIX^e siècle à la lumière de documents inédits», «Idéalisme et réalisme dans la «question aroumaine». Un épisode diplomatique de la vie de George Murnu dans la lumière de sa correspondance inédite (1913)», «Les relations du diplomate Nicolae Țimiraș sur les Aroumains d'Albanie», «Identité aroumaine et identité balkanique».

La dernière partie renferme les études «Mihai Eminescu et la romanité balkanique» (N.Ș. Tanașoca), «En marge des études de Gheorghe Carageani sur l'histoire des Aroumains» (N.Ș. Tanașoca), «La contribution de Silviu Dragomir à la recherche de la romanité balkanique» (Anca Tanașoca) et la chronique d'«Une conférence consacrée aux *Valaques* de Veria» (N.Ș. Tanașoca).

Parmi les informations essentielles que le livre comprend nous mentionnons en premier lieu l'inventaire complet de toutes les sources (grecques, serbes, ragusaines, croates, vénitiennes, ottomanes, autrichiennes) concernant les *Valaques* médiévaux; des aspects divers concernant les éléments d'onomastique médiévale; les commentaires sur les ethnonymes, surtout sur l'évolution des sens du mot *valaque*; des indications sur les routes et sur les conditions de déplacements saisonniers des Roumains balkaniques.

On trouve des renseignements très importants sur les éléments constitutifs de l'autonomie des *Valaques*, suivant les périodes, les régimes et les régions: l'application du *jus valachicum*, définie comme adaptation du système de droit dominant aux traditions juridiques de la romanité soumise au conquérant; l'autonomie des *Valaques* dans l'Empire ottoman, expliquée comme une forme spéciale d'autonomie accordée aux communautés ethniques non territoriales; le rôle du *katun* et son ancienneté dans l'organisation de la vie traditionnelle et dans le maintien des privilèges spécifiques. Une mention spéciale mérite la description de l'activité des *juzi* «juges» et de l'autorité conférée par leur activité, *judecie*, ainsi que l'existence de l'institution des *bunii vlahi* «des bons *Valaques*». Ces concepts renvoient aux notions correspondantes des Roumains nord danubiens: *judecie*, *judef*, auxquels s'associe l'institution des *oameni bunii și bătrâni*. Dans les textes dacoroumains anciens, on

⁴ Trois de ces contributions sont étayées sur des documents inédits; dans l'«Avant propos» (p. 7), N.Ș. Tanașoca annonce la continuation des préparatifs visant l'édition des *Documentele renașterii macedo-românilor* (Documents de l'éveil des Macédo-roumains), travail commencé, sous l'égide de l'ancien Institut des Études et des Recherches balkaniques, par Cezar Papacostea, Victor Papacostea, Mihail Regleanu.

rencontre *judecie* avec l'acception sémantique semblable aux termes des Roumains balkaniques : «souveraineté, jugement, tribunal»; de même, *județ* entre en dacoroumain dans le même champ sémantique.

La deuxième partie du livre, concernant les Aroumains, répond à un principe de méthode que N.Ș. Tanașoca préconise et défend à juste titre : «Les Aroumains, réalité humaine par excellence balkanique, doivent être étudiés dans la perspective générale balkanique» (p. 283), et non pas dans le cadre de chaque État balkanique actuel. En utilisant des documents inconnus jusqu'à présent, qu'il fait éditer et transposer dans la langue littéraire, N.Ș. Tanașoca s'occupe de la présence territoriale des Aroumains dans la Péninsule Balkanique, de l'histoire de leur enseignement, de la collaboration avec les Grecs et les Albanais, des problèmes – restés sans solution après les guerres balkaniques (1912–1913), à cause des politiciens roumains aussi – soulevés par une organisation d'État qui répond de une manière satisfaisante aux besoins et aux aspirations des Aroumains. Les contributions de N.Ș. Tanașoca sont indispensables pour la connaissance approfondie et correcte des lignes de force de l'histoire et de la culture des Aroumains, ainsi que des problèmes que soulèvent les essais de former et de sauvegarder leur identité, dans un espace où ils sont les seuls à n'en avoir, tout au long de leur existence, une structure d'État.

Le sujet des Valaques balkaniques exige ses propres voies d'interprétation, une maîtrise parfaite de l'histoire de tout l'espace sud-est européen, la connaissance complète des sources, le manque de préjugés. Ce sont les qualités que le tome que nous présentons en possède à un haut degré. Dans une époque où le thème est abordé dans de nombreux travaux, conçus hâtivement et présidés par des intérêts du moment, ce livre représente une véritable et très grande réussite.

Cătălina Vătășescu

The "History" of Leo the Deacon. Byzantine Military Expansion in the Tenth Century, Introduction, translation and annotations by Alice-Mary Talbot and Denis F. Sullivan with the assistance of George T. Dennis and Stamatina McGrath, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C., 2005, 264 p.

Cette nouvelle traduction en anglais de *Histoire* de Léon le Diacre, munie d'un appareil critique substantiel, réalisée par Alice-Mary Talbot et Denis F. Sullivan était d'autant plus nécessaire qu'il y a un nombre très réduit de traductions de l'ouvrage en langues modernes (la plus récente, en néogrec, parue à Athènes en 2000). Le présent livre est aussi la première traduction en anglais publiée jusqu'à l'heure.

L'*Histoire* est une des plus importantes sources pour la période de transition de la dynastie macédonienne, représentée par les règnes de Romain II (959–963), Nicéphore Phokas (963–969) et Jean Tzimiskès (969–976), période de la minorité des futurs empereurs Basile II et Constantin VIII, pendant laquelle l'empire a été gouverné par des militaires capables qui ont occupé le trône par usurpation.

L'auteur, Léon le Diacre, est né en 950 dans la petite ville de Kaloë, au sud-ouest de Philadelphie, en Asie Mineure. Il étudie à Constantinople et son ouvrage témoigne d'une éducation classique traditionnelle (on peut mentionner parmi autres, la fréquence des citations homériques). Léon est devenu diacre en 970 et, après l'avènement au trône de Basile II, il faisait partie du clergé du palais impérial. Au même empereur, Léon dédiait un *enkomion*. L'*Histoire* ne présente pas des événements postérieurs à l'an 1000 et la potentielle identification de l'auteur avec Léon, métropolitain de Carie n'est pas acceptée par les éditeurs.

L'ouvrage de Léon le Diacre se conserve dans un seul manuscrit primaire, daté au XII^e siècle et dans une copie du XVI^e siècle. L'*Histoire* a été publiée (partiellement) en 1685 à Paris.

Les arguments de Léon vis-à-vis des principes de l'historiographie sont semblables à ceux fixés au VI^e siècle par l'historien Agathias et, antérieurement, par Thucydide. « Parmi les bonnes choses, utiles dans la vie, l'histoire n'est pas une des dernières, mais une des plus importantes, parce que par sa nature elle est quelque chose d'utile et de profitable » (p. 55).

L'auteur présente principalement la période 959–976 mais il se réfère aussi à des événements antérieurs et postérieurs. Comme sources il utilise les observations personnelles et les témoignages directs des personnes qui ont assisté aux événements. Léon emploie souvent le syntagme « on dit » pour introduire dans la narration certains épisodes. À côté des témoignages directs, l'auteur emploie aussi des documents officiels et un panégyrique de Jean Tzimiskès, dont l'utilisation peut être soupçonnée dans certains passages rédigés d'une manière laudative pour le basileus.

En ce que concerne la méthode, l'*Histoire* de Léon le Diacre a été caractérisée comme un mélange entre une chronique universelle et une biographie historique impériale. Dans la tradition classique, l'ouvrage est composé non seulement de passages narratifs mais aussi de discours, de lettres, de dialogues et de digressions.

La personnalité de l'auteur intervient souvent dans l'œuvre de Léon, observation valable aussi pour d'autres ouvrages historiques byzantins rédigés après le VII^e siècle. L'image favorable tant de Nicéphore Phokas que de Jean Tzimiskès est probablement due à la diversité des sources employées par l'auteur. Pourtant, nombreux épisodes anecdotiques rapportés par d'autres sources concernant l'époque en question ne sont pas présents dans l'*Histoire* de Léon.

Léon le Diacre accorde une grande importance aux questions militaires, peut-être parce que l'auteur a accompagné l'armée de Basile II dans sa campagne en Bulgarie. Parfois, les informations fournies par l'auteur sont uniques et ne se retrouvent pas dans d'autres sources. Léon utilise un vocabulaire archaïsant et littéraire pour les noms des unités militaires, pour l'équipement ou pour les navires et, par conséquent, il est difficile d'identifier avec certitude les réalités auxquelles ils se réfèrent. L'auteur fait une description détaillée des territoires mais aussi des reliques saintes récupérées par les Byzantins; come c'est le cas de *keramion* d'Édesse.

Constantinople est nommée souvent, de manière archaïsante, *Byzantion*, mais Léon utilise aussi les termes de « cité impériale » (βασιλεύουσα, πόλις et ἄστυ. Parmi les monuments de Constantinople le plus souvent mentionnée est l'église Sainte Sophie, qui est nommée « la sainte et la Grande Église de la Sagesse de Dieu » ou « La Grande Église ». Léon présente les funérailles secrètes de Nicéphore Phokas dans le mausolée (heroon) situé à proximité de l'église des Saints Apôtres (91.11–13).

Léon le Diacre est la source principale pour les processions triomphales à Constantinople au X^e siècle. Nicéphore Phokas entre pour la première fois dans la capitale comme empereur par la Porte d'Or, tandis qu'il célèbre son triomphe à l'Hippodrome « devant tout le peuple réuni là que s'étonnait de la grandeur et la splendeur du butin » (28.11–15). L'auteur présente aussi la procession triomphale de Jean Tzimiskès après la victoire sur les Arabes, procession qui passe par l'« agora » et la rue principale de la capitale (*Mesé*).

Un passage intéressant concernant la topographie de la capitale byzantine et ses monuments disparus est celui qui explique l'étymologie du nom du port et du palais de Boukoléon. Selon l'auteur le nom provenait de la statue en pierre représentant un taureau attaqué par un lion, probablement une œuvre d'art antique (pp. 137–138).

Parfois l'auteur utilise dans noms de tradition classique pour les peuples venus en contact avec les Byzantins: Scythes, Tauroscythes ou Tauriens pour les Rus' ou Moesiens pour les Bulgares. Léon utilise aussi les termes contemporains à côté de ceux inspirés par l'histoire ancienne.

Très intéressante aussi est la description de la bataille de Dorystolon (Dorostolon) entre les Byzantins et les Russes de Sviatoslav.

Léon le Diacre est l'auteur de pages d'une incontestable valeur littéraire comme le passage contenant le dialogue de Nicéphore Phokas et Jean Tzimiskès avant l'assassinat du premier par les conspirateurs.

On peut remarquer aussi la question de la chaîne qui bloquait l'entrée des navires dans la Corne d'Or, laquelle, selon Paul le Diacre fermait même le Bosphore, entre deux fortifications nommées Kentenarion et Kastellion (pp. 129–130).

Le livre est complété par des arbres généalogiques de la dynastie macédonienne et de la famille Phokas, des cartes (y compris le plan de la bataille de Dorystolon – Silistra). L'ouvrage est aussi muni d'une bibliographie exhaustive sur l'auteur et l'œuvre. Un index des noms propres, un autre général et aussi l'*index graecitatis* et l'*index locorum* facilitent la lecture.

On doit remarquer la complexité et la rigueur scientifique de l'appareil critique contenant tant la littérature secondaire sur les diverses questions posées par le texte, que les difficultés de traduction.

Pour identifier les sources littéraires des divers passages de l'œuvre, les auteurs ont utilisé l'effort antérieur de Panagiotakes du TLG (*Thesaurus Linguae Graecae*). L'identification des nombreuses références aux auteurs classiques et chrétiens offre une image des mécanismes de construction d'un texte historique et aussi de l'érudition d'un auteur byzantin.

L'*Histoire* de Léon le Diacre est une œuvre capitale de l'historiographie byzantine dont la valeur est soulignée une fois de plus par la qualité de cette traduction anglaise.

Mihai Țipău

MARIA MAGDALENA SZEKÉLY, ȘTEFAN S. GOROVEI, *Maria Asanina Paleologhina. O prințesă bizantină pe tronul Moldovei*, Editions du Monastère de Putna, 2006, 290 p., 244 ill. dont la plupart en couleur.

Voici un livre tout à fait remarquable : aux recherches des deux historiens de Jassy autour de la princesse Marie, descendante des Assanis et des Paléologues, se joint un album constitué par des photos prises en 2004 en Crimée au cours d'un voyage d'études. Le résultat de cette expédition est un ouvrage d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire du Sud-Est européen.

Marie a épousé en 1472 Étienne le Grand, prince de Moldavie (1457–1504) ; et elle est morte en 1477, après avoir donné naissance à deux fils, morts en bas âge. C'est à peu près tout ce qu'on sait à son sujet, car la chronique moldave n'en dit pas davantage, s'il n'y avait la magnifique broderie destinée à recouvrir son tombeau. Ce portrait funéraire, l'équivalent de ce que le gisant représentait dans l'art occidental, est conservé au monastère de Putna, lieu de sa sépulture, qui recueille un grand nombre d'œuvres d'art d'époque byzantine et post-byzantine. Le grand mérite des auteurs est d'avoir analysé minutieusement la signification héraldique des aigles bicéphales et des monogrammes qui ornent cette broderie, de retracer avec la même ingénieuse ténacité les alliances généalogiques de la princesse, de placer tout cela dans le contexte de l'histoire des dynastes de Théodoro-Mangoup, en Crimée, et d'en tirer des conclusions audacieuses, mais plausibles, concernant la politique pontique d'Étienne le Grand. Ce dernier point surtout se prête à une interprétation qui relie le long combat mené par la Moldavie contre l'Empire ottoman à des visées quasi-impériales. Après la chute de Caffa, Étienne s'efforçait de construire une coalition anti-ottomane, de Venise à Moscou, et projetait de s'appuyer sur Mangoup pour contrôler la « parathalassie » étendue le long du littoral septentrional de la mer Noire.

Personne en Roumanie n'avait jusqu'à présent examiné l'histoire de la forteresse de Mangoup avec une connaissance du sujet aussi profonde que celle que manifestent les deux auteurs, se fondant non seulement sur les travaux d'A.A. Vasiliev et des archéologues soviétiques ou russes qui ont fouillé les ruines, mais en y ajoutant la visite du site et l'étude poussée des documents et des descriptions données par les voyageurs des XVI^e–XIX^e siècles. Ils redressent aussi certaines erreurs commises par leurs prédécesseurs lorsqu'ils s'étaient occupés de la généalogie des princes de Gothie. En pareille matière, cependant, on n'est jamais sûr d'atteindre un résultat indiscutable.

Ainsi, le document de 1455 publié par Virginie Vasiliu (Sacerdoțeanu) assurait que les frères qui régnaient alors à Mangoup n'avaient rien à craindre tant qu'ils se savaient protégés par « eorum pater et domino Tartarorum », ce qui a jeté tous les commentateurs dans la perplexité. La solution est simple, pourtant : « père » au figuré veut dire protecteur. Ayant déchiffré le monogramme de Melchisédec, l'un des dynastes de Mangoup, les auteurs supposent que celui-ci partageait le pouvoir avec Isaac et Manuel – ce qui ne semble guère douteux –, mais l'hypothèse selon laquelle Manuel serait le père d'Isaac et de Melchisédec est assez hasardée. Les deux derniers étaient frères, mais Manuel, dont le nom est inscrit dans l'obituaire de Bistrița à côté de celui d'Anna, leur sœur, pourrait être leur beau-frère, non leur père. Ce père, Olobey, a régné de 1447 à 1455, ayant comme enfants Anna, Abraham, Isaac, Jacob, Melchisédec et David. En 1455, le prince de Mangoup s'appelait

Aléxis ; Abraham serait donc le nom que celui-ci aurait pris en entrant en religion. Celui qui lui a succédé portait, en 1461, le nom de « Chiybi », ce qui permet de l'identifier avec Jacob. Leur grand-père était Aléxis le Grand (1410 ?-1444), qui eut une fille, Marie, la dernière impératrice de Trébizonde, ayant épousé David le Grand Comnène, et plusieurs fils. L'un d'eux fut Olobey, un autre Jean, auquel on connaît un fils, Aléxis, à la mort duquel, vers 1447, Jean Eugénikos écrivit une épitaphe. Comme sa femme était une Assanis Paléologue TzAMPLAKON, réunissant les noms des trois grandes familles byzantines dont descendait l'épouse d'Étienne le Grand, A.V.Soloviev a justement conclu que la princesse de Moldavie était la fille de cette noble dame. Si Jean et Olobey étaient frères, le frère de Marie, Alexandre, qui n'est jamais mentionné parmi les fils d'Olobey, devait être le fils de Jean. En 1475 il s'est emparé de la principauté de Gothie, en tuant Isaac, son *cousin*. Sans pouvoir entrer ici dans une discussion approfondie de ces faits, nous dirons donc qu'on peut absoudre Alexandre du crime de fratricide qu'une erreur de Spandugino Cantacuzène lui avait attribué. On objectera sans doute que cette reconstitution des rapports entre les divers membres de la dynastie gothique nous empêche de retrouver dans l'obituaire les noms des parents de Marie. Or, placés dans une position symétrique près des noms des parents de Maria Voichița, la troisième femme d'Étienne, « Manuel [et] la *gospoșda* Anna » ouvrent la série des consanguins de Marie de Mangoup. Il reste possible que la copie de 1533, ou l'original rédigé après 1500 (date de la mort de la *despoina* Marie de Valachie) aient contenu des confusions ou des lacunes. Quelle que soit la vérité à cet égard, il faut reconnaître l'effort des auteurs de faire progresser notre connaissance à travers l'inextricable fouillis de la parenté de Marie.

D'ailleurs, plusieurs autres questions n'ont pas encore trouvé de réponse : pourquoi une inscription de Suceava, pour désigner le prince assassiné par Alexandre, l'appelle, cinq ans plus tard, « le bienheureux Isaac » ? qui était l'oncle d'Alexandre que les Turcs ont trouvé co-régent de Mangoup ? etc. Un autre chapitre est consacré aux Paléologues et à d'autres familles de l'aristocratie byzantine auxquelles Marie était apparentée. Là aussi, quelques précisions sont apportées, notamment au sujet des deux Jean TzAMPLAKON qui furent en rapports avec Étienne de Moldavie.

Parmi d'autres contributions importantes, je me bornerai à citer les pages sur la tombe de Putna et sur la broderie qui la couvrait (encore que Maria Magdalena Szekely soit là d'une sévérité exagérée lorsqu'elle rend compte des descriptions esquissées par ses prédécesseurs). L'étude des relations entre Théodoro et la Moldavie au XV^e siècle fourmille de suggestions intéressantes. Finalement, on nous offre une histoire du site criméen jusqu'au début des recherches archéologiques, abondamment nourrie par les récits des voyageurs, dont on reproduit de longs passages.

Tout ceci repose sur une bibliographie écrasante. Les illustrations, grâce auxquelles le volume est devenu une véritable œuvre d'art, conformément et développent les explications avancées dans le texte. Je m'excuse de ne pas pouvoir considérer, comme le voudraient les auteurs, Marie de Gothie comme « le personnage-clé dans la vie et l'histoire » d'Étienne le Grand, mais il n'en est pas moins vrai que désormais cette figure effacée a acquis un grand éclat.

Andrei Pippidi

Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités & choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie & autres pays étrangers (1553), Texte établi & présenté par Alexandra Merle, Editions Chandeigne, Paris, 2001, 607 p.

La collection «Magellane» des Editions Chandeigne rassemble les récits de voyage, chroniques, traités, lettres et journaux de bord qui témoignent de la découverte du monde du XVI^e au XVIII^e siècles. Après la publication d'un manuscrit d'Antoine Galland, contenant le voyage fait par ce fameux diplomate en 1678 à Smyrne, les Éditions Chandeigne récidivaient en ce qui concerne des récits de voyage dans l'Empire ottoman. Il s'agit du *Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans*, après son voyage dans quelques régions du Levant.

Au milieu du XVI^e siècle, Pierre Belon a écrit et publié plusieurs livres sur la flore et la faune. Une liste de ces ouvrages est donnée par l'éditeur dans la Bibliographie (pp. 553-554): *La Nature et*

diversité des poissons..., Paris, 1555 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux...*, Paris, 1555 ; *Portraits d'oyseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Égypte...*, Paris, 1557 etc. Les *Observations* de Pierre Belon ont été publiées pour la première fois en 1553 à Paris. Au XVI^e siècle il y a eu plusieurs éditions françaises et plusieurs traductions en anglais, allemand et même en bulgare. Alexandra Merle a choisi de reproduire le texte intégral de la première édition des *Observations*, celle de 1553, accompagné des commentaires critiques sur la biographie et l'œuvre de Pierre Belon (*Introduction*, pp. 7–48).

Pierre Belon est né non loin du Mans, en 1517. Grâce à René du Bellay, évêque du Mans, qui lui donna le goût de la botanique, Belon fréquenta l'Université de Wittenberg. Là il rencontra le grand botaniste et minéralogiste Valerius Cordius qui deviendra son maître. En 1542 il se rendit à Paris et entra au service du cardinal François de Tournon qui deviendra son protecteur et le dédicataire de ses *Observations* (pp. 51–54).

Pierre Belon, connu déjà comme naturaliste, entreprend son voyage au Levant en 1546, dans la suite de Monsieur d'Aramont, ambassadeur de François I^{er}. « Il fut l'un de ces voyageurs qui suivirent les ambassadeurs, l'un de ces scientifiques qui servirent de caution à des missions politiques » (p. 16). Belon s'intéresse moins aux événements politiques, diplomatiques et militaires de l'époque de François I^{er}, Soliman le Magnifique et Charles-Quint, que de la flore, la faune et les mœurs de ces régions « étranges » qu'il traverse (p. 24). Toutefois, Pierre Belon s'intéresse aussi aux effets des conflits politiques et militaires sur la vie des peuples. Il comprend les limites et les modalités de la domination ottomane, qui a été de nature politique et économique, non pas culturelle (pp. 33–34). Même si pour Belon l'Empire ottoman apparaît comme un monde ordonné, les *Observations* ont aussi des tendances critiques, spécialement sur l'avarice des fonctionnaires.

Au cours de son voyage, Pierre Belon manifeste une ouverture d'esprit exemplaire à l'égard des diverses « nations » qui coexistent au sein de l'Empire ottoman : Turcs, Grecs, Juifs, Arabes, etc. (p. 32). Il a essayé d'être un observateur objectif, ayant comme principes « l'observation avant le jugement » et la comparaison. Belon souligne le mélange ethnique qui règne au sein de l'Empire ottoman. Mais il est plus impressionné par la liberté religieuse qui règne dans l'Empire, dans un siècle où les sujets doivent adopter la religion du prince (*cujus regio, ejus religio*) (p. 35). La description du mont Sinaï et du mont Athos, qui « est estimé en telle réputation aux Grecs comme Rome aux Latins », est une occasion de donner des détails sur la religion grecque, quelques cérémonies de l'Église des Grecs et, aussi, sur les patriarches des Grecs et leurs rapports avec le sultan, etc. « Le Grand Turc laisse vivre les susdits patriarches <de Constantinople, d'Alexandrie, de Jérusalem, d'Antioche> en leur religion, moyennant qu'il en ait le tribut. L'on dit que celui de Constantinople paye 12 000 ducats, tant pour le susdit mont Athos que pour les autres monastères d'Europe » (pp. 132–154, 339–348).

Le tiers des *Observations* comprend – par exemple – des chapitres touchant l'origine des lois des Turcs (pp. 441–4), l'Alcoran fait par Mahomet (pp. 445–7), les sectes islamiques (pp. 447–448) et les différents aspects de la vie de Mahomet. Les mœurs des habitants de l'Empire ottoman sont un objet spécial des *Observations* : le mariage des Turcs et la liberté de répudier leurs femmes (pp. 459–460), la manière de nourrir les enfants (pp. 460–462), le grand usage de l'opium (pp. 470–472), les mœurs et les différentes religions chrétiennes qui existent en Turquie (pp. 462–464), les Arméniens et des Juifs habitant en Turquie (pp. 464–468), etc.

Les descriptions des îles (Lemnos, Tassos), des villes, des ports et leur système de défense (fortresses, châteaux, murailles) occupent une place importante dans le récit de Belon. Par exemple, il décrit Le Caire (pp. 356–361), Jérusalem (pp. 374–380), Alep (pp. 412–416), Antioche (pp. 417–420), Konya (pp. 434–435), etc. Il confirme le rôle d'Alep dans le commerce méditerranéen : « c'est une ville où toute la marchandise du Levant arrive ».

Belon s'intéresse aussi à la production et aux techniques d'extraction des mines d'or et d'argent du Grand Seigneur, comme aux techniques d'émissions monétaires (pp. 157–162).

Pour cheminer sûrement par tout le pays des Turcs comme étranger (*müste'min*), Pierre Belon remarque que chaque personne doit avoir un « commandement ou passeport d'un Bacha, ou du Turc », être « habillé à la mode des Turcs » et mener « un guide avec soi, pour servir d'interprète ou trucheman ». À cette occasion, il parle d'une « table de transcription des noms arabes en français », utilisée comme instrument de communication avec des marchands turcs (pp. 107–108). La comparaison

avec l'Europe est présente : « Les Turcs ont les marchés par les villes et villages à un certain jour de la semaine, tout aussi qu'en Europe » (p. 469).

Le texte des *Observations* de Pierre Belon du Mans établi par Alexandra Merle est complété – comme il se doit dans une édition critique – par des cartes et d'autres documents, une large bibliographie, un glossaire et cinq index (géographique, onomastique, thématique, botanique, zoologique) (pp. 535–596).

Le récit du Pierre Belon ne fut pas utilisé par les ottomanistes. Par ce compte rendu je voudrais souligner l'importance de cet ouvrage pour l'étude de la civilisation et culture ottomanes.

Viorel Panaite

ANTOINE GALLAND, *Voyage à Constantinople (1672–1673)*, Préface de Frédéric Bauden, édition originale présentée et annotée par Charles Schefer, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002, 286 p. + 220 p.

Antoine Galland (1646–1715) est connu surtout comme traducteur des *Mille et une nuits*, qui occultent l'autre partie de son œuvre. Mais il a été aussi un voyageur invétéré. Au cours de sa carrière il accomplit trois voyages dans les échelles levantines.

En 1678, Antoine Galland entreprend son second voyage au Levant, résidant quelques mois à Smyrne (*Izmir*). Après cette visite, il écrit une relation intitulée *Smyrne ancienne & moderne*. Enfin, en 1679–1688, a eu lieu son troisième voyage en Orient, qu'il décrit dans trois lettres destinées à l'abbé Pierre Cureau de la Chambre, réunies sous le titre *Voyage fait en Levant*. Sous la présentation du Frédéric Bauden, les Éditions Chandeigne – Librairie Portugaise ont publié pour la première fois la relation *Smyrne ancienne & moderne*, parvenue après le second périple du Galland au Levant. À ce texte, l'éditeur a ajouté des extraits – où Galland parle de Smyrne – du récit, toujours inédit, des deux premières années (1679–1680) du dernier voyage au Levant.

Mais le premier voyage d'Antoine Galland en Orient a eu lieu de 1670 à 1675, quand il accompagnait, en qualité de secrétaire et interprète officiel, le nouvel ambassadeur du Roi à Istanbul, Charles-Marie-François Olier, marquis d'Angerville et de Nointel (1670–1679). Galland a tenu sa vie durant un journal dans lequel il consignait les faits marquants. De ce journal, seuls deux fragments nous sont parvenus : celui qui couvre les années 1672–1673, et celui de 1708 à 1715 (p. VII). Le premier fragment a été publié et annoté par Charles Schefer en 1881, en deux tomes, sous le titre *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople. 1672–1673*. La fameuse maison d'Éditions parisienne Maisonneuve et Larose a republié en 2002 l'édition excellente donnée par Schefer sous le titre *Voyage à Constantinople (1672–1673)*.

Une nouvelle édition de cet ouvrage permet de redécouvrir l'un des plus grands prosateurs et érudits français du siècle de Louis XIV, Antoine Galland, qui connaissait le persan, le turc et l'arabe. Colbert l'avait chargé de rechercher des manuscrits anciens destinés aux travaux du Collège royal. Dans son journal, Galland nous offre des informations sur ses recherches bibliographiques et les acquisitions qu'il faisait pour M. de Nointel et Colbert. (p. XV). Par exemple : «J'acheptay, une piastre, le premier volume du livre intitulé «Djevami ul Hikaiab)... et l'histoire de Ramazan Zadé, au mesme prix pour Son Excellence»; «Je vis un très beau plan de Constantinople qu'un Turc, nommé Méhémet Chéléby, avoit tracé en plusieurs feuilles de papier, avec tout le canal de la mer Noire jusques à son embouchure» (vol. I, p. 253).

Le journal de voyage d'Antoine Galland nous offre, dans les grandes lignes, des descriptions de la vie quotidienne à Istanbul et des informations multiples sur la société ottomane. Plus précisément, l'on y trouve des renseignements sur les institutions ottomanes, les relations entre les grands dignitaires de la Cour Ottomane (sultan, grand-visir), les relations entre le pouvoir central et les autorités locales, etc.

Souvent, des nouvelles «tombées entre les mains» d'Antoine Galland concernaient le statut juridique des occidentaux dans l'Empire ottoman. Pour le lundi 6 février 1673, il a reproduit en italien la relation de ce qui se passa à Tripoli de Barbarie, le 20 novembre 1672, après «un Messinois s'estant trouvé avec une mahométane avoit esté pris, estranglé, jetté du haut des murailles et bruslé, et la femme strangulée» (vol. II, p. 21–34: *Soulèvement de la milice de Tripoli de Barbarie...*).

D'autre part, Antoine Galland donne un tableau exact de l'ambassade française, de la vie que l'on y menait, des nouvelles que l'on y recevait, des relations avec d'autres ambassadeurs occidentaux (d'Angleterre), etc.

Le journal d'Antoine Galland fut utilisé – comme source historique – par plusieurs orientalistes qui ont étudié la période considérée et particulièrement le regard porté par les Occidentaux sur la civilisation ottomane. Mais il y a encore beaucoup d'informations qui attendent d'être valorisées par les historiens. C'est pourquoi je peux souligner – comme Frédéric Bauden, qui a préfacé cette édition – l'importance de voir cet ouvrage d'Antoine Galland «à nouveau accessible au lecteur dans une édition reprenant celle, excellente, qu'en avait donnée Charles Schefer en 1881» (p. VIII).

Viorel Panaite

Authority, Privacy and Public Order in Islam, Proceedings of the 22nd Congress of L'Union Européenne des Arabisants et Islamisants, ed. by B. Michalak-Pikulska and A. Pikulski, *Orientalia Lovaniensia Analecta*, t. 148, Peeters Publishers and Department of Oriental Studies, Leuven – Paris – Dudley, MA, 2006, 484 p.

The Union of European Arabists and Islamicists (UEAI) is a scholarly body of specialists in Arabic and Islamic Studies with national representatives in 14 countries and a General Secretariat in Grenoble (France). Due to its elected mission, "to facilitate meetings and the exchange of ideas and information among Arabists and Islamicists"¹, the UEAI has provided for over forty years one of the finest examples of European scientific cooperation in projects connected with Near and Middle Eastern research. It is moreover, as far as I know, one of the first European scholarly bodies to have welcomed membership from the countries that only joined the EU recently, which are now represented by national Chapters in Poland, Hungary, Bulgaria, and one Romanian member. Thus, a wider platform for discussions on the Arabic and the Islamic cultures has been provided, as shown by the variety of topics and perspectives proposed at Congresses, held every two years.

According to Michael G. Carter, editor of the UEAI *Newsletter*, "the Union is a fortunate organisation: over the years its members have always been able to hold their Congresses in the most interesting and attractive cities in Europe, as guests of the most agreeable colleagues and institutions"². The 22nd Congress, convened in excellent conditions in Krakow, Poland, from 29 Sept. to 4 Oct. 2004, also enjoyed the worthy attention of a major publishing house, Peeters in Leuven, who took charge of yet another volume of UEAI Congress *Proceedings*, continuing a series that already comprises several editions.

The 22nd Congress of the UEAI, gathering almost one hundred participants, was held in the impressive setting of the Jagellonian University of Krakow, established in 1364 and flourishing as ever. Evolving around the principal topic, *Authority, Privacy and Public Order in Islam*, the seventy contributors addressed various issues of the history, literature and culture of the Arab and Muslim World. The volume of *Proceedings* only includes thirty-seven of the delivered papers, divided into four sections: *Theology and Philosophy, Literature, History of State and Society, Philology and Linguistics*. Sections are not separated within the volume; however, a simple calculation shows that papers on *History and Literature*, with 209 pages (14 items) and 126 pages (11 items) respectively, are better represented than *Theology & Philosophy*, with 119 (10 items), and *Philology & Linguistics*, with only 25 (2 items).

The two editors, Barbara Michalak-Pikulska and Andrzej Pikulski, provide in the *Foreword* (pp. XI–XII) a brief report on the significance of this event for the Polish school of Oriental studies³

¹ *Constitution of the UEAI*, Ch. 1.

² M. G. Carter (ed.), *UEAI Newsletter*, Winter 2005, p. 1.

³ Which is represented as a rule in scholarly meetings worldwide, such as the one recently held in Bucharest, the *Third International Congress on Islamic Civilizations in the Balkans*, 1–5 November

and the advance towards finding answers to some urgent questions concerning contemporary values, the place of the individual in society, the meaning of 'authority', etc. Since such issues are not simple, neither is their survey: as noted by the editors, quite a number of contributions belong to interdisciplinary fields. The central topic of the congress is best reflected by the third chapter of the *Proceedings*, i.e., *History of State and Society*, where most papers focus precisely on issues related to the social and political impact of Islamic authority (often, that embodied in the Ottoman sovereignty), to the reactions of Non-Muslims, and various aspects of social life in diverse environments, from Classical times to our days.

Starting from the message of the Qur'ān and the early organisation of the Muslim state, Muhammed Aruçi (Gostivar, Macedonia) discusses *Islamic Authority and Its Attitude towards Non-Muslim Groups and Minorities in Muslim Societies* (pp. 249–266). His comments on 'the policy of appeasement (*istimâlet*) in the Ottoman State', further considered in connection with *The Ottoman Period and the Balkans*, provide important data for historical researchers of South-Eastern Europe. Some of the author's over-optimistic statements, such as "[in Ottoman times], Non-Muslims have also enjoyed personal rights and freedom same as Muslims" (p. 257), remain debatable. One of his conclusions, though, could be considered as a topic for a future colloquium: "The Ottoman historical experience has also contributed to the development of the concept of peaceful co-existence of religions and cultures. [It is a] fact that different religions and cultures have lived side by side in peace in Anatolia and in the Balkans for centuries" (p. 266).⁴

Based on the works of major legislators of the *mālikī* school (11th to 15th centuries), Maria Arcas Campoy (Tenerife) surveys the issue of legal competences, attributed or assumed, in her paper *Sur l'autorité (Sulṭān) dans l'administration de la justice: le juge, le gouvernant et le juriste* (pp. 281–293). An interesting outline of the division of authority and charges between the *qāḍī*, the governor and the *faqīh* ('legislator'), while mostly based on examples from Muslim Spain, this text offers an insight into mechanisms of legal practice that undoubtedly extended to other European lands that were later conquered by the Turks.

In his paper *Pouvoir DE IURE et pouvoir DE FACTO dans la pensée politique islamique classique*, placed in the first chapter of this volume (pp. 29–40), Paolo Branca (Milan) presents an outline of the major theories on government and social order during the Xth–XVth centuries, as reflected in the works of the most outstanding Muslim thinkers, such as: Al-Bāqillāni, Al-Māwardī, Al-Ghazālī, Ibn Khaldūn, etc. Considering the influence that these scholars' works had on the elaboration of a political tradition in Islam, this survey also provided useful data for a clear understanding of other contributions included in the volume, like the one hereafter.

Focusing mainly on the territories later to become Syria and Lebanon, Dimitry Zhantiev (Moscow) discusses the *Islamic Factor In The Consolidation Of The Ottoman Rule In The Arab Provinces During The Reign Of Sultan Abdulhamid II (1876–1908)* (pp. 453–458). After a brief survey of the instruments of Islamic propaganda, such as the education system, emerging publications and efforts of the Sultan's apologists, the author concludes that "the Islamic factor played a key role in the consolidation of the Ottoman power in the Arab lands. It helped much to slow down for several decades the development of a new political consciousness based on territorial and ethnic identity" (p. 458). A significant assessment of the post-Ottoman evolution of the Near East, this contribution offers a fresh angle regarding the much discussed topic of national identity and self-definition proper to the peoples of those troubled lands.

2006, where two of the papers reflected the work and projects of the Polish Orientalists, i.e., *Traces of Ottoman Civilisation in Polish Culture* (by Danuta Chmielowska) and *Turcological Studies in Poland and the Studies on Ottoman Heritage in the Light of Turcological Research in Krakow* (by Halil Ibrahim Yakar).

⁴ For instance, at the above-mentioned *Congress of Islamic Civilizations in the Balkans* one paper, delivered by Kāmil Çolak and Numan Elibol (Eskişehir, Turkey), focused on *An Experience of Coexistence in the Balkans: The Case of Rusçuk*.

The impact of the Ottoman rule on the Romanian lands is evoked by the present writer, in *Ottoman Authority in the Romanian Principalities as Witnessed by a Christian Arab Traveller of the 17th century: Paul of Aleppo* (pp. 295–309). An outstanding testimony of the society, politics and religious life in this region of South-Eastern Europe, where he spent three years and a half of his journey, Paul's work is scrutinized for the first time from this particular point of view, based on the Arabic text that is provided in attached excerpts translated into English. The author concludes that this should be regarded as one of the richest and most reliable sources supporting the special status of the Romanian Principalities: "The *ḍimmī* status was not applied to the Romanians, who enjoyed a high degree of autonomy in political, religious and economical matters, provided they observed certain obligations towards the Ottoman authorities" (p. 298).

Lutz Berger (Tübingen) made a similar effort of text interpretation, extended to a corpus of Syrian Arabic literature, in his *There and back again: The changing Image of the Turk in Ottoman Arab Literature* (pp. 121–131). Starting from presumed *dicta* of the Prophet, the author searched the positive and negative traits ascribed to Turks in Arabic literature, finally focusing on the criterion of *language*, applied to biographical texts from Ottoman Damascus. This kind of survey has already lead to interesting conclusions when carried out on Romanian literary works of the Ottoman period.⁵ Pushing this research further may reveal similarities accountable for by the comparable rapports between the local Christian populations and the ruling Turks in the Romanian Principalities and the Fertile Crescent. In addition, considering both the interest in the *Image of the Other* as a topic in studies of 'Mentality' and the recent discussions over Turkey's objective to join the E. U., a comparative study of interactions between the old Turkish civilization and the populations of the Near East, as well as of South-Eastern Europe, may result in interesting conclusions.⁶

An enlightening issue as to the fabric of Muslim society is discussed by Richard van Leeuwen (Amsterdam) in his paper *Social Functions of the Waqf Institution* (pp. 407–421). At a time when the social mission of religious establishment(s) finds itself again under the scrutiny of the media and the ordinary people, such a thorough description of the administrative setup, functions, personnel, and the financial management of Islamic *waqfs*, i.e., donations with special community destinations, provides significant data for a better understanding of the Muslim culture. Reading that "in the course of Islamic history, agricultural fields, orchards, vegetable gardens increasingly became part of *waqf* complexes, related to specific institutions or private families, and were thus exploited according to a specific set of rules and regulations" (pp. 409–410) makes us think that the drive towards generous donations, seen as acts of piety, is a common feature not restricted to religion or region. The influence of the Islamic model of social and charitable institutions on the non-Muslim peoples engulfed in the Ottoman Empire is another topic worth surveying by an international team of researchers.

Alongside the search for elements concerning policies, social life and institutions that are specific to the Muslims, the Qur'ānic text is surveyed from other points of view as well. Thus, in his paper *Les éléments apocryphes dans la démonologie coranique. Les nouvelles découvertes* (pp. 41–49), starting from the general opinion that Prophet Muḥammad enriched his teachings based on the Jews' and the Christians' beliefs, Krzysztof Kościelniak (Krakow) finds echoes of *Bartholomew's Gospel* in the Qur'ānic episode regarding Iblīs (Satan) and revisits the tradition about Solomon's power over the *djinn* ('devils'). Based on the works of old Arab grammarians, specific elements of the Qur'ānic language were surveyed by Pierre Larcher (Aix-en-Provence) in *Neuf traditions sur la langue coranique rapportées par al-Farrā' et alii* (pp. 469–481). In the same chapter on *Philology and*

⁵ See Laurențiu Vlad, *Turcul. Un personaj al imaginarii populare*, in *Caietele Laboratorului de Studii Otomane*, nr. 2, București, 1993, Editura Universității București, p. 144–163 (followed by a *Résumé*); Cornelia Călin Bodea, *Românii și otomanii în folclorul românesc*, București, 1998, Editura Kriterion, 253 p. (with English and Turkish summaries).

⁶ Such as Maria-Matilda Alexandrescu Dersca-Bulgaru has drawn, in countless published contributions, regarding the impact of the Ottoman power and influences on the Romanian people, see e.g. the recent volume *Seldjoukides, Ottomans et l'espace roumain*, publié par les soins de Cristina Feneșan, in *Analecta Isisiana LXXXVII*, Les Éditions Isis, Istanbul, 2006, 626 p.

Linguistics, Michael G. Carter (Sydney) resumes his comments on Classical Arabic terminology with *Approaches to the Technical Terms of Arabic Grammar* (pp. 459–467), applying two recently expressed points of view in the interpretation of the term *jumla*, read as either ‘sentence’ or ‘clause’.

A number of texts included in the chapter on *Theology and Philosophy* focus on Islamic movements other than the Sunnī mainstream. In his work *‘Abd Allāh Ibn Ibād and the Origins of the Ibādiyya* (pp. 51–57), Wilferd Madelung (Oxford), one of the most prolific researchers into Islamic civilization, whose scholarly interests cover most fields of Oriental studies, examines the birth of the Khārijī sect of the Ibādiyya in Baṣra (Iraq), in 683. Several other contributors address similar topics: *History, Language and Ideology in the Ikhwān al-Ṣafā’s View of the Imāmate* by Carmella Baffioni (Naples) (pp. 17–28); *An Ismā‘īlī Interpretation of Ṣubbiha lahum (Qur. IV, 157) in the Kitāb ṣaḡarat al-yaqīn*, by Antonella Straface (Bari) (pp. 95–100), etc.

Eva-Maria von Kemnitz’s contribution *International Contacts of the Portuguese Arabists (XVIIIth and XIXth Centuries)* is an inspiration for the Romanian (and possibly other) specialists in Arabic studies (pp. 369–386): solidly documented, the paper provides an outline of the Portuguese scholars’ interest in Oriental studies over two centuries. This may well become a chapter in a foreseeable *European History of Oriental Studies*, and a model for similar enterprises that are still awaiting (including in Romania), alongside other monographs on individual figures of the scholarly world of Orientalism.⁷

Angelika Hartmann (Giessen) provides a detailed definition of a modern psychological theory concerning the relationship *space – memory* in her paper *Mental Maps, Cognitive Mapping and Mental Space in Contexts of Near and Middle Eastern Societies* (pp. 329–339). In brief, the author states that maps, be they ‘city maps, street maps, atlases, [and] spatial concepts of all kinds’ (p. 329), do not reflect objective realities, but bear signs of a subjective authorship. Her paper offers the results of an interdisciplinary study carried out by the Giessen Special Research Area ‘Erinnerungskulturen’ (‘Cultures of Remembrance’).⁸ Based on the analysis of various cultural expressions (Nazim Hikmet’s *Human Landscapes*, Palestinian literature of the 20th century, Shiite concepts of sacred space, etc.), the team members redefined the relation between memory on the one hand and imagination and representation of space on the other, as tributary to ‘the historical social-spatial circumstances’ (p. 339). Definitely, the information that remains imprinted in our memory, being influenced by personal and transitory factors, often differs to a certain extent from the reality in the field, or that perceived by others. The concluding axiom, ‘Space is crystallized time’⁹, leaves the reader thinking.

The second paper that bears the clear mark of psychological concepts is *On Wit and Elegance: the Arabic Concept of karf* (pp. 101–119), by Zoltán Szombathy (Budapest). Based on the *Muwashshā* of the medieval scholar Al-Washshā, the author defines *karf* as something more than the usual features of ‘refinement’, ‘wit’ or ‘elegance’, i.e., a set of ‘patterns of behaviour’ that is ‘almost a faithful replica of the ancient Arabic concept of *muruwwa*’¹⁰ (p. 111). Beside other points, the analysis is also useful in view of a reconsideration of the concept of ‘chivalry’, essential to the accurate interpretation of the literary *genre* of ‘court poetry’, which has long been correlated to Arabic pre-Islamic poetry.¹¹ Certain elements in this respect are to be found as well in *Qays et Lubnā. Victoire de l’amour sur l’autorité du Père et de la tribu*, by Krystyna Skarzyńska-Bocheńska (Warsaw)

⁷ Such as the outstanding work of Alastair Hamilton *William Bedwell the Arabist (1563–1632)*, E. J. Brill / Leiden University Press, Leiden, 1985, 163 p.

⁸ The results of this research were published in S. Damir-Geilsdorf, A. Hartmann, B. Hendrich (eds.), *Mental Maps – Raum – Erinnerung. Kulturwissenschaftliche Zugänge zum Verhältnis von Raum und Erinnerung* (Kulturwissenschaft. Forschung und Wissenschaft 1), Münster, 2005, 304 p.

⁹ Possibly retraceable to Manuel Castells, as quoted in the footnote on p. 339.

¹⁰ Ar. for ‘virility’, ‘chivalry’.

¹¹ See Denis de Rougemont, *L’Amour et l’Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972, Book II, *Sources religieuses du mythe*, chapter on *Les mystiques arabes*.

(pp. 133–144), who investigates the circumstances of a successful love story as presented in this historical romance, atypical for Arabic literature.

Another approach to women's status in Islam is proposed by Christopher Melchert (Oxford) in his paper *Whether to Keep Women Out of the Mosque: A Survey of Medieval Islamic Law* (pp. 59–69), a survey of the attitudes displayed by the major schools of thought regarding the role and the acceptable degree of women's freedom in society. After sketching the historical evolution of the law system, he provides on p. 67 an interesting "spectrum from least permissive school to most", a useful guide to all contemporary researchers of women's position in Muslim societies. Interesting data regarding this issue may also be found in Gino Schallenberg's contribution *The Sheikh Al-Azhar's Authority Contested. Reactions of the State Press to Ṭanṭāwī's Statement on France's Ban of the Headscarf* (pp. 81–93). A detailed review of the development in facts and declarations pertaining to this issue, this text allows a better understanding of recent events that involved a re-defining of the status of Muslims living in Europe.

Beside the above, aspects of contemporary politics and culture in the Near East are also surveyed by Andrzej Pikulski, in *Citizens without citizenship in Kuwait* (pp. 447–452), Barbara Michalak-Pikulska, in *Literary Movement in the Gulf Countries* (pp. 179–187), and Baian Rayhanova (Sofia), in *Myth and Reality in Modern Arabic Prose* (pp. 189–202). The interest in literature that UEAI members seem to hold is visible in the large number of contributions focusing on novel interpretations of literary works, be they historical, religious or language-related. Thus, to the titles already mentioned the following may also be added: Miklós Maróth (Budapest), *Possible Sources of Sīr al-asrār* (pp. 71–79, commenting on a Pseudo-Aristotelian text preserved in Arabic); Giuseppe Scattolin, *A Critical Edition of Ibn al-Farīd's Dīwān. Reading a Sufi Text* (pp. 203–216); Paulina Lewicka, *When a Shared Meal is Formalized. Observations on Arabic "Table Manners" Manuals of the Middle Ages* (pp. 423–433). It is regrettable though that other interesting papers delivered at the congress did not find their way into this volume, such as the ones contributed by Hilary Kilpatrick (*Interpreting the Self. Arab Autobiographies of the 9th–19th centuries*), Galina Stefanova-Evstatieva (*Public Expression and Private Confession: Crypto-Christianity among the Bulgarian Pomaks in the Central Regions of the Rodopi Mountains*), Ian Richard Netton (*Private Caves and Public Islands: Islam, Plato ad the Ikhwān al-Ṣafā*), Alex Metcalfe (*Going Round and Round in Circles: Defining the Lands of Sicily in the Twelfth Century*); Silvia Naef (*The 'Ulama and the Multiplication of Images in the Islamic World – Reactions and Opinions*).

As for the technical aspects of the reviewed publication, beside infrequent cases of misreading or spelling errors (such as, on pp. XXII, 254, 265, 266, 409 respectively, 'avections' instead of 'questions'; 'appeasment'; differnt'; 'toleration'; inegration' instead of 'integration'), and a certain inconsistency in using the upper case, this book rises to the expectations of the most exacting critic in terms of both accuracy and aesthetics.

To conclude, the collection of texts in this volume of *Proceedings* of the 22nd Congress of the UEAI is as diverse as the scholarly interests of the Union members; it shows a clear majority of the specialists in text interpretation and a large variety of periods and areas of specialization, preserving at all times the common preoccupation with Arab and/or Islamic culture and civilization. It remains the great merit of the editors, Barbara Michalak-Pikulska and Andrzej Pikulski, to have successfully blended together a variety of topics into a volume entitled *Authority, Privacy and Public Order in Islam*.¹² Allowing additional impact for the 22nd Congress of the UEAI, this volume of *Proceedings*, which will undoubtedly benefit from the excellent distribution and coverage of its editors, Peeters Publishers and Department of Oriental Studies, contributes superbly to another major purpose of the Union stated in Ch. 1 of its *Constitution*: "to promote research into Arabic and Islamic studies".

Ioana Feodorov

¹² And for that matter, into a congress focusing on this leading topic.

KAREN HARTNUP, *'On the Beliefs of the Greeks'*. *Leo Allatius and Popular Orthodoxy*, Leiden-Boston, E.J. Brill, 2004, 370 p.

Parmi les ouvrages, assez nombreux aujourd'hui, qui portent sur la religion populaire, le livre de Karen Hartnup, issu d'une thèse de doctorat, occupe une position à part, par son objet de recherche, à savoir l'orthodoxie populaire grecque du XVII^e siècle. L'analyse s'articule autour d'une des œuvres de Leo Allatius, *De Graecorum hodie quorundam opinionibus* (ici *De opinionibus*), parue en 1645, qui est devenue une source importante pour d'autres écrits sur les pratiques et les croyances populaires grecques.

Le but de l'auteure (*Introduction*, p. 4) est de situer l'ouvrage intégral de Leo Allatius dans son contexte historique, d'examiner l'interprétation des sources proposée par lui, d'étudier d'une manière détaillée les pratiques et les croyances discutées, et d'établir le rapport entre l'intérêt de Leo Allatius pour le sujet et, respectivement, son éducation qui a conduit d'ailleurs à sa conversion au catholicisme, son appartenance à plusieurs mouvements intellectuels de l'époque et les relations entre l'orthodoxie et le catholicisme dans la première moitié du XVII^e siècle.

Le nombre de sources utilisées pour mener à terme cette analyse est impressionnant (*The Sources for Orthodox Popular Religion*, surtout pp. 33–52), car aux sources de Leo Allatius, à la fois textuelles – ouvrages classiques, écrits orthodoxes byzantins (vies de saints, textes ecclésiastiques, histoires, etc.) et post-byzantins ou sources catholiques – et orales (témoignages des contemporains, événements personnels), Karen Hartnup ajoute d'autres sources qui étaient son approche anthropologique : *nomokanones*, professions de foi des patriarches, écrits sur l'église orthodoxe composés pour l'Occident, textes démonologiques, récits des voyageurs, témoignages folkloriques.

Dans le chapitre suivant (*Leo Allatius: His Life and Influences*, pp. 53–84), l'auteur précise sa méthode de recherche : si la richesse de matériaux, auxquels Leo Allatius recourt pour rédiger *De opinionibus* et dont la plupart ne se trouvaient que dans les manuscrits, est explicable par les diverses fonctions qu'il avait exercées auprès des plus grandes bibliothèques de Rome – il est chargé d'ordonner les manuscrits grecs de la Bibliothèque du Vatican et, pour une certaine période, il est aussi curateur de la Bibliothèque du Cardinal Lelio Biscia et de la Bibliothèque Barberini – elle témoignerait aussi de la manière dont il comprenait les utiliser afin d'offrir une image plus claire de l'orthodoxie, dont il était lié par son origine grecque. *De opinionibus* et *De ecclesiae occidentalis atque orientalis perpetua consensione*, son ouvrage le plus célèbre, paru en 1648, ne sont que deux aspects de son projet œcuménique, dont le premier porte sur les pratiques et les croyances populaires grecques, analysées souvent en comparaison avec les phénomènes catholiques parallèles, et le second concerne la relation historique entre les plus anciennes églises chrétiennes. Finalement, l'étude de la biographie de Leo Allatius montre ses relations étroites avec le milieu médical : il avait rédigé d'ailleurs *De opinionibus* sous la forme d'une lettre adressée au docteur papal Paolo Zacchias, lui aussi passionné des croyances populaires et avec lequel il partageait le scepticisme à l'égard du présumé pouvoir des sorcières et la propension de chercher toujours une explication naturelle des choses.

Gello, le démon féminin qui attaque les nouveau-nés, est le premier être fantastique des croyances populaires que Karen Hartnup se propose d'examiner en essayant plutôt de le rapprocher des moments importants de la vie, que de le comprendre dans les termes de « survivance » d'une figure ancienne, méthode privilégiée par Leo Allatius. Après une discussion sur les sources de *De opinionibus*, sur la double nature – surnaturelle ou humaine – qu'on conférait autrefois à Gello, et une description des mesures de protection contre l'être fantastique (*The Gello and Popular Religion*, surtout pp. 95–104), l'analyse porte sur le pouvoir du baptême d'éloigner Gello, problème soulevé par Allatius lui-même, qui contestait de cette façon la pratique orthodoxe recommandant de ne baptiser un nouveau-né que 40 jours après la naissance. L'étude des propos d'Allatius a plusieurs enjeux : après une évocation du niveau de la mortalité infantile à l'époque, influencée aussi par les conditions

impropres de l'accouchement (*The Gello and Baptism*, pp. 105–107), Karen Hartnup s'attache à prouver que la position d'Allatius visait en subsidiaire une critique de la pratique protestante du baptême (pp. 110–115) ; finalement, l'auteure montre la convergence entre la pratique orthodoxe du baptême, les croyances sur l'impureté de la parturiente, partagées tant par la religion officielle que par la religion populaire, et les textes magiques contre Gello. C'est peut-être le souci de convergence qui a amené parfois Karen Hartnup à tirer des conclusions un peu hâtives en analysant des syntagmes qui apparaissent à la fois dans les textes magiques contre Gello – et qui ne sont pas du tout spécifiques à ce genre d'écrit, ajouterions-nous – et dans le rituel de baptême. Ainsi, même après avoir présenté les efforts de l'Église pour contrecarrer les croyances dans la puissance de Gello, l'auteure conclut : « The exorcisms of baptism are not directed specifically against the gello, but do assert their power over every impure spirit, *akátharton pneuma*. Therefore the gello is included in the forces banished by the baptismal rite, for in the popular exorcism she is explicitly referred to *akátharton pneuma* » (p. 110).

Le dernier chapitre consacré à la relation entre Gello et le mariage (*The Gello and the Marriage*, pp. 132–172) ne reprend pas une thématique déjà discutée par Allatius. Il comporte une analyse des difficultés sociales de contracter un mariage à l'époque et des divers facteurs qui, croyait-on, pouvaient nuire au statut social de la nouvelle famille. En s'appuyant sur la thèse selon laquelle une jeune fille, bien que mariée, n'est perçue comme une femme que si elle devient mère, Karen Hartnup agence plusieurs croyances et pratiques qui attenteraient au bonheur du couple : si nouer l'aiguillette agit sur les jeunes mariés, les actions de Gello, du mauvais œil ou des *neréides* – êtres fantastiques féminins épris par des jeunes hommes – sont envisagées comme des attaques contre l'épouse (future). L'argumentaire de l'auteure, bien articulé, pouvait pourtant se passer du ton parfois trop sévère relatif à la « mécompréhension » dont Leo Allatius se rendit coupable lorsqu'il n'avait pas rapproché les *neréides* d'un contexte social précis.

Les deux chapitres suivants (*The Vrykolakas*, pp. 173–198, *The Tympaniaios*, pp. 199–236) portent sur le revenant, envisagé tant sous la forme propre aux croyances populaires que sous l'aspect promu par l'église. La distinction entre les deux types de revenants – des morts dont les corps, remplis du sang, ne sont pas décomposés – s'établit surtout à partir de deux critères : l'action sur le monde des mortels et le rapport avec l'excommunication. Si les *vrykolakas* sont des morts qui hantent les espaces habités et les humains, en leur provoquant des maladies ou même la mort, les *tympaniaios* ne sont découverts que d'une manière accidentelle, lors d'une exhumation. Les *tympaniaios* sont des morts qui ont été excommuniés pendant leur vie, alors que l'excommunication n'apparaît que rarement comme une des conditions de la transformation en *vrykolakas*.

L'assimilation que Leo Allatius établit entre les types de revenants permet à Karen Hartnup de faire d'abord une étude minutieuse sur les *vrykolakas*, censée distinguer les rapports entre la doctrine officielle et l'approche populaire sur lesdits êtres surnaturels. L'auteure insiste sur l'écart entre les deux perspectives : si selon le discours de l'église les *vrykolakas* ne sont que des tromperies diaboliques ou le résultat des causes naturelles qui auraient conduit à la conservation des corps, selon les croyances populaires ils rendent manifeste l'impossibilité de l'âme de gagner l'au-delà à cause des rituels funéraires inaccomplis.

Les nombreux témoignages évoqués par Karen Hartnup (pp. 218–226) où des morts excommuniés pendant leur vie, dont les corps ne pourrissent pas longtemps après l'enterrement, tombent en poussière après un rituel d'absolution, montrent d'une manière convaincante que l'emprise de l'église sur les *tympaniaios* équivalait à une modalité d'expression du pouvoir. De plus, l'auteure poursuit l'interprétation qu'Allatius donne des *tympaniaios*, selon laquelle la terre, en tant qu'espace d'emprisonnement de l'âme du défunt est assimilable au purgatoire, et réussit à décrire à merveille, par un rigoureux examen philologique, la manière dont Allatius, en traduisant les textes grecs en latin, les avait maniés afin d'accommoder l'idée grecque de 'repentance' et l'idée latine de 'peine' et de légitimer ainsi le rapprochement entre les *tympaniaios* et le purgatoire (pp. 208–212).

Si par l'analyse des opinions d'Allatius relatives aux pratiques et croyances populaires grecques, Karen Hartnup a souligné l'importance que le lettré du XVII^e siècle accordait à la religion

populaire en tant qu'instrument de l'œcuménisme, par les deux derniers chapitres (*Allatios and Popular Healing*, pp. 237–270 ; *Allatios and the Stoicheion*, pp. 271–306), l'auteure insiste sur d'autres thèmes sous-jacents à l'ouvrage d'Allatius, à savoir le rapport entre la médecine et la religion ou entre le monde naturel et le monde spirituel.

Malgré ses études de médecine et, apparemment, sans trop s'inquiéter des expectations de Paolo Zacchias, auquel *De opinionibus* était adressé, Leo Allatius dresse un large inventaire de méthodes populaires grecques de guérison et bien qu'il conteste le pouvoir des exorcismes ou des guérisseurs voyageurs, similaires aux exorcistes occidentaux, il soutient l'efficacité des techniques qui relèvent plutôt d'une piété populaire en accord avec la religion officielle : l'onction avec de l'huile bénie lors de certains rituels ou avec de l'huile de la lampe de l'icône d'un saint, l'utilisation de l'eau bénie, l'application sur les organes malades des herbes qui avaient été préalablement mises devant une icône. Le but d'Allatius serait de mettre en doute les appréciations sur la présumée superstition des Grecs, qu'il désavoue en apportant des exemples tirés des vies de saints honorés par les deux églises et même par une expérience personnelle qu'il raconte afin de dissiper le scepticisme de son allocataire et où il est question d'un mal dont il avait été atteint et dont il avait été guéri non pas grâce au savoir des médecins, mais par l'utilisation des herbes bénies et par une vision (pp. 254–270). Toujours est-il que si Leo Allatius avait essayé assez souvent à répondre aux problèmes soulevés par Paolo Zacchias (pp. 274–275), son fort soutien pour l'onction s'écartait de la pensée médicale de l'époque. Afin de comprendre les raisons de cette position, Karen Hartnup entreprend une analyse pointilleuse des opinions d'Allatius sur les *stoicheia*, qui désignaient à la fois des génies topiques ou les « éléments », et conclut que l'ambivalence du lettré s'abreuvait de la pensée néoplatonicienne, qui lui était d'ailleurs très familière, comme en témoigne son édition *Procli Diadochi Paraphrasis in Ptolemaei Libros IV* (Leyde, 1635) et qui lui permettait de postuler qu'on pouvait agir sur la nature en tant que croyant ou par des moyens physiques.

Dans les conclusions (pp. 307–324), Karen Hartnup reprend les enjeux qui ont fait que *De opinionibus* soit un ouvrage unique dans son genre : fidèle à son projet œcuménique, Leo Allatius a présenté certaines pratiques et croyances populaires grecques en insistant souvent sur des moments de l'histoire commune des églises ou sur des moyens communément approuvés (le pouvoir des sacrements, l'onction) et a réussi à donner une image différente de celle décrite couramment par les voyageurs ; par son attachement au néoplatonisme il a approuvé bien des pratiques issues de l'orthodoxie populaire, à l'encontre d'autres savants contemporains préoccupés par des sujets similaires.

Par sa thématique, sa problématique et sa richesse documentaire, le beau livre de Karen Hartnup, écrit avec minutie et intelligence, se place au cœur de plusieurs domaines de recherche : l'orthodoxie populaire, la société grecque pendant la Turcocratie, l'histoire des Églises, les milieux intellectuels de Rome au XVII^e siècle. De plus, pour ceux préoccupés par les croyances et les pratiques populaires le livre plaide pour deux méthodes de travail, dont une promue par Leo Allatius, soutenant l'analyse des « survivances », des « continuités », et l'autre valorisée par Karen Hartnup, s'appuyant sur une approche anthropologique, deux méthodes réunies ici d'une manière élégante.

Emanuela Timotin

ALEXANDRA SFOINI, *Ξένοι συγγραφείς μεταφρασμένοι Ελληνικά, (Écrivains étrangers traduits en grec 15^e–17^e siècles)*. Centre de recherches néohelléniques de la Fondation nationale de recherches, Athènes, 2003, 208 p.

Celui intéressé jusqu'à présent par la question des traductions en langue grecque avait plutôt à sa disposition des bibliographies plus ou moins raisonnées. Voilà la monographie d'Alexandra Sfoini publiée dans une série (La Bibliothèque d'histoire d'idées) du Centre de recherches néohelléniques de la Fondation Nationale de Recherches qui comble ce vide d'interprétation.

L'ouvrage a comme fondement théorique la traductologie, une discipline substantiellement évoluée de nos jours et dont les principes les plus utiles sont exposés dans l'*Introduction* (pp. 15–18). Un historique également utile des traductions dans les littératures européennes est inséré aux pages 19–31. Conçu comme conclusion le dernier chapitre traite du phénomène de la traductologie en grec.

Le premier chapitre dédié à la littérature en langue populaire (pp. 33–42) aide une fois de plus la compréhension correcte du phénomène littéraire crétois c'est-à-dire la création littéraire commencée comme traduction et qui a continué par des œuvres originales observant un modèle. C'est une excellente occasion de se rappeler l'histoire de la traduction du *Bertoldo et Bertoldino*, un livre populaire avec une belle carrière dans la littérature grecque aussi bien que dans la littérature roumaine¹.

Le deuxième chapitre (pp. 43–53) est dédié aux œuvres latines traduites en grec, traductions dues à l'intérêt des cercles humanistes d'Italie. Le grec dans lequel on traduit est à notre avis déjà une langue de culture.

Le troisième chapitre (pp. 54–107) s'occupe de la catégorie la plus volumineuse des traductions, à savoir la littérature religieuse qui couvre 73% des titres et 69% des éditions. Les traductions religieuses étaient réalisées aux centres monastiques qui étaient intéressés à transmettre un message plus clair aux croyants. Les catéchismes de Luther, de Calvin et de l'Église anglicane furent traduits par des théologiens étrangers qui visaient leur diffusion dans la communauté orthodoxe. La propagation de ces traductions a eu comme résultat l'adoption des modèles hétérodoxes dans la composition des traités dogmatiques orthodoxes en ce qui concerne la forme.

Essentiel pour ce livre, le dernier chapitre intitulé *Limites, fonctions et techniques du phénomène de traduction* est un répertoire des titres traduits, des éditions (qui sont plus nombreuses que les titres) et démontre que les traductions grecques des premiers siècles ont été dominées par les genres traditionnels, à savoir des œuvres religieuses et des manuels d'usage pratique. Les traducteurs furent, selon Mme Sfoini, des réformateurs hellénistes étrangers, soit jésuites ou uniates grecs. La traduction de dévotions et de catéchismes s'explique par le fait qu'elles émanent de l'étranger et font partie d'un matériel de propagande. La distance temporelle entre la parution des œuvres originales et celle des traductions n'est pas saisissable, on se rend compte ou bien d'un synchronisme ou d'un écart minime pour les œuvres de propagande et d'un plus grand écart pour le reste des traductions. Les « grands » titres portant sur les découvertes, ou bien les monuments de la littérature française sont plutôt absents.

La deuxième partie de ce livre contient un catalogue synoptique des œuvres traduites en grec (pp. 137–160), une chronologie de la parution des œuvres traduites en grec (pp. 163–178), et un répertoire des traducteurs (pp. 181–184). Ceux-ci ajoutent à la destination de guide et repère de recherche du livre qu'on discute ici.

L'acte de traduction était très modeste, le traducteur ne se proposait point de créer un texte original et ne se préoccupait guère de la fidélité et de l'exactitude. Avant le XVIII^e siècle les traductions n'avaient aucune prétention esthétique ou littéraire n'étant qu'un instrument de vulgarisation (d'un l'usage de la langue simple) de certains textes de l'Antiquité, des textes théologiques, historiques, pratiques et autres.

Voilà donc un livre important, érudit, excellent sur de nombreux points (y compris les illustrations pp. 187–207). Il témoigne d'un important travail de recherche complété par la précision et la richesse des notes.

Lia Brad Chisacof

Sweet Land..., Lectures on the history and culture of Cyprus edited by Julian Chrysostomides and Charalambos Dendrinou, Porphyrogenitus Editions, Camberley Surrey, 2006, 304 p.

A topic of constant interest, Cyprus (with its self-sufficiency and a crossroad for people and goods) and its culture came to the fore once more a couple of years ago when the island, not in its entirety though, became a EU member.

¹ Voir *Bertoldo*, Éditions Minerva, Bucarest, 1999, pp. 67–239.

In view of that event seen as a good opportunity to rekindle the scholarly interest in Cypriot studies (the autumn of 2003), the Hellenic Institute of the Royal Holloway College (University of London), in fact its director Julian Chrysostomides and Charalambos Dendrinis initiated a series of lectures. These lectures plus one held later are published in the volume under review. The present account is by someone who had the pleasure to follow the whole series and is grateful to the present editor for enabling her a deeper insight in all the contributions.

The first one *Through the Looking-Glass* by A. Tsakmakis (pp. 1–26) is an account of the perception the ancient Greeks had on the Cypriots. In Homeric times Cyprus seems to have been located at the margins of the Greek world, did not undertake common action with the Achaeans, but shared their heroic values. Both Agamemnon and Odysseus were welcome by Cypriot rulers and so was Solon. Herodotus and Isocrates showed special interest in Cypriot affairs. In Hellenistic times the perception of the Cypriot focused on individual character while in the Roman universe it disappeared as a distinct character to rise again in early Christian sources. In all Cypriots were seen as a part of the Greek cultural continuum. The account is conceived in a very up-to-date manner and starts from a poem by Costas Montis, a contemporary Cypriot poet.

The pre-conception of the faultless Greek continuum is not fed by the second contribution by M. Iacovou which covers pre-historic Cyprus (pp. 27–60) where three distinct linguistic groups coexisted. These were people speaking an early Greek dialect, the Semitic language of the Phoenicians and an unknown language called Eteocypriot. The three languages did interfere and did result in a certain form of ethnicity in which the role of the Greek language was neither related to classical Athens nor to Hellenistic Alexandria. It yielded in the author's opinion a Cypriote Greek identity which is very much alive nowadays.

A. Panayotou-Triantaphyllopoulou's article on *Languages and Scripts in Ancient Cyprus* (pp. 61–75) aims at a complete survey of the scripts and languages of Cyprus from the Late Bronze period to the end of the 1st millennium BC. It is in fact a minute linguistic complement of the previous contribution.

Byzantine Cyprus is subject to several papers as is only natural.

First comes E. Chrysos' *The European Profile of Byzantine Cyprus* (pp. 77–86). Although remote, Cyprus was nevertheless a crucial locus of Byzantine wealth and culture. Before the island was conquered in 1191 by Richard the Lionheart King of England (then sold to the Knights Templar who further sold it to Gui de Lusignan) it had been ruled by Isaac Comnenos who had seized control of the island by producing forged documents. The forgery was used as an argument when the Westerners stuck to their domination over the island. Chrysos sees a certain similarity between those events and the more recent Cypriot issue starting in the events of 1974.

G. Christodoulou focuses on Saint Neophytos the Recluse, a major orthodox Cypriot author of the 12th century (pp. 87–100) whose works are still topical if it were only for their plea for inner life.

Ch.G. Chotsakoglou gives an account of the state of the Cypriot Byzantine monuments, more specifically on the Christian mosaics and mural paintings (pp. 101–164). Completed with illustrations this report is quite tragic as so much damage seems to have been done ever since 1974 to invaluable monuments not only of Cyprus but of the mankind.

The Turkish conquest of Cyprus is implicit in an image of Cyprus by a Cypriot Dominican, Étienne de Lusignan dating back to 1570 brought by Ch. Schabel (pp. 165–201). His contribution focuses on the status of the Greek clergy in early Frankish years. The fact that the Greek orthodoxy survived the Frankish period is not due to any "national struggle" but mainly to the Franks and Latin Church never attempting any Latinisation. This latter required a minimum from the Greek clergy which in its turn met the requirements which by the end of the 13th century included an oath of obedience from the bishops and an end to active opposition concerning unleavened bread. A conclusion is that both the Frankish and the Turkish conquests brought a change in jurisdiction and church government not really in faith. Another such conclusion pertains to a kind of Christian unity, even if psychological, on Cypriot soil and from a Western perspective: N. Patapiou's article (pp. 209–230) follows the Cypriot diary of Leonardo Donà, in fact an account on Venetian Cyprus.

English Cyprus is implicit in C.N. Constantinides' *British Collectors of Manuscripts Visiting Cyprus* (pp. 231–258). In fact when Cyprus came under British rule in 1858 there were a few Greek manuscripts of interest left for the British collectors as the most interesting and precious items had joined collections before that date. Nowadays most of those manuscripts are part of public collections.

The ending contribution is by a psychiatrist, C. Galatariotou (pp. 259–290). It is an extremely well researched and richly illustrated by examples account and refers to the psychological impact of the historical events in Cyprus ever since 1950. Most tellingly it is called *Remembering and Forgetting*. The continuous cumulative and strain traumata from the mid - 1950 onwards made the Cypriots grow accustomed with living with high anxiety as though this was part of their normal life. Although under any circumstances the unconscious mind's response to anxiety is to employ psychological defences, by 1960 for instance the Cyprus mind was traumatized with pathological processes (of which splitting and projection were to be witnessed). They afflicted both Greeks and Turks.

The contribution ends in a plea for tolerance in Cyprus, the only real solution to the still unsolved problems.

Points of minor criticism can be made here and there. Thus we could spot misprints on pp. 2, 22.

Very up to date in point of conception *Sweet Land...* is more telling than a compendium of Cypriot history or cultural history, a fine work of learned scholarship and an event in itself.

Let us mention in the end that the volume is dedicated to the memory of Dinos Leventis, a classical scholar and a generous Maecenas of many a scholarly enterprise.

Lia Brad Chisacof

CRISTINA FENEȘAN, COSTIN FENEȘAN, *Johannes Lutsch – jurnal de captivitate la Istanbul (1658–1661); Johannes Lutsch – Tagebuch seiner Gefangenschaft in Istanbul (1658–1661)*, Editura de Vest, Timișoara, 2006, 330 p.+ 5 ill.

Cette édition bilingue (texte original, établi sur deux manuscrits conservés à Cluj, et traduction en roumain) met en circulation une source importante pour l'histoire des relations entre la principauté de Transylvanie et l'Empire ottoman vers le milieu du XVII^e siècle.

L'auteur du journal, Johannes Lutsch (1607–1661), était né à Sibiu dans une famille qui avait accédé depuis trois générations à la condition patricienne. Il a étudié d'abord chez les jésuites à Alba Iulia, ensuite au collège unitarien de Cluj, avant de poursuivre ses études à Tubingue, Strasbourg et Marbourg. Tandis que sa vie privée fut particulièrement malheureuse (trois veuvages et la mort de deux fils), sa carrière se déroula au niveau le plus élevé de la vie politique de la communauté saxonne. Après avoir eu, en 1647–1648, la charge de bourgmestre de sa ville natale, il occupa les fonctions de juge royal et de *comes Saxonum*, siégeant au Conseil princier. Sa position de conseiller du prince Georges Rákóczy l'a fait désigner comme otage pour le paiement de la dette de guerre revendiquée par la Porte à la suite de la campagne de 1658. De sorte que, durant les dernières années de sa vie, il n'a plus quitté Constantinople, où il était malade, jeté même en prison et tourmenté par l'inquiétude pour sa « pauvre patrie expirante ».

Les premières notes du journal retracent les principaux événements de la vie de Lutsch jusqu'en 1652. Suivent quelques échos recueillis à Istanbul au sujet de certaines provinces de l'Empire ottoman (Brousse, Egypte, Palestine, etc). Les pages suivantes sont une véritable chronique de la crise politique traversée par la Transylvanie en 1658. L'itinéraire parcouru par Lutsch d'Ineu à Istanbul remplit la période entre le 17 septembre et le 22 octobre 1658. L'existence quotidienne dont nous sommes ainsi les témoins comprend des incendies, des fêtes, plusieurs apparitions publiques du sultan et des audiences au palais, des exécutions de rebelles ou de dignitaires en disgrâce et des visites aux monuments historiques de l'ancienne Byzance. L'auteur du journal avait été fortement impressionné par ce qu'il a vu sur les rives du Bosphore. Il s'est même efforcé de compter soigneusement églises et fontaines, écoles et hôpitaux, tavernes et bains publics, boulangeries et cafés, etc. Cependant, son expérience turque était assombrie par les mauvaises nouvelles qu'il recevait de

son pays. Les omissions que la prudence lui avait imposées dans le texte rédigé comme aide-mémoire pour sa justification sont suppléées par des lettres (inédites pour la plupart) que Lutsch a adressées aux autorités de Sibiu afin de les renseigner sur les dispositions du sultan. Cette correspondance forme une annexe documentaire du plus grand intérêt. Les éditeurs ont fait leur devoir d'une manière très satisfaisante. Les indications bibliographiques abondent dans les notes. L'ouvrage contient aussi une introduction qui, avec maîtrise et clarté, informe le lecteur sur la Transylvanie de l'époque.

Andrei Pippidi

MARIE-MATHILDE ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, *Seldjoukides, Ottomans et l'espace roumain*, publié par les soins de Cristina Feneşan, Editions Isis, Istanbul, 2006, 626 p.

Quel plaisir de retrouver une érudition de bon aloi, telle qu'elle était pratiquée jadis! Ce volume épais qui réunit l'œuvre de la vénérable turcologue roumaine vient s'ajouter à celui que les Variorum Reprints avaient choisi en 1977 pour le rééditer : la thèse de 1942 sur la campagne de Timur en Anatolie. La seule pièce inédite que contient le recueil est un long et sévère compte rendu du livre publié par P.P. Panaitescu en 1944 : placer Mircea l'Ancien, prince de Valachie à la charnière du XIV^e et du XV^e siècle, dans le contexte balkanique exigeait une connaissance des sources orientales (ottomanes) qui manquait à l'auteur. Nous avons retrouvé avec plaisir parmi les textes renouvelés ici les observations sur l'expédition d'Umur Beg aux bouches du Danube et les précisions sur l'alliance de Mircea avec le prétendant ottoman Musa Celebi.

Avoir ainsi regroupées les contributions de Mme Bulgaru selon quelques thèmes majeurs est sans doute un avantage que le lecteur va apprécier, parce que ces pages étaient éparpillées au cours d'un demi-siècle, sinon davantage, dans diverses publications roumaines ou étrangères. Ainsi, un bilan des études islamiques en Roumanie, qui inclut aussi des renseignements sur les manuscrits turcs, arabes et persans conservés dans nos bibliothèques, s'arrêtait en 1969. Pour le compléter, Mme Bulgaru a ajouté un aperçu des travaux de son maître N. Iorga concernant l'Empire ottoman (sujet qu'elle a traité dans son livre de 1972 *Nicolae Iorga, a Romanian Historian of the Ottoman Empire*).

Partant de l'évidence de ce que les prédécesseurs avaient achevé, les études rassemblées ici se sont dirigées vers plusieurs sujets encore mal connus. Par exemple, la condition des captifs (esclaves) dans l'Empire ottoman. Quatre excellents articles ont examiné ce problème, tandis qu'un autre est une présentation des mémoires d'Osman Aga de Temesvar (Timișoara) : comme on sait, ce personnage avait passé onze ans (1688–1699) dans plusieurs prisons autrichiennes. Notre auteur manifeste un intérêt particulier pour des questions d'économie et de démographie en rapport avec la capitale ottomane (cinq études sur le ravitaillement d'Istanbul, dont la première fut publiée dans la revue « Balcania » en 1944 : l'édition savamment commentée d'un firman de 1764). Le *Festschrift* offert au numismate turc Ibrahim Artuk en 1988 fournit l'occasion d'une belle analyse du *peşkeş* annuel que les princes roumains des XVI^e–XVIII^e siècles devaient envoyer à la Porte, coutume attachée à la fête du *Bayram*. Mme Bulgaru s'oriente aisément et sûrement à travers les documents invoqués en faveur de l'autonomie des Principautés. Certains aspects des relations avec la Porte – la politique des princes phanariotes envers les ressortissants ottomans, le mariage entre musulmans et chrétiennes – ont également attiré l'attention de l'auteur. Lorsqu'il s'agit de « l'espace roumain », les régions érigées en exemples, lors des crises ou des périodes traumatiques générées par l'impact ottoman, sont la Dobroudja et la Transylvanie. Enfin, nous devons remarquer le dossier concernant les réactions de Venise aux succès remportés par le sultan (de Murad II à Suleyman le Magnifique).

Bien sûr, quelques sujets dont nous avons noté la présence ici ont été repris plus tard par d'autres chercheurs pour aboutir parfois à des conclusions différentes. Cependant, cela n'a nullement diminué l'utilité de cette collection d'études, témoignage pour la riche activité de l'auteure et outil de travail pour ceux qui héritent de l'acquis.

Andrei Pippidi

The Kapudan Pasha. His Office and His Domain, Halcyon Days in Crete IV. A Symposium Held in Rethymnon, 7–9 January 2000, (Ed.) by Elizabeth Zachariadou, Foundation for Research & Technology – Hellas, Institute for Mediterranean Studies, Crete University Press, Rethymnon, 2002, 438 p.

The Program in Turkish Studies of the Institute for Mediterranean Studies organizes periodically symposiums on Ottoman history. The fourth international symposium in January 2000 was dedicated to an important Ottoman institution, the *kapudan-ı derya* (*Kapudan Pasha*). The papers concern various aspects of the Ottoman Mediterranean history and are organized in the volume in the following chapters: “Terms and Images”, “Kallipolis and the Fleet before the Kapudan Pasha”, “Space, Ships and Men”, “Shipowners and Profit-Sharing”, “The Archipelago under the Ottoman”, “Cyprus under the Kapudan Pasha”, “Up the Danube”, and “Beyond the Kapudan Pasha’s Power”. I shall not present the contributions gathered in this volume according to the order chosen by the editor, but to my own view.

György Hazai defined in a very short article the title “Kapudan Pasha”, the commander-in-chief of the Ottoman navy, having as starting point the definition of the term *kapudan* in H. Kahane, R. Kahane, A. Tietze, *The Lingua Franca in the Levant. Turkish. Turkish Nautical terms of Italian and Greek Origin* (Urbana Illinois. 1958) (pp. 3–5).

For Colin Imber “sea power played only a very minor part in the emergence of the Ottoman Empire”. For proving this initial statement, he has used – almost exclusively – as historical sources, the three volumes of F. Thiriet, *Régeste des délibérations du sénat de Venise concernant la Roumanie* (Paris-The Hague 1958–1971) (pp. 49–59). Pál Fodor has analyzed the organization of defence in the eastern Mediterranean at the end of the sixteenth century, summing up: “the Ottoman maritime defense system was failing to fulfil its task: the defence of the trade and coasts and the prevention of illegal trade in goods and men” (pp. 87–94).

The structure of the Ottoman navy (including ships and men) was an important topic for historians. Emilie Themopoulou has dealt with the oarsman (*kürekçi*), who was an essential element of the Ottoman navy from the end of the fifteenth to the seventeenth century, when the *kadırga* ceded the place to the *kalyon*, and the *kürekçi* to the *kalyoncu* (pp. 165–179). Based on the documents of the MS. Topkapı, E. 12321, Gilles Veinstein has analysed Barbaros Hayreddin Pasha's last navy in the fifth decade of the sixteenth century. This grand admiral was never called *Kapudan Pasha* or *kapudan-ı derya* because these titles started to be used later. But Barbaros Hayreddin Pasha's tasks and powers were significant for the evolution of this institution (pp. 181–200).

The maritime confrontations between the Ottoman Empire and Western Powers implied not only wars, but also technological influences. Daniel Panzac has analyzed the Venetian-Ottoman relations between 1645–1740 from this point of view (pp. 119–139).

The question of shipowners was also discussed at this symposium. During the eighteenth and nineteenth centuries, “privately-owned ships were subject to both guild and state control”. Murat Çizakça has analysed this serious problem of property rights (pp. 203–211), and Eugenia Kermeli has examined the significant role of the institution of *vakf* in the maritime area, proving „the existence of ship *vakf* or shares in ship *vakf*” (pp. 212–220).

After its conquest in 1354, Gallipolis (*Gelibolu*) played an important role in the early Ottoman maritime history. It became “the seat of a *sancakbeyi* responsible for naval affairs”. Elizabeth Zachariadou has made some observations on the Ottoman officials (*subaşı* and *sancakbeyi*) appointed in Gallipolis during the fifteenth century (pp. 61–68), and Irène Beldiceanu-Steinherr has written a study case about supplying the arsenal of Gallipolis in 1516 (pp. 71–86).

During Ottoman times, the traffic stretching from the Black Sea to the Red Sea had a maritime highway for ships and goods in the “strait” between the island of Chios and the Anatolian coast. It linked Istanbul with ports of the eastern Mediterranean (such as Alexandria and Aleppo), and Anatolia with the Mediterranean West. Svat Soucek has pointed out the place and role of the strait of Chios and the Kaptanpaşa's navy in the military confrontations with Venice and Russia in the seventeenth and early-eighteenth centuries (pp. 141–163).

The condition of the Archipelago (*vilayet-i Cezayir-i Bahr-ı Sefid*), which was ruled by the highest commander of the Ottoman Navy and the dockyards, is an important part of this volume dedicated to the *Kapudan Pasha*. Idris Bostan has dealt with the establishment and development of this province (pp. 241–251), and Zeki Arıkan offers a general view on its administrative, demographic, economic and social situation in the second part of the nineteenth century (pp. 223–239). Finally, based on *Kaptan Pasha Eyaleti Ahkam Defterleri* as sources, Feridun M. Emecen has analysed the jurisdiction, range and limits of the *Kapudan Pasha's* authority in the eighteenth century (pp. 253–261).

Cyprus was an important island for the institution of *Kapudan Pasha*. The relations between the *Kapudan Pasha* and the Orthodox Church is the subject of Sia Anagnostopoulou's paper (pp. 265–289). In his turn, Michael Ursinus has tried to answer the question "how to finance a salaried fleet" in the nineteenth century (pp. 291–297).

Two Bulgarian historians, Rossitsa Gradeva and Svetlana Ivanova, have succeeded in offering a comprehensive image of the Ottoman Danube fleet and the Danube *Kapudan Pasha* (*Tuna kapudanlık, Tuna Kapudan Pasha*), an institution emerged and evolved in the course of the seventeenth century (pp. 301–322 and 323–345).

The volume does not include only papers dealing with the office and domain of the *Kapudan Pasha*, which defined especially the Mediterranean Sea. The Ottoman maritime forces were also present in the Red Sea, the Arabian Sea, the Persian Gulf and the Indian Ocean. Some further material and data on Ottoman naval power and its organization in the above areas have been provided by Salih Özbaran (pp. 109–117).

The evolution of the institution *kapudan-ı derya* was studied until the nineteenth century. Based on two small water-colours preserved in the Topkapı Palace collections, Tülay Artan and Halil Berktaş analysed – in a long contribution – the reforming grand admiral and changing rites of power during the "Selimian times" (pp. 7–45). Barbara Kellner-Heinkele has dealt with the last holders of the office of *kapudan-ı derya*, using as sources the writings of Cevdet Pasha (1823–1895), "a close observer of the society of his time and a strict judge of the political elite" (pp. 95–108).

A series of papers have dealt with the piracy, defined as an activity beyond the *Kapudan Pasha's* power. Suraiya Faroqhi has presented the Ottoman views on corsairs and piracy in the Adriatic (pp. 357–370), Vassilis Demetriadis has dealt with different aspects of piracy in the area of Mount Athos (pp. 349–356) and Nicolas Vatin has answered the question how the Ottoman policy fought against piracy towards the 1559–1560 (pp. 371–408). In this part of the volume is also included the paper of Colin Heywood on the Anglo-Ottoman naval relations in the latter part of the seventeenth century (pp. 409–438).

A book on *Kapudan Pasha* was necessary. The gathering of contributions on different aspects of his office and domain is a first step which should be followed by a unitary monograph.

Viorel Panait

JACQUES BOUCHARD, *Nicolae Mavrocordat Domn și cărturar al Iluminismului timpuriu (1680–1730)*, traduction du français et du néogrec par Elena Lazăr, avec un mot d'introduction de l'auteur, Bucarest, Editions Omonia, 2006, 192 p.

Le professeur Jacques Bouchard est un nom très connu aux cercles de spécialistes de la culture néohellénique, docteur de l'Université de Thessalonique, professeur de grec ancien et moderne aux universités de Laval et McGill de Montréal. Ses écrits – en grande mesure le livre présent aussi – continuent les préoccupations de son maître, Constantinos Th. Dimaras, l'auteur d'une bien connue *Histoire de la littérature néogrecque*, traduite en roumain il y a déjà presque quatre décennies. *La Grèce au temps des Lumières* (1969) du même auteur constitue toutefois le livre par rapport auquel les études de Jacques Bouchard sur Nicolas Mavrocordat sont les plus proches. Les contributions du savant de Montréal à la connaissance de l'œuvre et de la personnalité de celui-là peuvent être

considérées comme décisives. Ce recueil d'articles et de communications configure en fait – malgré quelques répétitions qui relèvent du caractère du livre – une vraie monographie sur le premier hospodar phanariote dans les Principautés danubiennes. À part le volume présent, en 1989 il a publié *Les répits de Philothée*, une œuvre que C.Th. Dimaras considérait comme le premier roman de la littérature néohellénique.

L'étude de la *Frihaufklärung* dans l'espace culturel de la Grèce a fait ces dernières décennies l'objet de recherches minutieuses, soit qu'il s'agit – pour ne nommer que deux auteurs représentatifs – de Monsieur Andrei Pippidi, avec son volume *Hommes et idées du Sud-Est européen*, soit de Monsieur Pashalis Kitromilidès, avec sa thèse de doctorat publiée en roumain en 2005, à la même maison d'édition bucarestoise – *Omonia* – où est paru également le livre du professeur Bouchard. Dans ce contexte, d'un intérêt croissant pour la récupération de la culture postbyzantine, devraient être les recherches sur Nicolas Mavrocordat, prince et homme de lettres que l'auteur n'hésite pas à comparer dans son mot introductif à Démètre Cantemir. C'est un parallélisme incitant entre les deux personnages qui ont voulu être des fondateurs – respectivement des continuateurs – de dynastie, tous les deux liés par beaucoup de lignées politiques et culturelles à la Sublime Porte, le second fuyant tout de même sa tutelle. Nicolas Mavrocordat est resté fidèle au sultan Ahmet III dont le règne coïncide avec ce qu'on a appelé dans l'histoire ottomane, avec un terme ayant une connotation poétique, « l'époque des tulipes ». Le livre de Jacques Bouchard restitue la figure fascinante de ce prince phanariote, très cosmopolite, ouvert tant vers l'Orient que vers l'Occident, en fait en avance par rapport à son temps. J'écris cela en pensant, par exemple, à l'un des problèmes captivants traités dans ce livre: les rapports entre son œuvre et celle de son grand contemporain français Montesquieu. « Ce roman philosophique [*Les répits de Philothée*] a été écrit entre 1717 et 1720, à l'époque où Montesquieu rédigeait ses *Lettres persanes*; or, *Les répits de Philothée*, dont la Bibliothèque du roi de France obtient un manuscrit en 1719, deux années avant la parution du roman de Montesquieu, commence par une scène surprenante: trois voyageurs habillés de vêtements persans se promènent à Constantinople et demandent Philothée et son ami: comment peut-on être sujet ottoman ? Une telle affinité d'invention fait du hospodar phanariote un citoyen de la République des Lettres pas du tout moins provincial que le baron de la Brède » (p. 73; la traduction des passages est par M.S.R.).

Comme Nicolas Mavrocordat aussi, Montesquieu possédait une bibliothèque géante et s'intéressait aux sciences de la nature, naturellement dans l'esprit des Lumières. Beaucoup de choses étaient sans doute dans l'esprit du temps, mais les études de Jacques Bouchard mettent en évidence certaines voies de communication claires entre la cour de Bucarest et quelques centres intellectuels d'Occident, notamment dans le chapitre *Relașiile epistolare ale lui Nicolae Mavrocordat cu Jean Le Clerc și William Wake* (Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordat avec Jean Le Clerc et William Wake). La correspondance entre le prince phanariote et l'homme de lettres Jean Le Clerc d'Amsterdam date de 1720–1721. Il ne s'agit pas ici de chercher des « protochronismes », mais c'est bien de rappeler que de loin ce n'est pas uniquement l'Occident qui ait projeté sa lumière sur l'Orient, mais les choses ont également été à l'inverse. En permanence, les chercheurs essaient de chercher les influences occidentales, mais la réalité semble être beaucoup plus complexe et plus nuancée. C'est possible que *Sur les devoirs* de Nicolas Mavrocordat ait été sous l'influence de l'ouvrage de Samuel Pufendorf traitant d'un sujet pareil, mais dans le cas de Montesquieu, l'œuvre du prince valaque paraît avoir eu un retentissement extérieur par voie « mystérieuse ». Est-ce qu'on a besoin d'un certain courage pour écrire aujourd'hui là-dessus ? En tout cas, le professeur Jacques Bouchard a le mérite d'avoir regardé avec objectivité ces influences culturelles réciproques.

Le seul livre publié par Nicolas Mavrocordat pendant sa vie, bien connu en Occident, intitulé *Sur les devoirs* (en grec), a paru, comme on le sait, tout d'abord à Bucarest, en 1719, ensuite à Leipzig, en 1722. Trois années plus tard, Montesquieu présentait à l'Académie de Bordeaux un *Traité sur les devoirs* (p. 72). La pensée peut aller même plus loin, si elle n'est pas trop audacieuse: est-ce qu'il a existé un lien entre la grande œuvre de Montesquieu, *L'esprit des lois* (1748), et *Sur les devoirs* de Nicolas Mavrocordat, « le premier manuel phanariote qui s'occupe tant de la souveraineté et la suprématie des lois, que des devoirs des princes et des citoyens » ? Il n'est peut-être pas inutile de remémorer qu'en 1734, Montesquieu avait publié un autre ouvrage important, *Considérations sur les*

causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, témoignage de son intérêt pour l'histoire d'un empire auquel était aussi liée – par la vieille idée de la latinité des Roumains – la principauté éloignée de Valachie.

Pour équilibrer la balance, on devrait également évoquer les œuvres aphoristiques des deux premiers Mavrocordat dans lesquelles on retrouve l'écho des *Maximes* de La Rochefoucauld. Il s'agit des *Réflexions* d'Alexandre Mavrocordat l'Exaporite (publiées en 1805) et de l'*Enchiridion* (Manuel) de Nicolas Mavrocordat (publié en 1909), écrits qui n'ont eu aucun écho dans leur époque. Le commentaire de l'exégète du prince phanariote est très profond en discernant de nouveau au-delà des apparences: « Les œuvres littéraires en discussion ont certainement une fonction idéologique, à côté de celle esthétique; s'approprier la sagesse des antiques, la science et le *savoir-faire* des modernes, revendiquer les valeurs universelles comme étant l'apanage d'un groupe appelé dans les Principautés, cela est l'intention non avouée, mais incontestée, des textes mentionnés. Il est permis de considérer ce corpus de <<réflexions>>, de <<maximes>>, de <<sentences>> dans un rapport analogique entre leur structure communicationnelle et la structure socio-politique que les Mavrocordat s'étaient efforcés d'instaurer. Gouverner par l'esprit, par la science, par la sagesse, enfin, par le style, qui serait comme une marque déposée d'un pouvoir réel, politique, même si déléguée et aléatoire. Et parmi les signes du nouveau pouvoir, celui de la sagesse revêt une importance qui dépasse la fonction symbolique » (p. 167).

Il ne faut pas demander à Nicolas Mavrocordat d'avoir pensé en politique comme on le fait aujourd'hui et, en cas contraire, de le blâmer, comme on procède malheureusement souvent de nos jours. Pour son âge, celui que le professeur Bouchard considère comme une *Frühauklärung* hellénique, le prince régnant a été un « despote éclairé », comme son fils Constantin, à qui on doit les importantes réformes sociales de la cinquième décennie du XVIII^e siècle, tout d'abord la suppression du servage en Valachie et en Moldavie. « Monarchie despotique, certainement – écrit l'auteur –, mais hautement mise en valeur dans une époque dans laquelle ce système est progressiste quand il est animé par un prince éclairé; le *despotisme* constitue pour Mavrocordat et d'autres penseurs de son temps, le salut de l'État destiné au Bien commun et il ne s'oppose pas, comme cela se passera plus tard au XVIII^e siècle, aux notions de *liberté* et de *droits*: la *tyrannie* est celle qui s'oppose à ces deux derniers termes » (p. 71). Ce n'est pas exagéré de parler chez Nicolas Mavrocordat d'une philosophie politique des Lumières et Jacques Bouchard n'hésite pas à le considérer comme un « prince-philosophe » (p. 37). Cela ressort sans équivoque tant du roman philosophique *Les répits de Philothée*, qui n'allait être publié qu'en 1800, à Vienne, ainsi que de *Sur les devoirs* et des autres écrits de moindre ampleur, réflexions, dialogues et épîtres.

La raison se trouve sur le premier lieu dans la conception de Nicolas Mavrocordat, qui dans la querelle des antiques et des modernes, bien que grand admirateur de l'antiquité, a pris de manière surprenante la partie des modernes. Aucune différence par rapport à la manière de penser des hommes des Lumières français et allemands de la seconde moitié du XVIII^e siècle. « Je considère que l'on a vraiment à faire avec un représentant de la première génération de la *Aufklärung*. On constate que le principe qui soutient toutes les préoccupations du prince Nicolas est celui de la libre pensée. Il refuse à se laisser obnubiler par la tradition culturelle, respectivement religieuse: il veut que tout soit soumis à sa propre raison, pour n'estimer que ce qui mérite d'exister » (p. 36). Selon une autre remarque pertinente de l'auteur, faite sur les traces de Paul Hazard, ce qui intéressait le prince régnant de Bucarest c'était *la pensée*.

On devrait également faire l'éloge de l'érudition du professeur Bouchard, de la manière limpide dont il analyse l'œuvre et la personnalité de son héros. Cela n'est pas peu dans les conditions dans lesquelles être savant suppose souvent être inintelligible... Un livre à la mesure d'un personnage mémorable qui incarne un monde tout entier, situé entre le Moyen Âge et l'époque moderne, entre l'Occident et l'Orient.

Mihai Sorin Rădulescu

CONSTANTIN ERBICEANU, *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, reprint edition with *Postfață* de Andrei Pippidi. Cuvânt introductiv și arbore genealogic de Constantin L. Erbiceanu, București, Editions Cronicar, 2003, 3 + lxxii + 361 + 40 + 9 + 2 + 2 + 6 pp.

Constantin Erbiceanu (1838–1913) was one of the last of the pre-scientific generation of Romanian historians; that is to say, he was more a compiler and chronicler than a critical analyst and synthesizer of the Romanian past. He was also one of the last representatives of what Andrei Pippidi calls « The Age of Patriarchal Erudition », an epoch dominated by Orthodox Christian scholars, who were often more indulgent than exigent. (*Postfață*, p. 6) This was illustrated by Erbiceanu's treatment of students: he admitted to passing all of his students in Greek even though he recognized that most of them didn't know anything about the subject. (*Anexa 1*, pp. 26–27) This was not surprising in an irenic, courtly, and paternalistic gentleman who was old enough to remember the double election of Prince Cuza in 1859 and young enough to participate in the 40th anniversary celebrations of the reign of King Carol I in 1906, and who had risen from humble village origins (a priest, and the son and grandson of priests) to seminary professorates in Iași (1868–1886) and București (1886–1903).

Following theological training in Iași, Erbiceanu was one of the first scholarship students sent to Athens (1865–1868), which equipped him to become a pioneer in neo-Greek studies in the newly united Romanian state, devoting most of his scholarly effort to the uncovering and publication of documents (especially in Greek) relative to the history of the Metropolitanate of Moldova and the history of the two Romanian principalities. Unfortunately, a good deal of this work remains buried in journals, most notably *Revista Teologică* (1883–1887) and *Biserica Ortodoxă Română* (1887–1910), which he edited during the years shown.

Erbiceanu's major publications were *Istoricul Seminarului Veniamin din Mănăstirea Socola (Iași, 1885)*; *Serbarea școlară de la Iași, cu ocazia împlinirii a cincizeci de ani de la înființarea învățămîntului superior în Moldova. Acte și documente* (Iași, 1885), published in collaboration with A.D. Xenopol; *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă. Textul grecesc și traducerea românească* (București, 1888); and *Istoria mitropoliei Moldovei și Suceavei și a catedralei mitropolitane din Iași urmată de o serie de documente, de facsimile și de portrete privitoare la istoria națională și bisericească a românilor* (București, 1888). (Such book-length titles are yet another indicator of Erbiceanu's pre-critical approach.) The first two of these made important contributions to the history of education in the Romanian lands. The fourth, which included over 150 pages of commentary, was a pioneering work in the history of the Romanian church, particularly useful at a time when Greek influences on that church were being minimized or even denied and, indeed, the study of Greek in Romania was being met with « an almost hereditary repulsion ». (*Anexa 1*, p. 26)

As a result of his work between 1883 and 1888 and because of his close relationship with D.A. Sturdza, Erbiceanu was elected a corresponding member (1890) and then a full member (1899) of the Romanian Academy.

The book under consideration here is a photostatic reprint of Erbiceanu's 1888 collection of writings by Greek-language chroniclers about the Romanian lands during the Fanariot era. Though one could wish for a scholarly edition of this work, the reality of the matter is that there is likely neither a market nor an editor available. This decision makes a difficult-to-obtain work available at a reasonable cost; the only complication is a few pagination difficulties, since additional material had to be sandwiched around the original edition's lxxi pages of introductory commentary and 361 pages of dual-language text. This is done by adding a brief introduction and an Erbiceanu family tree by Constantin Laurențiu Erbiceanu (the great-grandson of the author), 3 pages; four annexes: *Anexa 1*: a photostatic reprint of C. Erbiceanu's useful autobiographical memoir, *Viața mea scrisă de mine după cât mi-am putut aduce aminte* (București, Gutenberg, 1913), 40 p.; *Anexa 2: Documente și scrisori*, 9 p.; *Anexa 3: Discursul de recepție al d-lui V. Pârvan. În memoriam Constantin Erbiceanu*, 2 p.; and *Anexa 4: Constantin Erbiceanu. Discurs la înmormântare, Răspunsul d-lui N. Iorga*, 2 p. This is followed by a perceptive *Postfață: În amintirea unui început de drum*, by Andrei Pippidi, 6 p.

Erbiceanu's approach deprived him of the possibility of a deeper analysis or synthesis of the Romanian past. (Pârvan, *Anexa 3*, p. 2) The critical approach, as Iorga noted, was neither his métier nor his calling. The fact that he had to go where others had refused to tread also limited his work. (*Anexa 3*, p. 2)

If Erbiceanu was a second-tier scholar, more chronicler than historian, why is this book worthwhile? His limitations don't deprive his work of importance. As Andrei Pippidi points out (Postfață, p. 6), Erbiceanu « did not attempt to provide an introduction to the history of the Fanariot epoch – which we still don't have even today! » But he did bring to light sources that Romanian historiography had hitherto ignored. Many of these materials were found by Erbiceanu moldering in monastic cellars. If it still remains to take this work to the next level, that is hardly Erbiceanu's fault. Through his work, the documentary basis for the study of Romanian history between the 17th century and the 1830s was greatly widened. His efforts were also important for recovering the important contribution to Romanian history, literature, and culture of such figures as Naum Râmniceanu, Chesarie Daponte, Dionisie Lupu, Nicolae Milescu, and others. All in all, modest but solid contributions to an emerging 19th century Romanian historiography.

Paul E. Michelson

Eleftherios Venizelos: the Trials of Statesmanship. Edited by Paschalis M. Kitromilides, Institute for Neohellenic Research. National Hellenic Research Foundation, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2006, 403 p. + photos

À soixante-dix années depuis la disparition de Éléfthérios Vénizélos, on a publié en Écosse un excellent recueil d'études sur sa vie et son œuvre dû aux efforts du P^r Paschalis M. Kitromilides, directeur de l'Institut des Recherches Néohelléniques près de la Fondation Nationale des Recherches Helléniques d'Athènes, qui a réuni les contributions des meilleurs spécialistes grecs en domaine, mais aussi de Michael Llewellyn Smith, ancien ambassadeur de Grande Bretagne en Pologne et en Grèce, l'auteur d'un remarquable livre sur l'aventure grecque en Asie Mineure après la première guerre mondiale¹.

C'est la première présentation scientifique en anglais de la personnalité du « grand Crétois » après la célèbre biographie écrite par Doros Alastos – fils de Chypre –, qui date de plus de 60 ans². Par sa teneur scientifique, ce volume est comparable à celui publié à Athènes, mais seulement en grec, il y a plus d'un quart de siècle³, quoique un peu plus tard eussent paru deux autres recueils consacrés aux certains aspects de la biographie politique de Vénizélos et de l'histoire du vénizélisme⁴.

La nouveauté de ce volume consiste non seulement dans la mise en valeur des résultats de la recherche historique des dernières décennies, mais aussi dans l'idée de présenter la personnalité du fondateur de la Grèce moderne dans le contexte plus large de la politique et de la diplomatie européennes, les cartes grecque et balkanique étant bien comprises et connues.

Après l'introduction de l'éditeur, *Perspectives on a leader* (pp. 1–8), qui met l'accent sur l'importance de la « comparative perspective on Venizelos' Statesmanship », le recueil a une structure reflétant l'idée d'ouvrir des nouveaux horizons à la recherche du sujet. La première partie, *Setting the*

¹ Michael Llewellyn Smith, *Ionian Vision. Greece in Asia Minor, 1919–1922*, Londres, 1973.

² Doros Alastos, *Venizelos. Patriot. Statesman. Revolutionary*, Londres, 1942.

³ Thanos Veremis et Odysseos Dimitrakopoulou (éditeurs), *Meletimata gyro apo ton Venizelo kai tin epohi tou*, Athènes, 1980, 720 p.; dans ce recueil nous avons publié l'étude *O Venizelos kai to provlima tis egkathidrisis avasilevtis Dimokratias stin Ellada (1923–1924)*. (*Merika dedomena apo roumanika kai giougkoslavika Arheia*), pp. 505–518.

⁴ G. Th. Mavrogordatos et Ch. Hadjiiosif (éditeurs), *Venizelismos kai astikos eksynchronismos*, Irakleion, 1988 ; Thanos Veremis et Youla Goulimi (éditeurs), *Eleftherios Venizelos. Koinonia, oikonomia kai politiki stin epohi tou*, Athènes, 1989.

Stage, contient les études de Léonidas Kallivrétkakis, *A Century of Revolutions : The Cretan Question between European and Near Eastern Politics* (pp. 11–36) et de A. Lily Macrakis, *Venizelos' Early Life and Political Career in Crete, 1864–1910* (pp. 37–83).

La deuxième, *The Drama of High Politics*, nous offre les contributions de Helen Gardikas-Katsiadakis, *Venizelos' Advent in Greek Politics, 1909–1912* (pp. 87–114), Thanos Veremis et Helen Gardikas-Katsiadakis, *Protagonist in Politics, 1912–1920* (pp. 115–133), Michael Llewellyn Smith, *Venizelos' Diplomacy, 1910–1923: From Balkan Alliance to Greek – Turkish Settlement* (pp. 134–192), Ioannis D. Stefanidis, *Reconstructing Greece as a European State: Venizelos' Last Premiership, 1928–1932* (pp. 193–233) et de Ioannis S. Koliopoulos, *The Last Years, 1933–1936* (pp. 234–247).

La troisième, *The Content of Political Action*, insère les recherches de Ioannis Tassopoulos, *The Experiment of Inclusive Constitutionalism, 1909–1932* (pp. 251–272), Thanos Veremis, *Venizelos and Civil-Military Relations* (pp. 273–283), Christine Agriantoni, *Venizelos and Economic Policy* (pp. 284–318), Alexis Dimaras, *Modernisation and Reaction in Greek Education during the Venizelos Era* (pp. 319–345) et de Andréas Nanakis, *Venizelos and Church-State Relations* (pp. 346–373).

Enfin, la quatrième section, *Offstage*, inclut l'étude de Paschalis M. Kitromilidès, *Venizelos' Intellectual Projects and Cultural Interests* (pp. 377–388). Un *Index* (pp. 390–403) achève ce recueil que George David, représentant de l'A.G. Leventis Foundation, qui a soutenu sa mise à jour, croit « *that we have contributed to the filling of a serious gap in the knowledge of modern Greece of English-reading scholars of a broader cultivated international public interested in the history, politics and biography of twentieth-century Europe* » (p. VII).

Les sujets abordés sont d'un grand intérêt, les démarches scientifiques reflètent le soin des auteurs d'accomplir les intentions de l'initiateur du recueil et le résultat est un ouvrage d'une utilité incontestable. Au-delà de la valeur bien évidente de toutes les contributions, nombre de celles-ci auraient gagné dans leur substance par l'emploi critique des recherches récentes faites par les historiens des pays voisins au moins en ce qui concerne la politique étrangère de la Grèce de Vénizélos et ses relations avec les peuples de la région⁵.

Constantin Jordan

Teaching Modern Southeast European History. Alternative Educational Materials. Workbook 1, *The Ottoman Empire*, edited by Halil Bertkay and Bogdan Murgescu; workbook 2, *Nations and States in Southeast Europe*, edited by Mirela-Luminița Murgescu; workbook 3, *The Balkan Wars*, edited by Valery Kolev and Christina Koulouri; workbook 4, *The Second World War*, edited by Krešimir Erdelja. Series Editor: Christina Koulouri, CDRSEE – Center for Democracy and Reconciliation in Southeast Europe, Thessaloniki, 2005, 141 p.+139 p.+135 p.+145 p.

Il s'agit d'une excellente initiative du Centre pour Démocratie et Réconciliation dans le Sud-Est européen siégeant à Salonique, qui date de 1998, dont le Conseil des Directeurs a approuvé le rapport concernant ce *Joint History Project*; sa mise en œuvre fut possible grâce au support généreux de l'Agence Américaine pour le Développement International (USAID), du Ministère des Affaires Étrangères de l'Allemagne et du Foreign and Commonwealth Office du Royaume-Uni. Dans la *Préface* (pp. 6–7), signée par Costa Carras, le rapporteur au Conseil des Directeurs, et Richard Schifter, son président, nous trouvons bien des détails sur l'histoire de la réalisation de cette idée.

⁵ Voir, par exemple, notre livre, *Venizelos și românii*, Bucarest, 2004, 359 p., mais aussi pour les futures recherches, *La Roumanie et la Grèce dans le quotidien bucarestois « La Roumanie » : l'image du monde hellénique et des relations roumano-grecques (octobre 1912 – juillet 1916)*. Anthologie, étude introductive, commentaires, notes, épilogue, bibliographie et index par Constantin Jordan. Avant-propos par Georgeta Filitti, Bucarest, 2006, 437 p.

Dans l'*Introduction générale* (pp. 9–17 du premier tome), Christina Koulouri, l'éditeur général de la série, explique les prémisses : « *The development of alternative educational material for the teaching of history in Southeast Europe is an ambitious and challenging venture given that the interpretation of the collective past and the content of history as it is taught in schools cause heated disputes, not only between neighbouring countries but even within the same country* », mais elle présente aussi les facteurs qui ont dessiné le but du projet : « *1. the different curricula and the ethnocentric bias of the teaching of history which is common in all countries; 2. the fact that changes in history textbooks in most countries of Southeast Europe depend upon the ministries of education, which exercise a tight control over the content of school curricula and books; 3. the desire of educators to renew their teaching with aids to which they would have easy access; 4. the view that it is not possible to compile a uniform, homogenising history of Southeast Europe in a single textbook which could be used in all countries.* » (p. 9)

Les auteurs ont envisagé un changement dans la démarche historiographique poursuivant quelques repères : a) l'enseignement de l'histoire nationale dans l'école ne devra pas être une histoire nationaliste ; b) l'histoire régionale du Sud-Est européen devra être perçue comme une part de l'histoire européenne et mondiale ; c) au lieu de décrire un faux tableau d'harmonie, on préfère d'indiquer les chemins d'enseigner les étudiants sur les différences et les conflits.

De même, il s'agit des modifications dans la manière d'entamer le processus éducatif. Par exemple, les enseignants voudront donner aux élèves l'idée qu'il n'y a pas une seule identité, celle nationale, mais aussi plusieurs autres identités, plus ou moins larges, complémentaires. Un autre but sera aussi celui de développer la pensée critique par la comparaison des sources différentes sur le même événement. De cette manière, les élèves auront une image de l'intérieur sur le travail de l'historien et pourront faire des évaluations des actes humaines et des jugements moraux.

Christina Koulouri souligne que le repère majeur dans la définition du projet fut que tous les peuples de la région soient capables de se reconnaître eux-mêmes dans ces manuels et pour cela a été nécessaire l'accomplissement de deux exigences : « *a) the compatibility of the content of the workbooks with the current curricula and textbooks; b) the balanced presence and equal representation of all countries of Southeast Europe.* » (p. 11)

Pour répondre à la première demande, les auteurs ont choisi quatre thèmes importants de l'histoire moderne inclus dans tous les programmes scolaires de la région : 1) l'Empire ottoman ; 2) Nations et États ; 3) les Guerres balkaniques ; 4) la Deuxième guerre mondiale. Pour satisfaire la deuxième exigence, il a fallu utiliser des témoignages historiques provenant de onze pays sans tenir compte de la contribution de chacun à l'histoire de la région, tâche redoutable puisque leur présence dépendait du thème du manuel, de l'existence des sources publiées pour chaque pays et des progrès des historiographies nationales.

Quoique ces manuels soient complémentaires, ils gardent leur propre autonomie. Il s'agit, toutefois, d'une structure commune, bien que seulement le premier tome bénéficie d'une introduction générale où l'éditeur général présente le concept d'ensemble et offre aux enseignants des instructions méthodologiques. De toute façon, chaque tome contient une chronologie ; une introduction spécifique écrite par le responsable de la coordination du volume ; 4–6 sections thématiques, ouvertes par des petites introductions, qui présentent des textes des sources et des photos accompagnés par des notes explicatives ; une bibliographie sélective commune pour tous les pays ; 2–4 cartes.

Pour avoir une idée sur l'économie intérieure d'un volume, voilà la structure du manuel 3, consacré aux guerres balkaniques et édité par un Bulgare, Valery Kolev, et une Grecque, Christina Koulouri. Après l'*Introduction* (pp. 13–16), la *Chronologie* (pp. 17–21) couvre la période depuis l'été 1911 jusqu'au 1^{er} août 1914. Le premier chapitre, *Économies et sociétés* (pp. 23–39), commence par une brève introduction, suivie par trois sous-chapitres : *La population* (pp. 24–30), *l'Économie* (pp. 30–36) et *Culture* (pp. 36–39). Le deuxième chapitre, *Politiques* (pp. 40–65) a le sommaire suivant : *Idéologies mobilisatrices* (pp. 41–51), *La Question Orientale* (pp. 51–56), *Attendant en proclamant la guerre* (pp. 57–65). Le troisième chapitre, *Sociétés en guerre* (pp. 66–98) traite *Les fronts de la guerre* (pp. 67–75), *La vie sur le front* (pp. 76–81), *La guerre parallèle* (pp. 82–86), *À l'arrière du front* (pp. 87–98). Le quatrième chapitre, *Champs de bataille et témoins* (pp. 99–108) est consacré aux *Provinces balkaniques de l'Empire ottoman* (pp. 99–103) et aux *Pays balkaniques de l'Autriche-*

Hongrie (pp. 104–108). Enfin, le cinquième chapitre, *Après la guerre* (pp. 109–128) commente les *Conséquences politiques* (pp. 109–115), les *Résultats socio-économiques* (pp. 116–120) et les *Conséquences idéologiques* (pp. 121–128). Contenant aussi quatre cartes, le manuel s'achève par une bibliographie sélective (pp. 131–135) assez éclectique, mais couvrant les aspects essentiels du sujet.

Les sources de l'époque sont bien choisies et les illustrations sont suggestives et d'une grande variété, parfois plus éloquentes que les textes proprement dits des manuels ordinaires. Leur reproduction offre à l'élève et au lecteur, en général, la possibilité de connaître directement le passé et l'historien des Balkans, toujours soupçonné d'être subjectif dans ses interprétations, reste à l'ombre.

Édité par un Bulgare, un Croate, un Turc, deux Roumains et une Grecque, qui a assuré aussi sa coordination générale, ce travail, qui s'adresse particulièrement aux jeunes, est une réussite dans cet univers bouillant du continent européen troublé dans les quinze dernières années par des séismes sanglants.

Constantin Jordan

MAURUS REINKOWSKI, *Die Dinge der Ordnung. Eine vergleichende Untersuchung über die osmanische Reformpolitik im 19. Jahrhundert, Südosteuropäische Arbeiten* [124]. Für das Südost-Institut München, herausgegeben von Edgar Hösch und Karl Nehring, R. Oldenbourg Verlag, München, 2005, 365 p.

Le présent travail est l'œuvre d'un spécialiste en histoire turque qui se propose de comprendre le rôle complexe de la période connue sous le nom de *Tanzimat* (1839–1876) dans différentes régions de l'Empire Ottoman. Il soumet l'objet de ses réflexions à un double processus de comparaison: la comparaison de l'Empire Ottoman même avec les états européens et la comparaison entre deux régions de l'Empire, l'une du Sud-Est européen, l'autre du monde arabe, à savoir le nord de l'actuelle Albanie et les montagnes libanaises. La nouveauté du livre, telle que l'auteur se propose de réaliser, est la comparaison entre deux régions administratives de l'Empire Ottoman, comparaison qui manquait jusqu'à présent (p. 30). Il faut souligner aussi, dès le début, l'utilisation constante et systématique des sources internes ottomanes et non seulement des notes des voyageurs occidentaux, des rapports des consuls des grands États européens et des relations des missionnaires. Il s'agit surtout de la correspondance entre l'administration centrale et les hauts fonctionnaires des provinces soumises à la recherche. Les documents proviennent des Archives Ottomanes et l'auteur attire l'attention sur la coïncidence significative que c'est précisément à l'époque étudiée que ces archives ont été organisées (p. 32, 37).

Afin de préciser la place des régions étudiées, l'auteur opère une démarcation entre le centre (le noyau) et la périphérie. L'espace central de l'Empire, formé par les zones conquises avant 1451 – l'ouest de l'Asie Mineure et les Balkans, le monde arabe aussi – s'opposait aux périphéries par le fait que les institutions ottomanes y étaient bien installées. Les périphéries soi-disant «externes», se caractérisant par la difficulté ou l'impossibilité d'être contrôlées, étaient situées sur la côte du nord de l'Afrique et dans le désert arabe. Il y avait aussi, pourtant, des zones difficilement à contrôler dans l'espace de la domination ottomane proprement dite, des zones d'un relief inaccessible, ou existait une organisation tribale; ces zones sont désignées par le nom de «périphéries internes». Exemples de telles «périphéries internes» en sont les montagnes du Liban, le Monténégro, la région montagneuse de l'Albanie ou parties du Kurdistan. Dans la période du *Tanzimat*, les autorités ottomanes se sont proposé d'unifier le statut de toutes les provinces. Il s'agissait en tout premier lieu d'avoir les mêmes normes et règlements en ce qui concerne l'administration, le système des contributions, des charges et des impôts, le recrutement et l'enseignement (p. 13). La manière dont ces buts ont été poursuivis au nord de l'Albanie et dans les montagnes du Liban fait l'objet de l'intérêt de Maurus Reinkowski.

Son analyse s'appuie sur quelques concepts importants pour l'époque présentée : nationalisme, identité (ethnique, nationale, confessionnelle), minorité, communauté. L'auteur est attentif aux différences du contenu de ces notions chez les Européens de l'ouest, chez les Turcs, chez les Arabes et chez les Albanais. M. Reinkowski est d'accord avec l'interprétation de Kemal Karpat selon laquelle dans le Sud-Est européen le nationalisme a comme point de départ la conscience religieuse opposée aux autres religions et confessions (p. 18). Pourtant, les solidarités qui se forment dans les temps modernes sont conçues de manière différente par les Turcs et par les peuples faisant partie de l'Empire. Avec les termes de Reinkowski, le XIX^e siècle trouve l'Empire Ottoman formé d'un noyau amalgamé, mais homogène, autour duquel il y a les zones fragmentées, sans contact entre elles, mais seulement avec le Centre. Le Tanzimat représente, de la sorte, l'essai de créer un État centralisé et unifié (p. 19, 20).

Le succès de ces réformes, à l'avis de M. Reinkowski, consiste dans le développement des institutions d'une administration civile, la formation du concept d'égalité de tous les sujets ottomans et l'apparition de l'idée de la représentativité au niveau local et national (p. 46). Il aurait été pourtant nécessaire une analyse plus détaillée des rapports avec les phénomènes propres aux systèmes traditionnels de représentativité : quels sont, par exemple, les rapports avec le système d'élection et de jugement dans le cadre de l'assemblée des vieillards du code des lois coutumières chez les Albanais (*Kanuni i Lek Dukagjinit*) ?¹

Le présent travail s'interroge sur ce que représente la politique ottomane du XIX^e siècle visant la civilisation de toutes les contrées de l'Empire : la conséquence de la compensation de la position marginale de l'Empire par rapport aux États européens ou la suite de sa propre tradition ? (p. 25)

Pour caractériser sa démarche, M. Reinkowski évoque la tradition de Michel Foucault dans laquelle il s'inscrit, par l'attention toute spéciale accordée à l'importance des rapports entre la science de l'histoire, l'anthropologie et la sociologie. Il adhère à l'explication donnée par Foucault au pouvoir comme étant conditionné du point de vue sociologique et au discours du chaque individu comme se trouvant sous le contrôle social. Maurus Reinkowski marque la liaison spéciale de son travail avec l'œuvre de Foucault en attirant l'attention sur le titre qu'il a choisi, *Die Dinge der Ordnung* représentant une paraphrase du titre de la traduction en allemand du livre de Foucault *Les mots et les choses* (en allemand *Die Ordnung der Dinge* (p. 34)).

Le cas albanais nous étant en quelque sorte mieux connu, nous avons suivi l'analyse de Maurus Reinkowski en ayant présente dans la pensée la question soulevée par les auteurs qui s'en sont occupés: interpréter la résistance des zones albanaises aux mesures des autorités ottomanes comme une manifestation de la conscience ethnique, même nationale, afin de préserver les propres traditions, ou comme une manifestation rétrograde, d'une société immuable, incapable de s'inscrire de sa propre volonté dans le sens d'une modernisation. D'ailleurs, une autre question importante sur le rapport entre les Albanais et les Ottomans attend sa solution : la longue période de la présence des autorités ottomanes dans l'espace albanais peut-elle être caractérisée comme néfaste totalement ou seulement en partie? L'étonnement exprimé par l'auteur quant au syntagme «the Ottoman Yoke», présent dans le titre du chapitre consacré à la période comprise entre les XVI^e-XIX^e siècles du compendium de l'histoire de l'Albanie paru en 1981 sous la coordination de St. Pollo et A. Puto (p. 32) nous fait penser à une valorisation plutôt favorable de sa part de la domination ottomane dans la zone

¹ Les observations de l'auteur concernant les faits du droit coutumier des Albanais (p. 76 et suiv., 114) nous semblent trop pauvres, laissant sans explications et sans exemples des affirmations telles l'application chez eux du *jus valachicum*. Il était nécessaire l'indication des sources qui prouveraient que ce code des lois caractéristique pour les Valaques du sud du Danube était connu et appliqué chez les Albanais aussi. L'auteur ne donne pas les explications pour l'interprétation qu'il a choisie, à savoir que les lois héritées par le groupe ethnique des Valaques (les Roumains sud-danubiens) forment une collection de lois ayant un caractère professionnel, spécifique aux pâtes. Il était aussi nécessaire de s'arrêter d'avantage sur les rapports qui devraient exister entre *jus valachicum*, s'il était vraiment appliqué, et le *Kanuni* albanais.

étudiée². Une grande partie du travail est consacrée à la description de l'attitude des autorités centrales ottomanes envers les chefs albanais. De la sorte, on apprend peu sur le mode de leur élection et sur la réaction des Albanais envers les mesures des Ottomans les visant (p. 135).

Le livre se propose de présenter deux cas de la politique centrale de l'Empire Ottoman pour la réforme politique dans ses provinces. Les facteurs pris en considération sont la vie des tribus, les différences religieuses et ethniques. L'analyse met en évidence les efforts réels des autorités turques pour la modernisation de la société de l'Empire, laissant de côté le jugement dans les termes de l'opposition (concernant les sujets d'autre origine ethnique) bon / mauvais, favorable / hostile. Une attention spéciale est accordée aux relations avec les grands pouvoirs européens et à la politique de ces pouvoirs dans le cas de chacune des deux provinces étudiées.

Le travail comprend aussi une importante discussion terminologique concernant le vocabulaire politique de la période et une *Annexe* présentant les documents employés.

L'utilité du livre est incontestable. La richesse de documents des archives turques et la comparaison des deux régions qui peut mettre en lumière le rôle de la tradition locale dans la voie prise par la politique ottomane du XIX^e siècle contribuent à l'essor des études historiques et anthropologiques du Sud-Est européen.

Cătălina Vătăşescu

PARTENIE MASICHIEVICI, *Skizzenblätter aus den Jahren 1940–1941 (Schife din taberele de strămutare)*, zweisprachig (deutsch/rumänisch), Vorwort von Dimitrie Vatamaniuc. Einleitung von Hortensia Maschievici-Mișu. Nachwort von Horst Fassel, Editura Anima, București, 2006, 143 p.

Von der zwanghaften Deportierung vieler Menschen anderer Ethnien im Zweiten Weltkrieg hat man oft und viel geredet und geschrieben: aber über das 'Drama der Bukowiner', der Rumänen, Deutschen und Österreicher, Polen, die unter den geheimen Bedingungen der Additionalurkunden zum Ribbentrop-Molotow Pakt (vom 23. August 1939) so viel und schwer gelitten haben, hat man sich bisher viel weniger bekümmert.

Nach der grausamen sowjetischen Besetzung Bessarabiens und Bukowinas (am 22. Juni 1940) – als viele Tausende vor Rumänen, in mehrere Züge nach Kaukasus verschleppt, ums Leben gekommen sind – durften, zusammen mit über 40.000 andere Personen, auch Partenie und Sofia Maschievici (die deutsche Vorfahren hatten), laut der genannten Vereinbarung der erwähnten Großmächten, nach Deutschland auswandern. Dorthin gelungen, sind sie, zuerst, im Falkenheinschen Umsiedlungslager (im Glatzgebiet, Schlesien), dann, besser, im Leubuskloster, an der Oder interniert.

Dieses *Skizzenalbum* führt uns eben deutlich in alle Bedingungen des Lebenslagers ein.

Das schöne Buch ist, eigentlich, kein Prosawerk, sondern „Eine Chronik in Bildern“, in drei Teile: I. Falkenheim. II. Porträtskizzen (der Lagerinsassen). III. Leubus. Nur Hortensia Maschievici-Roșu's (Partenie und Sofias'Tochters) Vorwort und, dann, Horst Fassels' wissenschaftliches Nachwort machen den Leser besser kund über die eigentlichen Ereignissen die die Maschievici Familie in ihrer Umsiedlungszeit durchlebt haben. Sie haben fast anderthalb Jahren (bis zur Heimreise zu ein gemindertem und erniedrigtem Rumänien, in Juni 1941) ermüdernden und – absolut unerwartet – traurigen Erlebnissen zu ertragen gehabt.

² L'opinion de Reinkowski mériterait une discussion approfondie. Il faudrait se rappeler une opinion semblable, même plus tranchante, exprimée dans les années 80 par Armin Hetzer dans les études qu'il publiait dans la nouvelle série de la revue «Balkan Archiv». À l'encontre des historiens albanais, il était d'avis que la période de la domination ottomane était loin d'être une époque de stagnation, d'arrêt du progrès qui caractérisait l'histoire albanaise antérieure à la conquête.

Der eigentliche Inhalt dieses (sehr nützlich zweisprachiges) Bandes sind, natürlich, die Skizzenblätter des emeritierten Czernowitzer Handelskammarskretär, die, alle, eine ausserordentliche künstlerische Begabung und ein sehr feines und tiefes Mitgefühl für seine Umsiedlungskameraden – in ihrer trüben und fremden Umgebung – erweisen. Die Landschaft, die Gebäuden, die Porträt- und Gruppeskizzen sind ergreifend und lassen dem Leser einen einmaligen Eindruck, mit ihr merklich leidendes, doch sehr reserviertes seelisches Verhalten.

Wir danken daher herzlich dem Animaverlag, besonders seiner Frau Direktor, Suzana Holan, die auch um das exzellente Layout und DTP besorgte, für dieses sehr rührendes Abbild des ehemaligen Bukowinageistes, der auch der meiner Eltern und Grosseltern war, bis, und nicht nur bis zur endlichen Katastrophe. Es ist eine echte Freude, daß so eine kultivierte, und höfliche, Gesellschaft auf der Erde bestehen konnte, aber auch ein tiefer Kummer, daß unsere Kinder so, wie Vorfahren, dann, in Czernowitz, nie mehr leben können, *Fuit quondam illa Bucovina ...*

Dan Slușanchi

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, *Studii româno-albaneze. Note semantice și etimologice*, București, Editura Academiei Române, 2006, 206 p.

Le volume *Studii româno-albaneze. Note semantice și etimologice*, représentant le XXII^e volume de la série « Etymologica », parue aux Éditions de l'Académie Roumaine – une série déjà très connue, ayant une thématique particulière – est à placer parmi les ouvrages linguistiques à perspective comparative. Le titre sous-entend une façon bilatérale d'aborder la matière, selon laquelle les faits de langue roumaine, d'une part, et ceux de langue albanaise, de l'autre, sont présentés parallèlement et peut-être même contrastivement. La lecture du volume relève, cependant, une démarche scientifique beaucoup plus complexe, couvrant une problématique beaucoup plus riche. L'auteur, spécialiste en albanologie et histoire de la langue roumaine, offre par ce volume un recueil de plusieurs études et articles (révisés et augmentés, comme il est précisé dans l'*Introduction*), publiés antérieurement (surtout en version française) dans différentes revues de Roumanie et de l'étranger, qui complète, en le continuant, l'ouvrage de grandes proportions intitulé *Vocabularul de origine latină din limba albaneză în comparație cu româna* [Le vocabulaire d'origine latine de la langue albanaise par rapport au roumain], Bibliotheca Thracologica, XIX, Institutul Român de Tracologie, București, 1997. Ce dernier est un essai méritoire de présenter, d'une façon exhaustive, l'inventaire, la sémantique et l'étymologie des mots albanais et roumains de source latine, avec des références permanentes aux dialectes sud-danubiens du roumain, aux langues romanes occidentales ou aux langues voisines de l'espace balkanique. Dans le volume dont nous rendons compte, cette méthode de recherche se retrouve aussi dans les études recueillies, apparemment sans continuité, y agissant comme un véritable liant, grâce auquel le recueil acquiert un aspect unitaire et un style coulant.

Le volume comprend dix-sept études, comportant des discussions au sujet des problèmes des rapports sémantiques et étymologiques entre les mots latins qui ont été hérités en roumain et empruntés par l'albanais, des rapports de ces mots-là avec les termes autochtones qui se trouvent (en tant que mots du substrat en roumain) dans les deux langues ou avec les mots que toutes les deux langues ont empruntés au vieux slave. Le but de cette comparaison est celui de mettre en évidence les concordances ou, au contraire, les différenciations au niveau de l'inventaire formel ou du sémantisme spécifique, dans chacune des deux langues, à un certain domaine lexical ou champ sémantique. Ces micro-champs lexico-sémantiques ne sont pas choisis au hasard, la recherche s'arrêtant à ceux qui peuvent offrir des données importantes non seulement pour la linguistique, mais aussi pour des domaines extra-linguistiques, de sorte qu'on puisse comprendre plus profondément certains modèles mentaux spécifiques pour l'espace sud-est européen ou certains éléments de culture et de civilisation traditionnelles (roumaine et / ou albanaise).

Au début du volume se trouve un article synthétique, intitulé *Termeni creștini de origine latină în albaneză și în română* [Termes chrétiens d'origine latine en albanais et en roumain] (pp. 13–32), qui propose, en essence, une classification des mots latins à sens chrétien, hérités en roumain et empruntés par l'albanais, qui sont rangés en quatre grandes catégories: 1. termes latins communs, soit appartenant au fond pan-roman, tels *crux*, *-cem* > alb. *kryq*, *kryqe*, roum. *cruce*; *peccatum* > alb. *mëkat*, roum. *păcat*, soit conservés particulièrement dans l'espace sud-est européen, tels *draco*, *-onis* > alb. *dreq*, roum. *drac*, aussi bien que des mots pan-romans ayant perdu leur signification religieuse en roumain et en albanais, tels *castigare* > alb. *ndëshkuj* « punir légèrement, corriger », roum. *căștiga* « gagner »; 2. termes latins différents pour exprimer la même notion: « maudire »: alb. *Mallkuj* < *maledicere*, roum. *blestema* < *blastimare*, « pardonner »: alb. *ndëlej*, *ndej* < *indulgere*, roum. *ierta* < *libertare*; 3. termes latins conservés en roumain, absents en albanais (roum. *Săptămână* < *septimana*, par opposition à alb. *javë* < *hebdomas* (mot d'origine grecque en latin); roum. *sâmbătă* < *sambata* (variante de *sabbatum*), par opposition à alb. *e shtunë* < (*dies*) *saturni*); 4. termes latins conservés par l'albanais, absents en roumain: *benedicere* > *bekoj*; *missa* > *meshë*. Loin d'être aride, la classification est certainement parsemée de commentaires, qui apparaissent soit en accompagnant tel ou tel mot, dans le cas où l'explication est considérée comme exigée par des raisons de parfaite clarté (comme c'est le cas de la comparaison avec les autres langues romanes pour ce qui est du terme *rosalia*, p. 19), soit, le plus souvent, dans les notes en bas de page, où ils complètent la simple classification, en la débarrassant en même temps du lest des commentaires collatéraux qui en auraient inévitablement troublé la clarté. Les riches informations sémantiques et discussions étymologiques contenues dans les notes, absolument nécessaires, transforment le texte en bas de page en un article parallèle, à commentaires critiques et à renvois bibliographiques importants et utiles pour les lecteurs qui s'intéressent aux détails (voir les discussions au sujet de *a boteza*, p. 16). Ceci est d'ailleurs un trait commun à toutes les études du recueil, qui sont richement et amplement doublées par des discussions collatérales et des renvois aux ouvrages essentiels contenant des informations supplémentaires relevant de la discussion principale.

Après cet article initial et synthétique, les études qui lui succèdent sont plutôt analytiques, l'auteure s'arrêtant à quelques éléments lexicaux qu'elle discute dans toute leur complexité et avec toutes les complications qu'ils supposent, dans toutes les directions de la recherche. Le passage d'une étude à l'autre est, grâce à la continuité du sujet, exempt de l'impression de rupture, de sorte que la lecture gagne, malgré l'aspect en apparence fragmentaire attaché à l'opération de réunion de pièces séparées, une agréable cohésion. Les deux articles qui viennent tout d'abord après l'étude initiale abordent de façon détaillée le problème du vocabulaire chrétien en roumain et en albanais. Continuant la disposition par catégories qui est propre à l'étude introductive, la première des deux suivantes, *Unele probleme privind studierea lexicului creștin de origine latină din albaneză și română* [Quelques problèmes concernant l'étude du vocabulaire chrétien d'origine latine en albanais et en roumain], pp. 33–44, élargit l'analyse, à partir d'un choix de quelques séries lexicales représentatives, qu'on discute dans la perspective des oppositions (devenues classiques dans la bibliographie du domaine) archaïsme / innovation ou mot populaire / mot savant, aboutissant à une construction de la présentation par paires lexicales (*basilica* / *ecclesia*, *fides* / *credentia*, etc.). La comparaison avec les langues romanes occidentales ou avec les langues voisines de l'espace balkanique rend nécessaire une analyse lexico-sémantique plus nuancée du vocabulaire latin conservé dans cette région. Il s'agit d'innovations ou d'évolutions sémantiques dont la complexité ne peut être comprise qu'à l'aide d'un examen comparatif approfondi ou « croisé », fondé sur des critères diversifiés: l'espace géographique (sud-est européen) – le rapport roumain-albanais-dalmate; la généalogie linguistique – le rapport roumain – dalmate – langues romanes occidentales. Une telle analyse, par la discussion sensiblement nuancée de la partition du lexique chrétien latin selon les groupements linguistiques (généalogiques ou géographiques), met en lumière « une circulation complexe des termes et des sens, selon laquelle les différentes régions du sud-est européen sont unies ou séparées » (p. 44).

L'article suivant, *Considerații privitoare la lexicul creștin de origine latină în română și albaneză (lat. *factura* « creatură », lat. ecl. *creatura*)* [Considérations concernant le vocabulaire chrétien d'origine latine en roumain et en albanais (Lat. *factura* « créature », lat. ecl. *creatura*)], pp. 45–50, offre d'intéressants détails étymologiques et sémantiques, en comparant les résultats du

mot latin *factura* en albanais – où *fytyrë* a le sens actuel, « visage », et un sens propre à la langue ancienne, « couleur » et en roumain – où *făptură* a un sens spécial, religieux. La comparaison avec les dialectes roumains du sud du Danube (p. 47) et l'analyse des rapports sémantiques entre le mot hérité et ses quasi-synonymes ultérieurs, d'origine slave (tel *obraz* « joue ») mettent en évidence un tracé sémantique très intéressant en roumain où, à la différence de l'albanais, le sens chrétien populaire du mot latin a été renforcé.

Par l'étude *Considerații asupra termenilor românești și albanezi care denumesc produsele din lapte* [Termes roumains et albanais pour « laitage »], pp. 51–58, le passage de l'analyse des mots chrétiens à ceux qui désignent des aliments interdits pendant le jeûne se fait tout naturellement. La comparaison entre le roumain et l'albanais, rapportée à la situation des autres langues romanes, montre comment les mêmes notions ont revêtu des formes différentes, puisées à une même langue-source, le latin. L'opposition « maigre » / « gras » (*macer/crassus*) de la Romania Occidentale (cf. fr. *maigre / gras*) n'est pas propre au roumain qui, seul entre les langues romanes, connaît l'évolution de *siccus* (> roum. *sec*) vers le sens correspondant à « maigre », tandis que le correspondant de « gras » est exprimé par *frupt* « produit laitier » (sens isolé du syntagme *fructus ovis*, qui se rattache à la façon de vivre et aux occupations traditionnelles des habitants de cet espace), où l'on voit se développer, par généralisation, un sens supplémentaire, religieux. Le correspondant albanais du roum. *frupt* est un mot qui a parcouru un trajet sémantique tout à l'inverse (de restriction), à partir d'un sens plus général, « enduire de graisse », vers un sens particulier, réduit à l'idée de graisse et associé aux restrictions du jeûne. L'histoire des significations s'avère ainsi un miroir de l'histoire de la réalité extra-linguistique, d'une manière de vivre semblable, qui est à attendre chez les habitants d'un même espace géographique. Les conséquences linguistiques de cette identité d'habitat et de mœurs sont suffisamment illustrées par les évolutions sémantiques parallèles.

Le rapport d'interdépendance entre la langue et la réalité (culture, civilisation, coutumes) est souligné dans les articles suivants, qui discutent des domaines sémantiques essentiels, où la complexité des relations sémantiques entre les mots qui en font partie (en roumain aussi bien qu'en albanais) dénote la complexité d'une mentalité collective très ancienne.

L'expression lexicale de certaines réalités socioculturelles constitue aussi l'objet des trois études suivantes: *Termeni de origine latină referitori la relațiile de rudenie păstrați în română și albaneză* [Termes d'origine latine concernant la parenté, conservés en roumain et en albanais], pp. 59–68; *Din terminologia albaneză a nunții* [La terminologie albanaise du mariage. Contribution], pp. 69–78; *Termeni pentru noțiunea de « sage-femme » în română și în albaneză* [Termes pour la notion de « sage-femme » en roumain et en albanais], pp. 79–86.

Les termes désignant les différents membres d'une famille constituent un vocabulaire dont l'analyse fait, par comparaison, ressortir les correspondances lexico-sémantiques entre le roumain et l'albanais surtout au niveau des mots exprimant la parenté collatérale ou par alliance. L'albanais a emprunté au latin des termes qui ont été hérités soit en daco-roumain, soit en aroumain (*amita* > droum. *mātușă*, alb. *e emtë*; *avunculus* > droum. *unchi*, alb. *i ungj*; *consobrinus* > aroum. *cusurin*, alb. *kushërt*), parfois avec des évolutions sémantiques parallèles et spéciales dans le contexte roman: (*socius*, *socia* > alb. *i shoqi*, *e shoqja* – roum. *soț*, *soție*). Les préférences lexicales par rapport à l'inventaire lexical latin individualisent aussi ces deux langues, en les différenciant du reste des langues romanes. Ainsi, dans le cas des mots désignant la parenté par adoption, sont conservés les termes latins classiques *noverca* et *vitricus* (alb. *njerkë*, aroum. *nuiarcă*; alb. *viterk*, droum. *vitreg*), tandis que les innovations romanes occidentales en *-aster* sont inconnues. C'est cependant dans le domaine de la parenté spirituelle qu'on trouve les plus intéressantes correspondances sémantiques (la présence commune de *maritare* et de *filianus*), doublées pourtant des divergences (la restriction sémantique contextuelle présente en roumain pour *maritare* n'existe pas en albanais, où il y a, en échange, une différenciation pour désigner la parenté par baptême – roum. *fin*; alb. *fijan*, alb. *famull* – et celle typiquement orthodoxe par le patronage du mariage: roum. *fin*; alb. *dhëndër* « genre; (jeune) marié » / *nuse*; – « (jeune) mariée »).

L'albanais présente une différenciation lexicale beaucoup plus complexe dans ce domaine lexical; pour la comprendre complètement il faut trouver des explications au-delà de système linguistique proprement dit. La diversité des termes se rattache à une réalité de culture et de mentalité, si bien qu'elle ne pourrait être comprise sans la connaissance des anciennes coutumes albanaises. Nous

nous trouvons devant un des exemples d'élargissement de la perspective de recherche, qui, dépassant le domaine linguistique, atteint des problèmes d'ethnographie, de culture et de civilisation traditionnelles. Les explications sémantiques s'appuient sur le recours à des documents supplémentaires, tels le code de droit communautaire *Kanuni i Lekë Dukagjinit* (pp. 65–66), essentiel pour la motivation de cette variété linguistique. L'argumentation linguistique est soutenue souvent par celle extra-linguistique, dans des autres articles aussi, où le lecteur puisse trouver des informations non seulement lexico-sémantiques, mais concernant aussi les éléments de mentalité collective et les coutumes sociales établies par la tradition (les traditions qui se rattachent aux noces, pp. 73–75; la coutume de couper les cheveux d'un enfant à l'âge d'un an, pp. 84–85).

Quatre des études du volume contiennent des analyses visant le rapport sémantique et étymologique entre des mots ayant différentes origines (autochtone, latine, slave) et couvrant, en roumain et en albanais, des réalités traditionnelles : *Termeni de origine latină referitori la tors în română și albaneză* [Termes d'origine latine concernant le filage en roumain et en albanais], pp. 87–100; *Semantica descendenților în română și albaneză ai numelor latinești pentru căile de comunicație* [Répartition en domaines lexicaux des termes d'origine latine en roumain et en albanais (l'exemple des descendants roumains et albanais des mots latins désignant les voies de communication)], pp. 101–106; *Via Egnatia în memoria colectivă a aromânilor și a albanezilor (Mărturie lingvistică)* [Via Egnatia dans la mémoire collective des Aroumains et des Albanais (Témoignages linguistiques)], pp. 107–112; *Rom. ogor: alb. ugar (Discuție semantică)* [Roumain *ogor* – albanais *ugar* – Discussion sémantique], pp. 113–120.

Tout comme dans les articles précédents, on peut remarquer l'acribie et la rigueur scientifique, qui mènent à une perspective ample et nuancée, l'attention aux détails significatifs parfois omis dans les études antérieures. Bien que la recherche principale vise les deux langues toujours placées en comparaison, l'analyse des séries lexicales n'est jamais limitée à ces deux langues-là, mais toujours étendue à l'inventaire roman, qui peut fournir des données intéressantes. Il en est ainsi pour la notion de « filer » (lat. *filare*), où l'analyse des correspondants romans reflète une disposition est-ouest différente de la lexicalisation, en tenant compte de la perspective sur l'opération respective ; dans l'ouest de la Roumanie la conservation du lat. *filare* montre que l'action est envisagée du point de vue de son résultat (« faire du fil »), tandis que dans l'est, l'action est envisagée du point de vue du mouvement (« tordre »), ce qui explique la présence de *torquere* en roumain aussi bien qu'en albanais, p. 97.

Comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, les notes en bas de page complètent la discussion par d'importants détails étymologiques, développés même en amples commentaires (telle l'étymologie de *furcă* « quenouille », note 24 à la p. 93 rapportée à la discussion des descendants de *filare* en roumain, note 34 à la p. 98). Il est à remarquer la présence des notes qui complètent des omissions dans des études précédentes, comme c'est la note 26 à la p. 94 à propos de l'opinion – critiquement présentée – de Čabej à l'égard du lat. *colus* et de ses continuateurs. L'attention prêtée aux détails témoigne d'un esprit scientifique rigoureux, qui soumet un riche matériel bibliographique à un examen critique, soutenant ou contestant telle ou telle hypothèse étymologique. Grâce à cette acribie, qui dénote une étude attentive et un regard critique constructif, des ouvrages de référence sont quelquefois sujets à des corrections et des amendements (comme dans la note 31 à la p. 97, où l'auteur note l'absence de *filare* dans la liste des mots pan-romans absents en roumain que donne le traité académique d'*Histoire de la langue roumaine*, II^e volume, p. 124) ou même à des infirmations (comme dans la note 4 rapportée à la discussion des pp. 139–140, où l'auteur démontre l'erreur commise dans le traité déjà cité au sujet de l'adjectif albanais *bukurosh*, considéré comme une variante de *i bukur*, parallèlement à la paire roumaine *bucur* – *bucuros* – ce que d'importantes raisons sémantiques infirment).

L'auteur s'engage aussi dans la remise en question du statut étymologique de certains mots albanais, qu'on avait étudiés et classifiés surtout du point de vue formel. Elle considère qu'il faut abandonner les démarches étymologiques qui ignorent l'aspect sémantique, l'histoire du signifié. Un exemple en est constitué par l'alb. *vijë*, emprunté par l'albanais au lat. *via*, mais avec un sens secondaire, dévié – « rigole », ultérieurement « ligne », et non pas avec le sens principal qui se retrouve dans les langues romanes. Ceci est aussi un domaine lexical qui exige des références extralinguistiques, rendant nécessaire l'appel à un système complexe de culture et de civilisation, dans lequel il faut intégrer le

mot en question. La connaissance des coutumes rattachées à l'agriculture, à la manière traditionnelle dont une communauté utilise un espace commun (pp. 103–104) s'avère très importante pour comprendre les sens des mots comme *vijë*, *udhë*, *pukë* (hétérogènes étymologiquement), qui s'organisent dans une série de quasi-synonymie (p. 104).

Outre le traitement de l'élément latin dans les deux langues, le livre prend en considération l'élément vieux slave, les emprunts à cette langue en roumain et en albanais étant envisagés dans le contexte plus large des langues slaves balkaniques (pp. 113–121). La décision étymologique en faveur du vsl. **ugorb* (p. 119) est prise à la suite de l'analyse sémantique des mots roumain (*ogor*) et albanais (*ugar*), rapportés aux mots qui leur correspondent en bulgare et en serbe, mais avec des égards pour l'aspect phonétique aussi (à ce propos, l'auteure remarque une très intéressante ressemblance entre le roumain et l'albanais pour ce qui est de l'accentuation qui, à la différence du serbe et du bulgare, est oxitone). Ce dernier détail, encore ignoré dans les recherches comparatives roumano-albanaises, est compté parmi les points importants à suivre dans l'analyse des concordances (sémantiques dans la plupart des cas) entre les deux langues.

Dans les études suivantes, l'élément slave en roumain et en albanais est considéré du point de vue de la concurrence avec des éléments lexicaux d'origine différente : Rom. *beseadă* „cuvânt; convorbire” și alb. *bisedë* „conversație” (*Considerații asupra împrumuturilor slave în română și albaneză*) [Roum. *beseadă* « mot ; dialogue » et alb. *bisedë* « conversation » (Considérations sur les emprunts slaves en roumain et en albanais)], pp. 121–128; *Termeni în română și albaneză pentru sensul de „a condamna”* [Termes pour le sens « condamner » en roumain et en albanais], pp. 129–137. Les mots empruntés au slave n'ont pas le même statut dans chacune des deux langues, aux roum. *băsadă*, *a băsadă*, termes vieilliss et régionaux, correspondant en albanais des mots généralement connus : *bisedë*, *bisedoj*. Aux différences de statut peuvent s'ajouter, comme dans le cas des paires citées, des différences de nuances sémantiques : le verbe albanais compte un trait sémantique [+ réciprocity] que le verbe roumain n'a pas. Il se peut que la différence entre le roumain et l'albanais se place aussi au niveau de l'étymon, en ce sens que chacune des deux langues continue une forme à elle (apparentée, mais non pas identique à la forme adoptée par l'autre langue) et qu'elle lui donne un emploi à elle (suivant son propre système lexical) : c'est le cas de verbe slave (*o)sǫditi*, emprunté sans préfixe en albanais et avec préfixe en roumain et, en plus, généralisé en roumain au détriment des mots hérités (*castigare* ayant évolué à un sens tout différent, « gagner »), tandis qu'en albanais il coexiste avec deux emprunts au latin (*damnare* > *dënoj* et *castigare* > *ndëshkoj*) dont il n'a pas « usuré » les significations (pp. 129–139).

Une concurrence pareille entre l'élément vieux slave et l'élément hérité est discuté pour le roumain dans l'étude *Termeni sinonimi în română pentru noțiunea de bucurie* [Rapports synonymiques en roumain pour la notion de « joie »], pp. 138–147, où les paires *bucuros* – *bucurie* (autochtone) et *vesel* – *veselie* (vieux slave) sont comparées du point de vue sémantique. Les deux paires comportent une différenciation sémantique (déduite des textes vieux roumains et traduite comme différence d'intensité – p. 146 – et de restrictions combinatoires déterminées par des nuances particulières de signification¹) et une différenciation stylistique qui semble confirmer la théorie que les synonymes roumains étymologiquement hétérogènes se situent sur des paliers stylistiques distincts : littéraire (mot hérité du latin ou autochtone, en ce cas *bucuros*) / populaire (emprunt slave, en ce cas, *vesel*) (p. 147).

L'étude *Termeni pentru noțiunile de « prieten » și de « oaspete » în dialectele românești și albaneză* [Termes pour les notions d'« ami » et de « hôte, invité » dans les dialectes roumains et en

¹ *Bucuros* et *vesel* sont des quasi-synonymes. La formule componentielle du terme autochtone est plus riche, comportant les marques sémantiques [+ motivation], [+ animé humain], [+ intensif]. Nous pouvons avancer l'hypothèse que ces valeurs sémantiques supplémentaires, que seul le contexte d'occurrence du mot peut aider à décoder, sont le résultat de la présence du suffixe *-os* (< lat. *-osus*), qui impliquait le sens « pourvu de, possédant » (pp. 143–144), ce qui suppose une participation plus profonde du déterminé en tant que « possesseur » de la qualité.

albanais], pp. 148–162, relève l'importance de l'institution de l'hospitalité dans la communauté albanaise traditionnelle. Les correspondances lexicales et sémantiques que cette étude permet d'établir entre le roumain et l'albanais consistent en une tendance à confondre les mots qui expriment les deux notions, mais la confusion se fait en directions opposées : sous le mot qui signifie « ami » (*mik* < lat. *amicus*) en albanais, et sous le mot qui signifie « hôte », en roumain (aroum. *oaspi* < lat. *hospes*). Une autre particularité commune dans ce champs sémantique est la polysémie du verbe signifiant « attendre », qui a en albanais, tout comme en aroumain, le sens « recevoir des invités » : alb. *mikpritës* « hospitalier » < *mik* « ami » + *pres* « attendre », aroum. *așteptu* « j'attends ; j'accueille des hôtes », p. 152. On remarque une fois de plus la différenciation lexicale en albanais, où les rapports sociaux traditionnels imposent une désignation linguistique nuancée des référents confondus ailleurs, comme dans le cas des chants de lamentation à la mort de quelqu'un : *vëlla* « frère » (si c'est un parent) – *shok* « compagnon » (si c'est un ami) – *mik* « ami » (si l'ami appartient à un autre village ou à une autre tribu), p. 153.

L'étude „*Mal și munte*” în română și albaneză [Termes roumains et albanais pour « rive, rivage » et « montagne »], pp. 162–174, a pour objet une analyse sémantique détaillée de toute une série des mots roumains (*mal, râpă, deal, codru, margine, buză, țărm*) et d'une série aussi nombreuse en albanais (*mal, mat, buzë, rripë, anë, kodër, breg*), composée d'éléments autochtones, latins et slaves qui réunissent les sens « élévation, lieu élevé », « gouffre », « bord, limite », « bord d'une eau ». C'est dans ce contexte que le développement du sens « bord d'une eau » dans le mot roumain *țărm* (lat. *terminus*), peut être expliqué indépendamment d'un modèle slave (*kraj*) (pp. 171–174).

L'étude qui est à la fin du volume a pour objet l'expression des notions de « vieillesse » et d'« ancienneté » en roumain et en albanais : *Cuvinte autohtone și de origine latină pentru noțiunile de „vechime” și de „bătrânețe” în română și în albaneză* [Termes autochtones et d'origine latine pour les notions d'ancienneté et de vieillesse en roumain et en albanais], pp. 175–188. Outre les questions connues concernant la différenciation sémantico-contextuelle des mots ayant des étymons latins apparentés (*vetus* > *vetulus* (*veclus*) > roum. *vechi* / *veteranus* > roum. *bătrân*), l'article prend en considération la liste des termes désignant les aïeux : *bun* (*străbun*) – *moș* – *ghiuș*, en notant la distribution des nuances stylistiques et affectives (pp. 184–185). Il est une reprise (v. ci-dessus) de la théorie de la stratification stylistique des différentes couches étymologiques, du mot latin, général et neutre (*bătrân*) aux mots d'autre origine, d'emploi plus limité et chargés de valeurs stylistiques (*moș*) (p. 186).

Le volume ainsi constitué s'impose par sa rigueur et par sa densité, comme un ouvrage scientifique de haute tenue, d'une composition régulière par l'unité de structure des articles. Ils débutent soit par une présentation générale du sujet choisi, soit *ex abrupto*, avec un passage rapide aux détails, toujours appuyés sur une riche bibliographie, critiquement employée, et sur une argumentation théorique fondée sur de nombreux exemples concrets. L'analyse mène toujours à des conclusions synthétiques, qui résument également la nécessité de la démarche scientifique et ses résultats. La riche bibliographie, qui précède les articles, de même que l'index final d'auteurs et de mots, sont des instruments de travail, qui ajoutent à sa haute tenue scientifique une précieuse valeur pratique.

Bien que destiné, en premier lieu, aux spécialistes, l'ouvrage n'est pas inaccessible pour un lecteur moins initié dans le domaine linguistique, qui, grâce aux nombreux détails extralinguistiques, pourra satisfaire son intérêt pour l'histoire culturelle, la civilisation et la mentalité de cette partie du monde balkanique, telles qu'elles se reflètent dans les mots. Comme toute étude sémantique et étymologique raisonnables, cet ouvrage, qui s'élève au-dessus de l'approche formelle et rigide, cherchant à présenter les mots et les changements auxquels ils ont été sujets dans le contexte des données complémentaires à la linguistique, offre une lecture passionnante, issue d'une très heureuse fusion de la rigueur avec la sensibilité pour les *realia*.

Gabriela Stoica

VIRGIL NESTORESCU, *Din viața cuvintelor românești*, Institutul de Lingvistică „Jorgu Iordan – Al. Rosetti”, *Etymologica*, 25, București, Editura Academiei Române, 2006, 201 p.

Virgil Nestorescu, spécialiste réputé du domaine des langues slaves et des rapports entre le roumain et les langues slaves, a publié déjà dans la série *Etymologica*, coordonnée par Marius Sala, deux autres travaux, importants aussi pour la lexicologie balkanique: *Cercetări etimologice*, en 1999, et *Contacte lingvistice interbalcanice, Elemente românești în limba bulgară*, en 2002.

Dans le présent volume, il accorde une attention toute spéciale à un problème important de l'étymologie interne du roumain, à savoir les moyens et les voies de la formation des mots (*Introduction*).

Il faut mentionner tout d'abord le fait qu'il met à profit, dans une étude inédite de grandes dimensions, qui ouvre le livre (*Aspecte ale formării cuvintelor în limba română veche, sec. XIV–XVI* (Aspects concernant la formation des mots en roumain ancien, XIV–XVI siècles), les données offertes par une source insuffisamment exploitée jusqu'à présent pour la connaissance de la formation des mots dans le roumain ancien : les actes slaves émis aux XIV^e–XVI^e siècles par les chancelleries des Pays Roumains, ainsi que les annales et les inscriptions en slavon de la même période. Il souligne la richesse et l'importance des faits de la langue roumaine (soit de la période précédant les premiers textes en roumain, soit de l'époque qui succède à leur apparition), que les actes de donation, les lettres particulières ou les transactions foncières comprennent (p. 18) et continue, en élargissant le cadre de la recherche par l'importance accordée à la formation des mots, à la phraséologie et à la syntaxe, les préoccupations lexicologiques de Damian P. Bogdan, G. Mihăilă et G. Bolocan (avec son collectif)¹. V. Nestorescu établit ses constatations dans le domaine de la formation des mots sur de très nombreux exemples – avant tout onomastiques – puisés surtout dans les documents provenant de la Valachie; les documents slaves émis en Moldavie, rédigés plus soigneusement, ne sont pas aussi riches en matériel linguistique roumain que les documents de la Valachie.

Pour ce qui est de la composition, les catégories constatées – *nom + adjectif*; *nom + nom en génitif* (la mieux représentée)²; composés (en nombre réduit) formés de *deux noms en rapport appositif*; *nom + préposition + nom*; *composés du type proposition*³; *composés complexes* (représentant des dénominations ayant pour le moins trois termes en rapport de subordination attributive) – permettent à l'auteur d'affirmer que les types de composés connus dans le roumain actuel ont une longue évolution, étant présents depuis la phase ancienne de la langue. Ces composés, formant un ensemble bien articulé, sont la preuve que les systèmes micro-toponymiques qui ont fourni les exemples discutés se sont formés quelques siècles avant leur attestation.

La dérivation avec des préfixes, malgré le nombre assez réduit d'exemples, offre à son tour quelques aspects intéressants concernant les suivants préfixes utilisés dans la formation des

¹ Il inclut parmi les prédécesseurs B.P. Hasdeu, Ov. Densusianu, I. Bogdan, N. Iorga, Al. Rosetti (p. 135); il faut y ajouter le livre de Lucia Djamo Diaconiță, *Limba documentelor slavo-române emise în Țara Românească în secolele al XIV-lea – al XV-lea*, București, 1971.

² Une mention spéciale mériteraient, à l'avis de l'auteur, les formations toponymiques ayant à la finale du deuxième élément du syntagme la marque slave du génitif: *-(o)v*, *-(e)v*, *-(ă)v* (p. 23 et suiv.) Il nous semble intéressant d'attirer l'attention sur le fait que c'est la terminaison slave du singulier qui remplace les désinences roumaines de génitif sans différenciation de nombre. La terminaison *-(o)v* / *-(e)v* apparaît tant à la place du singulier (*-lui*, *-ei*), que du pluriel (*-lor*): *Coasta Răulov*, *Drumul Icoanev*, mais aussi *Matca Cireșilov*, *Matca Popeștilorov* (dans ces deux derniers cas on observe l'élément slave de singulier rattaché à la forme roumaine du pluriel, la première fois en remplaçant la consonne *-r* du roumain).

³ L'auteur attire l'attention (p. 30, la note) sur le fait que les travaux étudiant la formation des mots en roumain ont des exemples datant exclusivement de la période moderne. Les exemples qu'il donne, *Taie-în-coș*, *Paște-rău*, *Dragomir Roade-mei*, *Vai + de + ei* sont puisés des documents du XVI^e siècle.

noms propres apparaissant dans les documents étudiés: *des-* (relativement fréquent), *do-* (< sl.)⁴, *în-*⁵, *ne-*⁶, *răs-*, *stră-*.

À l'encontre de la dérivation avec des préfixes, celle à l'aide des suffixes est beaucoup plus riche, fait caractérisant toutes les étapes de l'évolution du roumain⁷. En ce qui suit, nous nous arrêtons à une série de ces suffixes et à leurs fonctions. Le matériel réuni par Virgil Nestorescu met en évidence maints aspects concernant les anciens noms de personnes caractéristiques pour le monde roumain du Moyen Âge et les voies les plus fréquentes de leur dérivation. En voici quelques-uns qui méritent toute l'attention: *Auşac* (< *auş* – hérité du lat. *avus*, conservé mieux dans le dialecte aroumain, qu'en dacoroumain – + *-ac*), *Spânaci* (formé avec le suffixe *-aci*, sur le modèle de *Cârmaci*, *Stângaci*, présents, eux aussi, dans les documents étudiés). Les noms construits avec le suffixe *-ai*, *-aia*, *-aie* forment surtout des féminins sur les correspondants masculins (*Creşăie*, *Drăgaie*, *Stănaie*) et, rarement, même des masculins (*Măzărăiu*). Le suffixe *-cea* forme une série assez riche d'anthronymes masculins⁸.

Très fréquents s'avèrent les suffixes: *-ar*, *-ear*, qui forment des noms d'agent et, parfois, des noms d'instrument et *-aş*, *-eş*, qui forment aussi des noms d'agent, ainsi que des diminutifs⁹. Pour ce qui est du suffixe *-atec*, nous retenons la forme de pluriel (*Valea Văratecilor* (< *văratec* «pâturage d'été»).

Il faut mentionner les ethnonymes féminins formés avec le suffixe *-ca* (*jişanca*), utilisés aussi comme noms propres (parmi lesquels, intéressant est *Şcheauca* «slave, la femme slave», dans un document de Moldavie de 1474).

Parmi les nombreux et variés exemples concernant les fonctions du suffixe *-ean* (*-an*), il faut retenir la présence dans un document moldave de 1409 de l'anthroponyme *Ungureanul* (à l'origine, le dérivé – très fréquent dans les régions du nord de la Valachie – *ungurean* «habitant provenant des régions soumises au roi de Hongrie»).

Entre les 50 suffixes mentionnés, bien représentés dans la langue des documents sont aussi *-el*, *-esc* (en anthroponymie et toponymie), *-eş* (en anthroponymie), *-ilă* (en anthroponymie), *-ior* (surtout en toponymie), *-oi*, *-os*¹⁰, *-uţ* (en anthroponymie et toponymie). V. Nestorescu souligne, d'ailleurs, le

⁴ L'exemple mentionné, datant de 1451, est intéressant tant du point de vue de la morphologie du verbe en question, que de la sémantique: *a sosi* «arriver», auquel le suffixe est rattaché, apparaît encadré à la première conjugaison, *a sosa* et a le sens secondaire «suffire» (avoir juste la quantité, la qualité, la force nécessaire pour qqch.), commun avec son synonyme *a ajunge*.

⁵ On peut constater un cas indiquant l'unité de la micro toponymie des deux Pays Roumains: le nom *Împuşiţa* «empestée», pour désigner la même réalité (une source à eau altérée), dans un document de la Valachie, en 1495 et dans un document moldave de 1569.

⁶ Des formations intéressantes en sont l'anthroponyme (*Oprea*) *Năvrutul* «qu'on ne veut pas, qu'on n'aime pas», ayant le même sens que l'adjectif aroum. *vrut* «voul», mais aussi «aimé» et le toponyme *Netoşi* (nom d'un village), avec le sens d'origine «inachevé; incapable, propre à rien».

⁷ L'auteur choisit d'inclure parmi les dérivés roumains les termes formés en latin et hérités comme tels, si les locuteurs ont encore la possibilité de les analyser. Il était utile, le cas échéant, qu'il fasse la mention s'il s'agit vraiment de dérivés roumains ou des formations héritées (*aurariu*, *fânaş*, *fătăciune*, etc.).

⁸ À l'aide d'un exemple comme *Neculcea*, d'un document rédigé en 1389 en Valachie, qui nous fait penser au nom du connu chroniqueur moldave du XVIII^e siècle, *Neculce*, on peut de nouveau observer l'unité – cette fois du système roumain des anthronymes.

⁹ Nous attirons l'attention sur quelques ethnonymes – fonctionnant comme anthronymes ou toponymes – avec une forme diminutive: *Tătarăş*, *Ţigănaş*, *Unguraş*.

¹⁰ L'auteur observe que, de règle, le matériel qu'il a étudié fournit seulement des exemples de dérivés adjectivaux ayant comme termes de base des noms. Il se rallie à l'opinion de ceux qui considère *bucuros* «joyeux» comme formé d'une base verbale (*a bucura* «jouir, (se) réjouir») et il mentionne ce terme comme une exception à la règle de la langue des documents. Pourtant, à notre avis, *bucuros*, à son tour, doit être interprété comme formé d'une base nominale, à savoir *bucurie* «joie» (voir I. Coteanu, Narcisa Forăscu, Angela Bidu Vrânceanu, *Limba română contemporană. Vocabularul*, II-ème édition, 1985, 209.); les exemples puisés dans les documents constituent une preuve de plus que cette dernière analyse est correcte.

fait que la dérivation avec des suffixes en roumain ancien correspond entièrement à la situation actuelle. Les suffixes hérités (*-ar, -easă, -el, -esc, -ior, -os, -uț*) sont les plus productifs.

La recherche approfondie des documents slaves des Pays Roumains réserve des surprises. On constate, par exemple, la présence dès la fin du XV^e siècle du suffixe verbal grec *-isi* (avec la variante *-isa*), attaché à un verbe qui n'est pas d'origine grecque : *hotarisa*, rendu dans la forme slave *hotarisati* «décider» (p. 63).

La préoccupation de Virgil Nestorescu en quête de faits de la langue roumaine dans les documents slaves est bien antérieure au travail que nous présentons. Il a déjà publié d'autres contributions, dont nous trouvons dans le livre présent les suivantes : *Elemente de frazeologie românească veche în documentele slavo-române* (Éléments de phraséologie roumaine ancienne dans les documents slaves des Pays Roumains) et *Structuri sintactice românești în limba documentelor slavo-române* (Structures syntaxiques roumaines dans la langue des documents slaves émis dans les Pays Roumains). La première étude prend en considération les traductions slaves des unités phraséologiques roumaines (traductions qui contiennent le mot clef roumain) et les calques slaves sur des constructions roumaines ; dans cette dernière catégorie, les traductions slaves offrent des indices sur l'existence – dans une période antérieure aux premières attestations connues jusqu'à présent – des constructions propres à la culture traditionnelle des Roumains, telles : *a rămâne de lege* «perdre un procès au tribunal», *a vinde cu ridicata* «vendre en gros», *frate de cruce*. L'article concernant les structures syntaxiques roumaines met en lumière l'utilisation des pronoms indéfinis slaves avec la valeur des articles indéfinis du roumain *un, niște* et l'emploi, dès le commencement du XVI^e siècle, des prépositions (pour traduire le roum. *pe*) dans la construction du cas régime d'un nom de personne. Un autre phénomène intéressant est celui de la traduction des combinaisons lexicales spécifiques au roumain. Il faut observer qu'on rencontre les noms de parenté roumains fréquemment rendu en matériel slave : *nepot de fiu, nepot de fiică, nepot de frate* et *frate vitreg* (dans l'article sur la phraséologie, on trouve des exemples montrant qu'on avait pris du roumain le mot *vitreg*, avec le sens «beau-père», p. 137).

Outre les contributions sur la langue des documents slaves rédigés par des lettrés roumains qui y introduisent des particularités du roumain, le volume comprend, sous le titre *Note etimologice și lexicale*, une partie de grandes dimensions sur l'étymologie de 50 termes roumains. La plupart de ces étymologies ont été publiées ces dernières années (2000–2006) dans la revue «Limba română». Il faut retenir le principe appliqué par V. Nestorescu, dans l'établissement d'une étymologie. Il cherche, toujours dans les documents slaves des Pays Roumains – que le Dictionnaire de l'Académie n'a pas utilisés comme source – les premières attestations des mots roumains, ainsi que les sens qu'ils y connaissaient (p. 69)¹¹. Par exemple, le nom de l'impôt sur les porcs et sur les moutons, *goștină*, est expliqué en partant de son sens initial, qu'on trouve dans les documents mentionnés, «impôt sur les porcs»; le mot dérive, de la sorte, avec le suffixe *-ină* (formant les noms des taxes), du *groștei* (var. *goștei*) «cochon». La diffusion territoriale des emprunts slaves précise leur qualité : emprunts vieux slaves, s'ils sont connus sur tout le territoire du roumain, ou empruntés au bulgare ou au serbe, s'ils sont seulement dialectaux (p. 74).

Les relations entre les langues roumaine et bulgare sont étudiées dans les articles : *Cuvinte bulgărești de origine română* (Mots bulgares d'origine roumaine) (inédit), *Elemente lexicale românești în frazeologia bulgară* («Éléments lexicaux roumains dans la phraséologie bulgare») (inédit), *Despre originea unor toponime bulgărești în -ecel / -icel* (Sur l'origine de quelques toponymes bulgares en *-ecel / -icel*)¹² et *Observații asupra „Dicționarului etimologic bulgar”* (Observations sur le «Dictionnaire

¹¹ L'apport du matériel linguistique compris dans les documents slaves à la solution du problème des premières attestations des mots roumains est illustré, par exemple, par la relativement haute fréquence de l'anthroponyme *Șeptilici* dans les documents moldaves du XVI^e siècle. Le nom commun *șeptilici* (< *(al) șaptelea + -ici*), ayant le sens «enfant né prématuré, à sept mois», est rare, les auteurs du Dictionnaire de l'Académie l'exemplifiant avec une citation tardive de l'œuvre de Sadoveanu.

¹² Les correspondants roumains des termes bulgares discutés sont attestés de bonne heure dans les documents slaves des Pays Roumains, fonctionnant dès une phase ancienne comme noms pour des

étymologique bulgare)). Ce dernier article fait des précisions sur des mots roumains (hérités du latin, empruntés par l'intermédiaire d'une autre langue, formés en roumain en partant du matériel bulgare) que les auteurs du Dictionnaire étymologique du bulgare considèrent des emprunts faits au bulgare.

La série d'études à la fin du livre s'occupe de la toponymie et de l'anthroponymie des Roumains se trouvant dans la partie ouest de la Bulgarie, entre la rivière de Timoc et la ville de Vidin : *Toponime românești în sudul Dunării* (Toponymes roumains au sud du Danube)¹³ ; le sujet de cet article paru en 1978 a été repris en 1996 dans une étude concernant *Nume românești de locuri din Bulgaria* (Noms roumains des lieux en Bulgarie). La série est complétée par les articles *Nume de sate românești din sudul Dunării* (Noms des villages roumains du sud du Danube) et *Din antroponimia românilor timoceni din Bulgaria* (Sur l'anthroponymie des Roumains de la région du Timoc en Bulgarie).

Le livre de Virgil Nestorescu, ayant une structure homogène, s'avère très intéressant pour ceux qui s'occupent de l'histoire des relations du roumain avec les langues balkaniques¹⁴. L'auteur réussit à démontrer l'importance majeure – comme sources pour l'étude du roumain – des documents slaves rédigés par les lettrés roumains. Il fournit un riche matériel de langue et des commentaires pertinents.

Ses enquêtes chez les Roumains de Bulgarie mettent en évidence le système onomastique des patois étudiés et leurs relations avec les patois au nord du Danube.

Le livre représente aussi une contribution importante à la recherche des emprunts que le bulgare a fait au roumain.

Cătălina Vătășescu

Vizantija, Balkanite, Evropa. Izsledvanija v čest na Prof. Vasilka Tăpkova-Zaimova, « Studia Balcanica », 25, Sofia, Institut d'Études Balkaniques, 2006, 661 p.

Le livre contient un bel florilège d'une soixantaine d'études destinées à honorer un maître marquant de l'historiographie bulgare actuelle, dont la *Liste des travaux scientifiques* se trouve aux pages 26–58. Cette liste dépasse 500 titres, parus pendant 56 années (depuis 1951 jusqu'en 2006), ce qui donne environ 10 titres par an (les comptes rendus et présentations des études de V. Tăpkova-Zaimova y compris). Une *Tabula gratulatoria* (pp. 59–60) clôt la première partie du livre, inaugurée par une *Laudatio cum summa pietate* (pp. 11–13), due à V. Gjuzelev, de l'Académie Bulgare des Sciences. Suit un autre hommage, qui vient de la part d'un « ami, admirateur et frère spirituel » : il s'agit du regretté V. Căndea, de l'Académie Roumaine, et ancien Secrétaire Général de l'AIESEE. L'étude suivante, parue pour la première fois dans « Byzantiaka », 19, 1999, pourrait servir d'introduction aux trois grandes divisions du volume, dont la première, celle de l'*Histoire*, englobe 28 études, la deuxième, *Connaissance des sources et philologie*, 24 études, et la troisième (*Archéologie, Épigraphie, Sigillographie, Histoire de l'Art*), 7 études. Due à Marie Nystazopoulou-Pélékidou, cette étude soutient le caractère européen de l'Empire byzantin, considéré comme une sorte de Proto-Europe, point de vue illustré par D. Zakythinou et réitéré par d'autres byzantinistes (comme H. Hunger dans *Reich der neuen Mitte*).

La première division du livre est ouverte par l'étude d'A. Guillou (*La tradition dans le temps vécu à Byzance*, pp. 61–67), qui apprécie que le temps des Byzantins était celui de l'Église et de la

accidents de terrain, ou comme désignations pour des caractéristiques du paysage : *Cornățel, Brădățel, Cerățel, Făgețel* (p. 124, 125).

¹³ Il nous semble intéressant d'observer que le nom du quartier des Bulgares dans un village des Roumains se trouvant en Bulgarie a la forme du mot serbe : *bugar* (p. 156). La recherche de noms donnés aux Bulgares par les Roumains met en lumière des aspects assez étonnants, laissant l'impression d'un contact assez faible : le nom n'a pas été reçu directement.

¹⁴ Il fait exception l'article inédit intitulé *Note despre un glosar botanic ucrainean* («Notes sur un glossaire botanique ukrainien»), qui donne maintes étymologies roumaines pour des dénominations des plantes ayant en ukrainien une diffusion dialectale. Le dictionnaire parut à Cracovie en 1936.

liturgie, avec 114–120 jours de vacances chaque année. On pourrait extrapoler cette réalité à celle du monde catholique, où on constate une situation similaire avant la Réforme, mais considérablement changé après celle-ci, par la réduction à moitié du nombre des jours de vacances, ou « inactifs ».

Une grande partie des études groupées dans la première division du livre concernent l'histoire byzantine, une autre partie les relations byzantino-bulgares, suivie par certaines études de toponymie du territoire balkanique, d'autres se réfèrent à l'histoire bulgare, d'autres enfin, des différents sujets liés à la période post-byzantine.

Pour la première catégorie, A. Velinov se penche sur les *Processions de triomphe et acclamations des empereurs nouvellement proclamés à Byzance depuis le milieu du VII^e siècle jusqu'au milieu du IX^e siècle* (pp. 88–104), Elisabeth Malamuth *Les Arméniens en Thrace et en Macédoine aux VIII^e–XI^e siècles*, en soulignant que « le fossé se creusait, au fil des siècles », entre la réalité historique et la littérature véhiculant l'idéologie polémique anti-arménienne, alimentée par le développement des hérésies dualistes telles que le bogomilisme, ainsi que le sac de Constantinople par les Latins, ressenti comme « une profanation des lieux saints orthodoxes », événements qui ont favorisé le transfert du monophysisme des Arméniens à côté des hérésies dualistes. Après que le tsar Kaloyan eût rattaché Mogléna à son territoire, un transfert des reliques d'Hilarion de Mogléna à Târnovo a eu lieu entre 1205–1207. On retient aussi certains *topoi* littéraires dans l'œuvre du patriarche Euthyme de Târnovo. La Vie d'Hilarion de Mogléna a été copiée aussi par Gavril Uric dans le monastère de Neamț, en Moldavie, en l'an 1438. Il est très intéressant que les écrits du patriarche Euthyme (1375–1394) soutiennent eux aussi qu'une partie des Arméniens de Târnovo étaient adeptes du paulicianisme, chose mise en évidence par l'étude d'Agop Garabedjan sur la présence des Arméniens dans les terres bulgares au Moyen Âge (pp. 197–217, ici p. 215).

Ž. Žekov traite de la formation du système des thèmes, en Asie Mineure tout d'abord, pour finir sur le thème *tôn Thrakēsión*, dans une étude richement annotée (126 notes pour 15 pages, de 116 à 131), où on trouve toute la bibliographie du sujet. Préoccupé de la loyauté des généraux envers l'État byzantin entre les années 843–1081, T. Loughis arrive à la conclusion qu'il s'agit, avant tout, d'une adhésion à une certaine tradition sociale et idéologique.

M. J. Leszka de Łódź s'arrête sur la figure et la vie pleine d'épreuves du tsar Boris II (969–971, fils de Pierre, 927–30 janvier 969) dans les sources byzantines, tandis que G. G. Litavrin part de la figure de Marie Sklérène, favorite de Constantin IX Monomaque (1042–1055), pour arriver à la prosopographie de la famille des Skleroi et aux certaines réalités sociales, vues à travers le recueil juridique *Peira* (pp. 153–164). La position politique du premier sebastokrator byzantin – Isaac, frère de l'empereur Alexis I^{er} Comnène (1081–1118) – attire l'attention d'Hélène Kojčeva, tandis que les relations byzantino-bulgares à la même époque sont éclairées à la lumière des écrits de Théophylacte d'Ochride (1089/90 – 1126), par Ilka Petkova (pp. 177–182).

Un important chapitre d'histoire religieuse de la Péninsule Balkanique une centaine d'années plus tard, au temps de l'archevêque d'Ochride Demetrios Chomatianos (1216–1236) – il s'agit du « schisme » entre le siège patriarcal de Nicée et l'archevêché d'Ochride (1220–1232) – est traité par Ilija Iliev (pp. 183–196). L'Église serbe tire ses origines dans ces circonstances.

D'autres études portent sur l'histoire bulgare au XIV^e siècle. V. Gjuzelev revient sur Momčil (Momtzilos dans les sources byzantines, tué à Périthéorion le 7 juin 1345, en conflit avec le chef seldjoukide Umur, l'allié de Jean Cantacuzène, épisode qui a laissé des traces dans la Chronique serbo-moldave, rédigée en médio-bulgare et publiée par I. Bogdan, Al. Jacimirskij et P. P. Panaitescu), N. Kočev sur la diplomatie byzantine durant les règnes d'Andronic III et Anne de Savoie, période marquée par l'apparition des Ottomans dans la Péninsule Balkanique (p. 249–258), tandis que Rumjana Komsalova se penche sur les élites politiques du Tsarat Bulgare aux XIII^e–XIV^e siècles (pp. 239–248). Zorina Jončeva étudie la politique matrimoniale de l'État serbe aux XII^e–XIV^e siècles (pp. 226–238).

Snežana Rakova et Penka Danova s'arrêtent sur une lettre de François Filelfe (Francesco Filelfo, 1398–1481), envoyée au roi Vladislav III (1440–1444) le 9 novembre 1444, à la veille de la bataille de Varna (pp. 265–274), tandis que Ivajla Popova se penche sur un autre humaniste, Aeneas Silvius Piccolomini, le futur pape Pie II (1458–1464), en liaison directe avec la chute de Constantinople (pp. 275–283).

Avec ses remarques sur la géographie historique de la région des Rhodopes, Dimo Češmedžiev revient sur un thème similaire, rencontrée dans certaines études placées au commencement du livre, dues à Čavdar Bonev et Asen Čilingirov, et qui traitent aussi des survivances antiques dans la toponymie balkanique.

Après que G. Bakalov eût abordé l'écart de plus en plus croissant entre Byzance et l'Occident aux XI^e–XV^e siècles (pp. 218–224), Veselina Vačkova s'arrête (pp. 295–303) sur les notions liées à l'« Occident » dans les productions apocryphes slaves du Moyen Âge (comme *avzonites*, du grec *ausones*). Les légendes concernant Troïa et les origines troyennes de certains peuples ou formules éatiques ont connu une très large diffusion en Europe occidentale médiévale (comme en France, à Venise etc.).

Raja Zaimova offre *Quelques pages choisies du post-byzantinisme*, donc des études byzantines aux XVII^e–XVIII^e siècles, tandis que Elena Siupjur part du rôle culturel des monastères au Moyen Âge pour arriver aux universités de l'époque moderne, dont un grand nombre tirent leurs origines dans le passé médiéval. Une étude de cas nous y donne Rusalena Pendžekova, sur la vie et l'activité de l'exarque Stefan (1878 – 1957), ainsi que sur un problème d'histoire médiévale bulgare – les Bogomils et le Presbyter Kozma (pp. 333–339). R. Păun présente les voies de pénétration, les étapes et les stratégies du maintien des Gréco-Levantins dans les Pays Roumains, en commençant avec le XVI^e siècle (pp. 304–316).

L'étude de Galja Valtchinova, *La croix sous la colline : eschatologie et messianisme dans les Rhodopes au XX^e siècle* (pp. 340–354), qui nous semble une variante abrégée de celle publiée dans la RESEE, 44, 2006, dévoile une manifestation actuelle des pèlerinages plutôt que des conceptions messianiques du monde chrétien. Si le toponyme *Krăstova Gora* est ancien, la chose devient très intéressante, car il pourrait alors être mis en relation avec d'autres « Monts de la Croix » de la Péninsule Balkanique, tels que *Krīzimos* ou *Krotzimos*, cette dernière forme trouvée chez Jean Cantacuzène au XIV^e siècle et rapprochée au *Crucemont* du chroniqueur Henri de Valenciennes, formes qui désignent la ville de Kričim. L'origine de ce toponyme doit être cherchée alors dans un *Crucis Mons*, qui a dû exister là à la fin de l'Antiquité et aux premiers siècles du Moyen Âge.

Suivent deux études dédiées au culte des reliques en Bulgarie (Jordan Andreev sur les reliques d'Hilarion de Mogléna) et en France (T. Teoteoi, pp. 360–370, sur une invention de la tête de Jean Baptiste en Aquitaine en 1010, récit dû à la « Chronique » d'Adémar de Chabannes et corroboré par les sources byzantines).

Après les remarques préliminaires de Klimentina Ivanova sur le culte de St. Démétrius à la lumière des manuscrits slaves des fonds bulgares, serbes, roumains et russes, Elena Statelova reprend la question de l'origine des Saints Cyrille et Méthode : bien sûr, une origine mixte, grecque et slave, pourrait mieux s'accorder aux faits similaires, ainsi qu'à la logique de l'histoire.

Par l'édition, intégrale ou partielle, des neuf lettres conservées au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale Russe, Igor Medvedev apporte une contribution à l'histoire des études byzantino-slaves en Russie à la veille du XX^e siècle, représentées par des figures comme celle de A.I. Aleksandrov, D.F. Beljaev, I.V. Pomjalovskij, en liaison avec la découverte des copies serbes et bulgares de l'accolouthie des SS. Cyrille et Méthode (pp. 397–402). Une question slave et grecque, où il s'agit aussi des inscriptions de Murfatlar, vivement débattues encore, aborde K. Popkonstantinov. Deux sources latines sur le coup d'État manqué de l'année 945 à Byzance sont valorisées et traduites en bulgare par Liljana Simeonova : l'Évêque Ljutprand de Crémone et le chroniqueur vénitien Giovanni Diacono. Nadežda Dragova publie la traduction bulgare des six fragments du « Strategikon » de Kekaumenos qui concernent les hostilités byzantino-bulgares, tandis que Bojka Mirčeva s'arrête sur le culte du Saint Erasme dans la Péninsule Balkanique, à Ochride en tout premier lieu, à côté de l'étymologie de cet important toponyme (pp. 453–462).

La plus ancienne chronique de la Pologne médiévale après Anonymus Gallus, celle du Maître Vincent (Magister Vincentius Kadhubek, évêque de Cracovie en 1207–1217), contient aussi la plus ancienne mention de la Bulgarie dans une source narrative polonaise, fait mis en évidence par Maciej Salamon (pp. 463–471).

Certaines études de la deuxième partie du livre (*Connaissance des sources et philologie*) sont liées à l'eschatologie chrétienne : M. Bibikov fait quelques remarques sur ce thème à Byzance et en Russie, Emanuela Timotin présente une version roumaine inconnue de la *Lettre du Christ tombée du ciel* (pp. 549–556), A. Timotin une source byzantine de la *Vision de Sophiani* (ils'agit ici de la Vision du moine Cosmas, p. 582–587), et Anisava Miltenova une œuvre historico-apocalyptique inconnue sur l'invasion turque, dans une copie du XVI^e siècle (pp. 574–581).

P. Schreiner met à notre disposition une version néogrecque du récit concernant les Quatorze Martyrs de la persécution déclenchée contre les chrétiens en Bulgarie après l'an 811 (pp. 588–592). Cette paraphrase de 1651, liée au monastère Saint-Jean-Prodrome de Serrès, est publiée avec la source qui l'a inspirée : il s'agit du fragment de la Petite Catéchèse de Théodore le Studite. Axinia Džurova et Cyrille Pavlikjanov présentent le manuscrit *Supplementa graeca 3* de la collection du Centre Ivan Dujčev de Sofia (pp. 557–567). Cyrille Pavlikjanov publie et analyse un document athonite de 1568, apportant une solution à une longue dispute qui avait opposé les monastères de Zographou, Xenophon et Esphigmenou au sujet des métoques St. Philippe et Banitza (pp. 534–547).

B. Beševliev et V. Obreškov apportent des précisions au sujet des toponymes mentionnés par l'Itinéraire de Bruges, rédigé vers 1400 (pp. 476–481), tandis que Krasimira Gagova revient sur la valeur du récit de Jehan Servion sur l'expédition d'Amédée VI de Savoie, utilisé après l'éd. de F. Bollati de Saint-Pierre, Torino, 1879. La christianisation de la Russie et le rôle de la grande princesse Olga, veuve de Igor (912–945) et mère de Svjatoslav (957–972), est traitée par Alda Giambelluca Kossova dans la seule étude en langue italienne du volume (pp. 524–533), qui soutient que Olga était déjà chrétienne au moment de sa visite à Constantinople (en 955 ou 957).

Evelina Mineva, avec des motifs littéraires (« topoi ») dans l'hymnographie byzantine et sud-slave (pp. 488–493), Elisaveta Musakova, avec St. Démétrius dans certains textes religieux du Moyen Âge bulgare (pp. 494–501), et Anna Nikolova avec l'art de la versification dans « Carmina Burana » (pp. 568–573), traitent des questions de littérature médiévale. Nevjana Dončeva-Panajotova fait une très utile mise au point sur la vie de Grégoire Camblak, dans la plus grande étude du volume (pp. 502–523).

Plus restreint est le nombre des études de la dernière partie du livre. Rossina Kostova met en valeur l'archéologie du monastère de St. Clément d'Ochride, et Violeta Neševa, celle de la ville de Melnik aux X^e–XI^e siècles (pp. 605–622). Deux autres études publient des matériaux sigillographiques. Vasilka Gerasimova (pp. 548–651) déchiffre le nom d'un Christodoulos sur un calice d'argent découvert à l'excavation d'une église de Melnik. D. Stoimenov et N. Ovčarov présentent un sceau du futur empereur Constantin IX Monomaque (1042–1055), qui enrichit son *cursus honorum* avec la qualité d'oeconomus des maisons pieuses (« oikonomos tôn euagôn oikôn »). À l'aide d'un sceau de Pharazmanès, stratège de Stroumitza, I. Jordanov apporte un témoignage nouveau (pp. 629–633) sur l'existence de ce petit thème au XI^e siècle. Kostadinka Paskaleva suppose (pp. 634–647) que dans ses campagnes contre les rebelles vlaquo-bulgares, l'empereur Isaac II Angelos (1185–1193) a pu trouver à Tărnovo une icône brodée de St. Démétrius le Myroblyte, dont les reliques sont gardées de nos jours encore à Thessalonique.

Dans la dernière étude du volume, *Römische Vorstellungen vom Niedergang der Gesellschaft* (pp. 652–661), Vl. Iliescu aborde le schéma antique de l'évolution de l'histoire, en commençant avec la « aurea aetas », pour finir sur un éloge de la « décadence », notion très familière quand il s'agit de l'histoire byzantine.

Pour certaines études, une liste des abréviations, même sous une forme éparpillée parmi le texte des notes, aurait été souhaitable. À la p. 517, on doit corriger 1457 en 1437, pour l'année de la mort de Sigismond de Luxembourg. Mais on ne doit pas s'arrêter sur ces vétilles, dont le nombre reste très réduit, chose qui témoigne de l'excellente qualité du travail des éditeurs de ce beau volume.

À la mémoire du Professeur Dr. Maksim Mladenov, «Linguistique Balkanique», XLVI, Sofia, 2005, 1–2, 194 p.

Pour son 75^{ème} anniversaire, lorsque, d'habitude, on dédie des volumes académiques en l'honneur des hommes de science, au professeur Maksim Mladenov on a offert ce volume «in memoriam» car il nous a quittés, beaucoup trop tôt, en 1992. L'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Bucarest lui garde un profond souvenir car, à travers l'ouverture qu'il a manifestée le long des années pour une collaboration à des projets communs, il a rendu possible (de manière posthume) la signature du protocole pour études d'ethnolinguistique comparée roumano-bulgare avec l'Institut d'Études Balkaniques de Sofia. Pendant tout un lustre, se sont déroulées avec régularité des rencontres communes de travail entre les deux collectifs qui font la preuve d'avoir, à l'avenir aussi, toutes les chances de les continuer, dans des formes diversifiées.

Ainsi que le souligne Todor Bojadjiev dans son émouvant article où il évoque le professeur, *Maksim Mladenov (1930–1992). Dostojnoe i plodotvornoe prisustvie v nauke* (pp. 5–11), M. Mladenov a été l'esprit recteur des recherches de géographie linguistique de la Bulgarie des décennies sept-huit, période où il a donné une impulsion décisive à la publication des volumes de *Bălgarski dialektologičen atlas* (il a dressé tout seul plus de 180 cartes), après avoir fait partie des équipes d'enquête du début des recherches dialectales de ce type, sous la direction du prof. St. Stoikov, dont il a été l'un de ses collaborateurs et disciples. Il a été également un des initiateurs du travail *Bălgarskij etnografičeskij atlas* (Atlas ethnographique bulgare), vol. I, *Rodstvo u bolgar. Struktura i terminologija*. En 1985, il a organisé à l'Institut Balkanique le département de recherches concernant «Les problèmes ethnolinguistiques des peuples balkaniques». Sa bibliographie compte plus de 350 titres (elle a été publiée par «Balkansko ezikoznanie»), et dans le présent volume, sa fille, Olga M. Mladenova, a sélectionné plus de 69 titres d'études et comptes rendus de «Contribution to Balkan Linguistics» (pp. 11–19). Plusieurs de ses travaux ont été publiés de manière posthume, comme par exemple *Bălgarkite govori v Rumânija*, Sofia, BAN, 1993, *Vlaškoto naselenie v Bălgaria. Rasprostranenie, proizvod i toponimia*, «Bălgarska etnologia», 1995, pp. 7–27 e.a.

Un hommage tout aussi émouvant lui a été adressé par Klaus Steinke de Erlagen, *Erinnerungen an Maksim Mladenov*, pp. 113–118. Il évoque l'initiative de M. Mladenov, Chr. Holiolčev et K. Kostov de 1977, de former un *Atlas linguistique des langues balkaniques* dont la problématique devait être une typologique, des langues de cette zone (cf. M.S.L. Mladenov, K. Steinke, *Die Ergebnisse der neueren bulgarischen Dialektforschung im Lichte der Balkanologie*, «Zeitschrift für Balkanologie», XIV, 1978). L'*Atlas (Kleiner Balkansprachatlas)*, réalisé sur la base de questionnaires constitués par des spécialistes de l'Institut d'études slaves (et balkaniques)¹ de Moscou, n'a été publié que ces dernières années par le collectif de l'Université de Marburg, volumes parus sous la rédaction de Helmut Schaller et A.N. Sobolev². N. Reiter propose, dans son article *Versuch einer Kombinationskarte nach dem KBSA (= Kleiner Balkanischer Sprachatlas)*, la réalisation de cartes «combinées» qui rendent les aires de circulation de différents lexèmes, appartenant à la même zone du Sud-Ouest de la Bulgarie, considérée comme représentative pour la notion de «zone balkanique». C'est ce qui a réalisé A. Plotnikova³, en combinant de nombreuses sources, parmi lesquelles le KBSA aussi, limitant pourtant la zone investiguée des Balkans au territoire des États slaves.

Les collègues et les continuateurs de ses préoccupations lui ont dédié ce volume d'études liées aux directions de recherche que Mladenov a illustrées dans son activité. Ainsi, plusieurs articles s'occupent des éléments communs aux langues roumaine et bulgare, des éléments d'origine roumaine dans la langue bulgare ou des éléments bulgares dans la langue roumaine (Vasilka Aleksova, *Éléments communs dans la terminologie nuptiale bulgare et roumaine: bulg. okrop, ukrop, roum. uncrop, oncrop, incrop*, pp. 21–28; Mariana Manguilea, *Romanian-Bulgarian Linguistic Contacts:*

¹ Dans cette période il avait cette double dénomination.

² Cf. Andrei N. Sobolev (réd), *Malyj dialektologičeskij atlas balkanskich jazykov (Probnij vypusk)*. Biblion Verlag, München, 2003.

³ A. Plotnikova, *Etnolingvističeskaja geografija Južnoj Slavii*, Moscou, Indrik, 2004.

Etymological Notes, pp. 71–78; Todor At. Todorov, *Quelques observations sur l'origine du mot dialectal bulgare singurile (vaurien)*, pp. 127–128. Olimpia Guțu, dans sa contribution *A Short Resumption on a Bulgarian Idiom from Romania*, pp. 57–63, ajoute, aux données publiées par M. Mladenov concernant les idiomes bulgares de Roumanie, en signe d'hommage, quelques textes recueillis au cours de ses propres enquêtes dans la commune Cioplea près de Bucarest, entreprises au début des années '60. Cătălina Vătășescu dans son étude, *De nouveau sur l'emploi en roumain de l'ethnonyme sârbi «Serbes» pour désigner les Bulgares aussi*, pp. 143–152, apporte d'importantes précisions concernant la circulation de ce terme, en argumentant, sur la base d'une très riche information, les motifs qui font que des termes devenus «génériques» soient utilisés pour désigner aussi d'autres populations que celle à laquelle ce terme se réfère. L'article de Borjana Velčeva, *The Bulgarian Conjunction tche*, pp. 153–155, se base, lui aussi, sur l'analyse comparative avec les idiomes bulgares de Roumanie.

Le domaine ayant les plus nombreuses contributions est celui de la perspective balkanique sur la problématique traitée, soit qu'il se réfère à toute une aire ou seulement à la perspective contrastive entre deux entités: cf. Petja Asenova et Ute Dukova, *«Ipse ego». Moyens linguistiques de son expression balkanique I*, pp. 29–38; Savelina Banova, *Approaching the Word Order of Verbal Clitics*, pp. 39–48; Kiril Kostov, *Zum Übergang des steigenden Diphthongs ja>e vor nachfolgender Silbe mit dem hellen Vokal i im Romani von Sliven und zu seinen Vorbildern in ostbulgarischen Mundarten*, pp. 65–70; Hayriye Memoglu-Suleymanoglu, *On the Turkish Dialects in Bulgaria and Their Bulgarian Loanwords*, pp. 79–90; Vasilka Radeva, *Die bulgarischen Sprachinseln auf dem Balkan – Durchbrechung und Festigung der räumlichen Kontinuität der Balkansprachen*, pp. 91–100; Ch. Symeonidis, *Eine neue Betrachtung des ngr. Suffixes –illa*, Chr. Tzitzilis, *Lexikalische Balkanismen in der Mundart im Hochland von Pierien (ein Beitrag zur diachronischen Kontaktlinguistik)*, pp. 129–142; Liljana Dimitrova-Todorova, *Nekotoryje balkanskije zaimstvovanija v bolgarskich narečijach*, pp. 157–160; Krasimira Koleva, *Balkanskije etnolingvističeskije paraleli*, pp. 170–182. Un aperçu contrastif entre différentes langues slave est dû à Jerzy Russek, *Nazvanija poldnika v slavjanskich jazykach*, pp. 183–194.

La présentation des études en hommage de Maksim Mladenov est accomplie par la contribution de Christo Choliočev, *Wortgeographie: Bulgarische heteronyme für «Trauzeuge» und «Trauzeugin»*, pp. 49–56, un de ses collaborateurs les plus proches et, d'après nos propres souvenirs, un ami très proche. Relatant leur collaboration à *Bälgarski etnografski atlas*, partie I (Cartes) et partie II (Commentaire), Choliočev nous parle du perfectionnisme qui a caractérisé M. Mladenov tout le long de son activité. Ainsi, il a dressé la carte concernant *Trauzeuge und Trauzeugin* non seulement sur la base de recherches sur le terrain mais également en consultant de nombreuses monographies, recueils dialectaux et travaux concernant cette notion. Ensuite, en 1987, il a publié une ample étude relative aux aires de certains éléments d'origine romane en langue bulgare et a complété la première carte. M. Mladenov a été un des savants qui ont apprécié la valeur des recherches de géographie linguistique et a contribué par des recherches essentielles à ce domaine. Des recherches pérennes, qui apportent sans cesse leur contribution aux études linguistiques comparées sud-est européennes.

Maksim Mladenov a été un des grands amis de la Roumanie par toutes les études publiées, amitié qui s'est consolidée pendant les années lorsqu'il a été lecteur de langue bulgare à l'Université de Bucarest. Je me rallie par les études où je l'ai cité et par le désir que mon nom soit également inséré dans une virtuelle *Tabula dedicatoria*, aux auteurs qui lui ont rendu hommage dans ce volume.

Zamfira Mihail

DANA-MIHAELA ZAMFIR, *Morfologia verbului în dacoromâna veche (secolele al XVI-lea – al XVII-lea)*, Ed. Academiei Române, București, 2005, 493 p.

Dana-Mihaela Zamfir's Morphology of the Verb in Old Daco-Romanian is obviously an impressive piece of scientific work, a guide in the usage of verb in the Daco-Romanian (northern-Danubian dialect of Romanian) of the 16th and 17th centuries. This edition is the first part (the first four chapters) of an exhaustive morphological description of the verb in old Daco-Romanian, which,

as the author writes in *Introduction*, is the result of a ten year work and which, due to the richness of the material, had been initially organized in seven chapters.

Therefore, the present edition contains the description and the analysis of the Indicative, Subjunctive, Imperative Moods of a great number of verbs - chosen by the author because of their special situation in the documents and literary texts of old Daco-Romanian regarding their instable paradigm, innovative forms a. s. o. – and two of the most important phenomena in the old Daco-Romanian, i. e. the Fluctuations between Conjugations and Yodisation.

The material the author has worked with is represented by an impressive number of nonliterary texts – documents – (many volumes for the 16th and 17th centuries) and literary texts (17 for the 16th century, and 36 for the 17th century). This considerable number of linguistic resources provides the material for an ample investigation that leads the author on one hand, to new points of view in explaining the origin and evolution of the forms, and, on the other hand, to a very detailed description of over 100 verbs in old Daco-Romanian.

The method of presentation for all the chapters has the following coordinates: synopses of the verbal forms of the discussed paradigm, first in documents, and second in literary texts (treated separately because of the possible peculiar situation of the forms), detailed commentaries and explanations of the forms taking into consideration the differences appeared during the analyzed period – first in the 16th century, second, in the 1st half of the 17th century, and third, in the 2nd half of the 17th century.

The first chapter describes the situation of eight (usual) verbs because of, and for their irregular paradigm in old Daco-Romanian: *a fi* 'to be', *a avea* 'to have' a. s. o. at Present Indicative, Subjunctive and Imperative. The author is preoccupied by the etymology of each form, the geographical distribution of the forms, the innovations and their evolution. The analysis is not only synchronic, but also diachronic by the comparison with the forms inserted in the dialectological maps contained in ALR (*Atlasul lingvistic român* [Romanian Linguistic Atlas]) – which shows the distribution of the verbal forms in the 20th century). One of the most important purposes of this research is to determine the datum of the first use of one form or another in order to establish the age of the process or phenomenon and its characteristics, i. e. the place of the origin, the type of text where the form has appeared, the innovative or traditional character of the form or phenomenon. The research provides the author with the criteria according to which a form might have been considered "rule" for the investigated period, for instance:

- during the 1st half of the 17th century, the form *sânt* (in the 6th person Present Indicative for *a fi* 'to be') is used as a rule in Walachia and south-western Transylvania, while the form *sâmt* is used, mostly, in Moldavien;

- the form *iaste* (in the 3rd person Present Indicative for *to be*) is a rule with general distribution in old Daco-Romanian; hereby, due to a very accurate analysis of the texts regarding the form *este* (used as a rule today) which appeared in Moldavien documents in the 17th century, the author demonstrates "its real existence in the linguistic use", though the supremacy of the form *iaste* cannot be denied (p. 39);

- beside the long forms, *iaste* / *este*, the usage of the short inherited forms *e* (< latin *est*) and *i* (< *e*, by vocalic closing) (in the 3rd person Present Indicative also) divided the territory of old Daco-Romanian into two areas: the Walachian (*e*), the other territories, especially Transilvania (*i*).

The author reached interesting conclusions regarding the forms in Subjunctive for the 1st and 2nd persons (*aibu*, *aibi*): she clearly demonstrated that *aibu* 'I have' is an etymological form for Indicative, not for Subjunctive (*aibu* < latin *habeo*), but that it has been used in old Daco-Romanian for Subjunctive as a consequence of the process of bringing into uniformity, by analogy with the pattern: *aibă* (3–6) < latin *habea(n)t*. Therefore, *aibu* (etymological) and *aibi* (analogical as to the ending *-i*, the latin Subjunctive being *habeas*) have been created as Subjunctive forms after the pattern 3–6 – *aibă* by an extension of the root *aib-* associated with the specific endings for the 1st and 2nd person: *-u* and *-i*.

The careful analysis of the texts offers the author the possibility to clarify and explain important respects for the historical grammar (first appearance in texts and the region of the origin):

- the Imperative form in the 2nd person (*ai*) has an earlier occurrence than it had been considered till now; although an isolated form, *ai* appeared in texts belonging to the early 16th century and this fact obviously imposes the reconsidering of the traditional point of view according to which the form *ai* was attested for the first time in the 19th century. Moreover, Dana-Mihaela Zamfir presents linguistic facts that reveal the considerably increasing number of occurrences of the form *ai* (Subj. 2 and Imp. 2) in texts of the 1st half of the 17th century, and allow the assumption that this innovative form has appeared in the south-eastern Daco-Romanian;

- in old Daco-Romanian, in comparison with the standard Romanian, the verb *a vrea* 'to will' has an unique paradigm, either as an auxiliary of the future or as a predicative; notwithstanding the similarities between the old Daco-Romanian paradigm and the standard paradigm of the verb *a vrea*, the latter is not etymological, but a result of the analogy with the pattern of the verbs *a lua* 'to take' and *a bea* 'to drink'.

- analyzing – because of their irregularity of their Present Indicative, Subjunctive and Imperative – the forms of the verbs *a lua* 'to take', *a da* 'to give', *a bea* 'to drink', *a la* 'to wash', the researcher notices and corrects, *en passant*, the traditional points of view regarding the dating of the phenomena or forms: it is the case with some of the so-called bi-syllabic Subjunctives (dialectal innovating forms *să deie*, etc., opposed to the inherited literary forms *să dea*, etc.) and their attestation during the first half of the 17th century. The fact must be mentioned as a re-evaluation of the process, considering that the conclusion has been reached through after analyzing a greater number of texts.

Ample and analytical, the first chapter contains the detailed description of the forms of the Romanian irregular verbs regarding their etymology and evolution in Old Daco-Romanian and will represent the most important guiding mark in future approach of this matter. Moreover, the presentation of every analyzed form of the any above mentioned verbs has been made – whenever necessary – by referring to the greatest Romanian linguists' explanations and commentaries: Leca Morariu, Ov. Densusianu, Al. Rosetti, H. Tiktin, I. Şiadbei.

The forms of the Present Indicative, Subjunctive and Imperative of over 80 verbs are presented in the third chapter, where the author is interested in: the characteristics of the suffixes and endings; the vocalic/consonantal alternations in the verbal stem (incidental or systematical); the phonetic changing of the root; the variations of the verbal theme due to the accent; the syncope; the dieresis; the inventory of the verbs ended in *-a* and *-i* (here, the proportion between the forms with and without secondary suffix, the number of the verbs attested both with and without suffix; verbs attested with unexpected forms with secondary suffix); the situation of the verbs ended in *-ui*; the endings for the 2nd person Imperative (the proportion between etymological and non-etymological forms); the negative Imperative forms (the form in *-reşi* and the form homonym with the Present Indicative one); the 2nd Imperative for *a aduce* 'to bring' and *a veni* 'to come' (here the analysis of the texts offers the author the possibility of dating the innovative form *adă*: 16th century, Banat); the Imperative forms for the verbs *a duce*, *a face*, *a zice* and for defective verbs (*pasă*, *păsaşi* < lat. *passare*; *blem*, *blăm*, *blemaşi*, *blămaşi* < lat. *ambulare*); the negative Imperative forms for *a avea* and *a fi*; the apocopated Imperative forms; the dislocation of the Subjunctive free morpheme – *să* (< lat. *se*) – by some adverbials as *nainte* 'before' (ancient form) or *nu* + other adverbials + Infinitive; the phenomenon of the redundant usage of the Subjunctive free morpheme (e.g. *să nu cumva să plângem*); the Perfect Subjunctive (the variable auxiliary, the forms with two participles: e.g. *să fie fost cumpărat*).

The amplest and the most analytical of the entire study, the third chapter contains all the data the linguist might need in order to obtain the most accurate description of all the important (phonetic and morphological) processes and phenomena that had marked the history of the verbal forms in Old Daco-Romanian.

The chapter entitled *Conjugations* points out and analyses the problems related to the repartition of the verbs in the four traditional classes of verbal flexion: the fluctuations between conjugations, the "adoption" of a verb by another conjugation than the original one. This chapter

includes the following phenomena: the status of the verbs *a ținea*, *a rămânea*, *a împla*, verbs that belonged to the etymological 2nd conjugation in old D-R, though in standard Romanian they belong to the 3rd conjugation; the fluctuation of four verbs between the 3rd etymological conjugation and the 1st conjugation to which they belong today (*a adauge*, *a cure*, *a vie*, *a învie*, *a scrie*); the mixed 4th-3rd type of the descendent of the Latin verb *investire* (in fact, a single verb with two prefixes): *a învești*, *a înveaște*, *a desveaște*; the changing of the conjugation from the 3rd to the 4th: *a învince*; the fluctuation between the 1st and the 4th class of conjugation of 20 verbs, which presented in old D-R two parallel paradigms.

The fourth chapter – *Yodisation* – presents in detail the phenomenon of the alteration of the last consonant of the Latin verbal stem (*-t*, *-d*, *-n*, *-l*, *-r*) under the influence of a yod for the forms of the 1st, 2nd person Present Indicative, 1st, 2nd, 3rd Subjunctive and for the Gerund; the latter ever been entirely out of variation inasmuch as it concerns the verbs in *-t*, *-d*, regularly altered in [ts], [(d)z]: *trimețând* ‘sending’, *vă(d)zând* ‘seeing’), whereas all the other forms enumerated know two or even three historical stem-types: in non-palatalized consonant, in palatalized consonant and in reduced consonant (yod). Beside the description of the verbs which had been altered under this pattern in old Daco-Romanian, the most important author’s purposes in many situations included in this chapter are to find the datum/ the period and the place/ the area of the innovative phenomenon of de-yodisation and to establish the proportion between the altered and non-altered forms for all groups of the verbs. In spite of the difficulties (graphical confusions, equivocal spellings), the author takes the risk and succeeds to clarify in all respects the discussed phenomenon, for instance, the area (amplified than in present when it is preserved in south-eastern Daco-Romanian only), the datum and the region of the appearance of the de-yodised forms as an innovative feature (e.g. the 16th century in Banat, p. 418) or her own solution in explaining some “enigma” forms (as *poci* - the 1st person Present Ind., p. 419).

Written by a linguist and addressed to the linguists, *Morfologia verbului în dacoromâna veche* by Dana-Mihaela Zamfir is a most detailed analysis of the verb of the 16th and 17th centuries. The present study can be clearly compared with the masterpieces of the Romanian Linguistics founders Leca Morariu, Alf Lombard, Ov. Densusianu, Al Rosetti due to the accuracy of the research, the demonstration and the interpretation of the linguistic facts. This edition should become a guide in studying the morphology of the verb of the 16th and 17th centuries. Ample and witty, with clear purposes and valuable re-adjustments of the traditional points of view, this monography is written in the authoritative, but unique style. The author’s clarity, precision, and, at the same time, the elaborated phrase are an expression of the scientific experience. It seems to convince the reader to come closer and see carefully that he is in front of an entire bowl with goldfish.

Ohara Donovetsky

B. SIKIMIĆ (ed.), *Banyashi na Balkanu. Identitet etnitchike zajednice*, Balkanološki Institut, Posebna Izd. 88, Belgrade, 2005, 322 p.

Banyash Romanians is a scientific (constructed) term aimed to refer to the Romanian language speaking Gypsies in Serbia and Montenegro, although in contemporary Bulgaria – the term *Rudari* is common. Among South Slavs for this specific Gypsy group the names *Karavlas* or *Romanian Gypsies* were also used. Today the majority of Banyash Romanians in Serbia live in mixed communities with South Slavs along the rivers: the Danube, the Sava, the Tisa and the Morava, but they can also be found in some remote mountain villages living together with Romanian language speaking Vlachs (now recognized as a minority). From the linguistic point of view Banyash speak three different Romanian dialects: dialects of Muntenia, Banat and Transylvania. Only the Roman Catholics of Transylvania dialect speaking group, living along the Danube, near the border with Croatia and Hungary, use the term *Banyash* as a self-designation. The members of other Banyash

groups, all of them Christian Orthodox, consider themselves Romanians, but, when speaking the Romanian language they use the term *Țigan* (Gypsy) as self-designation.

The classical dialectological research among Banyash is impossible today, considers Biljana Sikimić¹. In the majority of their settlements, Banyash live in small, but exogamic communities and find their brides sometimes in very distant Banyash settlements. This makes dialectological picture of each settlement rather complicated and requires the research of community's social network. There is a very strong social difference among settled Banyash and nomadic bear-trainers (also speaking Romanian groups, and consequently no dialect interferences – this case is observed at the village of Bukovik (near Arandjelovac) where these two Gypsy groups live together. Completely isolated is the case of the unique endogamy practiced by the Banyash settlement of Berilje (near Prokuplje).

There are other researchers from Belgrad, Bulgaria and Romania who also studied the language and identity of such small allogenic groups living on the territory of south-European countries and their results were printed under the care of Biljana Sikimić. An international project entitled „Ethno-linguistic and Sociolinguistic Research of Refugees and Multiethnic Communities in the Balkans” gave Biljana Sikimić, researcher in the Institute for Balkan Studies an opportunity to develop a very complex program of researches by ensuring the participation of several specialists in the domain of linguistics, psychology, sociology and last but not least, folklore and ethnography. In an introductory paper having the title *Banyashi na Balkanu* [The Banyash of the Balkans] (p. 7–12) she offers a long list of settlements in which Banyash people live. So we can mention in north-west Serbia (Posavina i Podunavlje) 85 settlements, in Pomoravlje – 29, in northeastern Serbia – 23, in Banat – 32 and in Batchka – 7 and in Slem – another settlement, a total of 177 identified settlements. Her synthesis, the study entitled *Banyashi u Srbij* [The Banyash of Serbia] (p. 249–276) is based, as is the case of all the other authors, on a very rich bibliography and a long and strenuous study on the spot.

The topics deals with a known field in the specialized domain², yet one which needs very thorough interdisciplinary studies that should include a much larger area of. Some such studies describe in a monographic manner representative settlements for these ethnic groups. For example, Otilia Hedeșan of Timișoara (*Jedan teren: Tresnjevica u Dolni Morave* [A Field: Treshnjevica, on the Morava Valley], p. 13–106) studied the community of Romanian speaking Rudari from Treshnjevica, on the Morava Valley (a region of nowadays Serbia), which is one of the representative settlements. The initial idea of the research was to obtain a very consistent corpus of transcriptions of the audio recorded discussions. For the interpretation of the material, the author focuses on: determining the main features of the idiom spoken by the members of community during their discussion with the researcher and configuring, on the basis of the obtained data, a model of traditional-folkloric life. Other aspects are pinpointed by Sofia Miloradović (*Skica za etnolingvistička istraživanja podjuchorskih pomoravskih sela – Treshnjevica* [Draft for the Ethno-dialectal Research of the Villages at the Foot of Juhor Mountain and on the Morava Valley-Treshnjevica], p. 107–120) – a brief analysis of the Serbian dialect spoken in Treshnjevica, or by Marija Ilić („Izgubljeno u prevodu”: *romi i discursu srba iz Treshnjevice* [„Lost in translation”: Roma in the Discourse of Serbs from Treshnjevica], p. 121–144), which deals with the Serbs attitude towards Roma living in the same settlement. Svetlana Cirković, *Od Kavkaza do Banjice: meckari* [From the Caucasus to Banjica: Bear Tamers], (p. 219–248) focuses on the self-definition of identity, the informer uses the ethnonym Romanian and he replaces Gypsies with Romanians.

Anemari Sorescu-Marinković of Cluj-Napoca deals with *Napolitanci iz Mehovina* [The Napolitans of Mehovine], (p. 175–200) from the perspective of their identity. She considered that the group identity can be defined as a system with four co-ordinates, namely the way they are seen by: 1) Serbs, whom they live with; 2) Roma, whom they are usually assimilated with; 3) Romanians –

¹ B. Sikimić, *Linguistic research of small exogamic communities: the case of Banyash Romanians in Serbia*, in *Jazyki i dialekty malych etnitseskich grupp na Balkanach*, Mezdunarodnaja naušchnaja konferencija, Sankt Peterburg, 11–12 ijunja 2004 g., S. Peterburg, Nauka, 2004, p. 37.

² V. Achim, *Țigani în istoria României*, București, Ed. Enciclopedică, 1998; I. Calotă, *Rudari din Oltenia. Studiu de dialectologie și geografie lingvistică românească*, Craiova, Ed. Sibila, 1995 a. o.

from Serbia and Romania; 4) the way they define themselves. Dushan Drljaca shows evidence of an ethnic community already extinct (*Tchiplujitchke kalajgije* [The Tinkers of Cipulijć], p. 311–320).

For instance, Prvoslav Radić, studies mainly the linguistic aspects, *Filoloshke beleshke o bilingvalnom selu Strizilu u centralnoj Srbiji* [Some Philological Notes about the Bilingual Village Strizilo from Central Serbia, on the Basis of the Folkloric Material], (p. 145–174), the same can be said of Dragana Ratković, *Razgovor na groblju: jezik Svete Stankovitcha* [Conversation in the Graveyard: Sveta Stankovic's Language] (p. 201–218).

Magdalena Slavkova of Sofia in her study *Rudari u istotchnoj Bugarskoj i jevangeoski pokret* [The Rudari from Eastern Bulgaria and the Evangelistic Movement] (p. 277–294) analyzes a very interesting phenomenon of some groups of Roma, who, in contrast with the usual cultural adaptation of the Roma to the dominant religion, adopted the Evangelistic cult, as a new model.

Two specialists in social psychology dealt with *Kultura i emocije – cigani rumuni i opazanje emocija* [Culture and Emotion – Romanian Gypsies and the perception of Emotion] (p. 295–310) trying to establish a way of interpreting facial expressions of emotion in the community of Romanian Gypsies from Prčilovica – southeastern Serbia. The results confirm the existence of cultural similitude in interpreting the facial expressions of emotion.

The works collected together in this volume are very precious because they represent a testimony about a reality which is dynamic and intermingling. We already witness the gradual disappearance of some singular languages of many communities, being strongly influenced by the Serbian language. The contact between languages and the study of the groups in the linguistic enclaves³ is a priority for the 21st century linguistics.

Zamfira Mihail

GOHAR MURADYAN, *Physiologus. The Greek and Armenian Versions with a Study of Translation Technique*, Ed. Peeters, Leuven-Paris-Dudley, MA, 2005, 215 p.

Récemment encore, peu d'études ayant pour objet le *Physiologue* – et il y en beaucoup – faisaient référence à la traduction arménienne. La monographie de Gohar Muradyan (étude et texte), grâce à la recherche approfondie et à la traduction anglaise des textes arméniens (présentés en parallèle avec les textes grecs) ouvre la voie à de multiples comparaisons avec les autres branches d'une très riche tradition.

Gohar Muradyan, spécialiste en littérature arménienne des premiers siècles du christianisme, a fait des recherches aussi bien en Arménie qu'en Hollande (Wassenaar) et à Jérusalem. Elle a bénéficié aussi du dévouement de ses collègues : M.E. Stone, M.E. Shirinian, Th.M. van Lint ainsi que de l'appui de Sa Béatitude, le Patriarche arménien de Jérusalem, l'archevêque Tordom Manoogian.

Gohar Muradyan aboutit à la conclusion que la traduction arménienne est antérieure à l'an 476 après J.-C. L'original grec appartenait à la version la plus ancienne « alexandrine » et notamment à la quatrième classe (ou famille) de manuscrits (selon la classification de F. Sbordone). La subrecension arménienne se rapproche d'un manuscrit bien à part, le ms. 432 de la Bibliothèque synodale de Moscou, noté par Sbordone par « II ». Le manuscrit « II » a des particularités qui excluent toute confusion, et qui, à l'exception de trois chapitres : *la grenouille*, *la salamandre* et *le diamant* se retrouvent pour la plupart dans la traduction arménienne à la fin de laquelle on a ajouté quatre nouveaux chapitres : *l'ours*, *l'oiseau Zrahaw* – variante de l'alcyon –, *l'abeille*, *le cerf*.

³ Cf. Maria Marin, Iulia Mărgărit, Victorela Neagoe, Vasile Pavel, *Graiuri românești din Basarabia, Transnistria, Nordul Bucovinei și Nordul Maramureșului* [Romanian Languages in Bessarabia and Transnistria, North Bukovina and the Maramureșh] București, 2000 and Victorela Neagoe, Iulia Mărgărit, *Graiuri dacoromâne din nordul Bulgariei*, [Daco-Romanian languages in North Bulgaria] București, Ed. Academiei, 2006.

Les 35 manuscrits existant encore à Erevan et les 7 de la Bibliothèque du monastère St. James de Jérusalem sont groupés par Gohar Muradyan en trois recensions : 1. TR – la plus ancienne, comprenant un texte long (34 chapitres) et augmentée de deux catégories d'adjonctions ; 2. P – la recension abrégée (27 chapitres) avec des paraphrases des descriptions des animaux et des modifications opérées dans la section herméneutique ; 3. C – une brève recension (16 chapitres) avec des éléments de langue vernaculaire du XII^e siècle.

Dans son édition de 1855, J. Pitra a utilisé trois des manuscrits conservés à Venise et un à Paris. On en trouve d'autres à Venise, Vienne et Tübingen ainsi qu'au British Museum – avec un texte « very corrupted » (voir pp. 17–18).

Une partie des manuscrits classifiés par Gohar Muradyan ont été utilisés par N. Marr en 1899 et 1904.

Les copistes arméniens ont inséré le texte du *Physiologue* entre la traduction des fables d'Esopé, les fables de Vardan – ou attribuées à celui-ci – écrites en arménien et autres textes. Mais, *Le Physiologue* n'est pas un recueil de fables. Inclure dans les miscellanées, dans les manuscrits (ou, dans d'autres pays, dans la peinture religieuse) les paraboles du *Physiologue*, à côté des fables, c'est élever ces dernières au niveau topologique de l'allégorie spirituelle. Parfois, la symbolique religieuse du *Physiologue* se perd en faveur du pittoresque du récit. Pour ce qui est des adjonctions, si le *Physiologue* arménien, dans sa version la plus ancienne, en a les quatre susmentionnées, les manuscrits de la première recension en ont bien plus: 21 chapitres pour 7 manuscrits et même 30 pour un autre.

Gohar Muradyan publie le manuscrit le plus ancien (daté de 1223–M2101), présentant en parallèle les textes arménien et grec.

En bas de page, outre les manuscrits arméniens, elle utilise les éditions de Pitra et Marr, auxquelles elle ajoute des comparaisons avec les éditions de Sbordone et Karnejev. Pour le texte arménien l'auteur donne la traduction en anglais (en bas de page: la traduction des différences par rapport au texte grec).

La recension condensée C est publiée aussi, mais seulement en arménien. Les trois chapitres du manuscrit de Moscou « II » qui manquent dans la traduction arménienne sont repris en grec et traduits en anglais.

Il y a aussi les deux groupes d'adjonctions a) quatre chapitres ; b) 21 + 9 chapitres en arménien avec leur traduction en anglais. Certaines adjonctions ressemblent à celles des *Bestiaires* occidentaux et d'autres nous font penser à l'étrange *Physiologue* islandais où apparaissent aussi des informations sur des populations fabuleuses. Il s'agit, sans doute, d'une évolution similaire et non d'une influence quelconque. Les sources des adjonctions au *Physiologue* arménien se trouvent dans des textes ayant circulé dans toute l'Europe : des *Cosmographies* (dans le sens des géographies avec des narrations peuplées d'êtres fabuleux et personnages légendaires), *Questions et réponses*, *De duodecim gemmis* d'Epiphanius de Salamis, des écrits d'Anastasius de Sinaï, l'*Hexaméron* de Basile le Grand. Plus encore, les chapitres concernant les lacs et les sources merveilleux (de Trace, Cappadoce, Paphlagonie) nous rappellent l'*Otia imperialia* de Gervais de Tilbury.

La recension abrégée P ainsi que la subrecension C ont pour adjonctions les paraboles de la perle, la première variante avec l'éclaire, la deuxième avec les gouttes de pluie. On décode les deux dans le bien connu esprit marianique, répandu surtout grâce aux *Questions et réponses dogmatiques*.

Les manuscrits arméniens qui donnent Epiphanius de Salamis pour auteur suscitent un intérêt particulier (voir pages 10, 17, 18).

Bien que le plus ancien manuscrit arménien conservé date du XIII^e siècle, on y démontre que la traduction existait déjà au V^e siècle. Le plus ancien manuscrit géorgien, encore préservé, date du X^e siècle et – dit-on – a pour source une traduction de l'arménien. Ce détail nous fait réfléchir à un sermon d'Antim d'Ibérie, où il se sert de la parabole de l'hérisson. Dans le *Physiologue* traduit en roumain à une époque proche de ses sermons, cette parabole ne figure pas. Pas plus d'ailleurs que dans les manuscrits slave de Cluj (le plus proche de la forme Serafim – Ioniță) du *Physiologue* roumain. Antim d'Ibérie aurait-il lu ladite parabole dans le *Physiologue* géorgien ? Mais, alors que dans les traductions se réclamant du texte grec (y compris donc celles arménienne et géorgienne) le

décodage se fait *in malam partem*, Antim en trouve un *in bonam partem*. Est-ce le sien ou l'aurait-il repris dans un autre intermédiaire ?

Dans la littérature arménienne, le *Physiologue* a influencé, le long des années, différents genres dont les sermons (voir pages 72–81).

Le livre de Gohar Muradyan ouvre la voie de la lecture du *Physiologue* arménien permettant de passer outre les barrières linguistiques.

Cătălina Velculescu

OVIDIU-VICTOR OLAR, *Împăratul înaripat. Cultul arhanghelului Mihail în lumea bizantină*, Ed. Anastasia, Bucarest, 2004, 286 p.

Nous entrons dans l'espace sacré d'une église et, tôt ou tard, d'une fresque ou d'une icône, du rideau des portes sacrées ou de la porte nord de l'iconostase, la figure de l'archange Michel nous apparaît. Il est toujours présent dans les scènes à connotation *eschatologique* (la séparation des moutons d'avec les chèvres, donc des justes et des pécheurs, conformément au passage y relatif de l'*Évangile selon Matthieu* 25,32–33; la pesée des âmes lors du Jugement dernier) ou *combative* (le combat des anges contre les démons). En fonction du contexte, on « active » l'une ou l'autre des valences de ce personnage céleste à plusieurs casquettes: chef des milices célestes, pourfendeur des anges déchus, intercesseur, guide dans l'au-delà, exécuteur des ordres divins et aussi psychopompe, « grand maître des cérémonies le jour où le soleil ne se couchera plus, celui de la fin » – comme l'appelle si suggestivement Ovidiu-Victor Olar dans le livre qu'il lui consacre (p. 39). De toute évidence, il est une des figures de proue de l'angéologie et de la religion en général, ce que démontre pleinement l'analyse de la naissance et du développement de son culte dans l'espace byzantin. Ovidiu-Victor Olar ressemble à un pèlerin médiéval. Ce dernier est décidé à aller jusqu'au bout du chemin qui mène au sanctuaire de l'archange Michel, creusé à même la roche du mont Gargano, en Italie. Ovidiu-Victor Olar, quant à lui, parcourt vaillamment un livresque «Chemin de l'Ange». Son but? Reconstituer, à partir de sources écrites et iconographiques la figure de celui qui fut l'unique à connaître le nom mystérieux et indicible de Dieu. Le voyage qu'il nous propose, avec un juste équilibre entre les informations de théologie, d'histoire, d'art et d'histoire politique est redevable à la méthode de recherche de Peter Brown ou de Cyril Mango. Le parcours est structuré en quelques étapes jalonnées par la perception différente du personnage en fonction des coordonnées spatio-temporelles analysées par l'auteur. Ainsi, dans l'univers judaïque, il est le protecteur du peuple élu et le plus proche collaborateur de Dieu. Et pourtant, l'*Ancien Testament* ne lui prête pas une attention particulière; le seul livre biblique à mentionner son nom est celui de *Daniel*. En revanche, les apocryphes à caractère apocalyptique (tels le *Livre d'Énoch* ou le *Livre de Baruch*) détaillent la vision d'un espace céleste richement peuplé de diverses figures angéliques.

Les premiers siècles du christianisme, l'adoration des anges touche au polythéisme, les forces divines étant, souvent, assimilées aux divinités païennes. L'incursion dans l'univers des mythes gnostiques restitue une image étrange pour le chrétien moderne car, l'archange est pourvu de traits léonins (d'ailleurs, les croyances gnostiques perçoivent les anges comme des *éons*, intermédiaires entre l'Être suprême et les hommes). La présence de Michel sur des amulettes ou son invocation lors de divers rituels ésotériques consacrent son statut de « membre de pleins droits du panthéon magique » (p. 76). Dans l'Égypte des premiers siècles du christianisme, sa figure se superpose symboliquement à celle des dieux Osiris ou Toth, substitution engendrée par la similitude de la fonction de psychopompe attribuée à l'un et aux autres.

Les débuts de la théologie chrétienne sont marqués par les tentatives d'établir, délimiter et ordonner, selon certains critères, le monde invisible des créatures célestes. Les Saints Cyril d'Alexandrie, Basile le Grand, Grégoire de Nyssa, Jérôme ou le Bienheureux Augustin, proposent des modalités distinctes de classification des natures célestes.¹ La *Hierarchie céleste* de Saint Denys

¹ Voir Gustav Davidson, *A dictionary of angels including the fallen angels*, New York, Macmillan, 1971, pp. 336–339.

l'Aréopagite reste, aujourd'hui encore, l'ouvrage de référence. Les « natures célestes » y sont divisées en trois hiérarchies principales avec, chacune, trois « ordres » (autrement dit, entre Dieu et l'homme, il y a « neuf filtres consécutifs »² comme les définit Sorin Ullea) en fonction des attributions et tâches assignées: Séraphins, Chérubins et Trônes; Dominations, Vertus et Puissances; Principautés, Archanges et Anges. Dans la conception de Saint Denys l'Aréopagite, les anges sont les seuls à toucher l'humanité de plus près, donc les seuls à laisser voir « leur visage ». L'iconographie religieuse se permet de « déroger » à ce principe, en proposant des représentations des archanges (le plus souvent Michel et Gabriel, mais aussi Raphaël et Uriel), ainsi que des chérubins et séraphins (figurés plutôt comme des stéréotypes d'une même catégorie que des individualités).

Le chef de la cohorte des archanges – Michel – se voit, peu à peu, pourvu d'une « biographie » ce qui va en consolider le culte. Ovidiu-Victor Olar passe en revue les articulations de cet ample *curriculum*, lesquelles marquent, en fait, les moments-clé de l'histoire du judaïsme et du christianisme primaire: « Ainsi, Michel avec Jésus et Gabriel rend visite à Abraham au chêne de Membre; il aide Loth à se sauver de Sodome; il apparaît à Josué, fils de Noun, devant les murs de Jéricho; il discute avec Jacob à Béthel; il prédit à Manoah la naissance de Samson; il ordonne à Nabuchodonosor de conquérir Jérusalem; il parle à Daniel dans sa prison; il empoigne par les cheveux le prophète Habacuc et le fait voler avec lui de Judée à Babylone pour qu'il nourrisse Daniel dans la fosse aux lions; il roule la lourde pierre qui fermait le sépulcre du Sauveur et annonce sa résurrection; il délivre l'apôtre Pierre de sa captivité; il apparaît au centurion Cornélius (...) et à l'empereur Constantin auquel il offre la victoire sur les Perses; enfin, il détruit l'idole Boz d'Alexandrie, à l'époque où Saint Euménios en était le patriarche » (p. 128).

La force de la tradition (judaïque) du nom (« réflexe du nom divin hébreux mystérieux et indicible », p. 77), ainsi que l'importance que lui conféraient ses nombreuses attributions, concourent au développement significatif du culte du chef de la milice céleste, dans l'espace byzantin. Cette adoration se reflète dans la pierre des églises élevées en son honneur (car, à côté du *martyrion*, *apostolion* et *profeteion* s'aligne tout naturellement le sanctuaire du type *mihaelion*) et aussi dans l'institution des jours fériés et messes dédiées à celui désigné à conduire les âmes des morts dans l'au-delà. Des sanctuaires aujourd'hui disparus, autour desquels on tisse des légendes sur les pouvoirs de l'Archange, des textes depuis longtemps ignorés qui témoignent de l'aide considérable apportée aux humains, des inscriptions sur objets divers, qui sollicitent la protection du messager ailé, des monnaies battues à son effigie – tout cela rend l'image d'un personnage profondément enraciné dans la foi et la mémoire affective des anciens. Pour l'âme blasée de l'homme moderne, cette familiarité avec l'Archange Michel est incompréhensible ou, tout au plus, considérée comme un élément de légende. Le rappel d'endroits et de situations historiques où sa présence fut ressentie, fait revivre, de par même la sonorité de noms, un monde disparu: Colossae-Hone, Lesnovo (« unique représentation où il apparaît comme exorciste » p. 198), Hora et beaucoup d'autres pour finir avec Războieni et Plăvniceni, deux localités roumaines, car les derniers chapitres du livre sont consacrés à la présence de l'Archange dans le Moyen Âge roumain.

Le chemin que nous parcourons en suivant l'auteur dans cet essai, parfois, à saveur de légende, permet de reconstituer, à partir de petits bouts, le portrait d'une entité située, à la fois, près de Dieu et de l'homme. En fait, il n'est qu'un messager, une fenêtre ouverte vers la divinité que l'œil matériel ne saurait percevoir car « ...l'ange de la paix Divine n'est pas peint pour retenir le regard. Bien au contraire, c'est pour permettre à l'homme de passer outre, de percer sa substance éthérée pour contempler à travers lui, dans l'infini de la beauté invisible de la Divinité, cette beauté qu'il commence à entrevoir matériellement dans l'image peinte, pour arriver à voir avec les yeux de l'esprit. »³ En ce sens, le livre d'Ovidiu-Victor Olar est un plaidoyer en faveur des choses invisibles, révélées par d'autres qui peuvent, ne fût-ce que pour un moment privilégié, livrer leur secret.

Cristina Bogdan

² Sorin Ullea, *L'Archange de Ribita. Angéologie, esthétique, histoire politique*, Bucarest Ed. Cerna, 2001, p. 109.

³ *Ibidem*, p. 73.

ȘTEFAN DORONDEL, *La Mort et l'Eau. Rituels funéraires, symbolisme aquatique et structure du monde de l'au-delà dans l'imaginaire paysan*, Paideia, Bucarest, 2004, 352 p.

L'année 1990 a marqué en Roumanie l'écllosion d'une nouvelle génération de jeunes chercheurs ethnologues qui essaient d'aligner leur domaine sur les standards théoriques actuels. Tout en profitant d'études plus ou moins systématiques, mais de toute façon assez fréquentes, dans les universités occidentales, ils sont également intéressés par la recherche de terrain, réalisée en concordance avec les normes déontologiques spécifiques à l'ethnologue professionnel : précision des données recueillies, leur pertinence pour le contexte social d'origine, discrimination des prémisses normatives ou idéologiques d'avec la base de données, mise en perspective comparative. Mais, la plupart du temps, ils ont travaillé de manière isolée, sans se rapporter l'un à l'autre ou bien aux générations précédentes d'ethnologues roumains. Ștefan Dorondel appartient à cette génération et son livre, issu de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Sibiu en 2004, reflète cette phase de développement de l'ethnologie autochtone.

Même si la mort représente un phénomène existentiel fondateur de toute culture traditionnelle, en Roumanie les ethnologues ne lui ont pas prêté une attention particulière. C'est pourquoi sur les presque 500 titres de la bibliographie indiquée en fin de cet ouvrage il y a seulement 4 ou 5 livres qui sont entièrement dédiés à ce phénomène tel qu'on le découvre en Roumanie. Le livre de Ștefan Dorondel est donc censé combler cette lacune.

Mais son ouvrage est également méritoire du point de vue du cadre analytique. C'est à la suite de plusieurs projets de recherche de terrain, menés à partir de 1990 en Olténie (Gorj et Dolj), que l'auteur développe une approche comparative et pluridisciplinaire des résultats de ses recherches. Ainsi on apprend d'emblée que l'analyse des données de terrain est ciblée sur un sujet précis, mais dans un cadre temporel élargi, tandis que le cadre géographique fait alterner les références étroitement délimitées et les espaces ouverts (p. 10). Son argumentation se développe donc dans une perspective propre à l'ethno-archéologie, une discipline nouvelle même dans les pays occidentaux et que l'auteur a le mérite d'introduire dans les sciences sociales en Roumanie.

Du point de vue conceptuel, on remarque l'élaboration dans un chapitre à part (pp 17-46) d'un cadre fondé sur le canon traditionnel de la théorie des rites de passages d'Arnold van Gennep. Il fait ressortir leur caractère séquentiel sur lequel il appuie sa démarche comparative (il dresse une comparaison chronologique et spatiale des mêmes séquences d'un rite) et il s'attarde sur les séquences particulièrement « liminales » (de passage d'un état stable à un autre, *betwixt and between*, dans les termes de Victor Turner, cité d'ailleurs dans l'ouvrage). Les séquences liminales se déroulent dans les plans parallèles du psychique et du matériel, leur liminalité étant en fait un état privilégié des actes d'institution matérielle (Pierre Bourdieu). Le développement de toutes ces prémisses se clôt par la référence à l'anthropologie du geste (Jean-Claude Schmitt).

Dans le deuxième volet du cadre conceptuel l'auteur envisage la relation entre l'ethnologie et l'herméneutique avec l'intention déclarée d'élargir du point de vue historique et géographique la perspective d'analyse. À un deuxième degré de lecture on peut y déceler aussi une précaution méthodologique. Notamment celle d'éviter les écueils ethnocentristes ou la déformation des faits – phénomènes présents chez les ethnographes autochtones qui ont abordé ce sujet. Le chapitre suivant, allusivement intitulé « Pseudo historique des recherches » (pp 47-62), fait une analyse brève mais tranchante de certains ouvrages de ce genre. On apprend pourtant que l'auteur n'est pas, du moins dans ce livre, l'adepte du postmodernisme méthodologique. De cette manière, au principe du *anything goes* il préfère celui du *methodological challenge*, tout en étant conscient que sa démarche puisse sembler désuète (p 46).

Les deux chapitres suivants, *Rituels de séparation* (pp 63-140) et *Rituels d'après-enterrement ou sur la liminalité de l'âme* (141-168) n'abandonnent pas le modèle consacré des ouvrages d'ethnographie. Dans le cadre de la perspective théorique désormais élaborée on décrit et analyse des séquences de cérémonie du rituel d'enterrement. Les détails sont nombreux, captivants pour le non-spécialiste et intéressants pour les ethnographes. On peut pourtant imputer à cette partie entièrement descriptive la mise ensemble des références à des situations factuelles différentes. L'auteur discute ainsi des séquences rituelles appartenant à différentes zones culturelles habitées par les Roumains

(à l'intérieur des actuelles frontières de la Roumanie aussi bien qu'à l'extérieur, par exemple dans la Vallée du Timoc ou dans la République Moldova), mais aussi à différentes périodes de temps (à partir du XVII^e siècle.) Dans sa structure de profondeur, cette analyse se fonde sur la prémisse de la ressemblance portée à la similitude du phénomène de l'enterrement dans la culture traditionnelle des paysans roumains sans égard à l'espace et au temps.

Les deux chapitres suivants ont un apport significatif pour la connaissance du sujet en question. Il s'agit d'abord de *Rituels d'intégration* (pp 169–206), chapitre où l'auteur met face à face la « communauté des vivants » et la « communauté des morts ». Cette situation a été trop peu étudiée dans l'ethnographie autochtone, même si elle met en évidence un thème fondateur de l'histoire de la culture en général : celui du destin de l'âme après la disparition du corps. Les données soumises à l'attention par l'auteur suggèrent que dans la culture paysanne des Roumains il n'y a pas de distinction nette entre le « monde d'ici-bas » et le « monde de l'au-delà ». En plus, même si le corps disparaît, l'âme, dans le « monde de l'au-delà », reste attaché aux liens sociaux du « monde d'ici-bas » (les époux se réunissent, les enfants retrouvent leurs parents, et les voisins « habitent » l'un près de l'autre comme dans leur village d'origine). Dans ce sens-là, on discute dans deux sous-chapitres les rituels du « sârindar de obşte » et du « pomana de voie »¹ – malheureusement le dernier recouvre à peine quatre pages.

Dans le chapitre suivant, *La géographie funéraire ou sur l'imaginaire paysan du monde de l'au-delà* (pp 207–278), il y a un changement de perspective. On y a affaire à la topographie des croyances paysannes dans le monde de l'au-delà. Il y a quatre sources invoquées par l'auteur pour construire cet espace : les rêves sur le monde de l'au-delà, les chansons de cérémonie funéraire, les « voyages » extatiques et les contes paysans qui portent sur ce sujet. (p 204). Le chapitre est fascinant, d'autant plus qu'aux références livresques s'ajoutent des données de terrain recueillies par l'auteur lui-même en Olténie (des récits oniriques, de la sorcellerie, des transes).

Dans le dernier chapitre de l'ouvrage (pp 279–304), l'auteur essaie d'élargir la perspective en analysant les cadres historique, économique et social. Mais faute d'espace, l'argumentation n'arrive pas à être solidement construite, c'est pourquoi certaines idées intéressantes qui y sont exposées restent de simples hypothèses. Pourtant, on en retient deux : 1. l'influence des pratiques économiques des territoires habités par les Roumains sur les rituels d'enterrement et 2. l'explication de ces rituels par la théorie de la personnalité de base élaborée sous l'influence de la psychanalyse par les anthropologues Abram Kardiner, Cora du Bois et Ralph Linton.

L'ouvrage de Ștefan Dorondel a des mérites incontestables et on les a déjà signalées. Mais nous nous permettons aussi de faire quelques remarques critiques. Tout d'abord il est désagréable de constater la présence des fautes de transcription et de rédaction, dues probablement à l'élaboration hâtive du manuscrit. Par exemple, même dans l'*Introduction*, le terme allemand *Weltanschauung*, extrêmement fréquent dans les livres de philosophie de la culture en Roumanie, est transcrit *weltenshauung* (p 13). Ensuite, on doit attirer aussi l'attention sur quelques vices méthodologiques qui entraînent des affirmations contestables. L'auteur exprime son désaccord par rapport aux affirmations de l'ethnologue Gail Kligman, « qui considère qu'à la fin de l'enterrement proprement dit, le trépassé commence à s'habituer au nouvel environnement » (p. 154). Mais les arguments de l'auteur se fondent sur la période des quarante jours d'après l'enterrement en Olténie. Par contre, Kligman fait référence aux rituels d'enterrement dans un village de Maramureș, Ieud. D'ailleurs, l'auteur « lit » souvent par le truchement de son expérience de terrain en Olténie les cérémonies d'enterrement dans d'autres régions habitées par les Roumains. Enfin, la dernière critique concerne la manière dont la démarche comparative est construite. Nous trouvons assez risqué que la société rurale

¹ Il est difficile de traduire en français le nom de ces deux rituels. L'équivalent du « sârindar de obşte » peut être paraphrasé par « prière collective pour l'âme du trépassé ». „Pomana de voie“ qui signifie littéralement « l'organisation de l'aumône par n'importe qui » est l'aumône faite par quelqu'un pour son propre âme. Ce rituel a son origine dans la peur des villageois que l'âme souffrira de faim et de soif dans l'au-delà et l'incertitude que la famille va organiser l'aumône « comme il faut ». Chaque imprécision dans le rituel faite ici, dans notre monde, a comme résultat la souffrance de l'âme dans le monde de l'au-delà.

en Roumanie soit comparée au Moyen Âge occidental et surtout français. L'argumentation de l'auteur, à savoir que, parmi les nations occidentales, c'est la France qui a gardé les plus nombreux rituels populaires (p 139) peut aussi bien justifier une comparaison avec les pays voisins de la Roumanie, dans le Sud-Est de l'Europe. Même si l'auteur fait sporadiquement référence à cette dernière aire culturelle, le fait de les avoir inclus dans la même catégorie que les pays de l'Occident médiéval en efface les particularités.

Stelu Șerban

BYZANTINA, Epistemoniko Organo Kentrou Vizantinon Erevnon Aristoteliou Panepistimíou, t 25, Thessaloniki, 2005, 470 p.

La publication périodique de Centre de Recherches Byzantines de l'Université Aristotélique de Thessalonique, parue pour la première fois en 1970, a atteint le 25^e numéro. Les dernières années on peut remarquer une périodicité régulière de Βυζαντινά, des conditions graphiques excellentes, et la qualité scientifique des articles.

Le présent volume réunit des contributions des byzantinologues grecs abordant une thématique diverse comme l'histoire, l'architecture, l'histoire de l'art, la philologie, etc.

Le volume s'ouvre avec une étude épigraphique de Georges Velenis, qui propose, à partir de trois inscriptions byzantines découvertes en Macédoine, une nouvelle chronologie pour les textes en question. On peut remarquer l'inscription de la pierre tombale de Grégoire Koutalis, archevêque de Thessalonique au XIV^e siècle, et la nouvelle date proposée par l'auteur: 8 octobre 1350.

Paolo Odorico (Paris) analyse les textes littéraires sur l'Acropole de Thessalonique et autres lieux de la ville et leur correspondance avec les vestiges archéologiques conservés sur le terrain. L'auteur insiste sur le récit de Jean Caminatès sur la Prise de Thessalonique.

L'article de Georges Dimitrokallis présente l'origine de surnom *Diasoritis* employé pour Saint Georges pendant la période byzantine et post-byzantine. Le surnom est commun pour l'espace d'expression grecque et il est attesté à Athènes, en Grèce insulaire, en Crète, Laconie, en Asie Mineure. Dans l'iconographie byzantine le surnom est présente à partir du XI^e siècle. L'étymologie du mot *Diasoritis* à partir d'une localité de l'Asie Mineure appelée Διός Ἱερόν, proposée par Constantin Amantos en 1939 doit être abordée avec précaution.

Aphrodite A. Pasali présente une monographie sur l'église de Saint Georges du village Vasiliki de la région de Kalambaka. On peut remarquer que l'ancien nom du village était Βλάχους ou Παλαιοβλάχους et Βοϊβόντα, attestant peut-être la présence des habitants valaques. La construction de l'église peut-être placée au XVII^e siècle, tandis que les peintures murales datent des commencements du XIX^e siècle.

Dans son article, Athanase Semoglou fait des observations sur les ampoules à *eulogie* provenant du grand centre byzantin de pèlerinage de Saint Jean le Théologien d'Ephèse.

Selon l'auteur, la décoration de ces ampoules en terre-cuite peut-être interprétée comme contenant des scènes de la vie de Saint Jean le Théologien, un sujet plutôt rare dans l'iconographie byzantine et postbyzantine.

L'influence de Proclus sur l'œuvre philosophique de Michel Psellos fait l'objet de l'étude exhaustive de C.P. Christou. L'érudit byzantin donne des nuances originales aux notions présentes dans l'œuvre du philosophe néoplatonicien.

Dans sa contribution Constantin D.S. Paidas essaie de faire une nouvelle analyse de l'*Histoire secrète* de Procope de Césarée au point de vue de l'idéologie impériale. L'auteur observe que l'historien byzantin utilise les arguments de cette idéologie pour attaquer la manière de gouverner de Justinien.

Constantin M. Vafiadis identifie le possesseur d'un *epitrachelion* conservé dans la collection de Monastère Dionysiou du Mont Athos dans la personne de Démétrios, grand *skevophylax* de la Grande Église de Constantinople attesté avec ce titre en 1488. Le *skevophylax* Démétrios est aussi identifié à un autre Démétrios, attesté comme grand *chartophylax* pendant la première période du

patriarcat de Nifon II (1486–1488). Remarquable est la présence sur le vêtement des emblèmes héraldiques byzantines, comme les quatre B adjoints ou l'aigle bicéphale dans un effort de perpétuer, après 1453 les symboles de la dernière dynastie byzantine.

La vie et l'œuvre de Georges Kontis, rhéteur de la Métropole d'Aenos et *ekdikos* de la Grande Église au commencement du XVII^e siècle, est présenté par Lambrini Manou. Kontis est l'auteur d'une œuvre inédite intitulé *Apophtegmes et histoires collectionnées de Paterikon et de vies des saints*, conservé dans cinq manuscrits des couvents du Mont Athos et un au Musée Benaki d'Athènes. Barbara N. Papadopoulou publie une icône double du Monastère de Geromeri, en Thesprotie (Épire). L'icône appartient au type „Hodegetria”, avec l'intéressante épithète de Ὁρηγιότ(η)σα ou plutôt Ἱερυγιώτισσα, provenant du fondateur de Monastère, Saint Neilos l'Hierichiotte (c. 1250–1336/1337). Sur l'autre face de l'icône sont figurées les Saints Apôtres Pierre et Paul. Il s'agit d'une importante œuvre byzantine du XIV^e siècle.

Plusieurs contributions s'arrêtent sur l'architecture et la décoration sculpturale de diverses églises byzantines de l'espace grec.

Stavros Mamaloukos est l'auteur d'une monographie sur l'architecture ecclésiastique en Magnésie pendant la période moyenne et tardive byzantine. L'article est richement illustré et complété par une bibliographie du sujet.

Un autre monument important de l'architecture byzantine, le *catholicon* de la Nea Moni de Chio fait l'objet de l'étude de Anne G. Misailidou et Aristeia Kavvadia-Spondyli. L'attention des auteurs est concentrée sur les détails et les techniques de construction.

La décoration des chapiteaux de l'église de la citadelle de Karytaina en Péloponnèse (XI^e–XII^e siècles) est présentée par Georges Foustieris, tandis que Flora Karagianni publie les résultats des fouilles archéologiques qui ont déterminé la découverte des ruines d'une église inconnue jusqu'à l'heure à Veria. La dernière étude du volume est dédiée à l'église de Panagia Faneromeni située dans la région Kardias de l'île de Nisyros. L'auteur, Michel Kappas, fait une présentation analytique des étapes de construction de ce monument byzantin construit aux XI^e–XII^e siècles.

Le 25^e volume de „Βυζαντινά” est complété par une série de comptes rendus et la nécrologie de Georges Dimitrokallis. Extrêmement intéressante et utile s'avère la liste des publications parues sous l'égide de Centre de Recherches Byzantines, résultat d'une activité scientifique de plus de 35 ans.

Mihai Țipău

PONTES, Review of South East European Studies, I, 2004, Chișinău, 200 p.

“South East European Studies has some traditions in the present day Republic of Moldova both in terms of research and teaching experience. Since 1966, Moldavian historians have been participating regularly in the International Congress on South-East European Studies. An important event has been the creation of the National Committee of International Association for South-East European Studies (known better in its French abbreviation as AIESEE)”. These are excerpts from the visiting card that the publishing committee of this new magazine proposes with regard to the tradition of the research in the field. The magazine is the annual of the UNESCO board for South-East European Studies of the State University in Chișinău, a board which was created in 1998.

The launching of PONTES intends to create a “bridge” of communication both between Moldavian scholars of various ethnic background as well as between local academics, on the one hand, and foreign experts of South-East European Studies, on the other. It intends to contribute to the implementation of such stringent and necessary objectives, especially at the academic level.

The subtitle of the magazine is supported by two studies dedicated to *Moldavian Historiography on South-East European Studies* (pp. 163–166), by courtesy of Emil Dragnev and *South-East European History in Moldavian University* (pp. 166–169), by Igor Cașu. The study belonging to Natalia Timuș, PhD degree candidate at the Central European University in Budapest is structured on an interrogation: *South-East Europe: “the black hole of Europe?”* (pp. 125–132), whose answer is supported by data in

modern history, focusing on the much-spoken-of terms (“come-back into Europe”), as well as with the analysis of the successes of cooperation in the 90s, which led both to the Romanian and Bulgarian integration into the European Union and to the disappearance of conflicts (still with perseverant “frozen” problems) in the former Republic of Yugoslavia.

The scientific profile of the first number recommends it as a history magazine, the history of arts, with a wide horizon to philological research (and/or culturology) on some traces of past epochs. The historic period of time that makes the subject of the researches is practically unlimitedly open, even though in this issue there are no contributions of pure archeology. Yet early Middle Ages are illustrated by the studies of Emil Dragnev, *Iconografia frontispiciilor grupului de manuscrise Parisinus Graecus 74* (pp. 34–41), Răzvan Theodorescu, *Geneze statale și geneze artistice medievale în Sud-Estul Europei* (pp. 9–19), the study of Valentina Pelin, *Aspects inédits dans les manuscrits de Gavriil Uric* (pp. 42–46) or the one belonging to Ion Gumenii, *The See of Hotin* (pp. 42–46).

A research of the Romanian Middle Ages mentalities, illustrated through practicing rhinoscopy “marking (or splitting) of the nose”, which presupposed a cut of the right nostril or of the tip of the nose, which, apart from the physical disfiguration, also brought the prohibition of the respective person to be elected as a king (hospodar), which, in its turn, proves true the continuation of the Byzantine tradition. The study of Emil Dragnev and Virgil Paslariuc, *La rhinoscopie et la lutte pour la succession au trône à Byzance et dans les Pays Roumains au Moyen Âge* (pp. 20–33) is based on all the Romanian sources of information and it has all the data to reach the conclusion that the habit became old-fashioned when the Ottoman court did not consider this “physical degradation” when it came to pointing out Romanian kings (for example Constantin Șerban, Ștefăniță Lupu or Șerban Cantacuzino).

The taste for original contributions is evident in the published studies. Worth mentioning is also the use of Russian bibliography regarding related issues. Last but not least, interdisciplinary methods lead to intelligently-handled research. Such is the case of the study of Constantin Ungureanu, *Bevölkerung der Bukowina am Ende des 18. Jahrhundert erste Hälfte des 19. Jahrhundert* (pp. 71–86), Valentin Arapu, *Contribuția negustorilor armeni la raporturile economice dintre Țara Moldovei și Rzeczpospolita Polska în a doua jumătate a secolului al XVIII-lea* (pp. 64–70). Important contributions focus on some aspects of the history of Basarabia (it is named as such when the theme of the study deals with the period of 1812–1918 when the province used to bear this name, cf. the very precious contribution of Silviu Andrieș-Tabac, *Archivnyje fondy peredannyje iz Kisinjova v Izmail. Utchirezdenija rossijskogo perioda (1812–1917)*, p. 94–114. The political perspective does not miss either in order to configure a contemporary background. A wide space is dedicated to the Reviews essays to complete the updated information. The studies are printed in Romanian, English, French, Russian and German.

The editors promise that the next number of the magazine will include papers of the Moldavian-Turkish symposium held in 2000 in Chișinău, as well as articles, article reviews and reviews from local as well as international contributors. We are looking forward to seeing the next numbers of the annual.

Zamfira Mihail

PHILOLOGICA JASSYENSIA, Iași, I, 2005, no. 1–2, 302 p., II, 2006, no. 1, 222 p.

Launching a new scientific magazine, with a wide curriculum of contributions, draws the attention of the academic society by the value of the issued studies. The “Philologica Jassyensia” Journal is the result of the initiative of the “A. Philippide” Cultural Association represented by the researchers from the “A. Philippide” Institute of Romanian Philology – the Iași Branch of the Romanian Academy.

The editors make a declaration of intentions highlighting that: “The two vectors [of Journal] are the necessity of promoting the philological studies over the Romanian borders as well as the necessity of approaching the research studies carried out by foreign scholars concerned with the Romanian culture and its partnership with neighboring or farther cultural areas. One of our objectives

is to disseminate the Romanian cultural and philological words that have been achieved far away from Romania being unknown in our country.” (p. 6)

In the first two issued bundles, the summary is divided thematically into two sections: *Philologica Perennis* and *Interculturalia*, which already proves a structural unity of the magazine. In the Philology section (in the generic sense of the term) the diachronic grammar studies prevail (the category of adverb in Latin¹, or the synthetic description of the adverb in Portuguese²; the Imperative in Romanian³ or the evolution of the grammatical category of gender from Latin to Romance⁴). The synchronic perspective is illustrated both by studies on the regular vocalic alternations in verbal inflection (in Romanian) continued along the last decade by Tomasz Cychnerski⁵ and by the research of the problems raised by some moods and tenses with aspectual and modal value (in Romanian), especially when they are translated into other languages (in English, in particular)⁶. Teresa Ferro from Udine performs a review of the updated stages of research regarding the similitudes between the Romanian language and some Italian dialects⁷.

A cluster of studies deal with the history of linguistics. Goran Filipi from University of Fiume/Pola analyses the research of C. Tagliavini about the Istroromanian dialect and completes the statements made three decades ago with updated bibliography and with the results of his own research, all that on top of his knowledge of a native speaker of the dialect⁸. Sergiy Luchkanyn treats some Latin-written grammars of the Romanian language and the Ukrainian language⁹. By expanding the interdisciplinary matter, Annemarie Sorescu Marinkovic provides a very documented analysis and a typological classification of the researches on Timocenian Romanians folk culture¹⁰.

Interculturalia extends the scope of preoccupations of the magazine, focusing on South-Eastern Europe. For example, Thede Kahl from Österreichisches Ost- und Südosteuropa Institut in Wien spent much time exploring multiethnic areas in Northern Greece, Macedonia (FYROM), Turkey or Romania and was able to finalize a study on *Întrebări și metode ale cercetării coexistenței interreligioase în Europa de Sud-Est* (Questions and methods of researching the interreligious coexistence in South-Eastern Europe)¹¹. Hans Gehl from the Institut für donauschwabische Geschichte und Landeskunde – Tübingen, analyses *Interethnische Forschungen im oberen Theissbecken*¹², which was also the domain of research in Dobrogea for Maria Bara from the University of Münster¹³.

¹ Adrian Chircu, *L'adverbe latin. Une présentation*, I, p. 7–30.

² Idem, *L'adverbe portugais. Description synthétique*, II, p. 23–30

³ Martin Maiden, *On Romanian Imperatives*, II, p. 47–60.

⁴ Maria Manoliu-Manca, *The return of the Goddess. Culture and gender in the History of Romance languages*, I, p. 69–86.

⁵ Tomasz Cychnerski, *Alternanțe vocalice regulate din flexiunea verbală*, I, p. 31–36

⁶ Rodica Albu, *On the English Equivalents of some Romanian Expressions of Modality. Theoretical and Practical Issues*, II, p. 5–12.

⁷ *Le concordanze della lingua romena con I dialetti italiani: storia delle ricerche e prospettive di studio*, I, p. 37–52. The lack of bibliographical novelties in the last decade urges us to deeply appreciate the contribution of Teresa Ferro who also published a remarkable synthesis, *Latino, romeno e romanzo*, Cluj-Napoca, 2003.

⁸ Goran Filipi, *Carlo Tagliavini e l'istroromeno*, I, p. 53–56

⁹ *Observații asupra gramaticilor limbii române și ale limbilor ucrainene scrise în limba latină, în contextul dezvoltării lingvisticii europene*, I, p. 57–62.

¹⁰ *Cultura populară a românilor din Timoc – încercare de periodizare a cercetărilor etnologice*, II, 73–92.

¹¹ Thade Kahl, *Quoted paper*, II, 135–156

¹² Hans Gehl, *Quoted paper*, II, p. 111–128.

¹³ Maria Bara, *Relații interetnice dintre creștinii ortodocși și musulmani în Dobrogea. Studiu de caz: Medgidia și Cobadin*, II, p. 93–104

Because of the structure of this presentation, the introduction of the categories of study is necessarily selective. We still have to underline the contributions to a real File on teaching Romanian in universities abroad and, especially, the rate of interest thereof. The state of affairs in Spain, presented by Alberto Madrona Fernandez¹⁴, will be better probably in 2007, after Romania's adherence to the EU, whereas Wolfgang Dahmen is skeptical about the future of the study of Romanian in Germany¹⁵. But in Bulgaria "the interest on the Romanian language and culture has grown during the last few years. In the Sofia University, Romanian be is intensely studied"¹⁶. The situation in Poland is similar¹⁷.

In the numbers 1–2/2006 the so much needed rubric of reviews has been introduced. But, we regret that what makes the "salt drop" of information, *Varia*, in volume 1 was not continued in the next number. We warmly greet and wish for a long life of this magazine with collaborations coming from so many countries and dealing with original information and state-of-the-art methodology, with such exciting matters.

Zamfira Mihail

EAST EUROPEAN QUARTERLY, Volume XXXIX, Winter 2005, Number 4, January 2006, pp. 404–536

The presence in the academic library of a review like "East European Quarterly" is a vivid example that the problems of the Central and Eastern Europe, during and after communism, continue to represent important topics on the agenda of the world scholars. The interest will continue to be high, in our opinion, because many themes are still unexplored and deserve a better analysis, mainly in the framework of the free flow of information and access to sources, made possible after the end of the Iron Curtain.

From that perspective, an exhaustive study of the works of the philosopher, dissident, political thinker, intellectual and former president Vaclav Havel is relevant for the history of Central and Eastern Europe during and after communism. D. Christopher Brooks, St. Olaf College, considers "both desirable and necessary for political theorists" to include Havel's plays in the overall evaluation of his writings. (*The art of the political: Havel's dramatical literature as political theory*, pp. 491–522). The red line of his political writings – "the crisis of human identity" – in the genealogy of Western existentialism, as well as in the lineage of the writings of the Czech philosopher Jan Patočka, whose protégé Havel was – is supported by the ideas expressed in his plays. And the discussion open by the Czech intellectual is not limited to the former communist countries, but is related to a crisis taking place at the level of the Western societies, confronted with problems of institutional accountability towards its citizens, democratic survival or globalization. They are problems concerning all of us.

Another subject of study in Central and Eastern Europe is represented by the state of sociology in the area, in post-communist times. Mike F. Keen (Indiana University) and Janusz Mucha (AGH University, Crakow, *Central and Eastern European sociology in the post-communist era*, pp. 523–536) started in 2000 an enquiry in sixteen countries from Central and Eastern Europe aiming to put under scrutiny the changes taking place in the domain. At a distance of 16 years, after the end of communism, the two scholars concluded, on the basis of the interviews and researches made, that sociology in Central and Eastern Europe is more Western-oriented, including from the point of view the problems addressed, namely "increasingly scarce public resources, increasing reliance on corporate support, maintenance of its own intellectual agendas and independence, globalization". We consider

¹⁴ *Al patrulea picior al mesei*, I, p. 63–68

¹⁵ *Was heist und zu welchem Ende studiert man Rumänische Philologie?*, II, p. 197–202

¹⁶ Vasilka Aleksova, *Românistica de la Universitatea din Sofia*, II, p. 193–196

¹⁷ Joanna Porawska, *Studiile de limba română la Universitatea Jagiellona din Cracovia (1996–2006)*, II, p. 203–208

that it is still room to detail the subject, including through the works of sociologists from the region, in terms of their sources of inspiration, bibliography, or positioning in respect to the daily political and social agenda of their societies.

In the thematic of the review, former Yugoslavia, as a country from the former “Eastern block”, is equally a country of analysis. An exhaustive, well-documented study is allotted to Bosnia-Herzegovina, by Aydin Babuna, Bogazici University, Istanbul – *National Identity, Islam and Politics in Post-Communist Bosnia-Herzegovina* (pp. 405–447). Very careful to details, the author makes a long mentality and historical travel since the end of 19th century to the present times, marked by issues such as European integration. He puts the main frames in the evolution of an identity process, aiming to dissipate oversimplified myths – as the one of the take-for-granted Muslim identity of the Bosnians – and profiles an alterity which is still in process.

Former Yugoslavia is present again, through a *Comparative analysis of cultural development statistics: the case of the first Yugoslavia*, by Ervin Dolenc, Institute for Contemporary History, Ljubljana (pp. 465–489). Using statistical data (as the statistical Yearbook of the Kingdom of Yugoslavia, or results of the population censuses of 1921 and 1931) in the first Yugoslavian state, on different regions newly incorporated in the Kingdom, about the level of literacy, school attendance, circulation of literary reviews or presence at the cinema, the author makes evaluations and comparisons of the differences. Accordingly, even if in general terms, he encounters “communities which were then entirely in the mainstream of Central European cultural development, and communities which were only at the beginning of the road that others had started 100 to 150 years ago”, the big gap is high only at the level of the lowest strata of the population, the upper elites from all regions having quite a similar level.

During the centuries, the relations of the main political figures from the region with the “big powers” have never been simple. For the sake of “national interests” they had to give up their inner political beliefs and to accept soft and very limited public positions, for not harming their aims. That was the case of Louis Kossuth during his seven months tour in the US during 1851–1852 (*Louis Kossuth and the Slavery Question in America*, Steven Bela Vardy, pp. 449–464). The aim of his trip was to convince United States politicians to intervene on behalf of the Hungarians. Even if the visit is considered “the most momentous event in American-Hungarian relations”, Kossuth didn’t succeed to change the course of the non-interventionist American policy of the time. But, careful not to harm the local sensibilities, he didn’t take any stance in the case of the “Slavery question”, being himself accused by the anti-slavery crusaders from the US, for the lack of a clear stance in favour of fundamental liberties. The episode is emblematic for the complex and sometimes, problematic, political life in Central and Eastern Europe, across the centuries, in terms of relations with the countries having a strong say in the world politics.

Ana Dinescu

VIE SCIENTIFIQUE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES 2006

I. Programmes de recherche

- 1) Identități sud-est europene. Contribuții (Identités Sud-Est européennes. Contributions).
- 2) Surse istorice și etnolingvistice ale Sud-Estului european. Contacte între culturile vechi ale Sud-Estului Europei (Sources historiques et ethnolinguistiques du Sud-Est européen). Contacts entre les anciennes cultures du Sud-Est européen).
- 3) Relațiile Rusiei cu România și cu țările din Sud-Estul Europei (sec. XVIII–XX) (Les relations de la Russie avec le Roumanie et les pays du Sud-Est européen (XVIII^e–XX^e siècles).
- 4) Pietate, filantropie și diplomatie în spațiul bizantino-otoman (Piété, philanthropie et diplomatie dans l'ancien espace byzantin et ottoman).
- 5) Viața intelectuală și formarea claselor politice moderne în Sud-Estul european (sec. XIX–XX) (Vie intellectuelle et formation des classes politiques modernes dans le Sud-Est européen aux XIX^e–XX^e siècles).
- 6) Primii Basarabi și ultimii Paleologi. O reevaluare a relațiilor Țării Românești cu Bizanțul în sec. XIV–XV (1354–1453) (Les premiers Basarab et les derniers Paléologue. Une réévaluation des rapports de la Valachie avec Byzance aux XIV^e–XV^e siècles).
- 7) Organizarea necropolelor în spațiul colonial grec – cazul Orgame (L'organisation des nécropoles dans l'espace colonial grec – le cas de Orgame).

II. Livres parus

- Ioana Cîrstocea, *Faire et vivre le postcommunisme. Les femmes roumaines face à la « transition »*, Editions de l'Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 2006
- Cristina Feneșan et Costin Feneșan, *Johannes Lutsch – Jurnal de captivitate la Istanbul (1658–1661)*, Editura de Vest, Timișoara, 2006, 335 p.
- Ioana Feodorov, *Viața Sfintei Cuvioase Parascheva după versiunea arabă a Patriarhului Macarie al Antioheii (sec. XVII)*, étude introductive et traduction de la langue arabe, Editura Trinitas, Iași, 2006
- Ioana Feodorov, *Dimitrie Cantemir, "Divanul sau gâlceava Înțeleptului cu Lumea sau giudețul sufletului cu trupul" în versiunea arabă a Patriarhului Athanasios Dabbās al Antiohiei*, édition critique, traduction en anglais, notes, București, Editura Academiei, 2006, 500 p.
- Constantin Iordan, *La Roumanie et la Grèce dans le quotidien bucarestois « La Roumanie »: l'image du monde hellénique et des relations roumano-grecques (octobre 1912 – juillet 1916)*. Anthologie, étude introductive, commentaires, notes, épilogue, bibliographie et index par Constantin Iordan, Bucarest, Éditions Pegasus Press, 2006, 437 p.
- Andrei Pippidi, *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Honoré Champion Éditeur, Paris, 2006, 380 p.
- Paul Stahl, *Études et documents balkaniques et méditerranéens*, vol. 30, Paris, 2006, 88 p.
- Paul Stahl, *Études roumaines et aroumaines*, vol. 10, Paris, 2006, 98 p.

- Paul Stahl, *Ni guerre, ni bolchevisme*, nouvelle édition du livre signé par Șerban Voinea, Editura Universității, București, 2006, 146 p.
- Stelu Șerban, *Elite, partide și spectru politic în România interbelică*, București, Editura Paideia, 2006, 300 p.
- Tudor Teoteoi, *Études Byzantines et post-byzantines*, vol. V, publié par les soins de Emilian Popescu et Tudor Teoteoi, București, Editura Academiei, 2006, 800 p.
- Tudor Teoteoi et Emanuela Popescu Mihuț – M. Caratașu, *Catalogul manuscriselor grecești*, vol. III (BAR, mss. gr. 1067–1350), publié par les soins de Tudor Teoteoi et Emanuela Popescu Mihuț, București, Editura Societății Române de Studii Neelene, 2006
- Cătălina Vătășescu, *Studii româno-albaneze. Note semantice și etimologice*, „Etymologica”, nr. 22, Editura Academiei Române, București, 2006, 208 p.
- Laurențiu Vlad, *Conservatorismul românesc (concepțe, idei, programe)*, anthologie, étude introductive, notes, bibliographie par Laurențiu Vlad, Editura Nemira, București, 2006, 287 p.

III. Études et articles parus dans des recueils et revues scientifiques

- Virginia Blînda, *Stratégies identitaires: le pseudonyme. Un découpage du XIXe siècle dans la culture roumaine*, in "RESEE", XLIV, 2006, pp. 225–232
- Virginia Blînda, *Cărți în mișcare – tentația modernității în Principatele Române (1830–1850)*, in "Analele Universității București. Seria Științe Politice", 2002, pp. 23–31
- Lîgia Livadă-Cadeschi, *Eforia caselor făcătoare de bine. Casa copiilor sârmani din Țara Românească în prima jumătate a secolului al XIX-lea*, in Stelian Brezeanu (coord.), *In memoriam profesor Radu Manolescu*, București, Editura Universității București, 2006, pp. 317–330
- Lîgia Livadă-Cadeschi, *Filantropie și asistență socială. Influențe franceze în spațiul social românesc*, in Florin Țurcanu (coord.), *Influențe franceze în România*, Institutul Cultural Român, București, 2006
- Lîgia Livadă-Cadeschi, *Institulele pentru săraci din Țara Românească în prima jumătate a secolului al XIX-lea. Îndestularea cerșătorilor și a smintiților de la Mărcașu*, in „Identități și sensibilități alimentare europene. Caiete de antropologie istorică”, V, nr. 1–2, 2006, Cluj, pp. 281–295
- Daniel Cain, *Diplomați bulgari, România și războaiele balcanice*, in "Revista de istorie diplomatică", nr. 1/2006
- Ioana Cîrstocea, "Le monde disparu" et "la société naissante": *représentations savantes de la sortie du communisme en Roumanie*, in "Revue d'études comparatives Est-Ouest", vol. 37, no. 3, sept. 2006
- Ioana Cîrstocea, *Présences du passé dans les nouvelles mobilisations pour la cause des femmes en Roumanie*, in Sandrine Kott, Martine Mespoulet, Antoine Roger (éditeurs), *Le postcommunisme dans l'histoire*, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 2006, pp. 151–162
- Ștefan Dorondel, *The Voices of the Romanian Integration into EU: Land and Environmental Practices in a Village from Dobroudja*, in "The Anthropology of East Europe Review", vol. 23, no. 2, 2005, pp. 30–40
- Ioana Feodorov, *A New Standard in Arabic Manuscript Cataloguing*, in "RESEE", XLIV, 2006, pp. 207–224
- Ioana Feodorov, *Ottoman Authority in the Romanian Principalities as Witnessed by a Christian Arab Traveller of the 17th Century: Paul of Aleppo*, in *Authority, Privacy and Public Order in Islam*, Peeters, Leuven, 2006, pp. 307–321
- Petre Guran, *From Empire to Church and Back. In the Aftermath of 1204*, in "RESEE", XLIV, 2006, pp. 59–70
- Petre Guran, *L'eschatologie de Palamas entre théologie et politique*, in "Études byzantines et post-byzantines", 5, 2006, pp. 291–320
- Petre Guran, *Abstract of the paper Orthodoxy, Orthopraxy and Political Theology: the Trullanum (691–692)*, in *Proceedings of the 21st International Congress of Byzantine Studies*, London 21–26 August 2006, vol. II, pp. 196–197

- Petre Guran, *The Fathers' Political Eschatology – out of Fashion?*, in *Les Pères de l'Église dans le monde d'aujourd'hui*, éditeurs Charles Kannengiesser, C. Badiliță, Paris, Beauchesne, 2005, pp. 223–241
- Petre Guran, *The Byzantine New Jerusalem at the Crossing of Sacred Space and Political Theology, in New Jerusalem. The Translation of Sacred Space in Christian Culture*, ed. Alexei Lidov, Moscow, 2006, pp. 17–24
- Constantin Iordan, *Dilemme de la convergence roumano-française dans le Sud-Est européen après la première guerre mondiale (jusqu'à la conclusion du traité d'amitié du 10 juin 1926)*, in „RESEE”, XLIV, 2006, pp. 251–272
- Constantin Iordan, *La détente bulgare-yougoslave après Versailles vue de Prague et de Bucarest*, in Oldrich Tuma et Jiri Jindra (éditeurs), *Czechoslovakia and Romania in the Versailles System*, Prague, 2006, pp. 79–94
- Constantin Iordan, *Les élites chez les Roumains et les Aroumains des Balkans dans l'historiographie de la Roumanie postcommuniste*, in “Études balkaniques”, Sofia, 42, n° 1, 2006, pp. 25–34
- Constantin Iordan, *Les Grandes Puissances et la solution d'une crise diplomatique du Sud-Est européen: « l'affaire Djurašković » (juin 1927)*, in “Revue Roumaine d'Histoire”, XLIII, 2004, nos. 1–4 Janvier–Décembre, pp. 215–225
- Octav Eugen De Lazero, *Syllable Structure, Unpronounced Segments, and the Phonological Status of Glides in Optimality Theory*, in *Publications of the Cornell Linguistics Society*, 2006
- Vasilica Lungu, *Smyrne et la mer Noire: Note archéologique*, in “Anatolia Antiqua”, XIV, 2006, pp. 351–361
- Viorel Panaite, *Navigație comercială, piraterie și drept otoman în Marea Mediterană în vremea lui François Savary de Brèves*, in *Volum omagial Radu Manolescu*, Editura Universității din București, București, 2006
- Viorel Panaite, *The Others in Islamic-Ottoman Legal View*, in *Imaginând istorii (Omagiu Lucian Boia)*, Editura Universității din București, 2006, București, pp. 265–274
- Viorel Panaite, *The Voivodes of the Danubian Principalities – As Harâçgüzarlar of the Ottoman Sultans, The Re'ayas of Tributary-Protected Principalities*, in *Ottoman Borderlands. Issues, Personalities and Political Changes*, edited by Kemal H. Karpat and Robert W. Zens, The University of Wisconsin Press, Madison, pp. 59–104
- Viorel Panaite, *Tributary Principalities in the Pax Ottomanica System. The Case of Wallachia and Moldavia*, in *Festschrift for Professor Kemal Karpat*, Madison, Wisconsin, 2006
- Viorel Panaite, *Wallachia and Moldavia According to the Ottoman Juridical and Political View, 1774–1829*, in *The Ottoman Empire and the Rise of Balkan Nationalisms, 1789–1832*, Rethymno, Greece, 2006
- Radu Păun, *Pouvoir, Croisade et Jugement Dernier au XVII^e siècle: le vécu et l'invisible*, in Ivan Al. Biliarsky (éditeur), *Ius et Ritus. Rechtshistorische Abhandlungen über Ritus, Macht und Recht*, Sofia, 2006, pp. 213–283
- Radu Păun, *Scenă și simbol: reprezentării ale puterii în Vechiul Regim românesc*, in Constanța Vintilă-Ghițulescu et Maria Pakucs-Wilcox (éditeurs), *Spectacolul public: ceremonii, sărbători, pelerinaje și suplicii în societatea românească*, București, Editura Institutului Cultural Român, 2006, pp. 79–121
- Radu Păun, *Sur quelques nouvelles contributions concernant les relations gréco-russes et gréco-russo-roumaines*, in “RESEE”, XLIV, 2006, pp. 481–488
- Andrei Pippidi, *Cazacii în țările române și Marea Neagră*, in Constanța Vintilă-Ghițulescu et Maria Pakucs-Wilcox (éditeurs), *Spectacolul public: ceremonii, sărbători, pelerinaje și suplicii în societatea românească*, București, Editura Institutului Cultural Român, 2006
- Andrei Pippidi, *Dominium și Ecclesia în Occidentul medieval*, in “Revista istorică”, s.n., XVI, nr.1–2, 2006
- Andrei Pippidi, *O scrisoare a lui Troșki*, in *Naștinea română, idealuri și realități istorice. Acad. Cornelia Bodea la 90 de ani*, București, 2006, pp. 603–607

- Andrei Pippidi, *Tre antiche casate dell'Istria, caratteri e sviluppo di un gruppo professionale: i dragomanni di Venezia a Costantinopoli*, in "Quaderni della Casa Romana di Venezia", 4/2006, pp. 61–76
- Andrei Pippidi, *Un Saint-Simonian român* (préface chez Marian Coman), in *Vatra. Omagiu Prof. Keith Hitchins*, 2006
- Elena Siupiur, *Les études du Sud-Est européen en Roumanie*, in "RESEE", XLIV, 2006, pp. 25–33
- Elena Siupiur, *Misiunea politică și funcțiile intelectualilor în Europa de Sud-Est în secolul al XIX-lea, în Națiunea română. Idealuri și realități istorice. Acad. Cornelia Bodea la 90 de ani*, Editura Academiei, București, 2006, pp. 406–418
- Elena Siupiur et Daniel Cain, *La culture et les élites des Bulgares en Roumanie au XIX^e siècle*, in "Études Balkaniques", 1/2006, pp. 10–24
- Paul Stahl, *Chrétiens et musulmans balkaniques*, in "RESEE", XLIV, 2006, pp. 291–320
- Paul Stahl, *État et famille étendue*, in "Revue roumaine d'histoire", XLIII, 2004
- Paul Stahl, *Le parrainage orthodoxe en Europe du Sud-Est*, in "Revue roumaine d'histoire", XLIV, 2005, pp. 59–69
- Paul Stahl, *L'église et la maison. Les rituels de construction parallèles*, in "Études et documents balkaniques et méditerranéennes", 30, 2006, Paris, pp. 59–69
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Considérations sur l'identité et l'histoire des Aroumains*, in "Revue Roumaine de Géographie", 20 p. (sous presse)
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Identitatea istorică a aromânilor*, în "Actele Congresului spiritualității românești" (Alba Iulia, nov. 2005) 10 p. (sous presse)
- Tudor Teoteoi, *Etienne le Grand, prince souverain, et ses rapports avec le culte des saints militaires*, in "Études byzantines et post-byzantines", V, București, 2006, pp. 89–116
- Tudor Teoteoi, *Latinul medieval domnus, o verigă neglijată în explicarea noțiunii de domn al Țărilor Române în evul mediu*, in *In memoriam Profesor Radu Manolescu*, București, Editura Universității din București, 2006, pp. 114–125
- Tudor Teoteoi, *Les notions d'authentiques et despotes dans les sources Byzantines et post-byzantines*, in "RESEE", XLIV, 2006, pp. 71–81
- Andrei Timotin, *Byzantine Visionary Accounts of the Other World. A Reconsideration*, in J. Burke et al. (ed.), *Byzantine Narrative. Papers in Honor of Roger Scott* (Byzantina Australiensia, 16), Melbourne, 2006, p. 404–420
- Andrei Timotin, *Une source byzantine d'un texte post-byzantin inédit, la Vision de Sophiani, in Byzance, les Balkans, l'Europe. Hommage en honneur du Prof. Vasilka Tăpkova-Zaimova* (Studia Balcanica, 25), Sofia, Institut d'Études Balkaniques, 2006, p. 582–587
- Andrei Timotin, *Circulația manuscrisă a traducerii românești a Vedeniei monahului Cosma*, in *Floarea darurilor. In Memoriam Ion Gheție*, coord. Violeta Barbu, Al. Mareș, București, Editura Academiei Române, 2006, p. 177–188
- Andrei Timotin, (discussion sur) Sorin Dumitrescu, *Les Tabernacles œcuméniques de Petru Rareș et leur modèle céleste*, Bucarest, 2003, in "RESEE", XLIV, 2006, p. 473–480
- Cătălina Vătășescu, *De nouveau sur l'emploi en roumain de l'ethnonyme sârbi "Serbes" pour désigner les Bulgares aussi*, in *Linguistique balkanique. (In memoriam Maxim Mladenov)*, XLIV, 1–2, 2006, Sofia, pp. 143–152
- Cătălina Vătășescu, *Les étymons slaves dans Albanian Etymological Dictionary de Vladimir Orel. Quelques remarques*, in "Studia Indo-Europæa. Revue de mythologie et de linguistique comparée", Bucarest, II, 2005, pp. 127–131
- Cătălina Vătășescu, *Românescul beseadă – cuvânt, convorbire, albanezul bisedë – conversație (considerații asupra împrumuturilor slave în română și albaneză)*, in *Direcții în cercetarea lingvistică actuală. In memoriam Magdalena Vulpe*, coord. Gabriela Duda et Domnița Tomescu, Ploiești, 2005, pp. 209–216
- Cătălina Vătășescu, *Termeni în română și albaneză pentru sensul de a condamna*, in *Floarea darurilor. In memoriam Ion Gheție*, coord. Violeta Barbu, Al. Mareș, București, Editura Academiei Române, 2006, pp. 115–120

– Cătălina Vătășescu, *Via Egnatia dans la mémoire collective des Aroumains et des Albanais (témoignages linguistiques)*, in "RESEE", XLIV, 2006, pp. 385–390

– Laurențiu Vlad, *Dialogul imaginilor: identitatea națională între construcția propagandistică și prejudecățile receptării. România la expozițiile universale și internaționale de la Paris (1867–1937)*, in "Revista de Științe Politice", 9–10, 2006, pp. 38–51

– Laurențiu Vlad, *Regards français sur la société roumaine. Trois moments de l'histoire centenaire de "L'Illustration: L'Album Moldo-Valaque" (1848), "La Grande Roumanie" (1929) et "La Roumanie Nouvelle" (1939)*, in *Influențe franceze în România*, coord. Florin Țurcanu, București, Institutul Cultural Român, 2006, pp. 174–207

– Laurențiu Vlad, *Români la Universitatea Liberă din Bruxelles. Titularii unui doctorat în științe politice și administrative (1885–1898)*, in "Studia Politica. Romanian Political Science Review", VI, 3, 2006, pp. 635–640

– Laurențiu Vlad et Simona Rota, *Identități culturale – Identități politice. România la expoziția universală de la Sevilla din 1992*, in "Revista de Politică Internațională", 4, 2006, pp. 111–120

– Zamfira Mihail, *Alexandria copiată în Basarabia în prima jumătate a sec. al XIX-lea*, in *Floarea darurilor. In memoriam Ion Gheție*, coord. Violeta Barbu, Al. Mareș, București, Editura Academiei Române, 2006, pp. 153–171

– Zamfira Mihail, *Cercetări recente despre Nicolae Milescu*, in "Analele Universității Spiru Haret. Seria Filologie. Limba și literatura română", 5, 2005, pp. 13–17

– Zamfira Mihail, *L'oeuvre de Pierre Movila en langue roumaine. Témoignages inédits du XVIIIe-XXe siècles*, in *In honorem Gabriel Ștrempel. Gabriel Ștrempel la 80 de ani*, Satu-Mare, Editura Muzeului Sătmărean, 2006, pp. 460–478

– Zamfira Mihail, *Réitérer la traduction, un procédé de la littérature religieuse roumaine*, in "Études byzantines et post-byzantines", V, 2006, pp. 497–508

III. Réunions scientifiques

a) Congrès, colloques

– Ligia Livadă-Cadeschi, *Aspecte iluministe în politica socială a domnilor fanarioși*, Colloque international *Interferențe iluministe europene*, Târgu-Mureș, 28–29 sept. 2006

– Ioana Cîrstocea, *Construction nationale et internationale du genre après le communisme: les études féministes en Europe centrale et orientale*, Congrès de l'Association Française de Sociologie (Groupe Sociologie des intellectuels et de l'expertise: savoirs et pouvoirs – RT 27), Bordeaux, 4–8 sept. 2006

– Ioana Cîrstocea, *Le féminisme académique en Europe de l'est postcommuniste: un objet pour la sociologie de la circulation des biens symboliques*, Colloque international *Transmission et circulation internationale de l'héritage scientifique de Pierre Bourdieu*, Université d'Alger, 27–28 mai 2006

– Ioana Cîrstocea, *Réverbérations féministes: les études de genre en Europe de l'Est postcommuniste*, Colloque *Transmission et circulation internationale de l'héritage scientifique de Pierre Bourdieu*, Université d'Alger, 27–28 mai 2006

– Lia Brad Chisacof, *Ignored yet Essential for the Understanding of the Rebirth of Tragedy in the Balkans Zacharias Karandinos of Aetolia*, XXI^e Congrès International d'Études Byzantines, Londres, 21–26 août 2006

– Ioana Feodorov, *Circumstances of a Special Relationship: Christian Arabs and Romanians during the 16th–18th Centuries*, Congrès d'Histoire des Religions, Bucarest, 21 sept. 2006

– Petre Guran, *God Explains to Patriarch Athanasios the Fall of Constantinople (I.S. Peresvetov). Political Theology in Impasse*, Colloque international *When Culture Dreams Empire. "Byzantium" as Usable Past in Eastern Europe*, Princeton, 12–14 mai 2006

- Petre Guran, *New Jerusalem at the Crossing of Sacred Space and Political Theology*, Colloque international *New Jerusalem. Translation of Sacred Spaces in Christian Culture*, 23–27 juin, Moscou
- Petre Guran, *Orthodoxy, Orthopraxy and Political Theology. The Trullanum (691–692)*, XXI^e Congrès International d'Études Byzantines, Londres, 21–26 août 2006
- Radu Păun, *Armées de la foi – armées du Diable: images des armées russes dans les Principautés roumaines au XVIII^e siècle*, Colloque organisé par le Centre des Mondes Russes, Caucasiens et Est-Européen, Paris et Humboldt Universität, Berlin, Paris, 12–13 mai 2006
- Radu Păun, *Stratégies de famille, stratégies de pouvoir: les Gréco-Levantins en Moldavie au XVII^e siècle*, Colloque *Social Behaviour and Family Strategies in the Balkans / 16th–20th Centuries*, Bucarest, New Europe College, 9–10 juin 2006
- Elena Siupitir, *"Vorbild Rumänien?" Die rumänische Dynastie als politisch-monarchisches Paradigma für Südosteuropa*, Colloque organisé par l'Université de Heidelberg *Monarchische Herrschaftsordnung im europäischen Kontext. Die Dynastie von Hohenzollern-Sigmaringen in Rumänien 1866–1947 und die deutsch-rumänischen Beziehungen*, 2–4 nov. 2006
- Tudor Teoteoi, *Origine byzantine et valeur comparée d'un détail du cérémonial d'intronisation des princes roumains du Moyen Âge, selon la relation de Paul d'Alep*, Colloque international *Țările Române și Locurile Sfinte*, Bucarest, 15–18 oct. 2006
- Andrei Timotin, *Le démon mystagogue. Lectures néoplatoniciennes du Banquet de Platon*, Colloque international *Anges gardiens et démons familiers de l'Antiquité à nos jours*, Orléans, 8–10 juin 2006
- Andrei Timotin, *Le paradis byzantin. Mythes et réalités*, le XXI^e Congrès International d'Études Byzantines, Londres, 21–26 août 2006
- Florin Țurcanu, *À la recherche de l'Âge d'Or. La mémoire de l'entre-deux-guerres dans la Roumanie des années 1990*, Colloque international *Mémoires et l'expérience. Partager en français la diversité du monde*, Bucarest, 12–16 sept. 2006
- Florin Țurcanu, *Roumanie, Bessarabie, Transnistrie. Représentations d'une frontière contestée*, Colloque international *Une frontière de type nouveau? Pratiques et représentations de la frontière communiste en Europe de la révolution d'octobre jusqu'au années 1950*, organisé par l'École Normale Supérieure, Paris, 18–20 mai 2006
- Florin Țurcanu, *South-Eastern Europe and the Idea of History of Religions for Mircea Eliade*, Colloque international *Hermeneutic and Politics: Joachim Wach and Mircea Eliade*, Université de Chicago, 3–5 nov. 2006
- Laurențiu Vlad, *Nouvelles données concernant la propagande culturelle roumaine en Belgique pendant l'entre-deux-guerres mondiales*, Colloque international *L'influence belge en Roumanie et en Bulgarie – XIX^e–XX^e siècles*, Bucarest, 1–2 déc. 2006
- Laurențiu Vlad et Simona Rota, *România la expoziția internațională de la Sevilla, 1992*, Colloque international *România în sistemul relațiilor internaționale contemporane*, Craiova, 26–27 mai, 2006

b) Autres manifestations scientifiques: conférences, symposiums, tables rondes

- Ligia Livadă-Cadeschi, *„Aventuri de călătorie, tablouri, relatări și amintiri din Levant”*, ale lui Alphonse Royer – Paris, 1837, Session internationale de communications *Călătoria ca spațiu al cunoașterii și comunicării culturale / The travel: a Space of Knowledge and Cultural Communication*, Târgu-Mureș, 9 juin 2006
- Ligia Livadă-Cadeschi, *O lectură românească a sistemului penal-penitenciar european*, Constantin Moroiu *„profesor obștesc de legi la școala românească de la Sf. Sava”*, Session internationale de communications *Intelectualitatea și receptarea valorilor culturale, politice și economice ale Europei moderne*, Târgu-Mureș, 22–23 sept. 2006
- Ligia Livadă-Cadeschi, *De la supusul ideal la cetățeanul util. Învățămintul pentru săraci în Valahia în pragul epocii moderne*, Session nationale de communications *Cultură politică și politică culturală românească, secolele XVIII–XX*, Brașov, 28–28 avril 2006

- Ioana Cîrstocea, *Pour une sociologie des études de genre dans les PECO*, Séminaire de recherche *Genre et sexualités*, Institut de Sociologie, Université libre de Bruxelles, 7 février 2006
- Ștefan Dorondel, *Common Forest, Private Benefits: Access to State and Politics in a Village in Postsocialist Romania*, Conférence internationale *Building the European Commons: from Open Fields to open Sources*, Brescia, 23–25 mars 2006
- Ștefan Dorondel, *How to Take Over a Community: Forest Restitution and Patron-Client Relations in Postsocialist Romania*, Conférence internationale *Locating the Communal in Asian Land Tenure*, Buon Me Thuot, Vietnam, 14–17 juin 2006
- Ștefan Dorondel, *Patron-Client Relations and the Forest Restitution in Romania*, Atelier *Social Effects of Forest Restitution in Romania and other transition countries*, Comana, 19–20 sept. 2006
- Ștefan Dorondel, *State, Politics, and the Patron-Client Relationships in the Romanian Forest*, XI^e Conférence organisée par "International Association for the Study of the Common Property", Ubud, Bali, Indonésie, 19–23 juin 2006
- Ștefan Dorondel, *Transparency of Land Administration in Romania. An Assessment Tool for Policy Makers*, Conférence internationale *Les frontières de la question foncière. Enchâssement social des droits et politiques publiques*, Montpellier, 17–19 mai, 2006
- Ioana Feodorov, "Divanul" lui Dimitrie Cantemir tradus în limba arabă de Athanasie Dabbās, patriarhul Antiohiei, Conférence à l'Université "Dimitrie Cantemir", Bucarest, 27 mai 2006
- Petre Guran, *Nașterea legendei ultimului împărat în contextul politic și religios al secolului al VII-lea*, Conférence à l'Université de Bucarest (Société d'Études Néo-helléniques), 4 nov. 2006
- Petre Guran, *From Empire to Church and Back. In the Aftermath of 1204*, Conférence, 17 janv. 2006
- Petre Guran, *Hristos ca maestru divin în cultura bizantină*, Ecole d'été *Maestru și discipol în antichitatea târzie: transmiterea cunoașterii în societățile tradiționale*, Jérusalem, 14–24 juillet 2006
- Constantin Iordan, *Nicolae Iorga și Grecia timpului său: câteva repere*, Session nationale de communications *Rolul muzeelor memoriale în muzeografia românească*, Vălenii de Munte, 5–7 juin 2006
- Constantin Iordan, *România, Antanta și problema Dobrogei în anii 1914–1915*, Conférence internationale *Epopeea de la Turtucaia și războiul pe frontul nordic, 1916–1918*, Turtucaia, 4–5 sept. 2006
- Vasilica Lungu, *Amphores hellénistiques d'Erythrée*, Table ronde *Production and Trade of Amphorae in the Black Sea*, Trabzon-Batumi, 22–29 avril 2006
- Vasilica Lungu, *Greek-Ionian Necropoleis in the Black Sea area: Cremation and Colonization*, Table ronde *Archaic Greek Culture: History, Archaeology, Art and Museology, The Round-Table Conference in The State Hermitage Museum*, St.-Petersbourg, juin 2006
- Vasilica Lungu, *Les funéraires de Patrocle et les plus anciennes nécropoles ioniennes de la mer Noire*, Atelier *Troy and its Neighbours. Funeral Rites, Rituals and Ceremonies from Prehistory to Antiquity*, Çanakkale, 2–6 oct. 2006
- Vasilica Lungu, *Orgame Necropolis*, Conférence à Ankara (Bourse Mellon), 13 mars 2006
- Simona Nicolae, *Odiseia românească a Iliadei homerice – contribuții recente ale neo-elenisticii și bizantinologiei românești*, Conférence à l'Université de Bucarest (Société d'Études Néo-helléniques), 24 nov. 2006
- Viorel Panaite, *Ottoman Law of Peace and War in the Eighteenth Century between Islamic Tradition and European Influence*, Conférence à l'EHESS (Paris), 10–13 mai, 2006
- Viorel Panaite, *Western Diplomacy, Capitulations and Ottoman Law in the Mediterranean (16th–17th c.). The Evidence of an Ottoman Manuscript from Bibliothèque Nationale in Paris*, Symposium international *Islamic-Turkish Civilization and Europe / 11th–18th Centuries*, Istanbul, 24–26 nov. 2006
- Viorel Panaite, *Western Merchants in the Ottoman Mediterranean (1591–1605)*, Conférence à "Folger Shakespeare Library", 3 mars 2006
- Andrei Pippidi, *Ricerche sulla famiglia Salvaresso*, Conférence à Venise, 19 oct. 2006
- Andrei Pippidi, *Nicolae Iorga*, Conférence à Botoșani, 4 juin 2006
- Andrei Pippidi, *Ieremia Movilă*, Conférence à Sucevița, 1^{er} mai 2006
- Elena Siușiu, *Die deutschen Universitäten und die Bildung der intellektuellen- und politischen Eliten in Rumänien und in den Ländern Südosteuropas im 19. Jahrhundert*, Conférence, Berlin, 7 nov. 2006

- Elena Siupiur et Aurelia Herda, *Corespondența lui I.D. Schischmanoff cu Zamfir Arbore*, Conférence, Sofia, 24 oct. 2006
- Stelu Șerban, *Pilgrimage and Nationhood in a Transylvanian Village*, Conférence Religion on the Boundary and the Politics of Divine Interventions, Sofia, 14–18 avril 2006
- Stelu Șerban, *The Roumanianisation of a Sacred Place. The pilgrimage to the Cilic-Dere Monastery*, Conférence Coexistences et conflits confessionnels en Méditerranée: l'enjeu des sanctuaires, Rome, 23–24 février 2006
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Retorism și realism în literatura bizantină*, Conférence à l'Université de Bucarest (Société d'Études Néo-helléniques), 22 février 2006
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Romanitatea Bizanțului. II. Cuvinte latine în proza istoriografică bizantină*, Conférence à l'Académie Roumaine, 16 mars 2006
- Tudor Teoteoi, *Viața lui Nicodim de la Tismana – valoare tipologică și istorică*, Conférence, Tismana, 20 mai 2006
- Florin Țurcanu, *Christianisme cosmique et terreur de l'histoire – le Sud-Est européen dans l'œuvre de Mircea Eliade*, Conférence, Université Laval, Québec, 9 nov. 2006
- Florin Țurcanu, *Mircea Eliade*, Table ronde, Istanbul, 4 avril 2006
- Florin Țurcanu, *Mircea Eliade vingt ans après. Un héritage controversé*, Conférence Université du Québec à Montréal (UQLAM), Québec, 8 nov. 2006
- Laurențiu Vlad, *Modelul englez în gândirea politică a conservatorilor români. Cazul Barbu Catargiu*, Session nationale de communications Politici culturale și cultură politică în secolele XVIII–XX, Brașov, 28–28 avril 2006
- Laurențiu Vlad, *Români la școlile Europei. Titularii de doctorat la Universitatea Liberă din Bruxelles, 1884–1913*, Session internationale de communications Intelectualitatea și receptarea valorilor culturale, politice și economice ale Europei moderne, Târgu-Mureș, 22–23 sept. 2006
- Laurențiu Vlad, *Voyage, documentation, propagande. Une histoire du livre de Georges Detaille, «À travers la Roumanie pittoresque» (1935)*, Session internationale de communications, Târgu-Mureș, 9 iunie 2006
- Zamfira Mihail, *Receptarea literaturii enciclopedice occidentale de către N. Milescu*, Symposium international (Valori bibliofile – 2006), Chișinău, 16 juin 2006
- Zamfira Mihail, *Symboles de la reconnaissance en perspective populaire du Sud-Est européen*, Symposium international Le Siècle, la Méditerranée, les Balkans, Palermo, 8 sept. 2006

IV. Réunions scientifiques organisées par l'Institut: congrès, colloques, sessions de communications

L'IESEE a organisé le III^e Congrès Européen d'Études Néo-helléniques, à Bucarest, 2-4 juin 2006. Les chercheurs suivants ont présenté des contributions:

- Lia Brad Chisacof, *Was Zacharias Karandinos of Aetolia a Contemporary of Caesarios Dapontes?*
- Constantin Jordan, *Les Roumains, les Grecs de Roumanie et Vénizélos*
- Emanuela Popescu Mișuț, *Un panegyrique adressé au prince Michel Racovitza (Valachie, 1741)*
- Radu Păun, *Les voix du pouvoir. Panegyriques roumains pour les princes «phanariotes»*
- Andrei Pippidi, *Nicolas Mavrocordato d'après sa bibliothèque*
- Andrei Timotin, *La «Vision de kyr Daniel». Liturgie, prophétie et politique à l'époque post-byzantine*
- Tudor Teoteoi, *Sources byzantines de l'Oracle inédit de Païsius Ligaridis*
- Mihai Țipău, *Națiuni și nume naționale în Istoria și Geografia Rumuniei de Daniil Filipidis*

L'IESEE a organisé deux colloques en collaboration avec l'Institut d'Études Balkaniques de l'Académie Bulgare (*Terminologie politică în Sud-Estul Europei et Surse istorice și etnolingvistice ale Sud-Estului european. Contacte ale culturilor vechi sud-est europene*), à Sofia, 7–14 sept.

- Simona Nicolae, *La politique d'un diacre et la religion d'un empereur*
- Radu Păun, *Chilandar, terres bulgares, Pays Roumains. Légendes, pretextes, hypothèses*
- Stelu Șerban, *The Ethnological Research in Romania until the WW II. Contributions to a Comparison with Bulgarian Case*
- Tudor Teoteoi, *Le mot latin medieval «domnus», un maillon négligé pour expliquer la notion de «domn» dans les Pays Roumains au Moyen Âge*
- Tudor Teoteoi, *Toponymes d'origine militaire au Nord du Danube durant le Moyen Âge*
- Mihai Țipău, *From "Rhomaioi" to "Rhomhellenes": Revaluating the Past in Late Byzance*
- Cătălina Vătășescu, *Considérations sur les termes roumains et albanais ayant le sens «incantation»*

L'IESEE a organisé les travaux de la Commission roumano-russe concernant *Les relations de la Russie avec la Roumanie et Turquie dans les Sud-Est de l'Europe (XVIII^e–XX^e siècles)*, 3–4 octobre 2006. Parmi les participants, se trouvent aussi les chercheurs de l'IESEE :

- Aurelia Herda, *Social-democratul Zamfir Arbore și arhiva sa*
- Petre Guran, *Legendele rusești ale căderii Constantinopolului și rolul lor teologico-politic*
- Constantin Iordan, *România și armata Baronului Wranghel. Câteva repere*
- Radu Păun, *Quelques observations sur la propagande russe dans les Pays Roumains (1769–1830)*
- Andrei Pippidi, *Sursele descrierii Principatelor de către Anatol Nicolaevici Demidov*
- Elena Siupiur, *Emigrarea și formarea comunităților minoritare etno-confesionale în România în sec al XIX-lea. Câteva considerații*

L'IESEE a organisé également une série de conférences:

- Virginia Blînda, *Forme de proprietate asupra cârșilor în Principatele Române (prima jumătate a secolului al XIX-lea)*, avril 2006
- Daniel Cain, *Correspondent în Balcani: James David Bouchier*, octobre 2006
- Lia Brad Chisacof, *Un encomion versificat păstrat într-un manuscris grec necunoscut*, mai 2006
- Cristina Feneșan, *Johannes Lutsch din Sibiu, captiv la Istanbul (1658–1661)*, juin 2006
- Constantin Iordan, *România în perspectiva lui Konstantin Jireček*, janvier 2006
- Emanuela Popescu Mișuț, *Valoarea politică a encomioanelor adresate domnilor fanarioți*, novembre 2006
- Andrei Timotin, *Vise și viziuni în hagiografia bizantină posticonoclastă*, avril 2006
- Cătălina Vătășescu, *Sinonimia cuvintelor de origine veche slavă în română și albaneză*, mars 2006
- Cătălina Vătășescu, *Etonime folosite de aromânii din România (pe baza culegerii – apărute în 2005 – de texte dialectale a lui N. Saramandu)*, novembre 2006

Virginia Blînda

LIVRES REÇUS

- Aleksov, Bojan. *Religious Dissent between the Modern and the National*. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag, 2006, 205 p.
- Atti del VII Congresso degli Italianisti Scandinavi. Helsinki: Société Neophilologique, 2005, 418 p.
- Bayash of the Balkans: Identity of an Ethnic Community*. Belgrad: Serbian Academy of Sciences and Arts, 2005, 322 p.
- Bertsch, Daniel. *Anton Prokesch von Osten (1795-1876)*. München: R. Oldenbourg Verlag, 2005, 755 p.
- Bozac, Ileana; Pavel, Teodor. *Călătoria  mp ratului Iosif al II-lea în Transilvania la 1773*. Cluj-Napoca: Institutul Cultural Român; Centrul de Studii Transilvane, 2006, 797 p.
- Brezeanu, Stelian (coord.). *In memoriam Profesor Radu Manolescu*. Bucure ti: Editura Universit tii din Bucure ti, 2006, 373 p.
- Carata u, Mihai. *Catalogul manuscriselor grecești din Biblioteca Academiei Române, vol. III*. Bucure ti: Societatea Rom n  de Studii Neoeleene, 2004, 427 p.
- Cîrstocea, Ioana. *Faire et vivre le postcommunisme*. Bruxelles, 2006, 206 p.
- De viaje por el Monte Athos: catalogo*. Granada, 2003, 256 p.
- Estudios Neogriegos en Espa a e Iberoamerica*, vol. I, II. Granada, 1997.
- Eugeniu Neculcea: un diplomat regăsit*. Ed.  ngrijit   i studiu introductiv de Marcela Sălăgean, Cluj-Napoca: Institutul Cultural Rom n; Centrul de Studii Transilvane, 2006, XXV+83 p.
- Europe and the Porte: New Documents on the Eastern Question*, vol. III, IV, ed. by Veniamin Ciobanu, Ia i: Junimea, 2006.
- Feodorov, Ioana(ed). *Dimitrie Cantemir: The Salvation of the Wise Man and The Ruin of the Sinful World*. Bucure ti: Editura Academiei Române, 2006, 381 p.+il.
- Festschrift: Presented as a Memorial to Aleksandar Spasov*. Skopje, 2004, 89 p.
- Festschrift: Presented as a Memorial to Ante Popovski*. Skopje, 2004, 37 p.
- García G lvez, Isabel. *Manual de Griego moderno: lengua griega moderna*, I. Canarias: Ediciones Educativa Canarias, 2005, 136 p.
- Gheorghiev, Emil. *Literaturata na vtorata B lgarska d rjava*. Sofia: B lgarskata Akademjia na Naukite, 1977, vol.1, 293 p.
- Grancea, Mihaela; Dumitran, Ana (coord). *Discursuri despre moarte  n Transilvania secolelor XVI–XX*. Cluj-Napoca: Casa C r ii de  tiin a, 2006, 561 p.
- Greek Manuscript Collection of Lambeth Palace Library. London, 2006, 64 p.
- Grozdanov, Cvetan. *Kurbinovo and other studies on Prespa Frescoes*. Skopje, 2006, 353 p.
- Grozdanov, Cvetan. *Umetnosta i kulturata na XIX vek vo Zapadna Makedonia*. Skopje, 2004, 343p.
- Gur inov, Milan. *Mladiot  hov*. Skopje, 2004, 199 p.
- Gy m nt, Ladislau; Ghitta, Maria (coord). *Dilemele convie turii. Evrei  i neevrei în Europa Centrală R saritean  înainte  i dup  Shoah: lucrările Conferin ei Internaționale „Antisemitism  i antiudaism în Europa Centrală  i Occidentală”*: Cluj-Napoca, 6-7 decembrie 2004. Cluj-Napoca: Institutul Cultural Român, Centrul de Studii Transilvane, 2006, 202 p.
- Hour, Rachid El. *La Administrati n Judicial Almor vide en Al-Andalus*. Helsinki, 2006, 336 p.
- Ilievska, Krasimira. *Zakon soudin liud m*. Skopje, 2004, 391 p.
- Iordan, Constantin. *La Roumanie et la Gr ce dans le quotidien bucarestois „La Roumanie”*. Bucure ti: Pegasus Press, 2006, 437 p.
- Iordan, Constantin; Simion, Lidia (trad). *Martha Bibescu.  n timpul ocupa iei germane la Bucure ti*. Bucure ti: Editura Anima, 2005, 450 p.

- Kambanelis, Iákovos; Vita, Antonio Aguilera (trad.). *La Cena*. Tenerife: Universidad de la Laguna, 2005, 104 p.
- Kazantzakis, Nikos; Castillo Didier, Miguel (trad.). *Cristobal Colon*. Granada: Ediciones Athos Pérgamos, 1997, 125 p.
- Lähteenmäki, Maria. *The Peoples of Lapland*. Helsinki, 2006, 335 p.
- Literaturâ Țentralnoi i Iugo-Vostočnoi Evropâ. Moskva, 2002, 318 p.
- Littoral– Sea – Europe. Sofia: Prof. Marin Drinov Academic Publishing House, 2006, 301 p.
- Macedonian-Ukrainian Cultural Relations (10th–20th Centuries), vol. II. Skopje, 2004, 328 p.
- Maschievici, Partenie. *1940–1941: schițe din taberele de strămutare*. București: Editura Anima, 2006, 143 p.
- Matevki, Mateja. *Deset veka na shpanskata poezia: antologia*. Skopje, 2004, 748 p.
- Murgescu, Bogdan. *A fi istoric în anul 2000*. București: ALL Educational, 2000, 136 p.
- Muzicata na počvata na Makedonia od Atanas Badev do denes*. Skopje: MANU, 2004, 282 p.
- Naționalnaja ideia na evropeiskom prostranstve v XX veke*, vol. I, II. Moskva, 2005.
- Nerulós, Iakovakis Rizos; GARCÍA GÁLVEZ, Isabel (trad.). *Korakistika*. Tenerife: Universidad de la Laguna, 2005, 60 p.
- Netzhammer, Raymund. *Episcop în România, vol. I–II*. București: Editura Academiei, 2005, 1737 p.
- Paparrēga-Artemiadē, Lydia. *Stoikheia ellēnikon epidraseon sta latinika keimena tou Corpus Juris Civilis*. Athena: Akademia Athenon, 2006, 233 p.
- Pervaiia Mirovaia vojna*. Moskva, 2004, 469 p.
- Philopatris: tomo en honor a Alexis-Eudald Solá*. Granada: Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, 2004, 561 p.
- Pippidi, Andrei. *Byzantins, Ottomans, Roumains*. Paris: Honoré Champion Éditeur, 2006, 380 p.
- Postmodernism v Slavjanskijh literaturah*. Moskva, 2004, 205 p.
- Problemá istorii Russkogo zarubejia*. Moskva, 2005, 452 p.
- Proceedings of the 21st International Congress of Byzantine Studies: 21–26 August London*: Ashgate, 2006, vol. 1, 2, 3.
- Psjjaris, Yannis; GARCÍA GÁLVEZ, Isabel (trad.). *Guanaco*. Tenerife: Universidad de la Laguna, 2005, 104 p.
- Religion and Society: New Perspectives from Turkey*. Ankara, 2006, 150 p.
- Roidis, Emmanuil; ÁLVAREZ, Carmen Dolores (trad.). *Relatos*. Tenerife: Universidad de la Laguna, 2005, 105 p.
- Roth, Klaus (ed.). *Arbeitswelt – Lebenswelt*. Berlin: Lit Verlag, 2006, 255 p.
- Salonica Theatre of Operations and the Outcome of the Great War*. Thessaloniki: Institute for Balkan Studies, 2005, 446 p.
- Simvolá, sviatini i nagradá Rosiskoi derjavá*. Moskva: Olma-Press, 2005, 334 p.
- Slavianski mir: problemá istorii i sovremenost*. Moskva, 2006, 134 p.
- Stardelov, Georgi. *Balkanska estetika edna druga estetika*. Skopje, 2004, 434 p.
- Stoilov, Krasimir. *Colours and Fabrics from Bulgaria*. Sofia: Nikrima, 2005, 111 p.
- Südosteuropa: von vormoderner Vielfalt und nationalstaatlicher Vereinheitlichung*. München: R. Oldenbourg Verlag, 2005, 519 p.
- Șerban, Stelu. *Elite, partide și spectru politic în România interbelică*. București: Paideia, 2006, 375 p.
- Teatarot na počvata na Makedonia od antikata do denes*. Skopje: MANU, 2005, 313 p.
- Várnalis, Kostas. *La verdadera apología de Sócrates*. Granada: Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, 2003, 122 p.
- Vinogradov, V.I. *Balkanskaja epopeia kniaza A.M. Gorčakova*. Moskva, 2005, 299 p.
- Vlasti i jekrov v SSSR i stranah Vostočnoi Evropá 1939–1958*. Moskva, 2003, 380 p.

Alexandra Pană
Livia Ionescu

Imprimat în România

www.dacoromanica.ro

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

PAUL HENRI STAHL

COMITÉ CONSULTATIF

SEÇIL AKGÜN (Ankara), MATILDA CARAGIU MARIOȚEANU, NADIA DANOVA (Sofia), DENNIS DELETANT (Londres), PASCHALIS M. KITROMILIDES (Athènes), ANNELIE UTE GABANY (Munich), PAUL MICHELSON (Huntington), EMIL NIEDERHAUSER (Budapest), M.D. PEYFUSS (Vienne), NICOLAE ȘERBAN TANAȘOCA, RUMEANA STANCEVA (Sofia), BIANCA VALOTA-CAVALLOTTI (Milan), ALEXANDRU ZUB, PETRE ALEXANDRESCU, SABINA ISPAS, ȘERBAN PAPACOSTEA

COMITÉ DE RÉDACTION

VIRGIL CÂNDEA, ZAMFIRA MIHAIL, GHEORGHE MIHĂILĂ, ANDREI PIPPIDI, MARIUS SALA, ELENA SIUPIUR, CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, ANDREI TIMOTIN, LIDIA SIMION (secrétaire de rédaction), AURELIA HERDA (secrétaire technique)

Rédaction éditoriale: RODICA FLORESCU

Informatique éditoriale: MARIANA MOCANU

Toute commande sera adressée à:

EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE, Calea 13 Septembrie nr.13, sector 5, București 050711, România, Tel (4021) 318 8146; (4021) 318 8106, Fax (4021) 318 2444; e-mail: edacad@ear.ro

RODIPET SA, Piața Presei Libere nr. 1, sectorul 1, P. O. Box 33–57, București, România, Tel. (4021) 318 7000; (4021) 318 7001, Fax (4021) 318 7002, e-mail: rodipet@rodipet.ro

ORION PRESS IMPEX 2000 S.R.L., P.O. Box 77–19, sector 3, București, România, Tel./Fax: 40-21-610 6765; 40-21-210 6787; Tel.: 0311 044 668; e-mail: office@orionpress.ro

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la:

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

P.O. Box 22159, București,
ou Calea 13 Septembrie nr. 13, sector 5, București 050711
e-mail: acad_sudest@yahoo.com

Les auteurs sont priés de présenter leurs articles en double exemplaire, espacés à double interligne. Le contenu des articles sera introduit sur disquette dans un langage connu, de préférence Word 6.0. Caractères: 11/13 points pour le texte, 12/14 pour le titre de l'article et 9/11 pour les annexes. Les notes seront placées en bas de page.



© 2007, EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

www.ear.ro

LIVRES PARUS
AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

- P.P. NEGULESCU, **Filosofia Renașterii**, 2006, 902 p.
MONA MAMULEA (ed.), **Studii de istorie a filozofiei românești**, vol. I, 2006, 228 p.
Institutul de Istorie „N. Iorga”, **Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească**, vol. XXXVIII,
2006, 460 p.
DUMITRU SUCIU, **Destine istorice. Români transilvăneni despre Marea Unire 1848–1919. Studii**,
2006, 436 p.
MATILDA CARAGIU MARIOȚEANU, **Aromânii și aromâna în conștiința contemporană**, 2006,
638 p.
IOANA FEODOROV, **Dimitrie Cantemir. The Salvation of the Wise Man and the Ruin of the Sinful**
World, 2006, 382 p.
MONICA MĂRGINEANU CÂRSTOIU, **Historia XII – Architecture grecque et romaine. Membra**
disiecta. Géométrie et architecture, 2006, 490 p.
ANDREI AVRAM, **Comentarii și ipoteze etimologice**, 2006, 164 p.
EMIL SUCIU, **Cuvinte românești de origine turcă**, 2006, 279 p.
CRISTIANA GLAVCE, ELENA RADU, **Atlasul antropologic al Transilvaniei**, vol. II, 2006, 184 p.
DANA MIHAELA ZAMFIR, **Morfologia verbului în daco-româna veche (secolele al XVI-lea – al**
XVII-lea), 2005, 495 p.
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, **Studii româno-albaneze. Note semantice și etimologice**, 2006, 206 p.

ISSN 0035–2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XLV, 1–4, P. 1–606, BUCAREST, 2007